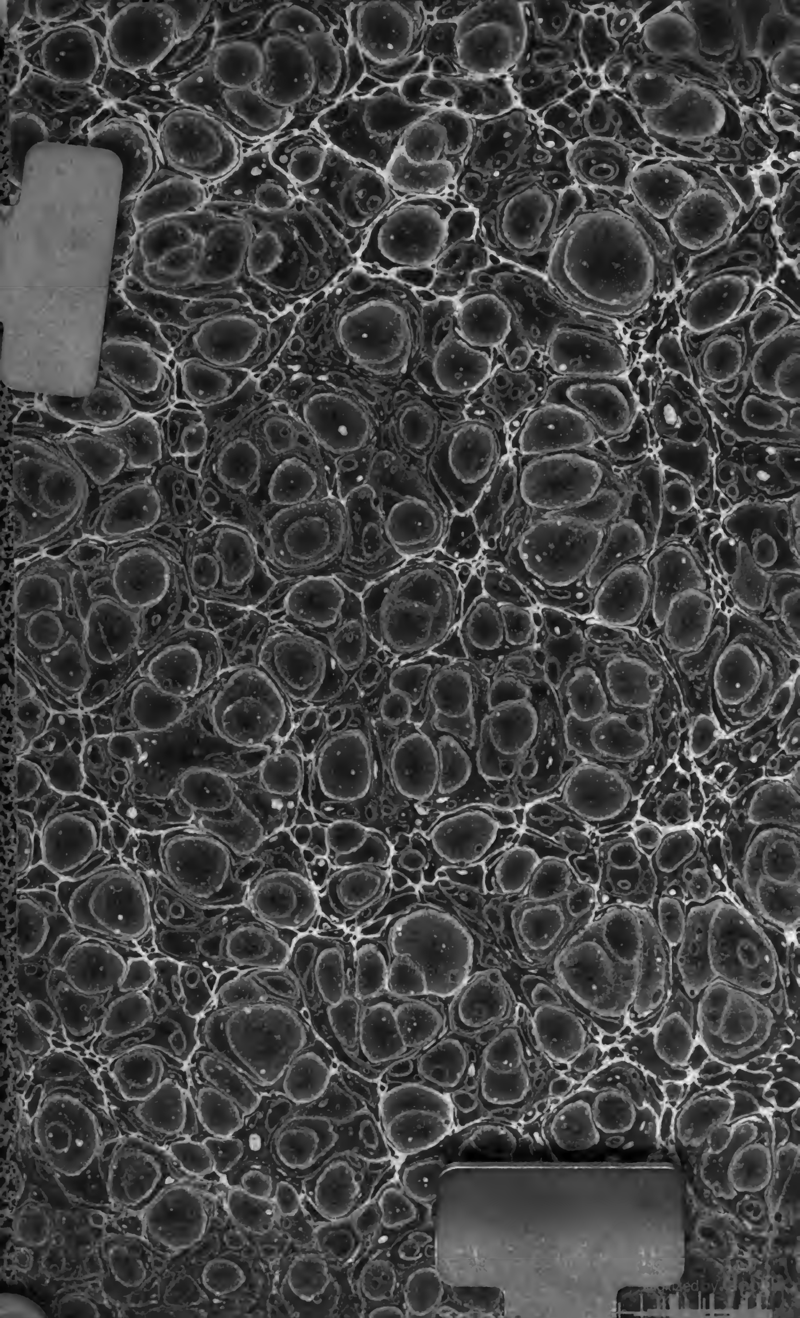
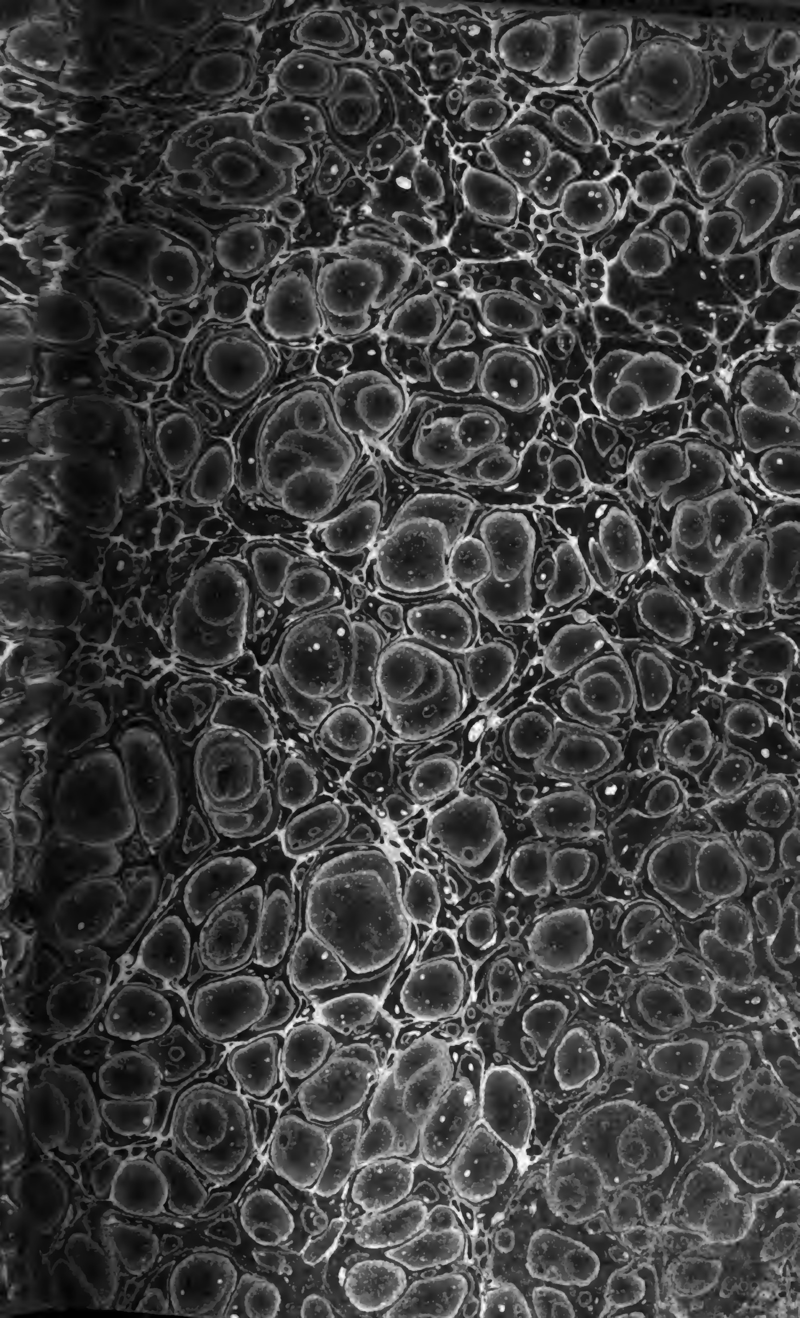




DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE.



LOUIS ELISABETH DE LA VERGNE

COMTE DE TRESSAN,

Né au Mans le 4 Novembre 1705.

Mort à Franconville le 31 Octobre 1782.



DICTIONNAIRE HISTORIQUE,

CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE,

CONTENANT

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES, CÉLÈBRES OU FAMEUX DE TOUS LES PAYS ET DE TOUS LES SIÈCLES,

SUIVI

D'UN DICTIONNAIRE ABRÉGÉ DES MYTHOLOGIES,

ET

D'UN TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES ÉVÉNEMENS LES PLUS REMARQUABLES QUI ONT EU LIEU DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME VINGT-SIXIÈME.



A PARIS,
CHEZ MENARD ET DESENNE, LIBRAIRES,
RUE GIT-LE-COEUR, N° 8.

1823.

NOUVEAU

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.

TIARA (PÉTRÉE), médecin et helléniste, né à Workum en Frise, en 1514, cultiva avec succès la médecine, la philosophie, et les langues latine et grecque. Il professa successivement cette dernière à Douai, à Louvain, à Leyde et à Franeker; il y fut investi le premier du rectorat magnifique. Il a laissé un poème latin, *De nobilitate et disciplinâ militari veter. Frisiorum;* des *Traductions* en la même langue de plusieurs morceaux de littérature grecque, du Sophiste de Platon, de la Médée d'Euripide, des Sentences de Pythagore, Phocylides, Théognis; la deuxième édition des *Jani Dousæ poemata,* in novâ Lugduni-Batavorum academiâ, 1676, in-12, contient de lui, *Epigrammata quædam, ex libro VII Anthologiæ;* et encore deux autres Pièces en vers; l'une, *Ad J. Dousam* à la tête du volume; l'autre, *Divis manibus Hadriani Junii.* Tiara est mort à Franeker en 1578.

TIARINI. *Voyez* THIARINI.

TIBALDEI (ANTOINE), poète italien et latin, natif de Ferrare, mort en 1557, âgé de 80 ans, cultiva d'abord la poésie italienne; mais Bembo et Sadolet l'ayant éclipsé, il se livra à des Muses étrangères, et obtint les suffrages publics. Ses Poésies latines parurent à Modène en 1500, in-4°; ses Poésies italiennes y avaient été imprimées en 1498, in-4°.

TIBALDI (PELEGRINO), peintre, sculpteur et architecte, né à Bologne en 1522, d'un maçon, mort dans cette ville en 1592, vint à Rome, étudia sous Vasari, et fit dans la salle du château St.-Ange le tableau de *Saint-Michel.* Ses principaux ouvrages en peinture sont : le *Réfectoire des pères Olivétans à Ferrare;* le *Cloître et la Bibliothèque de l'Escurial en Espagne,* où il fut appelé par Philippe II, qui lui donna le titre de marquis et le combla de biens. Il a peint encore les vitraux et les tableaux de l'église de Saint-Laurent de Bologne. Tibaldi connaissait l'anatomie; aussi peignait-il de préférence les figures fortes, vigoureuses et musclées. Comme sculpteur, ses figures en stuc sont estimées, et plusieurs servirent de modèle à Annibal Carrache pour la galerie Farnèse. Comme architecte, il fit bâtir à Pavie le

palais de la Sapience, d'après l'ordre de Saint Charles Borromée.

TIBALDI (Dominique), architecte, fils du précédent, né à Bologne en 1541, mort en 1583, étudia sous son père les principes de tous les arts, et réunit à ceux que ce dernier possédait celui de la gravure. Ses constructions les plus estimées sont: I. Le *Palais Magnani*, à Bologne. II. Une chapelle dans la cathédrale de cette ville, qui surprit d'admiration le pape Clément VII. III. La grande *Porte de l'hôtel-de-ville*. IV. La petite *Eglise de la Vierge* sur les murs de la ville. V. Enfin l'édifice de la douane qui passe pour un chef-d'œuvre de goût et de distribution.

TIBALDI (Marie-Félix), née à Rome en 1707, excella dans la peinture. Elle peignit d'abord à l'huile; mais incommodée par l'odeur des couleurs, elle prit la miniature et le pastel. Elle réussit parfaitement dans cette nouvelle carrière, peignit d'après nature, et copia des tableaux historiques avec un goût exquis. On admirera toujours sa fameuse *Cène* copiée en miniature d'après la peinture à l'huile de Pierre Subleyras, son mari, ouvrage que le pape Benoît XIV acheta 1,000 écus, et fit placer dans le capitole. (*Voy.* Subleyras.) Après la mort de son époux, elle fit donner à ses enfans une bonne éducation, et soutint toute sa famille du fruit de ses travaux. Pour s'exempter des visites des étrangers, elle se fit passer pour aveugle dans le temps qu'elle travaillait vivement à copier la fameuse *Aurore* du Guerchin. Elle mourut d'une longue maladie en 1770. — Thérèse Tibaldi, sa sœur, excella aussi dans la miniature, et fit plusieurs ouvrages qui peuvent être comparés à ceux de Marie-Félix. On estime sa *Charité romaine*, copiée d'après un tableau des Carraches. Elle mourut en 1776.

TIBÈRE (Claudius Tiberius Nero), empereur romain, descendait en ligne directe d'Appius-Claudius, censeur à Rome. Sa mère était la fameuse Livie, qu'Auguste épousa lorsqu'elle était enceinte de Drusus. Tibère était déjà né l'an 42 avant J.-C. Il fut élevé dans l'étude des langues grecque et latine, qu'il cultiva toute sa vie avec soin. C'était dès lors un esprit sombre, mélancolique, dissimulé, aimant la solitude, toujours triste et pensif, ne parlant jamais qu'en peu de mots et lentement, et souvent ne disant rien du tout, même à ceux qui étaient attachés à son service. Suétone l'accuse de n'avoir eu ni douceur, ni complaisance, pas même pour sa mère. Ce fut cependant par les intrigues de cette femme artificieuse qu'Auguste l'adopta. Le P. Vanière a fait ce distique, à l'occasion de cette adoption :

Dum juvenem vitiis insignem Augustus adoptat,
Fit pater; at Romæ desinit esse parens.

(*Voyez* Livie.) Ce prince crut se l'attacher en l'obligeant de répudier Vipsania, pour épouser Julie sa fille, veuve d'Agrippa; mais ce lien fut très-faible. Tibère avait des talens pour la guerre, Auguste se servit de lui avec avantage. Il l'envoya dans la Pannonie, dans la Dalmatie et dans la Germanie, qui menaçaient de se révolter. Tibère conduisit ces deux guerres avec autant d'habileté que de prudence. Il épargna autant qu'il put

le sang du soldat, se refusant à des victoires certaines quand elles devaient lui coûter trop de monde. Il tâcha d'abord de réduire les Dalmates et les Pannoniens, qui menaçaient de faire une invasion en Italie, après avoir ravagé la Macédoine. La guerre qu'il leur fit dura quatre ans; Tibère, en leur coupant les vivres, les força de se retirer dans les montagnes, et de se soumettre. Baton, chef des Dalmates, étant venu trouver son vainqueur, sur la promesse que ses jours seraient en sûreté, Tibère lui demanda les motifs de la révolte de ses compatriotes et des Pannoniens. *Vous ne devez, Romains*, répondit-il, *en accuser que vous-mêmes. Que n'envoyez-vous pour garder vos troupeaux des bergers et non des loups?* Tibère à son retour, l'an 9 de J.-C., obtint les honneurs du triomphe. Il s'était déjà signalé contre les Germains; il y fut envoyé de nouveau, l'an 11, avec Germanicus; et, dans le cours de trois campagnes, ils rétablirent la réputation des armes romaines que Varus, battu par Arminius, avait fort affaiblie. Après la mort d'Auguste, qui l'avait nommé son successeur à l'empire, Tibère prit en main les rênes de l'Etat; mais ce rusé politique n'accepta le souverain pouvoir qu'après s'être fait beaucoup solliciter. Ce fut le 19 août, l'an 14 de J.-C., qu'il commença de régner. En paraissant refuser la souveraineté, il l'exerçait hautement dans tout l'empire. Cette conduite, si contraire au langage qu'il avait tenu dans le sénat, indigna quelques sénateurs; et, si nous en croyons Suétone, l'un d'eux lui dit: *La plupart tardent à exécuter ce qu'ils ont promis; mais pour vous, César, vous tardez à promettre ce que vous exécutez d'avance.* Cependant Tibère, à l'exemple d'Auguste, rejeta toujours le nom de *Seigneur* ou de *Maître*. Il disait souvent: « *Je suis le Maître de mes esclaves, le Général de mes soldats, et le Chef des autres citoyens.* » Ce prince, dans le commencement de son règne, fit paraître un grand zèle pour la justice; et il y veillait par lui-même. Il se rendait souvent aux tribunaux assemblés; et, se mettant hors des rangs pour ne point ôter au préteur la place de président qui lui appartenait, il écoutait la plaidoirie. Tacite dit « que Tibère, en faisant ainsi respecter les droits de la justice, affaiblissait ceux de la liberté. » Son caractère vindicatif et cruel se développa dès qu'il eut la puissance en main. Auguste avait fait au peuple des legs, que Tibère ne se pressait pas d'acquitter. Un bouffon voyant passer un convoi sur la place publique, s'approcha du mort et lui dit: *Souvenez-vous, quand vous serez aux Champs-Elysées, de dire à Auguste que nous n'avons encore rien touché des legs qu'il nous a faits.....* Tibère, informé de cette raillerie, fait délivrer au bouffon la portion de legs qui lui revenait; ensuite il l'envoie au supplice, en lui adressant ces paroles: *Vas apprendre toi-même à Auguste qu'ils sont acquittés.* (*Voyez* Paconius.) Il donna de nouvelles preuves de sa cruauté à l'égard d'Archélaüs, roi de Cappadoce. Ce prince ne lui avait rendu aucun devoir pendant l'espèce d'exil où il avait été à Rhodes, sous le règne d'Auguste. (*Voyez* l'article

Thrasylle.) Tibère l'invita de venir à Rome, et employa les plus flatteuses promesses pour l'y attirer. A peine ce prince est-il arrivé, qu'on lui intente deux frivoles accusations, et qu'on le jette dans une obscure prison, où il mourut accablé de chagrin et de misère. Ces barbaries ne furent que le prélude de plus grandes cruautés. Il fit mourir Julie sa femme, Agrippa, Drusus, Néron. (*Voyez* Germanicus.) Ses parens, ses amis, ses favoris, furent les victimes de sa jalouse méfiance. Il eut honte à la fin de rester à Rome, où la vue de chaque famille lui reprochait la mort de son chef, où chaque ordre pleurait le meurtre de ses plus illustres membres. Il se retira dans l'île de Caprée, près de Naples, l'an 27, et s'y livra aux plus infâmes débauches. A l'exemple des rois barbares, il avait une troupe de jeunes garçons qu'il faisait servir à ses honteux plaisirs. Il inventa même des espèces nouvelles de luxure, et des noms pour les exprimer; tandis que ses domestiques étaient chargés du soin de lui chercher de tous côtés des objets nouveaux, et d'enlever les enfans jusque dans les bras de leurs pères. Pendant le cours d'une vie infâme, il ne pensa ni aux armées, ni aux provinces, ni aux ravages que les ennemis pouvaient faire sur les frontières. Il laissa les Daces et les Sarmates s'emparer de la Mœsie, et les Germains désoler les Gaules. Il se vit impunément insulter par Artaban, roi des Parthes, qui, après avoir fait des incursions dans l'Arménie, lui reprocha par des lettres injurieuses ses parricides, ses meurtres et sa lâche oisiveté, en l'exhortant à expier par une mort volontaire la haine de ses sujets. C'est au règne de Tibère que commencèrent le véritable despotisme des empereurs et la servitude du sénat. On assigne trois causes de cette importante révolution. « Dans le temps de la république, les richesses des particuliers étaient immenses, et les emplois qui les avaient procurées les entretenaient toujours, malgré les dépenses énormes où le luxe et l'ambition précipitaient les grands. Mais, sous les empereurs, la source des richesses fut tarie, parce que leurs procurateurs (intendans) ne laissèrent rien à prendre dans les provinces aux particuliers. Cependant les mêmes dépenses subsistant toujours, on ne put se soutenir que par la faveur de l'empereur et de ses ministres, auxquels on sacrifia tout. Pendant que le peuple nommait aux magistratures, il fallut quelques vertus, du moins extérieures, pour les obtenir. Mais lorsque le prince disposa de tous les emplois, son choix ne fut plus déterminé que par les intrigues de la cour. La complaisance, l'adulation, la bassesse, l'infamie, la ressemblance au souverain dans tous ses crimes, devinrent des moyens nécessaires à tous ceux qui voulurent lui plaire. Ainsi, tous les motifs qui font agir les hommes détournèrent de la vertu, qui cessa d'avoir des partisans aussitôt qu'elle commença à être dangereuse. Il y avait une loi de lèse-majesté contre ceux qui commettaient quelque attentat contre le peuple romain. Tibère s'en rendit l'objet; et jouissant d'ailleurs, comme tribun du peuple (magistrature qu'il s'était appropriée), de tous les priviléges qui rendaient ce magistrat inviolable,

il appliqua ces lois à tout ce qui put servir sa haine ou ses défiances. Actions, paroles, signes, les pensées mêmes tombèrent dans le cas du châtiment porté par la loi; et le crime de lèse-majesté devint le crime de tous ceux à qui on ne pouvait en imputer. D'un autre côté, les délateurs furent chéris, honorés et récompensés; et cet infâme métier étant la voie la plus sûre et même l'unique pour parvenir aux richesses et aux honneurs, les plus illustres sénateurs disputèrent entre eux de fausses confidences, de perfidies et de trahisons. Il faut encore remarquer que, depuis les empereurs, il fut presque impossible d'écrire l'histoire. Tout devint secret entre les mains d'un seul; rien ne transpira dans le public, du cabinet des empereurs. On ne *sut plus* que ce que la folle hardiesse des tyrans ne voulait point cacher, ou ce que les historiens conjecturèrent. » (C'est ce que dit l'abbé Desfontaines dans son Abrégé de l'Histoire romaine, d'après le président Montesquieu.) *Voyez* aussi TACITE, à la fin.) Un ancien usage des Romains, défendait de faire mourir les filles qui n'étaient pas nubiles: Tibère trouva l'expédient de les faire violer par le bourreau, avant de les envoyer au supplice. Tyran subtil et cruel, il détruisait les mœurs pour conserver les coutumes. Tibère, parvenu à la vingt-troisième année de son règne, et se sentant affaibli par le poids de l'âge, nomma Caïus Caligula pour son successeur à l'empire. Il fut, dit-on, déterminé à ce choix par les vices qu'il avait remarqués en lui, et qu'il jugeait capables de faire oublier les siens. Il avait coutume de dire qu'il élevait en la personne de ce jeune prince un serpent pour le peuple romain, et un Phaëton pour le reste du monde. Ce fut dans ces dispositions que Tibère mourut à Mizène, dans le palais du célèbre Lucullus, en Campanie, le 16 mars, l'an 37 de Jésus-Christ. Ce prince était devenu dans sa vieillesse chauve, courbé, maigre et sec. Son visage, couvert d'emplâtres à cause des boutons qui le rongeaient, le rendait hideux; et ce fut, selon Suétone, une des raisons qui l'obligèrent de quitter Rome. Il avait joui jusqu'alors d'une santé robuste, qui ne fut altérée ni par son intempérance, ni par ses débauches. Il n'avait pas eu besoin du secours des médecins, dont il se moquait assez souvent. Considéré du côté de l'esprit, il eut un génie pénétrant, étendu; mais il avait le cœur dépravé. Ses talens devinrent des armes dangereuses, dont il ne se servit que contre sa patrie. Il avait d'abord montré le germe de l'indulgence. Il ne répondit pendant quelque temps que par le mépris aux invectives, aux bruits injurieux et aux vers mordans que la satire répandit contre lui. Il se contentait de dire que dans une ville libre, la langue et la pensée devaient être libres. Il dit un jour au sénat, qui voulait qu'on procédât à l'information de ces faits et à la recherche des coupables : « Nous n'avons point assez de temps inutile pour nous jeter dans l'embarras de ces sortes d'affaires. Si quelqu'un a parlé indiscrètement sur mon compte, je suis prêt à lui rendre raison de mes démarches et de mes paroles. » Un certain Allius, ancien préteur, mais qui avait dissipé son bien par la

débauche, supplia l'empereur de payer ses dettes. Préteur (lui dit Tibère, qui sentait où tout cela pouvait aller), vous vous êtes éveillé bien tard. Cependant il ne lui refusa pas sa demande; mais il exigea qu'il lui remît le mémoire de ses dettes; et, dans l'ordonnance qu'il lui délivra sur son trésor, il fit exprimer qu'il donnait telle somme à Allius, dissipateur; c'était prudemment joindre la vérité à l'indulgence. .... Les sénateurs en corps avaient témoigné à Tibère leur desir de donner son nom au mois de novembre, dans lequel il était né. Ils lui représentaient que deux mois de l'année portaient déjà les noms, l'un de Jules-César, et l'autre d'Auguste; juillet, août. Tibère, qui n'aimait pas une flatterie trop servile, leur répondit : Que ferez-vous donc, sénateurs, si vous avez treize Césars ? ...... Des ambassadeurs d'Ilion étaient venus lui faire des complimens de condoléance sur la mort de Drusus, son fils. Comme ils avaient tardé à venir : « Je prends aussi beaucoup de part, leur dit Tibère, à la douleur que vous a causée la perte d'Hector.... » Le luxe s'était beaucoup accru à Rome du temps de Tibère, et les édiles avaient proposé dans le sénat le rétablissement des lois somptuaires. Ce prince, qui voyait bien que le luxe est quelquefois un mal nécessaire, s'y opposa. L'Etat ne pourrait subsister, disait-il, dans la situation où sont les choses. Comment Rome pourrait-elle vivre ? Comment pourraient vivre les provinces ? Nous avions de la frugalité lorsque nous étions citoyens d'une seule ville, aujourd'hui nous consommons les richesses de tout l'univers : on fait travailler pour nous les maîtres et les esclaves. Tibère, dans les premiers temps, souffrait la contradiction avec plaisir. On connaît la réplique hardie qu'il entendit sans colère au sujet d'un mot barbare qu'un flatteur lui arrogeait le droit de latiniser. (*Voy.* MARULLE.) Tibère changea bientôt de façon de penser. Quelqu'un lui ayant dit : Vous souvenez-vous, prince ? L'empereur, sans permettre à cet homme de lui citer des époques éloignées de l'ancienne connaissance qu'il voulait lui rappeler, répliqua brusquement. « Non, je ne me souviens plus de ce que j'ai été.... » Quoique cruel à Rome, il ménagea cependant quelquefois ses autres sujets. Il répondit aux gouverneurs des provinces qui lui écrivirent qu'il fallait les surcharger d'impositions : « Qu'un bon maître devait tondre et non pas écorcher son troupeau. » Après l'horrible tremblement de terre, qui, l'an 17, ravagea l'Asie mineure, les malheureux habitans de ces contrées désolées, trouvèrent, dans la libéralité de Tibère, un soulagement à leurs maux. La ville de Sardes, qui avait été très-maltraitée, obtint dix millions de sesterces, et fut exempte de tout tribut pendant cinq ans. On accorda la même remise aux autres villes, et des gratifications proportionnées à leurs pertes. Pour perpétuer la mémoire de ses bienfaits, les villes d'Asie frappèrent des médailles, dont quelques-unes subsistent encore. « Nulle action d'éclat, nul mérite militaire, dit un écrivain moderne, ne parut racheter ses crimes. Insouciant à l'excès sur le sort de l'Etat, il n'eut d'autre soin dans ses derniers momens

que de désigner pour son successeur Caïus Caligula, dont les vices naissans lui donnaient, disait-il, l'espoir qu'il parviendrait un jour à faire oublier les siens. Espérance digne d'un tel prince, et que celui qui la fit naître ne tarda pas à réaliser, puisqu'on prétend qu'il fit étouffer Tibère, trouvant qu'il n'expirait pas assez vite à son gré. » Le poète Chénier a composé une tragédie de *Tibère*, où l'on trouve de belles scènes. Dans ces derniers temps, on voulait la représenter sur le second théâtre Français de la capitale; mais la censure dramatique et le ministère d'alors ne l'ont pas permis.

TIBÈRE-CONSTANTIN, né en Thrace, d'une famille obscure. Maître d'écriture dans sa jeunesse, soldat ensuite, il fut promu par degrés aux premières places de la milice. Justin-le-Jeune, dont il commandait la garde, le choisit pour son collègue, et le créa César, en 574. Il donna par ses qualités extérieures de l'éclat au trône. Sa taille etait majestueuse et son visage régulier. Devenu seul maître de l'empire par la mort de Justin, en 578, il soulagea tous ceux dont les affaires domestiques avaient été dérangées par les malheurs des temps ou par la dureté des financiers. Il acquitta leurs dettes, et les mit en état de vivre suivant leur condition. Il manda aux gouverneurs des provinces qu'il ne voulait pas qu'on vît désormais de pauvres dans son empire. Il remit une année entière du tribut, et le diminua considérablement pour l'avenir. Il dédommagea en même temps les villes frontières de l'Asie, des ravages que la guerre de Perse leur avait occasionés. Desirant mettre l'empire à couvert des armes persanes, il défit, par ses généraux, Hormisdas, fils de Chosroès. L'impératrice Sophie, veuve du dernier empereur, n'ayant pu partager le lit et le trône du nouveau souverain, forma une conjuration contre lui. Tibère en fut instruit; et, pour toute punition, il priva les complices de leurs biens et de leurs dignités. Tibère mourut le 14 août 582, attaqué d'une maladie qui lui laissa à peine le temps de rendre le diadème au plus digne de ses concitoyens, comme il l'avait reçu. Il choisit Maurice dans la foule, lui donna sa fille et l'empire en présence du patriarche et du sénat, qu'il avait appelés autour de son lit de mort, et y ajouta des conseils par la voix du questeur. « Mon cher Maurice, lui dit-il, je ne vous demande pas d'autre mausolée que celui que m'élèveront vos vertus. Je serai assez grand dans l'esprit des Romains, si je leur ai donné un prince qui les gouverne avec sagesse. Modérez votre puissance par la raison, votre sévérité par la douceur, et votre douceur par une juste fermeté. La nature, en donnant un aiguillon au roi des abeilles, l'a armé pour s'en faire obéir, et non pour se faire détester. Que l'éclat du trône ne vous inspire pas un vain orgueil. Préférez les remontrances d'un sujet zélé aux flatteries d'un courtisan perfide. Ne vous imaginez pas surpasser le reste des hommes en prudence, parce que vous les surpassez en pouvoir, etc. »

TIBÈRE, fameux imposteur, prit ce nom en 726, et voulut faire croire qu'il était de la famille des empereurs, afin de monter sur le trône. Il avait déjà séduit quelques peuples de la Tos-

cane qui l'avaient proclamé Auguste, lorsque l'exarque, secouru des Romains, l'assiégea dans un château où il s'était retiré, et lui fit trancher la tête, qu'il envoya à Léon l'Isaurien.

TIBÈRE ABSIMARE. *Voyez* ABSIMARE.

TIBERGE (LOUIS), abbé d'Andres, directeur du séminaire des missions étrangères à Paris, mourut dans cette ville, en 1730. Il se signala avec Brisacier, supérieur du même séminaire, à l'époque des différends sur l'affaire de la Chine entre les jésuites et les autres missionnaires. Ses ouvrages sont : I. Une *Retraite spirituelle*, en 2 vol. in-12. II. Une *Retraite pour les ecclésiastiques*, 2 vol. in-12. III. *Retraite et méditations à l'usage des religieuses et des personnes qui vivent en communauté*, in-12. Ils sont écrits avec une simplicité noble. C'est ce pieux ecclésiastique qui joue un rôle si touchant dans le roman de Manon Lescaut.

TIBERINO (JEAN-MATHIAS), philosophe et médecin, né à Chiari, dans le Bressan, florissait dans le 15e siècle. En 1475, se trouvant à Trente, il écrivit en latin le martyre de Saint Simon. L'ouvrage a paru sous ce titre : *Passio B. Simonis à Judæis occisi*, Mantoue.

TIBERIUS, rhéteur grec, dont nous avons un ouvrage intitulé : *De figuris*, qui a été publié par M. J. F. Boissonade, avec la rhétorique de Rufin, Londres, 1815, in-8°.

TIBULLE (AULUS ALBIUS TIBULLUS), célèbre poète élégiaque, chevalier romain, né à Rome, l'an 43 avant Jésus-Christ, suivit Messala Corvinus dans la guerre de l'île de Corcyre; mais les fatigues de ce genre de vie n'étant point compatibles avec la faiblesse de son tempérament, il quitta le métier des armes, et retourna à Rome, où il vécut dans la mollesse et dans les plaisirs. Sa mort arriva peu de temps après celle de Virgile, l'an 17 de Jésus-Christ. Il mourut à la campagne, où il s'était retiré pour éviter la poursuite de ses créanciers, à l'âge de 24 ans. Les grands biens de sa famille lui furent enlevés par les soldats d'Auguste, et ne lui furent point restitués, parce qu'il négligea de faire sa cour à cet empereur qui voulait être encensé. Son premier ouvrage fut l'éloge de son généreux protecteur Messala; il consacra ensuite sa lyre aux Amours. Il eut pour première inclination une affranchie. Horace devint son rival; ce qui donna lieu à une dispute agréable entre ces deux hommes célèbres. Quoiqu'Horace fût plus âgé que lui d'environ 24 ans, il aima Tibulle, dont la figure, la politesse, l'esprit et le goût lui plaisaient beaucoup. Tibulle a composé quatre livres d'*Elégies*, remarquables par l'élégance et la pureté du style. Il est plein de mollesse et de grace. Son expression est presque toujours celle du sentiment. Boileau dit, dans son Art Poétique, qu'il *soupirait ses vers*. Tibulle est le poète des amans, dit Laharpe; il est, dans la poésie tendre et galante, ce qu'est Virgile dans la poésie héroïque. Mais, en lisant ses Elégies, de suite, on sent un peu de monotonie. Il présente trop souvent les mêmes objets, les mêmes idées, les mêmes images, les mêmes comparai-

sons, les mêmes allusions aux mêmes usages. Le charme et la variété de ses expressions ne purent cacher cette uniformité dans les pensées et les sentimens. C'est toujours la préférence donnée à l'amour sur la gloire ou la fortune, à la paresse sur l'activité, à la médiocrité sur la richesse. C'est toujours ou la peinture des voluptés, ou les larmes d'une amante sur le tombeau d'un amant. Ovide, son ami, a fait sur sa mort une très-belle Elégie. L'abbé de Marolles a traduit Tibulle ; mais sa version est très-faible ; et, pour nous servir de la comparaison de l'ingénieuse Sévigné, ce traducteur ressemble aux domestiques qui vont faire un message de la part de leur maître. Ils disent trop ou trop peu, et souvent même tout le contraire de ce qu'on leur a ordonné. Il traduit *Solito membra levare tecto*, « délasser mes membres sur ma paillasse accoutumée. » L'abbé de Longchamps en a donné une traduction, en 1777, in-8°. Il en parut une autre médiocre, par le marquis de Pezay, 2 volumes in-8°, avec Catulle et Gallus; et une troisième, par M. le marquis de Pastoret, à Paris, 1784, in-8°. Mirabeau en a donné une traduction en 2 vol. in-12 et in-8°; sans être exacte, elle n'est pas sans mérite. Il y a une traduction de Tibulle en vers français, par M. Mollevaut, dont la cinquième édition est de Paris, 1816, in-12; elle est estimée. L'édition de ce poète, donnée par Broukhusius, Amsterdam, 1708, in-4°, est estimée. Ce dernier, savant critique, et l'un des meilleurs latinistes du siècle dernier, croyait que le quatrième livre des Elégies de Tibulle était mal à propos attribué à ce poète ; mais, circonspect et judicieusement timide, il se borna à de simples conjectures, et n'osa faire aucune innovation dans le texte ; Heyne a été plus hardi, et sa troisième édition de Tibulle a paru sous ce titre : ALBII TIBULLI *carmina libri tres, cum libro quarto Sulpiciæ et aliorum.* Les motifs de l'opinion de Broekhuys pouvaient bien servir d'appuis plausibles à des conjectures, où l'on ne cherche souvent qu'à montrer de l'érudition et de la hardiesse, et à dire des choses spirituelles et neuves; mais quelques couleurs que Heyne ait voulu leur donner, ils ne peuvent justifier les changemens considérables qu'il s'est permis de faire. Quelques demi-probabilités, fort équivoques encore et fort contestables, ne suffisent pas pour renverser les anciennes opinions, et pour s'élever contre l'autorité des manuscrits. Il ne sera pas inutile d'examiner de près cette question. Le quatrième livre de Tibulle est composé d'un panégyrique de Messala, en vers héroïques, et de treize élégies, ou petits morceaux de poésie écrits dans le mètre élégiaque. Il est terminé par une épigramme de Domitius Marsus, poète distingué du siècle d'Auguste. Voici par quelles raisons on attaque l'authenticité du panégyrique : On a remarqué, et avec justice peut-être, que le style en était sec et maigre, les vers souvent durs et pénibles; et l'on s'est pressé de conclure que cet ouvrage n'était pas de Tibulle, puisqu'il était indigne de son talent. La digression pleine d'ennui sur les voyages d'Ulysse, a paru sentir le rhétoricien qui, se souvenant de ce précepte de l'école, que la comparaison est un

des moyens de l'éloge, en avait usé, ou pour parler mieux, abusé puérilement. On a dit qu'en totalité ce panégyriste était plus d'un rhéteur et d'un sophiste déclamateur que d'un poète. Heyne le range parmi plusieurs pièces supposées qui nous sont venues des Anciens; telles que l'élégie sur la mort de Mécène, attribuée à Albinovanus; celle de Messala, que nous avons sous le nom de Virgile; le panégyrique de Pison, qui passe pour être de Lucain, et que M. Vernsdorf a récemment donné à Saleius Bassus. Heyne, va même jusqu'à trouver entre ce panégyrique de Pison et celui de Messala une telle ressemblance pour la couleur du style et le fonds des idées, qu'il se persuade que tous deux sont de la même main. A ces raisons, qui sont faibles, on en peut opposer qui ne le sont pas. Si Tibulle a réussi merveilleusement dans le vers élégiaque, s'ensuit-il nécessairement qu'il ait pu faire les vers hexamètres? Cicéron, le premier auteur de la prose latine, ne fut jamais qu'un poète médiocre. Pourquoi Tibulle aurait-il en plus qu'un autre le privilége de sortir impunément de son genre, et d'être encore gracieux en forçant son talent? Et, dans notre propre littérature, n'avons-nous pas beaucoup d'écrivains qui, excellens dans un genre, ont été médiocres dans un autre? Si, à cette considération, on ajoute que le panégyrique a été composé pendant le consulat de Messala, que ce consulat est de l'an 723, et que Tibulle, né en 705, avait alors dix-neuf ans, il deviendra facile de comprendre comment un jeune homme a pu, pour son coup d'essai, faire un mauvais poème, et le remplir de ces défauts qui prouvent ensemble l'inexpérience et le travail. L'unanimité des manuscrits qui l'attribuent à Tibulle, et la grande pureté de la latinité ne sont pas non plus de médiocres preuves: et, quand dans l'opinion contraire, on n'avance que des conjectures, le moyen qu'un esprit un peu raisonnable s'en contente et s'y laisse séduire. Des treize élégies qui suivent, et que Heyne appelle *Sulpiciæ et aliorum elegidia*, il en est déjà une qu'il faut absolument donner à Tibulle; c'est la douzième, où le poète s'est lui-même nommé:

Nunc licet e cœlo mittatur amice Tibullo,
Mittetur frustrà deficietque Venus.

La difficulté est assez grande. Broekhuys croit l'éviter, en disant que cette élégie a été déplacée; qu'il la faut ranger parmi les élégies du troisième livre; que les anciens critiques nous ont appris que Tibulle avait composé seulement trois livres d'élégies. Il aurait dû dire de quels critiques il entend parler. La question, ce me semble, valait bien la peine qu'il daignât nommer de si importantes autorités. Heyne, qui a besoin de l'argument de Broekhuys, le répète; mais, vraisemblablement ne sachant pas non plus de quels critiques il s'agit, il le répète avec moins d'assurance. La vérité est que, dans les manuscrits comme dans les premières éditions, cette élégie se trouve placée parmi celles du quatrième livre, et non dans le troisième. Comment concevoir que tous les manuscrits s'accordent si unanimement dans la même erreur? L'élégie treizième, que nous appellerons plutôt une épigramme, est digne de Tibulle

par sa grace et son élégance, et on ne voit pas sous quel prétexte raisonnable on pourrait la lui ôter. La voici :

Rumor ait crebro nostram peccare puellam ;
Nunc ego me surdis auribus esse velim.
Crimina non hæc sunt nostro sine jacta dolore.
Quid miserum torques, rumor acerbe ? tace.

Heyne dit que l'on peut, comme l'on voudra, croire ou ne pas croire que cette épigramme soit de Tibulle : façon de raisonner vraiment très-merveilleuse ! Pour nous, nous nous trouvons forcés de la croire de Tibulle, parce que les manuscrits le disent; parce que le style est digne du talent et du siècle de Tibulle; enfin, parce qu'il n'y a dans ces vers aucune circonstance exprimée qui ne puisse convenir à Tibulle. Nous en dirons autant des élégies 1, 3, 5 et 7 ; nous n'y trouvons rien qui puisse empêcher de croire qu'elles aient été composées par Tibulle. L'élégie 9 est la seule qui puisse être probablement attribuée à Sulpicia; elle s'y plaint de l'infidélité de son amant :

Si sibi cura togæ est potior, pressumque quasillo
Scortum, quam servi filia Sulpicia.

Les autres morceaux sont d'une femme qui ne se nomme point, et qui est amoureuse du jeune Cerinthus. On conjecture que cette femme est la même Sulpicia qui a écrit la 9ᵉ élégie, et cela est vraisemblable ; mais quelle est cette Sulpicia ? Broekhuys s'imaginait que c'était celle qui vivait sous Domitien, et dont il nous reste encore quelques vers. Mais cette Sulpicia, célèbre par son chaste et constant amour pour Calenus, son mari, ne dut pas avoir une liaison si scandaleuse avec Cerinthus. D'ailleurs le style de la Sulpicia de Tibulle n'est certainement pas le style de l'âge de Domitien, et ne ressemble en aucune manière aux fragmens de la satire *De corrupto reipublicæ statu*, qui est incontestablement de l'autre Sulpicia. Il est singulier qu'un aussi habile latiniste que Broekhuys n'ait pas fait cette facile remarque. Elle est décisive, et renverse totalement son système. Ces élégies sont, à notre sens, d'achevés modèles de grace et d'élégance; l'expression en est souverainement pure et correcte : elles sont dignes du siècle d'Auguste, dignes de Tibulle; et on ne peut raisonnablement tirer de la diction aucune preuve de supposition. Un autre argument indirect en faveur de leur authenticité, c'est que deux des élégies du second livre sont adressées à Cerinthus, et n'est-il pas vraisemblable que le Cerinthus du 4ᵉ livre est la même personne ? Lié d'amitié avec Cerinthus, confident de ses amours, ami peut-être aussi de Sulpicia, ne peut-on pas supposer que Tibulle leur a prêté son talent, qu'il s'est plu à versifier leurs billets galans et leurs invocations amoureuses ? Peut-être aussi les amours de Cerinthus et de Sulpicia eurent-ils à cette époque une grande célébrité, et Tibulle a pu prendre plaisir à en retracer quelques souvenirs et quelques circonstances. Ces conjectures nous paraisssent singulièrement fortifiées par le passage d'une ancienne Vie de Tibulle : *Epistolæ quoque ejus amatoriæ, quanquam breves, omninò non sunt inutiles :* « Ses lettres érotiques, quoique courtes, ne sont pas tout-à-fait sans intérêt » Ayrmann, biographe de Tibulle, croyait qu'il

fallait entendre par ces *lettres érotiques* la correspondance galante de Cerinthus et de Sulpicia. On trouve ordinairement les poésies de Tibulle à la suite de celles de Catulle. . . . . *Voyez* CATULLE et CHAPELLE. On trouve des détails bibliographiques dans le *Manuel de la librairie*, de M. Brunet.

TICHONIUS, écrivain donatiste, sous l'empire de Théodose-le-Grand, avait beaucoup d'esprit et d'érudition. Nous avons de lui le *Traité des sept règles* pour expliquer l'Ecriture Sainte, dont Saint Augustin a fait l'abrégé dans son livre troisième de la Doctrine chrétienne. On le trouve dans la Bibliothèque des Pères. Tichonius est reconnu aujourd'hui pour le véritable auteur du *Commentaire sur Saint Paul*, que l'on avait attribué à Saint Ambroise, et qui a été restitué au premier d'après la savante Dissertation de l'abbé Morel, publiée en 1762. (*Voyez* l'Histoire littéraire de France, tome 12, Avertissement, page 7.)

TICKELL (THOMAS), poète anglais, né à Bridekirk, en Cumberland, en 1686, mort à Bath, en 1740, était l'ami d'Addison, qui le chargea par son testament de la publication de ses *Œuvres*. Il se l'était adjoint comme sous-secrétaire d'état, quand lui-même fut nommé secrétaire, en 1717. Tickell publia sa Traduction du premier livre de l'*Iliade*, en vers anglais, à l'époque où venait de paraître celle de Pope, et avec le projet apparent de rivaliser celle-ci. Addison, en déclarant bonnes les deux versions, sembla accorder la préférence à celle de Tickell. Cependant de forts soupçons se sont élevés depuis qu'Addison avait déguisé son propre travail sous le nom de son ami.

TICKELL (RICHARD), poète dramatique anglais, mort en 1793, suivit la carrière dramatique, et a donné quelques pièces au théâtre de son pays. Les deux plus remarquables sont : L'*Aimable Berger* et le *Carnaval de Venise*. Tickell est encore auteur de deux ouvrages intitulés : Le *Projet*, et l'*Anticipation*. Dans ce dernier, il critique et imite le ton et le style des principaux orateurs du parlement. Il périt d'une manière très-malheureuse : il tomba de la fenêtre de son appartement à Hamptoncourt, et fut tué sur la place.

TIDEMAN (PHILIPPE), peintre, né à Hambourg, en 1657, mort en 1705, fut l'un des meilleurs élèves de Lairesse. Les sujets de ses tableaux sont presque tous allégoriques ou tirés de la mythologie.

TIDICÆUS (FRANÇOIS), docteur en médecine et physicien ordinaire de Thorn, né à Dantzick, le 5 décembre 1583, et mort en 1617. On lui attribue : I. *In Jattomartigàs de recto et salutari usu*, etc., Turoni-Borussorum, 1592, in-8°. II. *Microcosmus, hoc est descriptio hominis et mundi*, Lipsiæ, 1615, in-4°.

TIEDEMANN, professeur de philosophie à l'université de Marbourg, né en 1747, mort dans cette ville le 24 mai 1803, à l'âge de 56 ans, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : I. Un *Essai sur l'origine des langues*, imprimé en 1772. II. Un *Système de la philosophie stoïcienne*, dont le célèbre Heyne écrivit la préface. III. Des *Recherches sur*

l'homme, les premiers philosophes de la Grèce. IV. Et principalement un ouvrage en 6 vol. sur l'*Esprit de la philosophie spéculative*, qui est généralement estimé. Ses derniers travaux furent un ouvrage complet de *Psychologie*, et la *Traduction* du Voyage de M. Denon dans la Haute et Basse-Egypte, traduction qu'il a enrichie de notes importantes. Les systèmes philosophiques et leur histoire furent le principal objet des études de Tiedemann. Il possédait parfaitement les langues anciennes et plusieurs langues modernes; il a aussi composé quelques ouvrages en latin écrits d'un style élégant et correct. Les premières lectures de Tiedemann furent l'histoire et les livres mystiques. Il prit ensuite du goût à la déclamation et aux sermons, et crut en avoir pour la théologie. Il se détrompa en l'étudiant, et se jeta dans la jurisprudence. Ce nouvel essai ne lui réussit pas mieux. A l'âge de 21 ans, il se décida à suivre sa véritable inclination pour les belles-lettres et la philosophie. Dans cette nouvelle carrière, il pencha d'abord vers le matérialisme : il s'en éloigna ensuite pour suivre les idées de Tétens, et s'occupa de psychologie et de philosophie morale. Il fut d'abord très-dogmatique dans sa manière d'enseigner, puis se rapprocha du septicisme ; et, dans ses dernières années, il inclina vers cette philosophie qui repose sur le sentiment, et qui trouve sa base dans le cœur... Cette marche semble assez naturelle. Dans l'adolescence, des idées mystiques et la dévotion ; dans la jeunesse, du matérialisme; un ton assuré, lorsque l'on croit tout savoir; un doute modeste, lorsque l'on sait vraiment quelque chose ; enfin l'abandon des subtilités métaphysiques pour les ressources de la morale et du sentiment, lorsqu'on peut profiter de ces ressources : telle est l'histoire de beaucoup de gens, qui peut-être même en conviendraient, s'ils ne trouvaient pas quelque honte à douter, ou s'ils n'avaient pas juré de dogmatiser toute leur vie.

TIENE (Gaëtan), philosophe et théologien, né à Gaëte, dans le royaume de Naples, étudia à Padoue la philosophie et la médecine ; il professa la première dans cette ville avec succès pendant plusieurs années, embrassa l'état ecclésiastique, et devint chanoine de la cathédrale de Padoue. Il mourut en 1462, à 75 ans. Il écrivit beaucoup d'ouvrages philosophiques.

TIEPOLO (Jacques), noble vénitien qui florissait vers le milieu du 16e siècle, excella dans la poésie lyrique. Nous avons de lui : I. Le *Chant de Nérée.* II. Les *Lys d'or*, ode pindarique, Venise, 1575.

TIEPOLO (Bajamonte), né à Venise, ayant formé le dessein d'opprimer la liberté de son pays, s'unit, en 1310, à un grand nombre de mécontens, et conspira la mort du doge et des sénateurs. Au mois de juin de cette année, ils s'avançaient les armes à la main vers la place Saint-Marc, lorsqu'on leur opposa une vigoureuse résistance. Les rebelles furent défaits et mis en fuite. Bajamonte se retira avec ses compagnons à Trévise ; mais il en fut chassé en 1315, et mourut en Dalmatie, dans l'état le plus misérable. Cette conjuration a été le sujet d'un poëme, intitulé *Baja-*

monte Tiepolo, dans lequel on trouve de bonnes choses. C'est à cette occasion que la république de Venise établit le fameux conseil des dix.

TIEPOLO (JEAN-BAPTISTE), peintre, né à Venise, en 1692, étudia sous Lazzarin, le meilleur peintre vénitien de son temps. A 16 ans il commença à donner des preuves de son talent. Il travailla à Milan dans le goût de Paul Véronèse. Il serait long de rapporter les ouvrages magnifiques dont il embellit les églises, les palais et autres édifices publics. Etant passé à Madrid, il y mourut le 25 mars 1769. — Son fils, Jean Dominique, a gravé avec beaucoup de succès une *Fuite en Égypte*; plusieurs morceaux de plafond, et 26 *Têtes* de caractère dans le goût de Castiglione (Benedetto), ainsi que quelques tableaux de son père.

TIERRY (.....), bénédictin et janséniste, lança, en 1699, un libelle intitulé *Problème ecclésiastique*, qui fut d'abord attribué aux jésuites, mais qui, quelques années après quand il fut reconnu pour en être l'auteur, lui valut son emprisonnement à la Bastille, par ordre du roi.

TIESSENTHALER (JOSEPH), jésuite et missionnaire apostolique, né à Bolzano, dans le comté de Tyrol, se transporta du Portugal dans l'Inde, dès l'an 1743, et vivait encore à Égra, en 1786. On doit au séjour qu'il fit dans l'Inde quatre ouvrages remarquables : I. La *Géographie de l'Indostan*. II. Une *Histoire naturelle de l'Inde*. III. Un ouvrage sur la *Religion des Brahmes*. IV. Trois *Cartes du cours du Gange et du Gangra*. On ne sait ce que sont devenus le 2ᵉ et le 5ᵉ ouvrage. Sa *Description historique et géographique de l'Inde*, accompagnée des Recherches historiques et chronologiques sur l'Inde, et la Description du cours du Gange et du Gangra, par Anquetil du Perron, accompagnée également des cartes générales de l'Inde, par le major Rennel, a paru augmentée de remarques et d'additions par les soins de Jean Bernoulli, Berlin, in-4°, en cinq parties. Cet ouvrage est savant, instructif et curieux.

TIETLAND, architecte du 10ᵉ siècle, eut la direction de l'église et du monastère d'Einsidlen, appelé l'Ermitage de la Vierge, situé dans les montagnes de la Suisse. L'ouvrage avait été commencé par Évrard, fondateur et premier supérieur de ce monastère.

TIFERNAS ou TIPHERNAS, (GRÉGOIRE), natif de Tiferno en Italie, et très-habile dans la connaissance du grec, professa, pour la première fois, en 1473, cette langue à Paris, où il mourut âgé de 50 ans, vers 1479, empoisonné, dit-on, par des envieux de sa gloire. On a de lui : I. Des *Poésies latines* à la suite d'un Ausone, etc., Venise, 1472, in-fol.; et séparément, in-4°. II. La Traduction des *sept derniers livres de Strabon*, dont les dix premiers sont de Guarino, Lyon, 1559, 2 vol. in-16.

TIGELLIN. *Voy.* APOLLONIUS.

TIGEON (THOMAS), médecin d'Angers, vivait dans le 16ᵉ siècle. On a de lui : *Antimæologicum quo demonstratur non obstetricibus non esse tantum fidendum de virginitate aut defloratione mulieris adultæ testimonium ferentibus*, etc.,

ugduni, 1574, in-8°.

TIGNONVILLE (Mademoiselle DE). Cette demoiselle, vertueuse, pour qui Henri IV soupira inutilement, était, suivant les apparences, petite-fille de Lancelot du Montuan, seigneur de Tignonville, premier maître d'hôtel de la reine de Navarre, et fille de la baronne de Tignonville, gouvernante de Catherine, princesse de Navarre, en 1576. Mademoiselle de Tignonville appartenait à Henri IV par la maison d'Alençon. Charles, bâtard d'Alençon, seigneur de Caniel au pays de Caux, avait épousé Germaine Ballue, nièce du fameux cardinal Ballue, et fut père de Marguerite d'Alençon, femme de Lancelot du Montuan. Henri devint éperdûment amoureux de mademoiselle de Tignonville, peu de temps après son évasion de la cour avec le duc d'Alençon son beau-frère, c'est-à-dire vers l'an 1576. Le roi de Navarre, dit Sully, s'en alla à Béarn sous prétexte de voir sa sœur, mais réellement pour subjuguer la jeune Tignonville. Elle résista fermement aux attaques du roi de Navarre; et ce prince, qui s'enflammait à proportion des obstacles qu'il trouvait au succès, employa, auprès de la jeune Tignonville, toutes les ressources d'un amant passionné. Il connaissait l'esprit adroit et enjoué d'Agrippa d'Aubigné, qui était alors en faveur auprès de lui. Il voulut l'engager de parler pour lui à sa maîtresse; il l'en pria les mains jointes, les larmes aux yeux: car personne de plus faible que Henri dans ces occasions. Mais d'Aubigné refusa de faire pour son maître ce qu'il aurait fait pour un de ses égaux. Mademoiselle de Tignonville, l'objet de cet article, était vraisemblablement Marguerite de Tignonville, qui, par son mariage avec François de Prunelé, porta le nom et la terre de Tignonville dans la maison de Prunelé. Nous ignorons l'année précise de sa mort.

TIGNONVILLE (GUILLAUME DE), auteur obscur du 16ᵉ siècle, a publié: Les *Dits moraux des philosophes*, traduits en français, Paris, Galliot-Dupré, 1521, petit in-8°.

TIGNY (G. DE), naturaliste français, mort dans le commencement du 19ᵉ siècle, est principalement connu par une *Histoire naturelle des Insectes*, publiée à Paris en 1802, en 10 vol. in-8°. C'est un très-bon abrégé des ouvrages d'entomologie de Geoffroi, Géer, Roesel, Linné et Fabricius. On y a suivi la méthode d'Olivier en général; mais on s'en est écarté dans l'article des crustacées, qui font une classe à part, et dans celui des insectes sans ailes que l'on a rangés dans un nombre d'ordres plus considérable. L'auteur ne s'est attaché dans la description des espèces qu'aux plus curieuses, à celles dont les habitudes, la manière de vivre excitent le plus d'intérêt; en sorte que son ouvrage mérite de devenir classique. Tigny possédait un riche collection d'insectes indigènes qu'il avait pris soin de former avec son épouse, qui partageait ses occupations et ses goûts. Le Discours préliminaire de son Histoire des Insectes est de Brongniart.

TIGRANE, roi d'Arménie, ajouta la Syrie à son empire. Les Syriens lassés des diverses révolutions qui désolaient leur pays, s'étaient donnés à lui l'an 85 avant Jésus-Christ. Il soutint la guerre

contre les Romains en faveur de Mithridate son gendre; mais ayant été vaincu par Lucullus (*voyez* ce mot) et par Pompée, il céda aux vainqueurs une partie de ses États, et s'en fit des protecteurs. Il vécut ensuite dans une profonde paix jusqu'à sa mort.

TIGRANE, second fils du précédent, se révolta contre lui; et, ayant été vaincu, il se réfugia chez Phraate, roi des Parthes, dont il avait épousé la fille. Ce jeune prince, avec le secours de son beau-père, porta les armes contre son père; mais craignant les suites de sa révolte, il se mit sous la protection des Romains. Tigrane suivit son exemple. Pompée lui conserva le trône d'Arménie, à condition de payer un tribut pour les frais de la guerre, et donna à son fils la province de Sophène; mais ce jeune prince, mécontent de son partage, s'attira par ses murmures la colère de Pompée, qui le fit mettre dans les fers. Tigrane le père passait pour un prince courageux, mais cruel.

TIGUERÈTE (.....), homme d'armes du maréchal de Montmorenci, dans la guerre que François Ier eut à soutenir contre l'Angleterre, réunie à Charles-Quint, se signala par un dévouement semblable à celui du chevalier d'Assas. (*Voyez* Assas.) Une nuit que les ennemis venaient pour enlever le quartier de sa compagnie, Tiguerète s'avance au-delà des vedettes où il avait entendu du bruit, et étant aussitôt enveloppé et arrêté prisonnier, il ne laissa pas de crier *alarme*, quoique les ennemis lui tinssent le pistolet à la tête pour le tuer s'il ne se taisait. Toutefois admirant son courage, ils ne voulurent point ôter la vie à celui qui s'exposait si généreusement à la mort pour ses compagnons. Ce trait héroïque est de 1523, lors du ravitaillement de Térouenne. Nous l'avons pris dans l'histoire de France de Dupleix, qui l'avait copié dans l'inventaire de Jean de Serres, page 343. On a dit que l'histoire offre ordinairement les mêmes crimes; mais on aurait dû ajouter, pour l'honneur de l'humanité, qu'elle reproduit aussi les mêmes vertus.

TIL (Salomon van), théologien protestant, né en 1643, à Wesop, à deux lieues d'Amsterdam, se fit connaître par sa science dans la philosophie, dans l'histoire naturelle, dans la médecine, dans la théologie, et dans les antiquités sacrées et profanes. On lui donna, en 1664, une chaire de théologie à Leyde, où il lia une étroite amitié avec Cocceius, qui l'imbut de sa doctrine. Van-Til s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'Écriture Sainte, selon la méthode des coccéiens. Comme sa mémoire n'était pas assez bonne pour retenir ses sermons, il prêchait par analyse; méthode qu'il rendit publique. Cet habile protestant mourut à Leyde, en 1713, après avoir publié plusieurs écrits. Sa maison était toujours ouverte aux savans, qui trouvaient des ressources dans ses lumières. Il avait cultivé la physique, la botanique, l'anatomie, etc. Parmi ses ouvrages, les uns sont en flamand et les autres en latin. Les principaux sont : I. Sa *Méthode d'étudier, et celle de prêcher*. II. Des *Commentaires sur les Psaumes*. III. — *sur les Prophéties de Moïse*, d'*Habacuc* et de *Malachie*. IV. Un *Abrégé de Théologie*. V. *Remarques*

sur les Méditations de Descartes.

TILENUS (Daniel), ministre du saint Évangile à Sedan, professeur à l'Académie de cette ville, et précepteur de Turenne, né à Goldberg en Silésie, le 4 février 1563, vint en France vers l'an 1590, et fut honoré par Henri IV de lettres de naturalité, qui le constituèrent Français en titre. Il avait tourné de bonne heure ses principales études du côté de l'Écriture Sainte, des Pères et de l'Histoire ecclésiastique. Les langues orientales fixèrent aussi son attention. Son début dans la carrière des lettres chrétiennes fut la publication d'une *Conférence sur les traditions apostoliques* qu'il eut à Paris, en 1597, avec Jacques Davy-du-Perron, évêque d'Évreux. Fidèle à la secte qu'il avait épousée, il la défendit avec beaucoup d'esprit, de courage et d'éloquence, et écrivit un grand nombre d'ouvrages qui ne tendirent qu'à ce but. Les principaux sont: I. *Défense de la suffisance et perfection de l'Écriture Sainte, contre les cavillations du sieur du Perron, par lesquelles il s'efforce de maintenir son Traité de l'insuffisance et imperfection de l'Écriture Sainte*, La Rochelle, 1598, in-8°; Sedan, 1601, in-8°, augmenté de quelques observations de l'auteur; *ibid.*, 1602, in-8°. Du Perron fit une réfutation de cet écrit. II. *Syntagma disputationum theologicarum in Academiâ sedanensi habitarum*, Sedan, 1607, 1611, 1614, in-8°; Genève, 1622, in-8°. Cette dernière édition contient 68 thèses. III. *Traité de la cause et de l'origine du péché, où sont examinées les opinions des philosophes payens, des juifs, des autres hérétiques, des libertins, Luther, Calvin, et autres nouveaux qui ont traité cette matière*, Paris, 1621, in-8°, etc. Tilenus mourut à Paris, le 1er août 1633.

TILESIO (Antoine), en latin *Telesius*, naquit d'une illustre famille de Cosenza, vers 1480. Après avoir achevé ses études, il passa à Milan, où il professa quelques années l'éloquence, et récita l'oraison funèbre du fameux général Jean-Jacques de Trivulce, de Milan. Il vint à Rome en 1525, et fut nommé professeur au collége de la Sapience. Il mourut dans sa patrie, en 1542. On a encore de lui quelques Poésies assez élégantes, imprimées à Rome, en 1524; à Naples, en 1762; une tragédie latine, intitulée *Imber aureus;* deux traités en prose, l'un *De generibus coronarium*, l'autre *De coloribus*, et divers Opuscules.

TILESIO, ou plutôt TELESIO (Bernardin), en latin *Telesius*, né à Cosenza dans le royaume de Naples, en 1508, essuya dans sa jeunesse divers malheurs. Ayant pris le bonnet de docteur en philosophie à Padoue, il professa cette science à Naples, et y forma une société littéraire, qui subsista quelque temps sous le nom d'Académie Télésienne. Son grand âge l'ayant obligé de quitter Naples, il se retira à Cosenza, où il mourut en octobre 1588. Il avait été marié; et le seul fils qui lui resta fut assassiné du vivant de son père. Telesio fut l'un des premiers savans qui secouèrent le joug d'Aristote, contre lequel il marqua même trop d'acharnement. Paul IV, instruit de son mérite, avait voulu, selon de

Thou, lui donner l'évêché de Cosenza; mais il le refusa, aimant mieux cultiver la raison en paix, que de jouer un rôle dans le monde. Nicéron révoque en doute cette anecdote; et son doute est fondé sur de bonnes raisons. On a de Telesio: I. *De naturâ rerum juxtà propria principia*, Romæ, 1565, in-4°; et 1588, in-folio. II. *Varii libelli de rebus naturalibus*, Venise, 1590, in-4°. Ces traités font regretter qu'il ne fût pas venu dans un temps plus éclairé. Il y fait revivre la philosophie de Parménides, en l'appuyant de ses propres sentimens; mais ce composé bizarre, dit Nicéron, ne fit pas fortune. On a osé publier que les moines, qui ne pouvaient souffrir le mépris qu'il faisait d'Aristote dans ses leçons et ses écrits, lui ôtèrent le repos et la vie.

TILETAIN (Jean-Louis), imprimeur renommé de Paris, naquit à Tielt, ville de la Gueldre, suivant La Monnoye, et en tira son nom. Il est mort vers l'an 1547, après avoir publié, en caractères italiques et en romains plusieurs ouvrages recherchés, pour la beauté de leurs éditions. Lui-même savait le grec et le latin, et il est auteur de Commentaires estimés sur *Quintilien*. Il avait attaché à son imprimerie en qualité de correcteur le savant Guillaume Morel, et avait pris pour emblême un basilic. On a imprimé, en 1546, en un volume in-8°, le catalogue des ouvrages sortis de ses presses.

TILINGIUS (Matthieu), savant médecin allemand du 17e siècle, est auteur de divers ouvrages. Les principaux sont: I. *De Rhabarbarologiâ*, 1679, in-4°. II. *Lilii albi descriptio*, 1671, in-8°. III. *De laudano opiato*, in-8°. IV. *Opiologia nova*, in-4°, 1697. V. *Anatomie de la rate*, in-12, 1673. VI. Un *Traité des fièvres malignes*, 1677, in-12.

TILLADET (Jean-Marie de la Marque de), né au château de Tilladet, en Armagnac, vers 1650 ou 1651, fit deux campagnes; l'une dans l'arrière-ban, l'autre à la tête d'une compagnie de cavalerie. Après la paix de Nimègue, il quitta les armes pour entrer chez les pères de l'Oratoire, où il se consacra à la prédication et à la littérature. Il en sortit ensuite, et mourut à Versailles, le 15 juillet 1715, membre de l'Académie des belles-lettres. Sa modestie, sa circonspection, sa droiture, son caractère sensible et officieux lui firent des amis illustres. Son goût et son talent pour les matières de la métaphysique le jetaient dans des distractions dont il se tirait avec beaucoup de franchise et de politesse. On a de lui un *Recueil de dissertations*, 1712, 2 vol. in-12, sur diverses matières de religion et de philologie, qui sont presque toutes du savant Huet, évêque d'Avranches, avec une longue Préface historique qui n'annonce qu'un médiocre talent. On trouve aussi quelques Pièces de lui dans les Mémoires de l'Académie des belles-lettres.

TILLARD (Jean-Baptiste), graveur, né à Paris, en 1740, élève de Fessard, a laissé, entre autres gravures, les *vignettes* pour Le Tasse, d'après Cochin, les *figures* du Télémaque, in-4°, d'après Monnet; celles du voyage en Sibérie, d'après Le Prince, et une suite de *Savoyards*, à l'eau-forte, d'après Saint-Aubin.

TILLEMANNUS (Heshusius), théologien de la confession d'Augsbourg, né à Wesel, au pays de Clèves, en 1526, enseigna la théologie dans un grand nombre de villes d'Allemagne, et se fit exiler presque de toutes pour son esprit inquiet, turbulent et séditieux. Il mourut en 1588. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur les Psaumes, in-fol. II. — sur Isaïe, in-fol. III. — sur toutes les Epîtres de Saint Paul, in-8°. IV. Un *Traité de la Cène et de la Justification*, in-fol. V. *Errores quos romana ecclesia furenter defendit*. Ce traité d'un forcené, imprimé à Francfort, en 1577, in-8°, ne se trouve pas facilement. VI. D'autres ouvrages dans lesquels on remarque peu d'ordre et de jugement.

TILLEMANS (Pierre), peintre flamand, né à Anvers, mort en 1734, s'établit en Angleterre, et y acquit de la considération et de la fortune par ses paysages et ses tableaux de chasses et de courses de chevaux.

TILLEMONT (Louis-Sébastien LENAIN de), célèbre historien ecclésiastique, né le 30 novembre 1637, à Paris, d'un maître des requêtes. A l'âge de 10 ans, admis aux petites écoles de Port-Royal, il fit des progrès rapides dans les lettres, et se consacra à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. La scolastique n'avait aucun attrait pour lui. Tout entier à l'histoire de l'Église, il commença à recueillir des matériaux dès l'âge de 18 ans. Mais comme la matière était trop vaste pour un homme seul, et surtout pour un homme d'une exactitude aussi scrupuleuse que lui, il se renferma dans les six premiers siècles de l'Église. C'est la portion la plus épineuse de ce vaste champ, mais c'est aussi la plus riche. De Sacy, son ami et son conseil, l'engagea, en 1676, à recevoir le sacerdoce, que son humilité lui avait fait refuser pendant long-temps. Buzenval, évêque de Beauvais, espérait de l'avoir pour successeur. Mais Tillemont quitta ce prélat, pour n'être pas obligé d'entrer dans ses vues. Il se retira à Port-Royal-des-Champs, et ensuite à Tillemont, près de Vincennes, où il faisoit part de ses lumières à tous ceux qui en avaient besoin. Une foule de personnes y recoururent. C'est sur ses Mémoires que La Chaise composa la Vie de Saint Louis. Deux ans furent employés à ce travail, et Tillemont ne les regretta pas. Son humilité était si grande, que Bossuet, ayant vu une de ses *Lettres* contre le P. Lami de l'Oratoire, lui dit en badinant : « Ne soyez pas toujours aux genoux de votre adversaire, et relevez-vous quelquefois. » Cet homme si savant et si modeste ne sortit de sa retraite que pour aller voir en Flandre le grand Arnauld, et en Hollande l'évêque de Castoric. De retour dans sa solitude, il réunit, jusqu'à la fin, la mortification d'une vie pénitente aux travaux d'une étude infatigable. Il mourut le 10 janvier 1698. On lui doit : I. *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, Paris, 1693, 1712, 16 vol. in-4°. II. L'*Histoire des empereurs et des autres princes qui ont régné durant les six premiers siècles de l'Église, des persécutions qu'ils ont faites aux chrétiens, de leurs guerres contre les Juifs, des écrivains profanes, et des personnes illustres de leur*

temps.... avec des notes pour éclaircir les principales difficultés de l'histoire, en 6 vol. in-4°, Paris, 1700-1738. Ces deux ouvrages, qu'on joint ordinairement, sont tirés du sein des auteurs originaux, et souvent tissus de leurs propres termes; ils expriment leurs sens avec fidélité. Ils sont écrits avec une clarté, une justesse et une précision, dont le mérite ne se fait bien sentir qu'à ceux qui ont éprouvé par eux-mêmes combien coûtent ces sortes de travaux. Le dernier volume de son Histoire des empereurs finit avec le règne d'Anastase. Ses Mémoires ecclésiastiques ne contiennent qu'une partie du sixième siècle, et les douze derniers volumes ne furent imprimés qu'après sa mort. L'auteur, également attentif aux événemens de l'Histoire profane et à ceux des Histoires des Églises, n'approfondit les uns qu'après avoir débrouillé les autres. De tous les historiens latins, Tite-Live était celui qui lui plaisait davantage. Mais on peut se plaindre qu'il n'ait pas imité l'ordre de cet historien dans l'arrangement des faits. « Il aurait été à souhaiter, dit Dupin, qu'il eût suivi une autre méthode dans son Histoire, et qu'au lieu de composer des Vies détachées, et de traiter l'histoire de l'Eglise sous des titres différens, il eût fait des annales, à l'imitation de Baronius. Son ouvrage eût été plus utile, plus agréable à lire, et moins sujet à de fréquentes répétitions. » Ce fut le conseil que ses amis lui donnèrent après la publication du premier volume de ses Mémoires. Mais il ne put se résoudre à travailler de nouveau sur une matière qu'il avait tant de fois remaniée. Touché cependant de leurs raisons, il offrit d'abandonner tous ses manuscrits à qui voudrait entreprendre ce grand ouvrage. La méthode que Tillemont a suivie « n'empêche pas, continue Dupin, qu'on ne puisse tirer de grandes lumières de son ouvrage, et qu'il ne soit également propre à instruire et à édifier. Les savans y trouveront quantité d'observations chronologiques et critiques pour exercer leur érudition; et les simples un nombre infini de faits édifians, et de temps en temps de courtes réflexions pour nourrir leur piété. » J'ajouterai, dit Nicéron, « que Tillemont s'est fort éloigné du style doux et coulant de l'histoire; que le sien a toute la sécheresse de celui des dissertations; ce qui, joint aux sentences et aux réflexions qui coupent trop souvent sa narration, rend la lecture de ses Mémoires un peu fatigante. » III. La *Lettre* dont nous avons parlé, contre l'opinion du P. Lami « que Jésus-Christ n'avait point fait la Pâque la veille de sa mort. » Nicole la regardait comme un modèle de la manière dont les chrétiens devraient disputer ensemble. Elle se trouve à la fin du second volume des Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique. IV. Quelques ouvrages manuscrits, dont le plus considérable est l'*Histoire des rois de Sicile de la maison d'Anjou*. L'abbé Tronchet, chanoine de Laval, a écrit sa Vie, in-12, 1711. On trouve, à la suite de cet ouvrage, des *Réflexions pieuses* et des *Lettres édifiantes*.

TILLET (.....), agronome, né à Bordeaux, fils d'un orfèvre de cette ville, devint directeur de la monnaie de Troyes, et membre de l'Académie des scien-

ces de Paris. Il s'occupa à perfectionner l'agriculture, et publia à cet effet les ouvrages suivans : I. *Essai sur la cause qui noircit les grains dans les épis*, 1755, in-4°. II. *Expériences faites à Trianon sur la cause qui corrompt les blés*, 1756 : in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé, en 1785, in-4°. III. *Histoire d'un insecte qui dévore les grains dans l'Angoumois*, 1762, in-12. Duhamel du Monceau contribua par son travail à la publication de cet écrit. IV. *Observations sur les effets produits par la fumée du varech, lorsqu'on brûle cette plante pour la réduire en soude*, 1772, in-4°. V. On lui doit encore une *Dissertation sur la ductilité des métaux;* un *Mémoire sur le rapport des poids étrangers avec le marc de France ;* plusieurs autres sur la manière de régler la valeur du pain proportionnellement à celle du blé et des farines ; sur le poids du pain au sortir du four; sur la mouture économique ; sur les avantages du commerce des farines préférablement à celui du blé, etc. Ce savant laborieux mourut sexagénaire, le 20 décembre 1791.

TILLET (JEAN), avocat de Bordeaux, mort dans sa patrie, en 1722, a publié la suite de la *Chronique bordelaise* jusqu'en 1701, in-4°; et une autre des arrêts de La Peyreire, 1717, in-fol.

TILLET (GUILLAUME-LOUIS DU), prélat vertueux et bienfaisant, né en 1729, au château de Montramci, fut nommé à l'évêché d'Orange. Sa conscience ne lui permettant pas de garder deux bénéfices, il se démit alors d'un riche prieuré ; bien différent en cela de tant de prélats qui les accumulaient et dévoraient le patrimoine des églises et des pauvres. Pendant le rude hiver de 1784, il fit toutes les dépenses que lui permettait sa fortune pour soulager les pauvres. On le vit braver la rigueur de la saison, et traverser un torrent dangereux, pour leur porter des secours. Nommé, en 1789, député aux Etats-généraux, il publia un écrit in-12, intitulé *Sentiment d'un évêque sur la réforme à introduire dans le temporel et la discipline du clergé.* Dans cet opuscule, écrit avec une certaine chaleur, il attaque sans ménagement le mauvais choix des évêques, leur luxe, la non-résidence, l'enseignement vicieux des séminaires, etc., etc. Sa modestie, l'austérité de ses mœurs lui donnaient le droit de fronder les abus. L'évêché d'Orange ayant été supprimé, il vécut paisible dans la solitude jusqu'à l'époque où les fureurs de la persécution le poursuivirent, et il fut incarcéré. Après sa sortie des cachots, ce digne évêque, écrivant à son collègue, l'évêque de Blois, qui avait concouru à lui faire rendre la liberté, lui disait : « Voyez à quoi je puis encore être utile à la religion ».... Du Tillet mourut en 1794, à Lesmetz-sur-Seine, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Le sous-préfet d'Orange (M. de Stassart) lui a fait ériger un monument dans la ci-devant cathédrale de cette ville. A cette occasion, on célébra une fête funèbre. M. Étienne, curé, ancien évêque d'Avignon, y prononça le panégyrique du vénérable du Tillet.

TILLET (DU). *Voyez* DUTILLET et TITON.

TILLI ou TILLY (JEAN TZER-

CLAËS, comte DE), général autrichien, issu d'une illustre maison de Bruxelles, porta d'abord l'habit de jésuite, qu'il quitta pour prendre les armes. Après avoir signalé son courage en Hongrie contre les Turcs, il eut le commandement des troupes de Bavière sous le duc Maximilien, et se distingua à la bataille de Prague, le 8 novembre 1620. Il défit ensuite Mansfeld, un des chefs des rebelles, et le contraignit d'abandonner le Haut-Palatinat, l'an 1622. Il mit son armée en déroute près de Darmstadt, et le poussa hors d'Allemagne. Il avait auparavant secouru l'archiduc Léopold à la prise de Bréda, et avait pris Heidelberg, ville capitale du Palatinat du Rhin. Sa valeur éclata surtout contre le duc d'Halberstadt, qu'il défit à Stavelo. Il fallut que Tilli, dans cette bataille, envoyât des trompettes partout pour faire cesser le carnage : deux mille ennemis restèrent sur la place, et quatre ou cinq mille autres furent faits prisonniers. Cette victoire lui fut d'autant plus glorieuse, qu'il n'eut que 200 hommes de tués et presqu'autant de blessés. Il donna, quelque temps après, un second combat, qui ne lui fut guère moins avantageux que le premier; il y périt beaucoup d'ennemis et quantité de leurs officiers, illustres par leur valeur et par leur naissance. Il prit ensuite Minden et plusieurs autres villes, et obligea le landgrave de Hesse de garder la foi à l'Empire. En 1626, il défit l'armée de Danemarck à la journée de Lutter dans le duché de Brunswick, et se rendit maître de vingt-deux canons, de quatre-vingts drapeaux, de plusieurs étendards et de tout le bagage des ennemis. Le pape Urbain VIII lui écrivit pour lui marquer la joie que toute l'Eglise avait d'une victoire si avantageuse à tous les catholiques. Tilli, né avec les talens de la guerre et de la négociation, alla à Lubeck, en 1629, en qualité de plénipotentiaire pour la conclusion de la paix avec le Danemarck. On lui donna, l'année d'après, le commandement général des armées de l'Empire, à la place de Walstein. Après avoir secouru Francfort-sur-l'Oder contre les Suédois, il prit Brandebourg d'assaut, puis Magdebourg qui fut pillé par ses soldats, et presque ruiné par un incendie. Ayant jeté la terreur dans la Thuringe, il prit Leipsick, en 1631; mais il y fut défait trois jours après par Gustave-Adolphe, roi de Suède. Il rallia ses troupes, prit quelques villes dans la Hesse, et repoussa Horn, chef du parti protestant. Enfin, il fut blessé mortellement en défendant le passage du Lech, à Ingolstadt, le 30 avril 1632. Tilli fit un legs de 60,000 rixdales aux vieux régimens qui avaient servi sous lui, afin que sa mémoire leur fût toujours chère. Au commencement du 17e siècle, il passait pour le plus grand capitaine de l'Empire; il avait encore cette réputation un an avant sa mort : Gustave la lui fit perdre.

TILLI (MICHEL-AUGUSTIN), professeur de botanique à Pise, et membre de la Société royale de Londres, naquit à Castro dans le Florentin, en 1653; il mourut en 1740. On a de lui, en latin, le *Catalogue des Plantes du jardin de Pise*, orné de figures, Florence, 1723, in-fol., avec 50 figures. Cet ouvrage est estimé.

TILLI. *Voyez* TILLY.

TILLIBORE, brigand ou héros, qui, non content d'exercer son métier aux environs du mont Ida en Mysie, et dans une partie de l'Asie ancienne, l'étendit encore à d'autres provinces de l'empire romain, mais qui ne finit pas sa carrière comme Alexandre termina la sienne à Babylone. Amès avait écrit l'Histoire de l'un et de l'autre; mais celle de Tillibore ne nous est pas parvenue.

TILLIÈRES (..... Le Verneur de), s'honora par une généreuse opposition aux ordres barbares de Charles IX, à la funeste époque de 1572. « Je croyais, dit-il, avoir combattu les huguenots avec assez de réputation et d'honneur, toutes les fois qu'ils se sont armés, pour qu'on ne me choisît pas pour être leur assassin. »

TILLOT ou TILLIOT (.... du), gentilhomme dijonnais, qui vivait dans le 18e siècle, est auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire de la Fête des Fous qui se faisait autrefois dans plusieurs églises*, Lausanne, 1741, in-4°, Genève, 1745. Ce livre, plus singulier que savant, est assez mal écrit, et n'est nullement plaisant, quoique le sujet prêtât à la gaîté. Du Tillot y recherche pesamment l'origine d'une farce pieuse connue sous le nom de *Confrérie de la Mère-sotte*. On trouve aussi cet ouvrage dans le huitième volume des *Cérémonies religieuses*.

TILLOTSON (Jean), célèbre prédicateur anglais, né dans le comté d'York, d'une famille peu fortunée, reçut une éducation au-dessus de sa naissance. Il fut d'abord presbytérien; mais le livre du docteur Chilingworth lui étant tombé entre les mains, il embrassa la communion anglicane, en conservant cependant toujours l'estime qu'il avait conçue pour son ancien parti. La force de ses raisonnemens et la clarté de ses principes ramenèrent plusieurs non-conformistes dans le bercail de l'Eglise anglicane. Ce qui acheva de perfectionner ses talens, ce fut l'amitié longue et étroite qu'il eut avec l'évêque Wilkins. Dès qu'il se fut consacré au service de l'Église, il se forma à une éloquence simple que la plupart des prédicateurs ont suivie en Angleterre. Il commença à étudier profondément l'Ecriture; il lut ensuite tous les anciens philosophes et les traités de morale. Saint Basile et Saint Chrysostôme furent les Pères auxquels il s'attacha de préférence. Après avoir fait une ample moisson dans ces champs fertiles, il composa un grand nombre de *Sermons*, modèles de cette simplicité noble dont les prédicateurs français s'éloignent trop souvent. Plusieurs écrivains anglais jetaient alors les fondemens de l'athéisme; il s'opposa à ce torrent autant qu'il le put, et il publia, en 1665, son *Traité de la Règle de la Foi.* Il fut fait doyen de Cantorbéry, puis de Saint-Paul, et clerc du cabinet du roi. Il n'aspirait point à une plus haute fortune, lorsqu'il fut installé, en 1691, sur le siége de Cantorbéry. Cet illustre archevêque, le premier orateur de son pays, se distingua par sa piété et par sa modération. Il mourut à Lambeth, le 22 novembre 1694, à 65 ans, ne laissant à sa famille d'autre succession à recueillir que le manuscrit de ses *Sermons posthumes*, vendus deux mille cinq cents guinées. Mais le roi d'Angleterre donna une pension de six cents livres sterling à sa veuve.

«Tillotson, dit Burnet, avait les idées nettes, l'esprit brillant, le style plus pur qu'aucun de nos théologiens. A une rare prudence il joignait tant de candeur, qu'il n'y a point eu de ministre plus universellement chéri et estimé. Paraissant avec éclat contre la religion romaine, ennemi de la persécution, terrassant les athées, personne ne contribua davantage à ramener les bourgeois de Londres au culte anglican. On a de lui : I. Un *Traité de la Règle de la Foi*, contre les athées et les incrédules. II. Un vol. in-folio de *Sermons* publiés pendant sa vie. Barbeyrac et Beausobre les traduisirent de l'anglais en français, en 7 vol. in-8°, avec plus de fidélité que d'élégance. III. Des *Sermons* posthumes, en 14 vol. in-8°. Dans son sermon *sur les préjugés contre la religion*, Tillotson se fait une objection tirée de l'opposition que l'homme trouve entre ses devoirs, et ses penchans ; et cette objection il la copie de la tragédie de *Mustapha* de Fulke lord Broode, dont il cite en chaire une tirade de vers. Une pareille citation est-elle digne de la majesté d'un temple ? «Les passions, ajoute-t-il, sont une espèce de glu qui nous attache aux choses basses et terrestres.... A peine peut-on passer dans les rues, j'en parle par expérience, sans que les oreilles soient frappées de juremens et d'imprécations horribles qui suffiraient pour perdre une nation quand elle ne serait coupable que de ce crime ; et ce ne sont pas seulement les laquais qui vomissent de tels discours blasphématoires, ils sortent aussi de la bouche des maîtres.» Ailleurs, pour prouver qu'il faut croire les mystères de la religion, quoique l'on ne puisse jamais les comprendre avec évidence, Tillotson s'exprime ainsi : «On mange, on boit tous les jours, bien que personne, à mon avis, ne puisse démontrer que son boulanger, son brasseur et son cuisinier n'ont pas mis du poison dans le pain, dans la bière ou dans la viande. «L'Angleterre se vante d'avoir fourni des modèles dans tous les genres de littérature ; pour l'éloquence de la chaire, Tillotson est l'orateur qu'elle oppose à nos Bourdaloue et à nos Massillon. Si l'on ne trouve chez l'écrivain anglais ni la véhémence du premier, ni l'action, le sentiment et l'harmonie du second, on citera toujours ses ouvrages pour la force et la netteté du raisonnement, le développement adroit des preuves ; enfin, pour ce ton de candeur et de simplicité qui semble commander la persuasion doucement et comme sans effort. Les prédicateurs anglais l'ont pris pour guide, et ils lui doivent d'avoir purgé la chaire des métaphores outrées, des figures gigantesques, que les plus célèbres auteurs de ce pays n'ont pas toujours su éviter.

TILLY (Henri de), seigneur de Fontaine-Henri près de Caen dans le 14ᵉ siècle, unit à la profession des armes des lumières supérieures à celles de ses contemporains. Il chercha à créer le commerce dans sa province et surtout à y améliorer l'agriculture. Le croisement des races et le perfectionnement des lainages devinrent les objets de ses soins. Il légua à l'abbaye d'Ardenne les brebis et les chèvres qu'il avait fait venir de Séville en Espagne. (*Oves et Capras de Sevilla.*) «Ainsi, a dit M. de la Rue, professeur d'his-

toire à Caen, nos pères avaient voulu exécuter un projet que la sagesse du gouvernement actuel réalise, et c'est sans doute à leurs premiers essais que nous devons la supériorité reconnue des laines des campagnes de Falaise et de Caen.»

TILLY (ALEXANDRE, comte DE), né en 1754, mort à Bruxelles, le 23 décembre 1816, cultivait les lettres. On a de lui : I. *Œuvres mêlées*, 1781, in-8° de 160 pag. II. Six *Romances*, 1772, in-8°. III. *Au Roi*, Paris, 1792, in-8°, IV. *A M. de Condorcet, membre de la Convention nationale*, Londres, le 5 novembre, 1792 ; Paris, 1792 ; Londres, 1794. V. *De la Révolution française en* 1794, Londres, 1795, in-8°. Il a donné plusieurs articles dans la *Feuille du jour* et dans les *Actes des apôtres*. C'est à M. Alexandre de Tilly qu'on doit ce distique si connu, sur Louis XVI.

Il ne sut que mourir, aimer et pardonner ;
S'il avait su punir, il aurait dû régner.

TIMAGÈNE, rhéteur d'Alexandrie, était fils d'un orfévre. Ayant été fait prisonnier au siége de cette ville, il fut transporté à Rome, où le fils de Sylla l'affranchit à cause de ses talens. Réduit d'abord à être cuisinier et porteur de chaises, il reprit quelque temps après sa profession de rhéteur, et gagna les bonnes graces de Jules-César ; mais il ne sut pas les conserver. Son esprit mordant et caustique lui fit défendre l'entrée du palais du dictateur, et Timagène, piqué, brûla l'histoire qu'il avait faite de ce héros.

TIMANDRIDE, Spartiate, célèbre par sa vertu. En partant pour un voyage, il abandonna le gouvernement de sa maison et de ses biens à son fils. De retour, ayant reconnu que par son économie il avait augmenté son héritage, il lui dit : «Qu'il avait commis une grande injustice contre les dieux, ses proches, ses amis, ses hôtes et les pauvres, puisqu'il devait, à l'exception des besoins de la vie, partager entre eux tout ce qui lui restait de superflu.»

TIMANNUS (JEAN), théologien protestant, né à Amsterdam, passa la plus grande partie de sa vie à Brême, où il fut pasteur luthérien. Il s'est fait principalement connaître par un ouvrage sur l'*Eucharistie*, publié en 1555, et réfuté par Albert Hardenberg, pasteur de la cathédrale de Brême. Il s'y montrait zélé partisan de la doctrine de l'ubiquité du corps de Jésus-Christ. Mélanchthon lui écrivit une courte lettre, pleine de sens et de modération, sur cette controverse.

TIMANTHE, athlète grec, s'était fait une grande réputation par le nombre et l'éclat de ses victoires aux jeux olympiques. Dans sa vieillesse il s'exerçait encore tous les jours à tirer de l'arc ; mais obligé de suspendre cet exercice, ses forces diminuées ne lui permirent pas d'en reprendre l'habitude à son retour. Désespéré, il dressa lui-même son bûcher, et se jeta dans les flammes.

TIMANTHE, peintre de Sicyone, et selon d'autres, de Cythne l'une des Cyclades, contemporain de Pamphile, vivait sous le règne de Philippe, père d'Alexandre-le-Grand. Ce peintre avait le talent de l'invention. C'est lui qui est l'auteur de ce fameux *tableau d'Iphigénie* regardé comme un chef-d'œuvre de l'art. Le peintre avait représenté Iphigénie avec toutes les graces atta-

chées à son sexe, à son âge, à son rang ; avec le caractère d'une grande ame qui se dévoue pour le bien public, et avec l'inquiétude que l'approche du sacrifice devait naturellement lui causer. Elle était debout devant l'autel. Le grand-prêtre Calchas avait une douleur majestueuse, telle qu'elle convenait à son ministère. Ulysse paraissait aussi pénétré de la plus vive douleur. L'art s'était épuisé à peindre l'affliction de Ménélas, oncle de la princesse, d'Ajax et d'autres personnages présens à ce triste spectacle. Cependant il restait encore à marquer la douleur d'Agamemnon, père d'Iphigénie. Le peintre, par un trait également ingénieux et frappant, couvrit son visage d'un voile. Cette idée a été heureusement employée plusieurs fois depuis, et surtout dans le *Germanicus* du Poussin. Timanthe peignit un *Cyclope endormi;* pour faire juger de la grandeur de ce géant, il avait placé près de lui des satyres qui s'amusaient à mesurer son pouce avec un thyrse, espèce de bâton fort élevé. Ce peintre se couvrit aussi de gloire par la victoire qu'il remporta sur le fameux Parrhasius, vainqueur de Zeuxis. On avait proposé un prix pour celui qui exprimerait le mieux la colère d'Ajax, furieux de n'avoir pu obtenir les armes d'Achille. La supériorité fut adjugée à Thimanthe ; et le vaincu exhala son dépit contre ses juges en ces termes : « Pauvre Ajax! ton sort en vérité me touche plus que le mien propre. Te voilà donc encore une fois sur le point de céder la palme à un homme qui à beaucoup près ne te vaut pas? »

TIMÉE DE LOCRES, philosophe grec, né à Locres en Italie, eut Pythagore pour maître. Timée supposa avec lui une matière capable de prendre toutes les formes, une force motrice qui en agitait les parties, et une intelligence qui dirigeait la force motrice. Il reconnut, comme son maître, que cette intelligence avait produit un monde régulier et harmonique. Il jugea qu'elle avait vu un plan sur lequel elle avait travaillé, et sans lequel elle n'aurait su ce qu'elle voulait faire. Ce plan était l'idée, l'image ou le modèle qui avait représenté à l'intelligence suprême le monde avant qu'il existât, qui l'avait dirigée dans son action sur la force motrice, et qu'elle contemplait en formant les élémens, les corps et le monde. Ce modèle était distingué de l'intelligence productrice du monde, comme l'architecte l'est de ses plans. Timée de Locres divisa donc encore la cause productrice du monde, en un esprit qui dirigeait la force motrice et en une image qui la déterminait dans le choix des directions qu'elle donnait à la force motrice et des formes qu'elle donnait à la matière. La force motrice n'était, selon Timée, que le feu. Une portion de ce feu dardée par les astres sur la terre, s'insinuait dans les organes, produisait des êtres animés. Une portion de l'intelligence universelle s'unissait à cette force motrice, et formait une ame qui tenait, pour ainsi dire, le milieu entre la matière et l'esprit. Ainsi l'ame humaine avait deux parties, une qui n'était que la force motrice, et une qui était purement intelligente. La première était le principe des passions; l'autre était répandue dans tout le corps, pour y entretenir l'harmonie. Tous les mouvemens qui entretiennent

cette harmonie, causent du plaisir, et tout ce qui la détruit, de la douleur, selon Timée. Les passions dépendaient donc du corps; et la vertu, de l'état des humeurs et du sang. Pour commander aux passions, il fallait, selon Timée, donner au sang le degré de fluidité nécessaire pour produire dans le corps une harmonie générale. Alors la force motrice devenait flexible, et l'intelligence pouvait la diriger. Il fallait donc éclairer la partie raisonnable de l'ame, après avoir calmé la force motrice, et c'était l'ouvrage de la philosophie. Timée ne croyait point que les ames fussent punies ou récompensées après la mort. Les génies, les enfers, les furies n'étaient, selon ce philosophe, que des erreurs utiles à ceux que la raison seule ne pouvait conduire à la vertu. Voltaire prétend que c'est à Timée de Locres que Pascal a emprunté cette belle expression, « que la nature est une circonférence infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part. » On ne sait précisément en quelle année mourut Timée; mais il est certain qu'il vivait avant Socrate. Il nous reste de lui un petit *Traité de la nature et de l'ame du monde*, écrit en dialecte dorique. Cet ouvrage curieux, et digne d'être lu avec application et réflexion, a deux grands défauts, selon Jean Leclerc: 1° Il se borne à proposer son système, sans l'appuyer sur des preuves ou philosophiques ou historiques; 2° ce qu'il dit sur le sort de l'homme après sa mort est trop obscur; et c'est le grand défaut de presque tous les philosophes grecs. On le trouve dans les Œuvres de Platon, auquel ce traité donna l'idée de son Timée. Boyer d'Argens l'a traduit en français avec de longues notes, 1763, petit in-8°. Batteux a aussi donné une traduction française du même auteur. On avait encore du philosophe locrien l'*Histoire de la Vie de Pythagore*, dont parle Suidas; mais elle est perdue.

TIMÉE, rhéteur de Tauromine en Sicile, 285 ans avant J.-C., fut chassé de la Sicile par le tyran Agathocles. Il se fit un nom célèbre par son *Histoire générale de Sicile*, et par son *Histoire particulière de la guerre de Pyrrhus*. Diodore de Sicile loue son exactitude dans les choses où il ne pouvait satisfaire sa malignité contre Agathocles et contre ses autres ennemis. On avait encore de lui des ouvrages sur la rhétorique; mais toutes ces productions sont perdues pour la postérité.

TIMÉE, sophiste, laissa un *Lexicon vocum platonicarum*, qui parut à Leyde, 1754 et 1789, in-8°, par les soins de David Ruhnkenius.

TIMÉE (Balthasar), seigneur allemand, né à Fraustadt, en 1600, et mort le 7 mai 1667, voyagea en Italie, et se fit recevoir docteur en médecine en Allemagne. Il passa ensuite à Colberg, y fut nommé par la régence physicien et consul, et devint premier médecin de l'électeur de Brandebourg. Tous ses ouvrages ont été recueillis en un seul volume, imprimé à Leipsick sous ce titre: *Opera medico-pratica*, 1677, in-4°.

TIMOCLÉE, dame romaine, fut violée dans le sac de Thèbes par un officier thrace, qui lui demanda encore son or. Timoclée le mena dans son jardin où elle l'avait, disait-elle, caché dans un puits. Le capitaine s'approcha du bord, et se

baissa pour en sonder la profondeur. Alors Timoclée l'ayant poussé de toutes ses forces, le précipita dans le puits, et jeta sur lui une si grande quantité de pierres qu'il fut bientôt étouffé.

TIMOCRÉON, athlète et poète comique rhodien, vers l'an 476 avant J.-C., est connu par sa gourmandise et par ses vers mordans contre Simonide et Thémistocle. On n'a de ce satirique que quelques *fragmens* dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol. Simonides lui fit une épitaphe qui a été traduite ainsi :

Multà bibens, et multa vorans, malè denique dicens
Multis, hìc jaceo Timocreon Rhodius.

Ci-gît sous ce tombeau moins un homme qu'un chien :
Avec voracité, mordre, manger et boire,
Telle est en quatre mots l'histoire
De Timocréon le Rhodien.

TIMOLÉON, capitaine corinthien, fils de Timodème, d'une famille distinguée, montra de bonne heure qu'il aimait passionnément sa patrie. Son frère Timophane ayant voulu usurper le pouvoir souverain, Timoléon lui fit arracher la vie, aidé par son autre frère Satyrus. (*V*. TIMOPHANE.) Les Syracusains, tyrannisés par Denis-le-Jeune et par les Carthaginois, s'adressèrent vers l'an 323 avant Jésus-Christ, aux Corinthiens, qui leur envoyèrent Timoléon avec dix vaisseaux seulement et mille soldats au plus. Ce généreux citoyen marcha hardiment au secours de Syracuse, sut tromper la vigilance des généraux carthaginois, qui, avertis de son départ et de son dessein par lettres, voulurent s'opposer à son passage. Les Carthaginois étaient pour lors maîtres du port, Icétas de la ville, Denis de la citadelle : mais Denis se voyant sans ressource, remit à Timoléon la citadelle avec toutes les troupes, les armes et les vivres qui y étaient, et se sauva à Corinthe. Magon, général carthaginois, le suivit bientôt après. Annibal et Amilcar, chargés du commandement après lui, résolurent d'aller d'abord attaquer les Corinthiens ; mais Timoléon marcha lui-même à leur rencontre avec une poignée de soldats, qui défirent les Carthaginois et qui s'emparèrent de leur camp, où il trouvèrent un butin immense. Cette victoire fut suivie de la prise de plusieurs villes ; ce qui obligea les Carthaginois à demander la paix. Les conditions furent qu'ils ne posséderaient que les terres qui sont au-delà du fleuve Halicus près d'Agrigente ; que ceux du pays auraient la liberté de s'établir à Syracuse avec leur famille et leurs biens, et qu'ils n'auraient aucune intelligence avec les tyrans. Timoléon passa le reste de sa vie à Syracuse avec sa femme et ses enfans. Il vécut en homme privé, sans aucune envie de dominer, se contentant de jouir tranquillement de sa gloire. Il avait d'abord voulu refuser l'emploi que lui donnèrent les Corinthiens, en le nommant capitaine-général des troupes envoyées en Sicile ; mais un mot plein de sens et d'élévation de la part du magistrat de la république, réveilla en lui l'ennemi de la tyrannie. « O Timoléon, lui dit-il, si tu acceptes cette charge, nous croirons que tu as tué un tyran, et si tu la refuses, nous serons persuadés que tu as assassiné ton frère. » Les Syracusains, pleins de reconnaissance pour ce grand homme, leur libérateur, le regardèrent toujours comme leur père.

Les décisions sur les affaires importantes se réglaient toujours sur ses avis. Ils virent un jour avec indignation deux particuliers l'accuser de malversation. Le peuple était même prêt à mettre les délateurs en pièces, lorsque Timoléon arrêta cette fureur : « O Syracusains ! leur cria-t-il, qu'allez-vous faire? Songez que tout citoyen a droit de m'accuser. Gardez-vous, en cédant à la reconnaissance, de donner atteinte à cette même liberté qu'il m'est si glorieux de vous avoir rendue. » Il semblait aux Syracusains qu'une divinité tutélaire veillait sur les jours de Timoléon. Dans le moment qu'après une célèbre victoire il offrait un sacrifice aux dieux, deux assassins envoyés par les ennemis trouvent le moyen de s'approcher de lui à la faveur de leur déguisement. Un d'eux avait le bras levé pour le frapper, lorsque cet assassin est lui-même renversé par un inconnu qui le poignarde et se sauve aussitôt dans un lieu écarté. Le camarade du mort, effrayé de ce coup imprévu, s'approche de l'autel, l'embrasse, et demandant grace à Timoléon, lui révéla la suite du complot. Cependant on va à la poursuite de l'inconnu, qui crie de toute sa force qu'il n'a commis d'autre crime que celui d'avoir vengé la mort d'un père que le malheureux qu'il venait de tuer avait autrefois assassiné dans la ville des Léontins. Il prend à témoin plusieurs des assistans, qui confirment la vérité du fait, mais qui n'en admirent pas moins la manière dont la Providence enchaîne souvent les événemens pour déconcerter les vains projets des hommes. C'est de Plutarque qu'on a tiré ce fait et cette réflexion. Après la mort de Timoléon, on lui éleva un superbe monument dans la place de Syracuse, qui fut appelée *la place Timoléonte*. Le décret qui fut porté à l'occasion de ce monument était conçu en ces termes : « Le peuple de Syracuse a voulu que Timoléon de Corinthe, fils de Timodème, fût enterré aux dépens du public, et qu'on employât aux frais de ses funérailles jusqu'à la somme de deux cents mines; et pour honorer davantage sa mémoire, il a ordonné qu'à l'avenir, toutes les années, le jour de son trépas, on célébrera en son honneur des jeux de musique et des jeux gymniques, et qu'on fera des courses de chevaux. Tout cela, parce qu'ayant exterminé les tyrans, défait en plusieurs batailles les barbares, repeuplé les plus grandes cités qui étaient abandonnées et désertes, il a donné de très-bonnes lois aux Siciliens. » Le caractère de cet inflexible républicain est développé avec force dans les tragédies de son nom par Laharpe et par M. J. Chenier. On peut consulter sur Timoléon le *Voyage du jeune Anacharsis*, par Barthélemy. *Voy.* CÉPHALE.

TIMON le Misanthrope, c'est-à-dire qui hait les hommes, né à Colyte, bourgade de l'Attique, vers l'an 420 avant Jésus-Christ, était l'ennemi de la société et du genre humain, et il ne s'en cachait pas. Il fuyait la société comme on évite un bois rempli de bêtes féroces. Il alla néanmoins un jour dans l'assemblée du peuple, auquel il donna cet avis impertinent : « J'ai un figuier auquel plusieurs se sont déjà pendus; je veux le couper pour bâtir en sa place : ainsi, s'il y en a quelqu'un parmi vous qui s'y veuille pendre,

qu'il se dépêche. » Cet ennemi du genre humain ne laissa pas d'avoir un ami intime qui se nommait Apamante, auquel il s'était attaché à cause de la conformité de caractère. Soupant un jour chez Timon, et s'étant écrié : « cher Timon, que ce repas me paraît doux! — Sans doute, lui repartit-il, si tu n'y étais pas. » Le même Apemante lui demanda un jour pourquoi il aimait si tendrement Alcibiade, jeune homme hardi et entreprenant? « C'est, lui répondit-il, parce que je prévois qu'il sera la cause de la ruine des Athéniens. » Un tel original, à sa mort ne dut pas être beaucoup pleuré. On lui fit une épitaphe où son caractère était heureusement rendu, et qui se trouve dans l'Anthologie; la voici en vers français :

Passant, laisse ma cendre en paix;
Ne cherche point mon nom, apprends que je te hais :
Il suffit que tu sois un homme.
Tiens, tu vois ce tombeau qui me couvre aujourd'hui ;
Je ne veux rien de toi : ce que je veux de lui,
C'est qu'il se brise et qu'il t'assomme.

On dit qu'après sa mort, la mer, indignée de baigner son tombeau qui était sur le rivage, le repoussa bien loin dans les terres. (*Voy.* Héraclite. *Voy.* encore le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, par Barthélemy.

TIMON (Samuel), né à Thurna, dans le comté de Trenschin en Hongrie, se fit jésuite l'an 1693. Après avoir enseigné la philosophie, il voulut se consacrer aux pénibles fonctions de missionnaire dans sa patrie; mais sa mauvaise santé l'attacha à son cabinet, où il ne cessa de travailler à l'histoire de son pays. Il mourut à Cassovie, le 7 avril 1736, à 61 ans. Les monumens de son application sont : I. *Celebriorum Hungariæ urbium et oppidorum chorographia*, Tirnau, 1702, in-4°. Gabriel Szerdahelyi, jésuite, en a donné une édition augmentée, Vienne, 1718, in-4°; Cassovie, 1732, et Tirnau, 1770, in-4°. II. *Epitome rerum Hungaricarum*, Cassovie, 1736, in-folio. C'est un Abrégé chronologique des royaumes de Hongrie, Dalmatie et Croatie. III. *Imago antiquæ Hungariæ*, Cassovie, 1734, in-8°. IV. *Imago novæ Hungariæ*, Cassovie, 1734, in-8°. Ces deux ouvrages ont paru réunis à Vienne, 1754, un vol. in-4°.

TIMONAQUE, peintre célèbre, né à Bysance, florissait du temps de Jules-César. Il avait fait un *Ajax* et une *Médée*, qui furent achetés 80 talens (192 mille livres, monnaie de France, selon la supputation du P. Hardouin), par cet empereur, pour être placés dans le temple de Vénus à Rome. On estimait encore son *Iphigénie* et son *Oreste ;* mais son chef-d'œuvre était la *Gorgone*.

TIMONE (Émanuel), médecin du 16e siècle, né à Constantinople, docteur de la faculté d'Oxford et de celle de Padoue, et membre de la Société royale de Londres, passe pour avoir introduit l'inoculation en Europe. On assure que cette méthode était déjà connue et pratiquée en Circassie ; mais, quoi qu'il en soit, Émanuel Timone, le premier, de concert avec Jacques Pyralino, autre médecin de Constantinople, fit paraître à Leyde, *Tractatus de novâ variolas per transmutationem excitandi methodo*, 1721, in-8°.

TIMOPHANE, jeune homme qui n'écoutait que son ambition et ses plaisirs, voulut être le ty-

ran de Corinthe, sa patrie, vers l'an 343 avant Jésus-Christ. Le célèbre Timoléon, son frère, aurait pu partager avec lui la souveraine autorité; mais, bien loin d'entrer dans son complot, il préféra le salut de ses compatriotes à celui de son sang. Après avoir employé à plusieurs reprises, mais en vain, ses prières et ses remontrances pour engager Timophane à rendre la liberté à ses concitoyens, il le fit assassiner. Plusieurs admirèrent cette action comme le plus noble effort de la vertu humaine; les autres jugèrent que Timoléon avait violé les droits les plus sacrés de l'amitié fraternelle. Sa mère inconsolable ne voulut point le voir et lui refusa sa porte. Plutarque ne pensait point ainsi. D'autres philosophes pensèrent comme lui que les droits de la nature devaient céder à ceux de la patrie. *Voyez* Timoléon.

TIMOTÉO, peintre célèbre, né à Urbin en 1470, mort en 1524, peignait également bien le paysage, le portrait et l'histoire. Son coloris est flatteur et ses dessins sont très-bien terminés.

TIMOTHÉE, capitaine athénien, fils de Conon, célèbre général, marcha sur les traces de son père pour le courage, et le surpassa en éloquence et en politique. Après avoir ravagé les côtes de la Laconie, il s'empara de l'île de Corcyre, et remporta sur les Lacédémoniens une célèbre bataille navale l'an 376 avant Jésus-Christ. Il prit ensuite Torne et Potidée, délivra Cyzique, et commanda la flotte des Athéniens avec Iphicrate et Charès. Ce dernier général ayant voulu attaquer les ennemis pendant une violente tempête, et Timothée ayant refusé, il le fit condamner par le peuple à une amende de cent talens. L'illustre opprimé, hors d'état de payer une si forte amende, se retira à Chalcide, où il mourut. Ce général était aussi prudent que courageux, il était actif, patient, constant et ferme dans l'exécution des projets utiles. Ses ennemis, pour ne pas reconnaître son mérite, l'accusèrent d'être heureux. Ils le firent représenter endormi sous une tente, la fortune planant au-dessus de sa tête, et rassemblant auprès de lui des villes prises dans un filet. Timothée vit le tableau, et dit plaisamment : « Que ne ferais-je donc pas si j'étais éveillé? » Charès montrant un jour aux Athéniens les blessures qu'il avait reçues pendant qu'il commandait les armées, Timothée lui répondit : « Et moi, j'ai toujours rougi de ce qu'un trait était venu tomber assez près de moi, comme m'étant exposé en jeune homme, et plus qu'il ne convenait au chef d'une si grande armée. » Son désintéressement était extrême; il rapporta à sa patrie douze cents talens pris sur les ennemis, sans en rien réserver.

TIMOTHÉE, poète et musicien, né à Milet, ville ionienne de Carie, excellait dans la poésie lyrique et dithyrambique; mais ce fut à la musique qu'il s'appliqua principalement. Ses premiers essais ne réussirent pas; ayant joué en présence du peuple, il fut sifflé. Un tel début l'avait totalement découragé; il songeait à renoncer à la musique, pour laquelle il croyait n'avoir aucune disposition. Mais Euripide, dont la vue était plus juste que celle de la multitude, remarqua le talent de Timothée au milieu de sa

disgrace ; il l'encouragea, et l'assura d'un succès éclatant, que l'avenir justifia. En effet, Timothée devint le plus habile joueur de cythare, il ajouta même la dixième et la onzième corde à cet instrument, à l'imitation de Terpandre ; ce qui fut de nouveau condamné par un décret des Lacédémoniens, que Boëce nous a conservé. Ce décret a été séparément publié à Oxford en 1777, sous le titre de *Decretum Lacedæmoniorum contra Timotheum Milesium, e codd. mss. Oxoniensibus, cum commentario.* C'est une brochure anonyme de 51 pages. Cette brochure a pour auteur Guillaume Claaver, évêque de Chester, à qui nous devons également, *De rhythmo Græcorum liber singularis*, Oxford, 1788, in-8°. Il contient en substance : « Que Timothée de Milet étant venu dans leur ville, avait paru faire peu de cas de l'ancienne musique et de l'ancienne lyre ; qu'il avait multiplié les sons de celle-là et les cordes de celle-ci ; qu'à l'ancienne manière de chanter, simple et unie, il en avait substitué une plus composée, où il avait introduit le genre chromatique ; que, dans son poème de l'*Accouchement de Sémélé*, il n'avait pas gardé la décence convenable ; que, pour prévenir les suites de pareilles innovations, qui ne pouvaient être que préjudiciables aux bonnes mœurs, les rois et les éphores avaient réprimandé publiquement Timothée, et avaient ordonné que sa lyre serait réduite aux sept cordes anciennes, et qu'on en retrancherait toutes les cordes nouvellement ajoutées, etc. » On se mettait en devoir de couper, suivant Athénée, ces nouvelles cordes conformément au décret, lorsque Timothée aperçut une petite statue d'Apollon, dont la lyre avait autant de cordes que la sienne; il la montra aux juges, et il fut renvoyé absous. Sa réputation lui attira un grand nombre de disciples. On dit qu'il prenait une fois plus de ceux qui venaient à lui pour apprendre à jouer de la flûte ou de la cythare, après avoir eu un autre maître. Sa raison était qu'un habile homme qui succède à ces demi-savans a toujours deux peines pour une ; celle de faire oublier au disciple ce qu'il avait appris, et celle de l'instruire de nouveau. Il mourut à l'âge de 90 ans, dans la Macédoine, deux ans avant la naissance d'Alexandre-le-Grand. On connaît la belle Ode de Dryden intitulée : *Le pouvoir de l'Harmonie*, mise en vers français par Dorat, où le poète célèbre avec enthousiasme les talens sublimes de Timothée. Voyez *le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, par l'abbé Barthélemy.

TIMOTHÉE, musicien célèbre, natif de Thèbes, a souvent été confondu avec le précédent. Appelé aux noces d'Alexandre-le-Grand, il acquit l'admiration de ce conquérant, qui voulut toujours l'avoir près de sa personne. En employant sur la flûte le mode ortyen, dont la modulation était rapide, il animait Alexandre, et entretenait son humeur guerrière. On lui attribue des livres sur la musique, qui ne sont point venus jusqu'à nous.

TIMOTHÉE, Ammonite, général des troupes d'Antiochus-Épiphanes, qui ayant livré plu-

sieurs combats à Judas Machabée, fut toujours vaincu par ce grand capitaine. Après la perte de la dernière bataille, où son armée fut taillée en pièces, Timothée s'enfuit à Gazara avec Chéréas son frère, et il y fut tué.

TIMOTHÉE, général des troupes d'Antiochus, ayant assemblé une puissante armée au-delà du Jourdain, fut vaincu par Judas Machabée et par Jonathas son frère, qui défirent entièrement son armée. Timothée étant tombé entre les mains de Dosithée et de Sosipatre, les conjura de lui sauver la vie, et s'engagea à renvoyer libres tous les Juifs qu'on retenait captifs : et ils le laissèrent aller.

TIMOTHÉE, disciple de Saint Paul, naquit à Lystres, ville de Lycaonie, d'un père païen et d'une mère juive. L'apôtre étant venu à Lystres, prit Timothée sur le témoignage qu'on lui en rendit, et le circoncit afin qu'il pût travailler au salut des Juifs. Le disciple travailla avec ardeur à la propagation de l'Évangile, sous son maître. Il le suivit dans tout le cours de sa prédication, et lui rendit de très-grands services. Lorsque l'apôtre des gentils revint de Rome, en 64, il le laissa à Éphèse pour avoir soin de cette église, dont il fut le premier évêque. Il lui écrivit de Macédoine la première Epître qui porte son nom, vers l'an 66, dans laquelle il lui prescrit en général les devoirs de sa charge. L'apôtre peu de temps après étant arrivé à Rome, et se voyant près de la mort, écrivit à son cher disciple la seconde Épître, que l'on regarde comme son testament. Elle est remplie, comme la précédente, d'excellens préceptes pour tous les ministres de l'Église. On croit que Timothée vint à Rome, où Saint Paul l'appelait, et fut témoin du martyre de ce saint apôtre. Il revint ensuite à Éphèse, dont il continua de gouverner l'Église en qualité d'évêque, sous l'autorité de Saint Jean, qui avait la direction de toutes les Eglises d'Asie. On pense qu'il fut lapidé par les païens, lorsqu'il voulait s'opposer à la célébration d'une fête en l'honneur de Diane, vers l'an 97.

TIMOTHÉE, premier du nom, patriarche d'Alexandrie, l'an 380, mort cinq ans après, est connu principalement par une *Epître canonique;* Balsamon nous l'a conservée. On lui attribue aussi quelques *Vies de Saints.*

TIMOTHÉE, patriarche de Constantinople dans le 6ᵉ siècle, publia un bon *Traité* sur les moyens de rappeler les hérétiques à la foi, et sur la manière de se comporter avec ceux qui se sont convertis. Cotelier a inséré cet ouvrage dans ses *Monumenta græca.*

TIMOTHÉE (Philippe), né à Rome, le 22 octobre 1726, fit ses études chez les jésuites, dont il prit l'habit, le 31 décembre 1744, Il exerça long-temps le ministère apostolique à Frascati, et dans d'autres lieux. Après la suppression de son ordre, il se retira dans le couvent de Jésus, et y mourut le 27 avril 1794. Il avait composé, dans ses dernières années, un excellent ouvrage, intitulé *De jurisconsulto libri tres*, Rome, 1790.

TIMOUR ou TIMUR. *Voyez* Tamerlan.

TINDALL (Matthieu), écrivain politique et théologique, né dans la province de Devonshire en An-

gleterre, le 10 avril 1655, étudia sous son père qui était ministre dans le lieu de sa naissance, et fut envoyé à l'âge de 17 ans au collége de Lincoln à Oxford. Après s'être fait recevoir docteur en droit, il prit le parti des armes dans les troupes du roi Jacques. Lorsque ce monarque eut été détrôné, Tindall publia un grand nombre d'ouvrages en faveur du gouvernement, qui lui procurèrent une pension de 200 livres sterling dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée à Londres le 16 août 1733. C'était une ame vénale qui prenait toujours le parti du plus fort; tour à tour catholique et protestant; partisan de Jacques lorsqu'il régnait, et son détracteur quand on lui eut enlevé le sceptre. On a de lui un livre intitulé : *Le Christianisme aussi ancien que le monde, ou l'Evangile, seconde publication de la religion de nature,* in-4° et in-8°. Jean Conybeare, Jacques Foster et Jean Leland ont écrit fortement contre cet ouvrage, assez mal raisonné et aussi mal écrit. Pope a encore plus maltraité l'auteur dans sa Dunciade. Il avait dans Tindall un censeur importun, qui ne lui accordait que le mérite de mettre en œuvre l'esprit des autres. Tindall était d'ailleurs ou affectait d'être un royaliste ardent, et Pope était jacobite. Ainsi l'on ne doit pas adopter tout ce que dit le poète anglais. Un éloge qu'on ne peut refuser à Tindall, c'est que malgré son goût pour l'argent, il fut généreux à l'égard du mérite infortuné. Il laissa une partie de son bien à un savant appelé *Eustache Budgell*, en disant qu'il voulait imiter Alexandre-le-Grand, dont l'héritage devait être pour le plus digne; *Detur dignissimo.* (*Quint. Curt.*) Un astrologue avait tiré l'horoscope de Tindall en 1711, et avait prédit qu'il serait mal intentionné pour la religion. Cette prophétie lui coûta d'autant moins, que Tindall ne cachait pas ses sentimens en conversation. On a encore de Tindall, 2 vol in-4° de remarques savantes sur l'Histoire d'Angleterre, par Rapin Thoiras.

TINDALL (NICOLAS), neveu du précédent, mort en 1774, obtint le rectorat de Calbourn dans l'île de Wight, puis fut chapelain de l'hôpital de Greenwich. On a de lui : I. Une *Traduction* de l'Histoire d'Angleterre de Rapin, avec la continuation. II. Un *Abrégé* du *Polymétis* de Spence, 1 vol. in-12.

TINDALL (GUILLAUME), théologien et antiquaire anglais, né en 1754, mort en 1804, membre de la Société des antiquaires, et chapelain de la tour de Londres, où il se brûla la cervelle sans qu'on pût deviner le motif de cet acte de folie, a donné plusieurs ouvrages : I. *Les Excursions d'un jeune homme dans la littérature et la critique*, 1 vol. in-12. II. *L'Histoire et les Antiquités de l'abbaye et du bourg d'Evesham*, in-4°. III. *La Balance des avantages et des dangers du génie*, poëme.

TINELLI (TIBÈRE), peintre, né à Venise en 1586, reçut les élémens du dessin de Jean Contarini et du cavalier Bassano, et ne tarda pas à exceller dans le portrait. Louis XIII, roi de France, le fit engager par son ambassadeur à venir en France, et le créa chevalier de Saint-Michel. Il mourut dans sa patrie en 1638.

TINELLO (ZOROASTRE), de

Sienne, fameux médecin hippocratique du 16e siècle, nous a laissé : *Medicarum consultationum juxtà magni Hippocrati doctrinam*, Sienne, 1605, in-4°.

TINEVELLI, élève du célèbre Denina, avait été professeur de belles-lettres à Mont-Caller. Dans les troubles qui agitèrent le Piémont pendant la révolution française, il fut arrêté comme insurgé, et fusillé en 1797. On a de lui plusieurs ouvrages historiques, et une *Biographie piémontaise*, en 6 volumes, qui contient les Vies des hommes illustres de cette partie de l'Italie.

TINGRY (Pierre-François), chimiste distingué, était pharmacien à Genève. Il commença à se faire connaître en 1785, par une savante analyse de la source ferrugineuse, découverte deux ans auparavant, aux bords de la Drise, près de Carouge. En 1786, il fut nommé membre de la Société formée à Genève pour l'encouragement des arts ; et en 1802, professeur de chimie à l'Académie de la même ville. On a de lui différens Mémoires dans le recueil de l'Académie des sciences de Turin, dans les *Annales de chimie* et dans plusieurs autres recueils. Les principaux roulent *sur la composition de l'éther*, 1778 ; *sur l'acide phosphorique*, 1789 ; *sur la consistance que les huiles acquièrent à la lumière*, 1798 ; *sur les phosphorescences des corps et particulièrement des eaux de la mer ; sur la nature du fluide électrique*, etc. Le plus connu de ses ouvrages est son *Traité sur l'art de faire et d'employer les vernis*, Genève, 1803, 2 vol. in-8°. Tingry est mort dans les premiers mois de l'année 1821.

TINMOUTH (Jean de), moine de Saint-Alban en Angleterre, florissait en 1370. Il a écrit les *Vies* de 157 Saints, bretons, anglais, écossais, irlandais, et a intitulé son ouvrage : *Sanctilogonium*. On le conserve manuscrit dans la bibliothèque de Lambeth et dans la bibliothèque Cotonienne.

TINTORET (Jacques Robusti, dit le), très-célèbre peintre italien, naquit à Venise en 1512, et fut nommé *le Tintoret*, parce que son père était teinturier. Il s'amusait dans son enfance à crayonner des figures ; ses parens jugèrent par cet amusement des talens que la nature avait mis en lui, et le destinèrent à la peinture. Le Tintoret se proposa dans ses études de suivre Michel-Ange pour le dessin, et Titien pour le coloris : *il disegno di Michel-Angelo, il colorito di Titiano*. Ce plan lui fit une manière où il y avait beaucoup de noblesse, de liberté et d'agrément. Ce maître était fort attaché à son art, et n'était jamais si satisfait que lorsqu'il avait ses pinceaux à la main, jusque-là qu'il proposait de faire des tableaux pour le déboursé de ses couleurs, et qu'il allait aider gratuitement les autres peintres. Le Tintoret fut employé par le sénat de Venise, préférablement au Titien et à François Salviati. Il peignit la grande salle du conseil et le *Jugement universel*, ainsi que la victoire remportée sur les Turcs en 1571, dans celle du Scrutin. Il fit pour le duc de Mantoue les dix tableaux qui représentent les actions héroïques de François de Gonzague. Le Musée possède plusieurs ouvrages du Tintoret, entre autres son *Portrait* peint par lui-même ; deux autres

portraits de *Vieillard; Suzanne au bain*, *la Cène*, un *Christ mort*. Ce peintre a excellé dans les grandes ordonnances. Ses touches sont hardies, son coloris est frais. Il a pour l'ordinaire réussi à rendre les carnations, et il a parfaitement entendu la pratique du clair-obscur. Il mettait beaucoup de feu dans ses idées. La plupart de ses sujets sont bien caractérisés. Ses attitudes font quelquefois un grand effet; mais souvent aussi elles sont contrastées à l'excès, et même extravagantes. Ses figures de femmes sont gracieuses, et ses têtes dessinées avec un grand goût. Sa prodigieuse facilité à peindre lui a fait entreprendre un grand nombre d'ouvrages qui tous ne sont pas également bons; ce qui a fait dire de lui qu'*il avait trois pinceaux, un d'or, un d'argent et un de fer*. Annibal Carrache disait de ce peintre : *Ses ouvrages sont tantôt au-dessus du Titien, tantôt au-dessous du rien*. Le Tintoret mourut en 1594, à quatre-vingt-deux ans, estimé par toutes les personnes recommandables de son temps. N'étant ni ambitieux, ni intéressé, il fut aimé même de ses rivaux. Il travaillait seul dans un endroit retiré de sa maison, où il ne permettait à personne de pénétrer. Le Tintoret a fait beaucoup d'excellens portraits. Un jour qu'il allait commencer celui de l'Arétin, qui avait mal parlé de lui, il prit un pistolet qu'il dirigea pendant plusieurs minutes sur son modèle; puis, déposant son arme, il se contenta de lui dire : « Je prenais votre mesure. » Cette leçon rendit l'Arétin plus circonspect. Le trait suivant fait plus d'honneur au Tintoret : Henri III, roi de France, passant à Venise, voulut lui conférer l'ordre de Saint-Michel; ce grand peintre, s'étant aperçu que Henri prodiguait cette distinction, la refusa comme indigne de lui. On a gravé d'après lui. Ses principaux ouvrages sont à Venise. On a une *Vie* du Tintoret, par Ridolfi. *Voyez* ARÉTIN (l').

TINTORET (DOMINIQUE), fils du précédent, mort à Venise, en 1637, âgé de 75 ans, réussissait dans le portrait; mais il était inférieur à son père pour les grands sujets. Etant devenu paralytique du côté droit, il ne cessa pas de peindre, et se servit de la main gauche.

TINTORET (MARIE), sœur du précédent, vit le jour en 1529, et mourut en 1590. Née avec de grandes dispositions pour la peinture, Marie reçut de son père, qui l'aimait tendrement, tous les secours qu'elle pouvait desirer. Elle réussissait singulièrement dans le portrait, et fut fort employée dans ce genre; mais la mort la ravit à la fleur de son âge, et laissa son père et son époux inconsolables de sa perte. Sa touche facile et gracieuse saisissait parfaitement la ressemblance; son coloris était admirable. Elle excellait aussi en musique. Son père la maria à un joaillier nommé Marie Auguste, pour ne point se séparer d'elle, quoique l'empereur Maximilien et Philippe II, roi d'Espagne, lui eussent témoigné l'envie de la fixer dans leur cour.

TIODA, bon architecte espagnol, construisit, dans le 9ᵉ siècle, de beaux édifices à Oviedo, par ordre d'Alphonse-le-Chaste, qui y établit sa résidence. L'église de Saint-Julien, *extrà muros*, est encore de lui.

TIPALDI (Jean-André), jésuite, né à Scio, entra dans la compagnie de Jésus à Rome, et professa plusieurs années l'Écriture Sainte au collége romain, où il mourut septuagénaire vers 1760. Il composa un ouvrage pour ramener à l'Eglise catholique les Grecs schismatiques, sous ce titre : *Le Guide à la véritable Eglise*, etc., Rome, 1757, 3 volumes.

TIPHAIGNE de la ROCHE (.......), né à Montebourg, près de Coutances, embrassa la médecine, et publia des écrits qui ont eu du succès par la singularité des idées et l'élégance du style. Ce sont : I. *L'Amour dévoilé*, ou *le Système des Sympathistes*, 1751, in-12. II. *Amilec*, 1754, in-12. Ce petit écrit renferme une critique assez fine des naturalistes et des faiseurs de systèmes. III. *Bigarrures philosophiques*, 1759, 2 vol. in-12. IV. *Essai sur l'histoire économique des mers occidentales de France*, 1760, in-8°. C'est l'ouvrage de l'auteur qui contient le plus de vues utiles. V. *Giphantie*, 1760, in-8°. Cet écrit a été traduit en anglais. VI. *Observations physiques sur l'agriculture, les plantes, les minéraux et les végétaux*, Paris, 1765, in-12. VII. *L'Empire des Zaziris sur les humains*, ou la *Zazirocratie*, Pékin (Paris), 1761, in-12. Tiphaigne a encore publié une nouvelle édition du *Dictionnaire de Furetière*, à laquelle il a fait quelques additions. Il est mort en 1774, à l'âge de 45 ans.

TIPHAINE (Claude), jésuite, né à Paris, en 1571, enseigna la philosophie et la théologie dans sa société. Il devint digne des premières places de son ordre. Il fut recteur des colléges de Reims, de Metz, de La Flèche, de Pont-à-Mousson, et enfin provincial de la province de Champagne. Il est connu par quelques ouvrages savans : I. *Avertissement aux hérétiques de Metz*. II. *Declaratio et defensio scholasticæ doctrinæ sanctorum Patrum et doctoris angelici, et de Hypostasi, seu Personâ*, etc., Pont-à-Mousson, 1634, in-4°. III. Un Traité *De ordine, seu de priori et posteriori*, Reims, 1640, in-4°. Quoique jésuite, Tiphaine soutenait le sentiment des Thomistes sur la grace, et il n'en fut pas moins estimé dans sa compagnie, qui le perdit en 1641. Il mourut à Sens.

TIPHERNAS. *Voy.* Tifernas.

TIPPOO-SAIB ou TIPPO-SAEB, souverain de Mysore et des Marattes, fils d'Hyder-Ali, succéda à son père dans le gouvernement de ses Etats, et maintint leur indépendance contre le grand Mogol. Dans la guerre d'Amérique, il s'allia avec la France contre les Anglais, qu'il combattit avec gloire. En 1788, il envoya des ambassadeurs à Louis XVI, pour lui demander des secours contre les Anglais ; on leur donna des fêtes et des spectacles, mais aucuns secours réels. La révolution française l'ayant ensuite privé des secours de ses alliés, Tippoo, réduit à ses seules forces, éprouva des pertes multipliées contre ses ennemis. Le 9 juin 1790, il fut défait à la bataille de Travanore, et y perdit son turban, son palanquin et ses bijoux. Le 21 mars suivant, il vit prendre la ville de Bengalore, sans pouvoir la secourir, et son général Killodar tué sur la brèche. Après une autre victoire remportée par l'anglais

Cornwalis, en 1792, le monarque indien fut forcé de demander la paix, qui ne lui fut accordée qu'aux conditions les plus dures. En effet, il livra aux Anglais trois millions de livres sterling, une partie de ses places fortes et deux de ses fils pour ôtages. La compagnie anglaise ne fut point contente de ces avantages ; elle voulait détruire un ennemi inquiet et toujours prêt à se venger. La guerre rallumée en 1799, se termina par la conquête entière du royaume de Mysore et par la mort de Tippoo-Saïb, tué sur les remparts de sa capitale en combattant vaillamment pour la défendre : il n'avait alors que 52 ans. Plus soldat que général, il avait des vues plus brillantes que judicieuses. Ce prince dédaigna de se faire aimer de ses peuples, qu'il ruina par ses exactions, et fut souvent abandonné par ses troupes, qu'il payait mal. Il aimait les arts, et avait recueilli près de lui une bibliothèque précieuse, renfermant, 1° plusieurs ouvrages en langue samscrite, dont l'ancienneté remonte au 10e siècle ; 2° des traductions du Coran dans toutes les langues de l'Orient ; 3° une Histoire manuscrite des victoires des Tartares-Mogols, lors de l'invasion de l'Inde par Tamerlan, en 1397 ; 4° des Mémoires historiques sur l'Indostan, à l'époque où le sultan Babel fonda la domination mogole en 1525. Les Anglais, en s'emparant de cette bibliothèque, l'ont confiée aux soins de l'Académie de Calcutta. Guillaume Kirkpatrick a publié, en 1811, à Londres, un *Choix de lettres de Tippoo-Saïb.*

TIRABOSCHI (Jérôme), né à Bergame, le 16 décembre 1731, se fit jésuite en 1746, et professa ensuite avec distinction la rhétorique à Milan. Le duc de Modène le nomma, en 1770, son bibliothécaire, et il se montra digne de cette place par son goût éclairé et l'étendue de son érudition. La ville de Modène inscrivit son nom dans le catalogue de ses citoyens nobles, et lui donna des preuves d'estime qui ne cessèrent qu'à sa mort, arrivée au mois de juin 1794. Il était alors âgé de 63 ans. Ses principaux écrits sont : I. *Mémoires sur l'ancien ordre des humiliés*, 1766, 3 vol. in-4°. II. *Bibliothèque des écrivains de Modène*, Modène, 1781, 6 vol. in-4°. III. *Histoire de la littérature italienne depuis le siècle d'Auguste*, Modène, 1771, 13 vol. in-4°; ibid., 1787-94, 9 tomes en 16 vol. grand in-4°. Cet ouvrage a été réimprimé à Florence et à Pise, 1805-13, 9 tom., 2 parties in-8°. Cet ouvrage a placé son auteur dans le rang des critiques et des littérateurs les plus célèbres. Landi en a publié un abrégé. Tiraboschi, comme tous les Italiens, prodigue trop d'éloges aux auteurs de sa patrie. On a imprimé en italien un éloge de ce littérateur par Lombardi, qui a été traduit en français par M. Boulard.

TIRABOSCHO (Lucrèce), religieux du Mont-Carmel d'Asola, dans le Bressan, savant théologien, et très-versé dans les langues orientales, assista au concile de Trente, en qualité de théologien du patriarche de Venise, et y récita un *Discours* éloquent pour le quatrième dimanche de carême. Il a encore laissé d'autres ouvrages inédits. — Antoine Tiraboscho, de la même famille, poète de Vérone, a fait un bon *Poème sur la chasse*, publié à

Vérone en 1766 et 1775, in-4°.

TIRAQUEAU (André), jurisconsulte, lieutenant civil de Fontenai-le-Comte, sa patrie, devint conseiller au parlement de Bordeaux, puis enfin au parlement de Paris. Il travailla avec zèle à purger le barreau de l'esprit de chicane qui s'y était introduit, et administra la justice avec une intégrité peu commune. François Ier et Henri II se servirent de lui dans plusieurs affaires très-intéressantes. Ses occupations ne l'empêchèrent point de donner un grand nombre de savans ouvrages. Il eut vingt enfans selon les uns, et trente selon d'autres ; et l'on disait de lui « qu'il donnait tous les ans à l'État un enfant et un livre. » Il mourut en 1558, dans un âge très-avancé, après avoir honoré sa patrie et son état. Ses ouvrages, en 5 vol. in-folio, 1574, contiennent, entre autres : I. Un *Traité des prérogatives de la noblesse*. II. Un autre du *retrait lignager*. III. Des *Commentaires* sur *Alexander ab Alexandro*, Leyde. IV. Un *Traité des lois du mariage*, et plusieurs autres *livres*, dont le chancelier de l'Hospital, son ami, faisait cas. On lui fit cette épitaphe : *Hic jacet qui, aquam bibendo viginti liberos suscepit, viginti libros edidit. Si merum bibisset, totum orbem implesset.*

Tiraqueau, fécond à produire,
A mis au monde trente fils;
Tiraqueau, fécond à bien dire,
A fait pareil nombre d'écrits.
S'il n'eût point noyé dans les eaux
Une semence si féconde,
Il eût enfin rempli le monde
De livres et de Tiraqueaux.

TIRÉE (Hermann), jésuite de Nuys, dans l'archevêché de Cologne, né en 1532, enseigna la théologie à Ingolstadt, à Trévise, à Mayence, et fut recteur de divers colléges d'Allemagne. Il mourut le 26 octobre 1591. On a de lui les *Confessions de Saint Augustin*, enrichies de notes, Dillingen, 1567, in-4°. On l'a réimprimé in-folio.

TIRÉE (Pierre), jésuite, frère du précédent, né à Nuys, en 1546, et mort à Wirtzbourg, le 3 décembre 1601, professa la théologie dans plusieurs colléges. Ses ouvrages consistent principalement en *Thèses* sur des matières de controverse. L'une de ses productions les plus curieuses est *De apparitionibus spirituum*, Cologne, 1600, in-4°.

TIRIDATE, roi d'Arménie, se révolta contre Phraate, et s'empara du royaume des Parthes. Mais, craignant l'armée formidable que Phraate leva contre lui, il implora la protection d'Auguste, et se réfugia auprès de cet empereur.

TIRIN (Jacques), jésuite d'Anvers, entra dans la société en 1580, et mourut en 1636, dans un âge avancé. Il travailla avec beaucoup de zèle dans les missions de Hollande. Il est principalement connu par un commentaire latin sur toute la Bible, dans lequel il a recueilli ce qu'il a trouvé de meilleur dans les autres interprètes. Ce commentaire forme 2 vol. in-fol. Il est plus étendu que celui de Menochius, et, quoique moins estimé, il est utile à ceux qui, sans s'attacher aux variantes, veulent seulement entendre le sens du texte tel qu'il a été expliqué par les Pères et les commentateurs.

TIRON (Tullius Tiro), affranchi de Cicéron, mérita l'amitié de son maître par ses excellentes qualités. Il nous reste plusieurs

Lettres de cet orateur, où il fait bien voir l'inquiétude dans laquelle le mettait la santé de Tiron, qu'il avait laissé malade à Patris, ville d'Achaïe; combien il ménageait peu la dépense pour lui et avec quel zèle il le recommandait à ses amis. « Je vois avec plaisir, écrit-il à Atticus, que vous vous intéressez à ce qui regarde Tiron. Quoiqu'il me rende toutes sortes de services et en grand nombre, je lui souhaite néanmoins une prompte convalescence, plutôt à cause de son bon naturel et de sa modestie, qu'à cause des avantages qu'il me procure. » Tiron inventa chez les Latins la manière d'écrire en abrégé. Il passe pour le premier auteur de ces caractères que les Romains appelaient *notæ*, par le moyen desquels on écrivait aussi vite qu'on parlait. Ceux qui écrivaient de cette manière s'appelaient *notarii*, d'où nous est venu le nom de *notaires*. Chaque signe de ces notes présentant des lettres composées exprimait ordinairement un mot entier. Un point placé en dessus, en dessous ou de côté, change leur signification. Diogène Laërce attribue l'invention de ces signes abrégés à Xénophon. Tiron avait aussi écrit la *Vie de Cicéron*, dont il était le confident et le conseil, et plusieurs autres ouvrages, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Pour faire connaître l'art d'écrire en notes, l'abbé Carpentier, de l'Académie des inscriptions, a donné d'anciens monumens écrits suivant cette méthode, auxquels il a joint ses remarques et un alphabet sous ce titre : *Alphabetum Tironianum, seu notas Tironis explicandi methodus ; tum pluribus notis ad historiam, et jurisdictionem tùm ecclesiasticam tùm civilem pertinentibus*, Paris, 1747, in-fol. (*Voy.* Ramsai.) Martial parle de l'art d'écrire en notes, dans ce distique énergique si connu : *Currant verba*, etc., dont voici une faible imitation :

Je ris, triste conteur, de ta fougue empressée ;
Ta langue est engourdie, et mes doigts sans effort
Devancent en jouant ta voix embarrassée :
Elle a beau se hâter ; plus vive en son essor,
Ma main vole, et, tandis que ta voix bronche encor,
Ma plume prévoyante a tracé ma pensée.

Les notes Tironiennes furent employées dans nos actes publics anciens, et enseignées dans nos écoles. On s'en servit pour transcrire les manuscrits, et pour conserver la disposition des diplômes et priviléges, et des jugemens publics. Leur usage cessa en France dans le 9e siècle ; mais l'étude qu'on en a faite dans ces derniers temps, a fait naître la *Sténographie*. On peut consulter sur Tiron les Lettres familières de Cicéron.

TISAGORE, sculpteur grec, fit la statue d'*Hercule combattant contre l'Hydre de Lerne*. Cet ouvrage fut regardé comme un chef-d'œuvre.

TISIUS (Antoine), savant éditeur et historien hollandais, né vers 1603, à Harderwyck, professa la poésie et l'éloquence à Leyde, fut bibliothécaire de l'université de cette ville, et mourut en 1670. Il s'appliqua avec succès à interpréter les anciens auteurs, et en donna de bonnes éditions appelées *Variorum* : I. De Velleius-Paterculus, Leyde, 1668, in-8°. II. De Salluste, 1665, in-8°. III. De Valère-Maxime, Leyde, in-8°. IV. Des Tragédies de Senèque, 1651. V. *L. Cœlii Lactancii opera*, 1652. VI.

Historia navalis. C'est l'histoire de tous les combats sur mer qui eurent lieu entre les Hollandais et les Espagnols, 1657, in-4°, belle édition. VII. *Compendum historiæ batavinæ*, 1645. VIII. *Exercitationes miscellaneæ*, 1639, in-12.

TISSAPHERNE, en latin *Tissaphernes*, un des principaux satrapes de Perse du temps d'Artaxercès-Memnon, commandait dans l'armée de ce prince, quand Cyrus, frére d'Artaxercès, lui livra bataille à Cunaxa. Il eut l'honneur de la victoire; son maître lui donna le gouvernement de tous les pays dont Cyrus était auparavant gouverneur, et sa fille en mariage. Sa faveur ne dura pas. Tissapherne ayant été battu par Agésilas, général des Lacédémoniens, dans la guerre d'Asie, encourut la disgrace d'Artaxercès, excité contre lui par sa mére Parisatis, et fut tué par ordre de ce prince à Colosse, en Phrygie. (*Voyez* Cléarque.)

TISSART (Pierre), prêtre de l'Oratoire, né à Paris, en 1666, mort dans cette ville, en 1740, enseigna les humanités et la théologie. On a de lui plusieurs Pièces de vers, les unes en latin et les autres en français, et quelques écrits anonymes sur les contestations qui agitaient l'Eglise. Il travailla avec le P. Modeste Vinot, oratorien, à la traduction en vers latins des Fables choisies de La Fontaine. Ces fables sont en distiques. (*Voyez* Vinot.)

TISSERAND (Jean), religieux cordelier de Paris, se fit un nom vers la fin du 15e siècle, par son talent pour la chaire, et par son zèle pour le salut des ames. « Après avoir vivement touché les cœurs les plus endurcis, dit le Continuateur de Fleury, et converti par ses sermons plusieurs filles et femmes d'une vie déréglée, il établit l'institut des Filles Pénitentes, en l'honneur de Sainte Madeleine, pour retirer celles à qui Dieu ferait la grace de quitter le péché. Il s'en trouva d'abord plus de 200. Le nombre s'en accrut extraordinairement en peu de temps; en sorte qu'on fut obligé de souffrir que les plus sages allassent faire la quête par la ville, jusqu'à ce qu'elles eussent un établissement solide: ce qui n'arriva qu'en 1500. Le duc d'Orléans, depuis roi de France, sous le nom de Louis XII, leur donna pour lors son palais, situé près de l'église Saint-Eustache, pour en faire un monastère. Simon, évêque de Paris, leur dressa des statuts, et les mit sous la règle de Saint Augustin. On les obligea, en 1550, de garder la clôture; et, en 1572, elles furent transférées dans l'ancienne église de Saint-Magloire, qu'elles ont occupée jusqu'à la révolution, en 1789.

TISSOT (S. A. D.), célèbre médecin suisse, s'acquit autant de renommée dans la pratique de son art, que par son savoir dans la théorie. La bienfaisance et les vertus privées rehaussaient en lui l'éclat des talens. Il est mort à Lausanne, le 15 juin 1797, à 70 ans. On a réuni ses *Œuvres* en 10 vol. in-12. On distingue: I. *Avis au peuple sur sa santé*, in-12. II. *Avis aux gens de lettres sur le même objet.* III. L'*Onanisme*, in-12. La troisième édition, faite à Lausanne en 1765, est la plus complète. IV. *Traité de l'Inoculation.* C'est l'un des meilleurs sur cette matière. V. *Gymnastique médicinale et chirurgicale*, 1780,

in-12. VI. *Traité des Nerfs et de leurs maladies*, 1782, 4 vol. in-12. VII. *Traités sur différens objets de médecine*, 1769, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, écrit en latin, a été traduit en français. VIII. Tissot a publié une édition des Œuvres de Morgagni, avec des notes estimées, et une Vie écrite en latin de ce célèbre anatomiste ; elle parut, en 1779, en 3 volumes in-4°. Il fut associé de l'Académie médico-physique de Bâle, de la Société royale de Londres, et de celle de Berne.

TITE, disciple de Saint Paul, Grec et Gentil, fut converti par cet apôtre, à qui il servit de secrétaire et d'interprète. Il le mena avec lui au concile de Jérusalem, et l'apôtre ne voulut point que Tite se fît circoncire, pour marquer que la circoncision n'était point nécessaire, quoique dans la suite il fît circoncire Timothée en l'envoyant à Jérusalem, parce que les Juifs l'auraient regardé sans cette précaution comme impur et comme profane. Saint Paul l'envoya depuis à Corinthe pour calmer les disputes qui partageaient cette Église ; et Tite alla ensuite le joindre en Macédoine pour lui rendre compte de sa négociation. Peu après il porta aux Corinthiens la deuxième lettre que Saint Paul leur adressait ; et, vers l'an 63 de J.-C., l'apôtre l'ayant établi évêque de l'île de Crète, il lui écrivit l'année suivante, de Macédoine, une lettre dans laquelle il expose les devoirs du ministère sacré. Cette lettre, qui est la règle de la conduite des évêques, peut être regardée comme le tableau de la vie de Saint Tite, dont la plupart des actions nous sont inconnues. Tite mourut dans l'île de Crète, dans un âge fort avancé.

TITE, auteur ecclésiastique du 4e siècle, après avoir passé par tous les degrés de la hiérarchie, s'éleva par son mérite à l'évêché de Bostre dans l'Arabie. La *Bibliothèque des Pères* nous offre de cet auteur un *Traité contre les Manichéens*.

TITE-LIVE (TITUS-LIVIUS), célèbre historien latin, né à Padoue, et suivant d'autres à Apone, passa une partie de sa vie, tantôt à Naples, tantôt à Rome, où Auguste lui fit un accueil très-gracieux. Il est un de ces auteurs qui ont rendu leur nom immortel, mais dont la vie et les actions sont peu connues. Tite-Live mourut à Padoue, après la mort d'Auguste, le même jour qu'Ovide, l'an 17 de Jésus-Christ, la quatrième année du règne de Tibère. Il eut un fils auquel il écrivit une lettre sur l'éducation et les études de la jeunesse, dont Quintilien fait une mention honorable. La perte doit en être bien regrettée. C'est dans cette lettre, ou plutôt dans ce petit traité, qu'au sujet des auteurs dont on doit conseiller la lecture aux jeunes gens, il disait qu'ils doivent lire Démosthènes et Cicéron, puis ceux qui ressembleront davantage à ces deux excellens orateurs. Il parlait dans la même lettre d'un maître de rhétorique qui était mécontent des compositions de ses disciples lorsqu'elles étaient intelligibles, et les leur faisait retoucher pour y jeter de l'obscurité, et quand ils les rapportaient dans cet état : « Voilà qui est bien mieux maintenant, disait-il, je n'y entends rien moi-même. » Croirait-on, dit Rollin, un pareil travers d'esprit possible ? Tite-Live avait composé aussi quelques Traités philosophiques, et des Dialogues

mêlés de philosophie. Mais son principal ouvrage est l'*Histoire Romaine*, qui commence à la fondation de Rome, et qui finissait à la mort de Drusus en Allemagne, histoire qui l'a fait mettre au premier rang des grands écrivains. On rapporte qu'un Espagnol, après la lecture de cette Histoire, vint exprès de son pays à Rome pour en voir l'auteur, et qu'après s'être entretenu avec lui, il s'en retourna sans faire attention aux beautés de cette capitale du monde. Cet ouvrage renfermait 140 livres, dont il ne nous reste que 35; encore ne sont-ils pas d'une même suite. Ce n'est pas la 4e partie de son Histoire. Jean Freinshemius a tâché de consoler le public de cette perte, et il y a réussi autant que la chose était possible. Il règne, dans toutes les parties de l'ouvrage de *Tite*-Live, une élégance continue. Il excelle également dans les récits, les descriptions et les harangues. Le style, quoique varié à l'infini, se soutient toujours également : simple sans bassesse, orné sans affectation, noble sans enflure, étendu ou serré, plein de douceur et de force selon l'exigence des matières, mais toujours clair et intelligible. Sa narration est riche, abondante et variée ; elle prend la couleur qui convient aux événemens qu'il rappelle, aux passions qu'il peint et aux caractères qu'il trace. Raconte-t-il le combat des Horaces et des Curiaces, on croit être sur le champ de bataille ; nous offre-t-il Rome près de succomber sous les armes gauloises, il nous fait partager la reconnaissance, l'admiration des Romains pour Camille, et nous attendrit sur la destinée de Manlius ; fait-il triompher Marcellus des Syracusains, il ennoblit cet heureux vainqueur, en le faisant pleurer sur les désastres de cette capitale de la Sicile. Avec quelle richesse d'expression il nous peint Annibal franchissant les Alpes! Quelle majesté il prête aux conférences du héros africain avec le magnanime Scipion ! Il a toutes les formes de l'éloquence, il possède toutes les richesses de l'élocution, il réunit toutes les qualités du grand historien. Malheureusement il ne nous reste qu'une petite partie du vaste édifice qu'il éleva à la gloire de Rome, et il nous manque des morceaux du plus grand intérêt : nous ne possédons point celui où il peignait la conjuration des Gracques ; nous n'avons ni la guerre Servile, où le désespoir rendit des esclaves si grands, ni celle entre César et Pompée, qui décida du destin du monde. Il est certain que Tite-Live n'était point favorable au vainqueur, puisqu'Auguste l'appelait Pompéïen ; preuve qu'il était bien exempt du blâme que Machiavel jette sur les panégyristes du dictateur. « Ceux qui ont loué César, dit-il, étaient des juges corrompus par sa prospérité même, et effrayés d'une puissance perpétuée dans une famille qui ne leur permettait pas de s'expliquer librement. Veut-on savoir ce que ces écrivains en eussent dit s'ils avaient été libres ? Qu'on lise ce qu'ils ont écrit de Catilina. César est d'autant plus digne d'exécration, que celui qui exécute est plus coupable que celui qui projette. Qu'on voie surtout les éloges prodigués à Brutus ; ne pouvant flétrir le tyran dont ils redoutent la puissance, ils célèbrent son ennemi. » « On re-

proche cependant, dit l'abbé Desfontaines, quelques défauts à Tite-Live. Le premier, c'est de s'être laissé trop éblouir de la grandeur de Rome, maîtresse de l'univers. Parle-t-il de cette ville encore naissante ? il la fait la capitale d'un grand empire, bâtie pour l'éternité, et dont l'agrandissement n'a point de bornes. Il tombe quelquefois dans de petites contradictions ; et, ce qui est moins pardonnable, il omet souvent des faits célèbres et importans. » Il s'est rarement donné la peine d'entrer dans quelques discussions, ou de mettre quelque liaison entre les événemens qu'il rapporte. Il assure que s'il y avait quelque moyen de mettre la vérité dans tout son jour, il s'engagerait volontiers à la rechercher, mais qu'il n'en avait aucun. *Cura non deesset, si qua via ad verum inquirentem duceret.* Il passe avec rapidité sur tous les faits qui remplissent ses dix premiers livres ; et après avoir donné des relations circonstanciées de quelque guerre, et des batailles qu'elle a occasionées, il reconnaît ensuite qu'on n'est d'accord ni sur le temps, ni sur le nom des généraux, ni sur les faits même. On lui a reproché encore d'avoir employé quelques expressions provinciales dans son Histoire. Mais Pignorius croit que cette patavinité, dont on a tant parlé, regardait seulement l'orthographe de certains mots, où Tite-Live, comme Padouan, employait une lettre pour une autre, à la mode de son pays, écrivant *sibe* et *quase* pour *sibi* et *quasi*. Quelques-uns pensent qu'elle consistait simplement dans la répétition de plusieurs synonymes en une même période : redondance de style qui déplaisait à Rome, et qui faisait connaître les étrangers. Il est peu d'historiens qui aient raconté autant de prodiges que Tite-Live. Tantôt un bœuf a parlé, tantôt une mule a engendré, tantôt les hommes et les femmes ont changé de sexe : ce ne sont que pluies de cailloux, de chair, de craie, de sang et de lait ; mais Tite-Live ne rapportait sans doute toutes ces vaines croyances que comme les opinions du peuple, et des bruits incertains dont lui-même se moquait le premier. Il proteste souvent qu'il n'en fait mention qu'à cause de l'impression qu'ils faisaient sur la plupart des esprits. Un des mérites de Tite-Live, c'est que tout inspire dans son ouvrage l'amour de la justice et de la vertu. On y trouve, avec le récit des faits, les plus saines maximes pour la conduite de la vie. On y voit un attachement singulier pour la religion établie à Rome lorsqu'il écrivait, et une généreuse hardiesse à condamner avec force les sentimens impies des incrédules de son temps. « Ce mépris des Dieux, dit-il, si commun dans notre siècle, n'était point encore connu. Les sermens et la loi étaient des règles inflexibles auxquelles on conformait sa conduite ; et l'on ignorait l'art de les accommoder à ses inclinations par des interprétations frauduleuses. » L'édition de Tite-Live de Venise, 1470, est fort rare. Quintilien compare Tite-Live à Hérodote, et Salluste à Thucydide. Je serais tenté de croire que l'admiration des Romains pour la littérature grecque, qui avait servi de modèle à la leur, et ce vieux respect que l'on conserve pour ses maîtres, mettait un peu de préjugé dans cet avis

de Quintilien, d'ailleurs si judicieux et si éclairé. Quant à nous autres Modernes, qui avons une égale obligation aux Grecs et aux Latins, il me semble que nous préférerions Tite-Live à Hérodote, et Salluste à Thucydide, par la raison que les deux historiens latins sont bien plus grands coloristes, et meilleurs orateurs que les deux historiens grecs. Les couleurs de Tite-Live sont plus douces; celles de Salluste sont plus fortes. L'un se fait admirer par sa facilité brillante, l'autre par sa rapidité énergique. Le goût de Tite-Live est si parfait, que Quintilien le cite à côté de Cicéron, en indiquant ces deux auteurs, comme ceux qu'il faut mettre de préférence entre les mains des jeunes gens. « Sa narration, dit-il, est singulièrement agréable et de la clarté la plus pure. Ses harangues sont d'une éloquence au-dessus de toute expression. Tout y est parfaitement adapté aux personnes et aux circonstances. Il excelle surtout à exprimer les sentimens doux et touchans, et nul historien n'est plus pathétique. » Les meilleures éditions sont les suivantes : *Elzevir*, 1634, 3 v. in-12, auxquelles on joint les notes de Gronovius, un volume; *Cum notis Variorum*, 1665, ou 1679, 3 vol. in-8°; *Ad usum Delphini*, 1676 et 1680, 6 vol. in-4°; Celle de Drakenborch, 1738, 7 vol. in-4°; de Leclerc, Amst., 1710, 10 vol. in-12; d'Héarne, Oxford, 1708, 6 vol. in-8°; enfin Crévier a publié une édition de cet historien, en 6 vol. in-4°, 1735, enrichie de notes savantes, et d'une Préface écrite avec élégance. On l'a réimprimé en 6 vol. in-12. François Guérin en a donné une traduction assez estimée, et qui a été retouchée par Cosson, Paris, 1769-71, 10 vol. in-12. La traduction qui jouit de l'estime la plus universelle et la plus méritée, est celle de Dureau de la Malle, publiée par M. Noël, Paris, 1810-12, 15 vol. in-8°. On trouve dans le *Manuel de la librairie*, de curieux détails sur les nombreuses éditions de Tite-Live. *Voyez* son article.

TITELMAN (François), né à Assel dans le diocèse de Liége, de cordelier se fit capucin à Rome, en 1535, et mourut quelques années après. On a de lui : I. Une Apologie pour l'édition vulgaire de la Bible. II. *Commentaires sur les Psaumes*, Anvers, 1573, in-folio. III. Sur les Évangiles, Paris, 1546, in-fol. IV. Un Écrit sur l'Épître de Saint Paul aux Romains contre Érasme.

TITEUX, sculpteur distingué, mort le 9 février 1809, à Fresnoi près de Sedan. On lui doit la sculpture de la salle de spectacle de Bordeaux, celle des Variétés de Paris, du Palais-Royal, du Rainci, et celle de l'église de Saint-Éloi à Dunkerque, dont il fit de ses propres mains la chaire à prêcher. Toute la sculpture de la nouvelle église de Sainte-Geneviève a été faite d'après ses modèles.

TITI (Robert), poète et littérateur italien, né en Toscane, vers le milieu du 16e siècle, se fit connaître de bonne heure par son amour pour les lettres et par ses succès. Padoue et Pise l'appelèrent successivement pour y professer les belles-lettres, et il s'acquitta de son emploi avec distinction. Il nous reste de lui des Poésies, estimées de leur temps, mais peu connues aujourd'hui, quoiqu'elles ne soient pas sans mérite. On les

trouve avec celles de Gherard, 1571, in-8°. On a encore de cet auteur des Notes assez bonnes pour quelques auteurs classiques; dix *Livres* sur des passages d'anciens auteurs, sur lesquels les littérateurs ne sont pas d'accord. Ce Traité, intitulé *Locorum controversorum libri decem*, Florence, 1583, in-4°, fit honneur à son érudition, et excita la bile de Joseph Scaliger, qui l'attaqua en ennemi et d'une manière très-violente. Titi défendit son livre, en 1589, en vrai savant, et répondit à la critique injuste et violente de Scaliger, sans lui rendre injures pour injures. Il mourut, en 1609, à 58 ans.

TITI (Benoît), né à Saint-Sépulcre, florissait dans le 16e siècle; il a fait quelques Sommaires, et des Remarques *sur le livre de la Consolation de Boëce*, traduit par Varchi, et imprimé à Florence, en 1584, in-12.

TITI (Placide), moine du mont Olivet, natif de Pérouse, professa les mathématiques à l'université de Pavie dans le 17e siècle. On a de lui : I. *Epitome astrosophica*, Pavie, 1660. II. *Utilité de l'Astrologie*, Pavie, 1666.

TITIANE (Flavia-Titiana), femme de l'empereur Pertinax, était fille du sénateur Flavius Sulpicianus. Il y a apparence qu'elle était belle; car elle eut un grand nombre d'adorateurs, et passa sa vie dans une suite non interrompue d'attachemens criminels. Ses amours avec un bateleur furent le scandale de Rome; mais Pertinax, très-déréglé lui-même, n'osa s'y opposer. Titiane ne jouit pas long-temps du rang suprême. Pertinax fut tué par les soldats prétoriens, en mars 193, et l'impératrice le vit poignarder sous ses yeux, 87 jours après son élection. Cette catastrophe la précipita du trône dans l'obscurité d'une vie privée, où elle finit ses jours.

TITIEN (le), peintre célèbre, dont le nom de famille est Vecelli, né à Cadore, dans le Frioul, en 1477, mort à Venise de la peste en 1576, montra dès son enfance une forte inclination pour son art. Il entra à l'âge de 10 ans chez Gentil, ensuite chez Jean Belin, où il demeura long-temps. La réputation du Giorgion excita dans le Titien une heureuse émulation, et l'engagea à lier une étroite amitié avec lui, pour être à portée d'étudier sa manière. Beaucoup de talent et de soins le mirent bientôt en état de balancer son maître. Le Giorgion s'apercevant des progrès rapides de son élève et de l'objet de ses visites, rompit tout commerce avec lui. Le Titien se vit, peu de temps après, sans rival, par la mort du Georgion. Il était desiré de tous côtés; on le chargea de faire les ouvrages les plus importans, à Vicence, à Padoue, à Venise et à Ferrare. Le talent singulier qu'il avait pour le portrait le mit encore dans une haute réputation auprès des grands et des souverains, qui tous ambitionnaient d'être peints de la main de ce grand homme. Charles-Quint, qui s'était fait peindre jusqu'à trois fois par le Titien, lui dit : « C'est pour la troisième fois que vous me donnez l'immortalité. » Ce prince le combla de biens et d'honneurs; il le fit chevalier et comte palatin, et lui assigna une pension considérable. Un jour que l'empereur le

regardait peindre, l'artiste animé par la présence du monarque, laissa tomber un de ses pinceaux que le prince ne dédaigna pas de ramasser. Le Titien confus lui fit toutes les excuses qu'il lui devait. Cet empereur, sans croire déroger à sa grandeur, lui répondit gracieusement : « Que le Titien méritait d'être servi par César. » Une telle considération lui fit des jaloux auprès de Charles-Quint ; ce fut à ces sortes de gens que l'empereur répondit « qu'il pouvait faire des ducs et des comtes ; mais qu'il n'y avait que Dieu qui pût faire un homme comme le Titien. » Les poètes ont beaucoup célébré ses talens supérieurs, et il est un des hommes qui a le plus joui de la vie. En effet, son opulence le mettait en état de recevoir à sa table les grands et les cardinaux avec splendeur. Si son caractère doux et obligeant, et son humeur gaie et enjouée, le faisaient aimer et rechercher, son mérite le rendait respectable. Une santé robuste qu'il conserva jusqu'à 99 ans, sema de fleurs tous les instans de sa vie. Ce grand âge a fait dire à Voltaire, « que Dieu avait donné au Titien un à-compte sur son immortalité. » Ce grand peintre traitait également tous les genres; il rendait la nature dans toute sa vérité. Chaque chose recevait sous sa main l'impression convenable à son caractère. Son pinceau tendre et délicat a peint merveilleusement les femmes et les enfans ; ses figures d'hommes ne sont pas si bien traitées. Il a possédé, dans un degré supérieur, tout ce qui regarde le coloris ; et personne n'a mieux entendu le paysage; il a eu aussi une grande intelligence du clair-obscur. Les reproches qu'on faits à ce peintre sont de n'avoir pas assez étudié l'antique, d'avoir souvent manqué l'expression des passions de l'ame, d'avoir péché contre le costume, de s'être répété quelquefois, enfin d'avoir mis beaucoup d'anachronismes dans ses ouvrages, c'est-à-dire, d'avoir réuni dans ses tableaux des personnages de différens siècles ; on attribue ce dernier défaut à sa grande complaisance pour ceux qui employaient son pinceau. Suivant Michel-Ange, le Titien eût surpassé tous les autres peintres, s'il n'eût quelquefois manqué d'art et de dessin. On rapporte que le Titien, après cinq ans de séjour en Allemagne, étant retourné à Venise, y peignit plusieurs tableaux bien différemment des premiers, et dans lesquels il ne fondait point ses teintes. Ses couleurs étaient vierges et sans mélange ; aussi se sont-elles conservées fraîches et dans tout leur éclat jusqu'à ce jour. Les tableaux de cette seconde manière étaient moins finis, et ne font leur effet que de loin ; au lieu que les premiers, faits dans la force de l'âge, et d'après nature, étaient tellement terminés, qu'on peut les regarder de près comme d'une distance plus éloignée. Son grand travail était caché par quelques touches hardies, qu'il mettait après coup, pour déguiser la fatigue et la peine qu'il se donnait à perfectionner ses ouvrages. Le Titien laissait son cabinet ouvert à ses élèves pour copier ses tableaux, qu'il corrigeait ensuite. On dit que, sur la fin de sa vie, sa vue s'étant affaiblie, il voulait retoucher ses premiers tableaux qu'il ne croyait pas d'un coloris assez

vigoureux. Mais ses élèves s'en étant aperçus, mirent de l'huile d'olive, qui ne sèche point, dans ses couleurs, et ils effaçaient ce nouveau travail pendant son absence; c'est par ce moyen que plusieurs de ses chefs-d'œuvre admirables ont été conservés. Entre un nombre infini d'ouvrages de ce grand homme, distribués dans les plus belles galeries de l'Europe, on remarque une *Représentation de Saint-Pierre, martyr*, dont la composition, l'expression et la force lui donnent un rang éminent parmi les morceaux les plus recherchés. Le fond de ce tableau représente un paysage d'autant plus admirable, que l'effet soutient la beauté des figures, qui semblent détachées du tableau; 2° Un *Christ* placé à Ancône, sur le maître-autel de l'église de Saint-Dominique; 3° *Danaé*; 4° *Vénus sortant des eaux*; 5° Le *Bain de Diane*. Ces deux derniers tableaux ont long temps été admirés à Paris dans la galerie du Palais-Royal; ils sont maintenant à Londres. Le Musée du Louvre possède actuellement vingt-un tableaux de cet artiste, parmi lesquels on remarque les *Portraits du cardinal Hippolyte de Médicis*, d'*Alphonse d'Avalore, marquis de Guast*, plusieurs *Christs* dans différentes positions; les *Pèlerins d'Emmaüs*, la *Vierge et l'enfant Jésus*, une *Sainte Agnès*, etc. *Voyez* VEÇELLI... PORDENON... et SANSOVINO.

TITINNUS. *Voyez* FANNIA.

TITIUS (GÉRARD), théologien luthérien, né à Quedlimbourg en 1620, fut disciple de George Calixte, et devint professeur en théologie à Helmstadt, où il mourut en 1681. On a de lui : I. Un *Traité des conciles*, Helmstadt, 1656, in-4°. II. Un autre *de l'insuffisance de la religion purement naturelle, et de la nécessité de la révélation*, 1667, in-4°.

TITLEY (GAUTHIER), littérateur anglais, qui fut élevé à Cambridge, vers le commencement du 18e siècle, et lié intimement avec l'évêque d'Alterbury, qui lui confia l'éducation de son fils. Il fut dépêché dans sa jeunesse à la cour de Copenhague en qualité d'envoyé extraordinaire, et y mourut après un séjour très-long. Il est connu par quelques ouvrages de peu d'importance, et quoiqu'il se soit fait une réputation parmi ses contemporains, on n'a pu se procurer des renseignemens sur sa vie.

TITON DU TILLET (EVRARD), littérateur, né à Paris en 1677, d'un secrétaire du roi, fit ses études au collége des jésuites, à Paris. Il en sortit avec un goût très-vif pour les belles-lettres, qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours. Destiné à l'état militaire, il eut à l'âge de 15 ans une compagnie de cent fusiliers qui porta son nom. Il fut ensuite capitaine de dragons. Ayant été réformé après la paix de Riswick, il acheta une charge de maître-d'hôtel de la dauphine, mère de Louis XV. La mort prématurée de cette princesse le rendit à lui-même. Il fit le voyage d'Italie, et saisit les beautés des chefs-d'œuvre sans nombre de peinture et de sculpture qui égalent l'Italie moderne à l'ancienne. A son retour, il fut commissaire provincial des guerres, dont il exerça la charge avec une rare générosité. Son attachement pour Louis XIV et son

admiration pour les hommes de génie lui inspirèrent, dès 1708, l'idée d'élever un Parnasse en bronze, à la gloire de ce roi et des poètes et musiciens qui avaient illustré son règne. Ce beau monument fut achevé en 1718. C'est un Parnasse, représenté par une montagne d'une belle forme et un peu escarpée. Louis XIV y paraît sous la figure d'Apollon couronné de lauriers et tenant une lyre à la main. On voit sur une terrasse au-dessous de l'Apollon, les trois Graces du Parnasse français, mesdames de La Suze et Deshoulières, et mademoiselle de Scudéry. Huit poètes célèbres et un excellent musicien du règne de Louis-le-Grand, occupent une grande terrasse qui règne autour du Parnasse. Ils tiennent la place des neuf Muses. Ces hommes sont : P. Corneille, Molière, Racan, Segrais, La Fontaine, Chapelle, Racine, Despréaux, et Lully. Les poètes moins célèbres ont des médaillons. Du Tillet suivit exactement, dans l'ordonnance de son Parnasse, les avis de Boileau, son illustre ami. Il aurait été à souhaiter que ce poète eût présidé au choix des savans auxquels du Tillet a donné l'immortalité : on y trouverait moins de sujets médiocres, et on ne verrait pas dans le même endroit de grands génies et de plats rimailleurs, les Verrière et les Despréaux, les Folard et les Racine. Encouragé par le succès de son entreprise, du Tillet projeta de faire exécuter ce monument dans une place ou jardin public. Il proposa cette idée à Desforts, qui était à la tête des finances, en lui demandant un bon de fermier-général pour l'exécution. Celui-ci se contenta d'admirer son désintéressement. En 1727 il donna la *Description* du monument poétique qu'il avait érigé, avec l'extrait de la Vie et le catalogue des Ouvrages des poètes qu'il y avait placés, en 1 vol. in-12. Cet ouvrage fut bien accueilli du public. Il le fit réimprimer en 1732, in-folio, et le dédia au roi. Depuis cette époque, il donnait des supplémens tous les dix ans, dans lesquels il donnait l'histoire des hommes morts pendant cet intervalle : ces supplémens viennent jusqu'en 1760. du Tillet, né avec le tempérament le plus robuste, fut exempt des infirmités de la vieillesse. Il mourut d'un catharre le 26 décembre 1762. Cet ami des lettres se faisait un plaisir et un devoir d'accueillir tous ceux qui les cultivaient, et de secourir sans faste et sans ostentation, ceux d'entre eux qui étaient dans le besoin. Presque toutes les Académies de l'Europe se l'étaient associé, sans qu'il l'eût sollicité. On peut voir dans le dernier Supplément du Parnasse le nombre des souverains auxquels il a fait hommage de ses livres, de ses estampes, de ses médaillons, ainsi que le détail des riches présens qui lui ont été envoyés. Parmi les vers qu'on fit en son honneur, on distingua les suivans :

Du Titon de l'antiquité
A celui de nos jours, voici la différence :
L'un reçut et perdit son immortalité ;
L'autre en jouit, et la dispense.

On a encore de du Tillet un *Essai sur les honneurs accordés aux savans*, in-12, qui eut quelque vogue ; et où l'on trouve des recherches, mais dont le style est négligé et monotone, ainsi que celui de sa *Description*.

TITUS-VESPASIANUS, em-

pereur romain, né le 30 décembre, l'an 40 de Jésus-Christ, était fils de Vespasien, son prédécesseur, et de Flavia Domitilla. Il servit avec distinction sous son père, qui, ayant été reconnu empereur l'an 69 de J.-C., l'envoya continuer le siége de Jérusalem, dont il n'avait pu se rendre maître. La pâque approchait, et un peuple innombrable s'y était rendu pour cette solennité. Le peu de vivres qu'il y avait dans la ville fut bientôt consommé; et quoique la famine augmentât tous les jours, de faux prophètes, apostés par les chefs des séditieux qui gouvernaient les assiégés, leur annonçaient une prompte délivrance. Leur obstination croissait avec leur misère qui était extrême. On vit une mère manger son propre fils. Titus ayant appris cette horreur, n'en fut que plus ardent à poursuivre le siége. Après de longs travaux et de vives attaques, les Romains s'étaient emparés de tous les postes, et il ne restait aux Juifs que le temple et la ville haute. Titus, maître de la première enceinte du temple, fut forcé de mettre le feu aux portes de la seconde. Il voulait conserver le corps de ce superbe édifice; mais dans un assaut qu'il y donna, un soldat en fureur jeta dans le temple même quelques pièces de bois enflammées. Le feu gagna de tous côtés, et tous les bâtimens furent réduits en cendre le 10 août de l'an 70. Tout ce qui se trouva sous la main du vainqueur fut massacré sans distinction d'âge, de sexe ou de condition. Ceux qui étaient échappés au carnage, gagnèrent le Mont de Sion, et y furent massacrés le 8 septembre de la même année. Titus fit mettre le feu dans toutes les parties de la ville, acheva de faire abattre ce qui restait du temple, et y fit passer la charrue. Josèphe fait monter jusqu'à 1,300,000 les Juifs qui périrent dans cette guerre, soit par le fer, soit par la peste, soit par la famine. Lorsque Titus fut dans Jérusalem, il dit, selon le témoignage du même Josèphe : « C'est sous la conduite de Dieu que nous avons fait la guerre; c'est Dieu qui a chassé les Juifs de ces forteresses contre lesquelles ni les forces humaines ni les machines ne pouvaient rien. » Il était si pénétré de ce sentiment, que, dans la suite, lorque les nations lui envoyèrent des couronnes pour honorer sa victoire, il déclara, au rapport de Philostrate, qu'il ne méritait pas cet honneur. « Ce n'est point moi, disait-il, qui ai vaincu; je n'ai fait que prêter mes mains à la vengeance divine. » Titus, de retour à Rome, triompha de la Judée avec Vespasien. Simon et Jean, chefs des séditieux, qu'on avait trouvé cachés dans un égoût, ornèrent le triomphe, suivis de sept cents principaux captifs. On y porta avec pompe la table, le chandelier d'or à sept branches, le livre de la loi et les rideaux de pourpre du sanctuaire. L'arc de triomphe élevé pour conserver la mémoire de ce grand événement subsiste encore, et l'on y voit en bas-relief la table et le chandelier. On frappa aussi des médailles de Vespasien et de Titus, où l'on voit une femme assise au pied d'un palmier, couverte d'un long manteau, la tête penchée et appuyée sur sa main, avec cette inscription : *La Judée conquise.* Titus s'étant fait estimer des Ro-

mains autant par sa valeur que par son esprit, obtint le sceptre impérial le 24 juin de l'an 79 de J.-C. (*Voyez* encore quelques détails sur la guerre de Judée, à l'art. JOSÈPHE.) Ses mœurs avaient été jusqu'alors peu réglées. Sa maison, tant que vécut Vespasien, était composée en grande partie de pantomimes, d'eunuques, et d'une troupe de jeunes esclaves, dont une plume chaste n'ose exprimer la destination. Ses amours pour Bérénice, célébrés par le plus élégant de nos poètes tragiques, sont connues de tout le monde parmi nous. C'est cette passion si impérieuse qu'il eut la gloire de dompter. Un des premiers usages qu'il fit de l'autorité souveraine, fut de renvoyer Bérénice, qu'il aimait et dont il était aimé. Ce trait de son *histoire* est le sujet des tragédies *de Bérénice*, de Racine et de Corneille. On avait encore blâmé la profusion de ses repas, qu'il poussait souvent jusqu'à minuit, avec des amis de table et de bonne chère; il étendit sa réforme sur ce point comme sur les autres; il voulut que la gaîté et la liberté régnassent dans ses repas, mais sans aucune sorte d'excès; et la vertu seule donna droit à son amitié. Enfin quelques-uns l'avaient taxé d'avidité pour l'argent, et Suétone assure qu'il entrait pour sa part dans les sordides trafics qu'exerçait son père. Mais lorsqu'il fut le maître, il effaça entièrement cette tache par des procédés non-seulement exempts de toute injuste exaction, mais généreux et magnifiques. Tel est le changement que la souveraine puissance opéra dans Titus. Il se persuada que la première place restraignait sa liberté, et qu'à mesure qu'il pouvait plus, moins de choses lui étaient permises. C'est ce qu'il répondit à un homme étonné de ce qu'il lui refusait ce qu'il avait sollicité en sa faveur auprès de Vespasien. « Il y a bien de la différence, lui dit-il, entre solliciter un autre ou juger soi-même, entre appuyer une demande ou avoir à l'accorder. » Cependant l'un des premiers actes publics qu'on vit de lui fut une confirmation des gratifications et des priviléges accordés au peuple par les autres empereurs. Sa haine pour la calomnie le rendit très-rigoureux à l'égard des délateurs. Il condamna tous ces accusateurs de profession à être fustigés dans la principale des places publiques, à être traînés de là devant les théâtres, et enfin à être vendus comme esclaves et relégués dans des îles désertes. Pour remédier plus efficacement que son père n'avait fait à la corruption des juges et à la longueur des procédures, il ordonna qu'une même cause ne serait jugée qu'une fois, et qu'il ne serait plus permis, après un nombre d'années déterminé, de plaider pour les successions. Il eut, comme Vespasien, un soin particulier de réparer les anciens édifices ou d'en construire de nouveaux. Après la dédicace du fameux amphithéâtre bâti par son père, il fit achever avec une incroyable diligence les bains qui étaient auprès. Il donna de magnifiques spectacles, entre autres un combat naval dans l'ancienne Naumachie. Cinq mille bêtes sauvages furent employées en un seul jour à divertir le peuple qu'il consultait toujours avant que de lui donner une fête. Sa popularité était telle, qu'il voulut que ceux qui tenaient quelque rang

parmi le peuple pussent venir à ces bains, et s'y trouver en même temps que lui. Il était si porté à faire du bien en tout temps, que s'étant souvenu un jour qu'il ne s'était rencontré aucune occasion pour lui, d'obliger quelqu'un dans la journée, il dit ce beau mot si connu : «Mes amis, voilà un jour que j'ai perdu!.... Boileau s'est heureusement emparé de ces paroles mémorables, quand, dans un de ses discours au roi, après avoir tracé le portrait d'un bon roi, il ajoute :

Tel fut cet empereur, sous qui Rome adorée
Vit renaître les jours de Saturne et d'Astrée;
Qui rendit de son joug l'univers amoureux,
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux,
Qui soupirait le soir si sa main fortunée
N'avait par des bienfaits signalé la journée.

S'il avait sujet de se plaindre de quelqu'un, il était toujours en garde contre les accusations intentées contre cette même personne, lorsqu'elles avaient rapport à lui : «Si je ne fais rien, disait-il, qui soit digne de repréhension, pourquoi la calomnie me mettrait-elle en colère?...» Titus ne se servit jamais de son autorité pour faire mourir aucun de ses sujets. Il ne se souilla point de leur sang, quoiqu'il ne manquât pas de justes sujets de vengeance. Il assurait qu'il aimerait mieux périr lui-même que de causer la perte d'un homme. Deux sénateurs ayant conspiré contre lui et ne pouvant nier le crime dont ils étaient accusés, il les avertit de renoncer à leur dessein, leur promit de leur accorder tout ce qu'ils souhaiteraient, et envoya sur-le-champ ses courriers à la mère de l'un, pour la tirer d'inquiétude, et lui annoncer que son fils vivait. Il les admit tous deux à sa table le soir même de la découverte de leur abominable complot. Le lendemain, il les plaça auprès de lui à un combat de gladiateurs, et leur demanda publiquement leur sentiment sur le choix des épées lorsqu'on les lui apporta, selon la coutume, avant que de commencer. (On attribue un pareil trait de clémence à l'empereur Nerva.) Il tint à peu près la même conduite envers Domitien, son frère, qui excitait les légions à la révolte. Sous le règne de ce bon prince, l'empire fut exposé à plusieurs calamités. La première fut l'embrasement de la plupart des villes de la Campanie par les éruptions du mont Vésuve; la seconde, l'incendie de Rome; la dernière enfin, une peste qui emporta jusqu'à mille personnes en un jour. Durant tous ces malheurs, Titus se comporta comme un prince généreux et comme un père tendre; il vendit les ornemens de son palais pour faire rebâtir les édifices publics. Rome ne jouit pas long-temps de son bienfaiteur. Titus, se sentant malade, se retira au pays des Sabins; mais il fut surpris, en y allant, d'une fièvre violente. Alors levant au ciel ses yeux languissans, il se plaignit de mourir dans un âge si peu avancé, lui qui ne jouissait de la vie que pour faire du bien. Il expira le 13 septembre, l'an 81 de Jésus-Christ, âgé de 41 ans, après un règne de 2 ans 2 mois et vingt jours. On dit que, lorsque son frère Domitien le vit à l'agonie, il le fit mettre dans une cuve pleine de neige sous prétexte de le rafraîchir; il y rendit le dernier soupir. A peine la nouvelle de sa mort fut-elle connue à Rome, qu'elle y occasiona un deuil universel. Le sénat s'assembla sans être convoqué, et mit au rang des

dieux celui qui avait été leur image sur la terre. L'idée attachée au nom de Titus est supérieure à tous les éloges.

TITUS. *Voyez* Tire et Volumnius.

TIVILLE (Louis de Boullemer de), né à Alençon, le 5 septembre 1727, mort le 1er juillet 1773, a publié un *Traité sur les blés*, Alençon, 1772, dans lequel il prouve que la pratique, en fait d'agriculture, vaut beaucoup mieux que toutes ces brillantes théories qu'on étale tous les jours, et que personne heureusement ne cherche à mettre à exécution.

TIXIER (Jean), en latin *Ravisius Textor*, humaniste distingué, de Saint-Saulge dans le Nivernais, seigneur de Ravisy dans la même province, tira une partie de son nom de cette terre. Il enseigna les belles-lettres avec un succès distingué au collége de Navarre à Paris. Il fut recteur de l'université de cette ville, en 1500, et mourut en 1522 à l'hôpital, suivant quelques auteurs. On a de lui : I. Des *Lettres*, 1560, in-8°. II. Des *Dialogues*. III. Des *Epigrammes*. IV. *Officinæ Epitome*, 1663, in-8°. C'est un recueil historique, renfermant les noms des dieux, des déesses, des guerriers, des savans, des hommes opulens, des hommes infortunés, des prodigues, des avares, etc., etc. Cette compilation peut être utile à ceux qui composent des discours de morale ou de politique. On desirerait seulement que dans le choix des faits, il eût été dirigé par une critique plus éclairée. V. Une édition des *Opera Scriptorum de claris Mulieribus*, Paris, 1651, in-folio. Ces différens ouvrages sont assez bien écrits en latin, et on peut mettre Tixier au rang des habiles humanistes de son siècle.

TOALDO (Joseph), savant italien, né le 11 juillet 1719, dans un petit village près de Marotisca, fut placé, en 1733, au séminaire de Padoue, où il étudia les humanités, la rhétorique, la philosophie, la théologie, et surtout les mathématiques. Il prit le grade de docteur en théologie, et fut dès lors destiné à l'enseignement. Le premier travail que l'on confia au nouveau professeur fut celui de présider à la réimpression des œuvres de Galilée. Il composa une préface, ajouta des notes, et augmenta l'édition de beaucoup de fragmens inédits. Ce ne fut qu'après avoir eu à lutter courageusement contre l'inquiétude des trois magistrats réformateurs, qu'il obtint d'imprimer les fameux Dialogues sur le système du monde, et d'y ajouter plusieurs apostilles écrites de la main de Galilée. Toaldo enseigna la grammaire, la rhétorique, la philosophie, les mathématiques, et introduisit dans son école le calcul infinitésimal. Le premier ouvrage qu'il publia fut une *Notice très-étendue sur la vie de l'abbé Conti*. Nommé professeur d'anatomie, de géographie et de météorologie à l'université de Padoue, en 1762, il s'empressa d'indiquer la nouvelle direction qu'il voulait donner à cet établissement, et parvint à faire décréter l'établissement d'un observatoire propre aux études astronomiques ; l'ouvrage fut commencé en 1767 et terminé en 1774. Il rédigea alors des livres élémentaires à l'usage de ses élèves, et fit imprimer en 1769 un *Abrégé*

de Trigonométrie plane et sphérique, théorique et pratique, avec des tables de Deparcieux. Cet ouvrage estimable, conçu avec clarté et écrit avec précision, a été réimprimé et adopté pour les écoles d'Italie; il fut suivi de l'*Essai météorologique*, qui assura à son auteur un rang distingué parmi les physiciens. Cet essai a été réimprimé plusieurs fois et traduit en français. On n'a rien de plus savant et de plus judicieux sur la météorologie et l'influence de la lune sur les saisons. L'État vénitien doit à ce célèbre professeur l'usage multiplié des paratonnerres. Il imprima plusieurs *Mémoires* sur les conducteurs destinés à détourner la foudre; il donna ensuite une *Dissertation*, suivie d'une *longue Chronique touchant les années extraordinaires*, et ses *Tables du baromètre et du flux de la mer.* En 1773, il annonça le premier numéro de son *Journal astro-météorologique*, qu'il continua jusqu'à sa mort. La Société académique de Montpellier avait proposé, en 1774, le problème de l'application de la météorologie à l'agriculture : Toaldo envoya au concours son *Mémoire*, qui fut couronné par l'Académie, et traduit presqu'en toutes les langues de l'Europe, partout lu avec avidité et toujours cité avec éloges. En 1776, il fit insérer dans le journal d'Agriculture de Venise un autre *Mémoire* très-développé sur les Thermomètres et les Baromètres. L'année suivante, il publia une édition ital. des Tables astronomiques et de l'Abrégé de Lalande; il traduisit aussi son *Astronomie des Dames.* Lors de l'institution à Padoue d'une Académie des sciences, arts et belles-lettres, Toaldo en fut nommé membre en 1784; ce savant donna un petit ouvrage latin, intitulé *De methodo longitudinum et observatione transitûs Lunæ per meridianum.* C'est une très-bonne méthode pour déterminer les longitudes : quatre ans après il publia un *Parallèle des saisons avec les principaux produits de la campagne.* Il entreprit, en 1788, le voyage de Rome et de Naples; il vit Trieste et parcourut la Toscane. Les observations qu'il fit dans sa route lui donnèrent occasion d'insérer dans le quatrième volume des Mémoires de l'Académie de Padoue un *Mémoire* qui avait pour objet d'éclaircir et de déterminer quel avait dû être le vrai lieu de l'Apennin qui ouvrit un passage à Annibal pour exécuter ses marches en Toscane. L'année suivante, il fit imprimer son *Traité de gnomonique*, et introduisit à Padoue les horloges françaises. On eut encore de lui à la même époque ses *Schediasmata astronomica*, dont deux roulent sur les éclipses de soleil, et le troisième sur le passage de Mercure devant le soleil. Toaldo toujours infatigable, publia, tant dans son journal astro-metéorologique que dans les journaux étrangers, une foule de discours et d'observations relatifs à la météorologie et à la physique; mais, au milieu de ses travaux, il fut attaqué d'apoplexie, et mourut le 11 novembre 1798, emportant l'estime des savans, et l'amitié de tous ceux qui le connaissaient.

TOBIE, de la tribu de Nephtali, demeurait à Cadès, capitale de ce pays, et avait épousé Anne, de la même tribu, dont il eut un fils qui portait son nom. Emmené

captif à Ninive avec sa femme et son fils, il ne se souilla jamais en mangeant comme les autres Israélites, des viandes défendues par la loi. Dieu, pour récompenser sa fidélité, lui fit trouver grace auprès de Salmanasar, qui le combla de biens et d'honneurs. Tobie ne profita des bontés du roi que pour soulager ses frères captifs. Il allait les visiter, et leur distribuer chaque jour ce qu'il pouvait avoir. Un jour à Ragès, ville des Mèdes, Gabelus, son parent, ayant besoin de dix talens, Tobie, qui avait reçu ces dix mille écus de la libéralité du roi, les lui prêta sans exiger de lui d'autre sûreté qu'une obligation par écrit. Sa charité fut récompensée dès cette vie; Dieu l'éprouva par les souffrances. Un jour, après avoir enseveli plusieurs morts, il s'endormit fatigué au pied d'une muraille, et il lui tomba, d'un nid d'hirondelle de la fiente chaude sur les yeux, qui le rendit aveugle. Tobie, se croyant près de mourir, chargea son fils d'aller à Ragès retirer l'argent qu'il avait prêté à Gabelus. Le jeune homme partit aussitôt avec l'ange Raphaël, qui avait pris la figure d'Azarias. Son guide lui fit épouser Sara sa cousine, veuve de sept maris, que le démon avait étranglés. Tobie se mit en prières, et chassa l'ange des ténèbres. Raphaël le ramena ensuite chez son père, à qui il rendit la vue avec le fiel d'un poisson que l'ange lui avait indiqué. Le saint vieillard mourut l'an 663 avant J.-C., à 102 ans. Son fils parvint aussi à une longue vieillesse. On croit assez communément que les deux Tobie ont écrit eux-mêmes leur histoire, ou que du moins le livre qui porte leur nom a été composé sur leurs Mémoires. Nous n'avons plus l'original de cet ouvrage, qui était hébreu ou chaldéen. Saint Jérôme le traduisit en latin sur la chaldaïque, et c'est sa traduction que l'Eglise à adoptée comme la plus simple, la plus claire et la plus dégagée de circonstances étrangères. Les juifs ne reconnaissent pas ce livre pour canonique; mais ils le lisent avec respect, comme contenant une histoire vénérable, et pleine de sentimens touchans et d'excellentes leçons de morale. C'est le parfait modèle d'un père et d'un fils religieux.

TOBIESEN-DUBY (Pierre-Auger), né en 1721, à Housseau, canton de Soleure, servit d'abord dans la colonelle-générale des Suisses; mais ayant eu une cuisse emportée à la bataille de Fontenoi, il se consacra entièrement aux lettres et à la recherche des anciennes monnaies de France. Il mourut à Paris, le 19 novembre 1782. Nous avons de lui: I. *Recueil général des Pièces obsidionales et de nécessité, gravées dans l'ordre chronologique des événemens, avec l'explication*, Paris, 1786, grand in-4°. Cet ouvrage fut publié par le savant numismate d'Ennery. II. *Traités des Monnaies des barons, prélats, villes et seigneurs de France*, Paris, imprimerie royale, 1790, 2 vol. grand in-4°, fig. Ces deux ouvrages qui sont ordinairement vendus ensemble, sont remplis de recherches, et il serait à desirer qu'un successeur de Tobiesen voulut compléter ce dernier recueil, qui, malgré les soins et les recherches de l'auteur, est encore bien loin d'être complet.

TOBLER, mort à Zurich, le

3 février 1808, âgé de 76 ans, avait embrassé l'état ecclésiastique. Il traduisit les *Saisons* de Thompson et s'essaya même à traduire Homère ; il cultiva aussi la poésie, à laquelle il renonça pour composer des ouvrages ascétiques, qui furent lus et recherchés dans leur nouveauté.

TOCHO, très-habile archer goth, ne manquait jamais d'abattre d'un coup de flèche une pomme au bout d'un bâton, dans quelque éloignement qu'on la mît à la portée de l'arc. Cette réputation le fit connaître à Haraud, son roi, qui voulut en voir une expérience, et qui lui commanda d'abattre une pomme de dessus la tête de son fils. Il obéit après s'être armé de trois flèches, et perça la pomme de part en part. Le roi lui ayant demandé ensuite pourquoi il s'était armé de trois flèches, Tocho lui répondit : « que c'était pour décocher les deux autres contre lui, en cas qu'il eût le malheur de blesser ou tuer son fils. On conte aussi la même chose de Guillaume Tell, qui eut tant de part aux premiers soulèvemens de la Suisse contre la maison d'Autriche ; mais on sait quelle foi il faut ajouter à tous ces petits contes, dont les graves historiens ont chargé leurs compilations.

TOCHON (Joseph-François), antiquaire et numismate, né à Anneci, en 1772, succéda en 1816, à M. Ginguené, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut de France. Il avait été membre de la Chambre de 1815, et se fit remarquer par une modération peu commune alors. Il est mort à Paris, le 19 août 1820. On a de lui : I. *Dissertation sur l'époque de la mort d'Antiochus VII, Evergètes Sidetes, roi de Syrie, sur deux médailles antiques de ce prince et sur un passage du deuxième livre des Machabées*, 1815, in-4°. II. *Notice sur une médaille de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan*, 1816, in-4°. III. *Dissertation sur l'inscription grecque* IACONOCAYKION, *et sur les pièces antiques qui servent de cachets aux médecins-oculistes*, 1816, in-4°. IV. *Mémoire sur les médailles de marine*, 1817, in-4°, avec trois planches. Tochon a fourni plusieurs articles à la *Biographie universelle*. Il avait longtemps travaillé à un ouvrage sur les médailles des monnaies d'Egypte, qui doit faire partie de la *Description de l'Egypte*, publié aux frais du gouvernement. (Voyez *l'Eloge de Tochon*, par M. Letronne, dans le *Journal des Savans*, août 1820, page 502.)

TOCQUÉ (Louis), peintre de portraits, né à Paris, en 1696, mort en 1772, était élève et gendre de Nattier. Il se montra digne de lui par la fraîcheur de son coloris, l'agrément de ses airs de tête et de ses draperies. Ses dessins, sans être extrêmement corrects, ont de l'intelligence et de la noblesse. Il fut appelé, en 1760, pour faire le portrait de l'impératrice de Russie, qui l'en récompensa avec magnificence. Tocqué aimait le plaisir et la société ; il augmentait les douceurs de celle-ci par son humeur gaie et l'égalité de son caractère.

TOD (André), né à Dieppe, docteur en droit, prêtre de l'Oratoire, mort en 1630, est connu par la traduction des *Annales* de Baronius, dont le premier volume parut à Paris en 1614, in-

folio. Son style est très-pur pour le temps où il écrivait. Il avait espéré d'en donner la continuation ; mais ses voyages, ses emplois, les occupations qui en étaient inséparables, ne lui en laissèrent pas le loisir.

TODARE (Jacques), ecclésiastique, médecin, physicien, théologien et chapelain du conservatoire de Sainte-Marie, né à Palerme, publia, en 1722, un ouvrage intitulé *Aquæ frigidæ vindicatio*, Palerme, in-4°.

TODD (Hugues), historien anglais, né à Cumberland, en 1660, mort vers 1710, a publié les ouvrages suivans : I. *Vie de Phocion.* II. *Description de la Suède.* III. *Histoire du diocèse de Carlisle*, etc.

TODESCHI (Frédéric), ecclésiastique, né d'une famille de Roveredo, mort en 1783, âgé de plus de 60 ans, étudia dans l'université de Prague, et retourna dans sa patrie, où il fut quelques années professeur de théologie morale. On trouve dans divers recueils des poésies de lui assez estimées. — Le baron Jean-Baptiste Todeschi, son frère, l'un des plus beaux esprits de son siècle, a traduit du français quelques ouvrages, et la comédie allemande de Ghebler, intitulée *le Ministre.*

TODESCHINI (Dominique-François), prêtre, né à Bergame, et mort en 1783, dans un âge avancé, a mis au jour quelques Opuscules contre le P. Zacharie; et un *Essai de la bibliothèque tyrolienne*, etc., Venise, 1777.

TOFINO (Don Vicente), savant mathématicien et astronome espagnol, directeur des compagnies des gardes royales de la marine, brigadier de l'armée navale espagnole, membre de l'Académie d'histoire de Madrid et de celle des sciences de Paris et de Parme. Le gouvernement espagnol, vu sa position topographique, convaincu de la nécessité d'augmenter sa marine et sa navigation, s'occupait efficacement d'établir des écoles de marine, lorsqu'en 1783 il chargea Tofino de travailler à l'atlas hydrographique, et à la description exacte des côtes, qu'il présenta au bout de quelques années, et, après avoir parcouru, par ordre du roi, les côtes d'Espagne, avec d'autres savans espagnols. Au retour de son voyage, il eut ordre de publier ses observations, afin de mieux comprendre les cartes qu'on avait levées des côtes de la Méditerranée. Son ouvrage a pour titre : *Routier des côtes d'Espagne sur la Méditerranée, et de son correspondant d'Afrique, avec l'explication des cartes maritimes, présentées au roi par Antonio Valdes, ministre de la marine, et levées par Tofino, brigadier de l'armée navale espagnole, de l'Académie de Madrid et de celle des sciences de Paris.* Madrid, 1797, in-4°, *maj.* Tofino est mort à Madrid, en 1806. En tête de son ouvrage il y a une introduction qui renferme l'histoire de la géométrie et des grands progrès faits par les modernes. Il avoua avoir suivi dans toutes ses opérations astronomiques les méthodes adoptées par les célèbres astronomes français Picard et La Hire, en combinant autant que possible les opérations terrestres avec les opérations maritimes. On doit remarquer aussi que Tofino est également auteur

d'un ouvrage à l'usage des élèves de marine, intitulé : *Traité de géométrie élémentaire rectiligne, enrichi d'un Traité du sinus et de la tangente* ; c'est un ouvrage méthodique et très-estimé par sa clarté ; on en a fait plusieurs éditions. Tofino a travaillé constamment à propager l'étude de l'astronomie en Espagne. Il s'est également occupé, pendant seize années consécutives, à faire journellement des observations astronomiques à l'observatoire de Cadix. Les savans astronomes de la marine française, MM. Pingré, Fleurieu, Borda et Verdun, étant allé visiter cet établissement de Cadix, par ordre supérieur, se sont plu à faire l'éloge de l'état florissant de l'observatoire, et de l'intelligence avec laquelle Tofino, et Varela son élève, faisaient leurs observations. *Voyez* Lalande dans l'Introduction à son ouvrage d'astronomie. Tofino publia postérieurement, le *Routier des côtes d'Espagne, sur l'Océan atlantique et des îles Açores.* Un Journal de France, après avoir fait l'analyse de cet ouvrage et en avoir parlé avec le plus grand éloge, finit en disant que cette production est la meilleure réponse que l'on pouvait donner à ceux qui demandent : *Qu'a-t-elle fait, l'Espagne, pour les sciences ?*

TOICT (Nicolas du), jésuite, natif de Lille en Flandre, entra dans la société, en 1630. Il fut destiné pour les missions du Paraguai, où il déploya tout ce que la charité la plus agissante peut inspirer à un ministre de l'Evangile. Il fut nommé supérieur des missionnaires dans cette province, et mourut accablé de travaux, vers l'année 1680. On a de lui l'*Histoire des Missions dans le Paraguai, l'Uraguai*, etc., Liége, 1673, in-fol., en latin.

TOINARD. *Voyez* Thoynard.

TOIRAS (Jean du Caylard de Saint-Bonnet, marquis de), général français, né à Saint-Jean-de-Cardonnenques, le premier mars 1585, était de l'ancienne maison de Caylard, en Languedoc. Après avoir été page du prince de Condé, il servit sous Henri IV, puis sous Louis XIII, qui le fit lieutenant de la vénerie, puis capitaine de sa volière. Il excellait dans tout ce qui regarde la chasse ; il n'y avait point d'homme qui tirât plus juste, et c'est par ce talent qu'il se fit connaître à la cour. Son emploi l'empêchant de satisfaire sa principale passion, celle des armes, il prit une compagnie dans le régiment des gardes, et donna des marques de sa bravoure aux siéges de Montauban et de Montpellier. Elevé au poste de maréchal de camp, il se trouva à la prise de l'île de Ré, dont il eut le gouvernement, et qu'il défendit contre les Anglais, qui furent obligés de lever le siége. Il fut ensuite envoyé en Italie, où il cueillit de nouveaux lauriers. Il commanda dans le Montferrat, et défendit, en 1630, Casal contre le marquis de Spinola, général espagnol, digne de le combattre. Ses services furent récompensés par le bâton de maréchal de France, le 13 décembre de la même année, malgré les oppositions de Richelieu.... La défense de Casal lui avait fait tant de réputation, qu'étant à Rome quatre ans après, le peuple criait après lui : *Vive Toiras, le libérateur de l'Italie!* Ses frères ayant embrassé le parti du duc

d'Orléans, ennemi du cardinal de Richelieu, il fut disgracié en 1633, privé de ses pensions et de son gouvernement. Les ennemis de la France, plus éclairés sur son mérite que les Français, voulurent l'attirer à leur service; mais Toiras aima mieux être malheureux qu'infidèle. Il adoucit les chagrins de sa disgrace par un voyage en Italie. Son mérite reçut à Rome, à Naples, à Venise, etc., tous les honneurs dont il était digne. Victor-Amédée, duc de Savoie, lié d'intérêt avec l'Espagne, le fit lieutenant-général de son armée. Il remplissait ce poste avec sa valeur ordinaire, lorsqu'il fut tué, le 14 juin 1636, devant la forterese de Fontanette dans le Milanais. Après qu'il eut expiré, les soldats trempèrent leur mouchoir dans le sang de sa plaie, en disant que, « tant qu'ils le porteraient sur eux, ils vaincraient leurs ennemis. » Le maréchal de Toiras fut sans contredit un des plus grands hommes de guerre de son temps. Son mérite fut son seul crime auprès de Richelieu, qui, mécontent de la faveur que lui donnaient ses services, n'oublia rien pour le noircir auprès de Louis XIII. On lui donna toutes sortes de dégoûts. Lorsque Toiras sollicita des graces pour ceux qui avaient combattu sous ses ordres, le garde-des-sceaux Marillac, qui avait pénétré les sentimens du premier ministre, rejeta avec dédain les sollicitations du guerrier. « Monsieur de Toiras, lui dit-il, vous parlez bien haut en faveur de ceux qui vous ont secondé. Vous avez bien servi, mais cinq cents gentilshommes en auraient fait autant que vous s'ils avaient été à votre place. — La France serait bien malheureuse, Monsieur, repartit Toiras, si elle n'avait pas plus de 500 hommes capables de servir aussi bien que moi. Cependant ils ne l'ont pas fait, et je n'ai pas mal rempli les postes qu'on m'a confiés. Il y a en France plus de quatre mille hommes en état de tenir les sceaux aussi bien que vous. S'ensuit-il de là que vous ne deviez pas récompenser ceux dont vous connaissez le mérite ? » Les étrangers lui rendaient plus de justice que la cour. Après la glorieuse défense de Casal, Spinola qui l'attaquait, enchanté de sa bravoure, s'écria avec admiration : « Qu'on me donne cinquante mille hommes aussi vaillans et aussi bien disciplinés que les troupes que Toiras a formées, et je me rendrai maître de l'Europe entière. » Sa modestie était encore supérieure à sa valeur: lorsqu'il racontait ses exploits, il parlait toujours de lui-même à la troisième personne, en disant : « celui qui commandait, etc. , une pareille habitude est estimable, en ce qu'elle tient à un principe, et seule elle suffit pour peindre un caractère. « Le seul défaut qu'on lui repoche est d'avoir été d'un emportement excessif ; mais, comme disait le duc de Savoie, il avait tant d'excellentes qualités, qu'on pouvait bien lui passer une chaleur de sang qui souvent n'était pas volontaire. Cette vivacité lui fournissait quelquefois des saillies agréables. Un jour qu'il faisait ses dispositions pour livrer bataille, un officier lui demanda permission d'aller chez son père qui était à l'extrémité, pour lui rendre ses soins et recevoir sa bénédiction. « Allez, lui dit ce général, qui démêla fort aisément la cause de cette retraite : Père

et mère honoreras, afin que tu vives longuement. » (*Voyez* Gaston de France.) Les curieux qui voudront connaître plus particulièrement ce grand homme, pourront consulter l'histoire de sa vie, par Michel Baudier, historiographe de France sous Louis XIII, écrite avec assez d'impartialité. Toiras n'avait point été marié.

TOLAND (Jean), né le 30 novembre 1670, dans le village de Redcastle, en Irlande, fut élevé dans la religion catholique. Il fit ses études en l'université de Glascow, puis dans celle d'Edimbourg, où il embrassa la religion protestante. Après avoir passé quelque temps à Leyde, il se retira à Oxford, et y recueillit un grand nombre de matériaux sur divers sujets. Il publia divers ouvrages sur la religion et sur la politique, dans lesquels le déisme, l'athéisme même paraissent à découvert. Il fit divers voyages dans les cours d'Allemagne, où il fut reçu avec honneur. De là étant allé en Hollande, il fut présenté au prince Eugène, qui lui donna diverses marques de libéralité. Toland retourna la même année en Angleterre, où il se ruina par ses folles dépenses. Sa conduite plaisait aux Anglais, par les endroits même qui le rendaient ridicule aux yeux des autres nations; par son animosité contre les Français et les Stuarts. Cet homme singulier, mourut à Putney, près Londres, le 21 mars 1722. Ses principaux ouvrages sont: I. *La Religion chrétienne sans mystères*, publiée en anglais à Londres, en 1696, in-8°. Ce livre fut condamné au feu en Irlande l'année suivante; ce châtiment n'empêcha point Toland d'en donner une *Apologie*. (*V.* Brown.) II. *Amyntor et Défense de la Vie de Milton*, à Londres, 1699, in-8°. III. *L'Art de gouverner par les factions*, 1701, in-8°. IV. *Le Nazaréen*, ou *le Christianisme judaïque, païen et mahométan*, etc., 1718, in-8°. V. *Pantheisticon*, seu *Formula celebrandæ societatis socraticæ*, in-8°, Cosmospoli (Londres), 1720. Ce livre renferme beaucoup de paradoxes. VI. *Adeisidæmon*, sive *Titus-Livius à superstitione vindicatus; annexæ sunt origines judaïcæ*, à La Haye, en 1709, in-8°. Il y soutient que les athées sont moins dangereux à l'État que les superstitieux, et que Moyse et Spinosa ont eu à peu près les mêmes idées de la divinité. Cette doctrine fut réfutée par Huet, évêque d'Avranches, sous le nom de Morin, et par Elie Benoît. VII. *L'Angleterre libre*, 1701, in-8°. VIII. Divers Ecrits contre les Français, 1726, 2 vol. in-8°; et quelques autres livres de politique. IX. Une édition soignée des Œuvres de Jacques Harrington, etc. Le plus grand nombre des écrits de Toland est en anglais.

TOLÈDE (Don Pèdre de), homme aussi fier que le duc d'Albe, et de la même famille, fut ambassadeur de Philippe III, vers Henri IV. Ce prince lui dit un jour que s'il vivait encore quelques années, il irait reprendre la partie du royaume de Navarre envahie par l'Espagne. Don Pèdre répondit que Philippe III avait hérité de ce royaume; que la justice avec laquelle il le possédait lui aiderait à le défendre. Le roi lui répliqua : *Bien, bien! votre raison est bonne jusqu'à ce que je sois devant Pampelune;*

mais alors nous verrons qui entreprendra de la défendre contre moi. L'ambassadeur se leva là-dessus, et s'en alla avec précipitation vers la porte ; le roi lui demanda *où il allait si vite.* — *Je m'en vais,* dit don Pèdre, *attendre votre Majesté à Pampelune pour la défendre.* (*V.* l'article de Henri IV.) Pour faire contraste avec Henri, don Pèdre affectait la dévotion la plus minutieuse. Il disait son chapelet devant tout le monde , et l'avait toujours à la main quand il venait à l'audience du roi.

TOLÈDE (don Pèdre de) , d'une famille bien moins illustre que celle des ducs d'Albe , fut nommé gouverneur de Milan par Philippe IV. A peine fut-il arrivé dans son gouvernement, qu'un seigneur lui envoya un beau présent de tout ce qu'il y avait de plus rare en gibier. Don Pèdre le fit apprêter , et le renvoya tout prêt à être servi à celui qui le lui avait envoyé ; et par cette adresse généreuse, il prouva aux Milanais qu'il ne serait pas facile de le corrompre par des dons.

TOLÈDE. *Voyez* Albe.

TOLÈDE (Jean de). *Voyez* Monnegro.

TOLET (François) , né à Cordoue, en Espagne , l'an 1532 , eut pour professeur dans l'université de Salamanque Dominique Soto , qui l'appelait un prodige d'esprit. Il entra dans la société des jésuites, et fut envoyé à Rome , où il enseigna la philosophie et la théologie , et où il plut au pape Pie V, qui le nomma pour être son prédicateur. Il exerça aussi cet emploi sous les pontifes ses successeurs. Grégoire XIII le fit lui-même juge et censeur de ses propres ouvrages. Grégoire XIV, Innocent IX, et Clément VIII qui l'éleva au cardinalat , lui confièrent plusieurs affaires importantes. Les jésuites n'avaient point encore eu de cardinal de leur société avant lui. Tolet , quoique jésuite et espagnol , travailla ardemment à la réconciliation de Henri IV avec le Saint-Siége , malgré Philippe II , qui n'oubliait rien pour s'y opposer. Henri saisit toutes les occasions de lui témoigner sa reconnaissance. Lorsqu'il eut appris sa mort arrivée en 1596 , il lui fit faire un service solennel à Paris et à Rouen. Les emplois du cardinal Tolet ne l'attachèrent pas si fortement qu'il ne se réservât toujours quelque temps pour travailler à ses savans ouvrages. Les principaux sont : I. Des *Commentaires sur Saint Jean* , Lyon , 1614 , in-fol. ; sur Saint Luc, Rome, 1600 , in-fol. ; sur l'Epître de Saint Paul aux Romains , Rome, 1602 , in-4°. II. Une *Somme des cas de conscience*, ou l'*Instruction des prêtres* , Paris , 1619 , in-4°, traduite en français, in-4°. Il y soutient que les sujets ne doivent point obéir à un prince excommunié. Il y enseigne encore l'équivoque et les restrictions mentales.

TOLET (Pierre) , médecin de Lyon , vivait en 1588 : il traduisit les *Œuvres de Paul Eginète* , et le *Traité de Galien sur les tumeurs.* Il guérit sans remèdes et par la seule transpiration, une maladie épidémique ou une espèce de coqueluche qui faisait de son temps de grands ravages.

TOLL (Adrien) , médecin de Leyde, mort de la peste, en 1635, professa dans sa ville natale. Nous

avons de lui : *Galeni in Hippocratis aphorismos commentaria ex interpretatione Foësii et Plantii*, Lugduni Batavorum, 1633, in-12, avec des notes. II. *Observationes in praxim auream Joannis Stockeri*, ibid., 1634, 1637, in-12. III. *Commentarium in historiam gemmarum et lapidum Anselmi de Boodt*, ibid., 1636, in-8° ; ibid., 1647, in-8°, avec un Traité de Jean de Laet sur le même sujet. Il y a aussi une édition française, qui parut à Lyon, en 1644, in-8°, sous le titre de *Parfait joaillier*, ou *Histoire des pierreries, par Anselme Boëce de Boodt, avec des annotations d'Adrien Toll.*

TOLLET (Elisabeth), femme distinguée par son esprit et par ses connaissances, née en 1694, morte en 1754, reçut une éducation soignée de son père qui était commissaire de la marine anglaise sous le règne de la reine Anne. Elle apprit l'italien, le latin, le français, la musique et la peinture. Elle était géomètre et faisait des vers. On a publié ses Œuvres après sa mort, et on y distingue un opéra dont elle fit la musique, et qui est intitulé *Suzanne* ou *l'Innocence sauvée.*

TOLLOT (Jean-Baptiste), apothicaire, né à Genève, en 1698, et mort en 1773, a publié: I. *Lettre sur l'analyse des plantes*, Journal helvétique, septembre, 1743. II. *Lettres sur le Tænia*, ibid., octobre. III. Plusieurs *Discours de morale*, et de petits vers de société, insérés dans le même Journal.

TOLLIUS ou TOLL (Jacques), natif d'Inga (territoire d'Utrecht), mort en 1696, était docteur en médecine et professeur ordinaire en éloquence et en grec dans l'université de Duisbourg. On a de lui : I. *Epistolæ itinerariæ*, Amster., 1700, in-4°; recueil curieux qui avait été précédé quatre ans auparavant d'un autre, intitulé *Tollii insignia Itinerarii Italici*, Utrecht, in-4°. L'auteur y raconte ce qu'il a observé de plus remarquable dans ses voyages d'Italie, d'Allemagne et de Hongrie. II. *Fortuita in quibus præter critica nonnulla, totà fabularis historia græca, phœnicia, ægyptia ad chimiam pertinere adseritur*, Amsterdam, 1687, in-8°. Ce livre contient beaucoup de corrections d'anciens auteurs, des réflexions et des notes sur les mêmes, et en particulier sur ce qui a rapport à la chimie. III. *Manuductio ad cœlum chimicum* : ibid., 1688, in-8°. Le même en français, in-12. IV. *Sapientia insaniens, seu promissa chemica ad consules civitatis Amstelodamensis*, ibid., in-8°. V. Une édition de Longin, en 1694, in-4°, plus estimée que l'ouvrage précédent, lequel est rempli d'idées vaines sur la pierre philosophale. L'auteur avait plus d'érudition que de jugement.

TOLLIUS (Corneille), frère du précédent, fut secrétaire d'Isaac Vossius, qui fut obligé, dit-on, de le chasser de chez lui. Il devint ensuite professeur en grec et en éloquence, à Harderwyck, et secrétaire des curateurs de l'université de cette ville. On a de lui : I. Un Traité *De infelicitate litteratorum*, que Jean Burchard Menke a fait réimprimer à Leipsick, en 1707, dans le recueil intitulé : *Analecta de calamitate litteratorum*, qu'il publia avec un appendice de *Pierius Va-*

terianus. II. Une édition de Palephate, et quelques autres écrits où l'on trouve, ainsi que dans les précédens, des choses curieuses et recherchées. On ignore l'année de sa mort; mais il ne vivait plus en 1662.

TOLLIUS (Alexandre), frère des précédens, mort en 1675, est connu par une édition d'Appien, en 2 vol. in-8°, estimée pour la fidélité et la beauté de l'impression.

TOLOMAS (Charles-Pierre-Xavier), jésuite, né à Avignon, en 1705, professa long-temps les belles-lettres à Lyon, et y devint membre de l'Académie de cette ville. On lui doit une *Dissertation sur le café*, 1757, in-12. Une autre sur l'Hyène, 1756, in-12, et un *Discours sur la philosophie d'Epicure*, 1760, in-8°. Il est mort à Lyon, en 1763.

TOLOMEI (Claude), l'un des meilleurs écrivains italiens du 16e siècle, naquit d'une ancienne et noble famille de Sienne, vers 1492. On ignore les particularités de sa jeunesse. On sait seulement qu'il fut reçu docteur en droit, et qu'il se trouva en 1516 à la cour de Rome. Il fut d'abord au service du cardinal Hippolyte de Médicis, qui l'envoya en son nom à la cour d'Autriche. Après la mort du cardinal, il passa chez Pierre Louis Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, puis revint à Rome, en 1548. L'année suivante, il fut nommé évêque de l'île de Cuzzola dans la mer Adriatique. Il était en 1552, à Sienne, d'où il avait été banni, pour avoir pris part à une expédition militaire que Clément VII tenta, quoiqu'inutilement, contre cette ville. Il fut choisi pour être l'un des ambassadeurs que Sienne envoya au roi de France, en reconnaissance de la protection que ce monarque lui avait accordée. On a de lui le Discours qu'il adressa au prince à Compiègne, en décembre 1552. Il retourna à Rome en 1554; il y mourut le 23 mars de l'année suivante. Tolomei voulut faire plusieurs innovations dans la poésie, et y introduisit entre autres la méthode des dactyles et des spondées; mais elle n'a pu s'établir. Il a encore donné : I. *Cesano*, dialogue dans lequel l'auteur examine si l'on doit appeler sa langue, italienne, toscane, ou vulgaire. Le titre est pris de Gabriel Cesano, littérateur et homme de cour, qui avait été secrétaire d'Hippolyte de Médicis. II. Recueil de *Discours*. III. Des *livres de lettres*, Venise, 1559, in-8°, citées par la Crusca, et rares de cette édition. Elles ont été réimprimés avec les discours, Fermo, 1783, 4 vol. in-4°. IV. *Vers et règles de la poésie moderne*, Rome, 1537, 1 vol. in-4°. Ces poésies, dont il n'y a qu'une édition, sont beaucoup plus rares qu'estimées.

TOLOMEI (Jean-Baptiste), jésuite et cardinal, né à Pistoie, le 3 décembre 1653, d'une famille noble, originaire de Sienne, étudia les belles-lettres à Florence sous les jésuites, passa de là à Pise, puis au collége Clémentin de Rome, où il fit sa philosophie. Il apprit ensuite la théologie et le droit à Sienne, et prit l'habit de jésuite à Rome. Après avoir occupé plusieurs chaires avec succès, le pape Clément XI, instruit de son mérite et des services qu'il avait rendus à l'Eglise, voulut l'honorer de la pourpre; mais il ne l'accepta qu'après les vives ins-

tances du pontife. Il se retira au collége Germanique dont il était recteur, et y mourut le 19 janvier 1729. Tolomei connaissait à fond toutes les langues. On n'a de lui qu'un cours de philosophie, intitulé *Philosophia mentis et sensuum*, Rome, 1696, in-folio. On voit dans cet ouvrage un homme tout-à-fait mécontent du péripatétisme.

TOLOMEI (Nicolas), né d'une noble famille de Sienne, le 24 octobre 1699, après avoir pris l'habit de jésuite à Rome en 1725, s'appliqua à la prédication, et y fit briller son talent. Rome et Florence furent les principaux théâtres de ses fonctions apostoliques; il mourut dans cette dernière ville peu de temps après la suppression de son ordre, vers 1774. On admire son ouvrage scénique en prose, intitulé *la Vocation de Saint Louis Gonzague, jésuite*. On en fit, de son vivant, plus de trente éditions, et il fut traduit en beaucoup de langues.

TOLOZAN (Jean-François), né à Lyon, où il remplit pendant long-temps avec distinction une place de magistrature, fut fait maître des requêtes, et devint ensuite intendant du commerce à Paris. Une grande probité, un discernement juste, des connaissances étendues et la facilité de les développer, lui méritèrent la considération publique. Chargé de divers rapports importans, on les cita comme des modèles de précision et de jugement. On lui doit des *Observations* estimées sur la réforme de plusieurs articles de l'ordonnance de 1673, relative aux affaires de commerce, in-4°. Tolozan au moment de la suppression de sa place par la révolution, revint dans sa patrie où il finit ses jours le 25 septembre 1802, à l'âge de plus de 80 ans. Après avoir rempli pendant 54 ans des fonctions importantes, il n'a laissé qu'une fortune médiocre; ce qui prouve son intégrité et son désintéressement.

TOLSTOY (le comte Ostermann), général russe, gouverneur de Saint-Pétersbourg, né en 1775, d'une ancienne famille (*Voyez* Ostermann), fit ses premières armes dans les guerres de Turquie et de Pologne, et donna des preuves d'une grande valeur et de quelques talens militaires. Il fit ensuite plusieurs campagnes contre les Français, et obtint le gouvernement de Saint-Pétersbourg après la bataille d'Austerlitz. Les campagnes de 1812 et 1813 contre les armées françaises furent malheureuse pour Tolstoy; il fut battu plusieurs fois et perdit le bras gauche à Pirna. Il fut nommé ambassadeur de Russie à Paris en 1814, et fut presqu'aussitôt remplacé par M. Pozzo di Borgo. Tolstoy est mort à Dresde, vers la fin de décembre 1816.

TOLYEKONA, femme d'Octay, empereur des Mogols, gouverna avec gloire et sagesse l'empire après la mort de son époux, arrivée au mois de novembre 1241. Après avoir été long-temps régente, elle fit reconnaître pour souverain son fils Quey-Yeu.

TOMA, sectaire russe, s'avisa sous le règne de Pierre Ier, de prêcher à Moscow contre l'invocation des Saints. Muni d'une hache, il entra dans l'église de Saint-Alexis, et mit en pièces la statue du Saint. Arrêté et condamné au feu, après avoir eu la main brûlée, il écouta sans émotion la lecture de son jugement; il étendit

ensuite tranquillement sa main sur la flamme, la vit consumer, et s'avança vers le bûcher où il devait périr, et là il continua à déclamer contre les abus qui déshonoraient la religion de son pays.

TOMASI (François), médecin de Colle en Toscane, professa la médecine dans le 16e siècle. On a de lui : I. *Conduite d'un père de famille*, Florence, 1580, in-4°. Cet ouvrage est divisé en deux parties. La première traite du gouvernement intérieur et politique de sa maison; l'autre, de l'économie domestique. II. *De peste tractatus*, Rome, 1587, 1 vol. in-8°.

TOMASI (George), historien, de Serravalle, près de Cénéda, dans la Marche Trévisane, fut secrétaire de Jérôme de Pozzia, nonce apostolique à la cour de Ferdinand d'Autriche, puis occupa le même emploi auprès de Sigismond Battori, prince de Transylvanie, dont il recueillit les victoires et les défaites dans un ouvrage en deux livres, intitulé la *Battorée*, où l'on trouve plus d'exactitude historique que d'élégance. Il fut imprimé à Conegliano, en 1609, in-4°.

TOMASI (Jugurtha), historien de Sienne, mort vers 1620, se distingua dans la littérature. Il écrivit une Histoire de sa patrie, dont on n'a que la première partie, imprimée en 1625. Adrien Politi, son ami et son concitoyen, bon littérateur, lui fournit d'utiles matériaux, dont il ne sut pas toujours tirer un parti avantageux.

TOMASI (Joseph-Marie), savant italien, fils de Jules Tomasi, duc de Parme, né à Alicate, en Sicile, en 1649, d'une famille illustre, entra dans l'ordre des théatins. Sa modestie et ses autres vertus le rendirent le modèle de ses confrères, et son vaste savoir, l'admiration des littérateurs italiens. Il apprit le grec, l'hébreu, le chaldéen, se rendit habile dans la théologie, et surtout dans la connaissance de l'Ecriture Sainte et dans cette partie de la science ecclésiastique qui règle l'office divin. Le pape Clément XI l'honora de la pourpre romaine, en 1712, et il fallut lui faire violence pour la lui faire accepter. Le nouveau cardinal répandit dans Rome d'abondantes aumônes, et contribua beaucoup par ses sermons et par son zèle à la réforme des mœurs de cette ville. Il mourut le 1er janvier 1713. Modeste jusqu'au tombeau, il avait voulu être enterré sans pompe dans un cimetière; mais ce desir ne fut point exécuté, et on lui érigea dans une église un monument de marbre digne de son rang et de ses vertus. On a de lui divers ouvrages, dont on a un recueil, Rome, 1747-1754, en 7 vol. in-4°. Ils avaient été imprimés séparément sous les titres suivans : I. *Institutiones theologicæ antiquorum Patrum*, 1709, 3 vol. in-8°. Le premier contient les Prescriptions de Tertullien, l'Avent de Vincent de Lerins, et deux Discours de Saint Grégoire de Nazianze; le second, les trois livres de Saint Cyprien à Quirini, les Ascétiques de Saint Basile et ses Discours sur le jugement de Dieu et sur la vraie foi, avec des Moralités. II. *Codices Sacramentorum nonagentis annis vetustiores*, Rome, in-4°, 1680. III. *Psalterium juxtà duplicem editionem romanam et gallicanam*, 1693, in-4°. IV. *Psal-*

terium cum canticis, versibus prisco more distinctum, 1697, in-4° ; et plusieurs ouvrages de Liturgie ancienne, réunis à Rome, en 1741, 2 tomes in-fol., qui prouvent beaucoup d'érudition, et même une érudition très-variée.

TOMASI (Jean-Baptiste), grand maître de l'ordre de Malte, né à Crotone, le 6 octobre 1731, d'une famille de distinction, fut envoyé à Malte, à l'âge de douze ans, comme page d'honneur du grand-maître Pinto, et passa ensuite à bord d'un vaisseau commandé par un de ses oncles, et où il fit ce qu'on appelait alors ses caravanes. Il servit dans la marine de l'ordre avec beaucoup de distinction, et s'éleva au grade de commandant en chef, dont il exerça les fonctions pendant quarante ans avec beaucoup d'habileté et de bravoure. En 1784, il fut envoyé à Florence comme résident de Malte auprès du grand-duc de Toscane, et fut élu grand-maître en 1803. Il mourut à Catane, en Sicile, vers la fin de juillet 1805.

TOMASINI (Jacques-Philippe), savant prélat italien, né à Padoue, en 1697, mort en 1754, à Citta-Nuova, où il était évêque, consacra toute sa vie aux lettres, et leur dut son élévation. Il combattit vivement le mauvais goût de son siècle, et ramena celui de Pétrarque. Il recueillit tout ce qu'il put trouver sur cet auteur célèbre, et le publia sous ce titre : *Petrarca redivivus, Laurâ comite*, Padoue, 1650, in-4°. Le pape Urbain VIII, auquel il présenta ce fruit de ses veilles, l'accueillit avec distinction, et le nomma à l'évêché de Citta-Nuova. Il ne cessa pas sur le siége épiscopal de cultiver la littérature, et donna encore au public : I. *Illustrium virorum elogia*, 1630, 1 vol. in-4°. II. *Agri patavini inscriptiones*, 1696, in-4°. III. *Historia Gymnasii patavini*, 1654, in-4°. IV. *Tractatus de tesseris hospitalitatis*, Udine, 1647, in-4°, et plusieurs autres ouvrages aussi estimés.

TOMASIUS. *Voyez* Thomasius.

TOMASO d'AMATO (.....), fou sicilien, né à Messine, où il jouissait d'une honnête aisance, embrassa la cause de la révolution avec un délire qui dégénéra bientôt en folie, tellement qu'assistant à la messe à Naples, au mois de mai 1794, il s'élança tout à coup à l'autel, prit le calice et l'hostie, et se tournant vers les assistans, s'écria de toute sa force : *Liberté ! Liberté !* Les Lazzaroni se jetèrent aussitôt sur lui, et voulurent le mettre en pièces. Il faillit expirer sous leurs coups, et on eut beaucoup de peine à l'arracher de leurs mains ; mais il criait toujours *Vive la Liberté !* menaçant de la vengeance des Français, si on lui faisait le moindre mal. Il fut conduit à la maison des fous. Mais, comme on voulait intimider par un exemple terrible les partisans de la révolution, on constata légalement qu'il jouissait pleinement de sa raison, et on le livra à la justice civile, qui le condamna à être brûlé.

TOMATI (Gilles de), jurisconsulte piémontais, né d'une ancienne et noble famille de Taraglio, près de Cunée, fut plusieurs années auditeur de Charles V, dans le royaume de Naples. On a de lui un *Traité des charges publiques*, Milan, 1547 ; Lyon, 1559 et 1562.

TOMBEUR (Nicolas le), re-

ligieux augustin, né à Tirlemont, en 1657, licencié en théologie, et définiteur de sa province, mourut à Louvain, le 25 mai 1736. On a de lui : I. *Praxis administrandi sacramenta pœnitentiæ et eucharistiæ*, Anvers, 1710 ; augmenté, 1712 : compilation fastidieuse II. *Provincia belgica ord. FF. eremitarum Sancti Augustini*, Louvain, 1727, in-fol.

TOMIERS et PALARIS, poètes, natifs de Tarascon, vivaient au milieu du 13e siècle. Ils composèrent des sirventes ou dialogues sur les événemens de leur pays. La sévérité dont on usait envers Raimond VII et ses partisans, les injustices et la cupidité du clergé, les malheurs du comte de Toulouse, la constance de sa femme, les disgraces du comte de Foix, qui se voyait opprimé par les légats, la lâcheté de Guillaume des Baux, cinquième du nom, qui s'était jeté dans le parti des croisés, la fermeté des Avignonais, à qui le poète dit : « Noble et courtoise nation, votre vigueur, votre fermeté sont la gloire des Provençaux, » tous ces différens objets fournirent à l'un des deux poètes le sujet d'une pièce écrite avec assez de chaleur. Nous disons à un des deux poètes, sans le nommer, parce qu'on leur attribue deux sirventes, sans indication de celui qui en est l'auteur. Le second est une *Exhortation aux croisés*, pour les engager à s'armer contre les infidèles, au lieu de ravager les terres d'un prince chrétien. Nous allons en rapporter quelques couplets ; ils sont tous terminés par ce refrain : *Seigneur, ayons de la fermeté, et soyons sûrs d'être secourus.* « La promesse d'aller à la croisade est restée sans effet. Dieu permet qu'on l'abandonne par lâcheté. — Tel croit venir à une fausse croisade, qui sera contraint de s'enfuir sans trouver de gîte. Car en combattant vaillamment, on défait aisément les plus grands princes. — Les lâches évêques se mettent peu en peine de la perte du Saint-Sépulcre, où fut notre père Jésus-Christ, quand il vint du désert ; ils aiment mieux Beaucaire. — Notre cardinal (Bertrand, légat du pape) se divertit, joue et prend de belles maisons ; que Dieu le confonde ! Il est insensible aux maux de Damiette. »

TOMITANUS (BERNARDIN), littérateur et poète italien, né à Padoue, en 1506, d'une famille originaire de Feltre, et mort en 1576, était philosophe, médecin, poète, grammairien, et se distingua dans toutes les parties de la littérature. Il professa la logique à Padoue, depuis 1539 jusqu'en 1563. Il exerça la médecine vers la fin de ses jours. Outre divers ouvrages de logique, nous avons de lui deux livres *de Morbo gallico*, des Poésies italiennes et latines assez élégantes, comme on le voit par l'églogue *sur la Culture des jardins*, par celle intitulée *Corydon, sive de Venetorum laudibus*, Venise, 1556. *Clonicus, sive de cardinalis Poli laudibus*, Venise, 1556 ; et encore par celle de *Thétys*. Il a en outre laissé quelques Discours, et quatre livres de la langue toscane, où il prouve que la philosophie est nécessaire au poète et à l'orateur ; proposition qui avait été discutée avant lui ; il avait commencé un ouvrage sur les orateurs célèbres de l'Italie ; mais il n'a pas été achevé.

TOMKO ou TOMKUR, né dans

la Dalmatie, évêque latin de Bosnie, florissait au commencement du 17e siècle, et s'est fait un nom par les ouvrages suivans : I. *Vita S. Petri Berislui*, 1621. II. *De Sanctis illyritanis*, 1631. III. *Dalmatiæ nobilitas descripta*, Rome, 1632; ouvrage qui prouve de longues recherches, mais de peu d'intérêt.

TOMMAI, TOMMEI ou TOMMASI (Pierre), né à Ravenne, un des meilleurs jurisconsultes du 15e siècle, professa à Bologne, Pavie, Ferrare, Pise et Pistoie. En 1491 il était interprète du droit canon. Il enseigna encore dans les universités de Gripswald, de Wittemberg et de Cologne; mais la jalousie de ses ennemis l'obligea d'en sortir. Il passa en Saxe, prit l'habit de l'ordre de Saint-François, et mourut vers 1510. Nous avons de lui : I. *Phœnix, seu introductio brevis ad memoriam artificialem*, Venise, 1491, in-8°. II. *Alphabetum aureum utriusque juris*, Rouen, 1508; Lyon, 1517.

TOMMAI (Thomas), illustre médecin, de la famille du précédent, a écrit une *Histoire de Ravenne*, divisée en quatre parties, Pesaro, 1574, in-8°; Ravenne, 1580, avec les corrections de l'auteur.

TOMYRIS. *Voy.* Cyrus.

TONDU dit *Lebrun*, (Pierre-Henri-Marie), ministre des affaires étrangères en 1792. Placé au collége de Louis-le-Grand par le chapitre de Noyon, il fut élevé à Paris et connu d'abord sous le nom de l'abbé Tondu. Il renonça à l'état ecclésiastique qu'il avait voulu embrasser, et obtint une des places payées par le roi à l'observatoire pour les jeunes gens qui paraissaient propres aux mathématiques. Peu de temps après, il s'engagea comme soldat, et Louis XVI lui fit rendre la liberté. Il passa bientôt dans les Pays-Bas, se fit ouvrier imprimeur, puis journaliste, et joua en 1787 une espèce de rôle dans la révolution de Liége; ce qui fut cause qu'en 1791 il parut à la barre de l'assemblée nationale à la tête d'une députation des patriotes de cette ville. C'est en 1798 qu'il s'établit journaliste à Herve, dans le pays de Limbourg. Ses premiers traits furent dirigés contre Vandernoot, Vaneupen et la tournure monacale que prenait la révolte belgique contre laquelle il répandait à tort et à travers les sarcasmes et les plaisanteries. Il travailla ensuite au Journal-général de l'Europe, dans lequel le parti patriotique de France crut remarquer quelques connaissances et quelques talens diplomatiques. La protection de Dumouriez et des brissotins le fit employer dans les bureaux des affaires étrangères, et les principes qu'il continua à montrer dans cette place, les engagea à le porter au ministère, après la journée du 10 août 1792. Madame Roland dit de lui, « qu'il passait pour un esprit sage, parce qu'il n'avait d'élans d'aucune espèce; et pour un habile homme, parce qu'il était un assez bon commis; mais qu'il n'avait ni activité, ni esprit, ni caractère. » Le 25 septembre il parut à l'assemblée, y rendit un compte détaillé de son département, et traça le tableau de l'Europe politique. Le 12 novembre il présenta sa fille, née la veille, à la municipalité; et en mémoire de la victoire de Jemmapes, il lui donna Dumouriez pour parrain et lui fit prendre les noms de Ci-

vilis - Victoire - Jemmapes - Dumouriez - Lebrun. Le 19 décembre il fit un rapport sur les relations avec l'Angleterre, et offrit, le 31, de nouveaux détails sur les intentions hostiles de cette puissance. Le même jour, il remit au président de l'assemblée les réclamations qu'il avait reçues de la cour d'Espagne en faveur de Louis XVI, et le 20 janvier 1793 il fut obligé de signer comme membre du conseil exécutif l'ordre du supplice de ce prince. Le 7 mars il communiqua à la Convention les circonstances qui avaient forcé l'ambassadeur Bourgoin à quitter l'Espagne, et qui rendaient la guerre inévitable avec cette puissance. Dans le même temps il chercha à renouer une communication avec lord Grenville, afin d'éviter la rupture qui se préparait entre l'Angleterre et la France; mais le 10 du même mois, Robespierre l'accusa formellement d'avoir provoqué la guerre sans mesures pour la soutenir. Sur ces entrefaites il destitua Sémonville, comme prévenu d'intelligence avec Louis XVI, d'après une lettre de Talon trouvée dans les pièces de l'armoire de fer; ce qui n'empêcha pas que, le 22 juin suivant, le comité de sûreté générale ne le fît décréter d'accusation et arrêter avec son collègue Clavière, comme tenant à la faction des hommes d'état. Mis en accusation le 5 septembre, il parvint le 9 à s'évader, fut découvert et arrêté de nouveau le 24 décembre, et condamné à mort le 7 nivose. Son jugement portait : « Lebrun, abbé, journaliste, imprimeur et ministre, âgé de 30 ans, né à Noyon, condamné à mort comme contre-révolutionnaire, ayant été appelé au ministère par Brissot, Roland, Dumouriez, ayant à cette époque été l'ame du parti d'Orléans, et comme ayant appuyé de tous ses efforts avec Clavière et Roland, la proposition de Kersaint de fuir au-delà de la Loire avec l'Assemblée législative, le conseil exécutif et Capet (le fils de Louis XVI). »

TONDUZZI (JULES-CÉSAR), issu d'une famille noble de Faenza, où il naquit le 17 avril 1617, étudia à Padoue, et embrassa ensuite l'état ecclésiastique. Il mourut le 27 septembre 1773. Il a écrit l'Histoire de sa patrie, à laquelle il employa vingt ans. Elle ne fut cependant achevée qu'après sa mort, par Pierre-Marie Cavina; elle parut en 1675, in-fol. Tonduzzi avait publié un ouvrage intitulé *Breviarium historiæ faventinæ*, Faenza, 1770.

TONE (THÉOBALD-WOLFF), écrivain politique anglais, naquit à Dublin, le 20 juin 1763. Destiné au barreau, il fit avec un succès rare ses études à l'université de cette ville, et ses cours de droit à l'école du Temple à Londres; mais rebuté par la sécheresse de cette étude, son génie ardent et curieux se tourna bientôt exclusivement vers la politique. Ce qui porta ses premières idées vers cette partie, fut la misère où se trouvait plongée l'Irlande, l'un des pays les plus éminemment favorisés par la nature. Sa situation par rapport au commerce des Indes et de l'Amérique, ses ports sûrs et nombreux, sa population immense, sa fertilité presque incroyable y appellent les richesses, l'abondance et le bonheur, tandis qu'au contraire, languissante sous l'oppression, elle ne sert que de gra-

nier et de magasin à la Grande-Bretagne ; il vit que l'Irlande était sacrifiée aux Anglais, qui connaissaient et redoutaient ses ressources naturelles; que ce n'était qu'en secouant son joug qu'elle pourrait se relever de sa situation et prendre la place qui lui est due dans la politique de l'Europe. Il vit que ce qui maintenait le pouvoir de l'Angleterre était, 1° l'oppression sous laquelle gémissaient les catholiques qui, composant les quatre cinquièmes de la nation, sont traités comme étrangers dans leur pays natal ; 2° la division et la haine qu'entretenait l'Angleterre entre eux et les protestans dissidens. Effectuer l'union cordiale entre ces deux partis, fut donc le moyen que se proposa Tone pour établir en Irlande un gouvernement national, sous lequel ce pays reprendrait son rang. En 1790, il publia son premier *Pamphlet* sur l'administration du gouvernement anglais en Irlande; cet ouvrage eut un succès extraordinaire. L'auteur, invité par les whigs de Belfast à se nommer, fut adopté dans la société. Il en fit paraître peu après un autre en faveur des catholiques. Lorsqu'il le composa il n'était lié avec aucun membre de cette communion; mais il lui acquit tant de réputation, que ce parti opprimé le nomma aussitôt secrétaire de son comité central, quoiqu'il fût anglican. Il rédigea leur pétition, leur défense et d'autres ouvrages qui étendirent sa réputation littéraire. Il accompagna en 1793 la députation envoyée au roi pour solliciter l'abolition des lois pénales décernées contre eux; mais le principal but de Wolff Tone était toujours de consolider l'union entre les catholiques et les dissidens, qui dominaient dans le nord; moyen qu'il regardait comme le seul propre à secouer le joug oppressif de l'Angleterre. Il y réussit enfin; et sur les débris des partis religieux qui avaient si long-temps déchiré son pays, il établit la société des Irlandais-unis. Les Anglais effrayés de cette mesure se déchaînèrent contre lui, et le chancelier l'appela en parlement « un serpent nourri dans le sein de l'État. » Enfin l'exaspération d'un côté, et la tyrannie de l'autre, parvinrent à leur comble; Wolff Tone refusa les offres insidieuses du gouvernement, et se vit obligé de quitter un pays où, exposé aux premiers coups de la persécution, il ne pouvait rester qu'en sacrifiant son honneur et ses principes. En partant, il reçut une seconde fois les remercîmens unanimes des catholiques. Il se retira en Amérique au mois de juin 1795. Il comptait y couler le reste de ses jours en repos; mais pressé d'une part par les Irlandais d'appuyer leurs intérêts auprès de la France, et spécialement invité d'une autre par le gouvernement français, il vint à Paris en janvier de l'année suivante, concerta avec le général Hoche les expéditions de la baie de Bantry et du Texel, entra dans l'armée française avec les grades de chef de brigade et d'adjudant-général, et servit en cette qualité dans ces deux expéditions, ainsi que dans les armées de Sambre et Meuse et d'Angleterre sous les généraux Hoche, Daendels, Bonaparte, Desaix et Kilmaine, enfin dans l'expédition du général Hardy. Le vaisseau qu'il montait fut pris après un combat soutenu pendant

une journée entière contre quatre vaisseaux de ligne anglais. Dénoncé par sir George Hill, gouverneur de Londonderry, un de ses amis de collége, Wolff Tone fut chargé de chaînes, amené à Dublin, et traduit à une commission. En cette occasion, ôtant avec indignation son uniforme, il s'écria : « Ces fers du moins ne flétriront pas les signes révérés de la nation que j'ai servie. Je suis plus fier de les porter pour la cause que j'ai embrassée, que si j'étais décoré d'une étoile et d'une jarretière. » Sa conduite courageuse, et le discours qu'il prononça devant la cour martiale excitèrent l'attendrissement et le respect même des juges de ce tribunal. Après sa condamnation il demanda à être fusillé; lorsqu'on le lui eut refusé, pour tromper la cruauté de ses bourreaux, il voulut choisir lui-même le genre de sa mort. Ainsi périt au mois de novembre 1798 cet homme célèbre, âgé seulement de 35 ans, le père et le martyr de la liberté irlandaise. Aimable dans la société, hardi et original dans ses conceptions politiques, son caractère ardent ne connaissait ni les difficultés, ni le découragement. Sa vie active lui laissa peu de loisirs pour écrire, et le peu d'ouvrages qu'il a publiés sont tous des discussions politiques sur les événemens du jour; mais le style brillant et pur, les idées neuves et profondes les distinguent éminemment des pamphlets ordinaires. Les principaux sont : I. *Une revue de l'administration anglaise en Irlande*. II. *Réflexions sur la guerre d'Espagne en 1790, ou jusqu'à quel point l'Irlande est-elle impliquée dans les guerres d'Angleterre ?* III. *Argumens en faveur des catholiques par un protestant*. IV. *Leur pétition au roi et en général tous les papiers officiels*. V. *Défense de leurs principes*. VI et VII. *Deux Mémoires sur la situation de l'Irlande, non publiés et adressés au gouvernement français*. VIII. *Divers pamphlets écrits pour animer les Irlandais dans la dernière guerre*. — M. Tone, le fils, a publié en 1810, à Paris, un petit in-4° sous ce titre : *Etat civil et politique de l'Italie sous la domination des Goths*. Cet écrit ayant concouru sur la question ouverte par la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, avait obtenu une mention honorable. Quand on considère l'étendue des connaissances, la sagacité d'esprit qu'exigeait le sujet à traiter et le mérite de l'ouvrage publié par Tone, on est surpris que ce soit l'ouvrage d'un jeune homme de quinze ans. Cette précocité de talent est d'un très-heureux augure.

TONELLI (Antoine), musicien distingué, né à Carpi en 1687, fut destiné de bonne heure à apprendre la musique, et employé à Bologne, où il acquit un nom célèbre par son talent. Nommé à l'emploi de maître de chant du collége de Parme, il obtint la protection du duc. Après un séjour de 15 ans dans cette ville, il partit subitement, sans argent, sans équipage, avec un seul habit noir, et son violon qui était excellent. Il se rendit en Danemark, et y demeura pendant trois ans. En 1720 il revint en Italie comme il en était sorti, et refusa long-temps les bienfaits des princes, et l'offre d'une de-

meure fixe. Ce ne fut qu'en 1760 qu'il s'établit dans sa patrie, en qualité de maître de chapelle à la cathédrale. Il y mourut le 26 décembre 1765, après avoir déclaré pour ses héritiers les pauvres incurables de Faënza. Il a laissé en manuscrit un *Traité de la musique*. Il cultivait aussi la poésie; et l'on trouve de lui d'excellens morceaux satiriques, épars dans divers recueils.

TONSTAL (Cutbert), docteur d'Oxford, né à Tacford, dans le Hertfordshire en 1476, d'une famille illustre, fortifia son esprit par l'étude des mathématiques, de la philosophie et de la jurisprudence: il devint secrétaire du cabinet du roi d'Angleterre. Henri VIII l'ayant envoyé dans plusieurs ambassades, fut si satisfait de ses services qu'il lui donna l'évêché de Londres en 1522, et celui de Durham en 1530. Tonstal approuva d'abord la dissolution du mariage de son bienfaiteur avec Catherine d'Espagne, et fit même un livre en faveur de cette dissolution; mais dans la suite il condamna son ouvrage, et finit ses jours dans une prison pour la défense de la foi en 1559. On a de lui: I. Un *Traité de l'art de compter*, Londres, 1522, in-fol. II. Un autre de la *Réalité du corps et du sang de J.-C. dans l'Eucharistie*, Paris, 1554, in-4°. III. Un *Abrégé de la morale d'Aristote*, Paris, 1554, in-8°. IV. *Contrà impios blasphematores Dei prædestinationis*, Antverpiæ, 1555, in-4°.

TONTI (Hyacinthe), religieux de l'ordre des Augustins, bon orateur selon le goût de son temps, florissait dans le 17e siècle et au commencement du suivant. Nous avons de lui: I. *Sermons pour l'Avent et le Carême*, Padoue et Milan, 1716, in-4°. II. *Dogmes de l'Eglise romaine contre l'apologie des prétendus réformés*, Padoue, 1715, in-4°. III. *Augustiana de rerum creatione sententia*, Padoue, 1714, in-4°. IV. *Second carême et avent*, ibid., 1730, in-4°. Tous ces ouvrages, assez bien écrits, se ressentent des principes ultramontains.

TOOKE (George), poète anglais, né en 1595, à Popes, dans le comté d'Hertford, servit en 1625 en qualité de capitaine de volontaires dans la malheureuse expédition contre Cadix, qui fut confiée au commandement de sir Edouard Cécil. La flotte fut accueillie d'une violente tempête, que Tooke a décrite en très-beaux vers; il y a peint avec énergie les malheurs que l'escadre éprouva soit dans le cours de l'expédition, soit par les maladies qui l'assaillirent à son retour à Plymouth. Après cette malheureuse expédition, Tooke se retira dans son domaine de Popes, où, loin des troubles qui ensanglantèrent sa patrie, il vécut dans une retraite profonde, et mourut en 1675.

TOOKE (André), maître d'école anglais, né à Londres en 1673, et mort en 1731, fut professeur de géométrie dans le collége de Gresham, et membre de la Société royale de Londres. Il s'était voué par goût à l'éducation de la jeunesse, à l'usage de laquelle il a publié plusieurs ouvrages, tels que *Synopsis linguæ græcæ;* une traduction anglaise des Fastes d'Ovide, avec des notes; le *Panthéon* ou *Histoire des Dieux de la Fable*, ouvrage écrit en latin par Pomey, jésuite, et dont la traduction an-

glaise, revue et retouchée par Tooke, a eu plus de dix éditions. Il a traduit en anglais les *Devoirs de l'Homme*, de Puffendorff, avec les notes de Barbeyrac en latin; et les Institutes de la religion chrétienne, de l'évêque Gastrell. *L'Histoire du collége de Gresham*, insérée dans l'ouvrage de Stow, intitulé *Survey of London*, est d'André Tooke.

TOPHAM (Thomas), mort en 1749, est un exemple de la force prodigieuse des muscles. Il tenait une auberge à Islington, et avait coutume d'amuser le public par quelques actions surprenantes, telles que de rompre un bâton très-gros en le frappant sur son bras; il portait à la fois deux muids d'eau, et faisait beaucoup d'autres tours de force non moins étonnans; il enlevait avec ses dents une table de chêne de six pieds de long et chargée à l'autre extrémité d'un poids de cinquante livres. Cet homme singulier se poignarda lui-même, après avoir blessé sa femme à la suite d'une querelle.

TOPINO-LEBRUN (J. B.), né à Marseille, peintre et élève de David, suivit, sous le gouvernement directorial français, Bassal, envoyé secret en Suisse: en s'y occupant de son art, il prit un goût très-vif pour les intrigues politiques. Topino étant encore en Suisse, fut désigné comme l'un des agens présens à l'attaque du camp de Grenelle à Paris. Il avait déjà été auparavant compris dans les mandats décernés contre les complices de Babeuf. Rentré en France en 1797, il reprit la palette et le pinceau, et produisit le tableau de la *Mort de Caïus Gracchus*, dont le gouvernement fit présent à la ville de Marseille. Cet ouvrage annonça pour le genre de l'histoire un talent auquel rendirent justice tous les connaisseurs. Il entreprit ensuite le *Siége de Lacédémone*, par Pyrrhus, tableau qui devait avoir 50 pieds sur 10. En 1799, il figura parmi les jacobins du Manège. Après l'installation du gouvernement consulaire, il continua à être regardé comme l'un des chefs de ce parti, et fut impliqué dans l'affaire de Ceracchi et Aréna, accusés d'avoir voulu attenter à la vie du premier consul Bonaparte, à l'Opéra, le 10 octobre 1800; puis condamné à mort, et exécuté le 10 janvier 1801.

TOPLADY (Auguste-Montagne), théologien anglais, né en 1737, à Farnham, au comté de Surrey, mort en 1778, obtint en 1768 le vicariat de Broadhembury au Devonshire. Mais l'air de cette province étant contraire à la santé de Toplady, il préféra de desservir la chapelle française calviniste d'Orange-Street à Londres. Ce théologien a laissé: I. *Preuves historiques de la doctrine des calvinistes d'Angleterre*. II. *Des Sermons* et quelques autres Ecrits. On a imprimé toutes ses *Œuvres* en 6 vol. in-8°, avec sa Vie en tête.

TOPP (Antoine), jésuite, né à Aix-la-Chapelle en 1741, et après l'extinction de la société, curé de Saint-Gangulphe à Trèves, s'est occupé à traduire en allemand plusieurs ouvrages français, entre autres: l'*Avertissement du clergé de France de* 1775; *Motifs de ma foi*, par Vouglans, etc. On a encore de lui: I. Un Sermon sur les mauvais livres, dont on a fait plusieurs éditions. II. Deux *Dis-*

courssur lejubilé. III. Des Pièces de vers latins et allemands. Il mourut à Trèves, le 12 avril 1783.

TOPPI (Nicolas), archiviste de Naples, né à Chieti, mort en 1680, a donné : I. *De origine omnium tribunalium*, etc.; *de eorum viris illustribus*, Naples, 1665, 3 vol. II. *Sommaires des bénéfices royaux.* III. *Bibliothèque napolitaine*, imprimée en 1678. Elle serait très-imparfaite, si cinq ans après, François Nicodème ne l'eût revue et corrigée.

TOQUEL (Guillaume), imprimeur renommé de Salamanque, se distingua par la correction des ouvrages sortis de ses presses. Il est auteur d'un *Traité d'orthographe de la langue espagnole.* Toquel est mort à la fin du 16e siècle.

TOR (Raimond de), ou de La Tour de Marseille, troubadour dans le 13e siècle, n'est connu que par quelques pièces qui nous restent de lui, et qui, en offrant quelques curiosités historiques, ne nous donnent pas une idée bien favorable, ni de son caractère, ni de son talent.

TORBERN. *Voyez* Febourg.

TORCHE (.....), romancier et poëte du 17e siècle, né à Béziers, étudia en Sorbonne, s'en fit chasser par ses galanteries, se soutint quelque temps à Paris par ses écrits, et vint mourir à 40 ans à Montpellier. Ses romans sont : I. *Le demêlé du cœur et de l'esprit*, Paris, 1667, in-12, réimprimé dans le Conservateur de juin, 1758. II. *La cassette des bijoux*, ou *Recueil de lettres en prose et en vers*, Paris, 1669, in-12. III. *La toilette galante de l'amour*, seconde partie de la *Cassette des bijoux*, 1670, in-12. IV. *Le chien de Boulogne.* L'auteur y déchire une dame dont il croyait avoir à se plaindre. Il a traduit en vers français le *Pastor fido*, l'*Aminta* du Tasse, et la *Philis de Scyre*, pastorale de Bonarelli. Ses traductions sont assez élégantes pour le temps. L'abbé Goujet en a fait mention dans le tome 7e de sa *Bibliothèque française.*

TORCY. *Voyez* Colbert.

TORCY (François de), prêtre de la doctrine chrétienne de la maison de Vitri, département de la Marne, recteur du collége de Saint-Omer, vicaire-général de Reims, membre des conciles nationaux de 1797 et 1801, a publié : I. *Eclaircissemens sur la constitution du clergé de France*, 1789, in-8°, réimprimé l'année suivante. II. *L'Eglise gallicane vengée de toute accusation de schisme contre ceux qui l'en accusent*, in-8°, 1792. III. *Vrais principes sur le mariage*, ou *lettre à un curé en réponse à différentes questions concernant les naissances, les mariages et décès, et la loi du divorce*, 1793. IV. *Accord des institutions républicaines avec les règles de l'Eglise*, et d'autres ouvrages qui portent l'empreinte du caractère de l'auteur, mort en 1796, dans un âge peu avancé.

TORELLA (Gaspard), célèbre médecin, né à Valence, en Espagne, fut attaché au service de Calixte III, Alexandre VI et Jules II. Le premier de ces pontifes le nomma évêque de Saint-Juste, dans la Sardaigne, en 1487. Il était très-instruit sur l'Ecriture Sainte. On a de lui : I. *De pudendagrâ, ulceribus, dolore,*

et consiliis ad eam pertinentibus, Rome, 1497, in-4°. C'est un des plus anciens traités sur la maladie vénérienne. II. *De regimine, seu præservatione sanitatis*, 1506.

TORELLI (Guido), premier seigneur de Ferrare, surnommé, à cause de sa vaillance, *Salinguerra*, de *saliens in guerra*, saillant en guerre, né vers la fin du 11e siècle, était fils de Frédéric de Saxe, dit *il Taurello*, ou le Petit Taureau, et de N..... d'Ermengarda, petite-fille de Pietro di Pietrona, duc de la Romagne et marquis d'Italie. (*Voy.* Hermengarda.) Guy prit, dès 1118, la souveraineté de Ferrare, où son père, qui l'avait gouvernée dès 1092, par concession de la comtesse Mathilde, s'était acquis une grande autorité. Ce seigneur gouverna avec sagesse, construisit plusieurs édifices magnifiques, étendit considérablement Ferrare, la fortifia et la munit de 32 tours. Il mourut vers 1149, fut inhumé dans l'église de Tous-les-Saints, qu'il avait bâtie, et laissa d'Alixia, ou Adélaïde, sa femme, un fils Taurello II, souche des Torelli, seigneurs de Ferrare, qui en furent expulsés par les marquis d'Este, et qui devinrent depuis comtes de Guastalla et de Montechiarugolo; maison qui a fourni un grand nombre d'hommes célèbres dans l'Église, la guerre et les lettres.

TORELLI ou TORELLO II, second seigneur de Ferrare, succéda à Guy Salinguerra Ier, son père. Azzo V et Boniface, marquis d'Este, jaloux de la grande puissance des Torelli, ranimèrent le mécontentement de quelques guelfes, et, à leur tête, enlevèrent la nuit, par surprise et à main armée, la jeune Marchesella du palais des Torelli. (*Voy.* Este; Azzo V.) Les illustres historiens de la congrégation de Saint-Maur observent que ce rapt fut la source de l'affaiblissement de la puissance des Torelli et de l'accroissement de celle des marquis d'Este dans Ferrare; car, bien que riches par les grands biens qu'ils avaient ailleurs, jusqu'alors ils ne possédaient presque rien dans cette ville. » Ce même rapt ralluma la guerre civile et toutes ses fureurs; dix fois les deux factions se chassèrent de la ville : dix fois les propriétés des vaincus furent livrées au pillage, et la plupart des maisons rasées jusque dans leur fondement. Il paraît que Torello mourut l'année 1197, laissant d'Aicha, sa femme, outre Arriverio, Salinguerra II, Pietro d'Ermengarda, ainsi nommé en l'honneur de son aïeule.

TORELLI SALINGUERRA II, troisième seigneur de Ferrare, né vers 1160, s'était fait, dès sa jeunesse, une réputation brillante dans les armes, qui lui valut le même surnom donné à son aïeul. Dès qu'il fut élu podestat de Ferrare, le premier essai de ses forces fut de tenter d'anéantir Azzo VI d'Este et le parti guelfe; il le chassa en effet de Ferrare; mais il éprouva bientôt ses vengeances, et, expulsé lui-même, il fut obligé d'aller en Sicile solliciter des secours de l'empereur Henri VI, qui les lui accorda, et chargea Ezzelin IV de l'appuyer de toutes ses forces. Rentré dans Ferrare, en 1199, il en est de nouveau nommé podestat, le devient aussi de Vérone, en 1200, de Modène, en 1205, et, aide à

son tour Ezzelin dans ses guerres contre les guelfes et le marquis d'Este, leur ennemi commun. *Voyez* EZZELIN IV, surnommé le *Moine*. Ces troubles cruels durèrent jusqu'à l'arrivée en Italie de l'empereur Othon IV, qui manda ces trois personnages auprès de lui à Ocseniga. La réconciliation de ces deux rivaux ne fut que feinte; l'empereur tenta une seconde fois de les réunir, en 1211, mais inutilement; la mort même d'Azzo VI, arrivée en 1212, n'éteignit point cette haine implacable; car ses deux fils, Aldovrandin et Azzo VII en héritèrent, et la conservèrent pendant leur vie. Cependant l'empereur Othon IV, par reconnaissance du zèle et de l'attachement que Torelli-Salinguerra témoignait pour sa personne et ses intérêts, le créa prince de l'Empire, en 1210, et l'investit de 24 fiefs dans la Romagne, provenant de la succession de la comtesse Mathilde, parmi lesquels se trouvait la ville de Carpi. Salinguerra II fut excommunié à ce sujet avec l'empereur, en 1211, par Innocent III; mais ce pape lui donna, en 1215, l'investiture des mêmes fiefs; et son successeur, Honoré III, la lui renouvela deux ans après par un bref du 17 avril. Azzo VII ou Novello, ayant succédé à son frère dans le marquisat d'Este, de Rovigo et la Marche d'Ancône, Salinguerra, qui avait pris quelque ascendant sur ce jeune homme et croyait pouvoir le conserver, releva ses forteresses de Thedaldo et de Fratta, et embellit ses palais; mais tandis qu'il était occupé du gouvernement de Mantoue, et qu'il se reposait sur les traités faits avec Azzo Novello, le jeune marquis réunit ses troupes de Padoue et de Vérone, surprit le château de Fratta, où Salinguerra avait rassemblé ce qu'il avait de plus précieux, passa la garnison, qui s'était rendue par famine, au fil de l'épée, et immola à sa rage jusqu'aux femmes et aux enfans. Salinguerra furieux, secondé par Ezzelin, son beau-père, fit bientôt repentir le marquis de ses cruautés; les propriétés de ses partisans furent ravagées, incendiées, et leurs personnes bannies ou mises à mort dans tous les pays de leur domination mutuelle; le marquis lui-même fut expulsé de Vérone, en 1227. Salinguerra en fut élu podestat, en 1229; et, en 1236, il se mit, avec la ville de Ferrare, sous la protection de l'empereur. Chargé de gloire et d'années, il espérait jouir enfin des fruits de la paix et de tant de travaux par lesquels il l'avait achetée; mais sa puissance donnant de l'ombrage aux Vénitiens, dont il avait gêné le commerce, Grégoire Montelongo, légat du pape Grégoire IX, prélat tout dévoué à la maison d'Este, forma secrètement une ligue entre les villes de Venise, Milan, Mantoue, Bologne et Vérone; les troupes se réunirent sous le commandement d'Azzo VII, et vinrent assiéger subitement Ferrare, en 1240. Salinguerra s'y défendit quatre mois avec sa vaillance et son habileté accoutumées. Les assiégeans, désespérant d'enlever la place de vive force, eurent alors recours à l'artifice: à la suite de négociations où l'on paraissait de très-bonne foi, Azzo proposa une entrevue pour établir les dernières conditions d'une paix définitive; Salinguerra se rendait, avec confiance, au rendez-vous, le 3 juin,

jour de la Pentecôte, lorsque Bamberto et Richard, comtes San-Bonifacio, l'enlevèrent par trahison, et le livrèrent au doge Jacques Tiepolo, qui avait conduit en personne à ce siége les troupes de la république, et qui le ramena prisonnier à Venise. Plus de 1500 familles du parti de Salinguerra, qui étaient sorties de la ville après sa détention, le vengèrent de cette trahison odieuse, brûlèrent et ravagèrent tout ce qui appartenait au marquis d'Este et aux gibelins. Du reste, ce vieillard illustre fut traité à Venise avec tous les égards qui pouvaient adoucir sa captivité, qui dura jusqu'à sa mort, arrivée quatre ans après, le 25 juillet 1244. Il fut enterré dans l'église des Bénédictins de Saint-Nicolas-di-Lido. Le Tassoni, au chant IV de sa *Secchia Rapita*, stance 39, nous peint la puissance de Salinguerra dans ces deux vers :

Di Salinguerra il poderoso io dico
Che tenne gia ferrara, e francolino.

TORELLI (Giacomo), quatrième seigneur de Ferrare, ne le fut que de nom. Son incapacité et le respect qu'on avait pour son père, firent qu'à la prise de Ferrare, Azzo d'Este et les chefs de l'armée ne le croyant pas dangereux, lui permirent de se retirer où il voudrait, et il choisit la cour d'Ezzelin. Le parti des gibelins voulut cependant le rappeler à Ferrare; mais sa nullité ne lui permit pas d'en profiter. L'empereur Frédéric II l'avait investi, en 1245, des mêmes fiefs provenant de la comtesse Mathilde, qu'il avait donnés à Salinguerra II, son père, vers l'an 1210. Ils furent depuis accordés par l'empereur Charles IV aux Gonzague, vers 1360. De son mariage avec Marie Morosini, petite-fille de Dominique Morosini, doge de Venise, Jacques laissa une fille et un fils nommé Salinguerra, lequel lui succéda.

TORELLI SALINGUERRA III, cinquième seigneur de Ferrare, surnommé aussi *Giustinelli*, pour avoir été reconduit dans Ferrare, en 1261, par un seigneur de cette famille, fut l'héritier, non de l'incapacité de son père, mais du courage et des talens de Salinguerra II, son aïeul; créé l'an 1301 chef de la ligue formée par les villes de Bologne, Forli et Imola, il vint à la tête de son armée mettre le siége devant Faënza, le 27 avril, et s'en empara le 2 mai. Il fut presque continuellement en guerre. On ignore l'époque de la mort de Salinguerra III : il avait épousé, vers 1284, Jeanne, fille du fameux Albert Pallavicini, seigneur de Milan, Brescia, Crémone, Plaisance, Tortone et Alexandrie. Il en eut deux filles, Marguerite et Amia, fiancées, en 1304, à Renaud et Obizzo d'Este et deux enfans mâles, Jacques II, lequel se retira à Forli, et fut souche de la branche des Torelli établie dans cette ville, récemment éteinte, en 1795, en la personne du marquis Sylvio-Torelli, protonotaire apostolique, chevalier des ordres de Saint-Stanislas et de l'Aigle-Blanc; et Bolacino, marié à Béatrix, fille d'Albert, marquis Malaspina et de Fiescha - Fieschi, petite-nièce du pape Adrien V, aïeul de Guido Ier, et trisaïeul de Guido II. (*Voyez* ci-après Torelli Guido Ier et Guido II, premier comte de Guastalla.)

TORELLI (Paolino), de la même famille que les précédens, évêque de Wradislas, puis de Cra-

rovie, en 1097, porta la lumière de l'Evangile dans la Poméranie. On ignore l'année de sa mort. Il était petit-fils de Paul-Torello, qui suivit en Pologne son frère Robert, évêque de Gnesne, que le pape avait envoyé porter la foi dans ces pays barbares. S'y étant établi par attachement pour son frère, il y fonda une branche de sa famille, laquelle polonisa son nom en Cioleck; traduction littérale du mot Torelli. Elle a fourni plusieurs grands hommes et des prélats illustres, entre autres, André Torelli ou Cioleck, évêque de Ploezko dans la Grande-Pologne (*voy.* Ucossius, Hist. de Pologne, page 739); Samuel Torelli-Maciejowsky, neveu du même Samuel, évêque de Cracovie et grand-chancelier de la couronne de Pologne; Bernard Torelli-Maciejowsky, évêque de Cracovie et grand chancelier de la couronne de Pologne; Bernard Torelli-Maciejowski neveu du même Samuel, évêque de Cracovie, puis archevêque de Gnesne, et cardinal en 1628.

TORELLI (B.), ermite de Vallombrosa, naquit à Poppi-sur-l'Arno, dans la Toscane, le 16 mars 1202. Son père, Paul Torelli, de la même famille que ceux-ci dessus, lui avait donné une éducation convenable à sa naissance et à sa fortune. Lucrèce, sa mère, lui inspira des sentimens de piété, et lui donna souvent pour modèle les moines de l'abbaye de Saint-Fédèle, de Vallombrosa. A la mort de ses parens, il se livra à toutes les passions de son âge et à une vie fort licencieuse; mais, touché de la grace d'en haut, il abandonna Settimia, sa maîtresse, Sylvio et Ottavio, ses compagnons de débauche, pour se retirer auprès de l'abbé de Saint-Fédèle, puis dans la solitude d'Avellaneto. Il retourna ensuite à Poppi distribuer son patrimoine aux pauvres, et se retira pour jamais dans la caverne qu'il avait choisie pour retraite, où il se livra au jeûne et à toutes les macérations que son esprit de pénitence et d'humilité lui dictait. En vain l'abbé de Saint-Fédèle vint lui représenter qu'il était homicide de lui-même; à peine put-il obtenir qu'il suspendît pendant une maladie ses austérités. Elles lui donnèrent une telle réputation de sainteté, jointe aux guérisons et aux miracles opérés, que ce pays le regarda comme un de ses plus puissans protecteurs, et lorsqu'il mourut, à 80 ans, le 16 mars 1282 (jour de sa naissance), une grande foule se porta à son ermitage, et les villes et les églises se disputèrent son corps. La croyance établie dans l'Ombrie est que son invocation préservait de la morsure et des ravages des loups, soulageait les femmes en couches dans leurs douleurs, et diminuait les angoisses de la mort. C'en était assez pour que les villes l'honorassent d'un culte particulier; aussi celle de Forlì l'adopta-t-elle pour son protecteur; et le grand-duc de Toscane, Côme, par un rescrit du 25 novembre 1687, demanda-t-il au pape, pour satisfaire ses peuples, d'établir la fête de ce Saint comme grand solennel. Paul V, par son bref du 11 février 1608, le traite de Saint, quoiqu'il ne soit que béatifié. Il accorda, ainsi qu'Urbain VIII, des indulgences pour sept ans à ceux qui visiteraient ses reliques déposées au monastère de Saint-Fédèle, et le pape Benoît XIV établit sa fête et son office au 16 mars, par un bref du 26 septembre 1741. Il y

a beaucoup d'écrits sur cet ermite; les principaux sont: I. *Vita del beato Torello da Poppi eremita*, 2e edizione de Giuseppe Manucci, Florence, 1689. II. Un *Traité apologétique*, dans lequel on prouve que Saint Torelli fut réellement ermite de Vallombrosa, Lucques, 1751. III. *Ragguaglio della vita e morte del B. Torello*, par Boniface Maccioni, Forli. 1743. IV. *De vitâ beati Torelli*, *auctore Jacobo Bellegrado e societate Jesu*, Padoue, 1745. V. *Ristretto della vita morte e miracoli di San Torello, da Poppi eremita Vallombrosano, ammirabile protettore delle partorienti et degli agonizzanti*, dédié à Camille Strozzi, protonotaire apostolique, Florence, 1768.

TORELLI GUIDO ou GUY Ier, fils de Torello Torelli et d'Isabelle, del Caretto, des marquis de Savonne, et arrière-petit-fils de Salinguerra III, seigneur de Ferrare (*Voy.* Torelli-Salinguerra III), montra dès sa jeunesse de grands talens militaires. Il s'allia d'abord avec Luchin Visconti, seigneur de Milan, puis passa dans le parti des Gonzague; réuni à Philippin de Gonzague, il battit Luchin, le 30 septembre 1348; puis s'étant brouillé avec les Gonzague, ses beaux-frères, il passa au service de Bernabo Visconti, qui lui dut le succès de son attaque sur le Mantouan, en 1357. Burchard, margrave de Magdebourg, envoyé de l'empereur, étant parvenu à faire conclure une ligue entre Bernabo et Galeas Visconti, Aldovrandin d'Este, Jean da Oleggio, le doge de Gênes, le marquis de Montferrat et les Gonzague, le comte Guido servit la ligue; depuis la paix de 1364, il s'attacha à la fortune des Terzi et des Visconti: il recommanda à son fils de suivre les mêmes principes. Ce général jouissait d'une grande considération, et il y eut peu d'affaires de son temps auxquelles il ne prît part. Guido Torelli avait épousé Eléonore, fille de Philippin de Gonzague, belle-sœur de Matthieu Visconti, seigneur de Milan, et de Rodolphe d'Hapsbourg, comte d'Inspruck. (*V.* Gonzague Philippin.) Il en eut un fils, Marsilio, général distingué, qui fut père de Guido II, qui suit.

TORELLI (Guido ou Guy II, dit *le Grand*), fils de Marsilio, dit *le Puissant*, et d'Hélène, des comtes d'Arco, avait fait ses premières armes sous son père et sous le général Carmagnole. Attaché d'abord à la fortune d'Otton de Terzi, son parent, il avait, sous lui, rendu de grands services à Jean-Marie Visconti, duc de Milan. Il eut un grand nombre de guerres à soutenir et s'en tira avec honneur. Guy fut à juste titre surnommé *le Grand*; il fit à Guastalla les établissemens les plus utiles, construisit les fortifications et bâtit la forteresse de Monte-Chiavigulo sur la Lenza, nom qui signifie *Clef des Montagnes*, et dont on a fait par corruption *Montechiarugolo*; château fort remarquable pour ce temps-là, et dont les débris subsistent encore. Guy mourut le 8 juillet 1449, âgé d'environ 70 ans. De Orsina, sa femme, fille d'Antonio Visconti et de Déjanire, des comtes de Valperga, il laissa deux fils, Christophe et Pierre, et Antonia, mariée, en 1428, à Pietro-Maria de Rossi, 5e marquis de San-Secondo.

TORELLI (Christophe Ier), deuxième comte de Guastalla et Montechiarugolo, fils du précé-

dent, apprit l'art de la guerre sous son père et sous François Sforce. A 18 ans, il s'était déjà distingué à l'affaire de Macalo; il avait fait des prodiges de valeur à Casal-Maggore et à la sanglante journée de Caravaggio dont on lui dut en partie le succès. Cette dernière fut si importante qu'on fit à Milan des réjouissances et des processions pendant trois jours. Arrivé à la régence en 1449, il partagea d'abord l'autorité avec son frère, s'occupa d'achever les statuts ou le code civil, préparés par Guido II, et qui furent publiés sous lui; statuts qu'on observait encore il y a 20 ans. La guerre s'étant renouvelée en 1453, entre le duc de Milan et les Vénitiens, Christophe alla faire pour ce premier le siége de Manerbio qu'il emporta et qu'il fut obligé depuis de rendre après un bombardement de trois jours à Jacobo Picinino. La mort mit fin aux querelles des deux frères; car ils terminèrent leur carrière quatre ans après, à un mois l'un de l'autre, Pierre Guy à Carpi le 18 avril, Christophe à Montechiarugolo, le 6 mars 1460.

TORELLI (FRANÇOIS), fils naturel, légitimé, du précédent, était d'une beauté et d'une adresse dans les exercices du corps égales à son courage. Il fit ses premières armes dans le royaume de Naples, sous François Sforce, depuis duc de Milan, qui devait sa haute fortune au comte Guy Torelli II, père de Christoforo. Il se fit remarquer sous Ferdinand Ier, en 1462, à l'affaire de Troïa, où il commandait un corps de cavalerie, et s'y conduisit avec beaucoup de prudence et de valeur; il se distingua encore plus particulièrement à Otrante contre les Turcs. *Voyez* Angeli, *hist. di Parma*, fol. 414; Simonetta, *hist. di Sforza*, fol. 379.) Le roi voulant récompenser ses services et le fixer dans ses Etats, le maria à Marguerite Orsini, fille de Raimond, prince de Salerne, duc d'Amalfi, et l'investit de la riche baronie de Rignano dans la province de Capitanate. François fut chambellan et conseiller intime du roi Ferdinand d'Aragon, et mourut avant 1500, laissant de Marguerite Orsini, un fils nommé Alphonse Ier, par le duc de Calabre, son parrain. Il fut page de ce prince, conserva beaucoup de faveur auprès de lui quand il monta sur le trône, occupa plusieurs grandes charges de la cour, se maria à Hippolyte Caldora des comtes de Montederisi, eut une nombreuse postérité, et fut aïeul, entre autres, de Jules-César le poète, qui suit.

TORELLI (JULES-CÉSAR), des comtes de Guastalla, descendant de Francesco (*Voyez* l'art. précédent), était fils d'Alphonse II, baron de Rignano, et de Portia, fille de Jules-César Capece Aprano et Béatrix, des ducs de Sangro. Son père, en portant les armes pour les rois de Naples, avait cultivé la littérature et élevé Jules dans l'étude de la jurisprudence et de la poésie : il cultiva toutes les deux avec succès; et ce fut lui qui apprit à faire des vers au célèbre cavalier Marini. Devenu peu après, par la mort d'Alphonse Ier, et par celle de ses frères, cinquième baron de Rignano, il recueillit chez lui le cavalier Marini lorsqu'il fut chassé de la maison paternelle (*Voyez* MARINI, Jean-Baptiste); il fut aussi lié avec Le Poussin, qui fit son portrait. Jules-César avait épousé

Béatrix Caraccioli des ducs de Martina, dont il laissa don Alphonse III, sixième baron de Rignano, qui cultiva aussi les lettres et la poésie, et servit avec distinction comme capitaine d'infanterie. Une mort prématurée enleva à l'âge de 28 ans Jules-César aux lettres et à sa famille. Il laissa cependant des poésies manuscrites assez estimées dans son temps, au dire des historiens, et cinq ou six comédies, dont l'*Ancora*, la seule qui nous soit bien connue, fut jouée par des seigneurs de la cour de Naples, en présence du roi, imprimée dans cette ville chez Lucrèce Nucci en 1604, et réimprimée à Venise, in-12, chez Jean Alberti, en 1606. Jules-César l'avait dédiée, en 1611, au comte Pomponio Torelli, le poète tragique, son parent. (*Voyez* TORELLI POMPONIO.) Carlo de Lellis et le Quadrio en parlent avec éloge. Le cavalier Marini a célébré la mort de Jules-César dans sa *Lyre*, fol. 165, au sonnet *Hoggi a le tue contrade*, etc.

TORELLI (ACHILLE), 5ᵉ comte de Guastalla, fils de François-Marie, 4ᵉ comte de Guastalla, et de Louise San-Severini, et petit-fils de Pierre Guy (*Voyez* l'art. précédent), fut célèbre par ses talens militaires, son courage et sa vie dissolue. Il mourut en 1522. Quoiqu'il joignît à une valeur brillante, de l'esprit, de la bonté et des qualités aimables, il ne fut nullement regretté de ses sujets, parce qu'il les avait accablés d'impôts pour satisfaire à ses débordemens, ainsi qu'aux malheurs de la guerre. Achille laissa deux enfans de son mariage avec Véronique Pallavicini : François, mort en bas âge, et une fille, la célèbre Louise, fondatrice des Guastallines et des dames de Saint-Paul. (*Voy.* TORELLI, Louise, comtesse de Guastalla.)

TORELLI (FRANÇOIS Iᵉʳ), issu des comtes de Guastalla, quatrième comte de Montechiarugolo, fils de Marsiglio II et de Paola Secchi d'Arragone, commença par servir sous le général Paul Vitelli, qui fut décapité depuis en 1499. Il eut une compagnie de cent hommes d'armes au service de France. Christophe II, frère aîné de François, ayant eu l'imprudence de faire enlever par Thomas Cantelli, le 11 février 1500, le pavillon français qui flottait sur les murs de Parme pour y substituer celui du duc de Milan, lorsque le maréchal Chaumont, qui commandait l'armée de Louis XII, vint reprendre Parme, Cantelli eut la tête tranchée, Christophe Torelli fut banni et ses biens confisqués; Montechiarugolo fut assiégé; il en coûta 7 chariots remplis de morts aux Français; mais il fut pris dans les premiers jours de juin et donné en récompense à messieurs de Prie et de Gimel, l'un commandant et l'autre gouverneur de Parme. Christophe, dépouillé et forcé d'émigrer, alla servir les Florentins, puis Maximilien Iᵉʳ; enfin rétabli dans ses biens allodiaux par lettres de Louis XII, du mois de janvier 1508, il vint mourir à Parme, et fut la souche des comtes de Cohenzo. François Torelli, son frère, fut obligé de racheter Montechiarugolo de MM. de Gimel et de Prie, et rentra chez lui en avril 1503; il y trouva tout dévasté, et s'occupa de réparer tant de malheurs. Il étendit les faubourgs de la ville, rétablit les fortifications de la forteresse, et la munit d'une bonne

artillerie de bronze. Il avait mérité l'estime et l'amitié du maréchal Jean-Jacques Trivulce, qui lui fit épouser sa nièce, vers 1507. François Torelli donna au roi François Ier, lors de son arrivée en Italie, des preuves de son attachement à ses intérêts, en conduisant à son service tout ce qu'il put ramasser de troupes. Il combattit avec lui à la bataille de Marignan. Honoré de la confiance du roi, craint de ses ennemis, aimé de ses sujets, considéré par les souverains d'Italie, il était heureux dans son intérieur avec une des femmes de l'Europe qui avait le plus d'esprit et de vertus. (*Voyez* ci-après TRIVULCE D'AMIGELLA.) Il s'occupait avec elle des sciences et des lettres, lorsque la mort l'enleva dans la force de l'âge, le 6 septembre 1518. On lui fit les funérailles les plus magnifiques qu'on eût vues à Parme, à ce que disent les historiens français. Il avait eu dans sa jeunesse un bâtard nommé Gaspard, qui se fit un nom par ses poésies. (*Voyez* TORELLI, Gaspard, ci-après.) De d'Amigella Trivulzia il laissa un fils, Paolo, cinquième comte de Montechiarugolo, et quatre filles : Angiola l'aînée, femme du comte Venceslas Rangone; Paule, mariée, le 16 juin 1518, au comte Jean-Pierre Belgiojoso; Orsine et Nastasie. François avait considérablement augmenté sa part des impositions sur Guastalla, comme il paraît par un bref d'absolution du 24 août 1517, qu'il avait obtenu à ce sujet pour tranquilliser sa conscience.

TORELLI POMPONIO, issu des comtes de Guastalla, sixième comte de Montechiarugolo, petit-fils du précédent, né en 1539, de Paolo et de Béatrix Pic de la Mirandole, fit ses études à l'Université de Padoue, et voyagea en France, dans le nord et le midi de l'Europe, chose rare dans ces temps-là. Par la renonciation de Paul, son frère, il se trouva comte régnant de Montechiarugolo, en 1545; il y composa six livres de poésies latines; mais, dans ses loisirs étant devenu éperdûment épris d'une villageoise (dona Catharina), marquante par sa beauté, le fruit de ses amours fut un joli recueil de *Rime Amorose*, qui nous reste, et un bel enfant nommé Pompilio Torelli, qui cultiva aussi les lettres et la poésie. Pomponio Torelli, donna plus tard tous ses soins à sa femme, à ses enfans et à l'académie des *Innominati*, dont il fut un des fondateurs avec le docteur Eugène Visdomini. Il remplaça dans la suite le duc Ranuce Farnèse comme président de l'académie de *Innominati*, fut reçu de celle des *Ricovrati* et des *Fecondi* de Padoue, fit un voyage à Rome en 1588 pour voir Sixte V, et mourut à Parme le 12 avril 1608, universellement regretté. Il fut un des bons littérateurs de son siècle; son *Trattato del debito, del cavaliero*, plein d'une morale excellente, fit sensation, et les Italiens de son temps l'appelaient *un livre d'or*. Ses poésies latines sont remplies de feu et d'imagination : ses *Rime Amorose*, pleines de grace et vraiment anacréontiques; ses *Tragédies*, avec des chœurs, qu'il faisait représenter chez lui à Montechiarugolo, ont le mérite d'être des premières; on voit qu'il était nourri de Sophocle et d'Euripide. Sa *Mérope* surtout (que Voltaire ne fait qu'indiquer, tandis qu'il vante

celle de Maffei), a conservé une juste célébrité, quand on les compare toutes deux, en observant que Pomponio avait écrit sa *Mérope* en 1587; et que le marquis Maffei n'a composé la sienne qu'en 1713, c'est-à-dire plus de 120 ans après. On est étonné de l'infériorité de la seconde, et l'on rend justice au génie véritable du comte Torelli, qui, dans l'enfance de la tragédie, posait déjà les bases du vrai beau, réunissait au choix du sujet la noblesse des sentimens, l'élévation des idées, la dignité du style, gaté seulement quelquefois par un peu d'enflure; et l'on trouve alors que c'est à juste titre que Pomponio Torelli fut surnommé le *Corneille de l'Italie*. Les meilleures éditions de ses ouvrages sont: I. *Pomponii Torelli Montisclariculi, comitis academici Innominati Parmensis, carminum libri sex*, Parme, 1600. II. *Rime amorose del conte Pomponio Torelli, detto il perduto, nell' academia de gli illustrissimi signori Innominati di Parma*, Parme, 1575. III. *Il Tancrede, tragedia di Pomponio Torelli conte di Montechiarugolo, nell' academia de' signori Innominati, il perduto con privilegio*, Parme, Erasme Viotti, 1597. IV. *La Galathea del conte Pomponio Torelli*, etc., dédiée au cardinal Odoard Farnèse, Parme, Viotti, 1603. V. *La Merope, tragedia di Pomponio Torelli, conte di Montechiarugolo*, 3ᵉ *edizione con privilegio*, Parme, Érasme Viotti, 1505. VI. *Polidore, tragedia di Pomponio Torelli*, etc., Parme, Erasme Viotti, 1605. VII. *La Vittoria, tragedia di Pomponio Torelli*, etc., Parme, Erasme Viotti, 1605. VIII. *Trattato del debito del cavalliero di Pomponio Torelli, conte di Montechiarugolo*, etc., Parme, Erasme Viotti, 1595. Il est dédié à Ranuce Iᵉʳ Farnèse.

TORELLI PIO, fils du précédent, 7ᵉ comte de Montechiarugolo, succéda à son père, en 1608. Ranuce Iᵉʳ régnait alors, et la dureté de son gouvernement avait excité contre lui tous les esprits. Aigri par ces dispositions, Ranuce résolut de s'en venger, et de satisfaire en même temps son avarice et son ambition. Traitant ces imprudences d'attentats, il fit fabriquer, en 1611, une conspiration dans laquelle il enveloppa ses principaux ennemis, et les fit arrêter dans son propre palais. Pio fut du nombre; son crime était de posséder de grands biens, et de faire ombrage par son nom et par ses alliances. C'est l'opinion des écrivains contemporains, et celle de Muratori lui-même. En effet, le duc, sans égard aux services rendus à l'État par son père Pomponio, ni à l'innocence des frères de Pio, auxquels les fiefs étaient substitués à perpétuité (même en cas de rébellion contre le souverain), confisqua les comtés de Montechiarugolo et de Coenzo, et les réunit au domaine ducal où ils sont restés depuis. C'est ainsi que cette antique et infortunée maison fut dépouillée de ses derniers biens, et que la superbe collection de livres, tableaux et pierres gravées qu'elle possédait, passa dans le musée Farnèse, d'où elle fut depuis transportée à Capo di Monte. Arrêté le 10 novembre 1611, dans l'antichambre du duc de Parme, par le comte Galéas Scotti, Pio, après être resté 6 mois 9 jours en

prison, fut conduit le 19 mai 1612 à l'échafaud dressé sur la place du palais, devant les fenêtres du duc, qui assista lui-même à l'exécution. (*Voy.* les détails, article FARNÈSE RANUCE Ier.) Décapité au son de la cloche, sa tête resta long-temps attachée aux murs du palais, et son corps fut enseveli le même jour à la chapelle de St.-Jean des Décolés. Par réflexion, Ranuce Ier voulut s'emparer d'Adrien, fils du malheureux Pio, et de Joseph Salinguerra, son neveu, tous deux au berceau, espérant éteindre par leur mort toutes réclamations aux biens confisqués; mais les récollets de Ste.-Marie-les-Grâces, près Montechiarugolo, que le comte François Ier Torelli avait fondés, en étant instruits, mus par la reconnaissance, et touchés du danger que couraient leurs maîtres, vinrent, au péril de leur vie, enlever ces deux enfans de la forteresse pour les cacher dans leur couvent. On les y attaqua une heure après; mais quelques coups de fusil tirés par les fenêtres, arrêtant un instant les archers du duc, donnèrent au frère Giacomo le temps de les transporter, par une pieuse ruse, au-delà de l'Enza, et de les mettre en sûreté à Gualtieri, hors du Parmésan, chez le marquis Hippolyte Bentivoglio, leur oncle. Un tableau qui se voit dans l'église de ce lieu sert encore de monument à ce fait touchant et digne de mémoire.

TORELLI (JOSEPH SALINGUERRA), 5e du nom, fils de Salinguerra IV, et de Prudence Lanfranchi, et petit-fils de Pomponio Torelli VI, comte de Montechiarugolo, né le 7 janvier 1612, fut élevé à Gualtieri, sous les yeux de la comtesse Bentivoglio, veuve de Pio Torelli, son oncle. Bernard Ciolek s'intéressa à son sort, dès qu'il fut en âge de voyager, il le fit venir en Pologne, profitant de l'indigénat accordé à ses pères; Joseph Salinguerra s'établit dans ce royaume, où il épousa fort jeune Sophie, fille d'Albert de Poniatow ou Poniatowski, et d'Anne Leszczynska, qui lui apporta partie du fief de Poniatow. A l'exemple de la branche de sa famille qui était depuis si long-temps établie en Pologne, il polonisa son nom en Ciolek, traduction du mot Torello. Joseph Salinguerra mourut vers 1650, laissant de son mariage une fille, religieuse, et un fils nommé Jean.

TORELLI (J.) DE PONIATOW, ou CIOLEK PONIATOWSKI, fils du précédent, né à Cracovie, le 12 décembre 1630, fut gentilhomme d'honneur de Marie-Louise Gonzague, reine de Pologne, dont il eut toute la confiance; il se trouva en juin 1651 à l'affaire où le roi Jean Casimir II mit en fuite Chmielinski et le camp des Tartares; il fit toutes les guerres contre Charles Gustave, roi de Suède, et mourut de plusieurs blessures qu'il avait reçues. Jean avait épousé à Cracovie, le 23 novembre 1650, Hedwige, fille de Stanislas Cioleck Macieiouwski, et d'Ursule Rapsinska, petite-nièce du cardinal Bernard, protecteur de son père. Il laissa de ce mariage un fils unique nommé François, père du fameux comte Stanislas Ier, qui fut si fidèle serviteur de Charles XII. (*Voyez* l'art. ci-après.)

TORELLI STANISLAS ou CIOLEK PONIATOWSKY, fils de François II, et arrière-petit-fils de Salinguerra IV, des comtes de Guastalla et Monte-

chiarugolo (*Voy.* les art. ci-dessus), naquit vers 1675. Tourmenté du desir d'acquérir de la gloire, il passa dès sa tendre jeunesse au service de Suède : ayant conduit au-devant des Saxons, par des bois et des défilés, un détachement de l'armée qui arriva deux jours plus tôt qu'on ne pouvait l'espérer, Charles XII apprécia ses talens, se l'attacha, et en fit son aide-de-camp, puis son grand-maître d'artillerie. Il avait déjà sa confiance, lorsque ce prince, vainqueur de la Pologne, déposa Frédéric-Auguste, le 15 février 1704. Mais Auguste étant remonté sur le trône en 1709, pour se venger du comte Stanislas, le bannit à jamais du royaume, et confisqua ses biens. Compagnon fidèle de la bonne et mauvaise fortune de Charles XII, on sait la grande utilité dont le comte Stanislas lui fut à Pultawa, à Constantinople, à Bender, à Deux-Ponts, le servant également de sa plume et de son épée, toujours en homme de génie, en homme d'état, et toujours plein de ressources dans les dangers. Inconsolable d'avoir perdu Charles XII à Frédérichshall, Stanislas retourna en 1719 en Suède. La reine Ulrique Eléonore, sœur de ce monarque, lui offre tout ce qui peut le récompenser de tant de services rendus au feu roi; mais celui-ci lui témoigne qu'il est Polonais, attaché à sa patrie, et se contente de lui demander le diplôme original d'abdication que Charles XII avait forcé le roi Auguste de signer en 1704. La reine le lui ayant accordé, le comte Stanislas instruit le roi de Pologne que tous les liens qui l'attachaient à un héros son maître et son ami, sont rompus par sa mort ; qu'il desire rentrer dans l'obéissance de son souverain naturel, et qu'il lui remettra le diplôme d'abdication de sa couronne dont il est possesseur. Auguste, pour qui cet acte était si important, reçut Stanislas à bras ouverts, lui rendit tous ses biens, ses priviléges, et le fit sous-veneur du grand-duché de Lithuanie. Augmentant en faveur sous Auguste III, il forma avec les deux princes Czartorinski ce triumvirat qui, tantôt avec le comte de Brühl, tantôt malgré lui, gouvernait le royaume; successivement général des gardes royales, premier régimentaire des armées de la couronne, staroste de Lublin et Stryish, grand-trésorier de Lithuanie, palatin de Mazovie, castellan de Cracovie, chevalier de l'Aigle-Blanc, il mourut le 3 août 1762, comblé d'honneurs et de gloire, ayant préparé à son fils Stanislas-Antoine le chemin du trône où il est monté depuis (*Voyez* STANISLAS-AUGUSTE, roi de Pologne), et laissant de son mariage avec la princesse Constance Czartorinska, qu'il avait épousée le 14 septembre 1720, outre deux filles, Louise, née en 1728, mariée au comte Zamoyski, et Isabelle, née en 1730, alliée au comte Clément Branicki, grand-général de la couronne, cinq enfans mâles : 1° Casimir, créé prince le 18 décembre 1764, et mort grand-chancelier de la couronne, marié à Apollonie Ustrzyka, fille du castellan de Premistie, dont deux filles et un fils, le prince Stanislas, né le 23 novembre 1754, chevalier des ordres de St.-Stanislas, de l'Aigle-Blanc et de St.-André, lieutenant-général de l'armée polonaise, et grand-trésorier de Lithuanie, aujourd'hui vivant et retiré à la cour de

Vienne ; 2° François, né en 1723, mort prévôt du chapitre de Cracovie ; 3° Stanislas-Antoine, élu roi de Pologne le 6 septembre 1794 ; 4° André, né en 1734, feld-maréchal-lieutenant au service d'Autriche, chevalier de l'Aigle-Blanc, marié, en 1760, à Marie-Thérèse, comtesse Kinsky, dont un fils, le prince Joseph, élève du général Laudon, lieutenant-général des armées polonaises, aujourd'hui ministre de la guerre du grand-duché de Varsovie ; et une fille, Marie-Thérèse-Antoinette-Joséphine, mariée au comte Tyszkiewictz, grand-référendaire de la couronne ; 5° Michel-George, né le 12 octobre 1736, chanoine de Cracovie, archevêque de Gnesne, légat-né du St.-Siége, primat et premier prince du royaume de Pologne et du grand-duché de Lithuanie, chevalier des ordres de Saint-Stanislas et de l'Aigle-Blanc, prélat dont la fermeté, le caractère et la sagesse ont soutenu le trône pendant long-temps contre les cabales étrangères, et qui périt leur victime lors de la dernière révolution.

TORELLI (LOUIS), savant religieux augustin, né à Bologne en 1609, fut d'abord professeur de théologie, puis s'appliqua à la prédication avec succès. Il occupa les premières dignités de son ordre, entre autres celle de provincial pour la province romaine. Il mourut dans le couvent de Saint-Jacques de Bologne, le 14 janvier 1683. On a de lui : I. Une *Histoire de l'ordre de Saint-Augustin ; Secoli Agostiniani, ovvero istoria generale del sacro ordine eremitano del gran dottore di santa chiesa Aurelio Agostino Vescovo d'Hippona, divisa in* 13 *secoli*, 8 vol. in-folio, Bologne, 1659. Il avance que Saint François était sorti de l'ordre des Augustins. C'est, du reste, l'ouvrage le plus complet que l'on ait écrit sur cet objet ; peut-être serait-il plus utile s'il était moins diffus. II. *Abrégé des Vies des hommes et femmes célèbres, divisé en six centuries*, Bologne, 1647, in-4° ; et d'autres productions.

TORELLI (JOSEPH), célèbre mathématicien, littérateur et poète, né à Vérone le 3 novembre 1711. Ayant perdu son père de bonne heure, il fut envoyé au collége des pères Somasques, puis à l'université de Padoue, où il acheva ses études sous les plus célèbres professeurs, tels que Facciolati et Volpi. Il possédait le grec et l'hébreu, et se livra à l'étude des mathématiques, dans lesquelles il excella. Joseph Torelli était d'une grande douceur et d'une profonde sensibilité ; et la vive douleur qu'il ressentit de la mort du marquis Canossa, son ami intime, le mit au tombeau le 18 août 1781. Ses principaux ouvrages sont : I. *De nihilo geometrico libri II*, Vérone, 1758. Il y traite du calcul des infiniment petits. Le premier livre constitue leur nature ; le second en démontre l'application. Pour prouver l'utilité de sa théorie, il a publié le livre suivant : II. *De geometricâ*, Vérone, 1769. III. *Traductions poétiques*, Vérone, 1746. IV. *Traduction des deux premiers livres de l'Enéide*, Vérone, 1749. V. Le *Pseudolus*, comédie de Plaute, traduite en vers italiens, avec quelques Idylles de Théocrite et de Moschus, Vérone, 1765. VI. *Traduction des noces de Thétis et de Pélée*, par Catulle, Vérone, 1781. VII.

Demonstratio antiqui theorematis de motuum commixtione, Vérone, 1774. VIII. *Lettres sur Le Dante, contre Voltaire*, Vérone, 1781. C'est une satire très-amère. IX. *Elementorum prospectivæ lib. II, opus posthumum recensente Bertolino*, Vérone, 1788. X. *Archimedis quæ supersunt omnia ex recensione Josephi Torelli Veronensis*, Oxford, 1792, in-folio. Joseph Torelli a joint à cette édition les Commentaires d'Enlocius d'Ascalon, et les Variantes trouvées dans les manuscrits des Médicis. Lord Stanhope, père du dernier lord de ce nom, ami des sciences, détermina l'université d'Oxford à faire faire cette superbe édition sur le manuscrit de Torelli, confié par M. Albertini, son exécuteur testamentaire. M. Peyrand, professeur de mathématiques et d'astronomie, nous en a donné, en 1808, une excellente traduction.

TORELLI (Lælio), de la même famille, mais d'une branche établie depuis 1300 ans à Fano, fils d'Antoine Torelli, patrice de cette ville, y naquit le 28 octobre 1489. Sa mère était fille d'Antonio Costanzi, orateur et poète célèbre, qui eut l'honneur d'être couronné comme tel des mains de l'empereur Maximilien. Il se distingua de bonne heure par sa bravoure et son courage, et fut élu podestat de Florence en 1543, et créé ensuite, par le grand-duc Cosme, grand-chancelier de son palais et son premier secrétaire d'état en 1546. Ces dernières places mirent ses grandes qualités dans un jour plus avantageux. Il fut aussi, vers le même temps, agrégé à la noblesse florentine, et fait sénateur. Pierre Gherardi de Borgo S. Sepolcro qui lui dédia le deuxième livre de ses poésies, en fait un grand éloge; Paul Jove, Claudio Tolomei, Jean-François Lottini, don Vicenzo Borghini, Trisson Gabrielli, Pierre Maffei, le cardinal Bembo, monseigneur della Casa, Andrea Dazzi, Antonio Petrei, Pierre Velloni, Antonio Anselmi, Varchi, dans son histoire, lib. XV, Segni, dans la sienne, font tous l'éloge de ses vertus, de ses lumières en jurisprudence, en administration et en affaires d'état; et particulièrement celui de son cœur, de sa fidélité, de son zèle pour ses amis. Le calme qui appartient à un esprit juste et à une belle ame, joint à une vie très-sobre, le conduisit à un très-grand âge. Lælio eut la douleur de voir mourir avant lui neuf enfans qu'il avait eus de son mariage avec Lia Marcolini, et termina ses jours le 27 mars 1576, à l'âge de 87 ans. Le grand-duc fit faire ses funérailles aux dépens de l'état; prononcer son éloge funèbre par Philippe Sassetti, dans l'église della Madona de' Ricci; frapper une médaille en son honneur, et placer son portrait dans sa chambre au vieux palais. Les grands et le peuple pleurèrent également sa perte; mais les monumens de son génie subsistent après lui. Lælio fut excellent orateur, comme on le voit par l'éloge du duc Alexandre de Médicis, qu'il prononça en latin, en 1556, et par celui en italien du comte Ugo, fondateur de l'abbaye de Florence. Il fut poète heureux et facile, comme ses vers latins et italiens, insérés dans les *Fasti consulari dell' Accademia di Firenze*, et dans les *Carmina illust. poetarum italorum*, en font preuve, et il dictait encore ses vers avec faci-

lité à 83 ans. Consul de l'Académie de Florence en 1557, il en fit les règlemens qui sont, ainsi que les statuts de l'ordre de Saint-Etienne, tous pleins de sagesse; tout ce qui s'est fait pendant son ministère, prouve combien il était homme d'état; mais la jurisprudence, qu'il aimait beaucoup, fut sa principale occupation. Il a laissé ses énarrations : 1° *Ad gallum et Legem;* 2° *Ad Catonem et Paulum;* 3° *De militiis ex casu;* adressées à son fils. Elles se trouvent imprimées dans l'ouvrage de l'évêque de Lérida, intitulé : *Antonii Augustini jurisconsulti hispani Emendanum et opinionum, libr. VI*, Basileæ, 1544, in-fol., assez rare; réimprimé à Lyon, en 1574. Enfin il donna une nouvelle et très-exacte édition des *Pandectes de Justinien*, sur l'exemplaire original trouvé à Amalfi, transporté à Pise, puis à Florence où ce trésor restait enfoui, et il mit par là le monde savant à même d'en jouir. Ce grand ouvrage lui coûta dix ans de soins et de travaux; le titre en est: *Digestorum seu pandectorum, libri quinquaginta ex Florentinis Pandectis repræsentati. Florent., in officinâ Laurentini Florentini ducat. Typographi*, 1553, 3 vol. in-fol. L'auteur de la bibliothèque Lipeniana, supplément, tome 1, p. 270, en parlant de cet ouvrage, ajoute : « Que les deux éditeurs de » ce grand ouvrage étaient Lælius » et Franciscus Torelli, quoique » leurs noms ne se trouvent point » insérés dans le titre. » Francesco, fils de Lælio, qui fut aussi président de l'Académie, dédia les Pandectes au duc Cosme.

TORELLI (JACQUES), de la même branche que le chancelier Lælio qui précède, et son proche parent, était fils d'Antoine, patrice de la ville de Fano, commandeur de l'ordre Saint-Etienne, et arrière-petit-fils d'Alexandre Torelli, capitaine d'hommes d'armes dans les guerres de Flandre, où il se distingua éminemment par sa valeur. Il naquit en 1608 à Fano. Il l'appliqua de très-bonne heure aux mathématiques, à la poésie, à la peinture, à l'architecture et à la mécanique. Comme il réunissait aux avantages dont nous venons de parler, et à des talens supérieurs, une très-belle figure, il eut beaucoup d'aventures galantes; quelques-unes excitèrent la jalousie de ses rivaux au point qu'ils tentèrent de le faire assassiner par cinq ou six hommes masqués; mais il se défendit contre eux avec tant de valeur, qu'il en fut quitte pour quelques doigts coupés, ce qui ne l'empêcha pas de continuer à dessiner et à peindre. Sur ces entrefaites, le duc de Parme lui ayant fait savoir qu'Anne d'Autriche desirait l'avoir à son service, il profita de cette circonstance pour se soustraire aux persécutions de ses ennemis, et vint en France en 1645. Il y fit exécuter plusieurs pièces à machines, entre autres l'*Andromède* de Corneille, qui le firent surnommer le *sorcier;* mais Vigarani ayant construit depuis la grande salle des Tuileries, dite salle des machines, qui avait 150 pieds, des fondations au faîte, Servandoni, sous Louis XV, y exécuta des décorations encore plus merveilleuses. Jacques fit imprimer la description de ses machines ainsi que des fêtes théâtrales qu'il donna au Petit-Bourbon, et les dédia à la reine Anne d'Autriche. Il s'attacha, à Paris,

à une demoiselle Suez, d'une famille noble, et la conduisit en Italie en 1662; mais l'ayant perdue sans en avoir eu d'enfans, il construisit, de ses propres deniers, le superbe théâtre, dit de *la Fortune*, qu'il donna à la ville, et ainsi nommé en mémoire du temple que les Romains avaient élevé à cette déesse, qu'on croit avoir été bâti dans ce lieu. Ce théâtre construit en pierres de taille, a de justes proportions, et est d'une si belle architecture, qu'il a servi de modèle pour reconstruire celui de Vienne, lorsque l'ancien fut incendié; il est encore regardé comme un des plus beaux de l'Europe. Jacques, pour acquitter un vœu à la Sainte Vierge, avait fait un modèle portatif, représentant la translation de la maison de Notre-Dame de Lorette, et fondé richement une procession annuelle pour cette cérémonie qui s'est faite long-temps avec beaucoup de pompe. Il avait aussi fondé son anniversaire, avec injonction spéciale de s'y servir d'un catafalque qu'il avait peint lui-même, et d'y chanter à la suite du service des cantates dont il avait composé les paroles et la musique. C'est à Jacques Torelli qu'on doit l'invention des machines avec lesquelles on change en un instant toutes les décorations. Il fit exécuter la première pour le théâtre de Saint-Jean de Venise, et elle fut adoptée depuis par tous les autres théâtres. Louis XIV, bien persuadé que c'était l'homme de son temps qui avait le plus de goût et de capacité, le fit inviter de retourner en France, pour construire un théâtre à Versailles, et se proposait même de le faire surintendant de ses bâtimens; mais comme Jacques Torelli sa préparait à lui obéir, la mort, en 1678, en priva la France et les beaux-arts.

TORELLI (Vittorio), d'une branche de la même famille, établie à Serzanne, fils du comte Girolamo Torelli, fut d'abord au service militaire d'Espagne. Il possédait plusieurs langues, et, entraîné par son goût pour l'histoire naturelle et les voyages, il s'embarqua avec une somme assez considérable pour les Indes orientales, en 1599, puis pour les Indes occidentales; il habita quelque temps Nicaragua, dans la Nouvelle-Espagne, ensuite passa aux Philippines; il y acheta des terres, reprit du service dans la marine espagnole, commanda les forces navales de l'île, battit les corsaires anglais, hollandais et chinois, qui infestaient les passages de la mer du Sud, s'enrichit de leurs dépouilles, puis renonçant aux honneurs et aux biens de la terre, donna ses possessions aux hôpitaux, se fit religieux-déchaussé, et mourut commandeur et grand-infirmier de l'hôpital de Manille, capitale des Philippines. Il laissa une *Relation de ses voyages*, très-intéressante, adressée à l'abbé Aurelio-Augustin Torelli, son neveu, auditeur à Rome, personnage très-érudit. Elle fut apportée par don Pietro Frias, provincial et commissaire des Philippines, logé au couvent de Saint-Isidore: l'abbé Torelli se proposait de la publier; on ignore s'il a exécuté son dessein.

TORELLI (Paolo), des comtes de Guastalla, cinquième comte de Montechiarugolo, fils de François Torelli, gouverneur de Parme et de Domitille Trivulce. (*Voyez* ci-dessus Torelli François, et ci-après Trivulce Domitille ou Damigelle), succéda à son père

en 1518, sous la tutelle de sa mère, et reçut d'elle l'éducation que pouvait donner une femme d'un aussi grand mérite. Après sa mort, arrivée en 1518, le comte Paul voyagea à Rome, à Vienne et en Pologne. Pendant son séjour dans ce dernier royaume, il paraît que Paolo fut chargé secrètement d'affaires qui intéressaient Clément VII : étant revenu à Rome en rendre compte à ce pontife, il s'occupa ensuite de défendre ses droits sur le comté de Guastalla. Il mourut le 2 janvier 1545, 6 mois avant que le duc Pierre-Louis reçut l'investiture de Parme. Paul passait pour un des cavaliers de son temps les plus accomplis ; il cultiva les lettres et les mathématiques avec succès. Les historiens de la congrégation de Saint-Maur disent de lui : « Qu'il jouissait d'une haute considération personnelle ; qu'il reçut à la fois à Montechiarugolo, le pape Paul III, six cardinaux, le duc de Ferrare, et les personnes de leur cour et de leur suite, et que pendant plusieurs jours il leur y donna des fêtes. » Il aimait beaucoup la magnificence et les arts : Ayant réuni des biens allodiaux très-considérables pour ces temps-là, les dépenses de luxe ne l'empêchèrent point de faire des établissemens utiles pour ses sujets, dont il fut long-temps regretté. Paul commenca cette riche collection de camées, pierres gravées, bronzes et antiques, qui fut prise à Montechiarugolo, fondue dans le musée Farnèse, et qui passa depuis à Capo-di-Monte.

TORELLI (Paolo), des comtes de Guastalla, était fils aîné de Pomponio Torelli, comte de Montechiarugolo, et d'Isabella Bonelli, nièce du pape Pie V. Le cardinal Alexandrin (Bonelli), son oncle, l'engagea à renoncer à sa primogéniture en faveur de Pio, son second frère, et à suivre à Rome la carrière ecclésiastique, lui promettant de lui résigner une abbaye de 12 mille ducats, et de l'avancer rapidement ; mais la mort du cardinal renversa ses espérances, et Paul arriva aux dignités par son seul mérite, devint référendaire des deux signatures, prieur de Saint-Michel à Parme, vice-légat dans la Marche, consulteur du Saint-Office, et inquisiteur de la religion de Malte ; il fut envoyé comme nonce et comme légat apostolique à Philibert, duc de Savoie, alors vice-roi de Sicile, pour des affaires délicates, et en Portugal ; puis, nommé en 1626, archevêque de Rossano en Calabre. Après avoir administré son diocèse quelques années, il résigna cet évêché, avec l'agrément du S. Père, à Nicolas Spinelli, frère du prince d'Olivetto, ancien évêque d'Alessano, afin de venir demeurer à Rome. Il y jouissait d'une pension de 2 mille écus romains sur la chambre apostolique, et était très-considéré par Urbain VIII ; il allait être nommé cardinal, lorsque la mort l'enleva, le 3 avril 1630 avant la promotion. Il fut enterré à Rome dans l'église de Saint-Marcel, où son mausolée en marbre subsiste encore. L'archevêque de Rossano fut le conseil et l'appui de ses frères après leur dispersion et la décapitation du comte Pio, en 1612 ; les deux premiers étaient commandeurs de Malte : Francesco, le troisième, recommandé par le pape Paul V à Albert d'Autriche, fit la guerre avec distinction, et fut chambellan, puis capitaine des gardes du grand-duc de Toscane,

et marié à Ozanna Lanfranchi, dame du palais de la duchesse, et le quatrième s'établit à Florence. Il plaça Salinguerra IV, aussi marié à une Lanfranchi, au service du duc de Savoie. Ce dernier mourut des blessures qu'il avait reçues au siége d'Asti : ce fut lui qui fut la souche des branches de France et de Pologne. Paolo Torelli écrivit quelques *dissertations* théologiques, quelques *homélies* et des *Mémoires* sur les négociations dont il avait été chargé ; elles sont restées manuscrites. Il est cité par les historiens contemporains comme un prélat très-savant, d'un grand mérite, d'une vie exemplaire, d'un esprit conciliant et propre aux affaires. (*Voy.* Carlo de Lellis, Ughelli Italia Saler, et le grand dictionnaire allemand de Leipsick.)

TORELLI (François), fils du précédent et d'Isabelle Contrari, très-instruit en droit canon et en théologie, passa en France, fut aumônier du roi Charles IX, puis abbé de Lezat, diocèse d'Angoulême ; il y mourut le 7 mai 1579 ; ayant reçu d'Henri III la promesse de l'ordre du Saint-Esprit, il avoit écrit en italien des *Eclaircissemens*, ou *Mémoires sur l'affaire de la Saint-Barthélemi ;* quelques livres polémiques contre les huguenots ; et des *Annotationes in Scripturam Sanctam ;* le tout était conservé dans la bibliothèque de l'abbaye de Lézat.

TORELLI (Thomas-Louis-Silvio), de la même famille, mais d'une branche établie à Forli, fils du marquis Sébastien Torelli, comte de Castelfalcino, chambellan du duc de Mantoue et d'Antoinette Sassi, naquit à Forli, le 30 janvier 1673 ; très-instruit sur les matières théologiques, historiques et canoniques, il fut d'abord abréviateur et auditeur du pape, nonce en Portugal, gouverneur d'Assise, ensuite évêque de Forli, sa patrie, le 16 octobre 1714. Il est éditeur des *Dissertations latines de M. A. Paulucci,* imprimées à Venise, en 1710, in-fol. Voyez l'*Italia sacra* Ughelli, tome 11, page 589. Il a de plus composé une histoire des ordres de chevalerie, intitulée : *Armamentarii historico-legalis ordinum equestrium et militarium in codices tripartiti, etc.... operâ et studio Tomæ-Aloysii-Sili Torelli, ex comitibus castri fulcini, nobilis patricii et episcopi forolivii ac solio pontifico assistentis ; chez Antoine Barbiani, à Forli,* 3 vol. in-fol. Thomas-Louis-Silvio était très-zélé pour son nom et pour sa famille ; il avait fait son frère évêque de Camerino, mais il mourut le 27 août 1736 ; il maria son second frère Antoine à la marquise Luciana Paulucci, nièce du cardinal Camille Paulucci ; elle fut dame de la Croix étoilée en 1743. Sa branche s'éteignit dans la personne de ses deux neveux, Sébastien Torelli, commandeur, puis bailli de l'ordre de St.-Etienne de Toscane, mort sans enfans, en 1742, et le marquis Silvio, protonotaire apostolique, chevalier des ordres de Saint-Stanislas et de l'Aigle-Blanc, mort sans postérité en 1802. Thomas-Louis-Silvio mourut en saint prélat, le vingt-quatre avril 1760, à l'âge quatre-vingt-sept ans, regretté de son diocèse, des savans et des pauvres.

TORELLI (Christophe II), des comtes de Guastalla et de

Montechiarugolo, patrice des villes de Ferrare, Mantoue, Parme, Pavie, Milan, Bologne et Reggio, premier baron de la Pouille, du Capouan, noble polonais, et naquit à Parme, le 27 décembre 1711, de Charles Ier, et de Joconde d'Autriche, Correggio, comtesse de Medesano, des princes de Correggio. Il était le seul héritier légitime des comtes de Guastalla et de Montechiarugolo; appelé à la principauté de la Mirandole par le testament de Jérôme Pic, il avait des prétentions fondées sur les duchés de Milan et de Mantoue, ainsi que sur les principautés de Carpi et de Correggio. Lors de la terrible inondation du Pô, en novembre 1765, il recueillit dans son palais toute la population des bords de ce fleuve, dépendante de ses terres, et nourrit ces infortunés de ses deniers, jusqu'à ce qu'ils eussent pu reconstruire leurs habitations, et ensemencer leurs terres. Ces traits d'une vraie grandeur méritent bien quelque place dans l'histoire. Christophe mourut en 1795, à l'âge de 84 ans, emportant l'estime et les regrets universels. Le marquisat de Gualtieri, et les droits et prétentions sur tant de fiefs dont il fut dépouillé sont passés au comte Carlo, son neveu, né à Padoue, le 4 octobre 1768, marié à une comtesse Scotti de Plaisance, devenu aujourd'hui l'aîné de la maison Torelli. Des auteurs modernes très-recommandables, ont observé, avec raison, que cette maison, remarquable par l'antiquité de son origine et la grandeur de ses alliances, intéressante par ses malheurs et ses rapports avec l'histoire générale de l'Italie, est une de celles qui a réuni le plus d'illustration littéraire et produit le plus d'hommes célèbres dans tous les genres.

TORELLI - ORSINA, comtesse de Guastalla. (*Voyez* VISCONTI; ORSINA.)

TORELLI (ANTONIA), marquise Rossi, fille de Guy II, dit *le Grand*, premier comte de Guastalla, et de la fameuse Orsina-Visconti, tante de Philippe-Marie, duc de Milan, qui avait gagné une bataille devant Guastella sur les Vénitiens (*Voyez* TORELLI, GUY II; et ci-après VISCONTI-ORSINA), fut mariée à Pietro-Maria Rossi, cinquième marquis de Sansecondo, homme d'un mérite rare, qui fut cinq fois général pour le duc de Milan, et prit Plaisance et Caravaggio. Parme, où il commandait presqu'en souverain, se révolta pendant son absence contre François Sforce, duc de Milan. Antonia, qui avait toujours déployé un grand caractère, rassemble à la hâte des troupes sous Torchiara, se met à leur tête, court à Parme, se rend maîtresse de la ville, et la restitue au duc. (*Voyez* GIUSEPPE BETUSSI, *Donne illustri*, in-f. 146; PHILIPPE DE BERGAME, *de Clar. selectisque mulieribus*; les histoires et chroniques de Parme.) Cette femme courageuse eut neuf enfans, entre autres Donella, mariée a Gibert Sanvitalle, qui bâtit le château de Sala, devenu, depuis 1612, maison de plaisance des ducs de Parme. Francesco Carpesano, prêtre parmésan, dans les *Commentaires de son temps*, publiés dans le tome 5 de la collection du père Martenne, et Angelo Odoard da Erba, dans sa chronique insérée dans les *Rerum italicarum scriptores*,

tome 20, rapportent que Donella Rossi, fille d'Antonia Torelli, se trouvant en l'absence de Gibert Sanvitale, assiégée en septembre 1483, par Rolando Rossi, son propre père, et par Amurat Torelli, son cousin, alors à la tête des Vénitiens, soutint un assaut dans Sala, se défendit long-temps sur la brèche, empêcha la prise de la place, et d'un coup d'arquebuse, tua elle-même le malheureux Amurat. Un auteur du siècle dernier observe à ce sujet, « qu'il est assez singulier que trois femmes de la même maison, la mère, la fille et la petite-fille, aient eu dans leur vie, trois occasions de se distinguer par trois actions du même genre extrêmement rares pour leur sexe, et qu'elles aient toutes trois réussi dans leurs entreprises. »

TORELLI (Barbe), ou BARBARA-TORELLA STROZZI, des comtes de Guastalla, qu'il ne faut pas confondre avec une autre Barbe, sa parente, surnommée Benedetti, était fille de Marsiglio II, 4e comte de Montechiarugolo, et petite-fille de Christophe II. (*V.* Torelli, Christophe II.) Sa mère Paola Sechi d'Aragone, (fille du fameux général de ce nom, et de Catherine Gonzague, des marquis de Mantoue), lui donna l'éducation la plus recherchée et les plus habiles maîtres. Barbe en profita, et dès son jeune âge, se distingua par son aptitude à toute espèce de littérature. Ses talens pour la poésie, et sa beauté l'exposèrent à l'amour de ce qu'il y avait de plus brillans cavaliers dans les cours voisines, à l'envie de la plupart des femmes, aux éloges des historiens, et aux sonnets des poètes de son temps. Elle fut mariée vers 1491, en premières noces, à Hercule Bentivoglio, noble bolonais et ferrarais, qui se distingua au tournois donné à Bologne en 1470, où il conduisait le 4e quadrille des chevaliers blancs, et qui avait fait la guerre au service des Florentins. La maison de Barbe fut bientôt à Ferrare le rendez-vous de tous les savans, et semblait le lycée de l'Italie; en butte aux hommages de tant d'hommes de mérite, il était difficile que quelques-uns d'entre eux ne fissent pas impression sur le cœur trop sensible de Barbe. Devenue veuve, elle épousa en secondes noces, en 1508, Hercule Strozzi, noble ferrarais, poète, l'un des plus renommés de son siècle, qu'elle aimait tendrement depuis plusieurs années, et qu'elle avait préféré à tous ceux qui lui faisaient la cour; mais un rival, (personnage puissant), jaloux de cette heureuse union, fit percer Hercule de 22 coups de poignard, 13 jours après ses noces. (*Voyez* ci-devant Strozzi Hercule). L'infortunée Barbe exhala sa douleur dans un sonnet très-touchant. Inconsolable de la perte de son époux, elle se retira à Parme, où sa vie ne fut plus qu'amertume et regrets, et vint mourir dans des sentimens religieux à Bologne, où elle avait fait son testament, le 7 novembre 1533. Sa fille unique Julie, née de son second mariage, et héritière de la beauté de sa mère, mais non de son esprit, fut mariée à Albert Zoboli, l'un des gentilshommes les plus riches de Parme : on voit que le pape Léon X la recommanda spécialement au magistrat de Reggio par un bref de l'an 1518. Barbe a laissé plusieurs *épitres, chansons, sonnets, piè-*

ces fugitives, et beaucoup d'autres ouvrages, dont une partie a été perdue. On en trouve cependant plusieurs dans *le Rime Scelte di poeti ferraresi* de Bergalli, imprimées à Ferrare en 1713, qui font regretter ceux qui nous manquent. On peut consulter à ce sujet l'*Istoria ferrare, Gymnasii* de Bossetti, et la savante *Histoire de la littérature italienne* de l'abbé Tiraboschi. Le professeur Girtanner de Goëttingue dans ses cahiers de lecture, et Wiéland dans un de ses Mercures, en ont aussi parlé.

TORELLI-CASTIGLIONE (HIPPOLYTE), des comtes de Guastalla, fille de Guy, dit le protonotaire, et de Françoise de Bentivoglio, des seigneurs de Bologne, naquit vers 1499. Sa beauté remarquable égalait son esprit et son instruction; et elle fut mariée, en 1516, au célèbre Baldassar Castiglione, chevalier de la Jarretière, l'auteur du *Corteggiano*, l'ami de Raphaël, et du duc d'Urbin, si estimé de Léon X et de Charles-Quint. Hippolyte adorée d'un pareil époux, unie avec lui par les mêmes sentimens, les mêmes rapports, les mêmes goûts, n'avait rien à desirer: leur vie était partagée entre les affaires, la culture des lettres et la bienfaisance; tant de bonheur ne pouvait durer: la mort enleva cet être accompli à la fleur de ses ans, en 1520. Baldassar en resta inconsolable. Il fit mettre sur sa tombe cette inscription composée par le cardinal Bembo.

Hippolytæ Taurellæ
Uxori dulcissimæ quæ
In ambiguo reliquit
Utrùm pulchrior an
Castior fuerit, primos
Juventæ annos vix ingressa,
Balthazar Castiglionius
Incredibiliter mærens.
P. M. D. XX. V.

TORELLI-LUNATI (ALDA), des comtes de Guastalla, était fille de Louis Torelli, quatrième fils de Guy Galeotto et de Camille Martiningua; elle fut mariée au comte Jean-Marie Lunati, ce qui fait que beaucoup d'auteurs l'appellent *Alda Lunata*. Sa tante, Angiola Nugarola, poète elle-même et sœur d'Isotta (*Voyez* NOGAROLA ISOTTA), lui inspira le goût de la littérature, et lui apprit les règles de la poésie. Plusieurs écrivains célèbres l'ont citée avec Julie de Ferette et Lucrèce Gonzague de Gazzolo, comme trois femmes marquantes dans ce siècle. Elle demeurait à Pavie, où Philippe Binaschi, poète de cette ville en fut fort épris, et fit pour elle presque toute la première partie de ses poésies. Betussi la célébra dans ses *Imagini del Tempio di donna Giovanna d'Aragona*: beaucoup d'autres poètes la chantèrent: ses poésies ont beaucoup de graces, et se trouvent imprimées dans les *Rime di cinquanta poetesse raccolte dal Domenichi, nel* 1559; dans celles d'Antoine Francesco Rainjori, imprimées en 1574; et dans le Recueil de Bergalli qui, en parlant d'elle, dit : *Nobile donna Pavese, et quanto nobile altretanto saggia ed erudita!*

TORELLI-BENEDETTI (BARBE), des comtes de Guastalla, fille de Gaspard Torelli, poète lui-même, et de Madeleine Musacchi, noble parmesane, et petite-fille du comte François Torelli, comte de Montechiarugolo, naquit à Parme, où elle apprit les règles de la poésie du célèbre Pomponio Torelli, son cousin

germain (*V.* Torelli Pomponio), et les mit en usage avec une élégance qui la fit apprécier par les littérateurs ses contemporains. Il paraît qu'elle florissait vers 1596, et qu'elle vécut après 1600. Un de ses sonnets est imprimé avec la *Sémiramis* de Muzio Manfredi, en 1593, un autre dans les œuvres de Philippe dalla Briga, en 1601. Son ouvrage le plus connu est *la Partenia*, pastorale très-célébrée par Angelo Ingegnieri.

TORELLI (Louise), comtesse de Guastalla, fondatrice d'ordres, était fille unique du comte Achille (*Voyez* Torelli, Achille), et de Véronique Pallavicini. Née en 1500, mariée à l'âge de 16 ans, à Louis Stanghi, elle recueillit les allodiaux de la succession de son père, en 1522, et, ce qui ne s'était jamais vu, par la protection du duc de Milan, elle hérita aussi du comte de Guastalla, fief masculin substitué à jamais aux descendans de Guy II. Les Torelli, comtes de Settimo et de Montechiarugolo s'opposèrent à ce qu'on lui donnât les investitures; mais, s'étant rendue elle-même à Milan, elle les obtint, au moyen d'une somme annuelle qu'elle s'engagea à leur payer. Ayant perdu en 1524 son premier époux, et obligée par la guerre d'aller chercher un asile à Vérone, elle s'y remaria à Antoine Martinengui, d'une maison ancienne et puissante de Brescia; mais cet homme dédaigneux, dur et féroce, qui n'en voulait qu'à son immense fortune, dès qu'il l'eut obtenue, la traita cruellement, et la menaça plusieurs fois, le poignard à la main, de l'égorger si elle ne faisait une donation de tous ses biens à Girolamo, fils qu'il avait eu d'un premier lit. La patience et la douceur étaient les seules armes que Louise pouvait employer; car elle avait d'autant plus de motifs de redouter la fureur de Martinengui, qu'elle découvrit bientôt qu'il avait fait mourir N. Somaglia, sa première femme; heureusement un frère de cette infortunée la vengea en le tuant de sa main, et fut ainsi l'instrument dont la Providence se servit pour délivrer Louise d'un pareil monstre. Les idées religieuses qu'elle avait reçues de sa mère, le peu d'affection qu'elle avait éprouvée de la part de ses deux maris, la mort du seul enfant qu'elle avait eu, les dangers qu'elle avait courus, tournèrent alors vers la dévotion toutes les pensées de cette ame ardente. Un dominicain, son directeur, nommé Baptiste de Crema, saint personnage, l'engagea à fonder, vers 1530, une congrégation de femmes à Milan. Elle les nomma les *Angéliques*, voulant leur rappeler par ce nom qu'elles devaient tendre à la pureté et à la perfection des anges. Cependant le comte Paul Torelli, et les enfans de Frédéric Torelli, fils du comte de Guy Galeotto, disputaient à Louise sa succession; l'affaire fut portée au tribunal de l'empereur: le pape y intervint, prit le parti des comtes de Montechiarugolo, et mit les Guastallais en interdit, parce qu'ils ne voulaient pas payer au comte ses impositions. (*Voyez* ci-dessus Torelli, Paolo.) L'affaire se trouvant trop compliquée pour que l'empereur, occupé de ses expéditions et d'objets bien plus importans, pût y donner l'attention qu'elle exigeait, Ferrant de Gonzague, alors vice-roi de Sicile, proposa comme expédient d'engager toutes les parties

à vendre leurs droits à un tiers qui rendrait directement foi et hommage à S. M. impériale ; et pensant à cette acquisition pour lui-même, il fit présent d'un calice et de vases sacrés d'or massif enrichis de pierreries aux Angéliques naissantes, et fit fortifier la comtesse Louise sur ses idées de fondation, afin qu'elle eût besoin d'argent, et qu'elle se déterminât à lui vendre ce petit État. Enfin, les choses ainsi disposées, Ferrant présenta requête en 1538, à l'empereur, pour être autorisé à faire l'acquisition du comté de Guastalla, quoique les comtes Torelli, seuls susceptibles d'hériter de ce fief, fussent encore en procès sur sa possession, que plusieurs fussent mineurs, et qu'il n'y eût rien de décidé sur leurs droits ; mais Ferrant était sûr de la faveur de Charles V. En effet, ce monarque fatigué de ces querelles, trouvant un moyen de les terminer, et d'ailleurs voulant faire du bien à Ferrant qu'il avait intérêt de ménager, accorda le 21 mai la permission demandée. Alors la comtesse Torelli, autorisée par le décret impérial, signa à Milan l'acte de cette vente, le 3 octobre 1539, et transporta à Ferrant de Gonzague ce qu'elle n'avait pas même le droit de posséder. Débarrassée des affaires, Louise qui avait renoncé à toutes les choses de ce monde, se livra entièrement à Dieu. Le pape Paul III, par son bref de 1534, lui avait permis de fonder sa congrégation sous la règle de Saint Augustin, d'après les statuts qui lui seraient donnés par l'archevêque de Milan : il l'exempta de cette même juridiction par un bref de 1536, qui soumit les Angéliques à la direction des clercs réguliers de Saint-Paul, (dits Barnabites). Au mois d'août 1535, Louise augmenta son monastère de 24 maisons et de tout le terrain qui est entre la porte Saint-Louis et la porte Sainte-Euphémie : le 7 octobre de la même année, les dames de sa congrégation y furent réunies ; mais l'église revêtue de superbes marbres jusqu'à sa voûte est une des plus jolies qui existent, ne fut achevée que plusieurs années après. La comtesse Louise mit, en 1536, le monastère des Angéliques sous l'invocation de Saint Paul *converti*, et prit alors elle-même le nom de *Paule-Marie*. Louise Torelli contribua encore à la fondation du monastère des religieux de la congrégation de *Saint-Paul des décolés*, surnommé de *Saint-Barnabé*, et du couvent des *Ermites du Crucifix*, sous le nom de *Sainte-Marie-Madeleine pénitente*, dans Milan. A Ferrare, elle établit le couvent des *Converties de Terra-Nuova*, et à Crémone elle s'unit avec Valerie d'Aleriis pour fonder les *Religieuses de Sainte-Marthe*. Brûlant du zèle de la maison de Dieu, elle accompagna les Barnabites dans leurs missions, servant pendant ce temps les malades, convertissant les femmes déréglées, et ramenant les impies à la religion : s'étant rendue à Venise avec Antoinette de Nigri, elle fit tant d'impression sur les esprits, que plusieurs seigneurs et dames vénitiennes mariées, ayant quitté leurs palais pour se retirer dans des monastères, la république crut devoir bannir cette missionnaire dangereuse de ses Etats : Louise en sortit pour aller à Vicence aider de ses largesses le monastère des *nouvelles conver-*

tics. Retournée à Milan, elle y trouva les Angéliques qu'elle avait fondées pour être utiles à la société, demandant à grands cris la clôture qu'elles obtinrent du pape Jules III, malgré leur fondatrice. Les mauvais traitemens qu'elle essuya de la part de ses religieuses, pour l'obliger à y consentir, allèrent jusqu'à attenter deux fois à sa vie par le poison. Louise se vit réduite à sortir de la maison qu'elle avait bâtie avec tant de peines et de soins. Alors elle acheta un vaste terrain entre la porte *romaine* et la porte *Tosa*, et en alla fonder une autre appelée le *Collége de Guastalla*. Les dames de cette nouvelle congrégation, à l'instigation de St. Charles Borromée, archevêque de Milan, voulurent aussi obtenir la clôture contre son avis : Louise s'y opposa constamment; Saint Charles vint, la veille du jour où elle expira, la tourmenter encore à ce sujet : enfin, cette femme héroïque et si malheureuse mourut en odeur de sainteté, le 28 octobre 1569, à l'âge de 69 ans, et fut enterrée dans l'église des jésuites de San-Fedele, où son tombeau existe encore. Par son codicile, fait le 2 du même mois, la comtesse Louise établit les réglemens que devait suivre sa maison, et fonde 18 places pour l'éducation des jeunes filles nobles et orphelines. Depuis sa mort, les religieuses, sans respecter la volonté expresse de leur bienfaitrice, se firent cloîtrer : le cagotisme de ces temps-là et le zèle outré de Saint Charles dénaturèrent ainsi deux institutions, dont le but était si utile à la religion et à la société. L'empereur Joseph II comprit depuis dans ses suppressions le monastère des *Angéliques*, dit, on ne sait trop pourquoi, des *Vierges espagnoles*, et voulut qu'on en réunît les religieuses au couvent des *Guastallines*.

TORESANI (André), célèbre peintre de Brescia, donna, dès sa jeunesse des preuves de son talent pour le paysage. On l'envoya à Venise pour se perfectionner à l'école des meilleurs maîtres, et il ne tarda pas à dessiner avec grace les vues, les navires et autres objets pittoresques. Zacharie Sagredo, Pierre Guarienti et plusieurs autres nobles Vénitiens, lui firent faire des ouvrages admirables. Il dessina encore à la plume et en détrempe les portraits des plus célèbres musiciens et chanteurs de son siècle. Ce recueil in-fol. tomba entre les mains du prêtre français Valdalba, excellent musicien, qui en fit tant de cas, qu'il ne voulut s'en dessaisir à aucun prix. Toresani travailla aussi à Milan avec le même succès. Il mourut vers 1760.

TORFÉE (Thormond), de Misnie, est connu par son *Histoire des Orcades*, Hafniæ, 1697, *seu* 1715, in-fol.; et par celle *de la Norwège*, en 4 tomes, 2 vol. in-fol., 1711. Ces deux ouvrages estimés sont en latin. On a encore de lui : *Trifolium historicum*, Hafniæ, 1707, in-4°, et *Groenlandia antiqua*, Hafniæ, 1706, petit in-8°, fig. L'auteur mourut vers 1720, âgé de 81 ans.

TORINUS (Albanus), médecin du 16e siècle, né à Winterthur dans le canton de Zurich, exerça sa profession à Bâle. Il a laissé des *Notes* sur Alexandre Trallien, Polybe, Théophile, etc., ainsi qu'une traduction sur les ouvrages de Paul d'Egine.

TORNABONI (Lucrèce), femme poète, italienne, issue d'une famille illustre de Florence, mé-

rita par ses talens et sa beauté d'être unie à Pierre de Médicis, et devint mère de Laurent. Elle mit la Bible en vers italiens. Sa bienfaisance égalait son savoir; et elle répandit de grands secours sur les pauvres et les orphelins.

TORNAINS (JEAN), pasteur de l'église da Tornéo, mort en 1661, traduisit les Psaumes en langage des Lapons, et écrivit leur histoire en latin. Il consacra sa vie entière à l'instruction de ces peuples sauvages et malheureux.

TORNAMIRA (JEAN DE), habile médecin français, né vers le 15e siècle, fut doyen et chancelier de la faculté de médecine à Montpellier. Son principal ouvrage est *Clarificatorium super nono ad Almansorem, cum textu ipsius Rhasis*. C'est une traduction d'arabe en latin, dont il y a diverses éditions, Lyon, 1490, 1501, in-4°; Venise, 1507, in-fol. On lui attribue encore *Commentarium super Galenum de interioribus*.

TORNAMIRA (P. D. PIERRE-ANTOINE), d'abord jurisconsulte, puis moine du Mont-Cassin, était d'Alcamo en Sicile, et mourut à Palerme en 1681. On a de lui: I. *Histoire des moines de Saint-Benoît*. II. Le *Cérémonial des Bénédictins*. III. *Origine de la congrégation du Mont-Cassin*.

TORNE (PIERRE-ANASTASE), archevêque constitutionnel de Bourges, né à Tarbes, le 21 janvier 1727, entra chez les prêtres de la doctrine chrétienne, et professa la philosophie dans leur collége de Toulouse. Il était plus fait pour le grand monde que pour une congrégation religieuse. Aussi quitta-t-il bientôt les doctrinaires pour se consacrer à la chaire. Une figure agréable, de la hardiesse, et quelques nouveautés dans la manière de prêcher, lui procurèrent des succès passagers. Il fut le prédicateur du carême à Versailles en 1764; et comme il n'oublia pas de faire sa cour au ministre de la feuille des bénéfices, un canonicat d'Orléans et un prieuré furent sa récompense. Torné obtint en même temps la place d'aumônier du roi de Pologne, Stanislas, et le titre d'académicien de Nanci. A l'époque de la révolution, il fut nommé archevêque constitutionnel de Bourges. Dans les orages qui s'élevèrent contre la religion, il publia des écrits qui étaient plus d'un philosophe que d'un prêtre. Il quitta Bourges et alla mourir dans sa patrie, le premier janvier 1797..... Torné remporta le prix de l'Académie de Pau, en 1754, et fit imprimer en 1775 une *Oraison funèbre* de Louis XV. Ses autres ouvrages sont: I. *Leçons élémentaires de calcul et de géométrie*, 1757, in-8°, qui eurent de la vogue parce qu'il y a de la clarté. II. *Sermons*, 1765, 3 vol. in-12. Ils sont écrits d'un style maniéré, tantôt lâche et toujours froid; l'orateur y semble méconnaître le ton convenable aux différens sujets qu'il traite.

TORNHIELL. *Voy.* THORNILL.

TORNIEL (JULIE), de Novare, née en 1478, se fit religieuse à Sainte-Ursule de Milan, en 1494, et y mourut le 22 juin 1549. Elle a laissé un petit volume de *Révélations*, qu'elle commença à écrire vers 1512. Le style en est simple et grossier, comme tous les ouvrages du 15e siècle.

TORNIEL (JÉRÔME), jurisconsulte du 16e siècle, né à Novare, séjourna alternativement dans les universités de Turin et de Pavie.

Il fut sénateur du duc de Savoie, et professa 19 ans à Padoue, avec 1150 florins d'honoraires. Il mourut à Pavie en 1575. On a de lui : I. *In legem de verborum observationibus*, Bologne, 1557, II. *Commentaria in legem primam ac tertiam de legatis*, Venise, 1564, in-fol.

TORNIEL (Jérôme), célèbre orateur sacré et poète, né d'une illustre famille à Cameri près de Novare, le 1er février 1693. Doué d'un naturel vif et pénétrant, il répondit à l'empressement de deux de ses oncles qui l'emmenèrent à Novare pour y étudier les belles-lettres. Il acheva ensuite ses autres cours à Gênes, et se consacra à la prédication. Il parut pour la première fois en chaire à Saint-Laurent de Venise. Les principales cités d'Italie furent successivement le théâtre de sa gloire. On admire dans ses sermons un style harmonieux, élégant, simple, une profonde connaissance de l'Ecriture et des Pères de l'Eglise, une imagination vive, des raisonnemens solides et une peinture fidèle des mœurs de son siècle. Ses meilleurs sont sur les *Cendres*, sur le *Paradis*, le *Jugement dernier*, la *Madeleine*, la *Crainte et l'amour de Dieu*. Torniel cultiva aussi la poésie avec succès; il fit des *Odes* estimées, la plupart sur des sujets sacrés. Il mourut le 6 avril 1752. L'Académie de la Crusca voulut le mettre au rang de ses membres ; mais il refusa par modestie cet honneur. On a de lui : I. *Sermons pour le carême*, Milan, 1753, ouvrage posthume. II. *Panégyriques et discours sacrés*, Carpi, 1768 ; Venise, 1751. III. *Hymnes pour les principales fêtes de la Vierge*, Milan, 1738.

TORNIEL (le comte Jérôme), illustre poète de Novare, se livra de bonne heure aux muses, et les cultiva toujours avec succès, malgré les occupations attachées à son rang. Il demeura plusieurs années à Venise, et y fut estimé des premiers littérateurs de son temps, avec lesquels il entretint un commerce épistolaire. Il mourut vers 1780. Ses poésies restèrent en manuscrit tant qu'il vécut. Joseph Alberti les fit paraître à Verceil, en 1780, sous ce titre : *Ouvrages en prose et en vers du comte Tornielli de Novare.*

TORNIEL, homme cruel, plus redouté par ses barbaries que par sa valeur, défendit Novare, sa patrie, en 1522, contre le maréchal de Lescun. Ce misérable mangeait, dit-on, le foie des Français qui tombaient entre ses mains. La ville ayant été prise, il fut pendu avec les bourreaux qu'il employait à ses exécutions.

TORNIEL (Augustin), religieux barnabite, né à Novare en 1543, mort en 1622, est avantageusement connu par ses *Annales sacri et prophani*, depuis le commencement du monde jusqu'à J.-C., en 2 vol. in-fol., Anvers, 1620. On peut les regarder comme un bon commentaire des livres historiques de l'Ancien Testament. Il est un des premiers qui ont éclairci les difficultés de chronologie et de géographie qui se trouvent dans les livres saints et dans les historiens profanes. Son ouvrage est fait avec méthode, et écrit avec autant de clarté que de naturel. On peut lui reprocher d'être seulement quelquefois un peu trop crédule.

TORQUATO (Antoine), médecin et astrologue de Ferrare, florissait dans le 15e siècle. Il a

écrit un *Pronostic* sur la ruine de l'Europe, dédié à Mathias, roi de Hongrie, dans lequel il prédit les événemens depuis 1480 jusqu'en 1540.

TORQUATO-TASSO. *Voyez* TASSE.

TORQUATUS. *Voy*. MANLIUS-TORQUATUS.

TORQUEMADA (JEAN DE), religieux dominicain, naquit à Valladolid, d'une famille illustre. Il eut divers emplois importans dans son ordre, devint maître du sacré palais, et fut envoyé par le pape Eugène IV au concile de Bâle. Il avait déjà assisté à celui de Constance, en 1414. « Il avait été, dit Fléchier (*Histoire de Ximénès*), confesseur d'Isabelle dès son enfance, et lui avait fait promettre que si Dieu l'élevait un jour sur le trône, elle ferait sa principale affaire du châtiment et de la destruction des hérétiques, lui remontrant que la pureté et la simplicité de la foi catholique étaient le fondement et la base d'un règne chrétien, et que le moyen de maintenir la paix dans la monarchie était d'y établir la religion et la justice. » Il reçut, en 1449, le chapeau de cardinal. On a de lui : I. Des Commentaires sur le Décret de Gratien, Venise, 1578, 5 tomes. II. Un *Traité de l'Eglise et de l'autorité du pape*, Venise, 1562, in-folio. III. *Expositio in Psalmos*, Mayence, 1477, in-folio. IV. *De corpore Christi contrà Bohemos*. V. *Expositio in regulam Sancti-Benedicti*, Cologne, 1573, in-folio, avec le Commentaire de Smaragdus. VI. *Monarchia indiana con il origen*, Madrid, 1723, 3 vol. in-fol. : cette édition est la plus recherchée, etc. Ce cardinal mourut à Rome, le 26 septembre 1468, à 80 ans, avec la réputation d'un homme habile dans la théologie de l'école et dans le droit canonique.

TORRATTI (JULES), savant religieux des écoles pies, né à Volano, près de Roveredo, le 6 avril 1706, professa l'éloquence à Rome et à Florence avec beaucoup de succès. Doué d'un esprit vif et fécond, il eut la réputation d'un des meilleurs poètes latins de son siècle, et adopta le genre satirique, dans lequel il suivit les traces de Juvénal. Il mourut dans sa patrie, le 3 décembre 1764. Il n'avait mis au jour qu'un Opuscule latin, sous le nom d'*Erillo Ginureo*, imprimé à Roveredo, en 1761 ; mais Clémentin Vannetti a donné un abrégé de sa Vie, auquel il a joint deux de ses satires : 1° *Sub parasiti personâ ævi mores destringit* ; 2° *Bonellius et Pilati umbra*.

TORRE (ALPHONSE DE LA), savant espagnol du milieu du quinzième siècle, vivait à la cour de Jean Ier, roi de Navarre, qui le chargea de composer un *Traité de politique et de morale*, pour l'instruction du prince Charles, son fils, héritier de la couronne. Cet ouvrage est intitulé *la Vision agréable* ; l'auteur, sous l'emblème d'un songe, y donne des préceptes de morale et de politique. Composé vers l'an 1436, il fut imprimé à Tolosa, en Espagne, en 1489, et réimprimé à Séville, en 1538, in-folio. Dominique Delphini, de Venise, le traduisit en italien, et le donna comme original. Cet ouvrage est un des livres les mieux écrits en espagnol dans le 15e siècle.

TORRE (PHILIPPE DE LA), antiquaire, né à Ciudad de Frioul, en 1657, montra de bonne heure

beaucoup de goût pour l'étude des monumens de l'antiquité. Il le satisfit à Rome, où il se fixa. Son savoir lui concilia l'estime et la bienveillance des cardinaux Imperiali et Noris, et des papes Innocent XII et Clément XI ; ce dernier lui donna, en 1702, l'évêché d'Adria. Le peu de ressources qu'il avait pour la littérature dans une petite ville, ne purent diminuer son zèle pour l'étude. On a de lui : I. *Monumenta veteris Antii*, 1700, in-4° ; livre très-savant. II. *Taurobolium antiquum Lugduni, annò 1704 repertum, cum explicatione.* Il se trouve dans la Bibliothèque choisie, tome 15. III. *De annis imperii M. Antonii Aurelii Heliogabali*, 1714, in-4°. La Torre avait les connaissances d'un érudit profond. Il mourut en 1717, à 60 ans.

TORRE (Christophe de la), historien et jurisconsulte, né à Parme, notaire de profession, et chancelier épiscopal, commença à exercer le notariat en 1530, et mourut en 1586. Au milieu de ses occupations, il écrivit : I. *Bellum Parmense decimâ die junii* 1551 *cœptum, et vigesimâ primâ maii* 1552 *completum.* II. *Exercitium juris patronatûs*, etc.

TORRE (Flaminio), né à Bologne, en 1690, et mort à 71 ans, apprit la peinture du Guide, et le dessin du Cavédon. On a de lui d'excellentes gravures, telles que les Patrons de Bologne, d'après le Guide ; le dieu Pan vaincu par l'Amour, d'après Augustin Carrache ; et une Vierge, d'après Louis Carrache.

TORRE (Pierre-Louis de la), né à Gênes, le 27 janvier 1689, entra chez les moines du Mont-Cassin, le 26 juin 1705 ; il fut, en 1751, général de sa congrégation, et mourut à Florence, le 10 avril 1754. Il a donné la *Vie de Saint Colombin.*

TORRE (François), jésuite de Modène, né en 1663, mort dans sa patrie, en 1758, a traduit en français l'*Histoire des Révolutions d'Europe pour cause d'hérésie*, Venise, 1710, 2 vol. grand in-4°.

TORRE ou TORRI (Jean-Baptiste de la), philosophe et astronome du 16ᵉ siècle, né à Vérone, fut le maître du célèbre Fracastor, son concitoyen. Il a écrit un traité, *De felicitate ad Paulinam sororem*, Venise, 1531, 1 vol. in-12.

TORRE (François-Antoine de la), né le 27 juillet 1695, à Ravenne, d'une famille originaire de Florence, fut élevé au collége Clémentin à Rome, et y fit de grands progrès dans l'éloquence et la poésie. Il mourut dans sa patrie, le 3 juillet 1747. On a de lui quelques discours, et l'éloge du comte Hippolyte Lovatelli, inséré dans le journal littéraire d'Italie.

TORRE (Jean-Marie de la), clerc régulier de l'ordre des Somasques, et illustre philosophe, né à Rome, en 1710, d'une famille originaire de Gênes, fit ses études au collége Clémentin de Rome, et fut ensuite élu professeur de philosophie et de mathématiques au collége de Cindal, dans le Frioul. Il passa de là à Naples, où il enseigna les sciences physiques et mathématiques au séminaire archiépiscopal. Charles de Bourbon, alors roi de Naples, le nomma, en 1754, son bibliothécaire, surintendant de l'imprimerie royale, et conservateur

de son musée. Il profita de ce loisir littéraire pour se livrer entièrement à ses occupations favorites. Il travailla surtout à des microscopes très-curieux, pour observer les phénomènes de la nature. Au bout de plusieurs années, il fabriqua, au moyen du feu, des feuilles de cristal, qui donnèrent aux microscopes un très-haut degré de perfection. On a voulu lui contester cette découverte, en l'attribuant à l'anglais Leerwenhock; mais Henri Baker, de la Société de Londres, a déclaré le contraire. Il fut membre des principales Académies d'Italie, et correspondant de celles de Paris, de Londres et de Berlin. Les qualités de son cœur répondaient à ses talens. Il mourut le 7 mars 1782. On a de lui : I. *Science de la nature générale et particulière*, Naples, 1749, 2 vol. in-4°; Venise, 1750. II. *Elementa physicæ*, Naples, 1767, 8 vol. III. *Histoire et phénomènes du Vésuve*, Naples, 1755, in-4°. Cet ouvrage a été imprimé en français avec des augmentations, Naples, 1771, in-8°. IV. *Observations microscopiques*, Naples, 1776. Il a encore écrit un traité d'arithmétique.

TORRE (.....), né dans un petit village sur le lac de Côme, dans le Milanais, reçut de son père la seule éducation qu'il pouvait lui donner; il apprit de lui à faire des baromètres. Muni de quelques-uns de ces instrumens, il traversa les Alpes, et vint les vendre à Paris. Un hasard heureux lui fit connaître Réaumur, et il comprit à son école combien il pouvait acquérir de nouvelles connaissances. L'argent qu'il gagnait par son travail, il l'employait à suivre des cours de physique et de chimie, et il devint bientôt très-habile dans cette dernière science. Après avoir ouvert un cours d'histoire naturelle et de physique expérimentale, les démonstrations tranquilles qu'il y faisait ne purent suffire à un esprit aussi ardent que le sien, et il se livra particulièrement à l'étude de la pyrotechnie. Les forges de Vulcain qu'il fit représenter sur les boulevards du Temple, attirèrent tout Paris, et offrirent un spectacle aussi nouveau que surprenant. Le feu d'artifice qu'il fit exécuter pour le mariage de Louis XVI ne fut pas moins magnifique. Au milieu de l'explosion la plus terrible de l'Etna, on vit s'élever des palmes triomphales qui conservèrent leur couleur naturelle. Torré avait retrouvé le secret du feu grégeois et le moyen de brûler à une grande distance les vaisseaux ennemis, avec une matière inextinguible: on en fit l'épreuve, qui réussit; mais la générosité française applaudit à l'invention, et refusa de l'employer contre l'Angleterre. Torre se reprocha même de l'avoir conçue. Doué d'une ame tendre et compatissante, il prévenait l'indigence dans ses besoins, et n'oublia jamais ses vieux parens, qu'il mit dans l'aisance. Désespéré de la mort de sa femme, il la suivit quelques mois après au tombeau, et mourut le 30 avril 1780. Torre s'était occupé long-temps d'alchimie et du secret de faire de l'or. Un inconnu, dit-on, le convainquit de la possibilité de la transmutation des métaux, disparut ensuite et échappa à toutes ses recherches. Torre le suivit vainement à Leyde, à Dantzick et à Londres, et fut une dupe de plus de l'art hermétique. On peut lire sur ce fait une lettre curieuse,

insérée dans le Mercure du 28 octobre 1780.

TORRENTINUS (Laurent), célèbre imprimeur, né en Flandre, alla s'établir à Florence. Il y découvrit le manuscrit original des Pandectes de Justinien, et il les imprima pour la première fois en 1553, 2 vol. in-fol. Cette édition, très-recherchée pour la beauté des caractères et la pureté du texte, est celle connue sous le nom de *Pandectæ florentinæ*.

TORRENTIUS ou TORRENTINUS (Hermann), né à Zwoll, dans l'Over-Yssel, vers le milieu du 15e siècle, fut professeur de rhétorique à Groningue, et enseigna les belles-lettres dans sa ville natale jusque dans sa vieillesse; il le fit même long-temps étant aveugle. Il mourut vers l'an 1520. On a de lui : I. *Des Scholies sur les Evangiles des Dimanches et Fêtes*, Deventer, 1599, in-8°. II. Un *Commentaire sur les Géorgiques de Virgile*, Anvers, 1561. III. *Dictionnaire historique et poétique*, Paris, 1541. Il a été augmenté et corrigé successivement par Charles-Étienne et Frédéric Morel.

TORRENTIUS (Lævinus), poète latin moderne, né à Gand, le 8 mars 1525, alla à Rome, et s'acquit les bonnes graces des personnes les plus distinguées par leur rang et leurs talens. De retour dans les Pays-Bas, George d'Autriche, évêque de Liége, le pourvut d'un riche bénéfice. Il mérita de nouvelles dignités par la manière dont il s'acquitta d'une commission à la cour de Rome, et fut fait successivement chanoine de la cathédrale de Liége, archidiacre et vicaire-général de l'évêque Gérard de Groesbeck. Philippe II le nomma à l'évêché d'Anvers, en 1576. En 1594, il fut nommé à l'archevêché de Malines; mais la mort l'enleva à Bruxelles, le 26 avril 1595, avant qu'il eût reçu ses bulles. Il laissa par son testament sa bibliothèque aux jésuites, et de quoi se former un établissement à Louvain. On a de lui plusieurs pièces de poésie, qui ont été recueillies sous le titre de *Poemata sacra*, Anvers, 1594; titre qui ne répond pas à ce que le livre contient, car toutes les pièces n'en sont point sacrées. Les *Poésies* de Torrentius ont beaucoup de mérite; ses *Odes* cependant ne sont point animées de cet enthousiasme qui fait le caractère de ce genre de poésie. Ses Commentaires sur Horace et sur Suétone, 1610, in-folio, tiennent un rang parmi ceux des meilleurs philologues.

TORRENTIUS (Jean), peintre, natif d'Amsterdam, en 1589, peignait ordinairement en petit, et mettait dans ses ouvrages beaucoup de force et de vérité. Il aurait pu vivre par son mérite dans une fortune honnête et avec l'estime des honnêtes gens, si son goût pour la débauche et le libertinage de son esprit ne l'eussent perdu. En effet, il faisait des peintures si dissolues, qu'elles surpassèrent celles de l'Arétin, et qu'elles furent brûlées par la main du bourreau. Il devint aussi l'auteur d'une hérésie, qui le fit arrêter et appliquer à la question. Torrentius ayant nié les discours qu'on lui imputait, fut condamné néanmoins par la justice de Harlem à 20 ans de prison. Élargi par le crédit de l'ambassadeur d'Angleterre, il passa à Londres, où il soutint les mêmes opinions, et tint la même conduite; il revint long-temps après mourir à Amsterdam,

sa patrie, à l'âge de 51 ans.

TORRES (Louis), cardinal archevêque de Mont-Réal, en Sicile, né à Rome, en 1551, d'une illustre famille, entretint un commerce littéraire avec les plus grands hommes de son siècle, tels que Baronius, Frédéric, Borromée, Le Tasse, etc., etc. Il mourut à Rome, le 9 juillet 1609, et fut enseveli dans son église titulaire de Saint-Pancrace. Il a écrit sous le nom de Lello, son secrétaire, une histoire de l'Eglise de Mont-Réal, publiée à Rome, en 1596, in-4°.

TORRIANI (Jean), de Crémone, célèbre machiniste, florissait dans le 16ᵉ siècle. Charles-Quint l'emmena à Pavie, pour régler la fameuse horloge de Jean Dondi, qui était endommagée. Il répondit qu'il n'était plus possible de la réparer, mais qu'il en ferait une semblable; il tint parole; et mérita la pleine confiance de l'empereur, qui le conduisit à Tolède, où il inventa une *Machine hydraulique*, composée de plusieurs canaux, pour diriger l'eau du Tage sur une montagne. On voit encore de ses ouvrages dans divers endroits d'Italie.

TORRICELLI (Evangelista), mathématicien et physicien, né le 15 octobre 1608, à Romigliana, petite ville d'Italie, dans la Romagne florentine, montra beaucoup de génie pour les mathématiques. Envoyé à Rome pour s'y perfectionner, il y fut disciple du P. Benoît Castelli, abbé du Mont-Cassin, qui le fit connaître à Galilée. Ce célèbre mathématicien ayant vu le *Traité du mouvement* du jeune Torricelli, l'appela auprès de lui à Florence, comme l'homme le plus capable de recueillir les observations que son âge, ses infirmités et la perte de sa vue l'empêchaient de mettre au jour. Galilée étant mort en 1641, Torricelli lui succéda en qualité de mathématicien du grand-duc de Toscane, Ferdinand II. En 1643, il publia la fameuse expérience du vide formé par l'abaissement du mercure dans un tube renversé. Cette découverte suffit pour rendre son nom immortel. Il est possible qu'il en ait conçu l'idée d'après la remarque de Galilée sur la hauteur à laquelle l'eau s'élève dans les corps de pompes, hauteur qui est limitée à trente-deux pieds à peu près. Si l'élévation de la colonne d'eau est due à la pression de l'air, un fluide quatorze fois plus pesant, tel que le mercure, devra s'élever à une hauteur quatorze fois moindre, ou à vingt-huit pouces environ; c'est en effet la hauteur moyenne du mercure dans le baromètre au niveau des mers: ainsi Torricelli est l'inventeur de cet instrument si utile dans la physique, dans l'astronomie, et qui a encore l'avantage d'indiquer avec quelque probabilité les variations de l'atmosphère. Le principe qui lui sert de base est le même que Galilée avait entrevu; la nature seule du fluide est différente, et il semble au premier coup-d'œil que tout le monde aurait pu faire un rapprochement si simple; mais, comme l'a fort bien dit un homme célèbre de nos jours, c'est dans de semblables rapprochemens que consistent les découvertes. Torricelli a publié aussi plusieurs ouvrages de géométrie et de mécanique; mais, quoique ces ouvrages soient estimables, surtout pour le temps où ils parurent, le souvenir en a été pour ainsi dire effacé par l'éclat de la découverte qui a rendu

le nom de leur auteur célèbre. Ces ouvrages sont, outre son *Traité du mouvement*: I. *Leçons académiques*, en italien, in 4°, 1715. II. *Opera geometrica*, Florence, 1644, in-4°. Torricelli inventa aussi ou perfectionna plusieurs autres instrumens de physique, et il excellait à les exécuter. La mort, en le moissonnant de bonne heure, a privé les sciences des découvertes que son génie promettait. Il mourut en 1647. Le grand-duc lui fit ériger un mausolée. Viviani lui succéda; et c'est une succession remarquable dans l'histoire des sciences que celle de trois hommes tels que Galilée, Torricelli et Viviani, dans un pays aussi peu étendu que la Toscane, et surtout dans un pays où l'inquisition avait été assez puissante pour persécuter et emprisonner Galilée, malgré l'amitié et la protection éclatante du grand-duc; quand on pense surtout que cette persécution eut pour cause la découverte du mouvement de rotation de la terre, et que tout cela se passait ainsi il y a à peine deux cents ans.

TORRICENI (FRANÇOIS), savant italien, né à Brescia, cultiva la littérature sérieuse et légère, les mathématiques et le droit. La lecture approfondie des auteurs classiques, fit de lui un véritable littérateur. Il écrivait élégamment en prose et en vers, dans les langues latine et italienne. Il mourut en 1763. On a de lui une excellente traduction de deux lettres du cardinal Quirini, et un Commentaire latin sur la Vie et les ouvrages du père Ramire Rampinelli, imprimé en 1760.

TORRIGIANO, en latin *Trusianus*, médecin de Florence, surnommé *Plusquam Commentator*, à cause des subtilités et des détours dont il enveloppait les matières qu'il traitait, vivait au commencement du 14e siècle. Le traité qu'il a composé sous le titre de *Plusquam commentum in parvam Galeni artem*, et qui fut imprimé à Venise, en 1504, 1543, 1559, in-fol., peut aussi avoir donné lieu à l'appeler ainsi. Ce médecin, malheureux dans sa pratique, et conséquemment peu recherché, entra dans l'ordre des chartreux, où il mourut à l'âge de 80 ans.

TORRIGIANO TORRIGIANI (....), sculpteur florentin, voyagea en Angleterre, ensuite en Espagne, et se fixa long-temps à Grenade, où l'on voit de lui une figure de la *Charité* et un *Ecce homo*, qui passent pour des chefs-d'œuvre. Le *Saint Jérôme* et le *Saint Léon* qu'il fit pour les hyéronimites de Séville, les égalent en beauté. Ce grand artiste eut une fin affreuse: l'inquisition le fit mourir de faim, en 1522, dans ses prisons, pour avoir brisé de colère une statue de la Vierge, qu'un grand seigneur n'avait pas voulu lui payer le prix qu'il en demandait.

TORRIGIO (FRANÇOIS-MARIE), chanoine de Saint-Nicolas, naquit à Rome vers le milieu du 16e siècle. Nous avons de lui: I. La *Vie du cardinal Robert des nobles*, Rome, 1632, in-4°. II. *Notæ ad Ursi Togati ludi pilæ vitreæ inventoris inscriptionem*, Rome, 1630, et quelques discours latins.

TORRINO (BARTHÉLEMI), fils de Jules-César Torrino, comte de Quincinto, conseiller et premier médecin du duc de Savoie

Amédée II, florissait vers le milieu du 17[e] siècle. Il suivit dans la médecine les dogmes anciens plutôt que les modernes. On a de lui : I. *Parnassus triceps; seu musarum affatus philiatro-mathematici de mysteriis naturæ et artis*, Turin, 1657, in-fol. II. *Ad Franciscum Felinum anacrisis, in paradoxum de sectione, saphænæ, in suppressione menstruorum*, Turin, 1661.

TORS (Hubert le), avocat, né à Avalon, mort dans cette ville en 1765, âgé de 92 ans, a publié une édition des *Géorgiques* de Virgile, traduites en vers français, ouvrage posthume de Ségrais, Paris, 1712, in-8°.—Tors (Henri-Hubert le), fils du précédent, lieutenant du tribunal criminel d'Avalon, en 1752, du tribunal civil en 1759, termina sa carrière en 1774, à l'âge de soixante-dix ans. C'est un grand janséniste. On a de lui : *Vie et ouvrages de Lazare-André Bocquillot*, 1745, in-12. *Voyez* Bocquillot.

TORSANO (Ange-Marie), de l'ordre des servites, natif de Rimini, florissait dans le 16[e] siècle. On a de lui : *Orationes septem eloquentiæ venustate dicendi, atque plurima historiarum cognitione longè refertæ*, etc., *in lucem primum editæ*, Venise, 1561, in-4°.

TORSELLINO (Horace), jésuite, né à Rome, en 1545, y enseigna les belles-lettres pendant vingt ans. Il aurait exercé plus long-temps cet emploi, si on ne lui avait donné à la place le gouvernement de quelques colléges. Il fut recteur du séminaire de Rome, des colléges de Florence et de Lorette. Il mourut dans sa patrie, le 6 avril 1599. On a de lui : I. *De vitâ S. Francisci Xaverii libri sex*, Rome, 1795, in-4°. II. *Historiæ Lauretanæ libri quinque*, Mayence, 1590, in-8°. III. *Epitome historiarum*, Cologne, 1621. C'est un abrégé de l'Histoire universelle, depuis le commencement du monde jusqu'en 1598. IV. *De particulis latinæ orationis*. Cet ouvrage a été imprimé plusieurs fois ; la meilleure édition est celle de Padoue, 1715, 2 vol. in-12. V. *Lettres de Saint François-Xavier*, traduites du latin en italien, Venise, 1716. VI. *Nomenclator, seu vocabularium ad usum scholarum*, 1605, Venise.

TORSTENSON, Suédois, et l'un des plus célèbres généraux de l'Europe, n'était que page de Gustave-Adolphe, en 1624, lorsque ce roi, près d'attaquer un corps de Lithuaniens, et n'ayant point d'adjudant autour de lui, envoya Torstenson porter ses ordres à un officier général, pour profiter d'un mouvement qu'il vit faire aux ennemis. Torstenson part et revient. Cependant, les Lithuaniens avaient changé leur marche ; le roi était désespéré de l'ordre qu'il avait donné. « Sire, dit Torstenson, daignez me pardonner : voyant les ennemis faire un mouvement contraire, j'ai donné un ordre opposé. » Gustave-Adolphe ne dit mot ; mais le soir, ce page servant à table, il le fit souper à côté de lui, lui donna une enseigne aux gardes, quinze jours après une compagnie, ensuite un régiment. Telle fut l'origine de la fortune et de la réputation de Torstenson.

TORTEBAT (François), fa-

meux peintre de portraits du 17ᵉ siècle, a aussi gravé à l'eau-forte, entre autres les figures anatomiques de Calcar, d'après les tailles en bois de l'anatomie de Vesale. Il était gendre de Vouet, et il a gravé, d'après cet habile peintre, *Saint Louis enlevé au ciel par des anges*. (*Voyez* PILES.)

TORTELLETTI ou TORTOLETTI (BARTHÉLEMI), poète de Vérone, qui florissait sur la fin du 16ᵉ siècle et au commencement du suivant, passa une grande partie de sa vie à Rome. On a de lui : I. *Conjuratio Ossuniana*. II. *Un poème de Judith*, Rome, 1628. III. *Deux livres en vers latins héroïques sur le jubilé*, 1600. IV. *L'Amazone*, tragédie avec des intermèdes, etc.

TORTELLI (JEAN), d'Arezzo, célèbre grammairien de son temps, sous-diacre sous le pontificat d'Eugène IV, chambellan, conseiller et bibliothécaire de Nicolas V, était l'intime ami de Laurent Valla, qui lui a dédié son ouvrage de *Elegantiis linguæ latinæ*. Il est auteur d'un dictionnaire latin, où il traite principalement de la partie de l'orthographe, et qui parut à Rome, 1471, grand in-folio; à Trévise, en 1477; à Vicence, 1480; à Venise, 1493, 1495 et 1504; à Vicence, 1508. On a encore de lui un *Recueil de Lettres*.

TORTI (JÉRÔME), célèbre jurisconsulte du 15ᵉ siècle, naquit à Châteauneuf, dans le territoire de Tortone, en 1427 d'une ancienne et noble famille, qui existe encore. Après avoir étudié le droit pendant cinq ans, il passa à Ferrare, où on admira l'étendue de ses talens. Il enseigna dans l'université de Pavie, et y mourut en 1484. Il a donné deux *Commentaires sur l'Infortiat*.

TORTI (FLAVIO), jurisconsulte, né à Pavie, mort dans sa patrie en 1622, enseigna longtemps le droit canonique et civil. Il fut auditeur et conseiller de l'inquisition, président de l'Académie des affidés, et cultiva avec succès la littérature, et surtout la poésie. On a de lui : I. *Annotationes ad statuta civitatis papiæ*. II. *Additiones ad sextum volumen consiliorum Baldi*, et d'autres ouvrages.

TORTI (FRANÇOIS), célèbre médecin de Modène, né le 30 novembre 1658, après ses cours de belles-lettres et de philosophie, s'appliqua à la jurisprudence; mais il embrassa dans la suite la médecine, qu'il exerça avec succès dans sa patrie, en 1678. Le roi Victor-Amédée l'invita, en 1717, à se rendre à l'université de Turin; celle de Padoue lui fit également les offres les plus avantageuses; mais il ne voulut consacrer ses services qu'à sa patrie. Il mourut le 15 février 1741. Ses principaux ouvrages sont : I. *Dissertatio epistolaris circà mercurii motiones in barometro*, Modène, 1695, in-8°. II. *Synopsis libri, cui titulus therapeutice specialis*, Modène, 1709. III. *Specialis therapeutice ad febres quasdam pernisiosas lethales, unâ china-china peculiari sanabiles*, Modène, 1702, in-4° : Francfort et Leipsick, pet. in-4°. C'est celui de tous ses ouvrages qui lui acquit de la réputation; il est fort rare. V. *Ad criticam dissertationem de abusu chinæ-chinæ responsiones*, Modène, 1715, in-4°.

TORTORA (AUGUSTIN), clerc régulier des PP. somasques, né dans le diocèse de Ferrare. Ses

progrès dans les sciences furent si rapides, qu'à 22 ans il enseigna avec succès la philosophie dans le séminaire patriarcal. Il fut général de sa congrégation, et mourut à Salo, en 1621. Il a laissé un opuscule, *in honorem angelorum custodum*, et un livre *De fiduciâ in Deum.*

TORY (Geoffroi), imprimeur à Paris, natif de Bourges, et mort en 1550, avait d'abord été professeur de philosophie au collége de Bourgogne, à Paris. François Ier lui accorda un privilége, en 1584, pour l'impression des Heures; mais Tory ne se borna pas à l'impression de ce genre d'ouvrages, et contribua beaucoup à perfectionner les caractères d'imprimerie. Il donna, sur la proportion des lettres, un livre sous le titre de *Champ fleuri, auquel est contenu l'art et science de la deue et vraie proportion des lettres attiques, qu'on dit autrement lettres antiques, et vulgairement lettres romaines, proportionnées selon le corps et le visage humain*, etc., Paris, 1529, petit in-folio, fig., et 1549, in-8°, qui fut très-utile aux typographes. Cette dernière édition a pour titre: *Art et Science de la vraie proportion des lettres attiques.* Il est encore auteur d'une traduction des Hiéroglyphes d'Horus Apollo, in-8°; d'un ouvrage intitulé *Æditloquium* seu *Digesta circà Ædes ascribenda*, in-8°; et de sept Épitaphes en prose latine, imprimées par Simon de Colines, en 1530, in-8°. Son enseigne le fit surnommer le maître du pot cassé.

TOSA (Simon de la), écrivain florentin du 12e siècle; publia les *Annales* de sa patrie depuis 1115 jusqu'en 1379; il mourut en 1380.

TOSCANELLA (Horace), ainsi appelé du nom de sa patrie, dans le diocèse de Viterbe, sur les frontières de l'état pontifical, enseigna les humanités à Venise et autres lieux, et mourut vers 1570. Il a écrit beaucoup d'ouvrages. Les principaux sont: I. *Cinq Discours*, Venise, 1575, in-4°. II. *Recueil des beautés de Roland le Furieux*, Venise, 1574. III. *Dictionnaire latin et italien*, Venise, 1568, dont on ne se sert plus aujourd'hui. IV. *Observations sur les ouvrages de Virgile*, Venise, 1568. V. Traduction des Œuvres de Quintilien, publiée à Venise, 1576 et 1584.

TOSCANELLI (Paul), célèbre astronome du 15e siècle, auteur du *Gnomon de Sainte Marie de Florence*, jouissait d'une réputation distinguée comme physicien et géographe. Il fut consulté de la part du roi de Portugal par Ferdinand Martinez, chanoine de Lisbonne, sur la possibilité de retrouver les Indes. Sa réponse, datée du 25 juin 1474, se trouve dans un ouvrage du jésuite Ximenès, intitulé: *Del vecchio e nuovo Gnomone fiorentino*, et dans une lettre de Barros aux auteurs du Journal des savans, janvier, 1758. Cette même réponse fut envoyée ensuite à Christophe Colomb, qui avait également écrit à Toscanelli sur le voyage qu'il se proposait d'entreprendre. Il y est fait mention de l'île Antilia; et il est probable que c'est d'après les idées de Toscanelli que Colomb a donné le nom d'*Antilles* aux îles de l'Amérique qu'il trouva dans son premier voyage, et qu'il supposa

être la partie orientale des Indes. Mais le géographe Buache prouve dans un Mémoire lu à l'Institut, en l'an 10 (1802), que l'Antilia de Toscanelli ne peut représenter aucune partie de l'Amérique. Il mourut vers l'an 1490. Le Gnomon de Toscanelli, élevé environ vers l'an 1460, pour déterminer les solstices et fixer par ce moyen les fêtes de l'Eglise romaine, a été corrigé et perfectionné dans le siècle dernier, à la prière de la Condamine, qui ne l'en regardait pas moins comme une preuve incontestable de l'habileté et des profondes connaissances de son auteur.

TOSCANO (Jean-Matthieu), littérateur milanais, passa une grande partie de sa vie en France, où l'on croit qu'il mourut vers la fin du 16ᵉ siècle. Il a écrit les *Eloges* des savans italiens qui vécurent dans les 14ᵉ, 15ᵉ et 16ᵉ siècles. Cet ouvrage parut pour la première fois sous le nom de *Peplus Italiæ*, Paris, 1578. Il fut publié de nouveau, en 1730, par Jean-Albert Fabricius, dans son *Conspectus Thesauri litterarii Italiæ*. On a encore de lui un *Recueil* des poètes italiens, qui avaient écrit en latin; une *Traduction* des Psaumes, et quelques autres ouvrages.

TOSCANO (Grégoire), acteur, après avoir couru les théâtres de province, où il jouait les rôles d'Arlequin, vint à Paris, en 1715, avec une jeune actrice nommée Rosette, qui lui fut enlevée. Désespéré de cette perte, il abandonna le théâtre et Paris. Il se fit charlatan, et acquit dans ce métier une fortune immense. Ce fut le plus habile opérateur du 18ᵉ siècle. Il est mort vers 1750.

TOSCANO (A.), riche propriétaire calabrais. Forcé de fuir sa province lors de la révolution de Naples, en 1799, à cause des ravages qu'y commettaient les soldats du cardinal Ruffo, il se retira à Naples avec une foule de ses compatriotes, qui partageaient ses opinions républicaines, et fut choisi pour commander le château de Villiema. Attaqué par toutes les forces réunies du cardinal, il tint long-temps les troupes royales en échec; mais, celles-ci ayant pénétré de toutes parts dans le fort, Toscano, couvert de blessures, se traîna au magasin à poudre, y mit le feu, et ensevelit ainsi sous ses ruines les vainqueurs et les vaincus.

TOSCHI (Dominique), né de parens pauvres et obscurs, à Reggio, fut obligé, dans sa jeunesse, d'être domestique. Heureusement ses maîtres ne l'empêchèrent pas d'étudier, et même l'aidèrent pour se rendre à Rome, où son mérite devait percer. Il parvint de degrés en degrés à la place de gouverneur de Rome, et ensuite à la pourpre romaine. Tous les cardinaux paraissaient réunis pour le mettre sur la chaire pontificale; mais comme Toschi, quoiqu'avec des mœurs pures, se permettait, comme Benoît XIV, de petits contes gaillards et des mots libres, Baronius lui fit donner l'exclusion. Cette disgrace n'affecta point Toschi, naturellement gai et modéré. Il prolongea son heureuse carrière jusqu'à sa 90ᵉ année. Il mourut en 1520, infiniment regretté par une foule de jeunes gens, qu'il avait aidés de sa bourse et de ses conseils. On a de lui une espèce de *Dictionnaire de droit civil et canonique*, en 8 vol. in-folio, que les Italiens ont regardé pendant long

temps comme une Encyclopédie légale. Mais des ouvrages plus clairs, plus précis, plus méthodiques et plus adaptés aux lois nouvelles, ont presque fait oublier cette savante compilation.

TOSELLI (Bernard), théologien, né à Bologne, le 17 décembre 1699, prit, à 16 ans, l'habit de capucin à Césène. Ayant achevé ses études, il s'appliqua à la prédication avec succès. On a de lui : I. *Manuale confessariorum ordinis capucinorum*, Venise, 1737. II. *Institutio theologica juxtà omnia fidei dogmata*, Venise, 1746, 4 vol. in-4°. III. *Bibliotheca scriptorum ordinis capucinorum retexta*, Venise, 1747. Il est mort le 19 février 1768.

TOSETTI (Paul), savant italien, né à Ravenne, mort à Ferrare, âgé de 70 ans, vers la fin du 15e siècle, enseigna à Padoue et à Bologne l'éloquence, la médecine et la langue grecque. Il eut une grande part à la restauration des sciences et des arts en Italie.

TOSETTI (Louis), né à Padoue, docteur en médecine, a laissé : I. *Questio de tribus doctrinis ordinariis in universali secundùm Galeni sententiam*, Venise, 1517, in-fol. II. *Introductorium in artem practicam*, imprimé à Venise, 1515, in-folio.

TOSETTI (Urbain), né d'une bonne famille de Florence, où il fit ses études chez les jésuites, entra dans l'ordre des pauvres de la Vierge, dont il fut l'un des principaux ornemens. Il passa la majeure partie de sa vie à Rome, où il professa la philosophie et la théologie morale. Il mourut le 9 mars 1768. On a de lui : I. *De mentis et corporis societate dissertatio psycologica-physica*, etc., Rome, 1754, in-4°. II. *Dissertations de Haller, Zimmerman et Castel, sur l'insensibilité de certaines parties des animaux*, traduites en italien, Rome, 1755.

TOSI (Jean), élégant écrivain du 16e siècle, né d'une noble famille de Milan, en 1528, entra, encore jeune, dans l'ordre des humiliés, et s'y fit distinguer par son savoir. Quelques-uns des religieux de cette congrégation ayant conjuré contre St. Charles Borromée, il s'opposa à leur dessein, et les menaça de le divulguer. Il ne le fit cependant pas, et souffrit un assez long emprisonnement. François de Médicis le remit en liberté, et le nomma, en 1575, grand-prieur de l'ordre de Saint-Étienne, et président de l'université de Pise. Il resta dans cette ville jusqu'en 1586, et passa ses dernières années à Milan, où il mourut, le 3 novembre 1601. On a de lui : I. *De vitâ Emanuelis Philiberti*, Turin, 1596. II. *Francisci Panigarolæ Ecclesiæ Hastensis episcopi dissertationes calvinicæ in latinum conversæ*.

TOSSIGNANO (Pierre de), ainsi appelé du nom de sa patrie dans le territoire d'Imola, professa la médecine à Padoue et à Bologne, et mourut dans cette dernière ville, vers 1400. On a de lui : I. *De medicamentorum formulis*, Venise, 1518. II. *Liber de balneis Burmi*, etc., Venise, 1553. III. *De regimine sanitatis*.

TOSTAT (Alphonse), docteur de Salamanque, ensuite évêque d'Avila, parut avec éclat au concile de Bâle, et mourut en 1454,

à 40 ans. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur la Chronique d'Eusèbe, Salamanque, 1506, 5 vol. in-fol. II. D'autres Commentaires sur l'Ecriture Sainte. Tous ses ouvrages furent imprimés à Venise, 1596, en 13 vol. in-fol. On ne peut nier qu'il n'ait entassé beaucoup de passages : mais il serait très - difficile de se persuader qu'il les ait bien dirigés.

TOT (Charles de Ferrare du), conseiller au parlement de Rouen, joignait à une vivacité d'imagination et à une étendue d'esprit surprenantes, une vaste lecture, que sa mémoire fidèle lui rendait toujours présente. Il aimait et connaissait les beaux-arts. Ses talens lui acquirent le commerce de presque tous les savans de son temps. Il mourut en 1694. On a de lui plusieurs Pièces insérées dans divers Journaux, et séparément la *Relation de la cour de Rome*, qu'il donna sous le nom d'Angelo Corraro, ambassadeur de Venise à Rome..... *Voyez* Melon.

TOTILA, dit aussi *Baduilla*, roi des Goths en Italie, fut mis sur le trône après la mort d'Evaric, vers 541. Son courage éclata contre les troupes de Justinien, sur lesquelles il remporta deux victoires signalées. Il se rendit maître de toute la basse Italie et des îles de Corse, de Sardaigne et de Sicile. Son entrée dans Naples ne fut plus marquée par des barbaries comme on devait s'y attendre, mais par des actes de clémence et de bonté. Comme la faim avait épuisé les forces des assiégés, et qu'il était à craindre qu'ils ne s'incommodassent en prenant tout à coup de la nourriture, il mit des gardes aux portes pour les empêcher de sortir ; et, après avoir distribué lui - même des vivres avec une sage économie, il leur permit d'aller où ils voudraient. Il tourna ensuite ses armes vers Rome, qu'il prit en 546, et qu'il traita avec beaucoup moins de douceur que Naples. Les sénateurs et les plus riches citoyens furent obligés d'aller, couverts de haillons, demander du pain à la porte des Goths. Rusticienne, femme du célèbre Boëce, qui avait distribué tous ses biens aux pauvres pendant le siége, fut réduite à cette extrémité. Totila quitta Rome, qu'il ne pouvait garder, et fut défait par Bélisaire en se retirant; mais, dès que ce général eut été rappelé à Constantinople, Totila assiégea Rome de nouveau, y entra par stratagème, en 549, et répara les maux de la guerre. Justinien envoya contre lui Narsès, qui le rencontra au pied de l'Apennin. La bataille s'engagea, et quelques soldats de l'armée impériale ayant rencontré Totila, un d'entre eux lui porta un coup de lance, dont il mourut peu de jours après, en 552, après onze ans de règne. Ce prince avait du courage, de la hardiesse et de l'activité; et, ce qui est bien plus précieux, autant d'amour pour le genre humain que pouvaient en avoir un Goth et un conquérant.

TOTO (Honorius), religieux de la congrégation du Mont-Cassin, florissait dans le 17e siècle. On a de lui : *Novi Aristotelis sensus reconditi, periphrasis, explicatio, summique ejus artificii detectio in acromaticis auscultatoriis*, etc.

TOUBEAU (Jean et François), père et fils, imprimeurs à Bourges, se sont distingués dans leur pro-

fession par leurs lumières et leur probité. Ils composèrent ensemble les *Institutions consulaires, ou Principes de la jurisprudence commerciale*, qui ont eu un grand nombre d'éditions. Jean est mort en 1685.

TOUCHE (..... DE LA), grammairien français, se retira en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes. Ce fut dans ce pays qu'il publia son *Art de bien parler français*, en 2 volumes in-12, plusieurs fois réimprimé. Cette grammaire fut recherchée en France et hors de France, parce que l'auteur avait ajouté aux règles générales un grand nombre de remarques particulières, tirées de Vaugelas, de Ménage, de Bouhours. Depuis la publication des ouvrages de Restaut et de Wailly, la grammaire de la Touche, dont l'orthographe d'ailleurs n'est pas fort exacte, a été négligée, même dans les pays étrangers. La dernière édition que nous connaissions est celle d'Amsterdam, 1760, 2 vol. in-12.

TOUCHE (GERVAIS DE LA), gentilhomme poitevin, né dans le 16e siècle, cultiva la chirurgie, et laissa un ouvrage, dont le fonds est excellent, intitulé *la très-haute et très-souveraine science de l'art d'enfanter, contre les sages-femmes*, etc., Paris, 1587, in-12.

TOUCHE (GUIMOND DE LA). *Voyez* GUIMOND.

TOUCHE-TRÉVILLE (LOUIS-RENÉ-MADELEINE LA VASSOR DE LA), marin français, né à Rochefort, le 3 juin 1745, fut nommé garde-marine à l'âge de 13 ans, et fit, en cette qualité, la guerre de 1756. Lorsque la guerre d'Amérique éclata, il commandait la frégate *l'Hermione*, et il se distingua dans plusieurs combats à l'embouchure de la Delaware. En 1787, il fut nommé chancelier du premier prince du sang, et, en 1789, député par le bailliage de Montargis aux États-généraux. En l'année 1792, les apparences d'une guerre prochaine le rappelèrent à l'activité du service de mer, avec le grade de contre-amiral; il commanda une division de l'armée qui fut employée aux expéditions de Cagliari, d'Oneille, et qui fit rendre Nice; envoyé à Naples avec une escadre dans des circonstances délicates, il y soutint noblement la dignité du nom et du pavillon français. Ses services, et l'aménité de son caractère, et ses principes républicains, ne le garantirent pas des persécutions qui ne marquèrent que trop cette époque; il fut destitué et incarcéré jusqu'au commencement de l'an 3 (1795). A peine rendu à la liberté, il sollicita de nouveau d'être employé à la mer; mais repoussé par les circonstances, il se livra à des travaux utiles jusqu'au 18 brumaire, qui le rendit à un service dans lequel il devait encore se distinguer. Il commanda d'abord une escadre à Brest; envoyé bientôt à Boulogne-sur-Mer, il y prépara la flottille, et se signala dans les combats qu'il soutint les 17 et 27 thermidor an 9 (1801) contre l'amiral Nelson. La paix ne mit point de terme à son infatigable activité: à peine les préliminaires en étaient-ils signés, qu'il fut nommé au commandement d'une escadre destinée pour Saint-Domingue. Chargé spécialement de l'attaque du Port-au-Prince, il entra de vive force dans la rade, soumit les forts, fit débarquer les

troupes, et concourut puissamment à préserver la ville de l'incendie. Resté commandant en chef des forces navales à Saint-Domingue, c'est à l'activité et à la sage combinaison des mesures qu'il prit pour exécuter les ordres du gouvernement, qu'on dut le salut de la presque totalité de l'escadre qu'il commandait, et que la guerre surprenait dans ces parages. Il ne quitta Saint-Domingue qu'en brumaire an 12 (1803). La maladie et les fatigues l'avaient alors mis aux portes du tombeau. A peine rétabli, il sollicita l'honneur de rendre de nouveaux services. S. M. I. lui conféra le grade de vice-amiral, et le commandement de l'escadre de la Méditerranée. Depuis cette époque il n'a cessé d'être en présence de forces supérieures, qui ont tenté vainement le blocus de Toulon. L'activité qu'il avait imprimée aux bâtimens de son escadre, et la forte discipline qu'il avait organisée, ne permirent pas à un vaisseau ennemi de paraître devant la rade, sans être à l'instant poursuivi, harcelé, et forcé à quitter ces parages. Napoléon l'avait nommé grand-officier de l'empire, inspecteur-général des côtes de la Méditerranée. Surpris le 22 thermidor par une maladie aiguë, dont il ne se dissimula point le danger, il fut en vain sollicité de se laisser porter à terre pour y recevoir les secours qu'exigeait sa situation; il s'y refusa constamment, en disant: « Un officier de mer doit mourir sous le pavillon de son vaisseau. » Et il expira à bord du *Bucentaure*, dans la nuit du 1er au 2 fructidor, an 12 (1804).

TOUCHES. *Voy*. DESTOUCHES.

TOULONGEON (MARIE-MARGUERITE-JOSEPHE D'AUBIGNÉ, marquise DE), dernier rejeton de l'illustre maison d'Aubigné, devenue si célèbre par la brusque franchise d'Agrippa d'Aubigné envers Henri IV, et par l'éclatante fortune de madame de Maintenon, naquit à Paris, le 30 août 1746, de Louis d'Aubigné, gouverneur de Saumur, et de Cécile de Boufflers. Elle avait à peine 19 ans lorsqu'elle épousa de Toulongeon, depuis lieutenant-général des armées du roi, et commandant à Besançon. Sa douceur, son humanité, sa bienfaisance la firent chérir et respecter. La révolution vint lui fournir de nouvelles occasions d'exercer ses vertus: elle perdit sa fortune, fut incarcérée long-temps dans la prison de Sainte-Pélagie, et n'en sortit qu'après le 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794). Son caractère ne fut pas même altéré par ces rudes épreuves: elle apporta, dans le sein de sa famille et de ses amis, la même sérénité qui l'en avait toujours fait chérir. Retirée depuis plusieurs années à Fontainebleau, elle y mourut le 25 mars 1805, âgée de 59 ans.

TOULONGEON (FRANÇOIS-EMANUEL, vicomte DE), député aux États-généraux par le bailliage d'Aval, était né à Champlète, en Franche-Comté, en 1750, d'une famille noble, et avait d'abord suivi la carrière militaire. Il fut un des premiers de son ordre à passer dans la chambre du tiers-état, et se déclara en faveur des principes constitutionnels. Il était intimement lié avec Necker, et défendit constamment les opérations de ce ministre. Quand il fut arrêté à Arcis-sur-Aube, il contribua beaucoup à lui faire rendre la liberté.

Il échappa aux persécutions sous le régime de la terreur. En 1797, il fut nommé membre de l'Institut de France, et entra, en 1802, au Corps législatif, où il fut réélu en 1809. Il mourut à Paris, le 23 décembre 1812, âgé de 63 ans. On a de lui une *Histoire de la révolution française*, et une traduction des *Commentaires de César*.

TOULOUSE-LAUTREC (le comte DE), maréchal-de-camp, député de la noblesse de la sénéchaussée de Castres aux États-généraux, en 1789, s'étant rendu à Toulouse, en mai 1790, il y fut arrêté le 17 juin, par ordre de la municipalité, comme cherchant à exciter une contre-révolution; mais, défendu alors à l'Assemblée nationale par plusieurs membres, entre autres par son ami le comte d'Ambly, et par Robespierre lui-même, il fut acquitté. Il se montra toujours un des partisans les plus francs et les plus sincères de la monarchie. Le 6 novembre 1790, de Lautrec défendit deux députés corses, attaqués par Mirabeau, et réclama hautement en faveur du maréchal de Castries; il demanda, mais en vain, qu'il fût traité comme le maréchal de Broglie. Après la session, il se retira en Espagne, et devint en quelque sorte chef des émigrés qui s'y étaient réfugiés. Une correspondance interceptée en 1792, entre lui et un ancien garde-du-corps, prouve qu'il avait dès lors le dessein de faire soulever les contrées méridionales de la France; mais, n'ayant pu en venir à bout, il passa au service de la Russie; en 1795, il se retira à Hambourg, et s'y suicida, sans qu'on ait pu connaître le motif de cette action désespérée.

TOULOUSE (comtes DE). *Voyez* RAIMOND.

TOUP (JONATHAN), en latin *Toupius*, savant écossais, théologien et critique, né en 1713, à Saint-Yves, au comté de Cornouailles, mort en 1785, élève du collége d'Exeter à Oxford, acheva ses études, et fut reçu maître-ès-arts dans l'université de Cambridge. Il a publié des *Remarques sur Suidas*, imprimées à Londres, 1760-75, 4 vol. in-8°; à Oxford, 1790, 4 vol. in-8°; les *notæ breves ad Toupii Emendationes in Suidam*, qui se trouvent jointes à cet ouvrage, sont dues au savant Porson, qui a été aussi l'éditeur de ce recueil des ouvrages critiques de Toup: on regrette qu'il n'y ait pas joint le beau traité sur les *Syracusaines* de Théocrite. Toup a aussi donné une excellente édition de *Longin*.

TOUR (GUILLAUME DE LA), né au château de ce nom en Périgord, passa la plus grande partie de ses jours dans la Lombardie; il se fit connaître parmi les troubadours de son siècle. Un désespoir amoureux lui coûta la raison et la vie. Il nous reste de lui treize pièces.

TOUR (HENRI DU), auteur du 16e siècle, a publié l'ouvrage suivant: *Moralité de paix et de guerre, mise et rédigée en forme de comédie*, Gand, 1558, in-8°. Il y a, de cette même pièce, une autre édition, dont le titre commence ainsi: *Comédie de paix et de guerre*, sans date, in-8° de 63 pages.

TOUR-D'AUVERGNE. *Voyez* BOUILLON.

TOUR (GEORGE DE LA), professeur de botanique dans l'université de Padoue, mort en 1688

à 81 ans, est connu par une Histoire des Plantes, sous ce titre : *Dryadum, Hamadryadum, Chloridisque Triumphus*, Patavii, 1685, in-folio ; et par un *Catalogus plantarum horti patavini*, 1662, in-12.

TOUR (Denis-François Gastellier de la). *Voy.* Gastellier.

TOUR (Bertrand de la), docteur de Sorbonne, de l'Académie de Montauban, et doyen du chapitre de cette ville, né à Toulouse au commencement du 18e siècle, mourut à Montauban, en 1781. C'était un homme de bien, donnant l'exemple des vertus qu'il prêchait, et qui ne ressemblait pas à ces faux dévots dont on a dit qu'ils étaient molinistes pour eux-mêmes, et jansénistes pour les autres. Son zèle lui fit entreprendre des missions dans des pays lointains ; sa charité se répandit en abondantes aumônes ; son amour pour les lettres l'engagea à fonder le prix annuel de deux cent cinquante livres pour les sujets proposés par l'Académie de Montauban. On trouve seulement un peu de faste dans la légende de la médaille : *Ex munificentiâ Domini* de la Tour ; comme s'il était question d'un aqueduc des Romains ou de la voie Appienne ! Nous avons de l'abbé de la Tour : I. Des *Sermons* en plusieurs volumes in-12. Dans les Discours de morale il est abondant, mais peu méthodique, et trop souvent lâche et diffus. Dans les Panégyriques, c'est de la poésie plutôt que de l'éloquence, tant il prodigue les images et les figures. Dans les uns et dans les autres on voit un écrivain nourri de l'Écriture et des Pères. II. Des *Réflexions sur le Théâtre*, in-12. Ce sont plusieurs brochures qu'il publia successivement contre la comédie, et même contre les comédiens. Il a rassemblé tout ce qu'on a dit sur cette matière ; mais il se permet des digressions qui l'entraînent loin de son sujet, et il se livre à une humeur satirique et emportée, qui affaiblit la bonté de ses raisons. Ce caractère caustique, que l'abbé de la Tour ne réprima pas toujours, intimidait jusqu'à ses supérieurs. III. Des *Discours* et des *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'Académie de Montauban, dont il fut un des membres les plus distingués. Il proposait ordinairement le sujet des prix ; et ce sujet était toujours une vérité morale ou religieuse. On l'a blâmé de forcer par là les concurrens à entasser dans leurs discours des lieux communs mille fois rebattus ; mais, son but étant principalement d'exciter l'émulation des jeunes prédicateurs, il valait mieux encore les engager à traiter des sujets moraux, que de leur proposer de faire l'éloge d'un homme médiocre en phrases boursoufflées et emphatiques, qui prouvent presque toujours une grande stérilité d'idées.

TOUR (..... de la), l'un des plus célèbres peintres de portraits du 18e siècle, mort à Saint-Quentin, sa patrie, le 17 février 1788, à 85 ans, était, non-seulement un grand artiste, mais un homme aimable. Il peignit nos gens de lettres les plus distingués, et vécut avec eux en homme capable de les entendre, et de les apprécier. Sa conversation était gaie, vive, saillante, et quelquefois un peu caustique. S'étant retiré sur la fin de ses jours à Saint-Quentin, il forma plusieurs établissemens très-utiles, qui attes-

tent le bon usage qu'il faisait de sa fortune ainsi que de ses talens.

TOUR (DOMINIQUE PEFFAULT DE LA), médecin de l'école militaire de la Flèche, docteur de la faculté de Montpellier, et associé de la Société de médecine de Paris, mort le 10 janvier 1811, fut redevable de sa longue vie à sa gaîté, à sa modération et à son régime. Il fut un praticien aussi habile qu'heureux. Pendant onze années, il ne perdit pas un seul élève du gouvernement, quoique l'école de la Flèche fût composée de 400. Il aidait la nature, sans la fatiguer par des remèdes. Dans sa jeunesse, il était entré en lice avec le Cat, qui prétendait que toutes les maladies venaient d'un vice des solides. La Tour réfuta cette opinion avec force, mais avec honnêteté. Le Journal de médecine de 1755 renferme les écrits des deux adversaires.

TOUR (BERTRAND DE LA), né à Toulouse, vers 1700, fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice, et devint par la suite doyen du chapitre de Québec, et conseiller-clerc au conseil supérieur de cette ville, chanoine et official du diocèse de Tours, en 1736, curé de Saint-Jacques de Montauban, en 1740, et doyen du chapitre de cette même ville. Il mourut en 1781. Il était à cette époque secrétaire perpétuel de l'Académie de Montauban, où il avait fondé des prix d'éloquence et d'agriculture. C'était un prédicateur plein de zèle, et un écrivain laborieux et fécond. Le nombre de ses écrits est considérable. Une liste qu'il paraît en avoir dressée lui-même, indique 25 volumes de Discours pour la chaire; 4 volumes de Discours, Opuscules et fragmens relatifs à l'état religieux; 5 volumes de Discours académiques; 5 volumes de Vies particulières; des Mémoires sur le bréviaire; 16 autres Mémoires sur la réduction du chapitre de Montauban; *des Réflexions morales, politiques et littéraires sur le théâtre;* des Mélanges, et quelques Mémoires sur des matières de droit canonique. La variété de connaissances que l'on remarque dans tous ses écrits fait regretter que l'auteur ne se soit pas attaché davantage à perfectionner ses productions.

TOUR-D'AUVERGNE (THÉOPHILE-MALO CORRET DE LA), proclamé premier grenadier de l'armée française, né à Carhaix, département du Finistère, le 23 novembre 1743, se voua dès sa première jeunesse au métier des armes. Il entra au service en 1767, et fut fait capitaine en 1779, au régiment d'Angoumois. En 1782, il servit indirectement dans la guerre de l'Amérique comme simple volontaire, ensuite comme aide-de-camp du duc de Crillon au siége de Mahon, et refusa d'être le commandant de ce corps; il fut le premier à l'assaut, et le dernier à la retraite. Il était aussi humain que brave; car, après avoir sauvé un blessé lors d'une affaire, en le portant sur ses épaules jusqu'à un endroit moins exposé, il refusa les cent pistoles de pension que le roi d'Espagne lui fit offrir. Dans les premières années de la révolution française, quoique âgé de 50 ans, et jouissant d'une pension de retraite, il fut un des premiers sous les drapeaux. Depuis le 5 fevrier 1792, il servit comme capitaine de grenadiers, dans Angoumois. En 1793, il commanda 8,000 grenadiers à

l'armée d'Espagne, sans vouloir jamais accepter le titre de général. Sous son commandement, cette avant-garde, appelée la colonne infernale, décidait ordinairement de la victoire, avant que le corps de bataille pût arriver. L'infanterie, guidée par la Tour-d'Auvergne, apprit alors à se servir avec succès de la baïonnette. Il eut le bonheur de ne recevoir aucune blessure, quoique son chapeau et son manteau fussent souvent criblés de balles. Il donna des preuves d'un courage extraordinaire, entre autres lors de la prise de Saint-Sébastien, et de la batterie espagnole en-deçà de la Bidassoa. Il se chargea de toutes les reconnaissances. Après la paix de Bâle, s'étant embarqué pour la Bretagne, il fut pris par un corsaire anglais, et resta un an prisonnier en Angleterre. Il vint ensuite se fixer à Passy près Paris, où il se livra à des occupations littéraires ; il y travailla à un *Glossaire de 45 langues*, et à un *Dictionnaire français-celtique*. Il avait déjà publié ses *Origines gauloises*, ouvrage qui, malgré les hypothèses hasardées qu'il renferme, n'est pas sans mérite. Lorsqu'en 1799, la guerre éclata de nouveau, il partit pour l'armée d'Helvétie, commandée par Masséna, en remplacement d'un conscrit, le fils de son ami Le Brigaut, et s'y distingua par son courage. En 1800, Bonaparte, premier consul, le nomma premier grenadier de France, et lui donna un sabre d'honneur ; mais il refusa la pension attachée à cette distinction honorable. Il reprit encore une fois du service, dans la 46e demi-brigade, à l'armée du Rhin, et fut tué, le 27 juin 1800, à la bataille de Neubourg. Il combattait dans les premiers rangs, lorsqu'un hulan, de sa lance, lui perça le cœur. Il fut enseveli sur le champ de bataille, couvert de branches de laurier et de chêne. A l'endroit où il tomba, on érigea un sarcophage, sur lequel on lisait cette inscription : *A la mémoire de la Tour-d'Auvergne, premier grenadier de France, tué le 27 juin 1800.*

TOUR-EN-VOIVRE (VAINCHELIN DE), fils de Jean de la Tour-en-Voivre, et de Marguerite de Conflans, était issu d'un sir Geoffroy de la Tour, chevalier, avoué de Horville, seigneur de la Tour-en-Voivre, en 1224 ; lequel habitait entre Metz et Verdun, dont le frère et l'oncle étaient chanoines du grand chapitre de Trèves. Vainchelin, né en 1364, se signala de bonne heure dans les armes : il fit, en 1409, la guerre à la ville de Verdun. (*V.* Histoire ecclésiastique de Verdun, pag. 369.) Il fut excommunié avec son frère Henri, pour avoir enlevé les députés du roi de France au concile de Constance. (*V.* ci-après LA TOUR-EN-VOIVRE, Henri.) Vainchelin fit un traité de paix et d'alliance, le 20 novembre 1451, avec Robert de Sarbruck, seigneur de Commerci, pour se défendre mutuellement contre le duc de Luxembourg et contre Evrard de la Marche et tous autres. La forme et les précautions prises dans ce traité sont curieuses et peignent les mœurs du temps. « Ils jurent de l'observer sur le propre corps de N. S. J.-C. benoist, et consacré par bouche des prestres, corporellement, visiblement veu et démontré devant eux, etc., etc. » En cas de rupture élisent des arbitres, condam-

nent à mille francs d'or ceux d'entre eux qui ne s'en rapporteraient pas à l'arbitrage, et les déclarent « faux-mahnaux, parjures, traîtres, déloyaux, foymenties, et déshonorés de tous honneurs en tous lieux et en toutes cours de seigneurs et autres ; ladite bourgfride ne pouvant pour ce être anéantie, mais étant en force et vertu perdurable à toujours. » Vainchelin de la Tour, fidèlement attaché à son frère, joua le même rôle que lui dans les troubles de la province, et mourut vers 1446. De Catherine de Lénoncourt, sa femme et sa belle-sœur, il laissa des enfans qui moururent sans postérité.

TOUR-EN-VOIVRE (HENRI LA), frère du précédent, chevalier, bailli de Vitri, seigneur de Pierrefont, Sanci, Balaincourt, et Jean de Lise, né vers 1365, fut d'abord écuyer de Jean-le-Bon, duc de Bourgogne, ensuite de Robert, duc de Bar, en 1394. Il fit la guerre à la ville de Verdun, en 1404, et s'étant uni à Charles de Deuilly, maréchal de Lorraine, il poussa la hardiesse jusqu'à faire prisonnier, sur les confins du Barrois, les députés du roi de France qui revenaient du concile de Constance (c'étaient les évêques d'Embrun et de Carcassonne, et les membres de l'université de Paris et d'Orléans). Henri les fit renfermer dans sa forteresse de Sanci ; le concile excommunia ces trois seigneurs : les ducs de Lorraine et de Bar, et les habitans de la ville de Metz assiégèrent Sanci, et parvinrent à délivrer les députés prisonniers. Le concile en adressa ses remercimens à ces deux princes, par une lettre du 14 des calendes d'octobre 1413, et écrivit sous la même date à Jean, duc de Bourgogne, et à Conrad, évêque de Metz, pour les engager à poursuivre ces excommuniés. Le danger était en effet pressant pour les Messins ; car ceux-ci n'étant plus en bonne intelligence avec le duc de Lorraine, et ayant détruit la forteresse de Sanci, Henri de la Tour vint fondre sur le Val de Metz, s'empara de Sey et de Moulins, y resta trois jours, et mit tout à feu et à sang. (La Chronique de Metz, tom. 3, et dom Calmet, Preuves de l'Histoire de Lorraine, rapportent ce fait.) Henri fit ensuite avec les Messins un traité par lequel il s'engagea, moyennant de bons subsides, à faire la guerre pour eux. Il en fit un autre, en 1420, avec la ville de Verdun, qui le créa son gouverneur, et lui paya une somme annuelle en indemnité de la destruction de sa forteresse de Balaincourt. Henri, célèbre par son activité et sa valeur, mourut en 1449, laissant de sa femme, Jeanne de Lenoncourt, un fils, Anchevin, marié à Henriette de Puxe, souche des la Tour-en-Voivre-Savonnière, et des la Tour-en-Voivre-Jean-de-Lise, famille chapitrale de Lorraine, encore existante.

TOUR. *Voyez* TURENNE.

TOUR. *Voyez* TOURNON.

TOUR-DU-PIN GOUVERNET (RENÉ DE LA), né en 1543, à Gouvernet près de la petite ville du Puy, en Dauphiné, d'une famille noble, comprise dans l'état des officiers du dauphin Humbert II, qui, en 1343, prêtèrent serment de fidélité au roi de France, fut élevé dans la religion calviniste, et devint le compagnon d'armes de Dupuy-Montbrun et de Lesdiguières. En 1569, il se trouva à la bataille de Montcon-

tour, et contribua ensuite à la victoire que Montbrun remporta, en 1575, près de Die sur de Gordes, qui commandait l'armée royale. A la mort de Montbrun, les protestans voulurent élire un général en chef, et Gouvernet réussit à faire nommer Lesdiguières. Dans le combat livré en 1586 près de Montélimart, il défia Loriol comme ayant le plus beau cheval de l'armée, le vainquit, et envoya en présent son cheval à Henri IV. Ce monarque eut pour Gouvernet la plus tendre estime, et la lui témoigna dans plusieurs de ses lettres. Brantôme, de Thou, et Louis Videl dans son Histoire du connétable de Lesdiguières, parlent avec éloge de ce chevalier, dont la devise était *courage et loyauté*, et disent qu'il fallait toujours songer à le soutenir quand il commandait l'avant-garde, parce qu'il se précipitait sur l'ennemi, et que l'armée était fort tranquille quand il était à l'arrière-garde, et qu'il y soutenait une retraite. Gouvernet commandait dans le Bas-Dauphiné, et était gouverneur de Montélimart, de Nions, de Mévouillon et de Die. Il mourut dans cette dernière ville, en 1619, après avoir joui long-temps d'une pension de dix mille livres, que la cour lui accorda pour ses importans services. Forcé par le point d'honneur de se battre en duel avec un de ses anciens amis, le seigneur du Pouet, il eut le malheur de le tuer, et en resta inconsolable. Il acheta le champ où le combat s'était livré, et, quoique protestant, il en fit don aux religieux capucins, pour célébrer à jamais un obituaire pour du Pouet. Ces derniers l'ont possédé jusqu'au moment de la révolution. Gouvernet devint le tuteur du fils de son ami, et le maria ensuite à Justine de la Tour-du-Pin, sa fille. — Le fils de Gouvernet, appelé comme lui René, fut député de la noblesse du Languedoc aux États-généraux de 1614. Il laissa quatre fils, d'où sont descendues toutes les branches de LA TOUR-DU-PIN qui existent en France. Le quatrième, Hector de LA TOUR-DU-PIN-MONTAUBAN, épousa Charlotte Savin du Cheilar, et devint chef des protestans du Dauphiné, tandis que son beau-frère du Roure-Brizon l'était de ceux du Vivarais. L'un et l'autre furent soumis par Lesdiguières, en 1626. Louis XIII fit Hector maréchal de camp, lui donna cent mille livres et le gouvernement de Montélimart qui avait passé à son petit-fils au moment de la révolution.

TOUR-DU-PIN (..... DE LA), prélat français, qui fut l'émule du vertueux de Belzunce, fils d'Alexandre de la Tour-du-Pin-Montauban, et petit-fils d'Hector, dont il est fait mention dans l'article précédent, devint évêque de Toulon, et s'y montra en héros chrétien dans l'affreuse peste qui ravagea cette ville en 1720. Tandis que de Belzunce, évêque de Marseille, y donnait l'exemple du plus grand courage, la Tour-du-Pin partageait à Toulon son dévouement généreux. Il prodigua aux malades les soins, les secours, les consolations, et mourut quelque temps après sincèrement regretté de tous ses diocésains.

TOUR-DU-PIN (JACQUES-FRANÇOIS-RENÉ DE LA), prédicateur distingué, né en Dauphiné, en 1721, abbé d'Ambournai, et grand-vicaire de Riez, se signala de bonne heure dans la chaire.

Il prêcha l'Avent à la cour, en 1755. Son action était noble et affectueuse. Elle aurait eu plus de dignité peut-être, s'il y était entré moins de jeu ; mais c'était le ton de l'orateur. Il avait commencé à publier ses Panégyriques, 5 vol. in-12, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'emporta le vingt-six juin 1765. « Plans simples et presque toujours pris dans le cœur du sujet : style facile, uni, coulant, assez concis, mais sans sécheresse ; plus délicat que recherché, ne s'élevant qu'avec les choses qu'il traite, et n'empruntant jamais sa force que de l'énergie même des objets, et coloris en général aussi doux qu'égal : voilà, dit Querlon, l'idée que nous donnerions de son genre. » Nous ajouterons à ce jugement que l'abbé de la Tour-du-Pin emploie trop souvent l'antithèse ; que ses applications de l'Ecriture sont ingénieuses, mais qu'elles ne sont pas toujours justes. Cet orateur avait prêché le panégyrique de Saint-Louis devant l'Académie française, en 1751. Il était de l'Académie de Nanci.

TOUR-DU-PIN GOUVERNET (JACQUES-FRANÇOIS, comte DE LA), frère du précédent, né à Grenoble, en 1728, lieutenant-général des armées du roi, fut député de la noblesse de Saintes aux États-généraux, en 1789. Il s'y rangea du côté de la minorité de son ordre, se réunit aux communes, et fut ensuite appelé au ministère de la guerre. Le 4 août de cette année, il écrivit à l'assemblée pour lui annoncer sa nomination, et protester de son attachement à ses décrets ; il présenta ensuite un plan pour l'organisation de l'armée. Le 6 avril 1790, il fut dénoncé à l'occasion de l'enlèvement arbitraire de Muscard, bas-officier au régiment de Vivarais, accusé d'insubordination, et défendu par le côté gauche comme attaché à la révolution. Les désordres et les insurrections multipliées qui éclataient parmi les troupes le forcèrent de se plaindre souvent à l'assemblée. Le 29 août, il lui annonça les mouvemens des armées autrichiennes vers les Pays-Bas. Accusé avec les autres ministres, il fut déclaré avoir perdu la confiance de la nation ; il donna sa démission, et le roi le remplaça, le 16 novembre, par M. Duportal ; il fut arrêté le 16 mai 1793, mis en liberté, et arrêté de nouveau le 31 août. Il fut appelé en témoignage dans le procès de la reine, et il eut le courage de faire l'éloge de cette princesse, et d'avoir pour elle, devant ses juges, tous les égards qu'il lui devait. Traduit lui-même peu de jours après devant le même tribunal, il fut condamné à mort le 28 avril 1794.

TOUREIL. *Voyez* TOURREIL.

TOURNAN (ELISABETH-CLAIRE), femme de N. H. Tardieu, a gravé un grand nombre d'estampes ; les principales sont : le *Concert*, d'après J.-J. de Troy ; la *Marchande de moutarde*, d'après le Ch. Hutin ; l'*Aimable repos*, d'après Jeaurat, etc.

TOURNEBU (ODET DE), avocat au parlement de Paris, et premier président de la cour des monnaies de cette ville, mourut en 1581, à la fleur de son âge, après avoir donné une comédie en cinq actes, intitulée les *Contens*, 1584, dont tout le public fut très-mécontent. Elle fut publiée par le Père de Ravel. Cette pièce est rare, le dialogue en est un peu libre. Cette comédie n'a

pas été traduite de l'italien de Gir. Parabosco, comme l'a dit La Monnoye. Les *Contenti* de l'auteur italien n'ont aucun rapport avec la pièce française.

TOURNEFORT (Joseph Pitton de), voyageur et botaniste, né à Aix, en Provence, le 5 juin 1756, d'une famille noble, se sentit botaniste, dit Fontenelle, dès qu'il vit des plantes. Quelquefois il manquait à sa classe pour aller herboriser à la campagne, et pour étudier la nature, au lieu de la langue des anciens Romains. Ses parens le destinèrent à l'état ecclésiastique; mais la mort de son père, arrivée en 1677, le laissa entièrement maître de suivre son inclination. Il profita aussitôt de sa liberté, et parcourut, en 1678 les montagnes du Dauphiné et de Savoie, En 1677, il alla à Montpellier, où il se perfectionna beaucoup dans l'anatomie et dans la médecine. Un jardin des plantes, établi dans cette ville par Henri IV, lui fut d'un grand secours. De Montpellier il passa aux Pyrénées, où il fut dépouillé deux fois par les miquelets espagnols, sans que ces accidens pussent diminuer son ardeur. Les rochers affreux et presque inaccessibles qui l'environnaient de toutes parts s'étaient changés pour lui en une magnifique bibliothèque, où il avait le plaisir de trouver tout ce que sa curiosité demandait. Un jour une méchante cabane où il couchait, tomba tout à coup. Il fut deux heures enseveli sous les ruines, et y aurait péri si on eût tardé encore quelque temps à le retirer. Il revint à Montpellier à la fin de 1681; et de là il retourna chez lui à Aix, où il rangea dans son herbier toutes les plantes qu'il avait ramassées en Provence, en Languedoc, en Dauphiné, aux Alpes et aux Pyrénées. Fagon, premier médecin de la reine, l'appela à Paris, en 1683, et lui procura la place de professeur en botanique au Jardin royal des plantes. Cet emploi ne l'empêcha pas de faire plusieurs voyages en Espagne, en Portugal, en Hollande et en Angleterre. Il trouva partout des amis et des admirateurs. Herman, professeur de botanique à Leyde, voulut lui résigner sa place, et, pour l'engager à l'accepter, il lui fit entrevoir une pension de quatre mille livres des États-généraux; mais Tournefort préféra sa patrie à des offres si flatteuses. La France ne fut pas ingrate; l'Académie des sciences lui ouvrit son sein en 1692, et le roi l'envoya en 1700, en Grèce et en Asie, non-seulement pour chercher des plantes, mais encore pour y recueillir des observations sur toute l'histoire naturelle, sur la géographie ancienne et moderne, et même sur les mœurs des peuples. Il voulait aller en Afrique; mais la peste, qui était en Égypte, le fit revenir de Smyrne en France au bout de deux ans. Ses courses et ses travaux avaient beaucoup altéré sa santé; et ayant reçu par hasard un coup fort violent dans la poitrine, il mourut le 22 décembre 1708. Il laissa par son testament son cabinet de curiosités au roi pour l'usage des savans, et ses livres de botanique à l'abbé Bignon. C'étaient deux présens considérables. Tournefort était d'un tempérament vif, laborieux, robuste. Un grand fonds de gaîté naturelle le soutenait dans le travail, et son corps aussi bien que son esprit avaient été formés pour la botanique. Ses

principaux ouvrages sont : I. *Elémens de botanique*, ou *Méthode pour connaître les plantes*, imprimés au Louvre, en 3 vol. grand in-8°, 1694 avec 451 fig. On ajoute quelquefois à cette édition un quatrième vol., composé de 3 pièces, savoir : *L'éloge de Tournefort*, par Fontenelle ; *Lettres sur la botanique*, par P. Collet, et une *Réponse à deux lettres écrites*, par Collet, *sur la botanique*. Cet ouvrage, fait pour mettre de l'ordre dans ce nombre prodigieux de plantes semées si confusément sur la surface de la terre, les réduit toutes à quatorze classes, par le moyen desquelles on descend à 673 genres, qui comprennent sous eux 8,846 espèces de plantes soit de terre, soit de mer. C'est par la fleur et le fruit que Tournefort a entrepris de classer les plantes que Linné a cru devoir mieux différencier par les étamines et les pistils. Les botanistes ont été partagés entre ces deux méthodes ; mais on ne peut disconvenir qu'à bien des égards celle du naturaliste français est préférable à celle du suédois. « Parmi les méthodes, dit le célèbre Buffon, qui portent sur la fructification, celle de Tournefort est la plus remarquable, la plus ingénieuse et la plus complète. En homme d'esprit, il a fait ses distributions et ses exceptions avec une science et une adresse infinies. Linné a forcé la nature au point de confondre les objets les plus disparates ; il a mis ensemble le mûrier et l'ortie, la tulipe et l'épine-vinette, l'orme et la carotte, la rose et la fraise, le chêne et la pimprenelle. Cette nouvelle méthode a encore d'autres défauts essentiels. Comme les caractères des genres sont pris de parties infiniment petites, il faut aller, le microscope à la main, pour reconnaître un arbre ou une plante ; la grandeur, la figure, le port extérieur, les feuilles, toutes les parties apparentes ne servent plus à rien, il n'y a que les étamines, et, si l'on ne peut pas voir les étamines, on ne sait rien, on n'a rien vu. Ce grand arbre que vous apercevez n'est peut-être qu'une pimprenelle ; il faut compter ses étamines pour savoir ce que c'est : mais malheureusement encore pour le système, il y a des plantes qui n'ont point d'étamines ; il y a des plantes dont le nombre des étamines varie ; et voilà la méthode en défaut malgré la loupe et le microscope. Si la méthode de Linné l'a emporté sur celle de Tournefort, ce n'est point par son mérite intrinsèque ; mais parce que Linné a employé une nomenclature plus commode, parce qu'il a donné à ses plantes des caractères plus précis, exprimés dans un langage mieux défini, et surtout parce qu'il a toujours eu soin d'insérer dans les nouvelles éditions de son livre les plantes que l'on découvrait. » Tournefort a donné de ses *Elémens* une édition plus ample en latin, sous le titre de *Institutiones rei herbariæ*, 3 volumes in-4°, avec 25 planches de plus ; mais la première édition est plus recherchée, parce que les figures sont moins usées que dans la seconde. II. *Corollarium Institutionum rei herbariæ*, imprimé en 1703, in-4°, avec des tables, dans lequel il fait part au public des découvertes qu'il avait faites sur les plantes dans son voyage d'Orient. III. Sa *Relation d'un voyage du Levant*, avec des remarques,

imprimé au Louvre, 1717, 2 vol. in-4°, et réimprimé à Lyon, 5 vol. in-8°. Ce livre curieux renferme non-seulement des découvertes de botanique : on y trouve encore des descriptions exactes, tout ce qui a rapport aux mœurs des peuples, et une grande connaissance de l'histoire ancienne et moderne. L'abbé de La Porte a pris dans cet ouvrage tout ce qu'il y a de plus intéressant dans les deux premiers volumes de son *Voyageur français*. IV. *Histoire des plantes des environs de Paris*, imprimée au Louvre, 1698, in-12; réimprimée, en 1725, 2 vol. in-12. Ce livre est utile par l'attention qu'a l'auteur de marquer l'usage qu'on peut faire en médecine de chaque plante. V. *Traité de matière médicale*, 1717, 2 vol. in-12. VI. Tournefort avait fourni à l'Académie des sciences, plusieurs *Mémoires* insérés parmi ceux de cette compagnie. On lui doit surtout le renouvellement de l'hypothèse de la végétation des pierres, oubliée depuis longtemps et appuyée sur des preuves nouvelles. On a publié un *Choix de plantes du Corollaire des Instituts de Tournefort, publiées d'après son herbier*, par M. Desfontaines, Paris, 1808, in-8° de 70 planches.

TOURNELLE (la marquise DE LA). *Voyez* MAILLY.

TOURNELY (HONORÉ), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Antibes, le 28 août 1658, de parens obscurs, gardait les pourceaux comme Sixte-Quint, lorsqu'ayant aperçu un carrosse sur la route de Paris, il lui prit envie d'aller voir un de ses oncles qui avait une petite place à Saint-Germain l'Auxerrois. Ce fut à ce bon prêtre qu'il dut son éducation. La vivacité de son esprit et ses talens lui firent des protecteurs. La plupart de ceux qui ont excellé dans quelque genre n'y ont point eu de maître. Par la facilité avec laquelle Tournely fit son cours de philosophie et de théologie, on aurait dit qu'il était né pour ces deux sciences. Ayant été reçu docteur de Sorbonne, en 1686, il devint professeur de théologie à Douai, en 1688. Ses protecteurs lui procurèrent un canonicat à la Sainte-Chapelle de Paris, une abbaye, et enfin une chaire de professeur en Sorbonne. L'abbé Tournely la remplit pendant 24 ans avec beaucoup de succès, et il ne la quitta qu'en 1716. Ce docteur joua un grand rôle dans les querelles de la constitution *Unigenitus*, à la défense de laquelle il consacra sa plume. Il travaillait pour elle, lorsqu'une attaque d'apoplexie le priva de la vue, et le conduisit au tombeau le 26 décembre 1729. Ce théologien avait de l'esprit, de la facilité, du savoir; et il s'en servit pour faire sa fortune. Ses ennemis l'ont accusé d'avoir eu un caractère ambitieux et souple. Ils prétendent même qu'il ne se faisait pas difficulté d'écrire contre sa pensée; reproche qu'on a droit de faire à plus d'un écrivain. On a de Tournely : Un *Cours de théologie*, sous le titre d'*Opera theologica*, Paris, 1747, 18 vol. in-8°. Cette Théologie a été réimprimée à Venise, en 16 vol. in-4°. Il faut joindre à cet ouvrage le suivant : *Continuatio prælectionum theologicarum H. Tournely*, auct. Collet, Paris, 17 vol. in-8°. On en a *trois Abrégés* : l'un est de Montagne, docteur de Sorbonne; le second, moins étendu, est de Robbe; le troisiè-

me a paru, depuis 1744, par Collet, de la Congrégation de Saint-Lazare : c'était le plus en usage dans les séminaires.

TOURNEMINE (René-Joseph de), célèbre jésuite, né le 26 avril 1661, à Rennes, d'une des plus anciennes maisons de Bretagne, travailla long-temps au *Journal de Trévoux*, et fut bibliothécaire des jésuites de la maison professe à Paris. La plupart des savans de cette capitale le regardaient comme leur oracle. Tout était de son ressort : Ecriture Sainte, théologie, belles-lettres, antiquité sacrée et profane, critique, éloquence, poésie même. Il est certain qu'à une imagination vive il joignait une érudition peu commune et variée. Il était d'un caractère fort communicatif, surtout à l'égard des étrangers. Trop prévenu en faveur de son savoir et encore plus de sa naissance, il se plaignait quelquefois qu'on le confondît avec un simple religieux. Le président de Montesquieu ayant eu à se plaindre de lui, ne s'en vengea qu'en demandant : « qu'est-ce que le père de Tournemine? Je ne le connais pas. » Ce jésuite mourut à Paris, le 16 mai 1739. On a de lui : I. Un grand nombre de *Dissertations* répandues dans le *Journal de Trévoux*, commencé en 1701 et terminé en 1767. L'un de ses continuateurs, Jean-Louis Jolivet, médecin de la faculté de Reims, mort en 1764, avait donné le *Secret du gouvernement jésuitique;* mais il n'eut pas celui des bons écrivains qui avaient les premiers fait valoir ce Journal, le savoir et le goût. II. Une excellente édition de *Menochius*, 2 vol. in-fol., 1719. III. Deux *Dissertations* dans L'*Histoire des Juifs*, de Prideaux, en 6 vol. in-12 : 1° sur la *Ruine de Ninive*, et la *Durée de l'Empire assyrien;* 2° sur les *Livres de l'Ancien Testament* que les protestans n'admettent pas dans leur canon de l'Ecriture. IV. Un *Traité* en manuscrit contre les rêveries du P. Hardouin, qui avait voulu le choisir pour être un de ses apôtres, et dont il fut un des plus ardens adversaires. *Voy.* les articles Berruyer, Menochius et Leibnitz, n° xii de ses ouvrages.

TOURNES (Jean de), habile imprimeur de Lyon, contemporain de Sébastien Gryphe, fut père d'un autre imprimeur appelé Jean comme lui. Ils se rendirent recommandables par plusieurs bonnes éditions, mais fatigantes à lire parce qu'ils n'employaient que le caractère italique. Le fils a traduit en français plusieurs ouvrages italiens, tels que *les Fortifications de Jérôme Catanes*, *les Nouvelles de Bandello*, *l'Ecurie de Marco Panari*. Le seul écrit entièrement de lui est un *Recueil* latin de portraits et de Vies des anciens philosophes, imprimé en 1559, in-8°. Il mourut à Genève, où il s'était retiré à cause de la religion. Ses descendans revinrent à Lyon, et y firent un grand commerce de livres latins avec l'Italie et l'Espagne. Jean-Chrétien Wolf dédia en 1749 ses deux vol. in-8° sur les *Monumens de l'Imprimerie* aux de Tournes de Lyon, comme à la plus ancienne famille connue par ses talens dans la typographie.

TOURNET (Jean), avocat, né à Paris, se distingua moins par son éloquence que par des compilations utiles. Les principales sont les suivantes : I. La *Réduction*

du Code de Henri III, 1622, in-folio. II. Un recueil d'*Arrêts* sur les matières bénéficiales, 1631, en 2 volumes in-folio. III. Des *Notes* sur la Coutume de Paris. IV. Une *Notice* des diocèses, en 1625, qui avait déjà paru avec sa *Police ecclésiastique.* V. Il traduisit en français les œuvres de Chopin; et sa traduction, publiée en 1635, fut réimprimée avec plus de soin et des augmentations en 1662, 5 vol. in-fol. Il se piquait aussi de poésie, et on a quelques vers de lui.

TOURNEUR (PIERRE LE), littérateur connu par des traductions d'un grand nombre d'ouvrages anglais, né à Valognes en Normandie, en 1736, mort à Paris, le 24 janvier 1788. Il composa d'abord pour les prix académiques et obtint des couronnes à Montauban et à Besançon. Les discours qui lui méritèrent cet honneur sont remplis d'éloquence et de philosophie, et écrits d'un style harmonieux et noble. Mais ce qui contribua le plus à le faire connaître fut sa traduction ou plutôt son imitation des *Nuits d'Young*. (*Voyez* YOUNG.) Le traducteur, marchant toujours à côté de son modèle lorsqu'il est digne d'être suivi, le corrige quand il se perd dans des lieux communs ou des répétitions, et substitue des idées et des images à celles qui n'auraient aucune grace dans notre langue. Cet ouvrage fit la plus grande sensation. Plusieurs prédicateurs en détachèrent des lambeaux pour en orner leurs sermons. Le succès des *Nuits d'Young* engagea le Tourneur à faire passer dans notre langue plusieurs autres productions anglaises. Il traduisit successivement les *Méditations d'Hervey*, in-12; *l'Histoire de Richard Savage; Ossian, fils de Fingal; les Poésies Galliques*, une grande partie de *l'Histoire universelle*, publiée en Angleterre; *les Œuvres de Shakespeare; les Vues de l'évidence de la Religion chrétienne; Clarisse*, dix volumes in-8°; *le Nord du Globe*, ou *Tableau de la nature, dans les contrées septentrionales*, de l'anglais de Pennant, Paris, 1789, 2 vol. in-8°. Les discours ou préfaces qui précèdent la plupart de ces versions sont pleines d'idées fortes, et les versions elles-mêmes ont le mérite, aujourd'hui infiniment rare, d'un style lié et soutenu, mais qui tend quelquefois à l'emphase. Le Tourneur, qui s'était presque borné au travail de la traduction, aurait pu être un excellent écrivain original; mais sa modestie lui inspirait la défiance de ses talens. Il a aussi traduit les tomes 3 et 4 de *l'Histoire de Charles V*, par Robertson. Sa vie a été un cours de vertus privées et de philosophie pratique. Laborieux, patient, renfermé dans son cabinet, il fut étranger aux rivalités littéraires et aux agitations de la capitale. Sa conversation était douce comme ses mœurs. Sa maison fut l'image du calme et du bonheur: il connut tous les sentimens honnêtes, et ne méconnut que ceux qui rendent la vie malheureuse, tels que le désir de la renommée et le tourment de l'envie. Sa traduction de Shakespeare lui procura des injures et même des tracasseries; il sut être insensible aux unes et aux autres, quoique Voltaire fût à la tête du parti qui cherchait à déprimer le poète anglais et son interprète. On peut en ju-

ger par cette lettre très-singulière de ce dernier; il l'écrivait à La-Harpe. « Il faut que je vous dise combien je suis fâché contre un nommé le Tourneur, qu'on dit secrétaire de la librairie, et qui ne me paraît pas le secrétaire du bon goût. Auriez-vous lu les deux volumes de ce misérable, dans lesquels il veut nous faire regarder Shakespeare comme le seul modèle de la véritable tragédie? Il l'appelle le *Dieu du théâtre!* Il sacrifie, tous les Français, sans exception, à son idole, comme on sacrifiait autrefois des cochons à Cérès; il ne daigne pas même nommer Corneille et Racine. Ces deux grands hommes sont seulement enveloppés dans la proscription générale, sans que leurs noms soient prononcés. Il y a déjà deux tomes imprimés de ce Shakespeare, qu'on prendrait pour des pièces de la Foire faites il y a deux cents ans. Il y en aura encore 5 volumes. Avez-vous une haine assez vigoureuse contre cet impudent imbécile? Souffrirez-vous l'affront qu'il fait à la France? Il n'y a point en France assez de camouflets, assez de bonnets d'âne, assez de piloris pour un pareil faquin. Le sang pétille dans mes vieilles veines en vous parlant de lui. S'il ne vous a pas mis en colère, je vous tiens pour un homme impassible. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que le monstre a un parti en France; et pour comble de calamité et d'horreur c'est moi qui autrefois parlai le premier de ce Shakespeare, c'est moi qui montrai aux Français quelques perles que j'avais trouvées dans son énorme fumier. Je ne m'attendais pas que je servirais un jour à fouler aux pieds les couronnes de Racine et de Corneille pour en orner le front d'un histrion barbare. Tâchez, je vous prie, d'être aussi en colère que moi; sans quoi je me sens capable de faire un mauvais coup.»

TOURNI (Louis-Urbain Aubert, marquis de), né aux Andelys, en 1697, fut élevé pour la magistrature. Il s'y distingua par son zèle et par ses lumières. Nommé à l'intendance de Limoges, il montra des talens qui lui méritèrent bientôt celle de Bordeaux. Le nouvel intendant se rendit recommandable dans cette ville, qui lui doit en partie le port qui l'embellit et qui l'enrichit, ainsi que presque tous les établissemens qui ont étendu son commerce dans les deux mondes. Un grand nombre d'édifices élégans et utiles furent élevés par ses soins. Il n'éprouva cependant que des obstacles; mais il sut les vaincre. Son activité était extrême. Sa lampe était constamment allumée deux ou trois heures avant le jour. Au milieu des affaires, il conserva toute la sensibilité de son cœur. Il voulait être aimé de ceux qu'il enrichissait, il ne put y réussir. Le chagrin vint épuiser ses forces déjà affaiblies par le travail. Il mourut en 1758, loin de Bordeaux, en regrettant de n'avoir pu remplir tous ses plans de bienfaisance. Aujourd'hui sa mémoire est honorée dans cette même ville, où il essuya tant de contradictions de son vivant.

TOURNIÈRES (Robert), peintre, né à Caen, en 1676, vint jeune à Paris, et se mit sous la conduite de Bon de Boullongne, pour se perfectionner dans son art. Il s'attacha principalement au portrait, et le fit avec un succès merveilleux. Il s'appliqua ensuite

à peindre en petit des *Portraits historiés* ou des *Sujets de caprice* dans le goût de Schalken et de Gérard Dow. Dans ses portraits en grand, la ressemblance égale le coloris, et l'harmonie de l'ensemble y est mieux observée. Dans les petits, il imite très-bien le beau ton de couleur de ses modèles, leurs effets séduisans et ce précieux fini qu'on ne peut trop estimer. Son morceau de réception à l'Académie fut l'*Origine de la peinture*, ou Dibutade peignant à la lueur d'un flambeau l'ombre de son amant. Le duc d'Orléans, régent, l'honorait de temps en temps de ses visites. « Je m'amuse aussi à peindre quelquefois, lui disait ce prince; mais je ne suis pas si habile que vous. » Ce prince trouvait cependant qu'il avait un peu trop d'amour-propre. Un jour ce peintre montra plusieurs de ses ouvrages au régent, et les vanta beaucoup à son ordinaire. Dès que l'artiste fut parti, le duc d'Orléans dit en plaisantant : « J'aime à voir les tableaux de Tournières, il épargne la peine de les louer. » Celui-ci disait : « Le talent d'un peintre n'est pas de faire connaître aux autres qu'il a de l'esprit, mais de leur apprendre qu'ils en ont. » On connaît deux portraits gravés d'après lui : l'un, par Sarrabat, est le portrait de la Roque ; l'autre, par Doullé, est celui de Maupertuis. Tournières étant vieux, et n'ayant pas d'enfans de deux mariages qu'il avait contractés, se retira dans sa patrie, en 1750, et y mourut deux ans après d'une manière très-édifiante.

TOURNON (François de), cardinal, issu d'une famille illustre, entra dans l'ordre de Saint-Antoine de Viennois, fut l'un des principaux conseillers du roi François I[er] ; archevêque d'Embrun, en 1517, de Bourges, en 1523, d'Auch, en 1537, de Lyon, en 1551 ; abbé de Tournus, d'Ambournai, de la Chaise-Dieu, d'Ainai, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Antoine, etc. Ces différens bénéfices auraient produit plus d'un million de rentes. Il avait cependant pris pour devise ce mot de Saint Paul : *Non quæ super terram* ; et cette devise ne parut pas une satire, parce qu'il fit toujours un bon usage de ses revenus. Clément VII l'honora de la pourpre en 1530, et le roi l'envoya ambassadeur en Italie, en Espagne et en Angleterre. Il ne se distingua pas moins par ses succès dans les négociations que par son amour pour les sciences. Il avait toujours auprès de lui ou Muret ou Lambin, ou quelques autres hommes doctes. Il fonda un collége à Tournon, en Vivarais, qu'il donna depuis aux jésuites. Ce prélat mourut le 22 avril 1562, à 73 ans. « Homme, dit le président de Thou, d'une prudence, d'une habileté pour les affaires, et d'un amour pour sa patrie, presque au-dessus de tout ce qu'on peut penser. François I[er] l'avait mis à la tête des affaires. Après la mort de ce prince, l'envie le fit chasser de la cour ; mais il fut toujours estimé, considéré et respecté de tous, même de ses envieux. On le vit toujours opposé aux protestans, persuadé qu'on ne pouvait rien changer ou innover en matière de religion, sans troubler la paix et la tranquillité de l'Etat. » Après avoir présidé au colloque de Poissy, où son éloquence éclata contre de Bèze, qui faisait des plaisanteries sur le sacrement de l'Eucharistie, où il

lui disait : *Indoctus doctos pascis*..... On n'exige pas d'un grand seigneur qu'il soit savant à la manière des érudits, mais qu'il protége les savans ; et c'est ce que fit le cardinal de Tournon. Malgré son goût pour les gens de lettres, il empêcha François I[er] d'appeler Melanchthon en France. Il se présenta un jour devant ce prince, les Œuvres de Saint Irénée à la main. Le roi lui demanda quel était ce livre ? « C'est, Sire, répondit-il, l'ouvrage d'un des premiers évêques de votre royaume. Voici un endroit où il rapporte que Saint Jean l'Evangéliste étant entré dans un bain public, et y voyant l'hérétique Cérinthe, il s'en retira sur-le-champ comme d'un lieu empesté. Cependant, Sire, vous qui n'avez pas les lumières d'un apôtre, et qui malgré votre puissance pouvez si aisément être trompé, vous avez promis, dit-on, une audience publique à un des chefs du luthéranisme. » A ces raisons, il en ajouta d'autres pour prouver que la politique même lui défendait d'appeler un chef de secte dans ses Etats ; et le roi révoqua les passeports.

TOURNON (Charles-Thomas Maillard de), cardinal, issu d'une ancienne famille originaire de Savoie, naquit à Turin, en 1668. Il embrassa l'état ecclésiastique de bonne heure, et fut élevé à Rome dans le collége de la Propagande. Clément XI le sacra patriarche d'Antioche, en 1701, et l'envoya à la Chine, en qualité de légat apostolique, pour régler les différends survenus entre les missionnaires. Il arriva dans cet empire en 1705. Son premier soin fut de défendre, par un mandement sévère, de mettre dans les églises des tableaux avec cette inscription :

ADOREZ LE CIEL !

Le culte que les Chinois rendent à leurs ancêtres, à Confucius et aux planètes, lui parut tenir de l'idolâtrie ; il le défendit. Il alla ensuite à Pékin, où l'empereur lui fit un accueil favorable, et eut la bonté de lui expliquer le sens des paroles qu'il avait proscrites dans les églises ; mais cette faveur ne fut que passagère. Peu de temps après, il fut conduit à Macao, et l'évêque de Conon, son vicaire apostolique, fut banni. Dans un décret que l'empereur chinois adressa à ce vicaire, il lui parlait ainsi, selon le père d'Avrigny : « Vous êtes moins venu à la Chine pour y prêcher la loi chrétienne que pour y brouiller. Les Chinois qui se sont faits chrétiens, pensaient que tous les missionnaires étaient d'accord. Maintenant qu'il y en a parmi vous qui, par caprice, par ineptie, ou par le desir de l'emporter sur les autres, les accusent témérairement d'expliquer mal nos cérémonies, c'est chercher, non pas à étendre votre religion, mais à la ruiner de gaîté de cœur, et m'obliger de vous chasser de la Chine. » Malgré cet avis de l'empereur, Tournon publia un mandement le 25 janvier 1707, pour servir de règlement à la conduite que devaient garder les missionnaires quand ils sont interrogés sur le culte des Chinois, et ce mandement ne raccommoda pas ses affaires. Clément XI lui envoya le chapeau de cardinal la même année ; mais il n'en mourut pas moins en prison, le 8 juin 1710. On prétend qu'il disait dans l'amertume des mauvais traitemens

qu'il essuya, « que quand l'esprit infernal serait venu à la Chine, il n'y aurait pas fait plus de mal qu'eux. » On accusait faussement les jésuites de l'avoir empoisonné; mais le véritable poison qui l'enleva fut la disette et les désagrémens de la captivité la plus dure. Un missionnaire nommé Mezzabarba, ayant été obligé de quitter la Chine, emporta avec lui le corps du cardinal de Tournon, qui fut enterré solennellement, en 1723, dans le collége de la Propagande. Voltaire parle de ce cardinal comme d'un prêtre savoyard, nommé Maillard, qui avait pris le nom de Tournon. Il n'avait pas besoin d'usurper ce nom, puisque son grand-père, son père et son frère, l'avaient toujours porté. — Félix Emanuel, marquis de TOURNON, frère aîné du cardinal, capitaine des gardes du duc de Savoie, et lieutenant général de ses armées, était un noble distingué non-seulement par sa naissance, mais encore par la confiance dont son prince l'honorait.

TOURNON (CLAUDE ou CLAUDINE DE LA TOUR DE TURENNE, comtesse DE), fille de François de la Tour, premier du nom, vicomte de Turenne et d'Anne de la Tour de Bologne, sa seconde femme, fut mariée, en 1535, à Just, comte de Tournon. Elle était parente de Catherine de Médicis, et son courage héroïque parut à la défense de la ville de Tournon, assiégée deux fois par les protestans, l'une en 1567, et l'autre en 1570. Madame de Tournon leur fit lever le siége honteusement. Elle mourut le 6 février 1591, avec la réputation d'une héroïne. Elle a eu son historien dans Jean Villemin, qui a fait en vers latins, *Historia belli quod cum hæreticis rebellibus gessit, anno* 1567, Claudia de Turenne, *domina* Turnonia, *auctore Joanne Villemino*, in-4°, Paris, 1569.

TOURNON, homme de lettres sans réputation et sans vrais talens, a publié : I. L'*Art du comédien*. II. *Les promenades de Clarisse et du marquis de Volzi*, ou *Nouvelle méthode pour apprendre les principes de la langue et de l'orthographe française, à l'usage des dames*, 1784. III. *Révolutions de Paris, dédiées à la Nation*, 1789, 1790. IV. *Introduction aux révolutions de l'Europe*, 1790. C'est une contrefaçon du *Journal des révolutions*, publié par M. L. Prudhomme. V. *Moyens de rendre propres les rues de Paris*, 1790. Attaché au parti de la révolution, mais avec un esprit modéré, il périt sur l'échafaud, en 1793.

TOURON (ANTOINE), savant dominicain, né à Graulhet, dans le diocèse de Castres, en 1686, mort à Paris, le 2 septembre 1775, était tombé dans l'enfance; mais jusqu'à l'âge de 83 ans sa santé fut vigoureuse, et son esprit se soutint. Il était très-estimé dans son ordre comme savant. Dans un voyage qu'il fit à Rome, le pape Benoît XIV lui donna des preuves du cas qu'il faisait de son mérite. Ce pontife n'estimait pas moins les ouvrages du père Touron. Les principaux sont : I. *Vie de Saint Thomas d'Aquin*, in-4°. II. *Vie de Saint Dominique et de ses premiers disciples*, Paris, 1739, in-4°. III. *Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, 6 vol. in-4°. IV. *La Vie et*

l'esprit de Saint Charles-Borromée, 3 vol. in-12. V. *Histoire de l'Amérique*, en 14 vol. in-12. Cet ouvrage diffus et ennuyeux ne renferme presque que l'histoire des missionnaires jacobins dans le Nouveau-Monde. L'auteur voulait le publier sous le titre d'*Amérique chrétienne*. VI. Quelques Ecrits assez faibles contre les incrédules.

TOURREIL (Jacques de), traducteur distingué, membre de l'Académie française, né à Toulouse, le 18 novembre 1656, du procureur-général du parlement, fit paraître, dès sa jeunesse, beaucoup d'inclination pour l'éloquence. La capitale lui sembla le lieu le plus propre à se perfectionner dans le droit et dans les belles-lettres. Il y remporta le prix d'éloquence de l'Académie française, en 1681 et en 1683. Cette compagnie lui ouvrit ses portes, à l'exemple de l'Académie des belles-lettres, qui l'avait déjà reçu dans son sein. Pontchartrain, contrôleur-général, l'attira chez lui comme un homme de mérite et de confiance dont le commerce et les soins pouvaient être utiles au comte, son fils. Lorsque l'Académie française présenta au roi son Dictionnaire, Tourreil était à la tête de ce corps; il fit, à cette occasion, vingt-huit complimens différens qui eurent tous des graces particulières. Son principal ouvrage est une Traduction française de plusieurs *harangues de Démosthènes*, qu'on a imprimée avec ses autres ouvrages, en 1721, en 2 vol. in-4°, et en 4 vol. in-12. On trouve à la tête de sa version deux excellens Discours *sur l'état de la Grèce*. Il est le premier qui ait fait sentir aux Français ce que valait ce grand orateur. Il est fâcheux qu'en voulant lui donner les ornemens de l'art, il ait quelquefois étouffé les graces simples et naïves de la nature. Il tâche de donner de l'esprit à un homme qui brillait principalement par son génie; c'est ce que l'auteur d'Athalie lui reprochait, en le traitant de bourreau. Si Tourreil ne rendit pas exactement son modèle dans ses écrits, il en prit du moins les mœurs et les sentimens; ame droite et sincère, à l'épreuve de la crainte et de l'intérêt, sans autre plaisir que celui de l'amour des lettres, sans autre ambition que celle de remplir les devoirs d'une exacte probité. On l'accusait d'être un peu rude et trop brusque; mais ces défauts tenaient de près au caractère de ses vertus. Il empêcha, par ses intrigues, la réception de l'abbé de Chaulieu à l'Académie française. Tourreil est un de ceux qui ont le plus contribué au *Recueil des médailles sur les principaux événemens du règne de Louis XIV*, réimprimé en 1702. Cette édition lui valut une augmentation de la pension que la cour lui avait accordée. Il mourut le 11 octobre 1714.

TOURRETTE (Marc-Antoine-Louis Claret de la), naturaliste distingué, secrétaire de l'Académie de Lyon, naquit dans cette ville, au mois d'août 1729, d'un père qui fut à la fois président du tribunal et prévôt des marchands de sa patrie. Après avoir commencé ses études chez les jésuites à Lyon, il alla les finir au collége d'Harcourt à Paris. De retour dans son pays, il y remplit avec honneur, pendant vingt ans, une charge de magistrature, et la quitta pour se livrer entièrement à son goût pour l'histoire natu-

relle. Il parut d'abord fixer ses études sur la zoologie et la minéralogie; la botanique vint ensuite l'occuper plus particulièrement. Dès 1763, il s'était formé une collection très-considérable d'insectes, et une suite très-nombreuse d'échantillons des mines du Lyonnais, du Dauphiné et de l'Auvergne; il y réunit un riche herbier. En 1766, il introduisit au-dessus de la petite ville de l'Arbresle, dans un vaste parc, tous les arbres et arbustes étrangers qui pouvaient s'y acclimater; dans l'enceinte même de Lyon, il s'était formé un jardin, où il a cultivé plus de trois mille espèces de plantes rares. La Tourrette quitta pendant quelque temps sa patrie, pour parcourir l'Italie, la Sicile, et ensuite pour aller avec J. J. Rousseau, son ami, faire l'herborisation de la Grande-Chartreuse. « Que n'êtes-vous des nôtres, écrivait ce dernier à Duperron, vous trouveriez dans notre guide, M. de la Tourrette, un botaniste aussi savant qu'aimable, qui vous ferait aimer toutes les sciences qu'il cultive. » La douceur du caractère de ce dernier, l'impartialité de ses opinions, lui avaient fait beaucoup d'amis, et il méritait d'en avoir. Il entretenait une correspondance suivie avec Linné, Haller, Adamson, Jussieu et les plus célèbres naturalistes de l'Europe. Dans l'automne de 1793, les fatigues et les inquiétudes que le siége de Lyon rendit communes à tous ses habitans, lui causèrent une péripneumonie, qu'il négligea, et dont il mourut, à l'âge de 64 ans. Ses principaux ouvrages, outre les éloges de ses collègues à l'Académie de Lyon, sont: I. *Démonstrations élémentaires de Botanique*, 1766, deux vol. in-8°. Elles ont obtenu plusieurs éditions postérieures. Bourgelat venait d'établir à Lyon la première école vétérinaire; il fallait donner aux élèves la connaissance des plantes usuelles : la Tourrette et son ami l'abbé Rozier se chargèrent de ce soin, et publièrent cet écrit. Le premier en traça le plan, en détermina la forme, et se chargea de l'*Introduction*, chef-d'œuvre de concision et de clarté, où l'on ne trouve rien à ajouter, rien à retrancher. Haller a fait l'analyse des Démonstrations comme appartenant en entier à l'abbé Rozier, et le modeste la Tourrette ne fit jamais parvenir jusqu'à lui aucune réclamation à cet égard. II. *Voyage au Mont Pila*, 1770, in-8°. L'auteur s'y montre observateur attentif et grand naturaliste. Dans la première partie, il détermine la situation des montagnes, leur élévation, les ruisseaux qui en découlent, les forêts qui les couvrent, les minéraux qui s'y trouvent, les animaux et les insectes qui y ont fixé leur séjour. La seconde partie est consacrée toute entière à la botanique. Le premier, il a indiqué sur ces montagnes sous-alpines un grand nombre de plantes rares, et même une espèce neuve; l'*Alisma parnassifolia*. III. *Chloris lugdunensis*, 1785, in-8°. Ce petit ouvrage étonna les botanistes, par le grand nombre des espèces qu'il renferme, surtout dans la cryptogamie. On s'était persuadé, et Linné croyait lui-même que nos provinces méridionales étaient beaucoup moins riches en mousses et en champignons que les contrées du nord. L'énumération de la *Chloris* prouve que nous n'avons rien à leur envier à cet

égard. IV. *Conjectures sur l'origine des Bélemnites.* Elles sont insérées dans le *Dictionnaire des Fossiles*, de Bertrand. L'auteur pense que les Bélemnites ne sont que des pointes d'Oursin. V. *Mémoire sur les monstres végétaux.* Il est imprimé dans le Journal économique du mois de juillet 1761. La Tourrette y décrit plusieurs singularités de son cabinet. VI. *Mémoire sur l'Helminthocorton*, ou *Mousse de Corse*, inséré dans le Journal de Physique. Ce mémoire est instructif. M. Bruyset, libraire, et confrère de la Tourrette à l'Académie de Lyon, a lu, dans une séance publique de cette compagnie, une savante notice sur la Vie et les écrits de ce naturaliste, et nous y avons puisé les principaux traits de cet article.

TOURVILLE (Anne-Hilarion de Costentin de), célèbre marin français, né au château de Tourville, diocèse de Coutances, en 1642, fut reçu chevalier de Malte à quatre ans; mais il n'en fit point les vœux, quoiqu'il eût fait ses caravanes avec beaucoup de distinction. Ayant armé un vaisseau en course avec le chevalier d'Hocquincourt, ils firent des prises considérables; et, ce qui est encore plus glorieux, ils donnèrent des preuves du courage le plus intrépide. Ils mirent en fuite six navires d'Alger, et contraignirent à une honteuse retraite trente-six galères. Le roi l'attacha à la marine royale, en lui donnant le titre de capitaine de vaisseau. Il commanda sous le maréchal de Vivonne au combat de Palerme, où il se signala. Honoré du titre de chef d'escadre, en 1677, il combattit sous Duquesne, et mérita de remplacer ce grand homme. Lieutenant-général en 1681, il posta en plein jour la première galiote pour bombarder Alger: opération qui ne s'était encore faite que de nuit. Il cueillit de nouveaux lauriers en forçant au salut, en 1689, l'amiral d'Espagne, quoiqu'il n'eût que 350 hommes et 54 canons, et que son ennemi eût 500 hommes forts de 70 pièces de canon. L'année d'après, il passa le détroit de Gibraltar avec une escadre de 20 vaisseaux de guerre, pour se joindre au reste de l'armée navale qui était à Brest, et il fit cette jonction importante à la vue même des ennemis. On le chargea du commandement de toute l'armée navale; il chercha la flotte ennemie pour la combattre, mais elle prit le parti de la retraite. Enfin le roi le fit vice-amiral et général de ses armées navales, l'an 1690, avec une permission d'arborer le pavillon d'amiral. Ce fut cette même année qu'il remporta une victoire signalée sur les Anglais et les Hollandais, jusqu'alors maîtres de l'Océan. Dix-sept de leurs vaisseaux brisés et démâtés allèrent échouer et se brûler sur les côtes; le reste alla se cacher vers la Tamise ou entre les bancs de la Hollande. L'illustre vainqueur fut vaincu à son tour, en 1692, à la funeste journée de la Hogue ou la Hougue, sur les côtes de Normandie. Il attaqua, suivant les ordres de la cour, une flotte de 90 vaisseaux anglais et hollandais, quoique la sienne fût très-inférieure en nombre. Les vents contraires et la supériorité de l'ennemi le forcèrent de se retirer, après avoir perdu quatorze vaisseaux du premier rang. Tourville donna tant de preuves de valeur dans cette malheureuse journée, que

sa défaite n'affaiblit point sa gloire. Louis XIV n'eut garde d'attribuer à Tourville un malheur que, maître de ses opérations, il aurait évité. Il le reçut comme s'il eût été victorieux, et lui fournit les moyens de prendre sa revanche. Un an après sa défaite à la Hogue, Tourville attaqua sur les côtes d'Espagne, entre Lagos et Cadix, le vice-amiral Rook, mit le feu à quatre des vaisseaux de guerre ennemis, et prit, brûla ou coula à fond 80 bâtimens marchands de la flotte de Smyrne, que cet amiral escortait. Il ne lui restait plus à desirer que le bâton de maréchal : il en fut honoré en 1701; mais ce héros ne survécut guère à cette nouvelle dignité, étant mort à Paris, le vingt-huit mai de la même année. De son mariage avec Françoise-Laugeois, fille d'un fermier-général, il eut un fils, tué en 1712, et une fille, mariée au comte de Brassac, de la maison de Gallard en Béarn. Il avait un frère, dont la postérité subsiste. On a imprimé, sous son nom, des *Mémoires* en 3 volumes in-12, qui ne sont ni de lui ni dignes de lui. *Voy.* MARGON.

TOUSSAIN ou TOUSAIN (JACQUES), en latin, *Tusanus*, né à Troyes en Champagne, fut disciple de Budée, et lui succéda dans sa haute réputation pour l'érudition grecque. Il a laissé un *Lexicon* grec-latin, imprimé à Paris, en 1552, in-fol. Il est mort en 1547. Il avait enrichi et augmenté le Dictionnaire grec, imprimé à Paris, en 1552, et il parut à Genève, dix ans après, 1562, un Lexique grec-latin de Budée, Tousain, Gessner, etc.; c'est-à-dire fait d'après les ouvrages de ces auteurs, que l'on a appelé *Lexicon septem auctorum*.

TOUSSAIN (DANIEL), célèbre théologien réformé, né à Montbelliard, le 15 juillet 154*, étudia, à Tubingue, les belles-lettres et la philosophie, et se rendit, en 1559, à Paris, pour y apprendre le français et achever ses études. Au mois de mai 1560, il quitta cette ville, et alla à Orléans, où il enseigna publiquement pendant quelque temps la langue hébraïque. Ce fut dans cette ville qu'il fut admis au saint ministère au mois de février 1562. Les guerres de religion l'ayant obligé de se sauver, il se retira à Heidelberg en Allemagne, avec sa famille, et entra au service de l'électeur palatin, Frédéric III. Ce prince étant mort, il alla s'établir à Newstadt, d'où il revint ensuite à Heidelberg. Il mourut dans cette ville, en 1602. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *Instruction nécessaire sur la véritable manière d'éprouver les esprits*, Newstadt, 1579, in-8°. Cet ouvrage est contre Luc Osiander. II. L'*Ancienne doctrine de la personne et du ministère de J.-C.*, Newstadt, 1585, in-4°. III. *Pastor evangelicus*, seu *de legitimâ evangelicorum vocatione, officio et præsidio*, Heidelberg, 1590, in-8°; et Ambergæ, 1604, in-8°. IV. Un grand nombre de *Thèses* et d'ouvrages de controverse.

TOUSSAIN (PAUL), écrivain ecclésiastique, fils du précédent, né à Montargis, le 27 septembre 1572, passa ses premières années à Heidelberg et à Newstadt, et fit ses humanités dans la première de ces villes. En 1590, son père l'envoya à Altorf pour y faire sa philosophie, et il fut reçu docteur en théologie à Bâle, en 1599. En

1608, l'électeur palatin le fit venir à Heidelberg, et le mit au nombre des conseillers ecclésiastiques. En 1618, il fut député avec Abraham Scultet et Henri Alting au fameux synode de Dordrecht. L'électeur Frédéric V, ayant accepté la couronne de Bohême, le Palatinat fut désolé par la guerre; ce qui obligea Toussain de se retirer à Hanau, où il mourut en 1629. Ses principaux ouvrages sont : I. La Vie de Daniel Toussain, son père, qui parut sous ce titre : *Vitæ et obitûs Danielis Tossani compendio explicata narratio, præcipuos ipsius in Galliâ Germaniâque emensos labores complectens*, Heidelbergæ, 1603, in-4°. II. *Phraseologia Terentiana, ex comœdiis P, Terentii Afri confecta*, Oppenheim, 1613, in-8°. III. *Dictionum hebraïcarum quæ in libro Psalmorum continentur, syllabus geminus, in usus eorum qui ad linguæ sanctæ studium accedunt*, Basileæ, 1615, in-8°. IV. La *Bible traduite en allemand par Luther, avec les notes marginales de Paul Toussain*, Heidelberg, 1617, in-fol. Ces notes, réimprimées plusieurs fois, sont dans les principes de la théologie réformée. V. *Enchiridion locorum communium theologicorum*, Basileæ, 1562, in-8°. VI. Un grand nombre d'autres ouvrages de controverse, très-superficiels.

TOUSSAINT DE SAINT-LUC (le Père), carme réformé des Billettes, de la province de Bretagne, s'occupa toute sa vie de recherches d'histoire et de généalogie. On a de lui : I. *Mémoires sur l'état du clergé et de la noblesse de Bretagne*, 1691, 2 vol. in-8°, en 3 parties : une pour le clergé, deux pour la noblesse; ouvrage curieux et peu commun. II. L'*Histoire de l'ordre du Mont-Carmel et de Saint-Lazare*, Paris, 1666, in-12. III. *Mémoires* sur le même, 1681, in-8°. IV. *Histoire de Conan Meriadec*, souverain de Bretagne, 1664, in-12. V. *Vie* de Jacques Cochois, dit *Jasmin* ou le *bon Laquais*, 1675, in-12. Ce savant mourut en 1694, regardé plutôt comme un compilateur laborieux que comme un critique judicieux et exact.

TOUSSAINT (François-Vincent), auteur du fameux livre des *Mœurs*, avocat de Paris, sa patrie, mort à Berlin, en 1772, à 57 ans, abandonna le barreau pour cultiver la littérature. Il commença par des Hymnes à la louange du diacre Pâris; ce qui prouve que sa jeunesse ne fut pas exempte d'une sorte de fanatisme. Un enthousiasme d'une autre espèce le jeta depuis dans le parti philosophique. Il donna son livre des *Mœurs*, qui parut en 1748, in-12. Ce livre plein de choses hasardées en métaphysique et en morale, est en général bien écrit, et se fait lire avec plaisir. Il n'en est pas de même de l'apologie ou plutôt de la rétractation que l'auteur en publia, en 1764, in-12, sous le titre d'*Eclaircissemens sur les mœurs*. Cette dernière production fut condamnée par le parlement de Paris à être brûlée par la main du bourreau. Elle eut même assez de célébrité pour qu'on la lui disputât. L'extrême simplicité de l'auteur, l'aridité de sa conversation, l'espèce de léthargie dans laquelle son esprit semblait plongé, pouvaient, dit Palissot, donner lieu de douter qu'il eût com-

posé cet ouvrage. On doit convenir cependant que ces indices ne forment aucune preuve. On a vu des gens bien supérieurs à Toussaint s'annoncer dans la société sous un extérieur moins favorable encore. Sous prétexte d'enseigner les mœurs, l'auteur débite des maximes absurdes. Des écrivains ont donné à l'auteur le nom de *Capucin de la secte;* de *déiste dévot*. Le ci-devant chrétien perce dans son livre, mais le janséniste aussi, dit Laharpe, soit par quelques traits de rigorisme, soit par des mots de parti. Quoique l'auteur se pique d'y avoir mis plus de sentiment que d'esprit, il y a plus de celui-ci que de l'autre. « Il a même, dit le critique déjà cité, quelques traits heureux; mais il s'élève très-peu et très-rarement. Il prodigue les portraits, mais sur un plan trop uniforme et souvent trop romanesque : ce qui est une véritable disparate dans un sujet si sérieux. Cependant plusieurs de ses portraits ont de la vérité et même du piquant. Il y a même une espèce de scène entre un noble endetté, éconduisant ses créanciers, qui figurerait bien dans une comédie.» Toussaint ayant quitté Paris pour se retirer à Bruxelles, y travaillait aux nouvelles publiques, lorsque le roi de Prusse l'attira à Berlin, en 1764, pour être professeur d'éloquence dans l'Académie de la noblesse. Il y publia la *Traduction* des Fables de Gellert, qui, à bien des égards, peut être regardée comme un original. On a de lui plusieurs *Mémoires*, dans les derniers volumes de l'Académie de Berlin. Il a traduit de l'anglais quelques plats romans, tels que: le *Petit Pompée*, in-12, qui est encore moins intéressant que le petit Poucet; les *Aventures de Williams Pickle*, 4 vol. in-12; *Histoire des passions*, 2 vol. in-12. Il a fourni à l'*Encyclopédie* les articles de jurisprudence des deux premiers volumes. Il a eu part au Dictionnaire de médecine, 6 vol. in-fol. Il travaillait à un Dictionnaire de la langue française lorsqu'il mourut.

TOUSSAINT-LOUVERTURE, mulâtre de Saint-Domingue, devint général de brigade au service de la république, obtint un grand ascendant sur ses camarades pendant les troubles de la colonie, se montra aussi cruel que la plupart de ses concurrens, finit par se trouver à la tête d'un parti puissant, et commanda sous le général Rochambeau en 1796, une division de l'armée française. L'espèce d'ordre qu'il parut vouloir établir dans la partie où il régnait, augmenta peu à peu le nombre de ses partisans et redoubla son influence. En avril 1797, il fit des progrès considérables dans l'ouest contre les Anglais; et le Directoire lui fit cadeau d'un sabre et d'une paire de pistolets. Cependant, après avoir obtenu, en 1798, des succès considérables, il refusa de reconnaître les agens du gouvernement français, et parut décidé à faire de Saint-Domingue un État indépendant. Le Directoire crut néanmoins devoir dissimuler; et Toussaint écrivit de son côté quelques lettres insignifiantes, où il eut l'air de ne vouloir pas rompre entièrement avec la métropole. Il envoya même alors ses deux enfans en France, près le Directoire, pour les faire élever dans la religion chrétienne. « Ils sont bons chrétiens, disait-il, ils seront bons soldats

et ils aimeront leur patrie. » Mais en 1799, de nouvelles divisions et bientôt la guerre civile éclatèrent entre lui et le général Rigaud qui commandait dans le sud, et des flots de sang inondèrent de nouveau ce malheureux pays. Enfin, en 1800, Toussaint l'emporta et se vit maître de toute cette colonie, sans que l'on pût juger d'abord, d'une manière certaine, jusqu'à quel point il comptait conserver des rapports avec la France. Il publia d'abord une amnistie dont il excepta cependant quelques-uns des partisans de Rigaud; il rétablit l'ordre dans la partie du nord où des troubles s'étaient manifestés en octobre, et désarma les noirs insurgés. Lorsque tout fut calmé, Toussaint-Louverture se rendit au Cap, le 4 novembre, faisant conduire devant lui quarante prisonniers, fit punir de mort treize des principaux chefs de la révolte, au nombre desquels était le général Moïse, son neveu, et envoya les autres en prison en attendant leur jugement; et pour intéresser les blancs à sa cause, il accusa les vaincus des plus odieux projets contre leur caste; cependant, pour conserver l'apparence de l'union avec la France, il adressa trois lettres au premier consul. Par la première du 12 février 1801, il annonçait l'entière pacification de la colonie, et demandait que l'on approuvât les promotions qu'il avait faites des militaires qui avaient contribué à cet heureux résultat; dans la deuxième de la même date, il rendait compte des motifs de sa conduite envers l'agent du gouvernement. Romme, qu'il avait obligé de cesser ses fonctions et de se retirer au Dondon; enfin par la troisième du 14 juillet, il annonça au gouvernement que l'assemblée centrale de Saint-Domingue s'était donné une constitution, et que, pour satisfaire aux vœux des habitans, il allait la faire exécuter provisoirement jusqu'à ce qu'elle eût été approuvée par la métropole. Il envoya, en octobre, un agent à la Jamaïque, sous prétexte d'acheter des esclaves noirs; mais le gouvernement anglais parut refuser toute espèce de communication avec lui; le 26 novembre, il publia une proclamation contenant l'éloge de sa conduite politique et militaire : il y parlait de l'empire de la morale, et surtout de celui de la religion, et sous le titre modeste de règlemens, il publiait des lois très-sévères pour la répression du vice, de la révolte, et pour contenir les étrangers et les gens sans aveu; il rappela ensuite les émigrés et déclara que la religion catholique était la religion de l'État. Par toutes ces mesures, il grossissait son parti d'un grand nombre de blancs qui regrettaient secrètement le régime de l'esclavage, et qui appuyaient le despotisme de Toussaint comme le premier pas du retour à l'ancien ordre de choses. Ces changemens ne furent pas tous également bien accueillis du gouvernement français, et le premier consul lui écrivit une lettre avec l'invitation formelle de reconnaître la mission du général Leclerc. Il assurait Toussaint de son estime, louait sa conduite antérieure et les services qu'il avait rendus. « Si le pavillon français, disait-il, flotte sur Saint-Domingue, c'est à vous et à vos braves noirs qu'il le doit. Appelé par vos talens et la force des circonstances au premier

commandement, vous avez détruit la guerre civile, remis en honneur la religion et le culte de Dieu de qui tout émane; la constitution que vous avez faite, renferme beaucoup de bonnes choses, et en contient qui sont contraires à la dignité et à la souveraineté du peuple français. » Il le rassurait ensuite sur la liberté des noirs, et finissait par le rendre responsable de la résistance qu'il opposerait à ses armes. Ces avis n'eurent pas l'effet desiré; Toussaint trouva que les éloges lui étaient dus, et comptant sur les blancs autant que sur les nègres alarmés pour leur liberté, mais surtout assuré d'avoir un auxiliaire puissant dans l'influence homicide du climat, il se disposa à la résistance, et le 1[er] février 1801, lorsqu'il apprit que la flotte française était à la vue du Cap, il fit notifier aux généraux Leclerc et Villaret que son intention était qu'ils n'entrassent point en ville, eussent-ils cent vaisseaux et cent mille hommes. Les généraux, indignés d'un pareil ordre, dirent à l'envoyé que si les clés ne leur étaient pas remises à huit heures du soir, ils feraient leurs dispositions pour le forcer à l'obéissance. En conséquence, dès le lendemain on commença l'attaque avec la plus grande vigueur; les noirs, effrayés et prévenus que le général Leclerc avait effectué son débarquement, s'enfuirent, et, armés chacun d'une torche, ils mirent le feu à la ville et dans toutes les habitations par où ils passèrent. Malgré ces premiers excès, Leclerc envoya à Toussaint ses trois enfans avec leur professeur Coanon qui avait été chargé de leur éducation à Paris. Cette démarche n'eut point de succès, et le 17, Toussaint fut déclaré hors la loi par le capitaine-général, et peu de jours après défait aux Gonaïves par l'armée française; il s'était retranché dans la ravine à Couleuvres avec trois mille hommes; la division de Rochambeau l'y força et lui tua 800 hommes. Il se retira alors dans les bois avec 500 noirs, en rassembla 500 autres, opéra sa jonction avec Christophe, et conçut le projet de faire soulever tout le département du nord; il attaqua d'abord à Plaisance le général Desfourneaux qui le repoussa vivement; il se porta ensuite à Dondon, à la Marmelade et devant le Cap, fut repoussé partout, et cependant réussit à faire insurger les cultivateurs; mais repoussé vigoureusement, abandonné par une partie des noirs, parmi lesquels tout le parti jacobin lui était entièrement opposé, il fut vaincu et obligé, en avril, de se soumettre au général Leclerc, de qui il reçut ordre de se retirer sur une plantation aux Gonaïves avec défense d'en sortir sans permission. Environ un an après, le capitaine-général publia que Toussaint voulait fomenter une nouvelle insurrection, et le fit arrêter et déporter en France. Toussaint arriva à Paris, le 7 août, escorté par un détachement de dragons, fut enfermé au Temple, mis ensuite au fort de Joux près de Besançon, où il est mort en 1803. On a cru que sa fin avait été hâtée par le poison; mais on n'a aucune preuve de ce crime. M. Dubroca a donné un Essai sur la Vie de ce chef des noirs, et M. Cousin d'Avalon a publié son Histoire, Paris, 1803, 1 vol. in-12, avec fig.

TOUSTAIN (CHARLES-FRANÇOIS dom), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit en 1700, dans le diocèse de Séez, d'une famille noble et ancienne. Après avoir appris l'hébreu et le grec, il voulut acquérir des notions de toutes les langues orientales. Il étudia même assez l'italien, l'allemand, l'anglais et le hollandais pour se mettre en état d'entendre les auteurs de ces différens pays. Ses supérieurs, instruits de ses talens, le chargèrent de travailler, conjointement avec son ami dom Tassin, à une édition des Œuvres de Saint Théodore Studite, qu'il abandonna pour ne s'occuper que de sa nouvelle *Diplomatique*, dont le premier volume parut en 1750, in-4°. Après sa mort, arrivée le 1er juillet 1754, dom Tassin entreprit la continuation de cet ouvrage important. Il en a fait imprimer, en 1755, le deuxième volume; en 1757, le troisième; en 1759, le quatrième; en 1762, le cinquième; en 1765, le sixième et le dernier, sans s'écarter du plan tracé dans la préface. On a encore de dom Toustain, en faveur de la constitution, *la Vérité persécutée par l'erreur*, 1733, 1 vol. in-12. Une piété éclairée, une modestie profonde, une grande douceur de mœurs, et beaucoup de politesse et de patience, malgré un grand fonds de vivacité, sont autant de traits qui font connaitre ce pieux et savant bénédictin. Un de ses frères, ancien officier de cavalerie, n'a laissé que deux fils ecclésiastiques qui furent persécutés et chassés de leurs cures lors de la révolution. Un autre frère, Nicolas, procureur-général de la maison des bénédictins de Lagny, fut auteur de quelques ouvrages, selon la généalogie rapportée en tête du second tome du nouveau Traité diplomatique par dom Tassin. La famille des Toustain a produit des hommes illustres et célèbres, soit dans l'Église, la magistrature ou l'épée; elle date du onzième siècle.

TOUSTAINT (GASPARD-FRANÇOIS) né à Aubevoye près Gaillon, au diocèse d'Evreux, le 22 février 1716, a publié: I. *Mémoires sur la Pucelle d'Orléans.* II. *Dissertation sur les grands sénéchaux de Normandie.* III. *Mémoires pour servir à l'histoire de l'échiquier*, ou *Parlement ambulatoire de Normandie*, couronné à l'Académie de Rouen, 1766, in-8°. IV. *Recherches généalogiques et historiques de la noblesse de Normandie.* On ignore l'époque de la mort de cet auteur.

TOUTAIN DE LA MAZURIE (CHARLES), lieutenant-général de la vicomté de Falaise, vivait encore en 1584. Les fonctions de sa charge ne l'empêchèrent pas de cultiver aussi la poésie. Il fit imprimer un livre des *Chants de la philosophie*, et un autre des *Chants d'Amour*. Ce dernier ouvrage était le fruit de la jeunesse de ce poète, et le premier fruit de son âge mûr. On a encore de lui une tragédie d'*Agamemnon*, Paris, 1557, in-4°. Toutes ces pièces ne sont bonnes qu'à occuper une place dans la *Bibliothèque bleue.* On trouve les deux livres de Chants de la philosophie et des Chants d'amour, réunis à la tragédie d'*Agamemnon*, Paris, Martin le jeune, 1556, in-4°.

TOUTIN (JEAN), habile orfé-

vre de Châteaudun dans le Blaisois, découvrit en 1632 le secret de peindre en émail épais ; car l'émail clair remonte jusqu'au temps de Porsenna, qui avait des vases émaillés en diverses figures. Il communiqua son secret à d'autres artistes qui le perfectionnèrent. Dubié, orfèvre, qui travaillait dans les galeries du Louvre, fut un des premiers qui s'appliqua à cette manière de peindre.

TOUTIN (Henri), fils de Jean, excella dans l'art délicat de son père. Il copia pour la reine Anne d'Autriche le fameux tableau de le Brun, représentant la famille de Darius, sans altérer aucune des beautés de l'original, de sorte que, sur une plaque d'or de six pouces, on voyait les reines de Perse en grande parure, avec toute leur suite, aux pieds du conquérant macédonien.

TOUTTÉE (Dom Antoine-Augustin), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Riom, en Auvergne en 1677, mort à Paris en 1718, se rendit recommandable par son application. Il apprit les langues avec ardeur, et donna des preuves de son savoir et de son érudition, par une édition en grec et en latin des Œuvres de St. Cyrille de Jérusalem, imprimée par les soins de dom Prudent Maran, Paris, 1720, in-folio. L'auteur alliait une érudition distinguée à une grande simplicité de mœurs, et une morale sévère à des manières aisées avec ses confrères.

TOVAR (Simon de), médecin du 16e siècle, né à Séville, a laissé, *De compositorum medicamentorum examine nova methodus*, Antverpiæ, 1586, in-4°. *Hispallensium pharmacopotiorum recognitio*, etc. Hispali, 1587, in-4°.

TOWERS (Joseph), historien anglais, ministre dissident, né en 1737 à Southwarck, mort en 1799, fut destiné à la profession d'imprimeur, et travailla chez Goadby de Sherburne. Il s'établit ensuite libraire à Londres ; mais son goût pour les lettres occasiona des liaisons entre lui et quelques ministres dissidens de la secte des presbytériens. Il prit les ordres parmi eux ; et en 1774 il devint pasteur d'une congrégation à Highgate. En 1778 Towers fut un des ministres envoyés à la conférence de Newington Green avec le docteur Price. En 1779 l'université d'Edimbourg le reçut docteur. Towers a publié : I. Un livre très-utile, intitulé *Biographie britannique*, 7 vol. in-8°. II. *Observations sur l'Histoire d'Angleterre de Hume*. III. *Histoire de la vie et du règne de Frédéric II de Prusse*, 2 vol. in-8°. IV. *Défense de Locke*. V. Plusieurs *Sermons*. VI. Des *Traités de politique*. Cet auteur a aussi aidé Kippis dans la compilation de la nouvelle Biographie britannique.

TOWNLEY (Charles), antiquaire anglais, né en 1738 d'une famille de Townley-Hall au comté de Lancastre, mort en 1805, reçut une excellente éducation, et se consacra par goût à l'histoire naturelle. Il se forma un superbe muséum de statues antiques, de médailles et de manuscrits. Sa maison à Westminster était remplie de morceaux d'architecture égyptienne et des modèles des plus beaux monumens de la Grèce et de Rome. Sa collection de médailles était d'un très-grand

prix, et dans ses manuscrits on en distingue un d'Homère, qu'on a compulsé pour la dernière édition. Un Français, M. d'Hancarville, a publié et enrichi les antiquités étrusques de Townley. Ce savant était de la Société royale de Londres et de celle des antiquaires, et l'un des gardes du muséum britannique. Il a laissé par testament une somme de 4,000 livres sterling pour être employée à un édifice qui contiendra sa collection.

TOWNSON (Thomas), savant théologien anglais, né en 1715 au comté d'Essex, mort en 1792, fut successivement curé de Hatfield-Peverel au comté d'Essex, de Blithfield au comté de Stafford et de Malpas, au comté de Chess. Enfin, l'évêque Portews nomma Towson archidiacre de Richemond au comté d'York. Il a laissé : I. *Discours sur les quatre Evangiles*. II. *Trois Traités en réponse au confessional*. Depuis sa mort on a publié un *Discours* de lui sur l'Histoire de l'Evangile, avec la Vie de l'auteur en tête.

TOXITES (Michel), médecin du 16e siècle, né dans le pays des Grisons, fut à la fois doyen de la faculté de médecine de Tubingue, et professeur d'éloquence dans la même ville. Son talent poétique le fit nommer comte palatin en 1529 par Charles-Quint. Il se retira à Haguenau, où il est mort. On a de lui : I. *Spongia Stibii adversùs Stengelii aspergines*, Argentorati, 1567, in-4°. II. *Onomastica duo*, ibid., 1574, in-4°. III. *Libri 14 Paragraphorum Philippi Theophrasti Paracelsi*, ibid., 1575, in-8°.

TOZZETTI. *Voyez* Targioni Tozzetti.

TOZZI (Luc), médecin, né à Aversa, dans le royaume de Naples, vers 1640, se rendit habile dans la médecine, à laquelle il s'appliqua uniquement, et qu'il exerça avec succès. Il mourut en 1717, avec le titre distingué de premier médecin général du royaume de Naples. Charles II, roi d'Espagne, le fit appeler pour le secourir dans sa dernière maladie ; mais il mourut pendant que Tozzi était en chemin. Clément XI voulut le fixer à Rome par des places avantageuses ; ce célèbre médecin aima mieux sacrifier sa fortune à l'amour de la patrie. On a publié ses divers Ouvrages à Venise, 1721, en 5 vol. in-4°. On trouve de plus grands détails sur ce savant dans les Mémoires du P. Nicéron, tome 17.

TOZZI (Bruno), moine de Val-Ombrosa, célèbre botaniste et naturaliste, né à Florence, le 27 novembre 1656, prit à 10 ans l'habit religieux. Après ses études il se livra tout entier à la contemplation de la nature, et apprit le dessin pour faciliter ses observations. Son nom se répandit dans toute l'Italie et chez les nations voisines. La Société botanique de sa patrie l'employa souvent pour enrichir de plantes rares le jardin de cette ville. L'Angleterre n'ayant pu l'obtenir pour professeur, le nomma membre de la Société royale de Londres. Il se retira vers la fin de ses jours dans l'ermitage de Celles, et y mourut le 29 janvier 1743. Il a laissé un musée précieux et une bibliothèque choisie, dont les principaux articles sont de gros volumes in-folio qu'il a compilés,

sur les oiseaux, les végétaux, et les insectes.

TOZZI (JOSEPH), naquit à Bologne en 1710. Après avoir achevé ses études, il devint prêtre en 1733, et obtint, treize ans après, une chaire de philosophie à l'archigymnase de sa patrie, puis passa à celle des belles-lettres. Il mourut le 3 novembre 1762. On a de lui : I. *Geometricæ institutiones*, Bologne, 1753. II. *Panégyriques*.

TRABÉA (QUINTUS), poète comique de l'ancienne Rome, florissait du temps d'Attilius Regulus. Il ne reste plus de ses ouvrages que quelques fragmens insérés dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. C'est sous le nom de ce poète que Muret présenta à Jos. Scaliger, une traduction en vers latins des vers grecs de Philémon, conservés par Stobbée. Scaliger y fut pris, et dans ses *Conjectanea* sur Varron, *de linguâ latinâ*, il donna les vers de Muret comme l'ouvrage de Trabéa. Mieux instruit, il se vengea de la supposition de Muret par l'épigramme rapportée à l'article de celui-ci, et supprima les vers latins par lui mal à propos attribués à Trabéa dans les éditions postérieures de ses notes sur Varron.

TRABISONDE (ANDRÉ DE), reçut toute son éducation de son père George. Il fut secrétaire apostolique. Un de ses *Traités* contre Platon parut en 1756.

TRABONA (HYACINTE), médecin, né à Polizzi en Sicile, le 20 août 1595, acquit une grande réputation dans l'exercice de son art. Il mourut le 16 février 1664. On a de lui : *De medicamento purgante quartâ die dissertatio*, etc., Salerne, 1636 ; et quelques autres ouvrages.

TRABUCCO (MARIUS), médecin de Caltagirone en Sicile, exerça son art avec succès, surtout pendant l'épidémie qui ravagea la Sicile, en 1622. Quelques-unes de ses œuvres médicales, telles que *de Morbis puerorum et mulierum*, sont assez estimées.

TRACHALUS (M. GATERIUS), consul romain, l'an 68 de Jésus-Christ, la dernière année de l'empire de Néron, était connu par les talens de son esprit, et avait une réputation comme orateur ; mais c'était l'éloquence du corps qui dominait en lui, en sorte qu'il perdait beaucoup à être lu. Il possédait dans un degré éminent tous les avantages extérieurs : une grande et riche taille, des yeux pleins de feu, un front majestueux qui imposait, un geste expressif, et surtout le plus beau son de voix, le plus plein, le plus moelleux qu'il soit possible de desirer. Quintilien rapporte, comme un fait dont il avait souvent été témoin, que lorsque Trachalus plaidait dans la basilique Julienne, où quatre tribunaux rendaient la justice à la fois, on l'entendait, on le suivait ; et, ce qui était mortifiant pour ses confrères, on lui applaudissait des quatre tribunaux en même temps. Son style répondait à l'emphase du débit. Il aimait la pompe de paroles, les mots sonores, les phrases qui remplissent la bouche. C'est Quintilien et Tacite qui nous ont fait connaître cet orateur.

TRACY (BERNARD DESTUTT DE), écrivain ascétique, né le 25 août 1720, au château de Paraile-Fresi en Bourbonnais, d'une fa-

mille illustre, et mort à Paris en 1776, était de l'ordre des théatins. On a de lui un *Traité des devoirs de la vie chrétienne*, 2 vol. in-12, 1760; la *Vie de Saint Gaëtan, instituteur de son ordre*, 1774, in-12; une autre de Saint Bruno, fondateur des chartreux. Ce dernier ouvrage renferme une notice des généraux et des évêques de l'ordre des chartreux, ainsi que de leurs divers établissemens; des *Remarques* sur ceux des théatins en France; des *Conférences* et des *Retraites* à l'usage des maisons religieuses, et sur les devoirs des ecclésiastiques.

TRACY (Uri), diplomate et homme d'état, gradué en 1778 au collége d'Yale, dirigea ses vues du côté du barreau, et se distingua bientôt dans cette profession. Les quatorze dernières années de sa vie furent consacrées au service de son pays dans les assemblées nationales, où il fut admiré de son parti et respecté même du parti contraire. Après avoir été quelque temps membre de la chambre des représentans, il devint sénateur à la place de Hillhouse, qui avait donné sa démission en 1796, et conserva cette place jusqu'à sa mort, arrivée en 1807. Dans un moment où sa santé était très-chancelante, il s'exposa en assistant aux funérailles de M. Baldwin, son ancien compagnon d'études, et précédemment son collègue au sénat. Dès cet instant le mal empira. Toujours exclusivement occupé des intérêts publics, il négligea sa fortune particulière, unique objet de l'attention de beaucoup d'hommes. Ses discours sont également vigoureux et savans; jamais il n'eut d'égal; quelquefois sévère, mais clair et précis dans ses raisonnemens; la chaleur des débats, et la rapidité de ses idées, l'impétuosité de son éloquence, doivent lui assurer l'indulgence pour quelques incorrections dans les six dernières années de sa vie.

TRADAPALE (Antoine), de Borgo, florissait dans le 15e siècle. Il fut le premier qui publia une *Logique* en italien, Venise, 1547, in-8°.

TRADESCANT (sir Jean), célèbre voyageur hollandais, mort en 1652, vint s'établir en Angleterre au commencement du règne de Jacques II. On prétend qu'il a parcouru tous les pays de l'Europe, et une grande partie de l'Afrique, et qu'il a visité surtout avec un soin particulier la Turquie, la Grèce, l'Égypte et la Barbarie. Ce voyageur est le premier qui ait rassemblé une collection de curiosités assez importante pour qu'on en ait imprimé la notice. Elle était intitulée *Museum Tradescantium*. On dit que Tradescant était fils d'un jardinier de Charles Ier, qui cultivait à Lambeth un très-grand jardin de plantes très-rares. Il eut un fils qui fut aussi un voyageur célèbre. Le tombeau des Tradescant se voit encore actuellement dans le cimetière de Lambeth.

TRAFAGLIONE (Sévère), casuiste, né à Naples, vivait dans le 17e siècle. Il a écrit divers opuscules, parmi lesquels on distingue: *Summula casuum conscientiæ; De viris illustribus ordinis carthusiensis; Chronicon omnium Priorum*, etc.

TRAFICHETI (Barthélemi), savant italien du 14e siècle, a laissé quelques *Discours sur la dignité des femmes; de la*

Beauté et de l'Amour.

TRAGUT. *Voyez* Bock.

TRAIL, archevêque de Saint-André en Écosse, se rendit recommandable par son esprit et sa puissance. Il fit la loi à ses souverains, et bâtit, en 1401, sur un rocher qui domine la mer, une forteresse, dont on voit les restes au levant de Saint-André. Il est enterré dans la cathédrale de cette ville, avec cette singulière épitaphe :

Hic fuit Ecclesiæ directa columna, fenestra Lucida, thuridulum redolens, campana sonora.

TRAJAN (Ulpinus Trajanus Crinitus), empereur romain, surnommé *Optimus*, c'est-à-dire, très-bon, naquit à Italica, près de Séville en Espagne, le 18 septembre, de l'an 52 de J.-C. Sa famille, originaire de la même ville, était fort ancienne ; mais elle ne s'était point illustrée. Le père de Trajan avait eu les honneurs du triomphe sous Vespasien, qui l'avait mis au nombre des sénateurs, et l'avait admis à la dignité de consul. Son fils fut digne de lui. Ses services militaires, les talens de son esprit, et les qualités de son cœur, engagèrent Nerva à l'adopter. Cet empereur étant mort quelque temps après, l'an 98, dans le temps que Trajan était à Cologne, il fut unanimement reconnu par les armées de la Germanie et de la Mœsie. Il fit son entrée à Rome à pied, pour montrer aux Romains le mépris qu'il faisait des vaines grandeurs. Ses premiers soins furent de gagner le peuple ; il fit distribuer des sommes d'argent, et abolit tous les crimes de lèse-majesté. Il allait au-devant de ceux qui le venaient saluer et les embrassait ; au lieu que ses prédécesseurs ne se levaient pas de leur siége. Ses amis lui reprochant un jour qu'il était trop bon et trop civil, il leur répondit : « Je veux faire ce que je voudrais qu'un empereur fît à mon égard, si j'étais particulier. » Il fit mettre, sur le frontispice du palais impérial, *Palais public*, parce qu'il voulait que tous les citoyens le regardassent comme une demeure qui leur était commune. Son but était de se faire aimer de ses sujets, et il y réussit. Il haïssait le faste et les distinctions, ne permettait qu'avec peine qu'on lui érigeât des statues, et se moquait des honneurs qu'on rendait à des morceaux de bronze ou de marbre. Lorsque Trajan sortait, il ne voulait pas qu'on allât devant lui pour faire retirer le monde. Il n'était point fâché d'être quelquefois arrêté dans les rues par les voitures. Son humeur gaie, et sa conversation spirituelle et polie, faisaient les principaux assaisonnemens de sa table. Ses délassemens ordinaires consistaient à changer de travail, à aller à la chasse, à conduire un vaisseau ou à ramer lui-même sur une galère. Il prenait ces divertissemens avec ses amis ; car il en avait, tout prince qu'il était. Fidèle à tous les devoirs de l'amitié, il leur rendait souvent visite, les admettait sur son char, et montait dans le leur. Il allait manger chez eux, assistait même aux assemblées où ils ne traitaient que de leurs affaires domestiques. Sa confiance pour eux était extrême. Quelques courtisans, jaloux du crédit de Sura, son favori, l'accusèrent de tramer des desseins contre sa vie. Il arriva que ce jour-là même Sura

invita l'empereur à souper chez lui ; Trajan y alla, et renvoya ses gardes. Il demanda aussitôt le chirurgien et le barbier de Sura, et il se fit exprès couper les sourcils par le premier, et raser la barbe par l'autre. Il descendit aux bains, puis se plaça tranquillement au milieu de Sura et des autres convives. Le monarque ne fut pas moins grand en lui que le particulier. Dès qu'il eut mis ordre aux affaires publiques, il tourna ses armes l'an 102 contre Décebale, roi des Daces, qui fut vaincu après une bataille long-temps disputée. Elle fut si meurtrière que, dans l'armée romaine, on manqua de linge pour bander les plaies des blessés. Les Daces furent obligés de se soumettre, et leur roi Décebale se tua de désespoir, l'an 105 de J.-C. Trajan entra ensuite dans l'Arménie, et s'avança dans l'Orient pour faire la guerre aux Parthes. Il soumit, sans beaucoup de peine, la Diabène, l'Assyrie et le lieu nommé Arbelles, si célèbre par les victoires qu'Alexandre y avait autrefois remportées sur les Perses. Les Parthes, épuisés par leurs divisions continuelles, n'avaient point de troupes à lui opposer. Trajan entra, l'an 112, dans leur pays, sans presque trouver de résistance ; il prit Séleucie, Ctésiphon, capitale du royaume des Parthes, et obligea Chosroës à quitter son trône et son pays, l'an 115 de J.-C. Il soumit ensuite toutes les contrées des environs, et poussa ses conquêtes jusqu'aux Indes. Il assiégeait Astra, situé près du Tigre ; mais les chaleurs excessives de ce pays le forcèrent à lever le siége, quoiqu'il eût déjà fait la brèche à la muraille. Trajan eut à combattre, vers le même temps, les Juifs de la Cyrénaïque, qui, irrités contre les Romains et contre les Grecs, poussèrent la rage jusqu'à dévorer leur chair et leurs entrailles, à se teindre de leur sang et à se couvrir de leurs peaux. On dit qu'ils en firent mourir plus de 200,000, et les Juifs d'Égypte, en proie à la même fureur, exercèrent des barbaries non moins atroces. Ces horreurs furent punies comme elles le méritaient. On ne souffrit plus de Juifs sur ces côtes, et on y égorgeait même ceux que la tempête y jetait. Trajan, usé par les fatigues, mourut quelque temps après à Sélinonte, appelée depuis Trajanopolis, le 10 août de l'an 117 de J.-C. Quoiqu'il n'eût pensé nullement à adopter Adrien, celui-ci lui succéda en vertu d'une adoption supposée par Plotine, son épouse. Elle envoya l'avis de cette prétendue adoption au sénat, et elle fut crue sur sa parole, parce que s'étant rendue maîtresse des derniers momens de son époux, elle fut libre de feindre ce qu'elle voulut. Cependant la lettre, signée de Plotine et non pas de Trajan, décelait la supercherie. Elle aurait pu contrefaire la main de son mari, comme elle lui avait prêté le ministère d'une voix étrangère ; car on assure qu'elle joua une scène comique, en apostant un fourbe qui fit le personnage de l'empereur malade, et qui, d'une voix faible et mourante, déclara qu'il adoptait Adrien. Pour donner une couleur de vraisemblance à la pièce, on tint la mort de Trajan cachée pendant quelque temps ; ainsi nous en ignorons la date précise. On sait seulement qu'Adrien, qui était à Antioche, reçut, le 9 août, la nouvelle de son adop-

tion, et, le 11, celle de la mort de Trajan. Ainsi ce grand empereur, ce conquérant redouté, qui avait jeté des ponts sur le Danube et sur le Tigre, qui avait conquis la Dacie, et mis l'empire des Parthes sur le penchant de sa ruine, mourut en laissant un successeur qui n'était pas de son choix. Ses cendres furent portées à Rome, où on les plaça sous la colonne Trajane, élevée des dépouilles faites sur les Daces. Trajan n'était pas exempt de défauts. Il aima trop la gloire, la guerre, le vin, les femmes, et fut sujet à des habitudes monstrueuses qu'on ne peut exprimer sans voile; mais ses vices furent cachés sous l'éclat de ses vertus. Son extérieur était digne d'un prince. Il était grand, bien fait, robuste, et avait une figure régulière et majestueuse. Pline lui donne tous les talens militaires. Vigilant, infatigable, dormant peu; il marchait à pied à la tête de ses troupes, et traversait ainsi de vastes pays, sans se servir ni de chariot, ni de cheval. Il accoutumait les soldats à supporter la faim et la soif, en la souffrant comme eux, en se contentant de lard et de fromage. Il partageait tous leurs exercices, tous leurs travaux, les consolant dans leurs maladies, et ne rentrant dans sa tente qu'après avoir visité celles des autres. Il fut non-seulement le père des soldats, il mérita encore le nom de Père de la Patrie. Il ne pouvait souffrir ni approuver les exactions outrées. Il disait que le fisc royal ressemblait à la rate, qui, à mesure qu'elle enfle, fait sécher les autres membres du corps... (*Voyez* une autre belle parole de ce prince, à l'article Saburanus.) Le métier de délateur fut, non-seulement déclaré infâme sous son règne; mais il fut encore défendu sous les peines les plus rigoureuses. Il chérissait et honorait tous les hommes à talens pour la paix et pour la guerre; mais il oubliait les méchans sans les avancer, sans les irriter, se contentant de les mettre hors d'état de faire du mal. Sa mémoire fut si chère aux citoyens, que dans les acclamations du peuple et des soldats aux nouveaux empereurs, on leur disait: «*Sis felicior Augusto, melior Trajano.*» Soyez plus heureux qu'Auguste, et meilleur que Trajan. Rome, l'Italie et les principales villes de l'empire, reçurent des embellissemens considérables, par tous les édifices publics que ce prince y fit élever. Il bâtit des villes, et accorda des priviléges à celles qu'il en jugea dignes. Le grand Cirque, renouvelé par lui, devint plus beau et plus vaste, et on y mit pour inscription: *Afin qu'il soit plus digne du peuple romain.* Trajan, selon Montesquieu, est le prince le plus accompli, dont l'histoire ait jamais parlé. Ce fut un bonheur d'être né sous son règne: il n'y en eut point de si heureux, ni de si glorieux pour le peuple romain. Grand homme d'état, grand capitaine; ayant un cœur bon qui le portait au bien; un esprit éclairé qui lui montrait le meilleur; une ame noble, grande et belle; avec toutes les vertus n'étant extrême sur aucune; enfin, l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, et à représenter la divine. Il exécuta le projet de César, et fit avec succès la guerre aux Parthes. Tout autre aurait succombé dans une entreprise où les dangers étaient toujours pré-

sens, et les ressources éloignées, où il fallait absolument vaincre, et où il n'était pas sûr de ne pas périr après avoir vaincu. Il est impossible de marquer en détail les ponts, les grands chemins, les levées qu'il fit faire pour faciliter la communication des villes entre elles, ou pour les assurer contre les inondations des rivières et des torrens. Ce fut sous lui qu'on bâtit à Rome, l'an 114, cette fameuse place, au milieu de laquelle ont mit la colonne Trajane. Pour la former on abattit une montagne de 144 pieds de haut, dont on fit une plaine unie. La colonne Trajane marque, par sa hauteur, celle de cette montagne. Ce fut le fameux Apollodore qui en fut l'architecte. Rome avait extrêmement souffert par les incendies : il fallait rebâtir les édifices détruits ; mais afin que ces réparations fussent moins à charge au public, il ordonna qu'aucun particulier ne pourrait donner plus de 60 pieds de hauteur à chaque maison. Nous ne nous arrêterons point à réfuter un conte qu'on a fait au sujet de ce prince. On a dit que Saint Grégoire-le-Grand ayant vu une statue de Trajan qui descendait de cheval au milieu de ses expéditions militaires, pour rendre justice à une femme, demanda à Dieu de retirer des enfers l'ame d'un prince si équitable : grace qu'il obtint, à condition de n'en plus demander de pareille. Cette fable rapportée en premier lieu par Saint Jean Damascène, et crue dans les siècles d'ignorance, est rejetée aujourd'hui par les hommes les moins éclairés. Pline-le-Jeune a écrit un panégyrique de Trajan. *Voyez* PLINE. Esmenard a donné, à l'Académie royale de musique, un opéra intitulé *le Triomphe de Trajan*, qui a dû, en partie, la grande vogue qu'il a obtenue à la pompe du spectacle.

TRAJAN-DÈCE. (*Voyez* DÈCE.)

TRALLES (JEAN-CHRISTIAN), médecin de Breslaw, né à Strelen, mort en 1698, fut médecin d'Auguste, roi de Pologne. On a de lui : *De Insufficientiâ expultionis salivæ*, etc., 1680, in-8°.

TRALLES (BALTHASAR-LOUIS), médecin de Breslaw, né le premier mars 1708, membre de l'Académie d'Allemagne et de celle de Berlin, a donné de très-nombreux ouvrages. Les principaux sont : *Exercitatio de virtute camphoræ refrigerante*, etc., Wratislaviæ et Lipsiæ, 1734, in-8°. *Usus opii salubris, et noxius in morborum medela solidis et certis principiis superstructus, Wratislaviæ*, etc., ibidem, 1757, in-4°. *De Methodo medendi in curatione variolarum pessimæ indolis*, ibidem, 1764, in-8°. *Virium*, etc., *examen rigorosius*, 1740, in-4°.

TRALLIEN. *Voyez* ALEXADRE et PHLÉGON.

TRAMEZZIN (MICHEL), célèbre imprimeur vénitien du 16e siècle, se servit des plus beaux caractères que l'on connût alors. Il eut un neveu, nommé Joseph, qui possédait le latin et le grec, le turc, l'arabe et plusieurs autres idiomes. On a de lui sept *livres contre Verrès*, traduits du latin en italien, Venise, 1534, in-8°.

TRAMONTANA (FRANÇOIS), écrivain ecclésiastique, né à Messine, mort en 1706, publia *la*

Dignité et les devoirs du Sacerdoce; Chronologie des Archevêques de Messine.

TRANCAVAL (Raymond de), vicomte de Béziers, marchait au secours de l'un de ses neveux attaqué par un ennemi. Dans la marche, un bourgeois de cette ville prit querelle avec un chevalier et lui enleva son cheval. Trancaval fit punir le bourgeois; aussitôt ceux de Béziers demandèrent vengeance et réparation, et le vicomte fixa un jour pour les satisfaire. Ce jour fut le dimanche 15 octobre 1167. Trancaval se rendit à l'église de la Madeleine, suivi de la cour. Là il fut poignardé avec ses amis devant l'autel, malgré les efforts de l'évêque qui eut les dents cassées en le défendant. Le troubadour Ogier a déploré cet attentat dans un de ses Sirventes.

TRANQUILLINE (Furia-Sabina Tranquillina), femme de l'empereur Gordien-le-Jeune, était fille de Misithée, homme aussi recommandable par son éloquence que par sa probité. La figure de cette impératrice était très-belle, son caractère doux, ses mœurs pures. Comme elle ne cherchait qu'à obliger, les dames romaines lui élevèrent une statue, et les provinces, divers monumens. Gordien ayant été tué par ordre de Philippe, en 244, Tranquilline rentra dans la vie privée, avec la consolation de n'avoir occupé le trône que pour faire des heureux.

TRANSTAMARE (Henri, comte de). *Voyez* Henri II, roi de Castille.

TRAPEZUNTUS. *Voyez* George de Trébisonde.

TRAPOLINUS (Nicolas), poète latin, né à Padoue, cultiva en 1403 les muses, et se distingua dans la poésie. Les circonstances l'ayant obligé de suivre Maximilien Ier, il accompagna ce monarque en Allemagne, puis Charles V en Espagne, et combattit en Afrique sous ses enseignes. Il mourut dans sa patrie, en 1509. On a de lui: I. *Carmen panegyricum ad Alphonsum Davalum.* II. *Consolatio in morte uxoris Marchionis ejusdem.* III. *Descriptio Africæ antiquæ et novæ.* IV. *Historia expugnati à Carlo V Temeti.* V. *Epigrammata.* VI. *Orationes*, etc.

TRAPOLINUS (Pierre), frère du précédent, mort en 1509, était savant philosophe, mathématicien et médecin. Il ne reste de lui qu'un ouvrage *De humido radicali*, et un traité *De morbo gallico.*

TRAPP (Joseph), écrivain anglais, fut professeur en poésie à Oxford. Ses talens lui méritèrent les places de recteur à Harlington, et de prédicateur de l'église de Christ et de Saint-Laurent à Londres. Ce savant mourut en 1747, à 76 ans, cinq jours après s'être marié. Il est connu par une traduction en vers latins du *Paradis perdu de Milton*, une d'*Anacréon*, en mètre élégiaque, Londres, 1733, in-12; et par quelques ouvrages sur l'Art poétique, qui ne donnent pas une grande idée de ses talens.

TRASYBULE ou THRASIBULE, illustre citoyen d'Athènes, se réfugia à Thèbes avec les autres bannis, pour se soustraire à la cruauté des trente tyrans établis par les Lacédémoniens. S'étant mis à la tête de 500 soldats levés aux dépens de l'orateur Lysias, et fermant l'oreille à toutes les propositions secrètes que lui faisaient les tyrans de l'associer à

leur puissance, il marcha vers le Pyrée, dont il se rendit maître. Les trente, étant accourus, furent battus et égorgés. C'est ainsi que Trasybule rétablit la liberté de sa patrie. On institua à Athènes, en mémoire de sa victoire, la fête des Charisteries, qui se célébrait le jour de l'anniversaire, le 12 du mois boëdromion. Trasybule mit ensuite le dernier sceau à la tranquillité publique, en faisant prononcer dans une assemblée du peuple que personne ne pourrait être inquiété au sujet des derniers troubles, excepté les trente et les décemvirs. C'est la première amnistie qui soit rapportée dans l'histoire grecque. Par ce sage décret, il éteignit toutes les étincelles de division. Il réunit toutes les forces de la république auparavant divisées, et mérita la couronne d'olivier qui lui fut décernée comme au restaurateur de la paix. Sa valeur éclata ensuite en Thrace; il prit plusieurs villes dans l'île de Mételin, et tua, en bataille rangée, Thérimaque, capitaine des Lacédémoniens, l'an 394 avant J.-C. Douze ans après, il fut tué dans la Pamphilie par les Aspendiens, qui favorisaient les Lacédémoniens. — Il faut le distinguer de TRASYBULE, fils et successeur d'Hiéron, roi de Syracuse, qui fut à son père ce que l'empereur Tibère fut à Auguste.

TRAVASA (GAÉTAN-MARIE), religieux de l'ordre des théatins, né à Bassano, en 1698, se perfectionna à Bologne dans les humanités, apprit à Florence la philosophie, et à Rome le droit canon. Il se livra à la prédication, et se fit applaudir dans les principales chaires d'Italie. Il mourut à Venise, le 15 janvier 1774. On a de lui: I. *Panégyrique sacré, prononcé à Venise en* 1727. II. *Histoire critique de la vie d'Arius*, Venise, 1746. III. *Histoire des vies des Hérésiarques*, Venise, 1752, 5 vol. in-8°. IV. *Raisonnemens sacrés*, Venise, 1758. V. *Carême*, Venise, 1756. VI. *Dictionarium doctrinale concionatorium*, etc.

TRAUTWEIN (GRÉGOIRE), prieur du monastère de Wengen, en Allemagne, s'est fait connaître par deux ouvrages remarquables: I. *Traduction du Télémaque*, en latin. Cette traduction n'est pas sans mérite. II. *Vindiciæ Febronianæ*, in-8°. Il est mort à Ulm, en Souabe, en 1787.

TRAVERS (......), prêtre du diocèse de Nantes, publia, en 1734, *Consultation sur la Juridiction et sur l'approbation nécessaire pour confesser*, etc., où il renferme la juridiction épiscopale, et soutient des principes qui conduiraient à l'anarchie ecclésiastique. Cet ouvrage ayant été censuré par la Sorbonne en 1735, et par plusieurs évêques, l'auteur publia une défense en 1736, pleine des mêmes erreurs; mais c'est surtout dans *les Pouvoirs légitimes du premier et du second ordre dans l'administration des Sacremens*, etc., 1744, gros vol. in-4°, qu'il développe ses principes.

TRAVERSARI (AMBROISE), savant camaldule, né à Forli, en 1386, fut élevé à Florence, et y passa une partie de sa vie. Il possédait si parfaitement le grec qu'il servit d'interprète entre les Grecs et les Italiens au concile de Florence. On lui doit une traduction latine de Diogène de Laërce, dédiée à Côme de Médicis, et imprimée pour la première fois à

Venise, en 1475. Il était doué d'une politesse et d'une amabilité de caractère peu communes. Le savant Méhus a publié sa correspondance, en 2 vol. in-fol., Florence, 1759, et lui a servi de biographe et d'annotateur.

TRAVERSARI (Albéric), célèbre astrologue et mathématicien de Ravenne, florissait vers le milieu du 17e siècle. On a de lui un *Discours astrologique pour l'an* 1654.

TRAVERSARI (.......), religieux de l'ordre des servites, professeur de théologie à Mantoue, eut avec la cour de Rome un démêlé très-vif, relativement à M. Guerreri. Ce chanoine de Brescia, affligé de voir qu'on donnait aux fidèles la communion hors le temps de la messe lorsqu'il n'y avait pas de nécessité, réclama l'usage antique de la communion liturgique, c'est-à-dire, celle qui a lieu immédiatement après celle du prêtre avec les hosties qu'on y a consacrées, afin qu'ils participent non-seulement au sacrement, mais encore au sacrifice, usage conforme à l'institution de J.-C. et à la discipline apostolique. Des hommes prévenus le peignirent comme un novateur. Sa défense amena dans la lice d'autres athlètes, parmi lesquels se distinguèrent Nannoroni, dominicain de Naples, et le père Traversari, qui publièrent chacun un ouvrage sur ce sujet. Celui-ci dénoncé à Rome fut sommé de se rétracter; il demanda plusieurs fois qu'on lui indiquât les propositions qu'on trouvait blâmables dans son livre. On lui répondit qu'il fallait rétracter tout l'ouvrage. Il aurait pu répondre d'ailleurs que c'était l'évêque de Mantoue, son prélat immédiat, qui devait prendre connaissance de cette affaire, et que, pour suivre une marche régulière, Rome eût dû renvoyer l'affaire à ce tribunal. La duchesse douairière de Guastalla, dont Traversari était le confesseur, fit des démarches en sa faveur; la mort de cette princesse le laissa en proie au ressentiment de la congrégation de l'*index*. Traversari est mort vers la fin du siècle dernier, emportant la réputation d'un homme estimable, éclairé et zélé pour le rétablissement de l'ancienne discipline. Il réfuta Fabronius dans l'ouvrage suivant; *Ennodii Faventini de romani pontificis primatu contra Febronium dissertatio*, Faenza, 1771. On a encore de lui : I. *De incruenti legis sacrificii communione dissertatio*, Padoue, 1779. II. *Instruction sur le Saint Sacrifice de la messe.*

TRAVERSE (Jean-Victor, baron de), tacticien distingué, né chez les Grisons, entra jeune au service de France, se distingua par son courage et son intelligence, et fut promu au grade de lieutenant-général des armées. Il est mort à Paris, le 3 septembre 1776, après avoir publié l'*Etude militaire*, 2 vol. in-12. C'est un très-bon extrait de l'ouvrage de Puységur sur l'art de la guerre.

TRAVERSIER (Jean-Claude), auteur dramatique, né à Paris en 1742, est auteur d'une tragédie de *Panthée*; du *Triomphe de Mathurin*; du *Soldat venu à propos*, drame en vers libres, avec prologue, joué au collége de la Flèche, en 1765; d'une héroïde, intitulée : *Lucinde à Dorilas*, etc. C'est un de ces auteurs qui ont fait quelque bruit

de leur temps, et qui maintenant sont tout-à-fait oubliés.

TRAVIS (George), théologien anglais, né à Royton, au comté de Lancastre, mort en 1797, était vicaire d'Eastham, et recteur de Handley, au comté de Chester; on lui donna l'archidiaconat de Chester, et un canonicat de la cathédrale de cette église. Travis s'est fait connaître par quelques *Lettres théologiques* adressées à Gibbon, dans lesquelles il a prétendu constater le vrai sens d'un passage du chapitre cinquième du premier livre de Saint Jean, dont il soutient la non-altération, et quelques autres écrits, où le mérite de l'érudition se réunit à celui du style.

TRÉAT (Samuel), premier ministre d'Eastham, État de Massachusetts, aux États-Unis d'Amérique, fils du précédent, fut gradué en 1669 au collége d'Harvard. Une église s'étant formée en 1672, il prit les ordres et fut pasteur plus de vingt ans. Peu après son installation, il étudia la langue indienne, et consacra beaucoup de son temps et de ses soins à l'instruction de ce peuple sauvage. Un grand nombre d'entre eux furent amenés par lui à un état de civilisation et d'ordre. Il écrivit en 1695 une lettre au docteur Increase Mather, où il annonçait qu'il y avait loin des limites d'Eastham cinq cents Indiens adultes, à qui, depuis bien des années, il avait fait connaître l'Évangile dans leur propre langue. Il avait sous lui quatre Indiens en état d'instruire les autres, et qui leur lisaient les prières tous les samedis. Treat prêchait seulement une fois par mois des sermons, qu'il composait pour eux. Il leur donna des maîtres d'école, et persuada à ce peuple de choisir lui-même six magistrats, qui tiendraient une cour régulière. Treat, après avoir passé près d'un demi-siècle dans l'exercice de son ministère, mourut en 1717, âgé de soixante-neuf ans. C'était un calviniste très-rigide. Il a publié *La profession de foi dans la langue indienne Nauset*, et un *Sermon*, 1713. Ses amis lui ont reproché trop de lenteur dans ses discours. On conserve dans les collections historiques un extrait d'un de ses sermons, qui semble prouver que l'auteur était convaincu de la vérité de l'enfer. Tréat épousa deux femmes; la seconde était fille du révérend Witford, de Boston.

TREBATIUS (Bernardin), savant italien, né à Vicence en 1480, étudia dans sa patrie sous les meilleurs maîtres, et fit de rapides progrès dans l'étude du latin, du grec, de l'hébreu, de la morale et de la philosophie. Il passa à Florence une grande partie de sa vie. De retour dans sa patrie, il y mourut le 11 avril 1548. Il a traduit du grec *la Morale*, *la Politique* et *la Rhétorique* d'Aristote.

TREBATIUS-TESTA (C.), savant jurisconsulte romain, fut exilé par Jules-César pour avoir pris le parti de Pompée; mais Cicéron, son ami, obtint son rappel. C'était, dit cet orateur, un grand homme de bien et un bon citoyen. César qui connut son mérite, le prit en affection, au point qu'il lui demandait presque toujours son avis avant de porter aucun jugement. Trébatius l'accompagna dans quelques-unes de ses expéditions; et quoiqu'il ne fît pas les fonctions de tribun des soldats, César lui en donnait les appointemens. Auguste n'eut

pas moins d'estime pour ce jurisconsulte; ce fut par son conseil qu'il introduisit l'usage des codiciles. Horace lui adressa deux de ses satires. Ce savant homme avait composé plusieurs ouvrages sur le droit. Il est cité en divers endroits du *Digeste*.

TRÉBELLIEN (Caïus Annius Trebellianus), fameux pirate, se fit donner la pourpre impériale dans l'Isaurie, au commencement de l'an 264. Il conserva la souveraine puissance jusqu'au temps où Gallien, qui régnait alors, envoya contre lui Causisolée avec son armée. Ce général ayant eu l'adresse d'attirer Trébellien hors des montagnes et des détroits de l'Isaurie, lui livra dans la plaine une bataille sanglante. Le brigand la perdit, et y fut tué après avoir régné environ un an. — Il ne faut pas le confondre avec Rufus Trébellien, qui, ayant été accusé du crime de lèse-majesté sous Tibère, se tua lui-même.

TREBELLIUS (Théodore), originaire du Frioul, publia à Bâle, en 1542, *Promptuarium linguæ latinæ. Dissert. de præcip. lexicis lat.*, à la tête du *Thesaurus* de J. M. Gesner. Ce Trebellius n'est qu'un plagiaire de Robert Estienne. On a encore de lui une *harangue* imprimée, *de basileensi Academiâ illustrandâ*.

TREBELLIUS-POLLIO, historien latin, florissait vers l'an 298 de J.-C. Il avait composé la *Vie des empereurs;* mais le commencement en est perdu, et il ne nous est resté que la fin du règne de Valérien, avec la Vie des deux Galliens et des 30 tyrans, c'est-à-dire des usurpateurs de l'empire, depuis Philippe inclusivement jusqu'à Quintille, frère et successeur de Claude II. On trouve ces fragmens dans les *Historiæ Augustæ Scriptores*. On accuse cet écrivain d'avoir rapporté avec trop de détail des faits peu intéressans, et d'avoir passé trop rapidement sur d'autres beaucoup plus importans. On lui reproche encore comme aux autres auteurs de l'Histoire d'Auguste, d'avoir un style plat et rampant.

TREBONIUS, citoyen romain, ne tirait aucune vanité de son illustre origine. Mais sa prudence, sa droiture, la douceur de son caractère, son goût pour les beaux-arts, sa gaîté naturelle le faisaient aimer et rechercher des plus grands de la république. Il fut tribun du peuple, préteur, et César se le substitua pour les trois mois qui restaient de son quatrième consulat. Il entra cependant dans la conspiration qui coûta la vie à ce dictateur. Trebonius, proconsul d'Asie, ayant refusé de recevoir Dolabella dans la ville de Smyrne, celui-ci s'en vengea cruellement. Après l'avoir fait mettre deux fois à la torture, il ordonna qu'on lui coupât la tête, qu'on la portât au bout d'une pique, qu'on traînât son corps dans les rues, et qu'on le jetât dans la mer.

TRECHSEL (Melchior et Gaspard), frères, célèbres imprimeurs de Lyon, se distinguèrent par la correction de leurs éditions. Le correcteur de leur imprimerie fut long-temps le malheureux Michel Servet, qui cachait son véritable nom sous celui de Villeneuve. Ils ont imprimé la Bible de *Pagninus*, dans laquelle ce dernier inséra des notes impies. Les Trechsel avaient pour emblème un sphinx à trois têtes, sur un piédestal entouré de deux serpens, avec ces mots: *Usus me*

genuit, qui se lisaient, suivant Platon, sur le frontispice du temple d'Ephèse.

TRECHSEL (Thalie), fille de l'un des précédens, née à Lyon, en 1487, se distingua par ses connaissances dans les langues et par la finesse de son esprit. Elle épousa le savant Bade, et maria ses deux filles à deux imprimeurs célèbres, Robert Estienne et Michel Vascosan.

TREFFER (Florian), savant bibliographe allemand, publia à Augsbourg, en 1560, une *Méthode de classification des livres*. C'est le premier ouvrage que l'on connaisse sur la bibliographie. Cet écrit fut suivi de ceux de Cardona, en 1587, de Schott, en 1608, et de Naudé en 1627.

TREILHARD (Jean-Baptiste), habile jurisconsulte, l'un des émules du célèbre Gerbier, avocat au parlement de Paris, s'acquit de la réputation par quelques causes d'éclat, et principalement par ses *Factums* pour la maison de Montesquiou, contre les Montesquiou La Boulbène. Nommé député du tiers-état de cette ville aux Etats-généraux, il y exerça une certaine influence. Le 2 septembre 1789, il se déclara en faveur du *veto* suspensif; la force de raisonnement qu'il déploya dans cette occasion, attira sur ses talens l'attention des patriotes. Entraîné dans le parti populaire, il en devint un des zélés défenseurs, sans néanmoins afficher jamais des sentimens exagérés. Membre et rapporteur du comité ecclésiastique, il fit adopter tous les décrets sur les biens du clergé, et sur sa constitution civile. Le 22 décembre, il fit supprimer les ordres religieux et mettre les biens du clergé à la disposition de la nation. Il devint ensuite membre du comité des pensions qui publia le *Livre-rouge;* le 1er avril 1790, il occupa le fauteuil de président, et fut, le 3 septembre, un des soixante députés envoyés vers le roi pour lui présenter l'acte constitutionnel; et le 30, lorsque Louis XVI alla haranguer l'assemblée prête à se dissoudre, Treilhard s'écria : « Ah! voilà un discours digne de Henri IV. » Durant l'Assemblée législative, il présida le tribunal criminel de Paris; et, en septembre 1792, il fut nommé député de Seine-et-Oise à la Convention nationale; élu président le 27 décembre, le 6 avril 1793, il fut nommé membre du comité de salut public; il eut l'art de se soutenir au milieu des factions, survécut aux proscriptions et à la chute de Robespierre, et devint de nouveau membre du comité de salut public en 1794. Il fit décréter l'échange des députés retenus en Autriche contre Madame, fille de Louis XVI. Ayant passé, en 1795, au conseil des Cinq-cents, il le présida vers la fin de décembre, et prononça le 21 janvier 1796, jour de l'anniversaire de la mort de Louis XVI, un discours sur le supplice de ce prince. Il fut chargé, sous le Directoire, de plusieurs missions importantes, et fut porté en mai 1798 à la place de directeur, d'où il fut exclu en juin 1799, sa nomination ayant été annulée comme inconstitutionnelle. Après le 18 brumaire (9 novembre 1799), il fut nommé vice-président, puis président du tribunal d'appel de Paris, conseiller d'état en septembre 1802, et ensuite grand-officier de la Légion d'honneur. Il mourut à Paris

le 1er décembre 1810, et le 5 son corps fut déposé au Panthéon.

TRELLON (Claude de), fut un courtisan, un militaire dont l'histoire ne fait nulle mention, un poète dont la vie ne peut être connue que par quelques traits échappés dans ses ouvrages. L'abbé Goujet pense qu'il était né à Angoulême, mais ce n'est qu'une conjecture. Il quitta de bonne heure la maison paternelle.

« J'avais, dit-il :

J'avais quinze ou seize ans alors que le malheur
Me fit abandonner le lieu de ma naissance.

Il vint à la cour, servit pendant les guerres civiles sous d'Epernon, de Nemours, de Guise et de Joyeuse, eut des maîtresses dont il chanta longuement les charmes, la complaisance et surtout les rigueurs; fut long-temps prisonnier à Turin, fréquenta des femmes peu délicates sur l'honneur, et fit un pélérinage à Notre-Dame de Lorette. Courtisan, militaire et poète, il ne fit fortune dans aucun de ces états. Il se plaint souvent dans ses vers, de la cour, des grands qu'il avait encensés sans profit, de la guerre, de l'amour qui lui a inspiré une grande partie de ses vers, et n'oublie pas de peindre sa misère. Dépourvues de génie et de graces, ses Œuvres présentent souvent des idées triviales, quelques vers heureux, quelques pensées fortement exprimées, des notions historiques et quelques détails sur les mœurs de son temps. Ses poésies galantes sont nombreuses, et sans être gaies, elles offrent des traits indécens, des expressions grossières et des opinions qui ne déposent pas en faveur de sa moralité; en plus d'un endroit, il se plaît à faire l'apologie de l'état honteux des entremetteurs en débauche, et blâme l'institution du mariage; cependant il a soin de faire longuement son éloge. N'espérant plus de fortune de la cour, se sentant incapable de servir l'amour et son prince, Trellon se jeta dans la dévotion, et, à l'instar de la plupart des poètes de son temps, il consacra sa muse à la religion. A ses Œuvres galantes succèdent des *Confessions*, des *Oraisons*, des *Élégies* et des *Sonnets* d'une piété exemplaire. Les Œuvres de ce poète ont été publiées à plusieurs reprises et sous des titres différens: I. Le *premier Livre de la Flamme d'amour*, dédié au duc de Nemours, avec l'*Histoire de Padre miracle, et de l'Amant fortuné*, en prose; plus, diverses *Poésies*, par Claude de Trellon, Lyon, 1592, in-8°. Deux ans après parut une seconde édition, beaucoup plus ample, sous ce titre: II. Les *Œuvres poétiques du sieur de Trellon*, nouvellement revues et corrigées, contenant *la Muse guerrière*, en deux livres; *la Flamme d'Amour*, divisée en deux livres; l'*Histoire de Lénocrite et de l'Amant fortuné*, en prose; *Flammes divines et spirituelles de l'amour de Dieu; l'Ermitage du sieur de Trellon*, augmenté et corrigé de nouveau, avec ses *Regrets et Lamentations*, Lyon, 1594, in-12. Une partie de ces mêmes œuvres fut publiée avec ce titre: *la Muse guerrière*, dédiée au comte d'Aubijoux; plus *l'Ermitage*, dédié à madame la comtesse d'Aubijoux, in-12, 1597. Dans la même année l'auteur donna une édition de toutes ses Œuvres, sous ce titre nouveau: *le Cavalier parfait du sieur de Trellon*, Lyon,

1597, in-12, dédié au duc de Guise. En 1605, autre édition des mêmes œuvres, sous le même titre, conforme, à peu de choses près, à celle de 1597. Enfin, en 1619, on publia à Rouen la plus grande partie des Poésies du sieur Trellon, petit in-12, sous ce titre: *la Muse guerrière*, dédiée *à M. le comte d'Aubijoux*. Cette muse guerrière qui contient un grand nombre d'élégies et de stances amoureuses, est divisée en deux livres; et *l'Ermitage*, placé à la suite, comprend des Poésies dévotes qui forment un troisième livre. Dans un avis préliminaire, l'auteur déclare qu'il ne prétend point à la gloire du poète.

Je chante à la soldade et selon mon humeur,
Je fais profession autre que d'un rimeur,
Je ne veux acquérir le renom de poète.

Cette précaution était inutile, mais elle décèle sa crainte des censeurs. Cette crainte se manifeste ensuite par la menace qu'il fait bravement aux téméraires qui oseraient attaquer les productions de sa plume, de les punir avec son épée:

Quoi que tu sois, lecteur, avant que me reprendre,
Pense bien si je faux en ces vers que j'écris,
Je porte à mon côté ma réponse pour rendre
Confus en un moment les plus savans esprits.

Voilà un moyen nouveau d'imposer aux critiques et d'assurer le succès de son ouvrage. Cette rodomontade n'est pas la seule qui se trouve dans les Œuvres de Trellon. Il est auteur d'un autre livre intitulé: III. Le *Ligueur repenti du sieur de Trellon*, Lyon, 1595, in-12. Ce livre de soixante pages, composé de stances et de sonnets, offre des déclamations très-vives contre la ligue, les ligueurs et le roi d'Espagne. Il y soutient que ce n'était point le zèle pour la religion qui avait armé les ligueurs; que l'ambition des chefs, l'argent de l'Espagne et les profits résultant des désordres des guerres civiles, avaient seuls produit et alimenté la ligue. Deux ans après, Trellon ayant dédié ses œuvres complètes au duc de Guise, se trouva obligé, pour ne pas déplaire à ce chef des ligueurs, de chanter la palinodie; il désavoua formellement cet ouvrage, dit qu'on s'était servi de son nom pour lui faire outrage, et ajouta:

Car je fus bien ligueur, mais non pas repenti.

Cependant il suffit de lire les pièces contenues dans le *Ligueur repenti*, et de les comparer avec les autres ouvrages de Trellon, pour se convaincre qu'il en est l'auteur, et que son désaveu n'est pas sincère. On y trouve la même manière, les mêmes défauts, les mêmes faits qui ont rapport à sa vie, jusqu'à son prénom Claude:

Je suis Claude de nom et François de naissance,
Et Claude et vrai François je veux vivre toujours.

Enfin le libraire de Lyon, qui a imprimé son *Cavalier parfait*, en 1597, est le même qui a imprimé, en 1595, le *Ligueur repenti*. Quoi qu'il en soit, si Trellon a passé du blanc au noir, il a soutenu tour à tour des opinions contraires, a été, suivant les circonstances, ligueur et royaliste, libertin et dévot; ces variations ne doivent point surprendre dans les poètes de ce temps-là, dont la bassesse est connue, et qui ne vivaient que des fruits de la plus basse adulation.

TREMBLAY. *Voyez* Frain et Joseph (François Leclerc).

TREMBLAYE (le chevalier DE LA) auteur facile et agréable, mort vers 1808, était un homme du monde qui se faisait un délassement de la littérature; sa prose et ses vers ne manquent pas de grace et de facilité; mais ses peintures sont quelquefois un peu trop libres. On a de lui un voyage en forme de lettres, intitulé *Sur quelques contrées de l'Europe*, ou *Lettres du chevalier de*** à la comtesse de****, Londres, 1788, 2 vol. in-8°. Ses Œuvres ont été recueillies en 2 vol. in-12.

TREMBLEURS ou **QUAKERS**. *Voyez* BARCLAY, FOX, FISCHER, FARNSWORTH et PENN.

TREMBLEY (ABRAHAM), naturaliste et moraliste, né à Genève, en 1710, mort en 1784, fut membre du grand-conseil de la république, de la Société royale de Londres et correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Son père, ancien syndic de Genève, ayant voulu le consacrer à l'état ecclésiastique, il se retira en Hollande où il se chargea de l'éducation des enfans de Bentinck, et ensuite à Londres où le jeune duc de Richemont devint son élève. Revenu à Genève en 1757, il s'y maria et se fit chérir par la bonté de son caractère et les agrémens de sa conversation. Il avait voyagé en observateur sage, et il semait ses entretiens de remarques intéressantes. Sachant se mettre à la portée de tous ses auditeurs, il semblait plutôt les élever à son niveau qu'il ne paraissait y descendre. L'histoire naturelle fut son étude chérie. Ses *Mémoires sur les polypes*, Leyde, 1744, in-4°, et Paris, 2 volumes in-8°, même année, renferment des observations neuves et précieuses. On a encore de lui: I. *Instructions d'un père à ses enfans sur la Nature et la Religion*, 1775 et 1779, 2 vol. in-8°. II. *Instruction sur la Religion naturelle*, 1779, 3 vol. in-8°. III. *Recherches sur le principe de la vertu et du bonheur*, in-8°. Ces ouvrages sont remarquables par la netteté et la précision des idées, par la clarté des raisonnemens et l'adresse avec laquelle ils sont présentés. Son style pourrait quelquefois être plus pur et même plus élégant. Trembley rendit ses connaissances utiles à sa patrie, en entrant dans la commission chargée du dépôt des blés pour l'entretien de Genève. Il étudia à fond les insectes qui font la guerre à cette précieuse denrée, et trouva les moyens d'en arrêter en partie les dégâts.

TRÉMEL (JEAN), célèbre mécanicien, né à Valdeza près de Manheim en 1727, vint s'établir à Paris, où il fut pensionné par le gouvernement. On lui doit un grand nombre de machines utiles, d'instrumens de physique et de labourage. Il perfectionna le métier à dentelles; il inventa la grue tournante dont on se sert pour décharger les bateaux, et mourut au palais des Arts à Paris, le 6 février 1803, à l'âge de 76 ans. Il travaillait alors à faire un pied pour le grand télescope de 22 pieds, fait par Caroché, et qui égale en perfection ceux de Herschel: ce télescope reste sans usage à l'observatoire de Paris.

TREMELLIUS (ÉMANUEL), savant hébraïsant, né à Ferrare, de parens juifs, embrassa en secret la religion protestante, et devint professeur d'hébreu à Heidelberg, d'où il passa à Metz, puis à Sedan. Il se fit connaître par sa

Version latine du nouveau Testament syriaque, et par une autre de l'ancien Testament, faite sur l'hébreu. Il avait associé à ce dernier travail François Junius ou du Jon, qui le publia in-folio après la mort de Tremellius, arrivée en 1580, avec des changemens qui ne firent que le rendre plus mauvais. Le style de Tremellius est lourd et affecté.

TRÉMOILLE ou TRÉMOUILLE (Louis de la), vicomte de Thouars, prince de Talmont, etc., naquit le 20 septembre 1490, d'une famille qui remonte au 13e siècle et qui subsiste encore. Il fit ses premières armes sous George de la Trémoille sire de Craon, son oncle. Il se signala tellement, que dès l'âge de 18 ans il fut nommé général de l'armée du roi contre François, duc de Bretagne, qui avait donné retraite dans ses États à Louis, duc d'Orléans, et à d'autres princes ligués. La Trémouille remporta sur eux une victoire signalée à Saint-Aubin-du-Cormier, le 28 juillet 1488. Il y fit prisonnier le duc d'Orléans, depuis Louis XII, et le prince d'Orange. La prise de Dinant et de Saint-Malo furent les suites de cette journée, qui aurait été si glorieuse si la Trémoille n'avait ordonné le massacre des capitaines faits prisonniers. Egalement habile dans le cabinet et à la tête des armées, il contribua beaucoup à la réunion de la Bretagne à la couronne, en faisant conclure le mariage de la duchesse Anne de Bretagne avec le roi Charles VIII. Il fut envoyé en ambassade vers Maximilien, roi des Romains, et vers le pape Alexandre VI. Il avait été fait chevalier de l'ordre du roi et son premier chambellan; et la bataille de Fornoue, en 1495, lui mérita la charge de lieutenant-général des provinces de Poitou, Angoumois, Saintonge, Aunis, Anjou et Marche de Bretagne. Louis XII, à son avénement à la couronne, aurait pu se souvenir que la Trémoille l'avait vaincu, et qu'une longue captivité avait été la suite de sa défaite. Mais Louis XII aimait à oublier les torts qu'on avait eus avec le duc d'Orléans. Il donna le commandement de l'armée d'Italie à la Trémoille, qui conquit toute la Lombardie et obligea les Vénitiens de lui remettre entre les mains Louis Sforce, duc de Milan, et le cardinal son frère. Le roi récompensa ses services en lui donnant le gouvernement de Bourgogne, puis la charge d'amiral de Guienne en 1502, et peu après celle d'amiral de Bretagne. Il le choisit encore pour commander le corps de bataille où il était, à la journée d'Aignadel, l'an 1509. La Trémoille fut malheureux au combat de Novare, donné contre les Suisses l'an 1515, où il fut battu et blessé; mais il soutint vaillamment contre eux le siége de Dijon l'espace de six semaines. Il se trouva encore la même année à la bataille de Marignan, donnée contre les Suisses; défendit la Picardie contre les forces impériales et anglaises; et s'étant rendu en Provence, il fit lever le siége de Marseille, que le connétable de Bourbon, général de l'armée de l'empereur, y avait mis l'an 1523. Enfin ayant suivi le roi François Ier dans son malheureux voyage d'Italie, il finit glorieusement ses jours à la bataille de Pavie, le 24 février 1525, âgé de 65 ans. Cette journée fut

funeste aux vieux généraux ; ils y périrent presque tous. Le corps de la Trémoille fut apporté dans l'église collégiale de Notre-Dame-de Thouars, qu'il avait fondée. On l'honora du beau nom de *Chevalier sans reproche*..... Guichardin lui donne celui de *premier Capitaine du monde*, et Paul Jove ajoute qu'il fut « la gloire de son siècle et l'ornement de la monarchie française. » Ce grand homme prit pour devise une roue, avec ces mots : *Sans sortir de l'ornière.* Il avait épousé Gabrielle de Bourbon. Sa vie, publiée par Jean Bouchet, Paris, 1527, in-4°, fut aussi imprimée dans l'Histoire de Charles VIII, publiée par Denis Godefroi, Paris, 1684, in-folio. Cette vie est précieuse par l'attention qu'a eu l'historien de recueillir des faits et des détails ignorés, et qui peignent les mœurs de son siècle. Son style est simple et naïf, quoiqu'il emploie quelquefois des tournures poétiques et absolument étrangères au sujet qu'il traite.

TREMOILLE (FRANÇOIS DE LA), petit-fils du précédent, fut fait prisonnier à la bataille de Pavie, et donna des marques d'attachement à François Ier. Ce prince le chargea de recevoir l'empereur Charles-Quint à son passage par Poitiers, en 1529. Il mourut dans son château de Thouars en 1541, âgé de 39 ans. Il avait épousé, en 1521, Anne de Laval, fille de Gui XV de Laval, et de Charlotte d'Aragon, princesse de Tarente, qui apporta dans la maison de la Trémoille ses prétentions sur la couronne de Naples. Ce mariage a donné lieu à ses descendans de faire valoir leurs droits aux congrès de Munster, de Nimègue et de Ryswick, et de demander le titre d'altesse qui leur a été accordé dans les pays étrangers. *Voyez* le *Traité du Droit héréditaire appartenant au duc de la Trémoille, au royaume de Naples*, par David Blondel, Paris, 1648, in-4° ; et les titres justificatifs de ce droit, par le même Blondel, Paris, 1654, in-4°.

TREMOILLE (LOUIS III DE LA), seigneur de la Trémoille, premier duc de Thouars, prince de Tarente et de Talmont, se signala par ses services sous Henri II, Charles IX et Henri III. Ce dernier prince le fit son lieutenant-général en Poitou, où il enleva quelques villes aux rebelles. Mais ayant mis le siége devant Mesle, il tomba malade, et mourut le jour de la réduction de cette place, le 25 mars 1577. Charles IX avait érigé son vicomté de Thouars en duché, l'an 1563, et Henri IV l'érigea en pairie, l'an 1595, en faveur de Claude de la Trémoille son fils, mort en 1604, à 38 ans, après avoir servi avec distinction.

TRÉMOILLE ou TREMOUILLE (CHARLOTTE-CATHERINE DE LA), princesse de Condé, née le 18 juin 1568, du seigneur de la Trémoille dont nous venons de parler, et de Jeanne de Montmorenci, fille du connétable Anne de Montmorenci, n'avait pas encore neuf ans lorsqu'elle perdit son père, tué au siége de Mesle, pendant les guerres de la religion. Son frère aîné, Claude de la Trémoille, servait sous les drapeaux de Henri de Bourbon, premier du nom, prince de Condé, l'un des chefs du parti protestant ; ce qui donna occasion à ce prince

de voir Charlotte de la Trémoille, dont la beauté le charma au point que, malgré la différence des conditions, il laissa entrevoir l'intention de l'épouser. La mère de Charlotte, qui était resté catholique, répugnait d'avoir pour gendre un protestant; elle craignait en outre d'encourir la disgrace de Henri III, en accordant sa fille à un prince qui portait les armes contre ce roi. Charlotte ne partageait ni les scrupules religieux ni les craintes de sa mère: elle accueillit le prince de Condé, chercha à se rendre digne de l'honneur qu'il voulait lui faire, embrassa sans hésiter son parti, sa religion, et le favorisa jusque dans ses entreprises militaires. En 1585 ce prince avant d'aller faire un expédition en Anjou, laissa au château de Taillebourg, où résidaient alors madame de la Trémoille et sa fille, une faible garnison protestante, la plupart de ses domestiques, ses pierreries, et plusieurs autres objets précieux. Madame de la Trémoille, qui vivait mal avec sa fille, consentit bientôt après à ce qu'un parti de catholiques vînt assiéger la ville et le château de Taillebourg. La ville, peu fortifiée, fut prise; le château résistait, mais était serré de près. Charlotte, pressée d'instruire les amis du prince de Condé du danger que courait cette place, usa d'un moyen qui décèle son caractère: elle feignit d'être fort mécontente des prétendues insolences d'un des pages du prince de Condé, et de vouloir le chasser du château de Taillebourg. Sous ce prétexte, elle obtint facilement de celui qui commandait le siége la permission de le laisser sortir. Ce page était porteur d'une lettre de Charlotte qui instruisait les partisans du prince de Condé de l'état du siége du château, et leur indiquait les moyens d'attaquer les assiégeans avec succès. Bientôt, sur cet avis, une troupe de protestans marcha au secours des assiégés, reprit la ville de Taillebourg, et fit lever le siége du château. Ainsi Charlotte, qui avait à peine alors 17 ans, eut l'adresse de conserver au prince de Condé la ville, le château de Taillebourg, et les richesses qu'il y avait déposées, et ne craignit pas pour cela de faire sourdement la guerre à sa mère, qui vivait avec elle. Le prince de Condé, amoureux et reconnaissant, résolut enfin d'épouser Charlotte de la Trémoille. Le mariage fut célébré à Taillebourg même, le 16 mars 1586. La guerre civile qui désolait la France ne permit pas à ce prince de séjourner long-temps avec sa nouvelle épouse; cependant il en eut une fille, Eléonore de Bourbon, qui naquit le 30 avril 1587, et qui dans la suite épousa Guillaume, prince d'Orange. Au commencement de mars 1588, le prince de Condé put se rendre à Saint-Jean-d'Angely, où résidait son épouse; et le jeudi 3 de ce mois, une heure et demie après avoir soupé, il se sentit attaqué de vives douleurs d'estomac, accompagnées de vomissemens et d'une soif excessive; les secours de la médecine furent inutiles; le mal fit des progrès, et laissa au malade une si grande difficulté de respirer, qu'il ne put rester la nuit suivante dans son lit. Enfin, après deux jours de souffrances, le 5 mars il expira. Les symptômes de sa maladie firent soupçonner que le poison

en était la cause; ce soupçon fut confirmé par l'ouverture du corps. Le rapport des médecins se trouve dans le tome II *des Mémoires de la ligue*, et ailleurs. Cette mort inattendue causa une grande rumeur. Charlotte de la Trémoille et plusieurs de ses domestiques furent généralement accusés d'en être les auteurs. Elle écrivit à la cour pour se justifier; mais on y était si persuadé qu'elle avait commandé ou partagé ce crime, que le roi ni la reine ne voulurent lire ses lettres. Sa belle-mère, la princesse douairière de Condé, lui écrivit qu'elle avait été la première à demander justice au roi de cet empoisonnement. « Leurs majestés, ajoute-t-elle dans une lettre inédite, n'ont voulu recevoir vos lettres, ni MM. les cardinaux y répondre. J'ai aussi parlé de vostre histoire à la reine, mère du roy; elle m'a répondu estre tant amie de l'honneur et de la vertu, et a en telle horreur le fait dont on vous accuse, qu'elle ne se veut mesler de vous bailler le deuil que ne soyez justifiée. » Plus bas cette mère affligée de l'affreuse mort de son fils, semble partager les soupçons de la cour; cependant elle n'affirme rien. « Mais c'est-il bien possible, écrit-elle, d'ôter la vie à un prince qui vous a tant honorée et tant aimée!.... J'ai trop reçu d'honneur de feu monseigneur mon mary, pour vouloir qu'une autre me surpasse en désir de vous estre la plus cruelle ennemie qu'ayez jamais eue, pleurant vostre honte, comme je voudrais qu'il n'en fût rien. Et si vous avez failli, hastez-vous d'accuser ceux qui vous ont donné ce pernicieux conseil. » On demandera quel intérêt assez puissant aurait pu pousser Charlotte à empoisonner son mari? Ce qu'on lit dans le journal de Henri III, par l'Estoile, fera connaître le motif de ce crime ou le prétexte de l'accusation. « Le samedi 5 mars, Henri de Bourbon, prince de Condé, mourut à Saint-Jean-d'Angely, le second jour de sa maladie, empoisonné par un page, à la sollicitation de madame de la Trémoille, sa femme, qui fut constituée prisonnière, *se trouvant grosse du fait dudit page sans que le mari y eût aucune part.* » Ces mots en lettres italiques ont été retranchés dans plusieurs éditions de ce journal. La lettre de la mère du prince de Condé, déjà citée, donne à cet égard de nouveaux détails. « C'est donc à vous, lui écrit-elle, à travailler que vostre page soit prins (pris) auquel on dit que vous avez fait donner nombre d'argent par vostre trésorier, et que l'un de vos valets de chambre a avoué avoir donné la première poison... J'ai supplié très-humblement le roy de vostre part que le page soit arrêté. Sa majesté le désire et en a escrit; mais on ne croit pas qu'en ayez envie. Il se dit encore qu'aimiez avec telle passion vostre page qu'il tenait le lieu de vostre mari; avec tant d'autres villainies que la cour en a horreur. Vous êtes maintenant la fable et la malédiction de la France, et, comme je le crois, de tout le monde. » Henri IV, qui n'était encore que roi de Navarre, écrivait alors à M. de Ségur: « Je ne vous saurais dire l'extrême regret et déplaisir que j'ai reçu de la perte si notable et importante que nous avons faite de feu mon cousin le prince de Condé; de combien la façon de sa mort si exécrable a contristé et

affligé mon cœur et mon ame. Je suis après pour averrer ce crime, d'autant plus abominable qu'il est domestique. J'écris au roy afin de faire recherches à amener sûrement en ceste ville (de Saint-Jean-d'Angely) le page nommé Belcastel qui en est le principal instrument, pour le confronter aux autres prisonniers accusés de ce crime, et pour mieux instruire le procès. » On doit remarquer que, dans ce passage ainsi que dans le surplus de sa lettre, le roi de Navarre ne parle point de Charlotte de la Trémoille. Ce page, suivant les meilleures éditions de l'Histoire de M. de Thou, se nommait Léon Belcastel, était natif du Périgord, et n'avait guère plus de seize ans. Plusieurs domestiques furent arrêtés; mais le jeune Belcastel et un valet-de-chambre avaient déjà pris la fuite. Le lieutenant particulier de Saint-Jean-d'Angely fit les premières poursuites. Un des domestiques accusés, nommé Brillaud, ayant appelé de ce juge, le roi de Navarre chargea Jean Valette, grand-prévôt, avec quelques autres commissaires, d'instruire ce procès plus à fond. Brillaud, accusé d'avoir délivré des chevaux et de l'argent à Belcastel pour s'enfuir, fut condamné à la mort et à être tiré à quatre chevaux, et ce page à être pendu en effigie. Cette sentence fut exécutée le 11 juillet 1588. Deux jours après, les mêmes juges firent arrêter la princesse de Condé. Brillaud, dans son interrogatoire et pendant la question qu'il subit, avoua et rétracta tour à tour des faits qui l'inculpaient fortement. On informa contre elle, et les juges ordonnèrent même qu'elle serait appliquée à la question; mais sa grossesse qu'elle déclara les porta à renvoyer l'exécution de leur sentence à quarante jours après ses couches. Cependant la princesse prisonnière présenta une requête au conseil privé du roi, interjeta appel de toute la procédure comme instruite par des juges passionnés et incompétens, et fit valoir son titre de princesse qui lui donnait le droit d'être jugée par la cour du parlement de Paris. Le roi renvoya, le 2 mai 1588, l'affaire à ce parlement qui par arrêt du 6 du même mois, s'attribua à lui seul la connaissance de cette cause, et ordonna que toute la procédure serait déposée au greffe de la cour. Les deux frères du défunt prince de Condé, le prince de Conti et le comte de Soissons, s'étaient déclarés parties contre Charlotte de la Trémoille. Le parlement, par arrêt du 9 août suivant, ordonna que la requête de cette princesse leur serait signifiée, et leur défendit de poursuivre ailleurs qu'au parlement de Paris. Le roi de Navarre fit rendre par son conseil privé un arrêt tout contraire à ceux du parlement. Cet arrêt portait que la procédure serait suivie par les juges qui l'avaient commencée, et malgré le parlement les informations furent continuées. Ce conflit de juridiction que favorisaient les désordres des guerres de la ligue et l'accouchement de la princesse, qui le 1er septembre suivant mit au monde un enfant mâle, refroidirent la chaleur des poursuites. Son procès ne fut plus continué; mais elle resta toujours prisonnière au château de Saint-Jean-d'Angely. Elle y fut retenue pendant sept ans, depuis le 13 juillet 1588, époque de son arrestation,

jusqu'au 22 juillet 1595, où fut signifié au gouverneur de cette place l'ordre que plusieurs seigneurs, parens et amis de la princesse de Condé, obtinrent de Henri IV de la mettre en liberté avec son fils. Ce roi donna une nouvelle marque de sa bienveillance pour cette princesse : il envoya à Saint-Jean-d'Angely le sieur de Vivonne, marquis de Pisani, avec charge d'amener à la cour la mère et le fils, lequel, quoique âgé de sept ans, ne tarda pas à y recevoir la qualité de premier prince du sang royal. Toutes les pièces de la procédure faite à Saint-Jean-d'Angely furent apportées à Paris, et les princes de Conti et de Soissons, assignés pour poursuivre leur accusation devant le parlement, n'ayant point comparu, cette cour déclara, par arrêt du 26 avril 1596, toute cette procédure nulle, et fit défense à toutes personnes de s'en prévaloir. Bientôt après les deux princes, frères du défunt prince de Condé, déclinèrent la juridiction du parlement, et réclamèrent pour juges le roi et les pairs de France. Dans cette conjoncture, la princesse accusée demanda et obtint le même jour (28 mai), que toute la procédure apportée de Saint-Jean-d'Angely fût supprimée et brûlée. Par ce moyen elle désarma ses accusateurs, mais ne convainquit personne de son innocence, quoiqu'un nouvel arrêt du parlement, rendu quelque temps après à l'occasion de quelques poursuites ultérieures de ses beaux-frères, la déclarât innocente du crime dont elle était accusée. Charlotte de la Trémoille s'était déjà fait quelques partisans, en abjurant, au mois de mars 1595, avec grande solennité, la religion protestante. Son fils fut aussi conduit à la messe, et instruit dans la religion catholique. Henri IV l'avait exigé, et la soumission de la princesse fut sans doute une cause de la protection puissante que ce roi lui accorda ; mais cette cause ne fut pas la seule. Il paraît que ce roi avait eu, avant la mort du prince de Condé, des relations galantes avec Charlotte de la Trémoille, et que le souvenir de son ancien attachement l'avait favorablement disposé pour elle. La politique put aussi y avoir part. Henri IV était sans enfans légitimes ; il voulut sans doute, en innocentant Charlotte de la Trémoille, en élevant son fils au rang de premier prince du sang, l'opposer aux autres princes de la maison de Condé, qui manifestaient déjà leurs prétentions à la couronne de France, et traitaient hautement ce jeune prince d'illégitime, comme on le voit dans un passage des Mémoires originaux de Sully, tome 1er. Pourquoi Henri IV donnait-il à un jeune prince, dont la naissance était contestée, une préférence si éminente sur les autres princes de la même famille ? D'abord le jeune prince, en le supposant légitime, était fils du chef de la maison de Condé ; ensuite, en supposant que le prince de Condé empoisonné n'était pas son père, il est plus probable qu'il devait sa naissance, non à un jeune page âgé de seize ans, mais à Henri IV lui-même. Il est assez prouvé que ce roi avait eu des liaisons intimes avec Charlotte de la Trémoille, pendant qu'elle était mariée. On en trouve quelques indices dans la *Description de l'île des Hermaphrodites*, et dans l'A-

pologie pour Jean Chastel, libelle qui, à la vérité, mérite peu de confiance. On y lit que Henri IV « avait corrompu la femme de son cousin, le prince de Condé. » Lorsque ce roi devint amoureux de Charlotte de Montmorenci, épouse du jeune prince de Condé, madame la marquise de Verneuil lui dit : « N'êtes-vous pas bien méchant de vouloir coucher avec la femme de votre fils ? car vous savez bien que vous m'avez dit qu'il l'était. » Voilà une nouvelle carrière ouverte aux conjectures et aux incertitudes sur l'auteur de la naissance du fils de Charlotte de la Trémoille. Ces incertitudes se soutiennent par quelques autres passages des écrits du temps. Le jeune prince de Condé se plaignit à Henri IV, dit l'Estoile, de la tyrannie que ce roi exerçait contre lui à l'occasion de sa jeune épouse. Henri IV, dans un mouvement de colère, lui répondit : « *Je n'ai fait en ma vie acte de tyran, que quand je vous ai fait reconnaître pour ce que vous n'étiez pas.* » Lorsque ce roi voulut faire dissoudre le mariage qu'il avait contracté avec Marguerite de Valois, il adressa au pape deux Mémoires, qui sont restés inédits, et qui contenaient, l'un les motifs patens, l'autre les motifs secrets qui lui faisaient demander cette dissolution. Dans cette dernière pièce très-curieuse, on lit ces mots : « Le roy ayant fait reconnoître le prince de Condé premier prince du sang, infailliblement il viendroit à la couronne après son décès, le roy n'étant point en estat de pouvoir changer d'avis pour la lui oster. Or était sa majesté obligée d'advertir sa Sainteté *qu'elle ne croyoit pas que ledit prince fût légitime*; et qu'il s'en pouvoit bien assurer, et *qu'il en savoit le secret et la vérité plus qu'homme du monde*;... que l'avénément dudit prince de Condé à la couronne (arrivant la mort du roy), mettroit le royaume de France en la plus grande et sanglante guerre qui fût jamais : sa majesté sachant de bonne part et de science certaine, que le comte de Soissons et autres princes de son sang avoient secrètement, et s'étoient vallablement pourvus contre la reconnoissance qu'il avoit faite dudit prince de Condé, et qu'ils mourroient plutôt cent fois, et tous leurs partisans avec eux, que de laisser régner et permettre qu'un *bâtard* (ainsi le qualifient-ils), leur enlevât la couronne de dessus la teste. » La maison de Condé, jalouse de conserver ses droits, et de dissiper tous les nuages élevés sur son origine, fit disparaître autant qu'il lui fut possible, des écrits du temps, tous les passages qui pouvaient servir à perpétuer le souvenir de cette origine incertaine. Les Mémoires de l'Estoile, l'Histoire générale de M. de Thou, et les Mémoires de Sully, éprouvèrent des altérations qui, rétablies dans quelques éditions, loin de produire l'effet attendu, n'ont fixé que davantage l'attention des curieux. Guy-Patin nous apprend, dans une de ses lettres, que le prince de Condé dépensa deux cents écus pour faire retrancher des Mémoires de Sully ce qui s'y trouvait contre la naissance de son père. (*Voyez* SULLY.) Soins inutiles ! Charlotte de la Trémoille se vit toujours entachée d'une accusation grave, dont elle arrêta les effets, mais dont elle ne se justifia point. Si cette brun-

che de la maison de Bourbon croit son illustration intéressée à effacer des pages de l'histoire un événement qui intercepte les rayons de gloire, qui, suivant l'opinion vulgaire, s'étendent des aïeux à leurs descendans, elle a, pour se consoler, l'exemple de plusieurs familles nobles à qui de pareils accidens sont arrivés; elle a de plus l'assurance de descendre du héros connu sous le nom de Grand-Condé. Quant à Charlotte de la Trémoille, depuis que le parlement de Paris l'eut déclarée innocente, elle ne figura qu'accessoirement dans l'histoire. Les Mémoires de l'Estoile l'accusent d'avoir voulu favoriser les amours de Henri IV avec la princesse de Condé, sa belle-fille; on y voit que le fils reproche à la mère « de servir d'instrument pour corrompre la pudicité de sa femme. » En 1616, Charlotte de la Trémoille se rendit à la Rochelle, et s'y livra à plusieurs intrigues, afin de faire soulever les protestans de cette ville en faveur de son fils. Elle mourut à Paris, le 28 août 1629. Un mausolée en marbre blanc et noir lui fut élevé dans l'église des religieuses de l'*Ave-Maria*, à Paris. On y joignit une épitaphe latine, où les éloges n'étaient point épargnés. Ce mausolée est aujourd'hui placé dans le muséum des Monumens français. Charlotte de la Trémoille était-elle l'auteur de l'empoisonnement de son mari ? Son fils avait-il pour père le prince de Condé, le page Belcastel ou Henri IV ? Nous ne nous permettrons point de prononcer sur ces questions délicates. Nous avons exposé les faits et les notions historiques qui les concernent : nous nous bornerons à indiquer la plupart des sources où ces faits et ces notions ont été puisés : l'Histoire générale de M. de Thou et ses Variantes ; les Mémoires de Sully ; les Mémoires pour servir à l'Histoire de France de l'Estoile, et le Journal de Henri III, du même auteur ; l'article Henri de Bourbon, dans le Dictionnaire historique de Prosper Marchand ; et plusieurs pièces manuscrites, et non encore publiées, tirées des fonds de Béthune et de Brienne, etc.

TRÉMOILLE (HENRI-CHARLES DE LA), prince de Tarente, était petit-fils de Claude. Son attachement au prince de Condé lui fit abandonner le parti de la cour dans le temps des guerres de la Fronde. Il suivit ce prince en Flandre, et passa de là en Hollande, d'où il revint en 1655, après avoir obtenu son amnistie. L'évêque de Munster ayant déclaré la guerre aux Hollandais en 1664, la Trémoille, qui vint leur offrir ses armes, défit un parti de huit cents hommes qui étaient au service de ce prélat guerrier, et il reçut en récompense la place de général de la cavalerie des États. Il mourut à Thouars, en 1672, à 54 ans. Nous avons de lui des Mémoires dans le recueil imprimé à Liége, 1767, in-12, sous ce titre : *Mémoires de Henri-Charles de la Trémoille, prince de Tarente,* Liége, 1767, in-12 de 380 pages, non compris la préface qui en a 71.

TRÉMOILLE (CHARLES-ARMAND-RENÉ DE LA), duc et pair de France, premier gentilhomme de la chambre du roi; il est auteur des paroles et de la musique d'un opéra, intitulé *les Quatre parties du Monde,* qu'il fit exécuter dans la grande salle du Temple, à

Paris. On lui doit des Chansons imprimées dans divers recueils. Il mourut en 1741.

TRÉMOLLIÈRE (Pierre-Charles), peintre, né en 1603, à Chollet, en Poitou, mort à Paris, en 1739, devint élève de Jean-Baptiste Vanloo, remporta plusieurs prix à l'Académie, et jouit de la pension qui était accordée aux jeunes élèves qui se distinguaient. Il partit pour l'Italie, et y resta six années à en étudier les riches monumens. On remarque de l'élégance et du génie dans ses compositions, de la correction dans ses dessins, un beau choix dans ses attitudes. Il vécut trop peu de temps. Ses derniers tableaux sont d'un coloris plus faible. Son morceau de réception à l'Académie fut le *Naufrage d'Ulysse abordant l'île de Calypso*. Il a peint l'*Age d'or* pour les tapisseries des Gobelins. On voyait de ses ouvrages aux chartreux de Paris et à l'hôtel de Soubise.

TRENCHARD (Jean), publiciste et jurisconsulte, issu d'une maison ancienne d'Angleterre, né en 1669, exerça des emplois très-importans. Il mourut en 1723, avec la réputation d'un homme habile dans le droit civil et dans la politique ; il avait des sentimens hardis en matière de religion. Ses principaux ouvrages sont : I. *Argument qui fait voir qu'une armée subsistante, est incompatible avec un gouvernement libre, et détruit absolument la constitution de la monarchie anglaise*, Londres, 1697, in-4°. II. Une petite *Histoire des armées subsistantes en Angleterre*, Londres, 1698, in-4°. III. Une suite de *Lettres*, 1737, 4 vol. in-12, sous le nom de *Caton*, conjointement avec Thomas Gordon, son ami. Tous ces écrits sont en anglais. On lui attribue les pièces suivantes : I. *Histoire naturelle de la superstition*, Londres, 1709, in-8°. II. *Considérations sur les dettes publiques*, Londres, 1719, in-8°.

TRENCK (Frédéric, baron de), né le 16 février 1726, à Kœnigsberg, capitale de la Prusse, avait une belle figure, un caractère pétulant ; il se fit remarquer au collége par son audace, en proposant deux duels à ses camarades, sous prétexte d'avoir été insulté ; il blessa ses deux adversaires. Accueilli, à l'âge de seize ans, par le grand Frédéric, qui l'admit au nombre de ses gardes, en qualité de cadet, il devint officier, et toutes les distinctions réservées aux courtisans lui échurent en partage. Le roi se l'attacha de plus près, et lui fit goûter les plaisirs de la cour. Berlin était dans sa plus grande splendeur ; les Voltaire, les Maupertuis et plusieurs autres savans embellissaient alors cette capitale. Tous furent les amis du jeune Trenck ; et sa réputation, autant fondée sur les graces naturelles de son esprit que sur ses talens militaires, lui attira tous les regards. La guerre se déclara entre l'Autriche et la Prusse ; le jeune Trenck s'y distingua, il fut décoré de l'ordre du mérite. Une intrigue à la cour, indisposa le roi, et le fit soupçonner d'avoir une correspondance avec son cousin François, baron de Trenck, chef des Pandours, qui servait dans l'armée autrichienne : plusieurs lettres furent interceptées. Le jeune Trenck fut accusé d'entretenir des intelligences secrètes avec l'armée enne-

mie ; il fut arrêté et conduit à la citadelle de Glatz. Au bout de cinq mois de captivité, il projeta de s'évader ; mais le complot fut découvert : une seconde tentative ne réussit pas mieux que la première. Un de ses amis parvint néanmoins, en exposant sa vie, à lui faciliter le moyen de sortir de sa prison. Il se retira à Vienne, où plusieurs grands seigneurs, qui s'intéressaient à son sort, lui firent obtenir de l'impératrice-reine une compagnie de cavalerie dans le régiment de Cardone, cuirassiers. Il fit, avant de rejoindre son corps, un voyage de trois mois en Russie. A son retour à Vienne, dans l'intention d'aller rejoindre son régiment en Hongrie, mais voulant terminer avec ses frères et sœurs le partage de la succession de sa mère, morte à Dantzick, il s'y rendit en étourdi, ne prévoyant pas que son nom n'était point oublié en Prusse, et que déjà les ordres étaient donnés de préparer son cachot à Magdebourg, et de l'arrêter au premier moment favorable. L'un de ses ennemis avait écrit au roi de Prusse qu'il eût à se garder du baron de Trenck; qu'il ne faisait le voyage de Dantzick qu'avec le projet téméraire de le surprendre au moment où le prince partirait pour le camp qu'il assemblait en Prusse, et d'attenter à sa vie. Ses frères et sœurs vinrent passer avec lui quatre jours à Dantzick. Prévenu qu'on devait l'arrêter dans la journée, il paie son passage sur un vaisseau suédois pour se rendre en Russie ; mais il fut arrêté et conduit dans la prison de Dantzick, et trente hussards, de brigade en brigade, le conduisirent jusqu'à Berlin ; on l'enferma dans une voiture, et sur-le-champ, il fut transféré par Spandaw, dans un cachot à Magdebourg, où on le chargea de chaînes. Malgré les vives sollicitations de Marie-Thérèse pour lui faire obtenir sa liberté, il y resta plusieurs années. Le roi disait : « Trenck étant un homme dangereux, tant que je vivrai, il ne verra pas le jour. » Enfin, le 24 décembre 1774, le roi ordonna que le baron de Trenck fût mis sur-le-champ en liberté ; mais il ne parut plus à la cour. On publia en Allemagne l'histoire de ses malheurs, en 2 vol. in-12, qui furent traduits en français en 1788. Il vint à Paris, en 1790. Partisan de la révolution, il fut accueilli par la société des jacobins, comme l'une des victimes du despotisme. Il se lia avec Latude, prisonnier à la Bastille et à Vincennes pendant 35 ans. (*Voyez* LATUDE.) A l'époque où le territoire français fut envahi par les Prussiens, en 1793, le baron de Trenck proposa à la société des jacobins un plan de campagne pour repousser les Prussiens : il offrit de se mettre à la tête d'un régiment de cavalerie composé de Prussiens qui pouvaient se trouver en France et mécontens de leur gouvernement. Cette proposition le fit soupçonner d'être espion de la Prusse. Il fut arrêté et conduit dans la prison de Saint-Lazare. On n'avait aucun motif pour le faire juger ; mais il fut condamné à mort comme l'un des complices de la conspiration des prisons, le 7 thermidor an 2 (28 juillet 1794), à l'âge de 70 ans, ayant encore la vigueur d'un homme de 30 ans. Le baron de Trenck était l'un des plus beaux hommes de son temps ; à une taille de 5 pieds 9 pouces, il joignait la force d'un Hercule.

TRENEUIL (Joseph), poète élégiaque, né à Cahors, le 27 juin 1763, a occupé pendant plusieurs années la place de bibliothécaire-administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal, mais il ne paraît pas que cet établissement se soit beaucoup senti de son administration. Le culte des Muses absorbait presque tous ses momens. Il est mort à Paris, le 5 mars 1817. On a de lui : I. *Les Tombeaux de l'abbaye royale de Saint-Denis*, poème élégiaque, 1806, in-8° ; deuxième et troisième édition, 1806, in-8° ; quatrième édition, 1808, in-8° ; cinquième édition, 1808, in-8° ; sixième édition, 1814. II. *La Princesse Amélie, ou l'héroïsme de la piété fraternelle*, élégie, 1808, in-8°. III. *La Fête nuptiale* (pour le mariage de Napoléon et de Marie-Louise), 1810, in-4° ; réimprimé dans le recueil de *l'Hymen et de la Naissance*. IV. Ode sur la naissance du roi de Rome, 1811, in-4°. V. *L'Orpheline du Temple*, élégie, 1814, in-8° ; l'auteur y rappelle les malheurs de Madame, duchesse d'Angoulême, pendant la révolution. VI. *Le Martyre de Louis XVI et la Captivité de Pie VI*, 1815, in-8° ; cette pièce a eu une seconde édition la même année. La plupart de ces poèmes élégiaques ont été recueillis à Paris, en 1817, in-8°. On y trouve un discours sur l'élégie héroïque, qui est un morceau remarquable. Les élégies de Treneuil se distinguent par l'expression touchante de la douleur et de la pitié. On y desirerait quelquefois plus d'élégance et de pureté dans le style.

TRENTACINQUE (Alexandre), jurisconsulte d'Aquila, vivait dans le 17e siècle. On a de lui : *Practicarum resolutionum juris libri 3 ; de Substitutionibus ; Consiliorum seu Responsorum Consilium, pro civitate Aquilanâ.*

TRENTE (Antoine de), peintre et graveur, fut disciple du Parmesan, et excella particulièrement dans la gravure en bois. On a de lui des *Estampes* estimées en clair-obscur.

TRENTE (Philippe), jurisconsulte et poète italien, né d'une noble famille d'Ascoli, dans le Picenum, le 21 avril 1731, donna de bonne heure des preuves de son talent et de son bon goût en littérature. Il se livra ensuite à la jurisprudence, et devint auditeur à Lucques, Gênes et Macerata. Il fut enfin auditeur-général du cardinal Boncompagni. Ce dernier étant devenu secrétaire d'état, Trente fut élevé le 26 septembre 1775 au gouvernement de l'Eglise de Foligno, en Ombrie. Il mourut en mars 1795. On a de lui : I. Quelques *Tragédies*, imprimées à Lucques, en 1766 ; les principales sont *Oreste*, *Jonathas*, *Annibal*. II. *Quæstionum urbanarum libri tres*, Rome, 1781, in-4°.

TRENTE (François), chanoine de l'église métropolitaine d'Udine, né dans cette ville, en 1710, fit ses études dans sa patrie, et au séminaire de Padoue. Ayant perdu son père, en 1752, il se retira chez les PP. de l'Oratoire, et devint dans la suite le bienfaiteur de cette congrégation. Il consacra toute sa vie aux occupations spirituelles, et mourut à Udine, le 15 février 1786. Il a publié : I. Un *Abrégé de la Vie de Jésus-Christ*, 1745 et 1786. II. Un *Discours sur les devoirs des*

curés envers leurs paroissiens. Ses principaux ouvrages inédits sont : I. *Discours sacrés.* II. *Dissertations académiques.* III. *Lettres instructives.*

TRENTE (Jérôme), jésuite et prédicateur distingué, né d'une noble famille de Padoue, le 31 janvier 1713, ayant achevé ses études, s'appliqua à la prédication, pour laquelle il avait tous les dons de la nature et de l'art, nécessaires à ce ministère. Il parut pour la première fois en chaire à Saint-Laurent de Venise, en 1745, et exerça successivement les mêmes fonctions dans les principales cités d'Italie avec le plus grand succès. Il mourut le 19 avril 1784. On a de lui : I. *Sermons pour le Carême,* Venise, 1785. II. *Panégyriques et Discours moraux,* Venise, 1786.

TRESSAN (Pierre de la Vergne, comte de), né en 1618, d'une ancienne maison de Languedoc, fut élevé dans la religion réformée, qu'il abjura à l'âge de 20 ans. Après avoir passé quelques années à la cour, il se retira auprès de Pavillon, évêque d'Aleth. Il fit, avec l'agrément de ce prélat, un voyage dans la Palestine. Les missions et la direction des ames l'occupèrent entièrement à son retour. La part qu'il prit au livre de la *Théologie morale* le fit exiler; mais, peu de temps après, le roi lui rendit la liberté, dont il ne jouit pas longtemps. Il se noya près du château de Terargues, en venant à Paris, le 5 avril 1684. Son principal ouvrage est intitulé *Examen général de tous les états et conditions, et des péchés qu'on y peut commettre,* 2 vol. in-12, 1670, sous le nom du sieur de Saint-Germain, avec un troisième volume concernant les marchands et les artisans.

TRESSAN (Louis-Elisabeth de la Vergne, comte de), lieutenant-général des armées de France, et membre de l'Académie française, naquit au Mans, le 4 novembre 1705, d'une famille illustre, originaire de Languedoc. Venu jeune à Paris, il y connut Fontenelle, Voltaire, s'attacha à leur société, et y acquit le goût des lettres. Ce goût ne lui fit pas négliger les fonctions auxquelles sa naissance l'appelait. En 1741, il fit toutes les campagnes de Flandre avec Louis XV, dont il fut aide-de-camp à la bataille de Fontenoi. Il passa ensuite à la petite cour du roi de Pologne, Stanislas, établie à Lunéville, et en fit le charme par les agrémens de son esprit. Le jésuite Menou, confesseur de ce dernier, redoutant l'influence de Tressan, l'accusait souvent d'afficher des sentimens trop philosophiques, et le roi lui en fit des reproches. « Sire, répondit le réprimandé, je vous supplie de vous ressouvenir qu'il y avait trois mille moines à la procession de la Ligue, et pas un philosophe.» Ce mot, comme on le pense, plut à Voltaire, qui ne cessa plus de louer Tressan. Celui-ci, dans sa jeunesse, fit des vers, et surtout des épigrammes mordantes et très-bien tournées, qui lui attirèrent quelques ennemis. A la mort du roi Stanislas, il se retira dans la solitude, et employa les dernières années de sa vie à la composition de divers ouvrages et de plusieurs romans qui ont eu du succès. Attaqué de la goutte depuis longtemps, cette maladie l'emporta le 31 octobre de l'année 1782. Il conserva, même jusqu'à ses derniers instans, le goût des arts

et de la poésie. On peut en juger par une jolie pièce de vers insérée par Laharpe, dans sa *Correspondance littéraire*, tome 3, où Tressan célèbre sa retraite de Franconville, dans la vallée de Montmorenci, et qui offre autant de facilité que de douceur; et par celle-ci, adressée à ses enfans :

Les fleurs nouvellement écloses
Ont encor pour moi des appas.
Eloignez ces cyprès, approchez-moi ces roses,
Disait le vieillard Philétas.
Chers enfans, conduisez mes pas
Aux treilles de Bacchus, aux rives du Permesse,
Quelquefois même aux bosquets de Paphos.
La vieillesse est un doux repos,
Mais il faut l'animer : les jeux de la jeunesse
Ses plaisirs, ses ris, ses propos
Emousseront pour moi le ciseau d'Atropos.
Je jouirai d'un jour de fête;
Des lilas de Tempé, des pampres de Naxos,
On y couronnera ma tête.
Vieillards, fuyez les tranquilles pavots;
Chantez Bacchus, l'Amour, et le dieu de Délos.
Songez que sur le temps et sa faux qui s'apprête,
Un jour heureux de plus est un jour de conquête,
Et le prix des plus longs travaux.

Ses écrits sont : I. *Discours sur la statue de Louis XV, érigée à Nanci*, 1755, in-4°. II. *Mémoire sur un nain, envoyé à l'Académie des sciences*, 1760. III. *Eloge de Maupertuis*, in-8°. IV. *Portrait du roi Stanislas*, 1767, in-8°. V. *Œuvres diverses*, 1770, in-8°. VI. *Eloge du maréchal de Muy*, 1778, in-8°. VII. *Réflexions sur l'Esprit*, in-8°. L'auteur consacra cet ouvrage à l'instruction de ses enfans. VIII. *Amadis de Gaule*, 1779, 2 vol. in-12. C'est un abrégé agréable et bien écrit de l'ancien roman de ce nom. IX. *Histoire du chevalier du Soleil*, 1780, 2 vol. in-12. C'est aussi un abrégé d'un ancien roman espagnol. X. Traduction de *Roland furieux*, de l'Arioste, 5 vol. in-12. L'auteur la publia à l'âge de 75 ans. On n'y retrouve point l'aisance et l'agrément de son abrégé d'Amadis; le style en est faible, embarrassé et trop souvent incorrect. XI. *Roland l'amoureux*, 1780, in-8°. XII. *Discours de réception à l'Académie française*, 1781, in-4°. L'auteur y fut reçu à l'âge de 75 ans, et parut infiniment sensible à cette distinction littéraire, dont il ne devait pas jouir long-temps. XIII. *Corps d'extraits de romans de chevalerie*, 1781, 4 vol. in-12. On y distingue l'Histoire du *petit Jehan de Saintré et de la dame des Belles-Cousines*, roman agréablement rajeuni et dont les peintures sont aussi naïves que tendres. XIV. *Histoire de Gérard de Nevers et de la belle Euriane, sa mie*, Paris, Didot le jeune, 1792, in-18. XV. *Histoire de Tristan de Lionois et de la reine Iseult et de Huon de Bordeaux*, Paris, an 7 (1799), 3 vol. in-18. XVI. *Eloge de Fontenelle*. Dans la préface de cet opuscule, Tressan prévoyant sa fin prochaine, se hâta de rendre un dernier hommage à la mémoire de celui qui fut son guide et son appui dans ses jeunes ans. XV. On a publié, après la mort de l'auteur, un *Essai sur le fluide électrique*, considéré comme agent universel, 2 vol. in-8°, et l'*Histoire du chevalier Robert, surnommé le Brave*, in-8°. Toutes les Œuvres choisies de Tressan ont été réunies en 1791, et forment 12 vol. in-8°.

TRESSAN (.... DE LA VERGNE, abbé DE), fils du précédent, naquit en 1749. Connu dans l'Europe littéraire par des romans de chevalerie, regardés comme des

modèles dans ce genre. il fut obligé de quitter la France dans les premières années de la révolution, et voyagea dans les divers Etats du nord, où il fut bien accueilli par les personnages les plus distingués, surtout en Russie. Il vint ensuite en Angleterre, où il publia un fort bon roman, intitulé *le Chevalier Robert*, ouvrage posthume de son père, dont la dédicace fut agréée par Paul Ier, empereur de Russie. Cet ouvrage a été imprimé à Paris, in-8°. L'abbé de Tressan étant revenu dans cette ville, en 1803, y fit réimprimer sa *Mythologie comparée à l'histoire*, dont la première édition avait paru à Londres, en 1796, 3 vol. in-8°. On a encore de lui une Traduction des *Sermons de Hugues Blair*, qui est estimée. Après les orages de la révolution, il s'était retiré à la campagne, où son temps était partagé entre l'étude et les soins qu'il donnait à un troupeau de mérinos. Il y est mort au mois de juillet 1809.

TREUL (Sébastien du), prêtre de l'Oratoire, né à Lyon en 1684, mort le 30 juillet 1754, laissa des *Sermons* qu'on a publiés après sa mort. en 1737, 2 vol. in-12, et qui n'ont pas eu beaucoup de lecteurs.

TREUVÉ (Simon-Michel), docteur en théologie, fils d'un procureur de Noyers en Bourgogne, entra en 1668 dans la congrégation de la doctrine chrétienne qu'il quitta en 1673. Après s'être formé pendant quelque temps en province, il vint à Paris, où il fut aumônier de madame de Lesdiguières. Il devint ensuite vicaire de la paroisse de Saint-Jacques du Haut-Pas, puis de Saint-André-des-Arcs. Il se livrait sans réserve aux fonctions du ministère, lorsque le grand Bossuet l'attira à Meaux, et lui donna la théologale et un canonicat de son église. Le cardinal de Bissy (si l'on en croit Ladvocat) ayant eu des preuves que Treuvé était flagellant, même à l'égard des religieuses ses pénitentes, l'obligea de sortir de son diocèse, après y avoir demeuré 22 ans. Quoi qu'il en soit de cette anecdote qui paraît calomnieuse, l'abbé Treuvé se retira à Paris, où il mourut le 22 février 1730. On a de lui : I. *Discours de piété*, 1696 et 1697, 2 vol. in-12. II. *Instructions sur les dispositions qu'on doit apporter aux Sacremens de Pénitence et d'Eucharistie*, Paris, 1676, 1 vol. in-12; ouvrage qu'il enfanta à 24 ans, et dont les principes ne sont point relâchés. III. *Le directeur spirituel pour ceux qui n'en ont point*, 1691, in-12. IV. La *Vie* de Duhamel curé de Saint-Méri, in-12. Treuvé était un homme austère, partisan des solitaires de Port-Royal, et très-opposé à la constitution *Unigenitus*. Ce fut là, sans doute, la véritable raison qui l'obligea de quitter le diocèse de Meaux.

TRÉVENEN (James), marin anglais, devenu célèbre par ses actes de bravoure, né dans le comté de Cornouailles, fut élevé à l'Académie de Portsmouth. En 1776, il s'embarqua sur le navire de Cook, l'accompagna dans son dernier voyage autour du monde, et lui fut extrêmement utile par ses grandes connaissances en astronomie et en navigation. Trévenen, de retour dans sa patrie, en 1780, navigua avec son ami le capitaine King jusqu'à la fin de la guerre d'Amérique. En 1787,

ayant dressé un plan de découvertes dans les mers septentrionales qui séparent le Kamtschatka de la Chine et du Japon, il le fit passer à l'impératrice de Russie Catherine II. Celle-ci accueillit le plan, et invita son auteur à venir le mettre à exécution. Trévenen arriva à Pétersbourg ; mais la guerre sanglante que la Russie faisait alors à la Suède mettait un obstacle à ses desseins. On lui proposa, en attendant un moment plus favorable, le commandement d'un vaisseau de ligne, qu'il accepta. Il s'était déjà emparé de divers postes importans près d'Abo et de Wibourg, lorsqu'il fut mortellement blessé d'un coup de canon dans la bataille navale de Wibourg, le 9 juillet 1790.

TRÉVIES (Bernard de), en latin, *Bernardus de Tribus Viis*, chanoine de Maguelone, sa patrie, dans le 12ᵉ siècle, s'occupa à des ouvrages frivoles peu dignes de son état, mais conformes au goût de son siècle. Nous voulons parler de son roman imprimé sans indication de ville, en 1490, in-4°, sous ce titre : *Le Roman du vaillant chevalier Pierre de Provence et de la belle Maguelone*. Les amateurs de ces bagatelles les trouveront dans les bibliothèques dites à papier bleu.

TRÉVILLE (Henri-Joseph de Peyre, comte de), fils du comte de Troisville (que l'on prononce *Tréville*), capitaine-lieutenant des mousquetaires sous Louis XIII, fut élevé avec Louis XIV, devint cornette de la première compagnie des mousquetaires, puis colonel d'infanterie, et gouverneur du comté de Foix. Il servit en Candie sous le commandement de Coligny; il y reçut deux coups de feu. Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur, frère unique de Louis XIV, goûta beaucoup son esprit, et l'admit dans sa confidence et dans son amitié. Tréville fut si frappé de la mort subite de cette princesse, arrivée à Saint-Cloud le 10 juin 1670, qu'il quitta le monde. Il fut dès lors uniquement occupé de la prière et de l'étude. C'était un homme de beaucoup d'esprit ; il parlait avec tant de justesse et d'exactitude, qu'on disait que ce proverbe, *il parle comme un livre*, semblait être fait pour lui. Tréville fut en grande liaison avec le célèbre Rancé, abbé de la Trappe ; avec Boileau-Despréaux ; avec Arnauld, Nicole, Lalane, Sainte-Marthe, Sacy, qui trouvaient en lui un juge sévère et délicat de leurs productions. Il mourut à Paris, le 13 août 1708, à 67 ans.

TREVISANI (François), peintre, né à Trieste, en 1656, mort à Rome, en 1746, acquit beaucoup de célébrité par ses tableaux d'histoire et de paysage. Ses poses sont naturelles, ses traits fermes et supérieurement dessinés.

TRÉVISI (Jérôme), peintre de Henri VIII, roi d'Angleterre, devint son ingénieur en chef. Il commandait en cette qualité au siége de Boulogne, où il fut tué, en 1544. Il a peint l'histoire et le portrait.

TRÉVISIER (André), médecin italien, né à Occimiano, dans le Montferrat, au 16ᵉ siècle, fut attaché au service de l'infante Isabelle, femme de l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, et devint gentilhomme de la chambre des archiducs. Albert étant mort en 1621, il publia sa Vie à Louvain l'année suivante, et as-

sista aux découvertes anatomiques d'Assellius de Crémone, qui lui rend dans ses ouvrages un témoignage éclatant. En 1614, Trevisier fonda, dans le couvent de Sainte-Croix des Augustins de Casal, un collége pour élever six jeunes gens de Montferrat, privés de fortune. Il fut transféré par la suite chez les PP. Sommasques. On a de lui : *De causis et naturâ pestilentium febrium*, Mediolani, 1588, in-4°.

TREW (Abdias), mathématicien, né à Anspach, le 29 juillet 1597, et mort le 12 mars 1669, professa les mathématiques et la physique dans l'université d'Altorf. On a de lui : *Astrologia medica quatuor disputationibus comprehensa*, Altdorfii, 1664, in-4°.

TREW (Christophe-Jacques), botaniste allemand, mort vers 1760, a mis des notes au *Recueil des plantes curieuses*, gravées par Jean-Jacques Haïd, 1750, in-fol., et a publié : I. Une *Histoire des cèdres du Liban*, 1757, in-4°, fig. II. *Hortus nitidissimis omnem per annum superbiens floribus*, Nuremberg, 1768-72-86, 3 part. in-fol. avec 190 tab. Cet ouvrage est bien exécuté, mais on le trouve rarement complet. III. *Plantæ rariores quas maximam partem ipse in horto domestico coluit*, Nuremberg, 1763-84, in-fol., fig. color. Trew n'a publié que la première décade de ce bel ouvrage, Berne, Chrit. Vogel en a publié une troisième après sa mort.

TREZZO (Jacques), graveur en portraits et en pierres fines, né à Milan, fit par ordre de Philippe II, le tabernacle de l'Escurial tout en pierres précieuses. Cet ouvrage unique lui coûta sept ans de travail. On a observé que l'Espagne avait fourni tous les diamans et les pierres qui le composaient.

TRIAL (Jean-Claude), directeur de l'Opéra à Paris, mort en 1771, était né dans le comtat Venaissin en 1734. On a de lui la musique de *Sylvie*, de *Théonis*, de la *Chercheuse d'Esprit*, d'*Esope à Cythère*, de l'acte de *Flore*, des divertissemens de la *Provençale*, de plusieurs *Cantates*, etc. Les qualités de son ame lui avaient mérité l'estime du prince de Conti. Celui-ci, en apprenant sa mort, dit qu'il venait de perdre un ami..... Le musicien Floquet fut encore celui de Trial, et en quelque façon son élève.

TRIAL (A.), fils du précédent, acteur distingué du théâtre Italien, embrassa le parti de la révolution, fut un des zélés partisans des jacobins, et devint membre du comité révolutionnaire de la section Lepelletier pendant le règne de la terreur. Il mourut en janvier 1795, trois jours après avoir été forcé par le public à chanter le *Réveil du peuple*. Les avanies, les menaces, les injures qu'on lui prodigua sur la scène l'affectèrent si vivement, qu'il rentra dans les coulisses avec une fièvre très-violente qui le conduisit en trois jours au tombeau. Il avait joué avec beaucoup de succès dans la plupart des opéras de Sedaine et de Marmontel, de Philidor et de Grétry. Ce dernier compositeur donne des éloges au talent de Trial, et dit que c'était l'acteur le plus zélé et le plus infatigable.

TRIAL (madame), femme du précédent, célèbre actrice du théâtre Italien, y était entrée en

1767, et le quitta en 1786. Elle a été la première qui, douée d'un organe très-favorable, ait développé sur ce théâtre et dans notre musique un chant si facile, qu'elle semblait se jouer des difficultés de l'art; talent poussé depuis beaucoup plus loin par les sujets formés au chant italien.

TRIBECHOVIUS (ADAM), théologien allemand, né à Lubeck, et mort en 1687, devint conseiller ecclésiastique du duc de Saxe-Gotha, et surintendant général des églises de ce duché. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés en Allemagne. Le principal est: *De doctoribus scolasticis, deque corruptâ per eos divinarum humanarumque rerum scientiâ.* On l'a réimprimé en 1719. On cite aussi son *Historia Naturalismi*, Ienæ, 1700, in-4°.

TRIBONIEN, jurisconsulte, était de Side en Pamphylie. Justinien conçut tant d'estime pour lui qu'il l'éleva aux premières dignités, et le chargea de diriger et de mettre en ordre le droit romain. Cet ouvrage est estimé en général; mais les jurisconsultes y trouvent de grands défauts. On le suivit encore jusqu'à l'époque de la révolution en France dans le pays appelé le pays de Droit-Ecrit. Tribonien ternit l'éclat de sa réputation par son avarice, par ses bassesses et par ses lâches flatteries. Chrétien hypocrite, on trouve des traces de ses sentimens dans le Digeste qu'il entreprit par ordre du même empereur, vers l'an 531.

TRIBOULET, fou de Louis XII et de François Ier, acquit quelque célébrité sous le règne de ce dernier prince. Ce fut lui qui dit que « si Charles-Quint passait en France pour se rendre dans les Pays-Bas, et pour se fier à un ennemi qu'il avait si maltraité, il lui donnerait son bonnet. » Le roi ayant demandé ce qu'il ferait si l'empereur passait comme s'il était dans ses propres états; Triboulet répondit: « Sire, en ce cas-là je lui reprends mon bonnet et vous en fais présent. » On n'examine point ici si Triboulet avait raison; on ne rapporte que le bon mot. On dit que ce même Triboulet fut menacé par un grand seigneur de coups de bâton, pour avoir parlé de lui avec trop de hardiesse. Il alla s'en plaindre à François Ier, qui lui dit de ne rien craindre; que si quelqu'un était assez hardi de le tuer, il le ferait pendre un quart d'heure après. « Ah! Sire, dit Triboulet, s'il plaisait à votre majesté de le faire pendre un quart d'heure avant? » Il passait avec un seigneur sur un pont où il n'y avait point de parapet ni d'accoudoir. Le seigneur en colère demanda pourquoi on avait construit ce pont sans y mettre de garde-fous? « C'est, lui répondit Triboulet, qu'on ne savait pas que nous y passerions. » Avant que François Ier entreprît de marcher lui-même à la tête de ses troupes dans la malheureuse campagne de 1525, où il fut fait prisonnier à Pavie, Triboulet se trouva présent à un entretien où l'on cherchait le moyen de se faire un passage en Italie. On en proposa plusieurs; il ne s'agissait plus que de se déterminer sur le choix. Triboulet prenant alors la parole: « Vous croyez, Messieurs, dit-il, avoir décidé à merveille; mais ces avis ne me plaisent point, vous ne pensez point à l'essentiel. — Eh! quel est ce point essentiel, lui demanda-t-on? — C'est, reprit-il aussitôt, le moyen d'en

sortir, dont personne ne parle. »

TRIBRACO DE TRIMBOCCHI (GASPARD), poète du 15ᵉ siècle, né à Modène, tint quelques années une école dans sa patrie, et passa ensuite à Ferrare, où il était encore en 1461. Le duc Borso fut son protecteur. Il paraît que Tribraco mourut avant lui, vers 1471. Il fut un des poètes les plus féconds de son siècle. On trouve de ses ouvrages dans diverses bibliothèques: I. Un *Poème* sur les fureurs d'Hercule. II. Un *Eloge* du duc de Borso. III. Des *Satires* et *Eglogues*, dont le style est élégant et pur.

TRIBRACO ou TRIMBOCCO (DENIS), né à Modène, tint pendant 40 ans dans sa patrie une école de belles-lettres. On croit qu'il était neveu du précédent. Il passa à Vérone pour tâcher de faire un établissement plus considérable; mais n'ayant pu réussir, il revint dans sa patrie exercer son emploi primitif, et mourut le 13 avril 1526. On a de lui un livre *sur l'origine et la dignité de la Chevalerie*, Modène, 1549, 1 vol. in-8°.

TRIBUNUS, médecin renommé dans le 7ᵉ siècle, du temps de Chosroës Iᵉʳ, roi de Perse, était de la Palestine. Il eut tant de part à l'amitié de ce prince, qu'ayant été fait prisonnier par les troupes de Justinien, Chosroës ne voulut accorder aucune trêve, à moins que Tribunus ne lui fût rendu. Elle fut conclue à cette condition; mais ce savant homme ne demeura qu'un instant à la cour. Pendant le temps qu'il y resta, Chosroës voulut l'enrichir par des présens considérables. Tribunus, par une supériorité d'ame digne de son grand cœur, les refusa, et ne demanda pour toute récompense de ses services à son libérateur que la délivrance des Romains détenus en captivité. Sa prière lui fut accordée; on renvoya les soldats de Justinien de quelque nation qu'ils fussent.

TRICALET (PIERRE-JOSEPH), prêtre, docteur en théologie de l'université de Besançon, directeur du séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet à Paris, né à Dôle en Franche-Comté, le 30 mars 1696, d'une famille honorable, eut une jeunesse orageuse; mais la lecture de quelques bons livres le ramena à une vie plus réglée. Sa conversion fut sincère et durable. Ayant reçu les ordres sacrés, il vint à Paris, où ses talens et ses vertus lui firent une réputation qu'il ne cherchait pas. La duchesse d'Orléans douairière, le choisit pour son confesseur; elle lui offrit une abbaye et le pressa inutilement de l'accepter. Tricalet ne fut pas moins considéré du duc d'Orléans; ce prince l'honora diverses fois de ses lettres et de ses visites. L'abbé Tricalet, accablé d'infirmités, se retira en 1646 à Villejuif. Il y vécut, ou plutôt il y souffrit pendant 15 ans les douleurs les plus violentes. Au milieu de ses tourmens, il composa plusieurs livres utiles, à l'aide d'un copiste qui, n'ayant point de main, écrivait avec les deux moignons, et qui portait l'adresse jusqu'à tailler ses plumes. Il était retiré à Bicêtre, et il en sortait tous les matins pour se rendre à Villejuif auprès de son protecteur. L'abbé Tricalet mourut le 30 octobre 1761. Ses principaux ouvrages sont: I. *Abrégé de l'amour de Dieu*, de Saint-François de Sales, 1756, in-12. II. *Bibliothèque portative des Pères de l'Eglise*, 3 vol. in-8°,

1758 à 1761. III. *Précis historique de la vie de Jésus-Christ*, in-12, 1760. IV. *Année spirituelle, contenant pour chaque jour tous les exercices d'une ame chrétienne*, 1760, 3 vol. in-12. V. *Abrégé de la perfection chrétienne de Rodriguez*, 1761, 2 vol. in-12. VI. Le *Livre du chrétien*, 1762, in-12. Tous ces ouvrages ne sont que des abrégés ou des compilations ; mais on y remarque de l'ordre et de l'exactitude. On a trouvé singulier qu'un homme à qui ses infirmités ne permettaient pas de parler un quart d'heure de suite, ait pu dicter tant de livres. Mais l'étonnement cesse, lorsqu'on sait que les écrits de l'abbé Tricalet ont été copiés en grande partie sur les ouvrages dont ils sont extraits.

TRICASIUS (Patrice), bon théologien, et savant mathématicien du 17e siècle, né dans le Mantouan, a donné un *Traité de la chiromancie*, Venise, 1630. Il paraît que cet ouvrage fut prohibé par l'Index.

TRICAUD (Anthelme), prieur de Ralmont, chanoine d'Ainai de Lyon, né à Belley le 4 mai 1671, mourut à Paris en 1739. Le journal littéraire de Sauzey renferme quelques opuscules de lui. Il a publié encore : I. *Histoire des Dauphins et du Dauphiné*. II. *Histoire du siége de Barcelonne*. III. *Campagne du prince Eugène en Hongrie, et des généraux vénitiens dans la Morée*. IV. *Relation du conclave de Benoît XIII*. Cet ouvrage, assez librement écrit, lui attira, non sans raison, des inquiétudes de la part de la cour de Rome.

TRICHET (Pierre), avocat de Bordeaux, mourut à Paris, en 1644, à l'âge de 57 ans. On lui doit un ouvrage de sorcellerie, intitulé *De Lygdæ veneficæ præstigiis*, 1617, in-12; et une mauvaise tragédie latine de *Salmonée*. La bibliothèque de Sainte-Geneviève doit renfermer un Traité manuscrit sur les instrumens de musique qu'on lui attribue.

TRICHET DU FRESNE, fils du précédent, directeur de l'imprimerie royale, mort à Paris, en 1661, avait suivi à Rome la reine Christine, qui l'avait nommé son bibliothécaire. On lui doit une édition recherchée des *Fables d'Esope*, avec des explications et des figures, 1659, in-4°. Trichet fut renommé dans son temps par ses connaissances en livres, tableaux, dessins et antiquités. Il a laissé une *Histoire d'Italie*, dont le manuscrit était à la bibliothèque des Augustins déchaussés, à Paris.

TRICOT (Laurent), maître de pension à l'Université de Paris, mort dans cette ville le 10 décembre 1778, a donné : I. *Nouvelle méthode à l'usage des colléges de l'Université de Paris*, 1754, in-12. II. *Rudimens de la langue latine*, 1756, in-12. Ces deux ouvrages, souvent réimprimés, furent adoptés par divers colléges. Le dernier livre, estimable à bien des égards, a été remplacé par la grammaire de Lhomond qui est beaucoup plus élémentaire.

TRICOT (l'abbé), né à Paris, en 1734, fut nommé chanoine à Saint-Quentin. C'était un poète agréable et un bon orateur; il est auteur de plusieurs pièces en prose et en vers, insérées dans l'*Almanach des muses* et dans le Recueil de la société nationale des neuf-Sœurs. Il fut l'une des victimes de la révolution, et con-

damné à mort à Paris en 1794.

TRIGAN (CHARLES), docteur de Sorbonne, curé de Digoville, à trois lieues de Valogne, né à Querqueville près Cherbourg, en Basse-Normandie, le 20 août 1694, mourut dans sa cure le 12 février 1764. L'étude fut sa passion; mais ce fut toujours à sa patrie et à son état qu'il consacra ses veilles. Plein de zèle et de charité, il aima tendrement ses paroissiens, et il fit rebâtir à ses dépens l'église, l'une des plus régulières du canton. Les ouvrages qu'il a donnés sont : I. *La Vie d'Antoine Paté*, curé de Cherbourg, mort en odeur de sainteté, petit in-8°. II. *L'Histoire ecclésiastique de la province de Normandie*, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage finit au 12° siècle. L'auteur en a laissé la continuation jusqu'au 14°. Ces ouvrages, mal écrits et assez mal digérés, se font remarquer par des recherches profondes.

TRIGAULT (NICOLAS), jésuite, natif de Douai, obtint de ses supérieurs la permission d'aller en qualité de missionnaire à la Chine, où il aborda en 1610. Considérant le petit nombre d'ouvriers qu'il y avait pour une si abondante moisson, il repassa en Europe, afin d'y solliciter du secours, et fit presque tout ce long voyage par terre. Ayant rassemblé quarante-quatre compagnons de différentes nations, il alla de nouveau avec ce renfort travailler à la propagation de la foi dans ce vaste empire, où il mourut le 14 novembre 1628. On a de ce zélé missionnaire : I. *La Vie de Gaspard Barzé*, compagnon de St. Xavier, Anvers, 1610. II. *De christianâ expeditione apud Sinas ex Matthæi Ricci commentariis*, Augsbourg, 1615, in-4°; Cologne, 1617, in-8°. Il y assure que l'imprimerie a été en usage à la Chine avant d'être connue en Europe; mais il ne fait pas attention que cette prétendue impression chinoise ne se faisait qu'avec des caractères gravés sur des planches et non avec des caractères mobiles. III. *De christianis apud Japonicos triumphis*, Munich, 1623, avec des additions du père Raderus, et des figures de Sadler; c'est l'histoire de ceux qui ont souffert la mort pour la foi au Japon. IV. Un *Dictionnaire chinois*, 3 volumes imprimés à la Chine. V. *Regni Sinensis descriptio ex variis autoribus*, Lugduni-Batavorum, offic. Elzevir, 1639, in-24 de 365 pag. C'est le plus rare de tous les livres qui composent ce que l'on nomme les *Petites républiques d'Elzevir*. Loménie de Brienne. archevêque de Sens, le fit chercher inutilement pendant dix ans, pour compléter sa collection. Sotwel, parmi les écrits de Trigault, n'indique pas cette république de la Chine, ce qui induirait à croire qu'elle a été faite principalement d'après lui, mais non par lui; surtout si l'on réfléchit qu'elle fut imprimée en 1639, onze ans après la mort du père Trigault.

TRIGLAND (JACQUES), professeur de théologie à l'université de Leyde, se distingua par son zèle pour l'orthodoxie dans les disputes élevées en Hollande à l'occasion du système de Jacques Arminius et des remontrans dans le 17° siècle. Il publia contre ceux-ci, en 1615, un ouvrage intitulé *Le Chrétien véritablement modéré*. Que le ciel n'a-t-il à jamais préservé l'Eglise d'une telle mo-

dération, qui est l'intolérance même! Jacques Taurinus répondit à ce livre. A la même époque, Trigland écrivit contre un ouvrage d'Edouard Poppius, intitulé *La Porte étroite*, et Grotius dit à cette occasion : « Puisque le livre de Poppius est fort bon, celui de Trigland doit être très-mauvais. » On a encore de ce théologien une *Histoire ecclésiastique*, relative aux querelles de son temps, et qui est une réfutation de celle de Jean Menbogoard, Leyde, 1650, in-folio.

TRIGNAN (BONPAR DE MELIGNAN, comte DE), gouverneur de Sisteron, naquit en 1543, au château de Trignan, près de Mezin en Guienne, de François de Mélignan et d'Anne de Marsan. Sa famille, l'une des plus anciennes et des plus distinguées du Condomois, tenait par ses alliances à plusieurs maisons de Guienne. Il fut successivement guidon ou lieutenant des compagnies de cent hommes d'armes, sous Bernard de la Valette et le duc d'Epernon, ses cousins, qui l'aimaient et l'employèrent comme un homme également brave et habile. Lorsque Jean de la Valette, leur père, fut nommé commandant de la Guienne, en 1571, il se débarrassa sur le comte de Trignan, son neveu, d'une grande partie des soins de la guerre. Le vicomte de Turenne s'étant emparé en 1575 de Damasan, Trignan assemble à la hâte une petite armée, reprend cette place et en confie la garde au vicomte de Trignan, son frère. Henri III, instruit de ce service, le nomma chevalier de son ordre et gouverneur de Bayonne. Jean de la Valette mourut peu de mois après; et la Guienne se trouvant comme sans chef, était sur le point de tomber entre les mains des rebelles. Dans cette circonstance critique, Trignan, sollicité par Daffis, premier président du parlement de Toulouse, et par Sensac, archevêque de Bordeaux, d'écarter les malheurs qui menaçaient la Guienne, seconda puisamment le zèle du maréchal de Montluc, et de concert avec lui maintint la province dans l'obéissance. Son courage fut bientôt nécessaire ailleurs. La Provence était livrée à une guerre civile et exposée à des incursions étrangères. Le comte de Trignan eut ordre de s'y rendre en 1586, en qualité de gouverneur de Sisteron, place qui était alors de la plus grande importance. Deux ans après, Bernard de la Valette, gouverneur de Provence, ayant porté la guerre en Dauphiné pour s'opposer à Lesdiguières, emmena avec lui une partie des troupes de la province. Le comte de Trignan, qui y commanda à sa place, eut à combattre le marquis de Vins, qui par de savantes diversions, tâchait de faire revenir la Valette en Provence; mais ses efforts furent vains. Trignan pourvut si bien à la sûreté des places, et fit la petite guerre si à propos, que la Valette eut le temps de rassurer le Dauphiné et de mettre en déroute une petite armée de Suisses, commandée par Châtillon. Le gouverneur de Provence ayant été tué, en 1592, au siége de Roquebrune, Henri IV écrivit à Trignan pour lui adoucir cette perte : « Vous avez lieu de vous consoler, lui disait ce prince, parce que si Dieu vous a ôté un bon ami, il vous a conservé un bon maître qui vous aime et estime, et qui ne vous laissera jamais dépourvu d'honneurs et de

biens.» Le comte de Trignan ne survécut que quelques mois à son cousin; il mourut la même année 1592, à Sisteron. Henri III et Henri IV eurent toujours en lui un sujet fidèle et un capitaine expérimenté. Ces deux princes lui écrivirent un grand nombre de lettres, témoignage de leur estime ou de leur reconnaissance. Les grands généraux et les ministres célèbres de ce temps-là, tels que le duc de Guise, le connétable de Montmorenci, les maréchaux de Biron, de Matignon et d'Ornano, l'amiral de Villars et Villeroi partagèrent les sentimens de Henri III et de Henri IV. La valeur et le patriotisme, joints à un cœur humain et affectueux, firent le caractère du gouverneur de Sisteron. On peut appliquer à ses descendans, qui existent avec honneur en Guienne, les vers d'un poète célèbre :

La bonté, sœur de la vaillance,
Passa de lui dans ses enfans.

TRIGNENO. *Voy.* Faleti.

TRIGUEROS (Don Candido Maria), poète espagnol, né à Orgaz, le 4 septembre 1736, et mort à Madrid vers l'année 1803, a donné : I. *Le Poète philosophe*, Séville, 1774, in-4°. II. *Poésies de Melchior Diaz de Tolède, poète du 16e siècle*, Séville, 1776. Le véritable auteur de ces poésies est Trigueros, qui les écrivit sous un autre nom pour tromper des littérateurs qui se vantaient de connaître, par le style d'un ouvrage, le siècle où il avait été écrit. III. *Eloge de Charles III*, poème en trois chants, Séville, 1774. IV. *La Riade*, poème, Séville, 1784. V. *Théâtre de Trigueros.* Ce livre contient douze comédies et huit tragédies; parmi ses comédies on distingue celle intitulée *Les Menestrales* (les Artisans), qui remporta le prix proposé par l'Académie espagnole en 1804. C'est une des meilleures du théâtre espagnol. Cet écrivain était aussi très-versé dans les langues anciennes et modernes, l'histoire naturelle et l'économie politique. On a de lui des *Mémoires* très-savans sur ces différentes sciences. Ils furent lus dans plusieurs académies, et sont écrits en espagnol et en latin. Il donna les *Vies* de quelques savans espagnols, et a laissé : I. Une Traduction en vers espagnols, des *Eglogues et de l'Enéide* de Virgile. II. Traduction des meilleurs morceaux d'*Homère*, d'*Horace*, de *Pindare*, d'*Anacréon*, de *Sophocle* et d'*Euripide.* Voici un passage de l'ode que Florian composa à l'honneur de Trigueros.

Vous, honneur du toscan rivage,
A nos récens auteurs qui ravissez le prix,
Goldoni, Zeno, Métastase,
Un rival vous est né sur les bords du Bétis.

TRILLER (Daniel-Guillaume), médecin et docteur du 18e siècle, natif d'Erfort, a laissé, entre autre ouvrages : I. *De novâ Hippocratis editione adornandâ*, Lugduni-Batavorum, 1728, in-4°. II. *Succincta commentatio de pleuritide ejusque curatione*, Francofurti, 1740, in-8°. III. *Dispensatorium pharmaticum universale*, etc., ibid. 1764, 2 vol. in-4°. IV. *Clinotechnia medica antiquaria*, etc., Francofurti ad Mœnum, 1774. V. *Opuscula medica ac medico-philologica*, publiés par Charles Christian Kausi, Francfort et Leipsick, 1766, 3 volumes in-4°.

TRINSARCHIE (André), médecin, né à Messine, en 1580, et

mort en 1660, a laissé un ouvrage italien, intitulé *Discorso capriccio anatomico*, 1644, in-4°.

TRIMOUILLE. *Voyez* Trémoille; Ursins, et Olonne.

TRINCAVELLI (Victor), médecin distingué, né à Venise, en 1491, d'une bonne famille, originaire de Toscane, fit d'abord ses études à Padoue; il passa ensuite à Bologne, et apprit pendant sept ans la philosophie et la médecine. Lorsqu'il eut reçu le bonnet de docteur, il retourna dans sa patrie, et obtint bientôt une chaire de philosophie, qu'il occupa avec honneur. L'île de Murano le nomma son premier médecin, et la république de Venise lui conféra plusieurs dignités honorables. En 1551, la chaire de médecine-pratique au collége de Padoue étant venue à vaquer, on la lui offrit. Il passa le reste de sa vie dans cette ville, sans cesse appelé dans les contrées voisines par des personnages de la plus haute distinction, qui avaient pleine confiance en ses talens. Son dernier voyage fut dans le Frioul, où il rendit à la vie André Regal, commissaire d'Autriche. Il finit ses jours dans sa patrie, le 21 août 1563. Ses ouvrages ont été imprimés en 2 vol. in-fol., d'abord à Venise, puis à Lyon, en 1586.

TRINITAIRES. *Voyez* Jean de Matha.

TRIONFETTI (Jean-Baptiste), médecin et botaniste, naquit à Bologne, le 8 mai 1656. Son père, qui était officier des cardinaux-légats, voulut le destiner à la jurisprudence; il la cultiva à Rome pour obéir à ses volontés, sans toutefois négliger la médecine et la botanique, dans lesquelles il fit tant de progrès, qu'on lui donna la direction du jardin botanique. Encouragé par ce succès, il se livra entièrement à son goût, et obtint une chaire au collége de la Sapience. Mais il mourut en 1708. On a de lui: I. *Observationes de ortu et vegetatione plantarum*, Rome, 1685, in-4°. II. *Prolusio ad publicas herbarum ostensiones habita in horto publico Sapientiæ romanæ*, Rome, 1700. III. *Vindiciarum veritatis à castigationibus quarumdam propositionum*, etc., Rome, 1703, in-4°.

TRIONFI (Augustin), savant théologien de l'ordre des augustins, né en 1243, à Ancône, d'une illustre famille, étudia la théologie à Paris, demeura quelques années à Venise, et fit un long séjour à Naples, où il mourut en 1328. On mit sur son tombeau une inscription qui annonce qu'il écrivit trente-six volumes. Son grand ouvrage est *Summa de potestate ecclesiasticâ*, Rome, 1584, composé par l'ordre de Jean XXII.

TRIP (Luc), bourgmestre de Groningue, sa ville natale, où il mourut en 1783, tient une place distinguée parmi les poètes hollandais. Le genre lyrique était le sien: ses *Odes* sont toutes morales et religieuses. Quoique la critique trouve à reprocher à leur auteur des défauts de goût assez fréquens, on ne saurait lui contester sans injustice ces qualités précieuses par lesquelles Quintilien a caractérisé Pindare: *Spiritus magnificentiâ, sententiis, figuris, beatissimâ rerum verborumque copiâ et velut quodam eloquentiæ flumine* (Quintil. Inst. Orat. XI.) Il avait recueilli ses poésies en 1 vol. in-8°,

publié à Leyde, en 1774, sous les seules lettres initiales M. L., et le titre de *Fruits de mes loisirs*. L'ame du poète s'y peint toute entière, c'est-à-dire l'amour de la vertu, la philantropie et la piété.

TRISMOSIN (Salomon), précepteur de Paracelse, se fit un nom par ses connaissances au commencement du 14e siècle. On a de lui quelques ouvrages, entre autres la *Toison d'Or*, ou *la Fleur des trésors chymiques*, Paris, 1602 et 1612, in-8°. C'est un traité d'alchimie, recherché pour sa rareté.

TRISSIN (Gaspard), poète italien, né à Vicence, clerc-régulier des PP. Sommasques, a traduit en vers latins la *Sophonisbe*, de Jean-George Trissino. Il dédia son ouvrage au pape Urbain VIII. Il commence ainsi :

Me miseram ! mœsta quid tandem loquar?

TRISSIN (Louis), médecin de Vicence, fut un des plus beaux génies de son temps. Vers le milieu du 16e siècle, il enseigna la philosophie à Ferrare avec un succès incroyable. Il mourut à 25 ans. On a de lui : *Problematum medicinalium libri sex*, Bâle, 1547, 1548; Padoue, 1629, in-4°.

TRISSINO (Jean-George), poète épique italien, né à Vicence, en 1478, passa à l'âge de 22 ans à Rome, où il se fit connaître des savans de cette capitale. Ayant étudié de bonne heure les principes de littérature des grands maîtres de l'antiquité, il les consigna dans une *Poëtique*, Vicence, 1529, 1580; in-4°, qui n'est pas commune. Mais ce qui lui donna le plus de célébrité fut un poème épique, en 27 chants. Le sujet est l'*Italie délivrée des Goths par Bélisaire*, sous l'empire de Justinien. Son plan est sage et bien dessiné, et on y trouve du génie et de l'invention, un style pur et délicat, une narration simple, naturelle et élégante. Il a saisi le vrai goût de l'antiquité, et n'a point donné dans les pointes et les jeux de mots si ordinaires à la plupart des auteurs italiens. Il s'est proposé Homère pour modèle, sans en être le servile imitateur ; mais ses détails sont trop longs, et souvent bas et insipides; sa poésie languit quelquefois. « Il semble, dit Voltaire, que le Trissino n'a copié Homère que dans les détails des descriptions; il est très-exact à peindre les habillemens et les meubles des héros, mais il oublie leurs caractères. Je ne prétends pas parler de lui pour remarquer seulement ses fautes, mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite d'avoir été le premier modèle, en Europe, qui ait fait un poème épique régulier et sensé, quoique faible, et qui ait osé secouer le joug de la rime. De plus, il est le seul des poètes italiens, dans lequel il n'y ait ni jeux de mots, ni pointes, et celui de tous qui a le moins introduit d'enchanteurs, et de héros enchantés dans ses ouvrages, ce qui n'était pas un petit mérite. » Le Trissino était habile négociateur. Léon X et Clément VII l'employèrent dans plusieurs affaires importantes. Il fut envoyé souvent en ambassade vers les empereurs Maximilien, Charles-Quint et Ferdinand, son frère, qui lui donnèrent le titre de comte. Il passa une partie de sa vie à Vicence, et l'autre à Rome, où il mourut en 1660. Voltaire l'ap-

pelle très-souvent le prélat Trissino ; mais il est certain qu'il était laïque et qu'il fut marié deux fois. Sa vieillesse fut même troublée par un procès que lui intenta Jules, fils de sa première femme, pour avoir le bien de sa mère. Trissino aimait tous les arts, et surtout l'architecture. Le célèbre architecte André Palladio (*voyez* son article), eut beaucoup à se louer de ses conseils. Considéré comme poète, Trissino a inventé les vers libres, *Versi sciolti*, c'est-à-dire les vers affranchis du joug de la rime. Il est encore auteur de la première tragédie régulière des Italiens, intitulé *Sophonisbe*, 1524, in-4°. Cette pièce, que le pape Léon X fit représenter à Rome, est dans le goût du théâtre grec, qui, depuis la naissance du théâtre français adopté aujourd'hui dans toute l'Europe, n'est guère supportable. Trissino y introduisit le chœur des Anciens. Rien n'y manquait que leur génie. C'est une longue déclamation; mais pour son temps c'était une espèce de prodige. Tiraboschi, dans son *Histoire* si recommandable *de la littérature italienne*, révoque en doute que Léon X ait fait représenter cette tragédie, bien que ce fait soit avancé sur la foi de plusieurs autres par Napoli Signorelli dans son Histoire critique des théâtres. L'édition de toutes ses Œuvres a été donnée par le marquis Maffei vers 1729, 2 vol. in-fol. La première édition de son Poème épique, donnée à Venise, en 1547 et 1548, est très-rare. Elle est en trois tomes in-8°, divisés chacun en 9 chants. On doit y trouver le camp de Bélisaire au premier volume, et le plan de Rome au deuxième, l'un et l'autre gravés en bois. Ce poème a été réimprimé à Paris, en 1729, 3 vol. in-8°. Il y en a aussi une édition de Londres, 1779, 3 vol. in-12. On a publié un recueil des Œuvres de Trissino, Vérone, 1729, 2 tom. en 1 vol. in-fol. Sa tragédie de *Sophonisbe* a été traduite par Mellin de Saint-Gelais, Paris, 1559, in-8°.

TRISTAN (LOUIS), fut l'instrument des vengeances, et des cruautés de Louis XI. Il était prévôt des maréchaux, ou, selon d'autres, grand-prévôt de l'hôtel. « Il devint si exécrable à tous les gens de bien, dit Varillas dans l'*Histoire de Louis XI*, liv. 10, qu'ils n'osaient le nommer... Il ne se contentait pas d'obéir quand on lui commandait d'ôter la vie à ceux qui n'avaient été convaincus d'aucun crime, mais de plus il le faisait avec une précipitation qui n'aurait point été excusable dans les personnes les plus barbares. Il arrivait de là qu'afin de réparer la faute qu'il avait commise en se méprenant, il fallait qu'il tuât deux personnes pour une. » Le comte de Dunois, généralissime du roi Charles VII, l'avait fait chevalier sur la brèche de Fronsac avec quarante-neuf autres seigneurs, le 29 juin 1451. —Son fils, Pierre TRISTAN l'Ermite, fut père de Jean l'Ermite, qui montra un jour au cosmographe Thevet, dans la maison de Mortagne (à ce que nous apprend P. Matthieu dans l'Histoire de Louis XI), plusieurs vieux titres, dans lesquels était contenue l'alliance que les seigneurs d'icelle maison avaient eue avec les anciens Romains : ce qui fait voir la folie des traditions qui se conservent dans les anciennes familles. On dit que Louis Tristan laissa

de grands biens, entre autres la principauté de Mortagne. Il vivait encore en 1475; et sa postérité subsistait encore dans le Perche en 1667.

TRISTAN (François), surnommé l'*Ermite*, ancien poète dramatique, né au château de Souliers, dans la province de la Marche, en 1601, comptait parmi ses aïeux le fameux Pierre l'Ermite, auteur de la première croisade. Placé auprès du marquis de Verneuil, bâtard de Henri IV, il eut le malheur de tuer un garde-du-corps avec lequel il se battit en duel. Il passa en Angleterre, et de là dans le Poitou, où Scévole de Sainte-Marthe le prit chez lui. C'est dans cette école qu'il puisa le goût des lettres. Le maréchal d'Humières l'ayant vu à Bordeaux, le présenta à Louis XIII, qui lui accorda sa grace, et Gaston d'Orléans le prit pour un de ses gentilshommes ordinaires. Le jeu, les femmes et les vers remplirent ses jours; mais ces passions, comme on l'imagine bien, ne firent pas sa fortune. Il fut toujours pauvre, et, si l'on en croit Boileau, il passait l'été sans linge, et l'hiver sans manteau. (*Voyez* l'article Quinault.) Ce poète mourut le 7 septembre 1655, à 54 ans, après avoir mené une vie agitée et remplie d'événemens dont il a fait connaître une grande partie dans son *Page disgracié*, 1643, in-8°, roman qu'on peut regarder comme ses Mémoires. Tristan s'est surtout distingué par ses pièces dramatiques. Elles eurent toutes de son temps beaucoup de succès; mais il n'y a que la tragédie de *Mariamne* qui soutienne aujourd'hui la réputation de son auteur. Mondori, célèbre comédien, jouait le rôle d'Hérode avec tant de passion que le peuple, dit le P. Rapin, sortait toujours de ce spectacle rêveur et pensif, pénétré de ce qu'il venait de voir. La force du rôle causa la mort de cet acteur. Nous avons de Tristan 3 vol. in-4° de vers français: le premier contient ses *Amours*; le second, sa *Lyre*; le troisième, ses *Vers héroïques*. Il a fait encore des *Odes* et des *Vers* sur des sujets de dévotion. Ses pièces de théâtre sont: *Mariamne*; *Panthée*; la *Mort de Sénèque*; celle du *Grand Osman*, tragédies; la *Folie du Sage*, tragi-comédie; le *Parasite*, comédie. La *Mariamne* de Tristan a été retouchée par le célèbre Rousseau. Voici son épitaphe qu'il composa lui-même:

Ebloui de l'éclat de la splendeur mondaine,
Je me flattai toujours d'une espérance vaine;
Faisant le chien couchant auprès d'un grand seigneur,
Je me vis toujours pauvre, et tâchai de paraître;
Je vécus dans la peine, attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

Ce poète avait dans l'âme le germe de la philosophie, mais il ne savait pas que pour vivre en sage, il ne faut pas être auprès des grands. Il aurait été plus heureux s'il s'était borné à cultiver paisiblement dans son château le bien de ses pères. Il ne cesse de se plaindre de son indigence, il l'attribue à la vertu dont il faisait profession.

Elevé dans la cour dès ma tendre jeunesse,
J'abordai la fortune, et n'en eus jamais rien.
Car j'aimais la vertu, cette ingrate maîtresse,
Qui fait chercher la gloire et mépriser le bien.

On a mis ces vers au bas de son portrait. On aurait pu y joindre ceux-ci, dans lesquels après, s'être plaint de Gaston d'Orléans, il dit:

Irais-je voir en barbe grise
Tous ceux qu'il favorise,
Epier leur réveil et troubler leurs repas?
Irais-je m'abaisser en mille et mille sortes,
Et mettre le siége à vingt portes
Pour arracher du pain qu'on ne me tendrait pas?

On voit ici le langage d'un homme qui demanderait, s'il ne craignait qu'on ne lui dit: « Dieu vous assiste. » En 1639, on donna une tragédie de la *Chute de Phaéton*, dont l'auteur, Tristan l'Ermite de Vozelle, était sans doute parent de François Tristan. Le théâtre de Tristan, contenant huit pièces, a été publié à Paris, 1637-56, 7 pièces in-4°, et une in-12.

TRISTAN L'ERMITE-SOULIERS (Jean-Baptiste), frère du précédent, gentilhomme de la chambre du roi, avait du goût pour l'histoire et la science héraldique. On a de lui: I. *L'Histoire généalogique de la Noblesse de Touraine*, 1669, in-fol. II. *La Toscane française*, 1661, in-4°. III. *Les Corses français*, 1662, in-12. IV. *Naples française*, 1663, in-4°, etc. Ces trois derniers ouvrages sont l'histoire de ceux de ces pays qui ont été attachés à la France. V. On lui attribue aussi le *Cabinet de Louis XI*, 1661. Il était frère du précédent.

TRISTAN (Jean), écuyer, sieur de Saint-Amand et du Puy d'Amour, fils d'un auditeur des comptes à Paris, s'attacha à Gaston de France, duc d'Orléans. Cet écrivain mourut après l'an 1656. On a de lui un *Commentaire historique*, contenant l'histoire générale des empereurs romains illustrés par des médailles, 1644 ou 1657, 3 vol. in-fol.; ouvrage qui marque une grande connaissance de l'antiquité, et des médailles. Ce Commentaire finit à Valentinien. Angeloni, antiquaire italien, et le P. Sirmond ont relevé plusieurs fautes dans cet ouvrage; et Tristan leur répondit avec l'emportement d'un érudit qui n'a pas eu d'éducation. Le jésuite et l'italien le laissèrent triompher, ne jugeant pas à propos de se mesurer de nouveau avec un adversaire aussi brutal. — Un autre Tristan a publié des *Plaidoyers historiques*, Lyon, 1649 ou 1650, in-8°, volume rare.

TRITHÈME (Jean), né dans un village de ce nom, près de Trèves, en 1462, et mort le 13 décembre 1516, fut abbé de Saint-Jacques de Wurtzbourg, ordre de Saint-Benoît. Quoique chargé du temporel de son monastère, il ne négligea point la discipline, cultiva l'étude et la fit cultiver. Il avait une vaste érudition, et possédait les langues grecque et latine. Il a composé un très-grand nombre d'ouvrages d'histoire, de morale et de philosophie. Les plus connus sont: I. *Un catalogue des écrivains ecclésiastiques*, Cologne, 1546, in-4°. Il contient la Vie et la liste des Œuvres de 870 auteurs que Trithême ne juge pas toujours avec goût. II. Un autre des *Hommes illustres d'Allemagne*, et un troisième de ceux de l'*Ordre de Saint-Benoît*, 1606, in-4°; traduit en français, 1625, in-4°. III. *Six livres de polygraphie*, 1601, in-fol., traduits en français, par Gabriel de Collange; c'est la même que celle qui a été publiée à Embden, sous le nom de Dominique de Hontlinga, en 1620, qui s'est attribué ce même ouvrage sans faire mention de Trithême. IV. Un *Traité de stéganographie*, c'est à

dire, des diverses manières d'écrire en chiffres, 1621, in-4°; Nuremberg, 1721. Il y a, en faveur de cet ouvrage, un livre attribué à Auguste, duc de Brunswick, qui n'est pas commun, intitulé : *Gustavi Seleni enodatio steganographiæ*, Jo. Trithemii, 1624, in-fol. Trithême avait cherché toute sa vie l'art d'envelopper ce qu'on veut cacher. Il parle de *spiritus diurni, spiritus nocturni*. Mais ceux qui l'ont justifié du soupçon de magie prétendent que par ces mots il voulait marquer obscurément les lettres ou les mots qui ne signifiaient rien ou qui signifiaient quelque chose dans l'art des chiffres. Un nommé Boville n'ayant pu déchiffrer plusieurs passages du livre de Trithême, assura qu'il enseignait la magie et était rempli de pactes diaboliques. Sur cette assertion, l'électeur Frédéric II fit brûler le manuscrit original de la stéganographie, qui était conservé depuis long-temps dans sa bibliothèque. V. Des *Chroniques*, dans *Tritemii opera historica*, 1601, in-fol., 2 parties. VI. Ses *Ouvrages de piété*, 1605, in-fol. Parmi ceux-ci, on trouve un *Commentaire sur la règle de Saint-Benoît*; des *Gémissemens* sur la décadence de cet ordre, et des *Traités* sur les différens devoirs de la vie religieuse. On a aussi de lui les *Annales hirsaugienses*, 2 vol. in-folio; ouvrage qui renferme, dans un assez grand détail, plusieurs faits importans de l'Histoire de France et dans celle d'Allemagne. On lui a attribué encore un traité intitulé : *Veterum Sophorum sigilla et imagines magicæ*. Quoiqu'on ait prouvé que cette pièce n'était pas de lui, quelques auteurs sans jugement ont pris occasion de le soupçonner de magie, et de soutenir qu'il avait commerce avec les démons. *Voy.* Hudekin.

TRIVA (Antoine), peintre de Reggio, dans le Modénois, naquit en 1616; il fut élève du Guerchin, et se fit admirer par son invention, son dessin et son coloris. Triva demeura quelque temps à Venise, où l'on voit plusieurs de ses tableaux, ainsi qu'à Padoue, Plaisance, Turin et Brescia, et passa ensuite au service de l'électeur de Bavière, chez lequel il mourut, en 1699.

TRIVELLATO (Marc-Antoine), théologien, né à Mouselice, dans le Padouan, en 1687, professa la théologie au séminaire de Padoue, où il mourut le 7 décembre 1773. On a de lui : I. *Dissertationes theologicæ*, Padoue, 1739. II. *Opuscula theologica*, Padoue, 1740. III. *Dissertatio de Eucharistiæ sacramento et sacrificio*, Padoue, 1742. IV. *Dissertationes de sacramentis, præsertim de baptismate et confirmatione*, Padoue, 1743. V. *Enchiridion de verbi incarnatione*, Padoue, 1750.

TRIVERIUS. *Voyez* Drivère.

TRIVISANO (Bernard), célèbre philosophe, florissait en 1566, comme on le voit par son ouvrage intitulé : *De secretissimo philosophorum opere chimico;* et dans d'autres éditions, *De chimico miraculo quod lapidem philosophorum appellant*. Le manuscrit porte simplement : *De metallorum transmutatione*. Il fut imprimé, pour la première fois, à Strasbourg, en 1554, in-8°, sous le nom de Bernard, comte de Trévise. Gérard Dornéo l'a publié à Bâle, en 1583, in-8°,

avec le nom de Bernard Trévisano. Au reste, les opinions ont toujours été partagées sur cet auteur.

TRIVISANO (Zacharie), né à Padoue, occupa dans sa patrie de grandes magistratures, au commencement du 15e siècle. Il a laissé des *Discours latins*, qui annoncent beaucoup d'éloquence et d'érudition : I. *Ad Gregorium XII, pontificem pro unione Ecclesiæ conficiendâ*. II. *Pro integratione Ecclesiæ*. III. *In refutatione officii capitaniæ Paduæ*; etc. — Son fils, Zacharie, s'est également fait un nom dans la littérature par son éloquence.

TRIVISANO (Paul), illustre voyageur du 15e siècle, parcourut les contrées les plus lointaines de l'Asie et de l'Afrique, épousa, dans un long séjour qu'il fit en Chypre, Marguerite Banda, issue d'une illustre famille de ce royaume. Il a écrit un ouvrage d'histoire et de géographie, in-folio, intitulé : *De Nili origine et incremento, de Ethiopium regione et moribus*. De retour dans sa patrie, il occupa avec honneur plusieurs emplois considérables.

TRIVISANO (Nicolas), philosophe et littérateur, a traduit, en italien, le Dialogue de Platon, intitulé : *Jon*, ou *la Fureur poétique*, Venise, 1548, in-8°.

TRIVISANO (André), jurisconsulte, fut très-instruit sur le droit civil et canonique, et enseigna publiquement la jurisprudence à Padoue, sa patrie, vers 1548. On a de lui un *Dictionnaire italien-latin*; un *Commentaire sur la Genèse*, et quelques autres ouvrages.

TRIVISANO (Jérôme), évêque de Vérone, mort le 9 septembre 1563, fut un de ceux qui assistèrent au concile de Trente. Il a écrit plusieurs Traités pleins d'érudition, parmi lesquels on distingue celui sur l'*Immunité ecclésiastique*, sur l'*Unité de l'Eglise*, sur l'*Autorité pontificale*, et des *Commentaires* sur l'Epître de Saint Paul aux Hébreux.

TRIVISANO (Jean), patriarche de Venise, était d'abord abbé de Saint-Cyprien à Murano. Il assista ensuite au concile de Trente, et gouverna son église pendant 30 ans. On a de lui : *Constitutiones et privilegia patriarchatûs et cleri Venetiarum*, Venise, 1587, in-4°. Le cardinal Pallavicini en parle avec estime dans son Histoire.

TRIVISANO (Thomas), célèbre jurisconsulte de Venise, surtout pour les matières criminelles, soutint ses thèses à Ferrare, et devint avocat fiscal à Cénéda, à Trévise et dans plusieurs autres villes. S'étant fixé dans sa patrie, il exerça les mêmes fonctions dans le palais apostolique. Nous avons de lui : I. *De modo et ordine criminaliter procedendi inter regulares*, Venise, 1593, in-8°. II. *Decisionum causarum civilium, criminalium et hæreticarum libri duo*, Venise, 1595, in-fol. ; et Francfort, 1595 et 1611, 1 vol. in-8°. III. *De privilegiis sponsaliorum tractatus*, Venise, 1598, in-8°.

TRIVISANO (Marc), écrivain vénitien, surnommé le *Héros*, à cause de son amitié admirable pour Nicolas Barbarigo, servit utilement sa patrie, en 1616, sous le provéditeur Antoine Lando, dans la guerre du Frioul. On a de lui, entre autres ouvrages, divers Traités : I. *De la religion et du culte divin*. II. *De la guerre*

avec les Turcs. III. *De la reddition de Candie.* IV. *Mémoires relatifs aux affaires de son temps, concernant principalement celles des Vénitiens.* V. Les *Vies* de quelques hommes illustres.

TRIVISANO (François), savant prélat, né à Venise, le 16 avril 1658, prit l'habit ecclésiastique à 17 ans, avec le titre d'abbé de Saint-Thomas de Torcello. En 1690, il fut secrétaire du nonce, puis camérier de Paul III. Ce pontife le nomma secrétaire du sacré conseil, et lui confia plusieurs missions pour la France, dont il s'acquitta avec zèle. Il mourut dans sa patrie, au commencement du 18ᵉ siècle. On n'a de lui qu'un Traité fort intéressant, intitulé : *Epistola in responsionem theologico-legalem editam in causâ romanâ juramenti rois deferendi in quinque articulos distributa*, Venise, 1698, in-4°. Il joignait aux connaissances théologiques et légales celle des médailles. Il avait formé un Musée curieux, qui faisait l'admiration des étrangers.

TRIVISANO (Bernard), savant littérateur, de la même famille que les précédens, né en février 1653, et l'un des hommes les plus universels de son siècle, connaissait à fond le latin, le grec, l'hébreu et la plupart des langues de l'Europe. Profondément instruit sur la géographie et l'histoire, il était savant philosophe et bon mathématicien ; il étudia aussi avec succès le dessin, ainsi que l'architecture civile et militaire. On a de lui des *Grammaires* grecque et hébraïque ; des *Traités* politiques ; des *Observations* et des *Notes* sur divers auteurs. Son Musée, l'un des plus beaux qui existât, renfermait près de mille manuscrits anciens, tous écrits sur parchemin. Ce célèbre littérateur mourut en 1720, laissant à sa patrie un nombre prodigieux d'ouvrages inédits en tous genres ; le plus considérable est ses *Méditations philosophiques*.

TRIUMPHETTI (Jean-Baptiste). *Voyez* Trionfetti.

TRIVULCE (Jean-Jacques), marquis de Vigevano, célèbre capitaine du 15ᵉ siècle, maréchal de France, issu d'une famille de Milan, qui n'était connue que depuis son bisaïeul, montra tant de passion pour les guelfes, qu'il fut chassé de sa patrie. Il entra au service de Ferdinand Iᵉʳ d'Aragon, roi de Naples, et passa depuis à celui de Charles VIII, roi de France, lorsque ce prince fit la conquête de Naples. Ce fut lui qui lui livra Capoue, l'an 1495, et qui eut le commandement de l'avant-garde de l'armée avec le maréchal de Gié, à la bataille de Fornoue. L'ordre de Saint-Michel fut la récompense de sa valeur, et on ajouta à cette grace celle de le nommer lieutenant-général de l'armée française en Lombardie. Il prit Alexandrie-de-la-Paille, et défit les troupes de Louis Sforce, duc de Milan. Louis XII étant entré en Italie, l'an 1499, fut suivi par Trivulce à la conquête du duché de Milan. Il se signala auprès de ce prince, qui l'en établit gouverneur en 1500, et qui l'honora du bâton de maréchal de France. Trivulce accompagna le monarque, son bienfaiteur, à l'entrée solennelle qu'il fit dans Gênes, le 19 août 1504, et acquit beaucoup de gloire à la bataille d'Aignadel, en 1509. Quatre ans après, il fut cause que les Français furent battus devant Novare, pen-

dant que Louis de la Trémoille, homme d'une grande réputation, faisait le siége de cette place. Il avait été arrêté dans le conseil de guerre que Trivulce irait avec la cavalerie au-devant d'un secours qu'on appréhendait; mais ce n'était point l'avis de cet homme vain et jaloux. Il se posta si mal, qu'il laissa passer le renfort, et ne put arriver à temps pour soutenir les assiégeans lorsqu'ils furent attaqués d'un côté par la garnison, et de l'autre par les nouvelles troupes. Une si grande faute diminua beaucoup la réputation et la faveur de Trivulce; mais il recouvra l'une et l'autre sous François Ier, par les services qu'il rendit au passage des Alpes, en 1515. Ce fut lui, qui, avec des peines incroyables, fit guinder le canon par le haut des montagnes. Il se surpassa à la journée de Marignan. Il disait que «vingt autres actions où il s'était trouvé n'étaient que des jeux d'enfans auprès de celle-là, qu'il appelait une *Bataille de géans*.» Sa faveur ne se soutint pas, et il mourut à Châtre, aujourd'hui Arpajon, le 5 décembre 1518, des suites de quelques tracasseries de cour. Trivulce, toujours dévoré d'ambition, avait cherché des protections étrangères, et paraissait vouloir se faire craindre: il avait déjà procuré le commandement des troupes de la république de Venise à Théodore Trivulce, son parent; il avait fait passer secrètement un de ses fils naturels au service de l'empereur. Il possédait des terres considérables enclavées dans le territoire des Bernois et des Grisons; il prit des lettres de bourgeoisie dans ces deux républiques. Dans le traité qu'il fit avec elles, il déclara qu'il possédait, à titre d'engagement, la ville et le comté de Vigevano, qu'il reconnaissait pour un démembrement du domaine ducal; il eut la précaution de stipuler que les ducs n'y pourraient rentrer, sous quelque prétexte que ce fût, sans payer à lui ou à ses héritiers la somme de cent cinquante mille ducats, dont les cinquante mille appartiendraient aux deux républiques pour prix de la protection qu'elles lui auraient accordée. Les ennemis de Trivulce, étant parvenus à se procurer une copie de cet acte, ne manquèrent pas de la faire passer à la cour de France, où ils le peignirent comme un homme remuant et dangereux, dont on ne pouvait trop tôt s'assurer. Trivulce apprit par ses amis ce qui se passait; et, à l'âge de près de 80 ans, dans le mois le plus rigoureux de l'hiver, il traverse les Alpes, et se rend à la cour sans avoir donné avis de son départ. Mais lorsqu'il se présenta devant François Ier, ce prince détourna la tête et ne répondit rien. Ce trait de mépris fut un coup mortel, que le repentir du monarque ne put jamais guérir. Le maréchal répondit à celui qui le visita ensuite de sa part: «qu'il n'était plus temps. Le dédain que le roi m'a témoigné, ajouta-t-il, et mon esprit ont déjà fait leur opération; je suis mort.» Il ordonna qu'on gravât sur son tombeau cette courte épitaphe, qui exprimait bien son caractère: *Hîc quiescit, qui nunquàm quievit;* «Ici repose, qui ne se reposa jamais.» Louis XII, voulant faire la guerre au duc de Milan, demandait à Trivulce ce qu'il fallait pour la faire avec succès? «Trois choses sont absolument nécessaires, lui répondit le maréchal:

Premièrement, de l'argent ; secondement, de l'argent ; troisièmement, de l'argent. Ce héros était le particulier le plus riche d'Italie, le plus avare d'inclination, et quelquefois le plus prodigue par ostentation. Louis XII étant à Milan, en 1507, le somptueux Trivulce lui donna un festin d'une dépense énorme. Il s'y trouva, suivant d'Auton, 1,200 dames, qui eurent chacune un écuyer tranchant pour les servir. Il y avait, pour ordonner un si prodigieux repas, 160 maîtres d'hôtel, qui portaient à la main un bâton couvert de velours bleu, semé de fleurs de lis d'or. Le roi fut servi en vaisselle d'or, et les autres convives en vaisselle d'argent ; vaisselle toute neuve et toute aux armes du maréchal. Le roi et quatre cardinaux mangèrent dans des chambres à part, et toutes les dames dans une salle que Trivulce avait fait faire dans la rue où il demeurait. Il y eut bal dans cette salle avant que de se mettre à table. La presse y était si grande, que, n'y ayant plus de place pour pouvoir danser, le roi se leva de son fauteuil, prit la hallebarde d'un de ses gardes, et fit lui-même ranger le monde en frappant à droite et à gauche. Trivulce n'avait point été marié.

TRIVULCE (Théodore), cousin du précédent, et comme lui maréchal de France, mérita le bâton par le courage qu'il montra à la bataille d'Aignadel en 1509, et à la journée de Ravenne, en 1512. François Ier le pourvut du gouvernement de Gênes, dont il défendit le château contre les habitans, en 1528. Obligé de se rendre faute de vivres, il alla mourir, en 1531, à Lyon dont il était gouverneur.

TRIVULCE (Antoine), frère du précédent, embrassa le parti des Français lorsqu'ils se rendirent maîtres du Milanais. Il fut honoré du chapeau de cardinal, à la prière du roi, par le pape Alexandre VI, en 1500. Il mourut en 1508, à 51 ans, de douleur d'avoir perdu un de ses frères. Il y a eu quatre autres cardinaux de cette maison, dont nous parlerons dans les articles suivans.

TRIVULCE (Scaramucia), cardinal et prélat italien, mort en 1527, et neveu de Jean-Jacques, fut conseiller d'état en France, sous Louis XII, et successivement évêque de Côme et de Plaisance. Son mérite lui valut la pourpre.

TRIVULCE (Augustin), abbé de Froidmont en France, et camérier du pape Jules II, puis successivement évêque de Bayeux, de Toulon, de Novare, et archevêque de Reggio, mourut à Rome en 1548. Après la prise de cette ville par les troupes de Charles-Quint, il fut emmené en ôtage à Naples, où il se signala par une fermeté héroïque. Bembo et Sadolet faisaient grand cas de ses talens et de ses vertus, dont le cardinalat fut la récompense. Il avait composé une *Histoire des Papes et des Cardinaux*, que la mort ne lui permit pas de faire imprimer.

TRIVULCE (Antoine), petit-neveu de Jean-Jacques, fut évêque de Toulon, et ensuite vice-légat d'Avignon. Il s'opposa avec vigueur à l'entrée des hérétiques dans le comtat. Envoyé légat en France, il fit conclure le traité de Câteau-Cambresis. Il mourut d'apoplexie à une journée de Paris, le 26 juin 1559, comme il retournait en Italie. Il avait été élevé

à la dignité de cardinal.

TRIVULCE (JEAN-JACQUES-THÉODORE), cardinal, appartenait à l'illustre famille des précédens. Après avoir servi avec gloire dans les armées du roi Philippe III, il embrassa l'état ecclésiastique et fut honoré de la pourpre romaine en 1629. Il mourut à Milan en 1657, après avoir été vice-roi d'Aragon, puis de Sicile et de Sardaigne, gouverneur-général du Milanais, et ambassadeur extraordinaire d'Espagne à Rome. C'était un prélat éclairé et un homme éloquent.

TRIVULCE (.....), dame milanaise, de l'ancienne famille de son nom, réunit à la mémoire la plus heureuse les talens de l'esprit. Elle a publié des Opuscules en grec et en latin, et prononcé divers discours devant les papes et de nombreux auditoires. Elle est morte dans le 11ᵉ siècle.

TRIVULCE (ALEXANDRE), général milanais, d'une famille illustre, embrassa de bonne heure la carrière des armes, et y fit des progrès rapides. Il était bien jeune encore lorsqu'il fut choisi pour commander la garde nationale formée à Milan, lors de l'entrée des Français en Italie. Il les seconda puissamment. Impatient de marcher sur les traces de ses ancêtres, il entra dans la ligne, et fit dans l'armée active les campagnes d'Italie. Le succès de ses premières armes lui valut le grade d'adjudant commandant, et bientôt après celui de général de brigade. Après les comices de Lyon, le premier consul Bonaparte le choisit pour ministre de la guerre de la république italienne, quoiqu'il n'eût alors que 28 ans. Envoyé ensuite à Paris, pour assister au couronnement de l'empereur, il y mourut subitement, le 3 mars 1805. Il descendait du célèbre Trivulce qui, étant passé au service de France sous Charles VII, contribua au gain de la bataille de Marignan.

TRIVULZIA-TORELLI (DOMITILLE, ou par corruption DAMIGELLA), fille de Jean Trivulce, sénateur de Milan, et d'Angiola ou Pangiola Martinengha, de Brescia, était nièce des deux maréchaux de France Jean-Jacques et Théodore, et du cardinal Antoine Trivulce. Née vers 1481, et douée d'une mémoire citée comme extraordinaire, elle composait dès l'âge de 12 ans des épîtres, des harangues et des poésies grecques et latines qu'elle lisait, dans les assemblées des plus illustres personnages de Milan. Le célèbre François Mariana de Guenavrano, évêque de Côme, ainsi que François Trivulce, moine de Saint-François, deux des plus grands orateurs de leur temps, étaient eux-mêmes frappés de son éloquence, et ses succès précoces furent un objet d'admiration pour toute l'Italie. Domitille joignait à l'esprit et aux connaissances des talens agréables, tels que la musique et la danse, une voix céleste et une grace particulière; de la beauté, une aménité et une simplicité touchante; tous ces avantages, relevés par une modestie rare, par de grandes vertus, firent qu'elle fut citée pendant plusieurs siècles aux jeunes personnes comme un modèle plus facile à admirer qu'à imiter. Bettinelli, Quadrio, Tiraboschi en ont parlé avec éloge; Nicolas Pacediano, qui la vit à Montechiarugolo en 1517, a laissé d'elle le tableau le plus flatteur; il se trouve dans les manuscrits de la

bibliothèque Ambroisienne à Milan. Paccdiano la regarde comme une des femmes les plus illustres de son temps, et prétend qu'elle surpassa en esprit et en savoir toutes les femmes connues jusqu'alors. Outre ses poésies grecques et latines, elle avait écrit des *Mémoires particuliers sur l'histoire de son temps*, et des *Parallèles des grands hommes d'Italie avec ceux de l'antiquité*. Domitille Trivulce fut mariée par le maréchal Jean-Jacques au comte François Torelli, des comtes de Guastalla. (*Voy.* Torelli, François, comte de Montechiarugolo), guerrier valeureux et littérateur lui-même. Comme les frères de Domitille (Paul-Camille Trivulce, duc de Boïano et chevalier de Saint-Michel, le cardinal Augustin Trivulce, évêque de Bayeux et de Toulon, Pompée Trivulce, gouverneur de Lyon, etc.) étaient tous attachés à la France, elle détermina son mari à prendre le même parti, et il fut nommé gouverneur de Parme par le roi François Ier. Domitille eut l'honneur de recevoir chez elle, à Montechiarugolo, ce monarque qui parut enchanté d'elle. C'est ce qui commença les rapports de cette famille avec la France. Cette femme intéressante avait rendu, même au milieu des troubles, le château qu'elle habitait, le rendez-vous des beaux-esprits, des savans, et des personnages illustres, que la guerre ou les affaires attiraient à Parme. La mort lui ayant enlevé en 1518 un époux adoré, elle s'ensevelit dans la retraite, s'occupa de l'éducation de ses enfans, et fit du comte Paul, l'aîné, un cavalier accompli. Elle jeta les fondemens du couvent des Récollets, dit Sainte-Marie-les-Graces, hors les murs de Montechiarugolo, et finit saintement ses jours le 2 mars 1528. L'Arioste l'a célébrée au 46e chant de son *Orlando furioso*.

TROCCHI (Jean-Marie), savant religieux, né à Bologne, le 12 juillet 1695, entra dans l'ordre des servites le 1er septembre 1714. Il mourut le 11 décembre 1763. On a de lui : *Series chronologica Antistitum generalium*, Bologne, 1762.

TROCHEREAU de la Berlière (Jean-Arnold), traducteur de plusieurs ouvrages anglais, né à Paris, en 1718, et mort au commencement de ce siècle, a publié : I. *Choix de différens morceaux de poésie*, traduit de l'anglais, 1746, in-12. II. *La Spectatrice*, traduite de l'anglais. III. *Histoire pratique du thé, avec des observations sur les qualités et les effets qui résultent de son usage*, traduite de l'anglais de Coakleyletsom, 1773, in-12.

TROGUE-POMPÉE, natif du pays des Vocontiens, dont la capitale était Vaison, est compté parmi les bons historiens latins, et on l'a appelé *Vir priscæ eloquentiæ*. Vopiscus le place à côté de Salluste, de Tite-Live et de Tacite. Il avait mis au jour une histoire en 44 livres, qui comprenait tout ce qui s'était passé depuis Ninus jusqu'à la paix faite par Auguste avec les Parthes. Un auteur anonyme nous a conservé, sous le titre de Prologue, les argumens et titres de ces 44 livres. On y voit que l'auteur avait décrit avec soin et une grande érudition les origines et les antiquités des peuples anciens. Justin en fit un abrégé, sans y changer ni

le nombre des livres, ni le titre d'*Histoire Philippique*, ainsi appelée parce que l'auteur avait raconté dans un grand détail les exploits de Philippe, père d'Alexandre. On croit que c'est cet abrégé qui nous a fait perdre l'ouvrage de Trogue-Pompée. L'aïeul de Trogue avait reçu de Pompée, qu'il avait suivi dans la guerre contre Sertorius, le droit de citoyen romain; et c'est en souvenir de ce bienfait qu'il réunit à son nom gaulois celui de son protecteur, qui passa ensuite à ses descendans. Le père de Trogue-Pompée, après avoir porté les armes sous César, devint son secrétaire et le garde de son sceau; le fils eut sans doute aussi des emplois honorables.

TROJA D'ASSIGNY (Louis), prêtre de Grenoble, mort en 1772, a traduit le *Discours de St. Grégoire de Nazianze contre Julien*, 1755, in-12, et de *St. Augustin contre l'incrédulité*, 1756 et 1757, 2 vol. in-12. On a de lui quelques autres traductions et des ouvrages ascétiques et polémiques.

TROILI (Jules), écrivain et peintre, né en 1613 à Spilambert dans le Modénois, se rendit à Rome à 15 ans, et se mit au service de quelques peintres à l'huile et à fresque. S'étant établi à Bologne, il s'occupa à lever les plans de diverses vues et perspectives de cette ville. On ignore l'année de sa mort. On a de lui un volume de *Paradoxes* pour pratiquer la perspective sans jamais l'avoir apprise, Bologne, 1672, in-4°.

TROILI (Pierre), savant philosophe et médecin du 17e siècle, naquit à Macerata. On a de lui: *Theoremata varia ad philosophiam et medicinam spectantia*, Padoue, 1567.

TROILI (Dominique, l'abbé), jésuite de Macerata, bibliothécaire du duc de Modène et de l'université de sa patrie, a publié un *Cours de philosophie*, estimé, Modène, 1773, 2 vol.

TROMBA (George), théologien, né à Ancône, protonotaire apostolique et professeur à l'université de Pise, florissait au commencement du 17e siècle. Il a laissé: I. *Disputatio theologica et philosophica*, Florence, 1618. II. *De atticæ linguæ necessitate oratio*, Pise, 1617, in-4°. — Jérôme Tromba, de Nocera, qui florissait dans le 16e siècle, a laissé un poème intitulé *Hogier le Danois*.

TROMBELLI (Jean-Chrysostôme), chanoine régulier de St.-Sauveur, à Bologne, né le 5 mars 1697, dans le diocèse de Nonantole, parvint aux premières charges de son ordre, s'appliqua constamment à divers genres d'étude, et mourut le 7 janvier 1784, après avoir publié: I. *Les Fables de Phèdre*, en vers italiens, Venise, 1735. II. *Les cent Fables* de Faërne (*Voyez* ce mot), en poésies latines, Venise, 1736. III. *De cultu sanctorum dissertationes decem*, Bologne, 1740, 6 vol. IV. *Apologie des premières Dissertations* précédentes, en latin, 1751. Kiesting, professeur de Leipsick, les avait attaquées. V. *Vie et culte de St. Joseph*, 1768, 6 vol. VI. L'*Art de connaître le siècle des manuscrits latins et italiens*, en italien, Bologne, 1756. VII. Plusieurs *Dissertations* sur les sacremens et la liturgie, Bologne, 1769 et années suivantes, 8 vol. in-4°.

TROMETTA (Nicolas), peintre, né à Pesaro, apprit sa profession à Rome, dans l'école des Zuccheri, et donna des preuves de son talent dans l'église d'Aracœli; mais son chef-d'œuvre est une *Cène de J.-C.*, qu'il fit à Pesaro. Il mourut à 70 ans, sous le pontificat de Paul V.

TROMMIUS (Abraham), théologien protestant, né à Groningue, en 1633, fut pasteur dans sa patrie, où il mourut en 1719. On a de lui une *Concordance grecque* de la version des *Septantes*, 1718, 1 volume in-fol., C'est un ouvrage fort utile; et une autre *Concordance* du même, en flamand, qu'il continua après Jean Martinius, de Dantzick.

TROMP (Martin Happertz), célèbre amiral hollandais, né à la Brille, en 1597, s'éleva par son mérite. Il s'embarqua à huit ans pour les Indes, fut pris successivement par des pirates anglais et barbaresques, et apprit sous eux toutes les ruses des combats de mer. Il signala surtout son courage à la journée de Gibraltar, en 1607. Élevé à la place d'amiral de Hollande, de l'avis même du prince d'Orange, il défit en cette qualité la nombreuse flotte d'Espagne, en 1639, et gagna 32 autres batailles navales. Il fut tué sur son tillac, dans un combat contre les Anglais, commandés par le duc d'Albemarle, le 10 août 1653. Il expira dans la 56e année de son âge, en disant à ses matelots : « J'ai fini ma carrière, achevez la vôtre, et consacrez-la toute entière à la patrie. » Les États-généraux ne se contentèrent pas de le faire enterrer solennellement dans le temple de Delft avec les héros de la république, ils firent encore frapper des médailles pour honorer sa mémoire. Le mérite et les prospérités de l'amiral Tromp lui avaient attiré des envieux; mais il avait su les dompter par ses bons offices et ses bienfaits. Il fut modeste au milieu de sa fortune. De tous les titres d'honneur dont on voulut le qualifier, il n'accepta que celui de *Grand-père des Matelots;* et parmi ceux de son pays, il ne prit jamais que la qualité de *Bourgeois.*

TROMP (Corneille, *dit* le comte de), fils du précédent, né à Rotterdam, le 9 septembre 1629, marcha dignement sur les traces de son père, et se signala contre les corsaires de Barbarie, en 1650; contre les Anglais, en 1653 et en 1665. Il y eut, en 1673, deux combats entre les flottes de France et d'Angleterre, et celle de Hollande; Tromp se distingua dans l'un et dans l'autre. Enfin, après la mort du célèbre Ruyter, arrivée en 1676, il lui succéda dans la charge de lieutenant-amiral-général des Provinces-Unies, et mourut le 21 mai 1691. Sa *Vie* a été publiée à La Haye, en 1694, in-12; et quoique moins brillante que celle de son père, elle ne laisse pas d'intéresser.

TRONCHET (François-Denis), habile jurisconsulte, avocat au parlement de Paris, regardé, avant la révolution française, comme l'une des lumières du barreau, jouissait, dans la capitale, de l'estime générale. Nommé député du tiers-état de Paris aux États-généraux, en 1789, il obtint peu d'influence dans l'Assemblée nationale, à cause de sa modération; mais il travailla beaucoup dans les comités, et entra, le 15 septembre 1789,

dans celui de constitution. A la suite des événemens des 5 et 6 octobre, il annonça que les districts de Paris n'avaient ni desiré, ni demandé la translation du roi dans cette ville. » Elle n'en eut pas moins lieu. Il combattit souvent en faveur des propriétaires dans le comité des droits féodaux; mais ses efforts furent inutiles, et beaucoup de gens le crurent même auteur des décrets portés sur cet objet, parce que souvent il en fut le rapporteur. Le 25 février 1790, il appuya la suppression des droits d'aînesse et de masculinité dans les successions des familles nobles, et s'éleva ensuite contre l'institution du comtat Venaissin; mais les moyens qu'il proposa furent rejetés. Il prononça dans cette même année plusieurs discours pleins de sagesse et d'érudition sur les lois judiciaires. Le 30 janvier 1791, il réclama contre l'insertion de son nom dans la liste des membres du club monarchique. En mars, il présida l'assemblée, et, en juin, il fut un des trois commissaires chargés de recevoir les déclarations de la famille royale à son retour de Varennes; il s'occupa beaucoup ensuite de la révision de plusieurs articles constitutionnels. Lorsque le procès de Louis XVI fut entamé, ce prince choisit Tronchet pour un de ses défenseurs, et il s'acquitta de cette commission avec tout l'intérêt que lui inspirait la position de son infortuné client. En septembre 1793, le comité des recherches voulut le faire arrêter; mais il vint à bout de se soustraire à toutes les perquisitions, et, en septembre 1795, le département de Seine-et-Oise le nomma député au conseil des Anciens; il le présida vers la fin de novembre, s'y distingua de nouveau par sa modération, et parla avec force, en mai 1796, en faveur des pères et mères d'émigrés; il contribua en outre à faire prononcer sur un assez grand nombre de résolutions. Une commission du conseil des Cinq-cents, qui fut chargée, après la révolution de Saint-Cloud, de préparer un travail sur le Code civil, s'adjoignit Tronchet (ainsi que Crassous et Vermier), et il devint ensuite, en avril 1800, membre du tribunal de cassation. En février 1801, il fut appelé par les consuls, le Corps législatif et le Tribunat, à entrer au Sénat; il avait déjà été désigné pour cette dignité, en 1800. Vers la fin de 1804, il obtint la sénatorerie d'Amiens, et la décoration de grand-officier de la légion d'honneur; il mourut le 10 mars 1806, et fut enseveli avec pompe dans l'église souterraine de Sainte-Geneviève, alors le Panthéon, en vertu du décret qui consacrait ce monument à recevoir les restes des grands dignitaires de l'empire, des sénateurs, etc. M. François de Neufchâteau, président du Sénat, prononça son éloge sur sa tombe. On a remarqué que Tronchet présidait, en avril 1791, l'Assemblée constituante, lorsqu'elle forma le cortége de Mirabeau, porté le premier dans le Panthéon, par décret de cette assemblée, et que lui-même a été enseveli le premier dans le même lieu et à la même époque. Il laisse: I. Une Traduction de l'*Introduction de l'Histoire de Charles-Quint*. II. Une autre *Traduction* d'une partie de celle de Hume. III. Un *Tableau de l'Histoire du*

Mahométisme, considéré comme religion, comme institution civile, comme gouvernement politique. IV. Il a traduit en vers plusieurs morceaux de *Milton*, de *Thompson*, de *Prior* et de l'*Arioste.* V. Une tragédie de la *Mort de Caton d'Utique.* Crouzet, ancien proviseur du lycée Charlemagne, a composé un poème en vers latins et en vers français, intitulé : *Entretiens de Charlemagne et du sénateur Tronchet dans l'Elysée.* C'est une apologie de Napoléon.

TRONCHIN (Théodore), ainsi appelé du nom de son parrain Théodore de Beze, naquit à Genève, en 1562. Après avoir fait de bonnes études dans cette ville, il visita les universités étrangères, et mérita en France, en Hollande et en Angleterre, l'estime des hommes les plus distingués de son temps. En 1605, il soutint à Leyde des thèses publiques *de Peccato originali*, sous le fameux Gomel. Revenu dans sa patrie, il y fut nommé pasteur et professeur en langues orientales, en 1606, et on lui donna une chaire de théologie en 1615. Il assista au synode de Dordrecht, en 1618. Il réunissait au savoir les qualités morales les plus estimables, et mourut généralement regretté, en 1657. On a de lui, *Cotton plagiaire*, ou *la fidélité des Bibles de Genève maintenue* (le conseil de Genève l'avait chargé de cette apologie), Genève, 1620, in-8°, et quelques autres productions. (*Voy.* Sennebier, Histoire de Genève, tom. 2, pag. 132-135.)

TRONCHIN (Louis), fils du précédent, né à Genève, en 1629, professa la théologie à Saumur, en 1657, et en 1661 fut appelé aux mêmes fonctions dans sa ville natale ; il s'en acquitta avec distinction ; il s'attacha surtout à guérir le clergé genevois de l'esprit d'intolérance dont il était possédé à cette époque, et il forma des disciples dignes de lui, parmi lesquels on distingua Jean-Alphonse Turretini. Il a publié : I. *Disputatio de providentiâ Dei*, 1670, in-4°. II. *Disputatio de auctoritate sacræ scripturæ*, 1677, in-4°, et quelques *Sermons.*

TRONCHIN DU BREUIL, né à Genève, en 1640, mort en 1721, écrivait au commencement de ce siècle la *Gazette française* d'Amsterdam, qui jouissait d'une grande célébrité; il est encore auteur de divers ouvrages de politique.

TRONCHIN (Théodore), célèbre médecin, né à Genève, d'une famille noble, originaire d'Avignon (en 1704, selon le Supplément de Ladvocat, et en 1709, selon Sennebier), quitta sa patrie de bonne heure, et se rendit en Angleterre, auprès de milord Bolyngbrocke, son parent par alliance, pour obtenir quelque emploi. Mais ce seigneur étant alors sans crédit, ne lui rendit d'autre service que de lui faire connaître les beaux génies de Londres, et surtout Swift et Pope. Le jeune Tronchin voyant l'impossibilité d'avancer sa fortune par quelque place, se tourna du côté de l'étude des sciences. Il alla à Cambridge ; et la *Chimie* de Boerhaave, qui lui tomba entre les mains, lui donna la plus grande envie d'en connaître l'auteur. Il court à Leyde, étudie la médecine sous cet habile maître, et devient un de ses disciples les

plus distingués. Ayant reçu le bonnet de docteur dans l'université de Leyde, il pratiqua avec succès à Amsterdam, où il fut inspecteur des hôpitaux et du collége des médecins. Il revint à Genève en 1754, après avoir refusé la place de premier médecin du prince d'Orange, et il y professa la médecine. La méthode de l'inoculation commençait à s'accréditer; Tronchin l'adopta et la fit valoir. « Celle-ci, disait-il, nous millésime, tandis que la nature, par la petite-vérole, nous décimait. » Il vint à Paris en 1756, et le succès avec lequel il inocula le duc de Chartres et plusieurs seigneurs, lui donna la plus grande vogue. Il augmenta l'empressement qu'on avait de le voir et de le consulter par une conversation douce et modeste, par un ton agréable et poli, par une physionomie noble et heureuse. Les vaporeux, dont la capitale abonde, s'empressèrent surtout de le visiter; et plusieurs eurent à se louer de la sagesse de ses ordonnances: il ne fatigua point leur tempérament par la violence des remèdes; et s'il n'en guérit qu'un petit nombre, il en soulagea plusieurs, en leur donnant le conseil sage de l'exercice et de la sobriété. Le duc d'Orléans le nomma, quelque temps après, son premier médecin. Lorsque la dauphine, mère de Louis XVI, fut attaquée de la maladie dont elle mourut, il fit ses pronostics sur les causes et les suites de cette maladie, avec une sagacité et une justesse qui prouvèrent qu'il avait le coup-d'œil excellent. Différentes académies l'agrégèrent à leur corps, entre autres, celles de Londres, de Berlin, de Stockholm, d'Edimbourg, etc., etc. Il mourut à Paris, en 1781, à 73 ans. Le célèbre Lorry étant auprès de lui dans sa dernière maladie, s'écria avec douleur: « Ah! si ce grand homme pouvait nous entendre, il se guérirait. » Les pauvres le pleurèrent, parce qu'ils trouvaient en lui des conseils, de la pitié et des secours. Il montait jusqu'au cinquième étage pour chercher et consoler la maladie et l'infortune. Tous les soirs, il recevait chez lui les pauvres malades qui venaient le consulter; c'est ce qu'il appelait son bureau d'humanité. Un de ses amis lui recommandant un infirme hors d'état de payer ses soins: « J'aurais bien mauvaise opinion de moi, répondit-il, si, à mon âge, il fallait m'avertir de faire mon devoir. » Les titres que lui méritèrent la reconnaissance publique, sont d'avoir été un de ceux qui ont le plus contribué à répandre l'usage utile de l'inoculation; d'avoir introduit un nouveau système de traitement pour la petite-vérole, en substituant aux boissons échauffantes un régime rafraîchissant; d'avoir empêché les progrès de certaines maladies, en rendant l'air aux malades, qu'on étouffait dans un atmosphère empesté; d'avoir appris à guérir les vapeurs des femmes du grand monde, par le travail et l'exercice, plutôt que par les remèdes; enfin de leur avoir persuadé de faire usage de leur lait pour leurs enfans, et d'être nourrices après avoir été mères. Tronchin a laissé plusieurs ouvrages manuscrits sur ces différens objets, ainsi que sur les maux vénériens, sur l'art des accouchemens, les maladies des yeux, des poumons, etc., etc. Il donna aussi divers articles de

médecine pour l'Encyclopédie ; une dissertation : *De nymphâ*, in-8°. *Dissertatio de clitoride*, Leyde, 1736, in-4° ; et un traité : *De Colicâ pictorum*, Amsterdam, 1757, in-8°, qui ne soutient pas sa brillante réputation, quoiqu'il renferme quelques bonnes observations. Il donna, en 1762, une édition des Œuvres de Baillou, et y joignit une Préface, qui est une espèce de censure de la médecine. En effet, il comptait moins sur cette science que sur un régime simple et approprié au malade. Il ne pensait qu'à laisser agir la nature, quand il lui croyait assez de force ; et il ne cherchait à l'aider que lorsqu'il soupçonnait qu'elle en manquait. Cette méthode n'est pas celle des médecins à ordonnances et à visites, qui travaillent plus pour les apothicaires que pour les malades.

TONCI (Paolo), est auteur d'un ouvrage intitulé : *Memorie istoriche della città di Pisa*, Livourne, 1682, in-4°.

TRONCY (Benoît du), secrétaire de la ville de Lyon, est auteur d'une Traduction du Traité *de Consolatione*, par Cicéron, imprimé en 1573.

TRONSON (Louis), savant et pieux ecclésiastique, né à Paris, d'un secrétaire du cabinet, obtint une place d'aumônier du roi, qu'il quitta en 1655, pour entrer au séminaire de Saint-Sulpice, dont il fut élu supérieur en 1676, et mourut le 26 février 1700, à 79 ans. C'était un homme d'un grand sens, d'un savoir assez étendu et d'une piété exemplaire. Il assista en 1594, avec les évêques de Meaux et de Châlons, aux conférences d'Issy, où les livres de Mme Guyon et ceux de l'abbé de Fénélon, son ami, furent examinés. Voy. l'*Histoire de Bossuet*, par M. de Bausset. On a de lui deux ouvrages assez estimés, quoiqu'il y ait quelques petitesses dans le premier. Celui qui a pour titre *Examens particuliers*, fut imprimé in-12, en 1690, à Lyon, pour la première fois. Il y en a aujourd'hui 2 vol. Le second, intitulé *Forma cleri*, est une collection tirée de l'Écriture, des conciles et des Pères, touchant la vie et les mœurs des ecclésiastiques. Il n'en avait d'abord paru que 3 vol. in-12 ; mais on a imprimé en 1724, à Paris, l'ouvrage entier, in-4°.

TRONSON DU COUDRAI, (Charles), chef de brigade d'artillerie, était né à Reims en 1738, et se noya en Amérique en 1778. On lui doit les ouvrages suivans : I. *Artillerie nouvelle*, 1772, in-8°. II. *Mémoire sur la meilleure Méthode d'extraire et de raffiner le salpêtre*, 1774, in-8°. III. *Autre sur les forges catalanes*, 1775, in-8°. IV. *Autre sur la manière dont on extrait en Corse le fer de la mine d'Elbe*, 1776. V. *De l'ordre profond et de l'ordre mince*, 1776, in-8°.

TRONSON DU COUDRAI (Guillaume-Alexandre), parent du précédent, et comme lui né à Reims, fut avocat au parlement de Paris, où il se distingua par son éloquence dans plusieurs causes importantes, et surtout dans la défense des malheureuses victimes traduites en 1793 devant le tribunal révolutionnaire. Elle se développa particulièrement dans l'affaire des Nantais, et dans la défense de la reine Marie-Antoinette, qu'il entreprit avec M. Chauveau-la-Garde ; aussitôt après

le supplice de cette princesse, il fut mis en état d'accusation, et relâché à la suite d'un interrogatoire, qui prouva qu'il n'avait rien appris de particulier de Marie-Antoinette. Il vint déposer au comité de sûreté générale des cheveux et autres derniers souvenirs que cette princesse l'avait chargé de remettre à des personnes qui lui étaient chères. Dans le courant de 1795, il défendit les membres du comité révolutionnaire de Nantes, coaccusés de Carrier, et contribua à en sauver plusieurs. Nommé en septembre de la même année député de Seine-et-Oise au conseil des Anciens, il en devint bientôt un des membres marquans. Le 26 janvier 1796, il parla avec beaucoup de force et de sensibilité en faveur des parens d'émigrés. Le 19 mars 1797, il vota le rejet de la résolution qui assujétissait les électeurs au serment de haine à la royauté, et présenta cette nouvelle institution comme dangereuse, inutile, et propre à amener des troubles. Il fut nommé secrétaire, le 20 mai, et invoqua inutilement la clémence nationale en faveur des fugitifs de Toulon. Dans la séance du 20 août, il fit un rapport sur un message du Directoire, relatif à la marche des troupes appelées vers Paris, et son discours fut loin de répondre, sous le rapport de l'énergie que commandaient les circonstances, à ce que son parti en attendait. Quoique l'un des chefs de la faction qu'on appelait alors Temporiseurs, Tronson fut compris dans la proscription du 18 fructidor an 5, (4 septembre 1797), et déporté à Cayenne, où il mourut le 22 juin 1798, âgé de 45 ans, victime de ce climat homicide.

TRONUS (Pierre-Martyr), chirurgien du 16e siècle, né dans le Novarèse, professa dans la faculté de Paris. On a de lui : *De ulceribus et vulneribus capitis libri quatuor*, Ticini, 1584, in-4°.

TROOST (Corneille), peintre hollandais, né à Amsterdam, en 1697, et mort en 1750, se distingua dans l'histoire et le portrait. Son tableau le plus remarquable se voit dans l'école de chirurgie d'Amsterdam, où il a représenté un professeur d'anatomie prêt à disséquer un cadavre devant ses élèves.

TROPHIME, né à Ephèse, ayant été converti à la foi par Saint Paul, s'attacha à lui et ne le quitta plus. Il le suivit à Corinthe et de là à Jérusalem. On croit que Trophime suivit l'apôtre à Rome en son premier voyage ; et Saint Paul dit dans son Epître à Timothée, qu'il avait laissé Trophime malade à Milet. Ce fut l'an 65. C'est tout ce qu'on sait sur ce saint; et tout ce qu'on a raconté de plus sur lui paraît fabuleux.

TROTTEREL (Pierre), sieur d'Aves, donna au théâtre Français cinq pièces médiocres : *Pasithée*, *les Rivaux*, *Gilette*, *Sainte Agnès* et *Théocris*. Ces pièces ont été imprimées à Rouen chez Petit-Val. On a encore de lui : *l'Amour triomphant, où, sous les noms du berger Pirandre et de la belle Oriade de Mont Olimpe, sont décrites les amoureuses aventures de quelques grands princes*, pastorale comique, en 5 actes, Paris, 1615, in-8°.

TROTTI (Hugues), gentilhomme de Ferrare, professeur de droit canon à l'université de sa

patrie, florissait vers le milieu du 15e siècle. Il a laissé un traité *de Ludo et Joco*.

TROTTI (BERNARD), d'Alexandrie, mort à Turin en 1595, fut un des meilleurs jurisconsultes de son temps. Emanuel Philibert, duc de Savoie, lui donna une chaire au collége de Turin; il devint ensuite sénateur et président du sénat de cette ville. On a de lui, entre autres ouvrages, deux *Dialogues* très-curieux, dans lesquels il traite avec érudition de l'état de veuvage.

TROTULA. On a sous ce nom deux ouvrages intitulés : I. *Gynæciorum liber, curandarum ægritudinum*, etc., Argentinæ, 1544, 1597, in-folio; Parisiis, 1550. II. *In utilitatem mulierum, et pro decoratione earum, scilicet de facie et vulvâ*. On ne sait à qui les attribuer. L'opinion la plus vraisemblable est qu'ils proviennent d'une certaine Trotula, de Salerne, célèbre sage-femme dans le 13e siècle.

TROUSSET (M.-E. BERARD), médecin en chef de l'hospice civil de Grenoble, mort dans cette ville en 1807, âgé de 37 ans, se distingua par ses connaissances dans la science médicale. On lui doit plusieurs découvertes, entre autres, celle de la qualification du fluide qui s'échappe du corps humain par les pores de la peau. Le comte de Milly l'avait assimilé à l'air fixe, et Ingenhousz avait prétendu que c'était un air phlogistiqué ou gaz azote. Fourcroy avait détruit la première de ces opinions, en laissant toutefois la question indécise, lorsque Trousset ayant analysé quelques bulles de cet air, trouva le gaz azote dans toute sa pureté, sans aucun mélange d'acide carbonique. La méthode qu'il employait pour traiter ses malades devrait être suivie par ses confrères; il écrivait chaque jour les variations et les progrès de chaque maladie compliquée; et cette histoire, en lui conservant le souvenir des premiers symptômes du mal, le rapprochait davantage de ses causes. Cette histoire avait encore l'utilité de lui rappeler tous les faits dont il avait besoin de conserver le souvenir, car il regardait l'usage de ne citer en médecine que les observations des autres, comme une preuve qu'on ne savait pas soi-même en recueillir. Trousset a fait imprimer quelques ouvrages, entre autres une *Histoire de la fièvre qui a régné épidémiquement à Grenoble en* 1799 *et* 1800, in-8°, 1801; mais le plus important n'a pas encore paru; M. Berriat St.-Prix a été chargé de sa publication.

TROUVAIN (ANTOINE), graveur, membre de l'Académie, mort en 1708, à 52 ans, a gravé des portraits et des estampes d'après les bons maîtres. On lui a reproché d'avoir un peu trop négligé les draperies. Ses principaux ouvrages sont: *Silène ivre et enchaîné par des bergers*, d'après Coypel; l'*Annonciation*, d'après Carle-Maratte; le *Mariage de Marie de Médicis* et le *Mariage de Louis XIII*, d'après Rubens dans le recueil de la galerie du Luxembourg.

TROY. *Voy.* DETROY.

TROYEN (ROMBRUD), peintre flamand, mort en 1638, voyagea en Italie, et choisit pour sujets de ses compositions des grottes, des ruines, des cavernes, et autres objets sérieux et mélancoliques.

TROYLI (D. Placido), est auteur d'un ouvrage intitulé : *Istoria generale del reame di Napoli*, Naples, 1747, 10 parties, en 5 vol. in-4°.

TRUAUMONT (..... la), né à Rouen d'un auditeur des comptes. Ce jeune homme, perdu de dettes et de débauches, fut l'instigateur, en 1674, d'une révolte contre Louis XIV. Cette conjuration n'aurait eu aucun effet si elle n'avait été embrassée par le chevalier Louis de Rohan, fils du duc de Montbazon. Il avait été exilé par Louis XIV, qui le soupçonnait d'entraîner dans la débauche le duc d'Orléans, son frère : il était mécontent du marquis de Louvois ; il crut pouvoir se venger en se mettant à la tête d'un parti. On fit entrer dans ce complot un chevalier de Préaux, neveu de la Truaumont. Séduit par son oncle, il séduisit sa maîtresse, Louise de Belleau, fille d'un seigneur de Villiers, autrement Bordeville ; les conjurés s'associèrent un maître d'école, nommé Van-den Ende. Leur but était de livrer au comte de Monterey, Honfleur, le Havre et quelques autres places de Normandie. Cette trame mal ourdie fut découverte. Le supplice de tous les coupables fut le seul événement que produisit ce crime insensé et inutile, dont à peine on se souvient aujourd'hui. Ils furent tous décapités à la Bastille, le 27 novembre 1674, à l'exception de Van-den Ende qui fut pendu, et de la Truaumont qui se fit tuer par ceux qui vinrent l'arrêter. On dit que le bourreau, fier d'avoir coupé la tête d'un prince, d'une marquise et d'un chevalier, dit à ses valets, en leur montrant le maître d'école : « Vous autres, pendez celui-là. » Des quatre coupables, la marquise fut celle qui mourut avec le plus de fermeté. *Voy.* Rohan.

TRUBERUS (Primus), né dans l'Esclavonie, en 1508, et mort en 1586, fut le premier qui enseigna l'art d'écrire en langue esclavonne, et traduisit dans cette même langue le *Nouveau Testament*, le *Catéchisme* d'Augsbourg, et quelques traités de Mélanchthon ; traductions qui répandirent la doctrine luthérienne non-seulement dans la Carniole et la Carinthie, mais encore dans les États du grand-turc.

TRUBLET (l'abbé Nicolas-Charles-Joseph), membre de l'Académie française et de celle de Berlin, trésorier de l'église de Nantes, et ensuite archidiacre et chanoine de Saint-Malo, sa patrie, né en 1697, était parent du célèbre Maupertuis, qui lui dédia le troisième vol. de ses Œuvres. Dès 1717 il fit imprimer dans le Mercure de juin des *Réflexions sur Télémaque*, qui le firent connaître de la Mothe et de Fontenelle. Ces philosophes trouvèrent en lui ce qu'ils cherchaient dans leurs amis, un esprit très-fin et un caractère très-doux. Madame Geoffrin disait de l'abbé Trublet : « C'est un sot frotté d'esprit. » L'abbé Trublet fut attaché pendant quelque temps au cardinal de Tencin, et il fit avec lui le voyage de Rome. Mais, préférant la liberté aux avantages que la protection du cardinal lui faisait espérer, il revint à Paris, où il vécut jusque vers l'an 1767. Accablé de vapeurs qu'on contracte dans presque toutes les grandes villes, il se retira à Saint-Malo pour y jouir de la santé et

du repos ; mais il mourut quelque temps après, au mois de mars 1770. Une conduite irréprochable, des principes vertueux, des mœurs douces lui avaient assuré les suffrages de tous les honnêtes gens. (*Voy.* PALME.) Sa conversation était instructive ; quoiqu'il pensât finement, il s'exprimait avec simplicité. Sa réception à l'Académie française fut retardée malgré les protecteurs et les amis qu'il avait dans cette compagnie. Mais il n'avait pas l'art de se faire valoir ; et son extérieur peu imposant l'exposait quelquefois à des mépris injustes, dont l'estime de Fontenelle, de Montesquieu, de Maupertuis le consolait. Ses principaux ouvrages sont : I. *Essais de littérature et de morale*, en 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimés et traduits en plusieurs langues. L'auteur a laissé des matériaux pour un cinquième volume. Malgré les critiques qu'on a faites de cet ouvrage, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître l'esprit d'analyse, la sagacité, la finesse, la précision qui caractérisent tous les écrits de l'abbé Trublet. Plusieurs de ses réflexions sont neuves, et toutes inspirent la probité, l'humanité, la sociabilité. Montesquieu disait que *c'était un bon livre du second ordre.* « Cet ouvrage, de bon qu'il est, dit d'Alembert, pourrait devenir excellent sans y rien ajouter, et en se bornant à n'y faire que des ratures. L'auteur, après avoir donné à ses meilleures réflexions une expression nette, précise et heureuse, retombe dans le défaut de les présenter ensuite de nouveau en plusieurs manières différentes, presque toujours plus faibles que la première. » II. *Panégyriques des Saints*, languissamment écrits, précédés de *Réflexions sur l'éloquence*, pleines de choses bien vues et finement rendues. Dans la seconde édition, de 1764, en 2 volumes, l'auteur a ajouté divers extraits de livres d'éloquence. Ces analyses avaient été faites pour le Journal des savans et pour le Journal chrétien, auxquels il avait travaillé pendant quelque temps. La manière dont il s'explique sur Voltaire dans ce dernier ouvrage, et ce qu'il avait dit de sa Henriade :

Et je ne sais pourquoi je baille en la lisant,

lui attirèrent surtout, dans la pièce intitulée *le Pauvre diable*, des épigrammes très-mordantes de la part de ce célèbre poète, qui lui avait écrit auparavant des lettres très-flatteuses. III. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Messieurs de la Mothe et de Fontenelle*, Amsterdam, 1761, in-12. Ces Mémoires, souvent minutieux, offrent tout ce qu'on peut savoir sur la vie et les ouvrages de ces deux illustres amis de l'abbé Trublet.

TRUCHET (JEAN), savant mécanicien, né à Lyon, en 1657, d'un marchand, entra dans l'ordre des carmes. Il fut envoyé à Paris pour y étudier en philosophie et en théologie, au collége de la place Maubert ; mais il s'y livra tout entier à la mécanique, pour laquelle la nature l'avait fait naître. Charles II, roi d'Angleterre, ayant envoyé à Louis XIV deux montres à répétition, les premières qu'on eût vues en France, ces montres se dérangèrent et furent remises à Martineau, horloger du roi, qui ne put les ouvrir, et qui eut la générosité d'avouer qu'il n'y avait en

France que le jeune carme Truchet qui pût le faire et les raccommoder. Colbert, charmé de ses talens et de son adresse, lui donna six cents livres de pension, dont la première année fut payée le même jour. Il n'avait alors que dix-neuf ans. Le père Sébastien (c'était son nom de religion), s'appliqua dès lors à la géométrie et à l'hydraulique, et il ne s'est guère fait de grand canal en France pour lequel on n'ait pris son avis. Sa réputation se répandit dans toute l'Europe. Il fut employé dans tous les ouvrages importans, reçut la visite du duc de Lorraine et de Pierre-le-Grand, czar de Moscovie. Ce souverain, après avoir passé plus de trois heures avec lui, demanda à boire et voulut ensuite verser lui-même du vin au père Sébastien. Celui-ci enrichit les manufactures de plusieurs belles découvertes. Il travailla pour perfectionner les filières des tireurs d'or de Lyon, le blanchissage des toiles à Senlis, les machines des monnaies, etc. C'est lui qui a inventé la machine à transporter de gros arbres tout entiers sans les endommager. Il fit pour un Suédois à qui un coup de canon avait emporté les deux mains, deux autres mains à ressorts qui permettaient à cet officier d'ôter son chapeau et de le remettre. Ses *Tableaux mouvans* ont été encore un des ornemens de Marly. Le premier, que le roi appela *son petit opéra*, changeait trois fois de décoration à un coup de sifflet; car ces tableaux avaient aussi la propriété des résonnans ou sonores. Le second tableau qu'il présenta au roi, plus grand et encore plus ingénieux, représentait un paysage où tout était animé. Une rivière paraissait y couler; on y voyait des tritons, des syrènes nager; des pêcheurs y tendaient leurs filets, des soldats allaient monter la garde dans une citadelle placée au haut d'une montagne; plus loin des vaisseaux arrivaient à un port; le roi paraissait lui-même chassant avec sa suite, et le père Sébastien sortait alors d'une église pour aller saluer le roi à son passage. Comme il possédait à fond la construction des pompes et la conduite des eaux, il eut part à quelques aqueducs de Versailles; et l'on doit lui tenir compte, dit Fontenelle, non-seulement de ce qui fut exécuté sur ses vues, mais encore de ce qui ne le fut pas sur des vues fausses. Le roi, instruit par lui-même de tout ce que le père Sébastien valait, le nomma pour être un des honoraires de l'Académie des sciences, au renouvellement de cette Académie en 1699, et l'on trouve plusieurs *Mémoires* de sa composition dans le Recueil de cette société. Les dernières années de sa vie se passèrent dans des infirmités continuelles qui l'enlevèrent aux sciences le 5 février 1729. Quoique fort répandu au dehors, le père Sébastien fut un très-bon religieux, très-fidèle à ses devoirs, extrêmement désintéressé, doux, modeste, et selon l'expression dont se servit feu le prince en parlant de lui au roi, « Aussi simple que ses machines. » Il conserva toujours dans la dernière rigueur tout l'extérieur convenable à son habit. Il ne prit rien de cet air que donne le grand commerce du monde, et que le monde ne manque pas de désapprouver. Quoique des personnes puissantes lui offrissent de le faire sortir de son ordre, il préféra la

contrainte où il vivait à une liberté qui aurait inquiété sa conscience.

TRUCHSES (Gebhard), archevêque et électeur de Cologne, épousa clandestinement Agnès de Mansfeld vers le commencement de 1582. Pour conserver sa femme et son électorat, il se déclara hautement protestant, et publia un édit pour la liberté de conscience dans son diocèse. Rodolphe II fit tout ce qu'il put pour le faire changer de principe, mais inutilement. Le chapitre métropolitain de Cologne ayant convoqué les Etats du pays en 1583, il y fut décidé, conformément à la paix de religion conclue à Augsbourg, que Truchsès était déchu de l'épiscopat, et qu'il fallait procéder à une nouvelle élection. Le même jour que les Etats se séparèrent, Truchsès épousa publiquement à Rosenthal celle à laquelle il était marié clandestinement. Grégoire XIII n'ayant pu rien gagner sur son esprit, l'excommunia l'an 1583. La même année on élut à sa place le prince Ernest, de Bavière, qui fut obligé de recourir aux armes contre le prélat déposé. Truchsès se retira avec sa femme dans une maison de campagne en Hollande, où il languit le reste de ses jours dans l'obscurité et le chagrin, et mourut en 1601. Quelques auteurs, et Voltaire, se sont bien gardés de donner le tort à Truchsès dans cette guerre; mais Bayle est d'un autre avis et a démontré que du Plessis-Mornay, le sage de la Henriade, avait conseillé une injustice à Henri III, en voulant engager ce monarque à secourir l'archevêque déposé. *Voyez* Réponse aux questions d'un provincial, tom. 2, pag. 211-229.

TRUDAINE (Jean-Charles-Philibert de), né le 19 janvier 1733, à Clermont, où son père était intendant de la province, reçut une excellente éducation. De Trudaine père étant devenu intendant général des finances, son fils fut son adjoint en 1757. Il eut dans son département les fermes générales, le commerce, les manufactures, les ponts et chaussées, et il administra ces différentes parties avec autant de zèle que de lumières. Sa charge ayant été supprimée en 1777, il fut enfin rendu à lui-même, à l'amitié et aux sciences; mais sa santé chancelante depuis long-temps, succomba enfin, et il mourut le 7 août 1777. Ses vertus égalaient ses lumières. Il fut désintéressé, et il le fut sans faste. A la mort de son père, ayant été nommé à ses places dans le conseil des finances et dans celui du commerce, il demanda à Louis XV la permission de ne pas en recevoir les appointemens. « On me demande si rarement de pareilles graces, dit le roi, que pour la singularité je ne veux pas vous refuser. » « De Trudaine, dit Condorcet, fut bon ami, bon fils, bon mari, bon père. Aux vertus du citoyen et du magistrat, il joignit les agrémens de l'homme du monde. Aimable et doux dans sa vie privée, et se livrant avec plaisir à la société, on eût pu l'accuser de trop de facilité et d'amour pour la dissipation; mais le goût de cette dissipation ne lui a fait négliger aucun devoir. Peu d'hommes en place, peu de particuliers même ont réuni des connaissances aussi étendues, aussi variées. Enfin, la facilité de son caractère ne l'a jamais fait consentir à une chose injuste. » Il était membre de l'Académie des sciences, et ce fut

en cette qualité qu'il répandit des fleurs sur la tombe de son père. « Cet éloge, dit encore Condorcet, écrit avec noblesse et avec élégance, est un monument précieux pour l'Académie, et le seul ouvrage imprimé de M. de Trudaine; la piété filiale pouvait seule lui dérober des instans dus à la patrie. » Son père méritait les éloges qu'il lui donne. Etant au lit de la mort, son fils le consolait en lui disant qu'il emportait les suffrages des citoyens et l'estime des gens de bien. « Hé bien! lui répondit le moribond en souriant, je te lègue tout cela. » De Trudaine recueillit en effet cette précieuse succession. — Son fils, le jeune TRUDAINE DE LA SABLIÈRE, conseiller au parlement de Paris, périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1793. Il avait gravé sur les murs de sa prison, à Saint-Lazare, ces vers touchans :

La fleur laissant tomber sa tête languissante,
Semble dire au zéphir, pourquoi m'éveilles-tu,
Zéphir? ta vapeur bienfaisante
Ne rendra point la vie à mon front abattu.
Je languis; le matin à ma tige épuisée,
Apporte vainement le tribut de ses pleurs,
Et les bienfaits de la rosée
Ne ranimeront point l'éclat de mes couleurs.
Il approche le noir orage!
Sous l'effort ennemi d'un souffle détesté,
Je verrai périr mon feuillage;
Demain le voyageur témoin de ma beauté,
De ma beauté sitôt flétrie,
Viendra pour me revoir; oh! regrets superflus!
Il viendra, mais dans la prairie
Ses yeux ne me trouveront plus.

TRUEL (JACQUES COHON), officier dans le génie militaire, servit en Portugal, puis revint en France où il mourut en 1714. Après avoir écrit en espagnol des *Remarques* sur l'histoire d'Espagne de Mariana, il les traduisit en français, et les publia en 1675, in-4°. Ces Remarques, pleines d'érudition et assez impartiales, sont propres à éclaircir des faits sur lesquels la plupart des historiens ne sont pas d'accord.

TRUMBULL (GUILLAUME), l'ami et le correspondant de Pope, se livra à l'étude des lois, fut nommé chevalier en 1684, et envoyé extraordinaire en France en 1685. Deux ans après il fut nommé ambassadeur à la Porte, où il résida jusqu'en 1691. En 1695, il obtint les sceaux et fut nommé secrétaire d'état, mais il les résigna en 1697. On ne sait ni le lieu ni l'époque de sa mort. Burnet parle avec éloge de ses vertus et de ses talens. Il fut envoyé à Paris lors de la révocation de l'édit de Nantes, et favorisa le passage en Angleterre d'un grand nombre de réfugiés qui y transportèrent leur fortune, leurs talens et leur industrie.

TRUMBULL (JONATHAS), gouverneur du Connecticut, né en 1710 à Lebanon, gradué en 1727 au collége d'Harvard, nommé gouverneur en 1769, et réélu annuellement jusqu'en 1783, donna sa démission, après avoir rempli des emplois publics pendant cinquante ans sans interruption, et rendit pendant huit ans de guerre, les plus importans services à sa patrie. Ce ne fut qu'après avoir vu terminer les contestations pour l'indépendance de l'Amérique, qu'il se retira des affaires publiques, pour consacrer tous ses soins à la religion. Il mourut en 1785. Pendant les dernières années de sa vie, il fut lié d'une étroite amitié avec le président Stiles, qui estimait en lui la réunion du patriotisme aux connaissances les plus étendues en politique et en théologie. Le général Washington, dans une lettre de condoléance sur la mort d'un de ses fils, s'exprimait dans les termes suivans: « Quel-

que sensible que doive vous être une telle perte, vous avez tout ce qui peut vous en consoler. » Une longue et glorieuse vie, entièrement consacrée au service de la patrie, a placé le gouverneur Trumbull au premier rang des patriotes. Une longue *Lettre* du gouverneur Trumbull sur la guerre se trouve imprimée dans les collections historiques.

TRUMPI (Christophe), né dans le canton de Glaris en Suisse, ministre de Schwanden, a publié une *Chronique* de son canton, Winterthur, 1774, in-12, en allemand, ouvrage assez impartial, mais où l'on s'étonne de ne trouver aucuns détails sur l'ancienne guerre de Zurich, dans laquelle le canton de Glaris eut beaucoup de part.

TRUXILLO (Thomas de). *Voy.* Thomas de Truxillo.

TRY (Bertrand), magistrat et jurisconsulte, né à Paris le 9 février 1754, fut reçu de bonne heure avocat au parlement et ensuite aux conseils du roi. Pourvu, en 1788, d'une charge de conseiller au châtelet; il remplit ces fonctions jusqu'à l'époque de la révolution, à laquelle il ne prit aucune part. Quand le désordre commença à cesser, il exerça des fonctions municipales, et fut ensuite nommé substitut du commissaire du gouvernement près le tribunal d'appel; et, en décembre 1810, premier avocat-général à la même cour. Le 6 janvier 1811, il fut appelé à la présidence du tribunal de première instance, et concourut à la discussion du Code de procédure civile; et depuis aux dernières lois sur l'organisation judiciaire. Maintenu dans ses fonctions, au premier retour du Roi, il fut destitué par Bonaparte pendant les cent jours, et rétabli par le Roi en juillet 1815. Il fut, peu après, nommé membre de la nouvelle Chambre des députés, où il vota toujours avec la minorité. Dans cette session, il défendit le projet de loi, présenté par le ministère, sur les écrits séditieux. Try fut réélu, en 1816, et fut nommé plusieurs fois rapporteur. En 1817 et 1818, il présida une des sections du collége électoral de Paris. Le Roi le nomma maître des requêtes en 1818. Try est mort en avril 1821. Quelque temps avant il avait été nommé conseiller à la cour de cassation. C'était un magistrat instruit et plein de sagacité, dont le zèle égalait les lumières.

TRYPHIODORE, poète grec, florissait sous l'empereur Anastase. Il composa un poème sur la destruction de Troie, intitulé: *Ilii excidium*, en vingt-quatre livres; et, par une puérilité aussi pénible que singulière, il observa de ne point mettre d'*A* dans le premier livre, point de *B* dans le second, retranchant ainsi une lettre à chaque livre. Cette gêne ne contribua pas peu à rendre sa poésie dure et obscure. Nous n'avons que des fragmens de son poème, Oxford, 1741, in-8°, en grec, et avec la traduction en vers latins de Frischinus. Nestor, qui vivait sous Septime Sévère, lui avait donné l'exemple de ces bagatelles difficiles en composant une *Iliade*, où il s'était imposé la même gêne que Tryphiodore. Les ouvrages de cet auteur ont été très-nombreux, à en juger d'après le catalogue qu'en donne Suidas, mais aucun n'est parvenu jusqu'à nous, à l'exception d'un poème, intitulé: *La*

Destruction de Troie, composé d'environ sept cents vers. Il a été imprimé en premier lieu à Venise par les Aldes avec le poème de Coluthus sur l'enlèvement d'Hélène. Frischlin l'a réimprimé à Francfort en 1588, avec deux versions latines, l'une en prose et l'autre en vers; la seconde a été réimprimée à Oxford en 1742 avec l'original grec et une traduction anglaise en vers. En général on attache trop d'importance à la plupart de ces prétendus fragmens, qui ne sont très-souvent que les conceptions de certains auteurs modernes qui veulent glisser leurs productions sous le nom d'auteurs dont la réputation est faite. On trouve dans le *Manuel de la libraire* de M. Brunet. des détails satisfaisans sur les éditions du poème de Tryphiodore.

TRYPHON ou DIODOTE, de la ville d'Apamée, général des troupes d'Alexandre Balès, servit bien son maître dans les guerres qu'il eut contre Démétrius Nicanor. Après la mort de Balès, il alla en Arabie chercher le fils de ce prince, et le fit couronner roi de Syrie, malgré les efforts de Démétrius, son compétiteur, qui fut vaincu et mis en fuite l'an 144 avant Jésus-Christ. Mais le perfide Tryphon, qui méditait de s'emparer de la couronne, ne pensa plus qu'à se défaire d'Antiochus; et, craignant que Jonathas Machabée ne mît quelque obstacle à ses desseins, il chercha l'occasion de le tuer. Il vint pour cela à Bethsan, où Jonathas le joignit avec une nombreuse escorte. Tryphon, le voyant si bien accompagné, n'osa exécuter son dessein, et eut recours à la ruse. Il reçut Jonathas avec de grands honneurs, lui fit des présens, et ordonna à toute son armée de lui obéir comme à lui-même. Quand il eut ainsi gagné sa confiance, il lui persuada de renvoyer sa troupe et de le suivre à Ptolémaïde, lui promettant de remettre cette place entre ses mains. Jonathas, qui ne soupçonnait aucune trahison, fit tout ce que Tryphon lui proposait. Mais étant entré dans la ville de Ptolémaïde, il y fut arrêté, et les gens qui l'accompagnaient furent passés au fil de l'épée. Après cette insigne trahison, Tryphon passa dans le pays de Juda avec une nombreuse armée, et vint encore à bout de tirer des mains de Simon les deux fils de Jonathas avec cent talens d'argent, sous prétexte de délivrer leur père. Mais mettant le comble à sa perfidie, il tua le père et les deux fils, et reprit le chemin de son pays. Ces meurtres n'étaient que les préludes d'un plus grand, qui devait lui mettre sur sa tête la couronne de Syrie. Il ne tarda pas à achever son barbare projet, en assassinant le jeune Antiochus dont il prit la place, et il se fit déclarer roi d'un pays qu'il désola par ses cruautés. Mais il ne garda pas long-temps le royaume que ses crimes lui avaient acquis. Le successeur légitime du trône entra dans son héritage, et toutes les troupes, lasses de la tyrannie de Tryphon, vinrent aussitôt se rendre au premier. L'usurpateur se voyant ainsi abandonné, s'enfuit à Dora, ville maritime, où le nouveau roi le poursuivit et l'assiégea par mer et par terre. Cette place ne pouvant tenir long-temps contre une aussi puissante armée, Tryphon trouva le moyen de s'enfuir à Orthosiade, et de là il gagna Apa-

mée, sa patrie, où il croyait trouver un asile ; mais y ayant été pris, il fut mis à mort, l'an 138 avant Jésus-Christ.

TSCHARNER (Bernard), bailli d'Aubonne, né à Berne en 1728, mort dans cette ville en 1778, a donné une *Histoire de Suisse* en allemand, trois vol. in-8°, où il maltraite les catholiques. On a encore de lui la traduction des *Poésies d'Haller*, in-12, plusieurs fois réimprimée ; et le *Dictionnaire géographique de la Suisse*, Lausanne, 1776, 2 vol. in-8°.

TSCHIRNAUS (Ernfroi Walter de), habile mathématicien, naquit à Kissingswald, seigneurie de son père, dans la Lusace, le 10 avril 1651, d'une famille ancienne. Après avoir servi dans les troupes de Hollande en qualité de volontaire, l'an 1672, il voyagea en Allemagne, en Angleterre, en France et en Italie. Il vint à Paris pour la troisième fois, en 1682, et il proposa à l'Académie des sciences la découverte de ces fameuses caustiques si connues sous le nom de *Caustiques de Tschirnaus*. Cette compagnie, en les approuvant, mit l'inventeur parmi ses membres, en 1688. De retour en Allemagne, il voulut perfectionner l'optique, et établit trois verreries d'où l'on vit sortir des nouveautés merveilleuses de dioptrique et de physique, et entre autres le miroir ardent qu'il présenta au duc d'Orléans, régent du royaume, qui pesait 150 livres, et avait trois pieds de diamètre ; ce qui est la grandeur la plus extraordinaire pour un verre convexe. C'est un problème si l'inventeur l'a jeté en moule, ou s'il l'a travaillé au bassin. C'est à lui aussi que la Saxe est principalement redevable de sa belle manufacture de porcelaine. Content de jouir de sa gloire littéraire, il refusa tous les honneurs auxquels l'empereur voulait l'élever ; et il n'accepta de ce dernier que son portrait et une chaîne d'or. Les lettres étaient son seul plaisir. Il cherchait des gens qui eussent des talens, soit pour les sciences utiles, soit pour les arts ; il les tirait des ténèbres, et était en même temps leur compagnon, leur guide et leur bienfaiteur. Il se chargea assez souvent de la dépense de faire imprimer les livres d'autrui, dont il espérait de l'utilité pour le public. Cette générosité ne venait point d'ostentation ; il faisait du bien à ses ennemis, avec ardeur et sans qu'ils le sussent. Ce savant estimable mourut le 11 octobre 1708. Le roi Auguste fit les frais de ses funérailles. On a de lui un livre intitulé *De Medicinâ mentis et corporis*, Amsterdam, 1687, in-4°. Cet ouvrage est à peine connu aujourd'hui. On y sent, dit Fontenelle, cette chaleur et cette audace qui appartiennent au génie de l'invention. Il promet trop et ne tient pas assez. D'ailleurs sa théorie est suivie de préceptes de pratiques très-minutieuses, et dont la plupart ne pouvaient guère convenir qu'à lui.

TSCHOUDI (Jean-Baptiste-Louis-Théodore, baron de), botaniste distingué, né à Metz, d'une branche de la maison de Tschoudi, canton de Glaris, ancien bailli et chef de la noblesse du Pays Messin, chevalier de Saint-Louis, mort à Paris le 7 mars 1784, a beaucoup écrit sur l'histoire naturelle des arbres et des végétaux. Il a donné sur ce sujet divers articles pour l'Encyclopédie où l'on trouve quel-

quefois des observations nouvelles; mais ils sont défigurés par son style amphigourique et emphatique. Nous avons encore de lui : I. La *Traduction* du traité des arbres résineux conifères, par Miller, 1768, in-8°. II. De la *Transplantation des végétaux*, 1778, in-8°. III. L'*Etoile flamboyante*, 2 vol. in-12; c'est un livre de franc-maçonnerie. L'auteur se mêlait de poésie ; il aurait fort bien fait de garder pour ses odes les images qu'il prodiguait dans sa prose. On lui doit les opéras d'*Echo et Narcisse*, et des *Danaïdes;* deux *Odes* sur la nature sauvage et la nature champêtre.

TSCHUDI (Gilles de), landamman du canton de Glaris, naquit en 1506, d'une famille noble. La Suisse le compte parmi ses meilleurs historiens. Il a écrit en allemand : I. Une excellente *Chronique*, dont deux volumes seulement ont été imprimés, Bâle, 1734, 1736, in-fol. II. Une *Relation manuscrite* de la guerre civile de Capell, en 1531. III. Un *Traité* sur le pays des Grisons, traduit en latin par Sébastien Munster, et imprimé à Bâle en 1538, in-4°. IV. *Gallia comata*, description des Gaules, Constance, 1558, in-fol., dont une nouvelle édition a paru à Constance en 1758, in-fol., enrichie de notes par Joseph-Léger-Barthélemi de Tschudi, seigneur de Grepplang. Gilles Tschudi mourut à la fin de février 1572, après avoir rendu de grands services à sa patrie et à la religion catholique.

TSCHUDI (Dominique de), né à Baden dans l'Argen, en 1596, nommé abbé de Muri, le 7 novembre 1644, a écrit en latin les *Constitutions de la congrégation bénédictine en Suisse*, et un *Traité* fort exact de la généalogie des comtes de Hapsbourg, fondateurs de son abbaye, Muri, 1651, in-8°. Tschudi mourut dans sa ville natale le 6 juin 1654, après avoir mérité le titre de restaurateur des droits de l'abbaye.

TSCHUDI (Jean-Henri de), ministre de Schwanden au canton de Glaris, né le 19 juillet 1670, et mort le 30 mai 1729, se montra dans tous ses écrits l'ennemi déclaré du culte catholique romain. Il a laissé : I. Une *Notice* sur les abbés de Saint-Gall, en allemand, 1711, in-4°. II. Une *Chronique* du canton de Glaris, en allemand, Zurich, 1714, in-8°. III. Un *Journal littéraire*, depuis 1714 jusqu'en 1726, que la partialité contre le catholicisme fit brûler par l'exécuteur de la haute-justice. IV. L'*Histoire des troubles du comté de Werdenberg*, 1721 ; production pseudonyme qu'il donna en 1726.

TSCHUDI (Jean-Pierre de), né dans le canton de Glaris en Suisse, vers la fin du 17e siècle, fut ministre à Buchès, dans le comté de Werdenberg, en 1716. On a de lui une *Description historique* de ce comté, écrite en allemand, Coire, 1726, in-4°. On ignore l'époque de sa mort.

TUBÉRO (Louis-Cerv.), abbé de la Dalmatie, est connu par des *Commentaires* ou *Recueils* des choses arrivées de son temps dans la Hongrie, la Turquie et les pays circonvoisins. Cette histoire très-intéressante, écrite en latin d'un style net et coulant, est divisée en 11 livres; elle commence en l'an 1490 et finit à l'an 1522, et a pour titre *De Turcarum origine, moribus, et rebus Com-*

ment. Florent, 1690, in-4°. On l'a imprimée à Francfort en 1603; mais les noms de Hongrois y sont étrangement défigurés. Elle est insérée dans le deuxième volume des *Scriptores rerum Hungaricarum* de Schwandtnerus, Leipsick, 1746, avec une préface, des corrections, des sommaires, etc., par Bélius. Plusieurs critiques croient que le nom de Tubéro est supposé, et que l'auteur des Commentaires s'est caché sous ce nom pour avoir plus de liberté de dire franchement la vérité.

TUBÉRON (Q. Ælius). Ce Romain fort considéré, et qui remplit avec distinction la dignité consulaire, était gendre du vaillant Paul-Emile, mais très-pauvre comme tous les autres Tubérons. Il y en eut seize de cette famille qui logèrent ensemble avec leurs femmes et leurs enfans dans une même maison, assez petite, et n'ayant entre eux qu'un seul bien de campagne, situé dans le territoire de Veïentins. La première pièce de vaisselle d'argent qui ait jamais été entre les mains d'un Tubéron, fut une coupe de ce métal que Paul-Emile avait rapportée du butin de la Macédoine, et dont il fit présent à son gendre vers l'an 168 avant Jésus-Christ. Au reste, il paraît que Tubéron faisait fort peu de cas de ces sortes de choses, puisqu'il refusa d'accepter un riche présent en vaisselle d'argent que les ambassadeurs d'Etolie lui offrirent. C'est ce même Tubéron à qui son beau-père Paul-Emile remit le soin de garder Persée, roi de Macédoine, qu'il avait vaincu.

TUBI, dit *le Romain* (Jean-Baptiste), sculpteur de l'Académie royale de peinture et de sculpture de Paris, mort dans cette capitale en 1700, âgé de 70 ans, tient un rang distingué parmi les excellens artistes qui ont paru sous le règne de Louis XIV. On voit de lui, dans les jardins de Versailles une *Figure* représentant le poème lyrique. Il a encore embelli le jardin de Trianon par une belle copie du fameux groupe de *Laocoon*. Il possédait l'art de copier supérieurement l'antique. Ses autres ouvrages sont à Versailles, la *Fontaine de Flore*, la *Figure de Galatée*, celle de l'*Amour*, et le beau *Vase* de marbre où sont représentées en relief les conquêtes de Louis XIV en Flandre. On lui doit encore la *Statue* de la mère de le Brun sur le tombeau de ce grand peintre; celle de la Religion sur celui de Colbert; celle de l'Immortalité sur le tombeau du médecin du roi, la Chambre, à Saint-Eustache; enfin le magnifique mausolée de Turenne, exécuté à Saint-Denis sur les dessins de le Brun.

TUCCA (Plautius), ami d'Horace et de Virgile, cultiva la poésie latine, et revit l'Enéide avec Varius, par ordre d'Auguste.

TUCCA (Paul), médecin et philosophe napolitain, florissait dans le 16ᵉ siècle. On a de lui: *De observantiâ curationis febrium juxta decreta ejus præceptorum libellus*, Naples, 1532 et 1600, 1 vol. in-8°.

TUCCARO (Archange), est auteur *de trois dialogues de l'exercice de sauter et voltiger en l'air*, Paris, 1599, in-4°, fig., livre rare; il y a des exemplaires de cette même édition dont le titre porte, Tours, Griveau, 1616.

TUCCI (Etienne), jésuite sicilien, né à Montfort dans le diocèse de Messine, en 1540, prit l'habit religieux à Rome. Sous un

extérieur ingrat et désavantageux, il avait un génie vif et subtil. Il fut poète, orateur, historien, philosophe et bon théologien. Ayant achevé ses études, il enseigna la théologie à Padoue, où ses Traités *de Trinitate*, furent accueillis. Appelé à Rome, il fut préfet des études, et professeur de théologie au collége romain. En 1592, il devint examinateur des évêques, et occupa dans son ordre des dignités honorables. Cinq ans avant sa mort il se retira à Frascati. Clément VIII alla le voir dans sa solitude; il fut édifié de sa piété. Etant tombé dangereusement malade, Tucci retourna à Rome pour se faire guérir, mais il y mourut le 27 janvier 1597. Il a écrit plusieurs ouvrages pleins d'érudition, parmi lesquels on distingue sa tragédie intitulée *Christus judex*.

TUCHIN (Jean), journaliste anglais du temps de Jacques II, mort sous le règne de la reine Anne; publia, sous le précédent, la feuille intitulée l'*Observateur*, et il déclama contre le roi Jacques II. Condamné à être fouetté, il présenta requête pour demander à être pendu. Mais n'ayant pu obtenir cette étrange faveur, il s'en vengea en écrivant toute sa vie contre la mémoire du roi Jacques.

TUCKER (Abraham), philosophe anglais, mort en 1775, est auteur d'un ouvrage anglais intitulé *Recherche de la lumière de la nature*, 9 vol. in-8°. Les cinq premiers parurent de son vivant en 1768, sous le nom supposé d'Edouard Search; les quatre autres ont paru en 1777, après sa mort. Tucker, né avec de la fortune, fut un profond penseur, et se distingua par toutes les qualités qui peuvent rendre recommandable dans la société.

TUCKER (Josué), docteur anglais, né en 1711 et mort en 1776, fut d'abord curé dans une église de Bristol, et devint ensuite doyen de Glocester. On lui doit beaucoup d'écrits sur la théologie, le commerce et la politique. Le plus remarquable est intitulé *Traité sur le gouvernement civil*. L'auteur est en opposition avec Locke. Au commencement de la guerre d'Amérique, Tucker soutint que l'Angleterre ferait mieux de reconnaître l'indépendance de ses colonies que de se préparer à les combattre. Il prédit les événemens qui justifièrent la justesse de ses vues.

TUCKER (Jean), ministre de Newbury, Massachussetts, né à Amesbury, gradué en 1741 au collége d'Harvard, fut ordonné en 1745 collègue du révérend Christophe Tappan. Comme il n'avait pas eu tous les suffrages en sa faveur, il avait hésité longtemps. L'opposition n'avait, pour motif, que la diversité d'opinions religieuses; il se détermina à accepter. Tucker mourut en 1792, à l'âge de 73 ans, après avoir exercé son ministère pendant 47 années. Il était doué d'un esprit vigoureux, et orné de beaucoup de connaissances. Il montra surtout un talent distingué pour l'argumentation. Il a donné sur plusieurs livres de l'Ecriture qu'il a examinés, des opinions nouvelles, qui ont été adoptées par beaucoup de ses frères; quoique naturellement doux et paisible, quand il était engagé dans une controverse, il se défendait avec courage, et même avec le trait de la satire. Il a publié beaucoup de Sermons, et quelques Discours de

circonstance. *Observations sur le défaut de charité dans la doctrine du révérend Jonathas Parsons, qu'on remarque particulièrement dans son dernier discours sur Timothée*, 1757. *Courte notice sur le concile ecclésiastique dans la première paroisse de Newbury*, 1767. III. Deux *Discours prononcés à l'occasion de la mort du révérend Jean Lowell Newbury-Port*, 1767. IV. *Remarque sur un sermon du révérend Aaron Hutchinson, prêché à Newbury-Port*, 1767. V. *Examen de la réplique du révérend Aaron Hutchinson*, 1768. VI. *Préparation à l'établissement d'un ministre. Réplique à la réponse de Chandler*, 1768. VII. *Remarques sur la sérieuse adresse de Chandler à une société de Newbury-Port*, 1768. VIII. *Remarques sur un discours du révérend Jonathas Parsons, prononcé en* 1774.

TUDECCI (Simon-Louis), docteur en médecine de Prague, physicien de Bohême, se fit une réputation vers la fin du 17e siècle, par ses talens dans la pratique. On a de lui : I. *Nucleus pharmaceuticus medico practico non minùs utilis quàm necessarius*, Norimbergæ, 1695, in-12. II. *Amussis antiloïmica ad mentem quorumdam clar. Archiatrorum, tùm veterum, tùm recentiorum in arte peritorum concinnata et practicè adhibita*, ibid., 1695, in-12. Il fait mention de la comète qui parut en cette année, et semble mettre ses influences sur les corps sublunaires, au rang des causes qui ont produit les fièvres malignes et pétéchiales dont il parle.

TUDELA (Benjamin de), savant rabbin du 12e siècle, est auteur des *Voyages dans l'Europe, l'Asie et l'Afrique*, qui ont été traduits par Baratier, de l'hébreu en français. On cite souvent cet auteur, quoiqu'il soit tombé dans un grand nombre de méprises et d'absurdités.

TUDESCHI (Nicolas), plus connu sous le nom de Panorme, et appelé aussi *Nicolas de Sicile*, l'*abbé de Palerme*, et l'*abbé Panormitain*, était de Catane en Sicile. Il se rendit si habile dans le droit canonique, qu'il fut surnommé *Lucerna juris*. Son mérite lui valut l'abbaye de Ste.-Agathe, de l'ordre de Saint-Benoît, puis l'archevêché de Palerme. Il assista au concile de Bâle, et à la création de l'antipape Félix, qui le fit cardinal en 1440, et son légat *à latere* en Allemagne. Il persista quelque temps dans le schisme; mais, y ayant renoncé, il se retira à Palerme en 1443, et y mourut en 1445. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, principalement sur le droit canon, dont l'édition la plus recherchée est celle de Venise, 1617, 9 vol. in-folio. Son style est barbare, et ses matériaux sont en trop grand nombre pour être bien digérés.

TUDITANUS (Publius-Sempronius), tribun des soldats romains à la bataille de Cannes. Une foule de ces derniers étant restée sans chef, et presque sans armes après le combat, se retira dans un retranchement. Tuditanus les engagea à se faire jour à travers les troupes ennemies pendant la nuit, pour gagner la ville de Canosa. Ne pouvant les persuader tous, « Eh quoi ! s'écria-t-il, voulez-vous rester en proie à la férocité d'un ennemi avare ? Est-ce ainsi que vous imitez Paul-Emile et ses

braves compagnons, qui ont préféré la mort à l'ignominie? avant que le jour paraisse, passons vaillamment au milieu de nos ennemis en désordre; que quiconque veut sauver sa vie et l'état, suive mes pas. » A ces mots il tire son epée, dispose ses troupes en phalange, et passe à travers l'aile droite des Numides, qui était la plus faible. Tous les soldats le suivirent, protégés par leurs boucliers, et arrivèrent sains et saufs à Canosa, l'an 216 avant J.-C.

TUDOR. *Voy.* Catherine.

TUFO (Jean-Baptiste), clerc régulier d'Aversa, dans le royaume de Naples, fut évêque d'Acerra vers la fin du 16e siècle. On a de lui l'*Histoire des Pères clercs réguliers, de leur fondation*, etc., Rome, 1609, in-fol., qui est assez exacte.

TULDEN. *Voy.* Van Tulden.

TULL (Jéthro), agronome anglais, gentilhomme du comté d'York, mort en 1740, fit différens voyages en Europe, où il observa l'art de cultiver la terre chez les diverses nations. Il crut avoir des vues nouvelles sur cet art si ancien, et les consigna dans un volume in-folio, 1733, et dans un in-8°, publié par Forbès, 1778, in-8°. Il préconisait fort la culture du froment par planches et plates-bandes. Cette méthode qui n'a pas été suivie, a été conseillée par le savant Duhamel du Monceau pour la vigne. Elle est adoptée dans le midi; c'est ce qu'on y appelle des houlières. Tull inventa un nouveau semoir, dont il vanta les avantages pour l'agriculture. Voltaire, qui l'avait adopté, avoue cependant que cet instrument est coûteux; qu'il faut souvent le rétablir; que nul ouvrier de campagne n'est en état de le construire; et que les seigneurs de terre sont seuls assez riches pour l'employer; qu'à la vérité il épargne un tiers de la semence; mais qu'en le livrant aux colons ordinaires, ils supprimeront encore une partie de cette semence, et qu'on ne fera que des récoltes médiocres. Aussi l'ancienne méthode de semer à la volée a été reprise dans tous les lieux où l'on avait adopté la nouvelle, laquelle d'ailleurs ne convenait ni à tous les terrains, ni à toutes les espèces de grains. L'amour de la nouveauté a, depuis 60 ans, fait trop mépriser les institutions de nos ancêtres; et c'est à eux cependant qu'il faut presque toujours revenir, après s'être épuisé en essais et toujours en dépenses inutiles.

TULLIE, fille de Servius-Tullius, sixième roi des Romains, fut mariée à Tarquin-le-Superbe, après avoir donné la mort à son premier époux. Tarquin ayant voulu monter sur le trône de Servius-Tullius, elle consentit au meurtre de son père, l'an 533 avant J.-C. Dès qu'elle eut appris l'exécution de ce crime, elle accourut au sénat et fut la première qui salua son mari roi. Après quoi, retournant à son palais, lorsqu'elle fut arrivée au haut de la rue Cyprienne où Servius-Tullius avait été assassiné, elle fit passer son char par-dessus le corps tout sanglant de son père. Depuis cette horrible action, la rue porta le nom de *Scélérate*. Cette femme dénaturée fut chassée avec son mari, auprès duquel elle finit sa détestable vie.

TULLIE (Tullia), fille de Cicéron, fut le premier fruit de son mariage avec Terentia. Son père l'éleva avec beaucoup de

soin, et elle répondit parfaitement à son éducation. Elle fut mariée trois fois: d'abord à Caïus Pison, homme d'un grand mérite, plein d'esprit et d'éloquence, très-attaché à son beau-père ; puis elle épousa Purius Crassipes; et enfin Publius Cornelius Dolabella, pendant que Cicéron était gouverneur de Cilicie. Ce troisième mariage ne fut point heureux ; et les troubles que Dolabella, homme turbulent et dissipateur, dont les affaires étaient fort dérangées, excita dans Rome, causèrent de grands chagrins à Cicéron et à Tullie. Cette femme illustre mourut l'an 44 avant J.-C. Cicéron, inconsolable d'une telle perte, fit éclater une douleur si vive, que les malins disaient qu'il y avait eu plus que de la tendresse paternelle entre le père et la fille; mais cette conjecture odieuse fut rejetée par les gens de bien. C'est à l'occasion de la mort de Tullie que Cicéron composa un traité, *De consolatione*, que nous n'avons plus. On a prétendu que sous le pape Paul III, on trouva dans la voie Appienne un ancien tombeau, avec cette inscription : *Tulliolæ filiæ meæ*. Il y avait, dit-on, un corps de femme qui, au premier contact de l'air, fut réduit en poussière, avec une lampe encore allumée, qui s'éteignit à l'ouverture du tombeau après avoir brûlé près de 1,500 ans; mais ce conte ridicule est réfuté dans l'ouvrage de Ferrari *De Lucernis sepulchralibus*.

TULLIUS, dit *Cimber*, fils d'un affranchi, fut chassé du sénat par César, parce qu'il avait suivi le parti de Pompée. Mais ayant obtenu sa grace après la bataille de Pharsale, il fut du nombre des assassins du prince qui la lui avait accordée. Après la mort de César, Brutus et Cassius l'envoyèrent en Bithynie pour équiper une flotte : il était alors tribun du peuple. Ce Tullius était le plus fameux ivrogne de son temps, et ce n'était pas son seul vice.

TULLIUS-SERVIUS. *V*. SERVIUS-TULLIUS.

TULLUS-HOSTILIUS, troisième roi des Romains, succéda à Numa-Pompilius, l'an 671 avant Jésus-Christ. Ce prince guerrier fit ouvrir le temple de Janus, il marchait précédé de gardes qui portaient des faisceaux de verges, et tâcha d'inspirer à ses peuples du respect pour la majesté royale. Les habitans d'Albe furent les premiers qui ressentirent l'effort de ses armes. Après le combat des Horaces et des Curiaces, il fit raser la ville d'Albe et en transporta les richesses et les habitans dans celle de Rome. Ensuite il fit la guerre aux Latins, et à d'autres peuples, qu'il défit en diverses rencontres, et dont il triompha. Il périt avec toute sa famille d'une manière tragique, l'an 540 avant Jésus-Christ. Quelques historiens prétendent qu'ayant tenté une opération magique dans laquelle il n'observa pas les cérémonies nécessaires, le ciel irrité lança la foudre sur lui et sur sa maison. D'autres, avec plus de vraisemblance, rejettent le soupçon de sa mort sur Ancus-Martius, petit-fils de Numa, qui fut son successeur au trône. Selon eux, le coup de foudre ne fut qu'un incendie allumé par l'ordre d'Ancus, qui espérait faire tomber l'élection sur lui, si Tullus mourait sans postérité; ce qui arriva en effet. *Voyez* METIUS.

TULLY (GEORGE), savant théo-

logien anglais, né à Carlisle, en 1653, mort en 1695, sous-doyen d'York. Tully a donné plusieurs ouvrages : I. Un discours sur l'*art de diriger ses pensées*, in-8°. II. *Plusieurs Sermons et Traités* contre le *papisme*. Il a aussi traduit du grec une partie de Plutarque, et du latin de Cornelius-Nepos, *Vie de Miltiade*; enfin, de Suétone, *la Vie de Jules-César*.

TULP ou TULPIUS (Nicolas), docteur en médecine d'Amsterdam, né le 11 octobre 1593, et mort en 1754, fut d'abord garçon chirurgien, puis étudia à Leyde, où il prit le bonnet de docteur. De retour dans sa ville natale, il y remplit durant 50 ans l'emploi de conseiller, et fut plusieurs fois échevin et bourgmestre. Tulp se montra toujours l'un des plus zélés défenseurs de la liberté. Ce fut à lui qu'Amsterdam dut son salut, lors de l'expédition de Louis XIV contre la Hollande. Il ranima par son éloquence le courage de ses concitoyens, et leur persuada de résister à l'ennemi. Il a laissé : *Observationum medicarum libri tres*, Amsterdam, 1641, in-12; réimprimé à Leyde, en 1739.

TUNSTALL (Jacques), savant ecclésiastique anglais, né en 1710, fut élevé à Cambridge, et, en 1741, choisi pour l'orateur de l'université. Il fut chapelain de Potter, archevêque de Cantorbéry. Lorsqu'il quitta cet emploi, on dit de lui que tous ses prédécesseurs avaient été humbles en parvenant à cette dignité, et qu'il était le seul qui le fût encore en la quittant. Il mourut le 28 mars 1772. On a de lui : I. Des *Sermons*. II. *Epistola ad Conyers Middleton*, etc., Cantabrigiæ, 1741, in-8°. Il révoque en doute l'authenticité des lettres de Cicéron à Atticus, dont Middleton a fait usage dans son Histoire de Cicéron, et montre que Middleton a quelquefois confondu des lettres à Atticus avec celles qui sont adressées à son frère Quintus. III. *Défense du pouvoir qu'a l'Etat de prohiber les mariages clandestins*, 1755. IV. *Academica*, part. 1, contenant des discours sur la religion naturelle et révélée, dont la suite n'a pas paru.

TURAMINI (Alexandre), jurisconsulte, d'une famille noble de Sienne, professa dans plusieurs universités d'Italie, à Rome, sous le pontificat de Sixte V, à Sienne, à Naples, à Macerata, à Pérouse, et enfin à Ferrare, en 1603. Le grand-duc de Toscane le nomma auditeur de la rote florentine. Ses ouvrages, devenus fort rares, ont été recueillis et publiés à Sienne, en 1769, in-fol.

TURBEN (François), homme de lettres, né à Paris, le 25 novembre 1725, mort le 23 novembre 1803, a travaillé conjointement avec Bruix et Leblanc au *Conservateur*, ou *Choix de morceaux rares et d'ouvrages anciens, à commencer par le mois de novembre* 1756, Paris, 1756, 1761, 30 vol. in-12. Il y a eu une interruption depuis le mois de septembre 1758 jusqu'en 1760. On a de lui : I. *Les faveurs du sommeil*, histoire (prétendue) traduite d'un fragment grec d'Aristenète, Londres (Paris), 1646, in-12. II. *Idée d'un citoyen sur l'institution de la jeunesse*, Paris, 1762, in-8°. III. Traduction française de l'*Essai sur les moyens de rétablir les sciences et les lettres*

en Portugal, adressé aux auteurs du Journal des savans, composé en latin par Antoine Teixeira - Gamboa (Louis-Antoine Verney), Paris, 1762, in-8°. IV. *Les Songes du printemps*, 1 vol. in-12. V. Plusieurs *Discours et diverses pièces de poésie*.

TURBIDO (François), peintre italien, né à Vérone, en 1500, et mort en 1581, fut l'élève du Giorgion, et excella dans l'histoire. On estime surtout son tableau de la *Transfiguration*.

TURBILLY (Louis-François-Henri de Menon, marquis de), mort en 1776, à 59 ans, était lieutenant-colonel de cavalerie. Retiré dans sa terre, il fit des défrichemens et donna des *Mémoires* intéressans sur cette matière, 1760, 2 brochures, in-12. Il y recommande l'usage d'une sonde ou tarière, dont il donne la description, qui pénètre à une très-grande profondeur souterraine, et qui, formée de plusieurs tiges de fer qui s'emboîtent les unes dans les autres, se termine par un curillan qui rapporte des échantillons de la couche de terre sur laquelle elle est parvenue. Elle est aussi décrite dans le *Dictionnaire des arts et métiers*, tom. 1er, pag. 427. Les États de Bretagne avaient procuré une de ces sondes à chaque bureau d'agriculture de la province. A une profondeur de 6 mètres ou 18 pieds, on trouve d'ordinaire la marne, la pierre à chaux et le plâtre. Il faut souvent aller jusqu'à 60 pieds (20 mètres) pour rencontrer le charbon de terre et la pierre à foulon. M. François de Neufchâteau a formé le desir qu'on déposât un de ces instrumens dans chaque sous-préfecture, avec une instruction pour indiquer la manière de s'en servir, et une prime d'encouragement pour celui qui, par ce moyen, ferait quelque découverte importante.

TURCHI (François), carme, religieux de Trévise, florissait dans le 16e siècle. Il a donné de bonnes Notes et Préfaces pour des éditions de Bembo, de l'Arioste, etc. Il fit encore une *Version* des Psaumes de la pénitence; un *Epithalame*; un *Recueil de lettres*, et ajouta le premier des *Supplémens* à l'Histoire de Tite-Live, traduite par Nardi.

TURCHI. *Voyez* Véronèse.

TURCK (Henri), historien allemand, né à Goch dans le duché de Clèves, le 21 décembre 1607, se fit jésuite en 1625, enseigna les humanités et la philosophie à Cologne, et consacra tous ses momens de loisir à amasser des matériaux pour l'histoire d'une partie de l'Allemagne. Elle était rédigée et prête à être mise sous presse, lorsque la mort enleva l'auteur, le 19 novembre 1669. Cette *Histoire* manuscrite en 6 vol. in-fol., est conservée à Trèves; le troisième volume, écrit de sa main, est à Cologne. C'est l'histoire de l'électorat de Cologne, des évêchés de Munster, Hildesheim et Paderborn, des duchés de Juliers, Clèves, etc. Il y a de grands détails sur les différens peuples qui ont habité autrefois ces contrées, sur les anciens Francs, les Saxons, etc.; elle est écrite en forme d'annales jusqu'à l'an 1660. Jean-George Eccard dit que le P. Turck a écrit une histoire particulière de l'évêché de Hildesheim, mais il se trompe: cette histoire est du père Martin Ubers, jésuite; on la conserve à Hildesheim.

TURCO (Thomas), religieux de l'ordre des prêcheurs, né à Crémone, enseigna la métaphysique, à Padoue, avant le milieu du 17e siècle. Il parvint en même temps à la suprême dignité de son ordre et acquit l'estime de Philippe IV, qui décréta en sa considération que désormais les généraux de l'ordre des prêcheurs seraient grands d'Espagne. Il fit d'utiles réformes dans la méthode d'enseigner, et fit imprimer à grands frais les ouvrages des bons écrivains de sa congrégation, tels qu'Innocent V, Albert-le-Grand et le cardinal Hugues. Il composa un traité : *De gratiâ et libero arbitrio*, contre les luthériens et les calvinistes.

TURCO (Alexandre), célèbre peintre, né à Vérone, vers 1580, étudia les principes du dessin sous Paul Caliari et Varotari. Il alla à Rome pour se perfectionner, et eut occasion d'y faire connaître ses talens. Le poète Marini lui ayant commandé un tableau pour orner sa galerie, il prit pour sujet l'histoire de Polyphême et de Galathée. Marini fut si content de cet ouvrage, qu'il introduisit Turco chez plusieurs personnages considérables. Cet artiste retourna quelque temps dans sa patrie, mais le desir de revoir Rome le rappela bientôt dans cette cité, où il exécuta plusieurs tableaux d'autel assez estimés, et mourut en 1650. Turco était aimable et spirituel, il épousa une jeune romaine, qui le ruina par son luxe. Il avait coutume de peindre sans avoir esquissé. Ses tableaux se font remarquer par un coloris vigoureux, un dessin correct et un pinceau gracieux. On en voit un grand nombre à Rome. Le roi de France et le duc d'Orléans en possédèrent aussi quelques-uns. Sa femme et ses enfans lui servaient de modèles ; il a peint quelquefois sur marbre et sur agate.

TURELL (Ebenezer), ministre de Medfort, Massachussetts, gradué en 1711 au collége d'Harvard, et ordonné en 1724, mourut en 1678, à l'âge de 77 ans, dans la 54e année de son ministère ; c'était un prédicateur éloquent et d'un jugement exact, qui savait maintenir la discipline dans son église. Sa doctrine était celle du calvinisme ; il fut aussi un ami très-ardent de son pays. Il a publié : *La vie et le caractère du révérend docteur Colman*, in-8°, 1749.

TURENNE (Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de), maréchal-général des camps et armées du roi, colonel-général de la cavalerie légère, était second fils de Henri de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, et d'Elisabeth de Nassau, fille de Guillaume Ier de Nassau, prince d'Orange. Il naquit à Sedan, le 11 septembre 1611. La nature et l'éducation concoururent également à former ce grand homme. Ayant, dès l'âge de dix ans, entendu répéter plusieurs fois que sa constitution était trop faible pour qu'il pût jamais soutenir les travaux de la guerre, il se détermina, pour faire tomber cette opinion, à passer une nuit d'hiver sur le rempart de Sedan. Comme il n'admit personne dans sa confidence, on le chercha long-temps inutilement ; on le trouva enfin sur l'affût d'un canon où il s'était endormi. Son goût pour les armes augmenta par l'étude de la vie des plus grands capitaines. Il était surtout frappé de l'héroïsme d'A-

à Paris, chez [illegible] Rue [illegible]



HENRI DE LA TOUR D'AUVERGNE,

M.AL DE TURENNE,

Né à Sédan, le 11 Septembre 1611,
Tué près de Saltzbach, le 27 Juillet 1675.

A. F.thou sc.

à Paris, chez [illegible] Rue [illegible]

lexandre, et lisait avec transport Quinte-Curce. On l'envoya apprendre le métier de la guerre sous le prince Maurice de Nassau, son oncle maternel, un des plus grands généraux de son temps. Après s'être formé dans cette école, il fut mis à la tête d'un régiment français, avec lequel il servit en 1634, au siége de la Mothe. Cette ville de Lorraine fut vaillamment et savamment défendue. Le maréchal de la Force, qui commandait les assiégeans, fit attaquer un bastion qui devait décider du sort de la place. Tonniens, son fils, chargé de cette opération, échoua. Turenne, nommé pour le remplacer, réussit par des coups de génie qui étonnèrent tout le monde. La Force eut la probité de rendre à la cour un compte exact de tout ce qui s'était passé; action difficile et généreuse, dont Turenne lui sut tant de gré, que par reconnaissance il épousa dans la suite sa fille. Ce goût pour la vertu se manifestait dans toutes les occasions. Le vicomte, chargé en 1637, de réduire le château de Solre, dans le Hainaut, l'attaqua si vivement, qu'en peu d'heures il réduisit une garnison de deux mille hommes à se rendre à discrétion. Les premiers soldats qui entrèrent dans la place, y ayant trouvé une très-belle personne, la lui amenèrent comme la plus précieuse portion du butin. Turenne feignant de croire qu'ils n'avaient cherché qu'à la dérober à la brutalité de leurs compagnons, les loua beaucoup d'une conduite si honnête. Il fit tout de suite chercher son mari, et la remit entre ses mains, en lui disant publiquement: « Vous devez à la retenue de mes soldats l'honneur de votre femme. » L'année suivante, 1638, il prit Brisach, et mérita que le cardinal de Richelieu lui offrît une de ses nièces en mariage; mais Turenne, né au sein du calvinisme, ne voulut pas l'accepter. Envoyé en Italie l'an 1639, il fit lever le siége de Casal, et servit beaucoup à celui de Turin que le maréchal d'Harcourt entreprit par son conseil. Turenne défit les ennemis à Montcalier, tandis qu'on pressait la ville assiégée; mais une blessure qu'il reçut pensa faire manquer l'entreprise. Il ne se signala pas moins à la conquête du Roussillon, en 1642, et en Italie, en 1643. Il avait été fait maréchal-de-camp à 23 ans, et obtint le bâton de maréchal de France à 32, en 1644, après avoir servi dix-sept ans sous différens généraux. Ce fut alors qu'on lui confia le commandement de l'armée d'Allemagne, qui manquait de chevaux et d'habits; il la mit en état à ses dépens. Il passa le Rhin avec sept mille hommes, défit le frère du général Merci, et seconda le duc d'Enghien, depuis le grand Condé. Il eut le malheur d'être battu au combat de Mariendal, l'an 1645; mais il eut sa revanche à la bataille de Nortlingue, trois mois après. Ce fut cette même année qu'il rétablit l'électeur de Trèves dans ses Etats; l'année suivante, il fit la fameuse jonction de l'armée de France avec l'armée suédoise commandée par le général Wrangel, après une marche de 140 lieues, et obligea le duc de Bavière à demander la paix. Lorsque ce prince eut rompu le traité qu'il avait fait avec la France, le vicomte de Turenne gagna contre lui la bataille de Zumarthausen, et le chassa entièrement

de ses Etats en 1648. La guerre civile commença à éclater alors en France. Le duc de Bouillon l'engagea dans le parti du parlement; mais las de combattre contre son roi, il passa en Hollande, d'où il revint en France dans le dessein de servir la cour. Mazarin lui ayant refusé le commandement de l'armée d'Allemagne, il se tourna du côté des princes, et fut sur le point de les tirer de leur prison de Vincennes. On lui opposa le maréchal Duplessis-Praslin, qui le battit en 1750, près de Rhétel. Le maréchal de Turenne, interrogé long-temps après par un homme également borné et indiscret, comment il avait perdu cette bataille, répondit simplement: « Par ma faute. Mais quand un homme n'a pas fait de fautes à la guerre, il ne l'a pas faite long-temps.... » L'anecdocte suivante mérite de trouver place ici. Turenne étant près de donner une bataille, chargea le jeune duc de Choiseul, fils du maréchal Duplessis-Praslin, d'aller occuper un poste qu'il lui indiqua. Le jeune officier négligea de s'en assurer, croyant n'avoir rien à craindre de ce côté-là. « Monsieur, monsieur, lui dit le général, je vous en prie, faites ce que je vous dis: c'est pour avoir négligé une semblable précaution que j'ai été battu à Rhétel, par M. le maréchal votre père. » Turenne, quoique vaincu à Rhétel, paraissait si grand aux Espagnols, qu'ils lui donnèrent pouvoir de nommer à tous les emplois qui vaquaient à la mort des officiers tués dans le combat, et lui envoyèrent cent mille écus à compte de ce qu'ils lui avaient promis. Mais cet homme, vertueux jusque dans ses égaremens, averti qu'on travaillait efficacement à la liberté des princes, renvoya les cent mille écus, ne croyant pas devoir prendre l'argent d'une puissance avec laquelle il voyait que son engagement allait finir. Il fit effectivement sa paix avec la cour, en 1651. Devenu général de l'armée royale, il empêcha les troupes de Condé de passer la Loire sur le pont de Gergeau. Le maréchal d'Hocquincourt avec qui il commandait, ayant laissé enlever ses quartiers à Gien, quoiqu'il l'eût averti du danger qu'il courait de les laisser éloignés, on voulut parler de ce conseil dans la relation de cette journée; mais Turenne s'y opposa, en disant « qu'un homme aussi affligé que le maréchal devait avoir au moins la liberté de se plaindre. » Le vainqueur poursuivit ensuite le prince de Condé jusqu'au faubourg Saint-Antoine, où il l'attaqua, et il allait le suivre jusque dans Paris, si Mademoiselle n'eût fait tirer sur l'armée du roi le canon de la Bastille, qui l'obligea de faire retraite. Le prince de Condé tenta d'enfermer l'armée royale à Villeneuve Saint-George, entre la Seine et la Marne, mais Turenne sut lui échapper. L'année 1654, il fit lever le siége d'Arras aux Espagnols, prit Condé, Saint-Guillain et plusieurs autres places en 1655. L'année suivante, il fit une retraite honorable au siége de Valenciennes: il se rendit maître ensuite de la Capelle. La prise de Saint-Venant et du fort de Mardick furent ses exploits de l'an 1657, avec Cromwel, protecteur d'Angleterre. Turenne fut chargé d'entreprendre avec les troupes des deux nations le siége de Dunkerque. Les Espagnols furent entièrement défaits aux Du-

nes; et cette victoire fut suivie de la prise de Dunkerque. Après une action si glorieuse, Turenne écrit simplement à sa femme : « les ennemis sont venus à nous; ils ont été battus : Dieu en soit loué ! J'ai un peu fatigué toute la journée ; je vous donne le bon soir, et je vais me coucher. » La victoire des Dunes et la prise de Dunkerque eurent un si grand éclat, que Mazarin, premier ministre de France, voulut que le vainqueur écrivît une lettre pour lui en attribuer toute la gloire. Le vicomte refusa, en répondant, « qu'il lui était impossible d'autoriser une fausseté par sa signature. » La prise des villes d'Oudenarde, d'Ypres et de presque tout le reste de la Flandre, fut la suite des victoires de Turenne; et, ce qui est encore plus avantageux, elles procurèrent, en 1659, la paix des Pyrénées entre l'Espagne et la France. Les deux rois de ces grandes monarchies se virent dans l'île des Faisans, et se présentèrent mutuellement des gens considérables de leur cour. Comme Turenne, toujours modeste, ne se montrait pas, et était confondu dans la foule, Philippe demanda à le voir. Il le regarda avec attention, et se tournant vers Anne d'Autriche sa sœur : « Voilà, lui dit-il, un homme qui m'a fait passer bien de mauvaises nuits! » La guerre s'étant renouvelée en 1667, le roi se servit de lui par préférence à tout autre, pour faire son apprentissage de l'art militaire. Il l'avait honoré du titre de maréchal-général de ses armées : Turenne en parut digne par de nouveaux succès. Il prit tant de places en Flandre, que les Espagnols furent obligés, l'année suivante, de demander la paix. Ce fut alors qu'il fit abjuration du calvinisme, plus par conviction que par intérêt ; car on n'avait jamais pu le lui faire abandonner auparavant, même en lui faisant entrevoir la charge de connétable. Louis XIV, ayant résolu la guerre en Hollande, lui confia le commandement de ses armées. On prit quarante villes sur les Hollandais en vingt-deux jours, en 1672. L'année suivante, il poursuivit jusque dans Berlin l'électeur de Brandebourg, qui était venu au secours des Hollandais ; et ce prince, quoique vaincu, n'en prit pas moins d'intérêt à son vainqueur. Instruit qu'un scélérat était passé dans le camp de Turenne à dessein de l'empoisonner, il lui en donna avis. On reconnut ce misérable, que le vicomte se contenta de chasser de son armée. Ce ne fut pas le seul exemple de générosité qu'il donna. Un officier-général lui proposa un gain de 400,000 francs, dont la cour ne pouvait rien savoir : « Je vous suis fort obligé, répondit-il; mais comme j'ai souvent trouvé de ces occasions sans en avoir profité, je ne crois pas devoir changer de conduite à mon âge. » A peu près dans le même temps une ville fort considérable lui offrit 100 mille écus, pour qu'il ne passât point sur son territoire. « Comme votre ville, dit-il aux députés, n'est point sur la route où j'ai résolu de faire marcher l'armée, je ne puis pas en conscience prendre l'argent que vous m'offrez.... » Après que Turenne eut forcé l'électeur de Brandebourg à demander la paix, il favorisa en 1674, la conquête de la Franche-Comté, et empêcha les Suisses, par le bruit de son

seul nom, de donner passage aux Autrichiens. La conquête de la Franche-Comté par Louis XIV, et ses autres succès, furent l'occasion d'une ligue redoutable contre ce monarque dans l'Empire. Pour prévenir la réunion de tant de forces dispersées, Turenne, qui était en Alsace, passa le Rhin à la tête de dix mille hommes, fit 30 lieues en 4 jours, attaqua à Sintzeim, petite ville du Palatinat, les Allemands commandés par le duc de Lorraine et par Caprara, les battit et les poussa jusqu'au-delà du Mein. Après l'action, on s'assembla autour de lui pour le féliciter d'une victoire qui était visiblement le fruit de ses savantes manœuvres. « Avec des gens comme vous, Messieurs, on doit, leur répondit-il, attaquer hardiment, parce qu'on est sûr de vaincre.... » Quoique Turenne fût dans l'usage de visiter souvent son camp, sa vigilance redoublait lorsque les soins devenaient plus nécessaires. Durant l'expédition rapide dont nous parlons, il s'approche un jour d'une tente où plusieurs jeunes soldats, qui mangeaient ensemble, se plaignaient de la pénible et inutile marche qu'ils venaient de faire. « Vous ne connaissez pas notre père, leur dit un vieux grenadier tout criblé de coups ; il ne nous aurait pas exposés à tant de fatigues, s'il n'avait pas de grandes vues que nous ne saurions pénétrer encore. » Ce discours fit cesser toutes les plaintes, et on se mit à boire à la santé du général. Turenne avoua depuis qu'il n'avait jamais senti de plaisir plus vif.... Les fatigues inséparables d'une si rude guerre causèrent de grandes maladies dans l'armée française. On voyait partout Turenne tenant aux soldats des discours paternels, et toujours la bourse à la main. Lorsque l'argent était fini, il empruntait du premier officier qu'il rencontrait, et le renvoyait à son intendant pour être payé. Celui-ci qui soupçonnait qu'on exigeait quelquefois plus qu'on avait prêté à son maître, lui insinua de donner à l'avenir des billets de ce qu'il empruntait. « Non, non, dit le vicomte, donnez tout ce qu'on vous demandera. Il n'est pas possible qu'un officier aille vous demander une somme qu'il n'a point prêtée, à moins qu'il ne soit dans un extrême besoin ; et, dans ce cas, il est juste de l'assister...... » Les historiens allemands disent que le combat de Sintzeim, tant vanté par les Français, ne fut point décisif, et que cette campagne fut bien moins brillante que ceux-ci ne l'ont dit. Plus véridique qu'eux, d'Avrigny convient qu'on ne poursuivit pas les ennemis, et qu'on se contenta de ravager le Palatinat. Ce ravage fut le comble de la cruauté. Il n'y a peut-être, dans l'histoire des hommes, que celui qu'on exécuta dans ce même Palatinat, en 1688, qu'on puisse lui comparer, et qui fut encore plus terrible. Nous n'imiterons pas M. Beaurain, qui, dans son *Histoire des quatre dernières campagnes de Turenne* (Paris, 1782, 1 vol. in-fol.) a entrepris de nier la réalité de ces horreurs; moins encore le P. d'Avrigny qui a cru pouvoir les justifier ; nous dirons seulement que si, comme on n'en peut pas douter, Turenne avait reçu les ordres de changer en un désert la plus belle province d'Allemagne (projet enfin complètement exécuté en 1688),

il eût dû consulter sa générosité naturelle, et abdiquer plutôt le commandement de l'armée, que d'être l'instrument d'une si étrange politique. « Il faut convenir, dit Voltaire, que ceux qui ont plus d'humanité que d'estime pour les exploits de guerre, gémissent de cette campagne, célèbre par les malheurs des peuples autant que par les expéditions de Turenne. » Il mit à feu et à sang un pays uni et fertile, couvert de villes et de bourgs opulens. L'électeur palatin vit, du haut de son château de Manheim, deux villes et vingt-cinq villages enflammés. Ce prince, désespéré, défia Turenne à un combat singulier, par une lettre pleine de reproches. Turenne, ayant envoyé la lettre au roi, qui lui défendit d'accepter le cartel, ne répondit aux plaintes et au défi de l'électeur que par un compliment vague, et qui ne signifiait rien. C'était assez le style et l'usage de Turenne, de s'exprimer toujours avec modération et ambiguité. » Les Allemands ayant reçu des renforts très-considérables après l'affaire de Sintzeim, passèrent le Rhin, et prirent des quartiers d'hiver en Alsace. Turenne, qui s'était retiré en Lorraine, rentra au mois de décembre, par les Vosges, dans la province qu'il feignait d'abandonner, battit les Impériaux à Mulhausen, les défit encore mieux à Turkeim quelques jours après, et les força de repasser le Rhin, le 6 janvier 1675. Un événement si peu attendu étonna l'Europe. La surprise fit place à l'admiration, lorsqu'on sut que tout ce qui était arrivé avait été prémédité deux mois auparavant, et qu'il avait tout fait malgré la cour et les ordres réitérés de Louvois, animé d'une basse jalousie contre le héros qui faisait triompher la France. Le conseil de Vienne lui opposa un rival digne de lui, Montécucculli. Les deux généraux étaient près d'en venir aux mains, et de commettre leur réputation au sort d'une bataille auprès du village de Saltzbach, lorsque Turenne, en allant choisir une place pour dresser une batterie, fut tué d'un coup de canon, le 27 juillet 1675, à 64 ans. Turenne montait un cheval pie, lorsqu'il fut tué. Cet événement funeste engagea les généraux français à ramener les troupes sur leurs pas. Cette retraite faisait frémir les vieux soldats qui s'écriaient : « Qu'on mette seulement la pie à notre tête ; elle nous conduira encore à la victoire. » Il fut enterré à Saint-Denis, comme le connétable Duguesclin, au-dessus duquel la voix publique l'élève autant que le siècle de Turenne est supérieur au siècle du connétable. Parmi le nombre d'épitaphes tant latines que françaises, qu'on destina à orner sa tombe, on ne se souvient guère que de celle-ci, où la simplicité et la vérité semblent se réunir pour honorer ce héros :

Turenne a son tombeau parmi ceux de nos rois :
Il obtint cet honneur par ses fameux exploits.
Louis voulut ainsi couronner sa vaillance,
Afin d'apprendre aux siècles à venir
Qu'il ne met point de différence
Entre porter le sceptre et le bien soutenir.

Le 16 août 1799, le Directoire exécutif arrêta que les restes de Turenne seraient transportés au Musée des monumens français, et déposés dans un sarcophage taillé à l'antique, sur les dessins de M. Lenoir, conservateur de ce Musée ; ce qui fut exécuté. Mais, le 23 septembre 1800, les restes de cet illustre guerrier, ainsi que le

beau mausolée qu'il avait à Saint-Denis, furent transportés au dôme des Invalides, pour y être conservés. On y lit cette simple inscription que M. Lenoir a fait graver : TURENNE. Ce héros n'avait pas toujours eu des succès à la guerre ; il essuya plusieurs défaites: il avait été battu à Mariendal, à Rhétel, à Cambrai. Il ne fit jamais de conquêtes éclatantes, et ne donna point de grandes batailles, dont la décision rend une nation maîtresse de l'autre. Mais ayant toujours réparé ses défaites et fait de grandes choses avec peu de moyens, il passa pour le plus habile capitaine de l'Europe, dans un temps où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la Fronde; quoiqu'à l'âge de près de 60 ans l'amour lui eût fait révéler le secret de l'Etat; quoiqu'il eût exercé dans le Palatinat des cruautés qui ne semblaient pas nécessaires, il conserva la réputation d'un homme de bien, sage et modéré. Ses vertus et ses grands talens, qui n'étaient qu'à lui, firent oublier des faiblesses et des fautes qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. Bossuet l'a comparé avec Condé, dans l'Oraison funèbre de ce dernier. Si on pouvait le comparer à quelqu'un, on oserait dire que de tous les généraux des siècles passés, Gonzalve de Cordoue, surnommé *le Grand capitaine*, est celui auquel il ressemblait davantage. On va recueillir quelques faits propres à achever de peindre les mœurs militaires de Turenne. Quoiqu'il ne fût pas riche, il était né généreux. Voyant plusieurs régimens fort délabrés, et s'étant secrétement assuré que le désordre venait de la pauvreté et non de la négligence des capitaines, il leur distribua les sommes nécessaires pour l'entier rétablissement des corps. Il ajouta à ce bienfait l'attention délicate de laisser croire qu'il venait du roi. — Un officier était au désespoir d'avoir perdu dans un combat deux chevaux, que la situation de ses affaires ne lui permettait pas de remplacer. Turenne lui en donna deux des siens, en lui recommandant fortement de n'en rien dire à personne. « D'autres, lui dit-il, viendraient m'en demander, et je ne suis pas en état d'en donner à tout le monde. » Cet homme modeste voulait cacher, sous un air d'économie, le mérite d'une bonne action...... Condé averti qu'on était mécontent de la boucherie horrible de Senef : « Bon, dit-il, c'est tout au plus une nuit de Paris..... » Turenne pensait avec plus d'humanité, quand il disait « qu'il fallait trente ans pour faire un soldat. » Selon lui, « une armée qui passait 50,000 hommes était incommode au général qui la commandait et aux soldats qui la composaient. » Turenne était parvenu à être maître absolu de ses plans de campagne. Louis XIV dit à un officier-général qui allait joindre l'armée en Alsace : « Dites à Turenne que je serais charmé d'apprendre un peu plus souvent de ses nouvelles, et que je le prie de m'instruire de ce qu'il aura fait. » Ce n'est qu'avec ce pouvoir sans bornes qu'on peut faire des grandes choses à la guerre. Le grand Condé demandait un jour à Turenne quelle conduite il voulait tenir dans la guerre de Flandre ? « Faire peu de siéges, répondit cet illustre général, et donner

beaucoup de combats. Quand vous aurez rendu votre armée supérieure à celle des ennemis par le nombre et par la bonté des troupes; quand vous serez maître de la campagne, les villages vous vaudront des places. Mais on met son honneur à prendre une ville forte bien plus qu'à chercher le moyen de conquérir aisément une province. Si le roi d'Espagne avait mis en troupes ce qu'il a dépensé en hommes et en argent pour faire des siéges et fortifier des places, il serait le plus considérable de tous les rois. » Quant à l'extérieur, Turenne était un homme entre deux tailles, large d'épaules, et les haussant de temps en temps; ayant les sourcils gros et assemblés, ce qui lui donnait une physionomie rude; n'ayant rien de grand dans l'air, quoiqu'il eût l'ame grande. Il était modeste en habits, et le paraissait même en expressions, quoique l'amour-propre perçât quelquefois à travers cette modestie. Il aimait les bons mots et s'y connaissait. Il était naturellement gai, il avait lu les poètes latins et français. Cependant sa conversation n'était point brillante; il parlait peu et n'écrivait pas bien. D'Avrigny en a fait dans ses Mémoires un portrait très-étendu, dont nous extrairons quelques traits. Sa patience et sa douceur étaient inaltérables, et jamais on ne lui a entendu dire une parole d'emportement, même dans son domestique. «Un des plus grands hommes du siècle dernier, dit Jean-Jacques Rousseau, fut incontestablement M. de Turenne. On a eu le courage de rendre sa Vie intéressante par de petits détails qui le font connaître et aimer. Mais combien s'est-on vu forcé d'en supprimer qui l'auraient fait connaître et aimer davantage? Je n'en citerai qu'un que je tiens de bon lieu, et que Plutarque n'eût eu garde d'omettre, mais que Ramsay n'eût eu garde d'écrire. Un jour d'été qu'il faisait fort chaud, le vicomte de Turenne, en petite veste blanche et en bonnet, était à la fenêtre dans son antichambre; un de ses gens survient; et, trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuisine avec lequel ce domestique était familier. Il s'approche doucement par derrière, et d'une main qui n'était pas légère, lui applique un grand coup sur les fesses. L'homme frappé se retourne à l'instant, le valet voit en frémissant le visage de son maître; il se jette à genoux tout éperdu : *Monseigneur, j'ai cru que c'était George. — Et quand c'eût été George*, s'écrie Turenne, *il ne fallait pas frapper si fort.* » Loin de rejeter les mauvais événemens sur les officiers qu'il employait à la guerre, il tâchait de les consoler, et de relever leur courage. Un jour qu'il se préparait à donner dans les lignes d'une place assiégée, il trouva que les soldats manquaient de quelques outils, et, se souvenant qu'un maréchal de France, qui commandait une autre attaque, en avait de superflus, il lui en envoya demander par un de ses gardes. Ce garde revint tout troublé, racontant tout haut plusieurs choses désagréables que ce maréchal avait dites, en refusant de donner les outils. Turenne, sans être ni surpris, ni ému, dit aux officiers qui l'accompagnaient : «Puisqu'il est en colère, il faudra se passer de ses outils, et faire comme si nous les avions.» Ensuite il attaqua les lignes, les força,

et eut toute la gloire de l'action. A sa dernière campagne de Flandre, plusieurs courtisans revinrent de l'armée, tous animés contre lui, et ils remplirent la cour de leurs plaintes. Ils surent qu'il était informé de leurs discours; et, quelques-uns d'eux, craignant les effets de son ressentiment, lui firent proposer d'entrer en éclaircissemens avec lui. Sa réponse fut « qu'il ne voulait aucun éclaircissement; que c'était assez pour lui d'être assuré de n'avoir donné sujet à personne de se plaindre; mais qu'il ne désespérait pas que dans une autre occasion, où peut-être il aurait tort, messieurs les courtisans ne lui fussent favorables. » Ils prirent le parti de retourner chez lui, comme s'il ne se fût rien passé; et il agit avec eux comme s'il n'eût rien su. Il était incapable de haine; mais il était capable d'amitié. On le vit fondre en larmes dans les rues de Pontoise, sur ce qu'il venait d'apprendre à la porte de la ville que le duc de Bouillon, son frère, y était dangereusement malade de la maladie dont il mourut; et ses larmes étaient d'autant plus sincères, que l'on s'apercevait qu'il eût voulu les retenir. Il parlait de lui-même avec tant de modestie et de simplicité, que s'entretenant avec un de ses amis, deux ou trois jours après la mort du duc de Bouillon, il lui dit ces propres paroles: « On croit que je sais quelque chose dans la guerre; mais rien n'est plus vrai que je pouvais encore beaucoup apprendre de mon frère; eh! pour les affaires, quels talens n'avait-il pas au-dessus de moi?» Nous avons la Vie de Turenne, par Ramsay et par Raguenet. (*Voyez* l'article de ces écrivains et ceux de COURTILZ et de MARSOLIER.) Le comte de Grimoard a publié, en 1782, une *Collection des Lettres et Mémoires trouvés dans les portefeuilles du maréchal de Turenne*, 2 vol. in-folio. Depuis la publication de ces pièces, il ne peut plus y avoir de doute sur le fameux cartel envoyé à Turenne par l'électeur palatin, le 27 juillet 1674; cartel dont Colini a paru suspecter l'existence, apparemment pour soustraire ce souverain à la censure violente du président Hénault qui dit que Turenne répondit à ce cartel « avec une modération qui fit honte à l'électeur de cette bravade. » Mais la honte, dit Voltaire, était dans l'incendie, lorsqu'on n'était pas en guerre ouverte avec le Palatinat; et ce n'était pas une bravade dans un prince justement irrité, de vouloir se battre contre l'auteur de ces cruels excès. » Turenne, en écrivant ses *Mémoires*, s'était proposé, pour modèle, les Commentaires de César; mais le héros romain était aussi habile dans l'art d'écrire que dans celui de commander et de combattre; au lieu que Turenne, son rival dans ce dernier genre, lui était fort inférieur dans l'art de parler et d'écrire. Ses Mémoires cependant n'en sont ni moins solides, ni moins instructifs que ceux de César, pour ceux qui veulent connaître à fond les principes de la science militaire. Le cardinal de Rohan a fait élever, en 1781, à la gloire de Turenne, un superbe trophée à Saltzbach, à l'endroit même où le héros avait été tué; il est au milieu d'un espace planté de lauriers et environné d'une grille de fer. Un invalide du régiment de Turenne devait être entretenu à perpétuité à

Saltzbach, pour faire voir ce monument aux étrangers. L'abbé d'Eymar, vicaire-général de Strasbourg, le célébra dans ces quatre vers :

Turenne enseveli dans le tombeau des rois,
Du roi qui l'y plaça fait chérir la mémoire;
Mais dans ce monument on célèbre à la fois
Turenne, ses vertus, son trépas et sa gloire.

Fléchier, évêque de Nîmes, et Mascaron, évêque de Tulle, ont fait l'Oraison funèbre du Turenne. Ces deux discours sont les chefs-d'œuvre de leurs auteurs

TURENNE (JEAN LE MAINGRE). *Voyez* BOUCICAUT.

TURGOT (MICHEL-ÉTIENNE), né à Paris, en 1699, mort dans la retraite, en 1751, passa de la place de président au parlement, à celle de prévôt des marchands, et fut conseiller d'état, puis président du grand conseil. Les égoûts immenses qui entourent tout un côté de Paris et le débarrassent d'immondices pestilentielles, et la fontaine de Grenelle, sont les monumens de l'administration du président Turgot. Son zèle vigilant et actif fut très-utile aux Parisiens, qui lui durent l'abondance dans les temps les plus difficiles. Il laissa trois fils, dont le plus jeune est le sujet de l'article suivant.

TURGOT (ANNE-ROBERT-JACQUES), contrôleur-général des finances sous Louis XVI, né à Paris, le 10 mai 1727, se livra, dès sa jeunesse, à l'étude de la théologie, et prononça, à 22 ans, en Sorbonne, deux Discours latins sur les avantages que la religion chrétienne a procurés aux hommes, et sur les progrès de l'esprit humain. Dans ce dernier, Turgot prévoyait déjà la séparation des colonies anglaises de leur métropole. Il commença, à 24 ans, une traduction des *Géorgiques*, s'attacha ensuite aux principes de Quesnai, chef des économistes, et quitta la Sorbonne pour suivre dans ses voyages de Gournai, intendant du commerce. Turgot fut nommé intendant de Limoges, et le fut pendant 12 ans. On n'oubliera jamais dans cette province l'esprit d'équité et de bienfaisance avec lequel il l'a administrée. Pendant une longue et cruelle disette, il répandit des aumônes abondantes. Les denrées de première nécessité manquaient: il se donna des soins infatigables pour les procurer. Le Limousin éprouvait une surcharge énorme dans ses impositions, par une erreur de calcul qu'un long usage avait consacrée; il parvint à éclairer le ministère sur ce point important. Il n'existait que quelques routes; il en ouvrit un grand nombre de nouvelles; et, par ces canaux de communication, il vivifia sa généralité, sans accabler le pauvre de travaux dont l'homme riche recueille presque tout le fruit. La corvée fut convertie en argent. On lui dut l'idée et la première exécution des ateliers de charité. Les laboureurs furent ainsi soulagés en mettant par une imposition légère les corvées à la charge de toutes les classes de citoyens. Il fit imprimer à ses frais l'écrit de le Trosne, sur le libre commerce des grains. Le même zèle, les mêmes sentimens de justice le distinguèrent à la cour de Louis XVI, et l'animèrent pendant son court ministère. Les droits d'entrée sur les denrées de première nécessité furent beaucoup modérés, sans que le roi y perdit. La caisse de Poissy, qu'on disait onéreuse au peuple, fut supprimée, et le prix de la viande

diminua. La fécondité de ses principes, a-t-on dit, le conduisit à accroître le commerce par la liberté, l'industrie par les droits rendus à chacun de l'exercer, l'agriculture par la simplification de l'impôt, l'aisance par le soulagement de la classe pauvre des citoyens, la perfection de l'administration générale par la popularité des administrations particulières. « Dans ma famille, disait-il, on ne passe pas 50 ans : j'ai peu d'années à vivre, et je ne dois rien laisser d'interrompu après moi. » Il disait encore : « Tout ministre doit aimer la vérité, estimer les bons citoyens et n'être d'aucune secte. » Les jurandes et les corporations qui mettent des entraves à l'industrie furent abolies. Les droits de féodalité étant une source de procès, il forma le projet de commuer ces droits d'une manière qui pût être avantageuse aux vassaux et aux seigneurs. Il voulait aussi rendre le sel libre et marchand, et réformer la maison domestique du roi; mais son zèle eut plus d'activité que de succès, et ses idées, contredites par des personnes puissantes, restèrent sans exécution. Tout le fruit qu'il en recueillit, c'est qu'on le ridiculisa : c'est la monnaie dont les Français paient quelquefois ceux qui veulent leur faire du bien. On inventa de petites tabatières qu'on appela des *Turgotines*, ou des *Platitudes*. Ces sobriquets servirent à discréditer toutes ses opérations. Le contrôleur-général se retira de la cour avec la réputation d'un ministre vertueux, que l'élévation n'avait ni corrompu, ni enorgueilli. Il ouvrit la Garonne et le port de Marseille au commerce des vins de l'intérieur, et l'édit qu'il rédigea lui-même, en 1776, pour permettre leur libre transport est un modèle de sagesse, de raison et de bonne économie publique. Il rétablit la liberté de la circulation des grains, qui avait été presque anéantie, en 1772, par l'abbé Terray; il affranchit le pays de Gex de toute imposition indirecte, et ce petit coin de terre, pauvre et oublié, se peupla et s'enrichit. Il adoucit les rigueurs de la fouille du salpêtre en faisant respecter davantage la propriété, et la poudre en fut cependant meilleure et fabriquée à moins de frais. Les innovations introduites par ce ministre donnèrent bientôt à la nation le desir d'en obtenir de nouvelles et de plus importantes. « M. Turgot et moi, a écrit de Malesherbes, étions de fort honnêtes gens, très-instruits, passionnés pour le bien : qui n'eût pensé qu'on ne pouvait pas mieux faire que de nous choisir ? Cependant nous avons mal administré; ne connaissant les hommes que par les livres, manquant d'habileté pour les affaires, nous avons laissé diriger le roi par M. de Maurepas, qui ajouta toute sa faiblesse à celle de son élève ; et, sans le vouloir ni le prévoir, nous avons contribué à la révolution. » On a de Turgot quelques écrits, dont on peut voir la notice dans les *Mémoires sur sa Vie et ses Ouvrages*, par Condorcet, 1782, in-8°. Il mourut le 18 mars 1781, de la goutte, à l'âge de 49 ans. Son père et son frère étaient morts à ce même âge et de la même maladie. Laharpe en trace ce portait : « C'était un homme d'une ame forte, que rien ne pouvait écarter de la justice, même à la cour et dans les premières places; d'une égalité d'ame

et d'humeur que rien n'altérait, même au milieu des contrariétés et des dégoûts du ministère; d'une activité laborieuse, que la maladie même ne pouvait ralentir. Quelques heures avant sa mort, il s'entretenait avec un physicien d'une expérience nouvelle d'électricité qu'il méditait. Il n'avait que deux passions, celle des sciences et celle du bien public. Dans le peu d'années qu'il occupa le ministère des finances, il tourna toutes ses vues vers le soulagement du peuple. Attaché à la doctrine des économistes, il la développa dans des édits qui tendaient à l'encouragement et à la perfection de l'agriculture. Il est le premier parmi nous qui ait changé les actes de l'autorité souveraine en ouvrages de raisonnement et de persuasion; et c'est peut-être une question de savoir jusqu'où cette méthode nouvelle peut être utile ou dangereuse. Les suppressions et les réformes qu'il fit dans les finances lui suscitèrent beaucoup d'ennemis. Mais, parmi les plaintes et les reproches qu'ils se permirent contre lui, pas un n'attaqua sa probité. On ne lui contestait pas la pureté de ses intentions, mais on disputait sur les moyens; et peut-être en effet avait-il dans le caractère une sorte de roideur qui nuisait au bien qu'il voulait effectuer. Il eût voulu mener les affaires et les hommes par l'évidence et la conviction : et il lui arrivait de manquer les affaires et de révolter les hommes; tandis qu'en cédant sur de petites choses, et ménageant de petites vanités, il eût pu parvenir à son but. De plus, les gens de cour ne pouvaient pardonner à un ministre de ne s'entourer que de gens de lettres et de philosophes. Il trouva des obstacles de tous côtés; et, quoique le roi eût dit un jour en sortant du conseil : « Il n'y a que M. Turgot et moi qui aimions le peuple, » peu de temps après il le renvoya. La lettre qu'il écrivit au roi, près de sortir du ministère, est remarquable par cette phrase : « Je conjure votre majesté de se tenir en garde contre la faiblesse; elle est la cause principale de la misère des peuples et du malheur des rois; c'est la faiblesse, Sire, qui a conduit Charles I[er] à l'échafaud. » Un poète mit au bas de son portrait, quand il eut été fait contrôleur-général, ces quatre vers :

Il aime à faire des heureux;
Du sort la faveur le seconde.
Il ne doit plus former de vœux,
Il fait le bien de tout le monde.

Turgot dans ses loisirs aimait à cultiver aussi l'art des vers, et diverses pièces répandues dans différens recueils font honneur à son talent. (*Voyez* entre autres sa traduction de la Prière universelle, de Pope, dans le Magasin encyclopédique.) Il avait traduit en vers métriques, c'est-à-dire scandés sur la mesure de l'hexamètre, le 4[e] livre de l'Enéide, et quelques Eglogues de Virgile. Ce fut un de ses amusemens quand il sortit du ministère. Il fit tirer 12 exemplaires de cette traduction. Voltaire, qui en reçut un, ne jugea pas bien, dit-on, de l'introduction du mètre prosodique dans la poésie française, et il n'eut pas tort. L'essai de Turgot n'était pas le premier. Ronsard y avait déjà échoué. Ces traductions de Turgot ont été recueillies par M. François de Neufchâteau, dans le premier volume de son *Conservateur*. M. Dupont de Nemours a

écrit sa Vie. On a publié, il y a quelques années, les *Œuvres complètes* de ce ministre, 9 volumes in-8°.

TURGOT (Étienne-François), frère du précédent, gouverneur-général de la Guiane française, associé libre de l'Académie des sciences, né à Paris, le 16 juin 1721, et mort en 1789, étudia la botanique, l'histoire naturelle, la chimie et l'agriculture; et il acquit des connaissances étendues dans l'anatomie, la chirurgie et la médecine. Très-jeune encore lorsqu'il alla faire ses caravanes à Malte, il s'y montra comme un philosophe, occupé à répandre des lumières; il y proposa les moyens de perfectionner l'éducation des habitans, d'y établir une bibliothèque, d'y former un jardin des plantes, d'y entretenir des apothicaires éclairés, des chirurgiens habiles, et d'y faire fleurir l'agriculture et le commerce. Après la paix de 1768, il fut nommé gouverneur-général de la Guiane française. Les plus déplorables désastres avaient signalé les premières tentatives que l'on avait faites pour l'établissement de cette colonie. Turgot, à son arrivée, fut obligé de faire arrêter l'intendant, et, après 4 mois de séjour, et 3 mois de maladie, après avoir assuré la subsistance aux colons qui avaient échappé à la famine et à l'épidémie, il revint en France rendre compte des malheurs dont il avait été témoin, et de l'impossibilité de suivre des projets légèrement adoptés. Une lettre de cachet que ses ennemis eurent le crédit d'obtenir fut la récompense de son zèle. Rendu à la liberté, Turgot se renferma tout entier dans les paisibles occupations de l'étude. Il avait été nommé, en 1762, associé libre de l'Académie des sciences, et à l'époque de l'institution de la Société d'agriculture, en 1790, il en fut un des premiers membres, comme il s'en montra un des plus zélés, lorsqu'après quelques années de langueur elle reprit une existence nouvelle. Il a donné à chacune des deux compagnies plusieurs Mémoires importans, et a contribué à faire mieux connaître l'origine de la gomme élastique, que la nature a prodiguée aux forêts de la Guiane, et qui est si utilement employée dans plusieurs arts.

TURINI (André), médecin des papes Clément VII et Paul III, et des rois Louis XII et François Ier, était né dans le territoire de Pise, et vivait encore vers le milieu du 16e siècle; mais on ignore le temps de sa mort. Il acquit une grande réputation par sa pratique et par ses ouvrages, publiés en 1544, à Rome, in-fol.

TURLOT (Nicolas), licencié en théologie, fut successivement curé, chanoine gradué, archiprêtre et archidiacre de l'église de Namur, ensuite prévôt de la même église, et vicaire-général pendant 11 ans. Il mourut le 17 janvier 1651. On a de lui: *Trésor de la doctrine chrétienne*, Liége, 1631, in-4°, en français; Bruxelles, 1668, in-4°, en latin, et réimprimé plusieurs fois en France, surtout à Lyon; ouvrage propre à l'instruction du peuple, surtout dans les campagnes.

TURNÈBE (Adrien), célèbre érudit du 16e siècle, né à Andelí, près de Rouen, fut professeur royal en langue grecque à Paris. Il se fit imprimeur, et eut pendant quelque temps la direction de l'imprimerie royale, surtout

pour les ouvrages grecs. La connaissance qu'il avait des belles-lettres, des langues et du droit, une mémoire prodigieuse, un jugement admirable et une grande pénétration, lui firent des admirateurs à Toulouse et à Paris, où il professa avec beaucoup de célébrité, et où il mourut en l'année 1585. La douceur de son visage témoignait celle de son ame. Ses actions étaient innocentes, ses mœurs irrépréhensibles, et toutes ses vertus étaient accompagnées d'une modestie sans exemple. Henri Estienne a dit de lui :

Hic placuit cunctis, quòd sibi non placuit.

Son cabinet avait tant de charmes pour lui, que le jour de ses noces il y passa plusieurs heures. Les Italiens, les Espagnols, les Anglais et les Allemands lui offrirent des avantages considérables pour l'attirer chez eux; mais il aima mieux vivre pauvrement dans son pays que d'être riche ailleurs. Il ordonna par son testament qu'on l'inhumât sans pompe dans le cimetière des pauvres écoliers du collége de Montaigu à Paris. Ses principaux ouvrages ont été imprimés à Strasbourg, en 5 vol. in-fol., 1606. On y trouve : I. Des Notes sur Cicéron, sur Varron, sur Thucydide, sur Platon. II. Ses écrits contre Ramus. III. Ses Traductions d'Aristote, de Théophraste, de Plutarque, de Platon, etc. IV. Ses Poésies latines et grecques. V. Des Traités particuliers; entre autres, un *de vino*, Paris, 1600, in-8°; il y soutient que l'usage habituel du vin a raccourci la taille et abrégé la vie des hommes; système qui fut soutenu, en 1657, dans la faculté de médecine de Paris, par le médecin Bergeron. VI. On a encore de Turnèbe un recueil important, intitulé *Adversaria*, 1580, in-fol., en 30 livres, dans lequel il a ramassé tout ce qu'il a trouvé d'intéressant dans ses lectures.

TURNÈBU (ODET). *Voyez* TOURNEBU.

TURNER (ROBERT), théologien anglais. Il quitta son pays pour la foi catholique, et trouva un asile auprès de Guillaume, duc de Bavière, qui l'employa dans plusieurs négociations importantes; mais il perdit dans la suite la faveur de ce prince. Il devint chanoine de Breslaw, et mourut à Gratz en 1597. On a de lui des Commentaires sur l'Ecriture Sainte, et d'autres ouvrages.

TURNER (GUILLAUME), médecin, naturaliste et théologien anglais, né à Morpeth au comté de Northumberland, mort en 1568, élève de Pembroke-Hall à Cambridge, où il embrassa les principes de la réformation, devint ensuite l'un des prédicateurs de cette religion, et parcourut toute l'Angleterre, pour la propager. L'évêque Gardiner le fit mettre en prison. Aussitôt qu'il fut relâché, il sortit du royaume, et se fit recevoir docteur à Ferrare. A l'avénement d'Edouard III, Turner revint en Angleterre, et y obtint le doyenné de Wells. Mais lorsque Marie monta sur le trône, il fut exilé et ne revint qu'après la mort de cette princesse. Alors la reine Elisabeth lui rendit ses bénéfices. On a de lui : I. *Traité des eaux thermales de l'Angleterre et de l'Allemagne*. II. *L'Herbier complet*, ou *Histoire des plantes*, in-fol. III. *Historia de naturis herbarum, scholiis et notis vallata*, in-8°. IV.

Avium præcipuarum, quorum apud Aristotelem et Plinium mentio est, brevis et succincta historia, Cologne, 1544, in-8°. Il ne se borne point dans cet ouvrage à ce que l'un et l'autre de ces auteurs ont écrit sur cette matière; il pousse ses recherches plus loin. V. D'autres ouvrages de botanique.

TURNER (François), prélat anglais, fils du précédent, mort en 1710, élève de l'école de Winchester, puis du nouveau collége à Oxford, fut d'abord chanoine de St.-Paul et doyen de Windsor; puis en 1683 il obtint l'évêché de Rochester. L'année suivante il passa sur le siége d'Ely. Turner fut un des sept évêques emprisonnés à la tour par le roi Jacques; et à la révolution, son évêché lui fut ôté pour refus de serment. Ce prélat a publié quelques ouvrages : I. Des *Sermons*. II. Un *Poème sacré*. III. La *Vie de Nicolas Ferrar*.

TURNER (Daniel), chirurgien et médecin anglais, membre de la Société royale de Londres, florissait dans le commencement du 18e siècle. Ses ouvrages, tous en langue anglaise, sont peu nombreux. Voici le titre des principaux, traduits en français : I. *Traité des maladies de la peau en général, avec un court appendix sur l'efficacité des remèdes topiques dans les maladies internes, et leur manière d'agir sur le corps humain*, Paris, 1743, 2 vol. in-12. II. *Dissertation sur l'épidémie vénérienne*, Paris, 1767, 2 vol. in-12. III. *Relation des eaux de Pyrmont et de Spa*, 1734, in-12. IV. *Aphrodisiacus*, Londres, 1736, in-8°. C'est un recueil succinct des auteurs dont il est parlé dans l'ouvrage de Louis Luisinus, qui parut à Venise en 1599, 2 vol. in-fol.

TUROCZI, ou TUROTZI, ou THUROCS (Jean), historien hongrois, florissait vers l'an 1490. On a de lui une *Histoire des rois de Hongrie*, depuis Attila jusqu'au couronnement de Mathias Corvin, l'an 1464, en latin. Il a inséré dans cette histoire la *Chronique de Jean Kikolo*, grand-vicaire de Strigonie, depuis l'an 1342 jusqu'à l'an 1382, et il dit que pour le reste il a compilé dans ce qu'il a trouvé de meilleur; mais il a bien mal choisi. On le voit confondre la Catalogne avec la ville de Châlons-sur-Marne; (*Catalaunia* et *Catalaunium*) il fait dériver le mot *Hispania* de *Hispan*, qui en hongrois signifie *capitaine*, quoique l'Espagne eût ce nom dans le temps où l'on ne savait encore rien des Huns ni des Hongrois. Tout ce qu'il dit d'Attila, est plutôt un roman qu'une histoire. Cet ouvrage a été imprimé à Augsbourg, 1482; à Venise, 1488; et dans les *Scriptores rerum hungaricarum* de Scwhandtnerus.

TUROCZI ou TUROTZI (Ladislas), jésuite, né d'une famille noble de Hongrie, se distingua par ses vertus et sa science. On a de lui un *Abrégé de l'Histoire des rois de Hongrie*, sous ce titre : *Hungaria cum suis regibus*, Tirnau, 1729, in-fol.; avec des additions par Etienne Katona, Tirnau, 1772, in-4°. On trouve dans cette Histoire, très-bien écrite en latin, une description géographique fort ample de toute la Hongrie, de ses villes, comtés, îles, lacs, fleuves, fontaines, montagnes, etc.; des faits très-intéressans omis par plu-

sieurs historiens, des anecdotes étonnantes, incroyables, et cependant très-vraies, telles que celle de la comtesse Battori, épouse d'un comte Nadasti, qui immola plus de 600 filles à sa beauté, ridiculement persuadée que le sang humain blanchissait le teint, et qui, parvenue à un âge où la vanité des femmes cesse d'avoir des prétentions, non-seulement continua ces horreurs, mais prit plaisir à manger la chair de ces infortunées.

TURPIN ou TULPIN, moine de Saint-Denis, fut fait archevêque de Reims, vers l'an 760. Turpin reçut du pape Adrien Ier le pallium en 774, avec le titre de primat. Il mit en 786 des bénédictins dans l'église de Saint-Remi, abbaye célèbre, au lieu de chanoines qui y étaient, et mourut vers l'an 800, après avoir gouverné son église plus de quarante ans. On lui attribue le livre intitulé *Historia et Vita Caroli Magni et Rollandi*; mais cette Histoire, ou plutôt cette fable, est l'ouvrage d'un moine du 16e siècle, qui a pris le nom de Jean Turpin. C'est de ce livre qu'on a tiré tous les contes qu'on a faits sur Roland et sur Charlemagne. On le trouve dans *Schardii rerum germanicarum quatuor vetustiores chronographi*, Francfort, 1556, in-folio; et il y en a une version française par Gaguin, in-4°, qu'il ne faut pas confondre avec un roman publié sous le titre de *Chronique* de Turpin, Lyon, 1583, in-8°.

TURPIN (F. H.), né en 1709, devint professeur de l'université de Caen, sa patrie, et la quitta pour se rendre à Paris, où ses talens furent plus connus qu'employés. Il avait un véritable génie pour le genre historique, une imagination vive, un style plein de chaleur et d'abondance, l'art de disposer les événemens et de les raconter avec feu; mais la précipitation avec laquelle il écrivait, et un certain ton de rhéteur ont gâté quelques-uns de ses ouvrages. Les principaux sont : I. La *Vie du grand Condé* et celle du maréchal *de Choiseul*, pour servir de suite aux Vies des hommes illustres de France par l'abbé Pérau, 1768, in-12. Ces deux morceaux d'histoire sont intéressans et par eux-mêmes et par l'art du peintre. Si Pérau était trop simple dans son style, Turpin est peut-être trop brillant dans le sien. II. *Histoire du gouvernement des anciennes républiques*, 1769, in-12. III. *Vie de Mahomet*, 1780, 3 vol. in-12. IV. *Histoire civile et naturelle du royaume de Siam, et des révolutions qui ont bouleversé cet empire jusqu'en* 1770, 2 vol. in-12. Quoique l'auteur fût déjà assez avancé en âge, son style paraît être celui d'un jeune homme qui cherche à faire des phrases. C'est là le grand défaut de Turpin dans tous ses ouvrages; et l'on peut lui reprocher de plus des incorrections et des négligences. On y trouva encore des principes trop libres sur le gouvernement; ce qui força l'auteur à quitter la France, où il ne revint que long-temps après. V. *Histoire universelle, imitée des Anglais*, 1770, 4 vol. in-12. On connaît la compilation britannique sur l'Histoire universelle, en plusieurs volumes in-4°. C'est une mine riche et féconde dont les matériaux informes sont arrangés avec assez de confusion. Turpin se proposait d'y mettre

de l'ordre, en profitant de ce que ce recueil lui offrait de meilleur. «Je ne suis ici, dit-il modestement, que le nain placé sur les épaules du géant. « Tout ce qu'on peut assurer, c'est que la production du nain plaît plus que l'autre ; et il est fâcheux que cet ouvrage n'ait pas été continué. VI. *Histoire de l'Alcoran*, 1775, 2 vol. in-12. Elle est intéressante et bien écrite. VII. La *France illustre* ou le *Plutarque français*, 1780-85, 4 vol. in-4°, fig.; l'un des ouvrages de Turpin qui a été lu avec le plus de plaisir. Il est composé de 52 cahiers, avec 48 portraits. L'auteur mourut à Paris dans l'indigence au mois de septembre 1799. Il conserva jusqu'au dernier moment la force de son esprit sans donner le moindre signe d'impatience ou de regrets. Quoiqu'il fût né avec une imagination qui n'avait pas besoin d'être excitée, il l'échauffait encore par le moyen que prenait Maimbourg lorsqu'il avait à décrire une bataille. Saint-Malo lui donna le titre de citoyen, en reconnaissance de la Vie de Duguay-Trouin, insérée dans sa France illustre.

TURPIN DE CRISSÉ (LANCELOT), est auteur de *Commentaires sur les Mémoires de Montecucul li*, Paris, 1769, 3 vol. in-4°, fig.; Amsterdam, 1770, 3 vol., petit in-8°. On a du même auteur : I. *Essai sur l'art de la guerre*, Paris, 1754, 2 vol. grand in-4°, fig. II. *Commentaires sur les institutions militaires de Végèce*, Montargis, 1779, 2 vol. in-4°.

TURQUET (ETIENNE), vint de Zulers en Piémont avec son compatriote Paul Moriz, et apporta à Lyon les premières manufactures de soie qui ont depuis illustré et enrichi cette ville. L'établissement de Turquet y fut autorisé par lettres-patentes de 1536.

TURQUET (LOUIS), né à Lyon, traduisit l'ouvrage d'Agrippa, *de Vanitate scientiarum*. Cette traduction est infidèle. L'auteur s'y permet des changemens qui ne sont point heureux. Il a publié une *Histoire du royaume de Naples* et une *Institution d'une femme chrétienne dans l'adolescence, le mariage et la viduité*. Turquet est mort à la fin du 17e siècle.

TURQUET. *Voyez* MAYERNE.

TURRA (CÔME), peintre de Ferrare, qui florissait vers 1430, embellit sa patrie d'un grand nombre de productions ingénieuses. Il s'appliqua surtout dans ses dessins à laisser entrevoir les contours des muscles à travers les vêtemens. Il excella dans la miniature. Sa mort arriva en 1469.

TURREAU DE GRABOUVILLE, membre du département de l'Yonne, fut nommé, en septembre 1791, député suppléant à la législation, où il ne prit point séance, et en septembre 1792, député à la Convention nationale. Le 28 novembre, il se prononça contre les girondins, attaqua le ministre Roland, et le somma de désigner nominativement les agitateurs de Paris qu'il était venu dénoncer : il demanda le 10 mars la destitution du général Stingel, attaqua de nouveau la Gironde, et l'accusa de refuser la parole à Robespierre, toutes les fois qu'il voulait défendre les droits du peuple. Au 31 mai il poursuivit encore cette faction, et accusa Lanjuinais d'avoir organisé la contre-révolution à Rennes. Envoyé à la fin de 1793 à l'armée

de la Vendée, pendant 15 mois, il fut un des partisans du système de dévastation de ce malheureux pays, dont il fit, selon ses propres expressions, *une grande illumination.* Ses rapports à la Convention suffisent seuls pour donner une idée de son caractère. Le général Danican, dont il fut, il est vrai, le dénonciateur, rapporte dans ses Mémoires « qu'il fit brûler un faubourg de Saumur sans aucune nécessité, l'ennemi étant alors à plus de dix lieues, et il assure en outre avoir conservé un ordre, signé de la main du proconsul, de tuer les malades dans leurs lits à Laval. De retour à la Convention, il en devint secrétaire en juin 1794; puis en juillet et en août, après le 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), il se prononça contre les terroristes, et oubliant le sang qu'il avait fait couler, il dit à Lebon qui cherchait à se justifier en peignant les crimes de ses collègues « Peins-toi toi-même, scélérat! » Il fit aussi prononcer l'arrestation de Fouquier-Tinville, et sa traduction au tribunal révolutionnaire. Pendant l'été, il fut nommé commissaire près l'armée d'Italie, et s'y conduisit d'après les principes d'alors. A l'époque du 13 vendémiaire an 4 (5 octobre 1795), il se prononça contre les sectionnaires de Paris, et annonça que les habitans de la section Montmartre offraient leurs services à la Convention. Il ne passa point aux conseils à la fin de la session; mais il fut nommé par le Directoire commissaire chargé de faire rejoindre les réquisitionnaires et conscrits du département de la Seine, et mourut quelque temps après.

TURREAU DE LINIÈRES (...., le baron), lieutenant-général des armées du Roi, ancien ministre plénipotentiaire de France aux États-Unis d'Amérique, né vers 1766, entra de bonne heure au service, et obtint un avancement rapide. Dès 1793, il avait commandé l'armée des Pyrénées-Orientales; bientôt après, il fut appelé au commandement en chef de l'armée de l'Ouest. Il déploya de rares talens en Suisse et en Italie dans la campagne de 1800. Il dirigea les travaux de la superbe route du Simplon, organisa le Valais, et entra dans la carrière diplomatique. Il passa quelques années en Amérique, revint ensuite dans sa patrie et commanda la 21e division militaire. Il fit en Allemagne la campagne de 1813, et conserva jusqu'après le traité, la citadelle de Wurtzbourg à la France. On a de lui des *Mémoires sur la guerre de la Vendée*, publiés en 1796; ils ont été traduits dans plusieurs langues; il les fit réimprimer en 1815, ainsi qu'un aperçu sur la *Situation politique des Etats-Unis d'Amérique*, in-8°. Il est mort à Conches, le 15 décembre 1816.

TURRET (Pierre), auteur du 16e siècle, se fit une si grande réputation, que les villes de Dijon et d'Autun se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour; mais il décide lui-même dans un de ses ouvrages la question en faveur d'Autun. Cependant son principal savoir semblait consister en astronomie, et plus encore en astrologie, comme l'on voit par le titre de deux de ses ouvrages, dont le premier est, *Fatales précisions des astres et dispositions d'icelles sur*

la région de Jupiter, maintenant appelée Bourgoigne, pour l'an 1529 et plusieurs années subséquentes. Le second a pour titre : *Le Période*, c'est-à-dire, *la fin du monde; contenant la disposition des choses terrestres par la vertu des corps célestes.* Ce petit livre lui attira des disgraces, et il paraît que l'auteur s'y attendait, puisqu'il n'y fit inscrire ni le lieu ni la date de l'impression, ni son nom, ni celui de l'imprimeur. Bayle assure qu'il parut en 1531; d'abord il avait été composé en latin; mais on n'a jamais eu que la traduction française, faite par l'auteur même. Turret fut cité en justice à Dijon, où il enseignait avec beaucoup de célébrité, et accusé d'irréligion ; mais Pierre Duchâtel qui avait été son disciple, prit sa défense, et le fit renvoyer absous. On ignore l'année précise de sa mort. On a encore de lui, *Computus novus*, à l'usage des ecclésiastiques, 1529.

TURRETIN (Benoît), né à Genève en 1588, était d'une noble et ancienne famille de Lucques. Son père ayant embrassé le calvinisme, se retira à Genève, et devint à l'âge de 33 ans pasteur et professeur en théologie. Sa science, sa modération et sa prudence lui firent des admirateurs et des amis. On a de lui : I. Une *Defense des Versions de Genève, contre le P. Cotton*, in-fol. II. Des Sermons, en français, sur l'*Utilité des châtimens*, in-8°; et d'autres ouvrages aujourd'hui peu connus. Il mourut le 4 mars 1631.

TURRETIN (François), théologien, fils du précédent, né à Genève en 1628, voyagea en Hollande et en France, où il augmenta ses connaissances, et où il se lia avec divers savans. A son retour, il devint professeur de théologie à Genève en 1653, et fut député en 1661 en Hollande, où il obtint la somme de 75,000 florins, qui servirent à la construction du bastion de la ville, qu'on appelle encore aujourd'hui *le Bastion de Hollande.* Ce savant mourut le 28 septembre 1687, après avoir publié divers ouvrages. Les plus connus sont : I. *Institutio theologiæ elenchticæ*, 3 vol. in-4°. II. *Theses de satisfactione J.-C.*, 1667, in-4°. III. *De Secessione ab Ecclesiâ Romanâ*, 2 vol. IV. Des Sermons, des Thèses, des Dissertations et d'autres ouvrages.

TURRETIN (Jean-Alphonse), fils du précédent, né à Genève, en 1671, se livra tout entier à l'étude de l'histoire de l'Eglise. Ce fut en sa faveur qu'on érigea à Genève une chaire d'histoire ecclésiastique. Il avait voyagé en Hollande, en Angleterre et en France pour converser avec les savans, et avait eu l'art de profiter de leurs entretiens. Ses ouvrages sont : I. Plusieurs volumes de *Harangues* et de *Dissertations*, 1657, 3 vol. in-4°. II. Plusieurs écrits sur la Vérité de la religion chrétienne, diffus, mais solides; traduits en partie du latin, par M. Vernet, cinq parties in-8°. III. Des *Sermons.* IV. Un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique depuis la naissance de J.-C. jusqu'à l'an* 1700, dont la seconde édition est de 1736, in-8°: ouvrage savant et méthodique, mais peu favorable à l'Eglise romaine. Il le dédia au prince Frédéric de Hesse-Cassel, qui était alors à Genève, et qui l'honorait d'une estime particu-

lière. Turretin mourut le 1er mai 1737. Voici l'éloge que Vernet fait de cet ouvrage : « L'auteur choisit bien ; il renferme beaucoup de sens en peu de mots : il présente des tableaux de chaque siècle en raccourci, mais fidèles : tout y est clair, bien lié, et d'une latinité fort pure. Il était l'ornement de son église et la lumière de ses confrères.

TURRETIN (MICHEL), né en 1646, mort en 1721, pasteur et professeur en langues orientales à Genève ; était de la même famille que les précédens. On a de lui : I. *La Croix des jugemens de Dieu*, in-8°. II. Plusieurs *Sermons* estimés des protestans, deux, entre autres, sur l'*Utilité des afflictions*. III. Un *Catéchisme familier* pour ceux qui commencent, in-12. Sa piété et sa candeur le faisaient chérir et respecter.

TURRETIN (SAMUEL), fils du précédent, professeur en hébreu et en théologie à Genève, né en 1688, mort le 27 juillet 1727, a donné : I. Des *Thèses*, sur lesquelles a été composé le Traité intitulé : *Préservatif contre le fanatisme et les prétendus inspirés du dernier siècle*, Genève, 1723, in-8°. Il fut regretté comme pasteur et comme professeur. Les lumières, le jugement, l'affabilité et le zèle faisaient de lui un savant aimable et un ministre respectable.

TURRI (JEAN-PELLEGRIN), jésuite, né à Sillicano dans la Garfagnane, passa une grande partie de sa vie à Rome, où il fut aimé du pape Clément XI. Il exerça les fonctions de prédicateur avec succès, et mourut à Monte-Pulciano en 1725. Nous avons de lui : *Avent et Panégyriques sacrés*, Venise, 1733, in-4°. II. *Sermons et Panégyriques*, Venise, 1733, 2 volumes in-8°.

TURRIANI (JÉRÔME), gentilhomme véronais, mort le 11 février 1506, étudia la médecine à Padoue, et y fit tant de progrès, qu'il obtint une chaire de pratique, avant d'être reçu docteur. Il professa d'abord à Ferrare ; mais le doge Barbarigo le rappela dans Padoue, en 1488, et lui donna la première chaire de médecine, que ses infirmités l'empêchèrent de conserver jusqu'à sa mort. On a de lui des ouvrages posthumes : I. *Commentaria in Galenum*. II. *Consiliorum libri tres*. III. *De Variolis liber unus*, IV. *De Plantis et Floribus, libri duo*.

TURRIANI (MARC-ANTOINE), fils du précédent, né à Vérone, étudia les mathématiques et la médecine sous son père. Son attachement à la doctrine des médecins grecs fut si grand, qu'il n'épargna rien pour la venger de l'injuste mépris dans lequel elle était tombée de son temps. Il éleva la voix contre les professeurs de son siècle, avec toute la force que la bonté de sa cause lui inspira, et il leur prouva que c'était chez les maîtres de l'école grecque qu'il fallait chercher la véritable médecine. La ville de Padoue fut le premier théâtre où Turriani déploya ses talens : il y remplit la chaire de théorie ; mais il passa ensuite à Pavie, où il enseigna avec la même célébrité. Ce médecin n'avait que 33 ans, lorsqu'il mourut de la fièvre en 1512, dans les environs du lac dit *Lago di Garda*, dans le territoire de Vérone, et il emporta dans le tombeau les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Le

comte Nicolas d'Arco a dit de lui :

Ante annos scivisse nocet : nam maxima virtus
Persuasit morti ut crederet esse senem.

On a de lui un volume d'*Observations anatomiques.*

TURRIEN (François), savant controversiste, mais très-médiocre écrivain, dont le vrai nom est Torrès, né à Herrera en Espagne, vers l'an 1504, parut avec éclat au concile de Trente. Il se fit jésuite à l'âge de plus de 60 ans, et alla en Allemagne, où il continua d'écrire avec plus d'assiduité que de succès. Il mourut à Rome, le 21 novembre 1584. C'était un homme d'une grande lecture ; mais il n'avait pas le goût sûr, et était assez mauvais critique, traducteur et controversiste. On l'a accusé de citer quantité de fausses pièces pour défendre ses opinions, et d'avoir forgé des manuscrits. Ses ouvrages sont en grand nombre ; ils roulent tous sur la théologie, et les préjugés ultramontains y dominent. Voici les principaux : I. *In monachos apostatas*, Rome, 1549, in-4° ; et réimprimé sous le titre de : *de Votis monasticis*, Rome, 1561, avec un 2e livre, *de inviolabili votorum monachorum*, Rome, 1566. II. *De Residentiâ pastorum*, etc., Florence, 1551. Il enseigne que la résidence est de droit divin ; mais il changea de sentiment au concile de Trente. III. *De Celibatu et de Matrimoniis clandestinis*, 1552, etc.

TURRIEN (Jean). *Voy.* Torriani.

TURRIEN (François), médecin, né à Sainte-Victoire dans le Picenum, vers le milieu du 16e siècle, se distingua dans la pratique de son art. On a de lui : *Prognosticon medicinale secundùm temporum constitutiones*, Ancône, in-4°. L'auteur y paraît infatué de l'astrologie judiciaire ; au reste c'était la folie du temps.

TURRIN (Séraphin), religieux augustin de Lyon, publia en 1696 un ouvrage in-4°, intitulé : *Parnassus theologicus.* L'auteur mourut quelque temps après.

TURSELIN (Horace). *Voyez* Torsellino.

TURSTIN, archevêque d'York. *Voy.* Condé (Turstin de.)

TURTURETO (Vincent), ecclésiastique de Palerme, mort en 1645, a mis au jour : I. *Horas subcisivas de gentilitiâ nobilitate.* II. *Collationes moralis doctrinæ, cum jurisconsultorum decretis, politicis et jurisconsultis perutiles.* III. *Parallela ethica et juridica.* IV. *Sacellum regium*, etc. On y remarque de l'érudition.

TUSCO (Dominique), jurisconsulte, né à Reggio en Calabre, commença sa carrière par les armes en qualité de capitaine, la continua dans le sacerdoce et les dignités ecclésiastiques, et l'eût finie après la mort de Léon XI par la tiare, sans les vives oppositions de Baronius. Ce pieux cardinal lui reprochait quelques paroles un peu trop libres, dont il cherchait à égayer sa conversation. Tusco mourut en 1620, à 90 ans, après avoir publié 8 volumes in-folio, où il a rédigé alphabétiquement toutes les matières du droit civil et canonique.

TUSSER (Thomas), auteur économiste anglais, né à Raven-Hall au comté d'Essex, mort en

1580, fut quelque temps à la cour d'Essex, mais ensuite il se retira dans une ferme et se consacra aux soins ruraux, et à l'instruction dans cette partie. On a de cet auteur un bon ouvrage sous le titre de *Cinq cents articles d'Economie rustique*, in-4°, 1586: c'est une description très-curieuse de toute l'agriculture de ce temps, dans laquelle, parmi un grand nombre d'erreurs, il se trouve quelques observations instructives.

TUTILON, moine de Saint-Gall, dit le *Bienheureux*, né d'une famille distinguée, vécut dans le neuvième siècle. Il cultiva avec succès la poésie, la musique, l'éloquence et la peinture. Il donna des preuves de ce dernier talent à Metz et à Saint-Alban de Mayence. L'empereur Charles-le-Gros faisait beaucoup de cas de lui. Il a laissé trois *Elégies* sur des objets de piété, qu'on ne doit pas rechercher. On croit que Tutilon mourut le 28 mars 898.

TUTINI (Camille), prêtre et antiquaire de Naples, mort à Rome, en 1670, a laissé : I. *Notice historique sur deux Saints; l'un évêque de Bithynie, l'autre de Salerne*. Naples. 1634, in-4°. II. *De l'origine et de la fondation de Naples*, etc., ouvrage où l'on trouve des renseignemens précieux pour l'histoire.

TUTIUS (Claudius), archiprêtre de Stigliano, a publié : *Novæ repetitiones; Quæstiones in materiâ jure patronatûs ecclesiastici, allegationes in jure diversis in causis*, Venise, 1547, 1 volume in-4°.

TUTOLE, jeune romaine qui s'est illustrée par un conseil prudent qu'elle donna au sénat de Rome. Les Latins demandaient les armes à la main, des filles romaines en mariage. Le sénat était fort embarrassé. Tutole, quoique fort jeune, se présente, et ayant remarqué beaucoup d'irrésolution dans les discours de tant de vieux sénateurs, elle leur donna un avis auquel tout le monde adhéra. Elle leur dit qu'*il fallait accorder à ces étrangers ce qu'ils demandaient, et donner en toute sûreté les habits nuptiaux des dames romaines à leurs servantes, afin que les Latins s'amusant à satisfaire leurs désirs déréglés, fussent distraits du dessein qu'ils avaient de faire la guerre.* Cela réussit à merveille. Ces esclaves voyant leurs prétendus maris plongés dans un profond sommeil, leur dérobèrent subitement leurs armes, et avertirent les soldats romains par un flambeau allumé, afin qu'ils vinssent surprendre leurs ennemis, qui étaient hors d'état de se défendre.

TWIFS (Guillaume), théologien presbytérien, né à Newbourg au comté de Berks, mort en 1645, président de l'Assemblée des théologiens à Westminster, et recteur de Saint-André-Holborn. Ce docteur, zélé calviniste, a publié des ouvrages favorables à cette croyance : I. *Vindiciæ gratiæ potestatis et providentiæ Dei*, in-folio. II. *Quatuor dissertationes de scientiâ medicâ*, in-fol. III. *Richesse de l'amour de Dieu*. IV. D'autres ouvrages en faveur de la doctrine de la prédestination.

TWYSDEN (Roger), est auteur d'un ouvrage intitulé : *Historiæ anglicanæ scriptores X ex variis manuscript. nunc primum in lucem editi; adjectis var. lec-*

tionibus, glossario, indiceque copioso, Londres, 1652, 2 vol. in-fol. Cette collection est recherchée.

TYARD. *Voyez* Thiard.

TYCHO-BRAHÉ. *Voyez* Brahé.

TYE (Christophe), musicien anglais, né à Westminster, et élevé dans la chapelle du roi, enseigna la musique au prince Édouard et aux autres enfans de Henri VIII. Il fut reçu docteur en musique à l'université de Cambridge, et admis parmi les membres de l'université d'Oxford. La reine Élisabeth le choisit pour son organiste, et ses talens l'en rendaient digne. Il travailla principalement pour les chants d'église, et mit en musique les 14 premiers chapitres des actes des apôtres. Il les fit exécuter dans la chapelle d'Édouard VI, avec des chœurs; mais cet essai n'ayant pas réussi, il choisit d'autres chants dans les Psaumes de David, qu'il intitula *Antiennes*, dont la musique et les accompagnemens furent très-goûtés dans le temps. Tye, quoique tout entier à son art, ne fut point étranger à la littérature.

TYERS (Thomas), auteur de *Mélanges* anglais, mort en 1787, fut destiné au barreau, et fit des études conformes à ce projet; mais il n'exerça point. Il devint propriétaire des jardins du Vaux-Hall, et s'appliqua à la littérature. Le docteur Johnson faisait beaucoup de cas de Tyers, et eut avec lui des liaisons intimes. Cet auteur a publié : I. Des *Conférences* (qu'il suppose) *entre plusieurs personnages célèbres dans la politique et la littérature*. II. Quelques Poésies, dans lesquelles on trouve beaucoup d'esprit.

TYMÆUS (Jacques), aussi appelé *Jacques d'Amersfoort*, du lieu de sa naissance, fut préfet du collége de Saint-Laurent, professeur en théologie, et pasteur de l'église de Saint-Jean-Baptiste à Cologne, vers la fin du 15[e] siècle. Il a laissé des *Commentaires* sur les Traités d'Aristote *De generatione et corruptione* et *De meteoris*, imprimés à Cologne, en 1497.

TYNDALE (William), né dans le pays de Galles, vers l'an 1500, s'est rendu célèbre par la première traduction anglaise de la Bible, et fut un des plus zélés propagateurs de la doctrine de Luther. Ce fut son enthousiasme pour le luthéranisme qui lui fit entreprendre la traduction anglaise du Nouveau Testament, et ne pouvant se livrer à ce travail avec sécurité en Angleterre, il passa en Allemagne, où il l'acheva en 1527. Il y compléta la traduction de la Bible par celle de l'Ancien Testament, faisant précéder chaque livre par un discours, ainsi qu'il l'avait fait pour le Nouveau Testament. Pendant son séjour en Allemagne, il vint en Saxe, où il eut plusieurs conférences avec Luther, et finit par se fixer à Anvers. Au milieu de ses fréquens voyages, il fit naufrage sur les côtes de Hollande, et y perdit tous ses livres et ses papiers; mais pendant ce temps-là, sa traduction de l'Écriture Sainte était déjà parvenue en Angleterre, où elle fit un très-grand bruit. Elle parut au clergé si dangereuse, qu'une proclamation de sa majesté en défendit tout à la fois l'achat et la lecture. Ces précautions ne tranquillisant point encore le clergé, on lui dépêcha un nommé Philippe, qui se lia avec lui sous prétexte d'amitié,

et le fit mettre en prison. Il fut envoyé au château de Filford, à peu de distance d'Anvers; et, malgré l'intérêt que prirent à lui les négocians anglais établis à Anvers, Philippe le poursuivit si vivement, qu'il fut jugé et condamné à être étranglé et brûlé. Lorsqu'il fut attaché au poteau près de Filford, il s'écria d'une voix forte : « Seigneur, ouvrez les yeux du roi d'Angleterre. » Son exécution eut lieu en 1536.

TYPOTIUS (Jacques), historien flamand, né à Bruges, et, selon quelques-uns, à Diest, d'une bonne famille, enseigna le droit en Italie. Il alla s'établir ensuite à Wurtzbourg, d'où Jean III, roi de Suède, l'appela auprès de lui. Ce prince inconstant et indécis, n'ayant pas persisté dans ses dispositions favorables à l'égard de l'ancienne religion, qu'il semblait vouloir rétablir, le fit mettre en prison. Il ne fut élargi que sous Sigismond, en 1594. Typotius se retira ensuite à la cour de l'empereur Rodolphe II, qui le fit son historiographe. Il mourut à Prague, en 1601. On a de lui : I. *Historia Gothorum* in-8°. II. *Relatio historica de regno Sueciæ bellisque ejus civilibus et externis*, Francfort, 1605, in-8°. III. *Symbola divina et humana pontificium, imperatorum, regum, cum iconibus*, Prague, 1603, 3 vol. in-fol. ; ouvrage superficiel, dont tout le mérite consiste dans les belles gravures de Gilles Sudler. Typotius ne publia que les deux premiers volumes ; le troisième a été publié par Anselme de Boodt. On a encore de Typotius plusieurs *Harangues*, et d'autres ouvrages trop diffus, dont le style n'est pas toujours pur.

TYRANNION, grammairien, natif d'Amis, dans le royaume de Pont, s'appelait d'abord Théophraste ; mais sa méchanceté envers ses condisciples le fit nommer *Tyrannion*. Il fut disciple de Denis de Thrace à Rhodes. Il tomba entre les mains de Lucullus, lorsque ce général eut mis en fuite Mithridate, et se fut emparé de ses Etats. Muréna l'affranchit. La captivité de Tyrannion ne lui fut point désavantageuse ; elle lui procura l'occasion d'aller à Rome, où Cicéron, dont il arrangea la bibliothèque, l'honora de son amitié. Il se rendit illustre par ses leçons : il amassa de grands biens, qu'il employa à dresser une bibliothèque de plus de trente mille volumes. Sa passion pour les livres contribua beaucoup à la conservation des ouvrages d'Aristote. Au rapport de Strabon, Aristote légua son école et le recueil de ses Œuvres à son disciple Théophraste, qui le transmit à Nélée, son condisciple. Celui-ci les transporta à Sceps, ville de la Troade, et les laissa à ses héritiers, qui, dans leur ignorance, en prirent fort peu de soin : mais, informés que les rois de Pergame, dont ils étaient sujets, recherchaient les livres avec beaucoup d'empressement, ils enterrèrent tous ceux de Nélée pour les dérober à leurs recherches. Bien longtemps après, leurs descendans les tirèrent de leur tombeau, fort endommagés par la moisissure et les vers, et ils vendirent très-cher les ouvrages d'Aristote et de Théophraste, à un nommé Appellicon, qui les fit recopier ; mais on eut beaucoup de peine à rétablir les endroits qui se trouvèrent endommagés. Après la mort d'Apellicon, Sylla fit conduire sa bibliothèque

d'Athènes à Rome, où Tyrannion obtint la permission de les faire copier ; et c'est ainsi que par lui ils sont parvenus jusqu'à nous. Tyrannion, miné par la goutte, mourut fort vieux à Rome. Le mérite de Tyrannion ne se bornait point à arranger des livres ; il savait en faire usage. Lorsque César était en Afrique pour faire la guerre à Juba, Cicéron et Atticus se promirent de convenir d'un jour pour assister à la lecture que Tyrannion leur ferait d'un de ses ouvrages. Atticus l'ayant entendu lire sans son ami, en reçut des reproches : « Quoi, lui dit Cicéron, j'ai refusé plusieurs fois d'entendre cette lecture, parce que vous étiez absent, et vous n'avez pas daigné m'attendre pour partager ce plaisir avec moi ! Mais je vous pardonne cette faute en faveur de l'admiration que vous témoignez pour cet ouvrage. » Il fallait que Cicéron fît un grand cas de Tyrannion, puisqu'il lui avait permis d'ouvrir dans sa maison une école de grammaire, où il donnait des leçons de cet art à quelques jeunes Romains, et entre autres au fils de son frère Quintus, et sans doute aussi au fils de Cicéron même.

TYRANNION, ainsi nommé parce qu'il fut disciple du précédent. Dioclès était son premier nom. Il était de Phénicie. Il fut prisonnier dans la guerre de Marc-Antoine et d'Auguste, et acheté par un affranchi de l'empereur nommé Dymas. Il fut ensuite donné à Terentia, qui l'affranchit. Elle avait été femme de Cicéron, et en avait été répudiée. Ce second Tyrannion ouvrit une école dans Rome, et composa 68 livres. Il en fit un pour prouver que la langue latine descendait de la langue grecque ; et un autre qui contenait une correction des poëme d'Homère..... *Voyez* aussi APELLICON.

TYRCONEL (le duc DE). *Voy.* TALBOT.

TYRÉSIAS. *Voyez* TIRESIAS.

TYRTHÉE, poète grec, né, à ce que l'on croit, à Athènes, où il fut quelque temps maître d'école, fit une grande figure dans la seconde guerre que les Macédoniens eurent avec les Messéniens. Il excellait à célébrer la valeur guerrière. Les Spartiates qui assiégeaient alors Messène, avaient reçu plusieurs échecs qui avaient abattu leur courage. L'oracle de Delphes leur ordonna de demander aux Athéniens un homme capable de les aider de ses avis et de ses lumières. Tyrthée leur fut envoyé. Il était mal fait, petit, boiteux et borgne. On rit en voyant un pareil général ; il fut battu dans trois sorties que firent les ennemis. Les rois de Sparte étaient d'avis de lever le siége et de se retirer ; mais Tyrthée seul, fidèle à l'oracle, s'y opposa, et prononça, à la tête de l'armée, des vers pour relever le courage des soldats. A peine les Lacédémoniens les eurent-ils entendus, que, ne respirant que l'amour de la patrie et le mépris de la mort, ils attaquèrent les Messéniens avec fureur ; et la victoire qu'ils remportèrent en cette occasion, et la prise de Messène, terminèrent à leur avantage une guerre qu'ils ne pouvaient plus soutenir. Ils accordèrent à Tyrthée le droit de bourgeoisie ; titre qui ne se prodiguait pas à Lacédémone, et qui par là devenait infiniment honorable. Le peu qui nous reste de ses poésies dans le recueil des *Poètes grecs* de Plantin, Anvers, 1568, in-8°,

fait connaître que son style était plein de force et de noblesse. Il paraît lui-même transporté de l'ardeur dont il voulait enflammer l'esprit de ses auditeurs :

Tyrtæusque mares animos in martia bella
Versibus exacuit.
Horat. in Art. Poet.

Voyez la traduction en vers français des fragmens de Tyrthée, par Poinsinet de Sivry. La principale édition des fragmens de ce poète est d'Altenbourg, 1727, petit in-8°.

TYRWHITT (Thomas), excellent humaniste, critique habile, et recommandable par ses vertus privées, naquit en 1730, d'un chanoine de Windsor. Au sortir de l'université d'Oxford, il fut nommé sous-secrétaire du département de la guerre, sous le lord Barrington. En 1761, il fut nommé secrétaire en chef de la chambre des communes, et en exerça les fonctions pendant six ans, après lesquels il résigna son emploi. En 1784, il fut choisi garde du Musée britannique, auquel il légua à sa mort, arrivée en 1786, tous les ouvrages imprimés de sa bibliothèque qui ne se trouvaient pas dans celle du Musée. Il fut pendant long-temps membre de la Société royale de Londres. On a de lui : I. *Traduction en vers latins du Messie*, de Pope, *et du Stilling*, de Philippe. II. *Observations et conjectures sur quelques passages de Shakespeare.* III. *Une édition des contes de Cantorbéry*, par Chaucer, en 4 vol. in-8°, auxquels il en ajouta un cinquième, en 1778. C'est une des meilleures éditions des classiques anglais. IV. *Dissertation de Babrio.* L'objet de cet ouvrage est de prouver que plusieurs des fables attribuées à Ésope, sont d'un ancien écrivain nommé Babrias. V. *Poèmes* attribués à Rowley et autres, écrits dans le 15ᵉ siècle, avec un glossaire ; ouvrage réimprimé deux fois, en 1778. VI. Une édition grecque et latine du poème *sur les pierres*, attribué à Orphée, et plusieurs autres ouvrages.

TYSIAS, Sicilien, rhéteur célèbre, vivait dans le 15ᵉ siècle avant notre ère, et était contemporain et élève de Corax. Cicéron regardait Tysias comme l'inventeur de la rhétorique.

TYSILIO, poète du pays de Galles, mort au commencement du 7ᵉ siècle, a laissé une *Chronique* historique, dont Geoffroi de Montmouth a profité dans la composition de son Histoire.

TYSSENS (Pierre), peintre flamand, né à Anvers, en 1625, mort en 1692, commença à peindre le portrait, et s'éleva ensuite au genre historique, où il excella. — Son fils réussit dans la représentation des fleurs et des oiseaux.

TYTLER (Guillaume), Ecossais, né à Edimbourg, en 1711, mort dans ces derniers temps, a publié une *Défense* de Marie, reine d'Ecosse, et a été l'éditeur des *Poésies* de Jacques Iᵉʳ, précédées d'un Discours très-érudit sur la littérature écossaise.

TYTLER (Jacques), savant très-distingué, né en Ecosse, dont il avait émigré en 1796, mort en 1804, à Salem, dans le Massachussetts, à l'âge de 59 ans, était sans fortune, et vivait dans une petite métairie à peu de distance de la ville ; en retournant chez lui dans une nuit obscure, il tomba dans un canal, et s'y noya. La

conduite de toute sa vie avait été marquée par l'imprudence ; mais, il n'en était pas moins un homme de génie, et d'une science peu commune ; il fut un des éditeurs de l'édition de l'*Encyclopédie britannique*, publiée à Edimbourg, il y a quelques années ; c'est lui qui y a traité les articles *Aërologie*, *Aërostation*, *Chimie*, *Electricité*, *Artillerie*, *Hydrostatique*, *Mécanique*, *Météorologie*, une partie de l'article *Mouvement*, et beaucoup d'articles séparés dans plusieurs branches de l'histoire naturelle. Il a publié en Angleterre une *Réponse à la première partie de l'âge de raison*, *de Payne*, et à Salem, en 1796, une *Réponse à la seconde partie du même ouvrage*. Il a donné aussi un *Traité de la peste et de la fièvre jaune*, in-8°. Quand il est mort, il était occupé à compiler une *Géographie universelle*.

TZETZÈS (Isaac), littérateur grec, vivait vers l'an 1170. Il publia sous son nom un ouvrage dont son frère Jean l'avait gratifié. Ce sont les Commentaires sur Lycophron, que J. Potter a insérés tout au long dans la belle édition qu'il donna de ce poète, à Oxford, en 1197, in-folio, et dont nous parlons dans l'article suivant.

TZETZÈS (Jean), poète grec, frère du précédent, mourut vers la fin du 12e siècle. A l'âge de 15 ans, on le mit sous des maîtres qui lui apprirent les belles-lettres, la philosophie, la géométrie, et même la langue hébraïque. On assure qu'il savait par cœur toute l'Écriture Sainte. Il dit lui-même que « Dieu n'avait pas créé un homme qui eût été doué d'une mémoire plus excellente que la sienne ; » mais peut-être y a-t-il là un peu d'enthousiasme ou de vanité poétique. On a de lui : I. Des *Allégories* sur Homère, Paris, 1616, in-8°, qu'il dédia à Irène, femme de l'empereur Manuel Comnène. II. *Histoires mêlées*, Bâle, 1546, in-fol., en 13 chiliades, en vers *politiques* ; ces vers approchent fort de la prose ; la quantité n'y est point observée, et l'on n'a égard qu'au nombre des syllabes, dont la neuvième commence un nouveau mot, et dont la quatorzième doit être accentuée. Ces histoires sont pleines d'inutilités insipides, écrites d'un style emphatique. III. Des *Epigrammes*, et d'autres poésies en grec, dans le recueil des poètes grecs, Genève, 1606, et 1614, 2 vol. in-folio. IV. Des ouvrages de grammaire et de critique, et des *Scolies* sur Hésiode. V. *Antehomerica, homerica et post homerica*, Weidman, 1793, in-8°. Des *Commentaires* sur le poëme de Lycophron, appelé l'*Alexandre* ou *la Cassandre*. Il a renfermé dans cet ouvrage une infinité de choses utiles pour entendre l'Histoire et la Fable. Ils peuvent servir même à l'intelligence de divers endroits obscurs et difficiles qui se rencontrent dans les autres auteurs.

UBER UCEL

UBALDE (Eustache de St.-), augustin déchaussé, vivait dans le 17e siècle. On a de lui : I. Une *Dissertation savante* sur la ville de Milan. II. *Compendium quodlibetorum regularium, seu dubiorum*, Mediolani, 1718.

UBALDINI (Petruccio), enlumineur célèbre, a rendu chers et recherchés les manuscrits qu'il a ornés de ses miniatures. On voit en Angleterre un chef-d'œuvre de lui, contenant des sentences tirées de l'Ecriture Sainte, et qui fut fait par l'ordre du chancelier Bacon pour lady Lumley. Ubaldini mourut au milieu du 16e siècle.

UBALDINI (Petruccio), écrivain florentin, vécut dans le 16e siècle, et demeura au service d'Édouard VI, roi d'Angleterre. On a de lui : I. *La vie de Charlemagne.* II. *Description du royaume d'Ecosse et des Iles qui l'environnent*, Anvers, 1588.

UBALDINI (Paul), a publié dans le 16e siècle un recueil intitulé : *Carmina poetarum nobilium*, Milan, 1563, in-8°. Cette collection est difficile à trouver.

UBALDIS. *Voyez* Balde.

UBERTI (Fazio, c'est-à-dire *Bonifacio de gli*), poète et géographe florentin du 14e siècle, a fait une *Relation* en vers de voyages imaginaires, sous ce titre : *Ditta mundi*. Elle fut imprimée à Vicence, en 1474, in-fol. ; mais il n'y a que la première édition qui soit recherchée. Floncel en possédait un fort bel exemplaire ; mais l'abbé Mercier de St.-Léger dit qu'il n'existe plus depuis qu'un amateur anglais, ayant donné commission à quelqu'un de l'acheter pour lui, sans fixer le prix qu'il voulait y mettre, fut si outré de l'avoir payé si cher (le livre avait été vendu 800 fr.) qu'il le jeta au feu de dépit, dès qu'il lui fut parvenu. Outre l'édition dont nous venons de parler, il y en a une de Venise, 1501, in-4°.

UBILLA Y MEDINA (D. Antonio de), est auteur d'un ouvrage intitulé : *Succession del rey D. Felipe V, en la Corona de Espana : diario de sus viages desde Versailles à Madrid; jorna a Napolis*, Milan et Madrid, 1704, in-folio.

UCAY (Gervais), médecin du 17e siècle, natif de Toulouse, a laissé un *Traité sur les maux vénériens*, etc., Amsterdam, 1699, in-12; Paris, 1702, 1718, in-12. L'auteur y reconnaît l'efficacité du mercure; mais il condamme son usage en frictions.

UCELLO (Paul), peintre italien du commencement du 15e siècle, donna le premier à ses tableaux cette profondeur idéale qui est l'essence de l'imitation dans la peinture. Il n'y était parvenu que par une connaissance profonde de la peinture, qu'il avait étudiée de concert avec le célèbre Gianozzo Manetti, et dans

laquelle le peintre et le savant se furent réciproquement très-utiles.

UDALRIC. *Voy.* ULRIC.

UDEN. *Voy.* VAN UDEN.

UDINE (HERCULE), poète de Mantoue, a laissé : *L'Enéide de Virgile*, en stances de huit vers, Venise, 1597, in-4°. II. *Psyché*, ibid., 1599.

UDINE (JEAN D'). *Voyez* JEAN.

UFANO (DIEGO), est auteur d'un ouvrage intitulé : *Artillerie*, c'est-à-dire *vraie instruction de l'artillerie*, en espagnol. On en a publié une traduction française, Zutphen, 1621, in-fol. fig. Ce livre est plus rare que recherché.

UFFENBACH (PIERRE), physicien ordinaire, puis premier médecin de Francfort-sur-le-Mein, n'a presque fait que des éditions d'ouvrages étrangers. On remarque principalement : *Pantheum medicinæ selectum Herculis Saxoniæ*; *Thesaurus chirurgicus*, Francofurti, 1610, in-fol.

UGGERI (FRANÇOIS), poète de Parme, embrassa l'état ecclésiastique. En 1600, on lui conféra l'abbaye de Saint-Marcellin. On a de lui : I. *Allégories aux poésies de Chrysippe de Parme*, Parme, 1574. II. *Poème pour la naissance du prince de Parme*, ibid., 1610.

UGIELLI (FERDINAND), né à Florence, le 21 mars 1595, d'une bonne famille, entra chez les cisterciens. Il eut divers emplois honorables dans son ordre, et devint abbé de Trois-Fontaines à Rome, procureur de la province et consultateur de la congrégation de l'Index. Son humilité lui fit refuser les évêchés qui lui furent offerts par les souverains pontifes; mais il accepta les pensions qu'Alexandre VII et Clément IX lui donnèrent. Ce savant, aussi recommandable par ses connaissances que par ses vertus, mourut à Rome, le 19 mai 1670. On a de lui un ouvrage plein de recherches, sous le titre d'*Italia sacra*, dans lequel il a exécuté sur les évêques d'Italie ce que Sainte-Marthe avait fait pour les Eglises de France. Il y en a deux éditions : l'une de Rome, in-folio, en 9 vol. imprimés depuis 1644 jusqu'en 1662; l'autre de Venise, 10 vol. in-folio, dont le premier est de l'an 1717, et le dernier de 1722. Cette édition est fort augmentée et perfectionnée, et on y a ajouté une table dans le dixième volume; mais elle est remplie de fautes d'impression. On en a une encore plus récente publiée à Florence, 1763 et années suivantes; elle est due aux soins de l'abbé del Riccio.

UGOLIN (BARTHÉLEMI), savant canoniste italien, mort en 1618, est l'auteur de plusieurs ouvrages latins, assez estimés. Il présenta son *Traité sur les sacremens*, Rimini, 1587, in-fol., au pape Sixte V, qui le récompensa avec beaucoup de libéralité.

UGOLIN (le comte), seigneur de Pise, fut renommé pour sa bravoure. En 1288, au mois de mars, la guerre s'étant allumée dans la Toscane entre les guelfes et les gibelins, les habitans de Pise mirent à leur tête le comte Guido de Montefeltro, qui vint dans leur ville avec des forces redoutables. Ils avaient mis en prison le comte Ugolin, ses deux fils et ses deux neveux; ils firent fermer la porte de la tour, en jetèrent la clef dans l'Arne, et lais-

sèrent ces malheureux périr de faim. Depuis ce temps, on appela la tour qui leur servit de tombeau la *Tour de la Faim*. Cette exécrable cruauté rendit long-temps les habitans de Pise en horreur à toute l'Europe. Le Dante en a fait la description dans son Enfer, chant 33; et cette peinture est une des plus vigoureusement tracées que l'on trouve dans tout le poème. On ne peut la lire sans frémir d'horreur.

UGONIUS (Mathias), évêque de Famagouste en Chypre, au commencement du 16e siècle. On a de lui : I. Un *Traité de la dignité patriarcale* en forme de dialogue, imprimé à Bâle en 1507. II. Un *Traité des conciles* appelé *Sinodia Ugonia, episcopi phomangustani*, imprimé à Venise l'an 1532, goth., in-fol. approuvé par un bref de Paul III, du 16 décembre de l'an 1533. C'est un des meilleurs ouvrages et des plus rares qui se soient faits dans le 16e siècle sur ce sujet. On prétend qu'il fut supprimé secrètement par la cour de Rome, parce qu'elle crut apercevoir dans ce livre des maximes quelquefois opposées à ses usages, et des passages favorables aux libertés de l'Eglise de France. Plusieurs bibliographes l'ont annoncé sous ces différentes dates, 1531, 32, 34, 1563 et 68; mais c'est la même édition. Le feuillet seul du titre a été changé pour des raisons particulières, que l'on ignore.

UGONIUS (Jean-André), né à Salo, et mort à Brescia, en 1540, a traduit l'*Enéide* en stances de huit vers, et composé deux comédies.

ULACQ (Adrien), mathématicien de Gand, a donné : I. Une *Trigonométrie artificielle*, en latin, Goudæ, 1633, in-fol. II. *Logarithmorum Chiliades centum*, 1628, in-fol.; traduites en français, in-8°, et dont Ozanam a beaucoup profité.

ULADISLAS. *Voy.* Wladislas.

ULASTA, jeune fille de Bohême, entra au service de Libussa, épouse du duc Prézemislas, qui prit soin de la faire élever dans les usages des autres femmes sarmates, habiles dans les exercices guerriers; elle surpassa bientôt ses compagnes dans l'art de décocher une flèche, de monter à cheval et de lancer le javelot. Trompée par un amant infidèle, elle conçut la haine la plus furieuse contre les hommes, la fit partager à d'autres femmes, qui, dans une nuit, égorgèrent leurs frères et leurs époux, et se rangèrent en armes sous les ordres d'Ulasta pour donner à la Pologne un nouveau gouvernement. Celle-ci recrutant une armée assez considérable de guerrières, battit d'abord les troupes de Prezemislas; mais ayant donné dans une embuscade, elle y fut tuée, et sa mort termina une guerre aussi sanglante que singulière.

ULFELD ou ULEFELD (Cornifix ou Corfitz, comte d'), était le dixième fils du grand chancelier de Danemark, d'une des premières maisons du royaume. Christian IV le nomma grand-maître de sa maison et vice-roi de Norwège, et lui fit épouser sa fille naturelle; mais Frédéric III, fils et successeur de Christian IV, craignant son ambition, lui fit essuyer plusieurs désagrémens. Le comte sortit secrètement de Danemark, et se retira en Suède. La reine Christine le reçut très-bien, et l'em-

ploya dans plusieurs négociations importantes. Mais lorsque cette princesse eut abdiqué le trône, il tomba dans la disgrace des Suédois, et fut mis en prison. Ayant trouvé le moyen de s'évader, il se retira à Copenhague, avant d'avoir obtenu l'abolition de ce qu'il avait fait contre son souverain. Frédéric III le fit alors arrêter, et l'envoya avec la comtesse sa femme dans l'île de Bernholm; mais, peu de temps après, il leur permit de voyager. A peine étaient-ils partis, qu'on prétendit avoir découvert une horrible conspiration, que le comte avoit tramée contre son prince. Il avait, dit-on, proposé à l'électeur de Brandebourg de détrôner le roi de Danemark, et de faire passer la couronne sur la tête de ce monarque. Quoi qu'il en soit de cette accusation, Ulfeld fut condamné à être écartélé, le 24 juillet de l'an 1663, comme atteint du crime de lèse-majesté au premier chef. L'arrêt fut exécuté sur une statue de cire en effigie. Il en reçut la nouvelle à Bruges, d'où il sortit aussitôt pour se rendre à Bâle. Il vécut quelque temps inconnu avec trois de ses fils et une fille; mais une querelle servenue entre un de ses fils et un bourgeois de la ville le fit reconnaître. Contraint d'abandonner cet asile, quoique tourmenté par la fièvre, il descendait le Rhin dans un bateau, lorsqu'ayant été saisi du froid, il en mourut, âgé de 60 ans, en février 1664, et fut enterré au pied d'un arbre. Ses talens auraient pu le rendre utile à son roi et à sa patrie; mais il ne s'en servit que pour perdre l'un et l'autre, et pour se perdre lui-même par son ambition, son orgueil et son humeur inquiète.

ULIN (Jean-Jacques), helléniste, né à Zurich en 1570, mort dans la même ville en 1639, professa avec succès la langue grecque dans sa patrie. On a de lui entre autres ouvrages: I. *Oratio complectens historiam proto-martyrum, Tigurinorum*, Regesi 1628, in-4°. II. *De religione antiquâ SS. Felicis et Regalis*, ibid., 1628, in-4°. — Un autre Jean-Jacques Ulin, mort à Zurich en 1731, a laissé *Miscellanea vetera, nova, theologica historiæ*, en latin et en allemand, Zurich, 1722-24, 3 volumes.

ULIVELLI (Côme), peintre de Florence, né en 1622, fut élève de Daniel de Volterra, et renommé pour la peinture à l'huile et à fresque. On admire ses tableaux en ce dernier genre dans les églises de l'Annonciation, du Saint-Esprit et des carmes de Florence, et dans cette dernière surtout la *Mort d'Elisée*.

ULLOA (Alphonse), écrivain espagnol, fut élevé en Italie, et mourut à Venise dans le 16e siècle. On a de lui: I. *Vies des empereurs Ferdinand Ier et Charles-Quint*. II. *Description du gouvernement d'Espagne*. III. *Avis aux jeunes gens*. IV. *De la dignité de l'homme*. V. *Histoire des Indes orientales*, etc.

ULLOA (Jean), jésuite espagnol, célèbre théologien, professa plusieurs années la théologie dans l'université grégorienne à Rome. Nous avons de lui: I *Theologia scholastica*, Aug. Vindelicorum, 1719, 6 tom. in-folio. II. *De principio et fine mundi*, 1716, ibid.

ULLOA DE TAURO (Louis de), poète espagnol, né à Toro dans le royaume de Léon, acquit quelque réputation sous le règne

de Philippe IV, par ses *Sonnets* et ses autres poésies. La protection du duc d'Olivarès lui fit accorder le gouvernement de Léon, dont il se démit quelque temps avant sa mort, arrivée en 1660. Baillet dit dans ses *Jugemens des savans* que c'était un de ces poètes facétieux et plaisans dont la cour de Philippe était remplie. Son talent pour le comique ou le burlesque ne l'empêchait pas de s'exercer quelquefois dans le sérieux et d'y réussir. Ses ouvrages ont été imprimés en Espagne, 1674, in-4°. Le meilleur de ses poèmes est celui de *Rachel*, ou les *Amours d'Alphonse VIII*, dont la traduction a été insérée dans le second volume des Mélanges de littérature étrangère. *Voyez* la *Bibliothèque* de Nicolas-Antoine, et les *Jugemens des savans*; édition de Paris, in-4°, avec les notes de La Monnoye, tome 5.

ULLOA (Don Antonio), mathématicien espagnol, commandant de l'ordre de Saint-Jacques, né à Séville le 12 janvier 1716, mort en 1795. Dès l'âge de 20 ans, s'étant déjà distingué dans la marine royale, où il obtint par la suite le grade de lieutenant-général, il fut adjoint à Don George Juan pour accompagner les académiciens français, envoyés au Pérou pour déterminer la figure de la terre. Onze ans après, revenant en Espagne, il fut fait prisonnier par les Anglais, et conduit à Londres. Cette circonstance lui fit faire connaissance avec plusieurs savans anglais, particulièrement avec Folkes, président de l'Académie royale. Ce fut à ce dernier qu'il dut sa liberté et la restitution de tous ses papiers, fruit de ses voyages. Arrivé à Madrid, il publia son *Voyage à l'Amérique méridionale*, 1748, 5 tomes en 2 ou 3 volumes in-4°. Cet ouvrage fut traduit en français par Mauvillon, Paris, 1752, deux volumes in-4°. En 1755 il fut envoyé de nouveau en Amérique, où il recueillit les matériaux pour l'ouvrage qu'il publia quelque temps après sous ce titre : *Nouvelles américaines, ou Entretiens physiques et historiques sur l'Amérique méridionale et septentrionale*, Madrid, 1772, in-4°. Elles ont été traduites en français sous le titre de *Mémoires philosophiques historiques, physiques*, etc., Paris, 1787, 2 volumes in-8°. On a encore de lui : *La Marine, ou Forces navales de l'Europe et de l'Afrique*, 2 volumes. Cet ouvrage fut présenté au ministère d'Espagne en 1773. Dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Paris, année 1778, on fait mention de la découverte faite par Ulloa, d'un point lumineux dans la lune, en observant l'éclipse de soleil de la même année. Les observations qu'il fit à cette occasion furent imprimées à Madrid en 1779, sous ce titre : *El Eclipse del sol con el anillo refractario de sus rayos : La luzde este astro vista del traves del cuerpo de la luna, ò antorcha solar ensudisco.* L'Espagne doit à ce savant le premier cabinet d'histoire naturelle et le premier laboratoire de métallurgie qu'elle posséda. Elle lui doit aussi le canal de navigation et d'arrosement de la Vieille-Castille. C'est encore Ulloa qui fit connaître à ses compatriotes le platine et ses propriétés, l'électricité et le magnétisme artificiel. Il perfectionna aussi l'art de la gravure, et l'imprimerie espagnole recon-

nait les services qu'il lui a rendus. Des jeunes gens furent envoyés, d'après ses sollicitations et ses instructions, dans les pays étrangers pour s'instruire dans les arts mécaniques et libéraux, afin de pouvoir propager à leur tour ces connaissances en Espagne. Il dirigea la géographie espagnole dans la rédaction des cartes de son pays. Il fit connaître l'utilité des laines appelées *Churlas*, très-semblables à celles de Cantorbéry en Angleterre. C'est dans le mélange de ces laines avec celles appelées *Mérinos*, que consiste le principal secret pour la fabrication des draps fins. Pour faire mieux connaître sa découverte, il établit à Ségovie, pour le compte du roi, une fabrique d'où sortirent des draps qui égalèrent en finesse ceux qui provenaient des manufactures étrangères. C'est Ulloa qui a fourni à D. Vaissete les détails relatifs aux jésuites, que celui-ci a insérés dans sa *Géographie*.

ULLOA (Don Martin), savant biographe espagnol, président de l'audience royale de Séville, directeur de la société patriotique et de l'académie des belles-lettres de la même ville, membre des académies de la langue et d'histoire de Madrid, né à Séville en 1730, mourut à Cordoue en 1800. On a de lui : I. *Histoire des académies de Madrid*, 1789, 4 volumes in-4°. Trop d'éloges donnés à des écrivains médiocres et trop de négligence dans le style ont fait tort à cette histoire, d'ailleurs très-intéressante. II. *Mémoire sur l'origine et le génie de la langue Castillane*, Madrid, 1670, 2 vol. in-4°. Ces Mémoires sont très-estimés et supposent une érudition peu commune. III. *Dissertation sur la patrie des Goths*, Madrid, 1781, in-8°. IV. *Dissertation sur la série des rois et sur les premiers habitans de l'Espagne*, 1789, in-8°. V. *Dissertations sur les duels*, Madrid, 1789, in-8°. VI. *Mémoire pour servir à la chronologie espagnole*, Madrid, 1789, 2 vol. in-4°. VII. *Cadastre de Séville par ordre supérieur*, Madrid, 1797, in-4°.

ULLOA (D. Barth.), a été l'éditeur de la *Monarquia da Espana*, ouvrage de Pedro Salazar de Medina, Madrid, Ibarra, 1770-71, 3 volum., petit in-folio; ouvrage important pour l'histoire d'Espagne, et dont les exemplaires sont rares en France.

ULMUS (Marc-Antoine), médecin du 17e siècle, né à Padoue, pratiqua long-temps son art à Montechiaro, dans le Bressan. Manget lui attribue les ouvrages suivans : *Uterus muliebris*, Bononiæ, 1601, in-4°. II. *Physiologia barbæ humanæ*, ibid., 1603, in-folio. III. *Hippocrates medicus*, ibid., 1603, in-4°.

ULPHILAS ou GULPHILAS, évêque des Goths qui habitaient dans la Mœsie, partie de la Dacie, florissait vers l'an 370 sous l'empire de Valens, dont il obtint une permission pour autoriser les Goths à habiter la Thrace; mais pour l'obtenir il embrassa l'arianisme. On croit qu'Ulphilas a été l'inventeur des lettres gothiques; au moins il est certain qu'il a été le premier qui ait traduit la Bible en langue des Goths; et c'est peut-être ce qui a donné lieu de lui attribuer cette invention, parce qu'avant cette traduction les lettres gothiques n'étaient connues que de très-peu de

personnes. Connaissant la langue grecque, il en emprunta quelques caractères pour les unir à ceux de sa langue naturelle, et en forma un nouvel alphabet unique, qu'il composa de 26 lettres classées dans un nouvel ordre, et auxquelles il donna de nouvelles dénominations. On a été longtemps persuadé qu'il n'existait de la Bible d'Ulphilas que les seuls *Evangiles*, dont un exemplaire précieux, appartenant autrefois à l'abbaye de Werden dans le duché de Berg, est maintenant déposé dans la bibliothèque d'Upsal ; mais dernièrement on a découvert dans la bibliothèque de Wolfenbuttel un autre fragment de la même traduction, renfermant une partie de l'*Epître aux Romains*. Knitel, archidiacre de Wolfenbuttel, a publié ce fragment, qui concourt à prouver qu'Ulphilas avait sans doute traduit toute la Bible. Quant au manuscrit des *Evangiles* qui est à Upsal, on le nomme *Codex argenteus* d'Ulphilas, parce qu'il est écrit en lettres d'or et d'argent sur vélin. Le célèbre François Junius et Thomas Mareschal en ont donné une édition en caractères pareils à ceux de ce manuscrit, Dodrechti, 1665, in-4°, avec des notes. Cette traduction a été encore publiée à Stockholm en 1671, in-4°, avec une version suédoise, irlandaise, et la vulgate latine. J. Christophe Zalma publia à Leipsick, 1805, en 1 volume grand in-4°, une édition des quatre *Evangiles* d'Ulphilas. Cette édition est faite avec le plus grand soin ; le texte a été revu d'après la copie faite par Ihre du *Codex argenteus* d'Upsal. On y a joint, outre la traduction latine d'Ihre, qui est en regard du texte, une traduction latine interlinéaire et littérale ; la grammaire et le glossaire de Fulda, ce dernier revu par Reinwald, des notes critiques et explicatives au bas des pages, une introduction, une Vie de Fulda, et un échantillon imprimé de l'écriture gothique.

ULPIEN (DOMITIUS ULPIANUS), célèbre jurisconsulte, tuteur, et depuis secrétaire et ministre de l'empereur Alexandre Sévère, s'éleva jusqu'à la dignité de préfet du prétoire, qui était la plus considérable de l'empire. Son attachement aux superstitions païennes lui inspira une haine violente contre les chrétiens qu'il persécuta. Il fut tué par les soldats de la garde prétorienne, l'an 226. (*Voy.* EPAGATHE.) Il nous reste de lui 29 titres de Fragmens recueillis par Anien, qui se trouvent dans quelques éditions du droit civil ; ils sont curieux pour connaître les mœurs des Romains. On en a aussi une édition avec des notes de Jean Cannegieter, Leyde 1774, in-4°. — ULPIEN est aussi le nom d'un scoliaste de Démosthènes, dont le travail a été publié à Venise, en 1503, petit in-folio, et 1527, aussi in-folio.

ULRIC ou UDALRIC (SAINT), évêque d'Augsbourg, d'une maison illustre d'Allemagne, mort en 973, à 83 ans, se signala dans son diocèse par un zèle apostolique. Jean XV le mit dans le catalogue des Saints au concile de Latran, tenu en 993 ; et c'est le premier exemple de canonisation faite solennellement par les papes. Les abus qui s'étaient glissés dans cette matière, et le culte rendu à des personnes regardées comme dignes de cet honneur sur des preuves trop légères, avaient obli-

gé le grand pontife des chrétiens à évoquer à lui la décision de ce genre de causes. L'abbé Bérault, dans son *Histoire de l'Église*, attribue à Saint Ulric, une *lettre* en faveur du célibat des prêtres. On croit que cette lettre est supposée.

ULRIC ou UDALRIC, moine de Cluni, né à Ratisbonne vers l'an 1018, et mort au monastère de la Celle le 14 juillet 1093, fut l'une des lumières de l'ordre monastique. Il nous reste de lui, dans le *Spicilège* de Don d'Acheri, un recueil des *anciennes Coutumes de Cluni*, qui peut servir à faire connaître quelques usages de son siècle, et qu'on regardait dans beaucoup de monastères comme un ouvrage propre à nourrir l'esprit de régularité et de discipline.

ULRIC, fils aîné de Bernard, duc de Carinthie en 1256, succéda à son père, et eut le titre de seigneur de la Carniole. En 1245 il avait été envoyé avec 200 cavaliers au secours de Venceslas III, roi de Bohême, contre Frédéric-le-Belliqueux, duc d'Austrie; mais battu et fait prisonnier, il ne recouvra sa liberté que l'année suivante. Une des conditions de son élargissement fut qu'il épouserait Agnès de Mérame que Frédéric avait répudiée. En 1260, il fonda la chartreuse de Vronitz, ou Frandenthal, dont son père avait conçu le projet, mais que le temps ne lui permit pas d'exécuter. Ayant perdu son épouse, il se maria de nouveau en 1263 avec Agnès, fille d'Hermance VI, marquis de Bade. En 1268 il fit ce fameux testament, par lequel il instituait son héritier universel Prémislas Ottocar II, roi de Bohême, son cousin, en cas qu'il mourût sans enfans, et ne fit aucune mention de Philippe, son frère, archevêque de Salisbury. Les états de Carinthie ne furent pas consultés par le testateur, de criante que Philippe ne les convoquât un jour pour faire annuler ses dernières volontés; ils le firent nommer successeur de Grégoire de Montelongo, patriarche d'Aquilée, afin de l'éloigner d'eux. Ulric mourut en effet sans postérité, le 27 octobre 1269.

ULRIC DE JUNGINGEN, grand-maître de l'ordre teutonique, se distingua par son courage, et fut tué dans la fameuse bataille de Tasmenberg, gagnée par Jagellon en 1410. Les écrivains polonais l'accusent d'ambition et d'entêtement; mais M. le baron de Wal, dans l'*Histoire de l'ordre teutonique*, le justifie de ce reproche.

ULRIC (JEAN-JACQUES), né à Zurich en 1570, mort dans cette même ville en 1639, y professa la langue grecque avec succès. On distingue parmi ses nombreux ouvrages: I. *Oratio complectens historiam proto-martyrum Tiguranorum*, Tiguri, 1628, in-4°. II. *De religione antiquâ sancti Felici, et Regulæ*, etc., ibid., 1628, in-4°.

ULRIC (JEAN-JACQUES), présumé parent du précédent, né à Zurich en 1683, mort dans sa ville natale le 25 mai 1731, a laissé *Miscellanea vetera, nova theologica, historica*, etc., latin et allemand, Zurich, 3 vol. 1722, 1724.

ULRIQUE-ÉLÉONORE, seconde fille de Charles XI, roi de Suède, et sœur de Charles XII, née en 1688, gouverna la Suède pendant l'absence de son frère avec une sagesse que ce monar-

que ne put s'empêcher d'admirer. Après la mort de l'Alexandre du Nord, elle fut proclamée reine l'an 1719, par les suffrages unanimes de la nation. Elle céda la couronne à son mari Frédéric, prince héréditaire de Hesse-Cassel, l'année d'après; mais elle régna avec lui. Les États assemblés à Stockholm engagèrent cette princesse à renoncer solennellement à tout droit héréditaire sur le trône, afin qu'elle ne parût le tenir que des suffrages libres de la nation. Le pouvoir arbitraire fut alors aboli; les États prescrivirent une forme de gouvernement qu'ils firent ratifier par la princesse; l'autorité du trône fut tempérée par celle des États et du sénat, et le peuple fut rétabli dans ses anciens droits, que Charles XII avait tous violés. Ulrique-Eléonore employa les ressources de son génie pour rappeler dans son royaume la paix, et avec elle les arts, le commerce et l'abondance. Elle mourut le 6 décembre 1741, chérie et adorée de tous ses sujets qui la regardaient comme leur mère.

ULRIQUE-ÉLÉONORE, fille de Frédéric III, roi de Danemark, épousa Charles XI, roi de Suède, en 1680, et fut mère de Charles XII. Cette princesse vertueuse mourut en 1693 d'une maladie causée par les chagrins que lui donnait son époux. Charles XI avait dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses sujets, en établissant contre eux une espèce de cour de justice, nommée la chambre des liquidations. Une foule de citoyens ruinés par cette commission remplissaient les rues de Stockholm, et venaient tous les jours pousser des cris inutiles à la porte du palais. La reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avait. Elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, ses habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle se jeta en larmes aux pieds de son mari pour le prier d'avoir compassion de ses sujets. Le roi, ainsi que nous l'avons rapporté à l'article de CHARLES XI, lui répondit gravement : « Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfans, et non des avis. »

ULSENIUS (THÉODORIC), médecin du 15ᵉ siècle, mort à Bois-le-Duc, physicien de Nuremberg en 1486, a laissé: *De pharmacandi comprobatâ ratione libri duo*, Norimbergæ, 1496, in-8°.

ULSTAD (PHILIPPE), médecin, natif de Nuremberg, enseigna avec succès à Fribourg, en 1525. On a de lui, *De epidemiâ tractatus*, Basileæ, in-8°, 1526. II. *Cœlum philosophorum, seu de secretis naturæ liber*, etc., Argentorati, 1528, in-fol.; Parisiis, 1544, in-8°.

ULUG-BEIG, prince persan, s'attacha à l'astronomie. Son *Catalogue des étoiles fixes*, rectifié pour l'année 1434, fut publié par le savant Thomas Hyde, à Oxford, en 1665, in-8°, avec des notes pleines d'érudition. Ce prince fut tué par son propre fils en 1449, après avoir régné à Samarcande environ 40 ans. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, on lui en attribue un autre sur la chronologie, intitulé *Epochæ celebriores Chataïorum, Syro-Græcorum, Arabum, Persarum et Charasmiorum*. Il a été traduit en latin par Jean Greaves, et publié à Londres avec l'original arabe, 1650, in-4°.

ULUZZALI. *Voy.* LOUCHALI.

UNION (le comte DE L'), général espagnol, commanda, en 1793, l'aile gauche de l'armée aux ordres de M. de Ricardos, et partagea les succès de ce général, qui lui dut, à ce que l'on crut alors, une grande partie de ses triomphes. Il se signala particulièrement, le 22 septembre, à la bataille de Trouillas, et, le 26 novembre, près de Céret. Ricardos et Oreilly, qui devaient remplacer ce dernier, étant morts tous deux successivement, le comte de l'Union fut nommé, en mars 1794, au commandement de l'armée espagnole, qui le chérissait à cause de sa jeunesse, de son activité et de sa bravoure. Mais il fut moins heureux dès qu'il commanda en chef; et loin de poursuivre les succès de l'année précédente, il se vit mal secondé, et éprouva plusieurs revers. Imaginant que la malveillance était la principale cause de ses échecs, il résolut d'employer tous les moyens pour y remédier, et pour remettre de l'ensemble dans son armée; il fit, en conséquence, désarmer un corps de six mille hommes, qui s'était mal conduit à une attaque qu'il tenta pour délivrer le fort de Bellegarde; mais il fut tué en novembre à la sanglante bataille de Figuières, et sa mort devint le signal d'une déroute qui coûta beaucoup de monde aux Espagnols, et entraîna la perte du fort de ce nom, où les Français prirent cinq mille hommes et cent bouches à feu.

UNITAIRES. *Voy.* les articles SOCIN; ORELLIUS; DAVIDIS, etc.

UNROCH Ier, duc de Frioul vers l'an 790, resta constamment attaché à Charlemagne, et le servit courageusement dans toutes ses guerres. Ce monarque l'envoya, en 795, contre les Huns de la Pannonie, qu'il défit dans une grande bataille, où périrent deux de leurs généraux. Il prit leur capitale, s'empara du riche trésor qu'Attila avait amassé des dépouilles de toutes les provinces subjuguées, et l'envoya à Charlemagne, qui en fit porter une partie au pape Adrien Ier, et distribua l'autre aux soldats. Unroch les vainquit encore deux fois, et les força à se soumettre à Charlemagne, en demandant le baptême. Tendon, l'un de leurs chefs qui n'avait pas pris part à ces guerres, et qui vivait paisiblement à la cour de l'empereur, dont il suivait la religion, ne vit pas plutôt ses concitoyens privés des plus braves capitaines, qu'il les souleva de nouveau contre le vainqueur. Charlemagne ordonna au duc de Frioul, en 799, de marcher contre eux, et de les réduire. Unroch leur livra la bataille, et périt dans les bras de la victoire. Tendon fut fait prisonnier, et paya de sa tête sa rébellion.

UNTZER (MATHIAS), médecin, né en 1581, dans la ville d'Halle, en Saxe, et mort le 7 août 1624, parcourut les principales universités d'Allemagne et d'Italie, et prit le bonnet de docteur à Bâle. Voici ses principaux ouvrages: I. *De Nephritide, seu renum calculo*, Halæ-Saxonum, 1614, in-4°. II. *De lue pestiferâ libri tres*, ibidem, 1615, in-4°. III. *Tractatûs medico-chimici septem libri*, etc., ibid., 1634, in-4°. IV. *De sulphure tractatus medico-chimicus*, ibid., 1620, in-4°.

UPTON (NICOLAS), Anglais, se trouva au siége d'Orléans en 1428. Il fut depuis chanoine et précen-

teur de Sarisbery. Edouard Bissæus publia un Traité de ce chanoine, *De studio militari*, joint à d'autres ouvrages de même espèce, Londres, 1654, in-fol. Cet ouvrage est difficile à trouver. Upton vivait encore en 1453.

UPTON (Jacques), savant théologien, né en 1670 au comté de Chess, mourut en 1749, maître d'une école de grammaire à Tauton, au comté de Sommerset. On a de lui : I. Une excellente édition du *Maître d'école d'Asham*, avec des notes, 1711, in-8°, et une autre de l'*Art poétique* d'Aristote.

UPTON (Jacques), fils du précédent, né à Tauton, mort en 1760, élève du collége d'Exeter à Oxford, puis recteur de Rissington au comté de Glocester, et chanoine de Rochester, a donné : I. Une édition d'*Epictète* d'Arrien, 2 vol. in-4°. II. Une autre de la *Reine des Fées*, de Spencer, 2 vol. in-4°. III. Des *Observations* sur Shakespeare, in-8°, qui ne sont pas toujours justes et impartiales.

URANIUS (Henri ou Vonden Himmel), prêtre, savant littérateur, né à Rées, dans le duché de Clèves, fut recteur du collége d'Emmeric, où il travailla à l'instruction de la jeunesse avec beaucoup de zèle pendant 55 ans, et mourut en 1579. Uranius possédait le latin, le grec et l'hébreu. On a de lui : I. *Grammaticæ hebreæ compendium*, Cologne, 1559, in-12. II. *De usu litterarum servilium*, Cologne, 1570 ; ouvrage relatif au précédent. III. *De re nummariâ, mensuris et ponderibus*, Cologne, 1569, in-4°. IV. *Commentatio linguæ græcæ*, Cologne, 1571 ; V. *Grammatica latina*, Cologne, etc.

URBAIN (Saint), disciple de l'apôtre Saint Paul, fut évêque de Macédoine; mais on ne sait rien de particulier sur sa vie.

URBAIN I[er] (Saint), pape après Calixte I[er], le 21 octobre 223, eut la tête tranchée pour la foi de Jésus-Christ, sous l'empire d'Alexandre Sévère, le 25 mai de l'an 230. Il avait rempli son ministère en homme apostolique et en vrai chrétien.

URBAIN II, appelé auparavant Otton ou Oddon, religieux de Cluni, natif de Châtillon-sur-Marne, parvint aux premiers emplois de son ordre. Grégoire VII, bénédictin comme lui, ayant connu sa piété et ses lumières, l'honora de la pourpre romaine. Après la mort du pape Victor III, il fut placé sur la chaire de Saint-Pierre le 12 mars 1088. Il se conduisit avec beaucoup de prudence pendant le schisme de l'antipape Guibert. Il tint, en 1095, le célèbre concile de Clermont en Auvergne. Il y fut ordonné de communier en recevant séparément le corps et le sang de Jésus-Christ ; ce qui prouve que l'usage ordinaire était encore de communier sous les deux espèces. On y fit aussi la publication de la première croisade pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Les pèlerinages des chrétiens d'Occident aux lieux saints furent l'occasion de cette confédération. Les pèlerins marchaient à la Terre-Sainte en grandes troupes et bien armés : on le voit par l'exemple des 7,000 Allemands qui firent ce voyage en 1064, et qui se défendirent si vaillamment contre les voleurs arabes. Les Musulmans laissaient à la vérité aux chrétiens, leurs

sujets, le libre exercice de la religion; ils permettaient les pèlerinages, faisaient eux-mêmes celui de Jérusalem, qu'ils nomment la Maison-Sainte, et qu'ils ont en vénération; mais leur haine pour les chrétiens éclatait en mille manières; ils les accablaient de tributs, leur interdisaient l'entrée des charges et des emplois, et les obligeaient de se distinguer, en portant un habit qui passait pour méprisable parmi eux; enfin ils leur défendaient de construire de nouvelles églises, et les tenaient dans une contrainte qui pouvait être regardée comme une persécution perpétuelle. Ce furent ces mauvais traitemens qui excitèrent le zèle d'Urbain II; mais les croisades ne servirent pas beaucoup aux chrétiens de l'Orient, et elles corrompirent ceux de l'Occident. (*Voyez* le discours de l'abbé Fleury sur les croisades.) Urbain mourut à Rome le 29 juillet 1099, après avoir conduit le vaisseau de l'Eglise, dit le P. Longueval, avec autant de sagesse que de courage. Il combattit à la fois un antipape violent et accrédité, un empereur schismatique, un roi de France peu réglé dans ses mœurs, un roi d'Angleterre violent et peu religieux, et des prélats concubinaires et simoniaques. Pascal II lui succéda. On a de lui cinquante-neuf *Lettres* dans les *Conciles* du P. Labbe. Dom Ruinart a écrit sa Vie en latin; elle est aussi curieuse qu'intéressante. On la trouve dans les *Œuvres posthumes de Mabillon*.

URBAIN III, appelé auparavant Hubert Crivelli, archevêque de Milan, sa patrie, fut élu pape après Lucius III, à la fin de novembre 1185. Il eut de grandes contestations avec l'empereur touchant les terres laissées par la comtesse Mathilde à l'Eglise de Rome. Il l'aurait excommunié si on ne lui avait fait sentir l'imprudence de cette démarche. Ce pontife mourut à Ferrare, le 19 octobre 1187, après avoir appris la funeste nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin. Ce fut cette perte qui avança sa dernière heure. Son zèle était ardent, mais il ne fut pas toujours éclairé. Il eut pour successeur Grégoire VIII.

URBAIN IV (Jacques-Pantaléon dit le *Court-Palais*), né à Troyes en Champagne, d'un cordonnier, devint d'abord archidiacre de Laon, ensuite de Liége; il avait été fait évêque de Verdun, légat apostolique en diverses contrées, patriarche de Jérusalem. Enfin, après la mort d'Alexandre IV, il fut placé sur la chaire pontificale, le 29 août 1261. Il publia une croisade contre Mainfroi, usurpateur du royaume de Sicile en 1263; institua la fête du Saint-Sacrement, qu'il célébra pour la première fois le jeudi d'après l'octave de la Pentecôte 1264. Il fit composer l'office de cette fête par Saint Thomas d'Aquin; c'est le même qu'on récite encore. Mais le pape Urbain étant mort en cette même année à Pérouse, la célébration de cette solennité fut interrompue pendant plus de quarante ans. Elle avait été ordonnée dès l'année 1246 par Robert de Torote, évêque de Liége, à l'occasion des révélations fréquentes qu'une sainte religieuse hospitalière, nommée Julienne, recevait depuis longtemps. Urbain n'oublia pas sa patrie lorsqu'il fut pape. Il offrit la Sicile à Charles d'Anjou, frère

de Saint Louis; il fut toujours attaché aux Français et surtout aux Champenois. Non content d'avoir construit ou rétabli dans différentes villes des temples magnifiques, il convertit sa maison paternelle de Troyes en une église dédiée à Saint Urbain. On a d'Urbain une *Paraphrase* du *Miserere* dans la Bibliothèque desPères, et soixante-une *Lettres* dans le *Trésor des Anecdotes*, du P. Martenne; elles peuvent servir à l'histoire ecclésiastique et profane de ce temps-là. Pendant qu'il était archidiacre à Liége, le pape Innocent IV étant à Lyon, l'envoya en Allemagne pour quelques affaires de l'Eglise romaine. Là, trois gentilshommes du diocèse de Trèves le firent prendre et le retinrent quelque temps prisonnier, après lui avoir volé ses chevaux, son argent et d'autres meubles. « Lorsqu'il fut pape, ces gentilshommes, dit Fleury, lui offrirent de lui restituer ce qu'ils lui avaient pris et de lui donner satisfaction pour l'insulte, demandant seulement dispense d'aller en personne recevoir l'absolution de l'excommunication qu'ils avaient encourue, attendu les périls des chemins et les ennemis qu'ils avaient. Le pape donna la permission au prieur des frères-prêcheurs de Coblentz de les absoudre, et de leur déclarer ensuite qu'il leur remettait libéralement en vue de Dieu tout le tort et l'injure qu'ils lui avaient faits; leur enjoignant seulement de s'abstenir désormais de pareilles violences. » La lettre est du 9 juillet 1264. Ainsi le pontife oublia les injures faites au légat. Urbain IV ne dut son élévation qu'à lui-même, et eut le mérite de parvenir par ses talens et ses vertus de la classe la plus obscure au sommet de la grandeur; mais il n'exerça jamais lui-même le métier de savetier, comme Voltaire l'a prétendu; il vint très-jeune à Paris pour faire ses études, et non pour raccommoder des souliers. *Voyez* l'Histoire ecclésiatique de Fleury, liv. 83, n° 5.

URBAIN V (Guillaume de Grimoald), fils du baron du Roure et d'Emphelise de Sabran, sœur de Saint Elzear, né à Grisac, diocèse de Mende, dans le Gévaudan, se fit bénédictin, et fut abbé de Saint-Germain d'Auxerre, puis de Saint-Victor de Marseille. Après la mort d'Innocent VI, il obtint la papauté, le 27 octobre 1362. Le Saint-Siége était alors à Avignon, Urbain V le transféra à Rome en 1367. Il y fut reçu avec d'autant plus de joie, que depuis 1304 que Benoît XI sortit de cette ville, aucun pape n'y avait résidé. L'an 1370, Urbain quitta Rome pour revenir à Avignon. Sainte Brigitte lui fit dire de ne pas entreprendre ce voyage, parce qu'il ne l'achèverait pas. Il partit cependant, et arriva le 24 septembre à Avignon, où il fut aussitôt attaqué d'une grande maladie, qui l'emporta le 19 décembre. Le pape Urbain V avait bâti plusieurs églises, fondé divers chapitres de chanoines, et signalé son pontificat en réprimant la chicane, l'usure, le déréglement des ecclésiastiques, la simonie et la pluralité des bénéfices. Il entretint mille écoliers dans diverses universités; et il les fournissait des livres nécessaires. Il fonda à Montpellier un collége pour 12 étudians en médecine. Pour avoir plus à donner à l'indigence, il ne donna rien à sa famille. A l'excep-

tion de son frère, qu'il décora de la pourpre, et d'un neveu qu'il fit évêque de Saint-Papoul, il n'augmenta la fortune d'aucun; il ne souffrit pas même que son père, qui vivait encore lorsqu'il fut élu pape, acceptât du roi Jean une pension de 600 livres que ce prince voulait lui faire à sa considération. Tendre père des pauvres, il leur distribuait des remèdes et des alimens; donnait des conseils à ceux que la chicane poursuivait injustement; plaçait des filles exposées à se perdre; soutenait les familles honorables tombées dans la misère. Sa vie était d'un pénitent austère; et quoiqu'il eût mis dans sa table la plus grande frugalité, il partageait encore avec les indigens le peu de mets qu'on lui servait. On a de lui quelques Lettres peu importantes. Grégoire XI lui succéda.

URBAIN VI (Barthélemi Prignano), natif de Naples, et archevêque de Bari, fut élevé sur la chaire de Saint-Pierre contre les formes ordinaires, n'étant pas cardinal, et dans une espèce de sédition du peuple, le 9 avril 1378. Les cardinaux élurent peu de temps après le cardinal Robert de Genève, qui prit le nom de Clément VIII. Cette double élection fut l'origine d'un schisme aussi long que fâcheux qui déchira l'Eglise. Urbain fut reconnu par la plus grande partie de l'empire, en Bohême, en Hongrie, en Angleterre. L'an 1383, le pontife fit prêcher une croisade en Angleterre contre la France et contre le pape Clément VIII, son compétiteur; et pour la soutenir, il ordonna la levée d'une décime entière sur toutes les églises d'Angleterre: « Car, dit Froissard, les gens de guerre ne se payent pas de pardons. » Un évêque fut chargé de cette armée ecclésiastique, qui se battit également contre les Clémentins et les Urbanistes, et qui finit par être dissipée. Urbain, au désespoir, fit arrêter six de ses cardinaux, qui avaient, dit-on, conspiré de le faire déposer et brûler comme hérétique. Ce complot était réel; Urbain fit mourir les coupables, après leur avoir fait subir la question la plus cruelle. Il n'excepta qu'un cardinal, évêque de Londres, qu'il délivra à la prière du roi d'Angleterre. Une telle conduite n'était guère propre à lui attirer des amis; ses plus intimes l'abandonnèrent de jour en jour. Sa cour était un désert. Il n'en devint que plus dur et plus inflexible. Aussi sa mort, arrivée en 1389, fut une fête pour le peuple: il avait cependant du mérite et des vertus. Grand canoniste, ami des gens de lettres, ennemi de la simonie et du faste, dur à lui-même, portant sans cesse le cilice, patient dans l'adversité, sensible au malheur des autres; en un mot digne d'être pape, s'il ne l'avait jamais été. Mais dès qu'il eut obtenu cette dignité, il montra un zèle indiscret qui aliéna les esprits. Le lendemain de son couronnement, il invectiva les autres prélats de sa cour, et quelques jours après il ne traita pas mieux les cardinaux. Ce furent tous les jours de nouvelles scènes qui marquaient dans son caractère autant de bizarrerie que de dureté. Tantôt affectant un grand mépris pour les richesses, il renvoyait avec des injures les collecteurs des revenus du Saint-Siége; tantôt affichant sa supériorité sur les premières têtes de l'Europe, il disait qu'il saurait bien se faire

justice des rois de France et d'Angleterre, dont les divisions avaient causé tant de maux à la chrétienté. Ces manières si déplacées firent penser aux cardinaux que le faîte des honneurs *avait dérangé le cerveau de ce pontife.* (Histoire de l'Église gallicane, livre 41.) Urbain avait fait, le 11 avril 1389, trois Institutions mémorables. La première fut de diminuer encore l'intervalle du jubilé; il le fixa à 33 ans, se fondant sur l'opinion que J.-C. a vécu ce même nombre d'années sur la terre. La seconde Institution fut la fête de la Visitation de la Sainte Vierge. Enfin, il statua qu'à la fête du Saint-Sacrement, on pourrait célébrer nonobstant l'interdit, et que ceux qui accompagneraient le Viatique depuis l'église jusque chez un malade, et de chez le malade à l'église, gagneraient cent jours d'indulgence. L'auteur qui a écrit la vie de Grégoire XI, et l'Histoire de l'élection de son successeur, insérée dans les *Vies des papes d'Avignon*, par Bosquet, s'efforce d'infirmer la canonicité de l'élection d'Urbain; mais ce pape a trouvé des défenseurs dans Abraham Bzovius, et Oderic Rainaldi, continuateurs des *Annales ecclésiastiques*.

URBAIN VII, pape, né à Rome, appelé auparavant Jean-Baptiste Castagna, et cardinal du titre de Saint-Marcel, obtint la tiare après Sixte-Quint, le 15 septembre 1590. Ce pape, qui l'aimait beaucoup, l'avait regardé comme son successeur. Il dit un jour aux cardinaux « que les poires étaient pourries, qu'il leur fallait des châtaignes; » faisant allusion aux poires qu'il portait dans ses armoiries, et aux châtaignes qui étaient celles de la famille de Castagna. La piété et la science d'Urbain VII faisaient attendre de grandes choses de son gouvernement; mais il mourut 12 jours après son élection, le 21 du même mois. Sa résignation éclata dans ses derniers momens. « Le Seigneur, dit-il un moment avant d'expirer, me dégage des liens qui auraient pu m'être funestes. »

URBAIN VIII, de Florence, (MAFFEO BARBERINO), monta sur le trône pontifical après le pape Grégoire XV, le 6 août 1623. Il réunit le duché d'Urbain au Saint-Siége; il approuva l'ordre de la Visitation, confirma les capucins dans la possession du titre de *vrais Enfans de Saint-François* (*voyez* BASCHI), et supprima les jésuitesses en 1621. Il donna, en 1642, une bulle qui renouvelle celles de Pie V, contre Baïus et les autres qui défendent de traiter des matières de la grace. La même bulle d'Urbain déclare que l'Augustin de Jansénius renferme des propositions déjà condamnées. Il publia, la même année, une bulle sur un objet différent. Cette nouvelle constitution défendait de prendre du tabac dans l'église, sous peine d'excommunication. Ce fut à ce sujet qu'on vit Pasquin se plaignant de la sévérité du pape, se servir de ce passage de Job: *Contra folium quod vento rapitur, ostendis potentiam tuam, et stipulam siccam persequeris.* « Vous faites éclater votre puissance contre une feuille que le vent emporte, et vous persécutez une paille sèche. » Ce pontife mourut le 29 juillet 1644, après avoir rempli tout ce qu'on est en droit d'attendre d'un pape vertueux et éclairé. Il entendait

si bien le grec, qu'on l'appelait l'*Abeille Attique*, et il réussissait dans la poésie latine. Il corrigea les hymnes de l'Eglise. Ses *Vers latins sacrés* ont été imprimés à Paris, au Louvre, in-folio, avec beaucoup d'élégance, sous ce titre : *Maffei Barberini poëmata*. Les plus considérables de ses pièces sont : I. Des *Paraphrases* sur quelques Psaumes et sur quelques Cantiques de l'Ancien et du Nouveau Testament. II. Des *Hymnes* et des *Odes* sur les fêtes de J.-C., de la Sainte Vierge et de plusieurs Saints. III. Des *Épigrammes* sur divers hommes illustres. Tous ces différens ouvrages ont de la noblesse; mais ils manquent presque tous de chaleur et d'imagination. On a encore de ce pape des *Poésies italiennes*, imprimées à Rome, en 1640, in-12. Ce fut Urbain VIII qui, le premier, donna le titre d'*Éminentissime* aux cardinaux, aux trois électeurs ecclésiastiques, et au grand-maître de l'ordre de Malte. *Voyez* Malachie.

URBAIN DE BELLUNO (Urbanus Valerinus ou Bolzanus), cordelier et précepteur du pape Léon X, mort en 1524, à 84 ans, est le premier, selon Vossius, qui ait donné une *Grammaire grecque* en latin, qui mérite quelque estime, in-4°, Paris, 1543. Il a donné aussi une Collection d'anciens grammairiens, sous le titre de *Thesaurus Cornucopiæ*, Venise, 1407, petit in-4°; Venise, Alde, 1557, in-8°.

URBANISTES. *Voy.* Claire.

URBAIN. *Voy.* Bramante.

URCÆUS (Antoine), surnommé *Codrus*, poëte et littérateur italien, né le 17 août 1446, à Herberia ou Rubiera, ville du territoire de Reggio, enseigna les belles-lettres à Forli, avec des appointemens considérables. De là, il passa à Bologne, où il fut professeur des langues grecque et latine, et de rhétorique. L'irréligion et le libertinage déshonorèrent sa jeunesse; et quoiqu'il fit l'esprit fort, il ajoutait foi aux présages les plus ridicules; mais il se repentit de ses impiétés et de ses égaremens, et il mourut à Bologne dans de grands sentimens de piété en 1500. On mit sur son tombeau, pour toute épitaphe : Codrus eram. Sa santé avait toujours été très-faible. Avec un extérieur doux il avait l'humeur bilieuse et sévère. Il était avare de louanges, et prodiguait les critiques, surtout à l'égard des auteurs modernes. On a de lui : I. Des *Harangues*. II. Des *Sylves*, des *Satires*, des *Epigrammes* et des *Eglogues* en latin, dont il y a eu plusieurs éditions, quoique le mauvais l'emporte sur l'excellent. Urcæus était cependant un homme d'esprit, plein de gaîté et de saillies. Le prince de Forli s'étant un jour recommandé à lui : « Les affaires vont bien, répondit Urcæus, Jupiter se recommande à Codrus : » depuis ce mot, le nom de *Codrus* lui fut donné. Ses ouvrages sont assez rares, surtout de l'édition de Bologne, 1502, in-folio. Ils parurent sous le titre de *Sermones festivi*. Quoiqu'ils contiennent des discours assez libres et des poésies galantes, quelques bibliographes les ont mis au rang des Sermons. On voit bien, en les lisant, que le seul but de l'auteur était de s'amuser et de divertir ses lecteurs, quoiqu'il n'y réussisse pas toujours. Bayle, qui n'avait pas eu occasion de les

voir, a commis beaucoup de fautes dans l'article d'Urcæus Codrus. Les œuvres d'Urcæus reparurent en 1515, 1 vol. in-4°.

URÉE, ou plutôt VRÉE ou WRÉE (Olivier), en latin *Uredius*, se fit jésuite, et rentra ensuite dans le monde, où il continua de s'appliquer à l'étude des langues savantes, et à l'histoire de sa patrie. Il occupa des places distinguées dans la magistrature à Bruges, et mourut en 1652. On a de lui: I. La *Généalogie des comtes de Flandre*, en latin; Bruges, 1642 et 1643, 2 vol. in-folio. II. *Les Sceaux des comtes de Flandre*, en latin, 1639, in-folio. L'un et l'autre ont été très-mal traduits en français, et imprimés à Bruges, 1641 et 1643, 3 vol. in-folio. III. Une *Histoire de la Flandre chrétienne*, depuis l'an 500, jusqu'à 767, en latin, Bruges, 1650, 2 vol. in-folio. Le dernier tome est le plus difficile à trouver. On a aussi de lui une *Histoire des comtes de Flandre*, Bruges, 1650, 2 tomes en 1 vol. in-fol. (*Voyez* la *Méthode pour étudier l'Histoire*, de Lenglet, tome 14, page 262.)

URFÉ (Honoré d'), comte de Châteauneuf, marquis de Valromery, principalement connu comme auteur du fameux roman intitulé l'*Astrée*, naquit à Marseille le 11 février 1567, de Jacques d'Urfé, d'une illustre maison de Forez, originaire de Souabe. Il fut le cinquième de six fils, et le frère de six sœurs. Après avoir fait ses études à Marseille et à Tournon, il fut envoyé à Malte, d'où il retourna dans le Forez, ne pouvant pas supporter les privations du célibat. Anne d'Urfé, son frère, avait épousé, en 1574, Diane de Chevillac de Châteaumorand, riche et seule héritière de sa maison. Ce mariage ayant subsisté pendant 22 ans, fut rompu pour cause d'impuissance en 1596. Anne embrassa l'état ecclésiastique. Diane resta libre pendant quelques années; ensuite cédant aux poursuites d'Honoré, qui ne voulait pas laisser sortir de sa maison les grands biens qu'elle y avait apportés, elle consentit à l'épouser. Ce mariage n'étant fondé que sur l'intérêt, les deux époux vécurent peu de temps dans une parfaite intelligence. La malpropreté de Diane, toujours environnée de grands chiens, qui causaient dans sa chambre, et même dans son lit, une saleté insupportable, dégoûtèrent bientôt son mari. D'ailleurs d'Urfé avait espéré qu'il naîtrait de ce mariage des enfans qui pussent conserver dans sa maison les biens que Diane y avait apportés; mais, au lieu d'enfans, elle accouchait tous les ans de môles informes. Il se retira donc en Piémont, où il coula des jours heureux, débarrassé des épines de l'hymen et de l'ennui du ménage. Il mourut à Villefranche en l'année 1625. Sa maison est éteinte. Ce fut vraisemblablement pendant sa retraite en Piémont qu'il composa son *Astrée*, 4 vol. in-8°, augmentée d'un 5[me] par Baro, son secrétaire. C'est le premier roman régulier qui ait été donné en notre langue. Cette pastorale fut la folie de toute l'Europe pendant plus de 50 années. C'est un tableau de toutes les conditions de la vie humaine, qui laisse peu à desirer du côté de l'invention, des mœurs et des caractères. Ce tableau n'est point fait à plaisir, et tous les événemens, couverts d'un voile ingénieux, ont un fondement verita-

ble dans l'histoire des amours de l'auteur avec Diane de Château-Morand, ou dans celle des galanteries de la cour de Henri IV. Il est vrai que les caractères ne sont pas toujours assortis au genre pastoral, et que les bergers de l'*Astrée* jouent le rôle, tantôt d'un courtisan délicat et poli, et tantôt d'un sophiste très-pointilleux. «Ce livre, qui faisait autrefois les délices des personnes les plus spirituelles, et même des savans, dit Nicéron, n'est plus lu maintenant. Le goût de ces romans de longue haleine, et où les aventures sont entassées les unes sur les autres sans qu'on en voie jamais la fin, a subsisté quelque temps; mais il est entièrement passé. On n'est plus d'humeur à se prêter long-temps à des idées si frivoles; et ceux qui ont conservé le goût du roman ne veulent plus que de ces histoires qui durent assez pour les amuser, mais non point assez pour leur causer de l'ennui. «Olivier Patru a donné des éclaircissemens sur l'*Astrée*, où il découvre plusieurs personnes dont Honoré d'Urfé a eu intention de parler sous des noms empruntés; mais c'est une chose qni intéresse maintenant peu de personnes. Le roman de d'Urfé n'est cependant pas sans intérêt pour ceux qui veulent connaître les progrès et les variations du goût dans ce genre de composition, et ses rapports avec les différentes époques des mœurs et de la civilisation. Il marque, en France, l'introduction d'un genre nouveau, qui remplaça les romans de chevalerie, et qui, pendant 66 ans, exerça la fertile plume de Gomberville, de la Calprenède, des deux Scudéri, de Desmarets et de tant d'autres. Tous ces imitateurs enchérirent sur d'Urfé. Il avait fait des héros de ses bergers, ils firent des bergers de leurs héros, et dans leurs volumineux ouvrages, Mithridate, Alexandre, César, etc., filèrent le parfait amour. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Paris, 1733, en 5 vol. in-12, par l'abbé Souchay, qui en a retouché le style. (*Voyez* SOUCHAY.) Un sieur Borstet donna, en 1626, une 5me et 6me partie de l'*Astrée*, en 2 vol. in-8°: on n'en fait aucun cas. On a encore de d'Urfé: I. Un poème intitulé *la Sirène*, 1611, in-8°; c'est le premier ouvrage de l'auteur, et il n'annonçait qu'un poète médiocre. II. Un autre poème, sous le titre de *la Savoisiade*, dont il n'y a qu'une partie d'imprimée. Malherbe voulut le détourner de faire des vers, en lui disant qu'un gentilhomme comme lui devait éviter le blâme de passer pour mauvais poète, et il eut tort de ne pas suivre ce conseil. III. Une Pastorale en vers non rimés, intitulée *la Sylvanie* ou *la Morte vive*, 1625, in-8°. IV. Des *Epîtres morales*, in-12, 1620. Il n'y a rien dans ce livre, dit Nicéron, que de fort commun, et il n'est plus guère connu. La maison d'Urfé a fini dans la personne du petit-neveu du poète, mort en 1724.

URFÉ (ANNE D'), frère aîné du précédent, fut comte de Lyon, et mourut en 1621, à 66 ans. C'était un homme de lettres qui avait plus d'esprit naturel que de talens littéraires. On a de lui des Sonnets, des Hymnes, et d'autres poésies, 1606, in-4°, qui pouvaient passer pour médiocres, même de son temps.

URIE, mari de Bethsabée. Sa-

femme, dit l'Écriture, étant enceinte de l'adultère qu'elle avait commis avec David, en donna avis à ce prince, qui, pour cacher son crime, engagea Urie à revoir sa femme; mais comme il refusa d'aller à sa maison, David le renvoya au siége de Reblath d'où il venait, avec des lettres pour Joab, qui eut ordre de le mettre dans l'endroit le plus périlleux, puis de l'y abandonner pour y périr. Cet ordre cruel fut fidèlement exécuté, et le vertueux Urie fut tout à la fois la victime de l'impudicité de sa femme et de celle de son roi.

URIE, successeur de Sadoc II dans la grande sacrificature des Juifs, vivait sous le roi Achaz. Ce prince étant allé à Damas, au-devant de Teglathphalasar, et ayant vu dans cette ville un autel profane, dont la forme lui plut, en envoya aussitôt le dessin au grand-prêtre Urie, en lui ordonnant de faire sur ce modèle un autel pour le temple. Le grand-prêtre exécuta ponctuellement l'ordre du roi, et par cette action se couvrit d'un opprobre éternel, en trahissant ainsi son ministère.

URIE, fils de Séméi, prophétisait au nom du Seigneur en même temps que Jérémie, et prédisait contre Jérusalem et tout le pays de Juda les mêmes choses que ce prophète. Le roi Joakim et les grands de sa cour l'ayant entendu, voulurent se saisir de lui et le faire mourir: Urie, qui en fut averti, se sauva en Egypte; mais Joakim l'ayant fait poursuivre, il fut pris et mené à Jérusalem, où le roi le fit mourir par l'épée, et ordonna qu'on l'enterrât sans honneur dans les sépulcres du peuple.

URIE (Pierre d'), fameux architecte du 16e siècle, construisit le pont d'Almaraz sur le Tage, à quelques milles de Plaisance: chef-d'œuvre comparable à tout ce qui s'est fait de plus beau dans ce genre.

UROOM (Henri-Corneille), peintre, né à Harlem, en 1566, passa la plus grande partie de sa vie à voyager. L'Italie ne fut pas oubliée. Il fit dans cette grande école les études nécessaires pour se perfectionner. Paul Bril, qu'il rencontra à Rome, lui fut surtout d'un grand secours. Uroom s'étant embarqué avec un grand nombre de ses tableaux pour l'Espagne, eut à essuyer une affreuse tempête, qui le jeta sur des côtes inconnues, et lui enleva tout son trésor. Quelques ermites, habitans de ces demeures sauvages, exercèrent envers lui l'hospitalité, et lui fournirent bientôt l'occasion de retourner dans sa patrie. Le peintre, par reconnaissance, fit plusieurs tableaux pour orner son église. Ce maître avait un rare talent pour représenter des *Marines* et des *combats sur mer*. L'Angleterre et les princes de Nassau l'occupèrent à consacrer par son pinceau les victoires maritimes que ces deux puissances avaient remportées. On exécuta même des tapisseries, d'après ses ouvrages. Nous ignorons l'année de sa mort.

URQUIJO (D. Mariano Luiz de), ministre espagnol, né dans la Vieille-Castille, fut élevé en Angleterre, et conserva toujours pour ce pays une prédilection toute particulière. Après avoir fait plusieurs voyages, dont il avait beaucoup profité pour son instruction, il entra dans la car-

rière diplomatique, et fut employé successivement sous les ministères des comtes de Florida-Blanca, d'Aranda, du duc d'Alcudia, et enfin de M. de Saavedra, auquel il succéda au mois d'août 1798, par la protection de la reine. Le premier acte de son ministère fut la suppression de l'inquisition, dont il destina les biens immenses à des établissemens publics de bienfaisance ; mais le clergé trouva bientôt moyen d'arrêter ces réformes salutaires, et le ministre, abandonné du prince de la Paix, se vit bientôt en butte aux menées secrètes de ses ennemis. Il devint l'objet d'une triple procédure dirigée par trois inquisiteurs; et il succomba sous leurs efforts réunis, quoiqu'il eût pour lui l'estime et l'amitié du monarque. Il fut jeté dans le cachot où avait gémi Florida-Blanca; et après avoir passé deux ans dans ce ténébreux séjour, il fut exilé. Rappelé plus tard par Charles IV, il fit de vains efforts pour détourner l'orage qui menaçait la famille royale espagnole. Pendant la captivité de ses anciens maîtres en France, Urquijo passa sous les ordres de Joseph Bonaparte, qui lui conféra le titre de ministre secrétaire d'état. Il suivit ce nouveau souverain, lorsqu'il fut obligé de se réfugier en France, en 1814, et resta dans ce royaume jusqu'à sa mort, arrivée en mai 1817. Il fut enlevé au moment où les médecins croyaient pouvoir répondre de sa vie. Plus éclairé sur sa position que les gens de l'art, il dit tranquillement à son domestique : « Attends, tu vas voir comme un homme meurt », et il rendit le dernier soupir. Urquijo avait de rares connaissances, un sang-froid imperturbable, et un jugement sain et ferme. Doué de mœurs simples et douces, il supporta le malheur avec courage, et ses yeux n'eurent de larmes que pour ses compagnons d'infortune, auxquels il prodiguait tous les secours qui étaient en son pouvoir.

URRACA ou URRAQUE, fille et héritière d'Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, épousa d'abord Raimond de Bourgogne, qui la laissa veuve en 1100. Elle se remaria six ans après avec don Alphonse, roi d'Aragon et de Navarre; et, par cette union, les couronnes de Léon, de Castille et de Tolède, furent sur la même tête. Urraca était aussi voluptueuse que belle; elle se livra au penchant de son cœur. Son époux la fit enfermer; mais elle se sauva de sa prison, et demanda à être séparée de don Alphonse. L'évêque de Compostelle, nommé par la cour de Rome pour juger cette affaire, déclara le mariage nul. Alphonse, en abandonnant une épouse qu'il méprisait, aurait desiré de garder une partie de sa riche dot. Il voulait retenir le royaume de Castille; mais les Castillans donnèrent le trône, l'an 1122, à Alphonse Raimond de Bourgogne, fils d'Urraca et de Raimond de Bourgogne, son premier époux. Cette princesse continuant de se livrer à l'impétuosité de ses desirs, son propre fils fut obligé de l'assiéger dans son château de Léon, et ne lui donna la liberté qu'après l'avoir fait renoncer à la couronne de Castille. Elle mourut peu de temps après, en 1125, après avoir pillé le trésor de l'église de Saint-Isidore de Léon. On dit qu'une couche laborieuse termina ses jours. — Sa

sœur, Thérèse, fille naturelle d'Alphonse VI, avait épousé Henri de Lorraine, roi de Portugal, qu'elle perdit en 1112. Elle se remaria avec Bermond-Paès de Transtamare, et s'abandonna ensuite au frère de son mari. Ces amours incestueux causèrent une guerre en Portugal. Thérèse appela Alphonse Raimond de Castille à son secours, et lui céda le royaume de Portugal, à l'exclusion de son fils; mais Alphonse arma en vain pour recueillir cet héritage; il fut vaincu et blessé. Ayant ensuite assiégé Alphonse-Henriquez, fils de Thérèse, dans la ville de Guimanarès, il fit la paix avec lui, à condition que ce prince lui prêterait serment de fidélité comme à son souverain. Mais il négligea entièrement les intérêts de Thérèse, et ne stipula rien pour une tante qui avait voulu être sa bienfaitrice, soit que ses mœurs déréglées lui fissent horreur, soit qu'en prenant sa défense il n'eût écouté que la voix de l'ambition.

URRUTIA (D. N.), général espagnol, vice-roi de Navarre, né en Biscaye, entra de bonne heure au service, et s'y fit remarquer en différentes occasions. Il parvint successivement au grade d'officier général, et obtint plus tard la vice-royauté de la Navarre. Lors de la guerre entre l'Espagne et la France, occasionée par la révolution, il eut le commandement de l'armée cantonnée dans la Navarre, et obtint quelques succès. Désigné, en 1800, pour commander, sous les ordres du prince de la Paix, l'armée espagnole dirigée alors contre le Portugal, il refusa hautement cette mission, qu'il regardait comme honteuse, et fut exilé dans sa province natale, où il mourut quelques mois après, abreuvé de chagrins et de dégoûts de toute espèce.

URSATUS. *Voyez* Orsato.

URSICIN ou URSIN, antipape, fut élu évêque de Rome par une faction, en 384, le même jour que fut ordonné Saint Damase. Ces deux élections causèrent un schisme. Les deux partis prirent les armes, et il y eut plusieurs chrétiens tués de part et d'autre. Ursicin fut banni de Rome par l'empereur Gratien; mais étant revenu, il excita de nouveaux troubles. Enfin il fut exilé pour toujours, et Damase maintenu sur le trône pontifical.

URSINS (Guillaume Jouvenel ou Juvénal des), baron de Traisnel, se signala, à l'exemple des anciens Romains, dans presque tous les emplois de la robe et de l'épée. Successivement conseiller au parlement, capitaine des gendarmes, lieutenant-général du Dauphiné, bailli de Sens, il fut nommé chancelier de France, en 1445. Louis XI, formant sur lui des soupçons injustes, le déposa et l'emprisonna, en 1661; mais ayant reconnu son innocence, il le rétablit avec éloges, en 1465. Ce ministre mourut en 1472, avec la réputation d'un homme plus propre pour la guerre que pour la robe. Son père était un avocat de Paris qui, étant devenu prévôt des marchands, en 1388, réprima l'insolence des gens de guerre et maintint les priviléges des bourgeois de Paris. On lui donna par reconnaissance l'hôtel nommé des Ursins, dont il prit le nom. Jouvenel n'a été ni le premier ni le dernier qui ait altéré son nom roturier pour s'enter sur une famille noble. Celle des Ursins, en

Italie, dont quelques ignorans l'ont cru, est une des plus illustres de l'Europe. Elle a donné à l'Eglise cinq papes, des prélats, et plus de trente cardinaux. *Voy.* BORGIA.

URSINS (JEAN JOUVENEL ou JUVÉNAL DES), archevêque de Reims, frère du précédent, s'éleva par le crédit du chancelier. Il exerça la charge de maître des requêtes, et divers autres emplois, avec une intégrité peu commune. Son goût pour la piété le porta à embrasser l'état ecclésiastique; et il fut successivement évêque de Beauvais, de Laon, et enfin archevêque de Reims, en 1449: en cette dernière qualité, il sacra le roi Louis XI. Ce prélat, également illustre par ses vertus épiscopales et par ses connaissances littéraires, mourut le 14 juillet 1473, à 65 ans, après s'être signalé parmi les évêques qui revirent la sentence injuste prononcée par les Anglais contre la Pucelle d'Orléans. On a de lui une *Histoire du règne de Charles VI*, depuis l'an 1380 jusqu'en 1422; elle passe pour assez exacte, et elle est écrite avec naïveté. L'auteur penche beaucoup plus pour le parti des Orléanais que pour celui des Bourguignons; il ne ménage point ceux-ci, et il encense les autres. Son Histoire est écrite année par année, sans autre liaison que celle des faits. Les événemens y sont assez détaillés; cependant, à l'exception de quelques circonstances, il n'y a rien de bien particulier. Théodore Godefroi la fit imprimer en 1614, in-4°, et Denis, son fils, la donna depuis, en 1653, in-fol., avec des augmentations. La famille des Ursins, dont nous venons de parler, n'a rien de commun avec celle des Ursins en Italie.

URSINS (ANNE-MARIE DE LA TRIMOUILLE, épouse en secondes noces de Flavio DES), duc de Bracciano, femme de beaucoup d'esprit, et dévorée d'ambition, joua un rôle à Rome, et ne contribua pas peu à la disgrace du cardinal de Bouillon. Devenue veuve en 1698, elle fut nommée *camerera-mayor* de Louise-Marie de Savoie, reine d'Espagne, et première femme de Philippe V. Ce titre répond à celui de dame d'honneur en France. Elle prit un tel empire sur l'esprit du roi et de la reine, que Louis XIV, craignant qu'elle n'engageât par ses intrigues son petit-fils dans de fausses démarches, la fit renvoyer en 1704. La reine d'Espagne qu'elle gouvernait, en fut inconsolable; sa dame d'honneur lui fut rendue, et eut plus de pouvoir que jamais. Elle présidait à toutes les délibérations, sans être admise dans les conseils où elles se prenaient. Les ambassadeurs traitaient avec elle, les ministres lui rendaient compte de leurs desseins, et les généraux d'armée même la consultaient. Ceux qui ne pliaient pas sous elle, étaient ou congédiés ou tracassés. Elle rendit les plus mauvais offices au duc d'Orléans, qui faisait triompher les armes de France en Espagne. La reine étant morte en 1712, Philippe V épousa en secondes noces Elisabeth Farnèse, fille et héritière du duc de Parme, qui commença son règne en chassant la princesse des Ursins, accourue au-devant d'elle. La reine fut autorisée dans cette démarche par son époux qui lui avait écrit, en le priant de renvoyer la favorite: « Au moins prenez bien garde de ne pas manquer votre

coup tout d'abord ; car si elle vous voit seulement deux heures, elle vous enchaînera et nous empêchera de coucher ensemble, comme avec feu la reine. » La princesse des Ursins, forcée de sortir du royaume, sans même qu'elle sût la raison d'une si prompte disgrace, ne put trouver un asile ni à Paris, ni à Gênes. Enfin, elle se retira dans la ville d'Avignon, et de là à Rome, où le pape avait d'abord refusé de la recevoir. Elle y mourut le 5 décembre 1722, à 80 ans passés. « Les historiens, dit l'abbé Millot, ont trop flétri sa mémoire et trop peu connu ce qu'elle possédait de qualités respectables. Elle avait le talent des affaires avec celui de l'intrigue ; de l'élévation dans les sentimens, avec les petitesses de la vanité ; beaucoup de zèle pour ses maîtres, avec la jalousie de la faveur ; moins de vertus et d'agrémens que madame de Maintenon, mais plus de force d'esprit et de caractère. Si elle fit quelques fautes, elles rendit aussi de grands services ; car elle fut le conseil et le soutien d'une jeune reine sans expérience, qui se fit adorer de ses peuples ; qui anima le roi dans les circonstances les plus orageuses ; qui le rendit supérieur à toutes les tempêtes, et qui sans cesse fut exposée avec lui à se perdre par de fatales imprudences. L'Espagne était alors si difficile à gouverner, qu'une grande partie des reproches faits à la princesse des Ursins, semble devoir retomber sur les conjonctures. Elle fut intrigante, altière, ambitieuse. Combien de ministres célèbres l'ont été de même ! Mais son courage et sa résolution au milieu des périls extrêmes du monarque, contribuèrent beaucoup à le maintenir sur le trône. » Le roi et la reine d'Espagne avaient voulu, à sa sollicitation, réserver un petit territoire dans les Pays-Bas, qu'ils auraient fait ériger en souveraineté pour la princesse des Ursins ; mais ce fut une chimère qui l'occupa long-temps et que sa mauvaise fortune dissipa. Elle avait épousé en première noces Talleyrand, prince de Chalais. On a publié en 1806 : *Lettres inédites de madame la princesse des Ursins à M. le maréchal de Villeroi*, suivies de sa *Correspondance* avec madame de Maintenon ; précédées d'une notice historique très-détaillée sur cette princesse, 1 vol. in-12.

URSINS (Marie-Félicité des). *Voy.* Montmorency.

URSINUS (Zacharie), théologien protestant, né à Breslaw en 1534, se fit un nom en Allemagne, et fut ami intime de Mélanchthon. Après la mort de cet homme célèbre, Ursinus étant persécuté par les théologiens de la confession d'Augsbourg, sortit de Breslaw, se retira à Zurich, et mourut à Neustadt en 1583. On a de lui plusieurs ouvrages estimés des protestans, Heidelberg, 1611, 3 tom. in-fol. Ils roulent presque tous sur la controverse. —Il ne faut pas le confondre avec George Ursinus, théologien danois, qui s'est fait un nom par ses *Antiquités hébraïques*.

URSINUS (Jean), médecin, né à Léopold, en Pologne, vers l'an 1563, et mort en 1613, étudia la médecine à Padoue, l'enseigna à Zamoski et embrassa l'état ecclésiastique. Il a écrit trois *Traités* d'ostéologie. — On connaît encore un Jean Ursinus, médecin français, qui a laissé *Prosopœia ani-*

matium aliquot, Viennæ Gallorum, 1541, in-4°; *Elegiæ de peste*, etc., Alexandriæ, 1549 et 1550, un vol. in-4°.

URSINUS (JEAN-HENRI), théologien luthérien, surintendant des églises de Ratisbonne, né à Spire en 1608, et mort en 1666, était un homme d'une grande érudition. On a de lui : I. *Arboretum biblicum in quo arbores et fructus sacrarum litterarum notis illustrantur*, Norimbergæ, 1663. II. *Exercitationes de Zoroastre*, Nuremberg, 1661, in-8°. III. *Parallela evangelii.* IV. *De Ecclesiarum Germanicarum origine et progressu*, 1664, in-8°.

URSINUS (GEORGE-HENRI), fils du précédent, philologue et littérateur, mort le 10 septembre 1707, à 60 ans, publia : I. *Diatribe Veterum.* II. *Disputatio de Locustis.* III. *Observationes philologicæ de variis vocum etymologiis et significationibus.* IV. *De primo et proprio aoristorum usu.* V. Des *Notes* critiques sur les Eglogues de Virgile, sur la Troade de Sénèque le tragique. VI. *Grammatica Græca.* VII. *Dionisii Terræ orbis Descriptio cum notis.* Ces ouvrages prouvent qu'il avait hérité du savoir de son père.

URSINUS (LÉONARD), né à Nuremberg le 21 janvier 1618, mort le 2 février 1664, professeur de botanique et de physiologie à Leipsick, membre de l'Acad. imp. d'Allemagne est auteur de *Tulipa de Alepo*, Lipsiæ, 1661, in-4°.

URSINUS. *Voyez* ORSINI.

URSULE, intendant des largesses sous l'empereur Constance, fut mis à mort au commencement du règne de Julien, surnommé l'*Apostat*, en 325, par les chrétiens. Constance, en envoyant Julien dans les Gaules, avait expressément recommandé qu'on lui ôtât le moyen de faire des largesses aux troupes. Ursule, qui affectionnait ce prince, avait donné des ordres secrets pour lui remettre autant d'argent qu'il voudrait, et par là il lui avait facilité l'accomplissement de ses desseins. Son supplice exposa Julien à l'exécration publique. L'empereur affectant une compassion politique, se défendit en protestant qu'Ursule avait été exécuté à son insu, et qu'on l'avait immolé au ressentiment des soldats irrités de la hauteur avec laquelle ce ministre les avait traités au siége d'Amide. Ammien avoue que l'apologie était frivole, et que l'empereur démentit en cette occasion le caractère connu d'équité et de douceur qu'il avait montré jusqu'alors.

URSULE, (SAINTE), fille d'un prince de la Grande-Bretagne, fut couronnée, selon l'opinion générale, de la palme du martyre, par les Huns, auprès de Cologne sur le Rhin, avec plusieurs autres filles qui l'accompagnaient, vers l'an 384. Plusieurs écrivains ont dit que les compagnes de Sainte Ursule étaient au nombre de onze mille, et les appellent les onze mille vierges. Mais Usuard, qui vivait au 9e siècle, dit seulement qu'elles étaient en grand nombre, et d'autres prétendent qu'elles n'étaient que onze en tout. Cette opinion est la plus probable; mais ce n'est pas la plus suivie par les auteurs des légendes. On prétend que l'erreur des onze mille vierges vient de l'équivoque du chiffre romain XI. M. V., qu'on a mal interprété, ou du mot *Undecimilla*, compagne de Sainte Ursule. L'auteur des notes sur la

traduction française du Martyrologe romain, dit que cette dernière opinion est ingénieuse, mais sans preuve; il se trompe, puisqu'elle est appuyée de l'autorité d'un ancien missel conservé en Sorbonne, où la fête de Sainte Ursule est marquée ainsi : *Festum SS. Ursulæ, Undecimillæ et sociarum virginum et martyrum.* La Chronique de Saint-Tron (*Voy.* D. d'Achery, *Spicileg.*, tom. 7, pag. 475) fait mention d'une Sainte Ursule, supérieure d'un monastère de filles près de Cologne, tuée avec onze compagnes par les barbares. Surius a donné une Vie de Sainte Ursule, qui est une pure fiction. Le P. Crumbach a publié un gros vol. in-fol., intitulé *Ursula vindicata*, Cologne, 1647; ouvrage où la crédulité est portée à son comble. A la page 743 on voit les noms d'un très-grand nombre de ces vierges et ceux de leurs pères et mères. Page 523, on trouve la généalogie de Sainte Ursule. C'est Sainte Ursule elle-même qui, long-temps après son martyre, a raconté toute son histoire avec une naïveté peu commune, page 742. Outre les onze mille vierges martyrisées, il y a eu à peu près onze mille princes ou rois dont on trouve également les noms, la généalogie et tout ce qu'on peut imaginer sur leur compte dans le plus grand détail et du ton le plus sérieux. La crédulité extrême du P. Crumbach n'autorise pas cependant le pyrrhonisme de quelques critiques qui ont voulu prouver qu'il n'y avait jamais eu de Sainte Ursule; l'autorité de l'Eglise qui en fait la fête, doit convaincre tout esprit raisonnable. En vain nous oppose-t-on le silence de Bède sur cette sainte martyre et ses compagnes; on sait que cet historien a omis plusieurs faits importans, et qu'il saute quelquefois d'un siècle à un autre, sans rien dire de ce qui s'est fait dans un intervalle de cent ans. Il y a dans l'Eglise un ordre de religieuses qui prennent le nom de cette sainte. La bienheureuse Angela de Bresse établit cet institut en Italie l'an 1537, et le pape Paul III le confirma en 1544. *Voyez* Angela-Merici et Bus.

URSUS (Nicolas-Raymarus), mathématicien danois, garda les pourceaux dans sa jeunesse. Il ne commença d'apprendre à lire qu'à dix-huit ans; mais ses progrès furent rapides, et il devint, presque sans maître, l'un des plus savans astronomes et des plus habiles mathématiciens de son temps. Il enseigna les mathématiques à Strasbourg avec réputation, et fut ensuite appelé par l'empereur pour professer la même science à Prague, où il mourut vers l'an 1600. On a de lui quelques écrits mathématiques. Il avait eu l'imprudence de lutter contre Ticho-Brahé, qui le réduisit au silence, en lui reprochant de lui avoir dérobé son système.

USPERG (l'abbé). *V.* Conrad.

USSÉRIUS (Jacques), en anglais Usher, né à Dublin en 1580, d'une famille ancienne, apprit à lire ou du moins à épeler, de deux tantes qui étaient aveugles. On l'envoya ensuite dans l'université de Dublin, établie par Henri de Usher, son oncle, archevêque de d'Armagh. La pénétration de son esprit lui facilita l'étude de toutes les sciences. Langues, poésie, éloquence, il n'oublia rien pour orner son esprit. La passion du jeu qu'il contracta par le mauvais exemple de ses camarades, le re-

tira, dit Nicéron, pendant quelque temps de l'étude, et refroidit l'ardeur qu'il avait pour elle. Mais il revint bientôt de son égarement. La lecture de ces paroles de Cicéron : *Nescire quid anteà quam natus sis acciderit, id est semper esse puerum*, et le livre de Sléidan, *de quatuor Imperiis*, qu'il parcourut avec beaucoup de plaisir, lui inspirèrent une ardeur incroyable pour apprendre l'histoire. Dès l'âge de quatorze ans il faisait des extraits des livres historiques qu'il pouvait trouver, qu'il rangeait par ordre chronologique, afin de s'imprimer davantage les faits dans la mémoire. » Il embrassa l'état ecclésiastique, et il travailla, comme théologien et comme controversiste. En 1615 il dressa, dans une assemblée du clergé d'Irlande, les articles touchant la religion, et ces articles furent approuvés par le roi Jacques, quoiqu'ils fussent différens de ceux de l'Eglise anglicane. Ce monarque, pénétré de son mérite, lui donna l'évêché de Meath en 1620, puis l'archevêché d'Armagh en 1626. Ussérius passa en Angleterre l'an 1640, et ne pouvant plus retourner en Irlande, déchirée par les guerres civiles, il fit transporter sa bibliothèque à Londres. Tous ses biens lui furent enlevés dans ce flux et reflux de factions. L'université de Leyde, instruite de son état, lui offrit une pension considérable, avec le titre de professeur honoraire, s'il voulait se rendre en Hollande. Le cardinal de Richelieu lui envoya sa médaille, et ajouta à ce présent des offres avantageuses s'il venait en France, où il aurait la liberté de professer sa religion. Ussérius aima mieux demeurer en Angleterre où il continua de mettre au jour plusieurs ouvrages qui prouvent son érudition et la justesse de sa critique. Les principaux sont : I. *Histoires chronologiques*, ou *Annales Veteris et novi Testamenti*, Genève, 1722 ; c'est l'édition la plus complète de cet ouvrage en deux vol. in-fol., dans lesquels il concilie l'histoire sacrée et profane, et raconte les principaux événemens de l'une et de l'autre, en se servant des propres termes des auteurs originaux. Ses calculs n'ont rien d'incroyable. Il fit paraître la chronologie des Assyriens sous une forme plus régulière, en réduisant à cinq cents ans, avec Hérodote, la durée de leur empire, que la plupart des historiens, trompés par Diodore de Sicile, faisaient aller à 1400. II. *Antiquitates Ecclesiarum Britannicarum*, Londres, 1687, in-fol. Il fait remonter la prédication de l'Evangile en Angleterre au temps de la mission des apôtres ; mais les actes qu'il produit pour appuyer cette prétention, sont fort suspects. Il ne se le dissimule pas. Il avertit son lecteur de s'en méfier, en citant ces mots d'Epicharme : « Veillez et souvenez-vous d'être incrédule, ce sont là les nerfs de la sagesse ; » et ces paroles d'Euripide : « Il n'y a rien de plus utile aux mortels qu'une sage incrédulité. » Les moines ont presque entièrement fabriqué l'histoire des premiers progrès de la religion chrétienne en Angleterre ; et l'on trouve souvent plus de vraisemblance dans les romans que dans beaucoup d'annales monastiques. III. *Goteschalci historia*, Dublin, 1631, in-4°. C'est le premier livre latin imprimé en Irlande. IV. Une édition des *Epîtres* de *Saint Ignace ;* de *Saint*

Barnabé et de *Saint Polycarpe*, avec des notes pleines d'érudition, Oxford, 1644; et Londres, 1647, 2 tom. en un vol. in-4°. Ce recueil est aussi rare qu'estimé. V. Un Traité de l'édition des Septante, Londres, 1655, in-4°, en latin, dans lequel il a soutenu des opinions particulières, que tout le monde n'adopte point. Ce prélat eut toutes les qualités d'un bon citoyen. Inviolablement attaché au roi Charles Ier, il tomba en défaillance au premier appareil du supplice de ce monarque. Sa vertu fut respectée par l'usurpateur qui avait mis ce roi à mort en 1649. Cromwell le fit venir à sa cour et lui promit de le dédommager d'une partie des pertes qu'il avait faites en Irlande. Il l'assura aussi qu'on ne tourmenterait plus le clergé épiscopal; mais il ne lui tint pas parole. Ussérius tomba malade bientôt après, et mourut d'une pleurésie le 21 mars 1656. Le roi de Danemarck et le cardinal Mazarin voulurent acheter sa bibliothèque; mais Cromwell la fit vendre à un prix fort médiocre, pour en faire un présent à l'université de Dublin On a trois Vies de cet homme illustre; la première, par Nicolas Bernard; la seconde, par Richard Parr, à la tête de ses Lettres, Londres, 1686, in-fol.; et la troisième, par Thomas Smith.

USSIEUX (Louis d'), né à Angoulême, débuta, dans la littérature en 1773, par le *Siége de Saint-Jean-de-Losne*, drame héroïque, en trois actes, qui fut représenté au théâtre Français en 1780. Il y a quelques scènes heureuses, et le dernier acte forme un brillant spectacle. En 1777, il fit, avec Imbert, *Gabrielle de Passy*, parodie assez gaie de *Gabrielle de Vergy*, où l'on applaudit à des allusions spirituelles et à de jolis couplets. Il publiait périodiquement de petits Romans ou Nouvelles historiques, pleins d'imagination, sous le titre de *Décaméron* français. On lui doit une traduction du *Roland furieux*, et il eut part à la volumineuse traduction de l'*Histoire universelle*, avec le Tourneur; à la précieuse collection des *Mémoires de l'Histoire de France*, avec Duchesne, son beau-père; à la *Petite Bibliothèque des Dames*, avec divers écrivains estimés. Il fut aussi l'un des continuateurs du *Cours complet d'agriculture de l'abbé Rozier*, et il se fit remarquer par plusieurs bons articles, notamment par l'article *Vigne*, l'un des meilleurs et des plus importans qui traitent de cette partie essentielle des richesses de notre sol. En l'an 4 (1796), nommé député au conseil des Anciens, par le département d'Eure-et-Loir, et ensuite membre du conseil général de son département, il sut se concilier l'estime générale. Il est mort dans cette place honorable, en 1805. Au commencement de 1777 il fut l'un des fondateurs du *Journal de Paris*.

USTAMBER (Pierre d'), fameux architecte du 11e siècle, jeta en bas la médiocre église de Saint-Jean-Baptiste de Léon, par l'ordre de Ferdinand, roi de Castille, et en construisit une autre en pierre, dédiée à Saint Isidore. Dans cette église on voit le tombeau de l'architecte avec une inscription, laquelle annonce qu'on lui doit encore le pont appelé d'*Ustamber*.

USTARIZ (Don Hilaire), savant espagnol distingué par ses

profondes connaissances en économie politique, et mort dans le siècle dernier, a publié une *Théorie du commerce et de la marine*, in-4°, qui a eu un grand nombre d'éditions, et que Forbonnais a traduite en 1783.

USTARIZ (Don GABRIEL), membre du congrès législatif de la république de Venezuela, naquit vers 1772, à Caraccas, d'une famille de distinction. Il embrassa de bonne heure le parti des armes, devint lieutenant d'infanterie, et se retira ensuite du service pour s'établir. Il resta dans l'obscurité jusqu'en 1810, époque de la révolution de Caraccas, à laquelle il prit une part très-active. Il fut alors nommé membre du congrès législatif, et appelé à d'autres fonctions qu'il remplit avec honneur. A l'arrivée du vice-roi Monteverde, en 1812, il fut plongé dans un cachot, où il demeura jusqu'au retour de Bolivar. Il reprit et continua alors ses services avec le même zèle qu'auparavant. En 1814, il se réfugia à Saint-Mathurin, et il y fut tué à coups de lance avec son fils, lors de la prise de cette ville par Moralès. Il fut vivement regretté de ses compatriotes.

USUARD, bénédictin du neuvième siècle, est auteur du *Martyrologe* qu'il dédia à Charles-le-Chauve, et dont la première édition est de 1486, in-4°. Cet ouvrage est fort célèbre ; mais on ignore les particularités de la vie de son auteur. Les meilleures éditions sont celles de Molanus, à Louvain, 1598, in-8°, et du P. Sollier, jésuite, in-folio, Anvers, 1714, qui est très-curieuse et faite avec beaucoup de soin. Molanus a donné plusieurs éditions du même ouvrage ; mais celle de 1568 est la plus ample, parce que dans les autres ses censeurs l'obligèrent de retrancher beaucoup de notes qui méritaient d'être conservées. Il y a une édition du même *Martyrologe*, Paris, 1718, in-4°, par dom Bouillart, bénédictin de Saint-Maur ; mais elle est moins recherchée que celle de Sollier.

UTENBOGAERT (JEAN), une des principales colonnes de la secte des remontrans, né à Utrecht, en 1557, et mort à La Haye, en 1644, n'eut pas l'étendue et la pénétration de génie d'Episcopius, son ami ; mais il le surpassait par la netteté et la simplicité de son style. Tous les ouvrages qu'il publia en grand nombre sont en hollandais. Les principaux sont : I. Une *Histoire Ecclésiastique depuis l'an* 400 *jusqu'en* 1619, imprimée en 1646 et 1647, in-fol. II. L'*Histoire de sa Vie*, qu'il acheva dans sa 82e année, en 1638. Cet ouvrage parut après sa mort, en 1643, in-4°, et a été réimprimé en 1647.

UTENHOVE (JEAN), fut un des premiers traducteurs des *Psaumes de David*, en vers flamands. Ils ont été imprimés à Londres, en 1566, in-22.

UTENHOVE (NICOLAS). Erasme lui a fait cette épitaphe :

Hoc saxo tegitur celebris heros
Utenhovius ille Nicolaus,
Quo sub præside Flandriæ senatus
Multos floruit unice per annos, etc.

UTENHOVE (CHARLES), poète latin moderne, né à Gand en 1536, fut élevé avec soin dans les belles-lettres et dans les sciences, par son père, homme distingué par sa vertu et par son éloquence autant que par l'ancienneté de sa famille. Envoyé à Paris pour y

achever ses études, il s'y lia avec Turnèbe qu'il fit précepteur des trois savantes filles de Jean Morel. De Paris, Utenhove passa en Angleterre, où il écrivit en faveur de la reine Elisabeth qui lui donna des marques de sa libéralité. Enfin, s'étant retiré à Cologne, il y mourut d'apoplexie en 1600. On a de lui des *Poésies* latines et d'autres ouvrages. Les principaux sont : I. *Epigrammata*, *Epitaphia*, *Epithalamia græca et latina*. II. *Xeniorum liber*, Bâle, 1564, in-8°. III. *Epistolarum centuria*. IV. *Mythologia æsopica*, *metro elegiaco*, Steinfurt, 1607, in-8°. Tous ces ouvrages marquent un esprit orné; mais le latin n'est pas toujours assez pur ni assez élégant.

UVA (D. BENOIT D'), moine, natif de Capoue, florissait vers la fin du 16e siècle. Il cultiva la poésie sacrée, et y obtint du succès. Il mourut encore jeune sous le pontificat de Grégoire XIII. Nous avons de lui des poésies de diverses mesures, telles sont : Les *Vierges sages*, ou le *Martyre de Sainte Agathe*, *Sainte Lucie*, etc., Florence, 1582, in-4°.

UXELLES (NICOLAS CHALON DU BLÉ, marquis D'), porta d'abord le petit collet; mais son frère aîné étant mort en 1669, il se consacra aux armes. Plusieurs belles actions le distinguèrent; et il se signala surtout dans Mayence dont il soutint le siége pendant 56 jours. Lorsqu'il alla rendre compte au roi de la capitulation, il craignit les reproches de ce prince et se jeta à ses pieds : « Relevez-vous, monsieur le marquis, lui dit Louis XIV, vous avez défendu la place en homme de cœur, et capitulé en homme d'esprit. » Propre à négocier comme à combattre, il fut plénipotentiaire à Gertruidemberg et à Utrecht, et il fit respecter la France aux yeux des étrangers. Il mourut sans avoir été marié en 1730, dans un âge avancé. Il avait obtenu le bâton de maréchal de France en 1703, et avait été en 1718 du conseil de régence, où il n'ouvrit que de bons avis qui ne furent pas tous suivis. Il n'avait d'ailleurs ni profondes connaissances des affaires, ni talens réels pour l'administration. C'était un homme froid, taciturne, mais plein de sens. Son esprit était plus sage qu'élevé et hardi. Aussi le maréchal de Villars disait-il de lui : « J'ai toujours entendu dire que c'était une bonne caboche ; mais personne n'a jamais osé dire que ce fût une bonne tête. » Le marquis d'Argenson, un peu trop sévère, borne son talent pour la guerre à l'art d'en imposer aux militaires subalternes, en les forçant à la discipline, et en les éblouissant par le faste et la hauteur. L'abbé de Saint-Pierre le peint comme un homme de plaisir et un fin courtisan. Il faisait effectivement fort bonne chère, et il sut se maintenir à la cour de Louis XIV et à celle du régent. Il fut le dernier de sa famille, qui était connue comme noble au 15e siècle.

UZEDA ou UCEDA (le duc D'). *Voy*. GIRON et LERME.

UZIER (ANTOINE), auteur du commencement du 17e siècle, a publié : *Le Triomphe du Corbeau, contenant les propriétés, perfections et vertus souveraines, avec les significations du mystère de notre foy, et le triomphe du monarque lorrain, remettant le sceptre de Judée à l'auguste mai-*

son de ses devanciers, Nanci, 1619, petit in-8°; petit livre rare dont le titre indique assez la bizarrerie.

UZUM-CASSAN, dit aussi Ouzoun-Haçan-Beyg, de la famille des Assambléens, était fils d'Alibek et devint roi de Perse. On assure qu'il descendait de Tamerlan, et qu'il sortait de la branche nommée du *Bélier blanc*. Il était gouverneur de l'Arménie, lorsqu'il leva en 1462 l'étendard de la révolte contre le roi de Perse Joancha. Après lui avoir ôté la vie ainsi qu'à son fils Acen-Ali, il monta sur le trône et fit la guerre aux Turcs, uni avec les chrétiens; mais ses exploits n'apportèrent aucun avantage à ceux-ci. Ce prince mourut en 1478, à 78 ans, avec la réputation d'un homme remuant, ambitieux et cruel. Quoique mahométan, il avait épousé la fille de l'empereur de Trébizonde, qui était chrétienne.

UZZANO (Nicolas d'), un des plus célèbres politiques de la république de Florence, naquit au château d'Uzzano, qui depuis a été détruit. Dans les temps orageux, il soutint la liberté de son pays avec une fermeté admirable. Il fut trois fois gonfalonier de la justice, et occupa plusieurs autres charges honorables, dans lesquelles il fit preuve de génie et d'éloquence. Il savait se concilier l'affection des grands et celle du peuple. Après avoir consacré toute sa vie aux intérêts de sa patrie, il mourut en 1433, et fut enseveli à Santa Croce.

UZZIEL (Jonathan), savant rabbin juif, mort dans le seizième siècle, est auteur d'une *Paraphrase chaldaïque sur les livres de Josué, des Juges, des Rois, de Samuel, d'Isaïe, de Jérémie et des douze petits Prophètes.*

VACC VACC

VACCA (Flaminius), sculpteur romain du 16e siècle, mort sous le pontificat de Clément VII, embellit de son ciseau les principales fontaines et places publiques de Rome : il a aussi restauré les monumens antiques. Le P. Montfaucon a traduit en latin son ouvrage *sur les antiquités romaines*, et l'a réuni à son Journal d'Italie.

VACCARI (Joseph-Antoine), médecin et poète, fils d'un notaire de Ferrare, né le 4 octobre 1680, fut élevé dans un séminaire. Mais, se sentant peu de goût pour l'état ecclésiastique, il étudia la médecine à Ferrare sous le docteur Nigrisoli, et fut nommé en 1700, lecteur extraordinaire de l'Université. Il se rendit à Rome, où Lancisi, médecin du pape, l'aida beaucoup à se perfectionner dans la pratique. Après deux ans de séjour dans cette ville, il alla exercer à Florence dans un hôpital, et revint dans sa patrie ouvrir une nombreuse école. La mort l'enleva le 23 février 1717. On trouve beaucoup de ses *Poésies* dans le *Recueil des poètes de Ferrare*, par Mu-

ratori. Ce dernier en parle avec beaucoup d'éloges.

VACCARO (ANDRÉ), peintre de Naples, né en 1598, fut d'abord élève du Caravage, puis de Stanzio. On remarque parmi ses tableaux deux *Sainte Catherine*, l'une dans l'église de la Santé des PP. prêcheurs, l'autre, qui est son chef-d'œuvre, dans l'église royale de Saint-Diègue d'Alcala. Il eut pour disciples Bernard Cavallo, le cavalier Dominique, et Joseph Favaroso. Son fils, Nicolas, élève de Salvator Rosa et du Poussin, a laissé un grand nombre de peintures dans le collége de Saint-Thomas d'Aquin. Le Musée du Louvre possède un tableau de cet artiste, représentant *Vénus désolée de la mort d'Adonis*. Il mourut vers 1670.

VACCARO (LAURENT), peintre, architecte et sculpteur, né à Naples, en 1655, originaire de Castellamare, eut pour maître Cosimo Fansaga. On admirait de lui, dans la chapelle du Trésor, la *statue de Saint Joseph*, de *Saint Jean-Baptiste*, de *Saint Michel*, et celle de *Philippe II*, en bronze, qui fut mise en pièces par le peuple en 1707. Dominique-Antoine, son fils, né en 1680, peintre, architecte et sculpteur, embellit sa patrie de plusieurs ouvrages curieux. On remarque surtout un *théâtre nouveau*, dans la ville de Naples.

VACE (ROBERT). *Voyez* WACE.

VACHERIE (P. DE LA), est auteur d'un petit ouvrage en vers, intitulé ; *le Gouvernement des Etats du temps qui court*, Paris, 1510, petit in-8° gothique. L'abbé Mercier de Saint-Léger dit, dans une de ses notes, qu'il y a deux éditions de ces poésies; nous croyons que la seconde est aussi de 1510, mais de format in-4°.

VACHET (JEAN-ANTOINE LE), prêtre, instituteur des sœurs de l'*Union chrétienne*, et directeur des dames hospitalières de Saint-Gervais, était natif de Romans en Dauphiné, d'une famille noble. Après avoir distribué son bien aux pauvres, il se retira à Saint-Sulpice, s'appliqua aux missions dans les villages, et visita les prisons et les hôpitaux. Ses mortifications et ses travaux lui causèrent une maladie dont il mourut le 6 février 1681, âgé de 78 ans. L'abbé Richard donna sa Vie en 1692. Nous avons de lui : I. *L'Exemplaire des enfans de Dieu.* II. *La Voie de Jésus-Christ.* III. *L'Artisan chrétien.* IV. *Règlemens pour les filles et les veuves qui vivent dans le séminaire des Sœurs de l'Union chrétienne.* Ces ouvrages sont écrits avec plus d'onction que de pureté. On a encore de lui un petit ouvrage posthume, imprimé à la fin de sa vie, sous le titre de *Réflexions que doivent faire les personnes qui communient souvent.*

VACHET (PIERRE-JOSEPH DE), prêtre de l'Oratoire, natif de Beaune, et curé de Saint-Martin de Sablon au diocèse de Bordeaux, mort vers 1655, laissa des *Poésies latines*, Saumur, 1664, in-12.

VACQUERIE ou VAQUERIE (JEAN DE LA), premier président du parlement de Paris sous Louis XI, se fit admirer par sa probité, par sa fermeté, par son zèle à soutenir les intérêts des citoyens. Le roi avait donné des édits dont le peuple aurait été incommodé,

la Vacquerie vint à la tête du parlement trouver Louis XI, et lui dit : « Sire, nous venons remettre nos charges entre vos mains, et souffrir tout ce qu'il vous plaira plutôt que d'offenser nos consciences. » Le roi, touché de la généreuse intrépidité de ce magistrat, révoqua ses édits. La Vacquerie mourut en 1497. Le chancelier de l'Hôpital fait de ce président cet éloge : « Qu'il était beaucoup plus recommandable par sa pauvreté, que Rolin, chancelier du duc de Bourgogne par ses richesses. »

VACQUETTE ou VAQUETTE (Jean), écuyer, seigneur du Cardonnoy, né à Amiens, en 1658, fut conseiller au présidial de cette ville. On reconnut en lui une science profonde des lois, dirigée par une parfaite intégrité ; double mérite auquel il dut la mairie et la lieutenance générale de police, que lui déférèrent deux fois tous les suffrages. Il remplit ces places avec autant de zèle que d'intelligence. Il eut l'honneur de complimenter Jacques II, roi d'Angleterre, lorsqu'allant à Calais il passa par Amiens le 29 février 1696. Il se forma dans cette ville une société de gens de lettres, du Cardonnoy en conçut la première idée. Elle était composée des amateurs de ce temps-là, dont la maison était le Lycée. Cette société ne subsista que jusqu'en 1720, et fut ressuscitée 30 ans après par cette académie des sciences, belles-lettres et arts, établie à Amiens par lettres patentes de 1750, dont quelques membres se sont rendus célèbres. Du Cardonnoy faisait particulièrement ses délices de la poésie et de la musique ; il cultivait les belles-lettres et la science des médailles antiques et modernes, dont il avait un cabinet curieux et riche, qu'il avait ramassé à grands frais. Ses poésies sont quelques *Contes* en vers libres, et d'une poésie plus facile qu'énergique ; tels que *l'Exilé à Versailles, les Religieuses qui voulaient confesser, le Singe libéral, la Précaution inutile*... Du Cardonnoy mourut au mois d'octobre 1739, regretté de tous ceux qui se connaissaient en vrai mérite.

VADDÈRE (Jean-Baptiste de), profond érudit, né à Bruxelles, embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine d'Anderlech, et mourut le 3 février 1681, après avoir passé une grande partie de sa vie dans les recherches des anciens diplômes et dans l'étude de l'histoire. On a de lui : *Traité de l'origine des ducs et du duché de Brabant*, etc., Bruxelles, 1672, in-4°. Paquot en a donné une nouvelle édition, Bruxelles, 1784, 2 volumes in-12, corrigée quant au style, et enrichie de remarques historiques et critiques.

VADÉ (Jean-Joseph), né en janvier 1720, à Ham en Picardie, fut amené à Paris à l'âge de cinq ans par son père, qui vivait d'un petit commerce. Il eut une jeunesse si fougueuse et si dissipée qu'il ne fut jamais possible de lui faire faire ses études. Il ne sut jamais que très-peu de latin ; mais il corrigea ce défaut de son éducation par la lecture de tous les bons livres français. Vadé se fit connaître par une nouvelle espèce de poésie que Fréron appelait *le genre poissard*, et qu'il aurait plutôt dû nommer la *grossièreté poissarde*. Cette espèce ne doit pas cependant être confondue avec le burlesque. Celui-

ci ne peint rien; le poissard au contraire peint la nature, basse à la vérité, mais qui n'est point sans agrémens. Un tableau qui représente avec vérité une guinguette, des gens du peuple dansans, des soldats buvans et fumans, n'est point désagréable à voir. Vadé, selon Fréron, était le Téniers de la poésie; mais ce titre conviendrait peut-être mieux à la Fontaine, et à ses imitateurs qu'à l'auteur des *Bouquets* des Poissardes. Quoi qu'il en soit, ses Œuvres contenant ses Opéras comiques, ses Parodies, ses Chansons, ses Bouquets, ses *Lettres de la Grenouillère*, son poème de la *Pipe cassée*, ses *Complimens des clôtures des foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent*, ont été recueillis en quatre volumes in-8°, 1758; elles ont aussi été publiées avec celles de *l'Ecluse*, Paris, 1796, grand in-4° et in-18. On a encore de lui un volume de *Poésies posthumes*, contenant des Contes en vers et en prose, des Fables, des Epîtres, où il y a du naturel et de la facilité; des Couplets, des Pot-pourris, etc. Vadé était doux, poli, plein d'honneur, de probité, généreux, sincère, peu prévenu en sa faveur, exempt de jalousie, incapable de nuire, bon parent, bon ami, bon citoyen. Il avait cette gaîté franche qui décèle la candeur de l'ame. Il était desiré partout. Son caractère facile et son goût particulier ne lui permettaient pas de refuser aucune des parties qu'on lui proposait : il y portait la joie. Il amusait par ses propos, par ses chansons, et surtout par le ton poissard qu'il avait étudié et qu'il possédait bien. Ce n'était point une imitation, c'était la nature. Jamais on n'a joué ses pièces aussi bien qu'il les récitait, et l'on perdait beaucoup à ne pas l'entendre lui-même. Mais sa complaisance excessive, ses veilles continuelles, les travaux auxquels il se livrait et les plaisirs de toute espèce auxquels il s'abandonnait sans retenue, prenaient sur sa santé. Il aimait les femmes avec passion; le jeu et la table ne lui étaient point indifférens, et il abusait de son tempérament, qui était robuste. Il commença trop tard à connaître les égaremens et les dangers de sa conduite, et il paya par une partie de ses jours sa tardive prévoyance. Il mourut le 4 juillet 1757.

VADIAN ou VON-VATT (JOACHIM), en latin *Vadianus*, poëte latin moderne, né à Saint-Gall en Suisse, l'an 1484, se rendit habile dans les belles-lettres, la géographie, la philosophie, les mathématiques et la médecine. Il professa les belles-lettres à Vienne en Autriche, et mérita la couronne de laurier que les empereurs donnaient alors à ceux qui excellaient dans la poésie. Il mourut en 1551, après avoir exercé les premières charges dans sa patrie. On a de lui des *Commentaires sur Pomponius-Mela*, 1577, in-folio; un *Traité de poétique*, 1518, in-4°; un seul livre sur la médecine, intitulé *Consilium contra pestem*, Bâle, 1522, in-folio; et d'autres ouvrages en latin, écrits pesamment.

VADING. *Voy.* WADING.

VÆNIUS. *Voyez* VENIUS.

VAGHI (CHARLES), savant carme de Mantoue, né à Parme, enseigna la philosophie et la théologie dans les maisons de sa congregation, dont il fut fait définiteur, dans l'année 1703. Il a-

nit ses jours à Parme, en 1729. On a de lui *Commentaria fratrum et sororum ordinis B. M. V. de Monte-Carmelo, congregationis mantuanæ,* Parme, 1725, in-folio. C'est l'histoire de cette congrégation et des personnes des deux sexes qui l'on illustrée. Elle est pleine de recherches, et fondée sur des monumens souvent authentiques.

VAGNON (PHILIPPE), seigneur de Castel-Vecchio en Piémont, et majordôme de la cour de Savoie, florissait dans le 15e siècle. Il fut au nombre des poètes lauréats, si l'on en croit la chronique de Jean-Bernard Miolo. On trouve de lui, dans les œuvres de Jean Nevizanno, une *Elégie* de 184 vers, intitulée *Sylva nuptialis*, imprimée à Paris, en 1521, in-8°. Les lettres de Pierre Cara, publiées à Turin, en 1520, renferment encore une *Lettre* de Vagnon au même Cara. On remarque dans ses compositions plus de facilité que d'élégance. Il n'aimait pas à les retoucher; d'ailleurs les affaires publiques, auxquelles il était continuellement occupé, s'y opposaient. Philippe Vagnon mourut en 1499.

VAHL (MART.), professeur à Copenhague, né à Bergen en Norwège, en 1749, après avoir fait ses premières études en médecine, se rendit à Upsal, pour étudier l'histoire naturelle, et particulièrement la botanique sous Linné. Il vécut familièrement chez ce grand homme, se pénétra de son esprit, de ses principes, de son exactitude, et devint l'un de ses plus illustres élèves. De retour en Danemark, le roi lui donna la place de lecteur au jardin de botanique, puis le titre de professeur, et le fit voyager en France, en Allemagne, en Espagne, en Italie, en Barbarie, en Laponie, en Angleterre et en Hollande, etc. Malgré ses travaux et ses écrits, on ne lui rendit pas justice; il fut oublié. Ce n'est que long-temps après que le gouvernement s'est souvenu d'un savant qui faisait honneur à son pays, et qu'il l'a nommé professeur à l'Université de Copenhague. Il ne jouit pas long-temps de son changement de fortune; il est mort dans l'année 1805. Vahl avait été chargé de la continuation de la *Flore Danoise.* Ses ouvrages sont: I. *Symbolæ botanicæ, sive plantarum tam earum quas in itinere imprimis orientali, collegit Pet. Forskal, quàm aliarum recenter detectarum, descriptiones*, Hafniæ, 1790 et 1794, 3 parties en un volume in-folio, avec 75 planches. II. *Eclogæ americanæ seu descriptiones plantarum, præsertim Americæ meridionalis nondùm cognitarum*, Hafniæ, 1796, in-fol., avec 20 planches. III. *Icones illustrationi plantarum Americanarum in eclogis descriptarum inservientes,* Hafniæ, 1798, in-folio, avec 30 planches. IV. *Enumeratio plantarum, vel ab aliis, vel ab ipso observatarum, cum earum descriptionibus succinctis,* Hafniæ, 1805 et 1807, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage se continue.

VAILLANT DE GUELLIS, (*Germanus* VALENS GUELLIUS, *Pimpontius*), abbé de Pimpont, puis évêque d'Orléans, sa patrie, mort à Meun-sur-Loire, en 1587, mérita par son goût pour les belles-lettres la protection de François Ier. On a de lui: I. Un *Commentaire sur Virgile*, Anvers,

1575, in-folio. II. Un *Poème* qu'il composa à l'âge de 70 ans, et qu'on trouve dans *Deliciæ poetarum gallorum*. Il prédit l'horrible attentat commis deux ou trois ans après sur Henri III, et les désordres qui suivirent ce forfait.

VAILLANT (Walleran), peintre et graveur, né à Lille, en 1623, mort à Amsterdam, en 1677, est le premier qui ait gravé en manière noire. Le secret de ce procédé lui fut confié par le prince palatin Robert, grand-amiral d'Angleterre, et bientôt divulgué par le fils de celui qu'il avait pris pour hacher son cuivre. L'anglais Smith a perfectionné cette manière, qui n'avait produit que de mauvaises planches dans les mains des artistes peu habiles. Vaillant doit être distingué d'eux ; il réussissait dans le portrait. Il a peint l'empereur *Léopold* et toute la cour de France. Il a laissé quelques bonnes estampes.

VAILLANT (Guillaume-Ugon), bénédictin de Saint-Maur, né à Orléans, en 1619, mort en 1678, professa la rhétorique à Pont-Le-voi. Il s'est distingué par beaucoup de poésies sacrées, qui ne sont pas sans mérite, et par une collection d'Epigrammes latines en l'honneur des Saints de toute l'année, intitulées *Fasti sacri*, 1674, 2 vol. in-8°.

VAILLANT (Jean-Foy), savant antiquaire, né à Beauvais, le 24 mai 1632, fut élevé avec soin dans les sciences par son oncle maternel et destiné à l'étude de la médecine ; mais son goût ne se tourna point de ce côté-là. Un laboureur ayant trouvé dans son champ, près de Beauvais, un petit coffre plein de médailles anciennes, les porta au jeune médecin qui, dès ce moment, se livra tout entier à la recherche des monumens de l'antiquité. Il se forma en peu de temps un cabinet curieux en ce genre, et il fit plusieurs voyages dans les pays étrangers, d'où il rapporta des médailles très-rares. Le desir d'augmenter ses richesses littéraires l'engagea à s'embarquer à Marseille pour aller à Rome ; mais il fut pris par un corsaire, conduit à Alger, et mis à la chaîne. Environ quatre mois après, on lui permit de revenir en France pour solliciter sa rançon. Il s'embarqua donc sur une frégate, qui fut à son tour attaquée par un corsaire de Tunis. Vaillant, à la vue de ce nouveau malheur, afin de ne pas tout perdre comme il avait fait dans le premier vaisseau, avala une quinzaine de médailles d'or qu'il avait sur lui ; et, après avoir failli périr plusieurs fois, il trouva enfin le moyen de se sauver avec l'esquif. Quelque temps après, la nature lui rendit le dépôt qu'il lui avait confié. Ce qui ajoute à la singularité de l'aventure, c'est que sur les instances que lui fit à Lyon un de ses amis, il lui vendit une de ses médailles qu'il n'avait pas encore recouvrée. De retour à Paris, il reçut des ordres de la cour pour entreprendre un nouveau voyage. Vaillant poussa ses recherches jusque dans le fond de l'Egypte et de la Perse, et y trouva les médailles les plus précieuses et les plus rares. Au renouvellement de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, Vaillant y fut d'abord reçu en qualité d'associé, et, peu de temps après, il obtint la place de pensionnaire. Il avait été marié deux fois ; et par une dispense particulière du pape, il avait épousé successivement les deux

sœurs. Il mourut le 23 octobre de l'année 1706. Ses ouvrages sont : I. *L'Histoire des Césars*, jusqu'à la chute de l'empire romain, en latin, 1694, 2 volumes in-4°. Cette histoire a été réimprimée à Rome, sous ce titre : *Numismata imperatorum*, etc., 1743, en 3 volumes in 4°, avec beaucoup d'augmentations qui sont de l'éditeur (le père François Baldini). II. *Seleucidarum imperium, sive historia regum Syriæ, ad fidem numismatum accommodata*, Paris, 1681, in-4°; La Haye, 1732, in-fol. fig. L'auteur commence à Seleucus Ier, dit *Nicanor*, qui régna 312 ans avant J.-C., et termine son ouvrage à Antiochus XIII, surnommé *Epiphane*. Il renferme 27 rois, et 120 médailles très-bien gravées. III. *Historia Ptolemæorum, Ægypti regum, ad fidem numismatum accomodata*, Amsterdam, 1701, in-fol. IV. *Nummi antiqui familiarum romanarum perpetuis illustrationibus illustrati*, Amsterdam, 1703, 2 tomes en 3 volumes in-folio. V. *Arsacidarum imperium, sive regum Parthorum historia, ad fidem numismatum accommodata*, Paris, 1725, 2 vol. in-4°. VI. *Achæmenidarum imperium, sive regum Ponti, Bosphori, Traciæ et Bithyniæ historia, ad fidem numismatum accommodata*, Paris, 1725, in-4°. Ces deux derniers ouvrages ne furent publiés qu'après la mort de l'auteur. VII. *Numismata ærea imperatorum*, 1688, 2 vol. in-fol. VIII. *Numismata græca*, Amsterdam, 1700, in-folio. IX. Une seconde édition du *Cabinet de Séguin*, 1684, in-4°. X. Plusieurs Dissertations sur différentes médailles. Tous ces ouvrages font honneur à son érudition, et ont beaucoup servi à éclaircir l'histoire. On disait de lui « qu'il lisait aussi facilement la légende des plus anciennes médailles qu'*un Manceau lit un exploit*. » L'auteur était non-seulement estimable par son savoir, mais encore par son caractère.

VAILLANT (Jean-François-Foy), fils du précédent, né à Rome, le 17 février 1665. Son père l'emmena à Paris, et lui fit faire un voyage en Angleterre, dans lequel il prit beaucoup de goût pour la science numismatique. De retour à Paris, il fit son cours de médecine, et pendant qu'il était sur les bancs, il composa un *Traité de la nature et de l'usage du café*. En 1691, il fut reçu docteur-régent de la faculté de Paris. En 1702, on l'admit dans l'Académie royale des inscriptions. Il donna plusieurs *Dissertations* curieuses sur des médailles; il composa aussi une *Explication* de certains mots abrégés ou lettres initiales qui se trouvent à l'exergue de presque toutes les médailles d'or du Bas-Empire; au moins depuis les enfans du grand Constantin jusqu'à Léon-l'Isaurien. Il fit encore une Dissertation sur les dieux Cabires, par laquelle il termina sa carrière littéraire. Il n'eut, pendant les deux ans qu'il survécut à son père, qu'une santé fort dérangée, et mourut le 17 novembre 1708. Bon, humain, ami fidèle, plein de franchise et de candeur, il embellit encore ces qualités par l'éloignement de toute vue d'intérêt, d'ambition et de fortune.

VAILLANT (Sébastien), cé-

lèbre botaniste, né à Vigny, près de Pontoise, en 1669, fit paraître dès sa plus tendre jeunesse une passion extrême pour la connaissance des plantes. Il fut d'abord organiste chez les religieuses hospitalières de Pontoise, puis chirurgien et ensuite secrétaire de Fagon, premier médecin de Louis XIV. Cet habile médecin, ayant connu les talens de Vaillant pour la botanique, lui donna entrée dans tous les jardins du roi. Ce ne fut pas le seul bienfait qu'il reçut de son maître. Fagon lui obtint la direction du Jardin royal, qu'il enrichit de plantes curieuses, et les places de professeur et sous-démonstrateur des plantes du Jardin royal et de garde des drogues du cabinet du roi. Le czar Pierre ayant voulu voir les raretés de ce cabinet précieux, Vaillant répondit à toutes les questions de ce monarque philosophe avec autant d'esprit que de sagacité. L'Académie des sciences se l'associa en 1716. Il méritait cet honneur par ses ouvrages. Les principaux sont : I. D'excellentes *Remarques* sur les *Institutions de botanique de Tournefort*. II. Un *Discours sur la structure des fleurs et sur l'usage de leurs différentes parties*. III. Un *Livre des plantes qui naissent aux environs de Paris*, imprimé à Leyde, en 1727, in-folio, sous le titre de *Botanicon Parisiense*, ou *Dénombrement par ordre alphabétique des plantes qui se trouvent aux environs de Paris*, etc., avec plus de 300 figures, par Aubriet. Cet ouvrage, fruit de quarante années de recherches, est toujours très-estimé, quoique déjà ancien. L'auteur, trop pauvre pour le faire imprimer, le légua à Boerhaave avec prière de le publier. Le docte hollandais remplit son vœu avec zèle. Mais comme le manuscrit se trouva dans le plus grand désordre, surtout quant à la partie des champignons, où l'on voit au-dessous des espèces, des descriptions auxquelles elles ne conviennent pas; ce défaut a fait commettre à Lemonnier, premier médecin du roi, une méprise qui lui a fait désigner comme vénéneux, d'après la phrase de Vaillant, un champignon qui ne l'est pas. IV. Un petit *Botanicon*, Leyde, 1743, in-12, qui n'est qu'un extrait du grand extrait dont Jussieu donna à Paris une nouvelle édition. Vaillant mourut de l'asthme, le 26 mai 1722. Il est le premier parmi les Modernes qui ait parlé de sexes et de différences de sexes dans les plantes, ainsi que de leur régénération par les étamines et les pistils. Il a la priorité sur le célèbre Linné.

VAILLANT (Pierre), fameux convulsionnaire, né en 1689, à Méry-sur-Seine, diocèse de Troyes, fit ses études dans le séminaire de cette ville, et fut ordonné prêtre. Sa réputation le fit demander pour leur directeur à l'évêque, par les Visitandines du faubourg de Cronçest; mais, bientôt après, le trouvant trop sévère, elles se liguèrent pour le faire renvoyer. Son opposition à la bulle *Unigenitus*, ses assiduités au tombeau du diacre Pâris, et son zèle pour les convulsions, lui attirèrent l'animadversion du gouvernement. Envoyé à la Bastille le 21 juillet 1728, il y resta jusqu'en mai 1731, fut condamné au bannissement, et partit pour Metz, où il resta quelque temps. La guerre survenue entre les puis-

l'empêcha de passer chez l'étranger. Le lieutenant de police de Paris lui permit de revenir incognito ; mais alors le bruit commença à se répandre, on ne sait comment, que Vaillant était le prophète Élie. Cette hypothèse est connue sous le nom de *Vaillantisme*. Il la démentit par une déclaration signée de sa main. Ce qui n'empêcha pas qu'on ne le tînt captif à la Bastille, où il avait été renfermé de nouveau, le 5 mai 1734. Pour avoir un prétexte de le tenir en captivité, on le supposa en démence ; le contraire est bien prouvé par ses deux longues conversations, l'une avec le lieutenant de police Héraut, l'autre avec Berryer, successeur d'Héraut, et le père Griffet, jésuite, confesseur des prisonniers de la Bastille. C'était en 1747 : il prédit à ce dernier la destruction des jésuites. Il déclare de nouveau qu'il n'est pas Elie, mais qu'il croit ce prophète arrivé sur la terre; et si je me trompe à cet égard, dit-il, cette illusion ne peut produire aucun mal. Est-on, ajoute-t-il, un insensé parce qu'on croit que l'Eglise de France est bien malade? « Son crime était d'être appelant de la bulle ; mais, pensant que ce sont les chefs des appelans qui prolongent sa captivité, il demande qu'on lui produise ses accusateurs, ce qu'on n'avait garde de lui accorder. Ces deux conversations rédigées par lui, et dont quelques curieux conservent des copies, attestent que Vaillant avait des opinions bizarres, mais nullement qu'il fût un insensé. Vaillant passa une partie de sa vie dans les cachots. Transféré de la Bastille au donjon de Vincennes, il y mourut le 19 février 1761.

VAIR (DU). *Voy.* DUVAIR.

VAIRA (ANTOINE), savant prélat vénitien, mort à Rovigo, en 1752, d'abord professeur de droit canon à Padoue, fut ensuite élu évêque de Parenzo en Istrie, d'où il passa à l'évêché d'Adria. On a de lui une Dissertation historique, intitulée : *De Prærogativâ œcumenicæ nomenclationis*, Padoue, 1704, in-fol.

VAIRASSE. *Voyez* ALLAIS.

VAIRO (LÉONARD), né à Bénévent, bénédictin, puis évêque de Pouzzolles, florissait dans le 16e siècle. On a de lui : *De fascino libri tres ; in quibus omnes fascini species et causæ describuntur, et ex philosophorum sententiis scitè et eleganter explicantur*, Parisiis, 1583, in-8°; et quelques discours prononcés à Rome.

VAISSETTE (DON JOSEPH), savant bénédictin, né à Gaillac en Albigeois, en 1685, exerça pendant quelque temps la charge de procureur du roi du pays albigeois. Dégoûté du monde, il entra dans la congrégation de Saint-Maur, dans le prieuré de la Daurade, à Toulouse, en 1711. Son goût pour l'histoire le fit appeler à Paris, en 1713, par ses supérieurs qui le chargèrent, avec Don Claude de Vic, de travailler à celle de Languedoc. Le premier volume de cette Histoire parut en 1730, in-folio. « Peu d'Histoires générales, dit l'abbé Desfontaines, sont mieux écrites en notre langue ; l'érudition y est profonde et agréable. » On a ajouté à la fin, des notes très-savantes sur différens points de l'histoire de Languedoc ; ces notes sont autant de dissertations sur des matières curieuses. Ce qui le distingue surtout est une grande impar-

tialité dans l'histoire des Albigeois et des autres hérétiques qui ravagèrent cette province. Il ne se passionne point; il raconte en homme qui a consulté tous les monumens. Aussi les jésuites qui, dans l'Histoire de l'Eglise gallicane, n'avaient pas montré la même modération, ne manquèrent-ils pas de le critiquer dans le Journal de Trévoux. Dom de Vic étant mort, en 1734, Dom Vaissette resta seul chargé de son grand ouvrage, qu'il exécuta avec succès, et dont il publia les quatre autres volumes. Ce savant mourut à Saint-Germain-des-Prés, le 10 avril 1756, regretté par ses confrères et par le public. Il préparait un sixième volume de son *Histoire de Languedoc*, et Dom Bourotte, son confrère, a été chargé de l'achever. Ses autres écrits sont: I. Un *Abregé de son Histoire de Languedoc*, en 6 vol. in-12, 1740. Il peut suffire à ceux qui ne sont pas de cette province; mais les Languedociens le trouvent trop sec et et trop décharné. L'*Histoire générale de Languedoc*, avait paru à Paris de 1730 à 1745, 5 vol. in-fol. II. Une *Géographie universelle*, en 4 vol. in-4°, et en 12 vol. in-12. Quoiqu'elle ne soit pas exempte de fautes, on la regarde avec raison comme une des plus détaillées, des plus méthodiques et des plus exactes que nous ayons. On peut seulement reprocher à l'auteur qu'il y a trop peu de détails sur le commerce et les arts des pays qu'il décrit. La simplicité et la candeur, jointes à beaucoup d'esprit et d'érudition, formait le caractère de Dom Vaissette. *Voy.* Leibnitz, n° 12 de ses ouvrages.

VAJANI, italien, aussi fameux par la vivacité de son esprit que par la fausseté de son caractère, né vers l'an 1610 à Modigliana, dans la Romagne florentine, fit ses premières études dans cette ville, et y prit l'habit clérical. A l'âge de vingt ans, il passa à Florence, où il devint prêtre, et commit des bassesses indignes de tous les états, mais surtout du sien. Il cultiva les belles-lettres, la poésie et la théologie, dans laquelle il soutint même quelques conférences à la communauté de Sainte-Croix. Alexandre Machiavel de Certaldo lui enseigna le droit, et Vajani, pour prix de ses soins, déroba à son épouse quelques diamans, et prétendit que cette femme, amoureuse de lui, les lui avait donnés. Ce délit fut suivi de plusieurs autres. A l'aide de la magie et de faux enchantemens, il dupa une infinité de personnes, qui, dans l'espoir de s'enrichir, perdirent toute leur fortune, dont Vajani profita. Cependant il finit par être dévoilé et conduit dans les prisons de l'inquisition de Florence. Il fut interdit de ses fonctions ecclésiastiques, et condamné à dix ans de galères, avec ordre d'abjurer publiquement ses erreurs. Quoiqu'étroitement détenu, il s'échappa de son cachot et s'enfuit à Rome. Là, il se présenta au chef du sacré palais, lui avoua son aventure, et joua si bien la contrition, que le révérand père lui pardonna son crime, se contentant de lui assigner pour prison tout le palais. Il fut relâché sous le pontificat d'Urbain VIII, et s'attira l'estime et l'affection de François Barberini, ainsi que d'autres cardinaux. Urbain étant mort en 1645, et le crédit de ses neveux ayant péri avec lui, Vajani se retira en Ro-

magne ; auprès d'un certain comte Nardi, qui le nomma précepteur de son fils. Dégoûté au bout de quelque temps de cette occupation, il se rendit à Faenza, et se fit bien venir du cardinal Rossetti, puis passa à Ferrare, où il parvint à l'emploi de régisseur des revenus de Torrigiani, archevêque de Ravenne. Enfin, après une vie aussi inquiète que tumultueuse, cet homme intrigant devint l'un des premiers ministres du cardinal Franzoni, ambassadeur de Ferrare.

VAL (DU). *Voy.* DUVAL.

VAL-DES-CHOUX. *V.* VIARD.

VALADON (.....), né à Auxonne, d'un père procureur-notaire en cette ville, religieux capucin, plus connu sous le nom de père Zacharie. Après avoir fait en 1717 un premier voyage dans l'Asie Mineure, il revint en France, et aborda au port de Marseille, dans le temps où la peste exerçait ses ravages en cette ville. Ce missionnaire, déjà célèbre, se dévoua, avec un zèle vraiment apostolique et une charité sans bornes, à secourir et consoler les malheureux atteints de ce fléau destructeur. Deux fois frappé de la contagion, son ardeur n'en fut point ralentie, il continua de la braver et de s'y exposer de nouveau, pour remplir un ministère de piété et de consolation. Ses soins généreux laissèrent à Marseille son nom en vénération, et lui méritèrent des éloges publics et la protection spéciale du régent. Ce fléau arrêté, le père Zacharie repartit pour l'île de Chypre, où il resta quelques années, se rembarqua le 13 juillet 1736, prit terre à Tripoli, visita les pieux solitaires du Mont-Carmel et du Mont-Liban, parcourut la Terre-Sainte, la Palestine et la Syrie, remplissant les devoirs et les fonctions de missionnaire avec un zèle au-dessus de tout éloge. Deux fois il confessa publiquement la foi catholique au milieu des tourmens. Mais à la fin, sa santé ne pouvant soutenir d'aussi pénibles travaux, il revint dans son couvent de Chypre. Là, dans le silence du cloître, il écrivit pour ses amis la description de cette île et la relation de ses *Voyages*, ouvrage resté manuscrit, mais dont une copie est conservée à Auxonne. Le style en est pur et respire un air de franchise et de vérité qui attache; les descriptions en sont simples et les digressions qu'il s'est permises, sont courtes et toujours en rapport avec le sujet. Le P. Zacharie, revenu en France, recueillit en passant à Marseille les bénédictions de ceux auxquels il avait racheté la vie, et passa ses derniers momens au couvent des capucins de Dijon, où il mourut après une longue maladie, le 27 janvier 1746.

VALARESSO (FANTIN), archevêque de Candie, né à Venise, en 1392, embrassa l'état ecclésiastique, et devint en 1412 évêque de Parenzo. Jean XXII ou XXIII, qui l'avait nommé, ayant déposé la papauté, son élection fut annulée ; mais Martin V la confirma de nouveau. En 1426, il fut transféré à l'église archiépiscopale de Candie, d'où il vint, huit ans après, au concile de Florence, revêtu du titre de légat, avec ordre d'y attendre la réunion des Grecs. Ce fut là qu'il mourut, on ignore en quelle année. On sait du moins qu'il vivait encore en 1442 ; car il a écrit un Traité, *De conciliorum auctoritate et*

de communione latinorum et græcorum, trouvé dans la bibliothèque des frères prêcheurs à Saint-Jean et Saint-Paul de Venise.

VALARESSO (Zacharie), patricien de Venise, poète estimé du 18e siècle, mourut dans sa ville natale, le 23 mars 1769, et fut enseveli à Saint-Fosca. Pour critiquer la tragédie de Lazzarini, intitulée l'*Ulysse Jean*, dans laquelle l'auteur, sans avoir égard au temps, au goût, aux mœurs, avait introduit les lois et coutumes de la Grèce, Valaresso publia sous le nom emprunté de Cattuffius Panchiano, *Rutzvanscad il Giovane*, qui fut généralement applaudi. Cette tragédie fut réimprimée à Venise en 1691. Le chevalier d'Avezedo, dans son poème intitulé *Description de la ville de Venise*, s'exprime ainsi au sujet de Valaresso :

Tu, Valaresse, sales potuisti vincere græcos,
Et lepidè mœstus ridendo dicere verum.

VALART (l'abbé Joseph), prêtre, habile grammairien latin, né à Hesdin, mort en 1779, avait été professeur à l'école royale militaire. C'était un bon humaniste, et il a beaucoup écrit sur les règles de la grammaire latine. On lui doit un Supplément à la *Grammaire générale de Beauzée*, in-8°, 1769; une Traduction du *Nouveau Testament*, de l'*Imitation de J.-C.*, dont il avait donné une édition estimée chez Barbou, 1758, in-12; *Aurelii Cornelii Celsi de re medicâ libri octo, ex fide manuscriptorum codicum, summo studio recensuit Josephus Valart*, 1772, in-12, jolie édition qui est assez estimée. *Sexti Julii Frontini Strategematicon libri tres*, *Strategicon liber unus*, 1763, in-12, jolie édition très-estimée. Son édition latine de l'*Imitation de Jésus-Christ*, Paris, Barbou, 1773, in-12, est enrichie de sa savante *Dissertation sur l'auteur de l'Imitation*, qui avait déjà paru précédemment. Valart cherche à y prouver que l'*Imitation* n'est point de Thomas-à-Kempis, mais de Jean Gerson, abbé de Verceil, et qu'elle a été composée entre les années 1215 et 1240. Il apporte des allégations et des preuves qui paraîtront décisives à ceux qui n'ont pas lu les dissertations opposées à son système. Ce savant était fort négligé sur sa personne, et très-attaché à ses sentimens; d'ailleurs bon homme et officieux.

VALAZÉ (Charles-Éléonore Dufriche), membre de plusieurs sociétés savantes, françaises et étrangères, né à Alençon, le 23 janvier 1751, suivit d'abord la carrière militaire et ensuite celle du barreau. Nommé député du département de l'Orne à la Convention nationale, en 1792, il y prononça le rapport des accusations portées contre Louis XVI. Attaché au parti de la Gironde, il s'y fit remarquer par ses connaissances en agriculture et en jurisprudence, et surtout par la fougue de son caractère. Marat le surnomma le chef de la faction des *Hommes d'état*. Proscrit au 31 mai, d'après ce titre, il refusa de s'évader, et fut condamné à mort, le 30 octobre de l'année 1793. Au moment où son arrêt fut prononcé, il se perça le cœur avec une lame qu'il avait cachée sous ses vêtemens, et tomba devant les juges révolutionnaires en s'écriant : « Je me meurs. » Son

corps fut porté au pied de l'échafaud où plusieurs de ses collègues montèrent. On doit à Valazé quelques ouvrages : I. *Lois pénales dans l'ordre naturel des devoirs, des vices et des crimes*, 1784, in-8°. Cet ouvrage fut réimprimé en 1802 par les soins du jurisconsulte F. N. Dufriche de Foulaines, et dédié au consul Cambacérès. On admire dans cet ouvrage utile et méthodique une division nouvelle et juste des actions morales de l'homme, en vertus, devoirs, vices et crimes. Valazé a fait des observations (au second livre), sur l'ordre de préférence des vertus les unes aux autres ; des devoirs entre eux ; sur le degré différent qu'inspirent les différentes classes et les différens genres de vices et de crimes. Le second livre renferme encore des idées très-philosophiques sur le mariage, sur la pudeur et ses avantages. L'article sur l'usure est neuf et intéressant ; celui sur les monopoleurs est un morceau précieux fait pour être consulté ; il en est de même du chapitre sur l'infamie. Il essaya de prouver la nécessité d'abolir la peine de mort, les asiles et les lettres de grace, et d'admettre l'uniformité de peines pour tous les citoyens. Cet ouvrage est le fruit d'une profonde méditation, d'une grande connaissance des hommes, d'un grand amour du bien public. II. *Le Rêve*, conte philosophique, inséré dans un des volumes de la *Bibliothèque des Romans* de 1783. III. *A mon fils*, 1785, in-8°. IV. *Défense des Accusés au 31 mai*, in-8°. Valazé s'occupait de cet écrit dans sa prison, mais il le suspendit lorsqu'il apprit qu'un décret atroce avait défendu aux accusés tout droit de se faire entendre. Il le cacha dans la prison, où il fut trouvé par un de ses collègues qui l'a publié. Valazé a laissé quelques manuscrits, tels qu'un plan d'administration des maisons de correction, une Suite aux *Lois pénales*, un *Mémoire sur les Causes de l'élévation des vapeurs dans l'atmosphère*, une *Explication des tuyaux capillaires*, etc.

VALBELLE (...., comte DE), d'une famille distinguée de Provence, entra dans la carrière militaire, qu'il quitta ensuite pour cultiver la littérature et la société dans la capitale. Mademoiselle Clairon, dont il était l'amant, en parle avec attendrissement dans ses Mémoires. Il aimait les lettres et il chercha à en étendre les progrès, en fondant à l'Académie française un prix pour le meilleur ouvrage publié dans l'année. Il mourut en 1778. D'Alembert a publié son éloge.

VALBONAIS. *Voy.* BOURCHENU.

VALCARCEL PIO (ANTOINE), comte de Lumiares, savant antiquaire espagnol, né dans le royaume de Valence vers l'année 1740, dut peut-être sa célébrité à un écart de sa jeunesse ; car ce fut au château d'Alicante, où son père le fit enfermer, qu'il fit la connaissance de Velazquez, marquis de Valdeflores, alors prisonnier d'Etat. Cet auteur célèbre, voyant les bonnes dispositions de Valcarcel, ne cessa de le diriger et de l'encourager dans ses premiers succès. Ils passèrent ensemble les jours et les nuits, livrés à l'étude des langues et de l'histoire. Mis en liberté, il se voua tout entier à son goût pour les antiquités, en suivant toujours les

conseils de Velazquez son ami et son maître. Il forma, sous sa direction, un cabinet de plus de 1,200 médailles, un autre d'histoire naturelle, et une collection précieuse de machines et d'instrumens de mathématiques. On a de lui : I. *Recueil des médailles inconnues des peuples anciens de l'Espagne, avec leur explication*, Valence, 1773. II. *Dissertation sur les monumens anciens appelés* Barros Saguntinos, *avec les inscriptions de Sagunte, ville ancienne du royaume de Valence*, 1779, in-8°. III. *Description de Lucentum, ville ancienne, appelée aujourd'hui* Alicante, *avec l'explication des inscriptions, statues, médailles*, etc., *trouvées dans ses ruines*, Valence, 1780. IV. *Inscriptions de Cartago nova, ville ancienne, appelée aujourd'hui* Carthagène. V. *Explication des inscriptions et des statues anciennes d'Almazarron, ville du royaume de Murcie*, Valence, 1776. VI. *Observations sur la situation de la colonie Illici.* Il prouve qu'elle n'était pas située sur l'emplacement où existent aujourd'hui les villes de Elche et de Alcudia. Valcarcel termina sa carrière laborieuse vers l'année 1800.

VALCARCEL (Don Joseph-Antoine), agronome espagnol, naquit dans le royaume de Valence en 1722, où il finit sa carrière vers l'année 1800. On a de lui : I. *Agriculture générale*, Valence, 1765 et années suivantes, 7 vol. in-4°. L'agriculture était très-arriérée en Espagne lorsque ce Traité vit le jour. Depuis deux siècles qu'Alphonse de Herrera avait écrit sur le même sujet, l'Espagne n'avait pas fait un pas dans cette science. Valcarcel, pénétré de cette vérité, n'épargna aucunes recherches pour s'instruire de tout ce qui avait été écrit sur l'agriculture par les étrangers, et publia son ouvrage qui reçut l'accueil le plus distingué des savans. II. *Instructions sur la culture du riz*, dédiées au comte d'Aranda, Valence, 1768. III. *Instructions sur la culture du lin*, Valence, 1781.

VALCARENGHI (Paul), savant médecin de Crémone, versé dans la connaissance des auteurs anciens et modernes, professa la médecine à l'université de Pavie et à l'école palatine de Milan. Il fut membre de diverses académies d'Italie, et agrégé au collége des médecins de Milan, Crémone et Ferrare. Après avoir joui constamment d'une réputation brillante, il termina sa carrière vers l'an 1780. Il a écrit beaucoup d'ouvrages estimés; on cite entre autres : I. *De aortæ aneurysmate observationes binæ cum animadversionibus*, Crémone, 1741. II. *De potentiâ vel impotentiâ ad generandum, ob virulentam gonorrhœam*, Mediolani, 1749. III. *Dissertatio medica epistolaris de virgine cremonense, quæ per plures annos malefaciata fuit*, Cremonæ, 1746. Cette jeune fille était sujette à vomir des pierres, des aiguilles, des morceaux de fer et de verre. Valcarenghi tâche d'expliquer, par la simple nature, ce prétendu phénomène. IV. *In Ebenbitar Tractatum de malis limoniis commentaria*, Cremonæ, 1758. Il a divisé son ouvrage en douze

chapitres, dans lesquels il traite d'abord des limons en général, puis de leurs propriétés, etc.

VALCASSAR (François), médecin de Trapani en Sicile, mort en 1691. Voici son seul ouvrage : *La fama impegnata per gli encomii della virtù, oratione funebre in morte del medico Antonio Crispo,* Trapani, 1689, in-4°.

VALCAVI (Jean-Severius), né dans l'Etat de Modène, à Reggio, le 27 décembre 1701, entra à 19 ans dans la compagnie de Jésus. Dès ses premières années il montra un talent extraordinaire pour la littérature, et fut destiné par ses supérieurs à faire le cours de l'école à Padoue. De là il occupa pendant quatorze ans l'emploi d'académicien dans le collége des nobles à Parme, et fut enfin recteur des colléges de Bologne, Parme, Modène et Reggio. Il finit ses jours dans cette dernière ville le 17 octobre 1781. Il a écrit en latin l'éloge des personnages célèbres de la famille Barbarigo, ouvrage aussi distingué par l'élégance du style que pour la beauté de l'impression. En voici le titre : *Numismata virorum illustrium ex Barbaricâ gente*, Patavii, 1732, in-folio.

VALCKE (Pierre-François), curé de Rumbeke et doyen rural de Roulers, au diocèse de Bruges, mourut le 23 janvier 1787, à l'âge de 71 ans, après avoir donné dans le cours d'une longue vie le plus éclatant spectacle de toutes les vertus pastorales, et multiplié, non-seulement parmi ses ouailles, mais partout où il put avoir accès, les fruits d'un zèle actif, éclairé, charitable. Ses *Sermons,* distingués par une éloquence simple, touchante et pleine d'onction, ont été imprimés sous les auspices de M. Bressart, évêque de Bruges. Ses *Exhortations annuelles aux curés lors de la distribution des saintes huiles*, ont paru à Bruges en 1785. On a encore de lui la traduction en langue flamande de plusieurs ouvrages de piété.

VALCKENAER (Louis-Gaspar), célèbre helléniste, disciple de Hermstehuis et son successeur à l'université de Leyde. Il avait professé auparavant à celle de Franeker. Les lettres le perdirent en 1805, âgé de 69 ans. Il est connu parmi les hellénistes comme l'un des plus illustres de la renaissance des lettres. Les ouvrages qu'il a laissés après lui suffisent pour conserver sa mémoire. Ce que Valckenaër a publié, n'est rien auprès de ce qu'il a écrit : nul n'a mieux connu que lui la littérature ancienne dans toute sa vaste étendue. Il avait tout lu, et il lisait la plume à la main ; et il a laissé des notes sur tout : notes remplies de cette profondeur d'érudition et de cette sagacité de critique qui n'appartenaient qu'à lui. Ce trésor littéraire est principalement entre les mains de son fils unique, Jean Valckenaer, professeur de droit dans les universités de Franeker, d'Utrecht et de Leyde, et ministre plénipotentiaire de la république batave à Madrid. Les principaux ouvrages du père Valckenaër sont *Ammonius, de adfinium verborum differentiâ*, Leyde, 1739, in-4°. *Euripidis Phœnissæ*, Franeker, 1755, in-4°. — *Hippolytus*, Leyde, 1788, in-4°; *Diatribe in deperditas Euripidis tragœdias,* ibid., 1767,

in-4°; *Theocriti decem Idyllia,* Leyde, 1773, in-8°; *Theocritus, Bion et Moschus*, ibid., 1779, in-8°; *Virgilius, cum græcis scriptoribus collatus, opera Fulvii Ursini*, nouvelle édition enrichie de notes, Leuwarde, 1747, in-8°; *Tib. Hemsterhusii, et L. C. Valckenarii orationes*, Leyde, 1784, in-8°. Il y en a trois de Valckenaer: *De rerum belgicarum vicissitudine, in annum* 1718. — *De Philippi Amyntatæ indole, virtutibus, rebus gestis, causis externis fractæ Græcorum libertatis.* — *De criticâ emendatrice, in libris sacris Novi Testamenti à litteratoribus, quos vocant, non adhibendâ.* Le même volume offre des observations de Valckenaer sur deux discours de Chrysostôme, et des notes sur quelques passages du Nouveau Testament. Ses ouvrages posthumes sont : *L. G. Valckenar-i opuscula philologica, critica, oratoria, nunc primùm conjuncta, edita*, Leyde, 1808.

VALDAGNO (Joseph), médecin du 16e siècle, né à Vérone, a laissé : I. *De theriacæ usu in febribus pestilentibus*, 1570-71. II. *Eudoxi Philaletis apologia*, 1573. C'est l'apologie de sa doctrine et l'examen de celle de Jérôme Donzellini, médecin de Vérone. Cet écrit fut mis au jour au sujet d'un autre que Donzellini lui avait adressé sur la nature de la fièvre pestilentielle. III. Une traduction latine de l'ouvrage grec de Proclus, sur le mouvement, Basileæ, 1562, in-8°.

VALDECEBRO (Fr.-André Fener de), savant frère prêcheur, né près de Terruel en Aragon, fut envoyé en Amérique dans un collége de son ordre, il professa la théologie vers le milieu du 17e siècle, s'occupa des travaux du ministère et composa beaucoup d'ouvrages, imprimés, les uns en Amérique, les autres en Europe. Il a publié: I. *Lamentatio apologetica pro R. P. Abrahamo*, Bzovio, 1650, in-4°. II. *Americicæ discrimeine catholicæ religionis ærumnæ*, Tlascalæ, 1650. III. *Constructio sacra augustioris Americæ templi adversus Cromwel, Angliæ tyrannum*, Tlascalæ, 1654. IV. *Orator catholicus*, 1658, in-4°. V. *Clavis aurea æternitatis*, in-4°. VI. *Historia admirabilis vitæ secundi Pauli Valentiæ apostoli, S. Vincentii Ferrarii*, Matriti, 1682, in-4°, 1782 et 1726. VII. *Historia admirabilis vitæ venerabilis matris et inclytæ virginis Rosæ de Saulta Mariâ è tertio ordine S. Dominici*, Matriti, 1666, in-4°, 1669-70. VIII. *Vita Fr. Joannis de Vasconcellos, ordinis prædicatorum*, Matriti, 1668, et plusieurs autres ouvrages sur divers sujets. Il a laissé aussi un grand nombre de manuscrits.

VALDELVIRA (Pierre de), architecte espagnol, a bâti de 1540 à 1556, à Ubéda, la superbe chapelle du Sauveur, par l'ordre du commandeur D. François de los Cobos, pour qui il fit encore un palais. En 1562 il construisit à Bacca l'hôpital et la chapelle de St.-Jacques, qui passe pour un des plus beaux morceaux d'architecture de l'Andalousie, quoique l'on pourrait y desirer plus de correction.

VALDERANA (Pierre de), prédicateur italien, entra dans l'ordre des augustins, et se distingua,

à la fin du 16ᵉ siècle, par des Sermons traduits en français, en 1609.

VALDÈS (Jean de), peintre de Séville, et chef de l'Académie de peinture de cette ville, y mourut en 1691. On y trouve un tableau de lui représentant un cadavre à moitié rongé des vers. Sa vue fait frissonner et reculer d'effroi.

VALDIVIESO. *Voyez* Barahona.

VALDO (Pierre), hérésiarque, né au bourg de Vaux en Dauphiné, d'où il prit son nom, commença à dogmatiser à Lyon, vers 1180. Ses disciples furent appelés vaudois du nom de leur maître, ou Gueux de Lyon, de la ville où cette secte prit naissance, ou Sabatés, à cause de leur chaussure singulière : ils ne portaient que des sandales comme les apôtres. La mort d'un ami de Valdo, qui expira subitement en sa présence, le frappa tellement, qu'il distribua aussitôt aux pauvres une grande somme d'argent. Cette générosité en attira une prodigieuse quantité à sa suite. Leur bienfaiteur voulut bientôt devenir leur maître. Comme il était un peu lettré, il leur expliquait le Nouveau Testament en langue vulgaire, et leur prêchait l'estime de la pauvreté oisive. Les ecclésiastiques ayant blâmé sa témérité, il se déchaîna contre eux et contre leur autorité en leur égalant les laïques. Il y a des auteurs qui prétendent que Valdo ne poussa pas plus loin ses erreurs ; mais que ses disciples s'étant mêlés avec les arnaldistes et les albigeois, adoptèrent plusieurs erreurs de ceux-ci. D'autres assurent que le mépris de Valdo pour les ecclésiastiques fut porté jusqu'à celui pour les sacremens, dont ils sont les ministres. L'abbé Pluquet prétend qu'ils renouvelèrent : 1° Les erreurs de Vigilance sur les cérémonies de l'Église, sur le culte des Saints et des reliques, et sur la hiérarchie de l'Église ; 2° Les erreurs des donatistes sur la nullité des sacremens conférés par de mauvais ministres et sur la nature de l'Église ; 3° Les erreurs des iconoclastes ; 4° Ils ajoutèrent que l'Église ne peut posséder aucun des biens temporels. Comme cette doctrine favorisait les prétentions des seigneurs, et tendait à remettre entre leurs mains les possessions des églises, les vaudois furent protégés par les seigneurs chez lesquels ils s'étaient réfugiés après avoir été chassés de Lyon. Ces seigneurs étaient bien aises de les opposer au clergé, qui condamnait les grands déprédateurs des églises. Les vaudois, chassés du territoire de Lyon, trouvèrent donc des protecteurs, et se firent un grand nombre de prosélytes. Louis VII fit venir des missionnaires pour les convertir; mais ils prêchèrent sans succès contre les erreurs des vaudois. Philippe-Auguste, son fils, eut recours à la force ; il fit raser plus de trois cents maisons de gentilshommes où ils s'assemblaient, et entra ensuite dans le Berri. Plus de 7,000 personnes furent passées au fil de l'épée ; beaucoup d'autres périrent par les flammes; et, de ceux qui purent échapper, les uns qu'on nomma dans la suite Turlupins, allèrent dans les pays wallons, les autres en Bohême, tandis que les sectateurs de Valdo se répandaient dans le Languedoc et dans le Dauphiné. Ceux qui s'étaient jetés dans le Languedoc et en Provence, furent anéantis, dit l'abbé

Pluquet, dans les terribles croisades contre les albigeois et contre les hérétiques, si prodigieusement multipliés dans les provinces méridionales de la France. Ceux qui se sauvèrent dans le Dauphiné, se voyant inquiétés par l'archevêque d'Embrun, se retirèrent dans les vallées de Piémont. Les ducs de Savoie ont tâché en différens temps de les chasser de cet asile, surtout depuis qu'ils s'étaient liés d'intérêt et de religion avec les Suisses et les Génevois. On les poursuivit vivement en 1560; mais ils résistèrent à la petite armée qu'on envoya contre eux. Environ cent ans après, en 1655, Charles-Emanuel envoya dans les vallées le marquis de Pianessa, qui traita avec la dernière rigueur ceux qui ne voulurent pas embrasser la religion catholique. Malgré un grand nombre d'exécutions effrayantes, les vaudois ne sont pas entièrement éteints, et ils conservent l'attachement à leurs dogmes et une grande pureté de mœurs. Les calvinistes les ont adoptés comme leurs pères, quoique leur croyance soit différente dans quelques articles; et la protection secrète que quelques princes protestans leur ont accordée n'a pas peu contribué à leur conservation. Bossuet, dans son *Histoire des variations*, et le P. Limborch, dans celle de l'*Inquisition*, mettent une grande différence entre les albigeois et les vaudois; mais un grand nombre de protestans, et Voltaire dans son *Histoire générale*, regardent ces deux sectes comme n'en faisant qu'une.

VALDOR (Jean), graveur, né à Liége, en 1580, se fit un nom par ses talens, et acquit l'estime du cardinal Mazarin, auquel il fut présenté par le célèbre Lebrun. On le croit père de Jean Valdor, excellent graveur, qui a publié, en 1649, in-folio, *les Triomphes de Louis-le-Juste*, ouvrage très-recherché. On a encore de lui des Paysages bien exécutés.

VALDRADE ou WALRADE. *Voyez* Lothaire.

VALEMBURG. *Voyez* Walembourg.

VALENÇAI. *Voyez* Estampes.

VALENCE (Cyrus-Marie-Alexandre de Timbrune-Thimbrone, comte de), lieutenant-général et pair de France, naquit à Agen, le 20 août 1757. Il entra au service dans l'artillerie, en 1774, passa, en 1778, en qualité de capitaine au régiment de royal-cavalerie, fut aide-de-camp du général de Vaux, et parvint, en 1784, au grade de colonel en second du régiment de Bretagne. Il devint ensuite premier écuyer du duc d'Orléans et colonel du régiment de Chartres-dragons. En 1789, il fut nommé député suppléant aux Etats-généraux, et embrassa la cause de la liberté avec chaleur. La guerre ayant éclaté en 1792, entre la France et l'Autriche, il fut employé comme maréchal de camp dans l'armée de Luckner, et s'empara de Courtrai. Il passa ensuite sous les ordres de Dumouriez, fut promu au grade de lieutenant-général au 20 août 1792, et se distingua dans plusieurs circonstances, et surtout à la journée de Valmy, et à celle de Nerwinde, où il fut très-grièvement blessé. Après la défection de Dumouriez, il fut mis hors la loi; et, pour se soustraire à cette proscription, il se retira dans le Holstein, où il resta jusqu'au 18 brumaire. Alors il rentra en France, et fut rayé de

la liste des émigrés. Il fut élu candidat au sénat conservateur, en 1803, et nommé sénateur en 1805. Le 20 mars 1807, il fut appelé au commandement de la 5e division de réserve de l'intérieur, et passa en Espagne en 1808. En 1812, il commandait une division de cavalerie sous les ordres du roi Joachim de Naples. Au mois de décembre 1813, il fut envoyé en qualité de commissaire extraordinaire dans la 6e division militaire (Besançon), et il pourvut à la défense de cette ville ; il se mit ensuite à la tête d'une colonne de gardes nationales et de troupes régulières, et se porta au mois de janvier sur Gray, où il tint l'ennemi en échec durant plusieurs jours. Après la restauration, il fut nommé pair de France le 4 juin, et accepta aussi la dignité de pair pendant le règne des cent jours. A la fin de juin 1815, il fut désigné par la commission du gouvernement pour aller proposer au général Blucher un armistice. Il remplit une semblable mission auprès du duc de Wellington. Le comte de Valence fut exclu de la chambre des pairs par l'ordonnance du 24 juillet 1815, et il n'y fut rappelé que le 21 novembre 1819. Le comte de Valence s'est constamment montré dans cette assemblée, le défenseur zélé des libertés nationales. Il est mort le 5 février 1820. On a de lui un *Essai sur les finances de la république française, et sur les moyens d'anéantir les assignats*, 1 vol. in-8°, 1796. Cet écrit renferme des vues neuves et des idées heureuses.

VALENCE. *Voyez* Paré et Thomas.

VALENCIENNES (Pierre-Henri), peintre, né à Toulouse, en 1750, dirigea d'abord ses premières études vers la musique; mais bientôt ses dispositions naturelles l'entraînèrent vers la peinture. Il vint à Paris, reçut des leçons de M. Doyen, et alla ensuite passer quelques années en Italie. De retour en France, il ne tarda pas à être agrégé à l'Académie de peinture, qui, un an après, l'admit en qualité d'académicien. Dès lors il fut regardé comme le chef de l'école des paysagistes. Personne ne lui était supérieur dans toutes les parties de son art, dans le choix et la composition des sujets, dans l'entente des lignes, dans l'ordonnance pittoresque, dans le caractère propre à chaque objet, dans la combinaison des effets, dans l'élégance des fabriques, dans le bon goût des accessoires, enfin dans tout ce qui tient à la poésie de l'art. Il avait conçu le paysage à la manière des grands peintres. Ses principaux ouvrages sont : *Philoctète dans l'île de Lemnos; Cicéron découvrant à Syracuse le tombeau d'Archimède;* tableau qui a servi pour la réception de l'auteur à l'Académie royale : il fut exposé au salon de 1787, et on le voit encore au Musée du Louvre; *Œdipe trouvé sur le Mont Cythéron, par le berger Phorbus; ce même Œdipe au terme de sa douloureuse carrière, près du temple des Euménides.* Valenciennes est mort à Paris, le 16 février 1819, âgé de 69 ans. On a de lui, des *Élémens de perspective-pratique à l'usage des artistes, suivis de réflexions et conseils à un élève sur la peinture et particulièrement sur le genre du paysage*, 1800, in-4°, avec 36

planches. Parmi les élèves de Valenciennes, on remarque M. Deperthes, auteur de la *Théorie du paysage*.

VALENS, évêque de Murse en Mœsie, et URSACE DE SINGIDON, tous deux sectateurs d'Arius, se déclarèrent ouvertement contre Athanase, et furent déposés avec excommunication au concile de Sardique, en 347. Ils s'efforcèrent ensuite de répandre leurs erreurs dans l'occident; mais lorsqu'ils virent que l'empereur Constant Ier protégeait la foi orthodoxe, ils l'abjurèrent par politique au concile de Milan. Ils ne tardèrent pas à retomber dans leurs premiers principes, et assistèrent aux conciles de Sirmich, de Rimini et de Nice. Valens contribua beaucoup à mettre l'arianisme en crédit auprès de l'empereur Constance, qui le chargea de persécuter vivement les catholiques, commission barbare dont il ne s'acquitta que trop bien. Valens et Ursace furent encore condamnés au concile de Rome, en 369.

VALENS (FLAVIUS), empereur, était fils puîné de Gratien, surnommé *le Cordier*. (*Voyez* GRATIEN.) Il naquit près de Cibale en Pannonie, vers l'an 328, et fut associé à l'empire, l'an 364, par son frère Valentinien Ier, qui lui donna le gouvernement de l'Orient, en 365. Effrayé par la révolte de Procope, il voulut d'abord quitter la pourpre; mais il fut plus heureux l'année suivante, car il défit son ennemi et lui fit couper la tête. Après avoir pacifié l'empire, il se fit conférer le baptême par Eudoxe de Constantinople, arien, qui l'obligea par serment de soutenir ses principes. Sa femme, Albia Dominica, l'y engagea aussi, et le rendit complice de son hérésie et persécuteur de la foi orthodoxe, dont il s'était montré jusqu'alors un des plus zélés défenseurs. Il publia un édit pour exiler les prélats catholiques: édit qui fut exécuté avec la dernière rigueur. Il alla lui-même à Césarée de Cappadoce, pour en chasser Saint Basile; à Antioche, où il exila Mélèce; à Edesse et ailleurs, où il persécuta cruellement les orthodoxes. (*Voy.* ISAAC.) C'était après la guerre contre les Goths que Valens se déclara contre l'Eglise. Cette guerre avait eu le plus heureux succès. Les barbares, effrayés des victoires de Valens, forcèrent Athalaric, leur roi, à demander la paix. Valens voulut bien la leur accorder, en 370, mais il en prescrivit les conditions. Il fut défendu aux Goths de passer le Danube, et de mettre le pied sur les terres des Romains, à moins que ce ne fût pour le commerce. Ils n'eurent plus la liberté, comme auparavant, de trafiquer indifféremment dans tous les lieux soumis à l'obéissance de l'empereur. On leur aassigna deux villes frontières, où ils pourraient apporter leurs marchandises et acheter celles dont ils auraient besoin. Tous les tributs qu'on leur payait furent supprimés; mais on confirma la pension d'Athalaric. Valens permit aux Goths de s'établir dans la Thrace: ils y furent suivis de divers autres barbares; et, comme la province ne pouvait suffire pour leur entretien, ils commencèrent à ravager les pays voisins. Lupicin, général de l'armée romaine, ayant été battu, Valens marcha en personne contre les ennemis. On engagea une bataille près d'Andrinople, le 9 août 378, et il eut le malheur de

la perdre. La nuit le surprit avant qu'il se fût décidé sur le parti qu'il avait à prendre; et les soldats, qui étaient rangés autour de lui, l'enlevèrent et le portèrent dans une maison où les Goths mirent le feu, et où il fut brûlé vif, à l'âge de 50 ans, après en avoir régné 15. Valens fut un prince timide, cruel et avare. Ses défauts furent plus pernicieux à l'Etat que ses vices. Il était ignorant et il laissait languir les sciences. Incapable de juger du mérite, il n'élevait aux grands emplois que ceux qui applaudissaient à ses faiblesses. Sa superstition était telle, qu'il fit mourir tous ceux dont les noms commençait par *Théod*, parce qu'un magicien lui avait prédit que son sceptre tomberait entre les mains d'un homme dont le nom commencerait ainsi; et le comte Théodose, père de Théodose-le-Grand, se trouva de ce nombre malheureusement. Protecteur de l'arianisme, il fit autant de mal aux fidèles que les plus ardens persécuteurs de l'Eglise.

VALENS (VALERIUS), était proconsul d'Achaïe, lorsqu'une partie de l'Orient se souleva contre Gallien et reconnut Macrien. Le nouvel empereur, craignant que Valens n'armât contre lui, envoya une petite armée commandée par Pison, pour le surprendre et lui ôter la vie. Valens se voyant poursuivi, se fit reconnaître empereur dans la Macédoine, et se défit de Pison. Cette mort fut suivie de la sienne, puisqu'il fut tué peu de jours après par ses soldats, en juin 261, après six semaines de règne.

VALENS (PIERRE), dont le vrai nom est STURCK, né à Groningue, en 1561, s'appliqua avec succès à la poésie, à l'éloquence, et à toutes les parties des belles-lettres. Il fit un voyage à Paris, où ses talens lui méritèrent une place de professeur au collége royal. Il mourut en 1641, âgé de 80 ans. On a imprimé ses Harangues et ses poésies latines, in-8° et in-4°. Ces dernières offrent quelques vers heureux, mais peu de cette imagination qui constitue le vrai poète.

VALENTI (CAMILLE), de Mantoue, fille de Valens Valenti et de Violante Gambora, cultiva les lettres avec succès dans le 16e siècle. A 22 ans, elle composait des lettres et des vers avec beaucoup de facilité et d'élégance. Elle fit autant de progrès dans la langue latine que dans l'italienne, et s'adonna surtout à l'étude de l'Ecriture Sainte. Elle se maria, en 1543, au comte Jacques-Michel de Verme, qu'elle perdit au bout de 11 ans. Scipion Maffei, après en avoir fait un magnifique éloge, raconte que, désespérée de la mort de son époux, elle se jeta sur son cadavre défiguré, et expira elle-même de douleur. Ce conte paraît un peu romanesque : il vaut mieux en croire le procès-verbal, consigné dans les archives de cette illustre famille, lequel porte qu'elle mourut quelques heures après son mari. On n'a d'elle qu'une *Lettre* italienne à Vergerio, insérée avec la réponse dans un Recueil de Lettres, Venise, 1544.

VALENTI GONZAGUE (SILVIUS), cardinal et ministre, naquit d'une ancienne et illustre famille de Mantoue, le 1er mars 1690. Ce fut dans le collége de Parme, alors dirigé par les jésuites, qu'il développa les précieuses dispositions du cœur et de l'esprit

dont le ciel l'avoit doué. Il passa ensuite à Rome, et cultiva avec beaucoup d'ardeur pendant toute sa jeunesse, les sciences qui pouvaient lui être utiles dans la carrière qu'il voulait parcourir. Il commença par la nonciature de France et d'Espagne, et mérita l'estime du pape, ainsi que des souverains dont il visita les cours. Clément XII, pour prix de ses services, l'honora de la pourpre, le 9 décembre 1738, et Benoît XIV, à peine élu souverain pontife, le nomma son sécrétaire d'état, puis camerlingue de la Sainte Eglise. Il s'acquitta de cette charge importante et pénible à la satisfaction générale. Sa conduite sage et prudente à l'égard des nombreux ennemis de l'Etat pontifical, sa prévoyance pour corriger et détruire tous les abus et désordres intestins, son zèle à seconder les intérêts de la foi catholique, sa protection puissante accordée aux lettres, aux sciences et aux beaux-arts, dont il était juste appréciateur, l'établissement d'une chaire de chimie et de physique expérimentale dont Rome lui fut redevable, le rétablissement de l'Académie, le commerce remis en activité, le trésor public enrichi sans exactions, et tant d'autres avantages procurés à l'Etat, sont une preuve évidente de ses rares talens. Après avoir servi son souverain avec zèle dans les affaires les plus délicates de politique et de religion, il mourut à Viterbe, le 28 août 1756; son corps fut transféré l'année suivante à Rome, et déposé dans un tombeau que lui-même avait fait construire chez les pères franciscains.

VALENTIA (Grégoire), jésuite, né à Médina-del-Campo, dans la Vieille-Castille, professa la théologie dans l'université d'Ingolstadt, et mourut à Naples, en 1603, à 54 ans, après avoir eu de vives disputes avec Lemos sur la Prédestination. Ses adversaires disent de lui que « s'il n'avait pas eu d'autre grace que celle qu'il avait défendue, il n'était sûrement pas en Paradis. » On a de lui des Livres de controverse, et des Commentaires sur la Somme de Saint Thomas. Ses ouvrages, recueillis en 5 gros vol. in-folio, demandent beaucoup de patience de la part du lecteur.

VALENTIN, Romain, pape après Eugène II, mourut le 21 septembre 827, le 40e jour après son élection.

VALENTIN, fameux hérésiarque du 2e siècle, était Egyptien et sectateur de la philosophie de Platon. Il se distingua d'abord par son savoir et par son éloquence; mais indigné de ce qu'on lui avait refusé l'épiscopat, il se sépara de l'Eglise, après avoir enfanté mille erreurs. Il les sema à Rome sous le pontificat du pape Hygin, et continua de dogmatiser jusqu'à celui d'Anicet, depuis l'an 140 jusqu'à 160. Il fut censuré par l'Eglise en 143, et exclus de la congrégation des Fidèles; loin d'en être humilié, il se retira dans l'île de Chypre, où il propagea avec beaucoup de hardiesse ses principes erronés. Il était instruit, éloquent, possédait le grec et s'était particulièrement appliqué à la philosophie de Platon; mêlant ainsi la doctrine secrète des nombres, et celle de l'idéalisme avec la théogonie d'Hésiode et l'évangile de Saint Jean, le seul qu'il voulut admettre; il forma un système de philosophie religieuse, peu différent de celui

des basilides et des gnostiques. Cette hérésie, qui, suivant Hooper, dérivait des mystères égyptiens, prit naissance, en 143, sous le règne d'Adrien, et dura jusque dans le 4e siècle. Valentin mourut en l'année 160. Il avait imaginé une généalogie d'Æons, dont il composait la divinité qu'il appelait *Plérome* ou *Plénitude*, au-dessous de laquelle était le fabricateur de ce monde, et les anges auxquels il en attribuait le gouvernement. Ces Æons étaient mâles et femelles, et il les partageait en différentes classes. Valentin eut beaucoup de disciples, qui répandirent sa doctrine, et formèrent des sectes qui étaient fort nombreuses, et surtout dans les Gaules, du temps de Saint-Irénée, qui nous a donné le plus de lumières sur ces hérétiques.... *Voyez* PTOLÉMÉE.

VALENTIN (BASILE) : c'est sous ce masque que se cacha un habile chimiste du 16e siècle, que quelques-uns ont présumé être un bénédictin d'Erford, mais dont on ignore le vrai nom. Ses ouvrages, écrits en haut allemand, ont été imprimés à Hambourg en 1677, 1717 ou 1740, in-8°. La plupart sont traduits en latin et en français. Parmi les latins, le plus connu est *Currus triumphalis antimonii*, Amsterdam, 1671, in-12. On prétend que ce chimiste dut au hasard la connaissance des propriétés de l'antimoine. Ayant jeté hors de son laboratoire quelques fragmens de cette matière, et des cochons en ayant mangé, ils furent violemment purgés. Cette observation lui fit venir la pensée d'essayer ce remède sur le corps humain. On cite parmi les ouvrages français du prétendu Valentin : I. *L'Azoth des philosophes*, avec les 12 *Clefs de philosophie*, Paris, 1660, in-8°, et la figure de ces 12 Clefs. II. *Révélation des mystères des teintures essentielles des sept métaux, et de leurs vertus médicinales*, Paris, 1646, in-4°. III. *Testament de Basile Valentin*, publié à Londres, 1671, in-8°.

VALENTIN (MOYSE LE), peintre français, né à Coulomiers en Brie, l'an 1600, mort aux environs de Rome, en 1632, entra fort jeune dans l'école de Vouet, et peu de temps après se rendit en Italie. Les tableaux du Caravage le frappèrent, et il les imita sans leur donner une teinte aussi noire. Il s'attacha surtout à représenter des Concerts, des Joueurs, des Soldats et des Bohémiens, des Tabagies. On voit aussi de ce maître des tableaux d'histoire et de dévotion ; mais ils sont en petit nombre, et pour l'ordinaire inférieurs à ses autres ouvrages. Le Valentin trouva un protecteur dans le cardinal Barberini. C'est à sa recommandation qu'il peignit, pour l'église de Saint-Pierre à Rome, le Martyre des *SS. Processe* et *Martinien*, morceau très-estimé : il a été au musée royal. Il se lia d'amitié avec le Poussin, et l'on remarque qu'il a quelquefois suivi la manière de cet excellent artiste. Le Valentin a toujours consulté la nature ; sa touche est légère, son coloris vigoureux, ses figures bien disposées. Il exprimait tout avec force ; mais il n'a guère consulté les graces ; et, entraîné par la rapidité de sa main, il a souvent péché contre la correction. Ce peintre s'étant baigné imprudemment, fut saisi d'un frisson

qui lui causa peu de temps après la mort. Presque tous ses tableaux ont été gravés. Le Musée du Louvre posséde onze tableaux de cet artiste. Les principaux sont les *quatre Evangélistes ; l'innocence de Suzanne reconnue ; le Jugement de Salomon ;* deux *Concerts*, et des *Scènes de cabaret*.

VALENTIN (Michel-Bernard), professeur en médecine à Giessen, où il naquit le 26 novembre 1657, cultiva la botanique avec beaucoup de succès, et mourut le 13 mars 1726. On a de lui : I. *Historia simplicium reformata*, Francfort, 1716, in-folio, 16 planches ; 1732, 2 tomes en un volume in-folio, 23 planches. II. *Amphitheatrum Zootomicum*, Francfort, 1720, in-fol., figures. Cet ouvrage avait paru en allemand, à Francfort, 1704-1714, 3 vol. in-fol. ; il a été traduit en latin par Jean Conrad Becker. Aux éditions latines, on a joint un abrégé de la Vie de Valentin, en vers, qu'il avait composé lui-même. III. *Medicina nova-antiqua*, Francfort, 1713, in-4°. C'est un cours de médecine. IV. *Cynosura materiæ medicæ*, Strasbourg, 1726, 3 vol. in-4°. V. *Viridarium reformatum*, Francfort, 1720, 2 tomes en un vol. in-fol., avec de belles figures. VI. *Corpus juris medico-legale*, Francfort, 1722, in-fol. VII. *Physiologiæ biblicæ capita selecta*, Giessen, 1711, in-4°.

VALENTIN GENTILIS. *Voy.* Gentilis.

VALENTINE, femme de Louis de France, duc d'Orléans, assassiné par les ordres du duc de Bourgogne, était fille de Jean Galéas, duc de Milan. Cette princesse ayant inutilement demandé justice du meurtrier de son époux, mourut le 5 décembre 1408, de douleur de n'avoir pu venger sa mort. Quelques momens avant d'expirer, elle fit approcher ses enfans sur lesquels elle répandit des larmes. Ensuite considérant Jean, fils naturel du duc d'Orléans, si célèbre depuis sous le nom de comte *de Dunois*, elle dit, par une espèce de pressentiment de sa grandeur future, « qu'il lui avait été dérobé, et qu'aucun de ses enfans n'était aussi bien taillé à venger la mort de son père que celui-là. » *Voyez* Dunois. Valentine était aussi spirituelle que belle. Charles VI, dans les accès de sa folie, ne se laissait gouverner que par elle. De là vint le bruit qu'elle l'avait ensorcelé. Les gens de bon sens étaient bien persuadés que si elle l'avait charmé, ce n'était que par sa beauté et son enjouement. Cependant pour n'être point exposée aux insultes de la populace, elle fut obligée de quitter la cour pour quelque temps. C'est du chef de cette princesse que le duc d'Orléans, depuis roi de France, sous le nom de *Louis XII*, prétendit au duché de Milan, qui coûta tant de sang à la France. Valentine de Milan est l'héroïne d'un opéra-comique représenté tout récemment à Paris avec le plus grand succès. La pièce est de M. Bouilly, et la musique une œuvre posthume du célèbre Méhul.

VALENTINI (Eusèbe), poète et littérateur italien, né à Modène le 11 décembre 1515, entra dans l'ordre des bénédictins à Parme, et y fit des études, qui lui méritèrent l'estime de Grégoire Cortèse, depuis cardinal, l'un des

plus savans littérateurs de sa société. Il passa à Ferrare, où il se lia avec l'Arioste, et revint à Parme, où il mourut en 1539. Il se distingua dans la poésie latine. On a de lui un petit *Poème sur le massacre des Innocens*, qui se trouve dans l'édition de l'ouvrage de Sannazar, *De partu Virginis*, Venise, 1535.

VALENTINI (Philippe), poète italien, né à Modène, mort vers l'an 1568, fut intimement lié avec Castelvetro, dont il partagea l'infortune et les disgraces, pour avoir été trop attaché à l'opinion des novateurs. Il fut quelque temps au service du cardinal Contarini ; mais il se vit bientôt obligé de fuir. Outre quelques sonnets, il a laissé un Poème inédit, que l'on conserve dans la bibliothèque de Modène.

VALENTINIEN Ier, empereur d'Occident, fils aîné de Gratien, surnommé *le Cordier*, né à Cibale en Pannonie, s'éleva par sa valeur et par son mérite sur le trône impérial. Il fut proclamé empereur à Nicée, après la mort de Jovin, le 26 février 364. Il associa Valens, son frère, à l'empire, lui donna l'Orient, et garda l'Occident, où il se rendit redoutable par son courage. Il repoussa les Germains qui ravageaient les Gaules, pacifia l'Afrique révoltée, dompta les Saxons, qui s'étaient avancés jusque sur le bord du Rhin, et construisit un grand nombre de forts en différens endroits de ce fleuve et du Danube. Les Quades ayant pris les armes en 374, il passa dans leur pays pour les châtier. Il mit tout à feu et à sang, rasa les campagnes, brûla les villages, renversa les villes, laissant partout des traces de sa fureur. Il repassa le Danube et vint se reposer à Bregetion, petit château de la Pannonie. Là, les Quades lui envoyèrent des ambassadeurs pour implorer sa clémence. Ces envoyés étaient des hommes grossiers, pauvres et mal vêtus. Valentinien croyant qu'on les lui avait envoyés pour l'insulter, entra en fureur, et leur parla avec tant d'emportement qu'il se rompit une veine. Il expira peu de temps après, le 17 novembre 375. Les écrivains du christianisme, qui ont répandu tant d'injures contre l'empereur Julien (*Voyez* Julien), ont beaucoup loué Valentinien, parce qu'il fut constamment attaché à leur religion ; mais sa conduite et ses mœurs étaient fort opposées à celles d'un vrai chrétien, à celles d'un prince digne d'éloge. Il montra, dans tous les temps de sa vie, une sévérité excessive, et souvent injuste ; et dans les emportemens de sa colère qui se manifestaient fréquemment, il devenait cruel jusqu'à la férocité. Jamais il ne se contenta d'infliger de médiocres châtimens. Il se plaisait à faire redoubler les tortures des accusés. Les supplices furent très-nombreux sous son règne ; les fautes les plus légères, des propos indiscrets, des inadvertances, étaient punis par des tourmens affreux. Ammien Marcellin cite de nombreux exemples de sa férocité, même dans les momens où il était de sang-froid. Africanus, célèbre avocat de Rome, ayant terminé le temps prescrit dans l'emploi de gouverneur d'une province, demanda à Valentinien une autre place, et le comte Théodose, général de la cavalerie, appuyait sa demande. « Comte, dit aussitôt l'empereur

à Théodose, abattez la tête de cet homme qui veut changer d'emploi. » Le comte fut forcé d'obéir, et Affricanus périt. Il entretenait, avec le plus grand soin, dans des loges voisines de sa chambre à coucher, deux ourses très-voraces, l'une nommée *Miette d'or*, et l'autre *Innocence*. Des gardes étaient placés près d'elles pour les maintenir continuellement dans un état de fureur. Ces animaux ne vivaient que de chair humaine. L'empereur donna enfin la liberté à l'ourse, appelée *Innocence*, et la renvoya dans les bois pour la récompenser d'avoir dévoré un très-grand nombre de cadavres. Les autres défauts de Valentinien furent la mauvaise foi, l'avarice, l'envie; et ses bonnes qualités, telles que l'activité, le courage, l'amour du bon ordre dans l'administration civile et militaire, sont éclipsées par son caractère inhumain et féroce.

VALENTINIEN II, fils du précédent, né en 371, fut salué empereur à Cinque en Pannomie, le 22 novembre 375. Il succéda à Gratien, son frère, en 383, et fut dépouillé de ses états en 387 par le tyran Maxime. Il eut recours à Théodose, qui défit Maxime, lui fit couper la tête en 388, rétablit Valentinien, et entra triomphant dans Rome avec lui. Le jeune empereur, formé par les avis, les instructions et l'exemple de Théodose, quitta de bonne heure les impressions que sa mère Justine lui avait données contre la foi catholique. On le soupçonna de quelques déréglemens ordinaires à la jeunesse; aussitôt qu'il le sut, il se priva de tout ce qui pouvait donner occasion à ces faux bruits. On trouvait qu'il se plaisait trop aux jeux du cirque; pour s'en corriger, il retrancha ceux même qui se donnaient à la naissance des empereurs. Ayant su que quelques-uns le blâmaient d'aimer trop les combats des bêtes, il fit tuer dans le même jour toutes celles qui étaient destinées à cet usage. Ce ne furent pas ses seules vertus. Les chefs d'une famille distinguée ayant été accusés d'une conspiration, il en examina lui-même les preuves; et sa clémence lui en ayant dissimulé la force, il fit élargir les coupables, méprisant ces défiances et ces soupçons, « qui ne tourmentent, disait-il, que les tyrans. » Plus occupé du bien de ses sujets que du sien propre, il modéra extrêmement les impôts; et comme ses officiers voulaient qu'il les augmentât, afin d'en profiter eux-mêmes, il leur répondit: « Quelle apparence y a-t-il que j'impose de nouvelles charges à ceux qui ont bien de la peine à payer les anciennes? » Il faisait jouir l'empire de la paix, de la justice et de l'abondance, lorsque Arbogaste, Gaulois d'origine, à qui il avait confié le commandement de ses armées, se révolta. Ce général s'était acquis, par sa valeur, sa science dans l'art militaire, et son désintéressement, la confiance des troupes, au point qu'il réglait tout, et tenait Valentinien sous sa dépendance. Le prince ouvrit enfin les yeux, et, craignant les suites de son pouvoir, il lui ôta le commandement des armées. Mais ce traître mit le comble à ses crimes, et fit périr ce prince qu'il avait déjà dépouillé de son autorité. Valentinien était à Vienne en Dauphiné. Un jour qu'il se promenait après dîner sur le bord du Rhône, dans l'enceinte

de son palais, Arbogaste le fit étrangler par quelques-uns de ses gardes, qui le pendirent à un arbre avec son mouchoir, pour qu'on crût qu'il s'était tué lui-même. Ce fut le samedi 15 mai 392, à l'âge seulement de 20 ans, après un règne de neuf. Saint Ambroise prononça son oraison funèbre à Milan, quoiqu'il n'eût pas été baptisé.

VALENTINIEN III (Flavius Placidus Valentinianus), empereur d'Occident, fils du général Constance et de Placidie, fille de Théodose-le-Grand, né à Rome en 419, fut honoré du titre de *César* à Thessalonique; mais il ne fut reconnu empereur que le 23 octobre 425, à Rome, après la défaite entière de Jean, qui s'était emparé de l'empire. Ce fut d'abord Placidie qui eut toute l'autorité; et la sagesse de cette princesse ne put prévenir la perte de l'Afrique, que le comte Boniface livra en 428 aux Vandales, qui y fondèrent un État très-puissant. Le général Aëtius conserva par sa valeur les autres provinces. Les Bourguignons, les Goths, les Alains, les Francs furent battus en diverses rencontres, et forcés à demander la paix; il n'y eut que les Suèves de la Galice qui ne purent être domptés. Valentinien reconnut mal de si grandes obligations. Il immola ce général, de sa propre main, à la haine d'un de ses eunuques; mais il périt bientôt après lui. Ayant violé la femme de Pétrone-Maxime, ce mari outragé le fit tuer au milieu de Rome, le 17 mars 455. Il avait alors 36 ans, et il fut le dernier de la race de Théodose. Pétrone-Maxime profita de sa mort pour se saisir du sceptre impérial. Valentinien était un prince stupide, qui sacrifiait sa gloire et ses intérêts à ses passions; et ses passions l'entraînaient toujours de crime en crime. Il n'excita aucun sentiment d'amour pendant sa vie, ni aucun regret après sa mort. *Voyez* Eudoxie.

VALENTINIEN (Théodose): c'est évidemment le nom supposé sous lequel s'est caché l'auteur des deux ouvrages suivans: I. *Histoire de l'Amant ressuscité de la mort d'amour*, Lyon, 1558, in-4°. Il y en a une autre édition, Paris, 1572. II. *Les Angoises d'amour*, ou *Histoire des déplaisirs amoureux et languissans désirs*, Lyon, 1626, in-4°.

VALENTINOIS (*Voyez* Borgia, duc de), et Poitiers (duchesse de).

VALÉRAS (Mosen Diego de), né à Cuença, en 1402, fut élevé dans le palais du roi de Castille, Jean II. Il montra de bonne heure la plus grande ardeur de s'instruire. Il parcourut la France et l'Allemagne jusqu'en 1440. Revenu en Espagne, il s'y fit bientôt un nom, et fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès des rois de France, d'Angleterre et de Hongrie. En 1448, se trouvant à Cuença, il fut nommé député de cette ville auprès des cortès, qui eurent lieu à Tordesillas. Valéras s'y distingua par son courage, et s'opposa aux desseins du roi contre les grands révoltés. Le monarque voulait les soumettre par le fer et par le feu, selon ses propres paroles. Quelque temps après, Ferdinand-le-Catholique étant monté sur le trône, s'empressa de récompenser les services que Valéras avait rendus à la patrie, et les connaissances qu'il avait ac-

quises dans ses voyages. Il le nomma d'abord son historiographe et son conseiller, et, immédiatement après, il obtint la charge de grand-majordôme du palais. Valéras mourut vers l'année 1482. On a de lui : I. *Chronique de l'Espagne*, Burgos, 1487; Tolosa, 1489; Saragosse, 1494, Salamanque, 1499; Séville, 1527, goth.; Ségovie, 1534 et 1567, in-fol. II. *Traité de la Providence*, Séville, 1494.

VALÈRE-MAXIME (Valerius Maximus), historien latin, sortait, selon quelques auteurs, de la famille des Valères et de celle des Fabiens. Son goût pour la littérature ne lui ôta point celui des armes; il suivit Sexte Pompée à la guerre. A son retour, il composa un *Recueil* des actions et des paroles remarquables des Romains et des autres hommes illustres. Son travail est en neuf livres, il le dédia à Tibère, et n'écrivit qu'après la mort de Séjan, dont il dit beaucoup de mal. Plusieurs croient que l'ouvrage que nous avons n'est qu'un abrégé du sien, composé par Népotien d'Afrique. Son style est barbare, à quelques endroits près. Il intéresse plus par le fond des choses que par la manière dont il les rend. La meilleure édition de cet auteur est celle de Leyde, 1670, in-8°, *cum Notis variorum*; et 1726, in-4°. On estime aussi celle de Paris, 1679, in-4°, à l'usage du dauphin. On trouve dans le Manuel de la librairie de M. Brunet des détails bibliographiques sur les nombreuses éditions de Valère-Maxime, dont nous avons trois traductions : la première, par Cloveret, Lyon, 1700, 2 volumes in-12 : la seconde, par Tauboicher, Paris, 1713, 2 vol in-12; la troisième, par M. Binet, in-4°, 1796, 2 vol. in-8°. Cette dernière, qui réunit la fidélité à l'élégance, a fait oublier les deux autres.

VALÈRE (Cyprien de), auteur protestant. Nous avons de lui une version espagnole de toute la Bible, que l'on peut regarder comme une seconde édition de la version de Cassiodore Reyna, Amsterdam, 1602, in-folio.

VALÈRE (Luc), mathématicien, enseigna, à la fin du 16ᵉ siècle, la géométrie dans le collége de Rome, avec tant de réputation, qu'il fut nommé l'Archimède de son temps par le célèbre Galilée. On le connaît à peine aujourd'hui, quoiqu'il ait publié deux ouvrages assez bons, l'un *De centro gravitatis Solidorum*, in-4°, 1604; et un autre, *De Quadraturâ Parabolæ per simplex falsum*, qui furent estimés et recherchés de son temps.

VALÈRE (André). *Voyez* André (Valère.)

VALÉRIA (Galeria), impératrice romaine, fille de Dioclétien et de Prisca, épousa, l'an 292, Galère-Maximien, nommé César, et adopté par Dioclétien. Sa beauté, ses vertus, le desir du bonheur de ses sujets, honorèrent son règne. Elle fut stérile, et, se voyant sans enfans, elle adopta Candidien, fils naturel de son mari, qui l'avait eu depuis leur union. Après la mort de Galère-Maximien, elle se retira avec sa mère à la cour de Maximin Daza, neveu de Dioclétien. Ce prince la reçut avec empressement; bientôt il en devint amoureux et lui proposa de répudier sa femme pour l'épouser. Le deuil qu'elle portait, et les liens du sang, lui fournirent un prétexte pour rejeter cette offre.

Ce refus irrita Maximin, et ce prince emporté l'envoya avec Prisca en exil dans les déserts de la Syrie, où elles souffrirent les plus grandes privations et les plus mauvais traitemens. On prétend que Dioclétien, instruit de ces indignités, en mourut de chagrin. Maximin étant mort lui-même en août 313, elles devaient espérer un adoucissement à leurs maux sous Licinius, élevé à l'empire par Galère, et à qui il avait recommandé en mourant son épouse et son fils. Leur espérance fut trompée. Prisca et Valéria, ces deux veuves des maîtres du monde, après avoir vu mettre à mort l'infortuné Candidien, furent obligées de se cacher, errantes en divers lieux, et déguisées sous des haillons. Vers la fin de 314, elles furent malheureusement découvertes à Thessalonique. Licinius leur fit trancher la tête et jeter leurs corps dans la mer, en présence du peuple assemblé, au commencement de 315. On croit qu'elles avaient embrassé le christianisme, et que si elles assistèrent quelquefois aux sacrifices des païens, ce ne fut que dans la crainte de déplaire à Dioclétien et à Galère. Voltaire dit que les chrétiens furent les auteurs des meurtres de Candidien, de Prisca et de Valéria. Il y a apparence que la famille de Galère ne fut exterminée que parce que Licinius, tyran ombrageux, craignait que les prétentions qu'elle pouvait avoir à l'empire ne servissent de prétexte à des mouvemens populaires et à des révoltes.

VALÉRIANUS. *Voy.* PIÉRIUS-VALÉRIANUS.

VALÉRIE, dame romaine, sœur du célèbre orateur Hortensius, s'approcha du dictateur Sylla dans un spectacle de gladiateurs, et arracha quelques poils du manteau de ce dernier ; il s'en aperçut, et Valérie lui dit : « Ce que je viens de faire n'est point une marque de mépris ; j'ai cru au contraire qu'en m'approchant ainsi de vous, je pourrais participer au bonheur qui vous accompagne. » Ce discours plut au dictateur, et il épousa Valérie. — Une autre Romaine de ce nom, mère de Coriolan, touchée des malheurs des Romains, alla avec Volumnie, épouse de ce dernier, le trouver pour le supplier de lever le siége de Rome. Coriolan céda à leurs instances, et fit sortir l'armée des Volsques du territoire de la république. — Une autre VALÉRIE, veuve du consul Camirinus, répondit à ceux qui la pressaient de se remarier : « Mon époux est mort pour les autres, mais il vit encore pour moi. »

VALÉRIEN (PUBLIUS LICINIUS VALERIANUS), empereur romain, né en 160, d'un père sénateur et d'une famille illustre ; passa par toutes les charges, et le sénat le revêtit de celle de censeur, qu'aucun particulier n'avait possédée depuis le règne de Claude. Ce prince était bien fait, et d'une physionomie qui en imposait ; il avait cultivé les sciences et connaissait l'art de la guerre. Ses mœurs étaient sans reproche, et il passait pour l'homme le plus digne de commander. Lorsque l'armée assemblée dans la Rhétie le proclama empereur, peu de temps avant la mort d'Emilien, dans le mois d'août 253, il était âgé de 63 ans. Le sénat applaudit à son élection, et donna le titre de César à son fils Gallien, que son père associa aussitôt à l'empire, en le déclarant Auguste.

Dans les premières années de son gouvernement, il témoigna quelque affection pour les chrétiens ; mais Macrien, un de ses généraux, changea ses dispositions, et il s'alluma contre eux une persécution violente dans tout l'empire. Valérien, obligé de résister aux Goths et aux Scythes, se relâcha un peu de sa fureur. Une autre guerre l'occupa bientôt : il fallut qu'il tournât ses armes contre Sapor, roi de Perse, qui faisait des progrès prodigieux en Syrie, en Cilicie et en Cappadoce. Les deux armées se rencontrèrent en Mésopotamie, et Valérien fût fait prisonnier en 260. Le roi Sapor le mena en Perse, où il le traita avec indignité, jusqu'à le faire servir de marchepied lorsqu'il montait à cheval, et à le rendre témoin des indignes traitemens qu'il faisait subir à sa femme Mariana. Il mourut en captivité, l'an 263, âgé de 71 ans, après en avoir régné sept. Sapor le fit écorcher tout vif, et fit jeter du sel sur sa chair sanglante. Après qu'il fut mort, il fit corroyer sa peau, la fit teindre en rouge, et la mit dans un temple pour être un monument éternel de la honte des Romains. Valérien parut mériter les honneurs de la république tant qu'il fut particulier ; mais lorsque, parvenu à la puissance suprême, il fut en spectacle à tout le monde, il parut avoir moins de vertus et plus de défauts. Il aimait la justice, et il voulait la faire rendre ; mais il ne savait pas juger du mérite, et eut toujours de mauvais ministres. Il abusait souvent de sa puissance. Ses lauriers furent flétris par plusieurs traits de lâcheté. Son imprudence fut la source de son malheur. Les généraux qu'il avait mis à la tête des armées profitèrent de sa captivité pour se révolter dans toutes les provinces, où ils prirent le titre d'Auguste, et jetèrent ainsi l'empire dans une confusion qui hâta sa décadence. —Il ne faut pas confondre VALÉRIEN le vieux avec VALÉRIEN le jeune, son petit-fils, sur lequel on peut voir l'article GALLIEN (Publius Licinius Gallianus.)

VALÉRIEN, évêque de Cemèle, dont l'évêché a été transféré à Nice, assista au concile de Riez, en 439, et à celui d'Arles, en 455. Il nous reste de lui vingt *Homélies* avec une *Epître adressée aux moines*, Paris, 1612, in-8°. Il avait autant de savoir que de piété.

VALÉRIEN (DOMINIQUE), né à Ravenne, en 1593, embrassa l'état ecclésiastique. Il enseigna les belles-lettres dans sa ville natale, pendant 30 ans avec un grand succès, et fut ensuite nommé curé de Saint-Jean et de Saint-Apollinaire. Il mourut en 1647, et laissa : I. *Aita D. Andreæ Corsinii Carmelitæ*, Ravennæ, 1629, in-4°. II. *Antiquité de Ravenne dans l'état séculier*, ibidem, 1640. III. *Elogium in divos Apollinarem et Vitalem*, 1644, in-fol.

VALÉRIEN (PIERRE), en latin *Petrus Valerianus*, poète latin moderne, dont nous avons : I. *Amorum libri* 5, *Amicitia romana*, Venise, 1549, in-8°. II. *Odæ et Epigrammata*, Venise, 1550, etc.

VALÉRIEN MAGNI. *Voyez* MAGNI.

VALÉRINI (ADRIEN), gentilhomme véronais, auteur dramatique, versé dans la connaissance des lettres grecques et latines, florissait vers l'an 1560. Il a publié dans sa langue maternelle : I.

L'Aphrodite, tragédie, Vérone, 1578. II. *Cent Madrigaux*, ibid., 1572. III. *Oraison funèbre de Vincente Armani*, ibid., 1586, *Beautés de Vérone*, ibid., 1570. Il termina sa carrière vers la fin du 16ᵉ siècle. — A peu près dans le même temps, on vit Flaminius Valérini, de la même famille, auteur d'un *Poème* adressé à Christophe Ferrari, jurisconsulte de Vérone, et d'une *Elégie sur les noces du comte Emilius et de Béatrix-Juxti*, dont Ferrari a donné une traduction en stances de huit vers.

VALÉRIO ou plutôt VALLÉRIO (Augustin), savant évêque de Vérone, né à Venise, le 7 avril 1531, d'une des meilleures familles de cette ville, devint docteur en théologie et en droit canon, et fut fait professeur de morale dans sa patrie, en 1558. Il prit l'habit ecclésiastique, et fut nommé évêque de Vérone, en 1565, sur la démission du cardinal Bernard Navagero, son oncle. Son zèle apostolique, sa vigilance active et ses connaissances, le lièrent d'une étroite amitié avec Saint Charles Borromée. Grégoire XIII l'appela à Rome, où il le mit à la tête de plusieurs congrégations, après l'avoir honoré de la pourpre romaine. Valério mourut dans cette ville, le 24 mai 1606, à 75 ans. Ses ouvrages les plus estimés sont : I. La *Rhétorique du prédicateur*, composée par l'avis et sur le plan de Saint Charles Borromée. Cet ouvrage renferme des réflexions sur l'art d'exciter les passions des auditeurs, sur celui d'orner ou de fortifier la diction, sur les défauts dans lesquels les orateurs chrétiens peuvent tomber : il est en latin ; nous en avons une traduction française par l'abbé Dinouart, Paris, 1750, in-12. II. *De cautione abhibendâ in edendis libris*, 1719, in-4°. On trouvera dans ce dernier livre le catalogue de tous les autres ouvrages d'Augustin Valério, tant imprimés que manuscrits ; ils sont en grand nombre. Ses deux *Traités*, l'un intitulé *Episcopus*, et l'autre *Cardinalis*, seront lus encore avec fruit par les évêques et les cardinaux. Tout y est appuyé sur l'Ecriture, les canons et la discipline de l'Eglise.

VALÉRIO VINCENTINI, dont le vrai nom est VALERIO de BELLI, graveur en pierres fines, natif de Vicence, mourut en 1546. C'est un des graveurs modernes qui a le plus approché des anciens qui se sont distingués dans ce genre. On remarque dans ses ouvrages une dextérité et une propreté qui ne laissent rien à desirer. Plus de finesse dans le dessin et plus de génie l'auraient rendu un artiste parfait. Il avait une facilité prodigieuse ; et l'on a de lui une grande quantité de pierres précieuses embellies par son travail. Il s'est aussi exercé sur les cristaux, et il a gravé beaucoup de poinçons pour les médailles. Clément VII, qui l'estimait, l'occupa long-temps ; entre autres ouvrages, il grava pour ce pape un beau coffre de cristal de roche, dont sa Sainteté fit présent à François Iᵉʳ ; il y a dans l'église de Saint-Laurent de Florence une croix magnifique et plusieurs vases de cristal gravés par lui. Cet artiste avait amassé de grands biens, qu'il employait à acquérir les chefs-d'œuvre que l'art offre en tout genre.

VALERIUS-PUBLICOLA ou POPLICOLA (Publius), fut un des fondateurs de la république

romaine. Il triompha, avec Brutus, de Tarquin et des Toscans, l'an 507 avant J.-C. Comme il ne subrogea point de consul à Tricipitinus, son collègue, qui était mort, et comme il avait bâti une maison sur le sommet du Mont-Palatin, on crut qu'il voulait usurper la royauté. Publicola, offensé de ces soupçons injurieux à sa gloire, fit raser sa maison, ôta les haches des faisceaux consulaires, qu'il ordonna de baisser devant le peuple en arrivant à l'assemblée. Enfin, il donna une loi qui permettait d'appeler à ce même peuple des jugemens des magistrats. Ces déférences lui méritèrent le nom de *Publicola*, ou *Ami du peuple*. C'est lui qui, le premier, prononça l'oraison funèbre de Brutus, son collègue, au milieu des funérailles; et, depuis cette époque, on fit l'éloge des illustres morts dans les pompes funèbres. Publicola, après avoir été quatre fois consul, mourut si pauvre, qu'il fallut que la république fournît aux frais de ses funérailles. Les dames romaines portèrent le deuil de Publicola pendant un an.

VALÉRIUS-POPLICOLA POTITUS, l'un des décemvirs, qui apaisa le peuple irrité contre eux, fut fait consul, l'an 449 avant J.-C., après l'extinction du décemvirat. Il remporta, peu de temps après, une victoire sur les Volsques et les Èques; mais le sénat, qui ne l'aimait point, lui ayant refusé les honneurs du triomphe, il les fit demander au peuple par le tribun Icilius, les obtint, et fut le premier qui triompha avec son collègue M. Horatius, malgré le sénat.

VALÉRIUS-TORQUATUS, consul avec Paul-Emile dans la guerre contre Pyrrhus, vers l'an 280 avant J.-C. Plutarque raconte qu'ayant appris en songe la réponse de l'oracle à Paul-Emile, il se dévoua pour la patrie, et fut englouti dans la terre le jour de la bataille. La victoire que remporta son collègue fut, selon les Romains, le fruit de ce dévouement.

VALÉRIUS-SORANUS, poète latin du temps de Jules-César, l'an 50 avant J.-C., fut mis à mort pour avoir divulgué des choses qu'il était défendu de dire. On présume qu'il ne reconnaissait point d'autre dieu que le monde, ou l'assemblage de tous les êtres de cet univers. Varron cite de lui deux vers sur la nature de Dieu, qui semblent le prouver :

Jupiter omnipotens, Regum Rex ipse, Deusque,
Progenitor genitrixque Deûm, Deus unus et omnis.

VALÉRIUS-CORVUS ou CORVINUS, tribun militaire dans l'armée de Camille, lorsque ce général poursuivait les Gaulois-Senonais qui avaient pillé et brûlé Rome, l'an 390 avant J.-C. Le surnom de *Corvinus* lui fut donné parce que, combattant dans la mêlée contre un Gaulois, un corbeau vint s'abattre sur son casque, et frappa, dit-on, à coups redoublés de son bec et de ses ailes son adversaire, qui ne put tenir à l'attaque combinée de ces deux ennemis. Cette étymologie ne satisfera guère les gens sensés : mais il faut compiler les rêveries antiques, pour ne pas paraître laisser de lacunes. Quoi qu'il en soit, Valérius Corvinus fut six fois consul, une fois dictateur, et conserva jusqu'à cent ans son corps et son esprit dans toute leur vigueur.

VALÉRIUS-FLACCUS (C. VAL. FL. SETINUS BALBUS), poète latin, florissait sous le règne de Vespasien. Il naquit, selon l'opinion commune, à Séba, ville de Campanie, et fixa sa demeure à Padoue. Le poème des *Argonautes* est adressé à Vespasien. Une mort prématurée empêcha l'auteur de l'achever. Son style est froid et languissant, et les règles de l'art y sont très-souvent violées. Martial, son ami, l'exhorte avec raison à quitter la poésie pour le barreau ou pour quelque autre profession plus lucrative que l'art des vers. Valérius mourut sur la fin du règne de Domitien, vers l'an 93 ou 94 de J.-C. L'*Argonauticon* a eu un grand nombre d'éditions : la première est de Bologne, 1474, petit in-fol. Les autres sont de Florence, 1530, in-8°; Paris, 1517 ou 1519, in-fol.; Bologne, 1519, édition estimée; Venise, Alde, 1523, in-8°; Paris, 1532, in-8°; Anvers, 1566, petit in-12; Utrecht, 1702, in-12; celle de Heinsius et du P. Burmann, Padoue, 1726, in-8°; Leyde, 1724, in-4°; celle de Th.-Ch. Harles, Altenbourg, 1781, in-8°; on annexe cette édition à la collection des *Variorum*. On estime aussi l'édition de J. A. Wagner, Gottingue, 1805, in-8°. M. Adolphe Dureau de Lamalle en a donné une traduction française sous le titre d'*Argonautique de Valerius Flaccus*, ou *Conquête de la Toison d'or*, Paris, 1811, 3 vol. in-8°.

VALÉRIUS-FLACCUS, intime ami de Caton l'Ancien, avec lequel il fut consul. Il remporta pendant son consulat une victoire signalée sur les Gaulois, les Insubres et les Boïens, près de Milan, où il resta plus de dix mille ennemis sur le champ de bataille. Il plaida la cause des dames romaines contre son collègue, et la gagna en faisant abroger la loi Oppia.

VALÉRIUS, architecte célèbre, né à Ostie, inventa la manière de couvrir les amphithéâtres lorsque Libon donna pendant le temps de son édilité des spectacles publics. Les autres ouvrages de Valérius ne nous sont pas connus. *Voyez* VALLÉRIUS.

VALÉRIUS (CORNÉLIUS), né à Utrecht, en 1512, mort en 1578, professa les belles-lettres dans sa patrie et à Louvain. Il forma d'excellens élèves. On a de lui une *Rhétorique*, in-4°; une *Grammaire*, in-4°; une *Philosophie*, in-folio, écrites avec clarté et méthode, mais que de meilleurs livres enfantés depuis ont rendues inutiles. On a encore de lui d'autres ouvrages.

VALÉRIUS-PROBUS. *Voyez* PROBUS.

VALESIENS. *Voyez* VALÉSIUS.

VALESCUS DE TARENTA, docteur en médecine, né en Portugal, exerça sa profession à Montpellier, vers la fin du 14e siècle, il est connu par un Recueil de pratique excellent, divisé en neuf livres, où il traite de toutes les maladies et de leur guérison. Voici la principale édition : *Philonium pharmaceuticum et chirurgicum de medendis omnibus, tum internis, tum externis humani corporis affectibus*, Venetiis, 1490, in-folio.

VALÉSIO (FRANÇOIS), médecin de Philippe II, roi d'Espagne, obtint cette place pour avoir conseillé à ce prince de mettre ses pieds dans un bassin d'eau tiède afin d'être soulagé de la goutte; remède simple qui eut un heu-

reux succès. On a de lui : I. Un Traité *de methodo medendi*, Louvain, 1647, in-8°, qui passé pour excellent. II. *Controversiarum medicarum et philosophicarum libri decem*, Lyon, 1625, in-4°; il y fait voir la préférence que doit avoir l'école grecque sur celle des Arabes. III. *De sacrâ philosophiâ, sive de iis quæ scripta sunt physicè in libris sacris*, Francfort, 1608, in-8°. IV. Des *Commentaires* sur Hippocrate et Gallien, in-fol., etc.

VALESIO (Jean-Louis), peintre et graveur de Bologne, élève des Carraches, né en 1561, a gravé au burin *l'Enfant Jésus sur les genoux de la Vierge*, d'après ses propres dessins; *Vénus menaçant l'Amour*, et la même déesse le châtiant; et beaucoup d'autres estampes, toutes de sa composition.

VALESIUS, Arabe, hérésiarque du 3° siècle, était né avec une forte disposition à l'amour. Placé sous un climat brûlant, ne connaissant point de plus grand ennemi de son salut que son tempérament, ni de moyen plus sage pour conserver sa vertu que celui qu'Origène avait employé, il se fit eunuque. Il prétendit que cet acte de prudence et de vertu ne devait pas exclure des dignités ecclésiastiques. On eut d'abord de l'indulgence pour cet égarement; mais comme il faisait des progrès, on chassa de l'Eglise Valésius et ses disciples, qui se retirèrent dans un canton de l'Arabie. Valésius n'avait pour partisans que des hommes d'un tempérament impétueux et d'une imagination vive, qui, sans cesse aux prises avec l'esprit tentateur, jugèrent que leur pratique était le seul moyen d'échapper au vice; que tous les hommes qui ne se faisaient point eunuques étaient, selon eux, dans la voie de perdition, et livrés au crime. L'Evangile ordonne à tous les chrétiens de travailler au salut de leur prochain; les Valésiens crurent qu'il n'y avait pas de moyen plus sûr de remplir cette obligation que de mettre leurs frères, autant qu'ils le pourraient, dans l'état où ils étaient eux-mêmes. Ils faisaient donc tous leurs efforts pour persuader aux autres hommes la nécessité de suivre leur pratique; et lorsqu'ils ne pouvaient les amener à ce sacrifice, il les regardaient comme des enfans ou comme des malades en délire dont il y aurait de la barbarie à ménager la répugnance pour un remède infaillible, quoique désagréable: ils mutilaient donc tous ceux qui passaient sur leur territoire, qui devint la terreur des voyageurs.

VALÉSIUS (Hadr.), auteur du 17° siècle, a donné les ouvrages suivant : I. *Notitia Galliarum ordine alphabetico digesta*, Paris, 1675, in-folio; ouvrage estimé, et qui se trouve difficilement. II. *Gesta Francorum, seu rerum francicarum, tomi tres, à primordiis gentis ad Childerici destitutionem*, Paris, 1646-58, 3 vol. in-folio.

VALETTA (Nicolas), jurisconsulte napolitain, naquit le 22 juin 1737, dans la vallée Caudine, où les Romains furent vaincus par les Samnites. Son père, homme d'esprit et fort instruit, se chargea de sa première éducation, et eut l'art de lui dérober les ennuis et les difficultés de l'étude. Valetta alla ensuite à Naples pour y étudier la jurisprudence,

et sous d'habiles maîtres, tels que Carlo Carfora et Cirillo, il ne tarda pas à faire de rapides progrès dans cette carrière, pour laquelle il avait d'ailleurs une inclination très-prononcée. Son mérite lui fit obtenir la chaire des institutes de droit civil dans l'université de Naples, et il publia bientôt divers écrits sur la science qu'il professait, entre autres ses *Institutes du droit romain*, et celles du *droit canon* et du *droit féodal*. Ces ouvrages sont écrits en latin, et se font remarquer par une élégance continue de style, par une modération inaltérable, et par une érudition profonde. Ces ouvrages le firent connaître très-avantageusement, et il devint professeur de droit romain, et doyen de la faculté de droit. Il mourut en 1814, âgé d'environ 76 ans. Il avait cultivé avec succès la poésie dans sa jeunesse, et avait même eu un grand talent pour l'improvisation musicale.

VALETTE (Bernard de Nogaret, seigneur de la), chevalier des ordres du roi, gouverneur du Dauphiné et de Provence, amiral de France, mestre-de-camp de la cavalerie légère, né en 1553, d'une maison dont l'origine n'était pas fort ancienne. Busbec le fait petit-fils d'un notaire, mais l'abbé Legendre dit qu'il descendait d'un capitoul de Toulouse. Son père Jean de la Valette, lieutenant-général de Guyenne, était cependant un seigneur distingué. Après s'être signalé dans le Piémont en diverses occasions, il fut pourvu du gouvernement de Dauphiné, en 1583. Secondé par le maréchal d'Ornano, il défit au passage de l'Isère quatre cents arquebusiers français et trois cents suisses. Devenu gouverneur de Provence, en 1587, il remit, l'année suivante, sous l'obéissance du roi, deux villes de cette province : Valensola et Digne, qui tenaient alors pour la ligue. Il fut blessé au siége de Valensola, qu'il prit de vive force, et il pardonna aux habitans. Le duc de Savoie étant entré en Provence, il lui fit lever le siége de Barcelonette, battit son armée près d'Esparron, en 1591, le mit encore en déroute à Vinon, et l'obligea de repasser les Alpes. On regardait la Valette comme un homme qui avait fait beaucoup, et qui promettait davantage, lorsqu'il fut tué d'un coup de mousquet au siége de Roquebrune, près de Fréjus, le 11 février 1592, dans sa trente-neuvième année, sans laisser de postérité. Ce général, dont de Thou dit : *In periculis imperterritus, in adversis constans, in prosperis moderatus*, méritait plus d'être connu que son frère le duc d'Espernon, dont il n'avait ni la hauteur insultante, ni l'ambition effrénée. Mais les vices brillans en imposent plus au vulgaire et même à quelques historiens que les vertus modestes. *Voyez* sa Vie par Mauroi, son secrétaire, dans les *Additions* au *Mémoire historique et critique de la vie de Roger de Bellegarde*, Paris, 1667, in-12.

VALETTE (Jean-Louis). *Voy.* Espernon.

VALETTE (Bernard de la), fils de Jean-Louis, duc d'Espernon, mort en 1661, avait épousé la fille du baron de Pontchâteau, parente du cardinal de Richelieu, pour débarrasser le duc, son père, de la fâcheuse affaire qu'il s'était faite avec l'archevêque de Bordeaux. Il dissipa dans la

Guïenne la faction des Croquans, et obligea les Espagnols de vider cette province. Le cardinal de Richelieu, ayant à se plaindre de lui, résolut de s'en venger, et le rendit responsable de la levée du siège de Fontarabie, en 1639. Ayant eu ordre de venir rendre compte de sa conduite, il se retira en Angleterre. On lui fit faire son procès par des commissaires; le roi présida lui-même au jugement, et le présideut de Bellièvre eut le courage de lui dire : « Votre majesté pourrait-elle soutenir la vue d'un gentilhomme sur la sellette, qui ne sortirait de sa présence que pour monter sur l'échafaud ? cela est incompatible avec la majesté royale : le prince porte partout les graces avec lui; tous ceux qui paraissent en sa présence doivent se retirer joyeux. Malgré ces réflexions, Louis XIII resta, et la Valette fut condamné à mort et exécuté en effigie ; sentence injuste, qui fut cassée dès le commencement du règne de Louis XIV. Bernard de la Valette avait succédé à son père dans le gouvernement de Guïenne, et il se signala comme lui par sa hauteur et sa rapacité. La province gémit sous son joug et sous celui de ses favoris et de ses favorites. Il avait une maîtresse à Agen qui obtenait de lui tout ce qu'elle voulait; et ce qu'elle voulait était souvent contraire à la justice et au soulagement du peuple. Le duc d'Antin, qui descendait d'une fille d'Hélène de Nogaret, sœur du duc d'Espernon, laquelle avait épousé Jacques de Goth, marquis de Rouillac, hérita du duché d'Espernon. Bernard de la Valette n'avait laissé qu'une fille religieuse.

VALETTE (Louis de Nogaret de la), frère du précédent, naquit avec une forte inclination pour les armes ; mais ses parens le destinèrent à l'Église, et lui obtinrent l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, et l'archevêché de Toulouse. Paul V l'honora de la pourpre en 1621, sans que cette dignité pût lui faire perdre ses inclinations guerrières. Il contribua à l'enlèvement de la reine Marie de Médicis du château de Blois ; mais il abandonna ensuite son parti pour se livrer entièrement au cardinal de Richelieu. Ce ministre lui donna les premiers emplois de la guerre, le pourvut du gouvernement d'Anjou, de celui de Metz, et l'envoya commander en Allemagne avec le duc de Weimar, puis en Franche-Comté contre le général Galas, ensuite en Picardie et en Italie, où il mourut à Rivoli près de Turin, le 28 septembre 1639, à l'âge de 47 ans. Ainsi on vit un archevêque, un prince de l'Église romaine, mourir les armes à la main. En vain le pape Urbain VIII l'avait menacé de le dépouiller du cardinalat s'il ne quittait ce métier de sang, il fut insensible à tout. Sa promotion au cardinalat avait fait naître un différend entre lui et son père, qui ne voulait pas lui céder la main comme cardinal. Après une longue contestation, le père se voyant forcé de se conformer à l'ancien usage, s'avisa de donner la main à son fils avec une chaise à dos simplement et de s'asseoir, lui, duc, dans une chaise à bras, pour conserver ainsi dans une visite publique une marque de la puissance paternelle. Le cardinal de Richelieu, après la perte de la Capelle, du Catelet et de

Cordic, effrayé par les clameurs du peuple, voulait abandonner le gouvernement de l'Etat ; mais le cardinal de la Valette, qui lui était entièrement dévoué, et le père Joseph ranimèrent son courage et l'empêchèrent d'exécuter ce dessein. On a peint le cardinal de la Valette des mêmes traits dont on peint son père. Il en avait tous les vices, la fierté, la cupidité, la prodigalité, l'amour des plaisirs. Il aimait éperdûment la princesse de Condé, Charlotte de Montmorenci, et la comblait de présens. Jacques Talon, son secrétaire, a donné à Paris, en 1772, des Mémoires intéressans sur la vie de ce cardinal.

VALETTE (Siméon), mathématicien, né près de Montauban, le 28 avril 1719, commença à faire des vers dans sa jeunesse, avant de se livrer à l'étude des sciences exactes, dans lesquelles il obtint des succès. Valette se rendit à Ferney, près de Voltaire, qui profita de son séjour auprès de lui pour rafraîchir ses connaissances mathématiques. Sa *Trigonométrie sphérique* parut en 1757, in-8°. Il la dédia à d'Alembert qui la fit approuver par l'Académie des sciences. C'était un homme instruit, attaché à l'étude, bon et officieux, mais n'ayant pas su se fixer de bonne heure, il resta toujours dans la médiocrité pour la réputation et la fortune. On lui doit encore un petit poème sur l'astronomie, dans lequel l'auteur se montre meilleur astronome que poète. Valette est mort des suites d'une apoplexie, dans sa campagne près de Montauban, le 8 nivose an 10 (9 décembre 1801), à l'âge de près de 83 ans.

VALETTE (Jean-Philippe), doctrinaire, né dans le diocèse de Toulouse, en 1699, a publié: *Nouvelles étrennes utiles et agréables*, contenant, 1° un Recueil de Fables choisies dans le goût de la Fontaine, sur de petits airs et vaudevilles connus; 2° Recueil de chansons et d'emblèmes, de même sur de petits airs et vaudevilles connus, par madame Massuan, religieuse de l'abbaye de Voisin, diocèse d'Orléans, morte en décembre 1748, Paris, 1749, 2 volumes, in-16.

VALETTE-PARISOT (Jean de la), grand-maître de Malte, après Claude de la Sangle, en 1559, donna tellement la chasse aux Turcs, qu'en moins de cinq ans il leur prit plus de cinquante vaisseaux. Soliman II, irrité de ses succès, entreprit de se rendre maître de Malte, et y envoya une armée de plus de 80,000 hommes qui en formèrent le siége au mois de mai 1565. Alors se renouvelèrent les prodiges de valeur dont Rhodes avait été le théâtre. Les attaques des Turcs, poussées pendant quatre mois avec un acharnement incroyable, échouèrent contre l'intrépidité de la Valette, et de ses dignes compagnons d'armes. L'armée de Soliman, diminuée de 20,000 hommes, fut contrainte à une honteuse retraite. Les Turcs tirèrent pendant le siége soixante et dix mille coups de canon sur Malte : aussi fut-elle entièrement ruinée; mais le grand-maître répara tout. On bâtit une cité nouvelle, qui fut nommée la *cité Valette*. Il y eut tous les jours 8,000 ouvriers employés jusqu'en 1578, qu'il mourut, le 31 août. Pie V avait voulu l'honorer de la pourpre; mais il l'avait refusée, regardant cette dignité comme incompatible avec la profession des armes. Pour fa-

ciliter les paiemens de ceux qui avaient travaillé à la *cité Valette*, il fit battre des pièces de monnaie en cuivre, avec ces mots: *non æs, sed fides*. Il tint compte de toute cette monnaie aux marchands et aux ouvriers, et en rendit la valeur en or et en argent. (*Voyez* l'Histoire de Malte, par l'abbé Vertot, 7 vol. in-12.)

VALGUARNERA (D. Mariano), noble de Palerme, né dans le 17e siècle, fut profondément instruit dans les sciences et les langues, et mérita l'estime du pape Urbain VIII, des premiers savans de son temps et de la cour d'Espagne où il demeura quelques années. On a de lui, en italien : *Discours sur l'origine et l'ancienneté de Palerme, et des premiers habitans de la Sicile et de l'Italie*, Palerme, 1614. C'est l'un des plus érudits et des meilleurs ouvrages qui aient paru sur ce sujet.

VALGULIO (Charles), littérateur italien, natif de Brescia, en Italie, publia en 1567, dans cette ville, une traduction latine qu'il avait faite du *Traité de la musique de Plutarque*, petit in-4°, à la tête duquel se lit une espèce de préambule, presque aussi long que l'ouvrage, et qui est adressé à un Titus Pyrrhinus. Ce traducteur latin a échappé à l'exact Fabricius, qui, dans sa Bibliothèque grecque, fait passer en revue tous ceux qui se sont acquis le titre d'interprètes de Plutarque, par la version latine de quelqu'un de ses écrits. Il a traduit encore en la même langue l'ouvrage de Plutarque, des *Opinions des philosophes*, recueillis avec d'autres morceaux du même auteur grec, et imprimés à Paris, en 1574. Gessner, dans sa *Bibliothèque*, et Simler son abréviateur, parlent de Valgulio, sans nous apprendre autre chose, sinon qu'il avait traduit du grec de Plutarque les *Préceptes conjugaux*, le livre de la *Vertu morale* et celui de la *Musique*, auquel il avait joint des remarques; toutes ces versions ont été imprimées à Bâle avec le reste de ses opuscules.

VALHUBERT (Roger), général français, né à Avranches, le 28 octobre 1764, se destina de bonne heure au métier des armes, et reçut une éducation analogue à ses goûts. Il se présenta pour l'examen requis dans l'artillerie. Un édit du roi, qui excluait les roturiers, l'empêcha d'être admis. De dégoût, il faillit s'expatrier; il s'engagea dans le régiment de Soubise-Rohan. Rentré chez lui à l'époque de la révolution, il fut nommé chef du premier bataillon de la Manche. De ce moment, ses talens et son courage le firent distinguer avec éclat. A Pelimberg, le bataillon qu'il commandait fit plusieurs charges vigoureuses contre des grenadiers hongrois, et les tailla en pièces; colonel du 28e régiment, il se couvrit de gloire à Montebello, à Marengo, et au passage du Mincio. Bonaparte lui décerna un sabre d'honneur, et, deux ans après, le nomma général de brigade. Il fut employé dans cette qualité au camp de Boulogne, dans la quatrième division commandée par le général Suchet. La grande armée passa le Rhin, et au passage du Danube à Donawerth, la division Suchet fut attachée au corps d'avant-garde sous les ordres du maréchal Lannes. Le général Valhubert fit toute cette campagne à la tête des braves des 64e et 88e ré-

gimens de ligne. A la bataille d'Austerlitz, il fut placé à l'extrême gauche, appuyant au Santon, et couvrant la grande route de Brunn à Olmutz. Dès les premiers coups, il parcourait les rangs, recommandant aux soldats l'exécution de l'ordre de S. M. qui défendait de quitter son rang pour emporter les blessés; au même instant, un éclat d'obus lui fracasse la cuisse. Quelques hommes sont détachés pour porter le général blessé. « Restez, dit-il, je puis aussi bien mourir ici qu'à l'ambulance. Il ne faut pas pour un seul homme en perdre six; qu'on exécute l'ordre de l'empereur. Il ajoutait quelques momens après: « Que n'est-ce le bras! je pourrais me porter encore, et rester à mon poste. » Bientôt le délire s'empara de lui; on le fit transporter à Brunn, où il mourut le cinquième jour, après des souffrances cruelles. Ses camarades lui ont rendu les derniers devoirs, et ont fait graver sur un marbre noir cette inscription:

Au brave général Valhubert,
Mort à la bataille d'Austerlitz,
Le 11 frimaire an 14 (2 décembre 1805).

VALIDÉ (la Sultane). *Voy.* KARA et MUSTAPHA.

VALIENTE (DON PEDRO PEREZ), savant jurisconsulte espagnol, né à Grenade vers l'année 1720, après avoir fait ses études dans l'université de cette ville, reçut le grade de docteur en droit et fut élu recteur. On lui doit d'avoir inspiré le goût des bons ouvrages et la réforme générale opérée dans l'enseignement de l'université. Son zèle patriotique et ses lumières furent récompensés. Ferdinand VI le nomma son conseiller d'état, et le décora de l'ordre de Calatrava. Fixé à Madrid, il assista aux séances de l'Académie d'histoire, où il lut quelques Mémoires très-intéressans; mais l'ouvrage qui le fit le plus connaître fut celui qu'il publia sous ce titre: *Apparatus juris publici universalis Hispanici elementa exponens*, Madrid, 1751, deux gros volumes. Ce livre fut d'autant plus estimé des Espagnols, que les ouvrages sur le droit naturel et sur le droit public sont très-rares chez eux. Grotius, Puffendorff, Barbeyrac et d'autres auteurs étant défendus en Espagne, ils ne sont lus ni connus que d'un très-petit nombre de lecteurs. Valiente, convaincu de cette vérité, voyait avec peine la vénération qu'on avait pour le droit romain, qu'on enseignait exclusivement dans les universités de l'Espagne, dont il desirait le bannir. Ce fut dans ce but qu'il écrivit ce Traité, où il fit sentir la nécessité de l'étude du droit naturel et du droit des gens appliqués à l'étude de la législation espagnole.

VALIÈRE. *Voyez* VALLIÈRE.

VALIGNANI (ALEXANDRE), missionnaire jésuite, né le 24 octobre 1537, d'une famille noble de Chieti. Après avoir achevé ses études à Padoue, il embrassa l'état ecclésiastique, et devint abbé de St.-Etienne de Casal, chanoine en 1559, puis abbé de St.-Antoine en 1561. Il passa ensuite à Rome, se fit jésuite et fut nommé visiteur-général du Japon. On trouve de lui une *Lettre latine* adressée au président de sa compagnie, au sujet de cinq martyrs mis à mort dans l'Inde. Il termina sa carrière à Macao le 20 janvier 1606, après trente ans d'un travail continuel pour les intérêts de la

foi catholique. Cette illustre famille a produit Frédéric VALIGNANI, qui s'est distingué dans la littérature, et de qui on a : I. *Centurie des Sonnets Historiques*, Naples, 1729. II. *Réflexions impartiales sur les Lettres juives*, Lucques, 1641.

VALIN (RENÉ-JOSUÉ), Rochellois, avocat, procureur du roi de l'amirauté et de l'hôtel de ville, membre de l'académie de sa patrie, se distingua par son savoir et sa probité. On a de lui : I. *Commentaire* sur la *Coutume de la Rochelle*, 1768, imprimé en cette ville, 3 vol. in-4°. II. *Nouveau commentaire sur l'Ordonnance de la marine* de 1681, 2 volumes in-4°, 1760; ouvrage recherché et peu commun. III. *Traité des Prises*, 1762, 2 volumes, in-8°. Cet estimable écrivain mourut en 1765.

VALINCOUR (JEAN-BAPTISTE-HENRI DU TROUSSET DE), conseiller du roi en ses conseils, secrétaire général de la marine et des commandemens du comte de Toulouse, né le premier mars 1653, d'une famille noble, originaire de Saint-Quentin en Picardie, fut secrétaire général de la marine, académicien de la Crusca, honoraire de l'Académie des sciences, et reçu à l'Académie française, en 1699. Il fit ses études chez les jésuites de Paris avec assez peu de succès; mais ses humanités finies ; son génie se développa, et sa pénétration parut avec éclat. Bossuet le fit entrer en 1685, chez le comte de Toulouse, amiral de France. Il était secrétaire général de ses commandemens, et même secrétaire de la marine, lorsqu'en 1704 ce prince gagna la bataille de Malaga contre les flottes anglaise et hollandaise. Valincour fut toujours à ses côtés et y reçut une blessure. Louis XIV l'avait nommé son historien à la place de Racine, son ami. Il travailla avec Boileau à l'histoire de ce prince, qui fut souvent commencée et jamais finie; mais l'incendie qui consuma sa maison de Saint-Cloud la nuit du 13 au 14 janvier 1725 fit périr les fragmens de cet ouvrage, ainsi que plusieurs autres manuscrits. Il supporta cette perte avec la résignation d'un philosophe. « Je n'aurais guère profité de mes livres, disait-il, si je ne savais pas les perdre. » Cet homme estimable mourut à Paris le 4 janvier 1730; regretté de tous les gens de lettres. Ami passionné du mérite et des talens, encore plus ami de la paix entre les savans, Valincour était le conciliateur de ceux qu'avait pu désunir la diversité d'opinions. Dans la fameuse querelle sur les anciens et les modernes, Valincour, partisan des anciens, ne se brouilla point avec les modernes, il essaya même plusieurs fois de rapprocher les différens partis ; il négocia des réconciliations, et donna du moins de grands exemples de modération. La candeur, la probité formaient son caractère : et, quoiqu'il eût été à la cour, il ne savait ni feindre ni flatter. Lorsque les princes légitimés furent élevés au rang de princes du sang, Valincour, qui prévoyait que cet avantage leur serait enlevé après la mort du roi, dit au comte de Toulouse pour tout compliment : « Voici, monseigneur, une couronne de roses qui pourrait devenir une couronne d'épines quand les fleurs en seront tombées. » Il était plein de

bonnes lectures. Il en ornait volontiers sa conversation et ses lettres, mais à propos et avec agrément. Un certain sel qu'il avait dans l'esprit l'eût rendu fort propre à la raillerie; mais il sut dompter un talent dangereux pour soi, injuste à l'égard des autres. Il eut des amis dans les premiers administrateurs de l'Etat, qui le recherchaient non-seulement comme un homme agréable, mais comme un homme d'un grand sens. On a de lui: I. *Lettre à Madame la Marquise de... sur la Princesse de Clèves*, Paris, 1678, in-12. Cette critique est le modèle d'une censure raisonnable; l'auteur blâme avec modération et loue avec plaisir. II. La *Vie de François de Lorraine*, le Balafré, *duc de Guise*, 1681, in-12; elle est écrite avec assez d'impartialité. III. Des *Observations critiques* sur l'*Œdipe* de *Sophocle*, in-4°. Valincour, malgré ses occupations sérieuses, s'est fait quelquefois un amusement de la poésie, pour laquelle il avait du goût et quelque talent. On a de lui des traductions en vers de quelques *Odes* d'Horace assez médiocres, des *Stances* qui n'étincellent pas de poésie, et plusieurs *Contes* où l'on remarque une imagination enjouée et quelques traits saillans. Boileau a adressé sa II[e] satire à Valincour. Elle commence par ce vers:

Oui, l'honneur, Valincour, est chéri dans le monde.

VALKENBURGH (Theodore), peintre hollandais, né en 1675 à Amsterdam, mort en 1721, excellait dans le portrait. L'empereur d'Allemagne l'appela à sa cour, où il fut comblé d'honneurs et de bienfaits. Mais le sort ne fut pas toujours favorable à cet artiste. Il fut obligé de faire un voyage aux Indes occidentales pour des affaires de famille. Il y perdit sa fortune et sa santé. Cependant il revint dans son pays, où il mourut quelques années après. On estime ses ouvrages, et particulièrement ses tableaux où il a représenté du gibier.

VALKENBURGH, autre peintre du même pays que le précédent, mort en 1623. On a de cet artiste plusieurs tableaux: ils représentent des fêtes de village, des marchés et des foires.

VALLA (George), médecin et professeur de belles-lettres à Venise, né à Plaisance, fut emprisonné pour la cause des Trivulces. Ayant été mis en liberté, il mourut vers l'an 1460. Son livre, *De expetendis et fugiendis rebus*, Venise, 1501, 2 volumes in-folio, est curieux.

VALLA ou VALLE (Laurent), né à Plaisance, en 1415, ou à Rome, selon Bayle, fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à renouveler la beauté de la langue latine, et à chasser la barbarie gothique. Il déclara une guerre continuelle aux mauvais écrivains et au jargon barbare et inintelligible qui était en usage de son temps. Son séjour à Rome lui valut le droit de citoyen; mais son humeur caustique l'obligea de quitter cette ville. Il se retira à la cour d'Alphonse, roi de Naples, protecteur des lettres, qui voulut apprendre de lui le latin à l'âge de 50 ans. Valla ne fut pas plus retenu à Naples qu'il n'avait été à Rome; il s'avisa de censurer le clergé et de dogmatiser sur le mystère de la Trinité, sur le Libre-Arbitre, sur les Vœux de conti-

nence et sur plusieurs autres points importans. Ses ennemis le déférèrent à l'inquisition, qui le condamna à être brûlé vif; mais le roi Alphonse modéra la rigueur de cette sentence. Les inquisiteurs se contentèrent de fouetter le coupable autour du cloître des jacobins. C'est du moins ce que rapporte le Pogge, son ennemi personnel; et le témoignage d'un adversaire doit paraître suspect. Valla ne pouvant demeurer à Naples après cet outrage, retourna à Rome où le pape Nicolas V lui fit un accueil favorable. Il fut gratifié d'une pension. et il enseigna publiquement. Quoi qu'il en soit, Valla vécut avec plus de prudence qu'auparavant; mais il ne se défit pas entièrement de ce caractère de méchanceté dont le Pogge l'accusa à la face de l'Europe. Ces deux savans, la lumière de leur siècle, se déchirèrent comme les plus vils des hommes. Ils s'imputèrent mutuellement un caractère vain, inquiet, satirique; ils avaient tous deux raison, et c'est bien en vain que l'abbé Vigerini a cherché à justifier Valla. Cet auteur mourut à Rome le premier août de l'an 1465. C'est la date indiquée par son épitaphe. Paul Jove marque sa mort en 1457. Après avoir enseigné les belles-lettres et la rhétorique avec réputation à Gênes, à Pavie, à Milan, à Naples et dans les autres principales villes d'Italie, il fut enterré dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, dont on dit qu'il était chanoine. On fit les vers suivans sur sa mort:

Nunc postquam manes defunctus Valla petivit,
Non audet Plato verba latina loqui.
Jupiter hunc cœli dignatus parte fuisset,
Censuram linguæ sed timet ille suæ.

On a de lui: I. Six livres des *Elémens de la langue latine*, ouvrage estimable, imprimé à Venise en 1471, in-folio; à Paris, en 1575, in-4°, et à Cambridge, in-8°. On l'accusa faussement de l'avoir volé. II. *Un Traité contre la fausse donation de Constantin.* III. L'*Histoire du règne de Ferdinand, roi d'Aragon*, 1521, in-4°. Cette histoire prouve que Laurent Valla était plus propre à donner aux autres des préceptes pour écrire qu'à les pratiquer, il écrit en rhéteur. IV. Des traductions de *Thucydide* et d'*Hérodote*. Ces traductions sont des paraphrases infidèles. Valla n'entendait pas si bien le grec que le latin. V. Des *Notes* sur le Nouveau Testament, qui valent un peu mieux que ses versions. VI. Des *Fables* traduites en français et imprimées sans date, en lettres gothiques, in-fol. VII. Des *Facéties* avec celles du Pogge, in-4°, sans date. VIII. Un *Traité du Faux et du Vrai*, qui offre quelques bonnes réflexions. L'auteur, partisan d'Épicure, fut l'ennemi déclaré d'Aristote. Ses ouvrages furent recueillis à Bâle, 1640, in-folio. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas de Valla, qui a traduit en latin *l'Iliade* d'Homère, Rome, 1474. Cette traduction est faible et sans couleur.

VALLA (Joseph), prêtre de l'Oratoire, né à Lhopital, petite ville du Forez, fit ses études au collége des oratoriens de Montbrison, et fut ensuite reçu dans leur congrégation, dont il remplit avec succès diverses places. Fitz-James, évêque de Soissons, le nomma supérieur de son séminaire; mais la mort de ce digne prélat entraîna la chute des pra-

jets qu'il avait conçus pour régénérer les bonnes études dans son diocèse. Son successeur introduisit un nouvel ordre assorti à ses préjugés. Montazet, archevêque de Lyon, revendiqua le P. Valla, son diocésain, pour qui il eut toujours une prédilection spéciale, le fit professeur, et sut mettre à profit ses talens. Le P. Valla composa ses *Institutions philosophiques,* et une Théologie qui est très-connue sous le nom de *Théologie de Lyon.* Elle a été imprimée plusieurs fois en France et même en Italie, quoiqu'elle heurte directement les opinions ultramontaines. Le P. Valla, qui toute sa vie avait tenu une conduite exemplaire, se retira à Dijon pour s'occuper uniquement de l'éternité. C'est là qu'il finit ses jours, le 26 février 1790. La franchise de son caractère, sa tendre piété, son amour pour la vérité, son courage à la défendre rehaussaient l'éclat de ses talens. Avec un de ses amis absent il était convenu que tous les jours à six heures du matin, prosternés simultanément devant Dieu, ils réciteraient le psaume 83 : *Quam dilecta tabernacula,* etc., et l'oraison du second dimanche de carême, pour s'exciter au détachement de toutes les choses de la terre. Peut-être est-il le premier qui ait introduit cette pratique usitée actuellement parmi un grand nombre de chrétiens.

VALLADIER (ANDRÉ), né près de Montbrison en Forès, passa vingt-trois ans chez les jésuites; des tracasseries le forcèrent de quitter leur ordre. Il fut ensuite abbé de Saint-Arnould de Metz, où il introduisit la réforme, non sans des traverses qu'il a décrites dans sa *Tyrannomanie étrangère*, 1626, in-4°. On a encore de lui cinq volumes in-8° de *Sermons*, et une *Vie de dom Bernard de Montgaillard*, abbé d'Orval, in-4°, et l'*auguste Basilique de l'abbaye royale de Saint-Arnould de Metz*, in-4°, 1615, dédié au duc d'Epernon. Valladier mourut en 1638, à 68 ans.

VALLAM (ANTOINE), savant médecin espagnol, membre de l'Académie royale de médecine de Madrid, et correspondant étranger de l'école de médecine de Paris, naquit à Salamanque vers l'année 1760, et mourut à Madrid en 1809. On a de lui, en espagnol, un *Dictionnaire de médecine* en 7 vol., très-estimé.

VALLARSI (l'abbé DOMINIQUE), célèbre antiquaire et homme de lettres, né à Vérone le 13 novembre 1702, fit ses études chez les jésuites, et profita si bien, qu'à l'âge de 12 ans il soutint une thèse de philosophie et de théologie avec un succès extraordinaire. Il embrassa l'état ecclésiastique, et cultiva surtout les langues grecque et hébraïque. Le pape Lambertini, instruit de son mérite, lui donna quelques bénéfices dans le diocèse de Vicence. Dès lors il s'adonna plus librement à l'étude des langues savantes; son talent le fit rechercher des premiers génies de son temps, qui entrèrent en correspondance avec lui. Cependant son assiduité au travail, ses veilles et ses méditations altérèrent bientôt sa santé et le conduisirent au tombeau le 14 août 1771. Ses principaux ouvrages sont : I. *S. Hieronymi opera omnia notis illustrata*, Veronæ, 1734, 12 vol. in-fol. II. *Tyranni Rufini opera cum notis et observa-*

tionibus tomus primus, ibid., 1745, in-fol. III. *S. Hilari episcopi opera aucta et illustrata studio monachorum S. Benedicti*, ibid., 1730, in-fol. IV. Une *Dissertation* en italien sur l'inscription du cercueil de plomb renfermant les reliques de Saint Ferme et Saint Rustique, Vérone, 1763, in-4°.

VALLAYER (..... Mme Coster, née), peintre, distinguée par son talent à rendre les animaux, les fleurs et les fruits, morte le 27 février 1818, dans un âge fort avancé, avait été, dès l'âge de 18 ans, reçue membre de l'Académie royale de peinture. Plusieurs de ses tableaux ont été reproduits aux Gobelins.

VALLE (Jérôme), médecin et poète de Padoue, florissait vers le milieu du 15e siècle. On a de lui : I. Un poëme sur la passion, intitulé *Jesuida*, qui fut imprimé plusieurs fois. II. *De amoribus ad Helysiam puellam*, vers composés avec la facilité d'Ovide. De plus, quelques Discours latins. Valle fut mandé à Ravenne par le sénat vénitien, et l'on soupçonne qu'il y mourut empoisonné.

VALLE (Pierre della), gentilhomme romain, voyagea pendant douze ans (depuis 1614 jusqu'en 1626) en Turquie, en Egypte, dans la Terre-Sainte, en Perse et dans l'Inde, et se rendit habile dans les langues orientales. De retour à Rome, il publia ses *Voyages*, dont la relation forme une suite de cinquante lettres, écrites des lieux mêmes à un médecin napolitain, son ami. Ces lettres, quoique retouchées en quelques endroits lors de l'impression, sont d'un style qui plaît et qui attache le lecteur; elles n'ont ni la sécheresse d'un journal, ni l'apprêt d'une relation qui aurait été rédigée sur des Mémoires. Il est peu de voyages aussi intéressans et aussi variés. Ils sont surtout très-curieux pour ce qui regarde la Perse, où l'auteur (homme d'ailleurs fort instruit et rempli de connaissances) avait fait un séjour de plus de quatre ans. Il paraît croire trop facilement au pouvoir de la magie et des enchantemens; mais il vivait dans un temps où les tribunaux condamnaient des sorciers au feu. Pierre della Valle se maria dans le cours de ses voyages, et épousa à Bagdad une jeune Syrienne, née de parens chrétiens et d'une famille distinguée. Il la perdit à Mina, sur le golfe Persique, après cinq ans de mariage. Une circonstance singulière qui prouve son attachement pour elle, c'est qu'il fit embaumer son corps, dans le dessein de le transporter à Rome et de le déposer dans la chapelle de sa famille; et en effet, après l'avoir emballé de façon à éviter les embarras que ce cadavre aurait pu lui causer, il le transporta partout avec lui pendant quatre ans encore que durèrent ses voyages; il eut la satisfaction de lui donner la sépulture à Rome, dans le caveau où reposaient ses ancêtres. Ce célèbre voyageur mourut en 1652, âgé de 66 ans, après avoir épousé en secondes noces, malgré les oppositions de sa famille, une jeune Géorgienne qui avait été attachée à sa première femme, et qu'il avait conduite à Rome. La meilleure édition de ses Voyages est celle de Rome, 1662, en 4 vol. in-4°. Les PP. Étienne Carneau et François le Comte, célestins, en donnèrent une traduction française, imprimée en

1663, aussi en 4 vol. in-4°, peu estimée. Elle fut cependant réimprimée à Rouen, 1745, 8 vol. in-12.

VALLE (Jean-François), médecin, né à la Cluse en Savoie, fut un homme de beaucoup d'esprit, doué d'une mémoire prodigieuse. Dès son enfance il perdit la vue dans une maladie, et ne laissa pas de s'instruire dans les lettres, la philosophie et la médecine. On ignore le temps de sa mort. Il a publié, en 1686, à Mont-Réal, *De signis distinctis morborum, qui inter se similitudinem habent.*

VALLE (Claude de), est auteur du Recueil connu des bibliophiles sous le nom de Chronologie collée; il est intitulé *Théâtre d'honneur de plusieurs princes, chanceliers, hommes illustres, jurisconsultes, faux dieux, avec leurs portraits*, Paris, 1618, in-fol. Cet ouvrage qui eut beaucoup de vogue pendant un certain temps, n'est plus recherché depuis la collection d'Odieuvre.

VALLE. *Voy.* Valla.

VALLÉ (Guilbert-Joseph), né à Arras le 4 octobre 1715, quitta sa patrie dans sa jeunesse, et vint à Paris, où il fut professeur de philosophie au collége du cardinal le Moine. Il mourut en 1784, après avoir publié : I. *Lettre sur la nature de la matière et du mouvement*, 1747, in-12. II. *Réfutation du système des monades*, 1754, in-12.

VALLÉE (Geoffroy), sieur de la Planchette, naquit à Orléans vers le commencement du 16e siècle, de Geoffroy Vallée, sieur de Chenailles, contrôleur du domaine dans cette ville, et de Girarde le Berruyer. Sans un très-petit ouvrage qu'il composa et qu'il eut l'indiscrétion de faire imprimer; sans les principes audacieux qu'il contenait; sans la mort infamante à laquelle les tribunaux de Paris le condamnèrent, Geoffroy Vallée serait resté dans l'oubli. Les prêtres, les tribunaux lui donnèrent une célébrité que ne méritaient ni l'auteur ni l'ouvrage. Geoffroy Vallée fut accusé de professer l'athéisme. Cependant de la Monnoye, qui possédait un exemplaire de son ouvrage, dit : « Le fond de sa doctrine n'est pas un athéisme proprement dit, mais un déisme commode, qui consiste à reconnaître un Dieu sans le craindre et sans appréhender aucune peine après la mort. » Bayle, dans son Dictionnaire, article de Geoffroy Vallée, a laissé échapper plusieurs inexactitudes. Il avance que son livre « est plein de blasphèmes et d'impiétés contre Jésus-Christ. » L'auteur des Mémoires de littérature, qui s'était procuré une copie de ce petit ouvrage, assure, tom. 2, qu'il n'y est nullement fait mention de Jésus-Christ, et dit que l'auteur y fait parler un papiste, un huguenot, un anabaptiste, un libertin, un athée, etc., et leur fait dire des impiétés. Il paraît que les inquisiteurs de la foi qui exerçaient alors à Paris leur ministère avec beaucoup de rigueur, découvrirent l'ouvrage et firent emprisonner l'auteur. Le jésuite Garasse nous apprend, dans sa Doctrine curieuse, que Geoffroy Vallée, dogmatisant en secret pour l'athéisme, fut déféré au parlement comme impie, et condamné à une étroite prison, jusqu'à ce qu'il fût plus amplement informé. Il ajoute que l'affaire traînant en longueur, *suivant*

la coutume des bonnes actions, «Sorbin, évêque de Nevers et confesseur du roi, remontra à sa majesté, le jeudi-saint, après sa confession, qu'il ne pouvait être en bonne conscience jusqu'à ce qu'il eût commandé que le procès fût fait à cet impie.... Le roi, qui était pieux de sa nature, ordonna que sur l'heure on terminât cette affaire; et le même jour ce malheureux fut condamné à être brûlé en Grève pour ses méchantes propositions, desquelles il ne voulut jamais se dédire, quoique plusieurs habiles docteurs, et entre autres le P. Charles Saget, de notre compagnie, fût appelé pour lui arracher sa maudite créance.» Quoique Garasse soit très-suspect de partialité et d'inexactitude, il ne faut pas omettre quelques traits qu'il nous a transmis sur le caractère de Geoffroy Vallée. Il nous apprend que sa religion consistait à maintenir son corps sans souillures; qu'il s'était conservé dans un état de virginité; qu'il était ennemi de toutes les ordures de fait et de paroles; qu'il avait autant de chemises qu'il y avait de jours dans l'année, et qu'il les envoyait en Flandre pour être lavées à une fontaine renommée pour la pureté de ses eaux, et où la manière de blanchir le linge était excellente. Il ajoute que, devant les docteurs qui voulaient le convertir, il vomissait d'étranges blasphèmes, quoiqu'il les prononçât *d'une bouche toute sucrée et d'une mine doucette.* Il termine par ces mots: «Le feu, qui purge tout, purifia par ses flammes les puretés prétendues de cette impure créature; car, par le commandement du roi, on en fit un beau sacrifice à Dieu, en la place de Grève, le propre jour de jeudi-saint, et fut brûlé à demi-vivant.» Ce ne fut point un jeudi-saint, mais le 8 février 1574 ou 1573, vieux style, comme le témoigne une note écrite sur l'unique exemplaire connu de l'ouvrage de Geoffroy Vallée, et comme le confirme l'arrêt du parlement, rapporté au tome 2 des Mémoires de l'abbé d'Artigny. Le Châtelet de Paris le condamna, par sentence du 2 janvier, à faire amende honorable, nu-pieds, nu-tête, en chemise, la corde au cou, devant l'église Notre-Dame, à voir ses livres brûlés devant ladite église, à être pendu et étranglé en place de Grève, et son corps à être brûlé et réduit en cendres. Ses biens furent confisqués. Geoffroy Vallée en appela au parlement, qui confirma cette sentence le 8 février suivant; et le lendemain cette affreuse sentence fut exécutée. Geoffroy Vallée avait la raison aliénée, ou était atteint d'une mélancolie voisine de la démence, et que la continence qu'il observait devait aggraver. Les singularités de sa conduite, citées par le P. Garasse, l'ont déjà fait pressentir. On voit dans son arrêt que des médecins assistèrent à son interrogatoire, et qu'on lui donna un curateur dans la procédure, ce qui ne se pratique que lorsque l'accusé est incapable de se défendre. L'auteur de l'article sur Vallée, contenu dans le tome 2 des Mémoires de littérature, qui avait lu son livre, dit qu'on y trouve parmi des impiétés des paroles entièrement dénuées de sens. Mais un écrivain contemporain, l'Estoile, dans un journal du règne de Henri III, atteste positivement le fait. Il dit, sous l'année 1574, que plu-

sieurs de ses juges avaient opiné pour qu'il fût « confiné dans un monastère, comme *un vrai fou,* tel qu'il était et se montra lorsqu'on le mena au supplice. « C'est ce qui lui serait arrivé s'il eût vécu dans un siècle où le fanatisme eût été moins en crédit. Le livre qui valut à Geoffroy Vallée la célébrité et la mort a pour titre : *La Béatitude des Chrestiens, ou le fléo de la foy, par Geoffroy Vallée, natif d'Orléans, fils de feu Geoffroy Vallée et de Girarde le Berruyer, auxquels noms des père et mère assemblés il s'y treuve Lerre geru vrey fléo D. la foy bygarée, et au nom du fils. Va fléo tegle foy, autrement Guerre la folle foy. Heureux qui sait au sçavoir repot.* Ce livre est un petit in-8°, sans date et sans nom de lieu, qui n'a pas plus de 16 pages d'impression. Presque tous les exemplaires ayant été brûlés par la main du bourreau, il est devenu extrêmement rare ; et sa rareté fait son unique mérite. On n'en connaît qu'un seul exemplaire qui avait appartenu à M. de la Monnoye qui le céda à M. l'abbé d'Estrées. Il passa dans la bibliothèque du maréchal de France de ce nom, et ensuite dans celle de de Boze, membre de l'Académie des belles-lettres, mort en 1763. Le célèbre bibliomane Gaignat en devint possesseur, et à la vente de sa bibliothèque ces 8 feuillets d'impression furent vendus 851 fr. A la vente de celle de la Vallière, ce livre ne se vendit que 310 fr. On en fit depuis dans le même format, vers 1780, une réimpression qui s'est vendue à vil prix. Quelques personnes conservent des copies manuscrites de ce livre ; il y en a une dans la bibliothèque royale. Bayle semble douter qu'il se trouve dans cet ouvrage, comme l'avait avancé le jésuite Maldonat, que quiconque veut être athée doit être premièrement huguenot. Le passage suivant du livre de Geoffroy Vallée, prouve que Maldonat était fondé dans son assertion. « Le libertin ne croit ni ne décroit, ne se fiant, ne défiant de tout, ce qui le rend toujours douteux, pouvant venir s'il est bien instruit ou qu'il médite, à plus heureux port que tous les autres qui croient, pourveu qu'il ay passé par la huguenoterie, d'autant qu'il monte en intellec plus que le papiste, etc. » Louis d'Orléans, fameux ligueur, parle ainsi de cette opinion de Geoffroy Vallée, dans son Banquet du comte d'Arète : « Et ne vous souvenez-vous pas du beau Vallée qui fut brûlé à Paris, et le confirma par un livre que plusieurs ont ; c'était Calvin qui l'avait fait athée.. » Croire que le protestantisme mène à l'athéisme plutôt que toute autre religion, c'est une opinion que Bayle a solidement réfutée ; c'est celle de Vallée, c'est celle d'un fou. Le jésuite Maldonat et le ligueur d'Orléans en appuyant leur raisonnement sur une production de la démence, l'ont très-mal fondé. Les témoignages rapportés ci-dessus, le titre même du livre de Geoffroy Vallée, les expressions insignifiantes de Lerre Geru qui s'y trouvent, celles de Bray Lerur Gerire, contenues dans le corps de cet ouvrage, prouvent que l'auteur était dépourvu de raison et atteint de folie ; ainsi on peut conclure que le jugement qui l'a condamné à la potence et au bûcher, était inique et dicté par la passion du fanatisme. La famille

de Vallée remplissait des places honorables. Son frère aîné, Jacques Vallée, était chevalier, sieur des Barreaux et intendant des finances, et fut le grand-père de Jacques Vallée, conseiller au parlement, fameux sous le nom de des Barreaux par son épicurisme, ses bons mots et un sonnet très-dévot, plus admiré qu'il ne mérite, et qui n'est qu'une imitation d'un sonnet de l'abbé Desportes. *Voyez* BARREAUX (des).

VALLÉE (SIMON), graveur à Paris, vécut dans l'indigence, et reçut au lit de la mort une pension de Louis XIV, dont il ne put jouir. Il mourut en disant : « Dites au roi que je le remercie, mais qu'il est trop tard. » Elève de Drevet le père, on a de lui, *Vénus sur son char*, d'après F. de Troy; une *Fuite en Egypte* d'après Carle Maratte; *St. Jean dans le désert*, d'après Raphaël; la *résurrection du Lazare*, d'après le Mutian; *Jésus portant sa croix*, d'après André Sacchi. Son burin est gracieux et correct.

VALLEMBERG (SIMON DE), médecin et littérateur estimé du 16e siècle, naquit à Avalon en Bourgogne. On a de lui : *Traité de la conduite des chirurgiens*, Paris, 1558, in-8°; *Medicamentorum simplicium cognoscendorum methodus*, 1561, in-4°; *Cinq livres de la manière de gouverner les enfans*, Poitiers, 1565, in-4°.

VALLEMONT (PIERRE LE LORRAIN DE), prêtre, né à Pont-Audemer, le 10 septembre 1649, et mort le 30 décembre 1721, avait été chargé d'enseigner l'histoire à Courcillon, fils du marquis de Dangeau; et c'est pour lui qu'il fit ses *Elémens*. L'abbé de Vallemont était un homme d'un esprit singulier et d'un caractère inquiet, qui se fit plusieurs affaires et qui ne sut se conserver aucun emploi. On lui doit quelques livres qui ont eu du cours. I. *La Physique occulte*, ou *Traité de la Baguette divinatoire ;* ouvrage qui montre que l'auteur n'entendait rien en cette matière, non plus que le P. Lebrun, qui l'a réfuté. II. Les *Elémens de l'Histoire*. La meilleure édition est celle de 1758, en 5 vol. in-12, avec plusieurs additions considérables. Les principes de l'histoire, de la géographie et du blason sont exposés dans cet ouvrage avec assez de clarté, de méthode et d'exactitude; mais l'auteur a fait plusieurs fautes sur la chronologie, la géographie, et sur les médailles, dont il n'entendait pas quelquefois les légendes, si l'on en croit Baudelot. Son style pourrait être plus pur et plus élégant. III. *Curiosités de la nature et de l'Art sur la végétation des plantes*, réimprimées en 1753, in-12, deux vol. IV. *Dissertations théologiques et historiques touchant le secret des Mystères*, ou *l'Apologie de la République des Missels*, qui ordonne de dire secrètement le Canon de la Messe, deux vol. in-12. V. *Traité de la visibilité de l'Eglise*.

VALLENSIS (ANDRÉ DEL VAULX, ou), jurisconsulte, né à Andennes, entre Huy et Namur, en 1569, fut professeur en droit canon à Louvain, où il mourut le 26 décembre 1636. Nous avons de lui une *Explication des Décrétales*, dont on a donné un grand nombre d'éditions; mais la meilleure est celle de 1759, in-4°. Cet ouvrage est estimé.

VALLERIOLA ou VARIOLA

(François), enseigna la médicine à Valence dans le 16e siècle, puis occupa une chaire dans la faculté de Turin. On le croit mort vers l'an 1580. On a de lui : *Commentaria in sex libros Galeni de morbis et symptomatibus*, Lugduni, 1540, in-8° ; *Observationum medicinalium libri sex*, ibidem, 1573, in-fol. ; *Enarrationum medicinalium libri sex*, Lugduni, 1554, in-fol. ; *Annotationes in paradoxa Laurentii Jouberti*, Francof. 1599, in-fol.

VALLÉRIUS. *V.* Wallérius.

VALLES (Franç.) *V.* Valesio.

VALLET (Pierre), est auteur d'un ouvrage, publié par J. Robin, sous ce titre : *Le Jardin du roi très-chrétien Henri IV*, Paris, 1608, in-fol. Ce volume, composé de 75 planches, a reparu en 1650, sous le titre d'*Hortus Regius* ; cet ouvrage est peu recherché.

VALLET (Guillaume), graveur, mort à Paris, en 1704, à 70 ans, a gravé la *Sainte Famille*, d'après le Guide ; une autre, d'après Raphaël ; l'*Adoration des Rois*, d'après le Poussin ; le portrait d'*André Sacchi*, etc. Ses desseins sont moelleux et agréables. Il était membre de l'Académie de peinture.

VALLET (Paul-Joseph), lieutenant-général de police à Grenoble, et mort dans cette ville, en 1780, est l'auteur de divers *articles de l'Encyclopédie* d'Yverdun et des ouvrages suivans : I. *Méthode pour faire des progrès rapides dans les sciences et les arts*, 1767, in-12. II. L'*Art de limiter les terres à perpétuité*, 1769, in-12. III. Quelques ouvrages polémiques, qui ne sont plus d'aucun intérêt aujourd'hui.

VALLETRYE (.....: de la), poète qui vivait en 1602, a publié des *Devises*, *des Epitaphes*, diverses poésies, et une pastorale en cinq actes, intitulée *la Chasteté repentie*. Ses œuvres poétiques furent publiées en 1612, à Paris, in-12. On a aussi de lui séparément : *Episemasie* à M. le duc de Guise, Paris, 1588, in-4°.

VALLIER (François-Charles), comte de Saussay, chevalier de St.-Louis, colonel d'infanterie, membre des Académies d'Amiens et de Nanci, né à Paris, mort en 1778, a cultivé la poésie avec assez de succès pour mériter le suffrage de ceux qui estiment plus le fonds des choses que la manière de les exprimer. Quoiqu'il y ait beaucoup de négligences dans ses poèmes et dans ses épîtres, le talent y jette de temps en temps des étincelles qui prouvent qu'avec une meilleure culture sa muse aurait pu acquérir un style plus poétique et plus élégant. On a de lui : I. L'*Amour de la patrie*, poème, 1754, in-8°. II. *Journal en vers de ce qui s'est passé au camp de Richemond*, 1755, in-4°. III. *Le Citoyen*, poème, en trois chants, 1759, in-8°. IV. *Odes sur les eaux de Barège et de Bagnères*, avec un *Essai sur la guerre*, et une *Lettre* en prose, 1762, in-8°. V. *Epître aux grands et aux riches*, qui a concouru pour le prix de l'Académie française, 1764, in-8°. VI. Le *Triomphe de Flore*, ballet, in 8°. VII. *Eglé*, comédie en un acte en vers, avec un prologue, 1765, jouée à Fontainebleau. VIII. *Epître à la Nation française, sur l'établissement des Invalides, de l'Ecole militaire*, etc., 1768, in-8°. IX. *Éloge de Chevert.*

VALLIER (Saint). *Voyez* Cochet et Poitiers.

VALLIÈRE (François de la Baume le Blanc de la), chevalier de Malte, descendait, selon les uns, de l'ancienne maison de la Baume, originaire du Bourbonnais; selon d'autres, sa famille n'avait acquis la noblesse que dans le 16e siècle. Il porta les armes de bonne heure, et fut maréchal de bataille à 26 ans, sous le maréchal de Grammont. Il remplit cet emploi avec tant de succès que le grand-maître de Malte et les Vénitiens firent tous leurs efforts, pour l'attirer à leur service. Il se signala dans plusieurs siéges et combats, surtout à Lérida, où il reçut la mort en 1644. Il était lieutenant général des armées du roi. On a de lui: I. Un traité intitulé *Pratiques et Maximes de la guerre*. II. *Le général d'armée*. Ces deux ouvrages prouvent qu'il était aussi profond dans la théorie de l'art militaire qu'habile dans la pratique. Son père, Laurent, seigneur de la Vallière et de Choisi, avait été tué au siége d'Ostende.

VALLIÈRE (Gilles de la Baume le Blanc de la), évêque de Nantes, né au château de la Vallière en Touraine, en 1616, fut d'abord chanoine de Saint-Martin de Tours; il fut élevé ensuite à l'évêché de Nantes, dont il se démit en 1677. Il mourut le 10 juin 1709, avec une grande réputation de savoir et de vertu. On a de lui un Traité intitulé *La Lumière du Chrétien*, réimprimé à Nantes en 1693, 2 volumes in-12.

VALLIÈRE (Louise-Françoise de la Baume le Blanc, duchesse de la), de la même maison que les précédens, fut élevée fille d'honneur de Henriette d'Angleterre, première femme de Philippe, duc d'Orléans. Dès ses premières années elle se distingua par un caractère de sagesse marqué. Dans une occasion où des jeunes personnes de son âge montrèrent beaucoup de légèreté, Monsieur dit tout haut: « pour Mlle de la Vallière, je suis assuré qu'elle n'y aura pas de part; elle est trop sage pour cela. » Elle se fit aimer et estimer à la cour, moins encore pas ses qualités extérieures que par un caractère de douceur, de bonté et de naïveté qui lui était comme naturel. C'est d'elle que madame de Sévigné disait: *On n'en fera plus sur ce moule-là*. « Modeste, généreuse, sensible, a dit une autre femme d'esprit, madame de la Vallière a éternisé sa mémoire par des vertus qui, dans une condition commune, l'auraient aidée à se faire oublier. Ce ne fut ni un esprit supérieur, ni une héroïne; ce ne fut qu'une femme, mais de toutes les femmes la plus intéressante. Il serait difficile de la peindre. La femme vraiment aimable, vraiment touchante, vraiment digne d'être aimée, n'est pas de celles dont on puisse donner une idée en quelques lignes. On ne la peint pas d'un trait, on ne la connaît pas en un jour. Chacune de ses actions porte un charme particulier, mais indéfinissable; son éloge est dans l'ensemble de sa vie. Il faut l'avoir vue hier pour sentir ce qu'elle est aujourd'hui. Demain, elle plaira d'un jour de plus; mais de ces mille détails qui la font adorer, il n'en est pas un qui pût servir à la faire connaître; telle fut madame de la Vallière. Quoique vertueuse, elle eut le cœur extrême-

ment tendre et sensible. Cette sensibilité la trahit; elle vit Louis XIV, et elle l'aima avec transport. Le roi, instruit de ses sentimens, lui donna tout son amour. Il se servait de la plume du marquis de Dangeau pour lui écrire des billets galans; et le même marquis corrigeait les thêmes de l'amante. Elle fut pendant deux ans l'objet caché de tous les amusemens galans et de toutes les fêtes que Louis XIV donnait. Enfin lorsque leurs sentimens eurent éclaté, il érigea pour elle, en mai 1667, la terre de Vaujour en duché-prairie, sous le nom de la Vallière. La nouvelle duchesse recueillie en elle-même et toute renfermée dans sa passion, ne se mêla point des intrigues de la cour, ou ne s'en mêla que pour faire du bien. Il est difficile d'imaginer un trait de modestie et de désintéressement comparable à celui-ci, rapporté par R.-L. d'Argenson, Essai, t. 2, p. 195. « Elle n'avait jamais dit au roi qu'elle eût un frère. Il était jeune, et avait fait ses premières campagnes parmi les cadets de la maison du roi. Louis XIV, faisant sa revue, s'aperçut que sa maîtresse souriait amicalement à un jeune homme, qui, de son côté, l'avait saluée d'un air de connaissance. Le soir même, le monarque, animé d'un esprit de jalousie qu'il ne put dissimuler, demanda, d'un ton sévère et irrité, quel était ce jeune homme. Elle se troubla d'abord; puis enfin répondit que c'était son frère. Le roi s'en étant assuré, fit des graces distinguées à ce jeune gentilhomme, qui fut père du premier duc de la Vallière. » Elle n'oublia jamais qu'elle faisait mal; mais elle espérait toujours de faire mieux. C'est ce qui lui fit recevoir avec beaucoup de joie, le remercîment d'un pauvre religieux, qui lui dit, après avoir reçu d'elle l'aumône: « Ah! madame, vous serez sauvée; car il n'est pas possible que Dieu laisse périr une personne qui donne si libéralement pour l'amour de lui. » Le célèbre Mignard l'ayant peinte dans ce temps-là, elle voulut être au milieu de ses deux enfans, mademoiselle de Blois et le comte de Vermandois, tenant un chalumeau à la main, d'où pend une bulle de savon autour de laquelle est écrit: *Sic transit gloria mundi*: image naturelle de la vanité des passions des hommes et des faveurs des cours. Dieu se servit de l'inconstance du roi pour la ramener à lui. La duchesse de la Vallière s'aperçut, dès 1669, que madame de Montespan prenait de l'ascendant sur le cœur de ce monarque. Elle supporta avec une tranquillité admirable le chagrin d'être témoin long-temps du triomphe de sa rivale. On lui fit dire au roi dans un sonnet, en parlant de son inconstance:

Tous ces défauts, Louis, font tort à vos vertus;
Vous m'aimiez autrefois, et vous ne m'aimez plus;
Mes sentimens, hélas! diffèrent bien des vôtres.
Amour, à qui je dois et mon mal et mon bien,
Que ne lui donniez-vous un cœur comme le mien!
Ou que n'avez-vous fait le mien comme les autres!

Enfin, en 1675, elle se fit carmélite à Paris, et persévéra. Bossuet ne fut pas étranger à cette résolution. (*Voyez l'histoire* de ce prélat, par le cardinal de Bausset.) « Elle fit cette action comme toutes les autres, dit madame de Sévigné, d'une manière charmante. Ma mère, dit-elle en entrant à la supérieure, j'ai fait un si mauvais usage de ma volonté!

Mais je viens la remettre entre vos mains pour ne la plus reprendre. » Dans les commencemens de sa conversion, elle écrivit à un de ses amis : « Dieu est si bon, qu'au lieu des châtimens que j'ai mérités il m'envoie des consolations..... Malgré la grandeur de mes péchés, qui me sont toujours présens, je sens que son amour aura plus de part à mon sacrifice que la crainte de ses jugemens. » Se couvrir d'un cilice, marcher pieds nus, jeûner rigoureusement, chanter la nuit au chœur dans une langue inconnue, tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme accoutumée à tant de gloire, de mollesse et de plaisirs. Les grands maux de tête auxquels elle était sujette l'obligeant de fermer les yeux, on lui demanda si cette situation ne gênait pas sa vue? « Point du tout, répondit-elle, cela me la repose. Je suis si lasse des choses de la terre, que je trouve même du plaisir à ne pas les regarder. » Un grand érysipèle à la jambe l'ayant fait beaucoup souffrir sans qu'elle en eût parlé, on lui fit des reproches de porter si loin l'esprit de pénitence. « Je ne savais ce que c'était, répondit-elle, je n'y avais pas regardé. » Elle vécut dans ces austérités depuis 1675 jusqu'en 1710, année de sa mort, sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde. Elle mourut le 6 juin, âgée de 66 ans. On avait voulu la retenir dans le monde pour l'édifier par ses exemples. « Ce serait à moi, répondit-elle, une horrible présomption de me croire propre à aider le prochain. Quand on s'est perdu soi-même, on n'est ni digne, ni capable de servir les autres. » Lorsque le duc de Vermandois, son fils, mourut, elle répondit avec courage à ceux qui lui annoncèrent cette perte : « Qu'elle n'avait pas trop de larmes pour soi, et que c'était sur elle-même qu'elle devait pleurer. » Elle ajouta cette parole si souvent imprimée : « Il faut que je pleure la naissance de ce fils encore plus que sa mort ! » Ce fut avec la même constance et la même résignation qu'elle apprit depuis la mort du prince de Conti, qui avait épousé mademoiselle de Blois, sa fille. L'excès de ses austérités la rendit très-infirme. Un mal de tête habituel, une sciatique douloureuse, un rhumatisme universel exercèrent sa patience, sans abattre son courage. On l'exhortait en vain de prendre quelque repos. « Il ne peut y en avoir pour moi sur la terre, répondit-elle. Que mon exil est long, ajoutait-elle quelquefois !...» On a d'elle des *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, in-12, qui sont pleines d'onction. Ce fut l'illustre Bossuet qui prêcha à la profession de la duchesse de la Vallière. On trouve ordinairement ce sermon à la suite de ses oraisons funèbres, et il peut être lui-même regardé en quelque sorte comme une oraison funèbre, tant à cause de sa forme que pour son objet. On sait que le tableau de la Madeleine pénitente, l'un des chefs-d'œuvre de Lebrun, fut peint d'après cette femme illustre, qui imita aussi sincèrement la pécheresse dans ses austérités, qu'elle l'avait fait dans ses faiblesses. Ce beau tableau se voit maintenant dans le Muséum de Versailles. Madame de Genlis a publié un roman historique, intitulé *la Duchesse de la Vallière*; et ce roman où l'héroïne est peinte avec l'intérêt qu'elle mérite d'inspirer,

a obtenu un très-grand succès. *Voyez* Edelink, Annat et Benserade.

VALLIÈRE (Louis-César de la Baume le Blanc, duc de la), petit-neveu de madame de la Vallière, né le 9 octobre 1708, mort le 16 novembre 1780, fut le dernier mâle de sa famille. Sa douceur, sa bonté, son amour pour les arts le firent généralement regretter. Il laissa l'une des plus riches bibliothèques de Paris, dont nous avons un catalogue très-recherché et divisé en deux parties; la première publiée par Debure aîné, en 3 volumes in-8°, renferme les livres rares; elle contient 5,668 articles, qui ont rapporté 454,677 liv. 8 sous, en 1734. La seconde partie, publiée par Nyon l'aîné, en 6 gros vol. in-8°, renferme 26,537 articles; ils furent vendus au marquis de Paulmy, qui les réunit à sa bibliothèque déjà très-considérable. Le duc de la Vallière est principalement connu, dans la littérature, comme ayant donné avec Marcis, une *Bibliothèque du Théâtre français depuis son origine*, Paris, sous le nom de Dresde, 3 vol. in-8°, 1768. Cet ouvrage contient un extrait de toutes les pièces composées pour ce théâtre depuis les Mystères jusqu'à Pierre Corneille, et une liste chronologique des pièces composées depuis celui-ci jusqu'en 1768. Enfin on y trouve un catalogue et une analyse des ouvrages prétendus dramatiques, fruits d'une animosité personnelle, ou enfantés par la passion dans les factions politiques; cette partie n'est pas la moins piquante de la collection. Celle-ci peut être utile aux jeunes auteurs qui ont envie de travailler pour la scène dramatique. Il eût été à desirer que l'auteur en donnant l'analyse des anciennes pièces, y eût mis plus de précision, plus d'élégance, qu'il y eût joint des observations critiques, et qu'il n'eût pas ramassé trop indistinctement toutes les ordures de nos vieilles farces et de nos anciennes comédies.

VALLIÈRE (Jean-Florent de), lieutenant-général des armées du roi, de l'Académie des sciences, né à Paris, le 7 septembre 1667, mort en l'année 1759, avait acquis une telle expérience dans l'artillerie qu'il en était regardé comme le meilleur officier. Le premier il calcula les effets de la poudre dans les mines; auparavant on regardait son action comme sujette à des bizarreries qui échappaient à toutes les règles et ne pouvaient être assujetties à aucune théorie. En 1713, au siége du Quesnoy, il commanda en chef l'artillerie, et, avec 38 pièces de canon, il en démonta 84 à l'ennemi en vingt-quatre heures. Dans la société, ce guerrier, qui s'était trouvé à plus de soixante siéges et de dix batailles, était le plus simple et le plus doux des hommes: c'est ce qui lui mérita ces vers de Fontenelle:

De rares talens pour la guerre
En lui furent unis au cœur le plus humain;
Jupiter le chargea du soin de son tonnerre,
Minerve conduisit sa main.

Cet homme si doux était ferme dans l'occasion. Le maréchal de Bellisle ayant envie de séparer l'artillerie du génie, le pria d'être favorable à ce projet si le roi lui en parlait, et lui offrit le cordon rouge et la grande croix; Vallière lui répondit « que cette désunion lui paraissant contraire au service du roi, il ne saurait dissimuler à ce prince sa façon de

penser. » Et ce projet alors ne put s'effectuer.

VALLIÈRE (Joseph-Florent de), fils du précédent, marcha dignement sur les traces de son père, et mourut au commencement de 1776, à 59 ans, directeur-général de l'artillerie, et associé libre de l'Académie des sciences. Au siége de Berg-op-Zoom, il ruina les batteries ennemies, et il assura la victoire à Hastembeck. Il fut également regretté de cette société et de la patrie qui chérissait en lui un savant modeste et un excellent citoyen.

VALLIS. *Voyez* Wallis.

VALLISNIERI (Antoine), né en 1661, dans le château de Tresilico, près de Reggio, fut reçu docteur en médecine dans sa patrie. La république de Venise l'appela pour remplir une première chaire extraordinaire de professeur en médecine-pratique dans l'université de Padoue. Les Académies d'Italie et la Société royale de Londres se l'associèrent, et le duc de Modène le créa, de son propre mouvement, chevalier lui et tous ses descendans aînés à perpétuité. Cet illustre savant mourut le 28 janvier de l'an 1730. C'était un homme d'une constitution robuste, d'une taille avantageuse, d'une physionomie prévenante et d'une conversation agréable. Son fils a recueilli ses ouvrages en 3 vol. in-folio, dont le premier parut à Venise, en 1733. Les principaux sont : I. *Dialogues sur l'origine de plusieurs Insectes*, in-8°, Venise, 1700. II. *Considérations et expériences sur la génération des vers ordinaires dans le corps humain*, contre Andry, médecin de Paris, qui a écrit sur la même matière. III. Un *Traité sur l'origine des Fontaines*. IV. *Histoire du Caméléon d'Afrique et de plusieurs animaux d'Italie*. V. *Histoire de la génération de l'Homme et des Animaux*, Venise, 1721, in-4°. Le mystère de la génération a exercé les plus habiles physiciens : les œufs des animaux vivipares, et des femmes même d'un côté, et les vers spermatiques de l'autre, ont partagé la plupart des philosophes qui ont tâché de l'éclaircir. Vallisnieri s'appliqua avec beaucoup de soin, pendant plusieurs années, à faire des observations sur des ovaires de différentes femelles fécondées depuis un temps plus ou moins considérable, et se déclara d'abord pour les vers séminaux. Mais, après avoir pesé avec attention les argumens des partisans des animalcules spermatiques dans la génération, il se détermina enfin à suivre ceux qui pensent que le principe de la génération est dans l'œuf. Il dédia cet ouvrage à l'empereur, qui lui donna un collier d'or et une patente où il le déclarait son médecin honoraire. VI. *De' Corpi marini che sù Monti si trovano*, Venise, 1728, in-4°; ouvrage où il examine cette question : comment la mer avait pu porter tous les corps dans les endroits où on les trouve. « Comme elle lui paraissait très-épineuse, il s'est contenté de rapporter fidèlement les systèmes qui lui étaient connus. Il ajouta les objections qui lui étaient venues dans l'esprit pendant qu'il méditait sur cette matière, sans cependant se déterminer pour aucune opinion. Tous ses ouvrages sont en italien. Son fils a publié ses *Opere fisico mediche*, Venise, 1733, 3 v. in-folio, fig.

VALLIUS. *Voy.* WALLIUS.

VALLOMBREUSE. *Voyez* GUALBERT, qui est le fondateur des religieux, et HUMILITÉ, qui a fondé les religieuses.

VALLON (JEAN), prêtre, chanoine de la Sainte-Chapelle de Dijon, né dans cette ville, y mourut le 12 avril 1650. On a de lui : I. *Considérations sur toute la vie de J.-C.*, composée en italien par le P. Barthélemi Riccius, et traduite en français, Paris, 1625, in-12. II. Adjonction aux livres intitulés : *Sauve-garde du feu et de la fumée*, Dijon, 1646.

VALLOT (FRANÇOIS-ANTOINE), religieux de l'ordre des frères mineurs conventuels, et maître de chapelle à Padoue, naquit à Verceil, le 11 juin 1697; la fortune bornée de ses parens ne leur permettait pas de lui donner une grande éducation; mais son excellente moralité engagea quelques personnes bienfaisantes à le placer au séminaire de sa ville natale, où il s'appliqua spécialement à la musique sous le célèbre Brisson, et fit dans cet art des progrès rapides. Après son noviciat, il retourna en Piémont, étudia la théologie et la philosophie, et quitta bientôt les lettres pour la musique. Il fut d'abord organiste à Padoue, puis maître de chapelle. Sa manière parut tout-à-fait neuve : doué d'un sentiment délicat, d'une ame pour ainsi dire harmonique, il fut également applaudi de ses compatriotes et des étrangers. Il mourut le 16 janvier 1780. Son éloge funèbre fut prononcé par François Fanzago, recteur du collége de Padoue. Quelques mois avant sa mort, Vallot avait publié en italien le premier volume d'une *Théorie et Pratique de la musique moderne*, imprimé à Padoue, en 1779, un volume in-4°.

VALLOT (ANTOINE), docteur en médecine, né en 1594, mort à Paris le 9 août 1671, fut premier médecin de la reine-mère, Anne d'Autriche, et de Louis XIV. Il avait accueilli, contre l'opinion alors répandue, l'émétique, le quinquina, et le laudanum : ce fut surtout avec le premier de ces médicamens, qu'il guérit le roi d'une maladie dangereuse qu'il fit à Calais en 1658. Il ne fut pas aussi heureux dans le traitement de la maladie de Henriette d'Angleterre. Gui-Patin, qui ne laisse échapper aucune occasion de maltraiter Vallot, rapporte les vers qui furent faits au sujet de la mort de cette princesse. Elle était alors en France, où elle avait dû se réfugier pour se soustraire aux fureurs de la guerre allumée contre Charles Ier, son mari. Voici ces vers tels qu'on les trouve dans le Recueil des lettres de Gui-Patin :

Le croiriez-vous, race future,
Que la fille du grand Henri
Eut en mourant même aventure
Que son père et que son mari?
Tous trois sont morts par assassin,
Ravaillac, Cromwel, Médecin,
Henri d'un coup de baïonnette,
Charles finit sur le billot,
Et maintenant meurt Henriette
Par l'ignorance de Vallot.

Antoine Vallot fut directeur du Jardin royal des plantes, et s'acquitta bien de sa place. On a fait paraître sous son nom : *Hortus regius*, Parisiis, 1665, in-folio, 2e partie (la 1re est de 1665); mais cet ouvrage appartient à trois médecins qui l'aidaient dans son administration.

VALLOT (JEAN), trésorier et curé de Saint-Étienne de Dijon, né dans cette ville, y mourut le 3 septembre 1668. On lui doit un *Traité de l'Admiration ;* une

Oraison funèbre du duc de Candale, et l'*Eloge de Pierre Odebert*.

VALMARANA (DÉJANIRA), fille pieuse, fonda en 1572, dans l'état de Venise, une congrégation de personnes du sexe, qu'elle consacra à l'éducation des jeunes filles et au service des femmes malades dans les hôpitaux. On ne s'engageait dans cet ordre à aucun vœu, mais on était soumis à cinq ans d'épreuves. Les filles et les veuves étaient reçues dans cette congrégation, qui, comme toutes celles de ce genre, firent honneur tout à la fois à l'humanité et à la religion. Elles étaient connues en Italie sous le nom de *Sœurs Dimesses*.

VALMONT DE BOMARE (JACQUES-CHRISTOPHE), célèbre naturaliste, membre de plusieurs Académies, professeur d'histoire naturelle, etc., né à Rouen, le 17 septembre 1731, fit ses premières études chez les jésuites de cette ville, s'y distingua surtout dans la langue grecque, devint élève du célèbre anatomiste Lecat, étudia les élémens de pharmacie, et vint à Paris en 1750. Son père, avocat au parlement de Normandie, le destinait au barreau; mais le penchant du fils pour l'histoire naturelle devint plus fort que la volonté du père, et Valmont de Bomare se consacra tout entier à cette étude. Ayant obtenu du duc d'Argenson, ministre de la guerre, la commission et les moyens de voyager au nom du gouvernement, il employa plusieurs années à visiter les principaux cabinets de l'Europe, à connaître par lui-même les ateliers métalliques, les gisemens des mines, la profondeur de leurs excavations; il pénétra dans la Laponie; il fit la description exacte des volcans de l'Islande, rassembla un grand nombre de matériaux précieux, revint à Paris, et le 16 juillet 1756, y ouvrit un cours sur les différentes branches d'histoire naturelle. Ce cours qu'il renouvela jusqu'en 1788, fait époque dans les annales de l'histoire naturelle. La plupart des sociétés savantes se firent honneur de le compter au nombre de leurs membres. Son père applaudit à des succès aussi flatteurs. « Je le destinais au barreau, dit-il; mon fils a surpassé mon attente, il s'est rendu l'avocat de la nature; il mérite toute mon affection. » Les cours de Russie, de Portugal, voulurent se l'attacher, et quelques avantages qu'elles missent dans leurs propositions, il les rejeta toutes dans un temps où il sollicitait en vain le remboursement de dettes contractées au service de l'Etat. Ses premiers ouvrages parurent dès l'an 1758, où il publia son *Catalogue d'un cabinet d'histoire naturelle*, in-12. L'année suivante il parut de lui un extrait nomenclateur du *Système complet de minéralogie*, in-12, et deux ans après un ouvrage plus étendu sur cette même science; il a pour titre : *Nouvelle exposition du règne minéral*, 2 volumes in-8°, 1761-62; 2ᵉ édition, 1774, 2 vol. in-8°; mais le travail le plus considérable, et qui a valu principalement à Valmont de Bomare sa réputation, c'est son *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*. Cet ouvrage important a eu plusieurs éditions, in-8° et in-4°. La première fut publiée à Paris, en 6 vol.; la 2ᵉ parut à Yverdun, en 1768 jusqu'en 1770; la plus nouvelle est celle de Lyon,

1800, 15 vol. in-8°. Cet ouvrage, le premier qui ait été fait en ce genre, a servi pour ainsi dire de base à tous les nouveaux dictionnaires d'histoire naturelle qui ont été composés depuis celui-ci. Valmont est mort à Paris, le 24 août 1807. *Voyez* la Notice sur la personne et les travaux de ce naturaliste, lue à l'Athénée des arts le 15 mai 1808, par P. Merault.

VALMONT. *Voyez* VALLEMONTI.

VALOIS (comtes DE). *Voyez* CHARLES DE VALOIS, DIANE et MARIGNY.

VALOIS (FÉLIX DE). *Voyez* VERMANDOIS.

VALOIS (MARGUERITE DE), reine de Navarre. *V.* MARGUERITE.

VALOIS (HENRI DE), érudit du 17e siècle, né à Paris en 1603, d'une famille noble originaire de Normandie, s'appliqua de bonne heure à la lecture des bons auteurs, des poètes grecs et latins, des orateurs et des historiens. Il fut envoyé à Bourges, en 1622, pour y apprendre le droit civil. A son retour, il se fit recevoir avocat au parlement de Paris, plutôt par complaisance pour son père que par inclination. Après avoir fréquenté sept ans le palais, il reprit l'étude des belles-lettres, et travailla assidûment sur les auteurs grecs et latins, ecclésiastiques et profanes. Sa grande application à la lecture lui affaiblit si fort la vue, qu'il ne perdit l'œil droit, et qu'il ne voyait presque point de l'autre. Les récompenses que son mérite lui procura, le dédommagèrent un peu de cette perte. Elle ne l'empêchait pas de composer, parce que sa mémoire lui rappelait les passages de tous les livres qu'il avait lus. En 1633, le président de Mesme lui donna une pension de 2,000 liv., à condition qu'il lui céderait ses collections et ses remarques; et le clergé de France une de 600, qui fut depuis augmentée. En 1658, il en obtint une de 1500 du cardinal Mazarin. Deux ans après, il fut honoré du titre d'historiographe de S. M., avec une pension considérable. Ce savant finit sa carrière en 1676. Ses principaux ouvrages sont : I. Une édition de *l'Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, en grec, avec une bonne traduction latine, et de savantes notes. II. *Histoire de Socrate et de Sozomène*, en grec et en latin, avec des observations dans lesquelles l'érudition est répandue à pleines mains. III. *Histoire de Théodoret*, et celle *d'Evagre le scolastique*, aussi en grec et en latin, avec des notes savantes. IV. Une nouvelle édition d'Ammien-Marcellin, avec d'excellentes remarques (*Voy.* l'article suivant). V. Des *Remarques* aussi estimées, sur Harpocration. VI. *Emendationum libri quinque*, Amsterdam, 1740, in-4°. Valois excellait dans l'art d'éclaircir ce que les Anciens ont de plus obscur. La saine critique, le savoir éclairé brille dans ses ouvrages; mais l'auteur sent trop les avantages qu'il avait sur les savans qui l'avaient précédé. Comme les livres de sa bibliothèque ne lui suffisaient pas, il en empruntait de toutes parts. Il avait coutume de dire à ce sujet, que « les livres prêtés étaient ceux dont il tirait le plus de profit, parce qu'il les lisait avec plus de soin, et qu'il en faisait des extraits, dans la crainte de ne plus les revoir. » Il ne se bornait pas à faire des recherches dans les livres, il consultait aussi les gens de lettres;

mais il ne faisait pas toujours assez de cas des soins qu'ils prenaient pour l'instruire. Ayant lu dans un ancien auteur quelque chose sur le port de la ville de Smyrne, qu'il n'était guère possible de comprendre sans avoir vu la disposition des lieux mêmes, il écrivit au savant Peiresc sa difficulté; ce généreux protecteur des sciences fit aussitôt partir un peintre sur un vaisseau de Marseille, qui allait à Smyrne, pour prendre le plan et la vue de son port. Il envoya le fruit de ses recherches à Valois, qui le remercia de ses soins, mais qui lui manda en même temps qu'il n'était pas entièrement éclairci sur ce qu'il souhaitait..... Peiresc fâché d'avoir fait inutilement une dépense considérable, lui écrivit « qu'il avait tâché de le satisfaire, et que si cela ne suffisait pas, il ne devait s'en prendre ni à lui, ni à son peintre, mais à son propre esprit, qui n'était jamais content de rien »..... « Valois, dit Nicéron, n'était pas prodigue de louanges, et peu d'ouvrages avaient l'avantage de lui plaire. Il réservait toute son estime et sa complaisance pour les siens. Hardi à blâmer ceux des autres, il ne souffrait pas patiemment qu'on reprît quelque chose dans ce qui venait de lui. Ceux qui s'avisaient de le faire passaient dans son esprit pour des ignorans. Quand il se portait bien, il traitait de paresseux et de gens aimant le lit, ceux de ses parens que la maladie ou les infirmités obligeaient d'y rester; mais quand il était lui-même malade, il fallait des précautions infinies pour ne point l'incommoder. Il ne voulait voir personne; il ne pouvait même souffrir la lumière. Il pleurait, criait, se lamentait comme un enfant. La maladie passée, il disait que son mal avait été peu de chose; et il fallait, pour lui complaire, ne lui en parler en aucune manière, mais le féliciter au contraire sur sa bonne santé. A l'âge de 70 ans, il voulait encore passer pour jeune. Jacques Gronovius lui ayant, en ce temps-là, écrit une lettre où il lui souhaitait une longue et heureuse vieillesse, il en fut choqué, et rejeta la lettre avec indignation, en disant que c'était un jeune étourdi. Il avoua plusieurs fois depuis qu'avant cela il n'avait jamais pensé qu'il fût vieux.

VALOIS (Adrien de), frère puîné du précédent, suivit la même carrière que son frère, avec lequel il fut uni par les liens du cœur et de l'esprit. Il se consacra à l'histoire de France, dans laquelle il se rendit très-habile. Le roi l'honora du titre de son historiographe, et lui donna une gratification en 1664. Cet auteur mourut le 2 juillet 1692, à 80 ans. Il laissa un fils, qui a publié le *Valesiana*, Paris, 1694, in-12. Valois employa plusieurs années à rechercher les monumens les plus certains de notre histoire, et à en éclaircir les difficultés les plus épineuses. Il n'était pas aussi habile que son frère dans la langue grecque, et n'avait pas la même beauté d'esprit; mais il était laborieux, écrivait purement en latin, et était bon critique. Ses ouvrages les plus estimés sont: I. *Gesta Francorum*, 1638, 3 vol. in-fol. L'exactitude et l'érudition caractérisent cette Histoire de France; mais elle ne va que jusqu'à la déposition de Childéric. Elle est écrite, selon le père Lecointre, avec tant

de soin, qu'elle peut servir d'un excellent Commentaire sur ce que Grégoire de Tours, Frédégaire et d'autres anciens auteurs avaient écrit de notre histoire d'un style rude et tout-à-fait barbare. L'abbé Lenglet en porte le même jugement, de même que l'abbé Legendre, qui ajoute que « c'est moins une histoire qu'un ouvrage de critique rempli d'une grande érudition, et que l'auteur l'a écrite en savant, ce qui fait qu'elle n'est goûtée que des savans. » Vigneul-Marville dit, à l'occasion de cet ouvrage, que Valois était d'une humeur difficile, et qu'il semblait qu'on lui arrachât les entrailles quand on le priait de produire quelque chose de nouveau. » Il fallait le laisser faire, ajoute-t-il. Colbert le sollicitant un jour avec honnêteté de vouloir continuer son Histoire latine de France, le bon homme tout effrayé, se retirant en arrière, comme si on voulait l'assommer, s'écria : « Eh ! monsieur, que me demandez-vous, à l'âge où je suis ? Me demander ce pénible travail, c'est me demander la vie ? » II. *Notitia Galliarum*, Paris, 1575, in-folio ; livre très-utile pour connaître la France sous les deux premières races. L'auteur est si exact, qu'on dirait qu'il a vécu dans ces temps-là. III. Une édition in-8° de deux anciens poèmes ; le premier est le *Panégyrique de Bérenger, roi d'Italie;* et le second, une espèce de Satire, composée par Adalberon, évêque de Laon, contre les vices des religieux et des courtisans. IV. Une seconde et nouvelle édition d'Ammien-Marcellin, Paris, 1681, in-folio. Son frère avait publié la première en 1636. La seconde est plus correcte, quoiqu'il s'y trouve encore quelques fautes, que Jacques Gronovius a relevées et corrigées dans la nouvelle édition qu'il en donna à Leyde, en 1693. V. *Dissertatio de Basilicis*, où il traite de la signification du nom *Basilica*, donné aux anciennes églises. Ce traité fut attaqué par le docteur Launoy ; mais Valois le défendit par une réplique victorieuse, publiée en 1660 ; et d'autres écrits excellens dans leur genre.

VALOIS (Charles de), fils du précédent, n'est connu que par des Dissertations imprimées dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont il était membre. Il n'a pas illustré son nom, comme l'ont fait son père et son oncle.

VALOIS (Louis le), jésuite, né à Melun, en 1639, devint confesseur des princes petits-fils de Louis XIV, et mourut à Paris, en 1700. On a de lui des *Œuvres spirituelles*, recueillies à Paris en 1768, en 3 vol. in-12, et un petit livre contre la *Recherche de la vérité*, par Malebranche, qu'il donna sous le nom de *Louis Delaville*, en 1679, avec ce titre : *Sentiment de Descartes, touchant l'essence et les propriétés des corps opposés à la doctrine de l'Église*, etc. Malebranche répondit victorieusement au jésuite, qui eut encore contre lui Bernier et un protestant anonyme. Ses ouvrages ascétiques sont pleins de lumières et d'onction. *Voy.* Malebranche, n° 10 de ses ouvrages.

VALOIS (Yves de), jésuite, né à Bordeaux, le 2 novembre 1694, fut professeur d'hydrographie à la Rochelle, où il donna des preuves de sa science et de ses

lumières. On a de lui : I. *La science et la pratique du pilotage*, 1733, in-4°. II. *Conjectures physiques sur le sel marin*, 1752, in-8°. III. *Entretiens sur les vérités fondamentales de la Religion*, 1747, in-12. IV. *Observations sur les auteurs qui cachent leurs noms par de mauvais motifs*, 1749, in-4°. V. *Entretiens sur les vérités pratiques de la Religion*, 1751, 4 vol. in-12. VI. *Observations curieuses sur ce que la Religion a à craindre des académies littéraires*, 1756, in-12. VII. *Lettres d'un père à son fils sur l'incrédulité*, 1756, in-12. VIII. *Lectures de piété à l'usage des maisons religieuses*, 1764, in-12. IX. *Avis sur l'incrédulité moderne*. X. *Recueil de Dissertations littéraires*, 1776, in-12. Tous ces ouvrages sont estimés : on découvre partout l'auteur honnête homme qui ne cherche point à faire illusion, qui saisit facilement et sûrement la vérité et la dit avec franchise. On ignore l'année de sa mort.

VALON (Jacques-Louis, marquis de Mimeure). *Voyez* Mimeure.

VALORI (Nicolas), patricien de Florence, occupa dans l'état plusieurs emplois considérables, et mourut à Rome en 1527. Il a écrit élégamment en latin *la Vie de Laurent de Médicis*; elle était en manuscrit ; son ami et son contemporain Laurent Méhus la publia en italien, en un petit volume in-8° de 67 pages, Florence, 1749. Valori, ayant trempé à Florence dans la conspiration de Boscoli et de Capponi, avait été condamné à une réclusion perpétuelle : l'intervention de Léon X, lors de son avénement au pontificat, lui fit rendre la liberté.

VALORI (François), patricien de Florence, probablement de la même famille que le précédent, et l'un des premiers hommes de l'Etat, né en l'an 1448, fit d'excellentes études, et s'adonna à la philosophie platonicienne, qui était alors en vogue. Destiné par la nature à autre chose que l'oisiveté littéraire, il entra dans la magistrature, où il obtint bientôt des emplois importans et une ambassade, puis fut nommé quatre fois gonfalonnier. L'étroite liaison qu'il avait contractée avec le célèbre Savonarola, sa conduite opiniâtre contre Lambert d'Antella et les citoyens les plus respectables, lui attirèrent beaucoup d'ennemis, et furent cause de sa mort. Il fut tué le 8 avril 1488, dans une émeute.

VALORI (Baccio), né à Florence, le 30 octobre 1535, embrassa le parti de la jurisprudence. En 1580, il fut sénateur du duc François Ier, puis conseiller intime de Ferdinand Ier, et s'acquitta de ces deux emplois avec beaucoup de succès. Valori protégea les beaux-arts, et les exercices littéraires reprirent sous lui leur ancienne activité. Il mourut le 4 avril 1606, dans sa maison d'Empoli. En 1587, il adressa au grand-duc François la Chronique de Jean Villani : on n'a rien autre chose de lui.—Philippe, son fils, est l'auteur d'un volume in-4°, assez rare, où l'on trouve diverses instructions sur la famille des Valori. Elle s'éteignit en 1687.

VALPERGA de CALUSO (Thomas), auteur italien, né le 20 décembre 1737, mort le 1er avril

1815, a écrit un grand nombre de dissertations en italien, latin et français. On trouve une Notice sur cet auteur dans le *Magasin Encyclopédique*, et à la suite une *Bibliographie Calusiana*, qui fournit la liste de ses ouvrages.

VALSALVA (Antoine-Marie), célèbre médecin, né à Imola, en 1666, mort en 1723, fut disciple de Malpighi, et enseigna l'anatomie à Bologne avec une réputation peu commune. On a de lui des *Dissertations anatomiques* en latin, publiées à Venise en 1740, 2 vol. in-4°, par Morgagni, qui les a commentées et critiquées avec beaucoup d'érudition ; il en a rehaussé les beautés avec la même impartialité qu'il en a blâmé et corrigé les défauts. Les anatomistes estiment surtout le Traité *De aure humanâ*, Bologne, 1707, in-4°. Cet écrit, selon le témoignage de Morgagni, a coûté seize ans de travail à l'auteur. Tous les ouvrages de Valsalva ont été recueillis sous ce titre ; *Antonii-Mariæ Valsalvæ opera hoc est de aure humanâ et dissertationes anatomicæ, cum Additionibus J. B. Morgagni*, Venise, 1740, 2 volumes grand in-4°, fig.

VALSECCHI (P. D. Virginius), né à Brescia en 1681, entra encore jeune dans la congrégation du Mont-Cassin à Florence, et y professa la philosophie avec beaucoup de succès. Le grand-duc de Toscane, Côme III, pour récompenser son mérite, lui donna une chaire d'Écriture Sainte et d'histoire ecclésiastique dans l'université de Pise, où il forma d'excellens élèves, entre autres François Gaëtan, depuis archevêque de Florence. Valsecchi fut ensuite nommé abbé de son monastère, et y finit ses jours le 5 août 1739. Voici ses principaux ouvrages : I. *De M. Aurelii Antonini tribunitiâ potestate dissertatio*, etc., Florentiæ, 1711. II. *De initio imperii Severi Alexandri*, Florentiæ, 1715. III. *Epistola de veteribus Pisanæ civitatis constitutis*, ibidem, 1727.

VALSECCHI (Antoine), illustre dominicain, d'une très-bonne famille de Vérone, né en 1708, entra à dix-huit ans dans la congrégation de Jacob Salomon, et y enseigna la philosophie. Ses expériences mécaniques détruisirent le système sur l'air qui depuis long-temps était en crédit. Plusieurs nobles lui confièrent l'éducation de leurs enfans ; mais se livrant tout entier à son goût pour l'éloquence, il se fit prédicateur, parcourut les principales villes d'Italie, et laissa partout la réputation d'un grand orateur, d'une élocution pure. En 1758, il fut nommé professeur de théologie dans l'université de Padoue, et occupa cette chaire jusqu'à sa mort, arrivée le 15 mars 1791. Il a écrit plusieurs onvrages dans sa langue maternelle. Les principaux sont : I. *Fondemens de la Religion, et sources de l'impiété*, Padoue, 1765, in-4°. II. *Vérités de l'Église catholique romaine*, Padoue, 1787. III. *Sermons pendant le Carême*, Venise, 1792. IV. *Panégyriques et Discours*, Bassano, 1792.

VALSTEIN. *Voy.* Walstein.

VALTRINI (Jean-Antoine), jésuite, né à Rome, dans le dix-septième siècle. Nous avons de lui, *De re militari veterum Romanorum libri VII*, Coloniæ, 1597. L'ouvrage est assez

concis, mais plus avantageux pour l'intelligence des parallèles militaires de François Patrice.

VALTURIUS (Robert), né à Rimini, dans le 15e siècle, a donné un ouvrage latin en 12 livres, sur l'art militaire, Vérone, 1472, in-fol. L'édition de 1483, moins rare que l'autre, est aussi plus correcte. La même année, il en parut une traduction italienne à Vérone, par Paul Ramusio, Vérone, in-fol., fig., qui n'est pas commune, et une belle édition à Paris, en 1532, in-folio. Valturius mourut à l'âge de 70 ans et demi, comme le marque son épitaphe dans l'église de Saint-François à Rimini, où il a un mausolée de marbre.

VALVASONE (Erasme de), poète italien, né en 1523, d'une très-bonne famille, dans son château de Valvasone en Frioul, mort en 1593, mena tranquillement une vie privée qu'il consacra toute entière à l'étude. Son poème de *la Chasse* (*Della Caccia*), dont le Tasse parle avec éloge, écrit en stances de huit vers, et divisé en cinq livres, est une des productions de sa jeunesse, quoiqu'il ne l'ait publié qu'en 1591. Il a été réimprimé à Venise, en 1602, petit in-8°, avec les notes d'Olimpo Morucci. On a encore de lui la traduction de *la Thébaïde* de Stace; *les Larmes de la Madeleine; le Combat des bons Anges contre les rebelles*, de la même mesure que le premier; *l'Electre* de Sophocle, en vers libres, et les quatre premiers chants de Lancelot.

VALVASONE (Jacob), surnommé *le Vieux*, né à Maniaque en Frioul, florissait dans le 16e siècle. Il a écrit en italien une nouvelle *Histoire du Frioul*, enrichie de notes excellentes sur celle que Jean Candide fit paraître à Venise, en 1521, sous ce titre: *Commentarii Aquilejenses*. L'ouvrage de Valvasone, dans lequel on voit les diverses révolutions du Frioul, n'est pas parvenu au public. Quant à sa *Description de Corgna en Frioul*, écrite en 1565, on la trouve dans le cinquième tome du nouveau Magasin de Toscane.

VALVERDA (Jean), médecin espagnol du 16e siècle, né dans le royaume de Léon, étudia à Padoue, et vint se fixer à Rome. Il travailla sur les ouvrages anatomiques de Vesale, et tâcha d'y mettre plus de clarté. Il a écrit à ce sujet: *Historia de la composicion del cuerpo humano*, Rome, 1556, in-fol. On en a une traduction italienne par lui-même, et une latine par Michel Columbus. Valverda a encore laissé, *De animi et corporis sanitate tuendâ*, Lutetiæ, 1552, in-8°; Venetiis, 1553, in-8°. C'est à ce médecin que l'Espagne doit l'émulation qui s'y est manifestée depuis lui dans l'étude de l'anatomie. Quand il publia les planches de Vesale, qu'il avait fait graver en cuivre à Rome, par Gaspard Bezerra, l'ouvrier le plus habile de son temps, il fit quelques additions aux descriptions de cet auteur, et il ajouta à ses planches quatre figures nouvelles.

VALVERDE, moine espagnol. *Voyez* l'art. Pizarro.

VALVERDI (Barthélemi), théologien de Padoue, né vers 1540, mort en 1600, s'est fait connaître dans la république des lettres par un ouvrage sur le purgatoire, imprimé sous ce

titre : *Ignis purgatorius post hanc vitam, ex græcis et latinis patribus assertus*, Patavii, 1581, in-4°; livre très-rare et recherché des bibliomanes curieux. Cet ouvrage eut peu de succès lorsqu'il parut; le propriétaire, voulant y donner cours, réimprima, en 1590, le frontispice sous le nom de *Valgrisius*, de Venise, et la plus grande partie de l'édition se débita sous ce masque.

VAN-ÆLST. *Voy.* Aelst.

VAN-AKEN (Joseph), peintre habile de l'école flamande, excellait à rendre les satins, les velours, les dentelles et les broderies, etc. Il mourut en 1749, âgé de 50 ans. Il y a eu un autre Arnauld Van-Aken, qui a peint avec succès des paysages et des figures en petit. On lui doit une suite gravée de poissons, intitulée *Les merveilles de l'Océan*, qui est curieuse et recherchée.

VAN-ALESTI (Saverio), jésuite, et célèbre orateur, né à Naples, le 8 décembre 1678, prêcha avec succès dans les principales villes d'Italie. A une éloquence mâle et fleurie, il réunissait un organe sonore et un accent plein d'énergie. Il mourut à Naples, le premier mars 1741. On a de lui, en italien : I. *Sermons pour le Carême*, Venise, 1742. II. *Discours pour les principales fêtes de l'année, et tous les vendredis, dans l'espace de deux ans.* III. *Panegyrici sacri*, Venise, 1746.

VAN-ARTOIS. *Voy.* Artois.

VAN-ARUM. *Voy.* Arum.

VAN-BILLINGUER (Jean-Ulric), professeur de médecine et de chirurgie, mort à Berlin, le 9 avril 1796, à l'âge de 76 ans, était né à Chur, dans le pays des Grisons, et il avait fait ses premières études à Bâle, à Strasbourg, et dans les hôpitaux de Paris. Ayant acquis de l'expérience dans les armées wurtembergeoise et prussienne, il passa en 1753 au service de Prusse. La chirurgie lui est redevable de quelques progrès intéressans, principalement relatifs à la conservation des membres blessés, que l'on se pressait trop d'amputer avant lui. Il a publié sur cette matière un ouvrage, qui a été traduit en plusieurs langues.

VANBROUCK. *Voyez* Wanbrouch.

VANBRUGH (Sir John), écrivain dramatique anglais, descendait d'une famille ancienne, et, dès ses premières années annonça d'heureuses dispositions pour la poésie et l'architecture. Il débuta dans la carrière des armes en qualité d'enseigne, et ayant fait connaissance, pendant ses quartiers d'hiver, avec sir Thomas Skipwith, intéressé dans une entreprise de spectacle, il lui communiqua le plan de deux pièces intitulées *The relapse*, et *The provoked wife* (La rechute et la femme provoquée); ces deux pièces, jouées sur le théâtre de Lincoln's dun Fields, en 1698, eurent un succès fort au-delà des espérances de l'auteur, auquel elles procurèrent tout à la fois beaucoup d'admirateurs et quelques critiques. On connaît ce vers de Pope, où il reproche à Vanbrugh « de manquer de grace, quoiqu'il ne manque jamais d'esprit, » reproche justifié particulièrement par ces deux pièces. Elles furent suivies la même année, en 1698, de sa comédie d'*Esope*, jouée à Drurylane, pièce remplie de sel

et de morale. *The false friend*, (Le faux ami) parut en 1702. Sous la reine Élisabeth, Vanbrugh fut honoré du titre de chevalier, et posséda quelques années l'office de celui des hérauts d'armes d'Angleterre, auquel est attaché le nom de *Clarencieux*. Sous George Ier, il fut nommé intendant des bâtimens de l'hôpital de Greenwich, contrôleur-général de ceux de sa majesté, et intendant de ses jardins. Ce fut à peu près dans ce temps, en 1716, qu'il vint en France, où son goût pour l'architecture l'ayant porté à examiner avec un soin trop affecté les fortifications de nos places de guerre, un ingénieur le dénonça, et le fit mettre à la Bastille. Son aventure fit du bruit, et la politesse française s'empressa de lui faire les honneurs de sa retraite, où il vécut fort agréablement, occupé à former des plans de comédie, et à recevoir des visites de la noblesse française, qui s'intéressa et réussit à lui procurer sa liberté, avant même que la cour de Londres l'eût réclamé. De retour dans sa patrie, Vanbrugh eut assez de crédit pour obtenir d'une souscription de trente actionnaires les moyens de faire construire dans Hay-Market un superbe théâtre, dont la direction lui fut confiée, ainsi qu'à Cibber. On remarquera comme une particularité peu importante en elle-même, mais qui caractérise l'esprit de la nation, que lorsqu'on posa la première pierre, on y fit graver ces mots: *Little Whigh* (La petite Whigh), par allusion à une jeune personne célèbre par sa beauté, et qui était alors l'objet des toasts du parti des ennemis de la cour. La salle de Hay-Market fut ouverte par une des productions de sir John, intitulée *La confédération*, qui eut le succès qu'elle méritait comme pièce dramatique, et beaucoup plus qu'elle n'eu devait avoir par l'esprit de licence qui y règne. Vanbrugh fit jouer successivement d'autres pièces de sa composition, imitées du français, telles que le *Cocu imaginaire*; l'*Ecuyer Treeloby*, et *la Méprise*. Il termina sa carrière en 1726, laissant à demi-achevée sa pièce intitulée *Le voyage de Londres*, que Cibber, son ami, a continuée avec beaucoup de succès. Comme architecte, on ne cite de lui que la construction du château de Blenheim, qui lui fait peu d'honneur.

VAN-BUYS (....), peintre hollandais du 17e siècle, a travaillé dans la manière de Miéris et de Gérard Dow. Sa composition est des plus spirituelles et des plus gracieuses. Il rendait les étoffes avec une vérité frappante. Son dessin est pur, sa touche unie sans être froide. Ses tableaux ne sont connus qu'en Hollande.

VAN-CEULEN (Ludolphe), mathématicien flamand, au commencement du 17e siècle, travailla beaucoup pour déterminer le rapport du cercle à la circonférence. Il exprima ce rapport en 36 chiffres; de sorte que l'erreur qu'il y a entre le vrai rapport du cercle et celui qu'il trouve est moindre qu'une fraction dont l'unité serait le numérateur, et le dénominateur un nombre de 36 chiffres. Ce travail est sans doute étonnant; car il fallut qu'il fît des extractions, jusqu'à ce qu'il trouvât dans la circonférence du cercle le nombre des chiffres rapporté. Aussi, pour en conserver la mémoire à la postérité, et pour immortaliser cet homme labo-

rieux, on a fait graver ces chiffres sur sa tombe, qu'on voit à Leyde dans l'église de Saint-Pierre. On a de lui : I. *Fundamenta geometriæ*, traduits du hollandais en latin par Snellius, et imprimés in-4° en 1615. II. *De circulo et adscriptis,* 1619, in-4°. Il a aussi laissé quelques manuscrits.

VANCOUVER (George), célèbre navigateur, mort en 1798, accompagna le capitaine Cook dans son second voyage, et fut nommé en 1784, capitaine de l'*Europe*, qu'il conduisit à la Jamaïque. Il fut ensuite chargé d'une expédition plus importante. Ce fut de parcourir les côtes de l'Amérique pour y déterminer les positions avec plus de précision qu'on n'avait fait précédemment. Vancouver exécuta cette commission avec un succès qui passa l'espérance qu'on en avait conçue. Il releva dans les années 1790 et suivantes, jusqu'en 1795 inclusivement, plus de 1,200 lieues de la côte nord-ouest de l'Amérique avec un détail et une exactitude inconnus jusqu'alors. Son voyage fut imprimé à Londres, en 1798, 3 vol. grand in-4°, avec 18 fig. et atlas in-fol. de 16 cartes. Demeunier et l'abbé Morellet l'ont traduit en français, 1800, 3 vol. in-4°, imprimés aux frais du gouvernement; et on a donné depuis à Paris une nouvelle traduction in-8°, enrichie d'un très-bel atlas. Elle est due à M. Henri.

VAN-DALE ou DALEN (Antoine), médecin hollandais, né le 8 novembre 1638, fit paraître dans sa jeunesse une passion extrême pour les langues; mais ses parens lui firent abandonner cette étude pour le commerce. Il quitta cette profession à l'âge de 30 ans, et prit des degrés en médecine. Il pratiqua cette science avec succès, et se fit une réputation dans l'Europe par sa profonde érudition. Il mourut à Harlem, médecin de l'hôpital de cette ville, le 28 novembre 1708. On a de lui : I. De savantes *Dissertations sur les oracles des païens.* Il y soutient que ce n'était que des tromperies des prêtres. La meilleure édition de ces Dissertations est celle d'Amsterdam, en 1700, in-4°, fig. Fontenelle en a donné un abrégé en français dans son *Traité des Oracles.* Il a eu soin d'y mettre la méthode, la clarté et les agrémens qui manquent à Van-Dale, savant profond, critique habile, mais écrivain lourd et pesant en latin et en français. (*Voy.* Blondel.) II. Un *Traité de l'origine et des progrès de l'idolâtrie*, 1696, in-4°. III. *Dissertations sur des sujets importans*, 1702 et 1743, in-4°. IV. *Dissertatio super Aristea de LXX Interpretibus*, Amsterdam, 1705, in-4°. Van-Dale était d'un caractère doux et d'une probité exacte. Il entendait la plaisanterie sur ses ouvrages, ce qui n'est pas une petite qualité dans un érudit. Sa société était agréable. Il savait beaucoup d'histoires plaisantes, qu'il racontait sans apprêt. Il parlait d'ailleurs de tout avec liberté.

VANDELLI (Dominique), mathématicien et géographe, né dans le Modénois, le premier mars 1671, étudia chez les jésuites de Modène la grammaire et les humanités, et fit ses autres cours avec grand succès dans l'université. Il se lia d'amitié avec le docteur Pierre Gérard, qui lui enseigna le grec et plusieurs autres

langues orientales. Il professa les mathématiques à Modène, et fut premier mathématicien des ducs Rinald Ier et François III. Ce dernier l'honora en outre du titre de son géographe. Ces divers emplois l'obligèrent de voyager en Romagne, dans le Ferrarais, et à Rome. Il mourut en 1754, et laissa en italien les ouvrages suivans: I. *Considérations sur les Académiciens latins*, Florence, 1744. II. *Mémoires géographiques.* III. *Lettres sur quelques oppositions à l'origine des sources et des rivières*, par Valisnieri.

VANDEN-BOSCH (Pierre), jésuite, né à Bruxelles, se distingua dans la société des bollandistes, et travailla à la collection des *Acta Sanctorum*. Sa *Dissertation sur les patriarches d'Antioche*, qui se trouve dans le 4e tome de juillet, décèle une érudition rare, et a mérité le suffrage des critiques instruits. Il mourut à Anvers, en 1736.

VANDENBOSCH ou VANDENBOSCH (Lambert), en latin *Sylvius*, ou *Dubois* en français, écrivain hollandais, né vers l'an 1610, à Dordrecht, mort vers l'an 1688, à donné un grand nombre d'ouvrages assez peu estimés: ils sont tous en langue flamande. Les principaux sont: I. *Théâtre des hommes illustres*, etc., Amsterdam, 1660, 2 vol. in-4°. II. *Histoire de notre temps*, depuis 1667 jusqu'en 1687, Amsterdam. C'est une continuation de l'Histoire de Léon-Van Aitzema, mais inférieure à celle-ci. Bernard Costerus, protestant, a relevé bien des fautes de Sylvius, qui décèlent l'homme crédule, plein de passion et même de malignité. III. *La Vie des Héros qui se sont distingués sur la mer*, in-4°, avec figures. Il a encore publié quantité de *Tragédies*, *Pièces de vers*, etc.

VANDENECKOUT. *Voyez* Eeckhout.

VANDENESSE (Jean de), né à Gray en Franche-Comté, fut écuyer de l'empereur Charles-Quint, et suivit ce prince dans tous ses voyages. Il en a écrit le journal depuis 1514 jusqu'en 1551, qu'il passa au service de Philippe II, dont il écrivit aussi le journal jusqu'en 1560. Cet ouvrage contient des choses très-curieuses. M. Grappin, secrétaire perpétuel de l'Académie de Besançon, en a donné une analyse fort intéressante. Le manuscrit dédié au cardinal de Granvelle est à la bibliothèque publique de Besançon.

VANDEN-HONERT. *V.* Honert.

VANDEN-VELDE (Adrien), peintre hollandais, né à Amsterdam, en 1639, mort en 1672, a excellé à peindre des animaux. Il réussissait dans le paysage; son pinceau est délicat et moelleux, son coloris suave et onctueux. Il mettait tant de goût et d'esprit dans ses petites figures, que plusieurs bons maîtres s'adressaient à lui pour orner leurs tableaux. « Le mérite de ses ouvrages, dit Descamps, consiste en une couleur excellente, et une expression vive, qui rend toujours certains effets aussi frappans qu'ingénieusement saisis dans la nature. Ses ciels pétillans brillent à travers les arbres; sa touche est franche et termine les formes avec finesse; son feuillé est pointu et d'un grand travail. Il règne une chaleur rare dans tous ses travaux; et c'est peut-être dans cette partie qu'il n'a point été surpassé. Il

n'y a rien à desirer pour la correction de ses chevaux, de ses chèvres, de ses moutons; ils sont coloriés avec beaucoup de vérité. Ils répandent de la gaîté, du mouvement, de la vie dans tout ce que nous avons de lui. Des ouvrages d'un si beau fini et si nombreux font juger, par le peu de temps qu'il a vécu, de l'assiduité et de la facilité avec laquelle il travaillait. Cet aimable artiste a encore traité quelques sujets d'histoire. On a de lui une vingtaine d'estampes. Le Musée du Louvre possède plusieurs tableaux de cet artiste : ce sont des *paysages; des troupeaux avec leurs bergers; les amusemens de l'hiver; la promenade d'un prince de la maison d'Orange sur la plage de Schevelengen.*

VANDEN-VELDE (Isaïe), peintre flamand, se distingua dans le seizième siècle par ses *Batailles et ses attaques de voleurs*, peintes avec beaucoup de feu et d'intelligence. Toutes ses figures sont vêtues à l'espagnole. Il vivait à Harlem en 1626, et à Leyde en 1630.

VANDEN-VELDE (Jean), peintre, frère du précédent, s'est rendu très-célèbre dans l'art de la gravure à l'eau-forte et au burin. On a de lui des portraits, des paysages, des bambochades, les quatre élémens et quelques petits écrits sur son art. Il rapporte dans l'un d'eux que la ville de Rotterdam, pour favoriser l'art de l'écriture, donnait dans un certain jour de l'année une plume d'or au maître qui présentait la plus belle pièce.

VANDEN-VELDE (Guillaume), surnommé *le Vieux*, frère d'Isaïe et de Jean, mort à Londres en 1693, excellait à représenter des vues et des combats de mer. S'étant trouvé dans diverses batailles sous l'amiral Ruyter, il dessinait tranquillement durant l'action tout ce qui se passait sous ses yeux. Il a beaucoup dessiné à la plume sur du papier blanc ou colé sur toile. Charles Ier, roi d'Angleterre le prit à son service, et le traita avec la plus grande distinction.

VANDEN-VELDE (Guillaume, le jeune), fils du précédent, naquit à Amsterdam, en 1633. Son père lui enseigna d'abord le dessin, et le confia ensuite aux soins de Vliéger, peintre estimé. Les progrès de Vanden-Velde furent prodigieux; dans un pays environné par l'Océan, coupé par des milliers de canaux, il ne lui fut pas difficile de consulter la nature pour tous les effets qu'il voulait imiter; les ports hollandais, remplis de bâtimens de guerre et de commerce, lui offraient sans cesse des modèles; aussi Vanden-Velde, profitant de ces moyens d'instruction, a-t-il peint les eaux avec une admirable vérité, et les navires avec une exactitude qui étonne les marins mêmes. Aucun peintre n'a rendu mieux que lui les accidens d'une tempête, les détails d'un combat, les temps calmes et les brouillards. Ses ciels sont brillans, ses nuages légers et vaporeux, et les figures qu'il a placées dans ses tableaux sont touchées avec beaucoup d'intelligence; ce que ne savent pas toujours faire les peintres qui ne se sont attachés qu'à l'art d'imiter. On ne peut se dissimuler que Vanden-Velde n'a pas le génie poétique de Vernet : celui-ci ne s'est pas contenté d'imiter la nature; il a choisi et embelli les objets qu'il a représentés. Mais

jusqu'au moment où Vernet parut, Vanden-Velde fut regardé comme le premier des peintres de marine. Ses contemporains lui rendirent justice. L'Angleterre l'enleva à la Hollande, et Charles II et Jacques II lui firent une forte pension. Il vit ses productions tellement recherchées, qu'en moins d'un an leur prix fut doublé. Les Anglais, qui voulaient les posséder toutes, donnèrent des sommes considérables pour avoir celles qu'il avait laissées sur le continent avant de quitter sa patrie. On peut juger d'après cela des richesses qu'il dut amasser. Les malheurs de Jacques II ne changèrent rien à son sort, et il mourut à Londres.

VANDEN-ZYPE. *Voyez* ZYPOEUS.

VANDER-AA. *Voyez* AA.

VANDER-BEKEN. *Voyez* TORRENTIUS.

VANDER-BERGUE, né à Orléans, et mort à Versailles, au mois de novembre 1783, est auteur d'un *Voyage à Genève*, in-8°.

VANDER-DOES, poète. *Voy.* DOUSA.

VANDER-HELST (BARTHÉLEMI), peintre, né à Harlem, en 1631, a peint, avec un égal succès, le *portrait*, de *petits sujets d'histoire*, des *paysages*. Son coloris est séduisant, son dessin est correct, son pinceau moelleux. On voit au Musée du Louvre plusieurs tableaux de cet artiste : I. *Des Bourgmestres distribuant le prix de l'Arc*. II. Un *Portrait d'homme vêtu de Noir*. III. Un *Portrait de femme*.

VANDER-HEYDEN (JEAN), peintre, né à Gorcum, en 1637, mourut à Amsterdam, en 1712. Son talent était de peindre des ruines, des vues, des maisons de plaisance, des temples, des paysages, des lointains, etc. Il a représenté l'*Hôtel-de-Ville d'Amsterdam*, la *Bourse* de la même ville, le *Bureau des poids publics*, l'*Eglise neuve*, la *Bourse de Londres*. Il se plaisait à rendre les plus petits détails : on cite entre autres exemples de sa patience à cet égard, une *Bible* entr'ouverte, de quatre pouces de hauteur, et dans laquelle on lit correctement le texte. On ne peut trop admirer l'entente et l'harmonie de son coloris, son intelligence pour la perspective et le précieux fini de ses ouvrages. Ce peintre renommé perfectionna les pompes pour les incendies, diminua leurs frottemens, et rendit leur transport plus facile.

VANDER-HULST (PIERRE), peintre, né à Dorth en Hollande, l'an 1632, a peint avec beaucoup d'art et de goût des *fleurs* et des *paysages*. Sa touche est d'une vérité séduisante; il avait coutume d'enrichir ses tableaux de plantes rares et de reptiles, qui semblent être animés.

VANDER-LINDEN. *Voy.* LINDEN.

VANDER-MARCK (FRÉDÉRIC-ADOLPHE), professeur de jurisprudence à l'université de Groningue, mort dans cette ville, en 1801, est connu par de bons ouvrages sur le droit naturel et public, et par la persécution que lui valut la libéralité de ses principes, persécution qui lui fit perdre sa chaire de droit; mais il en rentra en possession en 1795, et prononça à cette occasion un discours intitulé : *De jure hominis, naturæ insito, singulis æqualiter tribuendo, perenni*

rerumpublicarum stabilimento.

VANDER-MEER (Jean), peintre, né à Harlem, en 1628, resta long-temps en Italie, et périt dans un petit voyage sur mer, en 1691. Elève de Nicolas Berghem, il excella à peindre des paysages et des vues de mer, qu'il ornait de figures et d'animaux dessinés avec beaucoup de goût. Sa touche est admirable, ses compositions pleines d'esprit, et pour l'ordinaire fort gaies. On lui reproche d'avoir mis trop de bleu dans les fonds de ses tableaux.

VANDER-MEER (....), frère du précédent, né à Harlem, en 1650, avait un talent supérieur pour peindre le paysage et les animaux, surtout des moutons dont il a représenté la laine avec un art séduisant. « On croit la manier, dit Rigaud; il faut que la nature ait passé toute entière à travers le pinceau de ce peintre.» Ses figures, ses ciels, ses arbres sont peints d'une excellente manière. On ne distingue point ses touches; tout est fondu et d'un accord parfait dans ses tableaux.

VANDER-MERSCH, général en chef des insurgés brabançons, servit d'abord en France sous Chevert, qui l'appelait son intrépide Flamand, et passa ensuite dans les armées de l'empereur avec le titre de lieutenant-colonel. Retiré à Menin, sa patrie, il y vivait tranquille et respecté, lorsque la révolte du Brabant éclata en 1789. Appelé à Breda pour y commander les rassemblemens qui s'y étaient formés, il vainquit à Hoogstraten et à Turnhout le général autrichien Schroëder. Bientôt les Brabançons, divisés d'opinion, refusèrent d'obéir à leur chef, ou ne lui offrirent plus que des troupes faibles et indisciplinées. Celles-ci livrèrent Vander-Mersch au général prussien Schondfeld, qui s'avançait contre lui. Il demanda alors à être jugé par les Etats de son pays, et se rendit lui-même à Bruxelles pour obtenir un jugement. Les Etats ne pouvant regarder comme un crime la défense des droits du Brabant contre les innovations de Joseph II, se contentèrent d'envoyer Vander-Mersch, prisonnier dans la citadelle d'Anvers. Il obtint ensuite la liberté lorsque les troubles de son pays eurent été pacifiés, et il y mourut le 14 septembre 1792.

VANDER-MONDE (Charles-Augustin), médecin, né à Macao dans la Chine, en 1727, de Jacques-François Vander-Monde, de Landrecies, mort à Paris, en 1762, d'une superpurgation, se fit une réputation par son habileté et par ses ouvrages. Il fut censeur royal et membre de l'Institut de Bologne. Nous avons de lui : I. Un *Recueil d'observations de médecine et de chirurgie*, ouvrage périodique, in-12, 1755. Ce fut le commencement du Journal de médecine. II. *Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine*, 1756, 2 vol. in-12. III. *Dictionnaire portatif de santé*, 1761, 2 vol. in-12; ouvrage qui est un cours complet de médecine-pratique en abrégé. Il y en a eu plusieurs éditions, et ce livre méritait le succès qu'il a eu. On peut lui reprocher cependant d'avoir mêlé quelquefois aux meilleures observations des principes hasardés.

VANDER-MONDE (.....), géomètre, membre de l'Institut, né à Paris, en 1735, devint élève du géomètre Fontaine, et se consa-

cra à l'étude des sciences mathématiques. Il avait plus de 30 ans lorsqu'il commença à s'y livrer. Ses ouvrages dans cette partie le firent admettre à l'Académie des sciences, en 1771. Ce sont des *Mémoires* sur la résolution des équations, les problèmes de situation, une nouvelle espèce d'irrationelle, les éliminations des inconnues dans les quantités algébriques. Ce géomètre décomposa le système musical et l'établit sur deux règles générales, la succession des accords et l'arrangement des parties. Les Mémoires qu'il lut sur ce sujet à l'Académie eurent l'approbation des compositeurs célèbres, tels que Philidor, Gluck et Piccini. L'auteur est mort à Paris le premier janvier 1796.

VANDER-NÉER (Aart), peintre de l'école hollandaise, né en 1619, mort en 1683. Le Musée du Louvre possède un tableau de lui représentant un village sur le bord d'une rivière où l'on voit quelques bateaux, à gauche sur le devant, trois vaches, attribuées à Albert Cuyr.

VANDER-PIET. *Voy.* Piet.

VANDER-SPIEGEL, conseiller-pensionnaire de la province de Hollande, s'est fait estimer dans sa patrie par ses talens et ses vertus. Il y eut toujours la principale direction des affaires politiques, et montra un zèle éclairé depuis 1787 jusqu'en 1795, pour modérer les voies de rigueur et repousser les agitations extérieures qui menacèrent de bouleverser son pays. Arrêté par le parti batave et ensuite relâché, il sortit de Hollande, et mourut à Lingen en Westphalie dans le cours de l'année 1800.

VANDER-VENNE (Adrien), peintre, né à Delft, en 1586, mort en 1650, était élève de Jerôme Van Diest. On trouve dans les compositions de cet artiste beaucoup d'esprit et de gaîté; mais il prenait tous ses sujets dans les conditions les plus basses de la vie. Tous ses Tableaux représentent des scènes d'ivresse, des danses de villageois et des jeux de mendians. Le Musée du Louvre possède un tableau de cet artiste représentant une *Fête* donnée à l'occasion de la trève conclue entre l'archiduc Albert d'Autriche et les Hollandais, en 1609. Le paysage et les accessoires sont de Breughel de Velours.

VANDER-ULFT (Jacques), peintre hollandais, né à Gorcum en 1627, s'adonna à la peinture par amusement, et ne la fit jamais servir à sa fortune, qui était d'ailleurs considérable. Ses tableaux et ses dessins sont fort rares. On remarque beaucoup de génie et de facilité dans ses compositions. Son coloris est suave et d'un effet séduisant; son dessin forme celui des peintres italiens. Il n'alla jamais en Italie, et cependant il a rendu les vues de Rome avec une vérité étonnante. Les débris des anciens monumens sont représentés par lui avec grace et vérité. Vander-Ulft fut aussi savant chimiste que peintre habile; il inventa la composition de diverses couleurs propres à la peinture sur verre, et il les employa sur des vitraux à Gorcum et à Gueldre. Sa probité et ses talens le firent choisir parmi ses concitoyens pour bourgmestre de sa patrie, et il prouva dans cette place qu'il était capable de conduire les affaires publiques. On trouve au Musée du Louvre deux tableaux de cet artiste; une *Porte*

de ville dont les murs sont baignés par une rivière, et *la Vue d'une place publique,* où se font les préparatifs d'une fête.

VANDI (ANDRÉ-JEAN-DOMINIQUE), médecin, né à Bologne, professa son art dans sa ville natale, et cultiva aussi la chimie. Il mourut le 10 janvier 1763, et laissa : I. *De remediis dissertatio medico-chymica,* Bononiæ, 1710. II. *De curi tincturâ philosophicâ,* ibid., 1728. III. *De utilitate et præstantiâ philosophiæ chymicæ, et de necessitate promovendi exercitia in laboratorio chymico,* ibid., 1730. IV. *De remediis officinalibus,* ibid., 1752.

VANDINI (THOMAS), religieux de l'ordre des frères mineurs conventuels, fut habile théologien et prédicateur; il était aussi versé dans la langue grecque. Il mourut en 1629. On a de lui en italien : I. *Discours théologiques et moraux sur le jubilé de l'an* 1625, Bologne. II. *Oraisons funèbres et nuptiales,* Bologne, 1621. III. *Discours philosophiques et théologiques,* Bologne, 1625. IV. *Vie de Saint Antoine de Padoue,* Bologne, 1627.

VANDRILLE (SAINT), en latin *Vandregesilus,* naquit à Verdun, du duc de Valchise et de la princesse Dode, sœur d'Anchise, aïeul de Charles-Martel. Il parut d'abord sur le théâtre du monde, et se maria; mais sa femme s'étant retirée dans un monastère, il l'imita, et choisit pour sa retraite le désert de Fontenelle, à six lieues de Rouen. Il y bâtit un monastère, et y mourut le 22 juillet avant l'an 689, à 96 ans.

VANDYCK. *Voy.* DYCK (Van.)

VANE (sir HENRI, chevalier), fils aîné de sir Henri Vane, secrétaire d'état sous Charles I[er], naquit en 1512, et conçut une telle aversion pour le gouvernement et la liturgie de l'Église anglicane, qu'il s'embarqua en 1635 pour la Nouvelle-Angleterre. Il s'y fit distinguer par ses talens à tel point, que le moment de l'élection des magistrats étant venu, il fut élu gouverneur. Il ne se maintint pas long-temps dans ce poste honorable et délicat; l'inquiétude de son imagination l'entoura de scrupules qui lui aliénèrent bientôt un peuple pour lequel ils étaient absolument nouveaux. Il revint en Angleterre, et corrigé de l'exagération de ses opinions, il y fit un mariage très-sortable, et fut adjoint à sir William Russel dans l'emploi important et lucratif de trésorier de la marine. Jusque là il n'avait qu'à se louer du gouvernement; mais le lord Strafford ayant été investi, lorsqu'il fut créé baron Raby, en 1639, des biens et des terres de Vane qu'il avait promis de rendre et qu'il retint malgré sa promesse, le père et le fils résolurent d'en tirer vengeance; et le dernier, admis en 1640, au grade de chevalier, se jeta à corps perdu dans les bras des ennemis de la cour. Lorsque la guerre civile vint à éclater, il épousa les intérêts du parlement avec une ardeur sans exemple : il fut l'un des députés chargés de soulever l'Écosse, et l'un des promoteurs les plus zélés de la ligue presbytérienne (*the covenant*), à laquelle jusque là il s'était formellement opposé; il offrit la démission de sa place de trésorier de la marine, qu'il ne devait point à la faveur du parlement, et proposa de faire servir aux dépenses de la guerre les émolumens qui

pouvaient lui être dus. Il fut l'un des commissaires du traité d'Uxbridge, et l'un de ceux qui furent envoyés au roi dans l'île de Wight, pour retarder son retour à Londres jusqu'à ce que l'armée y eût été rassemblée. Néanmoins il ne voulut avoir aucune part au procès du roi, et se tint à l'écart tout le temps qu'il dura. Lors de l'établissement de la république, il fut appelé au conseil d'état et y siégea jusqu'en 1653. A cette époque Cromwell, dont il n'avait jamais voulu reconnaître l'autorité, le fit emprisonner dans le château de Carisbrook. A la restauration, on imagina que la déclaration de Breda, n'exceptant de l'amnistie que ceux qui avaient eu part à la condamnation du roi, il devait être compris parmi les amnistiés; une réponse équivoque des deux chambres du parlement à une adresse que ses amis avaient présentée en sa faveur, fortifiait cette opinion, et le maintenait dans une entière sécurité; mais la part qu'il avait eue dans la proscription du comte de Strafford, ainsi que dans le mouvement général des affaires dans le changement de gouvernement, le rendirent suspect à la cour. Elle le fit mettre en jugement le 4 juin 1662. Il fut condamné à mort et décapité à la Tour, le 14 du même mois. Il avait, dit lord Clarendon, de grandes qualités, et particulièrement le talent de deviner les autres sans jamais se laisser pénétrer; il avait le *vultum clausum* des politiques de son temps. Il a laissé de nombreux écrits de politique et de controverse dont la liste présenterait peu d'intérêt. Il a publié *les méditations d'un homme retiré du Monde*, in-4°, 1665. *Le Correctif nécessaire*, ou *Balance d'un gouvernement populaire. De l'amour de Dieu et de l'amour avec Dieu. Epître générale sur le corps mystique du Christ*, 1662. *La figure des temps*, ou *l'inimitié entre la semence de la femme et celle du serpent*, 1662. *Méditations sur la vie de l'homme et sur la mort*, et beaucoup de *Traités politiques* et de *pièces relatives à son procès*.

VAN-EICK. *Voyez* EYCK.

VANEL (.....), conseiller du roi de France, en sa chambre des comptes de Montpellier, est connu : I. Par un *Abrégé nouveau de l'histoire des Turcs*, Paris, 1679, 4 vol. in-12; ouvrage fort défectueux, où il y a cependant des morceaux fidèles et exacts, suivant les sources qu'il a consultées, ou qu'avaient consultées les auteurs qu'il a compilés. II. *Abrégé nouveau de l'histoire générale d'Espagne, depuis son origine jusqu'à présent*, Paris, 1689, 3 vol. in-12. III. *Abrégé nouveau de l'histoire générale d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, Paris, 1689, 4 vol. in-12; ouvrages superficiels qui ne sont point estimés, et ne méritent point de l'être.

VAN-ESPEN. *Voy.* ESPEN.

VAN-EUPEN, chanoine et grand-pénitencier d'Anvers. Forcé par une intrigue amoureuse de se retirer en Hollande, il s'y occupa d'abord d'illuminisme, prit ensuite part aux troubles des Pays-Bas, et en devint un des instigateurs les plus actifs. Il avait alors environ 40 ans. Il forma à Bréda un comité qui correspondait avec celui d'Hasselts, s'attacha de bonne heure au parti de Vander-Noot, sur lequel il obtint beaucoup d'empire, et qui lui confia

les négociations avec la Hollande et les États de Flandre. Plus calme et plus adroit que Vander-Noot lui-même, il devint pour ainsi dire son guide dans des momens difficiles, et le tira, par sa présence d'esprit, de plusieurs positions critiques, où il eût succombé sous les efforts des vonkistes. Ce fut lui qui proposa le général prussien Schonfeld pour l'opposer à Vander-Mersch, et qui contribua ainsi beaucoup à la perte de ce dernier, dont il fut toujours l'ennemi acharné. Il devint ensuite secrétaire des États de Brabant, et conserva cette charge jusqu'à la fin des troubles. Le 15 novembre 1790, il proposa de jurer, sur un crucifix, de ne pas accepter les offres faites par la maison d'Autriche. Vander-Noot parut vouloir le seconder; mais les autres membres résolurent au contraire de traiter avec leur souverain. Après la défection du général Schonfeld, Van-Eupen se sauva en Hollande dans les premiers jours de décembre, de peur de tomber entre les mains des Autrichiens. De retour dans sa patrie, après la conquête des Français, il voulut de nouveau jouer un rôle par l'ascendant que lui donnait la religion; mais le Directoire français le fit déporter à la Guiane, où il finit ses jours en 1798.

VAN-GALEN. *Voyez* GALEN.

VAN-GEUNS (ÉTIENNE-JEAN). *Voyez* GEUNS.

VAN-HEIL (DANIEL), peintre, né à Bruxelles, en 1604, excellait dans les tableaux d'incendies. Houbraken cite de ce peintre, comme des chefs-d'œuvre, ses tableaux de l'*embrasement de Sodôme*, et de l'*incendie de Troie*. Le cabinet du prince Charles, à Bruxelles, renfermait un paysage de Van-Heil représentant un *Hiver* qui attristait l'ame, et donnait la sensation du froid.

VAN-HELMONT. *Voyez* HELMONT.

VAN-HEURN, VAN-HOOST. *Voyez* HOOST et HEURNIUS.

VAN-HUYSUM. *Voyez* HUYSUM.

VANIÈRE (JACQUES), jésuite, célèbre poète latin moderne, né à Caux, bourg du diocèse de Beziers, le 9 mars 1664, de parens qui faisaient leurs délices des occupations de la campagne, hérita de leur goût. Cet homme célèbre étudia sous le père Joubert, qui ne lui trouva d'abord aucun goût pour les vers, et l'élève lui-même priait son régent de l'exempter d'un travail qui le rebutait. Enfin son génie se développa, et il approfondit en peu de temps l'art des muses. Les jésuites le reçurent dans leur congrégation, et le destinèrent à professer les humanités. Son talent s'annonça par deux *Poèmes*; l'un intitulé *Stagna*, et l'autre *Columbæ*, qu'il fondit par la suite dans son grand poème. Santeul ayant eu occasion de les voir, dit «que ce nouveau venu les avait tous dérangés sur le Parnasse.» Mais ce qui mit le comble à la réputation du père Vanière, ce fut son *Prædium rusticum*, poème en 16 chants, dans le goût des Géorgiques de Virgile. La peinture que le père Vanière y fait des amusemens champêtres est relevée par l'harmonie de sa poésie, par le choix et la pureté de ses expressions. On lui reproche cependant des détails petits et inutiles, des récits hors d'œuvre, des digressions peu intéressantes, des images mal

choisies, etc. Le père Vanière a trop oublié que dans nos poëmes didactiques, les plus courts on trouve un long ennui, suivant l'expression de La Fontaine. Il aurait dû, comme Virgile et le père Rapin, ne choisir dans son sujet que ce qu'il offrait de gracieux et d'intéressant, et y répandre plus de chaleur et d'imagination. Peut-on espérer beaucoup de lecteurs quand on explique en 16 livres fort étendus d'un poëme en langue étrangère tout le détail des occupations de la campagne? On n'exige pas d'un poëte qu'il mette en vers la *Maison Rustique;* il fallait donc se borner, et c'est ce que le père Vanière, d'ailleurs si estimable, n'a pas su faire: la précision a presque toujours été l'écueil des versificateurs méridionaux. Ses premiers ouvrages se ressentent de sa jeunesse, par le luxe de ses fictions et des métamorphoses. Plus sobre dans ses autres poésies, le père Vanière emprunta des épisodes à nos fêtes religieuses. De ce mélange il résulte un assemblage assez discordant, où l'on voit l'*Assomption*, le *Vœu de Louis XIII*, la *Célébration de la Pâque;* et dans le livre suivant, la *Vengeance de Jupiter contre les Géans*, la *Métamorphose de Briarée en vigne*, et *d'Encelade en ormeau*. Ce qui peut faire excuser ces disparates, c'est que la poésie en est facile et ingénieuse, et que le *Prædium rusticum* est moins un poëme qu'une suite de petits poëmes charmans, moins un tableau qu'une galerie de paysages. Un reproche plus sévère que mérite le père Vanière, est d'avoir inséré, dans un poëme sur l'agriculture, une sortie contre les hérétiques, dans laquelle il propose poétiquement à Louis XIV de les persécuter. Ce que le père Vanière écrivait en vers latins, que le roi ne lisait pas, d'autres le répétaient au monarque en prose française, et le sang coulait dans les Cévennes. Le génie de la poésie fut bientôt puni d'avoir été persécuteur. De la Berchère avait une bibliothèque de près de 20,000 volumes choisis, qui convenait singulièrement à celle du collége de Toulouse. Ce bibliomane reçut un jour une épître en vers, dans laquelle sa bibliothèque le conjurait d'opérer cette réunion par son testament; Vanière avait fait ce patelinage, et le propriétaire s'y laissa prendre. Mais, après sa mort les héritiers prétendirent, sans doute avec quelque raison, qu'il n'était pas permis de suggérer un testament, même avec de jolis vers. Il en résulta un procès au conseil du roi; et le poëte, devenu plaideur pour n'avoir pas le démenti de son épître, fut obligé de venir à Paris. Le père Vanière fut très-bien reçu dans la capitale; les personnes les plus distinguées lui firent accueil, et il dédia ses *Abeilles* au cardinal de Fleury, en lui demandant le gain de son procès par une épître ingénieuse. Elle est placée en tête de ce chant, que l'abbé Desfontaines préfère à celui de Virgile, sauf l'épisode d'Orphée. Mais l'Orphée jésuite, et le crédit de son corps, échouèrent pleinement, et l'intérêt de la succession l'emporta. Les livres furent vendus et dispersés, et le poëte retourna se consoler à Toulouse. La meilleure édition du *Prædium rusticum*, est celle de Berland de Bordelet, Paris, 1756, in-12. Nous avons encore du père Va-

nière un Recueil de vers latins, in-12 : on y trouve des *Églogues*, des *Épîtres*, des *Epigrammes*, des *Hymnes*, etc. On distingue dans le *Prædium rusticum* du P. Vaniezo, les morceaux qui traitent du canal du Languedoc, des quatre saisons, de l'hiver de 1709, des arbres, de la chasse, du bœuf sauvage et des combats du taureau en Espagne. On trouve aussi dans ses poésies, des vers pour mettre sous les portraits des douze Césars romains. Ils sont recommandables par leur concision et leur justesse. Il a aussi donné un *Dictionnaire poétique*, latin, Lyon, 1722, in-4°, et il en avait entrepris un français et latin, qui devait avoir six volumes in-folio. Le père Vanière mourut à Toulouse, le 22 août 1739. Plusieurs poètes ornèrent de fleurs son tombeau. Son caractère méritait leurs éloges autant que ses talens. Berland de Rennes, (d'Halouvry), a publié, à Paris, en 1756, une Traduction du *Prædium rusticum*, en 2 vol. in-12, sous le titre d'*Économie rurale*.

VANIÈRE, neveu du précédent, né à Caux, diocèse de Béziers, mort à Paris, en 1768, avait projeté un Cours d'éducation, dont il a publié le *Cours de latinité*, 2 volumes in-8°, qui peut faciliter l'étude de la langue latine ; une *Traduction* des odes d'Horace, 1761, in-8°, dont on a loué la fidélité. On a encore de lui : *Nouveaux amusemens poétiques*, 1755, in-12. Un de ses neveux avait le projet d'achever son *Cours d'éducation* ; mais il n'en a publié que le *Prospectus*.

VANIN (le père), de la doctrine chrétienne, fut le premier avant l'abbé de l'Épée qui entreprit, mais sans méthode, il est vrai, d'apprendre à parler à deux sourdes-muettes, dont, après sa mort, l'abbé de l'Épée cultiva l'éducation pour la première fois. Le père Vanin avait commencé leur instruction par un moyen faible et très-incertain ; c'est l'abbé de l'Épée qui a instruit le public de l'essai du père Vanin.

VANINA D'ORNANO. *Voyez* SAN-PIETRO.

VANINI (LUCILIO), fameux athée, né à Taurozano, dans la terre d'Otrante, en 1585, s'appliqua avec ardeur à la philosophie, à la médecine, à la théologie et à l'astrologie judiciaire, dont il adopta les rêveries. Après avoir achevé ses études à Padoue, il fut ordonné prêtre, et se mit à prêcher. Mais il quitta bientôt la prédication, à laquelle il n'était point appelé, pour se livrer de nouveau à l'étude. Ses auteurs favoris étaient Aristote, Averroës, Cardan et Pomponace. Il abusa des idées de ces philosophes, et après avoir roulé d'incertitudes en incertitudes, il finit par conclure qu'il n'y avait point de Dieu. De retour à Naples, il y forma, selon le père Mersenne, le projet d'aller prêcher l'athéisme dans le monde, avec douze compagnons. Mais cet étrange dessein paraît une chimère, d'autant plus que le président Gramond, qui était à Toulouse lorsque Vanini fut jugé, ne dit point qu'il ait fait cet aveu à ses juges. La manière dont Vanini se conduisit dans ses premiers voyages s'accorde bien peu avec l'anecdote racontée par Mersenne. Il disputa presque partout en catholique. En quittant l'Allemagne, où il était allé d'abord, il se rendit en Bohême, et s'y

signala contre les anabaptistes. Il passa de là en Hollande, et n'y montra pas moins d'attachement à la foi catholique. Pendant le séjour qu'il fit ensuite à Genève, il y trouva un homme qui soutenait que les mariages qu'on nomme incestueux, n'étaient défendus que par les lois politiques : il appuyait son sentiment sur l'exemple de Loth, et sur le peu de scrupule que se faisaient les païens de contracter de pareilles unions. Vanini répliqua que Moïse n'avait permis des mariages qui sont défendus aujourd'hui, qu'afin de prévenir les divorces si communs entre les Juifs. Il prouva que les païens avaient regardé l'inceste comme un très-grand crime. Vanini attaqua à Genève même, où il affectait une façon de penser si sage, les lois civiles et ecclésiastiques, qu'il regardait comme les fruits de l'hypocrisie et de l'orgueil. Ses discours téméraires lui auraient attiré beaucoup de désagrémens, s'il ne se fût sauvé à Lyon. Ce fut alors qu'il commença à tirer le voile qui couvrait son caractère. Il laissa échapper des propos qui excitèrent le zèle de plusieurs gens de bien. Craignant d'être arrêté, il passa à Londres, où il se fit de nouveaux ennemis. Vanini se montra en Angleterre, ce qu'il avait paru en Allemagne et en Hollande ; il prit l'aumônier de l'ambassadeur de Venise pour son confesseur, et il argumenta si vivement contre les théologiens anglicans, qu'il fut mis en prison, en 1614, et traité avec rigueur. Après une détention de 49 jours, on le relâcha comme un cerveau faible. Il repassa la mer, et alla à Gênes, où il se montra enfin tel qu'il était, esprit égaré et cœur corrompu. Il tâcha d'infecter la jeunesse de ses principes ; et cette nouvelle imprudence le fit repasser à Lyon en 1615. Il y joua le bon catholique, et écrivit son *Amphitheatrum* contre Cardan. Quelques erreurs semées adroitement dans cette production allaient exciter un nouvel orage contre lui lorsqu'il retourna en Italie, puis revint en France, où il se fit moine dans la Guienne, on ne sait de quel ordre ; mais ses principes le firent chasser de son monastère, et il se sauva à Paris. Peu de temps après, en 1616, il fit imprimer dans cette ville ses dialogues, *De admirandis naturæ arcanis ;* il les dédia au maréchal de Bassompierre, qui l'avait pris pour son aumônier. La censure que la Sorbonne fit de cet ouvrage l'obligea bientôt d'abandonner la capitale. Après avoir promené son inconstance de ville en ville, il s'arrêta à Toulouse, où il prit des écoliers pour la médecine, la philosophie et la théologie, il fut même assez adroit pour s'introduire chez le premier président, qui le chargea de donner quelques leçons à ses enfans. Vanini profita de la confiance qu'on avait en lui pour répandre son athéisme. Il fut livré aux flammes, le 19 février 1619, après avoir eu la langue coupée. Lorsqu'on lui ordonna de demander pardon à Dieu, au roi et à la justice, on prétend qu'il répondit : « Qu'il ne croyait point en Dieu ; qu'il n'avait jamais offensé le roi, et qu'il donnait la justice au diable. » Mais s'il tint un discours si insensé, c'est qu'il était plus fou que méchant ; et, dans ce cas, il fallait plutôt l'enfermer que le brûler. On a de Vanini : I. *Am-*

phitheatrum æternæ Providentiæ, in-8°, Lyon, 1615. Cet ouvrage, condamné par la Sorbonne, en avait d'abord été approuvé, parce que, en apparence, l'auteur y combattait ceux qui niaient Dieu et sa Providence; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que Vanini y proposait les objections dans toute leur force, et qu'il se plaisait à y répondre avec faiblesse. II. *De admirandis naturæ, reginæ deæque mortalium, arcanis*, Paris, 1616, in-8°. Cet écrit fut pareillement condamné; il est devenu très-rare, parce qu'on le supprima dès sa naissance. III. Un *Traité d'Astronomie*, qui n'a pas été imprimé. Plusieurs savans ont tâché de justifier Vanini sur son athéisme. On prétend même qu'au premier interrogatoire qui lui fut fait, on lui demanda s'il croyait l'existence d'un Dieu? et que s'étant baissé, il leva un brin de paille, en disant: « Je n'ai besoin que de ce fétu pour me prouver l'existence d'un Être-créateur »; et fit, dit-on, un long discours sur la Providence. Le président Gramond, qui parle de ce discours, dit qu'il le prononça plutôt par crainte que par persuasion; mais quand il se vit condamné, il leva le masque, et mourut comme il avait vécu. « Je le vis dans le tombereau, ajoute cet historien, lorsqu'on le menait au supplice, se moquant du cordelier qu'on lui avait donné pour l'exhorter à la repentance, et insultant à notre Sauveur par ces paroles impies: *Il sua de crainte et de faiblesse, et moi je meurs intrépide.* Ce scélérat n'avait pas raison de dire qu'il mourait sans frayeur; je le vis fort abattu, et faisant très-mauvais usage de la philosophie dont il faisait profession. » Cependant, quel qu'ait été Vanini, les procédures du parlement de Toulouse, et sa rigueur envers ce malheureux, ne peuvent guère s'excuser. Il fut condamné sur la déposition d'un seul et unique témoin, nommé Francon. Ce qui montre qu'il n'y avait rien de positif contre lui, c'est que plusieurs des juges balancèrent, pensant n'avoir pas de preuves suffisantes; que le prévenu fut condamné à la pluralité des voix, et que l'instruction du procès ne dit rien de ses livres. (*Voyez* le Dictionnaire de Chaufepié). Ses Dialogues, *de admirandis*, etc., prouvent encore contre Bayle, que Vanini était aussi licencieux dans ses mœurs que dans ses écrits. Il y a des morceaux, dans le 3me, sur les devoirs du mariage, que l'Arétin aurait craint d'avouer. Il dit qu'il souhaitait d'être né d'un commerce illégitime, parce que les bâtards ont plus d'esprit et de courage que les autres. Il y a une foule d'autres idées non moins insensées, qui prouvent que s'il n'avait pas péri dans un bûcher, il serait mort vraisemblablement aux Petites-Maisons. Ceux qui ont comparé les Dialogues de Vanini aux Colloques d'Érasme, ont fait trop d'honneur au premier, et n'en ont pas assez fait à l'autre. Durand a donné sa Vie, Rotterdam, 1717, in-12. Frédéric Arpe a fait imprimer son Apologie en latin, *ibid.*, 1712, in-8°. *Voyez* encore les Mémoires de Nicéron, tome 26e.

VAN-KOOTEN (Théodore-Jean). *Voy.* Kooten.

VANLOO (Jean-Baptiste), peintre, d'une famille noble, originaire de Flandre, et qui avait

déjà produit des peintres renommés, entre autres Jacques Vanloo, reçu à l'Académie de peinture en 1663, naquit à Aix en 1684, et mourut dans la même ville en 1745, jouissant de la plus grande réputation. Plusieurs princes de l'Europe se le disputèrent; mais Vanloo aima mieux se fixer à Paris, où le prince de Carignan le logea dans son hôtel. Le duc d'Orléans, régent, occupa aussi son pinceau, et lui fit réparer les cartons en détrempe de Jules Romain, représentant les amours de Jupiter. Cet illustre artiste réussissait très-bien à peindre l'histoire; mais il est surtout recommandable par ses portraits. On y remarque une touche savante, hardie, un beau choix, une composition d'un style noble et élevé, et un coloris onctueux. Il a peint Louis XV ainsi que le roi Stanislas et la reine son épouse, le prince et la princesse de Galles et les princesses ses sœurs. Ce maître joignait à l'excellence de ses talens une figure avantageuse et un caractère doux et bienfaisant; c'était l'obliger que de lui procurer l'occasion de rendre service. Il travaillait avec une facilité et une assiduité prodigieuses; il n'était point rare de lui voir terminer trois têtes en un jour. On a plusieurs morceaux gravés d'après lui. On voyait ses tableaux à Paris aux Augustins, dans l'église de Saint-Martin-des-Champs, et dans celle de Saint-Germain-des-Prés; à Toulon, à Aix, à Turin, à Rome et à Londres.

VANLOO (Charles-André), dit *Carle-Vanloo*, frère et élève du précédent, né à Nice en 1705, montra de bonne heure un talent supérieur pour la peinture. Après avoir fait le voyage d'Italie, où il étudia sous la direction de Lutti et de Le Gros, les chefs-d'œuvre des peintres anciens et modernes, il vint se fixer à Paris. Ses talens y furent accueillis comme ils méritaient. Il devint peintre du roi, gouverneur des élèves protégés par ce monarque, professeur de l'Académie de peinture, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Ses tableaux sont recommandables par l'exactitude du dessin, la suavité, la fraîcheur et le brillant du coloris. Quelques artistes assurent que, quant à cette dernière partie, ses peintures ne pourront se soutenir, et qu'on en voit qui déjà ont perdu de leur lustre. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Boiteux guéri par St. Pierre*. II. Le *Lavement des pieds*. III. *Thésée vainqueur du taureau de Marathon*, pour les Gobelins. IV. Les quatre *tableaux* de la chapelle de la Vierge, à Saint-Sulpice. V. Un tableau à l'Hôtel-de-ville. VI. La *Vie de St. Augustin*, dans le chœur des Petits-Pères. Le tableau qui représente la dispute de ce saint docteur contre les donatistes, est le plus remarquable. VII. Deux tableaux à Saint-Médéric, l'un représentant la *Vierge et son Fils;* l'autre *Saint Charles-Borromée*. VIII. Le *tableau de Ste. Clotilde*, qui était dans la chapelle du Grand-Commun à Choisy. IX. Le *Sacrifice d'Iphigénie*, que le roi de Prusse a acheté. X. Les *Graces*. XI. Le *magnifique plafond* de l'église Saint-Isidore à Rome. XII. *Saint François* et *Sainte Marthe*, pour l'église des Cordeliers de Tarascon. XIII. Les *trumeaux* du cabinet du roi de Sardaigne, dans lesquels il peignit onze sujets

tirés de *la Jérusalem délivrée.* XIV. Sept tableaux représentant les *Légendes de St. Grégoire* dans le palais de Michaïlow, à Pétersbourg. Ce peintre était chargé de travailler aux nouvelles peintures de la coupole des Invalides, et il en avait déjà fait les esquisses lorsque la mort l'enleva le 15 juillet de l'an 1765. Carle Vanloo était d'une figure intéressante et d'une humeur enjouée. Laborieux, dur à lui-même, il travaillait toujours debout et sans feu, même durant les plus grands froids. Une bonté naturelle qui corrigeait ordinairement les saillies de sa vivacité, formait le caractère de son cœur. Il était sincère, ingénu, liant, affectueux ; il vivait avec ses élèves comme avec ses enfans, et avec ses enfans comme avec ses amis: aussi le chérissaient-ils les uns et les autres comme leur ami et leur père. Il était d'une extrême simplicité dans le commerce ordinaire de la vie; et tout entier à son art, il ignorait les choses les plus communes quand elles étaient étrangères à la peinture. « On rapporte, dit Grétry, que Carle Vanloo, ne voulait pas recevoir douze cents francs pour un tableau qu'il venait d'achever, parce qu'il était convenu qu'on lui donnerait cinquante louis. Cette ignorance me paraît sublime dans un grand artiste. Elle prouve que plus l'homme porte toutes ses facultés vers une seule chose, moins il doit être instruit de toutes les autres. » L'idée qu'il avait de la perfection de son art le rendait extrêmement difficile à satisfaire. Cependant il avait une facilité extrême; bien peindre était un jeu pour lui. Il avait un soin particulier de bien arrondir, de terminer, de rendre tous les détails de ses ouvrages, et d'y rechercher toutes les finesses de la nature. On l'a vu quelquefois se livrer à une manière moins caressée, contrefaire le style libre et heurté de Rembrandt; mais, à l'imitation de ce maître, il ne s'abandonnait à l'enthousiasme des touches que lorsque les dessous bien empâtés étaient peints à fond et pouvaient recevoir dans la couleur toute la fougue du pinceau. (*Voyez* sa Vie, imprimée à Paris, in-8°, peu de temps après sa mort.) L'auteur, Dandré Bardon, artiste lui-même, connu par divers écrits sur l'art de la peinture, a rendu cette Vie intéressante par l'histoire très-circonstanciée des travaux, des progrès, des peintures et des succès de ce peintre. Ce fut le marquis de Marigni qui le fit nommer premier peintre du roi en 1762; lorsqu'il fut présenté au dauphin sous le titre de premier peintre, le prince répondit : « Il y a long-temps qu'il l'est. » La grande réputation de Carle Vanloo, la sensation singulière que son genre de talent a imprimée parmi les gens du monde comme parmi les artistes, permettraient difficilement d'annoncer publiquement une opinion contraire à celle établie en sa faveur, si on pouvait préférer à l'avantage de l'instruction une méthode contraire aux grands principes de l'art, mais commandée par la frivolité du temps où il a vécu. Cet artiste célèbre a subi le sort des hommes qui sacrifient la perfection de l'art à la mode; il a été trop loué pendant sa vie, et trop déprécié après sa mort. La peinture est un art muet qu'il faut animer, et Carle-Vanloo était

loin de connaître l'art d'inventer ces ressorts puissans qui animent la toile et ébranlent la sensibilité des spectateurs. Sa peinture est belle et fraîche, mais elle est froide et inanimée; sa couleur est agréable, mais elle est monotone; son dessin est exact, mais sans énergie; en un mot, Vanloo était l'artiste de son siècle et non celui de la postérité. L'épouse de Vanloo, fille de Somnis, célèbre chanteur italien, possédait aussi une très-belle voix, et elle fut la première qui commença à faire goûter à ceux qui l'entendirent les charmes de la musique italienne.

VANLOO (MICHEL), neveu du précédent, et chevalier de l'ordre de St.-Michel, fut un artiste d'un rare mérite. Ses tableaux d'histoire sont d'une grande vérité, ses portraits réunissent l'élégance à la fidélité. Celui dans lequel il s'est peint, faisant le portrait de son père, est distingué par sa noble simplicité. La beauté du dessin, la fraîcheur du coloris, l'ordonnance et l'effet général du tableau sont admirables. — Il y a eu deux autres VANLOO, Louis-Michel, premier peintre du roi d'Espagne, et Charles-Philippe peintre du roi de Prusse, qui ont soutenu avec honneur le nom et la réputation de leur famille. Ils étaient l'un et l'autre les fils ou les élèves de ceux qui précèdent.

VANLOO (JACQUES), né à l'Écluse en Flandre en 1614, mort en 1670. Le Musée du Louvre possède un tableau de cet artiste, représentant le *portrait de Michel Corneille, peintre d'histoire et graveur.*

VANLOO (J.), pasteur à Ootmarsum, en Over-Issel, mort le premier août 1797, âgé de 43 ans, a laissé de nombreux volumes de *Discours sacrés*, qui offrent l'intéressante réunion de la raison et du sentiment; on ne peut reprocher à l'auteur que de donner quelquefois un peu trop carrière à son imagination, et d'être prolixe.

VAN-LOON (GÉRARD), et non *Van-Loom*, a écrit en hollandais, et non traduit du hollandais: I. l'*Histoire métallique des Pays-Bas*, 1723 et 1732, 5 vol. in-fol.; beaucoup plus complète que celle de Bizot. (*Voyez* BIZOT.) II. Une *Histoire ancienne de la Hollande*, remplie d'érudition et enrichie de gravures curieuses, La Haye, 1734, 2 v. in-fol. III. Un *Traité de l'ancien gouvernement de la Hollande*, 5 vol. in-12, Leyde, 1744. IV. Un sur *les Kermesses* ou *Foires*. V. Un sur *l'Allodialité de la Hollande*, publié par Miéris, qui y a ajouté ses recherches. — Guillaume VAN-LOON a compilé un *Recueil d'édits et de publications de la province de Gueldre*, Nimègue, 1701, 3 vol. in-folio.

VAN-LOON (JEAN). *Voyez* VAN-KEULEN.

VANNES ou VENNES (SAINT), évêque de Verdun vers l'an 498, gouverna cette église avec zèle et mourut le 9 septembre de l'année 525. Il a donné son nom à une réforme de bénédictins. *Voy.* COUR.

VANNETTI (JOSEPH-VALÉRIEN), littérateur italien, né à Roveredo en 1719, mit les études en activité dans sa patrie, où il institua une Académie, et fit de sa propre maison un lycée. Il s'est distingué dans divers genres de littérature, et a occupé avec succès plusieurs emplois. On a de lui, en italien,

I. *Poésies burlesques, avec la traduction en vers libres d'un petit poème sur l'origine de l'éclair et de la foudre*, par Triller, professeur à Wittemberg, Roveredo, 1756. II. *Barbalogie*, ou *Dissertation sur la barbe*, *avec quelques autres poésies*, Roveredo, 1759. III. *Leçons sur le dialecte de Roveredo*, 1761. La plupart de ses ouvrages n'ont pas été mis au jour.

VANNETTI (Clément), seigneur de Villeneuve, et académicien de Florence, l'un des meilleurs écrivains latins et littérateurs de son siècle, né à Roveredo, le 14 novembre 1754, dès l'âge de 13 ans était connu par divers opuscules italiens et latins qui lui firent beaucoup d'honneur. Il s'adonna passionnément à l'étude des anciens auteurs classiques, surtout à celle de Plaute et de Térence, sur lesquels il fit des Commentaires estimés. Son talent rare et précoce lui concilia l'estime et l'amitié des premiers savans de son temps. Vannetti connaissait à fond la philosophie, les mathématiques et l'histoire sainte. Il cultiva aussi la peinture et fut excellent paysagiste. Il mourut d'une pleurésie le 13 mars 1795. La littérature latine et italienne lui est redevable d'un grand nombre de productions. On compte plus de quarante ouvrages de lui dans tous les genres, parmi lesquels on distingue : I. *Commentarius de Vitâ Alexandri Georgii, accedunt nonnullæ utriusque epistolæ*, 1779. II. *Epistola di Q. Orazio e di P. Virgilio Marone, all' imperatore Giuseppe*, Roveredo, 1781. III. *Epistola sopra la villa di Q. Orazio Flacco*, Roveredo, 1790. IV. *Osservazioni intorno ad Orazio*, ibid., 1792. V. *Introduzione ad una farsa intitolata*, Pullone, volante; ibid., 1785.

VANNI (Jean-Baptiste), peintre et graveur, né à Pise en 1599, mort à Florence en 1660, eut d'abord de l'inclination pour la musique; il apprit ensuite le dessin et la peinture, et devint très-bon architecte. Il alla se perfectionner à Rome. On lui doit le *Saint Laurent* de la sacristie de Saint-Pierre à Rome. Il a gravé la *coupole* du Corrége, les *noces de Cana* de Paul Véronèse, en deux grandes feuilles. Il était spirituel, gai et bon.

VANNI (Jean-François), jésuite de Lucques, florissait sur la fin du seizième siècle, et au commencement du dix-septième. On a de lui : I. *Exeges physico-mathematicæ de momentis gravium, de vecte et de motu æquabiliter accelerata*, Romæ, 1685. II. *Synopsis investigationis monumentorum quibus gravia tendunt deorsum*, ibid., 1682. III. *De ultimo Paschate Christi domini, et de primâ christianorum Pentecoste opusculum*, ibidem, 1604.

VANNI (Pierre), noble ecclésiastique de Lucques, prieur de l'église collégiale de Saint-Pierre, florissait vers l'an 1730. On a de lui en italien : I. *Exercices sur la présence de Dieu*, Venise, 1756. II. *Instruction sur le Saint-Sacrifice*, ibidem, 1764. III. *Catéchisme en pratique, ou instructions familières sur les objets les plus nécessaires au chrétien*, ibid., 1789.

VANNIUS (Valentin), écrivain luthérien, né dans la Souabe vers 1530, est mort à la fin du même siècle, pasteur de Cronstadt. Il

composa quelques Traités contre l'Eglise romaine. Le plus connu est son *Judicium de Missâ*, Tubingue, 1557, in-8°. Il s'efforce d'y prouver par l'Évangile, les Apôtres et les Pères, la nouveauté prétendue de ce sacrifice. Cet ouvrage est peu commun, et le fiel que l'auteur y a distillé, l'a fait rechercher de quelques curieux. Vannius ayant mérité par cet ouvrage le suffrage de ceux de sa communion, il en composa un autre sur la même matière, sous ce titre : *Missæ Historia integra*, 1563, in-4°. L'auteur y suit la même méthode que dans le précédent. Ce traité est aussi peu commun que le premier, et aussi recherché.

VANNIUS ou VANNI (François), peintre, né à Sienne en 1563, mort à Rome en 1609, s'est attaché à la manière de Frédéric Baroche. C'est à l'étude de ses ouvrages et de ceux du Corrége qu'il est redevable de ce coloris vigoureux et de cette touche gracieuse qu'on remarque dans ses tableaux. Il inventait facilement et mettait beaucoup de correction dans ses dessins. Les sujets de dévotion étaient ceux qui lui plaisaient le plus et dans lesquels il réussissait davantage. Le cardinal Baronius faisait un cas singulier de ce peintre, et ce fut par les mains de cette éminence que le pape Clément VIII lui donna l'ordre du Christ. Vannius eut encore l'honneur d'être le parrain de Fabio Chigi, qui fut dans la suite le pape Alexandre VII et qui le combla de biens. Ce peintre avait lié une étroite amitié avec le Guide. Il joignit à l'excellence de ses talens beaucoup de connaissances dans l'architecture et dans la mécanique. Ses dessins sont dans le goût de Baroche; il y en a à la plume, à l'encre de la Chine, et au crayon rouge. Vannius en a gravé quelques morceaux à l'eau-forte. On voit au Musée du Louvre trois tableaux de cet artiste, ce sont : *un ange présentant à la Vierge des alimens pour l'Enfant Jésus; l'Enfant Jésus sur les genoux de sa mère*, et le *martyre de Sainte Irène*.

VANNOZZI (Boniface), ecclésiastique, né à Pistoie en Italie, vers le 16ᵉ siècle, a laissé en italien : I. *Des Avis politiques, moraux et chrétiens*, Bologne, 1659. II. Un volume de *Lettres*, assez bien écrites.

VANNUCCHI, autrement *André del Sarto*, naquit à Florence en 1488, d'un tailleur d'habits, d'où lui vint le surnom *del Sarto;* son nom de famille était Vannuchi. Il fut élève de Gio Barile, sculpteur en bois puis de Pierre de Cosimo. François Iᵉʳ, sous le règne duquel il vint en France, voulut retenir près de lui ce peintre, qu'il visitait souvent dans son atelier; mais sa femme qu'il aimait beaucoup, le rappelait en Italie. François Iᵉʳ lui fit promettre de revenir avec sa famille, lui donna de l'argent pour acheter des tableaux; mais André, l'ayant dissipé, n'osa plus reparaître. On loue son coloris, les agrémens de ses têtes, la correction de son dessin, la délicatesse de ses draperies. Son dessin est maniéré et souvent incorrect, sa couleur froide et monotone. Les têtes de ses vierges ont peu de noblesse. Il mourut de la peste en 1530. Un des principaux talens d'André del Sarto était de copier si fidèlement les tableaux des grands maîtres, que tout le monde s'y

trompait. Sa copie du *portrait de Léon X* par Raphaël, fut prise pour l'original par Jules Romain, quoique ce dernier en eût fait les draperies. On distingue dans le grand nombre de ses ouvrages, la *Vie de Saint Jean-Baptiste;* le *Saint Sébastien* de l'église de Saint-Gall à Florence; la *Charité*, qui se voyait dans une des salles du Luxembourg, et qui est maintenant au Musée royal sous le n° 779, ainsi que la Vierge et l'Enfant Jésus sous le n° 778, ainsi que plusieurs autres tableaux de ce maître qui ornaient le château de Versailles. Les peintures d'André del Sarto ont été souvent gravées.

VANNUCCHI (ANTOINE-MARIE), jurisconsulte et poète, originaire de Florence, né de parens honnêtes, le 2 février 1724, étudia les belles-lettres à Florence, et la langue grecque sous le célèbre abbé Lami. Il s'appliqua ensuite à la philosophie, aux mathématiques, à la théologie, à la jurisprudence, et se perfectionna dans ces diverses sciences à Pise, sous les meilleurs maîtres. La médiocrité de sa fortune l'obligea de prendre à Saint-Miniate une chaire de philosophie et de belles-lettres, dont il s'acquitta avec beaucoup de succès. De retour à Florence, il cultiva la jurisprudence, mérita l'estime des premiers savans de son temps, et fut nommé membre de l'Académie. En 1750, l'université de Pise l'appela pour remplir une chaire de législation féodale, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 12 février 1792. Il a laissé en italien quelques Poésies, et un ouvrage sur la jurisprudence.

VAN-OBSTAL (GÉRARD), sculpteur, natif d'Anvers, mourut en 1668, âgé de 73 ans, dans l'exercice de la charge de recteur, dont il avait été pourvu à l'Académie royale de peinture et de sculpture de Paris. Cet excellent artiste ayant eu contestation avec une personne qui lui opposait la prescription pour ne point lui payer son ouvrage, Lamoignon, avocat-général, soutint avec beaucoup d'éloquence que les arts libéraux n'étaient pas asservis à la rigueur de cette loi. Van-Obstal avait un talent supérieur pour les bas-reliefs; il travaillait admirablement bien l'ivoire. La statue de Louis XIV, qu'on a vue sur la porte Saint-Antoine à Paris, était de lui.

VAN-OMMÉREN. *Voy.* RICHÉ.

VAN-OORT (ADAM), peintre, né à Anvers, en 1557, mort en la même ville, en 1641, peignit l'histoire, et travailla pour les églises de Flandre, où l'on conserve un grand nombre de ses tableaux. Il eut l'honneur d'être le premier instituteur de Rubens, qui disait de lui que, s'il eût formé son goût en étudiant à Rome, il eût surpassé tous ses contemporains. Jordaens fut son gendre et son disciple. Van-Oort était grand coloriste, et donnait à ses figures un beau caractère et une expression vive.

VAN-OOSLERVICK (MARIE), peintre, née à Delft, en 1630, d'un ministre protestant, morte à Eutdam, en 1693, excellait à peindre les fleurs. Ses tableaux sont rares.

VAN-OOST. *Voyez* OOST.

VAN-ORLAY. *Voyez* ORLEY.

VAN-ROOST (GUILLAUME), chanoine de l'église métropolitaine de Malines, se signala au commencement du 18e siècle par son opposition aux décisions de

l'Église, et s'attira par là beaucoup de désagrémens. On a de lui : I. *Points spirituels de la morale*, Anvers, 1702, 2 vol. II. *La bonne règle de l'exercice volontaire*, ou *le Dévot solitaire*, Anvers, 1714. III. *Psaumes de David, avec de courtes réflexions sur le sens historique, spirituel et moral*, Gand, 1725. Ces ouvrages furent condamnés par le cardinal d'Alsace, archevêque de Malines, en 1728; et l'auteur, convaincu d'un libertinage et d'une conduite indignes de son état, devait être renfermé en vertu d'un ordre du même archevêque, du 20 août 1728; mais il s'enfuit en Hollande, y continua de vivre du fruit de sa plume, et y mourut, en 1746.

VAN-RYN. *Voyez* REMBRANDT.

VAN SANTEN (LAURENT), célèbre jurisconsulte, et poète latin, mort à Leyde, en 1798, âgé de 53 ans, est auteur de plusieurs ouvrages commencés et non finis. Le sort du *Terentianus Maurus*, quoique l'impression en fût presqu'arrivée à la fin avant sa mort, peut toujours être regardé comme précaire. Par son testament, Van-Santen avait chargé plusieurs personnes de terminer cette entreprise; mais il paraît que sa volonté n'a pas été suivie. On croyait que Wassemberg se chargerait de publier la traduction en vers latins du *Callimaque* entier, à laquelle Van-Santen s'occupait, quelque temps avant sa mort, de donner la dernière touche. Il y avait joint de petites notes critiques dignes de son érudition et de son goût; mais jusqu'ici elle n'a pas paru, non plus que celle de ses poésies latines que devait publier Hœufft. Le seul opuscule en hollandais qui ait été imprimé est intitulé : *Essai informe sur la partie mécanique de la poésie*. A la suite de cet essai se trouve une excursion sur la lettre *y*, que Van-Santen veut qu'on écrive toujours en hollandais *i i*.

VAN-SWIETEN (GÉRARD), né à Leyde, le 7 mai 1700, de parens catholiques, fut l'élève de Boerhaave, et un élève distingué. Reçu docteur en médecine, il en donna des leçons que l'envie fit cesser en alléguant sa religion au magistrat. Les Anglais lui offrirent alors un asile; mais il aima mieux se rendre à Vienne, où l'impératrice-reine l'appela en 1745. Il ne s'y rendit qu'à condition qu'il ne changerait rien à son genre de vie, ni même à ses habillemens. Il parut long-temps à la cour avec les cheveux plats et sans manchettes; et, pour lui faire porter ce petit ornement, il fallut que l'impératrice lui en fît présent d'une paire brodée de sa propre main. Van-Swieten professa la médecine à Vienne, jusqu'en 1758, avec un succès peu commun. Les étrangers couraient en foule à ses leçons; et l'exactitude avec laquelle il examinait les preuves des aspirans n'en faisait qu'augmenter le nombre. Il pratiquait en même temps ce qu'il enseignait. L'impératrice l'avait nommé son premier médecin : place qui lui donnait celle de bibliothécaire et de directeur-général des études des Pays héréditaires. Dans ces deux places, il montra la fierté, la roideur et l'inflexibilité qui formaient son caractère. Mais, c'est à ses défauts qu'accompagnaient un grand zèle et une grande activité, que l'Autriche doit le bon état de la médecine et de la chirurgie dans cette contrée. C'est par ses soins que furent for-

més les grands médecins qui florissent à présent à Vienne. Tous les abus furent extirpés, les mauvais sujets proscrits, les gens de mérite tirés de l'obscurité. Il fut pendant long-temps contraire à l'inoculation ; mais un examen plus réfléchi lui inspira des sentimens plus favorables pour cette pratique salutaire avec des précautions, et qui n'est nuisible que par la négligence de ceux qui administrent la petite-vérole. Van-Swieten montra autant de sagacité dans la médecine de l'ame que dans la médecine corporelle. Sa place de bibliothécaire lui donnant la censure des livres, il proscrivit impitoyablement les mauvais ; aussi quelques philosophes français le traitèrent de *Tyran des esprits* et d'*Assassin des corps*. Mais ce qu'il y a de vrai, c'est que Van-Swieten, inaccessible à tout motif étranger à celui du bien, le fit avec discernement et proscrivit le mal, sans aucun ménagement pour les noms et les talens. Il ne se servit de son crédit à la cour que pour procurer aux savans, et à ceux qui voulaient le devenir, tous les secours nécessaires. Attaché principalement à l'art de guérir, il montra en ce genre une supériorité décidée. Une de ses cures les plus étonnantes fut celle de l'impératrice, en 1770. Cette princesse eut la petite-vérole à la suite de plusieurs infirmités, et se trouva dans le plus grand danger. Il fallait les secours de l'art, et d'un art supérieur : Van-Swieten les employa, et la guérison de la princesse fut regardée comme un miracle. Cet habile praticien recula les bornes de la médecine par ses savans *Commentaria in* Hermani Boerhaave *Aphorismos de cognoscendis et curandis morbis*, Paris, 5 vol. in-4°, 1771 et 1773. Différentes parties de ce grand ouvrage ont été traduites en français. Paul en a traduit les *Fièvres intermittentes*, 1766, in-12 ; les *Maladies des enfans*, 1769, in-12 ; le *Traité de la pleurésie*, in-12 ; et Louis, les *Aphorismes de chirurgie*, 1748, 7 vol. in-12. Il avait aussi commencé une traduction des *Aphorismes de médecine*, 1766, 2 vol. in-12, qui n'a pas été continuée. Van-Swieten a encore donné un *Traité de la médecine des armées*, in-12. Il mourut à Vienne, le 18 juin 1772, dans de grands sentimens de piété et avec la fermeté d'un héros chrétien, comme il est dit dans son épitaphe : *Heroicè et christianè*. Il n'abusa pas du pouvoir que lui assurait la grande confiance de sa souveraine ; mais son zèle peut avoir embrassé des vues trop multipliées et trop variées pour les poursuivre avec une attention soutenue et assurer leur succès. Il a laissé deux fils : l'un employé dans les ambassades, et l'autre auditeur des comptes à Bruxelles.

VAN-TULDEN (Théodore), peintre et graveur, élève de Rubens, né à Bois-le-Duc, vers l'an 1620, a peint l'histoire avec succès. Mais son goût le portait à représenter des *Foires*, des *Marchés*, des *Fêtes de village*, etc. Il donnait dans ces sujets divertissans beaucoup d'action à ses figures. On admire aussi la belle disposition de ses tableaux d'histoire, la correction de son dessin, et son intelligence du clair-obscur. Ces morceaux ont été depuis entièrement retouchés. Ce peintre était d'un caractère complaisant, et avait un génie fertile ;

qualités qui faisaient souvent recourir à lui pour avoir de ses dessins. Van-Tulden a gravé à l'eau-forte les *Travaux d'Hercule*, peints par Nicolo dans la galerie de Fontainebleau, et quelques morceaux d'après Rubens, son maître. Le plus considérable est l'entrée du cardinal Ferdinand à Anvers.

VAN-TYL. *Voyez* Tyl.

VAN-UDEN (Lucas), peintre, né à Anvers, en 1595, mort vers l'an 1660, est au rang des plus célèbres paysagistes. Il se promenait chaque jour le pinceau à la main au lever de l'aurore, pour saisir les effets de la lumière et de l'ombre et tous les reflets des couleurs. Une touche légère, élégante et précise caractérise sa manière. Il donnait beaucoup d'éclat à ses ciels; les sites de ses paysages sont agréables et variés. La vue se perd dans des lointains qu'il a su représenter; on croit voir les arbres agités par le vent. Des figures parfaitement dessinées, donnent un nouveau prix à ses ouvrages. Le célèbre Rubens l'employait souvent à peindre ses fonds et les paysages de ses tableaux : alors Van-Uden prenait le goût et le ton de couleur de ce peintre, en sorte que tout paraissait être du même pinceau. Il a gravé quelques-uns de ses tableaux et plusieurs de ceux du Titien.

VAN-UTRECHT (Adrien), peintre flamand, né à Anvers, en 1599, mort en 1651, excella dans la représentation des fleurs, des fruits, et particulièrement des oiseaux, dont il rendait parfaitement le port et la variété du plumage. Le roi d'Espagne achetait presque tous ses tableaux, et procura à cet artiste une grande aisance.

VAN-VIANE (François), savant théologien, né à Bruxelles, en 1615, prit à Louvain le bonnet de docteur, et devint président du collége du pape Adrien VI, qu'il fit briller d'un nouvel éclat. L'université le députa à Rome, en 1677, avec le P. Lupus, augustin, pour y poursuivre la condamnation de plusieurs propositions de morale relâchée. Ils obtinrent, au mois de mars 1679, un décret de l'inquisition qui condamna 65 de ces propositions. A peine furent-ils de retour, qu'on les accusa à la cour de Madrid d'enseigner eux-mêmes des propositions contraires à l'Etat et à la religion. Mais le pape Innocent XI fit écrire à la cour d'Espagne en leur faveur, en 1680 et 1681, par son nonce; et le coup qu'on voulait lui porter fut détourné. Ce docteur, le premier de l'université de Louvain qui se soit opposé aux sentimens de la probabilité, mourut en 1693, regardé comme un modèle de vertu. Ses ouvrages sont : I. *Tractatus triplex de ordine amoris*, in-8°; ouvrage rempli de verbiage, de mysticité et de galimatias. II. Un Traité *de gratiâ Christi*, qui n'a point été imprimé.

VAN-VIANE (Matthieu), frère du précédent, licencié de la faculté de Louvain, mort dans cette ville, en 1663, à 40 ans, eut la confiance de l'archevêque de Malines. On ne connaît de lui que deux écrits. L'un est la Défense (*Prohibitio*) des livres de Caramuel, faite par l'archevêque de Malines, en 1655. L'autre, intitulé *Juris naturalis ignorantiæ notitia*. Cet ouvrage a été traduit en français par Nicole, qui y a mis une préface et des notes.

VAN-VITELLI (Gaspard), peintre, né à Utrecht, en 1647, étudia la peinture à Hasoorn, sous Matthias Vetthoes, et alla se perfectionner à Rome, où il devint excellent peintre d'architecture et de paysage. Il passa ensuite à Venise, Bologne, Milan, Florence, et peignit pour les premiers seigneurs les plus belles vues de leur patrie. On le surnommait *Gaspard aux lunettes*, parce qu'il en portait continuellement. Il travailla dans un âge très-avancé, malgré deux cataractes qui l'incommodaient. Il voulut en faire lever une, mais il en perdit l'œil, et ne laissa pas de peindre d'imagination. Il mourut en 1736. Il a laissé quelques ouvrages très-utiles aux architectes et aux peintres.

VAN-VITELLI (Louis), architecte et peintre célèbre, fils du précédent, né à Naples, en 1700, dès l'âge de six ans dessinait d'après nature. A vingt, il fit à Rome plusieurs ouvrages à l'huile. Il étudia ensuite l'architecture sous Philippe Ivara de Messine, et suivit le cardinal Annibal Albani à Urbin, où il restaura son palais et bâtit l'église de Saint-François et de Saint-Dominique. Nommé quelque temps après architecte de Saint-Pierre, il se distingua par une grande quantité d'ouvrages. Son chef-d'œuvre à Rome fut le couvent de Saint-Augustin. Milan l'appela pour achever la façade de sa cathédrale : mais la guerre l'empêcha d'exécuter ce projet. La cour de Naples lui confia la direction des travaux pour la maison royale de Caserta, qu'il eut le bonheur de terminer avant sa mort, arrivée dans sa ville natale, en 1775. L'énumération de ses nombreux ouvrages se trouve dans les Mémoires des architectes anciens et modernes, et dans l'Abécédaire des peintres.

VAN-YK (Corneille), constructeur hollandais, a laissé un ouvrage curieux sur l'architecture navale hollandaise, imprimé à Delft, 1697, in-folio. L'auteur y embrasse beaucoup plus que son titre n'annonce, car il y traite des vaisseaux de tous les temps, de tous les pays et de tout genre, depuis l'arche de Noé jusqu'au vaisseau volant de Stevin, et des vaisseaux à roues, imaginés à Rotterdam, en 1655.

VARANANES. *Voyez* Probus.

VARANDAL (Jean), médecin, né à Nîmes, mort en 1617, étudia son art à Montpellier, y occupa une chaire et devint doyen de la faculté. Il composa beaucoup d'ouvrages, mais n'en voulut faire imprimer aucun. Henri Gras, médecin de Lyon, les a recueillis et fait paraître sous ce titre : *Opera omnia ad fidem codicum ipsius auctoris manuscriptorum recognita et emendata*, etc., Lugduni, 1658, in-folio. Il manque à cette collection deux traités échappés à l'éditeur : I. *De elephantiasi seu lepra*. II. *De lue venereâ et hepatitide*, Genève, 1620, in-8°. Ce médecin était fort estimé.

VARANO (Constance de), femme célèbre, née en 1428, d'Élisabeth, fille de Baptiste de Montefeltro, et de Pierre Gentil de Camerino, dut à son aïeule sa brillante éducation et l'heureux changement de son sort. Sa famille avait perdu dans les guerres civiles la seigneurie de Camerino. Blanche-Marie Visconti, épouse du comte François Sforce, étant venue à passer dans le marquisat d'Ancône, la jeune Constance,

âgée de 14 ans, lui demanda dans un discours latin la restitution du domaine de ses ancêtres. Quelque temps après, elle adressa encore une harangue latine au roi de Naples, pour le même objet, et fut exaucée. Elle épousa en 1445 Alexandre Sforce, seigneur de Pesaro, et mourut, dit-on, en 1460. Elle excella dans la poésie latine.

VARANO (D. Alphonse), excellent littérateur, de la famille des anciens ducs de Camerino, né à Ferrare le 13 décembre 1705, fut élevé dans le collége des nobles de Modène. De retour dans sa patrie à 19 ans, il cultiva avec succès la philosophie et la poésie, sous la direction du célèbre abbé Tagliazucchi, le restaurateur de la littérature italienne. Il se livra d'abord à la poésie légère et badine, telle que le genre anacréontique et pastoral. Mais enfin il entra dans la carrière dramatique, où la noblesse de son style, la vivacité et la justesse de son dialogue, l'énergie de ses caractères, lui attirèrent de nombreux applaudissemens. Il mourut dans sa ville natale le 23 juin 1788. Ses ouvrages sont quelques tragédies, des poésies diverses, et des panégyriques.

VARCHI (Benoît), auteur italien, né à Fiescoli en 1503, et mort à Florence le 18 décembre 1566, fut un des principaux membres de l'académie des Infiammati à Padoue, où il professa la morale. Côme de Médicis, son souverain, l'appela auprès de lui; et les offres du pape Paul III, qui voulait lui confier l'éducation de ses neveux, ne purent l'arracher à sa patrie. « Varchi, dit Nicéron, a été un des soutiens de la langue italienne; il la parlait avec tant de grace et d'agrément que les Italiens ont dit : que si Jupiter eût voulu parler italien, il se serait servi de celui de Varchi. Il avait d'ailleurs l'air grand, la voix si agréable qu'il charmait ses auditeurs lorsqu'il parlait en public. Sa libéralité à l'égard de ses amis le mit souvent à l'étroit. Scipion Ammirato, et Lorenzo Crasso après lui, ont prétendu que ses bonnes qualités ont été obscurcies par de grands défauts. On a de lui des Poésies latines et italiennes; mais le plus rare et le plus important de ses ouvrages est une *Histoire des choses les plus remarquables arrivées de son temps principalement en Italie et à Florence*, Cologne, 1721, in-folio; et Leyde, 1723, in-folio. Elle renferme des particularités curieuses sur la révolution qui conduisit Alexandre de Médicis au trône de Florence, et sur le règne de ce prince. L'auteur écrit avec une liberté qui tient de la licence; et quoiqu'il eût pris la plume par ordre de Côme de Médicis, il ne ménagea point cette maison. Ses poésies, appelées *Capitoli*, furent imprimées avec celles du Berni, du Mauro, et supprimées à cause de leurs obscénités. On réimprima cependant ce recueil à Florence en 1548 et 1555-57, en 2 volumes in-8°. Les *sonnets* de Varchi, qui sont très-estimés, furent imprimés à part, 1555 et 1557, aussi en deux volumes in-8°. On a aussi de lui des *Sonetti spirituali*, Florence, 1573 in-4°. Des *leçons sur diverses matières poétiques et philosophiques*, Florences 1590, in-4°. *Voy.* pour de plus grands détails bibliographiques le *Manuel de la librairie*, de M. Brunet.

VARDES (FRANÇOIS-RENÉ DU BEC, marquis DE), était fils du marquis de Vardes, gouverneur de la Capelle, et de Jacqueline de Bueil, comtesse de Moret, maîtresse de Henri IV. Admis de bonne heure à la cour de Louis XIV, il fut gouverneur d'Aigues-Mortes, chevalier des ordres en 1661, et, ce qui assurait sa faveur, confident du roi pour madame de la Vallière. On sait qu'entraîné par des intrigues de cour, il osa en 1662, de concert avec le comte de Guiche et la comtesse de Soissons, écrire à la reine régnante, au nom de la reine d'Espagne, sa mère, une lettre supposée où on lui dévoilait les galanteries du roi son époux. Il ajouta à cette perfidie la méchanceté de faire tomber les soupçons sur le duc et la duchesse de Navailles, bientôt sacrifiés au ressentiment de Louis XIV. Une brouillerie survenue entre la comtesse de Soissons, Guiche et Vardes, apprit au roi quel était le véritable auteur de la lettre. Vardes fut exilé; mais en 1682 il obtint la permission de reparaître à la cour. Comme il revint avec un habit qui n'était point à la mode, Louis XIV l'en plaisanta; et il répondit: « Sire, quand on a été éloigné de votre majesté, on est non-seulement malheureux, mais ridicule. » Il mourut à Paris en 1688, emportant au tombeau le seul mérite (si c'en est un) d'avoir été un vieux intrigant et un courtisan assidu. Sa fille épousa le duc de Rohan-Chabot.

VARENIUS (JEAN), helléniste, né vers 1462, à Malines, acquit une profonde connaissance des langues grecque et latine, et mourut à Lin, le 11 octobre 1536. Il nous a laissé une *Syntaxe de la langue grecque*, Anvers, 1578, une des meilleures qui aient paru dans le 16e siècle.

VARENIUS (AUGUSTE), théologien luthérien, né dans le duché de Lunebourg en 1620, mort en 1684, se rendit habile dans la langue hébraïque. On le regarde en Allemagne, après les Buxtorf, comme celui de tous les protestans qui a porté le plus loin l'étude de la science de l'hébreu et des accens hébraïques. Il savait par cœur tout le texte hébreu de la Bible; et il parlait plus facilement, dit-on, cette langue que la sienne propre. On a de lui un *Commentaire* sur Isaïe, réimprimé à Leipsick en 1708, in-4°, et d'autres ouvrages peu connus aujourd'hui.

VARENIUS (BERNARD), habile médecin hollandais, dont on a une *Description du Japon et du royaume de Siam*, Cambridge, 1673, in-8°. Mais il est plus connu par sa géographie, qui a pour titre: *Geographia universalis in quâ affectiones generales telluris explicantur*, à Cambridge, 1672, in-8°. Buffon a beaucoup pris dans cette géographie, dont on recherche l'édition d'Elzevir. Cette géographie renferme beaucoup de problèmes géographiques; mais elle est cependant moins utile dans ce qui concerne la pratique de cette science. Newton la jugea digne d'être transportée dans sa langue, et il l'enrichit de notes de sa façon, auxquelles Jurin ajouta ensuite les siennes. C'est sur cette traduction anglaise qu'a été faite par Puisieux celle que nous avons en français, Paris, 1755, 4 volumes in-12; c'est une bonne géographie générale physique.

VARENNE DE FENILLE (P.C.), né en Bresse, s'occupa avec zèle et intelligence d'agriculture, et publia le fruit de ses remarques dans plusieurs ouvrages. On lui doit des Observations *sur les causes de la mortalité du poisson dans les étangs*, des *Réflexions sur le cadastre*, des *Mémoires sur l'aménagement des forêts*, *l'administration forestière*, *les qualités des bois indigènes et la description des bois exotiques que nous fournit le commerce.* Ces derniers ont été recueillis en 1792, 2 vol. in-12. Varenne traduit devant les juges révolutionnaires de Lyon, y fut condamné à mort comme fédéraliste, et périt en 1794, justement regretté pour ses connaissances en agriculture et ses vertus.

VARENNE (LA). *V.* FOUQUET.

VARENNES (JACQUES-PHILIPPE DE), licencié de Sorbonne et chapelain du roi, est auteur du livre intitulé *Les hommes*, 2 vol. in-12, dont il y a eu trois ou quatre éditions. On y trouve des vérités bien exprimées, des moralités solides, un grand nombre de traits d'esprit, mais beaucoup de trivialités et de lieux communs.

VARET (ALEXANDRE), écrivain ecclésiastique, naquit à Paris en 1632. Après avoir fait ses études de théologie dans les écoles de Sorbonne, il voyagea en Italie. De retour en France, il s'appliqua à l'étude de l'Ecriture Sainte et à la lecture de Saint Augustin. Son mérite le fit choisir par Gondrin, archevêque de Sens, pour son grand-vicaire. Il n'accepta cette place qu'avec peine, et refusa tous les bénéfices que son illustre bienfaiteur voulut lui conférer. Après la mort de ce prélat il se retira dans la solitude de Port-Royal-des-Champs, où il mourut en 1676. On a de lui : I. *Traité de la première éducation des Enfans*, in-12. II. *Défense de la Relation de la paix de Clément IX*, 2 vol. III. *Lettres spirituelles*, trois volumes, pleines d'onction. IV. *Défense de la Discipline de Sens, sur la pénitence publique*, in-8°. V. Préface de la *Théologie morale des jésuites*, imprimé à Mons en 1666, et celle qui est au commencement du premier volume de leur Morale pratique. — Il ne faut pas le confondre avec François VARET, son frère, auteur d'une *traduction* française du *Catéchisme du concile de Trente.*

VARGAS. *Voy.* PEREZ.

VARGAS (ALPHONSE), religieux augustin, natif de Tolède, et docteur de Paris, fut fait évêque d'Osma, puis de Badajoz, et enfin archevêque de Séville, où il mourut vers l'an 1366. On a de lui des *Commentaires* sur les premiers livres du Maître des sentences, qu'il avait dictés à Paris en 1345, Venise, 1490, in-folio. — Un autre Alphonse de VARGAS a donné, *Relatio ad reges et principes christianos de stratagematis et sophismatis politicis societatis Jesu, ad monarchiam orbis terrarum, sibi conficiendam*, 1636, in-4°, et 1641, in-12. La traduction allemande a été brûlée à Breslaw.

VARGAS (FRANÇOIS), jurisconsulte espagnol, posséda plusieurs charges de judicature sous les règnes de Charles-Quint et de Philippe II. Envoyé à Bologne en 1548, il protesta, au nom de l'empereur, contre la translation du concile de Trente en cette

ville; deux ans après il assista à ce concile en qualité d'ambassadeur de Charles-Quint. Philippe II l'envoya résider à Rome à la place de l'ambassadeur. De retour en Espagne, il fut nommé conseiller d'état. Détrompé des plaisirs du monde et des espérances de la cour, il se retira au monastère de Cissos près de Tolède. On a de lui : I. Un Traité en latin, *De la juridiction du pape et des évêques*, Rome, 1563, in-4°. II. *Paul Masund*, ouvrage rare. III. *Des Lettres et des Mémoires* concernant le concile de Trente, que le Vassor donna en français en 1700, in-8°. On y trouve plusieurs traits contre cette assemblée et contre ceux qui la composaient. Il mourut vers l'an 1560.

VARGAS (JEAN DE), jurisconsulte, l'un des membres du conseil des tumultes, établi par le duc d'Albe en 1568, dans les Pays-Bas, pour réprimer les protestans. Cet étrange légiste s'annonça dans le public, dit l'abbé Pluquet, par ce raisonnement : « Tous les habitans de ces provinces méritent d'être pendus; les hérétiques pour avoir pillé les églises, et les catholiques pour ne les avoir pas défendues. »

VARGAS (LOUIS DE), peintre, né à Séville en 1528, mort dans cette ville en 1590, fit en Italie les études nécessaires à son art. Après sept années d'un travail assidu, il retourna dans sa patrie; mais Antoine Florès et Pierre Campana, peintres flamands, lui étaient si supérieurs en mérite qu'ils l'obligèrent de retourner en Italie pour faire de nouvelles études pendant sept autres années. Les ouvrages de Perrin del Vaga devinrent surtout ses modèles. Au bout de ce temps, Vargas n'eut plus de concurrens à craindre; il força à son tour Perez de Alzio, peintre célèbre, d'éviter le parallèle avec lui. Il se trouva dès lors en possession à Séville des plus grands ouvrages. On distingue parmi eux le tableau du tabernacle de la grande église; celui de Jésus portant sa croix; celui surtout d'Adam et Eve, dont la jambe qui se voit en raccourci passe pour un chef-d'œuvre. Cet artiste n'excellait pas moins dans le portrait que dans l'histoire. Celui de la duchesse d'Alcana le dispute en beauté à ceux de Raphaël.

VARICOURT (..... DE), issu d'une famille noble du pays de Gex, garde-du-corps de Louis XVI, était, le 6 octobre 1789, en sentinelle à la porte de l'appartement de Marie-Antoinette, lorsque les séditieux de Paris s'y présentèrent. Il n'eut que le temps d'entrer dans l'antichambre et de crier: *Sauvez la reine.* Il reçut alors un coup de sabre sur le bras et fut massacré quelques minutes après. Ce fut la première victime de cette journée désastreuse. A l'instant où il succomba, Miomandre, aussi garde-du-corps, prit froidement le mousqueton du mort, et se mit à sa place, où il fut criblé de blessures. La tête de Varicourt fut ensuite portée en triomphe à Paris, devant la voiture de Louis XVI, qu'on y amenait.

VARIGNANA (BARTHÉLEMI DE), médecin de Bologne, fut exilé de cette ville, parce qu'il était du parti de l'empereur Henri VII. Ce prince le récompensa de son attachement et de son savoir, en le nommant son premier méde-

cin. Henri était à Pise, et se préparait à assiéger Sienne dans le cœur d'un été brûlant. Barthélemi lui remontra en vain le danger auquel il exposait sa santé chancelante en faisant des marches guerrières au milieu des chaleurs, et dans un pays malsain pour les étrangers. Henri méprisa cet avis, et mourut le 25 août 1313, d'une tumeur inflammatoire à la cuisse. Comme la prédiction de son médecin avait été connue de toute la cour, Barthélemi fit dresser un acte public du pronostic et de l'issue de la maladie, et démentit ainsi le bruit scandaleux qu'un dominicain l'avait empoisonné en le communiant. Les malins, qui s'obstinent encore à répéter cette calomnie, ignorent que le père Sarti l'a victorieusement réfutée par des pièces originales, dans son Histoire des professeurs de Bologne. Voltaire, qui l'a tantôt adoptée, tantôt rejetée, aurait pris ce dernier parti s'il avait lu l'ouvrage que nous venons de citer. Barthélemi de Varignana était disciple d'un fameux médecin de son temps appelé Thadée, et il laissa des Commentaires sur quelques parties de la science médicale, qu'on conserve en manuscrit.

VARIGNANA (Guillaume), fils du précédent, né à Bologne, suivit la profession de son père. Il enseigna quelque temps dans sa patrie, et passa à Gênes, où il écrivit : I. *Secreta medicinæ ad curandos varios morbos*, Papiæ, 1519, in-8°. II. *Opera medica de curandis morbis universalibus et particularibus*, Basileæ, 1545, in-4°. M. Portal a donné le catalogue des ouvrages de ce médecin distingué; mais il a tort de dire qu'il était juif.

VARIGNON (Pierre), mathématicien, naquit à Caen, en 1654, d'un architecte-entrepreneur. Son goût pour les hautes sciences se développa en voyant tracer des cadrans à son père. Les ouvrages de Descartes lui étant ensuite tombés entre les mains, il fut frappé de cette nouvelle lumière, qui se répandait alors dans le monde pensant. Il le lut avec avidité, et conçut une passion extrême pour les mathématiques. L'abbé de Saint-Pierre eut occasion de le connaître ; il le goûta, lui fit une pension de 300 livres, et le logea dans sa maison. Varignon se livra tout entier à l'étude des mathématiques. Ses succès en ce genre le rendirent membre de l'Académie des sciences, et professeur de mathématiques au collége Mazarin. Il avait été admis à l'Académie de Berlin, en 1711, sur sa grande réputation. Il mourut subitement, le 22 décembre 1722. Je n'ai jamais vu, dit Fontenelle, personne qui eût plus de conscience : je veux dire qui fût plus appliqué à satisfaire exactement au sentiment intérieur de ses devoirs, et qui se contentât moins d'avoir satisfait aux apparences. Dans un Recueil sur l'Eucharistie, Genève, 1730, in-8°, on trouve un ouvrage de Varignon pour prouver « qu'une ame peut animer plusieurs corps, et qu'un être matériel, quelque petit qu'il soit, peut contenir un corps humain. » Il possédait la vertu de reconnaissance au plus haut degré. Il faisait le récit d'un bienfait reçu avec plus de plaisir que le bienfaiteur le plus vain n'en eût senti à le détailler. On a de lui : I. Un *Projet d'une nouvelle mécanique*, 1687, in-4°. II. *Nouvelle mécanique*, 1725, 2

vol. in-4°. C'est l'exécution du projet précédent ; et, selon Savérien, elle ne vaut pas le Projet. III. De *Nouvelles conjectures sur la pesanteur*, 1692, in-12. IV. *Elémens de mathématiques*, 1731, in-4°. V. Plusieurs autres écrits dans les Mémoires de l'Académie des sciences. Dans ses ouvrages, dit Fontenelle, il s'étudie à mettre tout dans le plus grand jour. Il ne s'épargne point, comme le font quelquefois de grands écrivains, la peine de l'arrangement ; il ne recherche point par des sous-entendus hardis la gloire de paraître profond. Il possédait fort bien l'histoire de la géométrie ; et cette connaissance historique servit encore à le rendre plus clair et plus exact dans ses écrits. Ces deux qualités étaient celles qui dominaient le plus dans Varignon ; mais le génie d'invention qui se fraie de nouvelles routes ou qui aplanit les anciennes, lui manquait un peu.

VARILLAS (Antoine), historien, né à Guéret, dans la Haute-Marche, en 1624, fut chargé de l'éducation du marquis de Carmain. Il vint ensuite à Paris, où il se livra tout entier à l'étude de l'histoire. Gaston de France, duc d'Orléans, l'honora du titre de son historiographe, et lui procura une place dans la bibliothèque du roi, en 1655. Il y travailla avec beaucoup d'assiduité jusqu'en 1662, qu'il obtint une pension de douze cents livres, que Colbert, depuis, lui fit retrancher. Harlay, archevêque de Paris, lui en procura une autre de la part du clergé de France. Cet auteur mourut le 9 juin 1696, laissant plusieurs legs pieux, dont un servit à fonder le collége que les barnabites avaient à Guéret. Il vécut toujours en philosophe, simple dans ses habits et dans ses meubles, quoiqu'il fût d'ailleurs à son aise. La solitude dans laquelle il vécut le jeta dans quelques bizarreries. Il déshérita un de ses neveux, parce qu'il ne savait pas l'orthographe. Tous ses ouvrages regardent l'histoire de France et d'Espagne, et celle des hérésies des derniers siècles. Son *Histoire de France* comprend, en 15 vol. in-4°, une suite de 176 ans, depuis la naissance de Louis XI, en 1423, jusqu'à la mort de Henri III, en 1589, et comprend de plus la *Minorité de St. Louis*, qui forme un volume. Son *Histoire des révolutions arrivées en Europe en matière de religion*, parut à Paris, in-4°, 6 vol., 1686-1690, et 12 vol. in-12, 1687-1690. De quatre-vingt-quinze livres dont cet ouvrage devait être composé, Varillas ne publia que les trente premiers. Il commence son récit en 1374, et ce qui est imprimé finit en 1590. Mais il l'avait poussé jusqu'à la mort du comte de Montrose, décapité en Angleterre, l'an 1650, de manière que ce qui reste à imprimer composerait deux fois autant de volumes qu'il y en a d'imprimés. Voici ce que l'auteur dit de cette Histoire dans l'avertissement qui est à la tête du premier volume. « J'ai tiré cet ouvrage indifféremment des livres manuscrits et imprimés des auteurs catholiques et des protestans. Je me suis servi des propres termes de ceux-ci, lorsque je les ai trouvés assez sincères, pour ne pas supprimer ou déguiser les plus importantes vérités ; et ce n'a été qu'à leur défaut que j'ai été contraint de recourir aux catholiques. » Lorsque cet ouvrage parut, on y trouva des fautes sans

nombre. Ménage ayant rencontré l'auteur, lui dit : « Vous avez donné une Histoire des Hérésies pleine d'hérésies. « On a encore de lui : I. La *Pratique de l'éducation des princes*, ou l'*Histoire de Guillaume de Croy*, Paris, 1684, in-4°. II. La *Politique de Ferdinand-le-Catholique*, Paris, 1688, in-4°. III. La *Politique de la maison d'Autriche*, in-4° et in-12. IV. Les *Anecdotes de Florence*, in-12. (*Voy.* Yves de Chartres, à la fin.) Varillas avait tant lu dans sa jeunesse, qu'il affaiblit beaucoup sa vue. On la lui rétablit à force de remèdes ; mais il l'avait si tendre, qu'il ne pouvait lire qu'au grand jour. Ainsi, dès que le soleil baissait, il fermait ses livres, et s'abandonnait à la composition de ses ouvrages. Quelque bonne que fût sa mémoire, il était difficile qu'elle ne le trompât pas souvent; et c'est là une des raisons qu'on peut rendre du nombre prodigieux de fautes qu'il a faites ; noms propres défigurés, faits évidemment faux, chronologie inexacte. Il y en a encore une autre qui n'est pas si aisée à pardonner : c'est que, plus attentif à donner de l'agrément à ses histoires qu'à exposer la vérité, il a souvent avancé des choses capables de surprendre le lecteur ; mais la fausseté en a été reconnue depuis. Il a même assez peu de bonne foi pour citer des Mémoires qui n'ont jamais existé, pour accréditer des anecdotes inconnues aux autres historiens : il disait que, « de dix choses qu'il savait, il en avait appris neuf dans la conversation.» Il était cependant très-solitaire ; et il se vantait d'avoir été trente-quatre ans sans avoir mangé une seule fois hors de chez lui. L'abbé Renaudot soutenait « que Varillas citait dans ses ouvrages des manuscrits de la bibliothèque du Roi, qui n'avaient jamais existé. » On prétend encore que dans Clélie et dans d'autres romans, on trouve des portraits qu'il a eu l'effronterie d'insérer tout entiers dans ses Mémoires. Feller s'évertue vainement pour dire quelque chose en faveur de l'authenticité des récits de Varillas. « Il rapporte, dit-il, des anecdotes qu'on a jugé fausses, parce qu'on ne les trouvait écrites nulle part ; reste à savoir s'il ne les tenait pas de bonne source. » Cette allégation paraît trop officieuse, trop maladroite et trop forcée, pour être de quelque valeur aux yeux des lecteurs éclairés. Plus loin, Feller vante son zèle pour l'orthodoxie, et dit que c'est ce qui l'a rendu odieux aux philosophes. On sent tout ce qu'a de banal et de spécieux une semblable objection. Est-ce la haine, la partialité, qui font que la critique signale dans un historien des contes dictés par la malignité, et qu'il cherche à faire passer pour des faits très-avérés ?

VARIN (Thomas), né à Besançon, vers le commencement du 17e siècle, fut co-gouverneur de cette ville, composa plusieurs ouvrages, dont les uns sont imprimés et les autres manuscrits. Parmi les imprimés, on distingue : I. *Besançon tout en joie, dans l'heureuse possession de son auguste souverain* (Léopold Ier), etc., Besançon, 1659, grand in-8°. II. L'*Etat de l'illustre confrérie de Saint-George*, Besançon, 1663, in-4°. III. *Narré de ce qui s'est passé dans la prise de possession de Besançon par le marquis de Castel-Rodrigo*, Besançon, 1664, in-4°.

parmi les manuscrits. IV. *De pace civitatis Bisuntinæ*, 1666. V. *Mémoires sur la noblesse de Franche-Comté*, gros in-folio. VI. *Généalogie de la maison d'Oiselay*, in-4°.

VARIN (CHARLES-NICOLAS), le jeune, graveur de Châlons, en Champagne, né en 1745, élève de Choffard, a gravé les *Fêtes célébrées à Reims pour l'inauguration de la statue équestre de Louis XV*; le *Nouveau jardin du Palais-Royal*, etc.

VARIN. *Voy.* WARIN.

VARISCO (CAMILLE), prêtre de la congrégation des religieux somasques, se distingua dès sa plus tendre enfance par une grande application à l'étude, et par l'amour de la retraite. Dans la lecture habituelle des livres saints, il avait puisé une candeur, une douceur, une humilité qu'on ne se lassait pas d'admirer, et qui s'alliaient à une vaste érudition. Pendant plus d'un demi-siècle qu'il vécut dans sa congrégation, il n'eut jamais le moindre démêlé avec aucun de ses collègues, dont une partie était imbue de préjugés ultramontains, quoiqu'il ne négligeât aucune occasion de proclamer ses sentimens et de rendre hommage à la vérité. Après avoir professé l'éloquence à Lodi, Camerino, Rome et Naples, il enseigna la théologie, fut chargé par le gouvernement de diriger le collége national de Modène, et devint ensuite prévôt du collége de Pavie, où il obtint l'amitié du savant Dallégre, évêque de cette ville. Le père Varisco, capable de composer de bons ouvrages, se borna à traduire du français divers ouvrages de Duguet, d'Antine, de l'évêque de Blois, etc. Il mourut à Milan, le 8 mars 1808, âgé de 73 ans, et sa mort plongea dans le deuil ses confrères, ses amis et ceux qui l'avaient connu.

VARIUS, poète latin, ami de Virgile et d'Horace, eut beaucoup de part à l'amitié de ces deux illustres écrivains et aux bontés de l'empereur Auguste. Il fut un des gens de lettres que ce prince chargea de revoir l'Enéide, en lui défendant d'y rien ajouter. Varius, qui cultivait avec succès la poésie épique et dramatique, laissa des tragédies qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Son *Thyeste*, surtout, eut la plus grande réputation, et fit oublier la tragédie d'Accius, son prédécesseur, sur le même sujet. Horace parle en plusieurs endroits de Varius; il le nomme dans une de ses odes, qui commence par ces mots : *Scriberis Vario fortis*, etc. On trouve quelques fragmens de ses poésies dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. En 1785, Gérard-Nicolas Heerkens, de Groningue, prétendit avoir découvert une tragédie entière inédite de Varius, intitulée *Tereus;* il eut l'imprudence d'en publier le prologue et quelques fragmens, et il n'en fallut pas davantage pour démasquer l'imposture. Le bibliothécaire de St.-Marc, Morelli, reconnut une pièce, imprimée sous le titre de *Progné*, mais sans nom d'auteur, à Venise, en 1558, in-4°, et ensuite à Rome, chez Mascardi, en 1648, également anonyme et in-4°, mais dont on sait authentiquement que l'auteur est Corrario (Gregorio), qui la composa à l'âge de 18 ans.

VARLET (DOMINIQUE-MARIE), missionnaire, né à Paris, en 1678, devint docteur de Sorbonne, en 1706, et se consacra aux missions étrangères. Il travailla avec zèle

pendant six ans en qualité de missionnaire dans la Louisiane. Clément XI le nomma, en 1718, évêque d'Ascalon, et coadjuteur de Pidou de Saint-Olon, évêque de Babylone, qui mourut peu de temps après. A peine fut-il arrivé dans le lieu de sa destination, que la cour de Rome, mécontente de ce qu'il avait donné la confirmation aux jansénistes de Hollande, le suspendit de tout exercice de son ministère. Varlet, se voyant inutile en Perse, se retira en Hollande, où il vécut avec le petit troupeau des catholiques de ce pays-là, les édifiant et les instruisant. Il travailla à se justifier auprès d'Innocent XIII; mais, n'ayant pas pu être écouté, il appela, au futur concile général, le 15 février 1723, de ce déni de justice, et de la bulle *Unigenitus*, qui en était le prétexte. Dans ces circonstances, le chapitre métropolitain d'Utrecht élut un archevêque; et, n'ayant pu engager les évêques voisins à le sacrer, il s'adressa à l'évêque de Babylone, qui, après avoir fait toutes les démarches de bienséance envers le pape et envers les évêques voisins, sacra ce prélat. Ce fut encore lui qui imposa les mains à trois de ses successeurs. Cette conduite essuya des censures. Varlet se justifia par deux savantes *Apologies*, qui, avec les pièces justificatives, forment un gros volume in-4°. Il mourut à Rhynwick près d'Utrecht, le 14 mai 1742, regardé comme un rebelle par les molinistes, et comme un Chrysostôme par les jansénistes.

VARLET (JACQUES), chanoine de Saint-André de Douai, mourut en 1736. On a de lui des Lettres sous le nom d'un ecclésiastique de Flandre, qui sont adressées à Languet, évêque de Soissons.

VARNERY, général major au service du roi de Pologne, est mort à Varsovie, en 1787, à 67 ans, après s'être distingué autant par ses actions d'éclat, que par d'excellens écrits sur l'art militaire.

VARO (MICHEL), syndic de la métropole de Genève, en 1582, et qui y mourut en 1586, mérite d'être compté parmi les physiciens les plus distingués. Il a laissé un Traité, *De motu*, in-4°, Genève, 1584. Il est excessivement rare. S'il ne fût pas resté absolument inconnu, on aurait pu croire qu'il fut le germe des sublimes découvertes des Galilée, des Képler, des Newton.

VAROLI (CONSTANCE), habile chirurgien et médecin de Bologne, où il naquit en 1543, mourut à Rome, en 1574. Il fut médecin de Grégoire XIII, et professeur d'anatomie. Quoique mort à la fleur de son âge, il s'est immortalisé parmi les anatomistes par sa célèbre découverte des *Nerfs optiques*.

VARON (...), administrateur du département de Jemmappes, mort à Mons, le 8 décembre 1800, âgé de 36 ans, a publié dans la Décade philosophique des morceaux *de ses voyages dans les environs de Rome; Cantique de Vénus*, ibid.; *Elégie*, traduction de Tibulle. Il a coopéré à plusieurs ouvrages sur la littérature et les arts, entre autres aux *Voyages* de le Vaillant en Afrique, et à une traduction de l'ouvrage de Winkelmann.

VAROTARI (DARIO), noble vénitien, né à Vérone, entra dans l'école de Paul Véronèse, dont il devint un des meilleurs élèves. Il décora à fresque et à l'huile beau-

coup d'églises et de palais. Il entendait parfaitement l'architecture. Ses compositions étaient ingénieuses, son coloris excellent, son dessin quelquefois un peu incorrect. Il mourut en 1596, à 57 ans.

VAROTARI (Ascagne), poète du 17ᵉ siècle, a laissé en italien : I. Un *Recueil* d'ouvrages en vers et en prose, Padoue, 1666. II. Le *Guêpier éveillé*, satire vénitienne, Venise, 1691.

VARRÈGE. *Voy.* Poelemburg.

VARRON (Marcus-Terentius), consul romain, était fils d'un boucher, et avait exercé lui-même cette profession sous son père. Se sentant du talent pour quelque chose de plus élevé, il s'attacha au barreau, et y réussit. Ses succès lui frayèrent la carrière des honneurs. Il obtint successivement la questure, les deux édilités, la préture, et enfin le consulat, l'an 216 avant J.-C. Il eut pour collégue Paul Emile. Mais Varron, aussi téméraire que son confrère était prudent, perdit par sa faute la bataille de Cannes contre Annibal, l'an 216 avant J.-C. Lorsqu'il retourna à Rome, le peuple, loin de lui demander compte de cette défaite, lui rendit des actions de graces de ce qu'il n'avait pas désespéré du salut de la république après une si grande perte.

VARRON (Marcus-Terentius), appelé par Quintilien, le *plus docte des Romains*, né l'an 128 avant J.-C., fut lieutenant de Pompée dans la guerre contre les pirates, et mérita une couronne navale. Moins heureux en Espagne, il fut obligé de se rendre à César. Ce malheur le fit proscrire; mais il reparut ensuite. Il mourut l'an 29 avant J.-C. Sa vie fut de près de cent ans, et il la passa dans les travaux de l'étude. Quintilien le met aussi au nombre des meilleurs poètes satiriques. Il assure lui-même qu'il avait composé plus de cinq cents volumes sur différentes matières. Saint Augustin, qui fut un des plus ardens admirateurs du savoir de Varron, nous a conservé le plan de son grand ouvrage sur les *Antiquités romaines*, composé de quarante-un livres; c'est de cet ouvrage que parle Cicéron, en s'adressant à Varron même. « Nous étions, lui dit-il, auparavant comme étrangers, et en quelque sorte égarés dans notre propre ville. Vos livres nous ont, pour ainsi dire, ramenés chez nous, en nous faisant connaître qui nous étions. » Après le détail que fait Cicéron des nombreux écrits de Varron, Saint Augustin, plein d'admiration, s'écrie : « Varron a lu un si grand nombre de livres, qu'on est étonné comment il a pu trouver le temps d'en composer lui-même; et il en a composé néanmoins un si grand nombre qu'à peine conçoit-on qu'un seul homme en ait pu lire autant. » Il était difficile que tant d'ouvrages fussent ecrits d'un style élégant et poli. Aussi le même Saint Augustin remarque-t-il que Cicéron loue Varron comme un homme d'un esprit pénétrant et d'un savoir profond, non comme un homme fort disert et fort éloquent. Varron dédia son *Traité de la langue latine* à cet orateur. Il en composa un autre de la Vie rustique, *De re rusticâ*, qui est fort estimé. Ces deux derniers ouvrages sont parvenus jusqu'à nous. Les meilleures éditions du premier sont de Venise, 1474, in-

folio, rare; Paris, 1529, in-8°, et de Rome, 1557, in-8°, avec les notes d'Antoine Augustin. On estime aussi l'édition de la collection de Deux-Ponts, 1788, 2 vol. in-8°, avec les notes d'Antoine Augustin, de Turnèbe, de J. Scaliger et d'Ausone Popma. Cet ouvrage a été encore inséré dans le 7° vol. des Œuvres d'Antoine Augustin, imprimées à Lucques, 1765 et 1774, 8 vol. in-fol. Le Traité *De re rusticâ*, parut à Venise, 1472, in-fol.; et dans les *Scriptores rei rusticæ* de Leipsick, 1735, 2 vol. in-4°; de Deux-Ponts, 1787, 4 vol. in-8°.; et de Leipsick, 1794, 4 vol. divisés en 9 parties in-8°. Saboureux de la Bonneterie en a donné une traduction française, Paris, 1771, in-8°, qui fait le second vol. de l'*Economie rurale*, 6 vol. in-8°. Voyez le *Manuel de la librairie*, par M. Brunet.

VARRON (le Gaulois TÉRENTIUS), poète latin sous Jules-César, né à Atace, sur la rivière d'Aude, dans la province de Narbonne, composa un poème, *De bello sequanico*. Il mit aussi en vers latins le poème des *Argonautes* d'Apollonius de Rhodes. On trouve de lui quelques Fragmens dans le *Corpus poetarum*. Voyez une savante note sur ce poète, dans la première Épître critique de Ruhnkenius, pag. 199 et 201, de l'édition de 1782. On y préféra de dériver le surnom d'*Atacinus* du nom latin de la rivière de l'Aude: *Atax*. Varro Atacinus composa un Recueil d'Elégies érotiques, intitulé *Leucadia*. (*Voy.* PROPERCE, 2, 25, 85; Ovid. Trist. 2, 439.) Il fut moins heureux dans le genre de la Satire. (*Voy.* HORAT. Serm. 1, 10, 46.) Outre Apollonius de Rhodes, il traduisit du grec Aratus; et Servius (ad Virgil. Georg. 1, 373) nous a sauvé quelques beaux vers de cette traduction. Il écrivit encore un poème intitulé *Chorographia*, dont P. Burman le second a inséré deux Fragmens dans son Anthologie latine, pag. 335 et 337 du tome second. Le premier vol., à la pag. 205, offre une Epigramme du même auteur.

VARVICK. *Voyez* WARWICK.

VARUS (QUINTILIUS), proconsul romain, d'une famille plus distinguée par ses places que par sa noblesse, fut d'abord gouverneur de la Syrie, ensuite de la Germanie. Il imagina qu'il pourrait gagner les Germains par la douceur et la justice : il les traita plutôt en magistrat équitable qu'en général vigilant. Arminius, chef des Chérusques, saisit cette occasion de rendre la liberté à sa patrie. Il tomba inopinément sur les troupes romaines, et les défit complètement : trois légions entières, quelque cavalerie et six cohortes furent taillées en pièces, l'an 9 de J.-C. Varus, blessé, ne voulut pas survivre à sa défaite et se perça de son épée. Le peu de soldats qui restèrent et qui tombèrent au pouvoir d'Arminius périrent par le dernier supplice. Auguste, cruellement affligé de ce malheur, laissa croître pendant plusieurs mois sa barbe et ses cheveux; et dans les transports de sa douleur, il cria plus d'une fois en se frappant la tête : « Varus, rends-moi mes légions. » Varus, né avec un caractère doux et un tempérament indolent, était plus propre au repos d'un camp qu'aux fatigues de la guerre. Il aimait beaucoup l'argent; il entra pauvre dans le gouvernement de la Syrie, et en sortit riche. Il gou-

verna d'ailleurs avec sagesse. *Voyez* ARMINIUS. — Il est différent d'un autre Quintus VARUS, qui remporta une victoire signalée sur Magon, frère d'Annibal, l'an 203 avant J.-C.

VARUS (ALFENUS), jurisconsulte romain, fut d'abord cordonnier à Crémone. Dégoûté de son métier, il alla à Rome, et se mit à l'école de Servius Severus, célèbre jurisconsulte. Il y fit en peu de temps de si grands progrès dans le droit, qu'il mérita d'être élevé aux plus grandes dignités de la république, sans excepter le consulat. C'était un intime ami de Virgile, qui le chante dans sa neuvième Eglogue sous le nom de Varus. Il l'était aussi de Catulle. L'estime qu'il s'était acquise lui fit décerner par les Romains des funérailles somptueuses aux frais du trésor public. Dans le recueil des médailles des familles romaines publié par Vaillant, on en voit une qui lui est consacrée, où il est appelé Alphinius.

VARUS (ANTOINE), docteur en médecine, né à Weimar, le 12 décembre 1557, et mort le 20 août 1637, parcourut les meilleures universités de France et d'Allemagne, et se fit recevoir docteur à Bâle. Il se fixa à Iéna, où il professa la logique et la médecine, et devint le doyen de la faculté. On a de lui quelques Dissertations, telles que : *De usu lienis; De calculo renum, et vesicæ; De arrhtitide.*

VARTHEMA (LOUIS). *Voyez* BARTEMA.

VASARI (GEORGE), peintre, né à Arezzo, en Toscane, l'an 1512, mort à Florence, en 1574, ne s'est fait qu'une réputation médiocre dans la peinture. Il n'avait aucun goût décidé; la nécessité fut le principal motif qui l'engagea dans l'exercice de ce bel art. Cependant son assiduité au travail, les avis d'André del Sarte et de Michel-Ange, sous qui il étudia, et l'étude qu'il fit d'après les plus beaux morceaux antiques, lui donnèrent de la facilité et du goût pour le dessin; mais il a trop négligé la partie du coloris. Il entendait surtout les ornemens, et il avait du talent pour l'architecture. La maison de Médicis l'employa longtemps, et lui procura une fortune honnête. Ce peintre avait plusieurs bonnes qualités, qui le faisaient rechercher. Sa mémoire était si heureuse, qu'à l'âge de neuf ans, il savait par cœur toute l'Enéide de Virgile. On a de lui les *Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes italiens*, Florence, 1550, 2 v. in-4°; 1568, 3 vol. in-4°; et Rome, 1759-60; même format et même nombre de volumes, Milan, 1807, 16 volumes in-8°; de la collection des classiques italiens. Elles sont écrites en italien d'un style assez poli; mais l'auteur n'est pas exact; il a commis plusieurs méprises. Comme il écrivait dans un temps où plusieurs peintres dont il parle étaient encore vivans, il a plus pensé à les louer qu'à faire connaître leur véritable mérite. Il affecte d'élever toujours ceux de son pays, et de les préférer aux étrangers, suivant la coutume des ultramontains. Bottari, qui a dirigé l'édition de Rome, y a ajouté beaucoup du sien, et a corrigé plusieurs inexactitudes de Vasari. Le Musée du Louvre possède une *Annonciation* de cet artiste. — Le *Traité de peinture*, publié à Florence, en 1619,

in-4°, est de George Vasari, neveu du précédent, quoique plus d'un bibliographe l'ait attribué à l'oncle.

VASCO de GAMA. *Voy.* Gama.

VASCO de QUIROGA, premier évêque de Michoacan, mort en 1556, au village d'Uruapa. C'est à Pascuaro, sur les bords du lac pittoresque de ce nom, vis-à-vis du village indien de Janicho, situé à une petite lieue de distance, sur un îlot charmant au milieu du lac, que reposent les cendres de cet homme très-remarquable, et dont la mémoire depuis deux siècles et demi est vénérée parmi les Indiens. Ce prélat zélé, que les indigènes appellent encore aujourd'hui leur père (tota don Vasco), a eu plus de succès en protégeant les malheureux habitans du Mexique, que le vertueux évêque de Chiapa, Barthélemy de Las Casas. Quiroga devint surtout le bienfaiteur des indiens Tarasques, dont il encouragea l'industrie. Il prescrivit à chaque village indien une branche de commerce particulière; ces institutions utiles se sont conservées en grande partie jusqu'à nos jours. Voyez *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, t. 2, liv. 3, ch. 8, pag. 306, Paris, 1811, *in*-8°.

VASCONCELLOS (Michel), Portugais, secrétaire d'état auprès de la vice-reine de Portugal, Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, était un ministre absolu et indépendant. Il recevait directement les ordres du comte-duc d'Olivarès, premier ministre de Philippe IV, roi d'Espagne, dont il était créature. C'était un homme né avec beaucoup de génie pour les affaires, d'un travail inconcevable, habile à inventer de nouvelles manières de tirer de l'argent du peuple; au reste impitoyable, inflexible et dur jusqu'à la cruauté; sans parens, sans amis et sans égards; insensible même aux plaisirs, et incapable d'être touché par aucun mouvement de tendresse. La conspiration des principaux seigneurs de Portugal, pour mettre le duc de Bragance sur le trône, termina son bonheur et sa vie. Le jour de l'exécution de ce dessein fut fixé au premier décembre de l'an 1640. Les conjurés s'étant saisis du palais, entrèrent dans la chambre de Vasconcellos. Ils le trouvèrent dans une armoire, ménagée dans l'épaisseur de la muraille, couvert de papiers. Ce malheureux ayant été percé de plusieurs coups d'épée, les conjurés le jetèrent par la fenêtre, en criant: « Le tyran est mort! Vive la liberté, et don Juan, roi de Portugal! »

VASCOSAN (Michel de), imprimeur de Paris, né à Amiens, épousa une des filles de Badius, et devint ainsi allié de Robert-Estienne, qui avait épousé l'autre. Vascosan passe avec raison pour l'un des premiers maîtres de son art. Presque tous les livres qui sont sortis de sa presse sont estimés, non-seulement pour la beauté du caractère, la bonté du papier, la grandeur des marges, l'exactitude de l'impression, mais aussi parce qu'ils ont été composés par de savans hommes. Les curieux recherchent particulièrement: I. Les *Vies des Hommes illustres de Plutarque*, et ses *Œuvres morales*, Paris, 1567-74, 13 vol. in-8°. Les Vies ont été imprimées en 1567, 6 vol. in-8°, auxquels on a joint un 7e vol., traduit de différens auteurs,

par Allègre, imprimé la même année. Les Œuvres morales ont vu le jour en 1574, 7 vol. in-8°. II. Les *Œuvres de Cicéron* qu'il publia par parties, et qui seraient bien difficilement rassemblées. II. Le *Diodore de Sicile*, qui parut en 1530. IV. Le *Quintilien*, in-fol., 1542; édition très-rare et d'un grand prix. Vascosan parlait avec facilité la langue latine; il eut pour gendre Frédéric Morel, imprimeur, qui lui succéda, et mourut vers 1576.

VASI (Joseph), peintre et graveur sicilien, passa toute sa vie à Rome, et y mourut en 1785. On a de lui, en italien : I. *Beautés de Rome, au dedans et au dehors, tant anciennes que modernes, avec tous les édifices, jardins et fontaines les plus remarquables, composant* 200 *gravures*, Rome, 1747-1761, 5 parties in-fol., 10 vol. in-fol. Le même livre a reparu en 1787 et 1803. II. *Trésor saisi, ou les Basiliques, Eglises, Cimetières et autres édifices religieux de Rome*, ibid., 1778, 2 vol. III. *Itinéraire de Rome, pour l'architecture, peinture et sculpture*, ibid., 1777.

VASQUIEZ (Gabriel), jésuite espagnol, enseigna la théologie à Alcala avec réputation, et y termina sa carrière, le 23 septembre 1604. Ses ouvrages ont été imprimés à Lyon, en 1620, en 10 tomes in-folio. Ses confrères l'ont appelé le Saint Augustin d'Espagne; mais les savans ont jugé que ce Saint Augustin ne valait pas celui de l'Afrique. Ses gros livres sont pleins de propositions pernicieuses. Il y enseigne que le pape, comme souverain juge de la foi, peut déposer un roi qui est tombé en faute ou dans l'erreur, le priver de ses Etats, les donner à un autre, et l'en mettre en possession, s'il est besoin, par la force des armes. Il soutient aussi que les ecclésiastiques ne sont pas sujets du roi.

VASQUEZ. *Voyez* Aylon.

VASQUEZ-GAMA. *Voyez* Gama.

VASSE (Antoine-François de), sculpteur du roi, membre de l'Académie royale de peinture et sculpture, était né à Toulon, et mourut à Paris, en 1736, âgé de 53 ans. Il a décoré plusieurs églises de ses ouvrages.

VASSÉE (Jean), en latin *Vasseus*, historien, né à Bruges, mort à Salamanque, en 1560, est auteur d'une *Histoire d'Espagne* en latin, Salamanque, 1552, in-fol., qui a très-peu de lecteurs. On la trouve aussi dans l'*Hispania illustrata* du P. Schott.

VASSELIER (Joseph), né à Rocroi, en Champagne, fut envoyé à Lyon, comme employé dans l'administration des postes, devint membre de l'Académie de cette ville, et y mourut en 1798. Il s'était fait un grand nombre d'amis par son envie d'obliger, sa franchise et une gaîté inaltérable, qui ne l'abandonna ni dans les douleurs de la goutte, dont il fut long-temps tourmenté, ni dans ses derniers instans. Avec une imagination riante et un goût décidé pour la poésie, celle-ci servit de distraction à ses travaux et à ses douleurs. Plusieurs des pièces de Vasselier furent attribuées à Voltaire, qui ne réclama pas contre cette paternité. Il est fâcheux que la muse de Vasselier soit souvent plutôt une courtisane qu'une vierge chaste. On a recueilli après sa mort, en 3 vol.

in-12, la plupart de ses vers, et ce recueil eût mérité plus d'estime et de succès s'il eût pu être mis entre les mains de tous les lecteurs. On peut juger de la versification de Vasselier par cette épigramme :

En faisant sa cour bassement
Dans tous les bureaux de la guerre,
Philinte obtint un régiment,
Et répétait complaisamment:
« Pour le succès de mon affaire
» Je n'ai jamais fait un seul pas. »
C'est vrai, dit un vieux militaire:
Quand on rampe on ne marche pas.

VASSELIN, littérateur, prononça, le 10 juin 1792, à la barre de la législature, un discours dans lequel il attaqua Servan, ministre de la guerre, défendit la prérogative royale, et fit naître de grands débats dans l'assemblée. Un membre accusa le pétitionnaire d'être un des rédacteurs du Journal de Paris, et un des secrétaires de Duport-du-Tertre. Ayant survécu au régime de la terreur, il publia, en juin 1796, un écrit ayant pour titre: *Respect à la propriété*, ou le *Seul point de ralliement des représentans aux représentés, et des gouvernés aux gouvernans*. Dans cet ouvrage, assez hardi, il parlait avec force en faveur des propriétés et du droit que doit avoir tout citoyen de quitter son pays lorsqu'il est menacé de grands désordres. Vasselin est mort en 1802.

VASSES ou VASSEUS (Jean), médecin, né à Meaux, et mort en novembre 1550, fut membre de la faculté de Paris, et en devint le doyen. Ses principaux ouvrages sont : I. *Hippocratis libri Epidemiorum primus, tertius et sextus, cum Galeni commentariis*, Parisiis, 1566, in-fol. II. *Ludovici Vassæi Catalaunensis in anatomen corporis humani tabulæ quatuor*, Lutetiæ 1540, in-fol. On a quelquefois attribué ce dernier ouvrage à Louis Vassé de Catalogue; mais le mot *Catalaunensis* démentant cette opinion, tout porte à croire qu'il appartient à Jean Vassæus, qui fit une étude particulière de l'anatomie.

VASSILACCHI (Antoine), né en 1556, à Milo, l'une des îles de l'Archipel, vint à Venise dès son enfance, et étudia la peinture sous Paul Véronèse. Ses progrès furent si rapides, que son maître, jaloux, dit-on, de ses talens, lui interdit son école. Il adopta le genre du Tintoret, et y réussit parfaitement. Vassilacchi mourut à Venise en 1619, et laissa un assez grand nombre d'ouvrages.

VASSOULT (Jean-Baptiste), aumônier de madame la dauphine, né au village de Bagnolet, près Paris, se distingua par son savoir. Il mourut à Versailles en 1745, âgé de 78 ans. On a de lui une traduction de l'*Apologétique* de Tertullien, imprimée en 1714 et 1715, in-4° et in-12. Elle est estimée pour sa fidélité. Il est encore auteur des *Psaumes de David*, en forme de prières, dont la seconde édition est de Paris, 1733, in-12.

VAST (Saint) *Voy*. Wast.

VASTEVILLE. *Voy*. Montchrestien.

VASTHI, femme d'Assuérus, roi de Perse, le même que Darius, fils d'Hystaspes. Ce prince ayant fait à tout son peuple un grand festin pendant sept jours, ordonna, dans la chaleur du vin, de faire venir devant lui la reine Vasthi avec le diadème sur la tête pour faire voir sa rare beauté à tous les convives. Mais la reine

croyant qu'il n'était ni de sa dignité, ni de sa modestie de se donner en spectacle sur la fin du repas à une multitude prodigieuse de gens dont plusieurs avaient la tête échauffée par le vin, refusa d'obéir. Assuérus irrité la répudia pour épouser Esther. Racine, dans sa tragédie d'Esther, a adopté cette opinion, comme on le voit dans les vers suivans: c'est Esther qui parle :

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrace
De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place,
Lorsque le roi, contr'elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône ainsi que de son lit.
Mais il ne put sitôt en bannir la pensée,
Vasthi régna long-temps dans son ame offensée.

Il est difficile de déterminer par l'histoire profane quelle était cette Vasthi. Les uns veulent que ce soit la même qu'Athosse, fille de Cyrus, qui épousa d'abord Cambyse, son propre frère, puis le Mage, et ensuite Darius. D'autres croient que Vasthi était la propre sœur d'Assuérus. Les Hébreux prétendent, dit dom Calmet, que ce qui porta Vasthi à désobéir au roi son époux, fut que ce prince voulait qu'elle parût toute nue devant le peuple, et qu'elle ne put jamais se résoudre à cette turpitude. Mais ce fait paraît un conte, à moins qu'on ne suppose qu'Assuérus ne donnait ses ordres que lorsqu'il était plongé dans le vin.

VASTI (Jacques-Roscius), né à Reggio, élégant écrivain du 16e siècle, tint quelques années une école de langue grecque dans sa ville natale, et une de belles-lettres à Guastalla. On a de lui quelques discours latins, imprimés à Parme.

VATABLE, ou plutôt WATEBLED ou GASTEBLED (François), professeur en langue hébraïque, était natif, non pas d'Amiens comme l'a cru le président de Thou, mais d'une petite ville de Picardie, nommée Gammache. François Ier le fit, en 1530 ou 1531, professeur en hébreu au collége royal qu'il venait d'établir. Il avait une si grande connaissance de cette langue, que les juifs même assistaient souvent à ses leçons publiques. Le grec n'était pas moins familier à Vatable. Il s'adonna à l'étude de l'Écriture Sainte, et l'expliqua avec beaucoup de succès. Robert Estienne ayant recueilli les notes qu'il avait faites sur l'Ecriture dans ses leçons publiques, les imprima l'an 1545, dans son édition de *la Bible* de Léon de Juda, en 2 vol. in-8°; mais ces notes ayant été altérées, comme on le croit, par cet imprimeur, elles furent condamnées par la faculté de théologie de Paris. Les docteurs de Salamanque leur furent plus favorables, et les firent imprimer en Espagne avec approbation. Robert Estienne les défendit contre les théologiens de Paris, qui ne les avaient censurées qu'à cause de l'endroit d'où elles sortaient. Il est certain que, malgré leurs anathèmes, les explications de Vatable ont été très-estimées; elles sont claires, précises et naturelles. La dernière édition est de 1729, 2 vol. in-fol. On la doit aux soins de Michel Henry, professeur d'hébreu au collége royal. Cet illustre savant mourut en 1547, laissant vacante l'abbaye de Bellozane qui fut donnée au célèbre Amyot. On a encore de lui une traduction latine de quelques livres d'Aristote, qu'on trouve dans l'édition de ce philosophe donnée par Duval. Ce fut Vatable qui conseilla à Marot de

traduire les Psaumes en vers. Il l'aida même dans ce travail qui ne fait guère d'honneur aujourd'hui ni à l'un ni à l'autre. Vatable laissa deux disciples fameux, Jean de Salignac, gentilhomme du Périgord, et Jean Mercier, d'Usez.

VATACE (Jean-Ducas), empereur à Nicée, tandis que les Latins occupaient le trône impérial de Constantinople, était né à Didimotèque en Thrace, et sortait de la famille impériale des Ducas. Il avait épousé Hélène, fille unique de Théodore Lascaris, qui l'avait désigné pour son successeur en 1222. Il régna glorieusement. Les Latins ne purent rien contre, et il fit tout contre eux. Il recula les bornes de son empire, et fit des progrès rapides dans les pays qui l'environnaient, principalement sur les croisés, qu'il réduisit, sous le règne de Robert de Courtenai, au seul territoire de Constantinople. Ayant conclu et ensuite rompu la paix avec cet empereur, il fit, sous Baudouin II, alliance avec Azan, roi des Bulgares; et ces deux guerriers vinrent, à trois différentes reprises, mettre le siége devant Constantinople, d'où ils furent toujours repoussés. Après la levée du dernier siége, l'an 1240, Vatace fut défait par Baudouin, qui l'obligea de faire la paix. Il abandonna alors le projet de se rendre maître de Constantinople; et ayant tourné ses armes dans la Thessalie, contre Jean Comnène, successeur de Théodore, il le rendit son tributaire, conclut ensuite un traité d'alliance avec les Turcs, et alla porter la guerre dans la Bulgarie, possédée par Michel, fils du roi Azan. Ce royaume devint le théâtre de sa gloire; il y combattit plusieurs années, jusqu'à ce qu'il eût repris toutes les villes que les Bulgares avaient conquises sur leurs voisins. Il attaqua de nouveau les croisés, et leur enleva des îles qu'ils possédaient sur les côtes maritimes de l'Asie. Ces conquêtes l'ayant rendu formidable, il borna ses soins à rendre son peuple heureux; et, pour y mieux réussir, il vécut toujours avec frugalité. Ce prince sage disait « que les dépenses d'un monarque étaient le sang de ses sujets; que son bien était le leur, et qu'il devait l'employer pour eux. » Il mourut en 1255, à 62 ans. Son attachement pour une jeune Allemande, à laquelle il accorda les mêmes honneurs qu'à son épouse, et qui lui fit commettre bien des injustices, ternit l'éclat de ses grandes qualités.

VATEAU. *Voy.* Watteau.

VATELET. *Voy.* Watelet.

VATER (Christian), médecin, né à Jutterboch dans la Thuringe en 1651, et mort le 6 octobre 1732, prit ses degrés dans l'université de Wittemberg, et y occupa dans la suite une chaire. Il fut membre de l'Académie impériale d'Allemagne, et médecin du prince régent. On a de lui. *Physiologia experimentalis*, Wittebergæ, 1701, 1712, in-4°.

VATER (Abraham), anatomiste distingué, né en 1684, devint par son mérite professeur d'anatomie, de botanique et de médecine à Wittemberg, sa patrie. Il avait voyagé en Allemagne, en Angleterre et en Hollande, où le célèbre Ruysch, professeur à Amsterdam, lui donna des instructions particulières sur l'anatomie. Il lui apprit surtout l'art de ces belles injections qui était son grand talent. Vater profita si bien des leçons de Ruysch, qu'a-

près avoir été son disciple il devint son émule. Cet habile homme mourut dans sa patrie en 1751, membre de l'Académie des curieux de la nature, de la Société royale de Londres et de celle de Prusse. On a de lui un grand nombre de Dissertations académiques, et quelques traités particuliers écrits en latin, entre lesquels on distingue : I. De l'*Utilité de l'Anatomie*. II. *Joannis Curvi Semmedi Pugillus rerum Indicarum*, Wittemberg, 1722, in-4°. III. *Catalogue des Plantes exotiques du jardin de Wittemberg*, 1738. IV. *Description du cabinet de Ruysch et des principaux cabinets d'Histoire naturelle de l'Allemagne.* Il a laissé des *Préparations anatomiques* qui ne cèdent en rien à celles de Ruysch, et qui composent un cabinet magnifique. On en a donné la description sous ce titre : *Vateri Musæum anatomicum proprium*, in-4°.

VATINIUS, consul romain, n'occupa cette dignité que peu de jours, ce qui fit dire plaisamment à Cicéron que sous le consulat de Vatinius il n'y avait eu ni printemps, ni été, ni automne, ni hiver. Le même orateur lui répondit, lorsqu'il se plaignait de n'avoir pas reçu sa visite : « Je voulais vous la rendre pendant votre consulat, mais la nuit m'a empêché de le faire. »

VATRY (Jean), savant helléniste, né à Reims le 21 octobre 1697, vint faire ses études à Paris, où il embrassa l'état ecclésiastique, et entra dans le séminaire des Trente-Trois, école de laquelle sont sortis plusieurs savans distingués. Sa profonde connaissance de la littérature et de la langue grecque le fit nommer professeur au collége royal, et membre de l'Académie des inscriptions en 1727. Les *Mémoires* de cette savante compagnie en renferment seize de Vatry, parmi lesquels on distingue ceux sur les progrès de la tragédie et de la comédie chez les Grecs, la fable de l'*Enéide*, le poème épique, *Isocrate* et *Eschine.* Admirateur enthousiaste d'Homère et de Virgile, Vatry prit toujours dans leurs ouvrages le sujet de ses leçons. Il travailla aussi au *Journal des savans*, jusqu'au moment où il perdit toutes ses idées par une attaque d'apoplexie, après laquelle il se survécut long-temps à lui-même, ayant oublié jusqu'à sa langue. Il est mort dans ce triste état le 16 décembre 1769.

VATTEL (Emer de), ou de WATTEL, fils de David de Vattel, bourgeois de Neufchâtel, ministre du saint Evangile dans la principauté de Neufchâtel, et de Marie de Montmollin, fille de Jean de Montmollin conseiller d'état et trésorier général, naquit à Couvet, dans ladite principauté, le 25 avril 1714. Après avoir fait ses études, il alla à Berlin, où il se lia d'amitié avec M. Jordan, membre de l'Académie de cette ville. Il se rendit à Dresde en Saxe, où il fut présenté à S. M. Auguste, roi de Pologne et électeur de Saxe, qui l'accueillit avec bonté. En 1741, il publia *Une défense du système philosophique de Leibnitz, contre les objections et imputations de M. de Crousaz.* Cet ouvrage fut dédié à S. M. Frédéric-le-Grand, roi de Prusse. En 1740, il avait publié à Neufchâtel des *Mélanges de littérature.* En 1746 il publia à Paris un volume de *Pièces diverses de morale et d'amuse-*

ment. Ces deux ouvrages en prose ne sont pas sans mérite littéraire, et en ont beaucoup du côté de la morale et d'une philosophie aimable. En 1762 il publia des *Questions de droit naturel*, espèce de commentaire fort bien raisonné du grand ouvrage de Wolff, sur le droit de la nature. Mais ce qui a fait sa réputation d'auteur, et lui a marqué un rang distingué parmi les publicistes du premier ordre, c'est son *Droit des gens*, ou *Principes de la loi naturelle, appliqués à la conduite et aux affaires des nations et des souverains*, publié à Neufchâtel en 1758, et à Amsterdam, 1775, en 2 vol. in-4°, et qui a été traduit en plusieurs langues vivantes après plusieurs éditions. On reconnaît dans ce livre le savant, le philosophe, l'homme vraiment religieux, l'honnête homme et le bon citoyen. Ce fut après la publication de cet ouvrage qu'il fut rappelé à Dresde, et nommé conseiller privé de l'électeur de Saxe; il y était encore en 1765, mais le travail ayant affaibli sa santé, il revint à Neufchâtel et y mourut en 1767 à l'âge de 53 ans, regretté de sa famille et de ses nombreux amis. Il avait épousé, en Saxe, M[lle] Marianne de Chêne, d'une famille française établie à Varsovie, dont il n'eut qu'un fils à Dresde, le 6 février 1765.

VATTEVILLE (l'abbé DE), d'une famille illustre de Berne, dont une branche s'établit en Franche-Comté, du temps de la réformation, fut d'abord colonel du régiment de Bourgogne pour le roi d'Espagne Philippe IV, et se distingua par plusieurs actions d'éclat. Un passe-droit qu'on lui fit le détermina à prendre l'habit de chartreux. Mécontent bientôt de son nouvel état, il s'évada de son monastère, après avoir tué le prieur. Il eut ensuite diverses aventures, et finit par se retirer dans les Etats du Grand-Seigneur, où il prit le turban. Etant entré dans le service, il montra sa valeur dans quelques occasions, devint pacha, et obtint le gouvernement de quelques places dans la Morée, pendant la guerre de la république de Venise contre la Porte ottomane. Cette circonstance lui fit naître l'idée de rentrer dans sa patrie. Il négocia secrètement avec les Vénitiens, qui obtinrent de Rome l'absolution de son changement de religion, sa sécularisation, et un bénéfice considérable en Franche-Comté. Ce fut à ces conditions qu'il leur livra les places dont il était le maître. De retour dans sa province au moment où Louis XIV cherchait à l'envahir, il servit assez utilement la France pour obtenir deux riches abbayes et le haut doyenné du chapitre de Besançon. Il y vivait en grand seigneur, ayant un équipage de chasse, une table somptueuse, craint et respecté, du moins à l'extérieur. Il mourut en 1710, âgé de plus de 90 ans. Pélisson le peint ainsi dans son Histoire de la conquête de la Franche-Comté, en 1668 : « Un tempérament froid et paisible en apparence, ardent et violent en effet; beaucoup d'esprit, de vivacité, d'impétuosité au dedans; beaucoup de dissimulation et de retenue au dehors; des flammes couvertes de neige et de glace; un grand silence, ou un torrent de paroles propres à persuader; renfermé en lui-même, mais comme pour en sortir au besoin

avec plus de force ; le tout exercé par une vie pleine d'agitations et de tempêtes propres à donner plus de fermeté et de souplesse à l'esprit. On trouve dans l'édition des œuvres de Duclos, publiées à Paris, en 1806, une notice sur la vie de cet homme extraordinaire.

—Le baron de VATTEVILLE, qui fut ambassadeur à Londres, était son frère : c'était un homme adroit et habile ; mais sa vie ne fut pas agitée comme celle du doyen de Besançon, dont il avait le génie, sans néanmoins en avoir l'emportement.

VATTIER (PIERRE), né à Lisieux, dans le dix-septième siècle, se fit médecin, devint conseiller de Gaston, duc d'Orléans, et abandonna la médecine pour cultiver la langue arabe. Nous lui devons une traduction française du *Timur ;* celle de l'*Onirocrite musulman*, ou *doctrine et interprétation des songes selon les Arabes*, Paris, 1664, petit in-12 ; et celle des *Califes mahométans d'Elmacinus*. Cette version parut à Paris, en 1657. On a aussi de lui : *Elégie de Thograi*, Paris, 1660, in-8°. Ses traductions sont fautives en bien des endroits. Vattier mourut en 1670, avec la réputation d'un habile arabisant.

VAUBAN (SÉBASTIEN LE PRESTRE DE), le plus célèbre ingénieur de l'époque moderne, fils d'Urbain le Prestre, seigneur de Vauban, né le 1er mai 1638, commença à porter les armes dès l'âge de dix-sept ans. Ses talens et son génie extraordinaire pour les fortifications se firent aussitôt connaître, et parurent avec éclat au siége de Sainte-Menehould, en 1652. Vauban avait servi jusqu'alors sous le prince de Condé, général des armées espagnoles, contre la France. Ayant été pris par un parti français, le cardinal Mazarin tâcha de l'engager au service du roi, et « il n'eut pas de peine à réussir, dit Fontenelle, avec un homme né le plus fidèle sujet du monde. » Cette même année, Vauban servit d'ingénieur au second siége de Sainte-Menehould, qui fut reprise par l'armée royale. Il fit ensuite les fonctions d'ingénieur au siége de Stenai, en 1654, de Landrecies, en 1655, de Valenciennes, en 1656, et de Montmédi, en 1657. L'année d'après, il conduisit en chef les siéges de Gravelines, d'Ypres et d'Oudenarde. Le cardinal Mazarin, qui n'accordait pas les gratifications sans sujet, lui en donna une assez considérable et l'accompagna de louanges, qui, selon le caractère de Vauban, le payèrent beaucoup mieux. Après la paix des Pyrénées, le jeune ingénieur s'occupa à démolir des places ou à en construire. Il donna quantité d'idées nouvelles sur l'art de fortifier, peu connu jusque-là. Il avait déjà beaucoup vu et très-bien vu : il augmentait sans cesse son expérience par la lecture. Quand la guerre se ralluma, en 1667, il eut la principale conduite des siéges que le roi fit en personne, et reçut au siége de Douai un coup de mousquet à la joue. Il fut occupé, en 1668, à faire des projets de fortification pour les places de la Franche-Comté, de Flandre et d'Artois. Le roi lui donna le gouvernement de la citadelle de Lille, qu'il venait de construire, et ce fut le premier gouvernement de cette nature en France. La paix ayant été conclue à Aix-la-Chapelle, il n'en travailla pas moins que pendant la guerre. Il alla en Piémont avec



image
not
available



SÉBASTIEN LE PRESTRE DE

VAUBAN

Né le 1.er Mai 1638,

Mort le 30 Mars 1707.

Louvois, donna au duc de Savoie des dessins pour Vérue, Verceil et Turin. La guerre de 1672 lui fournit de nouvelles occasions de signaler son génie. Il conduisit tous les siéges auxquels le roi se trouva. Ce fut à celui de Maëstricht, en 1673, qu'il commença à se servir d'une méthode singulière pour l'attaque des places. Il fit changer de face à cette terrible et importante partie de la guerre. Les fameuses *parallèles* et les *places d'armes* parurent au jour. Depuis ce temps, il ne cessa d'inventer, tantôt les *cavaliers* de tranchée, tantôt un nouvel usage des *sapes* et des *demi-sapes*, tantôt les *batteries en ricochet;* et, par ces inventions nouvelles, il satisfit à ses vues principales, la conservation des hommes. En 1677, Valenciennes fut prise d'assaut, et l'attaque de cette place faite en plein jour. Ce fut Vauban qui donna ce conseil, pour empêcher qu'une partie des assiégeans ne tirât sur l'autre, et que la nuit ne favorisât les lâches. L'usage ancien était que les attaques se fissent toujours pendant la nuit. Louvois et cinq maréchaux de France voulaient le conserver; mais Louis XIV, ébranlé par les raisons de Vauban, adopta le nouveau. Au siége de Cambrai qui suivit celui de Valenciennes, Vauban n'était pas d'avis qu'on attaquât la demi-lune de la citadelle, avant qu'il eut bien assuré cette attaque. Dumetz, brave homme, mais haut et emporté, persuada au roi de ne pas différer davantage. Ce fut dans cette contestation que Vauban dit au roi : « Vous perdrez peut-être à cette attaque tel homme qui vaut mieux que la place. Dumetz l'emporta : la demi-lune fut attaquée et prise ; mais, les ennemis étant revenus avec un feu épouvantable, ils la reprirent, et le roi y perdit plus de 400 hommes et 40 officiers. Vauban, deux jours après, l'attaqua dans les formes, et s'en rendit maître sans y perdre plus de trois hommes. Le roi lui promit une autre fois qu'il le laisserait faire .... Après la paix de Nimègue, il fit le fameux port de Dunkerque, son chef-d'œuvre et celui de l'art. Strasbourg et Casal furent ensuite ses travaux les plus considérables. La guerre, qui recommença en 1683, lui procura l'année suivante la gloire de prendre Luxembourg, qu'on croyait imprenable, et de le prendre avec fort peu de perte. En 1688, il fit, sous les ordres de Monseigneur, les siéges de Philipsbourg, de Manheim et de Franckendal. Ce prince le récompensa de ses services, en lui donnant quatre pièces de canon à son choix, pour mettre à son château de Bazoche, privilége unique jusqu'alors. Une maladie l'ayant mis hors d'état d'agir en 1690, il répara cette oisiveté involontaire par la prise de Mons, en 1691, de Namur, en 1692 ; par le siége de Charleroi, en 1693; par la défense de la Basse-Bretagne contre les desseins des Anglais, en 1694 et 1695; enfin par le siége d'Ath, en 1697. La succession d'Espagne ayant fait renaître la guerre, il était à Namur, en 1703, lorsqu'il recut le bâton de maréchal de France. Il prit, à la fin de cette année le Vieux-Brisach, place très-considérable, qui ne coûta que 300 hommes. Ce fut par ce siége qu'il finit sa brillante carrière. Le titre de maréchal de France produisit les inconvéniens qu'il avait prévus : il demeura

inutile, et sa dignité lui fut à charge. La Feuillade ayant été chargé du siége de Turin, Vauban offrit de servir volontaire dans son armée. « J'espère prendre Turin à la Cohorn, » dit audacieusement ce jeune homme sans expérience, en refusant les secours du grand homme qui seul pouvait le secourir. Le siége n'avançant point, Louis XIV consulta Vauban, qui offrit encore d'aller conduire les travaux. — « Mais, monsieur le maréchal, lui dit le roi, songez-vous que cet emploi est au-dessous de votre dignité ? » — « Sire, répondit Vauban, ma dignité est de servir l'Etat. Je laisserai le bâton de maréchal à la porte, et j'aiderai peut-être le comte de la Feuillade à prendre la ville. » Ce vertueux citoyen ayant été refusé, parce qu'on craignait de donner du dégoût au général, fut envoyé à Dunkerque, et rassura par sa présence les esprits étonnés. Il mourut l'année d'après, le 30 mars 1707, après avoir travaillé à 300 places anciennes et en avoir construit 33 nouvelles, et, après s'être trouvé à 140 actions de vigueur, et avoir conduit cinquante-trois siéges. Son corps fut transporté dans sa terre de Bazoche, située dans le Nivernais, pour y être inhumé. En 1793, les restes du maréchal de Vauban furent enlevés du cercueil qui les renfermait, et il n'est resté que son cœur, enfermé dans une boîte de plomb. Le corps du génie obtint, en 1804, de Napoléon, l'autorisation de recevoir des mains du sous-préfet d'Avallon, la boîte de plomb renfermant le cœur du maréchal de Vauban, pour être transféré à Paris et déposée aux Invalides. Le maréchal de Vauban était un Romain sous les traits d'un Français. Sujet plein d'une fidélité inviolable, et nullement courtisan, il aimait mieux servir que plaire. Personne n'a eu un zèle plus ardent pour la patrie, et n'a plus cherché à soulager les citoyens. Dans tous ses voyages, il s'informait avec soin de tous les détails de l'agriculture et du commerce. Il avait recueilli le prodigieux nombre d'idées qui s'étaient présentées à son esprit pour le bien public. Ce fut cet amour pour le bien public, qui lui fit perdre l'amitié et la faveur de son maître, et qui peut-être lui coûta la vie. Dans un Mémoire présenté au roi, en 1707, il prit la défense du peuple, et présenta le tableau de sa misère. Louis XIV, un peu susceptible, sentit sa gloire offensée, et crut voir son autorité compromise par le zèle du maréchal : Vauban fut disgracié, et mourut bientôt après, âgé de 74 ans. « Jamais, dit Fontenelle, les traits de la simple nature n'ont été mieux marqués qu'en lui, ni plus exempts de tout mélange étranger. Il avait un sens droit et étendu, qui s'attachait au vrai comme par sympathie, et sentait le faux sans le discuter. Sa vertu était en quelque sorte un instinct heureux, si prompt qu'il prévenait sa raison. Il méprisait cette politesse artificielle dont le monde se contente ; mais sa bonté, son humanité, sa libéralité lui composaient une autre politesse plus rare, qui était toute dans son cœur. Il a été comblé des bienfaits du roi pendant tout le cours d'une longue vie, et il a eu la gloire de ne laisser en mourant qu'une fortune médiocre. Ses mœurs ont tenu bon contre les plus brillantes dignités, et n'ont pas même

combattu. En un mot, c'était un Romain qu'il semblait que notre siècle eût dérobé aux plus heureux temps de la république. » De toutes ses différentes vues, Vauban avait composé 12 gros volumes manuscrits, qu'il intitula ses *Oisivetés.* » S'il était possible que tous ses projets s'exécutassent, dit son ingénieux panégyriste, ses Oisivetés seraient plus utiles que ses travaux. Fortifications, détails des places, discipline militaire, campemens, manœuvres, courses par mer en temps de guerre, finances, culture des forêts, colonies françaises, il embrasse tout. M. François de Neufchâteau, dans la préface du premier volume de son Conservateur, publié en 1797, s'applaudit d'avoir retrouvé 2 vol. des Oisivetés de Vauban, et d'en avoir enrichi le dépôt formé par ses soins, au ministère de l'intérieur, des pièces relatives à la navigation intérieure. Il donne la table des matières contenues dans ces deux volumes, le 2ᵉ et le 5ᵉ du recueil; et ce même 1ᵉʳ volume du Conservateur offre de plus un *Mémoire* de Vauban, sur les armemens en course, qui en est extrait. L'Académie des sciences se l'associa, en 1699, comme un homme qui ferait autant d'honneur à son corps qu'il en faisait à la France. Outre les *Oisivetés,* il y a encore plusieurs ouvrages qu'il a faits ou qu'on lui attribue, ou que l'on dit avoir été composés sur ses idées : I. *Manière de fortifier,* par M. de Vauban, mise en ordre par le chevalier de Cambrai, Amsterdam, 1689 et 1692, in-8ᵉ et in-12. — Paris, in-8ᵉ, sous ce titre : *L'Ingénieur français*..... Hébert, professeur de mathématiques, a joint ses notes à cet ouvrage. Coignard le réimprima à Paris, en 1691, in-12, avec les notes de l'abbé du Fay. Cette édition fut contrefaite à Amsterdam, en 1702 et 1727, en deux vol. in-4ᵒ. II. *Nouveau traité de l'attaque et de la défense des places, suivant le système de M. de Vauban,* par M. Desprez de Saint-Savin, Paris, 1736, in-8ᵒ, excellent. III. *Essais sur la fortification*, par M. de Vauban, Paris, 1740, in-12. IV. *Projet d'une dîme royale,* qui, supprimant la taille, les aides, les douanes d'une province à l'autre, les décimes du clergé et tous les autres impôts onéreux et non volontaires, en diminuant le prix du sel de moitié et plus, produira au roi un revenu certain et suffisant, sans frais, et sans être à charge à l'un de ses sujets plus qu'à l'autre, qui s'augmenterait par la meilleure culture des terres, Rouen, 1707, in-4ᵒ; plusieurs fois réimprimé depuis : projet digne d'un bon patriote, mais dont l'exécution est très-difficile. Le Testament politique de M. de Vauban, imprimé en 1708, in-12, est de Pierre le Pesant, sieur de Bois-Guillebert, lieutenant-général au bailliage de Rouen, mort en 1714. Cet écrit avait d'abord paru sous le titre de *Détail de la France*..... Voltaire attribue au même Bois-Guillebert le projet de la dîme royale. (*Voyez* PESANT.) Le maréchal de Vauban ne laissa que deux filles mariées ; la postérité de son frère subsiste. Sa famille n'était connue que depuis son bisaïeul, il y a ajouté un éclat immortel.

VAUBERT (Luc), jésuite, né à Noyon, le 8 octobre 1644, professa successivement les humanités, la rhétorique et la philoso-

phie dans plusieurs maisons de son ordre. Il s'adonna ensuite à la prédication, et devint en même temps recteur et préfet des pensionnaires à Paris, au collége de Louis-le-Grand. Il est mort à Paris, le 5 avril 1716. On a de lui, entre autres ouvrages : I. *Exercices de piété*, Paris, 1699, in-12. II. *Traité de la communion*, Paris, 1704, in-12. III. *La dévotion à Notre Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie*, Paris, 1706, 2 vol. in-12.

VAUCANSON (Jacques de), célèbre mécanicien, pensionnaire de l'Académie des sciences, naquit à Grenoble, le 24 février 1709. Son goût pour la mécanique se déclara dès sa plus tendre enfance, et le hasard développa chez lui, comme chez Pascal, le talent que la nature lui avait donné. Sa mère le conduisait souvent chez une de ses amies : pendant leurs conversations le jeune Vaucanson restait à s'ennuyer dans la chambre voisine. Une pendule qui s'y trouvait attira bientôt ses regards, il s'attacha à découvrir le jeu des pièces. Cette idée le poursuivit partout; enfin, au bout de plusieurs mois, il parvint à saisir le mécanisme de l'échappement. Dès ce moment, toutes ses idées se tournèrent vers la mécanique. Il fit en bois une très-bonne horloge, et, pour décorer l'oratoire de sa mère, il exécuta des petits anges qui agitaient leurs ailes, et des prêtres automates qui imitaient parfaitement les cérémonies de la messe; ce qui charma tout le clergé de Grenoble. Il quitta cette ville pour fixer quelque temps son séjour à Lyon; mais le desir d'augmenter ses connaissances en conversant avec les savans, lui fit bientôt entreprendre le voyage de Paris. Quelques jours après son arrivée, la statue d'un joueur de flûte qui orne le jardin des Tuileries attira son attention ; son imagination s'échauffe; tout à coup il se sentit frappé de l'idée de faire exécuter des airs par une statue semblable. Un de ses oncles, instruit de ce projet, le menaça de le faire enfermer, s'il y persistait. Vaucanson, pour éviter un ridicule à son oncle, prit le parti de voyager, et ne revint à Paris que trois ans après. Il profita d'une maladie cruelle et longue pour s'occuper de son flûteur. Sans aucune correction, sans aucun tâtonnement, la machine toute entière résulta de la combinaison des pièces qu'il avait fait exécuter en sortant de son lit. Cet automate introduit réellement dans sa flûte un souffle que le mouvement des doigts modifie avec justesse, et il exécutait dix airs avec précision. Ce fut en 1738, que l'auteur parut à Paris avec cet étonnant androïde, dont il donna la description dans un *Mémoire* imprimé, et approuvé avec éloge par l'Academie des sciences. Si ce Mémoire, au lieu d'être l'exposition d'une machine exécutée, avait été le projet d'une machine à faire, combien de gens l'auraient regardé comme chimérique! A cette machine succéda bientôt un automate qui jouait à la fois du tambour et du galoubet; il exécutait une vingtaine d'airs, menuets, rigodons ou contre-danses. On vit deux canards qui barbotaient, mangeaient, allaient chercher le grain, le saisissaient dans l'auge, et le digéraient. Il fit, pour la représentation de la tragédie de *Cléopâtre*, par Marmontel, un aspic qui s'élançait en sifflant sur

le sein de l'actrice. Ce nouveau Prométhée ne se borna pas à ces automates, qui, en servant à sa gloire, auraient été inutiles à l'humanité; il dirigea ses talens vers l'utilité publique. Il construisit des moulins pour la soie, qui, en simplifiant la main-d'œuvre, donnent aux organsins une préparation plus parfaite. Il inventa un métier sur lequel un enfant pouvait faire les plus belles étoffes et rivaliser avec le meilleur ouvrier. Ayant trouvé des imperfections essentielles dans les tours à tirer la soie, il y remédia par une nouvelle machine; mais la routine, ce vieux préjugé du peuple et des sots, qui ont autant de peine à la quitter qu'un aveugle à se dessaisir de son bâton; cette routine inflexible empêcha l'usage de son tour, qui aurait donné à la soie plus de solidité, d'égalité et d'éclat. Ce fut à Lyon qu'il établit ses inventions économiques; mais comme elles rendaient inutiles une foule de bras, les ouvriers s'ameutèrent, et le célèbre inventeur manqua payer de ses jours son génie et son zèle. Il ne se vengea de cette injustice que par une plaisanterie fort ingénieuse. Le gouvernement l'avait consulté dans une discussion où l'on faisait valoir l'intelligence peu commune que devait avoir un ouvrier en étoffes de soie. Il répondit par une machine avec laquelle un âne exécutait une étoffe de cette nature. En 1740, il fut appelé par le roi de Prusse; mais il refusa les offres que lui faisait ce prince, juge éclairé du mérite. Peu de temps après, le cardinal de Fleury lui confia l'inspection des manufactures de soie. Au milieu de tous ces travaux, Vaucanson suivait en secret une idée à l'exécution de laquelle le roi s'intéressait; c'était la construction d'un automate dans l'intérieur duquel devait s'opérer tout le mécanisme de la circulation du sang; mais les lenteurs qu'éprouva l'exécution des ordres du roi dégoûtèrent Vaucanson. Le ministre lui fit de nouvelles propositions qu'il refusa d'accepter, craignant les mêmes lenteurs. Vaucanson posséda toutes les vertus privées auxquelles les hommes peuvent prétendre. Attaqué, plusieurs années avant sa mort, d'une maladie longue et cruelle, Vaucanson conserva son activité jusqu'au dernier moment. Il mourut le 21 novembre 1783. « Ne perdez point de temps, disait-il aux ouvriers, je ne vivrai peut-être pas assez long-temps pour expliquer mon idée en entier. Il faisait alors exécuter la machine qu'il avait inventée pour composer sa *Chaîne sans fin.* Voltaire a dit de ce célèbre mécanicien :

Le hardi Vaucanson, rival de Prométhée,
Semblait, de la nature imitant les ressorts,
Prendre le feu des cieux pour animer les corps.

VAUCEL (Louis-Paul du), auteur janséniste, fils d'un conseiller d'Evreux, avait été avocat avant d'embrasser l'état ecclésiastique. Ses connaissances dans les langues, dans le droit et dans les affaires, lui firent un nom. Pavillon, évêque d'Aleth, voulut l'avoir auprès de lui en qualité de chanoine et de théologal de sa cathédrale. Du Vaucel fut d'un grand secours à ce prélat, et lui servit comme de secrétaire; mais, tandis qu'il l'aidait dans ses dépêches et dans les mémoires touchant l'affaire de la Régale, il reçut une lettre de cachet qui le reléguait à Saint-Pourçain, dans l'extrémité

de l'Auvergne. Après quatre années de captivité, il passa en Hollande, en 1681, auprès d'Arnauld qui l'envoya à Rome, où il fut fort utile à ce docteur et à ses amis. Le pape le chargea, en 1694, des affaires de la mission de Hollande. Du Vaucel quitta Rome, après y avoir demeuré près de dix ans. Il parcourut la plupart des villes d'Italie, et alla mourir à Maëstricht, le 22 juillet 1715. On a de lui : I. Un *Traité de la Régale*, qu'il envoya à Favoriti, qui le fit traduire en italien, puis en latin, sous ce titre : *Tractatus generalis de Regaliâ, è gallico latinè redditus, auctior et emendatior*, 1689, in-4°. II. *Breves considerationes in doctrinam Michaëlis de Molinos*, in-12. III. Plusieurs Lettres, Mémoires, etc., sous le nom de Pavillon, évêque d'Aleth, dans le temps qu'il servait de secrétaire à ce prélat. IV. Plusieurs Ecrits sous des noms supposés, dans des recueils d'autres auteurs, etc.

VAUCHELET (Auguste), jeune architecte, enlevé aux arts dans son printemps, né à Paris, le 21 octobre 1792, mort le 6 novembre 1810. Dès son enfance, il avait montré un goût décidé pour le dessin, particulièrement pour l'architecture: son père l'avait confié à MM. Percier et Fontaine, architectes du gouvernement. Leurs soins ne furent pas sans succès, car, à quinze ans et demi, le jeune homme obtint une médaille d'encouragement, et huit autres médailles ne tardèrent pas à être la récompense de son application et de ses progrès. Il avait 16 ans et demi lorsque la classe des beaux-arts de l'Institut l'admit à concourir pour le grand prix de Rome; il en avait 17 et demi lorsqu'elle lui accorda l'honneur de concourir pour l'un des grands prix d'architecture : le sujet était *une bourse* pour une ville *maritime du premier ordre;* le concours fut jugé le 15 septembre, et l'unanimité des suffrages proclama Auguste Vauchelet comme ayant mérité le second prix : triomphe jusqu'alors sans exemple dans un âge si peu avancé. Il reçut le prix le 6 octobre, dans la séance publique et extraordinaire tenue par l'Institut, et le 6 novembre 1810, la couronne qui avait orné son front; ses camarades la demandèrent à ses parens pour orner son tombeau. Il succomba, en deux jours, à une inflammation d'entrailles, occasionée par un travail trop ardent et trop suivi; le président et plusieurs membres de l'Institut ont honoré ses obsèques. Ce jeune et vertueux jeune homme était un modèle de piété, de dévouement filial; il employait tous ses appointemens à secourir son père et sa mère, et se chargeait de l'éducation de l'un de ses frères. MM. Percier et Fontaine ont assuré que si la mort n'avait pas moissonné le jeune Vauchelet, il serait devenu l'un des plus célèbres dans l'art de l'architecture. L'un de ses frères suit la même carrière, et annonce les plus brillantes dispositions.

VAUCHER (Mathieu), né à Poligny, au commencement du 16e siècle, fut créé héraut d'armes par l'empereur Charles-Quint, sous le nom de *Franche-Comté*, et se distingua dans la guerre que ce prince soutint, en 1546, contre les protestans d'Allemagne. Il a traduit de l'espagnol en français les *Commentaires* de dom Louis d'Avila, Anvers, années 1540 et 1550.

VAUCHOT (PRUDENT), religieux capucin, né à Faucogney en Franche-Comté, a composé un *Mémoire sur la maladie qui attaquait les vignes de Franche-Comté*, qui a été fort estimé; on en parle avec éloge dans la dernière édition du Théâtre d'agriculture d'Olivier de Serres. Cependant ce Mémoire a été vivement critiqué par l'abbé Barruel de Besançon. Cette critique remplie de sel et de bonnes plaisanteries, a eu beaucoup plus de vogue que le mémoire. Le père Prudent est encore auteur de la *Vie de Sainte Claire*, Paris, 1782, in-12; ouvrage qui a eu du succès, surtout près des personnes pour lesquelles il a été composé. Cet auteur est mort à l'hôpital de Besançon, en 1790.

VAUDEMONT (ANTOINE). *Voyez* GUISE et RENÉ.

VAU-DORÉ (ALAIN DE LAVAL, sieur de), est auteur d'un ouvrage intitulé : L'*Historial des rois non-catholiques, sur un royaume christianizé et sur les résistances continuelles des catholiques contre leur règne*, Lyon, 1592, in-8°.

VAUDREUIL (L. P., Marquis DE), lieutenant-général des armées navales de France, entra au service de la marine en 1741, sous les auspices d'un père qui, par des actions d'éclat, avait déjà mérité d'y tenir un rang distingué. En 1756, il ramenait du Canada un convoi sous l'escorte de la frégate *l'Aréthuse*, lorsqu'il fut rencontré par un vaisseau et deux frégates ennemis: il fait signal à la flotte de forcer de voiles vent-arrière, se met en présence des deux frégates anglaises, et le combat s'engage. La flotte fut bientôt hors de danger, et l'action continua de la part de Vaudreuil avec une telle intrépidité, que le vaisseau anglais, qui jusque-là avait été spectateur, fut obligé d'y venir prendre part pour la terminer. Vaudreuil, quoique blessé pendant le combat, continua de commander seul, jusqu'au moment où il amena son pavillon. Les honneurs qu'il reçut en Angleterre prouvèrent que sa défaite était plus honorable pour lui qu'une victoire à forces égales. C'est surtout dans la guerre d'Amérique que Vaudreuil se couvrit de gloire. Il se distingua d'abord au combat d'Ouessant en 1778; en 1779 il fut chargé d'une expédition au Sénégal, où il fit pour 7 ou 8 millions de prises. Il alla ensuite se joindre à l'armée du comte d'Estaing. A son retour, le roi voulut le nommer au commandement de l'île de Saint-Domingue. « Je ne puis accepter cette mission, répondit-il au ministre: le seul poste d'honneur pour un officier de la marine, en temps de guerre, est un vaisseau.» En 1780 il partit pour les Antilles, chargé d'escorter un transport considérable, fut attaqué par l'amiral Kempelfelt, et parvint par une manœuvre habile, à sauver son convoi et à se rendre sans accident à la Martinique. Après s'être battu en héros sur le *Triomphant*, à la malheureuse journée du 10 avril 1782, dans laquelle commandait M. de Grasse, il recueillit les débris de l'armée française, conduisit dix-neuf vaisseaux ennemis qui gênaient sa navigation, et s'empara des comptoirs britanniques établis dans la baie d'Hudson. A la paix qui proclama l'indépendance des Américains, Vaudreuil, de retour dans sa patrie, fut fait grand'croix de

l'ordre militaire de Saint-Louis, puis nommé, en 1789, député de la noblesse du bailliage de Castelnaudari aux Etats-généraux; il fut à l'assemblée nationale un des membres les plus prononcés du côté droit, parla quelquefois sur des objets relatifs à la marine, et signa les protestations des 12 et 15 septembre de l'année 1791. Il émigra. Au moment de son départ, il reçut une lettre du ministre Bertrand de Molleville, qui l'invitait à revenir prendre son rang et à désavouer plusieurs autres protestations qu'il avait faites; mais il répondit d'une manière négative et passa en Angleterre. Après dix ans d'absence, il rentra en France après le 18 brumaire, et y mourut le 14 décembre 1802, à l'âge de 79 ans.

VAUDREUIL (le marquis DE), gouverneur du Canada, père du précédent, reçut en 1689 le gouvernement de Montréal, et, en 1703 il eut le gouvernement de toute la province du Canada. Il conserva cette place jusqu'à sa mort, arrivée en 1725. Le marquis de Vaudreuil se distingua dans son administration par sa vigilance, sa fermeté et ses succès. Il eut pour successeur le chevalier de Beauharnais, qui envoya un de ses officiers pour pénétrer dans la mer du Sud. Cet objet a été rempli.

VAUDREUIL (..... le comte DE), pair de France, lieutenant-général des armées du roi, et gouverneur du Louvre, mort en janvier 1817, dans un âge avancé, était issu d'une des plus illustres familles du Languedoc; il servit de bonne heure et se distingua dans la guerre de sept ans. Lorsqu'il parut à la cour, il s'y fit rechercher pour ses qualités aimables et brillantes. Ce fut le comte de Vaudreuil qui accompagna *Monsieur*, alors comte d'Artois, au siége de Gibraltar, lorsque ce prince fit ses premières armes. Il émigra dès le commencement de la révolution, et ne rentra en France qu'avec la famille royale. Il fut honoré jusqu'à ses derniers momens de l'amitié toute particulière de S. A. R. *Monsieur*. Le comte de Vaudreuil avait beaucoup aimé les lettres et les arts et leur avait consacré toute sa fortune.

VAUGES (GILLES), prêtre de l'Oratoire, natif de Beric, au diocèse de Vannes, enseigna les humanités et la rhétorique avec distinction, puis la théologie au séminaire de Grenoble. Le cardinal le Camus, évêque de cette ville, et Mont-Martin son successeur, firent un cas particulier de ses lumières et de ses vertus. Le P. Vauge, accablé par le travail et les années, se retira en la maison de l'Oratoire de Lyon, où il mourut dans un âge avancé, en 1739. Ses ouvrages sont: I. *Le Catéchisme de Grenoble*. II. *Le Directeur des ames pénitentes*, 2 vol. in-12. III. Deux *Dialogues* sur les affaires du temps, très-peu intéressans. IV. Un *Traité de l'espérance chrétienne, contre l'esprit de pusillanimité et de défiance, et contre la crainte excessive*, in-12. Cet ouvrage où l'auteur développe une saine logique, est écrit assez correctement: il a été traduit en italien par Louis Riccoboni.

VAUGELAS (CLAUDE FAVRE, seigneur DE), baron de Peroges, fils d'Antoine Favre, célèbre jurisconsulte, naquit en 1585, à Bourg-en-Bresse. Son père était consommé dans l'étude de la jurisprudence; le fils ne fut pas indigne de lui,

et son esprit était plus juste. Le jeune Favre vint à la cour de bonne heure. Il fut gentilhomme ordinaire, puis chambellan de Gaston, duc d'Orléans, qu'il suivit dans toutes ses retraites hors du royaume. Il mourut pauvre en 1650. On peut être surpris que Favre, estimé à la cour, réglé dans sa dépense, et n'ayant rien négligé pour sa fortune, soit presque mort dans la misère; mais les courses de Gaston, et d'autres accidens, avaient fort dérangé ses affaires. Louis XIII lui donna une pension de 2,000 liv., en 1619. Cette pension, qu'on ne lui payait plus, fut rétablie par le cardinal de Richelieu, afin de l'engager à travailler au Dictionnaire de l'Académie. Lorsqu'il alla le remercier de cette grace, Richelieu lui dit en riant: *Vous n'oublierez pas du moins dans le Dictionnaire le mot de* PENSION.—*Non, monseigneur*, répondit Favre, *et encore moins celui de* RECONNAISSANCE..... Vaugelas étudia toute sa vie la langue française, et travailla à l'épurer. Il disait souvent qu'une mauvaise raison faisait ordinairement moins de tort qu'un mauvais mot, parce qu'il n'y a que les gens à réflexion qui s'aperçoivent de la fausseté d'un raisonnement, au lieu qu'un mauvais mot est remarqué par tout le monde... Il regardait comme des modèles de bon style *l'histoire romaine* de Coeffeteau, et les traductions de Perrot d'Ablancourt. La sienne de Quinte-Curce, imprimée en 1647, in-4°, fut le fruit d'un travail de trente années. Cette version, de laquelle Balzac disait dans son style emphatique, « l'Alexandre de Quinte-Curce est invincible, et celui de Favre est inimitable », passa pour le livre le plus correctement écrit en français. Quoique le style de cette traduction manque un peu de cette souplesse, de cette aménité, de cette grace qu'on a données depuis à notre langue, il s'y trouve peu d'expressions qui aient vieilli. Favre ne rendit pas moins de service aux écrivains de notre nation par ses *Remarques sur la langue française*, dont la première édition est in-4°: ouvrage moins nécessaire qu'autrefois, parce que la plupart des doutes qu'il propose ne sont plus des doutes aujourd'hui; mais ouvrage toujours utile, surtout si on le lit avec les remarques dont Thomas Corneille, Patru et d'autres l'ont enrichi, Paris, 1738, en 3 vol. in-12. Voltaire dit que Favre réussissait à faire des vers italiens, sans pouvoir en faire en français. *Voyez* DUPLEIX, vers la fin.

VAUGHAN (Sir JOHN), célèbre jurisconsulte anglais, connu par les *Rapports* qui portent son nom, se distingua sous les règnes de Charles Ier et de Charles II. Il fut constamment lié avec le célèbre Selden, qu'il compta dans le petit nombre de ceux qui eurent pour lui de l'estime et de l'amitié; car Vaughan était hautain, soupçonneux et d'un orgueil insupportable. On rendait justice à ses talens, mais on ne l'aimait pas. Il fut nommé lord chef de justice des *plaids communs*, et mourut en 1674.

VAUGIMOIS (CLAUDE FYOT DE), supérieur du séminaire de Saint-Irénée de Lyon, et de la société littéraire militaire, mort en 1759, était d'une bonne famille de Bourgogne. On a de lui quelques Ouvrages de piété qui ont assez de cours.

VAUGIRAUD (Pierre-René-Marie, comte de), vice-amiral, et ancien gouverneur-général des Antilles, naquit en 1741, aux Sables-d'Olonne, d'une ancienne famille d'Anjou. Il entra dans la marine royale avant l'âge de vingt ans, et, quelques mois après, embarqué comme garde de la marine sur le vaisseau *l'Eveillé*, il se trouva à la prise du vaisseau anglais *le Greenwich*. Après la paix de 1763, attaché à l'une des escadres d'évolution commandées par le comte d'Orvilliers, il fut bientôt distingué par cet amiral, qui lui donna des éloges publics, et l'envoya à Versailles, rendre compte des opérations. La guerre s'étant rallumée en 1778, entre la France et l'Angleterre, de Vaugiraud, qui montait au combat d'Ouessant le même bâtiment que le brave Duchaffaud, fut chargé par lui du commandement qu'une blessure dangereuse l'obligeait d'abandonner, et il manœuvra si habilement que M. d'Orvilliers ne s'aperçut point de l'absence du commandant. Quelque temps après, il sauva par le plus courageux dévouement toute la flotte de Brest, près d'être la proie des flammes par l'incendie du vaisseau *le Rolland*. Il fut question vers cette époque d'une descente en Angleterre; M. d'Orvilliers, qui était à la tête de l'expédition, demanda pour major en second M. de Vaugiraud, qui peu après fut promu au grade de major-général et de capitaine avant son rang. Ce fut en cette qualité qu'il suivit d'abord M. de Tréville, après lui le comte de Grasse dans les Antilles; il eut encore la gloire de sauver l'armée navale d'une destruction inévitable; elle était à l'ancre devant le cap de Saint-Domingue, lorsque le feu prit à bord de *l'Intrépide* au milieu de tous les autres vaisseaux. L'équipage effrayé quitta le bâtiment: l'armée, la flotte, la ville entière touchaient à leur perte. Vaugiraud se fait conduire droit au bâtiment incendié, où trente milliers de poudre étaient au moment d'éclater; déjà le feu ne pouvait plus être maîtrisé. Vaugiraud rencontre l'équipage fugitif, le fait rougir de sa lâcheté et le ramène au vaisseau. Mais bientôt le sentiment d'un danger qui paraît inévitable fait de nouveau éloigner l'équipage; les soldats et les matelots se mutinent; de Vaugiraud menace, donne l'exemple, et se mettant à leur tête les ramène au foyer de l'incendie. Déjà les flammes gagnaient la soute aux poudres, Vaugiraud dirige la manœuvre, fait conduire le vaisseau à la côte, l'échoue, en fait sortir l'équipage et sort le dernier; cinq minutes après, *l'Intrépide* sauta avec une explosion qui ébranla toute la ville. Vaugiraud se distingua dans plusieurs autres occasions. En 1789, il seconda dignement les efforts de M. de Viomesnil, alors gouverneur de la Martinique, pour mettre cette colonie à l'abri de la révolution. De retour en France, il fut persécuté, et il émigra. Il s'attacha à la fortune des Princes français, sa réputation comme marin le fit choisir pour diriger les mouvemens de l'expédition maritime de Quiberon, et dans le moment le plus terrible de cette journée, il obtint la direction de huit chaloupes canonières, avec lesquelles il vint s'embosser, et sauva l'artillerie et plusieurs compagnies. De Vaugiraud resta avec les Princes jusqu'en 1814; il revint en

France avec eux, et le Roi le nomma vice-amiral et gouverneur de la Martinique. Au second retour du Roi, en 1815, il fut nommé gouverneur-général des Antilles, avec les pouvoirs les plus étendus; les trois années de son gouvernement étant expirées, il revint à Paris au mois de septembre 1818, et y mourut au sein de sa famille, le 13 mars 1819.

VAUGONDY. *Voyez* ROBERT.

VAUMORIERE (PIERRE DORTIGUE, sieur DE), gentilhomme d'Apt en Provence, vint à Paris, où son esprit lui mérita la place de sous-directeur d'une académie, ou plutôt d'un tripot littéraire, formée par l'abbé d'Aubignac. Il mourut en 1693, fort pauvre. Sa probité, sa politesse et son enjouement lui firent plus de partisans que ses livres. Mademoiselle de Scudéri en a fait un portrait qui ressemble un peu à celui des héros de ses romans. « Sa moindre qualité, dit-elle, était son bel-esprit. Il brillait partout; mais il était encore plus honnête homme qu'il n'était homme de lettres. Il avait l'esprit vif, les sentimens naturels et nobles, les idées justes et distinctes, les expressions gaies et hardies, les manières douces et engageantes, le cœur au-dessus de son pouvoir et de son état. Généreux, empressé, noble, prévenant, ne connaissant d'autre intérêt que celui de ses amis, et d'autre plaisir que celui d'en faire, il n'avait rien à lui; tous ceux qui le connaissaient étaient plus maîtres de son bien que lui-même. Il disait toujours que *l'argent et le cœur ne sont bons que lorsqu'on les donne;* à quoi il ajoutait, *que c'était un moindre mal d'être dupe que de craindre d'être dupé*... Dans un âge fort avancé, il conservait tout le feu d'une belle jeunesse; il était enjoué et galant dans la société, modeste avec les gens d'esprit, réjouissant et solide avec les jeunes gens. Toujours doux, toujours poli, toujours agréable en toutes sortes de sociétés, il portait la joie et le plaisir avec lui. Sa seule présence avait l'art de réveiller une conversation assoupie. » On a de lui: I. *L'Art de plaire dans la conversation*, in-12, assez bon. II. Un recueil assez mal choisi, en 4 vol. in-12, de *Harangues sur toutes sortes de sujets*, avec *l'Art de les composer*. III. Un *Recueil de lettres* avec la *manière de les écrire*, 2 vol. in-12. IV. Un grand nombre de romans, verbeux et sans vraisemblance; *le Grand Scipion*, 4 vol. in-8°; les cinq derniers vol. du *Pharamond*, qui en a 12 in-8°; *Diane de France*, in-12; *La Galanterie des Anciens*, 2 vol. in-12; *Adélaïde de Champagne*, 2 vol. in-12; *Agiatis*, 2 vol. in-12. Ce rival du fécond Scudéri, dont il était l'admirateur et l'ami, n'a pas eu autant de réputation que lui. Il avait dessein de mettre l'histoire de France en dialogues, et de faire parler chaque personnage suivant son caractère; mais pour un tel projet il fallait un écrivain au-dessus de la médiocrité de Vaumorière.

VAUQUELIN. *Voyez* FRESNAIE (LA), et IVETEAUX.

VAUTIER (FRANÇOIS), docteur en médecine, né en 1589 dans la ville d'Arles, et mort en 1652, étudia à Montpellier, et vint à Paris, où il fut bientôt premier médecin de la reine Marie de Médicis. En 1631 il fut enveloppé dans la disgrace des ennemis de

Richelieu, et emprisonné à Senlis. Quelque temps après, on le transféra à la Bastille, pour lui ôter toute communication avec la reine-mère. Celle-ci, étant tombé dangereusement malade, en 1633, demanda son médecin avec les plus vives instances; mais on ne lui rendit la liberté qu'au bout de 12 ans, à la mort du cardinal de Richelieu; tant on redoutait son caractère intrigant. Il devint par la suite premier médecin de Louis XIV, et s'acquitta de cette charge avec beaucoup d'honneur. Vautier était partisan de l'émétique, du quinquina et du laudanum, dont l'usage était alors assez mal accueilli.

VAUVENARGUES (Luc Clapiers de), écrivain et moraliste célèbre du 18e siècle, né à Aix, le 10 août 1715, d'une famille noble de Provence, servit de bonne heure, et fut long-temps capitaine au régiment du roi, infanterie. La retraite de Prague pendant trente lieues de glaces, lui causa des maladies cruelles qui l'obligèrent de quitter le service. Il fut très-regretté par ses compagnons d'armes, qui l'appelaient leur père. Il se destinait aux négociations, lorsque la petite-vérole accrut ses infirmités, et le priva presque entièrement de la vue. Un petit nombre d'amis et l'étude de la morale furent ses consolations dans ses souffrances. Ami des hommes et de la vertu, il mettait le vice au rang des malheurs, mais, sans s'emporter contre les vicieux, il tâchait de les ramener par l'honnêteté des manières et la douceur de la persuasion. Lorsqu'il se vit près de son terme, il se prépara à cette dernière scène de la vie par les sentimens d'un chrétien et la confiance d'un philosophe. Il mourut en 1747. A l'âge de 25 ans, il possédait la vraie philosophie et la vraie éloquence, sans autre étude que le secours de quelques bons livres. Nous avons de lui une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes;* ouvrage qui vit le jour en 1746, in-12, à Paris. La solidité et la profondeur sont le caractère de ce livre. Il est plein d'excellentes choses, à quelques réflexions près qui tiennent du paradoxe, ou qui mal entendues, pourraient être contraires à la religion. Ce n'était pas l'intention de l'auteur, qui pensait du moins sur la fin de ses jours, plutôt comme Fénélon dont il était l'admirateur, que comme Voltaire dont il était l'ami. Au milieu de ses infirmités il éleva son cœur vers le Dieu qui le frappait, et lui adressa une prière éloquente, digne de Bossuet et de Pascal. On la trouve dans son livre. Vauvenargues n'avait jamais appris le latin. On a recueilli plusieurs de ses mots, tels que ceux-ci: La raison nous trompe souvent plus que la nature. — La haine des faibles est bien moins dangereuse que leur amitié. — Les grandes pensées viennent du cœur. — Le courage est la lumière de l'adversité. — La stérilité du sentiment nourrit la paresse. — Celui qui a un grand sens sait beaucoup. — Le terme de l'habileté est de gouverner sans la force. «Vauvenargues, dit M. de Barante, ne fut point étranger aux influences de son temps; cependant l'étude particulière qu'il fit des auteurs du siècle précédent, l'admiration qu'ils lui inspirèrent, l'écarta de la route de ses contemporains; il

ne tomba pas comme eux dans ce dédain frivole pour leurs prédécesseurs, et par là, fut préservé de bien des erreurs. Ce fut à l'école de Pascal, qu'il apprit à sonder le cœur humain, à l'école de Fénélon, qu'il apprit à l'encourager et à le secourir... Vauvenargues n'avait pas cette ferme persuasion, ce besoin pressant de la religion, qui inspira le génie des philosophes chrétiens. Mais son ame qui ne pouvait se passer de sentimens nobles et élevés, ne s'attachait pas à flétrir ceux que l'homme peut éprouver indépendamment d'une croyance positive; au contraire, il les a développés avec une sorte de prédilection; il a espéré du cœur humain, et sa morale tend à lui donner de la dignité. Nous lui devons mieux que de l'admiration; il mérite notre reconnaissance. » Les écrits de Vauvenargues avaient inspiré une sorte d'enthousiasme à Voltaire. Le fragment suivant d'une lettre que le philosophe de Ferney adressait à ce sage de vingt ans, peut donner une idée de son admiration : «Aimable créature ! dit-il, beau génie ! j'ai lu votre premier manuscrit, et j'y ai admiré cette hauteur d'une grande ame qui s'élève au-dessus des petits brillans des Isocrates. Si vous étiez né quelques années plus tôt, mes ouvrages en vaudraient mieux; mais au moins sur la fin de ma carrière, vous m'affermissez dans la route que vous suivez. Le grand, le pathétique, le sentiment, voilà mes premiers maîtres, vous êtes le dernier; je vais vous lire encore; vous êtes la plus douce de mes consolations dans les maux qui m'accablent. » Ce n'est point là un de ces complimens dont Voltaire était si prodigue. C'est l'hommage qu'une grande ame rend à la vertu, dont elle vient d'éprouver l'influence. Il est des momens où Voltaire semblait né pour n'aimer qu'elle. Une chose remarquable dans la destinée des écrits de Vauvenargues, c'est qu'ayant été hautement admirés de Voltaire, ils aient été presque méconnus de son siècle. Peut-être, est-ce parce que ce génie sublime, n'avait rien de ce qui séduit la multitude, et donne le succès du moment; point de recherches, point d'affectation ; il est à la fois simple et élevé, clair et profond, sage et animé, et ce n'est pas le lot de tout le monde de savoir discerner les beautés naturelles qui résultent de l'harmonie parfaite du caractère de celui qui écrit avec ce qu'il écrit. Une autre cause du peu de succès du livre de Vauvenargues, c'est la hauteur de ses pensées. « Il faut, en le lisant, a dit un critique, se désaccoutumer des autres moralistes, qui humilient notre vanité. Quant à lui, loin de nous abaisser, il nous relève; il semble qu'il soit toujours sûr de trouver en nous un sage ou un héros. Il ne conseille pas la vertu, il l'exalte et la fait adorer. Les sentimens vulgaires lui sont inconnus. S'il jette un regard sur nos faiblesses et sur nos vices, ce n'est pas pour les flétrir, mais pour les plaindre, mais pour nous montrer les nobles sentimens que nous laissons sommeiller dans notre ame. Enfin, l'homme est pour lui une créature sacrée, et l'estime qu'il nous témoigne, nous porte à un tel degré de perfection, qu'il devient impossible d'en descendre. Tout est amour, tout est bonté dans son cœur, et ce n'est qu'a-

près une profonde étude de lui-même, qu'il a pu tracer ces lignes consolantes pour l'humanité : *Nous pouvons connaître toute notre imperfection, sans être humiliés par cette vue.* Combien cette pensée fondamentale donne de supériorité à Vauvenargues sur tous les autres moralistes ! Depuis Fénélon, on n'avait point fait entendre un pareil langage, et l'on est toujours tenté, en le lisant, de s'écrier comme Voltaire : Beau génie ! aimable créature ! J'ai lu vos écrits, et je vais les lire encore. » En 1797, M. de Fortia a publié une édition des *Œuvres* de Vauvenargues, en 2 vol. in-12, dans lesquels on trouve plusieurs opuscules de l'auteur qui n'avaient jamais été publiés, et surtout des *Réflexions* sur quelques écrivains français, qui sont pleines de justesse et de goût. En 1806, il a paru à Paris une édition des *Œuvres* complètes de Vauvenargues, augmentée de plusieurs morceaux inédits et de notes critiques, grammaticales, précédée d'une notice sur la vie et les écrits de Vauvenargues, 2 vol. in-8°, publiée par l'abbé Sicard, membre de l'Institut. M. Belin a donné en 1820, un *Supplément* aux œuvres de Vauvenargues, publié sur les manuscrits autographes de l'auteur. Ce supplément contient dix-huit dialogues, plus de cent pensées, autant de maximes, un éloge de Louis XV, des réflexions sur Newton et Fontenelle, et quelques remarques sur la poésie et l'éloquence. Ces divers écrits n'ont pas toujours les graces, la simplicité et l'heureuse précision de ceux que l'auteur publia lui-même, mais on y reconnaît toujours les élans de son ame sublime, et amie de la vertu et de la gloire. Pour en donner une idée, nous citerons plusieurs pensées de ce recueil, prises au hasard : « Les passions des hommes sont autant de chemins ouverts pour aller à eux. — Les grands hommes parlent comme la nature, simplement. — Les vertus règnent plus glorieusement que la prudence. — La magnanimité est l'esprit des rois. — Il y a des hommes qui vivent heureux sans le savoir. — Les grandes places instruisent promptement les grands esprits. — Quelque service qu'on rende aux hommes, on ne leur fait jamais autant de bien qu'ils croient en mériter. » M. Roux Alpheran a fait paraître en 1813, plusieurs lettres de Voltaire à Vauvenargues. Ces lettres forment une brochure de seize pages, imprimée à Aix, et peu connue à Paris, quoiqu'elle mérite bien de l'être. C'est de ce petit recueil que nous avons extrait le court fragment de lettre cité dans cet article.

VAUVILLIERS (Jean-François), né d'une famille originaire de Noyers en Bourgogne, eut pour père Jean Vauvilliers, professeur d'éloquence à l'Université de Paris, et de langue grecque au collége royal. On connaît de lui plusieurs discours latins, entre autres, *De præstantiâ græcarum litterarum*, etc. Le fils fit d'assez bonnes études pour pouvoir suppléer son père, professeur d'éloquence à l'Université de Paris, dans un âge voisin de l'enfance. En 1767 il fut nommé adjoint à Vatry, qui professait le grec au collége royal de France, et il remplit pendant plus de vingt ans la même fonction. La révolution française vint interrompre

ses travaux, et Paris le nomma lieutenant de maire et le chargea, en cette qualité, de son approvisionnement. La tâche était difficile; les grains avaient été resserrés par la cupidité et la crainte. Vauvilliers risqua plusieurs fois sa vie pour apaiser le peuple et empêcher ses attentats. Son dévouement fut mal récompensé; les démocrates lui reprochèrent ses opinions trop favorables, disaient-ils, à l'ancien régime. Vauvilliers donna sa démission; mais il fut bientôt arrêté et traduit devant divers tribunaux, où il eut le bonheur d'être acquitté. Nommé membre du conseil des Cinq-cents, il fut proscrit au 18 fructidor, et obligé de fuir sa patrie. Paul Ier lui écrivit en Suisse une lettre flatteuse pour l'engager à se rendre à Pétersbourg, où il l'avait nommé membre de l'Académie. Vauvilliers s'y rendit; mais la température d'un climat rigoureux, joint à ses chagrins intérieurs abrégèrent ses jours, qui finirent le 23 juillet 1800. Il avait alors 64 ans. Vauvilliers parlait avec intérêt, surtout en improvisant. Il joignait à la simplicité des mœurs une philosophie douce et le mépris de la fortune. Tous ses biens saisis à Paris ne rendirent que 1,800 livres; et il a laissé à peine en Russie de quoi fournir à ses obsèques. On lui doit : I. *Essai sur Pindare*, 1772, in-12. C'est la meilleure traduction que nous ayons de ce poète. Il est fâcheux qu'elle ne soit pas entière. Les notes grammaticales prouvent une très-grande érudition. II. *Extraits* de divers auteurs grecs, à l'usage de l'école militaire, 1788, 6 vol. in-12. III. *Lettres sur Horace*, 1767, in-12. IV. Continuation de l'*Abrégé de l'histoire universelle*. V. *Examen historique du gouvernement de Sparte*, 1769, in-12. Cet ouvrage le fit recevoir en 1782 à l'Académie des inscriptions. VI. Il a fourni des *Notes* à l'édition de Plutarque par Brottier, et a travaillé aux *Notices* des manuscrits de la bibliothèque du Roi. Il doit avoir laissé en manuscrit un travail considérable sur les sociétés politiques, et une traduction entière de Pindare.

VAUX (Nicolas, lord), donna de grandes preuves de sa bravoure et de ses talens militaires à la bataille de Stoke en 1487, où il eut l'honneur d'être nommé chevalier. Au mariage du prince Arthur, fils de Henri VII, il se distingua par la richesse de sa mise par-dessus toute la noblesse. Il était vêtu d'un manteau de pourpre, enrichi de diamans, et portait une chaîne d'or de la valeur de huit cents nobles d'or. Il accompagna Henri VIII dans son entrevue avec François Ier, et reçut de son souverain le titre de baron. Il mourut dans le comté de Northampton en 1492 : il fut auteur de quelques poésies assez médiocres, intitulées le *Paradis des belles devises*.

VAUX (Noel de Jourda, de), maréchal de France, né en 1705 d'une famille noble du Gévaudan, passa par tous les grades militaires, et parvint par son courage, son amour de la discipline et son activité militaire, au bâton de maréchal de France en 1783, et à la place de commandant de la Franche-Comté. Envoyé en 1788 dans le Dauphiné, où les changemens dans la magistrature avaient fait naître des troubles, il s'y conduisit avec autant de prudence

que de fermeté. Il mourut à Grenoble, le 14 septembre de la même année, laissant deux filles et un neveu qui porte son nom. Il s'était trouvé à dix-neuf siéges, dix combats et quatre batailles. La France lui dut la conquête de la Corse en 1769. La sévérité qu'il déploya dans cette île fut taxée de cruauté par plusieurs de ses habitans; mais la plupart de ceux qui se plaignirent, avaient donné lieu par des atrocités à de tristes représailles. Les soldats français ne voyaient en lui qu'un homme juste, distribuant les peines et les récompenses avec une équité impartiale.

VAUX. *Voyez* DEVAUX.

VAUX-CERNAY (PIERRE DE), religieux de l'ordre de Cîteaux, dans l'abbaye de Vaux-Cernay près de Chevreuse, écrivit vers l'an 1216 l'*Histoire des Albigeois*. Nicolas Camusat, chanoine de Troyes, donna en 1615 une bonne édition de cet ouvrage. Il manquait au moine Pierre de Vaux-Cernay la première qualité exigée dans un historien, l'impartialité. Partisan zélé de la cour de Rome, de Simon de Montfort, des inquisiteurs et d'autres assassins et spoliateurs des Albigeois, il donne, dans son Histoire, une idée affreuse de sa moralité, de celle de la plupart des prêtres et prélats de son temps; il raconte comme des actes de vertu des crimes révoltans. En parlant d'un trait de la plus lâche perfidie, commise par le légat du pape, il s'écrie dans un transport aveugle : « O fraude pieuse! ô piété frauduleuse du légat. » *O legati fraus pia! ô pietas fraudulenta*. *Voyez* SIMON DE MONTFORT et ARNAUD AMALRIC.

VAUXCELLES (SIMON-JÉRÔME BOURLET DE), né à Versailles en 1734, mort à Paris en 1802. Après de brillantes études à l'Université, il prit l'habit ecclésiastique, et montra dans la chaire une douce éloquence. Nommé l'un des prédicateurs du roi, il débuta dans cette carrière par l'*Oraison funèbre du comte d'Eu*, prince de Dombes, écrite avec autant de goût que d'élégance, et obtint bientôt une abbaye et la place de bibliothécaire à l'Arsenal. Dès lors il consacra ses jours à la littérature. Il rapporta d'un voyage en Italie des connaissances très-étendues sur les beaux-arts, et un goût exquis. Il en donna des preuves, 1° dans une foule d'articles piquans et variés, insérés dans le Journal de Paris, les Opuscules philosophiques et littéraires, et autres journaux; 2° dans un *Discours préliminaire* qui se trouve en tête d'une nouvelle édition des Lettres de madame de Sévigné; écrit où l'on trouve de la précision, des idées gracieuses et des rapprochemens heureux; 3° dans la Préface de la nouvelle édition du *Traité de Fénélon sur l'Education des filles*; 4° dans un grand nombre d'articles fournis à la nouvelle édition du Dictionnaire de l'Académie française. Il préparait un *Discours* sur Bossuet, pour être placé en tête de ses Oraisons funèbres : il n'a pas eu le temps de l'achever. Son dernier écrit fut un *Compte rendu*, dans le Mercure n° 42 de l'an 10, *des Œuvres de Thomas*, dont il avait été l'ami.

VAUZELLE (PIERRE). *Voyez* HONORÉ de SAINTE-MARIE.

VAUZELLES (JEAN DE), écrivain ecclésiastique, attaché à l'église de Lyon, composa une *His-*

toire évangélique et un livre *sur l'humanité* de J.-C., qu'il dédia à la reine de Navarre, sœur de François Ier. Il mettait à la tête de ses écrits cette devise : « Crainte de Dieu vaut zèle, » par allusion à son nom. Il mourut vers l'an 1557.

VAUZELLES (MATTHIEU DE), neveu du précédent, avocat-général au parlement de Dombes, publia un *Traité sur les péages*, plein, dit la Croix du Maine, de belles et doctes recherches, et des *notes* sur la déclaration des secondes noces. Papyre Masson a fait son éloge en prose et en vers. Matthieu de Vauzelles fut l'un des bienfaiteurs de l'hôpital de Lyon, et mourut dans cette ville en 1562.

VAVASSEUR (FRANÇOIS), jésuite, né en 1605 à Paray, dans le diocèse d'Autun, devint interprète de l'Ecriture Sainte dans le collége des jésuites à Paris, où il finit ses jours, le 14 décembre 1681. Le P. Vavasseur, plein de la lecture des auteurs du siècle d'Auguste, s'est principalement distingué sur le parnasse latin; mais il est plus recommandable par l'élégance et la pureté du style que par la vivacité des images et l'élévation des pensées. Le père Lucas, son confrère, publia le recueil de ses poésies, 1683, in-8°. On y trouve : I. Le *Poème* héroïque de Job. II. Des *Poésies* saintes. III. Le *Theurgicon*, en quatre livres, ou les *Miracles de Jésus-Christ*. IV. Un recueil d'*Élégies*. V. Un de *Pièces épiques*. VI. Trois livres d'*Epigrammes*, dont plusieurs manquent de sel. Ce qui rend ses épigrammes fades, c'est qu'elles roulent sur des louanges; et la satire est plus propre pour l'épigramme. Elle plaît surtout davantage au lecteur malin. Les bons critiques reprochent à ses autres poésies une exactitude trop scrupuleuse, qui est plus d'un grammairien que d'un poète. Ses vers sentent quelquefois la contrainte. Ses autres ouvrages ont été recueillis à Amsterdam, 1705, in-folio. Ils renferment : I. Un *Commentaire* sur Job. II. Une *Dissertation* sur la beauté de Jésus-Christ, où l'on trouve quelques puérilités : il prétend que Jésus-Christ tenait un milieu entre la laideur et la beauté. III. Un traité *De ludicrâ dictione* ou du style burlesque, contre lequel il s'éleva avec force. Il y montre qu'aucun auteur ni grec, ni latin, ne s'est servi de ce style. Il passe en revue tous les écrivains anciens dont les ouvrages sont semés de plaisanteries, et il en juge avec beaucoup de sagacité. IV. Un Traité de l'*Epigramme* qui offre quelques bonnes réflexions. Ce *Traité*, ainsi que ses trois livres d'*Epigrammes*, furent imprimés à Paris en 1672, in-8°. V. Une *Critique* de la Poétique du père Rapin, pleine d'humeur et même de mauvaise foi. Elle est en français, et ce langage-là ne lui était pas aussi familier que le latin : autant celui-ci est pur et élégant, autant l'autre est désagréable. Une autre *Critique* de Godeau, évêque de Vence, publiée en 1650, in-8° de 128 pages, sous ce titre : *Antonius Godellus episcopus Grassensis an elogii Aureliani, scriptor idoneus idemque utrùm poeta;* critique sans sel.

VAYER. *V.* MOTHE-LE-VAYER.

VAYRAC (l'abbé JEAN DE), né en Auvergne, est auteur d'une bonne traduction des *Lettres* et

Mémoires du cardinal Bentivoglio, 1713, in-12; et d'une *Description de l'état présent de l'Espagne*, Amsterdam, 1719, 4 vol. in-12 ; ouvrage exact, où il prouve que ce que madame d'Aunoy a écrit sur l'Espagne est trop mêlé de fables, de railleries piquantes pour tourner les Espagols en ridicule. Peu d'auteurs français ont parlé de l'inquisition d'après des informations aussi sûres et aussi impartiales que l'abbé de Vayrac. On a encore de lui les *Révolutions d'Espagne*, 1718, 4 vol. in-12. Quoique la nécessité forçât l'abbé de Vayrac à travailler, et que par là ses productions n'aient pas eu le succès des bons ouvrages, il ne manquait pas de cet esprit qui fournit des reparties promptes et justes. Un jour s'étant rangé sous une porte pendant une pluie violente, la voiture d'un petit maître s'arrêta devant lui pour quelque réparation ; le petit maître envoya son laquais lui demander à quelle bataille son chapeau avait été percé ? — A celle de Cannes, lui dit l'abbé, en lui appliquant de bons coups de sa canne sur les épaules. Le petit-maître voyant maltraiter son laquais, se fâcha et dit à l'abbé : « Savez-vous à qui vous avez affaire ?— Oh ! très-bien, dit l'abbé. — Qui suis-je? — Un sot. »

VECCHIETTI ou WECCHIETTI (Jérôme), savant Florentin, né à Cosenza, embrassa l'état ecclésiastique, étudia la théologie avec ardeur, et en prit les degrés ; la chronologie l'occupa ensuite. Il est principalement connu dans la république des lettres par un livre dont voici le titre : *Opus de anno primitivo et de sacrorum temporum ratione*, in-folio. Cet ouvrage, plein de recherches savantes, est divisé en huit livres. Il fut imprimé à Augsbourg en 1621; ayant été supprimé, il est devenu très-rare. L'auteur tâche d'accorder la chronologie sainte avec la période julienne. Il mourut à l'âge de 80 ans, dans les prisons de l'inquisition, pour n'avoir pas voulu se rétracter de ce qu'il avait avancé dans son ouvrage, que « Jésus - Christ ne fit pas la Pâque la dernière année de sa vie. »

VECCHIETTI (Jean-Baptiste), frère du précédent, né à Cosenza, en 1552, et mort en décembre 1619, était savant dans les langues orientales, et principalement dans l'arabe et le persan, et célèbre par ses voyages en Perse et en Egypte, dont il fut chargé par la cour de Rome. Il a écrit en 1588, en italien, une *Relation de la Perse*. La manuscrit, qui n'a pas été imprimé, est à la bibliothèque de Nanni à Venise, où est aussi la Vie de ce même Jean-Baptiste, par Jérôme son frère ; Vie que Morelli a publiée en entier à la fin du catalogue des manuscrits italiens de Nanni, imprimé à Venise en 1776, in-4°, pour servir de correctif à ce qu'ont dit les bibliographes sur les deux frères Vecchietti.

VECCUS (Jean), en latin *Cariophilax*, c'est-à-dire garde du trésor des chartes de Ste-Sophie, fut envoyé par l'empereur Michel Paléologue au concile de Lyon, où la réunion de l'Eglise grecque et de l'Église romaine fut terminée en 1274. Il contribua beaucoup à la conclusion de ce grand ouvrage par son éloquence et son esprit conciliant. Joseph, patriarche de Constantinople, qui fomentait le schisme, ayant été déposé, Vec-

cus fut élevé sur le siége patriarcal en 1275. Son zèle pour le maintien de la réunion lui attira la haine des schismatiques grecs, qui intentèrent contre lui des accusations calomnieuses. Cette persécution le porta, en 1279, à envoyer la démission de son patriarcat à l'empereur, et à se retirer dans son monastère; mais ce prince le rappela peu après. Michel Paléologue étant mort, Andronic qui lui succéda se laissant conduire par la princesse Eulogia, sa tante, s'opposa à l'union, fit déposer Veccus, et le fit enfermer dans une étroite prison, où ce grand prélat mourut de misère en 1298. Il avait composé plusieurs écrits pour la défense de la vérité, et il inséra dans son testament une déclaration de sa croyance sur l'article du Saint-Esprit, conforme à la doctrine de l'Eglise latine. *Voy.* le recueil d'Allatius sur la procession du Saint-Esprit, Rome, 1652, 1659, 2 vol. in-4°.

VÉCELLI (François), peintre, frère du Titien, né à Cadore, mourut dans un âge fort avancé, mais avant son frère. François Vecelli s'adonna d'abord à la profession des armes; il vint ensuite à Venise, où il apprit la peinture sous son frère. Il y fit des progrès rapides. Le Titien craignant en lui un rival qui le surpassât, ou du moins qui l'égalât, tâcha de le dégoûter de ce bel art, et lui persuada d'embrasser le commerce. François Vecelli s'appliqua à faire des cabinets d'ébène ornés de figures et d'architecture. Il peignait cependant encore pour ses amis. Plusieurs de ses ouvrages ont été attribués au Giorgion.

VÉCELLI (Horace), peintre, fils du Titien, et neveu du précédent, mort fort jeune de la peste en 1576, faisait des portraits qu'il était souvent difficile de ne pas confondre avec ceux de son père. Mais l'état d'opulence où il était, et surtout sa folle passion pour l'alchimie lui firent négliger la peinture.

VÉCELLI (César), parent du précédent, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Gli abiti antichi moderni di diverse parti del mondo*, Venise, 1590, in-8°, fig. Cet ouvrage est recherché à cause des gravures en bois dont il est orné, et qui sont faites en partie d'après les dessins du Titien. Le même ouvrage, augmenté de beaucoup de figures, a été publié avec une traduction latine, Venise, 1598, in-8°.

VÉCELLI. *Voy.* Titien.

VEDELIUS (Nicolas), du Palatinat, enseigna la philosophie à Genève, puis la théologie et l'hébreu à Deventer et à Franeker, et fut enlevé à ces sciences en 1642, laissant un fils, ministre comme lui, mort en 1705. On a de lui un Traité contre les Arméniens, intitulé *De arcanis Arminianismi*, 1632 et 1634, 4 part. in-4°; *Sanctus hilarius seu antidotum contrà tristitiam pro sancta hilaritate*, Leyde, 1632, in-32, ouvrage rare, et d'autres écrits.

VÉDIUS. *Voyez* Pollion.

VEDRIANI (Louis), historien et antiquaire, né à Modène en 1601, étudia la théologie à Ferrare. De retour dans sa ville natale, il entra dans la congrégation de Saint-Charles, et recueillit avec grand soin tous les matériaux concernant l'histoire de Modène, et les hommes illustres que cette ville a produits. Il mourut le 9 février 1670. On a de lui

entre autres ouvrages : I. *Recueil des Peintres, Sculpteurs et Architectes de Modène*, Modène, 1662, in-4°. II. *Vies et Eloges des cardinaux de Modène*, ibid., 1663, in-4°. III. *Histoire de Modène*, ibid., 1667, in-4°.

VEENHUSEN (Jean), littérateur hollandais, vivait sur la fin du 17e siècle. Il professa les belles-lettres avec succès et travailla sur divers auteurs classiques. Les principales éditions que nous lui devons sont celles de *Stace* et de *Pline-le-jeune*, dites *des Variorum*. Le Stace fut imprimé à Leyde, in-8°, en 1661 ; et le Pline, en 1669, ibid., aussi in-8°.

VEENINX (Jean-Baptiste), peintre, né à Amsterdam en 1621, mort près d'Utrecht en 1660, avait une facilité étonnante. Elève d'Abraham Bloëmaert, il voulut voyager en Italie et promit de n'y rester que quatre mois ; mais entraîné par la vue des chefs-d'œuvre et par son goût pour son art, il y resta quatre ans, souvent occupé par le cardinal Pamphile, qui devint son protecteur. Son pinceau suivait en quelque sorte la rapidité de son génie. Il s'adonna à tous les genres, histoire, portrait, paysage, marines, fleurs, animaux. Il réussissait principalement dans les grands tableaux; cependant il en a fait de petits avec la patience et le talent de Gérard Dow et de Miéris. Dans un défi qui lui fut fait par Van-Aest, si renommé pour peindre les animaux morts, Veeninx peignit si parfaitement des canards, que les juges du combat ne purent décider entre ces deux illustres rivaux. On desirerait plus d'élégance dans ses figures et de correction dans son dessin.

VEENINX (Jean), peintre, fils du précédent, et son élève, perdit son père lorsqu'il était déjà parvenu à l'égaler. Il peignit en grand et en petit avec beaucoup d'agrément. Les paysages et les fleurs furent surtout l'objet de son étude. Il fit quelques *Tableaux* d'histoire que l'on admire pour leur noblesse. Il mourut en 1719, à 75 ans, pensionné par l'électeur palatin.

VEER (Ellerd de), conseiller pensionnaire d'Amsterdam, mort au commencement du 17e siècle, a publié une suite à l'ancienne *Chronique* hollandaise, dite de *Gouda*. Elle s'étend depuis 1516 jusqu'en 1595; il a encore traduit en hollandais les *Colloques d'Erasme*, et quelques autres Ouvrages.

VEGA (André), théologien scolastique espagnol de l'ordre de Saint-Dominique, mourut en 1570 après avoir assisté au concile de Trente. On a de lui : *De Justificatione ; de Gratiâ ; de Fide ; Operibus et Meritis*, Compluti, 1564, in-folio.

VEGA (Lopez de). *Voy.* Lope.

VEGA (Garcilasso de la) *Voy.* Garcilasso.

VÉGA (Christophe de), médecin d'Alcala, vécut dans le 16e siècle, et enseigna avec succès dans sa ville natale. Il fut attaché à la personne du prince Charles, fils de Philippe II, et mourut en 1573. Voici ses principaux ouvrages: *De Methodo medendi libri tres*, Lugduni, 1565, in-fol.; *De curatione carunculárum*, Salmanticæ, 1552, in-folio; *Commentaria in Hippocratis prognostica*, etc., ibid., 1552, in-fol.

VÉGA (le baron de). On lui doit la grande édition des *Logarithmes de Vlacq*, in-folio, soit

pour les cent mille, soit pour les sinus de dix en dix secondes, qui étaient devenus très-rares, et où il a corrigé beaucoup de fautes. Le baron de Véga s'est noyé dans le Danube au mois de septembre 1802, et l'on croit que c'était volontairement.

VÉGÈCE (FLAVIUS-VEGETIUS-RENATUS), auteur qui vivait dans le 4e siècle, du temps de l'empereur Valentinien, à qui il dédia ses *Institutions Militaires*, ouvrage où il traite d'une manière fort méthodique et fort exacte de ce qui concernait la milice romaine. Cet ouvrage est d'une latinité pure. Bourdon, qui l'a traduit, dit que plusieurs manuscrits donnent à l'auteur la qualité de comte, et que Raphaël de Volterra le fait comte de Constantinople; mais le même traducteur ajoute qu'il ne sait sur quel fondement. Sa version a paru en un volume in-12, en 1743 à Paris, avec une préface et des remarques; et a été réimprimée à Amsterdam, in-8°, en 1744. Le comte Turpin a donné un bon *Commentaire* sur les *Institutions Militaires de Végèce*, Paris, 1783, 2 volumes in-4°. Vègèce a donné aussi, *Ars veterinaria*. C'est un répertoire sur la médecine des animaux, où l'auteur rapporte avec confiance tous les préjugés consignés avant lui dans des ouvrages grecs et latins. Il avait peu observé par lui-même; aussi son ouvrage renferme-t-il peu d'observations justes et fondées sur la physiologie; mais son style est élégant, clair et précis. Cet écrit a été inséré dans les *Rei Rusticæ Scriptores*, Leipsick, 1735, 2 volumes in-4°, qui a été traduit par Saboureux de La Bonneterie, Paris, 1775, in-8°, et qui forme le tome 6 de l'Economie rurale, 6 vol. in-8°. On en connaît une traduction française beaucoup plus ancienne; elle est de Bernard du Poy-Monclar, Paris, 1563, grand in-4°. On a imprimé ses *Institutions Militaires* avec les autres écrivains de l'art militaire, *cum notis Variorum*, Vesel, 1770, 2 volumes in-8°; Paris, 1762, in-12. Il y en a plusieurs anciennes éditions, sans date. *Voyez* le Manuel de la librairie de M. Brunet.

VÉGEL (ELIAS). Nous avons de lui *Exercitatio de Ecclesiâ Epacanicâ Lodiernâ*, imprimée à Strasbourg en 1666, in-4°. Il y soutient contre Leo Allatius, P. Arcadius, B. Nihusius, que l'Eglise grecque s'accordait mieux, du moins dans ses dogmes principaux, avec la communion protestante qu'avec celle de Rome.

VÉGIO. *Voyez* MAFFEI.

VEIGA (THOMAS-RODERIQUE DE), célèbre médecin du 16e siècle, né à Evora en Portugal, mérita par son talent et son érudition profonde, la faveur du roi Jean III, qui lui donna en 1548 une chaire de médecine à Coïmbre. Il a laissé *Commentaria in Hippocratem de victûs ratione Commentarium in Galenum tomus primus*, etc., Antverpiæ. 1564, in-folio. *Commentarii in Galenum de febrium differentiis*, Coïmbricæ, 1577. *Practica medica*, Ulyssipone, 1678.

VEIL (CHARLES-MARIE DE), fils d'un juif de Metz, fut converti par Bossuet. Il entra dans l'ordre des augustins, et ensuite chez les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. On l'envoya à Angers, où il prit le bonnet de docteur, et où il professa la théologie dans les écoles publiques. Il quitta ensuite sa chaire pour la cure de

Saint-Ambroise de Melun, et cette cure pour le séjour de l'Angleterre, où il abjura la religion catholique vers l'an 1679. Il se maria bientôt après avec la fille d'un anabaptiste, et se fit connaître par plusieurs écrits. On a de lui de savans *Commentaires* sur Saint Matthieu et Saint Marc, Paris, 1674, in-4°; sur les Actes des Apôtres, 1584, in-8°; sur Joël, 1676, in-12; sur le Cantique des Cantiques, Londres, 1679, in-8°; et sur les douze petits Prophètes, Londres, 1680, in-12. Cet apostat mourut à la fin du 17e siècle.

VEIL (Louis), frère du précédent, mort à la fin du 17e siècle, né comme son frère dans la religion juive, et convertit comme lui par Bossuet, comme lui aussi embrassa la religion protestante. Louis a donné plusieurs savans ouvrages, dont le principal est, *Catechismus judæorum in disputatione et dialogo magistri et discipuli*, etc., en hébreu et en latin, 1679.

VEILLARD (L.-G. le), gentilhomme servant chez Louis XVI, né à Dreux, d'un esprit cultivé, avait vécu dans l'intimité avec les gens de lettres et les savans les plus distingués, et notamment avec Franklin, pendant le séjour qu'il fit en France. Ayant embrassé le parti de la révolution, il fut, en 1790, maire de Passy et administrateur du département de Paris avant le 10 août. S'étant montré opposé à cet événement, il fut arrêté et ensuite traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort comme conspirateur, le 27 prairial an 2 (15 juin 1794). On lui doit l'*Eloge historique de Franklin*, et plusieurs *Mémoires* sur la chimie, lus à l'Académie des sciences.

VEINS (Aymard de), auteur dramatique, vivait à la fin du 16e siècle. Il donna à cette époque une tragédie de *Clorinde*; sujet tiré de la Jérusalem délivrée.

VEIRIER (Christophe), sculpteur, né à Riez, en Provence, mort en 1689, à 59 ans, fut élève de Puget, son parent. Il exécuta un grand nombre d'ouvrages de son maître, tels que le *Cartel* de l'hôtel-de-ville de Marseille. On voit de lui à Aix plusieurs *bas-reliefs* dans diverses églises.

VEISSIÈRE ou VEYSSIERA. *Voy.* Lacroze.

VELARÆUS et non VALARÆUS (Jodocus), traducteur latin de plusieurs ouvrages grecs, né à Verbroeck, en Flandre, enseignait les humanités à Anvers; il a traduit du grec en prose latine les Hymnes d'Homère, 1534; le *Quintus Calaber*, 1639; le *Coluthus*, ainsi que quelques Traités de Plutarque, etc. Le médecin Tourlet, qui a publié une bonne traduction française de *Quintus Calaber*, en 1800, s'est plaisamment mépris sur le compte de ce Velaræus, qu'il nomme Valaræus, et qu'il fait auteur d'une version française de *Quintus*, imprimée à Lyon, en 1541, mais dont il semble encore douter de l'existence. Le fait est que la traduction de Velaræus est latine; que la première édition en a paru à Anvers, en 1549, et la seconde seulement à Lyon, en 1541; qu'il n'y a aucun doute à avoir sur l'existence de l'une et de l'autre édition, et que l'on ne devrait pas parler avec autant de légèreté d'un point de bibliographie si facile à vérifier.

VELASCO. *Voyez* Hernandez.

VELASQUEZ (Jean-Antoine), jésuite, né à Madrid en Espagne, en 1585, mourut en 1669. Après avoir été plusieurs fois recteur, il fut fait provincial. Le roi Philippe IV le fit venir à sa cour, et le fit conseiller de la congrégation de l'Immaculée Conception. On a de lui : I. Un *Commentaire* latin sur l'Epître aux Philippiens, en 2 volumes in-folio, aussi diffus que savant. II. Divers écrits en faveur de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge.

VELASQUEZ (Don Diégo de Silva), peintre, né à Séville, en 1594, d'une famille noble et originaire de Portugal, mourut à Madrid, en 1660. Elève de Herrera et ensuite de Pacheco, il s'attacha d'abord à peindre des animaux, des légumes, des poissons. L'un des ouvrages les plus marquans de sa jeunesse fut la représentation d'un porteur d'eau, la poitrine découverte et donnant à boire à un petit garçon. Ce tableau fit tant de bruit, que le roi le fit acquérir. Un génie hardi et pénétrant, un pinceau fier, un coloris vigoureux, une touche énergique, ont fait de Velasquez un artiste célèbre. Les tableaux du Caravage le frappèrent vivement. Il tâcha de l'imiter, et put lui être comparé pour son art à peindre le portrait. Il excellait principalement à peindre le portrait naïf et ressemblant; c'est vers ce genre que s'étaient dirigées ses premières études. Il avait toujours près de lui un jeune paysan dont il se faisait un modèle permanent; il lui donnait mille postures différentes, le faisait rire, le faisait pleurer et ne se pardonnait aucune difficulté. Pour bien approfondir les mystères de la couleur, il peignit d'après nature des fruits, des poissons, des natures mortes, et mit à suivre ce système une inconcevable ténacité. Velasquez fit ensuite des *intérieurs*, des *bambochades*, et parvint à se distinguer dans ce genre. Il faut convenir cependant que ses premiers ouvrages ont de la rudesse. Ce qu'il fit de mieux dans ce genre, c'est son porteur d'eau de Séville, dont nous avons déjà parlé. Il se rendit à Madrid, où ses talens furent pour lui une puissante protection auprès de la famille royale. Le roi d'Espagne, Philippe IV, le nomma son premier peintre, et lui accorda le logement et les pensions attachées à ce titre, le décora de plusieurs charges et lui fit présent de la clé d'or, distinction considérable qui donnait à toutes heures les entrées dans le palais. Velasquez voyagea en Italie. L'ambassadeur du roi d'Espagne le reçut à Venise dans son hôtel, et lui donna des gens pour l'escorter. Le roi l'ayant chargé d'acheter des tableaux de prix et des antiques pour orner son cabinet, cette commission lui fit entreprendre un second voyage en Italie, où tous les princes lui firent un grand accueil. Plusieurs biographes ont qualifié d'ambassade ses voyages en Italie; les distinctions dont il fut honoré dans les diverses cours de ce royaume autorisent à quelques égards cette opinion. C'était faire sa cour au roi d'Espagne que d'honorer Velasquez. Le roi d'Espagne l'aimait, il se plaisait à sa compagnie, et prenait un plaisir singulier à le voir peindre. Il ajouta aux honneurs dont il l'avait comblé la dignité de chevalier de Saint-Jacques, et lui fit faire à sa mort de magnifiques funérailles. A Ma-

drid, Velasquez était le prince des arts, l'intendant des travaux du palais; il exerçait envers ses confrères une sorte de patronage; on l'appelait le magnifique Vélasquez. Ces honneurs, ces succès, cette fortune, effet sans doute d'un grand talent, peuvent aussi peut-être se compter parmi les causes d'une excessive renommée. Vélasquez a son tombeau dans l'église de Saint-Jean de Madrid, où l'on voit son épitaphe. Dans la salle des bains au Louvre, on a vu des portraits de lui. La collection d'Orléans possédait de cet habile maître un *Moïse* sauvé des eaux. Le Musée du Louvre possède encore un tableau de cet artiste : c'est un portrait de l'infante Marie-Thérèse, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, et de Marie-Anne d'Autriche, son épouse. On présume que ce portrait est une étude de ses tableaux les plus renommés, et que Luca Giordano nommait la théologie de la peinture.

VELAZQUEZ DE VELASCO (Louis-Joseph), marquis de Valdeflore, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, membre de l'Académie d'histoire de Madrid et de celle des inscriptions et belles-lettres de Paris, etc., naquit à Malaga le 5 novembre 1722. Après avoir étudié la philosophie, la jurisprudence et la théologie sous la direction des jésuites à Grenade et à Malaga, il passa à Madrid, où il se livra tout entier à l'histoire et aux antiquités. En 1766, il fut arrêté dans cette capitale, et transféré au château d'Alicante, où il fut détenu. On ignore ce qui donna lieu à cet acte de rigueur, qui, pour le malheur des lettres fut accompagné d'une saisie de manuscrits précieux, dont on est privé. Les ouvrages conservés sont : I. *Essais sur des caractères inconnus gravés sur quelques médailles et monumens d'Espagne*, Madrid, 1752, in-4°. II. *Origine de la langue et de la poésie castillanne*. Cet ouvrage paraît avoir servi de guide à l'auteur anonyme d'un écrit intitulé *Essai sur la littérature espagnole*, qui a paru il y a quelques années à Paris. III. *Annales de la nation espagnole depuis son origine jusqu'à l'époque de l'invasion des Romains*, Malaga, 1759, in-4°. IV. *Conjectures sur les médailles des rois goths et suèves d'Espagne*, Malaga, 1759, in-4°. V. *Notice sur le voyage d'Espagne, fait par ordre du roi et sur l'Histoire générale de cette nation, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'année* 1516, *d'après les monumens recueillis dans ce voyage*, Madrid, 1765, in-4°. VI. *Collection de divers écrits sur l'art de la galanterie*, avec des notes de plusieurs auteurs, par Liberio Vesanio, recueillies par don Louis de Valdeflore, 6e édition remplie de vérités inutiles, d'allégories, etc., imprimée à Galanteriopolis, de l'imprimerie de Lindo Nonito, l'an 64e de l'ère vulgaire de la Galanterie française. Cet ouvrage renferme une satire contre les mœurs du temps; on y trouve une critique des abus du pouvoir. On présume que cet écrit fut la cause de la disgrace de l'auteur, qui fut en outre soupçonné d'avoir composé d'autres pamphlets séditieux, qui parurent à Madrid lors des troubles de 1766. On a encore de lui d'autres ouvrages inédits : I. *Histoire naturelle de l'Espagne*. II. *Géographie*

de l'Espagne. III. *Essai sur une Histoire universelle.* IV. *Histoire de la ville de Malaga.* V. *Théorie sur les médailles d'Espagne.* VI. *Description des royaumes de Tunis et de Maroc.* VII. *Œuvres poétiques*, etc. La plupart de ces ouvrages sont très-estimés. Vélasquez mourut d'une attaque d'apoplexie, dans sa maison de campagne à une lieue de Malaga, en 1772.

VELD (JACQUES), savant religieux augustin de Bruges en Flandre, mort à Saint-Omer, en 1583 ou 1588, a composé un Commentaire sur le prophète Daniel, auquel il a joint une chronologie qui sert à faire entendre les prophéties de Jérémie, d'Ézéchiel et de Daniel. Cet ouvrage prouve tout à la fois que son auteur ne manquait ni d'érudition ni de sagacité.

VELDENAAR (JEAN), historien hollandais, a publié à Utrecht, en 1480, une Chronique, intitulée *Fasciculus Temporum*, en langue hollandaise, 1 volume in-folio. Boxhorn en a réimprimé et commenté la partie qui regarde la Hollande, la Zélande et la Westfrise, Leyde, 1650, in-4°.

VELEZ. *Voyez* GUEVARA.

VELIUS (THÉODORE), médecin, né à Hoorn en Hollande, en 1572, et mort le 23 avril 1630, se fit recevoir docteur à Padoue, et revint dans sa ville natale, dont il fut médecin ordinaire. Il connaissait plusieurs langues, et excellait dans la poésie latine. On a de lui un ouvrage en vers héroïques, intitulé *Westfrisia*, Hoorn, 1617.

VELLANO (.....), sculpteur et architecte italien, né à Padoue, dans le 15e siècle, devint élève de Donatello de Florence; il décora le palais de Saint-Marc à Rome, fit à Pérouse la statue du pape Paul II, et à Padoue les *bas-reliefs* du chœur de l'église de Saint-Antoine.

VELLEIUS-PATERCULUS, né d'une famille illustre originaire de Naples, fut tribun des soldats, puis préteur l'année de la mort d'Auguste, sous lequel il avait servi. Il fit des campagnes dans différens pays, et suivit Tibère dans toutes ses expéditions : il fut son lieutenant en Allemagne. Nous avons de lui un *Abrégé* de l'Histoire de la Grèce, de l'Orient, de Rome et de l'Occident. Cet ouvrage ne nous est pas parvenu tout entier. Nous n'avons qu'un fragment de l'ancienne Histoire grecque avec l'Histoire romaine, depuis la défaite de Persée jusqu'à la 6e année de Tibère. On doit regretter la perte du reste. Paterculus est exact à marquer les dates des événemens. Il remonte à l'origine des villes et des nouveaux établissemens. Il fait l'éloge en peu de mots des hommes célèbres dans la guerre, dans le gouvernement ou dans la littérature. Cet auteur est inimitable dans ses portraits; il peint d'un seul trait. Il a écrit avec une finesse et un agrément qu'il est difficile d'égaler. Mais on lui reproche d'avoir trop flatté Tibère et Séjan; il ne voyait en eux que les bienfaiteurs de Paterculus, tandis que le reste du genre humain y voyait des monstres. Rhenanus publia cet auteur en 1520, et depuis ce temps il y en a eu un grand nombre d'éditions : *Elzevir*, 1639, in-12. — *Ad usum Delphini*, 1675, in-4°. — *Cum notis variorum*, Leyde, 1668, 1719, 1744, in-8°. (*Voyez* LACABRY.) La jolie édition de Barbou, qui

parut en 1746, in-12, est due aux soins de M. Philippe, qui l'enrichit d'une table géographique, d'un catalogue des éditions précédentes, et d'autres ornemens littéraires. Doujat le traduisit en français, avec des supplémens qui n'ont pas satisfait les gens de goût. On préfère à sa version celle de l'abbé Paul, publiée à Avignon, en 1768, in-8° et in 12. Voyez le *Manuel de la librairie* de M. Brunet.

VELLEJUS (André-Severin), historiographe du roi de Danemarck, né dans le bourg de Vedèle en Jutland, fut prédicateur de la cour, sous le roi Frédéric II. Ce prince ayant reconnu l'inclination de Vellejus pour l'histoire, lui permit de quitter son emploi de prédicateur, et lui donna un canonicat de Ripen, avec d'autres revenus, afin qu'il pût se livrer entièrement à son penchant pour l'étude de l'histoire. Ce chanoine était un homme savant: indépendamment de la langue latine qu'il écrivait avec pureté, il possédait sa langue maternelle, mieux que tous les autres écrivains de son temps. Il mourut en 1615, dans un âge avancé. Il est le premier qui ait tiré des manuscrits et publié *Adami Bremensis historia ecclesiastica*, avec des notes, Copenhague, 1579, in-8°. Cette édition est peu estimée. On a encore de lui : I. *Oratio de origine appellationis regni Daniæ*. II. Une *Traduction* danoise de Saxonius-le-Grammairien. III. *Vitæ pontificum Romanorum emendatæ*, en vers danois. IV. Plusieurs autres ouvrages sur l'Islande et le Danemarck, des *Discours*, des *Oraisons funèbres*, etc.

VELLERON. *Voy.* Cambis.

VELLUTELLO (Alexandre), commentateur estimé du Dante, né à Lucques, vers l'an 1519, et mort dans la même ville sur la fin du 16e siècle, composa sur les poésies du Dante des Commentaires estimés en Italie et qui sont utiles pour en pénétrer le sens. On les imprima avec ceux de Christophe Landini à Venise, in-folio, en 1578. Il lut ensuite les ouvrages de Pétrarque et tout ce qu'on avait écrit sur cet auteur célèbre. Il crut que le comtat d'Avignon lui fournirait des mémoires pour éclaircir l'histoire de sa vie et de ses ouvrages. C'est sur des recherches superficielles et sur des ouï-dire qu'il composa la *Vie de Pétrarque* et des commentaires sur ses poésies. Ils ont été imprimés plusieurs fois. Vellutello est fort inexact, mais moins que ceux qui l'avaient précédé dans la même carrière. L'édition qu'on estime le plus de ses Commentaires est celle de Venise, in-8°, 1545. On lui doit quelques autres ouvrages dans le même genre, qui ont assuré sa réputation.

VELLY (l'abbé Paul-François), historien, né près de Fismes en Champagne, entra dans la société des jésuites, et en étant sorti onze ans après, il se livra tout entier aux recherches historiques. Son *Histoire de France*, dont il n'a pu donner que 8 vol., lui assigne un rang distingué parmi nos historiens. Il s'est principalement proposé de remarquer les commencemens de certains usages, les principes de nos libertés, les vraies sources et les divers fondemens de notre droit public, l'origine des grandes dignités, l'institution des parlemens, l'établissement des universités, la fondation des ordres

religieux ou militaires; enfin les découvertes utiles à la société. Son style, sans être d'une force et d'une élégance à se faire remarquer, est en général aisé, simple, naturel et assez correct. Il respire un air de candeur et de vérité qui plaît dans le genre historique. L'auteur commença à écrire dans le temps où l'on exigeait du clergé la déclaration de ses biens. «Il nous semble, dit Palissot, qu'entraîné par les circonstances, l'abbé Velly dissimule souvent les priviléges de ce corps avec une affectation trop marquée, et qu'en général, il ne laisse échapper aucune occasion de leur porter quelque atteinte. Il était cependant trop éclairé pour ne pas sentir que ces anciens priviléges des grands corps, dont l'origine se confond avec la monarchie, doivent être d'autant plus respectés, qu'ils sont en quelque sorte le dernier asile de nos libertés mourantes.» Un autre reproche qu'on peut lui faire, c'est d'avoir souvent copié l'Essai sur l'Histoire générale, de Voltaire, non-seulement sans le citer, mais sans le soumettre, avant que de se servir de ce qu'il en empruntait, à une critique exacte et judicieuse. L'abbé Nonotte dit que l'abbé Velly écrivit une fois à ce poète historien, pour savoir en quel endroit il avait puisé une anecdote curieuse, mais hasardée. — «Qu'importe, lui répondit Voltaire, que l'anecdote soit vraie ou fausse? Quand on écrit pour amuser le public, faut-il être si scrupuleux à ne dire que la vérité.» Cette réponse, citée par l'abbé Nonotte, est assez conforme à la façon dont Voltaire a rendu certains faits. Ce poète a prouvé cependant qu'il n'avait jamais eu aucune correspondance ni directe ni indirecte avec l'abbé Velly. Mais si cet historien n'avait pas reçu de ses lettres, il avait beaucoup lu ses livres, et ils l'ont quelquefois égaré. Villaret a continué avec succès l'ouvrage de l'abbé Velly jusqu'au seizième volume. (*Voyez* VILLARET). Garnier a succédé à Villaret pour la continuation de cet ouvrage important. On a une édition du travail de ces trois écrivains, intitulé : *Histoire de France, depuis le commencement de la Monarchie*, par Velly, jusqu'au tome quatrième; par Villaret depuis la fin du tome quatre, jusqu'au commencement du neuvième; et par Garnier, depuis le tome neuf, jusqu'au quinzième, finissant en 1564, Paris, 1770-89, 15 volumes in-4°. Fantin-Desodoards a donné une continuation de cette histoire en 26 volumes in-12; elle est bien inférieure à l'ouvrage qu'il voulait continuer. On va en voir une nouvelle continuation, qui doit avoir 15 ou 16 volumes in-12. Il en a paru plusieurs volumes. L'abbé Velly mourut d'un coup de sang, le 4 septembre 1759, à 48 ans. C'était un homme réglé dans sa conduite, aimable dans le commerce de la vie. Il était même d'une gaîté singulière, présent que la nature fait rarement; il riait presque toujours et de bon cœur. Cet écrivain s'était annoncé dans la littérature par une Traduction française de la Satire du docteur Swift, intitulée *John Bull*, ou le *Procès sans fin*, in-12. Elle roule sur la guerre terminée par le traité d'Utrecht. Cette traduction est oubliée depuis longtemps.

VELSCHIUS (GODEFROY), médecin, né à Leipsick, le 12 novembre 1618, et mort le 5 sep-

tembre 1690, étudia son art dans sa ville natale, parcourut les principales universités de l'Europe, et revint prendre le bonnet de docteur dans sa patrie, où il occupa la chaire d'anatomie et de thérapeutique. On remarque parmi ses ouvrages : I. *Historia medica novum puerperarum morbum continens*, etc., Lipsiæ, 1655, in-4°. II. *Rationale vulnerum lethalium judicium*, Lipsiæ, 1660, in-8°. III. *De medicis et medicamentis Germanorum*. Lipsiæ, 1688, in-4°.

VELSCHIUS (GEORGE-JÉRÔME), médecin, né à Ausgbourg, le 28 octobre 1624, et mort le 11 novembre 1677, connaissait à fond les langues anciennes et orientales, la littérature, la musique et les arts libéraux. Il voyagea dans les principales universités d'Allemagne et d'Italie, et fut partout accueilli avec distinction. Il composa presque toute sa vie. Voici ses principaux ouvrages : I. *Dissertatio de Ægagropilis*, etc., Augustæ Vindelicorum, 1660, in-4°. II. *Somnium Vindiciani*, etc., ibidem, 1676, in-4°. III. *Curationum propriarum et consiliorum medicorum, decades X*, ibid., 1698, in-4°.

VELSCHIUS (CHRISTIAN-LOUIS), fils du précédent, né à Leipsick, le 23 février 1669, et mort le 1er janvier 1719, prit le bonnet de docteur à Wittemberg, et entra dans la faculté de Leipsick, en 1700. Il a laissé : I. *Compendiosa status hominis naturalis historia*, Basileæ, 1692, in-4°. II. *Basis botanica*, etc., Lipsiæ, 1697, in-12. III. *Tabulæ LXI anatomicæ universam humani corporis fabricam exhibentes*, ibidem, 1697, 1712, in-fol.

VELSEN (GÉRARD). *Voy.* FLORENT V, comte de Hollande.

VELSER. *Voy.* WELSER.

VELSIUS (JOSSE), médecin du seizième siècle, né à La Haye, fut reçu docteur à Louvain, en 1541, et enseigna quelque temps à Marpurg. Il passa de là à Cologne, d'où il ne tarda pas à être chassé comme hérétique, pour un ouvrage anti-catholique qu'il publia. Vers la fin de sa carrière, il repassa en Hollande, et voulut se faire passer pour prophète, et envoyé du ciel ; mais il éprouva le même sort qu'auparavant, et alla terminer ailleurs sa vie misérable. On n'a de lui qu'un seul volume, intitulé *Oratio utrùm in medico variarum artium ac scientiarum cognitio desideretur*, etc., Basileæ, 1540, 1545, in-4°; Antverpiæ, 1541, in-8°.

VELTHEIM (A. F., comte DE), savant minéralogiste, né à Brunswick, fut surintendant des mines de l'électorat de Hanovre. Après avoir rempli pendant quelque temps cette place, il se retira dans ses terres pour se livrer entièrement à l'étude. La minéralogie, sur laquelle il avait composé plusieurs ouvrages, le conduisit à l'étude de l'archéologie, dans laquelle il fit des recherches et des découvertes ingénieuses : par exemple, sur les *Vases myrrhins des Anciens*, qu'il expliquait par des séatiles, sur les *Onix*, sur la *Statue de Memnon, en Egypte*, sur les *Fourmis des Indes, qui entassaient de l'or dans leurs fourmilières*, etc. Il publiait tout cela en forme de petites dissertations. On lui doit encore des *Mémoires* sur l'art de fabriquer les glaces, et une *Nouvelle explication du vase Barberini*. Van de Vivères avait promis de donner

une traduction française de toutes ses dissertations. Le comte de Veltheim est mort à Brunswick, le 2 octobre 1801. L'université de Helmstadt lui avait conféré le grade de docteur, et le roi de Prusse l'avait créé comte.

VELTHUYSEN (Lambert), en latin *Velthuisius*, né à Utrecht, en 1622, se fit recevoir docteur en médecine; mais il n'exerça jamais cette profession. Livré à l'étude de la philosophie et de la théologie, il défendit avec zèle les opinions de Descartes contre Voëtius, ennemi de ce grand philosophe. Velthuysen fut pendant quelques années dans la magistrature d'Utrecht; mais la chaleur avec laquelle il défendit les droits des magistrats aux assemblées ecclésiastiques lui fit des ennemis qui trouvèrent le moyen de le déposséder. Il vécut depuis dans la retraite, jusqu'à sa mort, arrivée en 1685. Ses ouvrages forment deux volumes in-4°. Le premier contient plusieurs Traités théologiques; le second volume renferme différens écrits de philosophie, d'astronomie, de physique et de médecine, que l'on ne sera point tenté de rechercher aujourd'hui.

VELTWYCK (Gérard), conseiller de Charles-Quint, né à Ravenstein, ou, selon d'autres, à Utrecht, recteur des écoles de Louvain, en 1528, fut admis au conseil de Charles-Quint, et devint trésorier de la Toison d'or, en 1549. Son mérite lui procura diverses légations, dont il s'acquitta avec succès. Il était profondément versé dans les langues hébraïque et chaldaïque. On a de lui, en vers hébraïques, un ouvrage intitulé : *Schevile Thohis*, ou *les Voyages du Désert*; il traite des usages des Juifs et de leur inutilité. On lui doit encore : *Oratio ad Solimanum, Turcarum imperatorem*, prononcée en 1545. Il avait été envoyé vers cet empereur avec Hugues Favolius, et il a écrit l'histoire de son ambassade dans une lettre qu'il adressa à Nicolas de Granvelle. Veltwyck mourut à Vienne, en 1555.

VENANCE (dont le nom était Dougados; mais plus connu sous celui du père), né dans un village près de Carcassonne, en 1764, devint, à l'âge de dix-huit ans, amoureux d'une demoiselle, qui, après avoir répondu à son amour, finit par le trahir : de désespoir, il se fit capucin; mais, la vie du monastère lui étant bientôt odieuse, il ne trouva d'autre remède à ses maux que de se livrer à l'étude. Il se fit bientôt connaître par des talens poétiques, qui lui attirèrent des désagrémens de ses supérieurs. Il demanda son changement et l'obtint, se rendit à Montpellier, y trouva un supérieur instruit; et, son goût pour les lettres ne rencontrant plus d'obstacles, il parvint à se faire une réputation, qui lui valut la protection de personnes puissantes, et enfin sa sécularisation : une princesse polonaise le fit son secrétaire, et il partit avec elle pour Gênes. Dougados, rentré en France au commencement de la révolution, avec un capital de 15,000 fr., fut d'abord professeur d'éloquence à Perpignan; mais, né avec une imagination ardente, il s'enrôle dans un bataillon de volontaires, est fait officier, et parvient au grade d'adjudant-général. Il servait en cette qualité à l'armée des Pyrénées, lorsque, le 31 mai, ayant renversé le parti de la Gironde, il fit tous ses efforts pour

en soutenir les restes abattus, et protéger la fuite du député Biroteau. Traduit au tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort, le 24 nivose an 2 (13 janvier 1794). Dougados est auteur de *Poésies légères,* qui ont eu du succès : ses vers, recueillis et imprimés à Nice, ont de la facilité et un ton d'originalité qui plaît : M. Auguste de la Bouisse en a publié une nouvelle édition, 1 vol. in-8°, Paris, 1810. Dougados reçut d'un de ses rivaux le surnom de père Tibulle.

VENANCE (FORTUNAT). *Voyez* FORTUNAT.

VENCE (HENRI-FRANÇOIS DE), prêtre-docteur de Sorbonne, prévôt de l'église primatiale de Nanci, conseiller d'état de Léopold, duc de Lorraine, et précepteur de ses enfans, se fit un nom par l'édition qu'il donna des Commentaires du père de Carrière, à Nanci, 1738-1743. L'abbé de Vence y ajouta six volumes d'*Analyses et de Dissertations sur l'Ancien Testament*, et 2 vol. d'une *Analyse*, ou *Explication des Psaumes.* Dom Calmet estimait beaucoup ces Dissertations. Elles sont savantes et écrites avec netteté, et ses lumières s'étendaient à plusieurs sciences. Il mourut à Nanci, le 1er novembre 1749. Rondet a inséré la plupart de ces Dissertations dans l'édition qu'il a donnée de la *Bible,* en latin et en français, Avignon, 1763-1774, 17 vol. in-4° ; ce qui a donné lieu de désigner quelquefois cette Bible sous le nom de la *Bible de l'abbé de Vence,* aujourd'hui plus connue sous le nom de *Bible d'Avignon.*

VENCE (JEAN-GASPARD), ancien contre-amiral de France, préfet maritime à Toulon, né à Marseille, le 6 avril 1747, et mort à Tonnerre, département de l'Yonne, en 1808, se distingua par l'intelligence et l'intrépidité qu'il déploya dans les circonstances les plus périlleuses avant et depuis la révolution française, et surtout par la part active qu'il eut à l'attaque de la Grenade et Savanah, dans la guerre de l'Amérique.

VENCESLAS. *Voyez* WENCESLAS.

VENDOME (CÉSAR, duc DE), fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, mort en 1665, fut gouverneur de Bretagne, chef et surintendant de la navigation. Le duché de Vendôme, ancien apanage d'une branche de la maison de Bourbon, ayant été réuni à la couronne dans la personne de Henri IV, ce prince le donna à son fils, qu'il chérissait, et comme le fruit de ses amours, et comme l'héritier de son courage. Voici la suite généalogique de la famille ducale de Vendôme. César eut trois enfans de son mariage avec la fille de Philippe-Emanuel de Lorraine, duc de Mercœur : I. Louis, mort en 1669, qui épousa Laure Mancini, morte en 1657, après lui avoir donné deux fils, Louis-Joseph et Philippe, qui suivent, morts l'un et l'autre sans postérité. II. François, duc de Beaufort, dont nous avons parlé sous ce dernier nom. III. Isabelle, mariée à Charles-Amédée, duc de Nemours, mort en l'année 1664.

VENDOME (LOUIS-JOSEPH, duc DE), arrière-petit-fils de Henri IV, était fils de Louis, duc de Vendôme, et de Laure Mancini, nièce du cardinal Mazarin. Après la mort de son épouse, il obtint la pourpre romaine, et devint lé-



DUC DE VENDÔME

[illegible] professeur [illegible] Bou- [illegible] d revers [illegible] 17 janvier [illegible] est auteur de [illegible] qui ont eu de [illegible] recueillis et [illegible] la Bonbeuse [illegible] aux le surnom de père [illegible]

[illegible]

[illegible] de Vaux [illegible]

[illegible] (Jean-Bernard), au- [illegible] de France, [illegible] né [illegible]

Nouvelle [illegible] à Tonnerre. [illegible] par l'intelligence [illegible] qu'il plaça dans les [illegible] plus pétill[illegible] particulière [illegible] dans sa [illegible] rique.

VENCESLAS [illegible] LAS.

VERDERUI (César) [illegible] roi IV [illegible]

[illegible] de Nemours, [illegible]

VENDRAMIN [illegible] fils de [illegible] neveu du cardinal [illegible] pourpre romaine, [illegible]



LOUIS-JOSEPH

DUC DE VENDÔME,

Né le 1er Juillet 1654,

Mort à Tignaros, en Catalogne, le 11 Juin 1712.

gat *à latere*.—Louis-Joseph, son fils, né le 1er juillet 1654, fit sa première campagne à dix-huit ans en Hollande, où il suivit Louis XIV, en qualité de volontaire. Il se signala à la prise de Luxembourg, en 1684, de Mons, en 1691, de Namur, l'année suivante, au combat de Steinkerque et à la bataille de la Marsaille. Après avoir passé par tous les grades comme un soldat de fortune, il parvint au généralat, et fut envoyé en Catalogne, où il gagna un combat, et prit Barcelonne, en 1697. Le roi le nomma, en 1702, pour aller commander en Italie, à la place de Villeroi, qui n'avait essuyé que des échecs. Vendôme parut, et on eut alors des avantages. Il remporta deux victoires sur les Impériaux à Santa-Vittoria et à Luzara, fit lever le blocus de Mantoue, chassa les Impériaux de Seraglio, s'avança dans le Trentin, et y prit plusieurs places. La défection du duc de Savoie l'ayant obligé de marcher vers le Piémont, il se rendit maître d'Ast, de Verceil, d'Ivrée, de Verrue, après avoir défait l'arrière-garde du duc près de Turin, le 7 mai 1704. Il battit le prince Eugène à Cassano, en 1705, et le comte de Reventlau à Calcinito, en 1706. Il était sur le point de se rendre maître de Turin, lorsqu'on l'envoya en Flandre pour réparer les pertes de Villeroi. Après avoir tenté vainement de rétablir les affaires, il passa en Espagne, et y porta son courage et son bonheur. Les grands délibérèrent sur le rang qu'ils lui donneraient. «Tout rang m'est bon, leur dit-il : je ne viens pas pour vous disputer le pas, je viens sauver votre roi.» Il le sauva effectivement. Philippe V n'avait plus ni troupes, ni général ; la présence de Vendôme lui valut une armée ; son nom seul lui attira une foule de volontaires. On n'avait point d'argent, les communautés des villes, des villages, des religieux en fournirent. Un esprit d'enthousiasme saisit la nation. Le duc de Vendôme, profitant de cette ardeur, poursuit les ennemis, ramène le roi à Madrid, oblige les vainqueurs de se retirer vers le Portugal, passe le Tage à la nage, fait prisonnier Stanhope avec cinq mille Anglais, atteint le général Stahremberg ; et le lendemain (10 décembre 1710) remporte sur lui la célèbre victoire de Villaviciosa. Cette journée affermit pour jamais la couronne d'Espagne sur la tête de Philippe V. On prétend qu'après la bataille, ce roi n'ayant point de lit, le duc de Vendôme lui dit : « Je vais vous faire donner le plus beau lit sur lequel jamais souverain ait couché » ; et il fit faire un matelas des étendards et des drapeaux pris sur les ennemis. Vendôme eut, pour prix de ses victoires, les honneurs de prince du sang. Philippe V lui dit : « Je vous dois la couronne !.... » Vendôme, qui avait des jaloux, quoiqu'il ne méritât que des amis, lui répondit : « Votre majesté a vaincu ses ennemis, j'ai vaincu les miens... » Louis XIV s'écria, en apprenant la nouvelle de cette victoire : « Voilà ce que c'est qu'un homme de plus ! » Il écrivit tout de suite au général victorieux une lettre remplie des expressions les plus honorables. Un officier général eut la lâche imprudence de dire que de tels services devaient être récompensés d'une autre manière. « Vous vous trompez, répliqua vivement Vendôme; les hommes comme moi ne se paient qu'en

paroles et en papiers. » Philippe V combla Vendôme des marques de sa reconnaissance. Il le déclara premier prince de son sang, et préleva 500,000 livres sur ses trésors arrivés récemment de l'Amérique pour les lui offrir. « Sire, dit Vendôme, je suis sensible à votre générosité ; mais je vous supplie de faire distribuer cet or à ces braves Espagnols, dont la valeur vous a conservé en un jour tant de royaumes. » Philippe le traita en ami ; il lui parlait de même. Il lui disait un jour : « Il est surprenant qu'étant le fils d'un père dont le génie était borné, vous ayez d'aussi grands talens militaires. — Mon esprit, répondit Vendôme, vient de plus loin. » Il voulait dire de Henri IV. Ce grand général continuait de chasser les Impériaux de plusieurs postes qu'ils occupaient encore en Catalogne, lorsqu'il mourut, le 11 juin de l'année 1712, à Tignaros, d'une indigestion. Philippe V voulut que la nation espagnole prît le deuil ; distinction qui était encore au-dessous de ce qu'il méritait. Il fut enterré au monastère de l'Escurial, dans le tombeau des infans et infantes d'Espagne. Saint-Simon prétend que, dans ses derniers momens, Vendôme fut abandonné et pillé par tous les siens, qui poussèrent la rapacité jusqu'à enlever de dessous lui les matelas de son lit, quoiqu'il leur criât pitoyablement, « de ne pas le laisser mourir sur sa paillasse. » Ce fait paraît au moins exagéré. Saint-Simon, qui avait voué une haine implacable à tout ce qui était prince légitimé, a laissé du duc de Vendôme un portrait dans lequel, tout en avouant quelques-unes de ses aimables qualités, il accable sa mémoire de traits satiriques. Nous n'emprunterons à cet écrivain atrabilaire que ce qui concerne la personne de Vendôme. « Vendôme, dit-il, était d'une taille ordinaire pour la hauteur, un peu gros, mais vigoureux, fort et alerte, un visage fort noble et l'air haut, avec de la grace naturelle dans le maintien et dans la parole. Il avait encore beaucoup d'esprit naturel qu'il n'avait jamais cultivé, et une énonciation facile, soutenue d'une hardiesse naturelle qui se tourna depuis en audace la plus effrénée. » « Le duc de Vendôme, arrière-petit-fils de Henri IV, était, dit l'auteur du siècle de Louis XIV, intrépide comme lui, doux, bienfaisant, sans faste ; ne connaissant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. Il n'était fier qu'avec des princes ; il se rendait l'égal de tout le reste. Père des soldats, ils auraient donné leur vie pour le tirer d'un mauvais pas, lorsque son génie ardent l'y précipitait. A Cassano, ayant remarqué un soldat d'une bravoure extraordinaire, il fut, après le combat, le trouver dans sa tente, et lui donna cinquante louis. Il ne méditait point ses desseins avec assez de profondeur, il négligeait trop les détails, et laissait périr la discipline militaire. Il comptait trop peut-être sur cette voix secrète qui nous avertit souvent à propos de ce que nous devons faire ou tenter. Il disait plaisamment « que, dans la marche des armées, il avait souvent examiné les querelles entre les mulets et les muletiers, et qu'à la honte de l'humanité, la raison était presque toujours du côté des mulets. » Sa mollesse le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé ; mais un jour d'action, il réparait tout par

une présence d'esprit et par des lumières que le péril rendait plus vives. Ce désordre et cette négligence qu'il portait dans les armées, il l'avait à un excès surprenant dans sa maison, et sur sa personne même. A force de haïr le faste, il en vint à une malpropreté cynique dont il n'y a point d'exemples. Tous ses gens étaient en possession de le voler. Il répondit à un de ses domestiques fidèles qui lui dénonçait les friponneries d'un de ses camarades : « Eh bien! laisse-le faire, et vole-moi comme lui.» Son désintéressement, la plus noble des vertus, devint en lui un défaut qui lui fit perdre par son dérangement beaucoup plus qu'il n'eût dépensé en bienfaits. Cependant il fut bienfaisant. La Provence, dont il obtint le gouvernement, lui offrit une bourse de mille louis. « Non, dit-il, les gouverneurs sont faits pour représenter aux rois la misère des peuples. Je ne puis accepter un présent qui, quoique volontaire, serait onéreux au pays. » Le maréchal de Villars, auquel on fit la même offre, ne jugea pas à propos de la refuser ; et lorsqu'on lui rappela la générosité de Vendôme dans la même occasion. « Ah! dit-il, M. de Vendôme était un homme inimitable. » Le duc de Vendôme avait épousé, en 1710, une des filles du prince de Condé, dont il n'eut point d'enfans, et qui mourut en 1718. De Bellerive a donné l'Histoire de ses campagnes, Paris, 1714, in-12.

VENDOME (Philippe de), grand-prieur de France, et frère du précédent, né à Paris, le 23 août 1655, se signala d'abord sous le duc de Beaufort, son oncle, qu'il accompagna à son expédition de Candie. Il suivit ensuite Louis XIV, en 1672, à la conquête de la Hollande, et se distingua beaucoup au passage du Rhin, aux siéges de Maëstricht, de Valenciennes et de Cambrai, à la bataille de Fleurus, à celle de la Marsaille, où il fut blessé, et en plusieurs autres occasions. Elevé au poste de lieutenant-général, en 1693, il eut, en 1695, le commandement de la Provence, à la place du duc de Vendôme, son frère, qui passait en Catalogne. Il le suivit quelque temps après, et il se montra un héros au siége de Barcelonne, en 1697, et à la défaite de don François de Velasco, vice-roi de Catalogne. Dans la guerre de la Succession, il fut envoyé en Italie, où il prit plusieurs places sur les Impériaux ; mais, après la bataille de Cassano, donnée le 16 août 1705, où il ne s'était point trouvé par un défaut de conduite, il fut disgracié. Il se retira à Rome, après avoir remis la plupart de ses nombreux bénéfices. Le roi lui assigna une pension de 24,000 livres. Après un voyage à Venise, il revint en France par les terres des Grisons. Thomas Mesner, conseiller de Coire, le fit arrêter le 28 octobre 1710, « en représailles, disait-il, de ce que son fils était retenu prisonnier en France, » et le fit passer sur les terres de l'empereur. L'ambassadeur de France en Suisse se plaignit de cette insulte, faite par un particulier à un prince du sang. Les Grisons firent le procès à Mesner, qui s'était sauvé en Allemage, et ils le condamnèrent à mort, par contumace, en 1712. Le grand-prieur, élargi, revint en France, et s'y livra à tous les plaisirs ; il aimait surtout ceux de l'esprit ; et sa cour était composée de ce qu'il y avait de plus dé-

lient et de plus ingénieux à Paris. (*Voyez* Campistron; Chaulieu; Palaprat.) Les Turcs ayant menacé Malte, en 1715, il vola à son secours, et fut nommé généralissime des troupes de la religion. Mais, le siége de cette île n'ayant pas eu lieu, il revint en France au mois d'octobre de la même année. Il se démit du grand-prieuré en 1719, prit le titre de prieur de Vendôme, et mourut à Paris, le 24 janvier de l'année 1727. Les deux frères se ressemblaient parfaitement dans leurs qualités et dans leurs défauts. En peignant l'un, nous avons tracé le portrait de l'autre. En lui finit la postérité des ducs de Vendôme, descendans de Henri IV. C'est au grand-prieur de Vendôme que J.-B. Rousseau adresse sa belle ode septième, livre 3, à l'occasion de son retour de l'île de Malte, en 1715. On y trouve plusieurs strophes pleines de verve, à la louange de ce prince.

VENDOME. *Voy.* Geoffroi et Matthieu.

VENEGAS (Alexis), savant espagnol, né à Tolède, au commencement du 16e siècle, était très-versé dans les sciences et dans les belles-lettres. En 1545, il était professeur de théologie à Tolède. Venegas mourut en 1567. On a de lui: I. *Orthographie de trois langues*, Tolède, 1531, in-8°. II. *Angoisse de la mort*, Alcala-de-Henarès, 1568, in-4°, et Valladolid, 1583. Cet ouvrage est traduit en italien. III. *Diversité des livres qui existent dans l'univers*, Madrid, 1569; Salamanque, 1572; Valladolid, 1583. Ce dernier ouvrage est très-estimé pour son érudition.

VENEL (Magdeleine de Gaillard de), sœur de Gaillard de Lonjumeau, évêque d'Apt, d'une ancienne famille de Provence (*voyez* Gaillard), naquit à Marseille, le 24 janvier 1620. Elle épousa, à l'âge de 16 ans, Venel, d'abord conseiller au parlement de Provence, ensuite maître des requêtes du palais de la reine, et conseiller d'état. Ayant mérité la confiance d'Anne d'Autriche, cette princesse lui fit don, en 1648, des glacières de Provence, qui appartenaient au domaine, et lui accorda le privilége exclusif de faire débiter la glace par bureau dans toute cette province; ce qui lui valait 20,000 livres de rente. Elle eut beaucoup de part à la rupture de Louis XIV avec mademoiselle Mancini, qu'elle conduisit à Rome, lorsqu'elle eut épousé le connétable Colonna. Elle devint ensuite dame de la reine, et sous-gouvernante des ducs de Bourgogne, de Berri et d'Anjou. Elle mourut au château de Versailles, le 24 novembre 1687. C'était une femme d'un caractère ferme, pleine d'esprit, de jugement et de vertu.

VENEL (Gabriel-François), médecin, né à Pézénas, en 1723, se distingua dans la pratique de son art, remporta au concours, en 1758, une chaire de médecine à Montpellier. Dès 1753, il avait été nommé inspecteur-général des eaux minérales de France. Il travailla pendant plusieurs années à l'analyse de ces eaux avec Bayen, artiste célèbre, qui fut chargé de la partie manuelle des opérations. Venel prouva par son travail, qui exigea beaucoup de courses, qu'il était habile observateur et chimiste éclairé. Il se préparait à faire de nouveaux voyages pour continuer ses observations, lorsqu'il mourut à Montpellier, en

1776. On a de cet auteur : I. *Examen des Eaux minérales de Passi*, Paris, 1755. II. *Instructions sur l'usage de la houille*, Avignon, 1775, gros vol. in-8°, avec figures. Les Etats de la province de Languedoc l'avaient chargé d'examiner la nature, les propriétés et les usages de la houille; ce livre contient le résultat de ses opérations : il y prouve que la houille ne nuit pas à la santé, conformément à l'expérience de ceux qui en font un usage constant. III. *Analyse des Eaux de Seltz*, dans les Mémoires de l'Académie des sciences. IV. *Aquarum Galliæ mineralium analysis*, manuscrit, en 2 vol. in-4° : c'est le fruit de ses recherches et de ses courses. V. *Matière médicinale*, en 2 vol. in-8° ; ouvrage posthume. VI. Les articles qu'il a fournis sur cette science, aux éditeurs de l'Encyclopédie, sont nombreux et en général fort bien faits ; mais l'auteur ne se défendait pas assez de l'esprit systématique. C'était un homme d'une imagination vive, qui avait des vues nouvelles, et le coup-d'œil prompt, mais pas toujours sûr. Il s'éleva plusieurs fois et avec raison contre l'assemblage informe de remèdes qu'ont formé plusieurs pharmacopoles, assemblage qui empêche de constater la vertu de chacun en particulier. Il comparait les médecins entichés de cette poly-pharmacie, à Arlequin ordonnant une charretée de foin à un malade, «dans l'espérance que, sur la grande quantité des herbes qui la composent il s'en trouvera quelqu'une appropriée à la maladie. *Voyez* son Eloge historique, Grenoble, 1777, in-8°.

VENERONI (JEAN), né à Verdun, s'appelait Vigneron : mais comme il avait étudié l'italien, et qu'il voulait en donner des leçons à Paris, il se dit Florentin, et il italianisa son nom. La clarté de ses principes lui procura beaucoup d'écoliers. Il est un des auteurs qui ont le plus contribué dans le 17e siècle, à répandre en France le goût de la littérature italienne. Ses ouvrages sont : I. *Méthode pour apprendre l'italien*, Paris, 1770, in-12. Cette grammaire, dont on a fait plusieurs éditions en différens formats, est claire, mais un peu prolixe. On prétend que ce livre n'est point de lui, mais du fameux Roselli, dont on a imprimé les aventures en forme de roman. A son passage en France, il alla prendre un dîner chez Veneroni, qui, ayant vu qu'il raisonnait juste sur la langue italienne, l'engagea à faire une grammaire, pour laquelle il lui donna cent francs. Veneroni ne fit qu'y ajouter quelque chose à son gré, et la donna sous son nom. II. *Dictionnaire italien-français et français-italien*, 1768, in-4°. Il a été effacé par celui de l'abbé Alberti, qui est à la fois plus clair et plus abondant. III. *Fables choisies*, avec la traduction italienne de cet auteur. On en a une édition avec une version allemande et des figures, Augsbourg, 1709, in-4°. IV. *Lettres de Loredano*, traduites en français. V. *Lettres du cardinal Bentivoglio*, traduites de même. Son style est plus facile que pur.

VENEROSO, guerrier et négociateur génois, fut employé au commencement du 18e siècle auprès des Corses, qui, toujours impatiens du joug, avaient été singulièrement révoltés du ca-

ractère dur, violent et féroce qu'avaient déployé dans son administration Félix Pinelli. Veneroso avait déjà gouverné les Corses, et il avait mérité leur estime et leur affection ; mais, l'expérience les ayant rendus méfians, ils ne voulurent poser les armes qu'après que le sénat génois aurait ratifié certaines conditions qu'ils croyaient devoir exiger pour leur sûreté. Celui-ci les rejeta. Veneroso, s'enveloppant de sa vertu, se rendit seul, et sans armes dans le camp des Corses, et les harangua. Ils l'écoutent, s'attendrissent, versent des larmes, et Panpiliani, leur chef, lui propose en leur nom la souveraineté de l'île, s'il consent à abandonner Gênes et à vivre parmi eux. Il refusa : cette modération, qui aurait dû lui mériter des éloges, fit une impression contraire sur le sénat ombrageux. Veneroso fut rappelé, et la guerre se ralluma alors avec une nouvelle fureur.

VENETIANO (Dominique), peintre vénitien, qui introduisit en Italie la manière de peindre à l'huile. Il communiqua sa découverte à Castagno, qui l'assassina pour s'emparer seul du secret. *Voyez* Castagno.

VENETO (André), de l'ordre des servites, qui vivait dans le quatorzième siècle, demeura à Bologne, et fut délégué par la république au concile de Bâle. On a de lui : I. Un *Commentaire sur la Genèse*. II. *Sur Aristote*. III. *Variæ orationes*. IV. *Campus Florum*.

VENETO (Jean), de l'ordre des chartreux, vivait dans le 5e siècle. Il a écrit : *Nosce te ipsum ; De patientiâ et humilitate ; Speculum morientium ; Sermones varii ; Corona senum; Epistolæ variæ*, etc.

VENETO (Paul), religieux de l'ordre des augustins, regardé dans le quinzième siècle comme le premier des théologiens, a composé et mis au jour plus de vingt ouvrages divers sur tous les sujets. On y trouve des sermons, des traités de physique, de mathématiques, de logique, etc. Il mourut encore jeune, le 15 juin 1429.—Il ne faut pas le confondre avec un autre Paul Veneto, de l'ordre des servites, qui a laissé : I. *De notitiâ Dei*. II. *De condendò christiano testamento*. III. *De ordine et progressu sui ordinis*. IV. *Explicatio Dantis Alihgeri*, etc.

VENETTE (Jean Fillions de), légendaire du 14e siècle, né à Compiègne, en Beauvoisis, fut carme de la place Maubert à Paris, et publia vers l'an 1340 un Poëme de quarante mille vers, intitulé le *Roman des trois Maries*. Il a été imprimé en 1473, in-4°, et est devenu très-rare. Il commence avec l'origine du monde, et finit à la mort de la Vierge. C'est la production la plus singulière de ce siècle d'ignorance et de mauvais goût. On en a une édition où cette histoire est translatée de rime en prose, par Jehan Drouin, Lyon, in-4°, goth. — Un autre Venette, cité par Lacurne de Sainte-Palaye, a été l'un des continuateurs de la Chronique de Guillaume de Nangis.

VENETTE (Nicolas), docteur en médecine, né en 1633, mort en 1698 à la Rochelle, sa patrie, avait étudié à Paris, sous Gui Patin et Pierre Petit ; et, après avoir voyagé en Italie et en Portugal, il s'était retiré dans son pays natal, où il se consacra tout entier à l'exercice de la médecine.

On a de lui divers ouvrages : I. *Traité du scorbut*, la Rochelle, 1671, in-12. II. *Traité des pierres qui s'engendrent dans le corps humain*, Amsterdam, 1701, in-12. III. *Tableau de l'amour conjugal*, Londres, Paris, 1751 ou 1757, 2 vol. in-12., fig. Cette édition est la plus complète; elle est en 2 vol. in-12, avec figures. Cet ouvrage est celui qui a donné le plus de renommée à son auteur; mais la lecture en est dangereuse pour les jeunes personnes, parce qu'il est rempli d'histoires indécentes, propres à porter la corruption dans les cœurs des jeunes gens. L'auteur s'était caché sous le nom de *Salonici* dans la première édition, et eût bien fait de cacher son ouvrage avec son nom. Un auteur moderne l'a pillé pour en faire un réchauffé, qui ne vaut pas mieux. IV. *Traité du Rossignol*, Paris, 1697, in-12. Venette aimait les matières singulières, et avait des connaissances très-variées.

VENIERO (Dominique), noble vénitien, intime ami de Bembo, son compatriote, cultiva comme lui la littérature et la poésie. Une maladie cruelle qui le priva de l'usage de ses jambes, dès l'âge de 32 ans, le retint dans son lit pour le reste de ses jours. Au milieu des douleurs qu'il éprouvait, l'étude et la conversation des savans furent sa consolation. Mais on doit être surpris qu'un homme toujours souffrant ait pu faire, dit Landi, « des vers dans lesquels la vivacité des pensées et la force de l'expression se disputent la préférence. Il paraît seulement que l'auteur a quelquefois outré les idées et les tours dont il s'est servi : ce qui paraît surtout dans ses Sonnets. » La mort termina sa vie et ses souffrances en 1581 ou 1582, car on trouve ces deux dates dans les biographes. Ses poésies ont été d'abord imprimées dans les recueils de Dolce et de Ruccelli, et depuis à Bergame, en 1750, in-8°, avec celles de Louis et Maffei Veniero, ses neveux. Dominique était frère de Jérôme, François et Louis, connus ainsi que lui par divers ouvrages en prose et en vers. Louis déshonora sa plume par un Poème d'une licence effrénée, en trois chants, intitulé la *Puttana errante*, à la suite duquel en est un autre non moins obscène, en un seul chant, qui a pour titre, *Il Trent'uno*; le tout imprimé à Venise, en 1531, in-8°. Ces deux productions ont été mal à propos attribuées à l'Arétin par quelques bibliographes, et calomnieusement à Maffei Veniero, archevêque de Corfou, fils de ce même Louis, par un éditeur protestant, qui les fit imprimer à Lucerne, en 1651 ; imputation aisée à détruire, car ce prélat n'était pas encore né en 1581, lorsque son père les mit au jour. Louis Veniero mourut en 1550. Serassiqui, qui a publié l'édition des Œuvres de Veniero, l'a enrichie de sa Vie.

VENIERO (François), noble vénitien du 16e siècle, fut un excellent philosophe. La république lui confia les emplois les plus importans, et il s'en acquitta toujours avec honneur. On a de lui : I. Quatre *Livres* sur Aristote. II. *Dialogue de la volonté humaine*. III. *Discours sur la génération et la corruption*, d'Aristote.

VENINI (Ignace), le plus célèbre des orateurs sacrés de l'Italie dans le 18e siècle, né à

Côme, le 10 février 1711, entra dans l'ordre des jésuites en 1728, fit avec un succès rare ses cours d'études et de doctorat, et se destina à la prédication. Il exerça cette pénible fonction dans les principales villes de l'Italie, et établit dans cette carrière, par son talent, une époque nouvelle, à jamais mémorable dans les fastes de la littérature italienne. On peut voir son portrait dans son *Sermon* de la parole de Dieu, où il s'est dépeint lui-même avec une adresse admirable. L'ordre et la profondeur de ses pensées, la vérité énergique de ses argumens, la magie harmonieuse de son style, l'élèvent de beaucoup au-dessus de tous les autres orateurs sacrés qui ont fleuri en Italie. Les jésuites ayant été supprimés en 1773, Venini resta à Milan, où il mourut le 5 août 1778. Ses *Sermons du Carême*, en plusieurs volumes, furent publiés à Milan, en 1780, et ses *Panégyriques* en 1782.

VENIUS (Otho), peintre de Leyde, né en 1556, fut envoyé à Rome avec des lettres de recommandation qui le firent bien accueillir. Il travailla dans cette ville sous Frédéric Zuccharo, et consulta l'antique et les tableaux des excellens peintres modernes, pendant sept ans qu'il demeura en Italie, où il fit plusieurs beaux ouvrages. L'empereur, le duc de Bavière et l'électeur de Cologne occupèrent ensuite tour à tour son pinceau. Venius s'étant retiré à Anvers, orna les églises de cette ville de plusieurs magnifiques tableaux. Enfin, ce peintre fut appelé par l'archiduc Albert, à Bruxelles, et nommé intendant de la Monnaie. Louis XIII, roi de France, voulut l'avoir à son service; mais l'amour de son pays lui fit refuser les offres de ce monarque. Venius avait une grande intelligence du clair-obscur; il mettait beaucoup de correction dans son dessin, et jetait bien les draperies; ses figures ont une belle expression; il est gracieux dans ses airs de tête; enfin on remarque dans ses tableaux une veine facile et abondante, réglée par un jugement sain et éclairé. On estime singulièrement son *Triomphe de Bacchus*, et la *Cène*, qu'il peignit pour la cathédrale d'Anvers. Venius mourut à Bruxelles, en 1634, laissant deux filles, qui ont aussi excellé dans la peinture. Il a illustré sa plume, aussi bien que son pinceau par divers écrits, qu'il a enrichis de figures et de portraits dessinés par lui-même. Ses ouvrages sont: I. *Bellum batavicum cum Romanis ex Cornelio Tacito*, 1612, in-4°, avec 39 figures gravées par Tempesta. II. *Historia hispanica septem infantium Laræ, cum iconibus*. Lara est le nom d'une illustre famille d'Espagne. III. *Conclusiones physicæ et theologicæ notis et figuris dispositæ*, Leyde. IV. *Horatii Flacci emblemata, cum notis*, 1607, in-4°, réimprimés à Bruxelles en l'année 1683, avec des notes en latin, italien, français et flamand. Cet ouvrage a encore été imprimé à Paris, en 1646, sous le titre d'Instruction et devoirs d'un jeune prince, et dédié à Louis XIV, encore jeune, par Tancrède de Gomberville; ce plagiat n'ayant pas d'abord été découvert, l'éditeur reçut un beau présent. V. *Amorum emblemata*, 1506, in-4°. VI. *Vita S. Thomæ Aquinatis*, 32 *iconibus illustrata*. VII. *Amoris divini emblema-*

ta, 1615, in-4°. VIII. *Emblemata ducenta*, Bruxelles, 1624, in-4°. Le célèbre Rubens fut son élève.—Gilbert et Pierre VENIUS, ses frères, s'appliquèrent, l'un à la gravure, l'autre à la peinture, et s'y distinguèrent.

VENN (HENRI), théologien anglais, né en 1725, à Barnes, au comté de Surrey, mort à Clapham, en 1796, a publié : I. Le *Devoir complet de l'homme*, ouvrage bien différent de celui intitulé *Tout le devoir de l'homme*. II. Des *Sermons* sur divers sujets, in-8°. III. *Exposé des méprises en fait de religion*, in-8°, et plusieurs *Sermons* particuliers. Venn fut un zélé calviniste.

VENNERR (TOBIE), médecin de Bath, né à Petherton dans le comté de Sommerset, en 1577, s'est rendu célèbre dans son temps par son habileté, sa probité et son amour pour les pauvres. Il se fit connaître par un ouvrage de médecine populaire, intitulé *Le vrai moyen et le régime sûr pour atteindre une longue vie en santé* ; cet ouvrage ennuyeux et mal écrit ne laissa pas de lui faire une réputation avantageuse. Il mourut en 1660. Il a laissé aussi un ouvrage sur les eaux de Bath.

VENNER (THOMAS), fanatique anglais, qui vivait sous le règne de Charles II, en 1661 : il était tonnelier. Sa folie était de s'opposer à toute espèce de gouvernement monarchique ou républicain ou mixte. Il se fondait sur ce que le règne de Jésus-Christ sur la terre était venu. Cet insensé eut des partisans, qu'il appelait les hommes de la cinquième monarchie. Peu de temps après la restauration, ils proclamèrent publiquement le roi Jésus dans les rues de Londres. Quelques soldats suffirent pour dissiper cet attroupement, et Venner fut exécuté avec douze de ses compagnons.

VENTENAT (ETIENNE-PIERRE), botaniste, né à Limoges, le 1er mars 1757, était professeur de botanique, membre de l'Institut de France, de plusieurs Académies et de la Légion d'honneur, administrateur de la bibliothèque du Panthéon. On a de lui : I. Le *Tableau du règne végétal, selon la méthode de Jussieu*, 4 vol. in-8° avec 24 planches. II. Le *Catalogue des plantes étrangères*, recueillies par M. Cels, de l'Institut, coloriées, in-fol., avec 100 planches. Il y a eu une suite, intitulée *Choix de Plantes*, avec 60 planches. III. Le *Jardin de la Malmaison*, avec 120 grav., sur les dessins de M. Redouté. Plusieurs *Mémoires* dans les journaux et dans la collection des Mémoires de l'Institut. Il a fait l'*Eloge* de Lemonnier, l'un de ses collègues à la bibliothèque du Panthéon. Il a fourni beaucoup d'articles pour le Magasin encyclopédique. Il est mort à Paris, le 13 août 1808. Ce botaniste avait des mœurs douces, un esprit liant, et un caractère propre à lui faire des amis. Pendant le temps de son administration de la bibliothèque du Panthéon, il aida les gens de lettres dans tout ce qui pouvait concourir à leurs recherches.

VEN-TI, empereur de la Chine, étudia l'astronomie, et prédit les éclipses, qu'il fit regarder comme des présages de malheur. On conserve de cet empereur une déclaration dans laquelle il reconnaît que le ciel annonce sa ven-

geance par l'interruption de la lumière des astres. Il ordonne en conséquence qu'on l'avertisse de toutes les fautes qu'il peut commettre, afin qu'en les évitant, les astres ne souffrent aucune éclipse. Ven-ti répara, autant qu'il le put, le ravage causé par son prédécesseur Chi-hong-ti, qui avait ordonné de brûler tous les livres. Il fit rechercher ceux qui avaient échappé à cet incendie; et ce fut alors qu'on découvrit particulièrement le *Chou-King*. Ven-ti régna 170 ans avant Jésus-Christ.

VENTIDIUS-BASSUS, Romain de basse naissance, fut d'abord muletier, et se retira de l'obscurité par son courage. Il brilla tellement sous Jules-César et sous Marc-Antoine, qu'il devint tribun du peuple, préteur, pontife, et enfin consul. Il vainquit les Parthes en trois grandes batailles, et en triompha l'an 38 avant Jésus-Christ. Sa mort fut un deuil pour Rome, et ses funérailles furent faites aux dépens du public.

VENTIMIGLIA (Marianus), carme de Naples, se distingua dans son ordre par ses vertus et sa science, et devint prieur-général, le 29 mai 1762. On a de lui : *Historia chronologica priorum generalium ordinis B. Mariæ de monte Carmelo*, Naples, 1773, in-4°, avec figures. L'auteur y donne un *Abrégé* de la vie de chaque général de son ordre, depuis Saint Berthold, fondateur de l'ordre, vers 1145, et un *Précis* des choses mémorables arrivées sous leur gouvernement. Il y règne beaucoup d'érudition; le style en est net et coulant. L'auteur mourut peu après que la publication de son ouvrage eut été commencée.

VENTRIGLIA (Flavius), jurisconsulte de Capoue, a écrit: *Commentarium ad jura municipalia Capuæ*; *Elegiæ*; *Anagrammata*; *Epigrammata*, etc.

VENTURA (Don), professeur d'architecture, et directeur de l'école à Madrid, mort en l'an 1786, réunissait les connaissances d'un savant aux talens d'un artiste, et a contribué beaucoup à faire fleurir l'architecture en Espagne.

VENTURE (Mardochée), juif, a donné, *Pièces journalières à l'usage des Juifs portugais ou espagnols*, 1772, in-12. *Les mêmes*, auxquelles on a ajouté des Notes élémentaires pour en faciliter l'intelligence, 3 vol. in-12. *Le Cantique des Cantiques de Salomon*, avec la paraphrase chaldaïque, et *Traité* d'Aboth, ou des *Pères de la doctrine*, qui contient plusieurs sentences rabbiniques, traduites de l'hébreu, du chaldaïque et du rabbinique, auxquelles on a aussi ajouté des notes élémentaires, 1774, in-12.

VENTURI (P. Pompée), jésuite, né à Sienne, le 21 septembre 1693, d'une famille noble, enseigna la philosophie pendant deux ans à Florence, puis la rhétorique dans la même ville, ainsi qu'à Sienne, Prato et Rome. Il mourut à Ancône, en 1752. On a de lui : I. *Des Commentaires sur le Dante*, Lucques, 1732. II. Quelques *Oraisons funèbres*. Il a encore laissé plusieurs productions inédites, telles qu'une Satire latine, et une Poétique, dans laquelle il porte un jugement sévère sur les poëtes célèbres de toutes les nations.

VENTURINUS (Franciscus), est auteur d'un ouvrage intitulé : *Rudimenta grammatica, ex multis voluminibus excerpta et in unum corpus redacta*, Florence, 1482, in-fol. On croit qu'il y en a une édition encore plus ancienne, sans date, in-folio.

VENUSINUS (Jonas-Jacobi), savant danois, né dans l'île d'Huena, fut d'abord un des pasteurs de l'église du Saint-Esprit à Copenhague, et en même temps professeur de physique dans l'université de cette ville. On lui donna depuis la chaire de professeur d'éloquence et d'histoire. Enfin, Christian IV le fit son historiographe, après la mort du célèbre Cragius. En 1607, il fut nommé président de l'Académie de Sora, place qu'il n'occupa qu'environ un an, étant mort au mois de janvier 1608. Venusinus est regardé comme un des plus savans hommes et des plus judicieux écrivains du Danemarck. On a de lui une dissertation intitulée : *De fabulâ quæ pro historiâ venditatur*, 1605. Dans cette dissertation, l'auteur s'élève avec courage contre diverses fables qui avaient eu cours jusque-là. Il a publié encore plusieurs autres Dissertations, comme *de Beatitudine hominis*, 1602; *in Timæum Platonis*, 1602 et 1603; *de Historiâ*, 1604; *de comparandâ eloquentiâ*, 1606; une *Traduction* danoise des quatre livres de l'Imitation de J.-C., 1599, 1626, 1675. On avait encore de lui diverses *Remarques* critiques dans la bibliothèque de Copenhague ; elles périrent dans l'incendie de 1728.

VENUSIUS. *Voyez* Cartismanda.

VENUSTI (Marcel), peintre, né à Mantoue, fut élève de Perrin del Vaga, et ami de Michel-Ange. Il copia, pour le duc de Parme, le beau tableau du *Jugement dernier*, par celui-ci. Venusti était habile dans le dessin et le coloris, et très-laborieux. On trouve beaucoup de ses ouvrages en Espagne et à Rome, où il mourut vers la fin du 16e siècle.

VENUSTI (Antoine-Marie), médecin du 16e siècle, né à Milan, exerça sa profession à Trieste. On a de lui : *Consilia medica, in quibus vera quædam consultandi methodus proponitur*, etc., Venitiis, 1571, in-4°. *Discorso generale intorno alla generazione*, etc. ; ibid., 1562, in-8°.

VENUSTI (Nicolas-Marcel, marquis de), chevalier de Saint-Étienne, né à Cortone en 1700, fit le cours de ses études à Bologne, Sienne, Prato et Pise. Il apprit, dans cette dernière ville, la jurisprudence, la physique et les mathématiques. Le roi d'Espagne le nomma surintendant de la bibliothèque et du musée du palais Farnèse, inspecteur des recherches faites à Herculanum, etc. Mais l'amour de la patrie l'emporta sur tant d'honneurs. Il revint à Cortone, où il fonda la célèbre Académie Toscane, ainsi que plusieurs autres établissemens utiles. Il mourut en juin 1755, et laissa, entre autres ouvrages : I. Une *Lettre latine sur l'ancienneté de Cortone.* II. *Description des découvertes faites à Herculanum*, Rome, 1748.

VENUTTI (Rodolfino), garde du cabinet des antiques du Vatican, mort en 1762, était profondément versé dans les connais-

sances relatives aux médailles et aux monumens anciens. On a de lui : I. *Antiqua numismata maximi moduli*, Romæ, 1739, 2 vol. in-fol., figures. C'est une savante notice des médailles transportées du cabinet du cardinal Albani dans la bibliothèque du Vatican. II. *Collectanea antiquitatum romanarum*, Rome, 1736, in-folio, fig. III. *Numismata Imperatorum præstantiora à Martino V ad Benedictum XIV*, Rome, 1744, in-4°. IV. *Accurata descrizione topografica ed istorica di Roma moderna*, Rome, 1766, 2 vol. in-4°, fig. V. *Accurata e succinta descrizione delle antichità di Roma*, 1763, 2 v. in-4°.

VENUTTI (l'abbé PHILIPPE), poète italien, fut envoyé en France par les chanoines de Saint-Jean de Latran, pour administrer les revenus de l'abbaye de Clérac, donnée par Henri IV à ce chapitre. Il y plut par ses manières caressantes, son honnêteté, son esprit, et fut très-lié avec le président de Montesquieu. Quoiqu'il ne fût pas un poète bien distingué, il a traduit, en vers italiens, le *Télémaque*, 2 vol. in-4°; le poème de *la Religion* de Racine le fils; et la *Didon* de Pompignan. Montesquieu employa l'abbé de Saint-Cyr, pour obtenir de Boyer, évêque de Mirepoix, quelque bénéfice pour l'abbé Venutti. Le prélat, naturellement un peu dur, ne se laissa pas toucher, même en lui exposant le service que Venutti avait rendu à l'Eglise par la traduction du poème de Racine; et insinua qu'il faisait plus de cas de ceux qui administraient la religion que de ceux qui travaillaient à la prouver.

VERACINI (AUGUSTIN), peintre célèbre, né à Florence, le 14 décembre 1686, étudia les principes de son art chez Sébastien Ricci, à Venise; on voit beaucoup de ses ouvrages dans les églises de Toscane; il a fait quelques peintures à fresque, et un assez grand nombre de portraits à Pise et à Florence. Il possédait aussi le rare talent de restaurer et de rafraîchir les plus belles productions de l'antiquité, sans altérer leur mérite. Il mourut dans sa patrie, en 1762.

VERATI (JOSEPH), physicien italien, né le 30 janvier 1707, à Bologne, était originaire de Modène. Après ses études, il s'appliqua à la philosophie et à la médecine. Il épousa, en 1738, Laure Bassi, qui, six ans auparavant, avait reçu les honneurs du doctorat en philosophie. Verati fut nommé, en 1745, académicien pensionnaire, et obtint par la suite une chaire de physique à l'Institut. Il mourut le 24 mars 1793. On a de lui quelques Dissertations sur l'électricité, qui ne sont pas sans mérite.

VÉRAN. *Voyez* SALONIUS.

VÉRARD (CHARLES), historien très-médiocre, né à Césène dans la Romagne, en 1440, mort le 13 décembre de l'année 1500, fut camérier et secrétaire des brefs des papes Paul II, Sixte IV, Innocent VIII et Alexandre VI. On a de lui un ouvrage singulier, intitulé *Historia Caroli* Verardi *de urbe Granatâ, singulari virtute, felicibusque auspiciis* Ferdinandi *et* Elizabethæ *regis et reginæ expugnatâ*, Romæ, 1493, in-4°, avec des figures assez belles. Cette histoire en forme de drame, et dans un goût burlesque, mérite peu d'attention,



Le sujet est la prise de Grenade sur les Maures, par Ferdinand, roi d'Espagne. —On trouve avec cette pièce des poésies latines de Marcellin VÉRARD, neveu de Charles. Plusieurs exemplaires du même volume contiennent une autre pièce de Marcellin, qui a pour titre : *Fernandus servatus*.

VERAZZANI (JEAN), voyageur florentin, né d'une famille noble, était au service de François Ier lorsqu'il découvrit, en 1524, la Nouvelle-France dans l'Amérique septentrionale. Il visita et examina soigneusement les côtes de cet immense pays, parvint jusqu'à Terre-Neuve, et envoya au roi une relation détaillée de ses découvertes. On la trouve dans la collection de Ramusio et dans l'Histoire générale des Voyages. Ramusio dit dans sa Préface que Verazzani étant descendu, dans son dernier voyage, sur une des côtes de l'Amérique septentrionale, pour observer le local, fut tué avec sa suite par les sauvages. Ces barbares firent rôtir leurs cadavres et les mangèrent, à la vue des compagnons du célèbre navigateur qui étaient restés sur le vaisseau. Comme Ramusio ne marque point la date de ce malheureux événement, quelques historiens en doutent. On conserve à Florence, dans la bibliothèque de Strozzi, une description cosmographique de toutes les côtes et de toutes les contrées que Verazzani avait parcourues, et l'on y voit qu'il avait voulu chercher par le nord un passage aux Indes orientales.

VERBIEST (FERDINAND), jésuite, né en Flandre, près de Courtrai, fit de grands progrès dans les mathématiques, et se consacra à la conversion des Chinois. Il travaillait avec succès dans la province de Chan-si, lorsqu'il fut appelé à la cour en 1660, et servit beaucoup la religion chrétienne par le crédit qu'il eut auprès de l'empereur. Mais après la mort de ce prince, la jalousie des mathématiciens et des bonzes réussit à le faire mettre en prison. Une éclipse de soleil, dont il annonça le moment précis, et sur laquelle les astronomes chinois se trompèrent lourdement, lui rendit sa considération ; mais il ne recouvra sa liberté que quelque temps après. La présidence du tribunal des mathématiques qui, après la mort du P. Schall, avait été donnée à un Chinois, fut si mal remplie, que l'empereur, mécontent, la donna, en 1669, au P. Verbiest, qui avait redressé les erreurs des Chinois ; cette place fut depuis toujours conférée à un jésuite, jusqu'au P. Hallestein, mort en 1774. La science des Chinois est si bornée, même dans les matières dont ils font une parade particulière, qu'il ne se trouva personne en état de faire un bon calendrier. On a de ce jésuite un ouvrage intitulé : *Liber organicus astronomiæ Europeæ apud Sinas restitutæ sub imperatore sino tartarico Cam hy appellato*, 1668, in-folio, fig. On ignore la date de la mort du P. Verbiest.

VERBRUGEN (GASPAR-PIERRE), mort à Anvers, sa patrie, en 1720, savait grouper et colorier les fleurs avec beaucoup d'art ; mais le goût du plaisir affaiblit son talent. Sa manière se rapproche davantage de celle de Monnoyer que de Van-Huysum. Il passa la plus grande partie de sa vie à La Haye, où la Société

académique le reçut au nombre de ses membres, et où il unit ses travaux à ceux de Terwesten. Celui-ci composait des bas-reliefs, que Verbrugen ornait de fruits et de fleurs.

VERCELLONI (Jacques), médecin, né à Biella, capitale du Bellèse, le 25 mars 1676, prit le bonnet de docteur à Montpellier, exerça à Rome dans l'hôpital des incurables, et revint dans sa patrie occuper la place de premier médecin de cette ville. On a de lui: *De glandulis œsophagi conglomeratis*, etc., Astæ, 1711, in-4°. II. *De pudendorum morbis et lue venereâ*, ibidem, 1716, in-4°.

VERCINGENTORIX, célèbre général gaulois, fut d'abord proclamé roi des Arverniens, ensuite généralissime de la ligue formée contre César dans les Gaules, l'an 53 avant J.-C. Quoique fort jeune encore, son activité, sa valeur et sa prudence le rendaient digne du commandement. Mais il s'écarta malheureusement du plan suivi jusqu'alors, qui était de harceler l'armée romaine plutôt que de la combattre. Il perdit une bataille, et s'étant enfermé dans Alize, aujourd'hui Sainte-Reine, il fut obligé par la disette à se rendre à discrétion avec ses soldats; ils furent tous réduits en esclavage. Vercingentorix, ce brave défenseur de la liberté de son pays, fut conduit à Rome, où, après avoir orné le triomphe du vainqueur, on le jeta dans un cachot, et on le mit à mort l'an 47 avant J.-C. On a une tragédie burlesque intitulée *Vercingentorix*, dont de Bièvre est l'auteur.

VERDE (François), jurisconsulte napolitain, docteur des facultés de théologie et de droit, vivait dans le 17ᵉ siècle. Il a laissé: I. *Tyrocinium ad universum jus civile*, etc., Neapoli, 1668, in-fol. II. *Theologiæ fundamentalis caramuelis positiones selectæ*, Lugduni, 1662.

VERDIER (César), chirurgien et démonstrateur royal à Saint-Côme, à Paris, était né à Molières, près Avignon. Ses leçons et ses cours d'anatomie lui attirèrent un grand nombre d'auditeurs, et il forma de bons disciples. Cet homme, plein de probité et de politesse, cherchait, par ses égards, à ne déplaire à personne. Il prononçait volontiers ce mot, qui était comme sa devise: *Ami de tout le monde;* mais cette amitié générale l'empêchait de prendre quelquefois le parti de ses amis particuliers. Verdier mourut à Paris, le 19 mars 1759. Il est auteur d'un excellent *Abrégé d'anatomie*, Paris, 1770, 2 vol. in-12; et avec les Notes de Sabatier, 1775, 2 volumes in-8°, et des *Notes* sur l'Abrégé des Accouchemens, composé par Mᵐᵉ Boursier du Coudrai. On a encore de lui, dans les Mémoires de l'Académie de chirurgie: des *Recherches sur les hernies de la vessie;* des *Observations sur une plaie au ventre et sur une autre à la gorge*.

VERDIZOTTI (Jean-Marie), poète vénitien, qui vécut dans le 16ᵉ siècle, était ecclésiastique, et jouissait d'un bénéfice. Il a écrit des Poésies latines, et quelques autres ouvrages; on estime surtout ses *Fables morales* en vers italiens. Venise, 1570, in-4°. Cette édition est fort recherchée, à cause des figures gravées en bois par Verdizotti lui-même, qui n'était point graveur de profession, mais seulement amateur.

Quelques-unes de ces gravures sont d'après les dessins du Titien. On a encore de lui une traduction du second livre de *l'Enéide*. Verdizotti cultiva la peinture ; il avait été élève du Titien, et peignit lui-même les animaux qu'il introduisit dans ses fables. Il composa sur la mort de son ancien maître, un poème latin, qui n'est pas indigne de son talent. Il mourut vers l'an 1600.

VERDONI (Maur), savant ecclésiastique, né à Césène en Romagne, dans le 17e siècle, était curé de Saint-Victor à Valle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers, entre autres : I. La *Vie de Saint Maur, évêque de Césène*, Césène, 1680. II. La *Vie de Saint Mancio de Césène, martyr*, ibid., 1675.

VERDUC (Laurent), chirurgien-juré de Saint-Côme, à Paris, naquit à Toulouse. C'était un homme plein de candeur et de charité. Il employa un grand nombre d'années à professer la chirurgie ; et il est sorti de son école beaucoup de disciples habiles, qui avaient profité de ses lumières et de son expérience. Ce fut en leur faveur que Verduc publia à Paris, en 1689, son excellent Traité intitulé : *La manière de guérir, par le moyen des bandages, les fractures et les luxations qui arrivent au corps humain*. Il y remonte jusqu'aux principes de la chirurgie et à l'histoire des os. Cet ouvrage a été traduit en hollandais, et imprimé à Amsterdam en 1691, in-8°. Verduc mourut à Paris, en 1695.

VERDUC (Jean-Baptiste), fils du précédent, docteur en médecine, confirma l'idée avantageuse qu'on avait de sa science, par l'ouvrage qu'il intitula *Les Opérations de chirurgie, avec une pathologie*, 1739, 3 vol. in-8°. Ce livre fut traduit en allemand, et imprimé à Leipsick en 1712, in-4°, quoique sa Pathologie soit pleine d'hypothèses hasardées. Il avait entrepris aussi un Traité de l'*Usage des parties*, dans lequel il voulait expliquer les fonctions du corps par les principes les plus clairs. Mais étant mort sans achever ce Traité, Laurent Verduc, son frère, mort en 1703, chirurgien de la communauté de Saint-Côme, revit ce qu'il avait fait, suppléa à tout ce qui manquait, en fit un excellent ouvrage, et le publia à Paris en 1696, en 2 volumes in-12. On a de ce dernier, *le Maître en chirurgie*, ou *la Chirurgie de Gui de Chauliac*, 1704, in-12.

VERDURE (Nicolas-Joseph de la), théologien, né à Aire, mort à Douai en 1717, à 83 ans, était docteur de l'université de cette ville, premier professeur en théologie et doyen de l'église de Saint-Amé. C'était un homme d'un savoir profond et d'un désintéressement encore plus rare. L'illustre Fénélon l'honorait de son amitié. On a de lui un *Traité de la Pénitence*, en latin, plusieurs fois réimprimé, et dont la meilleure édition est de 1698.

VERDUSSEN (Jean-Pierre), membre de l'Académie de peinture de Marseille, mort le 31 mars 1763, a été un des plus célèbres peintres dans le genre des batailles. Ses talens l'ayant attiré à la cour du roi de Sardaigne, en 1744, il accompagna ce prince dans ses campagnes.

d'Italie, et immortalisa la gloire qu'il s'était acquise à Parme et à Guastalla. Rendu à la France depuis plus de seize ans, après avoir parcouru diverses cours de l'Europe, il se fixa à Avignon, et s'y signala par de nouveaux chefs-d'œuvre. La vivacité et le moelleux de ses dernières productions, l'emportèrent sur celles dont il avait embelli l'Italie et l'Angleterre.

VERDUSSEN (Jean-Baptiste), fut un bibliographe renommé, qui travailla à *l'Histoire littéraire d'Anvers*, où il était imprimeur, au milieu du dix-huitième siècle.

VÈRE (sir François), commandant des forces anglaises dans les Pays-Bas, descendait de l'ancienne famille des Vère, comtes d'Oxford, et naquit en 1554. En 1585, il fut envoyé en Hollande avec les troupes que la reine Élisabeth y fit passer sous le commandement du comte de Leicester, et se distingua dans les guerres de Flandre. Il y reçut le rang de chevalier des mains du lord Willoughby, commandant de l'armée anglaise, en récompense des services qu'il avait rendus au siége de Berg-op-Zoom. Il accompagna le comte d'Essex dans son expédition contre Cadix et les îles Açores, en 1597. Il fut nommé commandant de la Brille et des troupes anglaises au service de la république. Il se couvrit de gloire à la mémorable bataille de Newport, et termina sa carrière militaire par sa brillante défense d'Ostende, dont il soutint le siége pendant huit mois contre l'armée espagnole. Au bout de ce temps, il fut relevé, et la place ne se rendit qu'après un siége de trois ans. Sir François mourut en 1608, et fut enterré à l'abbaye de Westminster.

VÈRE (sir Horace), baron de Tilbury et frère puîné du précédent, naquit à Kirbyhall, dans le comté d'Essex, en 1565. Dès l'âge de 12 ans, il suivit son frère dans sa campagne en Flandre, et se distingua, ainsi que lui, à la bataille de Newport et à la défense d'Ostende. Il commanda les forces que Jacques Ier, envoya au secours de l'électeur palatin. On regarde comme une de ses actions les plus glorieuses la retraite savante qu'il fit devant Spinola, général espagnol. Lorsque Charles Ier monta sur le trône, sir Horace Vère fut le premier que ce monarque honora de la pairie, sous le titre de lord Vère, baron de Tilbury. Il mourut le 2 mai 1635.

VÈRE (Édouard), comte d'Oxford en Angleterre, mort en 1604, élève du collége de Saint-Jean à Cambridge, fut également estimé pour sa valeur dans les combats et pour ses talens littéraires. En 1588, il fut un des juges de Marie, reine d'Écosse, et eut le commandement d'une flotte qui combattit une escadre espagnole. Ses poésies furent très-goûtées de son temps. On en trouve un échantillon dans les fragmens des anciens poètes de Percy, et un autre dans le Parnasse anglais.

VERELIUS (Olaüs), historien suédois, mort vers 1680, a publié : I. *Runographia scandica antiqua*, Upsal, 1675, in-fol. L'auteur qui avait parcouru toute la Suède, pour y découvrir les anciennes inscriptions, avoue qu'elles ne répandent presque point de jour sur l'histoire ancienne de ces contrées. Il attri-

bue l'invention des ruines ou caractères anciens du septentrion, aux Scaldes, premiers poètes danois. Il a observé que plus les monumens sont anciens, mieux ces caractères sont gravés. On les plaçait tantôt de gauche et droite comme l'écriture latine, et tantôt de droite à gauche, comme l'hébreu, tantôt perpendiculairement. Odin, célèbre législateur du nord, établit ses institutions avec les runes. L'usage s'en perdit vers l'an 1000, temps où Olaüs, roi de Suède, attribuant à ces caractères la difficulté qu'éprouvait la religion chrétienne à pénétrer dans ses Etats, assembla le sénat de son royaume pour convenir d'abolir les runes, d'y substituer les lettres latines, et de brûler tous les écrits relatifs à l'idolâtrie. Ainsi disparurent ces caractères septentrionaux, et ce ne fut qu'en 1598, que Jean Burée, savant suédois, les fit connaître, et les étudia sur divers monumens antiques du Danemarck et de la Norwège. Verelius a suivi le travail commencé par Burée, et l'a complété. *Voy.* MAGOG. II. *Historia Gothrici et Rolfonis*, *Westrogothiæ regum*, en langue gothique, avec une traduction suédoise, et des notes en latin, Upsal, 1664, in-4°. Ce célèbre commentateur a expliqué avec beaucoup d'érudition, dans ses notes, tout ce qui regarde la religion des anciens peuples du nord. III. *Historia Hervaræ*, en langue gothique, avec une version latine et de longues notes, Upsal, 1671, in-fol. IV. *Supplément à l'Histoire précédente*, id., 1674, in-folio. V. *Index linguæ veteris Scytho-Scandicæ, sive Gothicæ*, Upsal, 1691, in-fol. Les exemplaires de cet ouvrage ne sont pas communs.

VÉRELST (Mlle.), née à Anvers, vers 1680, reçut une éducation brillante. Elle parlait avec facilité plusieurs langues, et jouait de plusieurs instrumens; mais ce fut surtout la peinture qu'elle cultiva avec le plus de succès. Etablie à Londres, elle a orné cette ville de ses ouvrages. Elle peignait également bien le portrait et l'histoire, et dessinait surtout avec beaucoup de correction les figures. La pureté de ses mœurs égala la beauté de son talent.

VEREMOND. *Voyez* BERMUDE.

VÉRÉYCKEN (GODEFROI), médecin, né à Anvers, en 1558, et mort le 2 décembre 1635, se fit recevoir docteur en médecine à Toulouse, en 1586, et revint exercer dans sa ville natale. On a de lui: *De cognitione et conservatione sui*, Mechliniæ, 1615-1633, in-12; ouvrage assez estimé.

VERGERA (CÉSAR-ANTOINE), est auteur d'un ouvrage intitulé: *Moneti del regno de Napoli, da Rugiero primo re, fino a Carlo Sesto, raccolte e spiegate*, Rome, 1716, petit in-fol., fig. Vogt rapporte qu'on n'a tiré qu'environ cent exemplaires de ce livre; mais il se trompe.

VERGÈCE (ANGE), Crétois d'origine, écrivait si bien le grec, que François Ier l'appela en France pour lui copier plusieurs livres, et lui écrire surtout un catalogue par ordre alphabétique de 540 volumes grecs. Voulant faire graver des poinçons grecs pour son imprimerie, Vergèce fut chargé d'en tracer les modèles, et de les fournir à Garamond qui les a fidèlement copiés. Ces poinçons et ces caractères, après avoir été long-temps regardés comme

perdus, furent retrouvés à l'imprimerie royale, du temps de M. Anisson Duperron, par le savant de Guignes. On s'en sert encore aujourd'hui dans cette imprimerie. Henri II employa le talent de Vergèce à écrire le *Cynegeticon*, ou poëme de la Chasse, par Oppien, dont il fit présent à Diane de Poitiers. Ce beau manuscrit se trouve à la bibliothèque du Roi. On dit que Robert Estienne en fit imiter les caractères pour les superbes éditions qu'il publia.

VERGECE (Nicolas), fils du précédent, cultiva les lettres et les muses. De Thou, dans son Histoire, le cite au nombre de ceux qui célébrèrent la mémoire d'Adrien Turnèbe. — Il avait une sœur qui enrichissait de peintures les manuscrits de son père. Celles du manuscrit du poëme de la Chasse, d'Oppien (bibliothèque du Roi, n° 2637), passent pour être de sa main.

VERGENNES (Charles Gravier, comte de), commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, chef du conseil royal des finances, ministre des affaires étrangères sous Louis XVI, mort à Versailles, le 13 février 1787, à 68 ans, était d'une famille noble de Bourgogne. Son esprit actif et conciliant l'ayant fait connaître à la cour, et surtout de M. Rouillé, ministre des affaires étrangères, il fut nommé, en 1755, ambassadeur à Constantinople. Il trouva dans cette place importante de nombreuses difficultés à vaincre ; mais il eut la gloire de les surmonter, et se concilia l'estime et la bienveillance non-seulement du roi et du Grand-Seigneur, mais encore des deux impératrices, Marie-Thérèse et Catherine II. Il avait le coup-d'œil si juste, que lorsque le duc de Choiseul lui écrivait pour le presser de faire déclarer la Porte contre la Russie, il lui répondit : « Je ferai armer les Turcs quand vous voudrez ; mais je vous préviens qu'ils seront battus ; et que cette guerre aura une issue contraire à vos intentions, puisqu'elle rendra la Russie plus glorieuse et plus puissante. » Revenu à Paris, il fut envoyé, en 1771, ambassadeur en Suède, et eut beaucoup de part à la révolution dont les monarques suédois ont recueilli les fruits. Dès que Louis XVI fut sur le trône, il s'empressa de l'appeler auprès de lui en le plaçant, en 1774, à la tête du département des affaires étrangères, et en lui accordant la plus grande confiance pour le gouvernement intérieur du royaume. Sous son ministère, la France reprit, dans les pays étrangers, une considération politique d'autant plus solide, qu'elle était fondée sur les vertus et l'esprit de bienfaisance du comte de Vergennes. Son desir le plus vif et son zèle le plus ardent furent toujours de prévenir l'effusion du sang humain, et d'accommoder les différends qui auraient pu amener la guerre. C'est à ce pacificateur des nations que l'Europe dut la paix de Teschen, celle de 1783, et l'accommodement des disputes entre l'empereur et la Hollande. C'est à lui que la France fut redevable du traité de commerce avec la Russie, fruit d'une rare politique. Celui qu'il avait fait avec l'Angleterre, et qui paraissait d'abord si avantageux n'a pas eu des suites aussi heureuses. Considéré comme ministre de l'intérieur du royaume, le comte de Vergennes joignit toujours à la sévérité pour lui-même

de l'indulgence pour les autres ; à l'opiniâtreté d'un travail souvent sec et fatigant, l'attention d'écrire de sa main des lettres pour consoler des amis ou secourir des malheureux. Donnant un accès libre et facile à tout le monde, il écoutait favorablement tous ceux qui cherchaient à l'approcher. Il se montra toujours père tendre, bon époux, fidèle ami ; et il ne chercha à se délasser de ses pénibles travaux qu'au sein d'une famille chérie, ou avec des amis vertueux. Pendant son ambassade à Constantinople, il y avait épousé la veuve d'un riche marchand établi dans cette capitale. Si sa vie fut à certains égards un modèle pour les hommes publics, sa mort leur offrit encore des leçons. Lorsqu'il eut reçu le viatique, un de ses confrères s'étant approché de son lit, il lui dit : « Je viens de remplir un devoir que nous devons tous remplir, mais que nous devrions répéter plus souvent. » Il avait demandé d'être inhumé dans le cimetière de la paroisse sur laquelle il mourait. Ses obsèques ne furent pas aussi modestes qu'il aurait voulu ; une partie des ministres et des grands seigneurs de la cour assistèrent à son convoi. Les divertissemens furent défendus à Versailles, et le roi le pleura. La France aurait partagé ses regrets, si le comte de Vergennes, président du conseil des finances, avait mis plus d'ordre dans ce département. Mais les affaires étrangères et celles de l'intérieur du royaume ne lui permirent pas de donner, comme il le devait, toute son attention au trésor public, sans lequel cependant il n'y a point de bonne administration. On lui a reproché encore d'avoir fait une fortune qui prouverait que le service du roi ne lui fut point inutile ; mais ses richesses ont été un peu exagérées. On a publié, en 1801, un *Mémoire* historique et politique sur la Louisiane, 1 vol. in-8°, attribué à de Vergennes. Il a cherché à y prouver aux Espagnols que leur intérêt bien entendu exigeait qu'ils rendissent cette colonie à la France, son ancienne métropole. Cet ouvrage est divisé en trois parties ; et on a conçu quelque doute que la dernière fût de ce ministre. Ce Mémoire sur la Louisiane est suivi de quatre autres moins considérables sur la Corse, la Guiane, Saint-Domingue et l'Indostan.

VERGER (DU). *Voy.* SAINT-CYRAN.

VERGERA (JEAN), savant professeur espagnol en langue hébraïque, fut employé par le cardinal Ximénès à la composition de la Polyglotte qui porte son nom. Il se rendit à Alcala, où elle s'imprimait, et travailla à cet immense ouvrage pendant quinze ans. Il traduisit plusieurs livres dans lesquels il restitua beaucoup d'endroits du texte qui étaient entièrement inintelligibles dans la Vulgate.

VERGERI (JÉRÔME), médecin, né à Capo-d'Istria, en 1622, et mort en 1678, occupa successivement à Padoue la chaire de premier professeur de théorie, et celle de pratique. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Syntaxis medicamentorum omnium tùm internorum tùm externorum*, etc.; *Prælectiones in Galeni artem medicinalem.*

VERGERIO (PIERRE-PAUL), philosophe, juriconsulte et orateur, né à Capo-d'Istria, sur le

golfe de Venise, assista au concile de Constance. Les qualités de son cœur et de son esprit le firent aimer et estimer de l'empereur Sigismond, à la cour duquel il mourut vers 1431, à l'âge d'environ 80 ans. Muratori a publié dans sa grande *Collection des Ecrivains de l'Histoire d'Italie*, tome 16, in-fol., l'*Histoire des princes de la maison de Carrari*, écrite par Vergerio, avec plusieurs discours et lettres du même savant. Il a composé d'autres ouvrages, dont quelques-uns sont encore manuscrits. On a donné des éloges à son traité, *De ingenuis moribus et liberalibus adolescentiæ studiis;* imprimée plusieurs fois durant le 15ᵉ siècle et au commencement du 16ᵉ, in-4°; et il le mérite à quelques égards.

VERGERIO (PIERRE-PAUL), parent du précédent, fut envoyé en Allemagne par les papes Clément VII et Paul III au sujet de la tenue d'un concile général. Il eut pour récompense l'évêché de Capo-d'Istria, sa patrie, île située à l'extrémité du golfe de Venise. Comme il avait eu de fréquentes conférences avec Luther, il se remplit d'idées peu favorables au Saint Siége; il appuya les plaintes des novateurs. La cour de Rome aurait voulu l'éloigner des affaires; mais il se ménagea des partisans à celle de France, qui l'envoya avec le titre d'ambassadeur à la diète de l'Empire en 1540. Il s'y donna pour l'agent du pape ainsi que du roi, et il ne servit ni l'un ni l'autre. Enfin, abandonné par la France et inquiété par le pape, il changea de religion, et se retira chez les Grisons. Il finit ses jours à Tubingue en 1565. Il est auteur de plusieurs ouvrages que les protestans mêmes méprisent. Le fiel qu'il y a répandu contre l'Eglise romaine les fait rechercher. La suppression qui en fut faite les rend précieux aux bibliomanes. Les principaux sont: I. *Ordo eligendi pontificis*, 1556, in-4°. II. *Quomodo concilium christianum debeat esse liberum;* l'édition de 1537 n'est pas recherchée. III. *Operum adversùs papatum, tom. I*, 1563, in-4°. IV. *Concilium non modo tridentinum sed unum papisticum, perpetuè fugiendum esse omnibus piis*, 1558, in-4°. V. *De naturâ sacramentorum*, 1559, in-4°. VI. *Postremus catalogus hæreticorum Romæ conflatus*, 1559, *continens alios quatuor catalogos*, etc., 1560, in-8°. VI. Et d'autres écrits en itatien, moins connus .... — J.-B. VERGERIO, son frère, évêque de Pola dans l'Istrie, embrassa comme lui le protestantisme. L'un et l'autre s'étaient flattés pendant quelque temps d'obtenir le chapeau de cardinal.

VERGI (ALIX DE), issue d'une des plus illustres maisons de Bourgogne, épousa en 1199, Eudes III, duc de Bourgogne, et mourut le 3 mai 1251. C'est à la cour de ce prince que l'auteur du roman de la comtesse de Vergi suppose que ses aventures se sont passées. L'héroïne du roman est Laure, fille de Matthieu II, duc de Lorraine, qui avait été mariée à Guillaume de Vergi, sénéchal de Bourgogne, mort après 1272, sans postérité; mais l'auteur n'était guère au fait des époques, puisqu'il suppose cette dame veuve avant son mariage.

VERGI (ANTOINE DE), comte de Dammartin, fut très-attaché

à Jean, duc de Bourgogne, et aux Anglais. Il était avec ce prince quand il contraignit le dauphin et les partisans du duc d'Orléans à sortir de Monteraut-Faut-Yonne, où ce même prince fut assassiné en 1419. Créé l'année suivante maréchal de France par le roi d'Angleterre, se disant régent du royaume, il défit les troupes françaises à la journée de Crevant, près d'Auxerre. Il fut chevalier de la Toison d'or, et mourut en 1459, sans laisser de postérité de ses femmes Jeanne de Rignei et Guillemette de Vienne.

VERGI (...... DE), né à Aix, a publié diverses traductions de l'italien, entre autres celles d'une lettre de Vallisnieri sur la génération des vers, 1727, in-12; des *Reflexions militaires* de Santa-Cruce, 1735, 12 vol. in-12; du *Traité* de Muratori sur la charité, 1745, 2 vol. in-12. On lui doit encore les *Aventures de Lancastel*, 1728, in-12; et une nouvelle édition du Dictionnaire étymologique de Ménage, avec des additions et des éclaircissemens. Vergi est mort en 1752.

VERGI (GABRIELLE DE). *Voy.* FAÏEL.

VERGIER (JACQUES), chansonnier agréable, né à Lyon, en 1657, vint fort jeune à Paris, où son esprit agréable et ses manières polies le firent rechercher. Il portait alors l'habit ecclésiastique; mais cet état étant peu conforme à son génie et à son inclination pour les plaisirs, il le quitta pour prendre l'épée. Le marquis de Seignelai (Colbert) secrétaire d'état de la marine, lui donna, en 1690, une place de commissaire ordonnateur, qu'il remplit pendant plusieurs années. Il fut ensuite président du conseil de commerce à Dunkerque; mais cette voluptueuse nonchalance qui fit toujours ses délices, l'empêcha de monter à de plus hauts emplois, et lui fit négliger même d'amasser de grands biens. Loin de s'occuper des affaires, il ne s'occupait pas même de la poésie, qu'il aimait beaucoup, de peur que ses divertissemens ne devinssent une occupation. Il menait une vie libre et tranquille, lorsqu'il fut assassiné d'un coup de pistolet dans la rue du Bout-du-Monde, à Paris, sur le minuit, en revenant de souper chez un de ses amis, le 23 août 1720. L'auteur de cet assassinat était un voleur connu sous le nom du chevalier *le Craqueur*, avec deux autres complices, tous camarades du fameux Cartouche. Le chevalier Craqueur fut rompu à Paris, le 10 juin 1721, et avoua ce meurtre avec plusieurs autres. Son dessein était de voler Vergier; mais il en fut empêché par un carrosse. C'est sans doute sans fondement qu'on a attribué cette mort à un prince qui voulait se venger d'une satire que le poète avait enfantée contre lui. Vergier n'était capable de faire des vers contre personne. « C'était un philosophe, homme de société, ayant beaucoup d'agrémens dans l'esprit, sans aucun mélange de misanthropie ni d'amertume. « Rousseau, qui parle aussi de ce poète, qu'il avait fort connu, ajoute: « Nous n'avons peut-être rien dans notre langue où il y ait plus de naïveté, de noblesse et d'élégance que ses *Chansons* de table, qui pourraient le faire passer à bon droit pour l'Anacréon français. L'un de

ses quatrains les plus ingénieux est celui-ci :

L'amour aujourd'hui tout en larmes
S'est plaint hautement de nous deux :
Il prétend que vos yeux ont dérobé ses armes ;
Il prétend que mon cœur a dérobé ses feux.

On ne peut qu'applaudir à ce portrait de La Fontaine, et qui semble sortir de la plume de ce dernier.

Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'erreurs,
Mais d'erreurs pleines de sagesse :
Les plaisirs l'y guident sans cesse
Par des chemins semés de fleurs.
Les soins de sa famille ou ceux de la fortune
Ne causent jamais son réveil ;
Il laisse à son gré le soleil
Quitter l'empire de Neptune,
Et dort tant qu'il plaît au sommeil.
Il se lève au matin sans savoir pourquoi faire,
Il se promène, il va sans dessein, sans objet.
Et se couche le soir sans savoir d'ordinaire
Ce que dans le jour il a fait.

A l'egard de ses autres ouvrages la poésie en est négligée, et son style est trop souvent prosaïque. Il a fait des *Odes*, des *Sonnets*, des *Contes*, des *Madrigaux*, des *Epithalames*, des *Epigrammes*, des *Fables*, *des Epîtres*, des *Cantates*, des *Parodies*. La meilleure édition de ces différens ouvrages est celle de 1750, en 2 vol. in-12. « Vergier, dit Voltaire, est à l'égard de La Fontaine ce que Campistron est à Racine, imitateur faible, mais naturel. » En général, la narration de ses contes est un peu décousue. Il est moins obscène que Grécourt, mais il l'est plus que La Fontaine. On a encore de lui *Zaïla*, ou l'*Africaine*, en vers, une historiette en prose et en vers intitulée *Don Juan* ; et *Isabelle*, nouvelle portugaise.

VERGILE (Marcel), savant du 16ᵉ siècle, et secrétaire de Florence, s'adonna à l'étude de la médecine, et traduisit en latin l'ouvrage grec de Dioscoride, sous ce titre : *Dacii Dioscoridæ Anabarzæi de medicâ materiâ libri V*, etc., Florentiæ, 1518, in-fol.

VERGNE (de la). *V.* Fayette et Tressan.

VERGNIAUD (Pierre-Victorin), célèbre orateur de la Convention, né à Limoges, en 1759, et avocat à Bordeaux, fut administrateur du département de la Gironde, et nommé à la législature et à la Convention. Sa hardiesse et ses talens le firent bientôt regarder comme le chef de cette députation, qui crut, après avoir écarté les modérés et les indifférens, s'emparer du pouvoir et le conserver. Vergniaud fut un des premiers qui provoquèrent des voies de rigueur contre les émigrés, et la guerre contre l'Autriche. Défenseur des massacres d'Avignon, il contribua, ainsi que tous les Girondins, à ces lois dites révolutionnaires, qui amenèrent le régime de la terreur, et dont ils devinrent ensuite les victimes. Vergniaud, après la journée du 10 août, proposa la suspension du pouvoir monarchique et l'appel de la Convention. Lorsque cette dernière assemblée fut formée, il s'y montra plus modéré que dans la précédente, soit en s'opposant à la déportation générale des prêtres, soit en dénonçant la commune de Paris comme ayant favorisé les massacres des prisons, soit en demandant qu'on poursuivît Marat pour ses écrits incendiaires, soit enfin en luttant avec énergie contre l'érection du tribunal révolutionnaire. « Pourquoi, s'écria-t-il avec noblesse, présenter sans cesse la liberté et l'égalité sous la forme de deux tigres qui se dévorent, tandis qu'on devrait les offrir sous celle de

deux frères qi s'embrassent ? Si l'on repousse la liberté, c'est qu'on ne l'aperçoit que sous un voile ensanglanté. Quand, pour la première fois, les peuples se prosternèrent devant le soleil, qu'ils appelèrent le père de la nature, croyez-vous qu'il s'enveloppa des nuages qui portent la tempête. » Ailleurs, il comparait la révolution à Saturne qui dévore ses enfans. Vergniaud se trompa, ainsi que ses collègues de la Gironde, dans l'espérance qu'ils avaient de dominer. En se séparant de Robespierre et de ses adhérens, le champ de bataille devait rester à ceux qui avaient le plus d'artifice et d'audace, et Robespierre l'emporta. Accusé le 31 mai, et ensuite le 2 juin 1793, Vergniaud ne chercha point à repousser le décret d'arrestation qui fut rendu contre lui. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il y fut condamné à mort, le 30 du mois d'octobre de la même année, et décapité le lendemain. Madame Roland, passionnée pour le parti de la Gironde, dit que Vergniaud fut l'orateur le plus éloquent des deux législatures ; mais elle ajoute « qu'elle ne l'aime point, parce qu'il nourrit dans son cœur le plus profond mépris pour l'espèce humaine. « Porté naturellement à la paresse, insouciant et égoïste, il s'abandonnait à ses idées avant de les avoir mûries, et livrait son sort à la destinée plutôt que de chercher à se régler sur la prudence et la sagesse : il avait plus de talent pour écrire que pour improviser. Ses discours préparés avec soin et prononcés avec une séduisante flexibilité d'organe et une grande énergie, produisirent presque toujours un grand effet. Son éloquence fut plus en images qu'en raisonnemens, toujours moins dirigée à convaincre qu'à émouvoir. Son style manquait quelquefois de pureté et de précision, et il donnait quelquefois dans la déclamation et dans l'emphase. Cependant s'il avait eu les formes oratoires de Mirabeau et l'imperturbabilité de l'abbé Maury, ces deux grands orateurs ne tiendraient après lui que le second rang. Il improvisait peut-être avec moins de force d'abondance et de facilité, que Guadet ; mais il lui était très-supérieur dans toutes les autres parties de l'art oratoire. Il possédait éminemment le talent de concilier ; et, tant que la violence des partis en présence dans la Convention nationale, rendit la conciliation possible, c'était toujours à Vergniaud que son parti confiait le soin de négocier. On a de lui des rapports et des discours, qui sont consignés dans le Moniteur. Un des plus remarquable est celui qu'il prononça à l'égard du procès de Louis XVI. Il faisait assez agréablement les vers, et l'on trouve dans un Mercure de septembre 1782 une jolie épître de lui, adressée aux astronomes. Napoléon avait fait élever à ce grand orateur une statue dans le péristyle de l'escalier du sénat : elle en a été retirée depuis la restauration.

VERHEL (Arnold), natif d'Amersfoort, professa la philosophie à Franeker, au commencement du 17e siècle, et y mourut en 1660, âgé de 84 ans. Il a laissé plusieurs *Traités élémentaires de métaphysique*, *de morale*, etc.

VERHEYEN (Philippe), fils d'un laboureur du village de Ver-

rebrouck, au pays de Waes, vit le jour en 1648. Il travailla à la terre avec ses parens jusqu'à l'âge de 22 ans, que le curé du lieu, lui trouvant beaucoup d'intelligence, lui apprit le rudiment, et lui procura une place dans le collége de la Trinité à Louvain. Le jeune laboureur y fit tant de progrès, qu'il fut déclaré le premier de ses condisciples. Après avoir reçu le bonnet de docteur en médecine, il obtint la chaire de professeur. On a de lui : I. Un Traité *De corporis humani anatomiâ*, Bruxelles, 1710, 2 vol. in-4°; et Amsterdam, 1731, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage fut traduit en allemand. II. Un Traité *De febribus*, et d'autres savantes productions. Cet habile homme mourut à Louvain, le 18 février 1710, après avoir fait la médecine toute sa vie. Il ne laissa guère d'autre bien aux quatre enfans qu'il avait eus de sa seconde femme, que sa réputation. Il voulut être enterré dans le cimetière de sa paroisse, *ne templum dehonestaret, aut novicis halitibus inficeret*, comme il le dit dans son épitaphe.

VERHOECK (Pierre), peintre et poète hollandais, né à Bodegrave, en 1633, est encore plus connu comme poète que comme peintre. Brouerius Van-Niedek a recueilli et publié ses ouvrages en 1 vol. in-4°, Amsterdam, 1726. On y distingue sa tragédie de *Charles-le-Hardi*. Il est mort en 1702.

VERHOEVEN (Théodore), natif d'Amersfoort, florissait au commencement du 17e siècle, et il a laissé *Brevis rerum amersfortiarum descriptio*, publiée par Antoine Matthieu, 1693, in-4°.

VÉRIN (Hugolin), né à Florence, en 1442, mort vers l'an 1505, poète latin, a composé différens ouvrages qui ne lui ont acquis qu'une réputation médiocre. Nous avons de ce poète : les *Expéditions de Charlemagne*; la *Prise de Grenade*; une *Sylve* en l'honneur de Philippe Benita. Les trois Livres qu'il a faits à la louange de sa patrie, *De illustratione Florentiæ*, Paris, 1583, in-4°, sont, parmi ses ouvrages, ce qu'il y a de plus estimé.

VÉRIN (Michel), fils de Hugolin, natif de Florence, mourut l'an 1487, âgé d'environ 19 ans. On dit que ce jeune homme ne voulut point suivre le conseil des médecins qui lui ordonnaient de se marier s'il voulait recouvrer sa santé, sacrifiant ainsi sa vie à l'amour de la chasteté. Ce poète s'est rendu célèbre par ses *Distiques moraux*, dans lesquels il a su renfermer les plus belles sentences des philosophes grecs et latins, et particulièrement celles de Salomon. Sa versification est facile et élégante. La pureté de son style égalait celle de son ame. Ses *Distiques* (Florence, 1487), ont été réimprimés en France, in-8°, et traduits en vers français et en prose. Le distique suivant, sur la gloire, peut donner une idée de sa manière :

Gloria si dulcis, studeas virtute parare;
Quò labor est major, gloria major erit.

VÉRINE (Ælia Verina), sœur de Basilisque, et épouse de l'empereur Léon, ne s'occupa que de ses devoirs tant que son mari vécut; mais, après sa mort, elle se livra à l'ambition et à l'amour. Ayant fait élire en 474, son gendre Zénon empereur, elle conspira ensuite contre lui pour mettre le patrice Léon, son amant, à sa place.

(*Voyez* Léon.) Elle ne put réussir. Zénon, à la vérité, perdit l'empire; mais Basilisque, frère de Vérine, qui fut élu, fit donner la mort à Léon. Alors cette princesse intrigante se vengea de la mort de son amant en faisant exiler Basilisque, et replacer Zénon sur le trône. Celui-ci la laissa d'abord gouverner; mais, Vérine ayant cabalé de nouveau, il l'exila dans le fond de la Thrace. C'est là qu'elle mourut, en 485, après avoir tenté plusieurs fois de jouer quelque nouveau rôle.

VERKOLIE (Jean), peintre et graveur hollandais, fils d'un serrurier, né à Amsterdam, en 1550, mort à Delft, en 1639, dut en grande partie ses talens à un accident qui lui survint dans sa jeunesse. Une aiguille l'ayant piqué au tendon d'Achille, cette blessure légère faillit lui faire perdre la vie, et il fut forcé de rester pendant trois ans au lit. Dans ce long intervalle, il ne trouva moyen de charmer son ennui qu'en copiant des estampes, et en apprenant sans maître le dessin. Verkolie aimait à peindre des assemblées, des festins, des sujets galans. On lui doit plusieurs tableaux renommés en Hollande, entre autres *Vénus et Adonis*; une *Tempête*; une *Pénitente à genoux*, éclairée par une lampe. Lui-même les a gravés. Il a été surtout très-célèbre pour ses morceaux en manière noire. Il fut heureux, parce qu'il fut sage et sut profiter de son grand talent. Le Musée du Louvre possède un tableau de cet artiste; il représente une femme tenant sur ses genoux un enfant enveloppé dans ses langes: on voit auprès d'elle une servante et un chien au pied du berceau de l'enfant.

VERKOLIE (Nicolas), fils et élève du précédent, né à Delft, en 1579, et mort à Amsterdam, en 1607, surpassa son père dans la gravure. On a de lui d'excellens morceaux, parmi lesquels on cite *Diane et Endymion*; *Bacchus et Ariane*, tous deux d'après Netscher; une *Sainte Famille*, d'après Adrien Van-Der-Werff, et beaucoup de portraits. On voit au Musée du Louvre un tableau de ce peintre représentant l'*Enlèvement de Proserpine par Pluton*.

VERLA (Jean-Baptiste), médecin du 17e siècle, Italien d'origine, a publié dans sa langue un ouvrage qui parut à Amsterdam, en latin, sous ce titre: *Anatomia artificialis oculi humani*, 1680, in-12. Il conçut le projet de ce Traité d'après un œil en ivoire que fit son père, tourneur du grand-duc Côme III, dans le dessein de faciliter l'anatomie, en représentant de même toutes les parties du corps humain.

VERLEN ou VERLENIUS, ou VARLENIUS (Jérôme), théologien, né à Bois-le-Duc, fit ses premières études dans sa patrie, d'où il passa à Louvain. Il étudia dans cette ville la philosophie et la théologie, et s'y rendit habile dans la langue grecque. Rappelé de Louvain à Bois-le-Duc, il eut la direction du collége. Depuis, il fut professeur de théologie à Utrecht, chez les joannistes, ou religieux de la milice de Rhodes. Après avoir rempli successivement divers autres emplois, il mourut à Harlem, le 17 août 1586. On a de lui: I. Une édition de l'*Enchiridion* d'Epictète, avec une traduction et des *Scholies*. II. Une traduction d'une lettre d'Hippocrate, *de risu De-*

mocriti. III. Un fragment de Xénophon, *de la connaissance de soi-même,* tiré du quatrième livre des dits et faits de Socrate, Anvers, 1550, in-8°. IV. Une édition des *Lettres de Saint Ignace, évêque d'Antioche et martyr,* avec des notes, Anvers, 1588, in-8°. V. *Commentaire sur les Psaumes,* Louvain, 1588, in-8°.

VERMANDER (CHARLES), peintre et poète, né à Meuleberk, en Flandre, près de Courtrai, l'an 1548, mort en 1607, a fait beaucoup de tableaux, dont les sujets sont la plupart tirés de l'Histoire Sainte. Il a peint aussi à fresque et à l'huile des *Paysages* et des *Grotesques.* On lui a même attribué l'invention de ce dernier genre. Les guerres des Pays-Bas lui ravirent toute sa fortune; il n'en travailla qu'avec plus d'ardeur à réparer ses pertes, qu'il déplora dans de beaux vers. C'est lui qu'on chargea à Vienne de faire les arcs de triomphe pour l'entrée de l'empereur Rodolphe. Ce peintre a composé un Poème sur la *Peinture*, auquel on a joint du même auteur : I. *Explication des Métamorphoses d'Ovide.* II. *Des figures de l'antiquité.* III. *Les Vies des plus célèbres peintres de l'antiquité.* IV. — *des peintres modernes*, Amsterdam, 1618, in-4°. Il a encore donné des traductions de quelques poètes anciens. Tous ces ouvrages sont en flamand. On lui reproche le défaut d'exactitude. Un de ses fils, nommé aussi *Charles*, a hérité de l'habileté de son père dans la peinture, qu'il alla pratiquer à Copenhague.

VERMANDOIS (HERBERT II, comte DE), arrière-petit-fils de Bernard, roi d'Italie, fut un prince distingué par son courage. Il fit Charles-le-Simple prisonnier à Saint-Quentin, et l'envoya à Péronne, où il finit ses jours. Herbert mourut en 943. La branche de Vermandois, dont il était la tige, finit par Adèle, qui épousa Hugues de France, troisième fils de Henri Ier, qui se signala dans les croisades, et mourut de ses blessures à Tarse, l'an 1102.

VERMANDOIS (RAOUL DE), fils du précédent, fut sénéchal de France, et eut la régence du royaume pendant le voyage d'outremer de Louis VII, en 1147, et mourut en 1152. Il avait été excommunié, en 1142, pour avoir répudié Aliénor de Champagne, sa première femme, dont il avait eu Hugues, qui fonda l'ordre de la Trinité de la rédemption des captifs, sous le nom de Félix de Valois. De son second mariage avec Alix de Guienne naquirent des filles, et un fils mort sans postérité.

VERMANDOIS (LOUIS DE BOURBON, comte DE). *Voyez* MASQUE DE FER, et VALLIÈRE.

VERMEULEN (CORNEILLE), habile graveur d'Anvers, mort sur la fin du 17e siècle. a gravé d'après le Guide et Rubens, et a excellé dans les portraits. On distingue ceux de *Mezzetin*, de *Marie de Tassis,* du maréchal *de Luxembourg,* et de la duchesse *de Montpensier.* On admire encore de lui quelques estampes dans le genre historique : *Marie de Médicis fuyant dans la ville de Blois; Érigone*, etc.

VERMEYEN (JEAN-CORNEILLE), peintre, né dans un village près d'Harlem, mort à Bruxelles, en 1559, âgé de 59 ans. Cet artiste avait une barbe si longue, qu'elle traînait à terre lors même qu'il

était debout; ce qui l'a fait surnommer *Charles le Barbu.* L'empereur Charles-Quint l'aimait, et il le prit à sa suite dans plusieurs voyages, entre autres lors de son expédition de Tunis, que Vermeyen a peinte en plusieurs tableaux, depuis exécutés en tapisseries, qu'on voit encore en Portugal. On voyait quelques-uns de ses tableaux à Bruxelles et à Arras.

VERMOND. *Voyez* COLLIN.

VERMIGLI. *Voyez* MARTYR.

VERMOLANUS, en latin *Gravius*, plus connu sous le nom de HENRI. prit le nom de Gravius parce qu'il était de Grave. Gravius, savant dans les langues, enseigna la théologie, fut prieur des dominicains à Nimègue, et mourut dans sa patrie, le 23 octobre 1552. Nous avons de lui: I. *Annotationes in B. Cyprianum*, Cologne, 1544. Jacques Pamelius s'est servi de ces notes pour son édition de *Saint Cyprien.* II. *Scholia et annotationes in Hieronymi epistolas*, Anvers, 1568, et Cologne, 1618. Elles sont plus propres à faire remarquer les beautés du style de Saint Jérôme, qu'à servir d'explication. III. Une édition des Œuvres de Saint Jean-Damascène, Cologne, 1560, conférée avec plusieurs exemplaires grecs. IV. Une édition des Œuvres de Saint-Paulin, corrigée, Cologne, 1560, in-8°. *Voyez* le Père ECHARD.

VERNA (JEAN-BAPTISTE), médecin d'Italie, né à Lanciano, en 1676, étudia à Naples, et passa dans la Pouille. Il obtint bientôt une chaire de médecine à Padoue, et s'en acquitta si bien que le roi de Sardaigne voulut l'attirer dans l'université de Turin. Mais Verna refusa ses offres. On a de lui: *Princeps acutorum morborum pleuritis*, 1713, in-4°; il y combat les sentimens d'Erasistrate et de Van Helmont sur la saignée; *Princeps medicamentorum omnium phlebotomia*, 1716, in-4°.

VERNAGE (MICHEL-LOUIS), né à Paris, en 1697, mort dans cette ville, le 11 avril 1773, était l'un des médecins les plus accrédités de Paris, et dont la pratique était en général estimée de ses confrères. Il a publié sur son art un recueil de *Dissertations latines*, et des *Observations sur la petite-vérole naturelle et artificielle*, 1763, in-12.

VERNASSAL (FRANÇOIS DE), né près de Cahors, est auteur d'un roman de chevalerie qui eut de la célébrité dans le 16e siècle. Cet ouvrage, intitulé *Histoire de Primaléon de Grèce, continuant celle de Palmarin et autres*, 1550, in-fol., a été réimprimée en 1600, en 4 vol. in-12. Cette histoire est le rebut de la *Bibliothèque Bleue.*

VERNÈGUE (PIERRE DE), gentilhomme et poète provençal du 12e siècle, passa ses premières années au service du dauphin d'Auvergne. L'envie de revoir sa patrie l'obligea de se retirer sur la fin de ses jours en Provence, auprès de la comtesse, femme d'Alphonse fils de Raimond, qui lui fit dresser un superbe mausolée après sa mort. Vernègue a fait un *poème* en rimes provençales *sur la prise de Jérusalem par Saladin.* C'est une production très-médiocre.

VERNEREY (LOUIS), prêtre et théologal du chapitre de Sainte-Madeleine de Besançon, est auteur d'une *Instruction et institution*

du chrétien, enseignant comme l'on doit sanctifier le dimanche, Lyon, 1558. Dans les 16e et 17e siècles, il y avait un théologal dans presque toutes les collégiales, comme dans les chapitres métropolitains.

VERNERIN (.....), fille d'un peintre, née à Dantzick, et morte au milieu du 18e siècle, a été renommée par la beauté de ses dessins et de ses tableaux au pastel. On croit qu'elle fut la première qui employa cette manière de peindre dans de grandes compositions et dans les paysages.

VERNES (JACOB), né à Genève en 1728, fut nommé pasteur de la ville en 1770. Il se trouva enveloppé dans la disgrace du parti patriotique, en 1782. La révolution arrivée à Genève en 1789, l'y rappela. Il est mort, laissant des regrets universels, le 22 octobre 1791. On a de lui un journal intitulé *Choix littéraire*, 24 vol. in-12; *Lettres* et *Dialogues sur le christianisme de J. J. Rousseau, et Réponse à quelques lettres de cet homme célèbre*, 1765, in-12; un *Roman*, dont le but est la réfutation des principes de l'incrédulité moderne, sous le titre de *Confidence philosophique*. La troisième édition, plus complète que les précédentes, est de 1776, 2 vol. *Catéchisme à l'usage de toutes les religions chrétiennes. Examen de cette question : Convient-il de diminuer à Genève le nombre des sermons?* On a imprimé après sa mort deux volumes de ses *Sermons*, Genève, 1792. Ils doivent être comptés parmi ce que les protestans ont de mieux en ce genre. Son fils, homme de lettres, dont le début heureux fut un *Nouveau Voyage sentimental* dans le goût de celui de Sterne, les a enrichis de l'éloge de son père. On a encore de celui-ci une *Romance* touchante, à l'occasion de la mort de sa première femme (il en eut trois). Elle commence par ces vers :

> N'est-il, Amour, sous ton empire
> Que des rigueurs?

On a mis au bas de son buste ces deux vers :

> Ses vertus, ses talens et leur sublime usage,
> Prouvent que l'Eternel fit l'homme à son image.

VERNET (JACOB), né à Genève en 1698, fut admis au ministère évangélique en 1730. Après avoir voyagé en Italie, en France et en Angleterre, il fut nommé, à son retour, pasteur de l'église de Genève. On lui donna une chaire de belles-lettres en 1739, et de théologie en 1756. Il est mort en 17.... Vernet mérite d'être compté parmi les hommes les plus estimables de son siècle. Il a fourni avec honneur une carrière longue et laborieuse. Ses nombreux ouvrages prouvent également son bon esprit, l'étendue et la variété de ses connaissances. Les principaux sont : *Traité de la Vérité de la Religion chrétienne*, 10 vol. in-8°; la dernière édition des 7 premiers est de Lausanne, 1772; les 8 et 9 ont paru en 1782, le 10e à Genève, 1788. *Instruction chrétienne*, 5 vol. in-12. *Dialogues socratiques*, Paris, 1746, in-12. *Lettres sur le Vous et le Tu*, 1752, in-12. *Theses theolog. de libero cuique circa sacra judicio*, etc., 1758, in-4°. *Lettres d'un voyageur anglais*, in-8°, 2 vol., 1766. *Selecta opuscula*, Genève, 1781, in-8°.

VERNET (Joseph), peintre célèbre, né à Avignon en 1714, d'un charron, fit connaître son talent en peignant des chaises à porteur. Il passa vingt années à Rome, où il reçut des leçons de Lucatelli. La province n'était pas digne de le posséder; il vint à Paris, et fut bientôt connu pour le premier peintre de marine de l'Europe. Il peignit les différens ports de mer de France; et c'est une des plus belles suites de tableaux qui existent. Personne n'a représenté avec plus de chaleur et de vérité le calme et la tempête, les agitations de la mer et les reflets de la lumière sur une onde tranquille. Peu de peintres ont mis plus de fraîcheur dans leurs teintes, et exprimé avec plus d'art les différentes heures du jour. Un habitant de la campagne à qui l'on montrait un lever du soleil, et un paysage éclairé par cet astre à son coucher, tels que Vernet les réalisait avec le pinceau, dit sans surprise, et par le pur instinct du sentiment: « Eh! c'est ce que nous voyons tous les jours dans nos campagnes. » Vernet avait aidé ses talens supérieurs par une étude constante de la nature. Pendant son séjour à Rome, il examina tous les sites de l'Italie, s'attacha surtout à saisir les différens effets de lumière et de clair-obscur que les vapeurs de l'atmosphère et les accidens des nuages occasionnent dans les différentes parties du jour et de la nuit. Il s'était exposé dans sa jeunesse aux plus grands dangers pour observer la nature. Dans un voyage de mer, il se fit attacher au mât du vaisseau pour contempler le ciel fulminant, la mer mugissante, les mâts brisés et l'épouvante de l'équipage. Dans son enthousiasme il s'écria: « Quel sublime spectacle! laissez-moi peindre promptement, et avant que je meure, ces effets superbes. » M. Carle Vernet, son fils, a choisi ce trait pour sujet d'un de ses tableaux exposés au Musée en 1822. Deux de ses tableaux furent achetés, en 1772, 50,000 liv., par madame du Barry, qui les plaça à Lucienne. Ils sont maintenant au palais du Luxembourg. Les ouvrages de Vernet faisaient chaque année le plus précieux ornement de l'exposition du salon du Louvre. La reine de France étant allée voir cette exposition, lui dit: « M. Vernet, je vois bien que c'est toujours vous qui faites ici la pluie et le beau temps. » Cet habile artiste mourut à Paris en 1789. A Pétersbourg, dans le palais Michaïlow, on voit un grand nombre de paysages peints par lui. On a dit de lui que son génie n'avait point eu d'enfance ni de vieillesse. Il a laissé un fils qui se distingue aussi dans la peinture. Le Musée du Louvre possède trente et un tableaux de cet artiste, ce sont des marines, des tempêtes des ports de mer. L'Œuvre de Vernet, gravé par les meilleurs artistes de l'Ecole française, se compose d'environ 180 pièces.

VERNEUIL (Catherine-Henriette de Balsac d'Entragues, marquise de), fille de François d'Entragues, gouverneur d'Orléans, et de Marie Touchet, qui avait été maîtresse de Charles IX. La fille ressembla à la mère. Elle avait des graces, de l'esprit et une coquetterie adroite. Après la mort de la duchesse de Beaufort, Henri IV en devint éperdûment amoureux. Elle irrita sa passion par des refus, et déclara qu'elle ne pouvait le satisfaire sans une pro-

messe de mariage. La promesse fut signée; mais le duc de Sully, à qui Henri IV la montra, prit ce papier et le déchira pour toute réponse. Le roi dominé par son amour, eut la faiblesse de faire une autre promesse de mariage, et d'acheter à sa maîtresse le marquisat de Verneuil. Cependant il épousa Marie de Médicis. La marquise en fut si irritée, que par le conseil du duc d'Angoulême, son frère utérin, et du comte d'Entragues, son père, elle se ligua avec le roi d'Espagne pour détrôner Henri IV, et faire proclamer roi le fils que la marquise avait eu de lui, qu'ils traitaient de Dauphin. Ce fils fut dans la suite duc de Verneuil, et mourut sans enfans en 1682. Sa mère fut condamnée à être conduite à l'abbaye de Beaumont-lès-Tours pour y passer le reste de sa vie. Le duc d'Angoulême et le comte d'Entragues devaient avoir la tête tranchée; mais le roi changea la peine en une prison perpétuelle. On prétend que la marquise avait dit pendant le cours du procès criminel contre elle et ses parens, qu'elle ne demandait au roi « qu'un pardon pour son père, une corde pour son frère, et justice pour elle. » Elle rentra, dit-on, en grace, au point qu'elle ne sortit du cœur de Henri IV que par l'amour qu'il prit pour la princesse de Condé. La conspiration dans laquelle elle était entrée fut conduite, suivant le président Hénault, par un capucin, son confesseur. La marquise lui avait persuadé qu'elle ne s'était livrée aux desirs du roi qu'en considération de sa promesse de mariage; et ce bon homme croyait que son salut était intéressé à la faire tenir. Cette femme intrigante et hautaine mourut en 1633, à 54 ans, peu estimée et peu regrettée. Voici comme M. du Radier l'a peinte d'après les auteurs contemporains. « Son esprit était vif; sa conversation légère et amusante ne permettait pas qu'on s'ennuyât un moment avec elle. Elle avait même de ces saillies qui sympatisaient avec le goût de Henri IV. » « Ce bec effilé, disent les Mémoires de Sully, qui par ses bonnes rencontres lui rendait sa compagnie des plus agréables; cette critique fine et maligne, qui ne manque jamais d'amuser ceux qui n'en sont pas les objets, et qui fait ce qu'on appelle le génie de la cour. » L'histoire littéraire de son temps nous apprend qu'elle n'avait pas négligé les avantages de l'érudition et d'une lecture solide. Avec tous ces talens naturels et acquis, elle était méchante, emportée et peu délicate, coquette et bien plus ambitieuse que tendre; rien ne prouve que Henri en ait été jamais aimé; elle n'aima jamais que le roi; et ce prince, l'amant le plus passionné, eut lieu de se repentir plus d'une fois de sa faiblesse. Pour la figure, mademoiselle d'Entragues n'était pas si belle que la duchesse de Beaufort. Avec des traits moins réguliers, une bouche plus grande, moins d'éclat dans les yeux, une tête moins belle, moins de blancheur, elle l'emportait par la jeunesse, l'enjouement et un air vif qui animait tous ses traits et en faisait disparaître les imperfections. Il en coûta une fois cent mille écus à Henri IV pour un repentir; aussi dit-il à Sully: « Ventre-saint-gris, voilà une nuit qui me coûte bien cher. » Ce ministre citoyen ne la ménageait

guère. Un jour qu'il travaillait dans son cabinet aux affaires les plus importantes, un de ses gens lui annonça la marquise de Verneuil. Sully répondit : « Il n'y a que trop de maîtresses et parens du roi; s'il y en avait moins, tout n'en irait que mieux. » On ne sait si cette réponse fut rendue à l'impérieuse maîtresse ; mais ce qui est certain, c'est qu'elle chercha plus d'une fois l'occasion de nuire au digne ami de son auguste amant. Certains prédicateurs ne l'épargnèrent pas plus que les ministres. Le P. Gouthier, jésuite, prêchant un jour à Saint-Gervais, le roi s'y rendit avec sa maîtresse et plusieurs dames de la cour. La marquise fit, pendant le sermon, divers signes au roi pour le faire rire. Le prédicateur, indigné du peu de respect qu'on marquait pour la maison de Dieu et pour sa parole, se tourne vers le roi, et lui dit : « Sire, ne vous lasserez-vous jamais de venir avec un sérail entendre la parole de Dieu, et de donner un si grand scandale dans ce lieu saint ? » La marquise de Verneuil voulut en vain que le roi punît le zèle indiscret du prédicateur. Henri IV, au lieu de se rendre à ses prières, retourna le lendemain au sermon ; et ayant rencontré le P. Gouthier, comme il allait monter en chaire, il lui dit : Mon Père, ne craignez rien; je vous remercie de votre correction, mais je vous prie de ne plus me la faire désormais en public.

VERNEY (PIERRE), médecin, né à Dôle en Franche-Comté, vers 1580, voyagea pour s'instruire. Il alla à Venise, y vit composer la thériaque et en fit une bonne provision ; mais il recommanda de n'en faire usage que quatre ans après sa composition. Il s'était particulièrement appliqué à l'étude de la botanique et de l'anatomie. Il obtint une chaire de langue à l'université de Dôle, et peu après une chaire d'anatomie qu'il remplit avec distinction. Il a donné au public : l'*Antidote de la peste avec les remèdes éprouvés, préservatifs et curatifs, manifestes, occultes ou spécifiés, faciles en leurs usages et préparations, et à la composition et usage du sirop catholique de Casséa*, Dôle, 1629, in-12. On ignore le temps de la mort de cet auteur.

VERNEY (ANDRÉ et CLAUDE), procureurs à Lyon, leur patrie, y publièrent, en 1656, un livre de jurisprudence, intitulé *Style ordinaire de la Sénéchaussée et Conservation.*

VERNIA (NICOLAS), célèbre philosophe et médecin du 15e siècle, était de Chieti, dans le royaume de Naples. Sa réputation le fit rechercher des plus fameuses universités d'Italie ; mais il préféra celle de Padoue, où il pouvait raisonner librement sur un sujet quelconque. Il y occupa pendant 37 ans une chaire de philosophie. Accusé d'hérésie, il mit au jour un petit ouvrage intitulé *De immortalitate animarum*, qu'il dédia à Dominique Grimani, patriarche d'Aquilée. On cite encore de lui : *De præstantiâ medicinæ, quòd ea nobilior sit jurisprudentiâ.*

VERNIER (PIERRE), capitaine et châtelain du château d'Ornans, en Franche-Comté, fut directeur des monnaies. Il a composé un *Traité* sur l'artillerie, un autre sur la construction, l'usage, les propriétés du cadran nouveau de mathématiques, sur la Cons-

truction de la Table des Sinus, un Abrégé desdites Tables, avec son usage; enfin la *Méthode de déterminer les angles d'un triangle, par la connaissance de ses côtés*, Bruxelles, 1631. On ignore l'époque de la naissance et de la mort de cet auteur, à qui les sciences furent redevables de quelques progrès.

VERNIER (Théodore), pair de France, était avocat à Lons-le-Saulnier avant la révolution. Il fut élu, en 1789, député du tiers-état aux Etats-généraux par le bailliage d'Aval en Franche-Comté. Il ne s'occupa que des finances dans cette assemblée. Il fut élu président de l'Assemblée constituante, le 27 août 1791, et député à la Convention nationale en 1792; il y vota la détention de Louis XVI, comme législateur, refusant de se considérer comme juge. Il fut un des soixante députés arrêtés après les événemens du 31 mai 1793; ayant été ensuite rappelé dans la Convention, il en devint président, il montra beaucoup de courage et de fermeté, quoiqu'il eût alors plus de 60 ans. Il fut nommé sénateur sous le gouvernement consulaire, et élevé à la pairie par le roi, en 1814. Il est mort à Paris, le 4 février 1818, à l'âge de 84 ans. On a de lui plusieurs écrits sur les finances, et d'autres qui ont un rapport presque immédiat à la littérature. Les principaux sont: I. *Caractères des passions au physique et au moral*, 1797, in-8°; 1807, 2 vol. in-8°. II. *Délices de la vie champêtre*, 1808, in-8°. III. *Notices et observations pour préparer et faciliter la lecture* des Essais de Montaigne, 1810, in-8°. IV. *Du bonheur individuel, considéré au physique et au moral*, 1811, in-8°, etc. Vernier était comte de Mont-Orient.

VERNIQUET (Edme), architecte, né à Châtillon-sur-Seine, le 8 octobre 1727. Après avoir exercé son art avec succès à Dijon et dans toute la province de Bourgogne, où il fut chargé de la construction d'un grand nombre de châteaux, d'églises, etc., il vint, en 1774, s'établir à Paris, et acheta 100,000 fr. la charge de commissaire-voyer de la ville de Paris, où il fut nommé architecte du jardin des Plantes, et pendant 14 ans il seconda le célèbre Buffon pour l'agrandissement et l'embellissement de ce magnifique jardin. On lui doit le travail immense du plan de la ville et des faubourgs de Paris, à une ligne pour pied, réduit à une demi-ligne pour toise; il employa pendant 30 années jusqu'à 60 ingénieurs par jour, le travail se faisant principalement la nuit aux flambeaux, à cause des embarras qui obstruent pendant le jour les rues de Paris. Ce plan est divisé en 72 planches, y compris les cartouches et les cartes des opérations trigonométriques. Il est reconnu par tous les savans et artistes qui en ont vérifié les opérations, pour être de la plus grande exactitude, et le seul dont on ait pu se servir pour tracer les alignemens nouveaux des rues, quais et places, ainsi que pour déterminer les changemens et les embellissemens qu'on exécute dans la capitale. Verniquet était encore à perfectionner son travail, lorsqu'il mourut le 25 novembre 1804. Il était membre de l'Athénée des arts, de la Société libre des sciences, belles-lettres et arts de Paris, et correspondant

de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de la ville de Dijon, etc.

VERNON (Édouard), naquit à Westminster, le 12 novembre 1684. Son père, secrétaire d'état, sous le roi Guillaume, ne l'avait point destiné au service maritime; mais il ne contraria point le vœu de son fils, qui témoignait pour cet état beaucoup de goût et d'aptitude. Ce fut sous l'amiral Hopson, lors de l'expédition de Vigo, que Vernon fit sa première campagne sur mer. En 1702 et 1704, il servit sous le commodore Walker et sous sir George Rooke, chargé de conduire le roi d'Espagne à Lisbonne. Dans cette occasion le jeune Vernon eut l'avantage de recevoir de la main même du roi une bague et un présent en témoignage de ses bons services. Il se trouva la même année à la fameuse bataille de Malaga. Il obtint successivement le commandement du *Dauphin*, du *Chêne royal*, du *Jersey*, et fut envoyé en qualité de contre-amiral dans les Indes orientales, sous sir Charles Wager. En 1715, il eut le commandement de l'*Assistance*, de 50 canons, dans une expédition sur la mer Baltique, et en 1726 il commanda, dans la même mer, sous sir Charles Wager, le *Grafton* de 70 canons. A l'avénement au trône de George II, il fut envoyé à Gibraltar, mais une expédition plus mémorable l'attendait. Nommé vice-amiral de l'escadre bleue, et chargé du commandement en chef d'une escadre destinée à détruire les établissemens des Espagnols en Amérique, il mit à la voile de Spithead, le 23 juillet 1739, et le 20 novembre suivant, il se trouva à la vue de Porto-Bello avec six vaisseaux seulement. Il l'attaqua dès le lendemain, et après un combat soutenu des deux côtés avec un grand acharnement, il eut le bonheur de s'emparer, le 22, de la ville, des munitions de toutes espèces qui s'y trouvaient, et de deux vaisseaux de guerre espagnols. Il fit sauter les fortifications de la place qu'il ne pouvait garder à raison du petit nombre de troupes qu'il avait à sa disposition, et distribua à ses soldats 10,000 dollars, destinés à la solde de la garnison espagnole. L'amiral Vernon fut moins heureux en 1741, en attaquant Carthagène avec le général Wentworth, entreprise qui n'eut aucun succès. A son retour en Angleterre, Vernon fut employé à croiser sur les côtes de Kent et de Sussex; mais ayant été accusé de n'avoir pas obtempéré aux ordres des lords de l'amirauté dans le placement de l'une de leurs créatures, il fut rayé de la liste des amiraux avec une sévérité qui le décida à se retirer de toute affaire publique. Vernon mourut de mort subite le 29 octobre 1757.

VERNON (..... le baron Gay de), maréchal des camps et armées du roi, ancien commandant de l'école polytechnique, né à Saint-Léonard dans le Limousin, était capitaine de génie avant la révolution. Pendant la première campagne sur le Rhin, il fit construire la tête de pont de Cassel. Les ouvrages dont il eut alors la direction fixèrent l'attention du général Meunier, qui donna de justes éloges à l'habileté de l'ingénieur. Promu au grade de colonel adjudant-général, il suivit à l'armée du Nord l'infortuné Custine dont il était l'ami et l'aide-de-camp. Après l'arrestation de

ce général, il remplit les fonctions de chef d'état-major auprès du général Houchard, et dirigea les opérations de l'armée du Nord. Après la victoire d'Hondscoot, il fut arrêté avec le général Houchard, et languit dans les prisons jusqu'au 9 thermidor. Quand le calme eut succédé à la tourmente révolutionnaire, il fut associé aux savans qui formèrent l'école polytechnique, et pendant dix-sept ans il en fut le sous-directeur et le commandant. Il y composa un ouvrage élémentaire sur l'art de la guerre. Cet ouvrage a été traduit en anglais et en plusieurs autres langues, et les gouvernemens d'Espagne, de Prusse et des États-Unis l'ont adopté pour l'enseignement de leurs écoles d'application. En 1812, Gay de Vernon fut appelé à l'armée active, et nommé commandant de Torgau, après les batailles de Lutzen et Bautzen. Il fut fait prisonnier par suite de la capitulation de cette place, et obtint la permission de rentrer en France sur parole. Gay de Vernon vécut dès lors dans ses foyers, où il est mort en octobre 1822, âgé de 62 ans.

VERNULÆUS (Nicolas), né dans le duché de Luxembourg en 1570, mort à Louvain vers 1649, obtint une place de professeur en l'université de cette dernière ville. Il y fit fleurir le goût des belles-lettres pour lesquelles il en avait assez lui-même. Il a laissé beaucoup d'ouvrages, dont la plupart ne respirent guère ni la délicatesse ni l'exactitude. Les principaux sont : Une *Histoire* latine *de l'université de Louvain*, 1667, in-4°, où l'on trouve bien des recherches. Elle vaut mieux que son *Historia Austriaca*, in-8°, qui manque de méthode et d'ordre. C'est plutôt une compilation indigeste de faits et d'événemens. Ses tragédies latines, au nombre de dix, 1631, in-8°, offrent assez de pureté, mais presque point de génie. On distingue celle qui est intitulée : *Joanna Darcia, vulgo puella aurelianensis*, Louvain, 1629, in-8°. *Institutiones politicæ*, 1647, in-fol., qui renferment beaucoup d'idées communes.

VÉRON (François), missionnaire de Paris, entra chez les jésuites, et en sortit quelque temps après. Il se consacra aux missions et fut l'instrument de la conversion de plusieurs pécheurs. Il mourut en 1649, curé de Charenton. On rapporte qu'après la fameuse conférence qu'il eut à Caen sur la religion avec le ministre Bochart (l'un et l'autre ayant un second bien inférieur en force), un catholique qui était présent fit cette réponse à des huguenots qui lui en demandaient des nouvelles : « Pour vous dire la vérité, on ne peut pas assurer que notre savant soit plus savant que votre savant; mais en récompense, notre ignorant est dix fois plus ignorant que votre ignorant. » On a de lui une *Méthode de controverse*, et surtout une *Règle de la foi catholique*, et d'autres ouvrages dont la plupart ont été imprimés en deux volumes in-fol. Il a paru une traduction latine de cet ouvrage à Cologne, 1769, un vol. in-8°. Véron s'était d'abord annoncé par un livre singulier, intitulé *Le bâillon des jansénistes;* ouvrage qui fit dire à un plaisant que « l'auteur mériterait le bâillon qu'il voulait mettre aux autres. »

VÉRON. *Voy.* Forbonnais.

VERONESE (Paul). *Voyez* Caliari.

VÉRONÈSE (Alexandre Turchi, surnommé), peintre, né à Vérone en 1600, et mort à Rome en 1670, laissant une fortune délabrée, avait épousé une demoiselle romaine qui le ruina en profusions de luxe. Ses principaux tableaux sont à Vérone et à Rome. Quoique sa manière fût faible et lâche, elle était néanmoins agréable. Il excellait plus par le coloris que par le dessin. Sa femme et ses filles étaient ses modèles; et il peignit toutes ses figures dans le naturel; mais ses tableaux, faits souvent à la hâte, ne peuvent entrer en comparaison avec ceux des grands maîtres.

VÉRONÈSE (N...), noble vénitien, évêque de Padoue, et cardinal, naquit à Venise le 4 mars 1684. Après avoir étudié à Rome, il vint recevoir le bonnet de docteur en théologie à Padoue, et y obtint, en 1728, un canonicat dans la cathédrale. Il fut grand-vicaire de l'évêque Ottoboni, puis du cardinal Charles Rezzonico, et s'acquitta de ces deux emplois avec un zèle admirable. Benoît XIV le nomma à l'archevêché de Trévise, et à celui de Famagouste, qu'il ne voulut pas accepter. Cependant Rezzonico étant monté au pontificat sous le nom de Clément XIII, créa Véronèse évêque de Padoue, en 1758, puis cardinal l'année suivante. Ce dernier mourut le premier février 1767, et laissa plusieurs *Lettres pastorales* dignes de l'impression. On a encore de lui un ouvrage posthume, intitulé *De necessariâ fidelium communione cum apostolicâ sede*, in-4°.

VÉRONÈSE (Carlo), né à Venise, acteur et auteur, débuta à Paris au théâtre Italien, en 1744, dans le rôle de Pantalon, et y obtint beaucoup de succès. Il a donné à ce théâtre un grand nombre de *Canevas* qui firent long-temps les plaisirs de ce spectacle. Ceux qu'on ne se lassait pas de voir furent *Coraline esprit follet; La prison desirée et les vingt-six infortunes d'Arlequin*. Il mourut à Paris en 1760, à 58 ans.—Sa fille, Anna Véronèse, enchanta le public par ses graces, sa gaîté et son jeu naïf dans les rôles de Coraline ou de soubrette. Elle fut encore une très-bonne danseuse.

VÉRONIQUE. C'est le nom qu'on donne ordinairement à Bérénice, femme juive qui, selon une tradition populaire, jeta un mouchoir sur le visage de J.-C. montant au Calvaire, pour essuyer le sang et la sueur dont il était couvert. L'impression de ces traits sacrés du Sauveur resta, dit-on dans l'Histoire Sainte, empreinte sur ce mouchoir que l'on appela *Vera Icon*, d'où l'on a fait par corruption *Véronique*, c'est-à-dire, véritable image. Tillemont a détruit cette tradition entièrement fabuleuse. Selon ce judicieux écrivain, il n'y a rien de la Véronique dans l'antiquité, soit qu'on la prenne pour une femme, soit qu'on la prenne pour une image; et ce n'est que dans le 11e siècle que l'on a commencé à parler du suaire sur lequel l'on suppose que la face de Jésus-Christ était imprimée. Marianus Scotus, qui vivait alors, est le premier qui ait rapporté cette histoire sur la foi d'un certain Méthodius, dont la narration est pleine de

fables. Ce n'est que dans les derniers temps que l'on a fait de la Véronique une sainte, dont quelques-uns ont mis la fête au 4 février; mais elle n'est ni dans les anciens Martyrologes, ni même dans le romain. Cependant la fête de la Véronique a été instituée dans quelques églises pour honorer le Sauveur à l'occasion d'une image de sa sainte face. *Voyez* PAPEBROCK (*Act. Sanct. maii*, tome 7, page 356, et les *Notes* de Chastelain sur le Martyrologe romain, pag. 201 et suivantes).

VERONNEAU (.... DE), est auteur d'une pièce dramatique intitulée: l'*Impuissance, tragi-comédie, pastorale en cinq actes et en vers*, Paris, 1634, in-8°. Cette pièce est rare.

VERRAT (JEAN-MARIE), carme natif de Ferrare, mort en 1563, a composé une *Concorde des Evangiles*, et d'autres écrits latins, recueillis en 2 volumes in-folio.

VERRÉPÆUS, célèbre botaniste du 16e siècle, né dans la mairie de Bois-le-Duc, passa toute sa vie à enseigner les belles-lettres, et mourut chanoine de Bois-le-Duc, le 10 novembre 1598, âgé de 75 ans. Il a donné un grand nombre d'ouvrages classiques et quelques livres de piété.

VERRÈS (C. LICINIUS), citoyen romain, après avoir exercé la charge de préteur en Sicile avec autant de violence que d'injustice, fut accusé de concussions par les Siciliens, l'an 82 avant J.-C. Cicéron fit contre lui les belles harangues que nous avons et qui sont nommées Verrines. Il s'exila lui-même sans attendre sa condamnation, et conserva de grandes richesses quoiqu'il eût fait de magnifiques présens à tous ceux qu'il croyait pouvoir s'intéresser pour lui. La description très-détaillée que l'orateur romain donne dans son premier discours des morceaux de sculpture grecque enlevés par Verrès, a fourni à l'abbé Tréguier le sujet d'un mémoire, intitulé *Galerie de Verrès*.

VERRIER DE LA CONTERIE, (N...), né en Normandie, publia l'*Ecole de la chasse des chiens courans*, Rouen, 1763, in-8°. Cet écrit, savant et curieux, est précédé d'une *Bibliothèque historique des Theureticographes*, ou *Auteurs qui ont traité de la Chasse*. Les exemplaires en sont peu communs.

VERRIERE (JULES-CLAUDE GRANDVOINET DE), originaire de Franche-Comté, né à Paris, en 1610, mourut dans cette ville en 1645. Il avait fait une tragédie de *Démétrius*, qu'il n'eut pas le temps de faire représenter et qui s'est perdue; et *l'Amour et l'Innocence*, ballet mêlé de scènes, joué sur le théâtre de l'Opéra-Comique l'année de la mort de l'auteur.

VERRIUS-FLACCUS. *Voyez* FESTUS POMPEÏUS.

VERROCHIO (ANDRÉ), peintre, mort en 1488, âgé de 56 ans, réunissait en lui plus d'une sorte de talens. Il était très-habile dans l'orfèvrerie, la géométrie, la perspective, la musique, la peinture, la sculpture et la gravure. Il avait aussi l'art de fondre et de couler les métaux. Il saisissait fort bien la ressemblance des choses, et il mit en vogue l'usage de mouler avec du plâtre les visages des personnes mortes et vivantes pour en faire les por-

traits. Ce fut à lui que les Vénitiens s'adressèrent pour ériger une statue équestre de bronze à Barthélemi de Bergame, qui leur avait fait remporter plusieurs avantages dans une guerre. Verrochio en fit le modèle en cire; mais, comme on lui préféra un autre artiste pour fondre l'ouvrage, il gâta son modèle et s'enfuit. Ses principaux ouvrages en sculpture sont deux *Têtes* en bronze de Darius et d'Alexandre-le-Grand, dont le grand-duc de Toscane fit présent à Mathias Corvin, roi de Hongrie; une *Danse* d'enfans autour d'un vase d'argent, ouvrage très-fini et acheté par le pape; les *Tombeaux* de Jean, de Pierre et de Côme de Médicis dans l'église de Saint-Laurent à Florence. Ce sont autant de chefs-d'œuvre. Le pinceau de Verrochio était dur, et il entendait très-mal le coloris; mais ce peintre possédait parfaitement la partie du dessin. Il y mit une grande correction, et donna à ses airs de tête beaucoup de grace et d'élégance. Léonard de Vinci fut son élève; et l'élève surpassa le maître.

VERRUE (N... madame DE), née à Paris, morte au commencement du dix-huitième siècle, rassembla chez elle la meilleure compagnie de son temps, et y brilla par ses graces et son esprit. Amie intime du poète la Faye dont Voltaire a dit en plaisantant qu'il réunissait le mérite d'Horace à celui de Pollion, elle le conseilla dans ses productions, et répandit beaucoup de charmes sur ses jours. Son goût pour les arts et les plaisirs la fit surnommer *Dame de volupté*, et elle se fit elle-même cette épitaphe:

Ci-gît dans une paix profonde
Cette dame de volupté,
Qui, pour plus grande sûreté,
Fit son paradis dans ce monde.

VERRUTIUS (JÉRÔME), jurisconsulte, né à Groningue, fit ses études à Louvain, et alla ensuite à Bourges, où il s'appliqua au droit, et prit le degré de docteur. Il visita depuis les plus célèbres universités de l'Allemagne et de la France, et enseigna le droit à Paris. On lui doit le *Lexicon juris*, augmenté, Paris, 1573, in-folio. Ce jurisconsulte florissait dans le 16ᵉ siècle. On ignore l'époque de sa mort.

VERSCHOOR (JACOB), secrétaire hollandais, né à Flessingue. Par un mélange pervers et hétérogène des principes de Cocceïus et de Spinosa, il produisit en 1680 un système religieux, remarquable surtout par son extravagance. On donna à ses disciples le nom d'hébreux, à cause de leur application à l'étude de cette langue. Ils se rencontraient presqu'en tout point avec les hattémistes.

VERSCHURING (HENRI), peintre, né à Gorcum en 1627, étudia sous Jean Bols d'Utrecht, et passa ensuite à Rome pour y faire une étude sérieuse de son art. Son goût le portait à peindre des animaux, des chasses, des batailles. Il réussissait dans le paysage, et savait l'orner de belles fabriques. Henri suivit l'armée des États en 1672, et y fit une étude de tous ces divers campemens, de ce qui se passa dans les armées, dans les déroutes, dans les retraites, dans les combats; et il tira de ces connaissances les sujets ordinaires de ses tableaux. Son génie était vif et facile; il mettait un grand feu dans ses compositions; il variait à l'in-

fini les objets; ses figures ont du mouvement et de l'expression; et il a rendu très-bien la nature. Ce peintre était recommandable non-seulement par ses talens, mais encore par son esprit et par ses mœurs. On lui proposa d'occuper une place de magistrature dans sa patrie; honneur qu'il n'accepta qu'après s'être assuré que cela ne l'obligerait point de quitter la peinture. Verschuring périt sur mer d'un coup de vent, à deux lieues de Dordrecht, en 1690. Il a gravé plusieurs estampes.

VERSÉ (Noel Aubert de), écrivain protestant, né au Mans de parens catholiques, se fit calviniste, et fut quelque temps ministre de la religion réformée à Amsterdam. De protestant il devint socinien; mais il rentra enfin dans l'Eglise catholique vers 1690. Le clergé de France lui donna une pension pour le récompenser de ses ouvrages qui sont très-médiocres. On a de lui: I. *Le Protestant pacifique* du *Traité de l'Eglise*, dans lequel on fait voir par les principes des réformés, que « la foi de l'Eglise catholique ne choque point les fondemens du salut, et qu'ils doivent tolérer dans leur communion tous les chrétiens du monde, les sociniens et les quakers même», in-12. II. Un *Manifeste* contre Jurieu, qui avait attaqué par un *Factum* l'ouvrage précédent, publié en 1687, in-4°, et qui est le meilleur livre qu'ait fait Aubert de Versé. III. L'*Impie convaincu*, ou *Dissertation contre Spinosa*, Amsterdam, 1684, in-8°. IV. La *Clef de l'Apocalypse de St. Jean*, 2 volumes in-12. Cette clef n'a pas pu ouvrir ce livre mystérieux. V. L'*Anti-Socinien*, ou *Nouvelle apologie de la Foi catholique contre les Sociniens*. VI. *Le Tombeau du Socinianisme*, etc. Versé mourut en 1714 avec la réputation d'un esprit ardent, sujet à prendre des travers. Quelques-uns lui attribuent un livre imprimé à Cologne en 1700, in-8°, sous ce titre: *Le Platonisme dévoilé*, ou *Essai touchant le Verbe platonicien;* mais cet ouvrage est plus vraisemblablement de Souverain. *Voyez* Souverain.

VERSLIPE (Jean-Baptiste), né à Ypres, licencié en théologie, curé de Courtrai, puis chanoine de Bruges, mort en 1735, à l'âge de 80 ans, était d'un esprit agréable; il a prêché avec beaucoup de réputation. Ses *Sermons* ont été imprimés deux fois en plusieurs volumes in-8°.

VERSORIS ou VERSOIS, (Jourdain Faure, dit), religieux dauphinois, abbé de Saint-Jean d'Angély, fit périr Charles de France, duc de Guienne, dont il était aumônier et confesseur, avec la dame de Monsoreau, maîtresse de ce prince. (*Voyez* Louis XI.) On assure que ce fut par une pêche empoisonnée qu'il leur présenta; mais on pourrait douter (dit l'historien moderne de Languedoc) s'il y avait alors des pêches en France. Quoi qu'il en soit, Versois cité par Arthur de Montauban, archevêque de Bordeaux, et commissaire de Sixte IV, refusa de comparaître et fut déposé par contumace. Il mourut en prison à Nantes, l'an 1472, avec tous les symptômes du poison, la veille du jour où il devait être jugé. « Louis XI qu'on soupçonna, dit d'Argentré, d'être l'auteur de la mort de son frère, fit périr ainsi l'instrument de son

crime pour en assurer le secret. » Ce qu'il y a de certain, c'est que Versois avait entretenu avec ce prince un commerce épistolaire qui paraît très-suspect. Nous l'apprenons d'une lettre que le monarque écrivit au comte de Dammartin. « M. le grand-maître, depuis les dernières que vous ai écrites, j'ai eu nouvelles que M. de Guienne se meurt et qu'il n'y a point de remède en son fait; et me le fait savoir un de ses plus privés qu'il ait avec lui, par homme exprès; et ne crois pas, ainsi qu'il dit, qu'il soit vif à quinze jours d'ici.... Et afin que vous soyez assuré de celui qui m'a fait savoir les nouvelles, c'est le moine qui dit ses heures avec M. de Guienne; dont je me suis fort ébahi, et m'en suis signé depuis la tête jusqu'aux pieds. » *Voy.* Hist. de France de Velly, Villaret et Garnier, tome 17.

VERSORIS (Pierre), avocat de Paris, dont le vrai nom était le Tourneur, plaida en 1565 pour les jésuites contre l'université, qui voulait leur défendre l'enseignement; il gagna sa cause. Il mourut en 1588. Son *plaidoyer*, qui est imprimé, ne donne pas une grande idée de son éloquence.

VERSOSA (Jean), né à Saragosse, en 1528, professa la langue grecque à Paris, et parut avec éclat au concile de Trente. Il fut ensuite envoyé à Rome, pour faire la recherche des pièces et des principes qui établissaient les droits du roi d'Espagne sur les divers royaumes dont ce prince était en possession. Il mourut dans cette ville, en l'an 1574. Il avait du goût et du talent pour la poésie latine. On a de lui des *Vers héroïques* et des *Vers lyriques*, dans lesquels on ne voit rien de fort extraordinaire. Ses *Epîtres* ont été plus estimées; mais il ne faut pas les comparer, comme on a fait, à celles d'Horace, qui laisse loin derrière lui tous nos versificateurs modernes. Il existe de Versosa un ouvrage très-curieux, mais devenu très-rare, sous le titre de *J. Berzosa, Casaraugustani, de Prosodiis liber absolutissimus, nunc primùm in gratiam linguæ græcæ studiosorum editus*, Lovanii, 1544. — Ses poésies érotiques, sous le titre de *Charina, sive amores*, ont été réimprimées à Amsterdam, en 1681, par les soins du commissaire de la marine espagnole, M. Ignace de Affo del Rio.

VERSTEGAN ou VERSTEGEN (Richard), né à Anvers, florissait sur la fin du 16e siècle. On a de lui : I. *Theatrum crudelitatum hæreticorum*, Anvers, 1592, in-4°; ouvrage rare, orné d'estampes, mêlé de prose et de très-beaux vers latins. On y voit de quelle manière ceux qui se plaignaient de la sévérité du duc d'Albe ont traité les catholiques et surtout les ministres de la foi antique. II. *Antiquitates belgicæ*, Anvers, 1613, in-12. Il y soutint que Saint Willebrod est l'apôtre de la Flandre et du Brabant. III. *Antiquitates britannicæ*, 1606, où il tâche de prouver que les Anglais tirent leur origine des Belges, preuves qui n'ont convaincu personne.

VERT (N.... le), a donné deux mauvaises tragédies et une comédie : *Aristotime*, 1642, in-4°; *Aricidie*, 1646, in-4°; le *Docteur amoureux* et l'*Amour médecin*, année 1638. On n'est pas sûr que cette dernière comédie

soit de lui; mais on la lui attribue assez généralement.

VERT (Dom CLAUDE DE), savant religieux de l'ordre de Cluni, naquit à Paris, le 4 octobre 1645. Après son cours d'étude terminé à Avignon, la curiosité lui fit entreprendre le voyage d'Italie. Frappé de l'éclat avec lequel les cérémonies ecclésiastiques se font à Rome, il résolut dès lors d'en chercher l'origine, et c'est aux réflexions qu'il fit dès ce temps-là qu'on doit son travail sur cette matière. De retour en France, il contribua beaucoup au rétablissement des chapitres généraux, et parut dans celui de 1676. Il y fut élu trésorier de l'abbaye de Cluni, et nommé avec dom Paul Rabusson, sous-chambrier de la même abbaye, pour travailler à réformer le bréviaire de leur ordre (*Voyez* RABUSSON). Cet ouvrage parut en 1686. En 1694, il reçut le titre de vicaire-général du cardinal de Bouillon, et, l'année d'après, on le nomma au prieuré de Saint-Pierre d'Abbeville. Ce savant avait publié, en 1689, la *Traduction* de la Règle de Saint-Benoît, faite par Rancé, abbé et réformateur de la Trappe; et il y joignit une *préface* et des *notes* courtes, mais savantes. Son dessein était de faire un plus long commentaire. Cet ouvrage même était presque achevé et imprimé in-4°, à Paris, jusqu'à l'explication du 48ᵉ chapitre de la règle, lorsque l'auteur fut obligé de quitter Paris pour les affaires de son ordre. Il fut long-temps sans donner de ses nouvelles à son libraire, qui, le croyant mort, déchira les feuilles déjà imprimées. En 1690 dom de Vert publia sa lettre à Jurieu, où il défend les cérémonies de l'Eglise contre le mépris que ce ministre avait montré pour elles. Enfin l'ouvrage par lequel il est le plus connu est son *Explication simple, littérale et historique des Cérémonies de l'Eglise*, en 4 vol. in-8°. Le premier volume parut en 1697, et le second en 1698; mais les troisième et quatrième n'ont été publiés qu'après la mort de l'auteur, qui mourut à Abbeville, le premier mai 1708.

VERTH (JEAN DE), capitaine partisan allemand, qui fut quelque temps redoutable. Turenne le fit prisonnier, et il fut le sujet des *Vaudevilles* de Paris. Ces chansons l'ont rendu célèbre.

VERTOT D'AUBŒUF (RENÉ AUBERT DE), célèbre historien français, né au château de Bennetot, en Normandie, le 25 novembre 1655, d'une famille bien alliée, entra chez les capucins malgré l'opposition de ses parens, et y prit le nom de *frère Zacharie*. Sa santé ayant été dérangée par les austérités de cet ordre, il passa, en 1677, chez les chanoines réguliers de Prémontré, où il fut successivement secrétaire du général, curé et ensuite prieur du monastère. Il se fit ensuite mathurin, et enfin passa dans l'ordre de Cluni. Las de vivre dans des solitudes, il vint à Paris en 1701, et prit l'habit ecclésiastique. On appelait ces différens changemens, *les Révolutions de l'abbé de Vertot*. Il fut associé, en 1705, à l'Académie des belles-lettres. Ses talens lui firent de puissans protecteurs. Il fut nommé secrétaire des commandemens de madame la duchesse d'Orléans Bade-Baden, et secrétaire des langues chez le duc d'Orléans. Le grand-maître de Malte le nomma, en 1715, historiographe de l'or-

dre, l'associa à tous ses privilèges, et lui donna la permission de porter la croix. Il fut ensuite pourvu de la commanderie de Santeny. On assure qu'il avait été nommé pour être sous-précepteur du roi Louis XV, mais que des raisons particulières le privèrent de cet honneur. L'abbé de Vertot passa les dernières années de sa vie dans de grandes infirmités, au milieu desquelles il mourut le 15 juin 1735. Ses principaux ouvrages sont: I. L'*Histoire des Révolutions de Portugal*, Paris, 1689, 1 vol. in-12; composée sur des mémoires infidèles, mais bien écrite. Le P. Bouhours disait qu'il n'avait rien vu en notre langue qui, pour le style, fût au-dessus de cet ouvrage et du suivant. « C'est une plume taillée pour la vie du maréchal de Turenne, » dit un jour Bossuet au cardinal de Bouillon. II. L'*Histoire des Révolutions de Suède*, 1669, en 2 vol. in-12. L'abbé de Mably, disait : « Nous avons un morceau d'histoire qu'à bien des égards on peut comparer à ce que les Anciens ont de plus beau, c'est l'*Histoire des Révolutions de Suède :* quel charme ne cause pas cette lecture! Je vois partout un historien qui, ayant médité sur le cœur humain, avait acquis une grande connaissance de la marche et de la politique des passions. Tite-Live, dont l'auteur s'était rempli, lui avait appris les secrets de son art. L'espèce d'embarras qu'on éprouve en lisant les Révolutions romaines (*Voyez* ci-dessous, n° III) vous ne le rencontrerez point dans la lecture des *Révolutions de Suède*. L'historien me développe la cause des événemens; je ne perds point de vue la chaîne qui les lie, et je marche à sa suite en éprouvant toujours un nouveau plaisir. » On raconte que l'ambassadeur de Suède, venant remplir sa mission en France, fut chargé par sa cour de faire connaissance avec Vertot, et de l'engager par un présent considérable à écrire l'Histoire générale de Suède. Arrivé à Paris, il s'attendait à trouver l'auteur fêté et honoré dans les premières classes de la société; ne le trouvant nulle part, il s'informa où il pouvait le voir, et fut très-surpris en apprenant qu'il n'était qu'un curé du pays de Caux, qu'on n'avait pas daigné attirer dans la capitale. III. L'*Histoire des Révolutions Romaines*, en 3 vol. in-12. C'est le chef-d'œuvre de l'auteur. La chaleur de son style n'est point factice comme celle de quelques historiens modernes. Il se pénétrait tellement de son sujet, que, dans les lectures qu'il faisait à l'Académie des inscriptions de quelques morceaux de son ouvrage, on l'a vu verser des larmes avec la mère de Coriolan, implorant à genoux la clémence de son fils. A l'exemple des bons historiens de l'antiquité, il peint ses personnages, non en traçant des portraits détachés, mais en les faisant agir. « Je regarde l'abbé de Vertot, dit Mably, comme celui de tous nos écrivains qui a été le plus capable d'écrire l'histoire. » IV. L'*Histoire des chevaliers de l'ordre de Malte*, 1727, en 4 vol. in-4°, et en 7 vol. in-12. Le style en est plus languissant, moins pur, moins naturel que celui de ses autres ouvrages, et on l'a attaqué solidement sur plusieurs points qui manquent d'exactitude. (*Voy.* Bosio.) On en a publié une nouvelle édition en 1819, 6 vol.

in-8°. L'éditeur annonçait qu'elle devait être suivie d'un septième vol., devant renfermer la continuation de l'histoire de cet ordre, par M. Charles Malo. V. *Traité de la mouvance de Bretagne*, plein de parallogismes et d'erreurs. VI. *Histoire critique de l'établissement des Bretons dans les Gaules*, 2 vol. in-12, 1743. VII. Plusieurs savantes *Dissertations* dans les Mémoires de l'Académie des belles-lettres. L'abbé de Vertot peut être regardé comme notre Quinte-Curce. Il a un style brillant et léger, une narration vive et ingénieuse. Il est exempt de prévention, et, en le lisant, on ne peut se douter de quelle nation il est, ni à quelle époque il a écrit. Ses réflexions sont justes, solides, concises, et toujours offertes avec une noble simplicité. On lui reproche de n'avoir pas été assez difficile dans le choix de ses matériaux, et d'avoir quelquefois embelli ses récits aux dépens de la vérité. On assure qu'ayant reçu des Mémoires authentiques du siége de Malte, il n'en fit point usage, se contenta de dire : « C'est trop tard, mon siége est fait. » Il possède l'art d'attacher le lecteur, et d'intéresser en faveur de ses personnages; mais, il n'est pas assez profond dans la connaissance des hommes et des affaires, et il manque presque toujours du côté des recherches. Il fut le premier admirateur de madame de Staal, qui vivait sous le nom de mademoiselle *de Launay*, dans un couvent de Normandie. *Voyez* l'art. HEISS.

VERTUE (GEORGE), né à Londres, en 1684, fut mis en apprentissage chez un graveur en armoiries ; mais, se sentant l'ambition et le génie nécessaires pour une carrière plus relevée, il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à l'art du dessin, et chercha à rapporter ses progrès à la gravure, où il n'eut que de faibles succès. Il travailla beaucoup, copia avec une exactitude sévère, mais il n'atteignit jamais ce goût et cette élégance qui devaient donner du prix à son travail. Vertue était né antiquaire ; c'étoit la carrière qu'il devait remplir et qu'il parcourut avec succès; car il a tiré de l'oubli plusieurs morceaux précieux d'antiquités. Ses recherches s'étendaient sur tout ; il fouillait partout avec une étonnante activité. Horace Walpole a rédigé et publié, d'après ses manuscrits : *Anecdotes sur la peinture et les peintres en Angleterre, avec des notes sur d'autres arts*, recueillies par George Vertue, imprimées d'abord en 1762, en 4 vol. in-4°, et réimprimées en 4 vol. in-8° en 1782. Il avait formé 40 volumes de divers formats des pièces qu'il avait recueillies, et on a trouvé dans les notes de son porte-feuille qu'il s'était constamment occupé de cette entreprise depuis 1713 jusqu'à sa mort, arrivée en 1757.

VERTUS (JEAN DE), secrétaire d'état sous Charles V, est un de ceux à qui on attribue le Songe *du Vergier*, 1491, in-fol., et dans les *Libertés de l'Église gallicane*, 1731, 4 vol. in-folio. Mais il y a de fortes raisons de croire que Raoul de Presles en est le véritable auteur. Cet ouvrage fut enfanté contre les entreprises de la cour de Rome, vers 1374, par ordre de Charles V, roi de France, à qui il est dédié. On croit qu'il fut écrit en latin, ou du moins traduit en cette langue presqu'aussitôt qu'il parut.

VERVILLE. *Voy*. BEROALD.

VERVIN (Couci de). *Voy.* Biez.

VERULAM (le baron de). *Voy.* Bacon.

VERULANUS. *Voy.* Sulpitius.

VERUS (Lucius Ceïonius Commodus), empereur romain, fils d'Œlius et de Domitia Lucilla, n'avait que sept ans lorsqu'Adrien, qui aimait son père, fit adopter le fils par Marc-Aurèle, qui lui donna sa fille Lucille en mariage et l'associa à l'empire. Ce prince l'ayant envoyé en Orient contre les Parthes, Lucius Verus les défit, l'an 163 de J.-C. Six ans après, il mourut d'apoplexie à Altino, en 169, âgé de 39 ans selon les uns, et de 42 suivant les autres. Après sa mort, Marc-Aurèle associa Commode à l'empire. Verus avait peu des bonnes qualités de son collègue. On avoue, à la vérité, qu'il était doux, franc et bon ami; il aimait assez la philosophie et les lettres, et avait toujours auprès de lui quelques savans. Mais, quoiqu'il affectât un air grave et sévère, et qu'il portât une barbe très-longue, il avait cependant un penchant extrême aux plaisirs. Son respect pour Marc-Aurèle retint d'abord ce penchant dans quelques bornes; mais il éclata ensuite avec excès. Il était d'ailleurs gouverné par ses affranchis, dont quelques-uns étaient très-vicieux et très-méchans. Marc-Aurèle était chargé seul du poids des affaires, tandis que son collègue, oisif et voluptueux, ne gardait de l'autorité que ce qu'il lui en fallait pour satisfaire ses vices. Les comédiens, les bateleurs, les joueurs d'instrumens étaient sa compagnie ordinaire. Tous les jours, après avoir soupé frugalement avec son frère, il allait faire chez lui un festin somptueux avec de jeunes débauchés. Dans un de ces repas, ce ne fut pas assez pour Verus de faire servir tout ce qu'il y avait de plus délicieux et de plus rare en vins et en viandes; il était lui douzième à table, et il donna à chacun de ses convives le jeune échanson qui avait servi à boire, un maître-d'hôtel, avec un service de vaisselle complet, les mêmes animaux vivans, soit quadrupèdes, soit oiseaux, dont les chairs avaient paru sur la table. Tous les vases dont on usa pour boire étaient précieux par la matière et par les ornemens, or, argent, cristaux, pierreries : on en changea chaque fois que l'on but, et toujours le vase fut donné à celui qui s'en était servi. Il leur donna des couronnes de fleurs qui n'étaient point de saison, avec des pendans tissus d'or; des vases d'or, remplis de parfums les plus exquis; et, pour les ramener chez eux, il leur donna des voitures toutes brillantes d'argent, avec l'attelage de mulets et le muletier pour les conduire. Ce repas coûta à Verus (ou plutôt au peuple), six millions de sesterces, ou sept cent cinquante mille livres. Quelquefois on le vit imiter les indignes amusemens de Néron. La tête enfoncée dans un capuchon qui lui couvrait une partie du visage, il courait les rues de Rome pendant la nuit, entrait dans les tavernes et dans les lieux de débauche, y prenait querelle avec les gens de néant qu'il y trouvait, et souvent il rapportait au palais les marques des coups qu'il avait reçus dans ces combats indécens. Il aimait à la fureur les spectacles de la course des chariots, et il était fauteur passionné de la faction *Verte*. Il s'intéressait d'une

façon si déclarée et si partiale pour les coureurs de cette livrée, que souvent assis aux jeux du cirque, à côté de Marc-Aurèle, il s'attira des reproches et des injures de la part des *Bleus* leurs adversaires. Emule des extravagances de Caligula, il affectionna follement un cheval qu'il nommait l'*Oiseau*, et qu'il nourrissait de raisins secs et de pistaches... *Voy.* Agaclytus.

VERWEY (Jean), savant humaniste hollandais, connu aussi sous le nom de *Phorbæus*, né vers le milieu du 17ᵉ siècle, fut recteur du collége de Gouda, puis de l'école latine à La Haye, et professeur en langue grecque. Il mourut vers l'an 1690. Nous avons de lui : I. *Medulla Artsiarchi Vossiani*, 1670. C'est une grammaire latine tirée principalement de Vossius. II. *Nova via docendi græca*, Gouda, 1684, et Amsterdam, 1710, in-8°. C'est une des meilleures grammaires grecques que nous ayons. Il y a réuni tout ce qu'il y avait de plus utile dans les grammaires publiées avant la sienne ; il est malgré cela court et méthodique.

VERZARCHA ou VERZASCHA (Bernard), docteur en médecine, né en l'an 1629, à Bâle, où il fit ses premières études, parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la France, et revint jouir, dans sa patrie, d'une haute considération, en y remplissant les premières charges civiles. On a de lui : *Lazari Riveris medicina pratica in succinctum compendium redacta*, Basileæ, 1673, in-8° ; *Centuria prima observationum medicarum*, etc., Basileæ et Amstelodami, 1677, in-8°. Il a donné plusieurs *Traités sur l'apoplexie et la paralysie*. Son *Livre* de botanique en allemand, imprimé en 1678, in-fol., à Bâle, où il est mort en 1780, lui a fait une grande réputation.

VESALE (André), médecin et célèbre anatomiste, descendait d'une famille depuis long-temps en possession de fournir des sujets habiles dans cette partie. Il fit ses études en médecine à Paris sous Jacques Sylvius, et s'adonna particulièrement à la connaissance de l'anatomie ; science alors peu connue, parce que l'usage des dissections, regardé comme une pratique odieuse et impie, avait été interrompu depuis long-temps. Il y fit de si grands progrès, qu'à l'âge de 18 ans il y publia son ouvrage intitulé *De fabricâ corporis humani*, Bâle, 1555, grand in-fol. figures, qui lui valut le titre honorable de père de l'anatomie. Il enseigna successivement cette science à Paris, à Louvain, à Pise, Bologne et dans plusieurs autres villes de l'Italie. La république de Venise le nomma professeur d'anatomie dans l'université de Padoue, et il y remplit cette place l'espace de sept ans. L'empereur Charles V et Philippe II, rois d'Espagne, l'honorèrent du titre de leur médecin. Vesale était au plus haut point de sa gloire et de sa fortune, lorsque tout à coup il entreprit un voyage à la Terre-Sainte, dont on ignore le motif, puisqu'on l'attribue à diverses causes. « Jacques Manget et quelques autres rapportent qu'il eut l'intention de se soustraire aux poursuites faites contre lui pour avoir fait l'ouverture du corps d'un gentilhomme espagnol qu'on croyait mort, et qui était encore vivant : c'est l'opinion la plus répandue. D'au-

tres supposent que ce fut l'ambition des richesses, l'humeur impérieuse et chagrine de sa femme, ou les cabales de l'envie, ou le ressentiment des galénistes, qu'il avait attaqués sans ménagement et avec beaucoup de maladresse. Quoi qu'il en soit, il fit voile pour l'île de Chypre, avec Rimini, général de l'armée vénitienne, et passa de là à Jérusalem. Le sénat de Venise le rappela pour remplir la place de Fallope, professeur à Padoue; mais à son retour, son vaisseau ayant fait naufrage, il fut jeté dans l'île de Zante, où il mourut de faim et de misère, le 15 octobre 1564. Il était né à Bruxelles, en 1524, suivant Vander Linden, et selon d'autres, en 1512. Vesale a publié plusieurs ouvrages; mais le plus important est celui dont nous avons parlé. Il a été imprimé à Bâle, 1555, in-fol. Cette dernière édition, augmentée et corrigée, est due à Boerhaave. La collection des œuvres anatomiques et chirurgiques de Vesale, a été publiée à Leyde, en 1725, 2 vol. in-fol. L'historien de Thou rapporte de lui, « qu'étant à Paris, il se faisait bander les yeux et présenter à volonté l'un des plus petits os du squelette humain, qu'il ne manquait jamais de déterminer au simple toucher. » Il fit présent, en 1542, à l'université de Bâle, d'un squelette humain qu'il avait préparé lui-même, et qu'on y conserve encore aujourd'hui. *Voyez* l'article Egmont.

VESLINGIUS (Jean), médecin, né à Minden, mort à Padoue, en 1649, a donné divers ouvrages d'anatomie et de botanique. Les principaux sont: I. *Observationes et notæ ad prosperum Alpinum de plantis Ægyptiis*, Padoue, 1638, in-4°. II. *Syntagma anatomica*, Francfort, in-12, 1641; reimprimé avec des notes de l'éditeur, in-4°, Utrecht, 1696. III. *Opo-balsami vindiciæ*, Padoue, in-4°, 1664.

VESPASIEN (Titus-Flavius), empereur romain, né l'an 8 ou 9 de J.-C., d'une famille obscure, à Rhéate, dans le pays des Sabins, cinq ans avant la mort d'Auguste, était fils de Flavius Sabinus et de Vespasia Polla, qui vivaient dans une petite maison de campagne près de Riti. Il ne rougissait point d'avouer sa naissance, et se moquait de ceux qui, pour le flatter, lui donnaient des ancêtres illustres. Sa valeur et sa prudence, et surtout le crédit de Narcisse, affranchi de Claude, lui procurèrent le consulat. Il suivit Néron dans son voyage de la Grèce; mais il encourut la disgrace de ce prince pour s'être endormi pendant qu'il récitait ses vers. Les Juifs s'étant révoltés, l'empereur oublia cette prétendue faute, et lui donna une armée pour les rappeler à leur devoir. Il fit la guerre dans la Palestine avec succès, défit les rebelles en diverses rencontres, prit Ascalon, Jotapat, Joppé, Gamala, etc. Toutes les autres places de la Galilée se soumirent par force ou volontairement, et une foule de captifs furent exposés en vente. Le vainqueur se prépara à mettre le siége devant Jérusalem: il disposa tout de manière à pouvoir s'emparer de cette ville; mais il ne put y réussir; la gloire en était réservée à Titus, son fils, qui s'en rendit maître quelque temps après. (*Voyez* Josephe.) Vitellius étant mort, il fut salué empereur à Alexandrie par son armée

le 1er juillet de l'an 69 de Jésus-Christ. Il commença par rétablir l'ordre parmi les gens de guerre, dont les excès et les insolences désolaient les villes et les provinces. Il eut soin surtout de remédier à la mollesse, l'écueil de la discipline militaire. Un jeune officier qu'il avait honoré d'un emploi considérable étant venu l'en remercier tout parfumé, il lui dit d'un ton sévère : « J'aimerais mieux que vous sentissiez l'ail que l'essence. » La réforme s'étendit sur tous les ordres de l'Etat ; il abrégea les procédures ; il rendit inutiles les artifices de la chicane par d'excellentes lois. Après avoir travaillé lui-même à ces changemens, il embellit Rome et les autres villes de l'empire. Il répara les murs, fortifia les avenues et les mit en état de défense. Il bâtit aussi quelques villes et fit des grands chemins. Il pourvut à la sûreté des provinces frontières. Mais ce qui le distingua surtout des autres princes, ce fut sa clémence. Loin de faire mourir ceux qui étaient simplement soupçonnés de conspirer contre lui, il leur faisait ressentir ses bienfaits. Ses amis lui ayant dit un jour de prendre garde à Métius Pomposianus, parce que le bruit courait que son horoscope lui promettait l'empire, il le fit consul, et ajouta en riant : « S'il devient jamais empereur, il se souviendra que je lui ai fait du bien.... Je plains, ajouta-t-il, ceux qui conspirent contre moi et qui voudraient occuper ma place ; ce sont des fous qui aspirent à porter un fardeau bien pesant. » Ce fut par cette modération et par sa vigilance qu'il désarma les conspirateurs qui voulaient lui enlever le trône et la vie ; et le seul Sabinus (*voyez* ce mot) eut à se plaindre de la sévérité vindicative de Vespasien. Il n'était point ambitieux de ces grands titres dont plusieurs de ces prédécesseurs étaient si jaloux. Il refusa même long-temps celui de *Père de la Patrie* qu'il méritait à si bon droit. Le roi des Parthes lui ayant écrit cette inscription : *Arsace, roi des rois, à Vespasien* ; au lieu de réprimer cet orgueil, il lui répondit simplement : *Flavius Vespasien à Arsace, roi des rois.* Il permettait à ses amis de railler ; et lorsqu'on affichait des plaisanteries sur lui, il en faisait afficher aussi pour y répondre. Son penchant à pardonner ne prit rien sur sa justice. Les usuriers, ressource cruelle de la jeunesse qui empruntait d'eux à un intérêt exorbitant causaient la ruine de plusieurs maisons : il ordonna que quiconque aurait prêté à un enfant de famille à un gros intérêt, ne pourrait, quand la succession serait ouverte, répéter ni l'intérêt ni le principal. Ennemi du vice, il fut le rémunérateur de la vertu. Il fit fleurir surtout les arts et les sciences par ses libéralités envers ceux qui y excellaient ou qui y faisaient des progrès ; et il destina aux seuls professeurs de rhétorique cent mille sesterces, payables annuellement sur le trésor de l'empire. Il est vrai qu'il bannit de Rome divers philosophes dont l'insolence était extrême et les principes dangereux ; mais il n'en eut ni moins d'amour pour les lettres, ni moins de générosité à l'égard des écrivains distingués. Il donnait des pensions ou accordait des gratifications à ceux qui faisaient des découvertes ou qui perfectionnaient les arts

mécaniques, qui étaient aussi précieux à ses yeux que les arts libéraux. Un habile mathématicien ayant trouvé une manière de faire transporter à peu de frais dans le Capitole des colonnes d'une pesanteur prodigieuse, Vespasien paya en prince l'inventeur, sans vouloir pourtant qu'on se servît de l'invention : « Il faut, dit-il, que les pauvres vivent. » *V.* DÉMÉTRIUS. L'empire fut aussi florissant au dehors qu'au dedans. Outre la Judée et la Comagène, il assujettit encore les royaumes de Lycie et de Pamphilie en Asie, qui jusqu'alors avaient eu leurs rois particuliers, et les rendit provinces de l'empire. L'Achaïe et la Thrace en Europe eurent un pareil sort. Les villes de Rhodes et de Samos, la ville de Byzance et d'autres aussi considérables, furent soumises aux Romains. Ses grandes qualités furent ternies par une économie qui tenait de l'avarice. N'étant encore que simple particulier, il avait marqué beaucoup d'avidité pour l'argent; il n'en témoigna pas moins sur le trône. Un esclave à qui il refusa de donner la liberté gratuitement, tout empereur qu'il était, lui dit : « Le renard change de poil, mais non de caractère. » Les députés d'une ville ou d'une province étant venus lui annoncer que par délibération publique on avait destiné un million de sesterces (125,000 livres) à lui ériger une statue colossale : « Placez-la ici, sans perdre de temps, leur dit-il en présentant sa main formée en creux; voici la base toute prête... » Vespasien achetait souvent des marchandises pour les revendre plus cher; mais il fit en sorte qu'une partie de ses extorsions fût attribuée à Cénis, une de ses concubines. Cette femme avait l'esprit d'intérêt si ordinaire aux personnes de son état. Elle vendait les charges et les commissions à ceux qui les sollicitaient, les absolutions aux accusés innocens ou coupables, et les réponses même de l'empereur. On imputait encore à Vespasien d'employer à dessein dans les finances les hommes les plus avides, pour les condamner lorsqu'ils se seraient enrichis. Ce prince ne regardait les financiers que comme des éponges qu'il voulait presser, après qu'elles se seraient remplies. Titus, son fils, n'approuvant point je ne sais quel impôt sur les urines, l'empereur lui présenta la première somme qu'on en avait retirée, en lui demandant : « Cet argent sent-il mauvais » ?... Ce prince, dit Montesquieu, ne songea dans tout le cours de son règne qu'à rétablir l'empire, qui avait été successivement occupé par six tyrans également cruels, presque tous furieux, souvent imbéciles, et pour comble de malheur, prodigues jusqu'à la folie. » La dernière maladie de Vespasien fut une douleur dans les intestins. Elle ne l'empêcha point de travailler aux affaires du gouvernement avec vivacité; et il répondait aux représentations qu'on lui faisait sur cela, « qu'il fallait qu'un empereur mourût debout. » Comme il sentait que sa fin approchait : « Je crois, dit-il gaîment, que je vais bientôt devenir dieu. » Il mourut âgé de 71 ans, le 24 juin de l'an 79 de Jésus-Christ, dans le même lieu où il était né, après un règne de dix années. L'histoire ne lui reproche que sa passion pour les femmes et pour l'argent. Il poussait ce dernier vice jusqu'à la petitesse; mais on l'excuse, en

observant qu'il ne mit des impôts que pour dégager le trésor impérial, fort endetté lorsqu'il fut nommé empereur. *V.* Zénodore.

VESPUCE. *Voy.* Améric.

VESSOR, roi d'Egypte, fut le premier qui déclara la guerre aux Scythes. Il leur envoya quelques ambassadeurs, pour les engager à se soumettre; mais ils répondirent, « qu'ils s'étonnaient qu'un roi aussi riche déclarât à un peuple fort pauvre une guerre dangereuse pour lui, autant qu'inutile, puisqu'il ne pouvait espérer aucun fruit de la victoire; qu'au reste, loin d'attendre son arrivée, ils marcheraient eux-mêmes à sa rencontre. » Aussitôt ils congédièrent les ambassadeurs, s'armèrent à la hâte, et fondirent sur les Egyptiens avec tant de précipitation, que Vessor, épouvanté, prit la fuite avec toute son armée, et se retira dans son royaume, abandonnant à l'ennemi tout son bagage.

VESTI (Juste), médecin d'Hildesheim, né le 13 mai 1651, mort le 27 mars 1715, devint membre de la faculté d'Erfort, et y occupa successivement les chaires de botanique, d'anatomie chirurgicale et de pathologie. Voici ses principaux ouvrages : I. *Collegium chimicum Crammeri*, etc., Francofurti et Lipsiæ, 1688, in-4°. II. *Œconomia corporis humani*, Erf. 1688.

VESTRI (Octavien), célèbre jurisconsulte du 16e siècle, était d'Imola en Romagne. On a de lui : I. *Introductio in romanæ aulæ actionem*, etc. Coloniæ Agrippinæ, 1573. II. *Practica in Romanæ aulæ actionem*, ibid., 1597. III. *De officiis et officialibus*, Parisiis, 1523.

VESTRI-BARBIANI (Marcel), fils du précédent, né aussi à Imola en Romagne, cultiva avec succès les belles-lettres. Ayant perdu son épouse, dont il avait eu un fils, il fut nommé par Grégoire XIV secrétaire des brefs, et occupa la même place auprès de Clément VIII et Paul V. Il mourut sous le pontificat de ce dernier. On a de lui un discours latin, *De eligendo pontifice*, où l'on trouve un goût excellent.

VETÉRANI (le comte Frédéric), brave militaire, né à Urbin, commanda l'armée autrichienne dans l'expédition de l'empereur Léopold contre les Turcs. On compte parmi ses exploits la prise de Ségédin en Basse-Hongrie, et la triple défaite des ennemis en un seul jour. Il resta mort sur le champ de bataille, en 1695. Il s'était toujours distingué par sa fidélité inviolable envers son souverain, sa probité, sa haute prudence et son courage.

VÉTILLARD (Michel-Noel-Patrice), médecin, né au Mans, mort dans cette ville en 1783, a publié quelques écrits relatifs à sa profession, tels que la *Description d'une chenille rejetée vivante par un vomissement*; des *Mémoires sur le seigle ergoté, et les funestes effets de la vapeur du charbon*; une *Histoire des maladies dyssentériques qui ont affligé le Maine en* 1779. On a encore de lui: *Règles du Médiateur*, 1752, in-12.

VÉTIUS (Théodore), médecin de la ville de Hoorn, où il avait vu le jour, florissait au commencement du 17e siècle. Il était distingué par ses connaissances, et jouissait d'une considération méritée parmi ses concitoyens. Il a laissé en hollandais une

Chronique estimée de sa ville natale, imprimée pour la première fois en 1604, in-8°. Elle a eu plusieurs éditions ; la dernière est de 1740, in-4°, à Hoorn. On a encore de lui quelques *poésies latines*. Le morceau le plus considérable en ce genre est un poème héroïque, intitulé *Westfrisia*, 1617, in-4°. Il est mort en 1630, s'étant fait à lui-même cette épitaphe:

Vetius hic recubat, cui forsan fata dedissent
Nonnullum a studiis nomen habere suis.
Pæonia ars vetuit dum multis millibus unum
Ægrorum medica cogit adesse manu.

VÉTRANI (André), médecin de Palerme, né en 1625, et mort le 24 mars 1689, embrassa vers la fin de ses jours l'état ecclésiastique et s'y avança beaucoup. On a de lui : I. *Medicum discrimen de leprâ gallicâ*, Panormi, 1657, in-4°. II. *Amussis medicamentaria ad usum pharmacopolarum Panormi*, ibidem, 1655, in-4°.

VÉTRANION, général de l'armée romaine sous Constance, né dans la Haute-Mœsie, avait vieilli dans le métier des armes. Regardé comme le père des soldats, il fut revêtu par son armée de la pourpre impériale à Sirmich dans la Pannonie, le premier mai 350. Magnence s'était révolté dans le même temps. Constance marcha contre l'un et l'autre, et ayant eu une entrevue avec Vétranion dans la Dacie, il le traita d'abord en souverain, et le détermina ensuite à quitter le trône. Vétranion obtint de grands biens, pour pouvoir mener une vie convenable au titre qu'il avait porté. Il se retira à Pruse en Bithynie, où il vécut encore six années dans un exercice continuel de piété et de bonnes œuvres. Il avait régné environ six mois. Son abdication prouve assez quel était son caractère. On remarquait en lui cette simplicité et cette grandeur d'ame des anciens Romains dont il avait l'air; mais il était si peu lettré, qu'étant parvenu à l'empire il fut obligé d'apprendre à écrire pour savoir signer son nom.

VÉTRONIUS-TURINUS, courtisan de l'empereur Alexandre, abusa de la familiarité qu'il avait avec ce prince, et disait hautement qu'il était son favori, et qu'il pouvait en obtenir tout ce qu'il voulait. Il commença par trafiquer de sa prétendue faveur, et tira de grandes sommes d'argent de ceux qui recevaient quelque grace de l'empereur, quoiqu'il ne fît effectivement rien pour eux. Alexandre, informé de ce qui se passait, voulut éclaircir la vérité. Il ordonna à un homme dont il connaissait la fidélité de solliciter auprès de Turinus une grace très-importante. Celui-ci promit de s'employer pour lui, exagéra les difficultés de l'entreprise, et attendit que le prince eût accordé ce que l'on sollicitait. Alors il obligea son client, en présence d'un grand nombre de témoins, de lui donner une forte récompense, quoiqu'il n'eût jamais parlé à l'empereur de son affaire. Alexandre le fit emprisonner, et l'ayant convaincu d'imposture, ordonna qu'il fût attaché à un poteau, qu'autour de lui on allumât du foin et du bois vert, tandis qu'un héraut crierait : « Le vendeur de fumée est puni par la fumée. » Ce malheureux finit ainsi ses jours l'an 210.

VETTORI. *Voy.* Victorius.

VÉTURIE, mère de Coriolan, fut envoyée vers son fils, qui assiégeait Rome, avec Volumnie sa femme, et ses deux enfans. Le

vainqueur avait été jusqu'alors insensible aux prières; mais, dès qu'il aperçut sa mère : « O patrie! s'écria-t-il, vous m'avez vaincu et vous avez désarmé ma colère, en employant les prières de ma mère, à qui seule j'accorde le pardon de l'injure que vous m'avez faite; » et aussitôt il cessa ses hostilités sur le territoire romain.

VEUGLES. *Voy.* VLEUGHELS.

VEYSIERE. *Voy.* LACROZE.

VEZINS (..... DE), lieutenant de roi dans le Quercy, se distingua dans le temps de la Saint-Barthélemi par une action de générosité digne d'être conservée dans l'histoire. Il était prêt à sortir de Paris pour s'en retourner dans sa province, au moment que commença cette tragédie horrible. Ayant appris qu'un gentilhomme calviniste de son pays avec lequel il était très-brouillé allait être enveloppé dans le massacre, il va le trouver, le pistolet à la main : « Il faut obéir, lui dit-il d'un air farouche, suivez-moi. » Ce gentilhomme, plus mort que vif, suivit jusque dans le Quercy le lieutenant de roi qui ne lui dit pas un mot dans tout le chemin. Alors de Vezins rompant le silence : « J'aurais pu me venger de vous, lui dit-il, si j'eusse voulu profiter de l'occasion; mais l'honneur et votre vertu m'en ont empêché. Vivez donc par la faveur que je vous fais; mais croyez que je serai toujours prêt à vider notre querelle par la voie reçue, comme je l'ai été à vous garantir d'une perte inévitable. » Et dans le moment, sans attendre de réponse, il pique et s'éloigne à toute bride, laissant au gentilhomme le cheval qu'il lui avait fourni pour faire la route, sans vouloir le reprendre lorsqu'il lui fut renvoyé, ni même en recevoir le prix.

VEZOU (LOUIS-CLAUDE DE), ingénieur, historiographe, généalogiste du roi, membre de l'Académie de Rouen, mort le 28 mai 1782, publia divers ouvrages. Le plus connu est son *Tableau généalogique des trois races des Rois de France*, qu'il publia en 1772. Il donna, deux ans après, en 1774, le *Tableau généalogique de la maison de Bourbon.*

VEZZANI (JACQUES), né à Reggio en 1580, d'une famille honnête, vint à Rome, à l'âge de 21 ans, et y perfectionna son éducation. De retour dans sa patrie, il prit les ordres sacrés, et ouvrit une école pour quelques jeunes gens nobles. Au bout de plusieurs années, il occupa une chaire de belles-lettres à Reggio, la quitta pour aller à Carat-Maggiore, puis à Gênes, et revint dans sa ville natale, où il mourut au mois de mars 1645. Il fut estimé de tous les savans d'Italie, qui entretinrent avec lui une correspondance intime. On a de lui plusieurs volumes de Lettres latines, de Discours et de Poésies, où l'on trouve une pureté de style digne des meilleurs écrivans de cette langue.

VEZZOSI (ANTOINE-FRANÇOIS), savant clerc régulier des théatins, né d'une famille noble d'Arezzo, se distingua dans son ordre par sa profonde érudition. Il passa la majeure partie de sa vie à Rome, où il professa l'histoire ecclésiastique, devint examinateur des évêques, chef de l'ordre des théatins, etc., toutes dignités qu'il dut à son mérite. Clément XIII, convaincu de son mérite éminent, voulut lui conférer la pourpre, mais il la refusa. Il mourut à

Rome en 1785. On a de lui : I. *Opera omnia biblica, theologica*, etc., *cardinalis Thomasii recensita*, Romæ, 1754, in-4°. II. *De laudibus Leoni X, oratio*, ibidem, 1752. III. *Ecrivains de l'ordre des clercs réguliers des théatins*, ibid. 1780.

VIAIXNES (Dom Thierri Fagnier de), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, naquit à Châlons-sur-Marne, le 18 mars 1659. Le nom qu'il reçut au baptême fut celui de Joseph, et *Fagnier* était son nom de famille. Il fit ses humanités et sa philosophie chez les jésuites d'une manière distinguée. Se sentant alors du goût pour la vie religieuse, il résolut d'entrer chez les bénédictins de la congrégation de Saint-Vannes, dont il y avait une maison à Châlons. On s'opposa à son dessein ; mais voyant qu'il y persistait, on le laissa libre. Il entra au noviciat en mai 1776, n'ayant que 17 ans; c'est alors qu'il prit le nom de Thierri, qui était celui de son père. Il prononça ses vœux, le 13 juin 1677, dans l'abbaye de Saint-Pierre de Châlons. Il avait un goût particulier pour l'étude. Après qu'il eut recommencé sa philosophie, et achevé son cours de théologie, on l'envoya à Saint-Vincent de Metz. Les congrégations de Saint-Vannes et de Saint-Maur avaient établi, dans quelques-uns de leurs monastères, pour le perfectionnement des études, des espèces d'Académies, où l'on envoyait les jeunes religieux qui annonçaient le plus de talens et de dispositions pour les travaux d'érudition. Il y avait à l'abbaye de Beaulieu, en Argonne, une de ces Académies, présidée par dom Barthélemi Senocq, savant religieux ; dom de Viaixnes demanda instamment, et obtint d'y être envoyé. Il y passa deux ans, pendant lesquels il s'appliqua sans relâche à l'étude de l'Ecriture Sainte, et de l'Histoire ecclésiastique. Dom Senocq ayant été chargé par le régime d'une autre mission, et, l'Académie de Beaulieu se trouvant dissoute, les supérieurs envoyèrent dom de Viaixnes à l'abbaye de Saint-Pierre de Châlons, où il fut ordonné prêtre par M. de Noailles, alors évêque de cette ville, et depuis archevêque de Paris. Depuis 1683 jusqu'en 1689, dom de Viaixnes habita différens monastères de la congrégation, occupé de ses études ordinaires, auxquelles il avait joint le ministère de la prédication. En 1695, il retrouva à l'abbaye d'Hautvilliers, dom Senocq, qui en était prieur, et qui y avait établi une Académie. Dom de Viaixnes y fut employé en qualité de professeur, et en devint même président. Le voisinage de Reims lui avait donné occasion de se lier avec Dom Thiroux, de la congrégation de Saint-Maur, qui professait alors la théologie à Saint-Remi de Reims. Tous deux partageaient les opinions de Port-Royal, et entretenaient, à ce qu'il paraît, une correspondance où leurs sentimens n'étaient point déguisés. Ils firent ensemble un voyage aux Pays-Bas. En passant à Bruxelles, ils y virent le P. Quesnel, qui y résidait alors. Il en résulta une liaison entre ce père et dom de Viaixnes, qui continua d'avoir avec lui un commerce de lettres. Le père Quesnel ayant été arrêté à Bruxelles par ordre de Philippe V, les lettres de dom de Viaixnes furent

trouvées dans ses papiers. Ce religieux était allé à Paris pour quelques affaires ; il y fut arrêté, en 1703, et conduit au château de Vincennes. Par suite de cette arrestation, dom Thiroux, alors prieur de Saint-Nicaise à Meulan, dont on avait trouvé des lettres dans les papiers de dom de Viaixnes, subit le même sort. L'un et l'autre recouvrèrent la liberté en 1710 ; mais dom de Viaixnes fut exilé à l'abbaye de Saint-Florent, près Saumur. En 1714, de Viaixnes fut de nouveau enfermé au château de Vincennes, d'où il ne sortit qu'après la mort de Louis XIV. D'autres imprudences le firent exiler de nouveau en 1721, à l'abbaye de Poultières, au diocèse de Langres, et bannir ensuite du royaume. Il passa quelque temps à l'abbaye de Saint-Guislain, dans le Hainaut autrichien, et chez des bénédictins près Louvain. Ensuite il se retira en Hollande, et mourut à Rhynswick, près d'Utrecht, en 1735, après une vie que son caractère ardent, et le parti qu'il avait embrassé, lui avaient fait passer dans une continuelle agitation. On a de lui : I. *L'Impiété reconnue*, contre une thèse soutenue à Caen; écrit imprimé à l'insu et sans le consentement de l'auteur, Cologne, 1693. II. *Problème ecclésiastique proposé à M. l'abbé Boileau de l'archevêché : A qui l'on doit croire, de M. Louis-Antoine de Noailles, évêque de Châlons en* 1695, (approuvant les réflexions morales du P. Quesnel), ou *de M. Louis-Antoine de Noailles, archevêque de Paris en* 1696, (condamnant l'*exposition de la foi* par l'abbé Barcos), 1698, in-12; dilemme satirique, lequel fit beaucoup de bruit, qu'on attribua d'abord aux jésuites, notamment au P. Daniel, tant il était fait avec art, mais qu'on découvrit enfin être l'ouvrage de dom de Viaixnes, qui s'en avoua l'auteur. III. *Acta omnia congregationum et disputationum quæ coràm Clemente VIII et Paulo V, sunt celebrata in controversiâ de auxiliis*, Louvain, 1702, in-fol. IV. *Edmundi Richerii libellus de ecclesiasticâ et politicâ potestate cum demonstratione ; edente D. Thierri de Viaixnes*, Cologne, 1702, 2 vol. in-4°. Il faut ajouter à cela un grand nombre d'écrits contre la bulle et contre les jésuites, et un acte de dénonciation de la bulle, daté du 13 avril 1727.

VIAL DE CLAIRBOIS (.....), ingénieur, mort à Brest à la fin de 1816, à l'âge de 87 ans, avait long-temps été directeur de l'école du génie maritime. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Essai géométrique et pratique sur l'architecture navale*, Brest, 1776, 2 tomes en 1 vol. in-8°, fig. II. *Traité élémentaire de la construction des vaisseaux, à l'usage des élèves de la marine*, Paris, 1787-1805, 2 vol. in-4°, fig. III. Une traduction du *Traité de la construction des vaisseaux*, de Chapman, avec des notes, Brest, 1781, in-4°, fig. Il fut un des principaux collaborateurs de l'*Encyclopédie*. Le Discours préliminaire, et le Tableau analytique qui précèdent la partie *marine*, sont de lui.

VIALART DE HERSE (Félix), évêque de Châlons, né à Paris, en 1613, et mort en 1680, fut un des plus illustres prélats du siècle de Louis XIV. Sa vertu

était solide, sincère et sans amertume. La paix de Clément XI se fit, en 1669, en partie par ses soins. On a de lui un *Rituel*, des *Mandemens* et des *Instructions pastorales*.

VIALART-SAINT-MORYS (.... BOURGEVIN, comte DE), mort à Paris, le 21 juillet 1817, âgé de 45 ans, est auteur des ouvrages suivans : I. *Voyage pittoresque de Scandinavie*, 1802, in-4°. II. *Tableau littéraire de la France au 18e siècle*, 1809, in-8°. III. *Description d'un monument trouvé dans une maison, rue Vivienne*, 1810, in-8°, avec planche. IV. *Mémoire sur les moyens de rendre utiles les friches et côtes incultes en les plantant*, Paris, 1810, in-8°. V. *Aperçu sur la politique de l'Europe, et sur l'administration intérieure de la France*, 1815, in-8°, etc.

VIALART (CHARLES). Voyez CHARLES DE SAINT-PAUL.

VIALI (FÉLIX), médecin, né à Padoue, mort le 22 janvier 1722, enseigna d'abord la botanique à Pise, puis devint directeur du jardin des plantes de sa ville natale : il a laissé, *Plantæ satæ in seminario horti Patavini, anno* 1686, Patavii, in-12.

VIALLIER (......), prédicateur, né à Lyon, curé de Saint-Étienne-en-Bresse, publia, au milieu du 18e siècle, un Recueil d'oraisons funèbres.

VIANÉE (VINCENT), célèbre médecin et chirurgien du 15e siècle, né à Maida en Calabre, paraît avoir le premier possédé le secret de raccommoder les parties du corps mutilées, et de les rendre à leur état naturel. Gabriel Barri lui conteste cette invention.

VIARD ou WIARD, chartreux à Lugny, mort au commencement du 13e siècle, se retira dans une solitude à quatre lieues de Langres. Un grand nombre de disciples, auxquels il imposa une règle très-austère, approuvée par Innocent III, vinrent se ranger sous sa discipline. Ces ermites donnèrent à leur monastère le nom de Notre-Dame du Val-des-Choux, devenu chef d'ordre, et réuni à l'abbaye de Sept-Fonts, maison réformée comme la Trappe.

VIARD (NICOLAS-ANDRÉ), avocat, mort en 177..... *Ses vrais principes de la lecture et de l'orthographe*, augmentés par Luneau de Boisgermain, 1786, in-8°, et ses *Époques les plus intéressantes de l'histoire de France*, 1771, in-12, sont utiles à la jeunesse, à laquelle il avait consacré ses talens.

VIARDEL (CÔME), chirurgien-accoucheur de Paris, vivait dans le 17e siècle : il a donné dans beaucoup d'opinions erronées, dont il parle lui-même dans un ouvrage intitulé : *Observations sur la pratique des accouchemens naturels, contre nature et monstrueux*, Paris, 1671, in-8°; ibid., 1748, in-8°; avec quelques nouvelles observations de peu d'importance. Il y a aussi une édition en allemand, assez estimée, Francfort, 1678, in-8°.

VIAS (BALTHASAR DE), poète latin, né à Marseille, en 1587, mort dans la même ville, en 1667, marqua, dès son enfance, une inclination particulière pour les muses latines qu'il cultiva dans toutes les situations de sa vie. En

1627, il fut fait consul de la natio française à Alger, emploi qu'occupait son père, et qu'il remplit avec le plus grand applaudissement. Le roi le récompensa de son zèle par les places de gentilhomme ordinaire et de conseiller d'état. Ses ouvrages sont : I. Un long *Panégyrique de Henri-le-Grand*. II. Des *Vers élégiaques*. III. Des pièces intitulées *Les Graces*, ou *Charitum libri tres*, Paris, 1660, in-4°. IV. *Sylvæ regiæ*, Paris, 1623, in-4°. V. Un Poème sur le pape Urbain VIII, etc. Il y a, dans ces différentes pièces, de l'esprit, de la facilité ; mais son style est quelquefois obscur par un usage trop fréquent de la fable, et l'auteur ne sait pas s'arrêter où il faudrait. Aussi ses poésies ne sont guère que dans les grandes bibliothèques, avec une infinité d'autres abandonnées à la poussière et aux vers. A la qualité de poète, il joignit celles de jurisconsulte et d'astronome ; il avait formé un cabinet curieux de médailles et d'antiques, qui lui mérita la réputation d'amateur.

VIAS (Antoine), est auteur d'un ouvrage intitulé : *Sophologe d'amour*, Lyon, sans date, petit in-8°, goth. Ce petit livre est très-rare ; et ni Lacroix du Maine, ni Duverdier, n'en ont nommé l'auteur, qui, comme il nous l'apprend lui-même dans son *Sophologe*, était licencié-ès-lois, et natif du pays d'Auvergne. L'ouvrage est dédié au Dauphin.

VIATOR (le frère), célèbre capucin, né à Coccaglio dans le Bressan, un des premiers littérateurs de son siècle, mourut sur la fin du mois de janvier 1793, dans le couvent de Saint-Jacques de Cologne. Ses principaux ouvrages sont : I. *Tentamina theologico-scholastica*, Bergami, 1744. II. *Synopsis tentaminum theologicorum in moralibus*, Venetiis, 1791. III. *L'Esprit philosophique de Saint Prosper d'Aquitaine*, Brescia, 1760. IV. *Ricerca sistematica sul testo e sulla mente di San Prospero d'Aquitania nel suo poema contra gli ingrati*, 2 vol. in-4°.

VIAUD. *Voyez* Théophile.

VIBIUS SEQUESTER, ancien auteur, adressa à son fils Virgilien un *Dictionnaire géographique*, où il parlait des fleuves, des fontaines, des lacs, des montagnes, des forêts et des nations. Boccace a depuis travaillé sur le même sujet ; et quoique souvent il ne fasse que transcrire ce qu'a dit Vibius Sequester, il ne le cite cependant jamais. On trouve le Dictionnaire de Vibius avec Pomponius Méla, 1575, in-12, édition donnée par Josias Simler, et à Rotterdam, 1711, in-8°.

VIC (Henri de), le plus habile mécanicien du 14ᵉ siècle, était d'Allemagne. Charles V le fit venir à Paris, où il plaça, sur la tour du palais, une grosse horloge qui sonnait les heures. C'est le premier ouvrage d'horlogerie qu'on ait vu en France, quoique Gerbert, dès le 10ᵉ siècle, eût commencé à décrire les horloges à roues. De Vic mourut vers l'an 1369.

VIC (Dominique de), gouverneur d'Amiens, de Calais, et vice-amiral de France, se signala par son affabilité, et par son humanité, autant que par sa valeur. Il s'informait dans tous les lieux où il commandait des marchands et des artisans qui jouissaient d'une bonne réputation ; il les visitait

comme un ami, et allait lui-même les prier à dîner. L'histoire rapporte de lui deux traits bien touchans. Ayant eu, en 1586, le gras de la jambe droite emporté d'un coup de fauconneau, et ne pouvant plus monter à cheval sans ressentir les douleurs les plus vives, il s'était retiré dans ses terres en Guienne. Il y vivait depuis trois ans, lorsqu'il apprit la mort de Henri III, les embarras où était Henri IV, et le besoin qu'il avait de tous ses bons serviteurs. Il se fit couper la jambe, vendit une partie de son bien, alla trouver ce prince, et lui rendit des services signalés à la bataile d'Ivri, et dans plusieurs autres occasions. Deux jours après l'assassinat de ce roi, de Vic passant dans la rue de la Féronnerie, et regardant l'endroit où cet horrible attentat avait été commis, fut si saisi de douleur, qu'il tomba presque mort, et il expira le surlendemain, 14 août 1610. — Son frère, Méri DE VIC, mort en 1622, fut garde des sceaux sous Louis XIII. Dominique DE VIC ne laissa pas de postérité.

VIC (dom CLAUDE DE), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Sorèze, petite ville du diocèse de Lavaur, professa d'abord la rhétorique dans l'abbaye de Saint-Sever en Gascogne. Ses supérieurs instruits de sa capacité, l'envoyèrent à Rome en 1701, pour y servir de compagnon au procureur-général de sa congrégation. Ses connaissances lui concilièrent la bienveillance du pape Clément XI, de la reine de Pologne et de plusieurs cardinaux. On le rappela en France, en 1715, et il fut choisi avec dom Vaissette, pour travailler à l'*Histoire du Languedoc*. Le premier volume de ce savant ouvrage était imprimé lorsqu'il mourut à Paris, le 23 janvier 1734, à 64 ans, après avoir été nommé procureur-général de sa congrégation à Rome. On a encore de lui une Traduction latine de la Vie de dom Mabillon, par Ruinart. Cette version fut imprimée à Padoue, en 1714.

VIC (JEAN-BAPTISTE), jurisconsulte, né à Naples, en 1670, d'une famille honnête, fit la majeure partie de ses études grammaticales au collége des jésuites, ainsi que sa philosophie. Il se livra ensuite à la jurisprudence, qu'il approfondit pendant neuf ans dans le château de Cilento, où il élevait les neveux de Jérôme Rocca, évêque d'Ischia. De retour à Naples, en 1697, il y obtint une chaire de rhétorique, puis de droit. Charles de Bourbon étant venu à Naples, le nomma son historiographe. Il mourut le 20 janvier 1744. On compte de lui vingt-cinq ouvrages divers, tels que *Panégyriques, Oraisons funèbres, Traités de philosophie, de jurisprudence, de métaphysique*, etc., etc.

VIC (ÉNÉE). *Voyez* VICO.

VICAIRE (PHILIPPE), doyen et ancien professeur de théologie dans l'université de Caen, sa patrie, curé de Saint-Pierre de la même ville, né le 24 décembre 1689, et mort le 7 avril 1775, parut dans l'université lorsque les tristes querelles à l'occasion des matières de la grace y étaient dans la plus grande effervescence. Son attachement à la bulle *Unigenitus* ne fut pas équivoque ; il donna lieu plus d'une fois au parti opposé de lui en reprocher l'excès. Il ne fit pas paraître

moins de zèle pour la réunion des protestans à l'Eglise catholique, et gouverna sa paroisse avec prudence. Nous avons de lui : I. *Discours sur la naissance de Monseigneur le Dauphin*, Caen, 1729, in-4°. II. *Oraison funèbre de M. le cardinal de Fleury*, 1743, in-4°. III. *Demandes d'un protestant faites à M. le curé de***, avec les Réponses*, 1766, in-12. IV. *Exposition fidèle et preuves solides de la doctrine catholique, adressées aux protestans*, etc., Caen, 1770, 4 vol. in-12.

VICAIRE (Jean-Nicolas de), jurisconsulte du 16e siècle, né à Salerne, a mis au jour: *Scripta in lecturâ primæ partis Infortiati, videlicet super soluto matrimonio*, etc., in-folio.

VICARIUS (Jean-Jacques), médecin du 17e siècle, fut reçu docteur en philosophie et en médecine à Fribourg, et y occupa la première chaire. Il fut membre de l'Académie impériale d'Allemagne. Voici ses principaux ouvrages : *Hydrophylacium, seu discursus de aquis mineralibus*, Ulmæ-Suevorum, 1699, in-8°. *Basis universæ medicinæ*, etc., Argentorati, 1710, in-8°. *Tractatus de intemperato Hippocratico*, etc., ibidem, 1712, in-4°.

VICARS (Jean), auteur anglais, né à Londres, mort en 1652, fut un zélé presbytérien, qui se distingua dans les guerres civiles. Les ouvrages qu'on a de lui sont : I. *Dieu dans la montagne*, ou *le Moniteur de l'Angleterre*, poème, in-4°. II. *Le Miroir des malveillans*. III. Quelques pamphlets virulens contre les royalistes. Buttler fait mention de lui et le représente comme inspiré par la bière ou quelque autre liqueur.

VICARY (Thomas), le premier qui ait écrit en anglais sur l'anatomie ; il était citoyen de Londres, sergent-chirurgien sous Henri VIII, Edouard VI, Marie Ire et Elisabeth, et chirurgien en chef de l'hôpital de Saint-Barthélemi. Son ouvrage parut en 1548, et a pour titre : *Traité de l'anatomie du corps humain, compilé par T. Vicary, et publié par les chirurgiens de l'hôpital de Saint-Barthélemi;* il a été réimprimé en 1577, in-12, in-4° en 1633, et a eu depuis d'autres éditions. C'est un court abrégé à l'usage des élèves, tiré de Galien et des auteurs arabes.

VICECOMÈS ou VICOMTI (Joseph), né à Milan, vers la fin du 16e siècle, fut choisi, par le cardinal Frédéric Borromée pour travailler dans la fameuse bibliothèque ambrosienne, fondée à Milan par ce savant prélat. Vicecomès, Rusca, Collius, etc., avaient mérité par leur capacité ses regards ; et afin que sa bibliothèque ne fût pas oisive, il leur distribua à chacun les matières qu'ils devaient traiter. Le premier eut pour lot les rits ecclésiastiques. Il remplit sa tâche avec érudition par un ouvrage imprimé à Milan, en 4 vol. in-4°, sous ce titre : *Observationes ecclesiasticæ de baptismo, confirmatione et de missâ*, 1615-26. Cet ouvrage dont les deux derniers volumes sont rares, ainsi que tous ceux appelés ambrosiens, parut en différentes années ; le premier volume en 1615, le second en 1618, le troisième en 1620, et le quatrième en 1626. Le dernier contient ce qui regarde les cérémonies de la messe. Les

anciens rits usités pendant le sacrifice et ceux qui leur servent de préparation y sont détaillés avec étendue. Il est auteur de quelques autres ouvrages moins considérables.

VICELIN, natif d'Hamelen. Cet homme d'un mérite extraordinaire, après avoir été supérieur des chanoines de St.-Augustin à Falderen, fut à la fin sacré évêque d'Œdembourg. Jusqu'à cette époque (le 12e siècle), les Finlandais avaient témoigné la plus grande aversion pour la religion chrétienne ; mais trente années d'efforts soutenus au milieu des dangers et dirigés par la sagesse, couronnèrent le ministère de Vicelin du succès desiré.

VICENCE (Jean de), dominicain. *Voyez* Ezzelin.

VICENTE (Gilles), fameux auteur dramatique du 16e siècle, qu'on regarde comme le Plaute de Portugal, eut la facilité du poète latin. Il a servi de modèle à Lopez de Vega et à Quévedo. Ses ouvrages dramatiques parurent à Lisbonne en 1562, in-folio, par les soins de ses enfans, héritiers des talens poétiques de leur père. Cette collection, partagée en cinq livres, comprend dans le premier toutes les pièces du genre pieux ; dans le second, les comédies ; dans le troisième, les tragi-comédies ; dans le quatrième, les farces, et dans le cinquième, les pantomimes..... Vicente écrivait facilement, mais sans correction et sans goût. Son sel était fade pour tout ce qui n'était pas peuple. On prétend néanmoins qu'Erasme apprit exprès le portugais pour lire ses ouvrages.

VICENTINO (Nicolas), ecclésiastique italien du 16e siècle, est l'auteur d'un ouvrage intitulé *la Musique antique réduite à une pratique moderne*. Il inventa un instrument appelé *archicymbale*.

VICHARD de SAINT-RÉAL. *Voyez* Réal.

VICHEM, nom de plusieurs graveurs en bois qui ont perfectionné leur art dès son origine. Christophe Vichem commença à se distinguer au commencement du 16e siècle ; son fils a gravé la suite des portraits des *Hommes illustres*, dessinés par Tobie Stimer, dans un ouvrage latin publié à Bâle en 1591, l'un des plus précieux monumens de la gravure en bois.—C. S. Vichem, fils de ce dernier, a vécu plus d'un siècle, et fut aussi l'un des plus habiles graveurs en bois de son temps. Il a beaucoup gravé d'après Goltzius et Matham.

VICINI (Jean-Baptiste), littérateur italien, né à Finale, en 1709, fut premier poète de la cour de Modène, et historiographe de la ville de Correggio. Il cultiva beaucoup la poésie italienne, et aurait sans doute obtenu un rang distingué parmi les poètes de son siècle, si la correction de son style eût répondu à la facilité de son génie. Il mourut à Modène, le 22 mars 1782. Il a mis au jour un grand nombre de poésies, telles que *Sonnets*, *Épîtres*, *Stances légères*, *Eglogues*, *Hymnes sacrées et profanes ;* un *poème des Quatre Saisons*, *et les traductions* de Bion, Moschus, Théocrite, etc.

VICO (Énée), graveur de Parme, et le premier qui ait écrit en Italie sur la science numismatique, ou du moins qui l'ait réduite à des règles à peu près certaines, publia à Venise, en 1555, ses

Discours sur les Médailles, qu'il dédia au grand-duc Côme de Médicis, amateur de tous les arts et surtout de celui-ci. L'érudition dont ce livre est rempli est d'autant plus remarquable qu'il n'avait été connu jusqu'alors que comme graveur. Il le fut en effet de Charles-Quint et des grands-ducs Côme et Hercule II. Ce savant artiste mit encore au jour les *Images des Césars*, 1554, in-4°, avec leur histoire et l'explication des médailles. Il fit peu de temps après le même travail sur les *Images des impératrices :* mais ses ouvrages furent effacés par ceux de Bastien Erizzo en 1770, noble vénitien, qui possédait le même savoir que Vico, mais qui avait plus de méthode. On a encore de lui : *Monumenta aliquot antiquorum ex gemmis et cameis incisa*, Rome, in-fol.

VICOMTERIE DE ST.-SAMSON (LOUIS DE LA), député à la Convention nationale, partisan exalté de la liberté, mais probe, n'ayant jamais connu l'intrigue, fut un écrivain médiocre. On a de lui : *Eloge de Voltaire*, ode qui a concouru pour le prix de l'Académie française, suivie d'une lettre du roi de Prusse à l'auteur, Paris, 1782, in-8°; *La Liberté*, ode avec des notes, 1789, in-8°; *Du Peuple et des Rois*, 1790, in-8°; *Des Droits du peuple sur l'assemblée nationale*, 1791, in-8°: *Les Crimes des rois de France depuis Clovis jusqu'à Louis XVI*, 1791, grand in-8°; *La République sans impôt*, 1792, in-8°; *Réflexions sur le procès de Louis XVI*, etc. Après la session de la Convention nationale, la Vicomterie obtint une médiocre place de commis à la régie du timbre, et observa le plus grand incognito. Il mourut en 1809, à l'âge de 67 ans.

VICOMTI. *Voy.* VICECOMÈS.

VICQ-D'AZIR (FÉLIX), médecin, né à Valogne, le 28 avril 1748 : fils d'un médecin renommé, il suivit avec ardeur la profession de son père. Plein d'ambition, agité par le desir de se faire un nom et de percer dans le monde, il vint à Paris à l'âge de 17 ans, et s'y distingua bientôt par ses écrits sur l'anatomie et la physiologie, par son esprit méthodique et la pureté de son style. Il avait eu de bonne heure la poitrine délicate, et lorsqu'il vint en 1775 en Guienne, à l'occasion de l'épizootie (et non en Languedoc comme on l'a écrit), il dit qu'il craignait toujours que cette malheureuse disposition ne s'aggravât. Il y succomba enfin, et non à l'ouverture des veines que La Harpe prétend faussement qu'il se fit faire. L'ambition dont il était dévoré ne servit pas peu à aigrir ses maux, surtout lorsqu'il eut perdu ses places et ses protecteurs. Le moral lui servit à détruire le physique. Bientôt après, il devint l'un des principaux fondateurs de la société de médecine, dont les travaux pouvaient faire obtenir à la France la même prééminence en médecine qu'elle avait en chirurgie. Vicq-d'Azir y prononça les éloges de Haller, Linné, Bucquet, Lieutaud, Duhamel, Pringle, Hunter, Sanchez, Lorry, Macquer, Bergman, Serrao, Scheele. Ces éloges, d'un style élégant et harmonieux, lui firent une si grande réputation, qu'en 1788 l'Académie française l'appela dans son sein pour succéder à Buffon. Auparavant il était membre de l'Acadé-

mie des sciences. Des travaux continus, l'impression douloureuse que faisaient sur son cœur les victimes de la révolution, altérèrent sa santé ; et dans l'ardeur de la fièvre qui termina ses jours, il parla sans cesse du tribunal révolutionnaire. Il succomba le 20 juin 1794. Vicq-d'Azir avait une taille avantageuse, une physionomie spirituelle, un langage agréable, et la mémoire la plus heureuse. Pour parvenir sûrement à son avancement, il employa non-seulement son mérite, mais beaucoup d'adresse pour se faire des partisans et des protecteurs. Outre les *éloges* cités, on lui doit : I. Ceux de *Vergennes, de Franklin et de Buffon*. II. Plusieurs Mémoires sur l'anatomie des oiseaux. III. Des Observations anatomiques sur trois singes, et sur plusieurs points d'anatomie comparée. Il y prouve que l'homme étant le seul être qui ait la faculté de joindre le pouce avec l'index, c'est à cet avantage, si petit en apparence, que l'on doit en grande partie les prodiges de tous les arts. IV. *Description des nerfs de la deuxième et troisième paire*. V. *Mémoire sur la voix*. VI. Autre *sur la structure et la position des testicules*. VII. Quatre *Mémoires sur la structure du cerveau, du cervelet et de la moelle allongée*. VIII. *Observations sur la clavicule et sur les os claviculaires*. IX. *Un Traité d'anatomie et de physiologie*, Paris, année 1786, grand in-fol., figures coloriées. Cet ouvrage est très-bien exécuté; mais malheureusement il n'a paru que 5 cahiers des planches et deux des discours. Les *Œuvres de Vicq-d'Azir* ont été recueillies et publiées avec des notes et un *Discours* sur sa *Vie* et sur ses *Ouvrages*, par J. L. Moreau (de la Sarthe), docteur-médecin, sous-bibliothécaire de l'école de médecine, etc., 6 gros vol. in-8°, ornés d'un frontispice allégorique, dessiné par M. Girodet, et gravé par M. Delaunay, avec un volume de planches, grand in-4°, dont partie est in-folio, et forme une nouvelle édition du traité du cerveau ; en tout 7 vol. Cet ouvrage est très-utile à ceux qui veulent étudier la médecine physique et morale.

VICTOIRE. *Voy.* VICTORINE.

VICTOIRE DE BAVIÈRE, dauphine de France. *Voy.* MARIE.

VICTOIRE (LOUISE-MARIE-THÉRÈSE, madame). *Voyez* ADÉLAÏDE.

VICTOR (SAINT), d'une illustre famille de Marseille, se signala dans les armées romaines jusqu'à l'an 303, qu'il eut la tête tranchée pour la foi de Jésus-Christ. Les fameuses abbayes de Saint-Victor à Marseille et à Paris ont été fondées sous son invocation.

VICTOR (SAINT), pape, né en Afrique, monta sur la chaire de Saint-Pierre après le pape Eleuthère, le 1er juin 193. Il y eut de son temps un grand différend dans l'Eglise pour la célébration de la fête de Pâques. Il décida qu'on devait toujours la célébrer le dimanche après le quatorzième jour de la lune de mars. On ne regarda point comme hérétiques ni schismatiques ceux qui observaient une pratique contraire, jusqu'à ce que la question eût été décidée par le concile de Nicée. Les montanistes essayèrent de se mettre bien dans l'esprit de ce pape, et ils lui envoyè-

rent des présens accompagnés de déclarations catholiques en apparence. Trompé par l'intérieur de leurs vertus et la sévérité de leur morale, il avait dressé des lettres de communion. Mais Praxéus, qui dans la suite fut hérésiarque lui-même, ne l'eut pas plus tôt informé du véritable état des choses, qu'il refusa leurs présens et révoqua ses lettres de paix. Ce fait est attesté par Tertullien (*Lib. contrà Praxeam*) qui était lui-même montaniste. Il ne nomme point le pape. Cave et quelques autres écrivains pensent que ce pape était Eleuthère; mais d'autres critiques soutiennent que c'est Victor I[er]. (*V*. Le Nain de Tillemont et Cellier, sur Victor.) Ce saint pontife scella de son sang la foi de Jésus-Christ, sous l'empire de Sévère, le 28 juillet 202. Nous avons de lui quelques *Epîtres;* et Saint Jérôme le compte le premier parmi les auteurs ecclésiastiques qui ont écrit en latin.

VICTOR II, pape, appelé auparavant Gébéhard, évêque d'Eichstadt, en Allemagne, élu souverain pontife après Léon IX, le 13 avril 1055, par la faveur de l'empereur Henri III, n'accepta la tiare que malgré lui; mais il l'illustra par ses vertus. Il déposa plusieurs évêques simoniaques dans un concile qu'il tint à Florence, envoya Hildebrand en France, en qualité de légat, et tint un concile à Rome, l'an 1057. Le zèle de Victor pour la discipline lui attira des ennemis implacables. Un sous-diacre attenta à sa vie, et mit du poison dans le calice; mais le pape découvrit ce crime, les uns disent naturellement, les autres par un miracle. Victor mourut à Florence, l'an 1057, laissant vacant le trône pontifical et le siége d'Eichstadt qu'il avait aussi gardé jusqu'à sa mort.

VICTOR III, pape, appelé auparavant Didier, était cardinal et abbé du Mont-Cassin, lorsqu'il fut placé, malgré sa résistance, sur la chaire de Saint-Pierre, le 14 mai 1086. Il assembla au mois d'août de l'année suivante un concile des évêques de la Pouille et de la Calabre à Bénévent; il y prononça la déposition de l'antipape Guibert, qui prétendait toujours se maintenir à Rome, et renouvela le décret contre les investitures. Victor tomba malade pendant ce concile, et il fut obligé de retourner promptement au Mont-Cassin, où il mourut, le 16 septembre 1087. Plusieurs auteurs, dit le P. Longueval, ont écrit qu'il était mort du poison que les émissaires de l'empereur avaient fait mettre dans le calice lorsqu'il célébrait la messe. Mais ces assertions n'ont d'autre fondement que la brièveté de son pontificat. Grégoire VII l'avait désigné pour son successeur. Victor ressemblait à ce pontife par ses vertus. Il s'était principalement signalé par la magnifique église qu'il fit élever au Mont-Cassin. On a de lui des *Epîtres*, des *Dialogues*, et un *Traité des miracles de Saint Benoît*, dans le *Bibliothèque des Pères*. Il ne faut pas le confondre avec l'antipape Victor, nommé l'an 1138, après la mort d'Anaclet, et qui presqu'aussitôt quitta la chaire pontificale. (*Voyez* Innocent II.)

VICTOR (Claudius-Marcus), ou Victorinus, rhéteur de Marseille dans le 5[e] siècle, mort sous l'empire de Théodose-le-Jeune et de Valentinien III, a

laissé un *Poème sur la Genèse* en vers hexamètres, et une *Epître à l'abbé Salomon*, contre la corruption des mœurs de son siècle. Ces deux ouvrages ont été imprimés in-8°, 1536, 1545, 1560, avec les Poésies de Saint Avite de Vienne. Victor mourut vers l'an 445.

VICTOR DE VITE ou D'UTIQUE, évêque de Vite, en Afrique. Le roi Hunneric, prince arien, alluma une persécution contre les catholiques, pendant laquelle Victor eut beaucoup à souffrir. Le saint évêque écrivit, vers l'an 487, l'Histoire de cette persécution avec plus d'exactitude que d'élégance. Son ouvrage, publié par le père Chifflet, Dijon, 1665, in-12, et par dom Ruinart, Paris, 1694, in-4°, peut servir non-seulement pour l'histoire de l'Eglise, mais même pour celle des Vandales. L'auteur raconte que ce tyran avait fait couper la langue jusqu'à la racine à plusieurs catholiques, qui parlèrent encore après l'exécution. « Si quelqu'un en doute, dit le saint évêque, qu'il aille à Constantinople, et il y trouvera entre autres un sous-diacre nommé Réparat, qui parle nettement, sans aucune peine, et qui, par cette raison, est singulièrement honoré dans le palais de l'empereur Zénon, et principalement de l'impératrice. » Il n'y a pas de faits, suivant quelques écrivains, mieux prouvés dans l'histoire. Enée de Gaza, l'empereur Justinien, l'historien Procope, le comte Marcellin l'attestent également sur le témoignage de leurs yeux. Victor est honoré comme confesseur le 23 août.

VICTOR DE CAPOUE, évêque de cette ville, composa un *Cycle pascal*, vers l'an 545, et une *Préface* sur l'*Harmonie des quatre Evangélistes*, par Ammonius. Cet ouvrage se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. Le vénérable Bède a conservé quelques fragmens de son *Cycle pascal*.

VICTOR DE TUNONES, évêque de cette ville, en Afrique, fut l'un des principaux défenseurs des Trois Chapitres. La chaleur avec laquelle il les défendit le fit exclure, en 555. Après avoir essuyé plusieurs mauvais traitemens, il fut renfermé dans un monastère de Constantinople, où il mourut en 566. Nous avons de lui une Chronique qui renferme les événemens arrivés dans l'Eglise et dans l'Etat. Le discernement, l'exactitude, le choix des matières n'y président pas toujours; mais elle peut servir pour les 5e et 6e siècles de l'Eglise. On la trouve dans le *Thesaurus temporum* de Scaliger, et dans Canisius.

VICTOR-AMÉDÉE II, duc de Savoie et premier roi de Sardaigne, né le 14 mai 1666, succéda à son père Charles-Emanuel, à l'âge de 11 ans, en 1675. Son mariage avec la fille puînée de *Monsieur*, frère de Louis XIV, lui assura les armes de la France. Ce fut en partie par le secours du roi qu'il chassa entièrement les vaudois des vallées de Luzerne et d'Angrone. Mais à peine jouissait-il de la paix que Louis XIV lui avait procurée, qu'il se ligua contre ce monarque. Catinat le battit le 19 août 1690 à Staffarde, et lui enleva toute la Savoie. Victor fit une invasion dans le Dauphiné deux ans après, et se rendit maître de Gap et d'Embrun; mais on le força d'abandonner cette province. Catinat le défit encore

dans la plaine de la Marsaille en 1693. (*Voyez* CHAULIEU.) Obligé de faire la paix en 1696, il entra dans la guerre de 1701, malgré ses traités avec la France; et il lui en coûta la Savoie et Nice. Il était étonnant que ce prince, beau-père de Philippe V, beau-père du duc de Bourgogne, et petit-fils d'une sœur de Louis XIII, abandonnât ses deux gendres, et même, à ce qu'on croyait, ses véritables intérêts. Mais l'empereur lui promettait tout ce que ses gendres lui avaient refusé : le Montferrat, le Mantouan, Alexandrie, les pays entre le Pô et le Tanaro, et plus d'argent que la France ne lui en donnait. S'il manquait aux lois de l'équité, il ne croyait pas manquer aux lois de la politique. Mais il y avait un point essentiel qu'il oublia : ce fut de retirer ses troupes, qu'il laissa à la merci des Français, tandis qu'il traitait avec l'empereur. Le duc de Vendôme les fit désarmer; elles n'étaient à la vérité que de cinq mille hommes; mais ce n'était pas un petit objet pour le duc de Savoie. Les Français occupèrent une partie de ses Etats, et le duc de la Feuillade fut envoyé, en 1706, pour faire le siége de Turin. Heureusement le prince Eugène vint dégager cette place, le 7 septembre. Victor étant rentré dans ses Etats, alla mettre le siége devant Toulon, qu'il fut obligé de lever. Par la paix de 1713, le roi d'Espagne lui donna le royaume de Sicile. Le duc de Savoie s'en démit depuis en faveur de l'empereur, qui le déclara roi de Sardaigne. Victoir-Amédée, après avoir régné 55 ans, lassé des affaires et de lui-même, abdiqua par un caprice, en 1730, à l'âge de 64 ans, la couronne qu'il avait portée le premier de sa famille, et il s'en repentit par un autre caprice. Un an après, il voulut remonter sur le trône que son inquiétude lui avait fait quitter. Son fils le lui aurait, dit-on, remis, si son père seul l'avait redemandé, et si la conjoncture des temps l'eût permis; mais c'était une maîtresse ambitieuse qui voulait régner; et tout le conseil fut forcé d'en prévenir les suites funestes, et de faire arrêter celui qui avait été son souverain. Ce prince mourut au château de Rivoli, près de Turin, le 31 octobre 1732. C'était un habile politique et un guerrier plein de courage, s'exposant en soldat. Condorcet tâche de justifier ce prince dans une note sur le siècle de Louis XV. Il prétend que Victor n'eut point le projet de remonter sur le trône, que cette idée ambitieuse lui fut imputée par d'Ormea, qui voulait s'emparer de l'esprit du fils, et se rendre maître de toutes les affaires sous ce nouveau roi. Il attribue à ce même ministre la prison de Victor-Amédée et les rigueurs qu'on exerça contre lui et son épouse, la marquise de Saint-Sébastien. *Voyez* ORMEA.

VICTOR (CONRAD), maître d'école à Marpurg, très-versé, à ce qu'on prétend, dans les langues orientales, après avoir signalé son zèle contre les juifs, particulièrement pour la défense de la doctrine de la Trinité, au point qu'il se félicitait d'avoir dans l'anagramme de son nom les mots *Carus Deo Triuno*, abjura le christianisme, et professa cette même religion judaïque, dont il s'était montré l'ardent adversaire. Il passa à Thessalonique, d'où il écrivit, le 23 décembre 1614, une

lettre apologétique de sa conduite, sous le nom de *Moses Parto, quondam in gentilismo vocatus M. Conradus Victor, Marpurgensis.*

VICTOR, appelé aussi Victorin et Victorius, savant mathématicien, originaire d'Aquitaine, florissait à Bordeaux, au 5e siècle. On lui doit l'invention du cycle pascal, appelé de son nom *Période Victorienne*, composé d'après les calculs d'Hippolyte, d'Eusèbe, de Théophile et de Saint Prosper. Ce comput était en usage avant la réformation du calendrier grégorien. L'auteur est peu cité dans les biographies, quoique ses travaux le soient beaucoup en chronologie. On lui doit *Canon paschalis*, imprimé à Anvers, 1644, in-fol.

VICTOR. *Voyez* AURÉLIUS-VICTOR.

VICTOR. *Voyez* CLAUDIUS; MARTIUS et MAXIME.

VICTORIA (VINCENT), peintre du grand-duc de Toscane, et antiquaire du pape, fut élève de Carle Maratte, et très-recherché pour ses portraits. Il gravait aussi assez bien. Il était né à Valence en Espagne; mais il vécut et mourut à Rome.

VICTORIA. *Voyez* FRANÇOIS.

VICTORIA. *Voyez* COLONNA.

VICTORIN (MARCUS-PIAUVONIUS VICTORINUS), fils de la célèbre Victorine, porta les armes de bonne heure, et se fit généralement estimer par ses talens politiques et militaires. Associé à l'empire, l'an 265, par Posthume, tyran des Gaules, Victorin se maintint dans ce haut rang jusqu'en 268, qu'un greffier, nommé Atticius, dont il avait violé la femme, le fit poignarder à Cologne. — VICTORIN le jeune, son fils, qu'il avait déclaré empereur, fut assassiné peu de temps après.

VICTORINE, ou VICTOIRE (AURELIA VICTORINA), mère du tyran Victorin, fut l'héroïne de l'Occident. S'étant mise à la tête d'un certain nombre de légions, elle leur inspira tant de confiance qu'elles lui donnèrent le titre de *Mère des armées.* Elle les conduisait elle-même avec cette fierté tranquille qui annonce autant de courage que d'intelligence. Gallien n'eut point d'ennemi plus redoutable. Après avoir vu périr son fils et son petit-fils Victorin, elle fit donner la pourpre impériale à Marius, et ensuite au sénateur Tetricus qu'elle fit élire á Bordeaux, l'an 268. Victorine ne survécut que quelques mois à la nomination de ce prince. On a prétendu que Tetricus, jaloux de sa trop grande autorité, lui avait ôté la vie; mais plusieurs auteurs assurent que sa mort fut naturelle.

VICTORINUS (MARIUS), est un ancien rhéteur, dont les ouvrages se trouvent dans *Antiqui rhetores latini*, Paris, 1599, in-4°, redonnés par l'abbé Capperonnier, à Strasbourg, in-4°.

VICTORIUS (PIERRE), savant Florentin, dont le nom italien est *Vettori*, était très-habile dans les belles-lettres grecques et latines. Il fut choisi par Côme de Médicis pour être professeur en morale et en éloquence. Victorius s'acquit une grande réputation par ses leçons et ses ouvrages. Il forma d'illustres disciples, entre autres le cardinal Farnèse et le duc d'Urbin, qui le comblèrent de bienfaits. Victorius ne bornait pas ses connaissances à la littérature; il avait l'esprit des affaires.

Côme de Médicis l'employa utilement dans plusieurs ambassades, et Jules III le fit chevalier, et lui donna le titre de comte. Il mourut comblé de biens et d'honneurs en 1585, à 87 ans. Sa réputation était si étendue, qu'on venait exprès pour le voir à Florence, et plusieurs princes de l'Europe tentèrent de l'attirer chez eux par les offres les plus avantageuses; mais il préféra sa patrie aux vaines espérances des cours. On le regarde comme l'un des principaux restaurateurs des belles-lettres en Italie. Il avait un talent particulier pour corriger le texte des auteurs anciens; il en est peu sur lesquels il n'ait porté le flambeau de la critique. On a de lui : I. Des Notes critiques et des Préfaces sur Cicéron, sur ce qui nous reste de Caton, de Varron et de Columelle. II. Trente-huit livres de diverses *Leçons*, Florence, 1582, in-folio; ouvrage dans lequel il compile ce que lui ont offert ses lectures. III. Des *Commentaires* sur la politique, la rhétorique et la philosophie d'Aristote; le premier, imprimé à Florence, 1576, in-fol.; le second, 1578, in-fol.; le troisième, 1584, in-fol. IV. Un *Traité* de la culture des oliviers, *Lodie coltivazione degli olivi*, Florence, 1569, in-4°. On le trouve aussi avec l'ouvrage de Davanzati sur la vigne, Florence, 1734, in-4°. Il est écrit en toscan, et il fait autorité chez les grammairiens pour la pureté du style, comme parmi les agronomes pour la bonté des préceptes. V. Un *Recueil d'Epîtres* et de *Harangues* latines. VI. Une *Traduction* et des *Commentaires* en latin sur le *Traité de l'élocution*, de Démétrius de Phalère, Florence, 1562, in-fol. Les manuscrits de Victorius, formant plus de 250 volumes, transportés vers la fin du 17ᵉ siècle de Rome à Manheim, se trouvent aujourd'hui dans la bibliothèque de Munich. Ils sont tous écrits de la propre main de ce savant, et en grande partie, des copies des classiques grecs et latins, faites sur les originaux les plus anciens, et accompagnées de variantes et de notes. Il y a de plus différens *Traités* de Victorius, des *Lettres* originales, etc.

VICTORIUS, ou DE VICTORIIS (Léonelle), né à Faenza, et professeur de médecine à Bologne, où il mourut vers l'an 1530, a donné : I. Un *Traité des maladies des enfans*, Venise, 1557, in-8°. II. Une *Pratique de la médecine*, Ingolstadt, 1545, in-4°, et Lyon, 1546, in-8°. On n'y trouve que la pure doctrine des Arabes.

VICTORIUS ou DE VICTORIIS (Benoît), médecin de Faenza, neveu du précédent, né vers l'an 1481, posséda la connaissance théorique de son art, excella dans la pratique, et fut professeur de médecine à Bologne. Il vivait encore en 1551. Ses ouvrages sont : I. *Médecine empyrique*, in-8°. II. La *Grande Pratique*, Venise, 1562, 2 vol. in-folio. III. Des *Conseils de médecine* sur différentes maladies, in-4° et in-8°. IV. *De morbo gallico liber*, 1551, in-8°; qui est une espèce de paraphrase de l'ouvrage de Jérôme Fracastor, et plusieurs autres ouvrages dans lesquels on ne trouve presque que les noms des maladies, mais en revanche une foule de remèdes.

VICTORIUS (Ange), médecin italien du 17ᵉ siècle, a fait paraître : *Historia palpitationis cor-*

dis, ruptarumque costarum Philippi Neri, 1613. On a encore de lui un vol. in-folio de *Consultations*, imprimées à Rome, en 1640.

VICTORIUS (Victor), poète et médecin, associé aux plus célèbres Académies, né le 22 décembre 1697, au bourg d'Ostiglia, cultiva les lettres avec succès. Il mourut à Mantoue, le 8 janvier 1763. On a de lui : I. *Histoire de la fièvre*, Mantoue, 1756. II. *Poésies légères*, ibidem, 1755. Son style est pur, ses pensées et ses expressions naturelles. Il eut de deux lits vingt-cinq enfans: aucun n'était d'un âge mûr à sa mort; plusieurs d'entre eux ont soutenu la réputation de leur père; tels que l'abbé François Victorius, ex-jésuite, et Anne-Marie Victorius, connue dans la république des lettres pour l'élégance de sa versification.

VICTORIUS (François), d'une illustre famille de Rome, savant antiquaire, membre de l'Académie de Toscane, et directeur perpétuel du Musée pontifical du Vatican, s'acquit de la réputation par ses écrits. Il mourut vers l'an 1780. Nous avons de lui : I. *De vetustate et formâ monogrammatis nominis Jesu*, Romæ, 1747. II. *Dissertatio philologica de Museo*, etc., ibidem, 1751, in-4°. III. *Dissertatio apologetica de quibusdam Alexandri Severi numismatibus*, ibid., 1749, in-4°.

VIDA (Marc-Jérôme), poète latin distingué, né à Crémone, en 1470, entra fort jeune dans la congrégation des chanoines réguliers de Saint-Marc à Mantoue; il en sortit quelque temps après, et se rendit à Rome, où il fut reçu dans celle des chanoines réguliers de Latran. Son talent pour la poésie l'ayant fait connaître à Léon X, ce pape lui donna le prieuré de Saint-Sylvestre à Tivoli. Ce fut là qu'il travailla à sa *Christiade*, que le pape lui avait demandée. Ce pontife étant mort en 1521, Clément VII voulut aussi être son protecteur, et le nomma à l'évêché d'Albe sur le Tanaro. Vida se retira dans son diocèse, où il se signala par sa vigilance pastorale. Ce prélat mourut le 27 septembre 1566. Parmi les différens morceaux de poésie que nous lui devons, on distingue : I. L'*Art poétique*, qui parut à Rome, en 1527, in-4°, et qui a été réimprimé à Oxford dans le même format, en 1723. Batteux a joint sa poétique à celle d'Aristote, d'Horace et de Despréaux, sous le titre des Quatre Poétiques, 1771, 2 vol. in-8°. Une imagination riante, un style léger et facile rendent le poème de Vida très-agréable; on y trouve des détails pleins de justesse et de goût sur les études du poète, sur son travail, sur les modèles qu'il doit suivre. On y sent la chaleur de l'enthousiasme qui animait l'auteur. Pour lui le poète est un être divin ; il veut que tous les plaisirs innocens embellissent son enfance ; que toutes les peines, que toutes les contradictions fuient son heureux asile ; il trace le plan d'éducation qu'il doit recevoir, plan plus beau que facile à exécuter. Vida semblait ne point se douter que l'on n'élève point un enfant pour en faire un poète, que les plus célèbres écrivains qui aient charmé les peuples, et agrandi le domaine de l'imagination, ont cultivé leurs talens en dépit de la fortune, des obstacles de toute espèce, et même de

l'autorité paternelle. Ce qu'il dit de l'élocution poétique est rendu avec autant de force que d'élégance ; mais son ouvrage, ainsi que la Poétique de Scaliger, est plutôt l'art d'imiter Virgile que l'art d'imiter la nature. II. Un *Poème sur les vers à soie*, imprimé à Lyon, en 1537, in-8°, et à Bâle la même année. Il est intitulé *De bombycum curâ et usu*, lib. 2. C'est le meilleur ouvrage de Vida. Il est plus correct et plus châtié que ses autres productions, et on y trouve plus de poésie ; il y en a une traduction française, publiée à Paris, en 1819, in-8°, par J. B. Levée, avec le texte en regard. III. Un *Poème sur les échecs* (*Scacchia Ludus*) qui tient le second rang parmi ses poésies; on le trouve dans l'édition de sa *Poétique*, faite à Rome, en 1527. IV. *Hymni de rebus divinis*, imprimées à Louvain, in-4°, en 1552. V. *Christiados libri sex*, Crémone, 1635, in-4°. Ce poème a été fort applaudi ; mais on a reproché à l'auteur d'avoir mêlé trop souvent le sacré avec le profane, et les fictions de la mythologie avec les oracles des prophètes. Ses écrits en prose sont : I. Des *Dialogues sur la dignité de la république*, Crémone, 1556, in-8°. II. *Discours contre les Pavesans*, Paris, 1562, in-8°, rare. III. Des *Constitutions synodales*, des Lettres et quelques autres écrits, moins intéressans que ses vers. L'édition de ses Poésies, Crémone, 1550, 2 vol. in-8°, est complète ainsi que celle d'Oxford, 1722, 1725 et 1733, 3 vol. in-8°. *Voyez* le *Manuel de la librairie*, par M. Brunet.

VIDAL (Pierre), troubadour, était fils d'un pelletier de Toulouse, et mourut en l'an 1229. Un mélange bizarre d'esprit et d'absurdité, de sagesse et de folie, le caractérise tellement, qu'on pourrait l'appeler le *don Quichotte des troubadours*, dit l'abbé Millot dans son Histoire littéraire des Troubadours, où il a donné un article intéressant à celui-ci, tom. 2, p. 266-309. (*Voy.* Fabliaux, par Le Grand, tom. 1er, préface, page 14.) On trouvera des rapports entre le caractère de Pierre Vidal, et celui de Poinsinet le mystifié.

VIDAL (Raimond), né à Besançon, autre troubadour, et probablement fils de Pierre, a mérité un article dans la même Histoire, tome 3, pages 277, 308.

VIDAL (Arnaud), né à Castelnaudari, fut le premier qui remporta le prix de la *gaie société* de Toulouse, en 1324. Ce prix fut une violette d'or. C'est vraisemblablement le même Vidal qui devint chef de la classe des galliadours ou des médisans du beau sexe. Il porta la peine de ses railleries : un chevalier lui fendit la langue, pour avoir médit d'une dame. Dans sa vieillesse, Vidal repentant fit un ouvrage sur l'*Art de retenir sa langue*.

VIDEL (Louis), né à Briançon, en 1598, d'un médecin, fut secrétaire du duc de Lesdiguières, puis du duc de Créqui, et enfin du maréchal de l'Hôpital. N'ayant pas su conserver les bonnes graces de ses maîtres, il se retira à Grenoble; il fut obligé pour subsister d'y enseigner les langues latine, française et italienne. Il mourut en l'année 1675, laissant: I. L'*Histoire du duc de Lesdiguières*, 1538, in-fol. II. L'*Histoire du chevalier Bayard*, 1531. III. La *Melantes*, histoire

amoureuse, publiée en 1624, in-8°.

VIDUS-VIDIUS est le seul professeur en médecine et en chirurgie, que le collége royal ait eu sous le règne de François Iᵉʳ. C'était un Florentin à qui l'exercice de ces deux arts avait acquis, dans sa patrie, une haute réputation. François Iᵉʳ le fit son médecin, et il remplaça auprès de ce prince le fameux Guillaume Cop. Cet honneur, et la chaire qu'on créa pour lui, vers 1542, ne furent pas les seules bienfaits qu'il obtint de la magnificence de son maître; il ne s'attacha qu'à lui en France. Après la mort de François Iᵉʳ, le grand-duc de Toscane, Côme Iᵉʳ, rappela Vidius dans sa patrie, et le chargea de faire des leçons publiques de médecine à Pise, la faculté de Paris n'a point oublié l'ardeur avec laquelle il ranima dans cette ville toutes les études qui ont la santé pour objet; son nom y est resté célèbre. Il avait, dit-on, de grandes connaissances dans l'anatomie, dans la botanique, dans toutes les parties de la médecine; il enseignait, il exerçait également bien; il avait la main aussi adroite que l'esprit éclairé; en un mot, il guérissait, si l'on en croit le prussien Knobelsdorff, qui, dans sa description de Paris, l'appelle un *Podalire* et un *Apollon*, et dit qu'il forçait les Parques à filer, et l'avare Achéron à relâcher sa proie. Il savait d'ailleurs très-bien le grec et le latin, et il avait bien étudié les Anciens. Il mourut à Florence, en 1567, dans un âge avancé. L'évêque d'Ast, François Panigarole, lui fit deux épitaphes, qui roulent à peu près sur la même idée, et dont le sens général est qu'en enlevant les autres à la mort, il s'y est dérobé lui-même; que vivant, il triomphait du trépas; que mort il en triomphe encore. Les ouvrages de Vidius furent recueillis longtemps après sa mort, en 3 vol. in-fol., par son neveu, nommé comme lui Vidus-Vidius, qui les dédia au grand-duc Côme II; ils embrassent les objets les plus importans de la médecine et de la chirurgie.

VIEIL (PIERRE), peintre français, né en 1708, mort en 1772, a publié l'*Art de la peinture sur verre et de la vitrerie*, 1774, in-folio.

VIEILLEVILLE (FRANÇOIS DE SCÉPEAUX, seigneur DE), maréchal de France, était d'une maison d'Anjou, connue dès le commencement du 15ᵉ siècle, et qui subsistait encore en 1789. Il fut d'abord lieutenant de la compagnie de gendarmes du maréchal de Saint-André, qui le fit connaître, et le produisit à la cour; il fit ses premières armes en Italie, se trouva aux prises de Pavie et de Melphe, en 1528, aux siéges de Perpignan, de Landrecies, Saint-Dizier, Hesdin et Térouane, à la bataille de Cérizoles, en 1544, et eut beaucoup de part au siége, et à la prise de Thionville par le duc de Guise, en 1558. Il avait obtenu, en 1553, le gouvernement des Trois-Evêchés, Metz, Toul et Verdun. Celui de Bretagne ayant vaqué depuis par la mort du vicomte de Martignes (Sébastien de Luxembourg), il y fut nommé; mais le duc de Montpensier étant venu le demander au roi pour lui-même, ce prince ne put le lui refuser et révoqua le don qu'il en avait fait à Vieilleville qui *rendit son brevet sans murmurer* (disent les Mémoires de sa vie), et n'accepta

13,000 écus que le roi lui envoya dans cette occasion, que sur une lettre de sa main, par laquelle il lui marquait que, s'il ne les acceptait, il ne voulait plus le voir de sa vie. Il fut honoré du bâton de maréchal de France, en 1562. Vieilleville n'était pas moins propre pour les négociations que pour la guerre. Il fut employé par Henri II dans cinq ambassades, tant en Allemagne qu'en Angleterre et en Suisse. Il mourut empoisonné dans son château de Duretal en Anjou, le 30 novembre 1571, pendant un voyage que la cour y fit pour jouir du plaisir de la chasse. Les Mémoires de sa vie, composés par Vincent Carloix, son secrétaire, qui étaient restés manuscrits dans les archives de ce château, furent publiés à Paris, en 1757, en cinq volumes in-8°, par les soins du père Griffet, jésuite. Ils contiennent des anecdotes et des particularités intéressantes pour l'histoire de son temps; mais le ton du panégyrique y domine un peu trop. La Vieilleville y est dépeint comme un homme tranquille et sage au milieu d'une cour tumultueuse et folle. Il paraît qu'il était toujours pour les partis les plus modérés. Il ne laissa que des filles.

VIEIRA (N.....), prédicateur portugais, surnommé par ses compatriotes le *Cicéron Lusitain*, dut ce titre à l'ignorance et au défaut des bons modèles. Ses *Discours* sont remplis de singularités qu'à peine peut faire excuser la barbarie de son siècle. Dans un de ses *Sermons*, après avoir fait un éloge pompeux de la *Figure circulaire*, il contiune ainsi : «Que si le Tout-puissant était dans le cas d'apparaître sous une forme géométrique, ce serait sûrement sous la circulaire préférablement à la triangulaire, à la carrée, à la pentagonale, à la duodécagonale, ou à toute autre connue des géomètres, etc. Malgré ses singularités, on trouve dans les sermons de Vieira de grandes beautés. Un de ses sermons est une critique allégorique de l'inquisition, au tribunal de laquelle il avait été traduit. M. Correa de Serra, secrétaire de l'Académie de Lisbonne, s'était proposé de donner sur Vieira une notice raisonnée; mais son départ pour les États-Unis, vers le mois de janvier 1812, nous a privés de ce travail.

VIEL (Étienne-Bernard), prêtre, naquit à la Nouvelle-Orléans, le 31 octobre 1736, et mourut le 16 décembre 1821, au collége de Juilly (département de Seine-et-Marne), où jadis il avait fait ses études, où il exerça douze ans les pénibles fonctions de préfet, et où, depuis l'année 1815, il s'était choisi une retraite. Membre de la congrégation de l'Oratoire, Viel avait consacré plus de neuf années à l'éducation de la jeunesse. Quand cette congrégation fut dissoute, il passa à la Louisiane, et fit chérir ses vertus aux habitans du poste des Alacapas; mais la France était sa vraie patrie. En 1812, il y revint, rappelé par les vœux de ses anciens élèves, restés tous ses amis. Six d'entre eux avaient, en son absence, fait imprimer sa traduction de *Télémaque*, en vers latins, et la lui avaient dédiée. En 1814, Viel publia une seconde édition qu'il leur dédia à son tour, en 1816, sous le titre de *Miscellanea latino-gallica*, Viel a offert aux lecteurs, avec quelques opuscules en vers latins, une traduction française de l'*Art poétique*,

et de deux autres épîtres d'Horace; traduction précieuse par sa fidélité, par la découverte de plusieurs sens nouveaux, plus piquans, plus exacts, plus conformes au génie du poète latin. Aux talens et à l'instruction que prouvent ses ouvrages, Viel joignait une ame aimante, une bonté vraie, une piété sincère, et le sentiment impérieux de son devoir; sentiment qui a dirigé ses actions jusqu'au dernier moment de sa vie, et qui lui a attiré l'estime et la vénération autant que les regrets de toutes les personnes qui l'ont connu.

VIEL (Charles-François), architecte, né à Paris, le 21 janvier 1745, mort le premier décembre 1819, a beaucoup écrit sur son art. Ses principaux ouvrages sont: I. *Lettres sur l'architecture*, 1779, in-8°. II. *Projet, plan et élévation d'un monument consacré à l'histoire naturelle, accompagné d'un discours et explication, dédié à M. le comte de Buffon*, 1780, in-4°. III. *Observation philosophique sur l'usage d'exposer les ouvrages de peinture et de sculpture*, 1788, in-8°. IV. *Décadence de l'architecture à la fin du 18e siècle*, 1800, in-4°. V. *De la construction des édifices publiés sans l'emploi du fer*, an 11 (1803), in-4°. VI. *Des anciennes études de l'architecture*, 1807, in-4°, etc., etc. On trouve une liste détaillée des écrits de Viel, dans le Journal de *la librairie* de 1820, p. 95.

VIELMI (Jérôme), frère dominicain, né à Venise, en 1519, enseigna publiquement à Padoue la théologie, l'Ecriture Sainte et la méthaphysique. Le pape le nomma évêque d'Argos en Achaïe, et suffragant de la cathédrale de Padoue. Pie V lui donna ensuite l'évêché de Citta-Nuova en Istrie. Vielmi fit l'éducation de Saint Charles-Borromée, cardinal et archevêque de Milan. Il mourut le 7 mars 1582. On a de lui: I. *De sex diebus conditi orbis*. II. *Oratio apologetica theologiæ*. III. *De episcopis titularibus*.

VIEN (Joseph-Marie), ancien directeur de l'Académie de France à Rome, ancien premier peintre du roi, et chevalier de son ordre, membre de l'Institut de France, du sénat conservateur, et comte de l'empire, né à Montpellier, le 18 juin 1716, de parens honnêtes, mais peu fortunés, cultiva la peinture dès sa plus tendre enfance. Ses parens qui le destinaient au barreau, le firent entrer chez un procureur; mais, comme les écritures d'un homme de loi ne s'accordent guère avec le goût des beaux-arts, le jeune Vien quitta l'étude du procureur, et suivit son penchant pour la peinture. En 1740, il se rendit à Paris, et entra dans l'école de Natoire, où ses progrès dans le dessin et la peinture furent sensibles. Il remporta la première année, à l'Académie, la seconde médaille de dessin d'après nature; l'année suivante, la première médaille; et le grand prix de peinture la troisième année. Il resta encore un an à Paris, et n'entra qu'au mois de décembre 1744 à l'école de Rome, où son talent se décida. Les résultats de ses cinq années de séjour à Rome sont étonnans; car sans compter les copies d'après les grands maîtres, et un nombre prodigieux d'études peintes ou dessinées, il exécuta neuf tableaux d'église, trois de chevalet, et son *Ermite endormi*, qui est maintenant au Musée du Louvre. Ce tableau, poura

lequel Vien eut toujours de la prédilection, dut le jour à un de ces hasards si ordinaires dans le cours de la vie. L'artiste desirait trouver un beau vieillard, d'après lequel il pût terminer une figure qui lui restait encore à faire dans un des six tableaux de l'*Histoire de Sainte Marthe*, dont on l'avait chargé pour l'église de Tarascon, lorsque se promenant hors des murs de Rome, il rencontra un ermite qui lui parut convenir à ses vues, et qui consentit à servir de modèle. Cet ermite aimait la musique, et l'un des pensionnaires lui fit cadeau d'un mauvais violon. Il en raclait, après avoir déjeûné, dans l'atelier du peintre, et aussi dans les momens de repos que ce dernier lui laissait. Un jour que l'artiste peignait un pied, d'après l'ermite, le violon cessa tout à coup de se faire entendre: Vien lève la tête et voit son modèle endormi dans l'attitude exacte où il est représenté dans le tableau. Cette pose lui paraît pittoresque; il se lève doucement, quitte sa palette, et crayonne la figure entière. L'ermite éveillé fut le premier à dire que ce croquis pourrait devenir un beau tableau; c'était précisément ce que Vien avait déjà résolu, et dans huit jours il fut exécuté tel qu'on le voit aujourd'hui. Ce tableau est remarquable, non-seulement par la vivacité de l'exécution, mais par la vérité de la nature; il a signalé le retour de l'école française au naturel et à la simplicité. Vien, de retour à Paris en 1750, travailla à son tableau de l'*embarquement de Sainte Marthe*, que l'on classe parmi les ouvrages qui font le plus d'honneur à son talent. C'est par ce tableau qu'il réunit l'unanimité des suffrages, pour être agréé de l'Académie royale de peinture: il fut reçu titulaire peu de temps après, sur son tableau de *Dédale et Icare*. Il n'eut depuis que des éloges et des honneurs à recueillir. Chargé d'abord de la direction des élèves qui remportaient les grands prix, jusqu'à leur départ pour Rome, il le fut bientôt de l'Académie de Rome elle-même, où il arriva en 1775, vingt-cinq ans après en être sorti comme pensionnaire. Les changemens heureux qu'il fit dans cette Académie, le goût de l'antique qu'il y rappela, sont des témoignages des talens de ce peintre qui, s'il ne passe pas pour un des premiers de l'école française, est un de ceux néanmoins qui firent revivre cet amour du beau, principe de la perfection des arts, et les dégagea de ces manières vicieuses, introduites avant lui par des peintres qui s'assujettissaient moins à la nature qu'aux caprices de la mode. Parmi les autres tableaux de ce peintre, on remarque *le Centenier*, *la Piscine miraculeuse*, qui doivent être à Marseille. Le peintre était alors pénétré du Guide et du Guerchin, et il les rappelle. Le tableau de *Vénus sur les eaux*, et qui appartient à cette même époque, est composé avec grace; le caractère du dessin en est noble, et l'exécution brillante; mais le tableau qu'il fit pour l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, où il se voit encore, et qu'on a surnommé *la Bannière*, paraît être regardé comme son plus bel ouvrage: le peintre y semble inspiré par le génie du Guide et du Dominiquin réunis. Aussi recherché dans son exécution, mais plus expressif que le premier, il est simple comme le

second dans l'ordonnance générale de ses tableaux, et peut-être est-il encore plus animé. Il offre les plus beaux moyens de ces deux maîtres, sans qu'on puisse dire qu'il leur ait rien emprunté; car il règne une si grande vérité dans ce tableau, que le peintre ne semble avoir consulté que la nature, et qu'il reste original. Le tableau de *Mars et Vénus* est aussi un ouvrage très-distingué. La couleur en est belle; Vénus est posée avec grace; mais Mars n'a point le caractère du dieu de la guerre, et il est mollement dessiné; néanmoins c'est un tableau marquant dans l'école française. Vien, après cette belle époque de son talent, cédant au goût particulier du célèbre Caylus en faveur de l'antiquité, fit beaucoup de ces petits tableaux qu'on disait être dans le style grec, et qui séduisaient par la grace de la pensée et l'amabilité du sujet; mais le style de Vien y perdit de sa force, et son pinceau de sa chaleur. Cependant le tableau de la *Prédication de Saint Denis*, qu'il fit en concurrence avec Doyen pour l'église Saint-Roch, est du même temps; c'est un bel ouvrage qui fera toujours honneur à son auteur. Cet artiste distingué préférait en général la simplicité aux conceptions hardies, les expressions douces aux mouvemens violens de l'ame; et par la même cause, sans doute, son dessin avait plus de naïveté que de force; sa couleur était douce, et manquait d'énergie. Dans sa plus belle époque, son pinceau fut brillant et vigoureux; il devint doux et précieux dans son moyen âge, et il est resté tel jusque dans l'extrême vieillesse. M. Ducis, membre de l'Institut, dans une strophe de son épître à Vien, s'exprime ainsi :

De l'école française heureux restaurateur,
Qui du grand art de peindre atteignant la hauteur,
Aux fécondes leçons as su joindre l'exemple:
Toi qu'en s'attendrissant l'œil du public contemple
Avec ce doux respect qui suit les cheveux blancs,
Quand la vertu s'unit à l'éclat des talens,
Tu le sais, le beau seul a droit à notre hommage;
Vien, c'est toi, le premier, qui, vengeant son outrage,
Rendis à nos pinceaux l'exacte vérité,
D'un dessin vigoureux l'aimable austérité,
Le brillant coloris, la sévère ordonnance,
Et de l'art, en un mot, le charme et la science.

Les élèves les plus distingués de l'école de Vien sont MM. David, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, autrefois premier peintre de Napoléon Vincent, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur; Taillasson, Monsiau, Lemonnier, etc. Il mourut à Paris, le 27 mars 1807, et reçut les honneurs du Panthéon. On voit au Musée deux tableaux de cet artiste, le premier représente un ermite endormi; le second, un ange apportant la couronne céleste, à Saint Germain, évêque d'Auxerre.

VIEN (Marie-Thérèse Reboul), femme du précédent, reçue à l'Académie de peinture en 1757, peignait avec beaucoup de vérité les papillons et les oiseaux. Ses ouvrages sont recherchés, et ont passé pour la plupart en Russie, dont ils ornent le cabinet impérial. Elle est morte à Paris au commencement de 1806.

VIENNE (Jean de), en latin *de Viana*, né à Bayeux, d'une ancienne famille, mais différente du suivant, fut évêque d'Avranches, puis de Térouane, enfin archevêque de Reims, en 1334. C'est le premier archevêque qui soit parvenu à ce siége par les

réserves papales. Il se trouva à la funeste bataille de Crécy, en 1346, et accompagna fidèlement le roi Philippe de Valois dans sa retraite. Il sacra le roi Jean, son fils, le 28 août 1350, et la reine Jeanne de Bourgogne, son épouse, le 21 septembre suivant. Il mourut en 1351.

VIENNE (Jean de), seigneur de Rolans, Clervaux, Monthis, etc., amiral de France, et chevalier de l'ordre de l'Annonciade, d'une ancienne maison de Bourgogne, connue dans le 13ᵉ siècle. Les rois Charles V et Charles VI, sous lesquels il porta les armes, eurent beaucoup à se louer de sa bravoure. Il descendit en Angleterre, en 1377, prit et brûla la Rye, saccagea l'île de Wight et plusieurs autres villes, avec dix lieues de pays, et y fit un très-grand butin. Il passa en Ecosse, l'an 1380, avec 60 vaisseaux, qui, joints à ceux des Ecossais, entrèrent dans la mer d'Irlande, et brûlèrent la ville de Penrith. Une si puissante flotte eût pu faire beaucoup davantage, si, à quelques mois de là l'amiral ne se fût brouillé avec la cour d'Ecosse. De Vienne, amoureux jusqu'à la folie d'une parente du roi d'Ecosse, fit des présens et donna une fête à sa belle maîtresse. Cette cour, peu accoutumée à de pareilles galanteries, en fut tellement offensée, que l'amant eût couru de grands risques, s'il n'eût retourné en France avec précipitation. La guerre contre les Turcs ayant été résolue, il fut du nombre des seigneurs français qui allèrent au secours du roi de Hongrie. Il commanda l'avant-garde à la bataille de Nicopolis, et y périt les armes à la main, le 26 septembre 1396, avec 2,000 gentilshommes. Son père, Guillaume de Vienne, ordonna qu'on mît sur sa tombe cette épitaphe: *Il fut père de Jean de Vienne*. Jean de Vienne avait pour maxime que les Anglais n'étaient jamais plus lâches et plus aisés à vaincre que chez eux.—Françoise de Vienne, épouse de Charles de la Vieuville, morte en 1669, ne fut pas le dernier rejeton de cette famille illustre; car elle subsistait dans une autre branche en 1789.

VIENGET (.....), auteur dramatique, a donné au théâtre les *Aventures de Polycandre et de Bassalie*, tragédie imprimée à Paris, en 1633.

VIERA-CLAVIGO (Don Joseph de), savant physicien et biographe, né dans l'île des Canaries, vers l'année 1738, et mort à Madrid, en 1799, était issu d'une famille noble, originaire de Madère: son père, qui vivait d'un revenu modique, l'envoya à Madrid pour y finir ses études. Quelques années après, il fut choisi pour élever le marquis de Viso, avec qui il voyagea en Italie et en France. En 1780, ils assistèrent à Paris au cours de physique expérimentale de Sigaud de Lafond, où Viera se distingua. De retour à Madrid, aidé par son élève, il s'occupa de propager le goût de la bonne philosophie, et forma des élèves qui firent de grands progrès dans les sciences physiques et mathématiques. En 1770, il fut chargé par ordre supérieur d'écrire l'histoire des îles Canaries, dont il s'acquitta avec succès. On a de lui: I. *Elémens de physique et de chimie*, Madrid, 1784, in-4°. II. *Elémens de géométrie et de mathématiques*, Madrid, 1788, in-4°. III. *Traité de l'équilibre*, Madrid, 1788, in-8°. IV. *Histoire des îles de*

Majorque et de Minorque, Madrid, 1789, in-8°. V. *Histoire générale des îles Canaries*, ou *description géographique, origine, caractère et mœurs de ses anciens habitans avec les Vies des grands hommes qu'elles ont produits, et une notice des événemens opérés dans les derniers siècles*, Madrid, 1778, et années suivantes jusqu'en 1783, 4 vol. in-4°. Cette histoire est très-estimée pour l'exactitude et l'impartialité avec lesquelles elle est écrite. V. *Poème didactique en quatre chants, sur des vents non-variables*, Madrid, 1780, in-4°. VI. *Eloges de Philippe V et d'Alphonse Rostado qui remportèrent les prix proposés par l'Académie espagnole en 1779 et 1782*, Madrid, in-8°. Viera a laissé des manuscrits précieux.

VIERZY. *Voyez* JOSELIN.

VIETE (FRANÇOIS), mathématicien, maître des requêtes de l'hôtel de la reine Marguerite, né à Fontenai, en Poitou, l'an 1540, s'est fait un nom par son talent pour les mathématiques. Il est le premier qui se servit dans l'algèbre des lettres de l'alphabet pour désigner les quantités connues. Il trouva que les solutions, si propres qu'elles étaient à un cas particulier, devenaient par sa méthode absolument générales, parceque les lettres pouvaient exprimer toutes sortes de nombres. Cet avantage étant reconnu, il s'attacha à faciliter l'opération de comparaison des quantités inconnues avec les quantités connues, en les arrangeant d'une certaine manière, et en faisant évanouir les fractions. Il inventa aussi une règle pour extraire la racine de toutes les équations arithmétiques. Cette découverte le conduisit à une autre : ce fut d'extraire la racine des équations littérales par approximation, ainsi qu'il le faisait pour les nombres. Il fit plus : comme l'algèbre, par la nouvelle forme qu'il venait de lui donner, était extrêmement simplifiée en examinant les problèmes de près, il découvrit l'art de trouver des quantités ou des racines inconnues par le moyen des lignes, ce qu'on appelle *construction géométrique*. Toutes ces inventions donnèrent une nouvelle forme à l'algèbre et l'enrichirent extrêmement. On lui doit encore la *Géométrie des sections angulaires*, par laquelle on donne la raison des angles par la raison des côtés. Adrien Romain ayant proposé à tous les mathématiciens de l'Europe un problème difficile à résoudre, Viète en donna d'abord la solution et le lui renvoya avec des corrections et une augmentation. Il proposa à son tour un problème à Romain, qui ne put le résoudre que mécaniquement. Le mathématicien allemand, surpris de sa sagacité, partit aussitôt de Wurtzbourg en Franconie, où il demeurait, et vint en France pour le connaître et lui demander son amitié. Viète ayant reconnu que dans le calendrier grégorien il y avait plusieurs fautes qui avaient été déjà remarquées par d'autres, en fit un nouveau accommodé aux fêtes et aux rits de l'Eglise romaine. Il le mit au jour en 1600, et le présenta dans la ville de Lyon au cardinal Aldobrandino, qui avait été envoyé en France par le pape pour terminer les différends mus entre le roi de France et le duc de Savoie. L'habile mathématicien se signala bien-

tôt par des découvertes plus utiles que son calendrier, qui était rempli d'erreurs. Comme les Etats du roi d'Espagne étaient fort éloignés les uns des autres, lorsqu'il s'agissait de communiquer des desseins secrets, on écrivait en chiffres ou en caractères inconnus pendant les désordres de la Ligue; ce chiffre était composé de plus de 500 caractères différens, et, quoique l'on eût souvent intercepté des lettres, on ne put jamais venir à bout de les déchiffrer, il n'y eut que Viète qui eut ce talent. Son habileté déconcerta d'une telle manière les Espagnols pendant deux ans, qu'ils publièrent à Rome et dans une partie de l'Europe que le roi n'avait découvert leur chiffre que par le secours de la magie. Ce grand géomètre mourut en 1603. C'était un homme simple, modeste et fort appliqué; il passait souvent plusieurs jours de suite sans sortir de son cabinet, et il fallait le contraindre à prendre des alimens; mais il ne quittait pas pour cela ni son fauteail ni son bureau. Un repas était pour lui une corvée dont il se débarrassait le plus promptement qu'il lui était possible. Lorsqu'il faisait imprimer quelques-uns de ses écrits, il en retirait tous les exemplaires, qui étaient en petit nombre, et les distribuait à ses amis, et à des personnes capables de les entendre. Il jugeait inutile que le public les vît; les savans seuls les connaissaient. Il a donné le Traité de géométrie d'Apollonius de Perge, avec ses Commentaires, sous le nom d'*Apollonius Gallus*, 1610, in-4°. Ses ouvrages furent réunis en 1646, en 1 v. in-fol., par François Schooten, avec des notes. On n'y trouve point le *Canon mathématicien*, Paris, 1579, in-fol.; ouvrage que Montucla dit être fort rare, parce que l'auteur, mécontent des fautes d'impression qui s'étaient glissées dans son ouvrage, en retira tous les exemplaires qu'il put recouvrer.

VIEUSSENS (Raymond de), médecin du roi et membre de l'Académie des sciences en 1688; natif du Rouergue, était déjà de la Société royale de Londres en 1685. On a de lui: I. *Nevrographia universalis*, Lyon, 1685, in-folio; 1761, in-folio; et Toulouse, 1775, in-4°. La partie anatomique de cet ouvrage est très-estimée; mais la physiologie qui comprend la moitié du volume ne l'est guère, et ne le mérite même pas. II. *De mixti principiis et de naturâ fermentationis*, Lyon, 1686, in-4°: ouvrage qui a été mal recueilli et qui est aujourd'hui oublié. III. *Dissertation sur l'extraction du sel acide du sang*, 1688, in-12. IV. *Novum vasorum corporis humani systema*, Amsterdam, 1705, in-12. V. *Traité du cœur, de l'oreille et des liqueurs*, chacun in-4°. VI. *Expériences sur les viscères*, Paris, 1755, in-12. VII. *Traité des maladies internes*, auquel on a joint sa Névrographie et son Traité des vaisseaux du corps humain, en 4 volumes in-4°. Son petit-fils a été l'éditeur de cet ouvrage, qui n'a paru qu'en 1774. Ses derniers ouvrages montrent qu'il s'était dépouillé de l'esprit de système qui l'avait long-temps dominé. L'auteur, tourmenté par la goutte, avait quitté Paris pour vivre à Montpellier loin du fracas de la capitale. Il y mourut en 1715.

VIEUVILLE. *Voy.* Lecerf. — Asfeld. — Aligre. — Richelieu.

VIEUX ou **VIEL de la MONTAGNE**, est le roi de cette branche d'assassins ou Ismaéliens, qui abandonnèrent la secte fondée en Perse par Hassan, et vinrent s'établir en Syrie dans quelques châteaux inaccessibles, au milieu des rochers et des montagnes. Cette peuplade dépendait de celle de Perse, et subsista même plusieurs années après sa destruction. C'est en 1257 de J.-C., que Rokneddyn, dernier prince de la dynastie de Perse, fut égorgé avec sa famille, et ce n'est qu'en 671 de l'hégire, 1272 de J.-C., que Bibars, sultan d'Egypte, détruisit les Ismaéliens de Syrie, et leur enleva leurs châteaux. (*Voyez* Hassan-Ben-Sabbah.) Le lecteur nous saura gré, sans doute, de lui mettre sous les yeux la notice suivante de l'évêque de la Ravaillère, publiée dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, tome 16. « Quiconque, dit-il, a lu l'histoire des Croisades, connaît le souverain d'un petit canton de la Phénicie, qui du haut de ses montagnes, semblait exercer le droit de vie et de mort sur tous les autres souverains de la terre; prince d'autant plus redoutable, que le fanatisme de ses sujets était le fondement de sa puissance. Les Orientaux le nomment *Scheikh* ou *Scheikh-al-Gebal;* les historiens latins, *Senex,* ou *Senex de Montanis*; les historiens français *Vieux de la Montagne* ou *le Vieux* absolument. C'était le titre de sa dignité et non la marque de son âge. L'état du Vieux, selon Guillaume de Tyr, ne consistait qu'en dix châteaux, bâtis sur des rochers inaccessibles, et en quelques bourgades répandues dans les vallées qui séparent ces montagnes. Il comptoit environ 60,000 sujets, réduits à 40,000 par Jacques de Vitri, nommés Ismaéliens par les Orientaux, Arsacides par Guill. le Breton, Rigor et Nangis; Assissins par l'archevêque de Tyr; Assassins, par Jacques de Vitri. Ce dernier nom est le véritable; il vient de l'arabe *hassa,* tuer: il a passé dans notre langue pour signifier ce qu'était réellement chacun des sujets du Vieux de la Montagne. Elevés dans l'exécrable préjugé qu'après leur mort ils jouiraient d'un bonheur éternel, s'ils perdaient la vie en exécutant les ordres justes ou injustes de leur souverain, l'assassinat était pour eux un acte de religion. Tous les auteurs s'accordent à leur attribuer ce dogme impie, mais tous les faits particuliers qui nous ont été transmis comme des preuves de la barbarie du prince et de la monstrueuse soumission des sujets ne sont pas également certains. Selon les anciens chroniqueurs, Conrad, marquis de Montferrat, fut tué par ordre du Vieux de la Montagne; Philippe-Auguste fut peu après menacé d'un pareil attentat; le Vieux envoya des assassins en France pour poignarder St. Louis. » De la Ravaillère s'inscrit en faux contre ces trois récits. *Voyez*, sur l'histoire des Assassins et sur leurs dogmes, les Mémoires de Falconnet, insérés dans ceux des inscriptions et belles-lettres, tom. 17. Un savant de nos jours (M. Silvestre de Sacy) ne partage pas l'opinion qui vient d'être rapportée sur l'étymologie du nom d'*Assassins*, donné au sujet du Vieux de la Montagne. « Les Ismaéliens de Syrie, dit-il, étaient connus dans l'Orient sous le nom.

de *Haschischin* dont on a fait *Assassini*, *Haississini* et *Assassins*; mais *Haschischin* est le pluriel du mot arabe *Haschichi* et celui-ci est dérivé de *Haschisch*, qui proprement signifie herbe. Ce nom de *Haschisch* et *Haschischa* est celui du chanvre, dont la vertu enivrante aurait mérité à cette plante le titre d'herbe par excellence. On sait en effet que les Orientaux font grand usage des substances qui peuvent leur procurer une ivresse plus ou moins violente. Ainsi le nom d'Assassins donné aux sujets du Vieux de la Montagne ne désignerait pas l'action de tuer qu'ils exerçoient habituellement, mais seulement la plante par excellence dont ce Scheik Elchasisin faisait grand usage pour enivrer les sens des jeunes gens courageux et robustes qu'il destinait à ses expéditions, pour exalter leur imagination, et les amener successivement au degré de persuasion et de fanatisme dont il avait besoin.

VIEYRA (Sébastien), né à Castro d'Ayre en Portugal, entra chez les jésuites en 1591, à l'âge de 16 ans, passa aux Indes en 1602, et au Japon en 1614, avec un grand nombre de missionnaires. Il alla ensuite aux Philippines et à Rome pour instruire le pape de l'état déplorable de l'Eglise du Japon. Urbain VIII lui fit un accueil très-distingué, lui donna des brefs pour plusieurs provinces du Japon, dont les pasteurs lui avaient écrit, et l'exhorta à combattre jusqu'à la mort les ennemis de la foi dans le champ nouvellement défriché. Après bien des difficultés et des peines, il entra au Japon, déguisé en matelot chinois, avec la qualité de provincial de la compagnie, et d'administrateur de l'évêché du Japon. Malgré toutes ses précautions pour n'être pas reconnu, il le fut d'abord, et mis en prison à Nangasacki, et de là transporté à Omura; l'empereur le voulut voir, et on le mena à Lédo, où ce prince signa son arrêt de mort et celui d'autres missionnaires qui avaient été arrêtés avec lui. Condamné au supplice de la fosse, le P. Vieyra, trouvé encore sain et sauf après cinq jours, fut brûlé vif le 6 juin 1634.

VIEYRA (Antoine), né à Lisbonne le 6 février 1608, d'une famille illustre, fut conduit par ses parens au Brésil, où il entra dans la société des jésuites en 1623. Envoyé en Portugal, il y prêcha avec succès. Philippe IV, qui lui connaissait d'autres talens, l'employa dans les ambassades de Hollande et d'Angleterre. Appelé à Rome, il y donna de nouveau l'essor à ses talens pour la chaire; mais la société des barbares du Brésil lui fut plus chère que les applaudissemens qu'il recevait dans la capitale du monde chrétien. Il demanda à retourner chez eux, et y arriva le 22 octobre 1652. Il parcourut ces vastes contrées en instruisant une multitude de sauvages. Ses forces étant épuisées, et ayant perdu la vue, il se retira à la baie de Tous-les-Saints, où, avec le secours d'un de ses confrères, il mit la dernière main à un ouvrage qu'il avait commencé depuis long-temps, intitulé *Clavis prophetarum*. Il mourut le 18 juillet 1697; son corps fut porté par le gouverneur du Brésil, son fils, l'évêque de Saint-Thomas et deux autres grands seigneurs. Ses *Sermons*

ont été imprimés à Lisbonne, 1673, 1693. 12 volumes in-folio. C'est ce qu'il y a de mieux écrit en portugais. Ils ont paru à Madrid, traduits en espagnol, en 21 volumes in-folio. Sa *Clavis prophetarum* a paru à Rome en 1723, 1 vol. in-4°.

VIGAND (JEAN), né à Mansfeld en 15 3, fut disciple de Luther et de Mélanchthon, ministre à Mansfeld et ensuite surintendant des Eglises de Poméranie en Prusse. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui lui firent un nom dans son parti. On le compte parmi les auteurs des *Centuries de Magdebourg*, Bâle, 1562, 13 tomes in-fol. Ce théologien mourut en l'année 1587. Il était savant, mais il n'avait ni l'art de comparer les faits ni celui de peser les témoignages.

VIGARANI (GASPARD), célèbre architecte, naquit à Reggio en 1686. Outre les superbes édifices dont il a donné le dessin, tant pour Modène que pour d'autres villes, Louis XIV le fit venir à Paris pour diriger les fêtes et spectacles qui eurent lieu à ses noces. De retour en Italie, il mourut à Modène le 9 septembre 1663. On a de lui un traité orné de figures, intitulé *Principes géométriques pour les fortifications*, avec un *Traité de la Chiromancie*.

VIGÉE (LOUIS-GUILLAUME-BERNARD-ETIENNE), littérateur et poète, naquit en 1765. Il cultiva de bonne heure la poésie, et obtint quelques succès au théâtre. Avant la révolution, il était secrétaire du cabinet de Madame, femme du Roi actuellement régnant. Il fut arrêté et mis en prison, sous le régime de la terreur; quand il eut été rendu à la liberté, il fut du nombre des gens de lettres qui reçurent des gratifications par décrets de la Convention. Vigée fit un cours de littérature à l'Athénée, où il succédait à Laharpe; mais il parut fort inférieur à son célèbre devancier. Il fit ensuite un pareil cours à l'Institut académique des Quatre-Nations. Après la restauration, en 1814, il fut nommé lecteur du roi et membre de la légion d'honneur. Il est mort le 7 août 1820, âgé de 65 ans. Vigée était membre de la société philotechnique qu'il présida plusieurs fois. Il exhala, dans plusieurs épigrammes contre l'Académie française, son dépit de n'avoir pu se faire admettre au nombre des quarante. Il publia en 1817 son épitaphe, qui était ainsi conçue.

Ci-gît qui fit des vers, les fit mal et ne put,
Quoiqu'il fût sans esprit, être de l'Institut.

Un des membres de l'Académie française (M. François de NEUFCHATEAU) lui fit cette réponse :

Vigée écrit qu'il est un sot;
Pense-t-il qu'on le contredise?
Non; l'épitaphe est si précise,
Que tout Paris le prend au mot.

Les ouvrages de Vigée sont : I. *Vers aux membres de l'Académie française*, décriés dans le 18e siècle, 1776, in-8°. Vigée prétendit, dans cette épître, répondre à une des fameuses satires de Gilbert, mais il n'était pas de force à lutter avec un pareil adversaire. II. *Les aveux difficiles*, comédie en un acte et en vers, 1783, in-8°. III. *L'Entrevue*, comédie en un acte et en vers, 1783, in-8°. IV. *La Belle-mère, ou les dangers d'un second mariage*, comédie en 5 actes et en vers, 1788, in-8°. V. *La matinée d'une jolie femme*, comédie en prose,

1793, in-8°. VI. *La fausse Coquette*, comédie. VII. *Œuvres diverses, avec Ninon de l'Enclos*, comédie en un acte et en vers, 1797, in-8°. VIII. *Ma Journée*, poème, 1798, in-8°. IX. *Ma Convention*, épître suivie de vers et de prose, 1800, in-12. X. *Discours couronné par l'Académie de Montauban sur cette question :* Combien la critique amère est nuisible aux talens? 1807. XI. *Epître à J. F. Ducis, sur les avantages de la médiocrité*, 1810, in-8°. XII. *Discours au roi de Rome*, 1811, in-4°. XIII. *La tendresse filiale*, poème, Paris, 1812, in-16, 1816. XIV. *Poésies*, 15e édition, Paris, 1813, in-18. XV. *Procès et mort de Louis* XVI, 1814, in-8°. XVI. *La princesse de Babylone*, opéra en 3 actes et en vers, représenté à l'Académie royale de musique le 30 mai 1815, in-8°. XVII. *Le Pour et le Contre*, dialogue religieux, moral, politique et littéraire, Paris, 1818, in-8°; satire en vers. XVIII. *Epître à Robert Lefebvre*, Paris, 1820, in-8°. Vigée était depuis longtemps éditeur de l'*Almanach des muses*. Il était aussi l'un des collaborateurs de la *Nouvelle Bibliothèque des Romans*, des *Veillés des Muses* et du *Courrier des spectacles*. On a réuni quelques-unes de ses comédies sous le titre de *Théâtre*, 1 vol. in-8°. *La Vivacité à l'épreuve*, comédie qu'il avait fait représenter en 1793, n'a pas été imprimée. Vigée était de l'école de Dorat, dont il avait contracté tous les défauts. Un jargon précieux et maniéré, un style enluminé et à prétention, du bel-esprit fade et ennuyeux, voilà ce qui dépare ses comédies, qui n'ont obtenu que des succès éphémères. Ses productions les plus estimables sont ses *Poésies fugitives*, parmi lesquelles on distingue celles qui sont intitulées *Ma Journée* et *Mes Visites*. Vigée avait un talent remarquable pour la déclamation : il avait de la chaleur, de l'accent et de l'expression; mais son ton était quelquefois trop emphatique. Il était frère de Mme Lebrun, connue par ses succès en peinture.

VIGENÈRE (Blaise de), secrétaire du duc de Nevers, puis du roi Henri III, né en 1522, à Saint-Pourçain en Auvergne, mort à Paris le 19 février 1596, est un traducteur aussi maussade qu'infidèle. Ses *versions*, estimées de son temps, sont méprisées aujourd'hui; on fait cas cependant des notes qui les accompagnent : elles manquent d'art et d'esprit, mais l'érudition y est prodiguée. Les ouvrages de Vigenère sont : I. Des Traductions des Commentaires de César, de l'Histoire de Tite-Live, de Chalcondyle, etc., avec des notes. II. Un *Traité de chiffres*, ou *Secrète manière d'écrire*, 1586, in-4°. III. Un autre des *Comètes*, in-8°. IV. Un troisième du *Feu* et du *Sel*, in-4°. V. *La suite de Philostrate, contenant les images ou tableaux de plate peinture du jeune Philostrate, les héroïques de l'ancien, et les statues de Callistrate*, Paris, 1596, in-4°. Cette suite, avec ce qui la précède, a été revue et corrigée sur l'original, et imprimée avec les Epigrammes d'Artus-Thomas sieur d'Embry sur chaque tableau, et des figures en taille-douce, Paris, 1614, in-fol., ibid., 1629 et 1637, in-folio. « Il est assez probable, dit Nicéron, que Vigenère n'a fait sa traduction que sur la version latine,

qui, n'étant pas exacte, est cause de fautes qu'il a commises. Les figures qu'on a ajoutées dans les éditions in-folio sont passables pour la plupart, quelques-unes même sont assez belles; mais il y a un défaut essentiel, qui consiste en ce qu'elles ne sont pas faites sur la seule description de Philostrate, comme elles le devaient être, mais quelquefois suivant la fantaisie de celui qui les a dessinées : ce qui fait qu'elles ne servent pas beaucoup à entendre l'original. » VI. *Philostrate, de la Vie d'Apollonius Thyanéen, traduit du grec par Blaise de Vigenère, avec les Commentaires d'Artus Thomassieur d'Embry*, Paris, 1611, in-4°, 2 tomes. De toutes les traductions de Vigenère, celle d'Onosander, 1605, in-4°, est la plus recherchée.

VIGEON (Bernard du), peintre en miniature, mort à Paris en 1760, à 77 ans, a donné en 1738 la *Partie de campagne*, comédie très-médiocre en prose.

VIGEVANO. *Voy.* Trivulce.

VIGIER (François), jésuite de Rouen, mort en 1647, se fit une juste réputation de savoir par ses ouvrages. On a de lui : I. Une excellente édition accompagnée de sa *version* latine de la préparation et de la démonstration évangélique d'Eusèbe, avec des notes, Paris, 1628, in-fol., 2 vol. II. Un bon traité *De Idiotismis præcipuis linguæ græcæ*, 1632, in-12; et Leyde, 1766, in-8°; Leipsick, 1802, in-8°: Oxford, 1813, 2 parties in-8°. Cet auteur était habile dans cette dernière langue.

VIGIER (Jean), avocat au parlement de Paris, sorti d'une famille noble d'Angoumois, mourut fort âgé, vers l'an 1648. Il laissa un *Commentaire* estimé sur les coutumes d'Angoumois, d'Aunis, et du gouvernement de la Rochelle, et augmenté par Jacques et François Vigier, ses fils et petits-fils, Paris, 1720, in-folio.

VIGIER (Jean), médecin du 17e siècle, membre de la faculté de Montpellier, étudia spécialement la chirurgie. Tous ses traités sur cet art ont paru en latin sous ce titre : *Opera medico-chirurgica, in quibus nihil desiderari potest*, etc., Hagæ-Comitis, 1659, in-4°.

VIGILANCE (Vigilantius), était Gaulois et natif de Calaguri, petit bourg près de Cominges. Il devint curé d'une paroisse du diocèse de Barcelonne, dans la Catalogne. Son savoir et son esprit le lièrent avec Saint Paulin, qui le reçut bien et qui le recommanda à Saint Jérôme. Ce Père de l'Eglise était alors en Palestine, où Vigilance avait dessein d'aller pour visiter les saints lieux. Le pieux et illustre solitaire ayant appris qu'il répandait des erreurs dangereuses, prit la plume contre lui. Voici ce qu'il en dit : « On a vu dans le monde des monstres de différentes espèces; Isaïe parle des centaures, des sirènes et d'autres semblables; Job fait une description mystérieuse de Léviathan et de Behemoth; les poètes content des fables de Cerbère, du sanglier de la forêt d'Erimanthe, de la Chimère et de l'Hydre à plusieurs têtes; Virgile rapporte l'histoire de Cacus; l'Espagne a produit Gérion qui avait trois corps; la France seule en avait été exempte, et on n'y avait jamais vu que des hommes éloquens et courageux,

quand Vigilance, ou plutôt Dormitance, a paru tout d'un coup, combattant avec un esprit impur contre l'esprit de Dieu. Il soutient qu'on ne doit point honorer les sépulcres des martyrs, ni chanter *alleluia* qu'aux fêtes de Pâques ; il condamne les veilles, il appelle le célibat une hérésie, et dit que la virginité est la source de l'impureté. » Vigilance affectait le bel esprit ; c'était un homme qui aiguisait un trait et qui ne raisonnait pas. Il préférait un bon mot à une bonne raison ; il ne cherchait que la célébrité, et il attaqua tous les objets qui pouvaient fournir à la plaisanterie. Mais il faut avouer que si Vigilance différait d'opinion avec les autres théologiens de son temps, cette différence n'était point relative au dogme, mais à la discipline, à des cérémonies et des pratiques minutieuses. Vigilance soutenait, par exemple, qu'allumer des cierges en plein jour sur les autels, c'était imiter les pratiques du paganisme. Il faut avouer encore que Saint Jérôme met beaucoup d'emportement, de véhémence dans ses réponses à Vigilance, et fort peu de raison.

VIGILE, pape, et Romain de nation, n'était encore que diacre lorsqu'il fut envoyé à Constantinople par Agapet. Théodora, femme de l'empereur Justinien, lui promit de le mettre sur le siége de Saint-Pierre, pourvu qu'il s'engageât de casser les actes d'un concile tenu à Constantinople, contre les prélats séparés de la communion romaine, qu'elle soutenait. Vigile promit tout et fut élu pape, le 22 novembre 537, du vivant même de Sylvère, qui fut envoyé en exil. Après sa mort arrivée en 538, Vigile parut d'abord approuver la doctrine d'Anthime et des Acéphales, pour satisfaire l'impératrice ; mais peu après, il alla à Constantinople, où il excommunia les hérétiques et Théodora. Sa fermeté se démentit : il assembla un concile de soixante-dix évêques, et le rompit après quelques sessions, il aima mieux prier les évêques de donner leur avis par écrit, et envoya tous ces écrits au palais. « Il en agissait ainsi, disait-il, pour éviter qu'on trouvât quelque jour dans les archives de l'Eglise romaine ces réponses contraires au concile de Chalcédoine. » On doit remarquer que le pape n'était pas libre à Constantinople ; on le voit par une protestation qu'il fit dans une assemblée, où, se voyant pressé avec la dernière violence de condamner les trois chapitres, il s'écria : « Je vous déclare que, quoique vous me teniez captif, vous ne tenez pas Saint Pierre. » On appelle *les trois chapitres*, trois fameux écrits qui furent déférés au jugement de l'Eglise, comme remplis des blasphèmes de Nestorius : I. Les écrits de Théodore, évêque de Mopsueste, le maître de Nestorius. II. La lettre d'Ibas, évêque d'Edesse, à Maris. III. Les Réponses de Théodoret, évêque de Cyr, aux écrits de Saint Cyrille d'Alexandrie contre Nestorius. Vigile condamna et approuva tour à tour ces trois ouvrages anathématisés par le concile de Constantinople. L'empereur Justinien, mécontent de sa conduite, l'envoya en exil. Il n'y fut pas long-temps. A son retour en Italie, il mourut de la pierre à Syracuse, le 15 janvier 655. On a de lui 18 *Epîtres*, Paris, 1642, in-8°.

VIGILE DE TARSE, évêque de cette ville, dans la province de Bizacène en Afrique, fut enveloppé dans la persécution qu'Huneric, roi des Vandales, excita vers l'an 484 contre les catholiques. La crainte d'aigrir les persécuteurs lui fit cacher son nom. Il emprunta ceux des Pères les plus illustres pour donner plus de cours à ses ouvrages, principalement chez les Vandales et les autres barbares ariens, peu savans dans la critique. « Ainsi il composa, dit Fleury, une dispute entre Saint Athanase et Arius, qu'il suppose s'être passée publiquement à Laodicée, par ordre de l'empereur Constantius, en présence d'un juge nommé Probus; et il y rapporte tous leurs discours, comme s'il en avait trouvé les actes. Mais il reconnaît lui-même, dans un autre ouvrage, que ce n'est qu'une fiction. Il composa de même sous le nom de Saint Augustin, un *Dialogue* contre Félicien, arien, touchant l'unité de la Trinité; et on lui attribue avec raison la fausse *Dispute* de Saint Augustin contre Pascentius, et le *Symbole* qui a passé si long-temps sous le nom de Saint Athanase. Cet artifice de Vigile de Tarse a produit de la confusion dans les ouvrages des Pères; car on a long-temps attribué les siens aux auteurs dont il avait emprunté le nom, et les nouveaux critiques lui en ont attribué d'autres dont les auteurs sont moins certains. Enfin son exemple peut avoir enhardi plusieurs écrivains téméraires à supposer, sous de grands noms, de fausses pièces, de faux actes de martyrs et des vies des saints.» Après la mort de Vigile de Tarse on eut beaucoup de peine à reconnaître les *Ecrits* qui étaient véritablement de lui. Les cinq *Livres* contre Eutichès lui ont toujours été attribués. Il les composa étant à Constantinople; et comme il y jouissait d'une liberté entière, il ne crut pas devoir déguiser son nom. Ses ouvrages et ceux qu'on lui attribue furent imprimés à Dijon, 1665, in-4°, avec des notes et des remarques.

VIGLIUS DE ZUICHEM D'AYLA, célèbre jurisconsulte des Pays-Bas, né près de Leuwarden, dans la seigneurie de Zuichem, patrimoine de ses ancêtres, enseigna le droit à Bourges, où le savant Alciat lui céda sa chaire; ensuite à Padoue, où il publia ses *Notes* sur le titre des Testamens. Retournant aux Pays-Bas, il fit imprimer à Bâle les Institutes grecques de Théophile, qu'il avait tirées de la bibliothèque du cardinal Bessarion. Charles-Quint le nomma président du conseil de Malines, et puis du conseil privé. Pendant le temps des troubles, il se conduisit avec autant de prudence que de zèle pour la chose publique. Après la perte de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique. En 1579 il fut nommé chanoine de Gand, et presqu'en même temps gouverneur de Hollande et de Gueldre. Il mourut à Bruxelles en 1577, âgé de 70 ans, et fut enterré dans l'église cathédrale de Gand, où l'on voit son épitaphe :

Qui curas regum et regnorum pondera obivit,
Pervigil hic dormit Viglius in tumulo.
Parce pios, lector, manes turbare quietem
Hac post tot vigiles vindicat umbra dies.
At vigili Vigli exemplo vigil esse memento :
Nil etenim vita est, sit nisi vita vigil.

VIGNACOURT (ADRIEN DE LA VIEUVILLE D'ORVILLE DE), grand-croix de l'ordre de Malte et grand-

prieur de Champagne, mort en 1774, était un bel-esprit et un homme de bonne compagnie. On a de lui divers romans qui eurent du succès. Les principaux sont : *La Comtesse de Vergi*, in-12; *Adèle de Ponthieu*, in-12; *Mémoires de Saldaigne*, in-12; *Lideric*, in-12; *Amusemens de la campagne*, in-12; *Le Comte de Foix*, 1 volume in-12; *Aventures du prince Jakaya*, 1732, 2 vol. in-12.

VIGNAI (Jean de), religieux hospitalier de Saint-Jacques, fut l'un des premiers en France qui cultiva les lettres dans un temps de barbarie. Il présenta au roi Jean, père de Charles V, une Traduction du livre de la Moralité du Jeu des Echecs.

VIGNATI (Ambroise), né à Lodi, en 1560, passa pour un des premiers littérateurs de son siècle. Il enseigna publiquement le droit à Turin, Bologne, etc. On a de lui : I. *Tractatus de hæresi*. II. *De rescriptis*. III. *De usuris*.

VIGNATI (Louis), jurisconsulte, né à Lodi, étudia d'abord le droit, puis vint à Rome, où il fut auditeur général d'Urbain VIII, alors cardinal. Il remplit aussi les fonctions de préfet des vivres, et de conseiller intime de l'administration de Rome. Il entretint correspondance avec de grands personnages, tels que le roi d'Espagne, le grand-duc de Toscane, les ducs d'Urbin et de Parme. Sa mort arriva en 1629. On a de lui : I. *Legatum dotis, an in casu religionis cedi possit aliis quàm monasterio*. II. *Legatum quando dicatur temporale*, etc.

VIGNE (André de la), auteur français du 15[e] siècle, se rendit recommandable sous Charles VIII, par les armes et par les lettres. Anne de Bretagne, femme de ce prince, le prit pour son secrétaire. Ses exploits guerriers sont moins connus que ses ouvrages. On lui doit une *Histoire de Charles VIII*, qu'il composa avec Jaligni, imprimée au Louvre, in-folio, par les soins et avec les remarques de Denys Godefroi. Il est aussi auteur de plusieurs autres ouvrages: I. *Le Vergier d'honneur*, Paris, 14)5, in-folio. C'est une Histoire de la célèbre entreprise sur Naples par Charles VIII, très-détaillée et très-exacte. II. *Les Ballades du bruit commun sur les alliances des rois, des princes et provinces*, in-4°, goth. III. *Le Libelle des cinq villes d'Italie contre Venise*, en vers goth. IV. *L'attollite portas de Gennes*, en Ballades, in-4°, gothique.

VIGNE (Jacques), d'abord avocat à Bordeaux, se retira ensuite à Saintes, où il devint l'oracle de son pays par ses conseils. Il avait laissé, manuscrit, un Commentaire latin sur la coutume de Saint-Jean-d'Angely, que son fils publia en 1637, in-4°, sous le titre de *Paraphrasis ad consuetudinem Santangeliacam*.

VIGNE (Michel de la), né à Vernon, le 5 juillet 1588, enseigna la rhétorique à Paris dans le collége du cardinal Le Moyne, puis se fit recevoir docteur en médecine dans la faculté de cette ville, dont il devint le doyen. Il excella dans la cure des fièvres, et fut nommé médecin de Louis XIII. On n'a de lui qu'un petit ouvrage, intitulé *Diæta sanorum, seu ars sanitatis*, Parisiis, 1671, in-12.

VIGNE (Anne de la), de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, fille du précédent. Elle avait un

frére doué d'un génie assez borné; aussi son père disait : « Quand j'ai fait ma fille, je pensais faire mon fils, et quand j'ai fait mon fils, j'ai pensé faire ma fille. » Cette ingénieuse littératrice mourut à Paris, en 1684, à la fleur de son âge, des douleurs de la pierre, que son application lui avait procurée. Elle fit éclater, dès sa plus tendre enfance, son goût et ses talens pour la poésie. On remarque dans ses vers de la grace et des tournures agréables ; mais ils manquent quelquefois d'harmonie et de coloris. Rivale de Sapho dans la poésie, elle eut plus de vertu qu'elle. Elle répondit à un homme d'esprit qui voulait être aimé d'elle :

Ah ! sur mon cœur cessez de rien prétendre,
Cessez de le faire souffrir,
Le Ciel ne l'a pas fait si sensible et si tendre
Pour aimer ce qui doit périr.

Ses principales pièces sont : I. Une *Ode* intitulée *Monseigneur le Dauphin au Roi*. Un inconnu lui envoya pour récompense une boîte de coco, où était une lyre d'or émaillée, avec des vers à sa louange. II. Une autre *Ode* à mademoiselle de Scudéry, son amie. III. Une *Réponse* à mademoiselle Descartes, nièce du célèbre philosophe : mademoiselle de la Vigne goûtait beaucoup ses principes. IV. Quelques autres petites pièces de vers, qu'on a recueillies à Paris dans un petit in-8°, et qu'on retrouve dans le *Parnasse des Dames*, par de Sauvigny.

VIGNEAU. *Voyez* DUVIGNEAU.

VIGNEROD. *Voyez* WIGNEROD.

VIGNES (PIERRE DES), né à Capoue, s'éleva de la naissance la plus basse à la charge de chancelier de l'empereur Frédéric II. On ignore qui était son père; la mère mendiait son pain pour elle et pour son fils. Il fit ses études à Bologne, par le secours de quelques personnes charitables, charmées de la vivacité de son esprit. Le hasard l'ayant conduit auprès de l'empereur, il plut par son génie, obtint une place dans le palais, et ne tarda pas à s'avancer. Devenu habile dans la jurisprudence et ayant l'esprit des affaires, il gagna entièrement les bonnes graces de son maître. Son élévation fut rapide; il fut protonotaire, conseiller, chancelier, et entra dans toutes les affaires secrètes de Frédéric. Il servit avec zèle ce prince dans les différends qu'il eut avec les papes Grégoire IX et Innocent IV, et fut député en 1245 au concile de Lyon pour empêcher que ce prince n'y fût condamné. Il jouit long-temps d'une faveur distinguée qui lui fit beaucoup de jaloux. Ils l'accusèrent, dit-on, d'avoir voulu empoisonner l'empereur par les mains de son médecin. Les historiens varient sur l'année de cet événement, et cette variété peut causer quelque soupçon. Quelques-uns croient que Pierre des Vignes était véritablement coupable. Est-il croyable que le premier des magistrats de l'Europe, vieillard vénérable, le conseil, l'ami de son maître, ait tramé un aussi abominable complot ? Et pourquoi ? Pour plaire au pape, son ennemi. Où pouvait-il espérer une plus grande fortune ? Quel meilleur poste le médecin pouvait-il avoir que celui de médecin de l'empereur ? Quoi qu'il en soit, il est certain que Pierre des Vignes eut les yeux crevés. Frédéric, après l'avoir fait pro-

mener dans plusieurs villes d'Italie, le livra aux Pisans qui le haïssaient mortellement. Plusieurs autres Italiens prétendent qu'une intrigue de cour fut la cause de sa disgrace, et porta Frédéric II à cette cruauté; ce qui est plus vraisemblable. L'infortuné chancelier, las de se voir dans une dure prison, se cassa la tête en 1249, contre une colonne à laquelle on l'avait attaché. Pierre des Vignes, dit M. Landi, peut passer pour un second Cassiodore. Il y eut une ressemblance marquée entre ces deux ministres, leur génie, leurs inclinations, leur pouvoir, leurs aventures et leurs ouvrages. Ce ne fut que leur fin qui fut très-différente. Cassiodore se retira sagement de la cour, au lieu que Pierre, ayant voulu faire tête à ses ennemis, succomba aux efforts qu'ils firent pour le perdre. On a de lui : I. *Epistolæ*, dont la moins mauvaise édition est celle de Bâle, par Iselin, 1740, 2 vol. in-8°; et la plus rare celle de la même ville, 1539, in-8°. Ces Lettres écrites la plupart au nom de Frédéric II, sont une preuve de la mauvaise latinité de son siècle; et il faut plutôt y chercher les événemens qui ont rapport à ce prince, que les graces du style et la pureté du langage. Au reste l'édition de Bâle est défectueuse à plusieurs égards. Il y manque plusieurs lettres imprimées ailleurs ; il y en a d'apocryphes ; on n'a pas observé l'ordre chronologique, et l'on trouve plusieurs passages si défigurés, qu'ils sont inintelligibles. II. Un Traité *De Potestate imperiali*. III. Une autre *De consolatione*, etc... On a attribué à Pierre des Vignes le livre imaginaire *De tribus Impostoribus*. Ce qui a pu y donner lieu, est la lettre de Grégoire IX que nous avons citée (article Frédéric II); mais ni cet empereur, ni son chancelier, ni aucun de ceux à qui cette production a été attribuée, n'en est l'auteur; du moins elle a échappé à la recherche des savans. Le livre qui a paru sous la date de 1598, in-8°, composé de 46 pages sans titre, est une imposture moderne. On attribue cette fraude à Straubius, qui fit imprimer ce livre à Vienne en Autriche en 1753. La prétendue ancienne édition sans date, d'après laquelle celle-là a été faite, n'a jamais été vue de personne. Au reste, Grégoire IX ne dit point que Frédéric ni son chancelier aient fait un livre des *trois Imposteurs*, mais seulement qu'il a mis J.-C. au rang des imposteurs.

VIGNEUL DE MARVILLE. *Voyez* Argonne.

VIGNIER (Nicolas), médecin et historiographe de France, né en 1530, à Bar-sur-Seine, mort à Paris en 1595, s'acquit beaucoup de réputation dans la pratique de la médecine. Il s'appliqua aussi à l'histoire et devint historiographe de France. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en français, qu'on ne lit plus, mais que les savans consultent avec fruit. Le plus curieux est son *Traité de l'origine et demeure des anciens Français*, Troyes, 1582, un volume in-4°. Le laborieux compilateur André du Chesne traduisit ce livre en latin, pour le mettre à la tête de sa collection des anciens historiens français. On a encore de lui : I. *Rerum Burgundionum Chronicon*, Bâle, 1575, in-4°. Cette chronique de Bourgogne s'étend

depuis le commencement du 5e siècle jusque vers la fin du 15e. II. *Préséance entre la France et l'Espagne*, in-8°. III. *Fastes des anciens Hébreux, Grecs et Romains*, 1588, in-4°. IV. *Bibliothèque historiale*, en 4 vol. in-folio. Quoique ce livre ne soit pas exempt de fautes et qu'il soit assez mal écrit, l'abbé Lenglet dit qu'il est assez estimé et qu'il peut tenir une place dans les bibliothèques. V. *Recueil de l'Histoire de l'Eglise*, in-folio, 1601, peu estimé, et dans lequel ses fils, qui le publièrent, ont fourré, dit Nicéron, tout ce qu'ils ont voulu.

VIGNIER (ANTOINE), jésuite, né à Figeac et mort à Poitiers, en 1622, à l'âge de 40 ans, a publié quelques Ecrits ascétiques et un *Panégyrique de Louis XIII*; 1620, in-4°.

VIGNIER (NICOLAS), fils du pénultième, fut ministre à Blois au commencement du 16e siècle, et rentra après l'an 1631 dans le sein de l'Eglise catholique, comme avait fait son père avant de mourir. Il a donné plusieurs écrits de controverse, entièrement oubliés.

VIGNIER (JÉRÔME), fils du précédent, né à Blois, en 1606, fut élevé dans le calvinisme et devint bailli de Baugenci. Ayant ensuite abjuré la religion protestante, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et fut supérieur de différentes maisons. Il excella dans la connaissance des langues, des médailles et des antiquités, et de l'origine des maisons souveraines de l'Europe. Ce savant mourut à la maison de Saint-Magloire à Paris, le 14 novembre de l'année 1661. Tout ce que nous avons de lui est plein de grandes recherches; mais le style de ses ouvrages est rebutant. Les principaux sont : I. *La véritable origine de la maison d'Alsace, de Lorraine, d'Autriche*, Paris, 1694, in-fol. L'auteur justifie les faits par les titres et les chartres; mais il y a bien des fautes de chronologie. II. Un *Supplément aux Œuvres de Saint Augustin*, Paris, 1654, in-fol., dont il trouva des manuscrits à Clairvaux qui n'avaient point encore été imprimés. III. Une *Concordance* française *des Evangiles*. IV. *L'Origine des rois de Bourgogne*. V. *La Généalogie des comtes de Champagne*. VI. *Stemma Austriacum*, 1650, in-folio. On lui est encore redevable de deux volumes de l'*Histoire ecclésiastique gallicane*; de plusieurs *Pièces de Poésies*; de quelques *Paraphrases des psaumes* en latin; d'une *Oraison funèbre*, etc.

VIGNOLE (JACQUES BARROZZIO, surnommé), architecte, né en 1507, à Vignola, au duché de Modène, d'un gentilhomme modénois que les discordes civiles avaient obligé de quitter sa patrie, étudia la peinture à Bologne, et composa pour son instruction un *Traité de perspective* qui fut aussitôt publié et généralement accueilli; il a été commenté par le Danti. Son goût le porta vers l'étude de l'architecture; il en alla puiser les principes au milieu des monumens de Rome antique. Ce fut sur ces modèles qu'il composa son *Traité des cinq ordres d'architecture*, rédigé avec une telle simplicité qu'il devint sur cet art la règle universelle, et qu'il est encore aujourd'hui le livre élémentaire le plus connu et le plus généralement suivi, surtout en France.

Ce Traité a été traduit et commenté par Davilier. Paris, 1691, 3 vol. in-4°, et 1738, 2 vol. grand in-4°. Vignole cultivait cependant toujours la peinture, mais il y faisait peu de progrès, et l'abandonna entièrement. Le Primatice fit, vers 1540, un voyage en cette ville, par ordre de François Ier, pour y acheter des antiques; Vignole lui donna plusieurs dessins des monumens, et fit avec lui le voyage de Paris, où il demeura deux ans; il fut employé à Fontainebleau, et donna des projets pour d'autres édifices que les guerres civiles ne permirent pas d'exécuter. Vignole retourna donc à Bologne, et déploya ses talens dans la façade de la Bourse et celle du portail de l'église de Saint-Pétrone, qui obtint les suffrages de Jules Romain et de Christophe Lombard, architecte du fameux dôme de Milan. Sa réputation fut dès lors établie, et il se trouva chargé d'un grand nombre d'ouvrages importans; il acheva aussi le canal *del Navilio* pour cette ville, alla à Plaisance, donna les dessins du palais ducal, et parcourut l'Italie, où il construisit plusieurs édifices. De retour à Rome, il fut présenté par Vasari à Jules III, qui déjà l'avait vu à Bologne, et il eut la direction des travaux à faire pour l'eau de Trevi, en même temps qu'il érigea la belle maison de campagne connue aujourd'hui sous le nom de *Papa Giulio*, le petit temple de *Saint Andrea di Ponte mole*, etc. Vignole bâtit encore une partie du palais Farnèse, l'église du Jesu, et mit le sceau à sa gloire par l'érection du magnifique château de Caprarola, situé à trente milles de Rome. Il eut encore l'honneur de succéder à Michel-Ange pour la conduite de Saint-Pierre de Rome dont il fit ériger les deux coupoles latérales. Il donna les dessins du célèbre palais de l'Escurial; mais il ne voulut pas quitter Rome pour aller l'exécuter en Espagne. Il mourut à l'âge de 66 ans, et fut enterré en grande pompe au Panthéon, en 1573. Nous avons les *Œuvres complètes de Vignole*, publiées par Lebas et Debret, Paris, 1815, vol. in-fol., figures.

VIGNOLES. *Voy.* LAHIRE.

VIGNON (CLAUDE), peintre, né à Tours en 1590, mort en 1670, suivit la manière de Michel-Ange de Caravage; mais l'imitateur était très-loin de son modèle.

VIGO (JEAN DE), médecin du seizième siècle, né à Gênes, fut premier chirurgien du pape Jules II. Il travailla dix ans à une pratique de chirurgie qui parut à Rome sous ce titre : *Practica in arte chirurgicâ copiosâ, continens novem libros*, 1514, in-folio. Cet ouvrage fut universellement accueilli et traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. L'édition de Paris est intitulée *Pratique de chirurgie de très-excellent docteur en médecine Jean de Vigo*, etc., 1530, in-folio. Malgré la profonde érudition de Vigo, il ne publia pas son ouvrage sans l'avoir soumis à un autre médecin de ses amis, Jean Anthracini, par la suite premier médecin d'Adrien VI.

VIGOR (SIMON), fit ses études à Paris, et fut recteur de l'université en 1540. Il devint ensuite pénitencier d'Evreux, sa patrie, et accompagna l'évêque de cette ville au concile de Trente. Nom-

mé curé de Saint-Paul, à Paris, il prêcha avec tant d'acharnement contre les calvinistes, qu'il fut fait archevêque de Narbonne en 1570. Il continua de s'y signaler, et comme controversiste et comme prédicateur. Ses Sermons ont été imprimés en 1584, 4 vol. in-4°; ils ne servent aujourd'hui qu'à prouver dans quel triste état se trouvait l'éloquence française au 16e siècle. C'est lui et Claude de Saintes qui eurent en 1566 une fameuse conférence de controverse avec les ministres de l'Espine et Surrau du Rosier. Les *Actes* de cette conférence parurent en 1568, in-8°. Le savant Pierre Pithou fut une des conquêtes de ce prélat, qui mourut à Carcassonne, le 1er novembre 1575.

VIGOR (SIMON), neveu du précédent, mourut le 29 février 1624, à 68 ans, conseiller au grand conseil. On lui attribue une histoire curieuse et peu commune, imprimée sous ce titre: *Historia eorum quœ acta sunt inter Philippum Pulchrum regem christianissimum et Bonifacium VIII*, 1613, in-4°. Il se distingua par son zèle pour les libertés de l'Eglise gallicane. Il prit la défense du docteur Richer avec beaucoup de chaleur. On a de lui quelques ouvrages, recueillis en un volume in-4°, 1683, sur ces deux objets et sur l'autorité des conciles généraux et des papes.

VIGOR (Mistriss), fille de Goodwin, riche ecclésiastique du comté d'York, née en 1699, morte à Windsor en 1783, fut mariée pour la troisième fois à M. Vigor. On a de cette dame des *Lettres écrites de Russie*, inférieures pour le style aux Lettres de miladi Montague, mais dans lesquelles on trouve beaucoup de détails curieux sur les mœurs et l'histoire de cet empire. Ces Lettres, composées de 1730 à 1739, parurent en 1775. Après la mort de leur auteur, on en a publié onze nouvelles qui étaient demeurées dans son porte-feuille, et qui ne sont pas moins intéressantes que les premières.

VIGUIER (JACQUES DE), mousquetaire, né à Narbonne, en 1731, n'est guère connu dans la république des lettres que par quelques *Odes;* celle qu'il fit en 1763 pour la statue équestre du roi n'est pas sans mérite.

VIGUIER (PIERRE-FRANÇOIS), prêtre de la mission, né à Besançon, vers 1745, fut envoyé, par sa congrégation, à Constantinople et dans le Levant, où il acquit des connaissances précieuses sur l'état de la religion en Orient. Revenu en France, vers le commencement de ce siècle, il publia plusieurs ouvrages: I. *Les Psaumes en latin et en français, interprétés dans le sens prophétique*, Paris, 1805, 2 vol. in-12. II. *Explication des prophéties du B. Holzauzer*, in-12. III. *Le Sacrifice de foi et d'amour au sacrement de l'autel*, par Gourdan, Paris, 1816, in-12. IV. *Saint Joseph de Copertino, thaumaturge et prophète*, Paris, 1820, in-12. Il n'est que l'éditeur des deux derniers ouvrages. Cet estimable prêtre était très-laborieux, et vivait dans la retraite; il est mort le 7 février 1821. Il avait publié pendant son séjour à Constantinople *des Élémens de la langue turque*, Constantinople, de l'impr. du palais de France, 1790, in-4°.

VILARIS (MARC-HILAIRE),

chimiste, né à Bordeaux en 1720, d'un apothicaire de cette ville, fut envoyé à l'âge de dix-huit ans à Paris, pour y perfectionner les connaissances qu'il avait acquises en chimie et en histoire naturelle sous son père. Employé dans les armées en qualité de pharmacien pendant les campagnes de Hanovre, il y déploya tout à la fois ses talens et son désintéressement. De retour à Bordeaux, il y fit avec succès des cours de chimie. Chargé de la direction du laboratoire de son père, il s'appliqua à la pratique de la pharmacie. Le perfectionnement de certains instrumens, l'invention de quelques nouvelles machines, une meilleure distribution dans les presses furent le premier résultat de ses travaux. Reçu apothicaire en 1748, et en 1752 membre de l'Académie des sciences de Bordeaux, il se mit à voyager pendant trois ans dans la Guyenne, et y trouva la terre blanche avec laquelle on fabriquait la porcelaine de Sèvres; ce fut à Saint-Yrieix qu'il découvrit cette terre, nommée *kaolin*. L'usage des viandes salées étant regardé comme la cause première du scorbut des marins, on cherchait le moyen de nourrir les équipages de viandes fraîches, ou celui de la préparer sans sel. Vilaris, après bien des essais, crut avoir trouvé dans la voie de la dessiccation cette précieuse recette, et en fit part au gouvernement en 1768-69, qui voulut en faire l'expérience. Elle réussit. Néanmoins cette heureuse découverte fut négligée par ce même gouvernement, qui refusa d'acheter ce secret important. Le défaut de manipulation faisant perdre beaucoup de sucre dans les ateliers où on le prépare, il adressa en 1780 un *Mémoire* au gouvernement, avec le plan de machines nouvelles, et la manière différente d'exploiter la canne à sucre; il offrit même de passer en Amérique pour y établir son nouveau procédé, et engager par son exemple les colons à l'adopter. La guerre avec l'Angleterre empêcha l'exécution de ce projet avantageux. Ce savant chimiste mourut dans sa patrie, le 26 mai de l'année 1792.

VILATE (Joachim), prêtre, né à Allun, dans le département de la Creuse, prit sous le règne de la terreur le surnom de *Sempronius Gracchus*, et devint un des jurés du tribunal révolutionnaire de Paris, qui envoya tant de victimes à l'échafaud. A la chute de Robespierre, il crut, en dévoilant quelques-uns des crimes projetés par les scélérats dont il était le complice, échapper à la mort; mais il n'y fut pas moins condamné avec Fouquier-Tinville, le 6 mai 1795, à l'âge de 26 ans. Vilate a publié quelques écrits curieux par les anecdotes et les principes qu'ils renferment; tels sont: *Causes secrètes de la révolution du 9 thermidor*, 1795, in-8°. *Continuation des causes secrètes*, 1795, in-8°. *Mystères de la mère de Dieu dévoilé*, in-8°. Troisième volume des *Causes secrètes*, 1795, in-8°.

VILFROY. *Voy.* Villefroy.

VILLA (.....), voyageur du 17e siècle, a publié, en l'an 1668, *Voyages en Dalmatie et au Levant*. C'est plutôt une histoire du siége de Candie qu'une description exacte des pays que l'auteur a parcourus.

VILLA (l'abbé Ange-Théodore), illustre savant, né au commencement du dix-huitième siè-

cle dans un bourg du Pavesan, fit ses études à Pavie et à Milan, et obtint dans cette dernière ville la protection de Charles de Firmian, le Mécène des gens de lettres, qui le nomma profeseur d'éloquence et de langue grecque à l'université de Pavie. Il est mort en 1794, âgé de plus de 70 ans, et a laissé un grand nombre d'ouvrages en tous genres, qui sont estimés.

VILLACORTA (François Henriquez de), docteur en médecine du 17e siècle, fut premier professeur dans la faculté d'Alcala, et médecin du roi Philippe IV et de Charles II son successeur. Il a laissé, *Laureæ doctoralis medicæ Complutensis tomi duo*, Lugduni, 1670, in-fol.

VILLADEI (Alexander-Gallus de, plus connu sous le nom de), grammairien qui vécut au commencement du 13e siècle, a écrit en vers latins, mais barbares, un Traité des *Élémens de la langue latine*, publié vers 1470, in-fol.; livre qui, tout mauvais qu'il était, devint élémentaire pour les écoles, du moins en Italie, et qui a joui assez long-temps de cet honneur; il commençait ainsi :

Scribere clericulis paro doctrinale novellis,
Pluraque doctorum sociabo scripta meorum.

VILLAFAGNE (Jean-Arphe de), auteur espagnol : il est connu par un livre aussi rare que recherché, intitulé : *Quilatador de la Plata, Oro, y Piedras*, Valladolid, 1572, in-4°. L'édition de Madrid, 1598, in-8°, moins rare, est augmentée d'un livre.

VILLAIN (Étienne-François), mort à Paris en 1784, embrassa l'état ecclésiastique, et publia une *Histoire de la paroisse Saint-Jacques de la Boucherie*, 1758, in-12; et une autre de *Nicolas Flamel, et de Pernelle sa femme*, 1761, in-12.

VILLALOBOS (François de), médecin ordinaire de l'empereur Charles-Quint et de son fils, né à Tolède, vivait dans le 16e siècle; il publia : I. *Glossa in Plinii historiæ naturalis primum et secundum libros*, Compluti, 1524, in-fol. II. *Problema con otros dialogos de medicinâ y familiares*, Zamora, 1543, in-fol.

VILLALPANDE (Jean de), chef d'une secte d'illuminés, qui parurent dans les diocèses de Séville et de Cadix, en Espagne, vers l'an 1575, était originaire de Téneriffe. Il fut secondé dans la propagation de ses erreurs par une religieuse carmélite, nommée Catherine de Jésus. « Les hommes, dit le P. d'Avrigny, font les hérésies, et les femmes leur donnent cours. » Celle-ci ressemblait beaucoup au quiétisme, qui se répandit dans le siècle suivant en Espagne; en Italie et même en France. Leur principale erreur était que l'oraison pouvait les mettre dans un état si parfait, qu'ils n'avaient plus besoin ni de sacremens, ni de bonnes œuvres, et qu'ils pouvaient même se livrer aux plaisirs les plus infâmes sans pécher. Un grand nombre de disciples de Villalpande furent poursuivis par l'inquisition, et punis de mort à Cordoue, au lieu d'être envoyés aux Petites-Maisons. Plusieurs abjurèrent leurs dogmes extravagans, et le saint-office leur pardonna. Cette secte ressuscita en France en 1634, et, selon Victorio Siri, elle prit naissance dans un ordre très-réformé. Les guérinets, disciples d'un autre fou, appelé Pierre Guérin, se joigni-

rent aux illuminés. Le cardinal de Richelieu, auquel le P. Joseph les dénonça, les fit poursuivre avec tant de vivacité, qu'ils furent détruits en peu de temps. Ils prétendaient que Dieu avait révélé à l'un d'entre eux, nommé frère Antoine Bocquet, une pratique de vie suréminente, inconnue presque alors à tous les chrétiens. Ni Saint Pierre, homme simple, ni Saint Paul, ni les PP. de l'Église n'avaient rien connu à la spiritualité. Dans dix ans, leur doctrine devait être reçue par tous les fidèles; et alors ils n'auraient plus besoin ni de prêtres, ni d'évêques. Ils se servirent des femmes pour répandre leurs illusions. Le droit qu'ils leur donnaient de prêcher parmi eux comme les hommes, les attachait à la secte. Persuadés que leurs charmes étaient un moyen sûr d'accréditer leurs dogmes, ils les envoyaient de tous côtés pour établir des communautés de filles dévotes. Mais le gouvernement, secondé des magistrats, obligea bientôt les spirituels et les spirituelles de s'éclipser.

VILLALPANDE (Jean-Baptiste), jésuite de Cordoue, habile dans l'Écriture Sainte, mourut le 22 mai 1608, après avoir publié un Commentaire, aussi savant que diffus, sur Ezéchiel, en 3 tomes in-fol., Rome, 1596. La description de la ville et du temple de Jérusalem est ce qu'il y a de mieux dans cet ouvrage, quoiqu'à cet égard il y ait bien des conjectures hasardées. L'auteur a épuisé sa matière; mais il est aussi difficile d'être aussi patient à le lire qu'il fut constant à le composer. « De fort habiles gens, dit Calmet, croient que ce savant homme, tout rempli des idées qu'il avait de l'architecture grecque et romaine, et trop prévenu en faveur d'un temple dont Dieu même avait donné le modèle à David, s'était imaginé qu'il ne pouvait le peindre ni trop grand, ni trop beau, ni trop superbe. Il y a mis plusieurs embellissemens, qui ne sont pas décrits dans le texte sacré, mais qui devaient y être selon les règles de l'architecture que l'on a supposées être parfaitement connues de Salomon, comme si ces règles étaient les mêmes chez tous les peuples et dans tous les siècles, et comme si ce prince, vivant long-temps avant les premiers architectes d'Athènes et de Rome, avait dû suivre les préceptes qu'ils donnèrent depuis. De plus, Villalpande a multiplié, contre l'autorité formelle de la Bible, les cours, les portiques, les pavés de porphyre, les murailles de marbre de Paros. » La figure du temple ne se trouve pas dans tous les exemplaires du Commentaire de Villalpande. Au reste, ce jésuite était habile architecte, et il était plus propre qu'un autre à donner la description d'un temple que la plupart des interprètes, presque tous fort ignorans en architecture; mais il a été entraîné au-delà du vrai par son imagination. (*Voy.* Prado.) L'auteur publia encore à Rome, en 1598, in-fol., *Explanatio epistolarum Sancti Pauli*, sous le nom de Remi de Reims, à qui l'éditeur l'avait attribué dans un manuscrit daté de 1067; mais on convient aujourd'hui que ce Commentaire est d'un autre Remi, moine de Saint-Germain d'Auxerre, au 10e siècle. *Voyez* l'Histoire littéraire de la France, tome 3, et la Bibliothèque latine de Fabricius

VILLALPANDE (Gaspard), théologien controversiste de Ségovie, et docteur dans l'université d'Alcala, parut avec éclat au concile de Trente, et mit au jour divers ouvrages de controverse dont on ne se souvient plus.

VILLALPANDE (François Torreblanca), est auteur d'un Traité rare, intitulé *Epitome Delictorum*, seu *De invocatione dæmonum*, Hispali, 1618, in-fol. Il y a à la fin, *Defensa en favor de los libros de la magia.*

VILLAMENE (François), graveur, élève d'Augustin Carrache, naquit à Assise en Italie, vers l'an 1588, et mourut à Rome vers 1648. Ce maître est recommandable par la correction de son dessin et par la propreté de son travail; mais on lui reproche d'être trop maniéré dans ses contours; cela n'empêche pas que ses estampes ne soient recherchées. Les meilleures sont : I. Une dispute de paysans, connue sous ce titre : *les Gourmeurs*. II. Une autre représentant *Jean Acto dans une place publique*. III. *Saint Bruno dans le désert*, d'après Lanfranc. IV. Une *Descente de Croix*, d'après Barroche. V. La *Présentation au temple*, d'après Paul Véronèse, et une infinité de morceaux d'après les meilleurs maîtres.

VILLAMONT (.... de), est auteur de *Voyages en Italie, en Grèce, Terre-Sainte, Syrie, Egypte et autres lieux, augmentés en cette dernière édition de son second voyage, et du dessein de son troisième*, Paris, 1609, 2 tomes en 1 vol. in-8°. Ce voyage a été souvent réimprimé à Paris, à Arras et ailleurs.

VILLANI (Giovani), célèbre historien de Florence, alla à Rome en 1300, vers le temps du jubilé. A ce sujet il forma le projet d'une histoire, à laquelle il se livra tout entier lorsqu'il fut de retour à Florence, ainsi qu'il le dit lui-même, liv. 8, chap. 36. Les nombreux travaux que lui coûta cet ouvrage, ne l'empêchèrent pas de s'occuper des affaires publiques. En 1316, il eut part au traité de paix qui fut signé entre les habitans de Pise et ceux de Lucques. Villani mourut de la peste en 1348. Son Histoire se distingue autant par la force de conception que par la pureté et l'élégance du style. Elle ne fut publiée qu'en l'année 1537, à Florence. La dernière édition est celle qui parut à Milan en 13 volumes, dans le recueil des écrivains italiens. Le dictionnaire de la Crusca, cite comme la meilleure, celle de Florence, 1587, in-4°. *Voy.* le *Manuel de la librairie*, par M. Brunet.

VILLANI (Matthieu), frère du précédent, continua son Histoire, et la termina en l'année 1363. Mais attaqué aussi de la peste qui ravagea une partie de l'Italie dans cette année, il mourut le 12...... Matthieu ne soutint pas la réputation de son frère dans la continuation de son *Histoire*. Son style est diffus et embarrassé ; néanmoins son Histoire, qui est insérée dans toutes les éditions de celle de son frère, est estimée, parce qu'elle est écrite par un auteur contemporain, qui est bien instruit des faits qu'il rapporte.

VILLANI (Philippe), fils du précédent, fut jurisconsulte et professeur de droit dans l'école de Florence, où il donna le poëme du *Dante*. Il ajouta 42 chapitres

à l'Histoire de son père, et la continua. Nous avons aussi de lui : I. *Vies des hommes illustres de Florence*, avec de nombreuses et savantes notes, qui fut publiée à Venise, en 1747, in-4°. II. *De origine civitatis Florentiæ, et ejusdem famosis civibus*. Philippe Villani mourut en 1404.

VILLANI (Nicolas), savant critique et poète élégant, qui florissait à Rome dans le 17e siècle, se distingua surtout par des poésies latines. On a de lui deux satires en latin, écrites avec beaucoup d'élégance ; l'une commence *Dii vestram fidem*, sans nom d'auteur ni d'éditeur : on croit que ce fut le sénateur Dominique Molino, patricien de Venise, qui la fit imprimer ; elle fut tirée à un très-petit nombre d'exemplaires. Son autre satire commence ainsi : *Nos canimus surdis*. Elle attira à son auteur l'envie, et lui fit beaucoup d'ennemis ; elle se distingue, comme la première, par l'élégance du style. On a encore de Villani : I. *De laudibus Gregorii XV carmen*, Viterbii, 1621, in-4°. II. *Raggionamento dell' accademico Aldaneo sopra la poesia giocosa de' Greci, de' Latini, e de' Toscani, con alcune poesie piacevoli*, Venezia, 1634, in-4°. Villani s'exerça aussi dans le genre épique. Il a composé un poème, intitulé la *Fiorenza difesa*, mais qu'il n'acheva pas. Il mourut en 1641.

VILLANI (Jacques), historien, né à Fossoli, près de Modène, le 21 février 1605, s'adonna à l'étude de la jurisprudence et à l'état ecclésiastique. Il exerça sa profession à Rome, à Bologne, et particulièrement à Rimini, où il s'occupa d'histoire. En 1646, il fut auditeur de monseigneur Sacrati, nonce-pontife. De retour à Rome, Villani fut nommé auditeur-général de la légation d'Avignon, et fut chargé ensuite de divers gouvernemens dans l'Etat pontifical, dont il s'acquitta avec succès. Il mourut le 5 novembre 1690. On a de lui plusieurs morceaux, insérés dans le recueil des *Historiens d'Italie*, de Burmann, entre autres, un intitulé *de Gestis episcoporum ariminensium*.

VILLANOVA (Arnaldus). *Voy.* Arnaud de Villeneuve.

VILLANOVANUS. *Voyez* Servet.

VILLANTROYS (Pierre-Laurent), mort le 17 janvier 1819, est auteur des ouvrages suivans : I. *Nouvelles expériences d'artillerie, où l'on détermine la force de la poudre, la vitesse initiale des boulets de canon, les portées des pièces à différentes élévations, la résistance que l'air oppose au mouvement des projectiles, les effets des différentes longueurs des pièces, des différentes charges de poudre*, etc. etc., par Charles Hutton, professeur de mathématiques à l'école militaire de Woolwich, ouvrage traduit de l'anglais, Paris, fructidor an 10 (1803), in-4°. II. *Observations sur l'essai sur les effets de la poudre dans les armes à feu et sur son supplément*, par M. de C., Paris, 1818, in-4°.

VILLARET (Foulques de), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, l'an 1307, entreprit d'exécuter le dessein que Guillaume de Villaret, son frère et son prédécesseur, avait formé de s'emparer de l'île de Rhodes. A l'aide d'une croisade qu'il obtint de Clément V, il en vint à

bout, l'an 1310, chassa les Sarrasins, et se rendit encore maître de plusieurs îles de l'Archipel. Le couvent de l'ordre fut transféré à Rhodes, et les hospitaliers furent depuis appelés Rhodiens, ou chevaliers de Rhodes. Les Turcs ayant assiégé cette île eu 1315, le grand-maître les obligea de se retirer. Malgré les services qu'il avait rendus à l'ordre, il fut accusé de négliger les intérêts publics pour ne songer qu'aux siens propres. Les chevaliers, indignés de son despotisme et de son luxe, l'obligèrent à se démettre, l'an 1319, entre les mains du pape, pour éviter la honte d'une déposition. On lui donna pour dédommagement le prieuré de Capoue; mais il préféra d'aller demeurer en France auprès de sa sœur, dame de Tiran, en Languedoc, où il termina sa carrière, en l'an 1327.

VILLARET (Claude), acteur et auteur, né à Paris, en 1715, de parens honnêtes, fit de bonnes études. Les passions de la jeunesse, qui l'agitèrent assez longtemps, l'empêchèrent d'abord d'en profiter. Il débuta dans le monde littéraire par un roman très-médiocre, intitulé *la Belle Allemande*. Il fit ensuite en société une pièce qui fut jouée sans succès au théâtre Français. Des affaires domestiques l'obligèrent, en 1748, de s'éloigner de Paris, et de prendre le parti du théâtre. Il alla à Rouen, où, sous le nom de Dorval, il débuta par les rôles d'amoureux; il y joua ensuite le *Glorieux*, le *Misanthrope*, l'*Enfant prodigue*, etc. Il fut souvent applaudi à Compiègne pendant les voyages de la cour. Il sentit bientôt les dégoûts d'un état pour lequel il n'était pas né, et qu'il n'avait embrassé que par nécessité. En 1765, il renonça au théâtre à Liége, où il était à la tête d'une troupe de comédiens, qui ne se soutenaient que par ses talens; et il se retira à Paris, où il avait arrangé les affaires qui l'avaient obligé de s'en éloigner. Il fut nommé premier commis de la chambre des comptes, et contribua beaucoup à mettre de l'ordre dans ce dépôt, qui avait été la proie des flammes, en 1738. Ce travail l'arracha à ses dissipations, et lui fit connaître les vraies sources de l'histoire de France. L'abbé Velly étant mort en 1759, Villaret fut choisi pour continuer son ouvrage. On le nomma presque en même temps secrétaire de la pairie et des pairs. Ces diverses occupations affaiblirent entièrement sa complexion, naturellement délicate. Une maladie de l'urètre, dont il était affligé, l'emporta au mois de mars 1766. Son caractère était excellent. Quoiqu'il fût extrêmement timide, et par conséquent un peu sombre, il était avec ses amis, doux, honnête, poli et d'un bon commerce. Sa continuation de l'*Histoire de France* (*Voyez* Velly) commence au 8e volume, par le règne de Philippe VI, et finit à la page 348 du 17e. Elle est pleine de recherches intéressantes et d'anecdotes curieuses; mais il n'est pas assez concis. On lui reproche des préfaces, des longueurs, des écarts, des détails rebattus dans toutes les histoires générales, et qui l'éloignaient de l'objet primitif, qui était l'histoire de la nation. Son style, élégant et plein de feu, est quelquefois trop abondant, trop poétique, et s'écarte de temps en temps de la grave simplicité de l'histoire. On a encore de lui des *Considéra-*

tions sur l'art du théâtre, 1758, in-8° ; ouvrage où il y a peu de réflexions neuves ; et l'*Esprit de Voltaire*, 1759, in-8°.

VILLARET-JOYEUSE (le comte LOUIS-THOMAS), vice-amiral, né à Auch, en 1746, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique ; mais, ses inclinations s'opposant aux intentions de ses parens, il entra dans les gendarmes de la maison du roi, et de là passa dans la marine, se fit remarquer par une rare valeur et par une habileté peu commune, et fut chargé de plusieurs missions importantes près d'Hyder-Ali et de divers autres chefs d'Indiens. Le bailli de Suffren, satisfait de ses services, lui confia divers commandemens, et s'en trouva bien. Plusieurs faits d'armes remarquables placèrent Villaret-Joyeuse au premier rang des officiers de la marine. Il continua à servir avec le même zèle et la même bravoure ; et, au commencement de la révolution, il se trouva à la tête des armées navales de l'Océan, et conserva le poste d'amiral pendant plusieurs années, quoique ses principes fussent plutôt contraires que favorables à la révolution. Jean-Bon de Saint-André avait coutume de dire de lui : « Je sais que Villaret est un aristocrate ; mais c'est un brave qui servira bien. » Il s'opposa de toutes ses forces à la sortie qui eut lieu en l'an 3 ; et, n'ayant point été écouté, le mauvais temps causa de grandes pertes. Il s'opposa aussi à la grande expédition d'Irlande, et donna sa démission à cette époque. En 1797, il fut nommé député du Morbihan au conseil des Cinq-cents, et fut déporté comme attaché au parti clichien. Rappelé par le gouvernement consulaire, il fut chargé, en 1801, du commandement de l'armée expéditionnaire de Saint-Domingue, et réunit sous ses ordres toutes les forces navales de France, d'Espagne et de Hollande. Il fut nommé, en 1801, capitaine-général des îles de la Martinique et de Sainte-Lucie, où, malgré une défense vigoureuse, il fut obligé, en 1809, de rendre la Martinique aux Anglais. Le gouvernement impérial le nomma au gouvernement général de Venise, et au commandement de la quatrième division militaire. Il y est mort en 1812.

VILLARS (HONORAT DE SAVOIE, marquis DE), maréchal de France en 1571, et amiral en 1572, était fils de René, bâtard de Philippe II, duc de Savoie. Il secourut Corbie, et se signala aux batailles de Saint-Denis et de Montcontour. Il mourut à Paris, en 1580, ne laissant qu'une fille, mariée en premières noces au maréchal de Montpesat, et en secondes au duc de Mayenne.

VILLARS (ANDRÉ DE BRANCAS). *Voy.* BRANCAS.

VILLARS (LOUIS-HECTOR, marquis, puis duc DE), célèbre capitaine français, pair et maréchal de France, grand d'Espagne, chevalier des ordres du roi et de la Toison d'or, gouverneur de Provence, etc., naquit à Moulins, en Bourbonnais, en 1653, d'une famille originaire de Lyon, qui remontait au 16e siècle, et qui a donné cinq archevêques de suite à l'église de Vienne, et des hommes distingués dans la robe et dans l'épée. Louis-Hector était fils de Pierre de Villars, chevalier des ordres du roi, qui servit l'État avec distinction et comme militaire et comme ambassadeur



LE VILLARS,

image
not
available



LOUIS-HECTOR,

M.al DE VILLARS,

Né à Moulins, en 1653,

Mort à Turin, le 17 Juin 1734.

dans diverses cours. Il porta les armes fort jeune ; son courage et sa capacité annoncèrent dès lors à la France un défenseur. Il fut d'abord aide-de-camp du maréchal de Bellefons, son cousin. Il servit ensuite, en 1672, en Hollande, et se trouva au passage du Rhin. Au siége de Maëstricht, en 1673, il se lança dans la tranchée parmi quelques grenadiers, quoiqu'il fût alors cornette de chevau-légers. Louis XIV, témoin de son danger, crut devoir modérer une telle ardeur, et lui rappela, d'un ton sévère, qu'il avait défendu aux volontaires, et surtout aux officiers de cavalerie, d'aller aux attaques sans permission. « J'ai cru, Sire, répondit le jeune Villars, sans se troubler, que votre majesté me pardonnerait d'apprendre le métier de l'infanterie, surtout quand la cavalerie n'a rien à faire. » Au même siége, une poignée de gendarmes repoussait les ennemis avec une intrépidité remarquable. « Qui donc commande ces gendarmes, demanda le roi? On lui répondit : Villars. Il semble, dit-il, que dès qu'on tire en quelque endroit, ce petit garçon sorte de terre pour s'y trouver. » De semblables éloges lui furent donnés par Turenne et le grand Condé. En 1674, ce prince, prêt à livrer la bataille de Senef, lui entendit faire une observation si juste, qu'il ne put s'empêcher de lui dire : « Jeune homme, qui vous en a tant appris ? » A l'instant où Condé fit sonner la charge et tira son épée, « Ah! s'écria Villars, voilà ce que j'ai tant souhaité! je vois le grand Condé l'épée à la main ! » Après s'être trouvé à plusieurs siéges et à différens combats, il attaqua, sous les ordres du maréchal de Créqui, l'arrière-garde de l'armée de l'empereur dans la vallée de Quekembacq au passage de Kinche, en 1678. Il fit de si belles choses dans cette campagne, que Créqui lui dit devant tout le monde : « Jeune homme, si Dieu te laisse vivre, tu auras ma place plutôt que personne. » Il se trouva la même année au siége et à la prise du fort de Kehl, où il justifia cet éloge. Honoré du titre de maréchal de camp, en 1690, il se distingua l'année d'après à Leuse, où 28 de nos escadrons triomphèrent de 60; et, l'année suivante, à Pfortzheim, où le duc de Wittemberg fut pris et son armée défaite. Après la paix de Ryswick, il alla à Vienne en qualité d'envoyé extraordinaire ; mais il en fut rappelé en 1701. On l'envoya en Italie, où, dès son arrivée, il se signala par la défaite d'un corps de troupes qui voulait l'enlever. De là il passa en Allemagne. A peine est-il arrivé, qu'il passe le Rhin à la vue des ennemis, s'empare de Neubourg, et remporte à Fridelinghen, par un mouvement habile, le 14 octobre 1702, une victoire complète sur le prince de Bade, qui y perdit trois mille hommes tués sur la place. L'année d'après, il gagna une bataille à Hochstett, de concert avec l'électeur de Bavière. Cet électeur n'avait pas voulu d'abord combattre ; il voulait conférer avec ses généraux et avec ses ministres. « C'est moi qui suis votre ministre et votre général, lui dit Villars : vous faut-il d'autre conseil que moi quand il s'agit de donner bataille ? » Il la donna en effet, et fut vainqueur. De retour en France, il fut envoyé, au mois de mars 1704, commander en Languedoc, où, depuis deux ans,

les fanatiques, appuyés par des puissances étrangères, avaient pris les armes et commettaient des violences extrêmes. « Je tâcherai, dit-il, à Louis XIV, de terminer par la douceur des malheurs où la sévérité me paraît non-seulement inutile, mais dangereuse. » En effet, le maréchal de Villars eut le bonheur de réduire les rebelles autant par la prudence que par la force, et sortit du Languedoc au commencement de 1705, avec la consolation d'y avoir remis le calme. Villars, nécessaire en Allemagne pour résister à Marlborough victorieux, eut le commandement des troupes qui étaient sur la Moselle, où il déconcerta tous les projets des ennemis. Après les avoir obligés de lever le blocus du Fort-Louis, il remporta une victoire, en 1707, à Stolhoffen, et y trouva 166 pièces de canon. Il traversa ensuite toutes les gorges des montagnes, et tira de l'Empire plus de dix-huit millions de contributions. Le Dauphiné fut, en 1708, le théâtre de ses exploits ; l'habile général fit échouer tous les desseins du duc de Savoie. « Il faut, disait un jour ce prince éclairé, que le maréchal de Villars soit sorcier, pour savoir tout ce que je dois faire ; jamais homme ne m'a donné plus de peine ni plus de chagrin. » Après la campagne, Louis XIV dit à Villars : « Vous m'aviez promis de défendre Lyon et le Dauphiné ; vous êtes homme de parole, et je vous en sais bon gré. — Sire, répondit le maréchal, j'aurais pu mieux faire si j'avais été plus fort. » Rappelé en Flandre, il battait les ennemis à Malplaquet, près de Mons, en 1709, lorsqu'il fut blessé assez dangereusement pour se faire administrer le viatique. On proposa de faire cette cérémonie en secret. « Non, dit le maréchal, puisque l'armée n'a pas pu voir mourir Villars en brave, il est bon qu'elle le voie mourir en chrétien. » On prétend que lorsqu'il partit pour rétablir les affaires de la France, madame la duchesse de Villars voulut le dissuader de se charger d'un fardeau si dangereux. Le maréchal rejeta ce conseil timide. « Si j'ai, dit-il, le malheur d'être battu, j'aurai cela de commun avec les généraux qui ont commandé en Flandre avant moi : si je reviens vainqueur, ce sera une gloire que je ne partagerai avec personne. » Il eut bientôt cette gloire si flatteuse. Il tomba inopinément, le 24 juillet 1712, sur un camp de 17 bataillons retranchés à Denain sur l'Escaut pour le forcer. La chose était difficile ; mais Villars ne désespéra pas d'en venir à bout. « Messieurs, dit-il à ceux qui étaient autour de lui, les ennemis sont plus forts que nous ; ils sont même retranchés. Mais nous sommes Français ; il y va de l'honneur de la nation : il faut aujourd'hui vaincre ou mourir, et je vais moi-même vous en donner l'exemple. » Après avoir ainsi parlé, il se met à la tête des troupes qui, excitées par son exemple, font des prodiges, et battent les alliés commandés par le prince Eugène. Voltaire, dans sa *Henriade*, a immortalisé cette journée de Denain par ces deux beaux vers :

Regardez, dans Denain, l'audacieux Villars,
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars.

Villars sut vaincre et profiter de sa victoire. Il emporta, avec la plus grande célérité, Marchiennes, le fort de Scarpe, Douai, le Quesnoi, Bouchain. Ses succès

hâtèrent la paix. Elle fut conclue à Rastadt, le 6 mai 1714, et le maréchal y fut plénipotentiaire. Après la mort de Louis XIV, le vainqueur de Denain conserva d'abord son crédit à la cour, qui avait besoin de ses talens et de ses lumières. Il fut fait président du conseil de guerre, en 1715, et admis au conseil de régence, en 1718. Au milieu des intrigues qui agitèrent ce temps orageux, Villars garda une neutralité qui augmenta la considération dont il jouissait, et nuisit à sa faveur. Mais, quand le bouleversement occasioné par le système de Law eut affligé la moitié de la France, Villars crut devoir mettre sous les yeux du régent la fortune incroyable d'une foule de traitans, la cherté affreuse des vivres, la diminution des revenus de l'Etat, la perte du crédit public. Law, le premier auteur de tous ces maux, avait tâché de gagner l'esprit du maréchal, et n'avait pu y réussir. Il fut enfin renvoyé, et Villars contribua au choix de son successeur, Pelletier de la Houssaie, le septième administrateur des finances depuis Louis XIV, et dans l'espace de cinq ans. Lorsqu'après la mort du duc d'Orléans, en 1723, le gouvernement général des affaires passa entre les mains du duc de Bourbon, Villars entra dans tous les conseils. Sa fortune à cette époque semblait ne pouvoir plus s'accroître. Maréchal de France, duc et pair, gouverneur de Provence, grand d'Espagne, chevalier de la Toison d'or, membre des conseils, et académicien, il avait tout ce qui peut satisfaire l'ambition et irriter l'envie. Il eut part à toutes les affaires de ces temps-là, marquées principalement par les défiances semées entre la cour de France et celle d'Espagne, par les liaisons de celle-ci avec la maison d'Autriche, par les intrigues pour l'en détacher, par les contrariétés dans le conseil. Tous ces mouvemens aboutirent, en 1731, à un traité entre l'empereur, l'Angleterre et l'Espagne; et la France se trouva abandonnée de tous ses alliés. Enfin, la guerre ayant été allumée en 1733, Villars fut envoyé en Italie, après avoir été déclaré général des camps et armées du roi. Ce titre n'avait point été accordé depuis le maréchal de Turenne, qui paraît en avoir été honoré le premier. A 82 ans, Villars partit pour le Milanais. Il arriva au camp de Pisighetone, le 11 novembre 1733, et se rendit maître de cette place par capitulation, après 12 jours de tranchée ouverte. Un officier-général, lui représentant, pendant ce siége, qu'il s'exposait trop: « Vous auriez raison si j'étais à votre âge, répond le maréchal; mais à l'âge où je suis, j'ai si peu de jours à vivre, que je ne dois pas les ménager, ni négliger les occasions qui pourraient me procurer une mort glorieuse.» L'affaiblissement de ses forces ne lui permit de faire qu'une campagne; mais cette campagne fraya le chemin de la victoire. Comme il s'en retournait en France, une maladie mortelle l'arrêta à Turin. Son confesseur, l'exhortant à la mort, lui dit, à ce qu'on prétend, que Dieu lui avait fait de plus grandes graces qu'au maréchal de Berwick, qui venait d'être tué d'un coup de canon au siége de Philipsbourg. « Quoi! répondit le héros mourant, il a fini de cette manière! Je l'ai toujours dit, qu'il était plus heureux que moi. » Il expira peu de temps après, le 17

juin 1734. « Cette réponse, dit Duclos, est bien dans le caractère de Villars, qui mourait dans son lit à la tête d'une armée. Mais je doute qu'il l'ait faite. Il n'est guère possible qu'il ait appris à Turin, le 17 juin, jour de sa mort, celle de Berwick, tué le 12 en Allemagne. » Quoi qu'il en soit, il expira le jour que nous venons de marquer, 1734, à 82 ans. C'est un bruit populaire qu'il soit né et qu'il soit mort dans la même ville et dans le même appartement. Lorsque le prince Eugène apprit cette mort, il dit : « La France vient de faire une grande perte, qu'elle ne réparera pas de longtemps. » Le maréchal de Villars était un homme plein d'audace et de confiance, et d'un génie fait pour la guerre. Il avait été l'artisan de sa fortune, par son opiniâtreté à faire au-delà de son devoir. Il déplut quelquefois à Louis XIV, et, ce qui était plus dangereux, à Louvois, parce qu'il leur parlait avec la même hardiesse qu'il servait. On lui reprochait de n'avoir pas eu une modestie digne de sa valeur. Il parlait de lui-même comme il méritait que les autres en parlassent. Il dit un jour au roi devant toute la cour, lorsqu'il prenait congé pour aller commander toute l'armée : « Sire, je vais combattre les ennemis de votre majesté, et je vous laisse au milieu des miens... » Il dit aux courtisans du duc d'Orléans, régent du royaume, devenus riches par le bouleversement de l'Etat, appelé *système :* « Pour moi, je n'ai jamais rien gagné que sur les ennemis de l'Etat. » Il écrivit à Chamillard : J'apprends que le roi vient de faire dix maréchaux de France ; je souhaiterais qu'il eût fait autant de bons généraux d'armée. Vous avez une tâche plus difficile que de gérer les finances, c'est d'étudier les hommes qui n'approchent jamais du roi et de vous qu'avec un masque sur le visage... Les serviteurs fidèles grondent souvent, écrivait-il à madame de Maintenon ; les courtisans seuls approuvent tout. » Ses discours, où il mettait le même courage que dans ses actions, rabaissaient trop les autres hommes, déjà assez irrités par son bonheur. Aussi, avec de la probité et de l'esprit, il n'eut jamais l'art de se faire valoir ni celui de se faire des amis. Dès son entrée au service, il s'était fait remarquer par une bravoure à toute épreuve. On le pressait inutilement, en 1677, de prendre une cuirasse pour une action qui, selon toutes les apparences, devait être vive et meurtrière. « Je ne crois pas, répondit-il tout haut en présence de son régiment, ma vie plus précieuse que celle de ces braves gens-là... » Villars regarda toujours comme un devoir de se trouver aux endroits les plus dangereux pour encourager les autres par son exemple. Il dit, en 1703, à quelqu'un qui l'exhortait à se ménager, « qu'un général devait s'exposer autant qu'il exposait les autres. » Le maréchal de Villars était de l'Académie française, où il fut reçu, en 1714, couvert des lauriers de ses victoires. Aussi la Chapelle, en répondant à son discours de réception, lui dit : « La fortune devait mettre Cicéron à ma place pour répondre à César. » Le maréchal de Villars fut presque le dernier des héros français ; car, dans la guerre de 1741, les victoires ne furent remportées que par des généraux étrangers ; et il nous fallut un Saxon pour gagner les batailles,

et un Danois pour prendre des villes. La guerre de 1756 prouva encore plus notre décadence dans l'art militaire. Le maréchal de Villars avait été président du conseil de guerre sous la régence. On a imprimé en Hollande les Mémoires du maréchal de Villars, en 3 vol. in-12. Le premier est absolument de lui ; les deux autres sont d'une autre main. *Voyez* MARGON. Mais on a quelque chose de meilleur dans la *Vie du maréchal de Villars*, écrite par lui-même et publiée par Anquetil, quatre volumes in-12, 1784. On trouve, dans ce recueil intéressant, les *Lettres*, les *Souvenirs* et le *Journal* même d'Hector de Villars, que l'éditeur n'a communiqués au public qu'après les avoir mis en ordre. Les anecdotes qu'on y trouve sont propres à faire connaître Villars. *Voy.* VENDÔME. — Le duc VILLARS, son fils, gouverneur de Provence, est mort sans postérité masculine.

VILLARS (l'abbé DE MONTFAUCON DE), d'une famille noble de Languedoc, était cousin-germain du célèbre dom de Montfaucon. Il embrassa l'état ecclésiastique, et vint à Paris, où son talent pour la chaire lui donnait des espérances. Il y plut par les agrémens de son caractère et de son esprit. Il se fit surtout connaître par son *Comte de Gabalis*, 1742, 2 vol. in-12. Villars n'y a mis que la façon ; le fonds a été puisé dans le livre de Borri, intitulé *la Chiave del Gabinetto*. Cette petite production est écrite avec assez de finesse. L'auteur y dévoile agréablement les mystères de la prétendue cabale des frères de la Rose-Croix. Cet ouvrage lui fit interdire la chaire. L'abbé de Villars se préparait cependant à donner une suite à son *Comte de Gabalis*, lorsqu'il fut tué d'un coup de pistolet, à l'âge d'environ 35 ans, vers la fin de l'année 1674, par un de ses parens, sur le chemin de Paris à Lyon. « Les rieurs, dans une affaire si triste, raconte l'auteur des Mélanges, connu sous le nom de Vigneul-Marville, dirent que c'étaient des gnomes et des sylphes déguisés qui avaient fait le coup, pour le punir d'avoir révélé les secrets de la cabale. On a encore de lui un assez mauvais *Traité de la Délicatesse*, in-12, en faveur du père Bouhours; et un roman en 3 vol. in-12, sous le titre d'*Amour sans faiblesse*, qui est très-médiocre.

VILLARS (ÉLIE COL DE), médecin, né à la Rochefoucauld, en 1675, et mort le 26 juin 1747, étudia à Paris, fut 18 ans médecin du roi au châtelet, de l'hôtel-dieu, de l'hôpital des incurables, et professeur de chirurgie. On a de lui : I. *Cours de chirurgie, dicté aux écoles de médecine*, Paris, 1764, in-12. II. *Dictionnaire français et latin des termes de médecine et de chirurgie*, 1741, 1760, in-12.

VILLE (JÉROME-FRANÇOIS, marquis DE), général au service de France, né en Piémont, servit sous le duc de Savoie, où il signala son courage et ses lumières. Il avait le grade de lieutenant-général au service de France sous le prince Thomas, lorsqu'il fut recherché par la république de Venise pour aller commander dans Candie, en 1665. Il soutint les efforts des Turcs jusqu'à ce que le duc de Savoie le rappela, en 1678. Il quitta l'île le 22 avril,

au grand regret des soldats et des officiers, qui comptaient autant sur sa valeur que sur sa capacité. D'Alquié a traduit ses *Mémoires* sur le siége de Candie, Amsterdam, 1671, en deux vol. in-12. C'est un journal intéressant de ce siége fameux.

VILLE (l'abbé DE LA), membre de l'Académie française, mort en 1774, dans un âge assez avancé, fit ses premières études chez les jésuites; ses heureuses dispositions n'échappèrent pas à l'œil de ses maîtres, qui n'oublièrent rien pour l'attirer à eux, et qui surent y parvenir. Il entra donc dans cette société, dont le sort fut toujours d'essuyer ou de susciter des orages. Il aimait le travail et les lettres; peut-être même l'esprit dominant du corps dont il était membre n'était-il pas tout-à-fait étranger à son caractère; mais il sentit que le sacrifice de la liberté n'est raisonnable, et ne peut même avoir un véritable prix, qu'autant qu'il se fait toujours librement. Il ne voulut point lier le système de sa vie à la volonté d'un moment; il sortit de la société des jésuites. Peu de temps après, ayant accompagné Fénélon, ambassadeur en Hollande, il fut employé avec le caractère de ministre dans des négociations importantes et délicates. L'abbé de la Ville aurait pu espérer les plus grands succès dans la carrière des négociations, lorsqu'il se vit appelé à l'emploi de premier commis des affaires étrangères. Comme il avait fait une étude approfondie de la langue, le style de ses dépêches était noble, simple et correct, tel, en un mot, qu'il doit-être, lorsqu'on fait parler des hommes d'État, qui, toujours occupés de grands objets, ne doivent avoir que de grandes idées. Sa conversation était assaisonnée de mots et de réflexions qui supposaient une grande connaissance des affaires, et la connaissance plus rare et plus nécessaire encore des hommes par qui les grandes affaires sont conduites. Près de quarante années de services utiles parurent mériter une distinction: le titre de directeur des affaires étrangères fut créé pour lui; et presque en même temps on l'éleva aux honneurs de l'épiscopat. Il fut fait évêque de Tricomie, *in partibus*. On a de lui son *Discours* de réception à l'Académie française, et un grand nombre de *Mémoires*, qui sont dans le dépôt des archives du ministère des affaires étrangères. Suard, son successeur à l'Académie, a prononcé son éloge. *Voy.* GRAND.

VILLEBÉON (PIERRE DE), d'une maison illustre de France, devint chambellan par la mort de son frère aîné, Gautier de Villebéon, et fut ensuite ministre d'État du roi Saint Louis. Il rendit à ce prince les services les plus importans, le suivit dans ses voyages d'outre-mer, et fut nommé l'un de ses exécuteurs testamentaires. Après avoir fait des prodiges de valeur dans les guerres d'outre-mer, il mourut à Tunis, en 1270, sans avoir été marié.

VILLEBRUNE (JEAN-BAPTISTE LEFÈVRE DE), naquit en 1732, à Villebrune, et mourut à Angoulême, où il résidait depuis dix ans, le 7 octobre 1809, après avoir été docteur en médecine, ancien professeur de langues orientales au collége de France, l'un des quarante de l'Académie française, puis conservateur à la bibliothèque du Roi, successeur de feu Chamfort,

et peu partisan des principes de la révolution française. Une lettre imprimée, où il s'expliquait sur la nécessité d'avoir en France un seul chef, le fit proscrire par le Directoire, à la fameuse journée du 18 fructidor an 5. Après avoir séjourné dans plusieurs départemens, il occupa, dans celui de la Charente, la chaire d'histoire naturelle jusqu'à la clôture de l'Ecole centrale ; ensuite il professa successivement les mathématiques et les humanités au collège de la même ville. C'était un caractère ardent, mobile, peu mesuré, qui se faisait beaucoup d'ennemis dans les gens de lettres. Il a prouvé, par de nombreux monumens, combien il était versé dans les langues; il en connaissait quatorze, tant anciennes que modernes. Son style haché, sautillant et peu soigné se ressent de la vivacité qui lui était naturelle. Les préfaces, les notes qui accompagnent ses diverses productions, annoncent plutôt une lecture immense qu'un discernement et un goût toujours sûr; elles supposent plutôt le besoin de tout parcourir, de tout connaître, que de méditer profondément certaines matières. Fortement constitué et très-laborieux, il n'avait pas cet attribut du génie, cette aptitude à la patience, qui permettent de donner à un ouvrage le dernier degré de perfection. Il avait même adopté des idées bizarres, à peu près dans le genre de celles du jésuite Hardouin, qui ne croyait pas devoir penser comme les autres, parce qu'il se levait à trois heures tous les matins. Lefèvre de Villebrune a rétabli le texte d'auteurs précieux, et a surtout bien mérité de son pays, en y naturalisant d'excellens livres étrangers de médecine. C'est un témoignage que lui ont rendu les docteurs Lorry, Tissot, Barthès, etc. Il a concouru aux belles éditions grecques et latines d'Hérodote, 1 vol. in-fol., et de Strabon, 2 vol. in-fol., faites à Utrecht et à Oxford, en revoyant le texte sur plusieurs manuscrits. Il a donné, en 5 vol. in-4°, la seule traduction que nous ayons d'*Athénée*; car on ne peut guère aujourd'hui compter pour quelque chose celle de l'abbé de Marolles. Il a traduit du grec les *Aphorismes, les Pronostics et les Coaques d'Hippocrate; le Manuel d'Epictecte;* ainsi que le *Tableau de la vie humaine,* par Cébès. Il a traduit du latin le *Poème de Silius-Italicus, sur la troisième guerre punique*, 3 vol. in-12; il a rectifié plus de 2,000 vers de ce poème, l'a complété par un beau fragment qui était inconnu, et l'a fait placer au rang des classiques; de l'espagnol, les *Mémoires de D. Ulloa*, 2 vol. in-8°, et les *Nouvelles de Michel Cervantes*, 2 vol. in-8°; de l'italien, les *Lettres Américaines* de Carli, 2 vol. in-8°; de l'allemand, le *Traité de l'expérience en médecine*, par Zimmerman, 3 vol. in-12; le *Traité de la dyssenterie épidémique*, par le même, 1 vol. in-12; le *Traitement des maladies périodiques sans fièvre*, par Casimir Medicus; du suédois, le *Traité des maladies des enfans en général*, par Rosen, 1 vol. in-8°; de l'anglais, le *Traité des maladies des enfans du premier âge*, par Armstrong et Underwood, 1 vol. in-8°, et plusieurs autres livres de médecine, qui sont imprimés. Il

a publié d'autres ouvrages relatifs aux arts, aux sciences, et sur la politique. Enfin, à la prière de l'école de santé de Paris, il avait entrepris une version d'*Arétée*, dont il a plusieurs fois communiqué le manuscrit, et que l'on croit achevée.

VILLEDIEU (ALEXANDRE DE), religieux franciscain du 13[e] siècle, fut auteur du *Doctrinale puerorum*, ouvrage de grammaire élémentaire qu'Alde Manuce imprima à Venise, dès 1476.

VILLEDIEU (MARIE-CATHERINE DESJARDINS, femme), née à Alençon, vers l'an 1640, d'un père qui était prévôt. Les passions et l'esprit furent précoces en elle. Une aventure qu'elle eut avec un de ses cousins l'ayant obligée de quitter Alençon, elle vint à Paris, où elle cultiva le genre dramatique et romanesque. Ce dernier lui fit une réputation. Elle eut bientôt des soupirans, parmi lesquels son cœur distingua un jeune capitaine d'infanterie, plein d'esprit et d'une figure aimable, nommé Villedieu, marié depuis un an. Elle lui persuada de faire casser son mariage. L'idée était extravagante; mais elle ne cherchait qu'à faire excuser son attachement pour un homme déjà engagé. Villedieu entreprit cependant de la réaliser; mais il y trouva des oppositions. Sa maîtresse ne le suivit pas moins à Cambrai, où était son régiment; et lorsqu'ils revinrent à Paris, elle y parut sous le nom de madame de Villedieu. Une telle union ne pouvait être heureuse. Il y avait déjà eu de grandes divisions entre les deux amans, lorsque Villedieu fut obligé de partir pour l'armée, où il perdit la vie. Sa prétendue veuve ne fut point une Artémise; elle continua de se partager entre l'amour, les romans et le théâtre. La mort subite d'une de ses amies la frappa. Elle se retira dans une maison religieuse, où elle vécut avec sagesse, jusqu'à ce que ses aventures ayant été connues de la communauté, elle fut congédiée. Madame de Saint-Romain, sa sœur, reçut chez elle la nouvelle dévote, qui ne le fut pas long-temps. Elle y connut le marquis de la Chasse, qu'elle épousa ensuite. Ce marquis était marié; mais il avait congédié sa femme. Quoique madame de Villedieu ne l'ignorât pas, elle ne fit pas de difficulté de lui donner sa main secrètement; le fruit de cette union fut un fils, qui ne vécut qu'un an. La Chasse le suivit d'assez près, et sa veuve épousa bientôt en troisièmes noces un de ses cousins, qui lui permit de prendre le nom de Villedieu. Après avoir passé encore quelques années dans le monde, elle se retira à Clinchemare, petit village dans le Maine, où elle mourut en 1683. On prétend qu'elle abrégea ses jours par des excès d'eau-de-vie, dont elle faisait usage, dit-on, pendant ses repas: cette assertion ne mérite aucune foi, et semble avoir été controuvée pour jeter de la défaveur sur cette dame. Ses *Œuvres*, en vers et en prose, ont été recueillies, 1721, 12 vol. in-12, dont les deux derniers ne sont point de madame de Villedieu. On y trouve plusieurs romans: les *Désordres de l'Amour; le Portrait des faiblesses humaines; Cléonice; Carmente; les Galanteries grenadines; les Amours des grands hommes; Lysandre; les Mémoires du sérail; les Nouvelles*

Africaines; *les Exilés de la Cour d'Auguste*; *les Annales galantes*. Tout y est peint avec vivacité; mais le pinceau n'est pas toujours assez correct, ni assez discret. Elle emploie quelquefois des couleurs trop romanesques; et, dans ses *Mémoires du Sérail*, il y a trop d'événemens tragiques et peu vraisemblables. On ne voit que des faiblesses dans les romans de madame de Villedieu. Un autre reproche qu'on peut lui faire, c'est qu'en prêtant des intrigues galantes aux plus grands hommes de l'antiquité, elle a également gâté l'histoire et le roman. Ce mélange dangereux de la fable et de la vérité contribue à répandre de l'incertitude sur les faits les plus vrais, et accrédite les anecdotes les plus fausses, surtout dans l'esprit des femmes et des jeunes gens. Les ouvrages poétiques de madame de Villedieu sont fort inférieurs à sa prose; sa versification est faible et languissante. Elle a donné deux tragédies, *Manlius Torquatus* et *Nitetis*, jouées en 1663. Nous avons son portrait par elle-même, et ce petit écrit, dont nous ne donnons ici qu'un léger extrait, prouve qu'à certains égards elle n'avait pas profité du précepte du philosophe : *Nosce te ipsum :* « J'ai, dit-elle, la physionomie heureuse et spirituelle, les yeux noirs et petits, mais pleins de feu; la bouche grande, mais les dents assez belles, pour ne pas rendre son ouverture désagréable; le teint aussi beau que peut l'être un reste de petite-vérole maligne; le tour de visage ovale, les cheveux châtains. Mais j'ose dire que j'aurais bien plus d'avantage à montrer mon ame que mon corps, et mon esprit que mon visage; car, sans vanité, je n'ai jamais eu d'inclination déréglée. Mon ame n'est agitée ni par l'ambition, ni par l'envie, et sa tranquillité n'est jamais troublée que par la tendresse que j'ai pour mes amis. J'ai plus de joie des biens qu'ils reçoivent, que s'ils m'étaient envoyés; mais ma tendresse n'est pas aussi générale qu'elle est forte : car je ne la donne qu'à peu de gens; et pour qu'un homme soit digne d'être mon ami, il faut que ses inclinations soient conformes aux miennes, et qu'il soit le plus discret homme de son siècle. Ce n'est pas que je donne grande matière de discrétion; car j'ai de la vertu, et de cette vertu qui est également éloignée du scrupule et de l'emportement, dont la simplicité fait la force, et la nudité le plus grand ornement. J'ai une fort grande fierté; mais, comme elle ne sied bien qu'aux belles, et que je ne suis pas de ce nombre, je tâche de mettre, en sa place une douceur qui ne m'est pas si naturelle, mais qui m'est plus convenable. J'aime à railler, et ne me fâche jamais, qu'on me raille, pourvu que je sois présente, etc. »

VILLEFORE (JOSEPH-FRANÇOIS BOURGOIN DE), d'une famille noble de Paris, vit le jour le 24 décembre 1652. Pour se livrer plus librement à son goût pour la vie tranquille et pour l'étude, il passa quelques années dans la communauté des gentilshommes établie sur la paroisse de Saint-Sulpice; mais son mérite le décela, et il fut admis, en 1706, dans l'Académie des inscriptions. Il s'en retira de lui-même, en 1708, sous prétexte que la faiblesse de

son tempérament ne lui permettait pas d'en suivre les exercices. Il alla ensuite se cacher dans un petit appartement du cloître de l'église métropolitaine, où il passa le reste de sa vie, que la mort termina le 2 septembre 1737. On a de lui un grand nombre d'ouvrages historiques, de traductions, d'opuscules. Ses ouvrages du premier genre sont : I. La *Vie de Saint Bernard*, in-4°. Elle est écrite avec une simplicité noble. II. Les *Vies des saints Pères des déserts d'Oreint*, Paris, 1708, 4 vol. in-12; Amsterdam, 1714, 4 vol. petit in-8°, fig. Cette édition est la plus recherchée. III. Les *Vies des saints Pères des déserts d'Occident*, en 3 vol. in-12. Ces deux ouvrages n'ont pas éclipsé celui d'Arnauld d'Andilly dans le même genre. IV. La *Vie de Ste. Thérèse*, avec des *Lettres choisies* de la même Sainte, in-4°, et en 2 vol. in-12. V. *Anecdotes* ou *Mémoires secrets* sur la constitution *Unigenitus*, 3 vol. in-12. Cet ouvrage, entrepris à la prière du cardinal de Noailles, est semé de portraits tracés avec assez de fidélité. Les menées du jésuite Le Tellier pour desservir ce cardinal auprès de Louis XIV, y sont bien dévoilées. Le style, quoiqu'un peu uégligé, est en général agréable et coulant. Il y a quelques faits qui paraissent hasardés, d'autres trop satiriques : aussi ces Mémoires furent-ils supprimés par arrêt du conseil, de même que la *Réfutation* qui en a été faite par Lafiteau, évêque de Sisteron. Au reste, les anecdotes de la constitution ne sont en plusieurs endroits qu'un abrégé du journal de l'abbé Dorsanne. IV. La *Vie d'Anne-Geneviève de Bourbon*, duchesse de Longueville, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1739, en 2 vol. petit in-8°....... Les traductions de Villefore sont: I. Celles de plusieurs ouvrages de *Saint Augustin*, des *Livres de la Doctrine chrétienne*, in-8°; de ceux *de l'Ordre et du Libre-arbitre*, in-8°; des *trois Livres contre les Philosophes académiciens*; du *Traité de la Grace*, et *du Libre-arbitre*, in-12; et du *Traité de la vie heureuse*, in-12. II. Celles de plusieurs ouvrages de *Saint Bernard*; des *Lettres*, deux v. in-8°; et des *Sermons choisis*, in-8°, avec des notes qui servent à éclaircir le texte. III. Celles de plusieurs ouvrages de Cicéron; des *Entretiens sur les Orateurs illustres*, in-12; et de toutes les *Oraisons*, en 8 vol. in-12. Ces différentes versions ont été bien accueillies. Elles ont presque toujours le mérite de la fidélité et quelquefois celui de l'élégance; mais on reproche au traducteur des négligences dans la diction et des périphrases languissantes.

VILLEFROY (GUILLAUME DE), prêtre, docteur en théologie, né à Paris, le 5 mars 1690, mourut professeur d'hébreu au collége royal, en 1777. Il avait été secrétaire du duc d'Orléans, qui lui fit donner l'abbaye de Blasimont, en 1721. C'était un homme d'étude et laborieux. On a de lui, *Lettres de M. l'abbé de**** à ses élèves, pour servir d'introduction à l'intelligence des Saintes Ecritures*, Paris, 1751, 2 vol. in-12; et d'autres écrits réfutés par Ladvocat et le père Houbigant. En introduisant dans la Bible un système grammatical, on a paru craindre qu'il n'en al-

térât la simplicité et le sens. On lui doit encore : *Essais de cantiques arméniens ;* et le *Catalogue* des livres tant imprimés que manuscrits de la bibliothèque du Roi.

VILLEGAGNON (NICOLAS DURAND DE), chevalier de Malte, né à Provins en Brie, se signala, en 1541, à l'entreprise d'Alger. Il ne se distingua pas moins à la défense de Malte, dont il a donné une *Relation* française, 1553, in-8°, ou en latin, in-4°. Né pour les entreprises singulières, il tenta de se former une souveraineté vers le Brésil en Amérique. Il s'établit dans l'île de Coligny. Ayant annoncé qu'on voulait en faire une retraite pour les réformés, il eut d'abord beaucoup de colons; mais, s'étant avisé de les contredire sur leur croyance, ils l'abandonnèrent. Les Portugais s'emparèrent du fort qu'il avait fait bâtir pour protéger sa colonie. Villegagnon, après avoir fait jeter dans la mer le ministre protestant et quelques mutins, abandonna l'île; et, après une navigation fort périlleuse, aborda vers la fin de mai 1558, sur les côtes de Bretagne. Il mourut en décembre 1571, dans sa commanderie de Beauvais, en Gatinais. On a de lui plusieurs écrits contre les protestans, qui prouvent qu'il avait plus de talens pour la guerre que pour la controverse.

VILLEGAS (FERDINAND RUIZ DE). Cet auteur, disciple de L. Vivès, ami de Budé, grand admirateur d'Erasme, dont il a célébré la mémoire par plusieurs épitaphes, était tombé dans le plus profond oubli, quand, en 1700, Emanuel Martinus déterra, dans la bibliothèque du marquis de Villa-Torcas, un manuscrit de ses poésies latines. Frappé de leur élégance, il résolut de les publier. Il chercha inutilement des renseignemens sur ce poète, dans les auteurs espagnols contemporains. Il ne put pas réussir mieux à s'en procurer dans la ville de Burgos, sa patrie; mais il a recueilli sur Villegas plusieurs détails intéressans, tirés de ses ouvrages mêmes. Voici le titre sous lequel ils ont paru : *Ferd. Ruizii Villegasi Burgensis, quæ exstant, opera; Emm. Martini, alonensis decani, studio emendata. A Bern. Andr. Lama iterum recognita ac recensita nunc primum prodeunt,* Venetiis, 1734, in-8°.

VILLEGAS. *Voyez* QUEVEDO.

VILLEGAS (DON ESTEBAN MANUEL), poète espagnol, naquit à Nagera dans la province de la Rioxa, en 1595. Après avoir étudié le droit à Salamanque, il se livra tout entier à son goût pour les belles-lettres et la poésie, et devint, jeune encore, un des premiers poètes de sa nation. A l'âge de 14 ans, il fit une traduction en vers espagnols d'Anacréon, des meilleurs morceaux d'Horace, et composa ses *Erotiques*, où l'on trouve réunies les idées voluptueuses d'Anacréon, au naturel de Théocrite. Villegas termina sa carrière à Nagera, le 3 septembre 1669. On a de lui : I. Les *Erotiques*, Nagera, 1618. Elles furent réimprimées plusieurs fois. Don Nicolas de Azara s'occupa longtemps avant sa mort d'en donner une édition; on ignore si elle a été publiée. II. *Variæ philologiæ, sive dissertationum criticarum.* Cet ouvrage, écrit de la main de l'auteur, ne vit

jamais le jour. On ignore également si le savant père Sarmiento, qui possédait ce précieux manuscrit en 1770, le fit imprimer. La bibliothèque de Cuença possédait aussi quelques manuscrits de cet auteur; savoir: Un *Recueil de Lettres politiques et littéraire*, adressées à don Lorenzo Ramirez de Prado. Une *Satire* contre la corruption des mœurs de son temps, et une *Traduction* de la tragédie d'Euripide, intitulée *Hippolyte*. Villegas a laissé aussi une excellente traduction en prose et en vers du *Traité de la Consolation*, de Boëce. Cette traduction, imprimée à Madrid en 1680, est devenue très-rare. Don Nicolas Antonio paraît même n'en avoir pas eu connaissance, puisqu'il n'en fait aucune mention dans sa Bibliothèque.

VILLEGOMBLAIN (François Racine, seigneur de), nous a laissé ses *Mémoires*, bons à consulter sur les troubles arrivés en France sous Charles IX, Henri III et Henri IV. Il servit avec distinction sous ces trois règnes. Ces Mémoires ont été imprimés à Paris, en 1667, 2 vol. in-12.

VILLEHARDOUIN (Geoffroi de), chevalier, maréchal de Champagne en 1200, porta les armes avec distinction, et cultiva les lettres dans un siècle ignorant et barbare. On a de lui l'*Histoire de Constantinople sous les empereurs français, en* 1204, dont la meilleure édition est celle de du Cange, in-fol., 1667. Les exemplaires en grand papier sont préférés au petit. Cet ouvrage est écrit avec un air de naïveté et de sincérité qui plaît; mais l'auteur n'est pas assez judicieux dans le choix des faits et des circonstances. Il fait partie de la collection de l'Histoire byzantine, et est fort rare

VILLEMERT (Pierre-Joseph Boudier de), avocat, né à Alençon, en 1716, a publié: *Apologie de la frivolité*, 1740, in-12. Cet ouvrage frivole est écrit avec assez de correction et de facilité. Son *Ami des femmes*, dont la dernière édition est de 1791, in-8°, plus sérieux, renferme d'excellens conseils que le sexe ne suivra pas, mais qu'il lui serait avantageux de suivre. Il a été traduit en espagnol. Ses autres ouvrages sont: I. *Abrégé historique et généalogique de la maison de Seyssel*, 1739, in-4°. II. *Réflexions sur quelques vérités importantes*, où l'on ne trouve rien de nouveau. III. *L'Andrométrie*, ou *Examen philosophique de l'homme*, 1753, in-12. IV. *Examen de la question proposée sur l'utilité des arts et des sciences*, 1753, in-12. V. *Le Monde joué*, 1753, in-12. VI. *L'irréligion dévoilée*, ou *la philosophie de l'honnête homme*, 1774, in-12. IV. *Le nouvel Ami des femmes*, Paris, 1779, in-8°. VIII. *Pensées philosophiques sur la nature, l'homme et la religion*, 1785-86, 4 vol. in-16. Villemert a aussi travaillé au Journal de *l'Avant-Coureur*, en 1760.

VILLEMET (Pierre-Remi), directeur du jardin botanique de Nanci, naquit à Hornoi, village de la Lorraine, en 1736. Le spectacle des champs, que dans son enfance il avait eu constamment sous les yeux, décida son goût pour l'étude des sciences naturelles. Il avait observé long-

temps avant de consulter les livres auxquels il ne dut que sa seconde instruction. Il a publié les ouvrages suivans, qui ont eu l'approbation des connaisseurs : I. *Matière médicale indigène*, etc., in-8°, avec le docteur Coste ; elle a eu trois éditions. II. *Pytographie économique des plantes de la Lorraine*, ouvrage couronné par l'Académie de Nanci, in-8°, 1779. III. *Lichénographie*, ou *Histoire des lichens utiles dans la médecine et dans les arts*, in-8°, 1787. IV. *Monographie pour servir à l'Histoire naturelle et botanique de la famille des plantes étoilées*, couronné par l'Académie de Dijon, in-8°, 1790. V. *Dictionnaire pharmaceutique de l'Encyclopédie méthodique*, in-4°. VI. *Catalogus plantarum horti botanici nanceiensis*, in-8°, 1802. VII. *La Flore de la Lorraine*, etc. ; et une foule de Dissertations et de Mémoires dans les journaux scientifiques et les recueils des Académies. Quand sa Flore parut, il apprit qu'un jeune littérateur de Nanci (M. Justin Lamoureux) en avait préparé une notice pour être insérée dans les journaux, et qu'en rendant justice aux travaux de son compatriote Buchoz, il faisait sentir la supériorité de l'ouvrage publié par Villemet. Celui-ci s'empressa d'exiger qu'on retranchât cette observation très-vraie, mais qui pouvait affliger un vieillard, à qui, dans une autre circonstance, il fit passer des secours pécuniaires. Villemet, doué d'un cœur excellent, étendait même aux animaux sa bienveillance. On a remarqué qu'il recherchait avec soin tous les faits que présente l'histoire naturelle à l'appui de leur sensibilité. La perte de son fils, mort à Seringapatnam, et qui donnait de si grandes espérances, fut pour lui une source continuelle de larmes et empoisonna le reste de ses jours ; il mourut à Nanci, le 21 juillet 1807.

VILLEMOT (Philippe), astronome, né à Châlons-sur-Saône, en 1651, fut curé de la Guillotière de Lyon, et se fit connaître par son savoir en astronomie. Son *explication du mouvement des planètes*, imprimée en 1707, in-12, eut beaucoup de succès. Malezieu l'attaqua. Le médecin Rey le défendit, et il fut traduit en latin par Camille Falconet. Villemot avait un goût si prononcé pour les mathématiques, que son expression favorite à la lecture d'un morceau éloquent de prose ou de poésie, était : « Cela est beau comme une équation. » Il mourut le 11 octobre 1713.

VILLENA (Henri, marquis de), grand-maître de l'ordre de Calatrava, né vers l'année 1380, était parent de Ferdinand, *dit* le Juste, roi d'Aragon ; mais il est plus connu par son mérite personnel que par sa haute naissance. Versé dans la philosophie et les mathématiques, il excellait aussi dans la poésie espagnole, dont on le considère comme le créateur. Son rang et son mérite lui attirèrent des persécutions qui le forcèrent à abandonner la cour et à se retirer à sa maison d'Yniessa, où il consacra tous ses momens aux belles-lettres. Villena mourut en 1434. On a de lui : I. *La gaie science*, ou *Histoire des Troubadours*. II. *Les Travaux d'Hercule*. III. Commentaires sur l'*Énéide*. Ces Commentaires sont peu propres à

éclaircir les passages difficiles de Virgile. Il a laissé de plus une traduction en espagnol du Dante, et un Recueil de poésies éparses dans des collections de son temps. Tous ces écrits sont très-estimés, et placent Villena au premier rang, parmi les écrivains espagnols du 15e siècle.

VILLENA (JEAN DE PACHECO, marquis DE), grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques, favori de Henri IV, roi de Castille, avec lequel il avait été élevé, eut une autorité si grande, qu'il disposa presque de tout au dedans et au dehors du royaume. Ce perfide ministre paya son souverain d'ingratitude. Louis XI, roi de France, trouva le secret de le corrompre moyennant une pension de 12,000 écus. Ce prince le fit consentir, en 1443, à plusieurs articles préjudiciables à Henri, au sujet de la Catalogne. Le roi de Castille, instruit de cette prévarication, lui en fit des reproches; mais Pacheco, au lieu de reconnaître sa faute, chercha à se venger du monarque, son bienfaiteur. Il voulut le faire enlever de son palais, pour mettre sur le trône le prince Alphonse, frère de ce monarque, sous prétexte que celui-ci était impuissant. Alphonse fut en effet proclamé roi de Castille, en 1465, par les soins de Pacheco, après avoir déclaré, avec des cérémonies injurieuses, Henri déchu de la couronne. Cependant le nouveau roi mourut peu de temps après, et le bruit courut que Villena lui avait ôté la vie par le poison. Quoi qu'il en soit, après cette mort précipitée, le ministre turbulent se réconcilia avec son légitime souverain, et acquit plus d'ascendant que jamais sur ce trop faible monarque. Il profita de son crédit pour se faire remettre, par ruse ou par force, des villes, des châteaux, et d'autres places. Il mourut en 1473. Henri IV (ce qu'on aura peine à croire) le regretta beaucoup, et le fit enterrer avec pompe.

VILLENEUVE (HUON DE), troubadour célèbre, fut auteur de beaucoup de romans, qui firent les délices de nos aïeux. On lui attribue ceux de *Renaud* de Montauban, de *Guiot* de Nanteuil, d'*Aïe* d'Avignon. Il écrivait, à ce que l'on croit, sous le règne de Philippe-Auguste. Dans le poème de Renaud, l'auteur fait mention des plus illustres croisés, et entre autres des comtes de Rames, de Galerans de Saïte, de Geoffroi de Nazareth, tous barons d'outremer, qui se signalèrent lors de la prise de Jérusalem par Saladin. L'histoire place cet événement en l'an 1200, et l'on croit que Huon de Villeneuve mourut environ vers ce temps-là. Le ton de sa poésie est plus grave que celui des autres troubadours de son temps. Il est parlé de ce troubadour dans le président Fauchet et dans la Bibliothèque française de La Croix-du-Maine, et de du Verdier-Vauprivas.

VILLENEUVE (HÉLION DE), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui résidait alors à Rhodes, fut élu à la recommandation du pape Jean XXII, qui le connaissait également courageux et habile. Son élection se fit à Avignon, en 1319. Le premier soin du nouveau grand-maître, fut d'assembler un chapitre général à Montpellier. On prétend, au rapport de plusieurs historiens, que ce fut dans cette assemblée qu'on divisa le corps

de l'ordre en différentes langues ou nations, et qu'on attacha à chaque langue des dignités particulières et les commanderies de chaque nation. Villeneuve ayant terminé ce chapitre, se rendit à Rhodes vers l'an 1332, et il y vécut en prince qui sait gouverner. La ville et l'île entière lui furent redevables d'un bastion qu'il fit élever à ses dépens, à la tête d'un faubourg. A cette sage précaution, le grand-maître ajouta le secours d'une garnison nombreuse, qu'il entretint constamment de ses propres deniers. D'ailleurs, sa présence, et surtout ses bienfaits, attirèrent à Rhodes un grand nombre de chevaliers; cette île devint un boulevard redoutable. Il arma ensuite six galères, pour seconder la ligue des princes chrétiens contre les infidèles. Différens abus s'étaient glissés dans l'ordre, et le pape Clément VII en avait été instruit. Villeneuve fit différens règlemens pour la réforme des mœurs. Il fut défendu aux chevaliers de porter des draps qui coûtassent plus de deux florins l'aune et demie; on leur interdit la pluralité des mets et l'usage des vins délicieux. Il envoya peu de temps après des députés au pape; ils tinrent un chapitre à Avignon, où les règlemens faits par le grand-maître furent confirmés. L'ordre perdit bientôt Villeneuve; il mourut à Rhodes en 1346. « Prince recommandable, dit Vertot, par son économie, et qui, pendant son magistère, acquitta toutes les dettes de la religion. » Sa prudence se signala plusieurs fois autant que sa valeur, et surtout lorsqu'il réduisit l'île de Lango, révoltée contre l'ordre. Sa sévérité le fit appeler Manlius, parce qu'il dépouilla de l'habit de chevalier, Dieudonné de Gozon, qui, contre sa défense, avait combattu et terrassé un monstre qui infestait Rhodes. Il fit éclater sa magnificence par les édifices qu'il fit élever dans l'île: une église où il fonda deux chapelles magistrales, et un château qui portait son nom. Il fut aussi le fondateur d'un monastère de Chartreuses dans le diocèse de Fréjus, où sa sœur, Roseline de Villeneuve, fut prieure. La maison dont était le grand-maître de Rhodes, alliée à la famille de Bourbon, et distinguée par l'illustration des grandes dignités, a produit un grand nombre de personnages recommandables, tels que Romée de VILLENEUVE, prémier ministre de Raimond Bérenger, comte de Provence, mort en 1250. C'est à lui qu'on doit le mariage de Béatrix de Provence avec Charles de France, comte d'Anjou, qui procura la réunion du comté de Provence à la couronne. — Guillaume-Louis DE VILLENEUVE, seigneur de Sorenon, premier marquis de Trans, était chambellan de Charles VIII, et un des généraux de ses armées navales. Nous finirons cette liste honorable par Christophe DE VILLENEUVE BARGEMONT, seigneur de Bargemont et de Vauclause (et non Vaucluse, comme le dit le président Hénaut). Lorsque Charles IX et ses dangereux conseillers eurent résolu de verser dans toute la France le sang des calvinistes, le comte de Carces, commandant en Provence, députa Villeneuve à la cour, pour obtenir la révocation de cet ordre sanguinaire. Dans la première audience qui lui fut accordée, le roi fut inflexible. Villeneuve ne se

découragea point, et attendit un moment plus favorable. En effet, Charles IX l'ayant fait appeler une seconde fois, lui dit : « Vous direz au comte de Carces de ne pas faire ce que je lui ai commandé par la Molle, d'autant que j'ai résolu de faire une entreprise de grande importance ; et si l'on faisait la tuerie, cela pourrait détourner la mienne. » Villeneuve retourna sur-le-champ en Provence, où il fut reçu comme un dieu sauveur; et cette province, grace à son zèle, fut préservée du carnage dont une partie de la France fut souillée. Après s'être signalé par d'autres actes de courage et de générosité, il mourut en 1615, laissant plusieurs enfans, qui montrèrent, comme leur père, l'alliance des vertus civiles avec la valeur guerrière. Le service rendu à la Provence par Christophe de Villeneuve, est consigné dans plusieurs historiens. (*Voyez* l'Histoire de Provence, par Gonfredi; les Mémoires sur les hommes illustres de Provence, par Bougerel ; la Galerie du seizième siècle, par Mayer, etc., etc.). La famille de Villeneuve subsiste encore, et s'est divisée en plusieurs branches, dont les principales sont connues par les dénominations de *Trans*, de *Burgemont*, de *Flayose*, d'*Esclapon*. Enfin, l'ordre de Malte doit à la famille de Villeneuve plus de cent chevaliers, et l'Église un grand nombre de prélats dont les lumières ont égalé les vertus. (*Voy.* l'Histoire de Malte, par l'abbé de Vertot.)

VILLENEUVE (HUMBERT DE), baron de Joux, près Tarare en Lyonnais, se distingua par son savoir. Il passa successivement de la place de conseiller au grand-conseil à celle de second président au parlement de Toulouse, et à celle de premier président au parlement de Bourgogne. Louis XII lui confia diverses négociations importantes auprès des Suisses et de la république de Venise, et l'envoya à l'assemblée d'Orléans, pour s'opposer aux entreprises de Jules II. Les Suisses l'ayant fait prisonnier, le duché de Bourgogne le racheta de ses propres deniers. Il mourut le 18 juillet 1515. A sa mort, le parlement de Dijon assista à ses obsèques.

VILLENEUVE (.....), maître de musique de la cathédrale d'Aix, est auteur de celle de la *Princesse d'Élide*, opéra de l'abbé Pellegrin, représenté en 1728, et qui eut quelque succès à l'époque où elle parut.

VILLENEUVE (GABRIELLE-SUSANNE BARBOT, veuve de JEAN-BAPTISTE DE GAALON DE), romancière, morte le 29 décembre 1755, avait de l'esprit et de l'aménité. Son mari était lieutenant-colonel d'infanterie. Elle s'exerça dans le genre romanesque, et elle eut à cet égard quelques succès. On a d'elle : I. *La jeune Américaine*, ou *les contes Marins*, quatre parties, in-12. II. *Le Phénix conjugal*, in-12. III. *Le Juge prévenu*, in-12. IV. *Les Contes de cette année*, in-12. V. *Les Belles solitaires*, en trois parties, in-12. VI. *Le Beau-frère supposé*, quatre parties in-12. VII. *Mesdemoiselles de Marsange*, in-12. VIII. *Le Temps et la Patience*, 2 vol. in-12. IX. *La Jardinière de Vincennes*, en cinq brochures, in-12. Ce dernier roman, qui a eu plusieurs éditions, est le plus lu. C'est un tableau des caprices de l'amour et de la fortune, sans

force et sans coloris ; mais les situations attendrissantes, la noblesse des sentimens, la justesse des réflexions, rachètent le défaut de faiblesse et d'incorrection du style. Ses autres romans ont à peu près les mêmes qualités et les mêmes défauts. Les plans n'ont rien de neuf ; les événemens n'y sont pas toujours vraisemblables, et l'auteur, les chargeant de détails minutieux, et de réflexions longuement exprimées, affaiblit l'intérêt qu'on y trouverait en les lisant.

VILLENEUVE (ARNAUD DE). *Voyez* ARNAUD.

VILLENEUVE. *Voyez* BRANCAS et LUCO.

VILLEPATOUR. *Voyez* TABOUREAU.

VILLER (MICHEL). *Voyez* VILLERMAULES.

VILLERMAULES, *dit* VILLERS (MICHEL), prêtre du diocèse de Lausanne en Suisse, naquit, en 1667, au village de Charmey, d'une famille ancienne, et des plus considérables du canton ; on le confia d'abord à un curé qui le forma à la piété et aux lettres humaines. On remarquait dès lors dans ce jeune homme un caractère de droiture, d'humilité et de douceur qu'il a conservé toute sa vie. On le fit ensuite étudier chez les jésuites de Fribourg ; après quoi, on l'envoya au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, où il fit son cours de théologie, et auquel il fut ensuite agrégé. Envoyé par ses supérieurs à Avignon en qualité de directeur des pensionnaires de la maison de Saint-Charles, il prit sur lui de retirer ses étudians du collége des jésuites, et leur enseigna lui-même une bonne théologie pour les prémunir contre le molinisme. Les jésuites irrités, lui suscitèrent tant de tracasseries, que MM. de Saint-Sulpice furent forcés de le rappeler à Paris. Son attrait pour les missions étant connu, on l'envoya au Canada. Il y fit de si grands progrès, que l'évêque de Québec le prit pour son grand-vicaire, et il le fut 18 ans. Il y déplut aux jésuites, au point qu'à force d'intrigues ils vinrent à bout de le faire rappeler en Europe. Il alla d'abord à Rome, et y passa trois ans ; ensuite il fut chargé de la supériorité du séminaire d'Avignon. Il était alors fort prévenu contre Port-Royal. Mais la lecture des ouvrages sortis de cette école dissipa ses préventions. Au retour d'Avignon, Villermaules, dégagé des liens qui l'avaient attaché à Saint-Sulpice, revint à Paris, et travailla à l'ouvrage qu'il méditait, et dont il avait formé le projet à Rome ; il en résulte 7 volumes des *Anecdotes de la Chine* ; on y voit qu'il était fort opposé à la bulle. Son ouvrage n'a pas le mérite de la précision, ni toujours celui de l'impartialité. Ce respectable prêtre mourut sur la paroisse de Saint-Etienne-du-Mont, le 17 mars de l'année 1757.

VILLERMOZ, médecin à Lyon, habile chimiste, membre de l'Académie de sa patrie, mort en 1794, exerça sa profession avec autant de succès que de bienfaisance. Il a publié des écrits sur les cimetières, et sur les moyens de procurer la meilleure eau à la ville de Lyon, 1784, in-8°.

VILLEROI (NICOLAS DE NEUVILLE, seigneur DE), conseiller et secrétaire d'état, grand-trésorier des ordres du roi, était d'une famille anoblie au commencement du 16e siècle, et qui s'est

éteinte vers la fin du 18e. Il épousa la fille de l'Aubespine, secrétaire d'état, et fut employé par Catherine de Médicis dans les affaires les plus importantes. Dès l'âge de 18 ans, on le regardait comme un homme d'un mérite consommé ; et il exerça la charge de secrétaire d'état, en 1567, à 24 ans, sous Charles IX. C'est en cette qualité qu'il signa le premier pour le roi. (*Voyez* Charles IX, roi de France.) Il continua d'exercer la même charge sous les rois Henri III, Henri IV, et Louis XIII, auxquels il rendit les services les plus distingués. Ce ministre eut cependant beaucoup d'ennemis et de jaloux, qui le firent passer long-temps pour ligueur, et ligueur qui, depuis la paix, avait encore conservé des liaisons avec l'Espagne. L'Hoste, commis, filleul et créature de Villeroi, fut convaincu de trahir l'Etat, et d'envoyer à Madrid un double de tout ce qui passait par ses mains. Il se noya en s'enfuyant. (*Voyez* Hoste.) Les ennemis de son maître renouvelèrent à cette occasion leurs accusations contre lui ; mais les gens désintéressés, qui creusèrent cette affaire, ne crurent point qu'il y eût trempé. Il mourut à Rouen, le 12 novembre 1617, à 74 ans, dans le temps qu'on tenait une assemblée des notables. On a des *Mémoires* imprimés sous son nom, en 4 volumes in-8°, Paris, 1634 et 1636, réimprimés à Trévoux en 7 vol. in-12, en y comprenant la continuation. Ils contiennent moins de particularités curieuses et intéressantes qu'une apologie de sa conduite, et des leçons pour les ministres et pour les peuples. Le style n'en est pas léger ; mais le fonds en est judicieux et solide. On y trouve plusieurs pièces importantes sur les affaires qui se sont traitées depuis 1567 jusqu'en 1604. Ils ont été continués jusqu'en 1620, par Dumesnil Basire, qui a été l'éditeur de l'impression de 1734. Ce qui les rend surtout recommandables, c'est l'idée avantageuse qu'ils donnent de Villeroi. Habile politique, ministre appliqué, humain, ennemi de la flatterie et des flatteurs, protecteur des gens de bien et des gens de lettres, ami fidèle, bon père, bon mari, maître généreux, il fut le modèle des bons citoyens. Voici sous quels traits le peignit Henri IV. Un jour qu'il s'entretenait avec ses courtisans des talens de ses différens ministres : « Villeroi, dit-il, a une grande routine dans les affaires, et une connaissance entière de celles qui se sont faites de son temps, auxquelles il a été employé dès sa première jeunesse. Il tient un grand ordre dans l'administration de sa charge, et dans la distribution des expéditions qui passent par ses mains. Il a le cœur généreux, et fait paraître son habileté dans son silence et sa grande retenue à parler en public. Cependant il ne peut souffrir qu'on contredise ses opinions, croyant qu'elles doivent tenir lieu de raison ; il les réduit à temporiser, à patienter et à s'attendre aux fautes d'autrui ; de quoi je me suis pourtant très-bien trouvé. » (Mémoires de Sully, liv. 26.) *Voyez* Aubespine.

VILLEROI (Charles de Neuville, seigneur de), fils du précédent, gouverneur du Lyonnais, et ambassadeur à Rome, mourut le 18 janvier 1642, à 70 ans. — Son fils Nicolas fut gouverneur

de Louis XIV, en 1646. Ce prince le fit duc de Villeroi, pair et maréchal de France, chef du conseil royal des finances, etc. Ce duc mourut le 28 novembre 1685, à 88 ans, avec la réputation d'un courtisan honnête homme.

VILLEROI (FRANÇOIS DE NEUVILLE, duc DE), fils du précédent, pair et maréchal de France, etc., commanda en Lombardie, où il fut fait prisonnier à Crémone, le 1er février 1702. Lorsqu'il fut choisi pour aller commander en Italie, toute la cour s'empressa de le complimenter; le maréchal de Duras fut le seul qui lui dit: « Je garde mon compliment pour votre retour. » Les ennemis le rendirent sans rançon: ce qui nous coûta plus cher, dit Duclos, que si on l'eût payée pour le faire retenir. Au lieu de se former au métier de courtisan, il alla en Flandre, et eut encore le malheur de perdre la bataille de Ramillies, le 23 mai 1706. La perte était égale de part et d'autre, lorsque les troupes françaises se débandèrent pour fuir plus vite. L'ennemi, averti de ce désordre, détacha sa cavalerie après les fuyards; un grand nombre fut pris, avec l'artillerie, les bagages et les caissons qui se trouvèrent abandonnés. Malheureux à la guerre, il fut plus heureux dans le cabinet. Il devint ministre d'état, chef du conseil des finances, et gouverneur du roi Louis XV, auquel il parla peut-être plus de sa puissance que de ses devoirs à l'égard de son peuple. Il mourut à Paris, le 18 juillet 1730, à 87 ans, regardé comme un général incapable et un seigneur hautain, mais comme un honnête homme fidèle à l'amitié, généreux et bienfaisant. (*Voyez* MONNOYE.) Ces qualités l'avaient rendu le favori de Louis XIV. Dans les orages de la cour, il parla hautement pour ses amis. Lorsque les sceaux furent ôtés au chancelier d'Aguesseau, il s'éleva contre cette injustice, et il dit à d'Armenonville, son successeur: « Je ne vous fais point de compliment, persuadé que vous êtes fâché de succéder à un homme comme d'Aguesseau. »

VILLEROI. *Voyez* AUBESPINE.

VILLEROY (Madame......... AUMONT, duchesse DE), morte à Versailles, le 1er décembre 1816, âgée de 86 ans, cultivait la littérature. Elle a fourni des morceaux piquans et ingénieux aux *Actes des Apôtres*, et au journal connu sous le nom de *Petit-Gauthier*. On lui doit aussi l'*Histoire de la Grèce*, traduite de plusieurs auteurs anglais, revue et corrigée par J.-J. Leuliette, suivi d'un *tableau de la littérature et des arts chez les Grecs, depuis Homère, jusqu'au règne de Julien*, par l'éditeur, 1808, 2 vol. in-8°. Elle a aussi laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

VILLERS (SERVAIS-AUGUSTIN DE), savant médecin, né à Huy dans l'Etat de Liége, le 28 août 1701, étudia la médecine à Louvain, et y obtint, en 1744, la place de professeur primaire de la faculté. On lui avait confié également la chaire de langue française, et celle des eaux minérales. Il mourut le 3 décembre 1759. On a de lui: *Analyse des eaux minérales qui se trouvent au château royal de Marimont*, Louvain, 1741, in-12. On y examine la nature et les preuves des premiers principes qui caractérisent les eaux minérales en géné-

ral, et celles de Marimont en particulier; on y joint une exposition succincte et raisonnée des cas auxquels les eaux minérales sont convenables ou nécessaires, avec la manière de les boire, et le régime qu'il faut pour lors observer. *Institutionum medicarum libri duo, complectens physiologiam et hygienen*, Lovanii, 1736, in-12. Ce fut à l'occasion de ces Institutes qu'il s'éleva une dispute littéraire entre l'auteur et Favelet, son confrère, qui dégénéra bientôt en aigreurs et en personnalités. Après des écrits satiriques lancés de part et d'autre, les parties en vinrent enfin à un raccommodement. *Dissertatio de Hæmorroïdibus*, Lovanii, 1748, in-12.

VILLETERQUE (Alexandre-Louis de), littérateur et journaliste, né le 31 juillet 1759, d'une famille noble, à Ligny, petite ville du ci-devant duché de Bar, était fils du major d'un régiment de cavalerie. Après avoir fait de bonnes études à Metz, il entra, à 18 ans, dans le régiment de Normandie, infanterie; au moment de la révolution de l'année 1789, il était capitaine. Peu après il fut obligé de quitter son régiment, pour cause de l'insubordination des soldats de son corps. Ayant perdu sa fortune, il chercha alors de la distraction et des consolations dans la culture des lettres. Il fut d'abord un des rédacteurs du *Journal des Arts*. Il publia ensuite les *Veillées philosophiques*, ou *Essais de morale expérimentale*, et la *Physique systématique*, 2 vol. in-8°. On compte parmi ses ouvrages deux comédies; savoir: *le Mari Jaloux, rival de lui-même*; et *Lucinde, ou les Conseils dangereux*; *Zéna*, rêve sentimental qu'il composa à 18 ans; *la Fatalité*, conte philosophique; *Les Lettres Athéniennes, ou Correspondance d'un agent du roi de Perse à Athènes, pendant la guerre du Péloponèse*, traduites de l'anglais. Une nouvelle édition de la traduction de Juvénal, par Dussaulx. Il y joignit l'éloge historique de ce savant. De Villeterque était membre correspondant de l'Institut, et depuis 12 ans, l'un des collaborateurs du *Journal de Paris*, dans lequel les articles de sa façon respiraient cette douce philosophie, qui doit être l'apanage de tout écrivain périodique. On y remarquait encore beaucoup d'érudition et de savoir. Il est mort à Chaillot, près Paris, le 8 avril de l'année 1811.

VILLETHIERY. *Voy.* Girard de Villethiery.

VILLETTE (François), Lyonnais d'origine; le père et ses deux fils établis à Liége, ingénieurs de son altesse électorale de Cologne, évêque et prince de Liége, sont connus: 1° par la construction de *Miroirs géométriques*; 2° de deux autres *Miroirs*, dont l'un de 34 pouces de diamètre, fut placé vers 1670, par ordre de Louis XIV, à l'observatoire de Paris, où il était encore en 1716; l'autre était de 43 pouces de diamètre. Sa description, imprimée à Liége en 1715, 1717, in-12, fut annoncée par un extrait étendu dans les Mémoires de Trévoux, 1716, novembre. Le *Miroir géométrique*, que les sieurs Villette ont construit, est un des plus beaux ouvrages de l'art.

VILLETTE (Charles, marquis de), né à Paris, épousa la nièce de Voltaire, qu'il avait en-

nommé député à la Convention nationale, Villette s'y distingua par une courageuse opposition au jugement et à la condamnation de Louis XVI. Il mourut bientôt après, le 10 juillet 1793, et l'assemblée assista par députation à ses funérailles. Il s'était fait tellement aimer des habitans de sa terre de Villette, qu'après sa mort, sa mémoire fut long-temps la sauvegarde de la fortune de sa famille. Villette avait beaucoup d'esprit, mais tout entier aux plaisirs, il ne consacra que ses momens de loisir à la culture des lettres. On lui doit les *Eloges de Charles V, et de Henri IV;* des Lettres et de fort jolies poésies. Ses œuvres ont été recueillies en 1784, in-8°, et réimprimées avec luxe en 1786. Il publia un supplément à ce recueil en un volume in-16, imprimé sur du papier fait avec de l'écorce de tilleul à la manufacture de Buges. A la fin du volume, on trouve plusieurs échantillons de papiers faits avec des orties, du fusain, du chiendent, des roseaux et de la mousse. On lui doit encore, depuis cet écrit, des *Lettres choisies* sur les principaux événemens de la révolution, 1792, in-8°. (*Voyez* VILLETTE, au supplément.)

VILLIC (JOSSE), humaniste helléniste, né à Resel en Prusse, en 1501, enseigna à l'âge de 15 ans les humanités à Francfort-sur-l'Oder, et y expliqua publiquement les Bucoliques de Virgile. Quelques années après, il y fut nommé professeur en langue grecque et recteur de l'Académie. Enfin, après y avoir enseigné la médecine avec une grande réputation, il mourut à Libuse, où il était allé pour se garantir de la peste qui ravageait Francfort. Villic est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Compendium artium.— De formando studio in quolibet artium genere.—De locustis dialogus. — Commentarius anatomicus. — Consilia medica. — Observationes in Lactantium de opificio Dei.—Expositio in Evangelia. — Commentaria in epistolas Pauli ad Timotheum*, etc. Il laissa un fils qui fut aussi médecin, et qui mourut à Francfort-sur-l'Oder, en 1590.

VILLIERS. *Voy.* BUCKINGHAM; ROUSSEVILLE et TRUAUMONT.

VILLIERS (JACQUES-FRANÇOIS DE), médecin, né à Saint-Maixent en Poitou, prit le bonnet de docteur en médecine dans la faculté de Pont-à-Mousson, en 1757, et depuis dans celle de Paris. Devenu médecin des armées du roi, et médecin de l'école royale vétérinaire, il cultiva et étendit les connaissances qu'il avait acquises dans les différentes parties de son art. On lui doit un grand nombre d'articles de chimie pour les volumes 5, 6 et 7 de l'*Encyclopédie;* il a aussi donné la collection des fourneaux, vaisseaux et instrumens. Il a pris part à la traduction des Aphorismes de chirurgie de Boërhaave, commentés par le baron Van-Svieten. Cette traduction vit le jour en 1753. Il acheva la traduction des Instituts de chimie, par Cadet, et, outre les notes dont il l'a enrichie, il a augmenté considérablement le catalogue des auteurs qui se trouve à la fin de ce Traité. On lui est encore redevable du *Catalogue* des pièces sur les contestations des médecins et des chirur-

giens de Paris, qui est inséré dans le tome 6 de l'Histoire de l'anatomie de Portal, et d'une *Lettre* sur l'édition grecque et latine des œuvres d'Hippocrate et de Galien, publiées en 1639, 1649 et 1679, que l'on doit à René Chartier. Cette lettre est insérée dans les Mémoires de Goulin. Les ouvrages qui lui appartiennent en propre sont: I. *L'Art des Essais, de Cramer*, traduit du latin, Paris, 1755, 4 vol. in-12. II. *Supplément au Mémoire sur le seigle ergoté*, Paris, 1770, in-4°. C'est une suite de celui de Vétillart. III. *Méthode pour rappeler les noyés à la vie ;* brochure in-4° de 55 pages. IV. *Manuel secret et analyse des remèdes de* Sutton, *pour l'inoculation de la petite-vérole*, Paris, 1774, in-8°. Ce médecin est mort sur la fin du 18e siècle.

VILLIERS DE L'ILE-ADAM (JEAN DE), chevalier, seigneur de l'Ile-Adam, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de France, s'engagea dans la faction de Bourgogne, à laquelle il fut fort utile par ses intrigues et par son courage. Il fut fait maréchal de France, en 1418. Devenu suspect à Henri V, roi d'Angleterre, il fut renfermé à la Bastille par ordre de ce prince, et n'en sortit qu'en 1422. Il servit encore les ducs de Bourgogne et les Anglais jusqu'en 1435; mais, peu de temps après, il rentra au service du roi Charles VII, prit Pontoise et facilita la réduction de Paris. Ce héros se préparait à d'autres exploits, lorsqu'il fut tué à Bruges dans une sédition populaire, en 1437.

VILLIERS DE L'ILE-ADAM (PHILIPPE DE), élu, en 1521, 43e grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et de la même maison que le précédent, commandait dans l'île de Rhodes lorsque cette île fut assiégée par 200 mille Turcs, en 1522. On vit, dans cette grande et mémorable lutte, tout ce que l'enthousiasme religieux peut ajouter à la valeur. Réduit à ses propres forces, abandonné des princes chrétiens qui, en n'écoutant même que les lois de la politique, auraient dû lui prodiguer leurs secours, de Villiers, presque toujours sur les brèches ou dans les retranchemens, fit périr par le fer 40,000 assiégeans, tandis qu'un pareil nombre succombait victime de la famine et des maladies. Enfin, trahi par le portugais d'Amaral, chancelier de l'ordre, n'ayant pour défense que les débris de ses murailles foudroyées par le canon et par les mines, privé de presque tous ses chevaliers, que le siége avait fait périr ou mis hors de combat, le défenseur de Rhodes fut contraint de se rendre après 5 mois de siége, le 20 décembre de la même année. Le vainqueur plein d'estime pour le vaincu, rendit une visite au grand-maître, qui était encore dans son palais. Il le traita avec beaucoup d'honneur, jusqu'à l'appeler son père, et l'exhorta à ne se laisser point accabler par la tristesse et à supporter avec courage le changement de fortune. Quelques auteurs disent que le Grand-Seigneur était sans garde et sans escorte, et qu'en prenant congé du grand-maître, il lui dit: « Quoique je sois venu seul ici, ne croyez pas que je manque de bonne escorte; car j'ai avec moi ce que j'estime mieux qu'une armée entière : la parole et la foi d'un si illustre grand-maître, et de tant

de braves chevaliers ; » et, en se retirant, il dit au général Achmet qui l'accompagnait : « Ce n'est pas sans quelque peine que j'oblige ce chrétien, à son âge, de sortir de sa maison. » On prétend qu'il lui fit les offres les plus flatteuses pour l'engager à rester avec lui ; mais de Villiers préféra les intérêts de son ordre à sa fortune. Après avoir erré pendant huit ans avec ses chevaliers, sans retraite assurée, l'empereur Charles-Quint lui donna, en 1530, Malte, Gozo et Tripoli de Barbarie; et le grand-maître de Villiers en prit possession au mois d'octobre de la même année. C'est depuis ce temps que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ont pris le nom de chevaliers de Malte. De Villiers mourut le 21 août de l'année 1534, pleuré de ses chevaliers, dont il avait été le défenseur et le père. On grava sur son tombeau ce peu de mots qui renferment un éloge complet : *C'est ici que repose la vertu victorieuse de la fortune.* — Son petit neveu Charles, mort en 1535, donna toutes ses terres à son cousin le connétable Anne de Montmorenci, en 1527, du consentement de son frère puîné Claude, qui avait cependant plusieurs enfans. (*Voy. l'Histoire de Malte*, par l'abbé de Vertot.)

VILLIERS (N.....), comédien de l'hôtel de Bourgogne, mort vers l'an 1680, a donné au théâtre un assez grand nombre de comédies, dont aucune n'est restée après lui. En voici les titres : *Le Festin de Pierre; les Trois visages; l'Apothicaire dévalisé; les Ramoneurs; la Vengeance des marquis; les Côteaux.* Elles furent réimprimées dans le temps.

VILLIERS (PIERRE DE), né à Cognac sur la Charente, en 1648, entra chez les jésuites en 1666. Après s'y être distingué et dans les colléges et dans la chaire, il en sortit en 1689, pour rentrer dans l'ordre de Cluni non réformé. Il devint prieur de Saint-Taurin, et mourut à Paris, le 14 octobre 1728. Cet écrivain, appelé par Boileau le *Matamore de Cluni*, parce qu'il avait l'air audacieux et la parole impérieuse, était d'ailleurs un homme très-estimable. On a de lui un recueil de Poésies. L'abbé de Villiers faisait peu de cas de ses vers, et il se rendait justice, quoique poète et auteur. Sa poésie, exacte et naturelle, est trop languissante. Ses ouvrages poétiques, recueillis par Colombat, 1728, in-12, sont : I. *L'Art de prêcher*, poème qui renferme les principales règles de l'éloquence. II. *De l'Amitié*. III. *De l'Education des rois dans leur enfance.* Ces trois poèmes sont sur de grands sujets; mais le style en est simple, dénué d'harmonie et d'images, et plein de petits détails que l'expression ne relève jamais; à peine s'élève-t-il jusqu'au rang de versificateur. IV. Deux livres d'*Epîtres*. V. *Pièces diverses*, etc. L'abbé de Villiers s'est aussi distingué par plusieurs *Sermons*, et par différens ouvrages en prose. Les principaux sont : I. *Pensées et réflexions sur les égaremens des hommes dans la voie du salut*, Paris, 1732, 3 vol. in-12. II. *Nouvelles réflexions sur les défauts d'autrui et sur les fruits que chacun en peut retirer pour sa conduite*, in-12, 4 vol. III. *Vérités satiriques*, en 50 dialogues, in-12. IV. *Entretiens sur les Contes des Fées et sur quelques ouvrages de ce temps, pour servir de préservatif con-*

tre le mauvais goût, 1699, in-12. Il s'élève dans ce livre contre l'usage de ne mettre que de l'amour dans ces pièces.

VILLIERS (Placide de), bénédictin, né à Vesoul, et mort à Luxeuil, en 1689, est auteur de beaucoup d'ouvrages, qui, quoique manuscrits, n'en sont pas moins estimables. Dom Calmet en a donné les titres dans sa Bibliothèque de Lorraine. Le principal est une histoire de l'abbaye de Luxeuil, intitulée : *Eductum è tenebris Lixovium*, où l'on trouve beaucoup d'érudition et de bonne critique. Le savant Grappin, secrétaire de l'Académie de Besançon, a relevé le mérite de ce religieux aussi modeste qu'érudit.

VILLIERS (Côme de Saint-Etienne de), né à Saint-Denis, près Paris, le 8 septembre 1680, et mort dans cette ville, en 1758, entra chez les Carmes de la province de Tours, et en fut définiteur. On a de lui *Bibliotheca Carmelitana notis criticis et dissertationibus illustrata*, Orléans, 1752, 2 vol. in-folio. La diction est nette et coulante; l'auteur est autant réservé dans ses éloges qu'on peut l'attendre d'un frère qui loue ses frères. Cet ouvrage, plein de recherches, est défiguré par un grand nombre de fautes typographiques ou peut-être d'inadvertances de la part du compilateur, distrait par la grande variété des choses qui sont l'objet de ces sortes de collections. Il y a à la tête : *Dissertatio prævia de vitæ monasticæ origine*. Il fait remonter la vie monastique au temps du prophète Elie, et prétend prouver de siècle en siècle que l'ordre des carmes tire son origine de ce saint prophète. Les différentes dissertations répandues dans le cours de sa *Bibliotheca carmelitana* ont pour objet de réfuter les sentimens du père Papebroch, qui étaient opposés aux prétentions de l'auteur.

VILLIERS (Marc-Albert de), avocat, a publié une *Apologie du célibat chrétien*, 1761, in-12; une *Vie de Louis IX*, 1769, in-12; un autre ouvrage, intitulé : *Dignité de la nature humaine*, considérée en vrai philosophe et en chrétien, 1778, in-12. On lui doit encore : *Instructions de St. Louis, roi de France, à sa famille, aux personnes de la cour et autres*, 1766, in-12. Cet auteur est mort le 30 juin 1778.

VILLOISEAU (Michel de), évêque d'Angers, fut élevé sur ce siége épiscopal en 1240, et mourut au mois de novembre 1261, selon son épitaphe que l'on voyait dans le couvent des dominicains, qu'il avait fondé à Angers, en 1259. Il a fait des *Statuts synodaux* que l'on trouve dans le recueil de ceux de ce diocèse, de l'édition in-4°, 1680, page 418 jusqu'à 423.

VILLOISON. *Voy.* Ansse.

VILLON (François dont le nom propre est Corbueil), est plus connu par ses friponneries que par ses poésies. Il naquit à Paris, en 1431. Condamné à être pendu pour ses vols, sa gaîté ne l'abandonna point; et il fit deux épitaphes, l'une pour lui, l'autre pour ses compagnons. Il appela de la sentence du châtelet au parlement, qui commua la peine de mort en celle du bannissement. Il n'en fut pas plus honnête. Ses récidives lui méritèrent une seconde fois la corde; mais Louis XI lui sauva la vie. Depuis cette aventure, Villon ne parut plus; il serait difficile de fixer le lieu et le temps de

sa mort. Il se retira, si l'on en croit Rabelais, en Angleterre, et y fut accueilli par Edouard IV, qui en fit son favori. La nature l'avait fait naître avec du talent pour la poésie naïve et badine. La Fontaine, qui avait beaucoup lu ce poète, en a quelquefois profité. Pour la langue, dit Patru, il eut le goût aussi fin qu'on pouvait l'avoir en ce siècle. Suivant Despréaux,

Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers;

mais il tomba, comme eux, dans l'indécence, et ses ouvrages se ressentent beaucoup de la corruption de ses mœurs. François Ier, qui aimait ce poète, chargea Marot de donner une édition correcte de ses poésies. C'est sur cette édition que fut faite celle de Coustelier, in-8°, en 1723. On en a donné une autre à La Haye, même format, en 1742, enrichie de notes, par Formey et le Duchat. Il y en a plusieurs éditions sans date.

VILLOTTE (Jacques), jésuite, né à Bar-le-Duc, le premier novembre 1686, fut envoyé par ses supérieurs dans l'Arménie pour y travailler à la propagation de la foi. Il revint en Europe, en 1709, gouverna plusieurs colléges de la Lorraine, et mourut à Saint-Nicolas, près de Nanci, le 14 juin 1743. Il a donné, en langue arménienne, plusieurs ouvrages qui ont été imprimés à Rome, à l'imprimerie de la Propagande : I. Une *Explication de la foi catholique*, 1711, in-12. II. *L'Arménie chrétienne* ou *Catalogue des patriarches et rois arméniens, depuis J.-C. jusqu'à l'an* 1712, Rome, 1730, in-12. III. *Abrégé de la doctrine chrétienne*, Rome, 1713, in-12. IV. *Commentaires sur les Evangiles*, 1714, in-4°. V. *Dictionnaire latin-arménien*, où on trouve bien des choses sur l'histoire, la théologie, la physique et les mathématiques, Rome, 1714, in-folio. Le même auteur a donné en français: *Voyage en Turquie, Arménie, Arabie et Barbarie*, Paris, 1714, in-fol. Nicolas Frizon, de la même société, a mis en ordre les *Mémoires* du père Villotte, a corrigé les fautes de style, et les a fait imprimer.

VILT (Jacob), orfévre à Bruges, auteur d'une traduction flamande, composée de prose et de vers, du Traité de la Consolation, de Boëce. Cette traduction commencée en 1462 et finie en 1466, est restée manuscrite : il ne faut pas la confondre avec la traduction flamande imprimée à Gand, en 1485.

VILVAINE (Robert), né à Excester, dans le Devonshire, après avoir reçu les honneurs du doctorat en médecine à Oxford, le 20 juin 1611, exerça sa profession dans sa ville natale. Econome de son temps, il le partageait entre la visite des malades et l'étude du cabinet. Il a composé des épigrammes, et a publié quelques ouvrages de théologie et de chronologie qui furent estimés de son temps. Ce médecin mourut le 12 février 1663.

FIN DU VINGT-SIXIÈME VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE DEMONVILLE, RUE CHRISTINE.



